

LA FILLE
— DE —
L'OFFICIER DE MARINE

PAR
XAVIER DE MONTEPIN

GRAND DRAME DE LA VIE RÉELLE

EN TROIS PARTIES

LEVIS
MERCIER & CIE, LIBRAIRES, IMPRIMEURS ET RELIEURS
17, 19, 21 et 23, Côte du Passage

Déjà

PQ
2366
M77F555
1895

LA FILLE

— DE —

L'OFFICIER de MARINE

PREMIERE PARTIE

I

LE CRIME DE SAINT-OUEN

On touchait à la fin du mois de décembre de l'année dix-huit cent quatre-vingt-trois.

L'hiver battait son plein.

Un hiver terrible, implacable, interminable que maudissaient les pauvres gens en voyant le contenu de leur maigre bourse s'épuiser en achat de combustibles, renouvelés sans cesse et néanmoins insuffisants dans la lutte contre le froid.

Pour le comble de désastre, les gelées persistantes arrêtaient presque partout les travaux, de ce chômage forcé, changeaient la gêne en misère noire.

Dans un trop grand nombre d'humbles ménages, le pain manquait....

Il était neuf heures du matin.

Enveloppé frileusement dans un chaud pardessus doublé de fourrures dont le collet relevé mettait le cou et les oreilles à l'abri du vent glacial soufflant du Nord-Est, les mains protégées par des gants fourrés, un homme d'une cinquantaine d'années descendait des hauteurs du vieux village de Saint-Ouen et s'engageait dans une ruelle étroite venant aboutir rue de Paris, près du quai de Seine, à vingt pas du pont double qui coupe un coin de l'île Saint-Denis et

met Saint-Ouen en communication avec l'immense plaine de Gennevilliers.

Ce voyageur marchait d'un pas ferme et rapide.

Tout à coup, au moment où il passait devant un moderne établissement de marchand de vins pompeusement et prétentieusement appelé *Restaurant du pavon*, il fut arrêté par une voix qui lui cria ;

— Eh ! bonjour donc, monsieur le docteur !..

Le personnage ainsi interpellé fit halte, leva la tête et aperçut sur la plus haute marche du perron conduisant au débit de vins auquel il donnait son nom, un fort gaillard à la face réjouie, manchot du bras droit, qui le saluait respectueusement en soulevant de la main gauche un bonnet de fausse fourrure couvrant une tête intelligente, éclairée par deux grands yeux au regard droit et franc.

Ce manchot portait un costume complet de gros velours marron, coté.

À la boutonnière de son veston se voyait le ruban de la médaille militaire à côté de celui de l'expédition du Tonkin.

— Ah ! bonjour, Magloire ! — dit le médecin en rendant son salut à l'ancien soldat.

Puis il ajouta, en désignant un grand orgue de Barbarie, dit *orgue-orchestre*, placé sur son chariot et qui se trouvait au bas du perron :

— Est-ce que vous allez avoir le courage de faire une tournée avec votre instrument par un temps pareil ?

— Eh ! oui tout de même, monsieur Bordet, — répondit le manchot, — je vais *moudre un peu de son* à renfort de grand orchestre malgré les douze degrés au-dessous de zéro qui pincement les doigts et rougissent le nez.

Et Magloire ajouta, en descendant les degrés du perron et en venant serrer la main du docteur :

— Dans tous les cas, je suis toujours sûr de n'avoir l'onglée qu'à la gauche, puisque la droite manque à l'appel.....

Ensuite poussant devant lui le chariot qui supportait son orgue, il se dirigea vers le quai de la Seine en remontant du côté d'Asnières.

Le médecin prit la même direction.

Le docteur Bordet, que nous présentons à nos lecteurs, était un praticien de vieille souche, fort estimé dans le pays où il exerçait depuis vingt-cinq ans, aimé de tous, vénéral par les pauvres gens *les miséreux*, auxquels il ne marchandait ni ses visites ni ses soins, même lorsqu'il avait la certitude absolue que ses visites ne seraient pas payées.

Et — détail à noter — il ne transigeait point avec sa conscience et n'employait pas le moyen peu délicat de se faire rembourser indirectement en grossissant de façon scandaleuse le chiffre de ses honoraires quand il avait affaire à de riches clients.

Bon, humain, charitable, prêt à tous les sacrifices pour soulager ceux qui souffraient, il ne comptait que des amis dans les parages où il exerçait.

Il aimait beaucoup Magloire.

Magloire le Manchot, comme on avait surnommé le joueur d'orgue, très populaire à Saint-Denis, à Saint-Ouen et dans les environs.

Magloire était un solide gaillard, an-

cien soldat d'infanterie de marine, ayant perdu le bras droit à Formose, campagne du Tonkin.

Ne pouvant plus, à trente ans, exercer une profession manuelle et protégé par la préfecture de la Seine, qui lui avait délivré une médaille de musicien ambulant, il gagnait honnêtement et largement sa vie.

rés sobre, d'une conduite absolument régulière, mutilé au service de son pays, décoré de la médaille militaire il jouissait, nous l'avons dit, d'une popularité sans bornes et bien méritée.

On aimait à lui donner plus qu'à tout autre lorsqu'il venait dans les cours ou sous les fenêtres des maisons faire retentir les airs choisis, pointés sur le grand cylindre de son orgue-orchestre.

A son approche, on entendait les cris de joie des jeunes garçons et des fillettes qu'il faisait sauter en leur jouant soit une polka, soit une valse, soit le quadrille échevelé d'Orphée aux enfers.

Hâtons-nous d'ajouter que les grandes filles et les grands garçons ne dédaignaient point du tout de danser au son de sa musique endiablée.

Il leur distribuait ses bonnes aventures qu'on lui payait largement, petites feuilles de toutes couleurs, oracles naïfs qui lui coûtaient deux francs le mille.

Magloire avait une jolie voix et savait s'en servir adroitement pour augmenter ses bénéfices.

Le piquage de son orgue contenait les airs de plusieurs refrains populaires en vogue et de quelques romances.

Il avait appris ces chansons et ces romances et les chantait en s'accompagnant.

Partout où il jouait, les sous et les petites pièces blanches pleuvaient dru.

La récolte quotidienne aurait pu satisfaire les plus ambitieux, et Magloire, grâce à la simplicité de goût, n'avait point d'ambition et se serait contenté de beaucoup moins.

Il possédait des clients attirés, des maisons de choix dans toute la banlieue de Paris, mais nous le répétons, il

ne tenait pas à l'argent, et après avoir payé sa nourriture, ses vêtements toujours très propres, la location de la chambre garnie qu'il occupait rue de Soubise, à Saint-Ouen, il faisait deux parts de ses économies dont le chiffre n'était point à dédaigner.

L'une de ces parts—la plus forte était envoyée à sa vieille mère qui habitait le Pont-d'Ain.

L'autre lui servait à soulager quelques familles pauvres du pays.

Magloire avait le cœur sur la main, et quoiqu'il eût été dupé plus d'une fois, en cédant aux entraînements de sa générosité naturelle, il pardonnait sans la moindre peine à ceux qui l'avaient trompé, et n'en continuait pas moins ses œuvres charitables.

Le docteur Bordet et le joueur d'orgue s'étaient engagés tous deux sur le quai de Seine, remontant vers les docks de Saint-Ouen, suivant le chemin de halage qui conduit à Asnières.

Ils marchaient côte à côte.

La conversation s'établit.

—Ah ça ! Magloire—commença le médecin—savez-vous bien que vous vous tuerez à faire ce métier-là par tous les temps, sans vous reposer jamais !

—J'ai charge d'âmes, monsieur le docteur !—répondit le manchot.

—Oui, je sais..... votre vieille mère et les pauvres dont vous êtes la providence...

—Ils comptent sur moi... je me dois à eux...

—Et vous êtes l'esclave du devoir, je le sais aussi.....—Mais vous gagnez assez pendant la belle saison—(vous me l'avez dit vous-même)—pour vous reposer un peu l'hiver..... un rhume est bien vite attrapé, vous savez !....

—Ce n'est pas grand-chose, un rhume !

—Oui, mais une bronchite s'ensuit... une pleurésie se greffe sur la bronchite, et alors...

—Je suis solide, et d'ailleurs, si cela arrivait, vous me trahiriez d'affaire, monsieur le docteur...

—Merci du compliment, mais j'en ai vu d'aussi solides que vous dont le sau-

vetage a été impossible.....—D'ailleurs, dans cette saison rigoureuse, les bénéfices doivent être maigres pour vous.

—C'est ce qui vous trompe, monsieur le docteur... l'hiver est très fructueux...

—Ah ! bah !

—Pour moi du moins.—On me connaît un peu partout, et tout le monde me porte intérêt.— Quand on entend mon instrument, quand on me voit tourner ma manivelle, malgré la gelée qui pince, ou la neige qui tombe, on se dit :— Ce brave Magloire, ce pauvre manchot, faut-il qu'il ait besoin de gagner sa vie pour courir les rues par ce temps de chien, quand nous sommes si chaudement enfermés auprès du poêle qui ronfle ! !

—Et alors la compassion se mettant de la partie, celui qui, en été, donnait deux sous, en donne quatre, et les pièces de cinquante centimes se changent en pièces de vingt sous....— Qui est-ce qui y gagne!—mes pauvres, de braves gens que le chômage met à bas et que la misère achève ? C'est le moment de distribuer la monnaie pour acheter du pain et du charbon qui manqueraient sans moi ! — Je peux bien avoir un peu froid pour que les autres aient un peu chaud !... et puis, quoi, c'est mon plaisir, et chacun prend son plaisir où il le trouve, pas vrai, monsieur Bordet ?

—Quel cœur d'or !—murmura entre ses dents le médecin, sans que Magloire l'entendit.

Le joueur d'orgue, n'obtenant point de réponse, continua.

—Avec ça, que vous ne feriez pas comme moi, monsieur le docteur ? On vous connaît assez, et il y en a, de vos malades, et des flottes, à qui vous donnez le prix des médicaments inscrits sur vos ordonnances... Et vous avez raison ! — Quand on peut faire le bien, ce serait trop bête de s'en priver !..... Il y a assez et trop de types égoïstes qui auraient le moyen de soulager bien des misères, et qui aiment mieux manger leur argent ou l'empiler dans des coffres-forts.

Le docteur appuya familièrement et affectueusement sa main sur l'épaule du joueur d'orgue :

— Vous êtes un brave garçon, Magloire, — lui dit-il, — cela vous portera bonheur.

Le manchot eut un bon sourire.

— Je ne te demande pas mieux, — fit-il.

M. Bordet reprit :

— Et où allez-vous traîner votre orgue aujourd'hui !

— Au parc de Ninilly. — Le samedi c'est mon jour par-là..... Le dimanche, je réserve pour Saint Ouen. — Le lundi Asnières et Courbevoie. — Le mardi Saint Denis et les environs..... — Le mercredi Vincennes, Montreuil et Fontenay.... — Le jeudi Saint-Maur, Nogent, Joinville et le parc... — Le vendredi Passy et Auteuil. — Vous le voyez, je vais un peu partout.

J'ai des clients jusqu'à Fontenay-aux-Doses, où je passe une ou deux fois par mois.

— Un vrai juif-errant !

— Comme lui j'ai de solides jambes, et je le déguste pour les cinq sous !

— Eh bien ! bonne chance aujourd'hui Magloire.

En disant ces derniers mots, le médecin s'arrêta et tendit la main au joueur d'orgue.

— Ah ! — fit celui-ci en la serrant — vous allez chez la mère Aubin.

Et, d'un mouvement de tête, il désignait une maison construite sur le bord de la route portant cette enseigne :

A LA MÈRE AUBIN

Vins. — Restaurant. — Hôtel garni

— Oui, mon ami.

— Ce n'est pas elle qui est malade, au moins, la brave femme ?

— Non, c'est une de ses locataires...

— Une de ses locataires. — Laquelle ?.....

— Une jeune femme...

— Ah ! oui, j'y suis... je sais qui... une nommée Germaine, qui a une miochette de sept à huit ans, et qui travaillait dans la fabrique de couleurs.

— C'est elle-même...

— Est-ce qu'elle ne va pas mieux, docteur ?

— Hélas ! non...

— Elle est en danger !

— Elle est perdue.

— Perdue ! Ah ! pauvre femme... pauvre mère !...

— Poitrinaire au dernier degré ; les privations qu'elle a subies et le travail auquel elle se livrait ont rendu le mal incurable...

Vrai de vrai, on ne devrait pas laisser des femmes faire un pareil métier ! — Elles s'empoisonnent lentement en respirant les matières chimiques dont se composent les couleurs !...

— Que voulez-vous, Magloire, il faut vivre...

— Et si encore ce dangereux métier leur donnait de quoi vivre ! — La mieux payée dans cette maison-là gagne quarante sous par jour ! — Comment une femme pourrait-elle s'en tirer avec ça quand elle a un enfant !...

— C'est à peine si les deux pauvres créatures avaient de quoi manger autre chose que du pain sec, arrosé d'eau claire... — Je sais bien que la mère Aubin est charitable, qu'elle ne lève pas cher ses chambres, que sa cuisine est saine, ses portions copieuses, son point baptisé et qu'elle fait facilement crédit, mais il faut toujours arriver à payer, un peu plus tôt ou un peu plus tard... — Alors, quoi ? — Se loger, s'habiller, se blanchir, se nourrir, à deux, avec soixante francs par mois, c'est impossible ! — On a beau se priver de tout, on fait des dettes malgré soi, et on finit par mourir de faim, quand on ne meurt pas de maladie, comme cette pauvre femme dont nous parlons.

— Est-ce que vous la connaissez, cette pauvre femme, vous, Magloire ? — demanda le docteur.

— De vue seulement, — et d'en entendre parler. — Je me suis trouvé une ou deux fois pas loin d'elle et de sa miochette, à table, chez la mère Aubin où elles prennent leur nourriture et où je vais de temps en temps prendre la mienne...

— La croyez-vous mariée ou veuve ?

— Ni l'un ni l'autre... — J'ai dans l'idée que la pauvre créature se sera laissée entortiller toute jeune par quelque drôle qui l'aura lâchée après l'avoir

perdue...— Dans tous les cas, si elle a *faud* autrefois, tout le monde s'accorde à dire que c'était une travailleuse intrépide et une bonne qui ne pensait qu'à son enfant !... Et elle va mourir !... C'est très souvent comme ça !— Les bons s'en vont et les mauvais restent !— Qu'est-ce qu'elle va devenir, la pauvre petite orpheline ?— Que je ne vous attarde pas.— reprit le joueur d'orgue après un silence.— moi j'ai encore un bon ruban de chemin à faire avant d'arriver à Asnières.— Salut, monsieur le docteur...

— Bonne chance, Magloire...

Le manchot, poussant le chariot qui portait son instrument, continua sa route, tandis que le médecin entraît dans l'allée de l'hôtel garni attendant au restaurant de la mère Aubin.

II

Le restaurant et l'hôtel garni se trouvaient situés quai de Seine, à deux cents pas environ de l'écluse qui ferme le bassin sur les bords duquel s'élèvent à droite les immenses docks de Saint-Ouen, et à gauche une dizaine d'usines, parmi lesquelles se voyait celle de l'ingénieur Richard Vernière, mécanicien et constructeur pour la marine, dont nous ne tarderons pas à nous occuper d'une façon toute spéciale.

L'établissement de marchand de vins-restaurateur de la mère Aubin était construit au fond d'une étroite plantée de maigres tilleuls, sous lesquels s'alignaient en été de petites tables où venaient s'asseoir pour prendre leurs repas les clients de la maison, presque tous ouvriers ou employés des fabriques voisines, et d'où ils jouissaient de la vue si pittoresque de la pointe verdoyante de l'île Saint-Denis et des vastes plaines de Gennevilliers soigneusement cultivées.

Un mur bas, que surmonte une grille de fer, entoure cette cour au fond de laquelle se trouve l'entrée de la grande salle rez-de-chaussée où, sur des tables en sapin garnies de toile cirée, étaient les couverts toujours dressés d'avance aux heures des repas.— Quelques cabi-

nets particuliers, baptisés du nom de salons de société, flanquent cette salle à droite et à gauche.

Un escalier tournant conduit à la salle du premier étage et à d'autres cabinets réservés à la clientèle bourgeoise qu'attirent à certains jours l'affabilité de la patronne de la maison, sa cuisine très soignée quand il le faut, et les bons vieux vins de Moulin-à-Vent et de la Saint-Jacques, dont les bouteilles poudreuses sont l'honneur de sa cave.

La maison a quatre étages.

Le second, le troisième et le quatrième forment la partie occupée par l'hôtel garni.

Cette partie comporte vingt-deux chambres, toujours louées et même retenues d'avance pour le cas où une vacance viendrait à se produire.

Une entrée et un escalier particuliers conduisent au second étage où commence l'hôtel garni.

Le docteur Bordet s'engagea dans cet escalier et arrivé au troisième étage se dirigea, en longeant un couloir étroit vers une porte sur laquelle se trouvait peint en noir le numéro 17.

La clef était à la serrure.

Le médecin entra, après avoir frappé.

La chambre était de dimensions exiguës, mais bien éclairée par une large fenêtre donnant sur les champs qui bordent le parc de Saint-Ouen et s'étendent depuis le quai de Seine jusqu'à l'avenue des Bastignolles.

Le mobilier, bien que modeste, était plus confortable que ne le sont habituellement les mobiliers d'hôtel garnis de la banlieue de Paris.

Il se composait d'un grand lit, d'une commode, d'une table, de trois chaises, et d'un petit lit d'enfant, tout cela en bon état et d'une propreté irréprochable.

Une globe un peu ternie complétait l'ameublement, avec quelques patères auxquelles se trouvaient accrochés des vêtements bien usés, mais ne présentant aux regards ni une tache, ni une déchirure.

On voyait que la main patiente d'une femme avait minutieusement entretenu ces pauvres hardes.

Sur la table, un verre, des fioles étiquetées, une cuillère d'étain, deux volumes ouverts : une grammaire et un catéchisme.

Devant la cheminée placée au milieu du mur formant le fond de la chambre un petit poêle de fonte, dans lequel brûlait de la houille, rendait la température étouffante.

Une bouillotte pleine d'eau, posée sur le couvercle du poêle, faisait entendre un frémissement léger.

Quand la porte s'ouvrit, poussée par le médecin, une petite fille de sept à huit ans, quittant la table auprès de laquelle elle était assise et lisait, fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu, très doucement, en marchant sur la pointe des pieds.

— Ma petite maman semble dormir, monsieur le docteur, — il ne faudrait peut-être pas la réveiller...

Et de sa main délicate l'enfant déalignait le lit sur lequel la pauvre Germaine, amaigrie, le visage d'une pâleur d'ivoire, les yeux entourés d'un cercle bleuâtre, la poitrine soulevée par une respiration courte et sifflante, reposait, les tempes baignées de sueur.

Si faible, si volontairement éteinte que se fit la voix de la petite fille, elle fut entendue par sa mère.

Celle-ci souleva lentement les paupières qui voilaient ses yeux enflés, et tourna péniblement vers le milieu de la pièce.

— Non, ma chérie, je ne dors pas — dit-elle d'une voix brisée, de cette voix rauque des poitrinaires qui 'ait mal à entendre.

Elle aperçut le médecin, et tendit vers lui ses mains tremblantes, décharnées, presque transparentes à force de maigreur.

— Ah ! c'est vous, monsieur Bordet, — balbutia-t-elle en s'interrompant après chaque mot pour reprendre haleine, — je suis bien heureuse de vous voir ce matin...

Le médecin s'approcha de la malade et prit une des mains qu'elle lui tendait. Il la trouva glacée, quoique la sueur inondât le visage.

— Ne m'attendiez-vous donc pas, mon enfant ! — demanda-t-il avec une intonation affectueuse.

— Vous êtes déjà venu si souvent, monsieur le docteur... — Il y a si longtemps que je ne quitte plus le lit ... — Un jour, vous vous lasserez...

— Vous ne pensez point ce que vous dites, ma chère dame, n'est-ce pas ! — Si vous le pensiez, ce sera trop mal... — répliqua le brave homme d'un ton de reproche — je ne cesserais de venir que lorsque vous serez guérie...

Sans répondre, Germaine poussa un long soupir.

Le docteur avait compté les pulsations de l'artère.

C'est à peine si elles étaient sensibiles sous ses doigts expérimentés.

Malgré lui, ses sourcils se froncèrent. Ce jeu de physionomie, dont il n'eût même pas conscience, n'échappa point à la pauvre femme.

— Mon enfant — demanda-t-il — avez-vous pris la potion que je vous ai prescrite hier matin ?...

Ce fut la petite fille qui répondit :

— Oui, monsieur le docteur. — Je suis allée chez le pharmacien avec votre ordonnance aussitôt que vous avez été parti, et j'ai donné à ma petite mère ce que vous aviez dit de lui faire prendre..... une cuillerée toutes les heures.....

Marthe avait des larmes dans la voix.

Marthe, la fille de cette Germaine dont nous avons entendu M. Bordet et le joueur d'orgue s'entretenir sur le quai de la Seine, avait juste sept ans et demi.

Mais elle paraissait en avoir réellement douze tant ses traits offraient d'expression.

Jamais visage enfantin plus animé, plus intelligent, plus doux, plus sympathique, n'avait pu charmer les regards.

Grand pour son âge, frêle, nerveuse, d'une sensibilité excessive, Marthe était un type à part.

Ses yeux, très longs, d'une coupe orientale, noirs comme son abondante soyeuse chevelure naturellement ondulée avaient des éclairs d'acier bruni.

Sa physionomie — cette physionomie mobile qui semblait être déjà celle d'une femme — exprimait l'intelligence, la volonté, et aussi quelque chose d'un peu bizarre, d'indéfinissable, que l'avenir devait sans doute expliquer.

Le docteur, profondément ému, la regarda avec une sollicitude toute paternelle. — Bien, mon enfant... — lui dit-il — vous êtes une petite garde-malade modèle.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Reste-t-il encore un peu de cette potion ?

— Non, monsieur le docteur... — j'ai fait prendre la dernière cuillerée à petite mère à sept heures du matin...

— Oui... — murmura Germaine.

— Elle n'a pas dormi, la chérie... Elle m'a veillée toute la nuit comme une vraie sœur de charité, la pauvrete.

Un sanglot secoua la gorge de la malade et lui coupa la parole.

Elle pleurait.

Marthe s'élança vers elle et l'entourant de ses bras, s'écria en pleurant aussi :

— Qui donc pourrait te soigner mieux que moi, ma chère petite maman ?

Le docteur Bordet sentait l'émotion s'emparer de lui en face de ce tableau déchirant.

Germaine couvrait sa fille de baisers.

— Laisse reposer ta petite mère, ma chérie... fit le médecin en enlevant doucement la petite fille à l'étrointe maternelle.

Marthe, sanglotant, alla s'asseoir dans un coin de la chambre.

Germaine, alors, se souleva pour se rapprocher un peu du médecin qui se penchait vers elle.

— Docteur... — lui dit-elle d'une voix si basse qu'elle était à peine distincte, il faut que je vous parle...

— Je vous écoute, ma chère enfant, — répondit M. Bordet en prenant une chaise et en s'asseyant tout près du lit.

La malade continua :

— Il faut que je vous parle sans que ma fille soit là... — Trouves donc un prétexte pour l'éloigner pendant quelques instants, je vous en prie.

Le docteur fit de la tête un signe d'acquiescement et quitta son siège pour s'approcher de la table.

— Ma petite Marthe, donne-moi de quoi écrire une ordonnance, — dit-il à l'enfant, qui s'essuya et s'empressa d'obéir en plaçant sur la table une bouteille d'encre, une plume et du papier.

M. Bordet rédigea ses prescriptions, puis présentant la feuille de papier à la petite fille, il ajouta :

Tu vas, ma chère mignonne, aller chez le pharmacien de Saint-Ouen et tu le prieras de préparer le médicament que je viens de prescrire... — Tu attendras qu'il l'ait composé et tu le rapporteras. — Je resterai ici jusqu'à ton retour afin que ta mère ne se trouve pas seule pendant ton absence...

Elle prit l'ordonnance avec un embarras manifeste et tourna vers sa mère un regard d'une douloureuse éloquence.

Le bon docteur en comprit le sens.

— Tu n'as pas besoin d'argent, — lui dit-il tout bas. — Va... on te donnera le médicament et sans te rien demander.

Puis à haute voix :

Couvre-toi bien... — il fait très chaud ici et très froid dehors... — As-tu mangé un peu ce matin ?

Le visage de Marthe s'empourpra.

— Pas encore, monsieur le docteur... — répondit-elle.

— Eh bien ! descend chez cette bonne Mme Aubin, et prie-la de ma part de te faire prendre un plein bol de son meilleur bouillon... Ensuite, tu iras chez le pharmacien...

Marthe murmura quelques paroles indistinctes de remerciement et inclina la tête pour cacher ses larmes.

Elle était bien trop intelligente pour ne pas comprendre la pensée si délicate du docteur.

Sur ses épaules elle jeta un vieux châle de laine, elle couvrit sa tête d'une chaude capeline, et sortit de la chambre après avoir embrassé sa mère et adressé au médecin un regard chargé de gratitude.

Germaine avait hâte de la voir partir.

— Maintenant — fit-elle en se soulevant sur ses oreillers pour s'installer commodément — fermes la porte à clef,

je vous prie, monsieur Bordet, afin que personne ne puisse interrompre l'entretien que vous voulez bien m'accorder...

Le médecin s'empresse de faire ce que demandait la malade et vint reprendre sa place sur la chaise placée près du lit.

Alors, Germaine commença d'une voix brève, saccadée, que coupaient des étouffements et des accès de toux:

— Docteur, je vais vous demander de me dire la vérité, la vérité tout entière, sans restriction, sans crainte de m'effrayer..... je suis prête à tout entendre, et je m'attends à tout.... J'ai besoin de savoir combien il me reste de temps à vivre et si je dois compter sur des jours ou seulement sur des heures.

M. Bordet voulait protester.

Germaine ne lui en laissa pas le temps.

Je ne me fais aucune illusion sur mon état,— poursuivit-elle,— je sais bien que je suis perdue sans ressources, condamnée sans appel.....

— Mon enfant,— murmura le médecin.

— Oh ! je vous en supplie, ne m'interrompez pas !— Mes moments sont comptés, je vous répète que je le sais..

— La mort ne me fait pas peur..... j'ai eu trop de désillusions, de chagrins, de souffrances pour tenir à la vie, et je serais heureuse de mourir, oui, bien heureuse, je vous le jure, si j'étais seule...

— Mais j'ai ma fille..... ma chère petite Marthe.... C'est à elle que je pense C'est pour elle que je m'inquiète....

— Dans trois jours, dans deux jours; demain, ce soir peut-être, je ne serai plus là, et mon enfant restera seule : abandonnée dans ce monde, sans parents, sans amis, sans soutien !.....

— Voilà ce qui m'épouvante..... Je ne connais rien aux lois.... Il faut que vous soyez assez bon pour me renseigner, pour m'éclairer.... Moi morte, que deviendra ma fille ?

M. Bordet comprit qu'il ne devait rien cacher de la situation véritable de la pauvre mère prête à s'envoler vers l'au-delà.

Il cessait d'être médecin pour deve-

nir un ami, un conseiller n'ayant pas le droit de marchander la vérité à la pauvre créature qui s'adressa à lui.

Néanmoins il voulut, avant toutes choses, essayer de la consoler, de lui rendre un peu d'espoir.

— Votre état, ma chère enfant,— lui dit-il,— n'est point aussi désespéré que vous paraîsses le croire.....

Germaine lui coupa la parole :

— N'essayez pas de m'induire en erreur,— fit-elle,— et de raviver en moi une espérance trompeuse.— Je ne vous croirais pas..... C'est la fin..... la fin prochaine..... Répondez-moi donc !..... Une fois que je serai couchée dans mon cercueil, quel sort est réservé à l'orpheline ?

Le médecin hésitait.

— Oh ! parlez, docteur, parlez vite !— reprit Germaine,— que je meure au moins tranquille, avec la certitude que les lois de mon pays donneront une protection à ma fille.....

— Mais, avant de faire appel aux lois,— hasarda le docteur,— ne pourrait-elle réclamer la protection, l'appui de son père.

La mourante sentit des sanglots gonfler sa poitrine.

— Mon enfant n'a plus de père.....— balbutia-t-elle en couvrant son visage de ses mains amaigries.

— Il est mort.

— Oh ! l'infâme qui m'a trahie, abandonnée lâchement ! après m'avoir forcé à quitter ma mère.

III

Après un silence le docteur reprit :

— Mais vous avez une famille, vous ?

— Quand je suis partie, répondit Germaine,— je n'avais plus que ma mère... Ma mère que j'ai abandonnée pour suivre le traître,— je ne l'ai jamais revue... j'ignore si elle est vivante encore..... Pauvre mère..... a-t-elle pu survivre à ma désobéissance et à mon abandon ?

— Ainsi, pas un parent.

— Pas un parent, pas un ami, pas un soutien, je vous l'ai dit..... seule..... seule au monde..... comme le sera

ma fille.....— ah ! c'est une histoire bien triste, bien lamentable que la mienne... allez, docteur...

Les sanglots que la mourante avait pu comprimer jusqu'à ce moment éclatèrent, secouant sa poitrine qui semblait un moment de se briser.

— Calmez-vous, calmez-vous, ma pauvre enfant, — lui dit M. Bordet en lui prenant les mains, — et cherchons ensemble s'il existe quelque moyen de vous faire voir l'avenir moins sombre...

— Vous ignorez si votre mère est vivante encore, mais en voyant une enfant innocente, un petit ange comme Marthe, qui est une partie de sa chair et de son sang, comment pourrait-elle ne point pardonner ?

— Non, — répliqua Germaine d'une voix sourde, — elle ne pardonnerait pas, car je ne mérite pas de pardon.

Le cœur d'une mère recèle des trésors d'indulgence.

— Je ne mérite pas de pardon, — répéta la mourante.

— Mais, — demanda le docteur, — le père de votre enfant... — il existe... Ne vous êtes-vous jamais adressé à lui ?

— Comment l'aurais-je fait ? — Je ne sais pas où il se trouve.

— Mais au moins vous savez son nom.

— Il se nomme Gabriel Savanne. Germaine semblait épuisée.

Elle ferma les yeux et sa tête livide retomba sur les oreillers.

Le docteur s'empressa de lui faire respirer des sels.

Ce n'était point un évanouissement, mais une syncope causée par la fatigue.

Elle reprit presque aussitôt possession d'elle-même.

M. Bordet ne pouvait se désintéresser de la situation effroyable dans laquelle se trouvait la pauvre jeune femme.

Son cœur était trop généreux, son âme trop haute pour qu'il ne considérât pas comme un devoir d'apporter un peu de soulagement à ses peines au moment où elle allait mourir, et de chercher à protéger sa petite Marthe contre l'isolement qui la menaçait.

— Voyons, mon enfant — lui dit-il d'une voix douce et persuasive..... — vous

avez eu confiance en moi..... Vous me demandez conseil. — Écoutez-moi donc. Je comprends toutes vos craintes, mais elles peuvent n'être point fondées....

Vous pouvez vous abuser sur les sentiments de votre mère, aussi bien que sur ceux du père de votre fille. — Si je prenais l'engagement de chercher à les retrouver l'un et l'autre, et je les retrouverai, je vous l'affirme..... avec de la volonté et de la patience on vient à bout de tout..... — Si je vous jurais d'obtenir d'eux aide et affection pour votre enfant, vous serez heureuse, n'est-ce pas, en songeant que Marthe peut espérer le bonheur, et si Dieu vous appelle à lui, vous lui porterez une âme allégée des angoisses qui vous torturent en ce moment ?...

— Oh ! oui..... — murmura Germaine.

— Eh bien ! éclairez-moi... Guidez-moi.

— Je ne demande pas mieux.....

— Germaine est un prénom... Vous avez un nom de famille ?...

— Oui, mais ce nom je ne l'ai jamais porté depuis que j'ai quitté ma mère... je ne l'ai jamais fait connaître à personne..... — J'avais honte de ma faute...

— Il est indispensable que je le connaisse, moi, pour pouvoir opérer des recherches.

— Je m'appelle Germaine Sollier.

— Germaine Sollier... — répéta le médecin, — je ne l'oublierai pas. — Et quand vous avez abandonné votre mère pour suivre Savanne, où demeuriez-vous ?

— A Paris.

— A Paris ?

— Oui, docteur. — Je vais tout vous dire, et puisse ma confession vous mettre à même de trouver un soutien pour mon enfant.

— Parlez lentement et parlez bas — Ne vous fatiguez pas..... — je vous écoute.

Les gens qui meurent de la poitrine conservent jusqu'à leur dernier soupir, on le sait, — une force de volonté, une netteté d'intelligence qui leur permettent d'exprimer avec une lucidité parfaite leurs ultimes pensées, leurs impressions suprêmes.

Le plus souvent ils meurent en pleine possession d'eux-mêmes, une flamme de vie au fond des prunelles, au moment où ils partent pour le grand voyage dans l'inconnu.

Le docteur Bordet, guidé par la compassion et par le très vif désir d'être utile à l'enfant bientôt orpheline, savait à merveille que la fatigue devant résulter pour Germaine de ce qu'elle appelait sa confession ne pouvait que hâter la mort de sa malade.

Celle-ci respira longuement, cherchant un peu de souffle dans sa poitrine oppressée, sifflante, et commença d'une voix sourde :

— Nous étions pauvres..... très pauvres.

— Mon père était garçon de magasin dans un entrepôt de farines, rue des Petites-Ecuries. — Nous habitions cette maison. — Il gagnait peu. — Ma mère, pour augmenter nos humbles ressources, faisait des ménages.

— En 1878, mon père, après s'être surmené toute sa vie, mourut à l'hôpital. — C'était un honnête homme, un travailleur infatigable — il n'aimait que nous, n'existait que pour nous. — Notre désespoir fut immense...

— Ma pauvre mère, si cruellement frappée, se demanda non sans épouvante ce qu'elle allait devenir avec, à sa charge, une enfant de douze ans qu'il fallait nourrir, habiller, et qui ne pouvait l'aider en quoi que ce fût.

— Elle redoubla de courage et s'exténua de travail pendant cinq années.

— J'étais en apprentissage chez une modiste du quartier et je ne gagnais rien encore.....

— Une accalmie se produisit dans notre détresse.

— Grâce à la recommandation d'un riche négociant du quartier ma mère obtint la place de concierge au numéro 57 bis de la rue de Miromesnil.

— Pour nous, c'était passer de la misère à l'aisance..... On avait le logement, le chauffage, l'éclairage, des appointements fixes et les étrennes des locataires qui représentaient un chiffre important.....

La malade dont la voix faiblissait, s'interrompit pour reprendre haleine. Le docteur Bordet l'écoutait religieusement.

Elle continua :

— Ce fut en 1883 que ma mère prit possession de sa place.... J'avais dix-sept ans et demi.... Je finissais mon apprentissage.

— Ma patronne, qui était très bonne pour moi, voulut bien me donner de l'ouvrage à faire chez nous.

— J'installai vite une sorte de petit atelier dans la loge, que je surveillais tandis que ma mère s'occupait des travaux de propreté de la maison, nombreux, et, sinon, bien fatigants, du moins minutieux.

— Nous étions heureuses ainsi, et si le souvenir de mon père restait vivant en nous, nous n'avions plus à souffrir naturellement de son absence.

— Hélas ! ce bonheur ne dura que deux ans à peine. — Il s'écroula et ce fut par ma faute.

— J'avais dix-neuf ans passés et dans la rue de Miromesnil, on disait que j'étais jolie...

— Que n'étais-je laide, mon Dieu ! Le laideur aurait été pour moi le plus précieux des biens..... ma sauvegarde...

— Laide, ou du moins insignifiante, passant inaperçue, personne n'aurait pensé à me tromper, à me perdre...

La malade s'interrompit de nouveau, secouée par un frisson que provoquaient de cruels souvenirs.

Mais elle avait résolu d'aller jusqu'au bout et elle reprit d'une voix brisée par l'émotion.

— Dans la maison que nous habitions un officier de marine venait souvent rendre visite à l'un de nos locataires.

— Un jour, en l'absence de ma mère, il entra dans la loge pour demander un renseignement..... — le renseignement donné, il ne s'en alla pas et resta pendant quelques minutes à causer avec moi, — il me parlait de choses indifférentes, mais le regard qu'il fixait sur moi exprimait toute autre chose que de l'indifférence.....

— A partir de ce jour ses visites à son

ami devinrent plus fréquentes et jamais il ne manquait d'entrer dans la loge quand il m'y voyait seule...

"La suite, vous la devinez.....—il me dit qu'il m'aimait..... j'eus la faiblesse, j'eus la folie de le croire, sans m'inquiéter de l'avenir...

"Sa voix me charmait.....ses paroles d'amour me grisaient.....

"Quand il était là, quand il me parlait, rien n'existait plus pour moi que lui.....je n'avais plus ni volonté, ni conscience.....je l'aimais.

"Je savais,—il me l'avait dit aussi,—qu'il était détaché au ministère de la marine avec un emploi.....

"Un jour il m'apprit qu'il lui fallait quitter le ministère et retourner à Toulon où l'appelaient ses devoirs militaires.—Cette nouvelle me donna un si terrible coup que je crus que j'allais mourir.....—Il me déclara qu'il ne pouvait fixer la durée de son absence, et me demanda si je voulais l'accompagner.....

"La proposition qu'il m'adressait me parut la preuve indéniable de la grandeur de son amour.—L'accompagner, c'était prendre place dans sa vie de façon décisive.

—Je n'hésitai même pas et quittai joyeuse la maison maternelle sans penser que mon départ pourrait tuer ma pauvre mère.

"Ah ! tout ce que depuis lors j'ai souffert je le méritais !—Je n'ai pas le droit de me plaindre !

"Nous partîmes...

"A Toulon Gabriel me loua un petit appartement où il venait passer auprès de moi toutes les heures de liberté que son service lui laissait...

"Cela dura ainsi pendant près d'une année.....—Nous arrivons à la fin de 1885,—j'avais vingt ans et j'allais être mère.

"Je le lui appris.

"Alors il jura vis-à-vis de moi une oédie infâme.—Il parut transporté de joie à la pensée du lien nouveau qui nous attachait l'un à l'autre.....et il me jura qu'il reconnaîtrait bientôt son enfant...

"J'ajoutai foi à ses mensonges comme j'ajoutais foi à son amour, et pen-

dant un certain temps je vécus dans un rêve.....

"Le réveil était proche.....

"Quelques mois plus tard, Gabriel arriva le visage bouleversé.

"Saisie d'épouvante je l'interrogeai,—il se déroba d'abord à mes questions, mais enfin je lui arrachai cette phrase :

"—Je viens de recevoir l'ordre de partir demain pour rejoindre l'escadre de l'Extrême-Orient.

"Ce fut un coup de foudre.

"Je ne pouvais songer à le suivre, il m'en fit facilement comprendre la raison.

"Un véritable effollement s'empara de moi.—Un pressentiment sombre me disait que j'étais perdue, et ce pressentiment ne me trompait pas.....

"Gabriel partit, en me jurant de nouveau un éternel amour, en me laissant une somme d'argent suffisante pour assurer ma vie pendant deux ou trois mois, en me promettant de m'écrire souvent et en ajoutant que je ne devais m'inquiéter de rien et qu'il s'arrangerait pour me faire tenir tout ce qui me serait nécessaire.

"Il mentait.

"Ce départ imprévu, précipité, faisant naître en moi toutes les angoisses, toutes les terreurs, me porta un coup terrible. Je m'alitai ; ce fut à cette époque que Germaine vint au monde.

"Mon état parut si grave au médecin appelé par les soins du propriétaire de la maison où je logeais qu'il me fit porter à l'hôpital, à demi-morte, sans connaissance, et confia mon enfant à une nourrice.

"Ma convalescence fut longue.

"Je passai trois mois à l'hospice, attendant toujours, espérant toujours des nouvelles de Gabriel.

"Rien n'arriva.

"Quand je sortis de la maison de charité, dépourvue de tout, on me rendit ma fille sans s'inquiéter de savoir si j'avais des ressources pour la nourrir, pour la faire vivre...

"Je me hâtai d'aller au logement que j'occupais avant ma maladie, croyant que j'y trouverais un aïlle, et peut-être des nouvelles de Gabriel...

"L'asile n'existait plus pour moi.— Le logement était loué, et rien n'était arrivé pendant mon absence.

"Je réclamai les vêtements laissés par moi, et une somme d'argent,—tout ce que m'avait remis Gabriël,— restée dans le secrétaire de la chambre à coucher.

"On me rendit les vêtements.—Quant à l'argent, soit qu'il eût été volé au moment de mon transport à l'hôpital, soit que les propriétaires fussent de mauvaise foi, on prétendit n'avoir rien trouvé.

"J'étais sur le pavé, sans un sou.

"Une marchande à la toilette m'acheta,—Dieu sait pour quelle misérable somme !— une partie des robes et du linge qui venaient de m'être rendus et pendant quelques jours je vécus. Mais ces humbles ressources furent bien vite épuisées et je me trouvais de nouveau privée de tout.

"N'ayant plus d'espoir qu'en Dieu j'entrai dans une église afin de le prier d'avoir pitié de la pauvre petite Martha et de sa mère...

"Malgré mon indignité, Dieu ne repoussa point ma prière.

"Un vieux prêtre, devinant mes angoisses et mes douleurs, me fit l'aumône et me conduisit dans une maison pieuse où l'on me recueillit pendant une semaine.

"J'y repris un peu de forces et de courage et je dis à la supérieure que je désirais travailler pour élever mon enfant.

"Deux jours après, en possession d'une trentaine de francs dus à la charité du vieux prêtre et de cette sainte femme, je pus louer une modeste chambre et chercher du travail.

"J'en trouvai chez une modiste à qui l'on m'avait recommandée, mais c'est à peine si ce travail était rétribué ; — il fallait accepter cependant sous peine de mourir de faim.— C'était à bien peu de chose près la misère noire, et pendant deux longues années je restai à Toulon, épuisant mes forces, et m'obstinant à espérer contre toute espérance et à attendre le retour du père de ma fille... C'était insensé, mais que voulez-vous,

monsieur le docteur, c'est si dur de croire à l'abandon lâche et infâme, qu'on lutte contre l'évidence...— Ah ! ce que j'ai souffert ! — Mais, encore une fois, je le méritais.....

Germaine s'arrêta, les yeux pleins, de larmes qui roulaient une à une sur ses joues creusées.

IV

—N'avez-vous point songé à écrire à votre mère, ma pauvre enfant ? demanda le docteur.

— Si.....—murmura la mourante.

—Elle ne vous a point répondu ?

—La lettre m'est revenue avec cette mention : *inconnu*....

—Où l'aviez-vous adressée ?

—Au numéro 57 bis de la rue de Mirosmesnil.

—Longtemps après votre sortie de l'hospice ?

— Plus d'une année après....—Je vous l'ai dit, je n'osais pas...

—Et depuis, aucune nouvelle ?

—Je souhaitais ardemment savoir ce que ma mère était devenue.—J'allai trouver le bon prêtre qui m'avait fait l'aumône autrefois puis la supérieure de la maison où j'avais été recueillie et je leur confiai mes chagrins en leur faisant part de mon désir de revoir ma mère.....

"Ils m'approuvèrent et ils eurent la générosité de me donner la somme nécessaire pour payer mon voyage et pour ne pas me trouver sans un sou au moment de mon arrivée à Paris....—Je partis le cœur serré, mais cependant heureuse de la pensée que j'allais revoir la chère et sainte femme à qui j'avais fait tant de mal, et obtenir d'elle mon pardon.....—A peine descendue de chemin de fer je courus à la rue de Mirosmesnil...

—Eh bien ?

—Hélas ! une grande déception m'attendait, rendant mes remords encore plus poignants...

—Votre mère ?.....

—Elle était tombée gravement malade à la suite de mon départ, si malade qu'il avait fallu la transporter à l'hospice

Beaujon où elle passait quatre mois entre la vie et la mort. — Pendant son absence on avait donné sa place à une autre... elle se trouvait donc sans asile et sans ressources.....

—Avez-vous su ce qu'elle était devenue ?

—On put me dire seulement que désespérée elle avait quitté Paris...

—Elle se réfugiait chez des parents sans doute en province...

—Ma pauvre mère n'avait plus de parents.....

—Ces ceux de votre père peut-être ?

—Non..... j'ai pris toutes les informations possibles et je n'ai pu retrouver les traces.....

—Mais le père de votre enfant... cet officier de marine..... Savez-vous quel était son grade ?

—Il était lieutenant de vaisseau...

—Connaissant ce grade et le nom de Gabriel, vous auriez pu vous renseigner adroitement au ministère de la marine... Savoir sur quel navire il s'était embarqué pour rejoindre l'escadre de l'Extrême-Orient...

—Au ministère de la marine, on m'a demandé à quel titre je me renseignerais.....

J'ai dû me retirer sans avoir rien appris et des démarches tentées ailleurs sont de même restées infructueuses... il m'a fallu renoncer à toute espérance. Vous le voyez, monsieur le docteur, la tâche que vous voulez entreprendre par pitié pour ma chère petite fille est bien difficile. — Pas plus que moi vous ne parviendrez à découvrir ceux que j'ai vainement cherchés.

—Qui sait ? — murmura le médecin. Germaine reprit :

—Enfin, si vos recherches restent sans résultat, si je meurs avant que vous ayez trouvé ma mère, ou le père indigne de ma petite Marthe, que deviendra ma fille ? — Vous n'avez pas répondu à cette question, monsieur le docteur.....

—Ne vous préoccupez point au sujet de Marthe, ma pauvre enfant, — répliqua M. Bordet. — Sur mes instances l'Assistance publique deviendrait sa mère d'adoption... — Elle l'éleverait, lui don-

nerait un état, la guiderait dans la vie, la garderait sous sa tutelle jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de sa majorité.....

Tandis que le docteur prononçait ces paroles, une flamme vive s'allumait au fond des yeux presque éteints de la mourante.

Une immense joie se lisait sur son pâle visage.

—C'est bien vrai, cela ? — balbutia-t-elle. — Vous m'affirmez que ma chérie ne restera point abandonnée ?

—Je vous l'affirme.....

—Vous me le jurez ?

—Je vous le jure ! !

—Oh ! merci ! merci ! — Vous venez de m'apporter une bien grande consolation... Maintenant, je mourrai plus calme... je ne mourrai pas désespérée.....

Et Germaine, laissant retomber sa tête en arrière, abaissa sur ses grands yeux ses paupières entre lesquelles des larmes coulaient une à une.

Pauvre Germaine ! !

Elle avait aimé ! Elle avait eu foi dans celui qu'elle aimait....

Sa faute était grave, sans doute, mais combien terrible l'expiation ! !

On frappa doucement à la porte de la chambre que, d'après la prière de la malade, le docteur avait fermée.

Il alla ouvrir.

La petite Marthe revenait, apportant de chez le pharmacien de Saint-Ouen la potion prescrite par M. Bordet.

A l'entrée de sa fille Germaine rouvrit les yeux, fixa sur l'enfant des regards chargés de tendresse.

Marthe présentait au médecin la fiole contenant le médicament.

—Ma chérie — lui dit-il — tu feras prendre toutes les heures à ta petite mère une cuillerée de cette potion.... — Tu ne l'oublieras pas.

—Oh ! non, je ne l'oublierai pas ! s'écria l'enfant ; — je tiens trop à ce que ma chère petite maman guérisse.

Le vieux praticien l'embrassa avec effusion, puis il alla serrer la main de la malade, et se penchant sur elle il lui dit tout bas :

—Soyez calme..... et espérez en Dieu.

— En Dieu ! — répéta Germaine — oh ! oui, j'espère en lui, car je suis chrétienne, et si je l'ai offensé, il sait bien que je me repens !...

D'une voix à peine distincte elle ajouta :

— Je voudrais voir un prêtre...

— Je vais vous envoyer le curé de Saint-Ouen...

Et, le cœur gonflé d'émotion, le médecin quitta la chambre de Germaine.

A l'instant précis où il s'éloignait de l'hôtel garni de la mère Aubin, laissant la mourante moins triste, mais épuisée par la longue et douloureuse confession qu'elle venait de lui faire, le train exprès numéro 14 venant de Marseille entra en gare de Paris.

Il était onze heures dix minutes du matin.

Parmi les voyageurs transis de froid qui descendaient des wagons, chauffés cependant, se trouvait un capitaine de vaisseau en petite tenue, officier de la Légion d'honneur, le visage bronzé, les cheveux bruns grisonnants sur les tempes, à la démarche hautaine, aux traits d'une grande beauté, mais fatigués, empreints d'une tristesse profonde, d'une sombre préoccupation.

L'altération de la figure rendait difficile de préciser l'âge de l'officier de marine. Il pouvait avoir quarante-cinq ans à peine, il pouvait en avoir près de cinquante.

Tout son bagage consistait en une valise qu'il portait à la main. Aussi, après avoir donné son ticket au receveur de service, et satisfait à la rapide visite obligatoire des employés de l'octroi, il fut bien vite hors de la salle d'arrivée.

Aussitôt sur le quai il fit signe à un cocher qui avança sa voiture dans laquelle il monta en disant : — A l'heure — Voyez votre montre. — A l'hôtel du Louvre d'abord.

— Suffit.

Le fiacre roula.

A l'hôtel du Louvre l'officier de marine déposa sa valise au bureau, se fit inscrire pour un petit appartement dont il prit le numéro et rejoignit sa voiture.

— Où allons-nous présentement ? demanda le cocher.

— Au numéro 57 bis de la rue de Miromesnil.

Le véhicule se remit en marche.

Il ne fallut pas plus de vingt minutes pour aller de l'hôtel du Louvre à l'endroit indiqué, et le cocher arrêta son cheval en face de la maison portant le numéro 57 bis.

Le voyageur mit pied à terre.

Il semblait hésiter à franchir le seuil de la demeure, but de sa course.

Malgré la température rigoureuse, des gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

Pendant quelques secondes il demeura immobile sur le trottoir dans l'attitude d'un homme changé en statue.

Puis brusquement, il fit un geste significatif clairement :

— Il le faut !

Et, l'un des battants de la porte cochère étant ouvert, il pénétra sous la voûte où se trouvait la loge du concierger.

A la porte de cette loge, il s'arrêta de nouveau, plus que jamais indécis, tremblant, ses jambes fléchissant sous lui.

Pour la seconde fois il fit sur lui un violent effort, avança la main vers le bouton de la porte vitrée et l'ouvrit.

Un homme qui lisait un journal, confortablement installé dans un bon fauteuil, se leva, vint à lui et dit :

— Vous demandez, monsieur ?

— Mme veuve Sollier... — répliqua le marin.

— Mme veuve Sollier !..... — Connaissez-vous ?

— C'est impossible...

L'homme parut interroger sa mémoire.

— Voyons..... voyons..... — fit-il au bout d'un instant. — La veuve Sollier ça ne serait-il pas une brave femme qui a été concierger de l'immeuble il y a sept ou huit ans ?...

— Oui.

— Il y a belle lurette qu'elle n'est plus ici..... — Tel que vous me voyez, monsieur, je succède, dans l'emploi, à deux personnes qui ont occupé la loge après elle...

Une pâleur visible envahit le visage bronzé du marin.

— Pourriez-vous me donner l'adresse de sa nouvelle demeure? — demanda-t-il d'une voix affirmée.

— Ça serait avec plaisir, mais pour cela il faudrait la connaître, et je ne la sais pas.

J'ignore ce qu'est devenue la veuve Sollier. — J'ai entendu vaguement parler d'elle, à cause de sa fille, une jeunesse, paraît-il, qui a mal tourné et pris la poudre d'escampette avec un galant. Ça se voit tous les jours, ces choses-là... Seulement, ici, la maison étant sévèrement tenue, ça a fait scandale..... — Moi, je ne suis titulaire de loge que depuis deux ans.

L'officier semblait anéanti.

— Et balbutia-t-il — vous n'en savez pas plus sur la fille que sur la mère?... —

— Eh non ! monsieur..... — Comment voulez-vous ? Elle doit être loin, si elle court toujours !

— Avez-vous, dans votre maison, des locataires qui y demeuraient déjà il y a huit ans ? reprit le marin.

— Pas un seul... le plus ancien locataire date de trois ans.

Le visiteur resta pensif, en proie à une émotion violente qu'il n'était pas en son pouvoir de dissimuler.

Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues couleur de bronze.

— Je vous remercie, monsieur, — fit-il enfin en glissant une pièce de dix francs dans la main du concierge qu'il venait d'interroger.

Puis il sortit.

— Rien ! encore rien ! — murmura-t-il avec un geste trahissant son découragement profond. — Il faut cependant que je les retrouve..... Il faut que je sache ce qu'elles sont devenues.

Il consulta sa montre.

Elle indiquait la demie après midi.

— Rue du Faubourg Saint Honoré, numéro 228... — dit-il au cocher en remontant en voiture.

Le fiacre roula.

La maison du faubourg Saint-Honoré portant le numéro indiqué était de l'apparence la plus luxueuse.

Un large vestibule dallé de marbre précédait l'escalier garni de tapis de

moquette pourpre rattachés à chaque marche par des baguettes de cuivre étincelantes.

À droite de l'entrée, scellée au mur, une grande plaque de tôle émaillée, affectant la forme d'un bouclier, portait en lettres dorées l'inscription suivante :

“ Office général et central de renseignements ”

“ Renseignements intimes, confidentiels, “ privés et commerciaux ”

“ Recherches dans l'intérêt des familles “ les ”

“ Enquêtes pour nominations de conseils judiciaires et interdictions ”

“ Renseignements pour mariages et pour “ divorces ”

“ Surveillances quotidiennes ”

“ Personnel de tout premier ordre ”

“ Honorabilité indiscutable. — Aptitudes “ spéciales ”

“ Discrétion à toute épreuve ”

“ Bureaux et Cabinet au premier étage. “ ge. ”

Le directeur-propriétaire de cette officine où s'étaient succédés bien des plaintes, bien des douleurs, bien des larmes, où s'étaient échafaudés bien des complots, où s'étaient soulevés les voiles de bien des mystères et divulgués bien des secrets de famille que les intéressés avaient tout lieu de croire impénétrables, où s'étaient cuisinés moyennant des sommes plus ou moins fortes, de petites et de grandes infamies, le directeur — disons-nous — Nestor Fauvette, était un ancien inspecteur de la sûreté.

Né policier comme d'autres naissent artistes ou commerçants, Nestor Fauvette avait fait partie pendant dix ans du service des agents secrets aux gages de la Préfecture qui, tout en appréciant ses talents et son zèle, s'était trouvée hors d'état de les payer le haut prix auquel il les tenait lui-même.

Doublement écouré par l'insuffisance des appointements et par les passe-droits qui — prétendait-il, — se faisaient quotidiennement autour de lui, Nestor

se lassa de la boîte et il eut l'idée — renouvelée d'ailleurs de Vidocq — de travailler à son compte pour les particuliers et, à ce métier, de s'enrichir.

V

A la Préfecture de la police Fauvette avait été à la meilleure de toutes les écoles.

Il connaissait mieux que personne le fonctionnement de la grande administration que l'Europe nous envie — quelquefois, souvent même — mais pas toujours.

Il en avait étudié les plus petits rouages, et il savait par le menu comment on peut adroitement feuilleter les arcanes les plus mystérieuses, les plus impénétrables en apparence de la vie privée.

Naturellement, il avait hâte de mettre à profit, pour son propre compte, ses longues études.

Un petit héritage faisant tomber dans sa poche une quarantaine de mille francs lui permit de donner sa démission.

Elle fut acceptée — non sans regrets — la sûreté perdant en lui un de ses inspecteurs les plus sérieux et les plus habiles.

Il avait alors trente-cinq ans.

Fauvette s'empressa de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu.

Il n'hésita pas à louer à long bail le bel appartement du faubourg Saint-Honoré, fit agencer luxueusement ses bureaux, ne ménageant point les fonds de son héritage, recruta des employés parmi les agents de la préfecture qu'il avait eus sous ses ordres et qu'il appointa de façon très large.

Ainsi outillé, il lança des prospectus et il attendit la clientèle.

Elle ne se fit pas attendre.

Elle vint, plus vite et plus nombreuse que Fauvette n'aurait osé lui-même l'espérer.

On le connaissait de réputation, il avait fait ses épreuves — on pouvait sans hésitation se fier à son adresse et croyait-on — à son honnêteté.

Les premières affaires dont on le chargea furent menées par lui de main de maître et les heureux résultats obtenus rémunérés de façon très large.

Partout, en province, Fauvette avait des correspondants choisis parmi les employés des préfectures, des mairies, des justices de paix.

Dans les villages les gardes champêtres étaient à sa dévotion.

Payant généreusement, il était bien servi.

Depuis huit ans déjà son agence fonctionnait avec un succès grandissant, et la fortune de Fauvette grandissait dans les mêmes proportions que le succès, dont elle suivait la marche ascendante.

Les bureaux de l'Agence générale et centrale de renseignements étaient installés sur un grand pied. — Ils égalaient si même ils ne le dépassaient, le confortable d'une étude de notaire très riche.

Un vestibule où trônait une façon d'huissier, un salon d'attente garni de sièges amplement capitonnés ; une vaste pièce où travaillaient les employés et dont les murailles disparaissaient sous des casiers garnis de cartons dûment étiquetés.

Au fond de cette pièce une double porte à deux vantaux donnait accès dans le cabinet du patron.

Ce cabinet était meublé d'une façon tout à la fois sévère et élégante, orné de bronzes et de tableaux de maîtres, témoignage des goûts artistiques de l'ancien inspecteur de la sûreté.

Une bibliothèque en ébène à filets de cuivre renfermait des ouvrages de jurisprudence et tous les romans judiciaires publiés depuis vingt-cinq ou trente ans.

Notre Fauvette trouvait dans leur lecture à la fois plaisir et profit.

— Ces romanciers sont très malins! — se disait-il. — Plusieurs d'entre eux auraient été des policiers de premier ordre!... — Ils ont bien souvent des idées qui nous servent beaucoup!

Un grand bureau-ministre, en ébène à filets de cuivre comme la bibliothèque, était surchargé de papiers, de dossiers, de journaux et de notes.

Derrière ce bureau, le fauteuil monumental du maître, flanqué de deux

fauteuils de dimensions plus modestes pour les clients en consultation.

Un silence absolu régnait dans la grande pièce où les scribes écrivaient, penchés sur leurs pupitres.

On n'entendait que le bruit des plumes de fer écorchant le papier, et les ronflements d'un large poêle de faïence bourré de combustible.

Dans son cabinet Nestor Fauvette, doué d'une activité prodigieuse, travaillait, dépouillant lui-même une volumineuse correspondance venue des quatre coins de la France et même de l'étranger, soulignant au crayon rouge certaines phrases, ou écrivant en marge quelques mots au crayon bleu. C'étaient des points de repère pour les réponses à adresser aux correspondants.

Le fiacre de l'officier de marine que nous avons vu descendre du train express à la gare du P.-L.-M. et que nous avons suivi à l'hôtel du Louvre et à la rue de Miromesnil venait de s'arrêter devant la maison portant le numéro 228.

L'officier en descendit, paya le cocher, entra dans le vestibule et consulta du regard les indications en lettres d'or du tableau émaillé dont nous avons parlé.

—Bureaux au premier,— murmura-t-il. Et il gravit rapidement les marches de l'escalier jusqu'à la porte de palissandre sur laquelle une plaque de cuivre portait ces mots gravés...

BUREAUX DE L'OFFICIN GÉNÉRAL ET CENTRAL

Puis, plus bas, en plus petits caractères :

Entrez sans sonner

Le visiteur tourna le bouton et franchit le seuil de la première pièce où le subalterne à physionomie d'huissier de ministère vint à lui et lui demanda :

—Que désire monsieur ?

—Parler à M. Nestor Fauvette.

—Que monsieur prenne la peine d'entrer dans le salon d'attente.....— je vais voir si M. Fauvette est seul

dans son cabinet et peut recevoir immédiatement.— Qui devrai-je annoncer ?

—Voici ma carte.

Et l'officier tira de son portefeuille un carré de bristol qu'il tendit à l'huissier et sur lequel on pouvait lire :

GABRIEL SAVANNE

Captaine de vaisseau

Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'huissier reparut.

—Si monsieur veut bien me suivre... —dit-il.

Et il introduisit le nouveau venu dans le cabinet du directeur de l'agence.

Nestor Fauvette, qui venait de lire le nom gravé sur le bristol, quitta son fauteuil, fit quelques pas à la rencontre de l'officier, le salua, lui désigna un des deux fauteuils destinés aux clients, et après avoir repris sa place, entama l'entretien par ces mots :

—Veuillez m'apprendre, mon capitaine, à quel motif je dois l'honneur de votre visite.

Gabriel Savanne parut se recueillir pendant quelques instants.

—Avant de vous répondre, monsieur— fit-il ensuite— permettez-moi de vous adresser une question.....

—Je suis à vos ordres.....

—Puis-je avoir la certitude absolue que pas un mot de ce qui va se dire ici n'en sortira, et que personne ne connaîtra les motifs qui m'obligent à m'adresser à vous ?

Nestor sourit.

—La discrétion, monsieur,— répliqua-t-il—est la règle fondamentale d'une maison comme la mienne..... Si elle est universellement connue et estimée, c'est que mes clients savent qu'ils peuvent compter sur une discrétion à toute épreuve.—Si j'osais comparer le profane au sacré, je dirais qu'un confessionnal n'est pas un lieu plus sûr que le cabinet où j'ai l'honneur de vous recevoir.

On me l'avait affirmé... c'est pour cela que je suis venu.

Et vous n'aurez aucun sujet de le regretter.. Accordez-moi donc votre con

fiance sans restriction... je la mérite. — De quelle nature est l'affaire qui vous préoccupe et pour laquelle vous venez me demander un concours que je donnerai loyalement ?..

—J'ai besoin de savoir ce qu'est devenue une personne.....

—Homme ou femme ?

—Une femme.

Nestor Fauvette avait placé devant lui une feuille de papier blanc et, crayon à la main, s'appêtait à prendre des notes.

—Procédons par ordre, mon capitaine —dit-il,—et pour cela, permettez-moi de vous interroger : —nous irons ainsi plus vite en besogne et nous simplifierons les renseignements qui me sont nécessaires pour opérer les recherches que vous allez me charger de faire....

—Interrogez-moi, monsieur...

—Le nom de la femme qui vous intéresse ?

—Germaine Sollier.

—Son âge ?

—Si elle vit encore elle doit avoir vingt-sept ans...

—Où est-elle née ?

—A Paris.

—Ses parents ?

—Je n'ai connu que sa mère.

—En quelle année ?

—En 1883.

—Le nom de la mère :

—Celui de la jeune fille... Sollier...

—Mais le prénom ?

—Je ne les ai jamais sus.

—En 1883 habitait-elle Paris.

—Oui.

—A quelle adresse ?

—Rue de Miromesnil... Elle occupait une situation bien modeste, celle de concierge de la maison portant le numéro bis 57...

—Elle était veuve ?

—Oui, et restée seule avec sa fille...

—La jeune fille exerçait-elle un état ?

—Elle était modiste.

—Travaillant dans un magasin ?

—Non... chez elle, ou plutôt chez sa mère...

—Voulez-vous m'indiquer le dernier domicile occupé à votre connaissance, par Germaine Sollier...

Elle habitait Toulon...

Nestor Fauvette prenait toujours des notes.

—Toulon..... répéta-t-il.—La rue ?

—Du Port.

Le numéro ?

—Le numéro 12..... C'est là—ajouta Gabriel Savanne d'une voix sourde—c'est là que je l'ai vue pour la dernière fois...

—L'époque ?

—Le mois de juillet de l'année 1885.

Nestor Fauvette sursauta.

—Sept ans et demi !—s'écria-t-il—il y a sept ans et demi de cela !...

—Oui, monsieur.....

—Et depuis ce temps vous n'avez reçu aucune nouvelle de cette jeune fille ?

—Aucune..... Il était impossible que j'en reçoive...

—C'est à Toulon, alors que doit se trouver le point de départ de mes recherches ?

—Non.— C'est à Paris.

—Veillez vous expliquer, car je ne comprends pas....

Il y a huit jours, revenant de la Cochinchine après sept années et demie d'absence j'arrivai à Toulon et je voulais savoir ce qu'était devenue la malheureuse femme que les exigences de mon métier de marin m'avait forcé de quitter et à laquelle de graves incidents, indépendants de ma volonté, une longue et douloureuse maladie, m'avait empêché d'écrire, ainsi que je le lui avait promis et que ma loyauté m'obligeait à le faire... Deux ans seulement après mon départ je pus écrire mais il était trop tard.... Mes lettres restèrent sans réponse, et l'enquête que je fis, aussitôt débarqué, m'en apprit la raison...

—Cette raison il est indispensable de me la faire connaître... dit le directeur de l'Agence générale et centrale.

—La voici..... Lorsque je quittai la France, Germaine était mère..... Mon départ inattendu lui donna un coup terrible et ce fut au milieu d'indicibles

souffrances et d'un délire touchant à la folie qu'elle mit au monde, une petite fille...

"La mère et l'enfant furent portées à l'hospice.

"Germaine y resta trois mois, entre la vie et la mort.

"Une fois guérie, mais sans forces, épuisée, elle sortit de l'hospice et reprit son enfant, confiée pendant sa maladie aux soins d'une nourrice payée par l'Assistance publique.

"L'argent laissé par moi pour ses premiers besoins avait été perdu ou volé.—Elle se trouvait donc sans ressources et sans gîte, abandonnée avec sa pauvre petite fille.

L'officier de marine s'arrêta.

L'émotion lui coupa la voix.

Il domina cette émotion et reprit au bout de quelques secondes.

—J'ai appris qu'alors, grâce à la bienveillante charité d'un ecclésiastique qui la trouva dans une église où elle était allée prier, elle fut recueillie ainsi que son enfant, par la supérieure d'une maison religieuse.

"On lui procura du travail au sortir de cette maison, on lui loua une chambre, elle put vivre, mais elle végéta, elle souffrit, maudissant à coup sûr celui par qui elle se croyait — et de fait se croit — lâchement abandonnée.

"Le remords de sa faute pesait lourdement sur elle.—Voulant revoir sa mère et essayer d'obtenir son pardon, elle résolut de revenir à Paris.

"Ce furent encore le bon prêtre qui l'avaient secourue et la religieuse par qui elle avait été recueillie qui lui fournirent les moyens de faire ce voyage.

Gabriel Savanne s'interrompit de nouveau.

VI

—Voilà, certes, une douloureuse et touchante histoire, capitaine..... dit Nestor Fauvette, feignant de partager l'émotion de son visiteur.—Et là s'arrêtent sans doute,—ajoutait-il,—les indications que vous pouvez me fournir.

—Hélas ! oui, monsieur.

—Mais, rue de Miromesnil, où demeu-

rait la mère, où la jeune femme devait nécessairement aller la rejoindre en partant de Toulon, avez-vous pris des informations ?—Si Mme veuve Sollier ne s'y trouve plus, on doit au moins savoir dans la maison ce qu'elle est devenue ?

Gabriel Savanne secoua la tête et raconta à l'ancien agent de la sûreté les détails de sa visite à la rue de Miromesnil.

—Donc,—reprit Fauvette après avoir entendu ce récit,—pas d'autres indices que ceux dont je viens de prendre note ?

—Aucun.

—Savez-vous sous quel nom et prénoms l'enfant de Germaine Sollier a été inscrite sur les registres de l'état civil ?

—Oui, à Toulon j'ai pu faire relever l'acte de naissance de cette enfant.—Elle a été inscrite sous les nom et prénom de Marthe Sollier, fille naturelle de Germaine Sollier et de père inconnu née le 15 juillet 1885.

—Vous possédez cet acte de naissance ?

—Oui.

—Voulez-vous me le confier ?

Le voici.

Gabriel Savanne tira son portefeuille de la poche de côté de son vêtement, y prit l'acte qu'on lui demandait, et ajouta d'une voix entre-coupée, en le présentant au directeur de l'Agence générale et centrale :

—Il faut retrouver Germaine Sollier et sa fille, monsieur.....Il faut que je sache si la mère et l'enfant vivent encore..Faites l'impossible, mais réussissez, je vous en prie, je vous en supplie.

—La tâche que vous voulez bien me faire l'honneur de me confier est hérissée de difficultés, monsieur, vous le comprenez sans peine !—répliqua Nestor Fauvette. Les recherches à opérer seront lentes, puisque nous n'avons absolument rien pour nous guider.—Rien ! rien ! rien !.....Nous nous trouvons en face du vide et des ténèbres !.....En de telles conditions les chances de succès sont bien faibles !—Au bout de sept ans retrouver une piste perdue cela tiendrait presque du prodige.

— Alors, aucun espoir. — murmura Gabriel Savanne.

— Je ne puis pas cela..... J'ai mené à bien des recherches qui n'étaient guère moins ardues que celle-ci..... Comme vous me le demandiez tout à l'heure je ferai plus que le possible, je ferai l'impossible.... J'userai de tous les moyens que met à ma disposition l'admirable organisation de mon agence. — Je dirigerai moi-même mes sous-ordres avec cette supériorité qu'on veut bien me reconnaître.... Enfin, je ne désespère point d'arriver au but, mais je dois vous prévenir que cela coûtera cher.

— Je ne marchanderais pas avec vous, monsieur....

— Mes hommes seront obligés de se déplacer..... Les voyages sont onéreux et je devrai faire d'importantes avances....

— Vous desirez une provision ?

— Vous devez le comprendre facilement.

— Fixez-en le chiffre, je vous prie.

— Cinq mille francs....

— Et, l'affaire terminée,..... — quel qu'en soit le résultat, — j'aurai à vous verser ?

— Dix mille francs, — sommes-nous d'accord ?

— Parfaitement, et j'ajouterai même, en cas de succès, une très large gratification pour votre personnel..

Le capitaine Savanne tira des billets de banque de son portefeuille et les aligna sur le bureau.

— Voici les cinq mille francs de la provision..... Et il — dix mille francs seront déposés par moi, à votre nom, chez M. Vernière, constructeur-mécanicien, rue Hardoin, numéro 6, à Saint-Ouen, en même temps qu'une somme destinée à Germaine et sa fille..... M. Vernière vous remettra ces dix mille francs quand vous viendrez lui rendre compte du résultat favorable ou négatif de vos recherches....

— Pourquoi déposeriez-vous l'argent chez M. Vernière ? — demanda Fauvette.

— Parce que je suis, et quelques jours seulement à Paris..... Je dois reprendre la mer le 2 janvier prochain ; il

faut que le 1er janvier je sois à Toulon. Acceptez-vous, monsieur, cette façon de recouvrer vos honoraires ?

— J'ai confiance en vous comme vous avez confiance en moi..... J'accepte....

— Et je vous en remercie.

— Je vais classer ce dossier sous la rubrique : *Affaire Gabriel Savanne* —

— Cette nuit je combinerai un plan, et dès demain je donnerai à mes hommes des instructions spéciales et l'ordre de marcher.

L'ex-inspecteur de la sûreté ajouta en souriant :

— Pardonnez-moi ma question, monsieur, si elle est indiscrette..... Seriez-vous parent de Daniel Savanne, le juge d'instruction, un de nos magistrats les plus distingués et les plus estimés ?

— Daniel Savanne est mon frère, — répondit Gabriel. — Ceci vous explique pourquoi je vous ai demandé, au début de notre entretien, la discrétion la plus absolue.... Mon frère, étant irréprochable, à le droit de juger sévèrement les écarts des autres, et j'ai un fils.... Il faut que ni mon frère, ni mon fils ne sachent jamais que Gabriel Savanne, capitaine de vaisseau, officier de la Légion d'honneur, a dans sa vie une action dont il doit rougir.....

— Vous pouvez compter sur moi, capitaine, je vous le jure ! — répliqua Fauvette avec une certaine solennité. — Votre secret sera bien gardé !

— Un seul homme le connaîtra, ce secret : Richard Vernière ; — reprit l'officier de marine — mais à lui, je puis tout dire..... — C'est un ami sûr et indulgent qui, tout en me blâmant, me pardonnera.... — Commencez donc vos recherches sans retard, monsieur, je vous en prie....

— Demain, je vous le répète, mes hommes marcheront.

— Activez leur zèle, qu'ils réussissent, et vous aurez droit, monsieur, à toute ma reconnaissance.....

Puis, après avoir salué le directeur de l'Agence générale et centrale qui le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, Gabriel Savanne se retira.

De toutes les usines établies à Saint-

Ouen, celle de M. Richard Vernière, ingénieur, constructeur-mécanicien pour la marine, était certes la plus importante.

Edifiée — nous l'avons dit — sur le bord du bassin Saint-Ouen opposé à celui sur lequel sont élevés les docks, elle occupait une superficie de plus de trois mille mètres, enclavée entre des fabriques de moindre importance, une verrerie, et la fabrique de couleurs et vernis où Germaine Sollier était employée.

L'usine de M. Vernière portait le numéro 6 de la rue Hardoin, commençant avenue des Batignolles venant aboutir au quai de Seine, et coupant dans son trajet depuis l'avenue des champs cultivés s'étendant jusqu'au chemin des bateliers, longeant le parc de St-Ouen, transformé depuis quelques années en un champ de courses assez fréquenté par le monde des sportsmen et des parieurs.

Les usines sont les seules constructions qui bordent la rue Hardoin, et encore ne s'étendent-elles pas plus loin que le bassin de navigation servant aux arrivages des chalands ou des péniches venant déposer leurs marchandises aux docks, ou prendre des chargements, soit à l'entrepôt, soit aux fabriques installées sur l'un de ses bords.

Docks et usines sont entourés d'une palissade solide, en bon bois de chêne, de deux mètres de hauteur, et dans laquelle s'ouvrent de larges portes à claire-voies pour l'entrée des camions, des fardiers, des tombereaux. Les haquets, qui viennent aussi prendre des marchandises de toute nature, devant être expédiées par voie de terre.

La porte qui dessert le côté des usines et fabriques se trouve située rue Hardoin, à l'encoignure de la dernière construction de cette rue, et est gardée seulement de jour par un surveillant qui l'ouvre, l'été à six heures du matin, à huit heures en hiver, et la ferme, à à toute époque, aussitôt la nuit venue.

Du côté des docks, au contraire, existent plusieurs issues, sans compter celle du chemin de fer du Nord — Saint-Ouen Docks — qui traverse l'entrepôt même et aboutit au quai de Seine où

existe un bureau d'arrivée et de départ.

Cette ligne de peu d'étendue, établie pour les besoins industriels et manufacturiers, pour le transport des ouvriers employés aux docks ou aux usines, à des heures de départ très fréquentes, commençant d'un côté comme de l'autre dès cinq heures du matin, pour finir régulièrement à sept heures et quarante minutes du soir.

Autour du bassin où sont amarrées quelques légères embarcations, soit du côté des docks, soit du côté des usines, on a ménagé un chemin de halage et de chargement de huit mètres de largeur environ.

Les usines ont donc chacune deux entrées, et par conséquent deux sorties, l'une sur la rue Hardoin, l'autre sur la berge du bassin.

Toutes deux sont closes par des murs très hauts, percés de larges portes charretières dans lesquelles sont pratiquées des portes bâtarde pour les besoins ordinaires du travail.

L'entrée des ouvriers se fait régulièrement par les portes qui s'ouvrent sur la rue Hardoin.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner ces détails, qui peuvent leur sembler sans intérêt, mais qui sont indispensables pour l'intelligence de certains faits de notre récit.

L'usine de M. Richard Vernière devant être le théâtre d'événements d'une haute importance, nous avons trouvé nécessaire d'en indiquer la position exacte, de même que nous nous trouvons dans l'obligation d'en esquisser brièvement la topographie intérieure.

Les ateliers occupaient deux corps de bâtiment séparés.

À droite, se trouvaient ceux de la tôlerie, des ajustages, des boulonnages et du montage.

À gauche, la fonderie, les mécaniques les moutons avec leurs triples rouages mus par la vapeur.

Au centre, les chaudières et les fourneaux dont la haute cheminée, qu'un panache de fumée noire couronnait sans cesse, perçait la toiture et s'élevait dans les airs à trente mètres.

À ces ateliers s'adossaient, d'une part,

les bureaux des dessinateurs, la chambre des épures, des modèles, et un atelier de menuiserie ;... de l'autre une immense pièce, une sorte de hall, où se trouvaient entassées les matières premières ; et enfin les écuries et les remises.

Appuyés aux murailles du bureau des dessinateurs, s'élevait la maison du maître, un pavillon assez vaste, composé d'un rez-de-chaussée, d'un étage, et de combles mansardés.

Au rez-de-chaussée le cabinet de travail, les bureaux de la comptabilité et la caisse, à laquelle, depuis son cabinet, M. Vernière pouvait accéder par un couloir sombre placé sous l'escalier conduisant au premier étage réservé à ses appartements particuliers.

Au deuxième étage trois grandes chambres dont l'une était occupée par l'unique servante suffisant au service de l'ingénieur.

Le charretier de la maison couchait au dehors.

Le palefrenier occupait une soupente au-dessus des écuries.

Un passage pavé, pratiqué entre les ateliers, conduisait de la porte de la rue Hardoin, à droite de laquelle se trouvait une petite construction en briques affectée au logement du concierge de l'usine.

Cette construction, surélevée de quelques marches, se composait de deux pièces au rez-de-chaussée, salle à manger et cuisine, et de deux autres pièces au premier étage.

Elle était couverte d'un toit à l'italienne.

Tout près de la loge existait une porte placée dans la muraille de clôture et ne s'ouvrant que pour les ouvriers, les clients ou les amis de la maison.

Un cordon placé à l'intérieur de la loge ouvrait cette porte lorsque la sonnette extérieure annonçait une visite.

Un bec de gaz scellé dans le mur du pavillon éclairait la porte et la cour et projetait sa clarté jusqu'à l'habitation du patron.

Nous sommes au mardi 26 décembre 1893.

L'usine était restée fermée deux jours

le dimanche 24, et le lundi 25, jour de Noël.

Neuf heures du matin venaient de sonner.

Depuis une heure déjà les ouvriers étaient au travail.

L'usine résonnait et palpitait sous les coups de marteau, sous la trépidation des machines en mouvement et la haute cheminée projetait dans l'air glacial ses panaches de fumée.

Tout le personnel était à son poste. cent cinquante menuisiers, ajusteurs, forgerons, mécaniciens, dessinateurs, comptables et caissiers.

Richard Vernière toujours présent dès la première heure, travaillait dans son cabinet, dépliant sa correspondance, préparant les expéditions de la journée, étudiant les épures des plans de constructions nouvelles.

Dans une entichambre de proportions restreintes, un garçon de bureau attendait ses ordres.

Agé de cinquante ans environ, Richard Vernière était encore par conséquent dans toute la force de l'âge.

Ses cheveux bruns et très épais commençaient à grisonner.

L'ensemble de la physionomie était sec, presque dur, mais les yeux, pleins de douceur bienveillante, démentaient l'expression de sécheresse et de dureté du reste du visage.

L'industriel offrait le type accompli du travailleur infatigable, ardent, patient dont chacun reconnaissait la haute intelligence, la loyauté, l'humanité. — Il était impossible de ne pas l'apprécier comme il le méritait de l'être, aussitôt qu'on avait quelques rapports avec lui.

Ponctuel dans les affaires, ne promettant jamais sans tenir parole, inébranlable dans la ligne droite qu'il avait suivie il n'avait jamais altéré la vérité et sa parole valait sa signature.

Estimé, honoré, aimé, tout le monde, en parlant de lui, disait : — Quel honnête homme !

Plein de compassion pour les malheureux dont l'infortune ne résultait point d'un vice, il était sans pitié pour quiconque ne méritait point son estime.

Sa rude enveloppe cachait en un mot la plus exquise bonté.
Tel était Richard Vernière.

VII

L'industriel venait de parcourir le contenu d'une carte postale.

Après lecture il frappa sur un timbre pour appeler son garçon de bureau.

Celui-ci obéit sans retard à cet appel.

— Pierre, — lui dit-il, — allez jusqu'aux ateliers d'ajustage et dites au contre-maître Claude Grivot de venir me trouver, toute affaire cessante...

Puis il se remit au travail.

Quelques minutes après Claude Grivot se présentait devant lui.

— Bonjour patron... fit le contre-maître en se découvrant. Vous avez besoin de moi ?

— Oui, mon brave, répondit M. Vernière et prenant la carte postale qu'il avait lue un instant auparavant, ... Je viens de recevoir un mot du bureau des ponts et chaussées de Saint-Denis... La machine du remorqueur 117, embossée en aval du canal, fonctionne de la façon la plus défectueuse et il y a urgence à faire sans le moindre retard, les réparations nécessitées par son état actuel... Il faut aller vous rendre compte des travaux à exécuter... S'il peut être enlevé dans la journée vous prendrez les mesures nécessaires pour que ce résultat soit obtenu.... Après inspection vous emmèneres avec vous deux hommes, trois hommes, plus s'il le faut..... Ce que vous ferez sera bien fait, je l'approuve d'avance...

— Suffit, patron... Le temps d'endosser un paletot sur vareuse et file à Saint Denis avec ma bicyclette !

Vous n'avez rien autre chose à me dire ?

— Rien... Tout marche bien dans votre atelier ?

— Oui, patron.

— Pas un manquant ?

— Pas un seul... Le bouddin et les saucisses de Noël n'ont pas empêché nos hommes d'être présents ce matin à l'heure réglementaire avec une exactitude édifiante.

— C'est bien, Grivot..... Allez vite.

Grivot sortit du cabinet, retourna à l'atelier, donna quelques ordres à son premier ajusteur, endossa un chaud pardessus, prit sa bicyclette remise dans un coin du bureau qui lui était affectée, et après l'avoir examinée soigneusement, la fit rouler à main jusqu'à la sortie sur la rue Haudoin.

— Cordon, madame Véronique, S. V.

P. — cria-t-il à la porte de la loge.

Cette porte s'ouvrit.

Une grande et forte femme à la physionomie franche et sympathique mais un peu triste, parut sur la plus haute marche de l'escalier du petit pavillon dont elle avait la jouissance comme concierge et gardienne de l'usine.

— Ah ! c'est vous, monsieur Claude... fit-elle..... Vous partez en course...

— Je vais en affaire pour le patron...

— Avec votre cheval mécanique...

— Mon cheval fend l'air, comme je l'appelle.

C'est très pratique ça, madame Véronique... On fait en vingt minutes une course qui prendrait, à pied, plus d'une heure et demie... Ça rapproche les distances et ça épargne la fatigue... Sans compter que mon cheval mécanique, comme vous dites, ne mange ni foin ni avoine et n'a jamais besoin du vétérinaire... Ah pour une riche invention... Ouvrez-moi, madame Véronique...

La concierge tira le cordon, la porte s'ouvrit, Claude porta son vélo sur la chaussée, l'enfourcha lestement, et pédalant en cycliste émérite, partit à fond de train.

Pour se rendre à l'entrée du canal de Saint-Denis, il n'avait qu'à suivre la Seine.

Comme il passait devant l'hôtel garni de la mère Aubin où il logeait et où il prenait ses repas régulièrement, la maîtresse de l'établissement se trouvait sur sa porte, surveillant ses filles de service qui balayaient le trottoir.

Elle aperçut le contre-maître de Richard Vernière.

— Hé ! monsieur Claude, ... lui cria-t-elle.

Claude fit halte.

— Qu'est-ce qu'il y a, madame Aubin demanda-t-il ?

— Une lettre pour vous que le facteur vient d'apporter..... Attendez, je vais vous la donner.

Elle disparut à l'intérieur et revint presque aussitôt avec une lettre qu'elle remit à son client.

Claude la prit en remerciant, jeta un coup d'œil sur l'écriture de l'adresse, sur le timbre de la poste et glissa la missive dans la poche de côté de son pardessus.

Puis, recommençant à pédaler, il poursuivit sa route, en accélérant encore son allure.

A mi-chemin environ de Saint-Ouen à Saint-Denis il s'arrêta, mit pied à terre, appuya son vélo contre une muraille, tira de sa poche la lettre qu'on venait de lui remettre et la décacheta, d'une main fébrile.

Il semblait avoir hâte d'en connaître le contenu.

Cette lettre, datée de Berlin, était très courte.

La voici, dans son laconisme ;

" Berlin, 24 décembre 1893.

" Mon cher Claude,

" Je suis à bout de forces. — Je me noie..... Il n'est que temps de trouver une branche solide pour me raccrocher à elle et éviter le plongeon final.

" Demain matin je prendrai le train pour Paris où j'arriverai le 26 à neuf heures vingt du soir.....

" Je pense te trouver à la gare de l'Est et j'y compte. — j'ai besoin de te questionner....

" A toi,

" ROBERT, "

Enfin, il se décide ! — murmura Grivot quand il eut achevé sa lecture et tandis qu'une flamme s'allumait dans ses yeux. — Ce n'est pas trop tôt !... Depuis assez longtemps, il hésite, il tergiverse ! — Ce n'est pas faute cependant de lui avoir dit que, grâce à moi, il trouverait la besogne toute machée. ... Le 26, c'est aujourd'hui... Le rendez-vous est pour neuf heures vingt... On quitte l'atelier à six heures... Je

ne prendrai que le temps de faire un bout de toilette et j'arriverai encore en avance à la gare de l'Est.

" Quant à ça — ajouta-t-il en déchirant la lettre en tous petits morceaux, — bien se garder de laisser trainer.... Ça serait compromettant.

Il lança les fragments menus de sa missive dans une bouche d'égoût qui se trouvait au bord de la route, et il reprit son chemin en pédalant avec vigueur pour rattraper le temps perdu.

Claude Grivot avait quarante-cinq ans.

Il était Parisien, enfant du faubourg du Temple.

Son père, un habile et honnête serrurier du quartier, lui avait fait apprendre son état, tout en lui donnant une instruction sérieuse.

Le jeune garçon était difficile à mener, indocile et fantasque ; mais le père Grivot ayant la tête et le poigne solides, avait su mater le gamin dont il reconnaissait l'intelligence hors ligne, et, en raison même de cette intelligence, l'avait poussé vers la mécanique de précision.

Claude faisait tout ce qu'il voulait de ses mains.

A vingt ans on le citait pour sa mauvaise tête, mais en même temps il passait à bon droit pour un ajusteur du premier mérite.

Le père Grivot mourut un peu après avoir perdu sa femme, laissant à son fils unique quelques milliers de francs et son fonds parfaitement achalandé. Claude avait toujours eu envie de faire sinon le tour du monde, du moins le tour de l'Europe.

L'idée des voyages le hantait.

Il vendit à bon prix l'établissement paternel et une somme ronde en poche, il partit.

D'une nature essentiellement bohème, Claude ne savait pas compter. — L'argent coulait entre ses doigts comme de l'eau.

Ayant la bride sur le cou il dépensait follement, mais non tout à fait sans profit, car il s'instruisait en se ruinant.

Il visita l'Angleterre, l'Italie, la Russie, l'Amérique, s'arrêtant quelques mois

dans chaque grande ville, et classant dans sa mémoire les chefs-d'œuvre de de mécanique que ses connaissances spéciales lui permettaient de comprendre et d'apprécier.

D'Amérique il vint en Allemagne..... Un constructeur mécanicien de Berlin frappé par ses aptitudes et par son adresse, l'avait engagé à de forts appointements.

Malgré les années qui se succédaient, Claude conservait les instincts d'indépendance de sa prime jeunesse, et convaincu de sa supériorité, il prétendait imposer ses volontés et n'en subir aucune.

Avec cela et ses habitudes de jouisseur, il ne pouvait garder longtemps dans le même atelier la place que son mérite l'appelait à occuper.

Si utile que leur fût son talent les patrons, lassés par ses incartades, le priaient d'aller porter ailleurs ses habitudes de domination et d'inconduite.

Il tonnait alors contre ces exploiters ainsi qu'il les nommait, s'en prenant à eux et non à lui-même de ses déboires sans cesse renaissants.

Ayant beaucoup voyagé il avait, dans chaque pays où il séjournait, ajouté à son expérience professionnelle, et en même temps augmenté sa collection de vices.

Sa nature, droite d'abord quoique brutale, s'était notablement et fâcheusement modifiée. — Il n'existait plus chez lui la moindre notion de sens moral. — Il était devenu fourbe et prêt à toutes les compromissions, voire à tous les crimes, pour continuer à satisfaire ses passions et à assurer l'avenir, qui maintenant commençait à lui apparaître très noir.

Son séjour à Berlin avait été de plus longue durée que partout ailleurs. — Nous ne tarderons guère à connaître les raisons, infiniment peu honorables, qui lui firent quitter l'Allemagne pour revenir en France chercher du travail.

Claude Grivot, cycliste de première force, atteignit en quelques minutes le but de sa course et visita la machine du remorqueur dont on demandait à

M. Richard Vesnière la réparation immédiate.

Il se rendit compte des travaux à faire et jugea qu'ils prendraient deux jours pleins, au moins, avec trois ouvriers ne perdant pas une minute.

On le pria d'activer la besogne le plus possible.

Claude vint expliquer à son patron la situation exacte et repartit immédiatement pour Saint-Denis avec une équipe qu'il mit à l'œuvre en donnant à l'ouvrier conducteur toutes les indications nécessaires.

A cette époque de l'année, quoiqu'on travaillât le soir et le matin à la lumière, les ateliers fermaient à six heures.

Claude fut retenu plus tard qu'il ne l'aurait voulu par M. Vesnière qui avait à lui demander des explications au sujet d'un travail qu'on était en train d'exécuter, un petit bateau à vapeur commandé par un amateur de sports nautiques, et qui devait être livré, démonté pièce par pièce, à Genève.

Le contremaître ne quitta donc l'usine que vers sept heures du soir.

Il avait encore le temps d'aller faire sa toilette et de se rendre à Paris au rendez-vous que lui donnait le voyageur dont nous l'avons vu déchirer en petits morceaux et jeter dans une bouche d'égout la lettre datée de Berlin.

A neuf heures, il franchissait le seuil de la salle d'arrivée de la gare de l'Est.

Il avait à attendre vingt minutes encore l'arrivée du train venant d'Allemagne.

Désirant n'être point remarqué, il alla s'asseoir dans un coin sombre à l'abri des regards curieux.

Le temps passa.

Un coup de sifflet strident se fit entendre, suivi d'une sourde trépidation.

Les employés du chemin de fer et ceux de l'octroi allèrent prendre leurs places respectives au moment de la sortie.

Claude Grivot avait quitté l'endroit sombre où il se tenait blotti.

Il fit quelques pas vers la porte s'ouvrant sur le quai de débarquement. Les arrivants étaient peu nombreux. Le contremaître n'eut pas longtemps à attendre.

Un voyageur portant à la main une valise de cuir fauve, le bas du visage enfoui dans les plis d'un ample cache-nez, et le front couvert par les rebords rabattus d'un chapeau de feutre mou descendant jusqu'aux yeux, venait de franchir le seuil de la salle après avoir fait souper sa valise à un préposé de l'octroi.

—C'était Robert, le signataire de la lettre.

Du premier coup d'œil il reconnut Claude Grivot, il marcha vivement vers lui, et dit à voix basse :

—Pas un mot ici...suis-moi...

Les deux hommes sortirent de la gare et se dirigèrent vers un restaurant situé à l'angle de la place.

—As-tu diné ?..... demanda le nouveau venu à Claude.

—Non... répondit celui-ci.

—Tant mieux.

Ils entrèrent dans l'établissement.

—Un cabinet particulier, et à diner le plus tôt possible, ...commanda Robert, ...nous mourons de faim.....

VIII

Un garçon du restaurant conduisit les nouveaux venus au premier et les installa dans une petite pièce bien chauffée.

La carte du jour était sur la table où deux couverts se trouvaient dressés d'avance.

Le voyageur consulta cette carte et commanda un diner copieux, accompagné des plus vieux vins de la cave.

Aussitôt que le garçon se fut retiré, Robert dit à Claude Grivot :

—Tu es exact au rendez-vous que je t'assignais dans ma lettre..... je savais que je pouvais compter sur toi, et je t'en remercie. Nous avons à considérer sérieusement... Je suis dans le pétrin jusqu'au cou... Il faut m'en tirer...

Tout en disant ce qui précède, Robert

s'était débarrassé de son cache-nez, de son chapeau et de ses gants.

Le contremaître allait lui répondre.

Il ne lui en laissa pas le temps et continua :

A tout à l'heure les explications..... Quand le garçon nous aura servis, nous causerons tout à notre aise...

Ce fut alors Grivot qui entama la conversation :

—Comme ça, tu as fini par te décider... fit-il.

—Oui..... répondit Robert d'une voix dure et saccadée, je me suis décidé à trouver le moyen de ne plus végéter, mais de vivre largement et de satisfaire tous mes besoins, tous mes goûts toutes mes passions. Elle m'étouffe cette existence mesquine et dépendante que je mène depuis si longtemps. J'en ai assez ! Je n'en veux plus ! Je suis brûlé complètement en Allemagne.....

Poussé par la nécessité, j'ai commis sottises sur sottises, et pour faire oublier cela, pour avoir chance de reprendre plus tard la situation lucrative que tu connais, il faut que j'obtienne en France une position sérieuse. Tu me comprends Si je me suis décidé à venir à Paris, c'est surtout pour te voir.

—Pour me voir surtout ? répéta Claude avec un étonnement vrai ou simulé.

Robert poursuivit.

—Il faut que tu m'expliques bien clairement, de vive voix, tout ce que tu ne me disais qu'avec mille réticences et d'une façon à peu près énigmatique dans tes lettres depuis deux ans. Tu avais peur de te compromettre.

—Dame ! il me semble que c'est naturel !

—Tu ne te défilais cependant pas de moi, je suppose !

—Certes non !.....Mais une lettre s'égare. Elle tombe dans les mains de quelque gaillard intelligent et sans scrupule qui s'en fait arme contre l'expéditeur de la missive aussi bien que contre celui à qui elle était adressée... Rien au monde n'est plus dangereux que les *petits papiers*, tu le sais aussi bien que moi.

—D'accord, mais à force d'exagérer

les craintes, tu me renseignais mal.....

—Je t'ai toujours bien renseigné.

—Par des demi-mots presque énigmatiques.

—C'est vrai, mais tu es trop roubillard pour ne pas savoir lire entre les lignes et deviner le mot des énigmes.....Il y a trois mois, date de ma dernière lettre, je t'écrivais d'une façon très explicite, et je ne pouvais mieux te renseigner qu'en te disant : *La poire est mûre*.

—Oh ! cela je l'ai parfaitement compris.

—Mais avant de cueillir cette poire-là je veux être certain qu'un projet que j'ai en tête n'a aucune chance de réussite.

Le contremaître haussa les épaules.
—Parole d'honneur..... dit-il d'un ton hargneux..... tu n'as pour deux sous de suite dans les idées ! La nature est une girouette qui tourne à tous vents...En réalité, tu ne sais pas ce que tu veux.

—Je veux éviter.....si faire se peut.....des complications dangereuses.

—Enfin, voyons, ton but en venant à Paris ?

—Réponds-moi d'abord, je m'expliquerai ensuite.

—Questionne.

—La maison de mon frère, Richard Vernière, est en pleine prospérité, n'est-ce pas ?

—En pleine prospérité, oui.

—Cela veut-il dire que Richard est riche ?

—Oui.....A l'usine de Saint-Ouen on remue l'or à la pelle et les billets de banque par poignées !..... Les commandes affluent de tous les côtés !..... Richard Vernière a des traités pour plus de deux millions de fourniture à faire, à la marine, et les travaux particuliers en cours d'exécution sont si nombreux qu'il a été obligé d'augmenter son personnel.

—Combien d'ouvriers ?

Cent cinquante.

—C'est assez joli..... Monsieur votre frère s'occupe-t-il de mécanique sérieuse ?

—Il met la dernière main à des inven-

tions magnifiques qui lui rapporteront énormément.

—L'usine lui appartient ?

—Oui.

Les terrains sur lesquels elle est construite ?

—Egalement.

—Et point d'hypothèques ?

—Pas un sou.....Je m'en suis assuré....

—Cela étant, il doit avoir en effet de l'argent, beaucoup d'argent. Mais ne le place-t-il pas ?

—Non.....Tout est disponible pour la maison.

—Pas de propriétés à part ?

Aucune.....Tout dans son industrie. Dépôt au Crédit lyonnais.....Ah ! je te réponds qu'aux fins de mois, la caisse est rudement garnie. J'ai vu le caissier apporter un jour au patron le chiffre de l'encaisse.....trois cent mille baïles !... Quelle grenouille à dépiéter !

—Je conviens que le chiffre est coquet !...dit Robert Vernière en vidant d'un seul trait un verre de vin de Bourgogne.....Mais là n'est pas en ce moment pour moi le point essentiel..... Il me suffit de savoir que mon frère est riche, que sa maison est prospère et que ses indications voilées n'étaient pas trompeuses.....Abordons un autre ordre d'idées.....J'ai besoin de me renseigner minutieusement....

—Tu as raison....Parle donc, et à toutes tes questions je répondrai, si je le peux.....

—Dans quels termes es-tu avec le patron ?

—Dans les meilleurs....

—Il a confiance en toi ?

—Une confiance illimitée, que je mérite d'ailleurs et que je mériterai jusqu'à nouvel ordre.....Je taille, je rogne à ma guise, dans les limites de mes attributions, bien entendu.....Je suis un contremaître modèle, zélé, actif, ne reculant jamais devant la besogne, n'hésitant pas à me mettre en œuvre quand il faut donner un coup de collier ! Ah ! j'ai su le prendre, le patron !.....Il ne jure que par moi et me considère comme la cheville ouvrière de son établissement..... j'ai rigoureusement suivi

la ligne de conduite que tu m'avais tracée :—Entrer dans la maison, m'y installer sur un pied solide, tout voir, tout entendre, tout comprendre..... Depuis deux ans, j'ai tout vu, tout entendu, tout compris.... Il n'y a pas dans l'usine une serrure que je n'aie adroitement fréquentée, et tu sais si j'excelle dans le maniement des ressorts !..... Il y a six mois, j'ai construit une caisse neuve sur des plans à moi, préparé, li-mé, ajusté la fermeture à secret de cette caisse. C'est te dire que j'en connais le mécanisme, et j'en ai la clef... Comprends-tu maintenant pourquoi je t'écrivais avec raison il y a trois mois : *La poire est mûre !*

—Et moi je te répète que le moment de la cueillir ne me paraît pas venu...
—Toujours tâtonnant, hésitant, indécis !

—Ce n'est point de l'indécision, c'est du calcul...

—Calcul auquel je ne comprends goutte... En recevant ta lettre ce matin, je te croyais archi-décidé, et je te trouve ce soir plus flottant que jamais !... Sur quoi comptes-tu donc ?

Au lieu de répondre à cette interrogation Robert questionna :

—Il y a six ans que n'ai vu mon frère..... fit-il..... je t'ai dit ce qu'il était autrefois.... quel homme est-ce à présent ?

—Un travailleur infatigable, doué et inventif hors ligne..... Le cœur est excellent, mais l'enveloppe est rude et l'abord souvent brutal..... c'est un mouton déguisé en hérission...

—Toujours le même alors..... aucun changement ne s'est fait en lui..... A-t-il à côté de lui, pour l'aider dans ses travaux, un ingénieur, un collaborateur capable de le suppléer au besoin ?

—Les ingénieurs ne manquent pas à la maison et il y en a de fort intelligents, mais ils jouent le rôle d'une troisième roue à une bicyclette— Le patron est tout !— Lui ! rien que lui ! le reste ne compte pas.— Il demande parfois des conseils, les pèse en sa sagesse, et s'il les trouve bons, les suit, mais ne permet jamais aucune initiative.

ve.... Il serait utile cependant qu'il ait un coadjuteur sérieux, pouvant le remplacer en cas de maladie ou d'absence.....

—C'est mon avis comme le tien.

—Et le mieux serait de ne point tarder, car la tâche à laquelle il veut suffire seul est au-dessus des forces d'un homme.... Il s'épuisera et il se tuera.

—Bien..... Sais-tu quelles sont ses relations ?

—D'affaires ?

—Non, intimes.

—Les mêmes qu'avant ton départ.....
..... Il n'a ni élargi ni rétréci le cercle....

—Il voit toujours, alors, la famille Savanne ?

—Savanne le juge d'instruction, sa fille, la jeune Mathilde, qui vient parfois à l'usine avec son cousin Henri, le fils de Gabriel Savanne, le marin, un garçon qui a fait de brillantes études de médecin spécialiste et qui est en passe de devenir un oculiste de premier ordre.

—Et Gabriel Savanne, le capitaine de vaisseau, le père de ce jeune homme ?

—J'ai bien souvent entendu parler de lui, mais je ne l'ai jamais vu— Voilà près de huit ans, paraît-il, qu'il navigue dans l'Extrême-Orient....

—Sa femme ?

—Morte depuis six ans...

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit.

Le garçon entra, plaça sur la table le complément du menu commandé, et ressortit aussitôt.

Robert reprit :

—Et la fille de mon frère ?

—Mlle Alice ?

—Que devient-elle ?

—Élevée dans la pension où se trouvait également Mlle Mathilde Savanne elle paraît peu à l'usine.....

—Mais ses jours de sortie ?

—Elle n'est plus en pension, vit auprès de son amie chez le juge d'instruction, à Paris l'hiver, et l'été, dans la propriété que possède M. Daniel Savanne sur le bord de la Marne, au parc Saint-Maur.....—Tu vois que je suis bien informé.....

— En effet, repliqua Robert en riant.
— Tu peux remplacer à toi seul une agence de renseignements... — Mais c'est assez nous occuper des autres, arrivons à ce qui m'intéresse directement
.....As-tu entendu parler de moi chez Richard Vernière ?

— Oui.

— Souvent ?

— Assez souvent.

— Par qui ?

— Par ton frère lui-même dans ses moments de mauvaise humeur.....

— Que dit-il ?

— Rien de gracieux.....

— Je m'en doute, mais précise.

— C'est désagréable à répéter.....

— Peu importe... — J'ai besoin de connaître à fond l'opinion de mon frère à mon sujet. — Parle donc, et ne gâche pas !

— Tu l'exiges ?

Eh bien ! il te traite fort mal et égrène à ton endroit tout un interminable chapelet de griefs dont le plus grave à ses yeux, celui qu'il te pardonne le moins, est d'être un *sans patrie*... — Il sait tout ce que tu as fait, depuis A jusqu'à Z..... — Tes longs séjours en Allemagne au milieu des ennemis de la France auxquels tu as vendu tes talents et qui profitent de tes inventions..... Cela révolte son âme de patriote ! — Ah ! tu n'es pas en odeur de sainteté à l'usine !..... Le patron est très monté contre toi !

— Cela ne peut aller jusqu'à la haine.. — je suis son frère. — Au fond, il doit m'aimer.....

Claude fit la grimace.

— Tout au fond, alors, — dit-il, — car il n'en laisse rien paraître.

— Il peut pardonner.....

— S'il te pardonnait tes accointances avec les gens de Berlin, cela m'étonnerait bigrement... — Mais — ajouta Grivot en changeant de ton — nous battons la campagne..... — Tout ce qu'on nous éloigne du programme que nous avons tracé et qui m'a fait entrer à l'usine de Saint Ouen comme contremaître ajusteur.....

— C'est que, mon cher Claude, depuis

que nous avons tracé ce programme mes idées se sont modifiées.....

— Dans quel sens ?

— Je veux, avant de recourir aux grands moyens, toujours dangereux, essayer de la conciliation. — Je veux, en un mot, tenter d'opérer un rapprochement amical entre mon frère et moi...

Le visage de Claude exprima la stupeur.

— Un rapprochement amical ! — répéta-t-il.

— Parfaitement.

— Voilà une idée qui m'épate ! — mais ce rapprochement, s'il était possible, dans quelles conditions s'opérerait-il

— Mon frère est riche et je ne possède rien... — En revanche j'ai du talent comme ingénieur, comme mécanicien, comme inventeur... J'ai fait mes preuves, et il le sait... — Il a pu, dans sa colère, me traiter de misérable, de gredin, je suis sûr qu'il ne m'a jamais traité d'incapable... — Il avait il y a quinze ans, la pensée de m'associer à lui..... Il n'a qu'une fille..... j'ai un beau-fils. — Venf il ne se remariera certainement pas...

Si tes renseignements, comme j'en suis convaincu, sont exacts, la maison Richard Vernière, dans quelques années vaudra bon nombre de millions, et la fortune de mon frère dépassera de beaucoup ses ambitions, car il a des goûts simples.

— Je me présente à lui humble et repentant comme l'enfant prodigue..... J'avoue toutes mes fautes... toutes mes sottises... Je fais amende honorable ; j'exprime avec une éloquence entraînante un repentir un peu tard venu c'est vrai, mais mieux vaut tard que jamais... — Enfin, je plaide ma cause en grand acteur..... que j'aurais pu être...

— A tout péché miséricorde ! — Mon frère se laisse attendrir, et tout en pardonnant il comprend à quel point je puis lui être utile.... — Il me prend avec lui et fait de moi son autre lui-même !... Pourquoi mon beau-fils ne deviendrait-il pas son gendre ? — Pourquoi l'association rêvée autrefois ne se réaliserait-elle point ? — Encore une fois, Richard est mon frère, et les liens

du sang, vois-tu, on a beau les blaguer, il n'y a encore que ça de solide, d'indissoluble !

IX

A mesure que Robert Vernière développait ses idées, Claude l'écoutait avec une attention croissante.

— Aïnai... fit-il quand il eut achevé... voilà le motif de ton voyage à Paris ?

— Oui.....répondit Robert.

— Le vrai ?

— Oui.

— Tu mens !

Robert tressaillit.

— Sais-tu que tu n'es plus, mon camarade !..... s'écria-t-il.

— Oh ! la politesse entre nous...mieux vaudrait la franchise, et, encore une fois, tu mens !.....

— Pourquoi mentirais-je ?

— Je n'en sais rien, mais je sais bien que tu me caches le fond de ta pensée.....J'admets que tu veuilles en effet tenter ce que tu viens de me dire, seulement ce sera dans un tout autre but que de te raccrocher à une branche pour te sauver comme tu le fais, de la noyade...

— Que supposes-tu donc ?

— Richard Vernière est très connu chez les puissances étrangères..... A Berlin on s'occupe beaucoup de lui..... On sait qu'il travaille mystérieusement à l'armement nouveau de notre marine et que, grâce à lui, bientôt, cet armement sera sans rival en Europe..... On s'en inquiète et on s'en effraye..... Quoi d'étonnant à ce qu'on t'ai dit à Berlin !... *Il nous faut le secret des découvertes de votre frère l'ingénieur Richard Vernière. ... Emparez-vous de ses secrets... Nous vous les achèterons au prix que vous voudrez, si élevé que soit ce prix... C'est donc la fortune que nous vous offrons, une fortune ample pour contenter les plus ambitieux.*

On t'a dit cela, n'est-ce pas, et tu viens lui jouer au patron la petite comédie du repentir pour capter sa confiance et pour la trahir à beaux deniers au profit de la Triple Alliance !..... Ai-je deviné ?

— Je te jure que tu fais fausse route.....

— Allons donc !

— Mais... continua cyniquement Robert... l'idée que tu viens de me mettre est très pratique et, si je parviens à rentrer dans les bonnes grâces de mon frère, nous pourrons la mettre à profit...

— Projets en l'air qui ne vaudront jamais celui que nous avons conçu...

— Peut-être... seulement j'aime mieux avant d'y revenir, essayer un autre moyen...

— Convaicu que tu as peur...

— Non, mais je voudrais éviter un orme...

Le contremaître haussa les épaules.

— Un de plus, un de moins...s'écria-t-il... la belle affaire !.. Ne cherche donc pas à me faire poser avec tes idées de rapprochement amical, d'association, de mariage !.....Si tu te figures un seul instant que ta comédie réussira et que le patron tout attendri va te crier : *Dans mes bras, mon frère ! Sur mon cœur ! Embrassons-nous !... Tu es cher toi !...* c'est que tu as la tête à l'envers, mon bonhomme, et que tu te mets le doigt dans l'œil !

— Ah ! tu crois ça ?

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûr !.....Tu n'auras jamais un centime de l'argent que possède Richard Vernière, jamais, au grand jamais, entends-tu, à moins que tu ne le prennes sans en demander la permission..... Va battre auprès de lui le rappel des sentiments affectueux, tu verras comme il te recevra.....Et il aura raison !..... Tu l'as trop dindonné jadis pour qu'il ne se tienne pas sur ses gardes aujourd'hui..... D'un seul coup d'œil il percera à jour tes belles combinaisons !...sous la rengaine des liens du sang, il verra le piège....

— On peut réussir à force d'adresse...

— Si adroit que tu sois tu feras four, je te le prédis !.....Le patron a une fille et ne songe qu'à elle....S'il s'enrichit en travaillant, c'est pour..... Si tu n'as pas la bourse de la famille, il la possède, lui, carrément !.... D'ailleurs, il ne transige point avec l'honneur et il

ne pardonnera jamais d'avoir commis le faux de vingt-cinq mille francs qu'il a payé en l'empêchant d'aller à Cayenne, pas plus qu'il ne te pardonne tes attaches allemandes !....

Robert eut un froncement de sourcils farouches.

— Eh ! — fit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, — s'il me repousse, son refus tracera ma ligne de conduite !

Claude répliqua vivement :

— Nous l'avions tracée, cette ligne, et elle était bonne..... — J'avais ma part au moins !..... — Et maintenant en admettant l'impossible, c'est-à-dire le succès de ta tentative, qu'en résulterait-il de bon pour mes intérêts ?

— Je te ferais ta part très large si je devenais l'associé de mon frère, et tout à l'heure, en me parlant de l'Allemagne, tu m'as montré une voie nouvelle aboutissant à des millions sans nombre.....

— Ce sont des mots, cela ! — Crois-tu donc réellement au pardon de ton frère ? à l'oubli du passé ?

— J'y crois.

— Tu as dévoré ta part de l'héritage paternel... Tu as dissipé follement les cinq cent mille francs de dot que t'avait apportés la Française épousée par toi en Allemagne.

... Personne ne t'estime..... Tu n'as plus de crédit..... tu en es réduit aux pires expédients, et tu te figures que cela plaidera en ta faveur auprès de l'homme tout d'une pièce qu'est le patron !.....

— Je ne compte que sur moi et sur mon éloquence persuasive...

— Qu'elle le soit beaucoup, alors, et apprête-toi à ne pas regimber sous les reproches qui tomberont sur toi dru comme grêle...

— J'ai composé mon rôle et je suis sûr de le jouer en maître !

— Si tu réussis, je croirai que tu as fait un pacte avec le diable !

— Eh ! eh ! qu'y aurait-il d'étonnant à cela ?..... répliqua Robert.

— Ta femme ne t'a pas suivi en France ?

— Elle est restée à Berlin.

— Et ton fils ?

— Il est à l'Ecole des arts et métiers de Châlons.

— Connait-elle le but de ton voyage ?

— Elle le connaît.

— Et elle l'approuve ?

Entièrement.....

— Elle espère peut-être que tu lui rendras l'argent envolé, dont elle n'a pas besoin d'ailleurs, ce qui est heureux pour elle qui est riche encore, je crois...

— La fortune qu'elle possède aujourd'hui et qui est d'une ampleur très confortable lui vient de l'héritage de son mari..... Elle la regarde comme appartenant à son fils....

— Et elle ne te laisse point y toucher ?

— Sous ce rapport elle est inébranlable.

Elle se retranche derrière ses devoirs de mère, et toutes ses sollicitations seraient vaines... Aussi je m'abstiens...

— Le fils ?

— Un garçon de dix-neuf ans, ne manquant point d'intelligence, mais dont les aspirations sont bornées et qui n'écoute que les conseils de sa mère...

— Comment vivez-vous ensemble tous les trois, quand vous êtes réunis ?

— Poliment, mais froidement.

— Ah ! mon cher, tu as eu tort d'épouser une veuve..... Elle établit trop de comparaison à ton désavantage entre toi et son premier mari dont elle n'avait qu'à se louer..... Une veuve qu'on épouse et qu'on trompe de toutes les manières devient un jour un ennemi dangereux. Prends garde !

— Je n'ai rien à craindre.... Elle m'a follement aimé et il lui en reste, tout au fond du cœur, quelque chose..... Que mon frère m'accueille bien et je ferai d'elle ce que je voudrai...

— Bref, tu es absolument décidé à tenter la démarche.

— Oh ! absolument.

— Alors, nos anciens projets seront à l'eau.

— Nous y reviendrons si la branche casse.

— Elle cassera, j'en ai le pressentiment, et je serai toujours ton homme ! Du reste, tu ne pourrais rien sans moi..... Je connais bien ton passé, et

si tu essayais de me jouer un tour de coquin je me servirais contre toi de ce que je sais.....

—A quoi bon ces menaces ?

—Je ne menace pas, je cause.....
Conclusion !..... Sois gentil et ce sera entre nous dans l'avenir ce que ça a toujours été, à la vie, à la mort..... Je n'oublie pas que tu m'as empêché d'être broyé par un mécanisme et que, si j'existe encore, c'est à ton sang-froid que je le dois..... Je pourrais t'en vouloir un peu de m'avoir fait passer deux années à Saint-Ouen, dans l'usine de ton frère, uniquement pour te servir d'indicateur, mais je suis bon enfant, je te pardonne ! D'ailleurs, la place n'est pas mauvaise, et puis je suis certain que tu me reviendras..... Quand verras-tu le patron ?

—Après-demain seulement.

—Où vas-tu percher ?

—Place de la République, à l'*Hôtel Moderne*..... J'ai écrit de Berlin qu'on me retienne une chambre...

—Tu n'as pas donné ton vrai nom, je suppose...

—J'ai pris toutes mes précautions.... Ma lettre était signée Fritz Leymann... C'est ce nom que tu demanderas lorsque dans la soirée d'après-demain tu viendras pour connaître le résultat de ma visite à mon frère..... Mes papiers sont en règle.....

—Fritz Leymann... je m'en souviendrai.... inutile de te recommander la prudence sous tous les rapports..

—Ne t'inquiète pas..... je garderai le plus strict incognito... Une question encore.

—Faites.

—Quelles sont les heures où je suis certain de trouver Richard à Saint-Ouen ?

—De trois à quatre il ne quitte jamais son bureau.....

—Entre-t-on facilement dans l'usine ?

—Assez difficilement, au contraire... Tu te heurteras à la porte contre un bouledogue femelle qui te tirera le cordon et qui te fera subir un interrogatoire en règle avant de te laisser passer... c'est la consigne, elle est formelle et ri-

goureusement exécutée,.... il faut être bien connu de cet clôt porte pour obtenir un gracieux sourire et l'entrée libre..... Mais en somme cela n'a point d'importance et avec un peu d'adresse on finit toujours par pénétrer.. Te nommeras-tu ?

—Non pas ! je veux surprendre Richard.

Le garçon entra, apportant le café, des liqueurs et des cigares.

La conversation cessa.

—Faites préparer l'addition... commanda Robert... Je vous sonnerai quand il faudra l'apporter.....

—Bien, monsieur....

Seul de nouveau avec le contremaître, Robert versa le café et reprit :

—Depuis deux ans que tu es revenu en France, as-tu vu le docteur américain ?

—O'Brien ?

—Oui.

—Notre ancienne connaissance de Berlin, un des piliers du bureau d'espionnage du grand état-major allemand... un adroit gaillard s'il en fut !..

Excité par les libations fréquentes et des vins généreux Claude avait légèrement élevé la voix.

—Parle plus bas !... fit Robert Vernière en jetant un regard inquiet vers la porte du cabinet... tout à l'heure tu me recommandais la prudence, et c'est toi qui en manques !

—Bien..... bien..... je vais mettre une sourdine.....répliqua le contremaître.

—Tu ne m'as pas répondu au sujet d'O'Brien.....

—Je l'ai vu trois ou quatre fois seulement.....il avait des renseignements à me demander.....

—Sur quoi donc ?

Claude se tourna vers Robert et lui répondit, en le regardant dans le blanc des yeux, non sans une certaine défiance :

Sur la fabrication des lance-torpilles français....

Et tu les lui as donnés !...dit vivement le frère du grand industriel de Saint-Ouen.

—Me prends-tu pour un imbécile ?—

répliqua Grivot. — Quand on possède des secrets comme ceux-là on les garde, et si l'on éprouve le besoin de s'en défaire c'est pour son propre compte et moyennant un prix avantageux... O'Brien est un malin dont les ficelles me sont bien connues, — il possède à fond le joli truc de récolter, sans rien payer pour ça, ce qu'il n'a point semé.

— Tu le sais bien.

Robert poursuivit :

— Que fait-il à Paris ?

— L'ignores-tu donc ?

— Complètement.

— Tu dois, tout au moins, l'en douter... Il fait à Paris ce qu'il faisait à Berlin...

... Alors il s'occupe toujours de magnétisme, de somnambulisme, d'hypnotisme.

— Toujours et plus que jamais ! C'est un pavillon qui couvre sa marchandise de contrebande... D'ailleurs ça lui rapportera pas mal...

— On le disait très savant, le docteur.

C'est possible, mais il a trop conservé la nature de son pays... — C'est un banquier qui veut forcer le succès par des réclames exagérées... il attrape ainsi les gogues... C'est son droit... — Son *Institut magnétique*, c'est ainsi qu'il nomme sa boutique, possède une forte clientèle de naïfs et de gobe-mouches... — il y gagne de l'argent, certes, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que ce qui l'enrichit le plus ce sont les rapports qu'il expédie souvent au bureau de l'attaché spécial de l'ambassade allemande ou au bureau central des renseignements du grand état-major de Berlin.

— O'Brien n'est pas le premier venu.

— Parbleu ! — il suit la route tracée par les Charcot et autre gros bonnets de la science, seulement, lui au lieu de science, il fait du métier en battant la grosse caisse... Il se dit membre honoraire de toutes les sociétés savantes de France, d'Europe et du monde. On le croit sur parole et les idiots font queue à la porte de son cabinet de charlatan !

— Ne le raille pas ! — Nous l'avons vu en Allemagne, accomplir presque des miracles !

— Oui, c'est vrai. — Mon Dieu, je ne nie point la puissance du magnétisme, du somnambulisme, de l'hypnotisme, de la suggestion lorsque l'opérateur se trouve en face d'un sujet capable de subir docilement cette puissance... — A Berlin il avait trouvé cela mais les sujets vraiment lucides ne courent pas les rues ; ils sont rares... — On peut chercher longtemps sans en rencontrer un seul... — Alors quand on est un banquier on ramasse un sujet de pacotille, on le façonne, on le dresse et on le présente ensuite au bon public qui le gobe et qui croit que c'est arrivé !

— Ainal, dans ce moment, O'Brien mène grand tapage avec une drôlesse qu'il a formée, stylée, et à qui il donne adroitement la réplique... Cette montasse de coups, superbe fille du reste, lui fait empocher des pièces de cent sous et des jaunets, et sa clientèle n'en a pas pour son argent ! — Est-ce que tu as conservé des relations avec O'Brien ?

— Comme avec une ancienne connaissance...

— As-tu à le voir ?

— Peut-être...

— De la part du bureau du grand état-major de Berlin ? insinua le contremaître.

Robert fit un geste d'impatience.

Tu reviens sottement sur ce chapitre dit-il presque avec... je te répète que je suis brûlé là-bas, et qu'une solide position pourrait seule renflouer mon navire échoué.

As-tu besoin d'O'Brien ?

Il est possible que je sois obligé d'aller frapper discrètement à sa porte.

A sa porte et à sa bourse, n'est-ce pas ?

Eh bien ! oui, à sa bourse... Tu dois comprendre que j'ai fort peu d'argent à ma disposition.

Pas besoin d'O'Brien pour te relever momentanément... Si un billet de mille peut te suffire, au cas où tu serais obligé de le chercher, je te l'offre... Tu vois que je me suis rangé... je fais des économies...

Robert tendit la main à Grivot en disant :

Je me souviendrai de ton bon vouloir

et je te remercie..... Tout va dépendre de mon entrevue avec mon frère... Après-demain soir tu sauras ce qui se sera passé entre nous.....

Après demain soir, c'est entendu.

Viens dîner avec moi.

L'heure ?

Huit heures précises.

Je serai exact.

Robert sonna, solda l'addition et les deux gredins quittèrent le restaurant où ils venaient de dîner.

Un fiacre passait à vide, allant à la station.

Robert y monta et se fit conduire place de la république, à l'*Hôtel Moderne*, où nous savons que sa chambre était retenue.

Grivot allumant un nouveau cigare, regagna pédestrement le modeste hôtel garni de la mère Aubin, à Saint-Ouen.

X

Le capitaine de vaisseau Gabriel Savanne...quoi qu'il fût absent de France depuis plus de sept ans, séparé par conséquent de sa famille, et qu'il eût hâte d'aller embrasser son fils et son frère, Gabriel Savanne, disons-nous, le troisième jour de son arrivée à Paris, ne s'était pas encore présenté à la maison du boulevard Malesherbes qu'habitait Daniel, le juge d'instruction, chez qui il avait devoir trouver à coup sûr son fils.

Il ne leur avait fait connaître ni son retour de l'Extrême-Orient, ni son débarquement à Toulon, ni son départ de cette ville pour Paris.

Avant d'aller embrasser les siens, avant d'aller s'agenouiller, implorant un pardon posthume, sur la tombe de sa femme morte quelques années avant son départ de Toulon où il laissait, près d'être mère, la malheureuse Germaine Sollier, il voulait remplir un autre devoir obéir à la voix de sa conscience qui lui dictait impérieusement sa conduite.

A peine débarqué il avait reçu un nouvel ordre de départ et devait rallier l'escadre porteur d'un pli cacheté contenant des instructions dont il lui était

enjoint de ne prendre connaissance qu'en pleine mer.

Huit jours de permission seulement lui étaient accordées...Le 2 janvier 1894 il lui faudrait reprendre la mer.

Avant de s'éloigner de nouveau pour un temps indéterminé, Gabriel voulait accomplir ce que des événements imprévus, qui seront expliqués plus tard, l'avaient empêché jusque-là de réparer ses torts dans la mesure du possible, assurer secrètement l'avenir de Germaine Sollier et de son enfant, de cette petite fille qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaîtrait peut-être jamais !

Cela, il le voulait à tout prix, car outre ses remords pour la mauvaise action accomplie jadis, il était hanté de sombres pressentiments ;.....il ne pouvait chasser de son esprit le voyage qu'il allait entreprendre serait le dernier, que la mort le guettait en route et qu'il ne reverrait plus la France.

Dans ces dispositions d'esprit, l'âme oppressée, le cœur saignant, assombri par ses souvenirs et par ses craintes, il avait peur, en serrant contre sa poitrine son fils et son frère, de laisser éclater sa douleur et de trahir son secret par ses larmes, ou tout au moins de faire naître chez eux des soupçons.

Il ne voulait pas leur confier la faute, le crime.....commis autrefois, en arrachant à sa mère une innocente qui à cette heure agonisait peut-être de misère avec sa fille.....

Il craignait de laisser lire sur son visage bouleversé sa honte et ses remords.

Donc, il ne verrait ses parents et ses amis que lorsqu'il se serait mis en paix avec sa conscience en assurant l'avenir de Germaine et de son enfant...si elles vivaient..... grâce au prélèvement d'une part de sa fortune, opéré secrètement à leur intention.

Nous avons vu quelles avaient été ses premières démarches pour obtenir ce résultat qu'il appelait de tous ses vœux.

Ces démarches n'étaient point les seules qu'il eût à faire, et de celles qui lui restaient à accomplir, la plus difficile, celle qui coûtait le plus à sa dignité, c'était l'aveu de sa faute à son ami Ri-

chard Vernière, qu'il voulait rendre dépositaire de son secret et de l'argent dont il disposerait en faveur de la mère et de la fille.

Mais pour aller trouver Richard, pour hâter l'accomplissement de son projet il fallait qu'il eût dans les mains cet argent à l'insu de son frère et de son fils.

Le lendemain de sa visite à Nestor Fanvette, l'ancien inspecteur de la sûreté, il se rendit dès la première heure, rue de Richelieu, à l'étude de maître Robinet, son notaire.

L'officier ministériel venait d'entrer dans son cabinet lorsque son principal lui annonça le capitaine de vaisseau.

Gabriel Savane fut introduit sur-le-champ, et les deux hommes se serrèrent affectueusement la main.

Il y a près de huit ans que nous ne nous sommes vus.... s'écria le notaire... Enfin, vous voilà de retour !

Pour repartir !

Comment, pour repartir ?

Le 2 janvier je dois m'enbarquer à Toulon.

A peine débarqué !

—Dure nécessité, j'en conviens, mais je ne suis point mon maître...

—C'est vrai..... le soldat doit obéir...

Depuis quand êtes-vous à Paris ?

—Depuis hier matin seulement.

—Vous avez vu votre fils et votre frère ?

—Pas encore...

Le notaire fit un geste de surprise.

—Que cela ne vous étonne point continua l'officier de marine... J'avais des raisons pour agir ainsi que je l'ai fait... Je verrai Daniel et mon fils demain...

—Vous avez reçu mes différentes lettres ?

—Celle qui m'annonçait la mort de ma femme, à Hanoi au quartier général du comte Brière de l'Isle en même temps que plusieurs lettres de Daniel.....

—Mais, la dernière écrite il y a à peu près trois ans ?

—Au Cambodge, oui, une année tout juste après son départ de Paris... Nous étions tantôt ici, tantôt là, sans poste fixe, naviguant dans la mer de Chine, dans la mer Jaune, dans la mer de Corée et dans la mer du Japon..... C'est

dans l'Océan Indien, à l'île Ceylan, que votre lettre m'est enfin parvenue, avec une de mon fils et une de Daniel..... Vous me donniez quelque détail sur ma situation financière.....

—Je répondais brièvement à votre demande..... Si vous aviez vu M. Daniel Savanne, il vous aurait certainement mis au courant de ce que nous avons fait d'un commun accord, pour le mieux de vos intérêts au moment de la mort de votre chère femme.....

—Aussi bien et même mieux que mon frère vous pouvez m'apprendre ce que j'ignore, et ma première visite a été pour vous.....

—La chose était très simple par elle-même... Mariés sous le régime de la communauté, vous vous étiez, il y dix ans votre femme et vous, par acte passé dans mon étude, fait une donation entre vifs de tout les biens..... En vertu de cet acte vous êtes restés le seul maître de la fortune constituant l'actif de la communauté.

Pouvez-vous me dire immédiatement quel est le chiffre de cette fortune ?

—A un centime près.....

—Vous m'obligerez beaucoup en le faisant.

Maître Robinet appela son principal et le pria de demander au caissier le compte de Gabriel Savanne.

Au bout de quelques minutes ce compte était mis sous les yeux du notaire et de son client.

L'officier de marine ne s'occupait point des détails qui étaient assez longs, et il alla droit au total.

—Un million quatre cent mille francs !...dit-il avec un étonnement manifeste et une joie qu'il ne cherchait point à cacher.

—En valeurs de tous repos, immédiatement réalisables !..... fit l'officier ministériel... Vous vous croyiez moins riche ?

—Je l'avoue.

—Alors, mon cher capitaine vous êtes satisfait de la façon dont votre notaire a géré vos capitaux.

Gabriel répondit en souriant :

—Très satisfait et très reconnaissant surtout..... je viens d'éprouver, je vous

l'affirme, une surprise des plus agréables... J'étais loin de m'attendre à un pareil chiffre.....

— Songes donc que le capital, depuis huit ans, a produit de gros intérêts que je n'ai point laissé dormir, après avoir prélevé les sommes nécessaires pour l'éducation et l'entretien de votre fils Henri.....

Je vous remercie de tout mon cœur. Henri sera riche un jour, et j'en suis heureux car dans ses lettres mon frère me faisait de lui les plus grands éloges. Il les mérite... appuya le notaire.....

J'ai vu plusieurs fois votre fils, c'est un charmant jeune homme, sous tous les rapports, et je ne crois point me tromper en lui prédisant un avenir glorieux dans la science.

J'aurais mieux aimé la voir marin, comme moi mais j'ai laissé Daniel libre de le guider ; ce qu'il a fait, est bien fait..... l'argent que mon fils possédera un jour sera noblement employé par lui, j'en suis sûr..... Le chiffre superbe formant le total du compte que vous venez de mettre sous mes yeux me rend heureux pour deux raisons, la première c'est qu'il me donne la certitude qu'Henri occupera dans le monde une situation digne de lui, la seconde, c'est qu'il va me permettre de faire une bonne action.

— Un ami à obliger, n'est-ce pas ? dit le notaire en souriant.

..... Oui,..... répliqua Gabriel, ne voulant point que maître Robinet pût soupçonner la vérité. — Il s'agit d'un placement de fonds dans une maison dont le maître est mon ami..... Un honnête homme atteint par des revers immérités..... Mon apport le sauvera... si j'avais pu hésiter, je n'hésite plus..... J'espérais à peine laisser à Henri un héritage d'un million..... je puis donc, sans nuire à ses intérêts, disposer provisoirement d'une somme sur laquelle je ne comptais pas.....

— D'autant plus... répliqua le notaire... que le train que vous allez faire sera bien vite comblé..... Vous êtes solide et avez de longs jours devant vous..

— Sait-on ce que le ciel vous réserve... murmura Gabriel Savanne dont le front

s'assombrit tout à coup... je suis marin et la mer a de terribles surprises..... Enfin quoi qu'il arrive j'ai le droit de disposer d'une part de mon bien, sans que mon fils puisse se plaindre, n'est-ce pas ?

Vous avez le droit de disposer de tout votre avoir...

Tout, ce serait beaucoup trop.. que Dieu m'en garde !.....

Enfin, quelle somme dois-je mettre à votre disposition ?

Trois cent mille francs.

Trois cent mille francs !... répéta l'officier ministériel un peu surpris par la grosseur du chiffre.

C'est la somme que j'ai promis de prêter à mon ami.

Je vais vous remettre ces trois cent mille francs en obligations au porteur prises sur celles déposées dans mon étude.

Non..... Je voudrais des billets de banque.

Quand vous les faut-il ?

C'est aujourd'hui le 28 décembre..... il me les faudra pour après-demain samedi, 30..... C'est possible n'est-ce pas ?

C'est même facile....

Eh bien ! samedi, dans la matinée, je viendrai toucher mes fonds.....

Ils seront prêts.....

Gabriel Savanne s'était levé ; il allait se retirer, mais avant de prendre congé du notaire, il lui dit :

Si vous voyez Daniel, et si vous lui parlez de ma visite, je vous saurai gré de ne pas lui faire connaître le motif principal de cette visite...

Les affaires de l'étude ne regardent personne, répliqua maître Robinet, et d'ailleurs le secret professionnel me fait une loi du silence... Vous pouvez être absolument certain de ma discrétion à l'endroit de monsieur votre frère mon cher capitaine....

Je vous remercie.....

Et après avoir serré affectueusement la main du notaire, l'officier de marine sortit du cabinet, puis de l'étude.

Le docteur Bordet n'avait point oublié la promesse faite par lui à sa malade de lui envoyer un prêtre à qui la pauvre

femme voulait ouvrir son âme avant de dire à la vie un suprême adieu.

Le soir de ce même jour le curé de Saint-Ouen, un vénérable ecclésiastique dont le grand cœur égalait la foi ardente et l'inépuisable charité, venait s'asseoir au chevet de Germaine.

Il reçut sa confession, prononça les paroles qui absolvant et qui consolent, administra à l'agonisante les derniers sacrements et ne la quitta que lorsqu'elle fut prête à mourir en chrétienne, purifiée et résignée.

Le docteur avait dit à la mère Aubin :

— Attendez-vous à une catastrophe très prochaine..... — Les jours et même les heures de votre pensionnaire sont comptées.....

— Pauvre femme... pauvre mère... — avait murmuré, très émue, la maîtresse de l'hôtel garni — j'irai jusqu'au bout. — J'adoucirai ses derniers moments autant qu'il me sera possible de le faire.

Germaine s'éteignait, en effet, visiblement, comme une veilleuse dont la flamme tremblante pâlit, vacille et va disparaître avec la goutte d'huile épuisée.

Elle sentait la vie se retirer d'elle, mais les affirmations rassurantes de M. Bordet relativement au sort de sa fille, les exhortations du prêtre qui, effaçant les fautes du passé, lui avait refait une âme sans tache, la rendaient très calme et ne laissaient nulle pensée de révolte arriver jusqu'à elle.

La mère Aubin, qui ne manquait jamais de monter la voir une ou deux fois par jour, la réconfortait de son mieux.

— Endormez-vous en paix, ma pauvre enfant, — lui dit-elle, — et ne craignes rien pour votre chère petite Marthe. — Elle ne souffrira pas..... — On lui trouvera de bons et honnêtes protecteurs...

Et Germaine allait partir pour le grand voyage, sans inquiétude pour l'avenir de sa Marthe adorée.

XI

C'était le 28 décembre au matin.

Le temps était gris, sombre, glacial, un

de ces temps qui augmentent les souffrances des poitrinaires et qui rapprochent l'heure fatale.

La malade avait passé une mauvaise nuit, la respiration haletante, la gorge déchirée par une toux sèche qu'on entendait à peine, car ses forces étaient à bout.

Une petite lampe encore allumée brûlait, jetait un reflet sinistre sur la couche de Germaine au-dessus de laquelle planait la mort.

Un reste de charbon de terre achevait de se consumer dans le poêle de fonte, entretenant une chaleur lourde et mêlant ses craquements sourds au faible râle de l'agonisante.

C'était profondément lugubre.

La petite Marthe, assise sur une chaise basse tout près du lit, tenait serrée dans les siennes une des mains de sa mère et dévorait des yeux le pauvre visage amaigri que la sueur de la mort couvrait déjà.

De grosses larmes roulaient, une à une, sur ses joues.

Une de ces larmes tomba sur les doigts de Germaine, produisant la sensation d'une brûlure.

Les paupières de la malade se soulevèrent.

Elle tourna lentement ses regards vers sa fille.

Elle la voyait encore, mais comme à travers un voile de vapeurs.

— Ne pleure pas, — dit-elle d'une voix si faible qu'elle ressemblait à un souffle. Sois courageuse. — Tu es née sous une mauvaise étoile..... Tu as été élevée à l'école du malheur..... Il faut que tu sois forte pour supporter bravement les souffrances que te réserve la vie.....

Et tout en parlant, elle serrait convulsivement la main mignonne de sa fille.

— Maman..... Oh ! maman..... balbutia Marthe.

Germaine poursuivit, d'une voix de moins en moins distincte :

— C'est la fin, vois-tu, ma chérie ! C'est la fin !... J'entends le bon Dieu... il m'appelle à lui... Je ne serai bientôt plus de ce monde..... Dans mon chagrin de te quitter, au moins j'emporte

l'espérance... On m'a promis pour toi des protecteurs... Tu auras des amis, de bienveillants amis qui te consoleront et qui veilleront sur toi.....

Marthe, la poitrine serrée, luttait de son mieux contre l'effroyable épouvante qui s'emparait d'elle contre les angoisses qui lui étreignaient le cœur.

—Maman... Ma petite maman chérie balbutia-t-elle, ne pouvant contenir plus longtemps les sanglots qui la suffoquaient... Ne me dis pas que tu vas partir... Ne me dis pas que tu vas partir plus..

—Dieu veut que je parte, que j'aille à lui, ma mignonne, et nous ne pouvons rien contre ses volontés...

—Mon Dieu... Mon Dieu... Mon Dieu...bégayait l'enfant.

Germaine continua :

—Ecoute bien, Marthe..... écoute-moi bien, ma chérie..... Dans quelques heures, dans quelques instants peut-être je ne serai plus là..... Tu resteras seule..... au milieu d'étrangers, qui seront charitables, bons, dévoués, mais dont l'affection, si grande qu'elle soit, ne pourra ressembler à l'amour maternel.... Je ne serai plus là, Marthe, pour te guider..... Tu as une intelligence au-dessus de ton âge et tu es capable de me comprendre..... Jure-moi, ma chérie, d'être toujours sage, toujours !..... Jure-moi de ne jamais faillir aux devoirs que tu connaîtras plus tard !..... Jure-moi que jamais non plus le souvenir de ta mère, de ta mère qui t'a porté, mon enfant bien-aimée, ne te quittera afin que je meure en paix.

Nous avons déjà dit à nos lecteurs combien Marthe était une enfant précocée, étrangement douée.

A sept ans et demi elle avait l'intelligence d'une jeune fille, tout en conservant la pureté de cristal de son cœur et de sa pensée.

On aurait pu croire qu'une âme éprouvée déjà, une âme ayant raisonné, vécu, souffert, habitait ce corps de fillette.

La mort de sa mère lui apparaissait comme la plus effroyable des catastrophes.

Elle comprenait l'horreur de la séparation et l'horreur aussi du vide qui suit cette séparation.

Elle s'était levée, et collant ses lèvres frissonnantes sur le visage de Germaine qu'elle couvrait de baisers, elle balbutiait à travers ses sanglots :

—Oh ! oui, je serai sage..... toujours sage..... petite mère..... je te le promets..... je te le jure..... et jamais je ne cesserai de t'aimer..... de penser à toi. Jamais..... jamais..... jamais..

Le rôle de Germaine s'accroissait.

Marthe eut peur.

—Maman..... cria-t-elle en interrompant ses baisers. Maman.

L'agonisante fit un effort dont elle paraissait désormais incapable, et se soulevant à demi, forçant la mort à reculer par la puissance de sa volonté, elle étendit son bras vers la commode adossée à la muraille en face du lit.

—Là..... dans un tiroir du haut, bégaya-t-elle... le coffret.

Marthe avait compris.

Avant que Germaine eût achevé sa phrase elle était déjà près du meuble désigné, l'ouvrait et rapportait à la moribonde l'objet demandé.

Aidée par sa fille, Germaine ouvrit le coffret.

Ses mains défaillantes le fouillèrent et en retirèrent deux papiers timbrés couverts d'écriture et une lettre renfermée dans une enveloppe déchirée à demi.

Elle prit cette lettre, la déplaça, et ses regards atones, vitreux déjà, se fixèrent sur les lignes qu'elle contenait et qu'elle distinguait vaguement, comme au milieu d'un brouillard intense.

C'était une lettre de Gabriel.....

La seule qu'elle possédât de lui.

L'unique lettre qu'il lui eût écrite avant qu'elle se donnât à lui.

C'était l'aveu de cet amour auquel la pauvre enfant n'avait pas su résister et qui devait l'arracher à sa mère..... C'étaient les promesses décevantes de l'amarant.....

Le seul souvenir matériel enfin qui lui restât du père de sa fille.

Alors le passé tout entier reparut devant ses yeux prêts à s'éteindre.

Une lueur de haine et de colère s'alluma dans les prunelles de Germaine.

Mais cette lueur farouche s'éteignit aussitôt et la mourante prit et garda pendant quelques secondes une attitude extatique, semblant s'absorber dans un rêve.....

Un rêve !.....

Le dernier qu'elle dût faire, hélas !

Puis ses yeux, un instant fermés, se rouvrirent.

— Marthe, ma chérie, — murmura-t-elle, — cette lettre est de ton père.....

— De mon père — répéta l'enfant, secouée par un tremblement soudain.

Germaine poursuivit, d'une voix de plus en plus faible :

— Tu ne le connaîtras jamais sans doute. C'est pour lui que ma pauvre mère a dû me maudire, car par lui j'étais devenue une fille ingrate et sans cœur. C'est par lui que j'ai souffert : C'est par lui que je meurs. Mais Dieu nous commande le pardon. Un de ses représentants sur la terre est venu hier, m'a abusé de mes fautes et au nom du souverain juge m'a pardonné ! Je ne peux être moins miséricordieuse pour celui qui m'a fait tant de mal que ne l'a été pour moi Dieu que j'avais tant offensé ! Je pardonne à ton père, j'oublie tout le mal qu'il m'a fait ! Tu feras comme moi, mon enfant chérie, tu n'auras point de haine pour celui qui devrait être là et te protéger. Tu lui pardonneras de ne t'avoir donné ni son nom, ni sa tendresse, et de te laisser seule au monde ! Oublie, chère Marthe et brûle cette lettre.

— Mère, je t'obéis, répondit l'enfant en prenant la lettre que Germaine lui tendait, je pardonne et j'oublie.

Et soulevant le couvercle du petit poêle, elle laissa tomber sur la houille, ardente encore, le papier qui s'enflammait.

La tête de Germaine Sollier était retombée sur les oreillers.

Un long soupir, d'une expression déchirante, s'échappa de son gosier. Son visage, déjà si pâle, devint livide.

— Maman, maman ! s'écria Marthe épouvantée.

L'agonisante balbutia ces mots entrecoupés.

— Mme Aubin, vite, qu'elle vienne, va la chercher.

L'enfant affolée sortit de la chambre s'élança dans l'escalier qu'elle descendit comme une trombe et, franchissant le seuil du restaurant, elle courut à Mme Aubin qui se trouvait à son comptoir, et la saisissant par la main.

— Venez, venez, bonne madame Aubin, fit-elle en sanglotant. Ma petite mère se meurt, elle vous demande, venez vite.

La bonne femme poussa une exclamation sourde, et bouleversée par une profonde émotion suivit l'enfant qui l'entraînait.

Les servantes avaient entendu, et très apitoyées, les braves filles s'essuyaient les yeux.

En arrivant dans la chambre de sa locataire, la logeuse se dirigea vivement vers le lit.

— Germaine l'entendit pîntôt qu'elle ne la vit !

Ses yeux n'avaient plus de regard, emplis déjà de la vision vague encore de l'au delà....

— C'est fini, madame Aubin, balbutia la pauvre femme d'une voix à peine distincte, c'est bien fini, allez. Merçi du fond du cœur de vos bons soins et de vos bons services, c'est Dieu qui vous rendra cela. Je vous laisse ma pauvre orpheline, soyez pour elle ce que vous avez été pour moi, voyez M. le docteur Bordet. Voici mon nom de naissance et celui de Marthe, vous y trouverez mon nom de famille, je vous l'avais toujours caché, j'avais honte.

Et Germaine tendait à Mme Aubin les deux feuilles de papier timbré tirées par elle du coffret de noyer avec la lettre de Gabriel Savanne, brûlée par Marthe.

Mme Aubin, qui ne pouvait retenir ses larmes prit les deux papiers.

Germaine râlaît.

Ses mains se soulevèrent et s'agitèrent dans le vide.

Elle chercha sa fille que ses yeux ne voyaient plus.

Marthe comprit et se jeta dans ses bras.

La pauvre mère la saisit, l'attira à elle la serra contre son cœur avec une ardeur passionnée qui survivait même à la vie, colla ses lèvres déjà glacées sur le front de l'enfant, et lui donna un dernier baiser en rendant son âme à Dieu dans un dernier soupir.

L'étreinte passionnée se dénoua.

Les bras retombèrent inertes.

C'était fini.

Le désespoir de Marthe fut effrayant, Ses cris et ses gémissements fendaient l'âme.

Elle ne pouvait se détacher du cadavre de sa mère que ses faibles bras seraient convulsivement.

D'une main très douce, avec beaucoup de lenteur, Mme Aubin souleva l'enfant et la mit à terre.

— A genoux, ma mignonne..... lui dit-elle.

Marthe s'agenouilla.

Le brave logeuse en fit autant.

Et toutes deux prièrent en pleurant pour celle qui n'était plus, pour la pauvre martyre de la vie.

Au rez-de-chaussée une grande animation régnait dans l'établissement de Mme Aubin, malgré le drame sinistre qui se dénouait au second étage de l'hôtel meublé dont le restaurant était l'annexe.

Nous croyons avoir déjà dit que la clientèle était nombreuse et se composait en grande partie des ouvriers et ouvrières employés dans les usines avoisinantes.

La mère Aubin occupait un personnel assez considérable.

Ce personnel se composait d'une cuisinière et de quatre filles de salle dont une belle et brave fille de vingt-deux ans, nommée Marie, prenait la direction lorsque la patronne était obligée de s'absenter.

Elle avait de la tête, *La Marie*, comme on l'appelait vulgairement et Rose Catherine et Françoise, les servantes en sous-ordre lui obéissaient au doigt et à l'œil.

Toutes les quatre, en ce moment, al-

laient, venaient, pressées, bousculées, portant des piles d'assiettes, des monceaux de cuillers, de fourchettes, et de couteaux.

— Allons, allons, dépêchons-nous, Rose, Catherine ! ! criaient *La Marie* qui remplissait au comptoir des bouteilles et des demi-bouteilles, il s'agit de montrer à la patronne que son absence ne nous donne pas envie de flâner.....

— C'est vrai que nous ne sommes pas en avance, répliqua Catherine.

Rose appuya :

— Ah ! mais non ! les cloches d'onze heures vont bientôt sonner dans les fabriques, et nos habitués rappliqueront ici dare dare !

— Dam ! fit observer Françoise. C'est bien naturel. Ils n'ont qu'une heure pour déjeuner et l'appétit est *bonne* le matin, elle est très *bonne* l'appétit.

Tout en échangeant ces phrases hachées, les servantes alignaient prestement sur la toile cirée des tables les assiettes flanquées de verres aux parois assez épaisses pour pouvoir supporter les chocs les plus rudes, et les couverts en métal blanc brillant comme de l'argent.

La Marie cria :

— Françoise, du charbon dans le poêle, Catherine, dépêche-toi de couper du pain, Rose, mets de la moutarde dans les pots.

La jeune fille fut immédiatement obéie.

En ce moment s'ouvrit la porte de la salle donnant sur le quai, et une vieille femme, un litre vide à la main, entra dans le restaurant et se dirigea vers le comptoir d'étain où se détaillait le vin à emporter.

Bonjour, Marie, bonjour, ma fille, — fit la cliente en posant sa bouteille sur le comptoir.

Bonjour, maman Montier, répondit Marie. Ça va bien ?

Ça boulotte, merci. Donne-moi un litre, mon enfant.

A Quatorse ?

Oui.

Je vas vous servir.

Mme Aubin est donc absente, ce matin ? reprit maman Montier.

La patronne ? Elle est auprès d'une de nos locataires qui se meurt.

Est-ce que ça serait la Germaine, l'ouvrière de l'usine des couleurs et vernis qu'a une petite fille si gentille ?

Oui, maman Montier, c'est elle-même.

Pauvre mère ! pauvre micochette ! Qu'est-ce qu'elle va devenir, elle ?....

La Marie n'était pas causeuse et l'ouvrage pressait.

Voici votre litre, maman Montier.... dit-elle en coupant court à la conversation et en tendant à la vieille femme le litre qu'elle venait de remplir.

Tu inscriras ça sur mon compte.... — fit la cliente en prenant la bouteille.

Oui, maman Montier.

Et elle inscrivit la fourniture sur une ardoise placée derrière le comptoir, tandis que la cliente se dirigeait vers la porte.

Sur le seuil elle se rencontra avec Magloire le Manchot qui poussait son orgue-orchestre devant lui.

— Bonjour, les enfants ! fit-il d'une voix joyeuse en entrant dans la salle.

Quatre voix répondirent :
Bonjour, monsieur Magloire.

Est-ce que vous avez peur que votre orgue s'enrhume, que vous le rentrez dans l'établissement ? fit Marie en riant.

En tout cas le froid pourrait geler les sons qu'il a dans le gosier ! répliqua Magloire.

Puis se rapprochant de la jeune fille :
— Ma petite Marie, lui dit-il d'un ton galant, tu sais tout ce que je te suis, et encore autre chose quand tu voudras.

— On la connaît, l'autre chose... C'est pas encore aujourd'hui, mon petit Magloire, que nous passerons à la marie... Vous venez déjeuner ?

— Oui, et avec une fringale à vider toutes les casseroles de l'établissement.

XII

— Oh ! elles sont bien garnies, les casseroles de l'établissement ! — cria Rose, n'ayez crainte ! ... Quand vous

n'aurez plus faim, il en restera encore pour les autres.....

Vous aurez votre plat de prédilection ajouta Caherine, des saucisses aux choux.

Des saucisses aux choux ! répéta Magloire en se léchant les lèvres d'avance avec sensualité. Ah ! mes enfants, il n'y a rien de pareil ! Les saucisses aux choux voyez-vous, c'est autrement fameux que les truffes !

Vous en avez mangé des truffes, vous, Magloire ? demanda Françoise.

Jamais de la vie, mais j'en ai vu à la devanture des marchands de boutifailles.

Ça n'est pas beau, c'est noir, on dirait des pommes de terre malades.

Tout en causant le manchot s'était approché du poêle et chauffait les doigts de la seule main qui lui restait.

Marie avait quitté le comptoir pour venir à lui.

Avez-vous donc fini déjà votre tournée du matin ? lui dit-elle,

Tourner la manivelle pendant trois heures d'horloge par ce froid-là ça suffit répliqua Magloire, mais ça n'a pas biché. J'ai eu beau moudre mes plus beaux airs jusqu'à en perdre la respiration, je n'ai pas récolté de quoi me payer seulement un ordinaire. Il y a longtemps que ça ne m'était arrivé de faire un four pareil. C'est la faute des douze degrés au-dessous de zéro. Les bourgeois s'enferment chez eux et n'osent point mettre le nez à la fenêtre de peur qu'il ne gèle.

Les douze degrés ne vous ont toujours pas gelé la main droite, fit Marie en riant.

Ne blagues pas mon *voignou*, ma fille ! s'écria le manchot, si ma main droite manque à l'appel c'est que je l'ai laissée là-bas, dans la brousse, au Tonkin. Une balle des *Pavillons-Noirs* (oh ! les sales bêtes !) me l'a cueillie proprement, mais non sans douleur, dans les rangs du 4^e régiment d'infanterie de marine ! Si ça ne m'était point arrivé, vous devez bien comprendre que je ne m'amuserais pas à promener sur la route un buffet comme celui-là !

Il désignait son orgue.

J'aurais repris mon état en quittant le service, continua-t-il ?

Vous aviez un état !

Oui, et un peu chic, j'ose le dire, Mais, n'étant point gaucher, il fallait dire adieu à la gravure en taille-douce et chercher un truc pour gagner honnêtement sa pitance quotidienne et soutenir la vieille mère qui n'avait pas de rentes. Ma médaille militaire me rapportait tout bêtement cent francs par an, c'était maigre ! Entrer aux Invalides ! à mon âge, actif comme je suis, je m'y serais fait trop de mauvais sang, et puis il fallait penser à la vieille mère. J'aimais la musique ! Je me dis un jour : Eh bien ! j'en ferai, moi, de la musique ; je moudrai du son, et ça me donnera du pain ! Je demandai et j'obtins la permission de circuler avec mon orchestre ambulante, et depuis ce temps là, ça boulotte..... je ne manque de rien...

Oui, et vous trouvez moyen de venir en aide aux autres, à ceux qui souffrent on sait ça, m'sieu Magloire.

On fait ce qu'on peut, ma fille. On amasse tout doucement un magot qui prend du corps et qui me permettra de vous dire bientôt : Ma petite, Marie, allons-y carrément !... passons devant la sous-ventrière de M. le maire et le surplus de M. le curé, et appelez-vous Mme Magloire !

Oh ! ça ne presse pas !

Les servantes, ayant terminé le plus gros de leur besogne, s'étaient rapprochées pour écouter le manchot.

— La Marie trouve que vous avez la tête trop près du bonnet, fit observer Catherine. Pas vrai, Marie ?

Bien sûr, répondit la jeune fille, et je n'aime pas qu'on s'emporte pour un oui ou pour un non.

Magloire prit une pose.

Je suis Français et troubadour ! dit-il je ne battrai jamais ma femme.

Hum ! c'est à savoir.

Et puis de la main gauche, continua-t-il, ça n'aurait pas d'importance.

L'ailleurs la musique adoucit les caractères c'est connu. Veulez-vous que je vous joue un petit air pour vous attendre quelque chose de sentimental ?

Hein, ça va-t-il ?

Il se dirigea vers son orgue.

Marie l'arrêta.

Non, non, pas de musique ce matin, dit-elle vivement. Nous avons dans la maison une pauvre femme à l'agonie, et qui est peut-être morte en ce moment.

Le visage de Magloire avait instantanément changé d'expression.

De gai il était devenu grave.

L'ouvrière de l'usine de couleurs et vernis que soignait le docteur Bordet ? demanda-t-il.

Oui. Tout à l'heure la petite est venue en sanglotant appeler la patronne que sa mère voulait voir.

Ah ! misère ! fit le manchot avec un geste de compassion. C'était prévu, ça ! Pauvre femme ! Pauvre petit !

La porte du restaurant venait de s'ouvrir de nouveau.

Claude Grivot, le contremaître de l'atelier des ajusteurs-mécaniciens de l'usine Richard Vernière entra en soufflant dans ses mains.

À déjeuner et vivement Rose, fit-il en se dirigeant vers l'un des cabinets particuliers qui flanquaient la grande salle.

La cloche de onze heures a-t-elle sonné.

Non, mais il faut que j'aille à Saint-Denis inspecter des travaux et que je sois de retour à midi pour la rentrée des ouvriers.

On va vous servir monsieur Claude.

Catherine occupe-toi de M. Grivot.

Le contremaître était entré dans le cabinet vers lequel nous l'avons vu se diriger.

Magloire le suivit de l'œil.

Oh ! là ! là ! quel malheur ! grommela-t-il. Mince de pose ! Un cabinet particulier à ce monsieur parce qu'il est contre maître ! Si ça ne fait pas suer malgré le froid ! Comme s'il ne pouvait pas boulotter son ordinaire auprès des camarades dans la salle commune, en trinquant avec eux !

Marie avait entendu.

Un contremaître doit conserver sa distance avec les ouvriers, répliqua-t-elle. Quand vous étiez au régiment, vous, est-

ce que vos sous-officiers mangaient à la même gamelle que vous ?

Ça leur est arrivé plus souvent que vous ne le croyez, ma fille. Mais votre Claude Grivot est un faiseur dépaté ! Ah ! sapristoche ! on peut dire que voilà un paroissien dont la physionomie ne me revient guère !

C'est un bon ouvrier, très estimé de son patron.

On peut être un bon ouvrier et en même temps un mauvais gueur ! Enfin ça ne me regarde pas. Servez-moi mon ordinaire et une forte portion de saucisses aux choux.

Un cinquième ?

Une demi-bouteille, et quatre sous de pain. Je me sens un appétit à ne pas laisser une miette d'un pain de quatre livres.

Le manchot se mit à table.

En ce moment un jeune homme de bonne mine, vêtu avec une élégante simplicité, franchissait le seuil de l'établissement.

Ses traits étaient réguliers, ses yeux faneés et intelligents, sa bouche souriante.

Une barbe légère et taillée en pointe encadrait son visage sympathique.

Tel était succinctement le portrait du beau garçon qui venait, non pour la première fois, s'établir dans le restaurant de la mère Aubin.

En le voyant entrer Rose alla vivement à lui.

Ah ! monsieur Henri ! s'écria-t-elle d'un ton joyeux. Comme il y a longtemps qu'on vous avait vu !

En effet, ma bonne Rose,

Vous venez déjeuner, monsieur Henri ?

Si c'est possible,

Je vous crois, que c'est possible ! et même que vous déjeunerez bien ! la carte du jour est fameuse !

J'étais venu ce matin à Saint-Ouen pour surprendre M. Vernière et lui demander à déjeuner, mais j'ai trouvé visage de bois. Mme Véronique, la concierge de l'usine, m'a dit que le patron était à Paris et ne serait de retour qu'assez tard dans l'après-midi. Alors je suis venu chercher chez la mère Aubin le re-

pas que je ne trouvais point à l'usine. Voulez-vous un cabinet particulier ?

Pas le moins du monde. Servez-moi dans cette salle, à l'une de ces tables où je me suis assis déjà plus d'une fois. Je n'évite point le contact des travailleurs. Je les aime.

Fh bien ! choisissez votre place, monsieur Henri, je vais vous apporter la carte et vous ferez votre menu. Donnez-moi votre pardessus et votre chapeau.

Le jeune homme fit ce que lui demandait la servante et alla prendre sa place à la table où se trouvait déjà le joueur d'orgue quise disait :

Eh bien, à la bonne heure ! Pas fier, celui-là, au moins ! et pourtant il est de la haute, ça se voit. Une bonne figure, Un brave garçon, j'en répondrais.

Rose s'était approchée.

Et monsieur votre papa, demanda-t-elle au jeune homme, en avez-vous des nouvelles ?

J'en ai reçu il y a deux mois.

Toujours en mer, le capitaine Gabriel-Savanne ?

C'est son métier, mon enfant.

C'est égal, avec ce métier-là, on reste trop longtemps loin de sa famille.

Ah ! cela, c'est bien vrai ! fit Henri Savanne avec un soupir, voici près de huit ans que je n'ai vu mon père. J'avais seize ans quand il est parti.

Huit ans de voyages ! fit Rose avec stupeur.

Hélas ! oui, huit ans !

Et vous ne savez pas quand il reviendra ?

Non. Le sait-il lui-même ?

Magloire le manchot jugea le moment favorable pour intervenir, en se mêlant sans façon à la conversation.

Ah ! on ne fait pas ce que l'on veut dans la marine ! dit-il, j'en sais quelque chose, moi qui ai fait tout mon congé, et du rabiote encore, aux colonies.

Vous étiez matelot, monsieur ! demanda Henri Savanne.

Marsouin au quatrième d'infanterie de marine. Blessé et médaillé au Tonkin.

Rose interrompit l'entretien.

Avez-vous décidé votre menu, monsieur Henri ? demanda-t-elle.

Oui, Rose... Deux œufs frais, une côtelette, une tranche de jambon et un morceau de fromage, cela me suffira.

Quel fromage ?

Brie ou Calommiers...

D'une voix vibrante de soprano Rose, tournée vers la porte de la cuisine, commanda :

Deux œufs coque... côtelette pommes frites..... jambon..... Coulommiers...

Puis, revenant au jeune homme :

Quel vin, monsieur Henri ?

Une bouteille de votre vieux côté Saint-Jacques... Je le connais...il est bon.

Côté Saint-Jacques cachet vert, une ! cria Roses à la Marie qui remplissait plus particulièrement les fonctions de sommelier et qui s'empresait d'aller à la cave chercher la bouteille demandée.

Onze heures sonnaient à l'horloge accrochée au-dessus du comptoir.

De tous côtés au dehors, tintèrent les cloches des usines avoisnantes, annonçant la sortie des ateliers et l'heure du déjeuner.

Avant que trois minutes se fussent écoulées, le restaurant de la mère Aubin était envahi.

Hommes, femmes, en vêtements de travail couverts de poussière, envahissaient les tables, prenant leurs places, commandant leurs repas.

Ce fut pendant quelques secondes un brouhaha indescriptible au rez-de-chaussée, au premier, dans les cabinets.

Les commandes se croisaient, les interjections se heurtaient.

Les servantes, sans perdre la tête, tâchaient de satisfaire tout le monde, de ne faire attendre personne au milieu de ce tapage infernal, auquel se mêlaient les cliquetis des verres et le bruissement des fourchettes.

Une acalmie se produisit enfin et au tapage succéda le bruit sourd des machines fonctionnant activement.

Les uns mangeaient en parlant, d'autres en lisant leur journal, faisant ainsi deux besognes à la fois.

Un homme entra après les autres, te-

nant son mouchoir sur ses yeux, et jurant comme un damné.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Vide-Gousset ? lui demanda Marie, vous toujours le premier à la soupe vous arrivez le dernier aujourd'hui.

Ah ! la soupe ! Tonnerre ! répondit furieusement l'ouvrier que nous venons d'entendre nommer Vide-Gousset, je voudrais bien l'avoir dans l'œil à la place du morceau de limaille qui me fait souffrir le martyre.

Et le pauvre garçon, enlevant son mouchoir, mit à découvert un œil enflammé, rouge, pleurant, dont la paupière battait d'une façon presque convulsive.

Ah ! pour sûr que ça doit vous faire rudement bobo, cette machinaille-là s'écria Marie compatissante.

Donnez-moi de l'eau fraîche, ma fille, fit le mécanicien qui se tordait sous la douleur causée par la limaille de fer labourant la cornée de son œil. Je vais tâcher de faire ça.....J'en deviendrai enragé !

Henri Savanne, en entendant les plaintes de Vide-Gousset, s'était tourné du côté du nouveau venu.

Les explications données à la Marie par l'ouvrier lui firent froncer le sourcil.

Lorsque Vide-Gousset demanda de l'eau froide, il quitta précipitamment sa place et s'élança vers lui.

Voulez-vous me permettre de vous soigner ? lui dit-il.

Le mécanicien essaya de regarder son interlocuteur.

Qu'est-ce que vous pourriez à ça ? demanda-t-il d'un ton brutal.

Dans quelques secondes vous ne souffrirez plus.

Tonnerre de tonnerre ! dépêchez-vous alors ! Ce que j'ai dans le *châssis* me déchire, me brûle, me rend fou ! je deviens enragé !

XIII

Henri Savanne avait tiré de sa poche

une trousse garnie d'instruments d'aciers de différentes formes.

Il en choisit un, mince et flexible, portant encochée dans la pointe aplatie une pierre lisse, noir jetant sous les regards des reflets métalliques.

Puis prenant une chaise, il la porta près de l'une des fenêtres éclairant la salle et dit à l'ouvrier :

Asseyez-vous là, et n'ayez aucune crainte.

Vide-Gousset, toujours jurant et geignant, mais néanmoins un peu réconforté par l'assurance avec laquelle ce jeune homme inconnu lui promettait un soulagement immédiat, prit place sur la chaise.

— Penchez votre tête en arrière, commanda Henri Savanne. L'ouvrier obéit.

De tous les côtés, à toutes les tables, les clients de la mère Aubin avaient interrompu leur déjeuner.

Tous les regards se tournaient vers cet adolescent à la mise élégante, au visage sympathique, qui malgré sa grande jeunesse imposait le respect et l'obéissance.

Un grand silence se fit.

Henri Savanne appuya la tête de Vide-Gousset sur sa poitrine, et de la main gauche, avec une admirable dextérité, il écarta les paupières de l'œil malade.

Alors, de la main droite, il glissa entre ces paupières la pointe de son instrument qu'il fit marcher légèrement et lentement de droite à gauche et de gauche à droite sur le globe de l'œil.

Après avoir prolongé cette inoffensive opération pendant deux ou trois secondes, il retira son instrument dont il regarda l'extrémité.

Vide-Gousset s'était redressé d'un mouvement brusque, ne souffrant plus, débarrassé de la limaille de fer qui, en sautant de son étai, lui était entrée dans l'œil.

— Ah ! par exemple, elle est forte, celle-là ! — s'écria-t-il les yeux grands ouverts.

Je ne sens plus rien ! Vous avez retiré le soliveau sans y toucher ? Vous êtes donc sorcier, vous !

Non, répondit Henri Savanne en riant, il n'y a aucune sorcellerie dans mon affaire. Je fais mes études pour devenir oculiste, je suis élève à l'école des Quinze-Vingts. L'opération que je viens de vous faire subir (si cela peut s'appeler une opération) est des plus élémentaires, et je m'étonne que travaillant à l'usine, maniant la lime et le marteau, vous ne connaissiez pas la manière de vous débarrasser des scories métalliques qui peuvent vous aveugler à toute heure.

Vous aviez des parcelles d'acier sous les paupières. Cela était dangereux pour votre vue, étant données les complications certaines résultant de leur présence. Vous n'avez plus rien à craindre, les parcelles sont extraites. Voyez les.

Et Henri Savanne présentait au mécanicien ébahi l'extrémité de son instrument.

Vide-Gousset regarda.

— Ces petites machinilles noires qui sont au bout de votre mécanique c'est ce que j'avais dans mon orbite gauche ? demanda-t-il.

Mon Dieu, oui.

Et comment qu'elles sont parties ?

C'est bien simple. Cet outil est terminé par une pierre d'aimant d'une grande puissance. En vous l'introduisant sous les paupières la limaille d'acier attirée par l'aimant est venue s'y attacher et je n'ai eu qu'à retirer l'instrument pour que vous soyez débarrassé.

Un *hourrah* formidable accueillit les dernières paroles du futur oculiste. On battit des mains et les ouvriers, quittant leurs tables, se pressèrent autour de lui afin de le féliciter.

Vide-Gousset, pour témoigner sa joie, exécutait un *cavalier seul* de la plus haute fantaisie, lançant sa jambe droite à une hauteur invraisemblable.

Henri Savanne n'abrégea point sans peine l'ovation qui lui était faite. Il y parvint cependant et retourna se mettre à table après avoir serré les mains tendues vers lui.

L'opéré s'installa dans un coin en oriant à Rose :

Un bœuf nature pour deux et qu'il y

en ait pour trois. J'ai une faim de loup maintenant. Paraît que la limaille dans les mirettes est un apéritif ! !

Tout le monde se mit à rire et les mâchoires reprirent leur fonctionnement un instant interrompu.

Claude Grivot sortit du cabinet où il avait pris son repas et où s'étaient attablés avec lui les autres contremaitres et les dessinateurs de l'usine Vernière.

Il salua Henri Savanne qu'il avait eu l'occasion de voir plusieurs fois chez son patron et il quitta l'établissement pour enfourcher sa bicyclette et se rendre à Saint-Denis où nous savons qu'il allait inspecter les travaux commencés depuis deux jours.

L'absence prolongée de la mère Aubin, qui d'habitude ne quittait guère le comptoir aux heures des repas, semblait singulière à beaucoup de ses clients.

Une femme, plus intriguée encore et plus curieuse que les autres, demanda tout à coup :

— Eh ! la Marie, est-ce que la patronne est malade qu'on ne la voit pas aujourd'hui ?

— Non, Dieu merci ! répondit la servante, vous vous plaigniez tous, de cette maladie-là ! Elle est en ce moment auprès d'une de nos locataires, Mme Germaine.

Germaine de notre fabrique.

— Oui.

Est-ce qu'elle va plus mal ? Est-ce qu'elle souffre davantage ?

Elle ne souffre peut-être plus en ce moment, car elle est peut-être morte.

Ce mot : *Morte* ! le plus terrible, le plus effrayant qui existe dans toutes les langues, fit passer un frisson sur la chair de ceux qui l'entendirent.

Morte ! répéta l'interlocutrice de Rose, quel malheur ! Ah ! la pauvre femme ! Une si brave mère, qui se tuait à la peine pour nourrir son enfant.

Une gentille gosseline de sept à huit ans, fit une ouvrière.

Et pas de mari... ..dit une troisième.

Non, pas de mari ! reprit celle qui avait parlé la première ; un chenapan

l'aura entortillée, puis abandonnée, la chère brave créature ! Ah ! les gredins d'hommes, ajouta-t-elle avec une colère sourde, ah ! les gueux, qui pour satisfaire un caprice jettent une pauvre fille dans la misère avec un enfant, en lui laissant le choix entre se flanquer dans la rivière ou se traîner dans le ruisseau car toutes n'ont pas le courage de Germaine qui meurt à la tâche ! Ah ! les bandits, c'est la guillotine qu'ils méritaient !

Les hommes présents baissaient la tête sans répondre.

Les femmes approuvaient hautement.

Elle a raison ! ! Elle a raison ! ! répétaient-elles en hochant la tête.

La porte donnant sur le quai s'ouvrit et Véronique, la gardienne de l'usine de Richard Vernière, entra, tenant à la main un porte-bouteilles en fer galvanisé.

Presque tout le monde la connaissait.

On lui souhaita le bonjour.

Véronique rendit les saluts et se dirigea vers le comptoir.

Je viens renouveler ma provision de vin, dit-elle à Marie..... Donnez-moi six litres à quatorze sous, comme d'habitude.

Tout de suite, madame Véronique.

Je vais vous servir... Vous n'attendrez pas, répondit Rose.

Et prenant le panier à bouteilles, elle descendit à la cave.

Mme Véronique avait aperçu M. Henri Savanne et le manchot Magloire déjeunant à la même table.

Elle avait salué l'un et tendu la main à l'autre.

La digne concierge estimait beaucoup le joueur d'orgue ; elle faisait plus que l'estimait, elle l'aimait sachant combien il avait bon cœur.

Personne dans Saint-Ouen, ne se serait avisé de mettre en doute la nature charitable de la mère Aubin.

Jamais elle n'avait refusé d'ouvrir un large crédit aux ouvriers gênés. Vingt fois, cent fois, dupe de sa générosité,

confiance, elle avait perdu de l'argent avec des clients peu délicats, ce qui ne l'empêchait point d'agir de même, aussitôt que l'occasion se représentait.

Mieux vaut être trompé que d'être impitoyable..... disait-elle volontiers.

Elle n'en était d'ailleurs pas plus pauvre et elle se sentait plus heureuse.

Son commerce prospérait et, veuve sans enfants, elle ne songeait point à entasser.

Elle avait tendrement aimé son mari un brave et digne ouvrier, et adoré son fils unique, charmant garçon, mort à seize ans.

Ayant travaillé sans cesse depuis sa prime jeunesse, connaissant les luttes pour l'existence, ses désillusions, ses douleurs, elle savait, l'excellente femme, combien la vie est souvent difficile et dure pour les travailleurs.

Elle affectionnait Germaine, qui avait trîmé comme elle, mais qui succombait. Elle aimait Marthe en souvenir de l'enfant tant regretté qu'elle avait perdu.

Aussi lorsqu'elle vit la pauvre Germaine s'éteindre dans les bras et sous les baisers de Marthe, un sanglot s'était échappé de sa poitrine tandis que ses pleurs jaillissaient et que son cœur se serrait douloureusement.

Cette créature si jeune encore mourant isolée, sans mère à côté d'elle pour lui donner les derniers soins, pour recevoir son dernier soupir, sans mari pour lui fermer les yeux, cette orpheline restant seule au monde, tout cela l'émut et la remua jusqu'au fond des entrailles.

Je serai sa mère, moi, se dit-elle en embrassant Marthe, et je ferai pour elle ce que ferait sa mère.

Alors elle avait habillé la morte, lui faisant la suprême toilette, la toilette de la tombe.

Pour cela elle était allée dans sa chambre, elle avait fouillé son armoire et choisi dans son linge ce qu'elle avait de plus beau.

Elle apporta aussi une branche de buis et un crucifix accrochés à la tête de son lit, une petite bouteille d'eau bé-

nîte qu'elle conservait comme une relique sacrée depuis la mort de son mari et de son fils.

A toutes ces choses elle joignit un paquet de bougies, et tandis que Marthe pleurait en proie au plus violent désespoir, elle s'occupa à parer la pauvre abandonnée pour la mise au cercueil.

Elle plaça ensuite le crucifix sur la poitrine de la morte, versa dans une assiette de l'eau bénite, où trompa la branche de buis qu'elle disposa sur une petite table auprès du lit.

Ensuite elle alluma des bougies et ferma les volets de la chambre.

C'était la chappelle ardente du pauvre.

Ce lugubre travail avait demandé beaucoup de temps.

La mère Aubin ne se préoccupait ni de son restaurant, ni de l'heure du déjeuner des ouvriers.

Elle n'y pensait même pas.

Auprès du cadavre de Germaine Sollier elle oubliait tout, ne songeant qu'à la morte et à l'orpheline.

Marthe pleurait toujours et, de seconde en seconde, de longs sanglots soulevaient ses frêles épaules.

La mère Aubin la prit par la main, et d'une voix très basse, comme si elle eût craint de troubler le sommeil de la pauvre créature qui ne devait plus se réveiller, elle lui dit :

Viens avec moi, ma petite fille. Tu ne peux pas rester ici en ce moment.

Marthe jeta un regard noyé de larmes sur le corps inanimé de sa mère, et dégageant ses mignonnes mains tremblantes qu'elle joignit et qu'elle tendit vers le lit, elle balbutia d'une voix sourde, brisée, à peine distincte :

Non, non, je ne veux pas quitter ma petite mère, je veux veiller près d'elle.

On veillera, ma chérie, je te le promets répliqua la mère Aubin. Mais pas toi. C'est impossible, cela te ferait beaucoup de mal.

Et, prenant l'enfant entre ses bras, elle lui fit quitter la chambre mortuaire.

Dans la salle du restaurant les clients continuaient à déjeuner sans bruit.

Les conversations se faisaient à demi-voix.

L'annonce de la mort prochaine de la locataire de Mme Aubin avait assombri tous les convives.

Mme Véronique attendait le retour de la Marie, descendue à la cave pour y chercher la provision de vin demandée.

Les filles de salle servaient le café dans de lourdes tasses accompagnées d'un carafon de cognac rayé de lignes transversales dont chacune indiquait un petit verre.

Henri Savanne examinait avec intérêt les ouvriers attablés, dont quelques-uns offraient à ses yeux d'observateur des types originaux et curieux.

La porte qui mettait en communication la grande salle et le couloir couduisant aux chambres de l'hôtel garni s'ouvrit lentement, et la mère Aubin parut, le visage bouleversé, tenant par la main la petite Marthe dont la poitrine se soulevait, contractée par des spasmes douloureux, et dont les joues étaient baignées de larmes.

Au moment de leur entrée toutes les conversations cessèrent et tous les regards se fixèrent sur la vieille femme et sur la petite fille que beaucoup connaissaient.

En voyant les traits décomposés de la mère Aubin et le désespoir de l'enfant, chacun comprit ce qui venait de se passer.

Une femme, une mère de famille, faisant partie de l'atelier où avait travaillé Germaine, interrogea la patronne de l'établissement.

Plus d'espoir, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle à demi-voix.

Suffoquant, la mère Aubin appuya sa main sur la tête de la petite Marthe et répondit ces mots qu'on devina plutôt qu'on ne les entendit :

Elle est orpheline.

Un sourd murmure de compassion s'éleva, puis s'éteignit, et un silence profond régna.

Catherine, commanda la mère Aubin à l'une des servantes, monte au numéro 17 et veille auprès de la pauvre femme qu'on ne peut pas laisser seule. Quand

Françoise aura déjeuné elle ira le remplacer.

Nous nous relayerons chacune à notre tour.

La servante obéit aussitôt et monta veiller près de la morte.

XIV

La sortie de Catherine provoqua une nouvelle et violente crise de désespoir de Marthe.

Maman..... ma petite maman... s'écria-t-elle avec des accents qui déchiraient l'âme... je veux la revoir, je veux veiller aussi près d'elle, moi !

Et elle tenta de s'élancer à la suite de la servante, mais prise tout à coup, d'un tremblement nerveux, épuisée, à bout de forces, elle perdit connaissance dans les bras de la mère Aubin qui, toute émue, s'était rapprochée vivement pour la soutenir.

Le brave femme s'assit et étendit sur ses genoux l'enfant inanimée pour lui donner des soins.

Elle souffre tant ! Elle a tant pleuré, la pauvre mignonne ! dit-elle..... sans compter qu'elle est si délicate, si impressionnable, une véritable sensitive quoi... Cet évanouissement était à prévoir.

Ah ! la pauvre chérie, murmura Mme Véronique, on peut dire qu'elle aura connu le chagrin de bonne heure, celle-là...

Magloire le Manchot, qui depuis l'arrivée de Marthe et de la mère Aubin semblait réfléchir profondément, redressa tout à coup la tête et se leva.

Mes amis, dit-il d'une voix que l'attendrissement rendait moins ferme qu'à l'ordinaire, voulez-vous m'écouter une seconde.

Tous les yeux se tournèrent vers l'ancien soldat de marine.

Oui, oui, prêtres, on vous écoute, répondit-on.

Il s'agit de la mère de cette pauvre petite, commença le joueur d'orgue en désignant Marthe évanouie. C'était une travailleuse comme nous tous, une digne créature dont la vie a été pleine de déceptions, de misère et de souffrances

Le courage ne lui manquait pas, mais la force, et elle a succombé sous le fardeau trop lourd ! Elle faisait partie de notre famille, cette grande famille du peuple de tous les dévouements. Il y a ici des pères et des mères qui me comprendront. Parmi les gens de cœur qui m'écourent pas un ne refusera de contribuer à une œuvre de solidarité généreuse... Camarades, il s'agit de faire une bonne action.

Le Manchot s'interrompt.

Un grand vieillard à barbe blanche qu'on appelait le père Simon prit la parole.

Dis-nous ce que tu penses, Magloire, fit-il d'un ton grave, chacun te connaît ici, on sait que si tu donnes un conseil il sera écouté et on le suivra.

Oui, oui, on le suivra, appuyèrent les clients de la mère Aubin.

Magloire reprit :

Donc, une pauvre femme vient de mourir toute jeune, victime de la vie, laissant sa petite fille seule au monde et sans ressources. Nous savons tous ce que la brave patronne, Mme Aubin, a fait pour la mourante avec une bonté que rien ne lase, que rien n'épuise, mais elle ne peut pas tout faire, et d'ailleurs elle ne refusera pas de nous associer à sa charité. Pas plus que nous ne voudrions pour la morte de la fosse commune, la fosse sans indications, le pêle-mêle des cadavres, cet ouvrage à la mort ! Comme elle, nous voudrions que la petite orpheline puisse reconnaître l'humble sépulture où sa mère dormira pour toujours. Camarades, unissons-nous pour acheter à germaine une tombe, une tombe où nous placerons une croix devant laquelle Marthe ira pleurer et prier en disant :

Les pauvres n'abonnent pas les pauvres !

En écoutant parler Maloïre, les femmes pleuraient.

Les hommes approuvaient de la tête et déjà mettaient la main à leur poche pour en tirer l'obole que le joueur d'orgue leur demandait d'une façon si touchante.

Il reprit :

Que chacun donne ce qu'il voudra, ce qu'il pourra, je vais faire la quête.

Et, après avoir mis deux pièces de cinq francs dans son bonnet de fausse loutre, Magloire passa au milieu des tables.

Henri Savanne, profondément ému, donna vingt francs.

Mme Aubin, la même somme.

La mère Véronique dix francs.

Les servantes, sanglotant comme des Madeleines, vidèrent leurs poches.

Toutes les mains se tendaient vers le quêteur, pressées de verser leur offrande.

Un seul homme n'avait rien donné et confus, il baissait la tête.

C'était Vide-Gousset le mécanicien, si promptement et si prestigieusement soulagé par Henri Savanne quelques instants auparavant.

Magloire s'arrêta devant lui.

— Eh ! bien, camarade — lui dit-il — serais-tu le seul qui ne m'ait pas compris, ou trouves-tu que j'ai tort de faire ce que je fais ?

— Je m'appelle *Vide Gousset*, — répliqua l'ouvrier avec un embarras manifeste, en tapant sur les poches de son gilet qui ne rendirent aucun son métallique — et je suis bien nommé..... — Toujours vide, mon gousset... — je n'ai pas un rotin !

— Ce n'est point une raison.....

— Comment ?

Combien veut-tu mettre ? Je t'avancerais la somme, tu me la rendras plus tard.

Non, non, pas d'emprunt pour ça, fit vivement l'ouvrier, ça me porterait malheur et puis, je dois déjà de tous les côtés je ne pourrais peut-être pas vous rembourser.

On peut tout ce qu'on veut.

Non. Je suis un ivrogne, j'aime trop la bouteille et je bois tout ce que j'ai. Le samedi je touche ma paie, et le lundi plus un radis *Nid de brisis*, les mastroquets ont vidé mes poches ! Ah ! si j'avais moins bu, pour arroser une aune de boudin la nuit du réveillon, j'aurais assez de monnaie pour faire comme vous, et je vous prouverai que je ne suis pas un sans-cœur.

On le sait de reste ! s'écria un ouvrier

et chacun de nous est prêt à mettre pour toi ce que tu voudras.

Je vous répète que je refuse d'emprunter ! répliqua Vide-Gousset, têtue comme une mule.

Cependant,

Ah ! sut ! ! quand j'ai dit non, c'est non !

A peine venait-il d'achever cette phrase qu'il se frappait le front comme pris d'une inspiration soudaine.

Pas d'emprunt, continua-t-il en s'adressant à Magloire. Mais ça change.

Un échange ? répéta le joueur d'orgue.

Oui.

Et fouillant la poche de sa vareuse de travail, le mécanicien en tira un vieux portefeuille avachi, grasseux, dans lequel il prit un papier bleuâtre, plié en deux, qu'il tendit à Magloire.

Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda ce dernier en riant. Un billet de cinquante francs ?

— Non. — Un billet de loterie..... de la grande loterie de l'Orphelinat des Arts, j'ai pris ça un jour que j'avais un rude coup de sirop et que je ne savais pas ce que je faisais.... Ça vaut vingt ronds et on court le risque de gagner un des gros lots... Il y en a trois, un de cinq mille, un de dix mille et un de cinquante. Ah ! chouette, celui-là ! Mets vingt sous pour moi dans ta calotte et prends le billet. Il sera à toi, et si tu piges un lot, tu sais, tant mieux pour toi, tu ne l'auras pas volé, mon petit Magloire.

Le manchot repoussa le billet que Vide-Gousset lui tendait.

Garde cela, lui dit-il, je mets vingt sous pour toi.

Jamais de la vie ! glapit l'ouvrier en se démenant comme un diable dans un bénitier. Prends le billet ou je croirai que tu me méprises et que tu me regardes comme un propre-à-rien parce que je suis un boit-sans-soif.

Allons, entêté, donne-le donc, ton billet de loterie, et si je gagne le gros lot,

Le mécanicien ne laissa pas Magloire achever la phrase commencée.

Devant sa pensée, il s'écria :

Je ne veux pas de partage ! Je boirais tant et je m'en ferais crever ! Le billet est à toi, et le lot aussi, si tu le gagnes.

Au moins tu ne refuseras pas que je te paye un bon diner.

Ah ! quant à ça, je veux bien ! Quel le culotte, mes enfants, quelle culotte ! Magloire mit vingt sous dans sa toque et compta l'argent de la collecte.

Il annonça la somme :

Cent vingt-sept francs !

On battit des mains.

Merci, camarades, dit le manchot, vous êtes tous de braves gens ! Avec cela nous pourrions acheter au cimetière de Saint-Ouen une concession temporaire, faire mettre un entourage à la tombe, faire dire une messe, placer sur la fosse une croix et une couronne de perles blanches avec cette inscription en perles noires : *Les ouvriers des usines de Saint-Ouen à leur sœur, une pauvre ouvrière.*

On entourait le joueur d'orgue.

Chacun voulait le remercier d'avoir eu cette pensée charitable à laquelle il avait associé les ouvriers des fabriques de Saint Ouen.

Ah ! qu'il est grand, qu'il est bon le peuple, le vrai peuple, le peuple des travailleurs, quand une âme généreuse lui montre le chemin de ce qui est bon et grand, et comme il le suit docilement ce chemin, quand il ne se laisse pas égarer par les sectaires et les révoltés, ses pires ennemis.

Henri Savanne tendit la main à Magloire.

Vous êtes un honnête homme, un brave cœur, dit-elle.

Le Manchot, confus, ne savait comment échapper aux félicitations dont on l'accablait.

Il trouva cependant un biais pour couper court aux effusions des ouvriers.

Oui, ce que nous avons fait, est bien fait, reprit-il. C'était notre devoir. Mais nous n'avons pensé qu'à la mère morte. Il reste l'enfant vivante, l'orpheline est seule au monde.

Et il désignait la petite Marthe que les soins touchants de Mme Aubin et

de la mère Véronique rappelaient lentement à elle.

Ça c'est vrai, fit Simon, le vieillard à barbe blanche. Il faut penser à elle aussi.

Qu'est-ce qu'elle va devenir, la pauvre gosse ? demanda une voix.

Une femme murmura :

Vous ne devez pas oublier qu'il y a de l'Assistance publique.

La gardienne de l'usine de Richard Vernière avait écouté ce colloque.

Lorsqu'elle entendit parler de l'Assistance publique elle fit un haut-le-corps et prit la parole.

Oh ! non ! non ! pas cela ! dit-elle en serrant la fille de Germaine contre sa poitrine.

Cependant, insista la femme qui venait d'émettre son opinion.

Non ! répéta Véronique avec obstination. Ne parlez pas, ne parlez jamais de confier un enfant à l'Assistance publique lorsque quelqu'un peut l'adopter. Ce n'est pas que je blâme l'institution des enfants assistés. Au contraire. Elle est nécessaire. Elle fait aux tout à fait abandonnés la charité de la vie. Mais elle ne leur offre pas d'affection. C'est l'aumône administrative et pas autre chose. L'Assistance publique assure l'existence de ses pupilles, mais elle ne peut pas les initier aux joies de l'enfance. Elle les parque dans des maisons où la règle est rigide, où règne peut-être l'esprit de justice, mais où ne peut pénétrer l'esprit de famille.

Maman Véronique étendit la main vers Marthe et poursuivit :

Est-ce que l'Assistance publique pourrait élever cette orpheline comme l'élèverait une femme, veiller sur elle comme une mère d'adoption qui l'aimerait autant que si elle était vraiment sa fille issue de son sang, faite de sa chair ?

Ma fille ! ajouta-t-elle d'une voix assourdie, j'en avais une, moi ! je l'ai perdue.

J'élèverai celle-ci, je l'entourerai de soins, de caresses de tendresse. Elle me rappellera mon enfant.

Puis, tout bas, mentalement.

Et Dieu me permettra de veiller sur

elle mieux que je n'ai veillé sur ma fille.

Les silencieux de Mme Aubin se regardaient, se demandant s'ils devaient approuver ou désapprouver ce qu'ils venaient d'entendre, et si l'humble gardienne de l'usine Vernière agissait avec prudence en se substituant à la puissante Assistance publique.

La mère Véronique se méprit sur le sens de ces regards.

Est-ce que vous croyez qu'on peut m'empêcher d'adopter cette enfant, demanda-t-elle.

Et comme personne ne répondait, elle reprit, en s'adressant au fils de Gabriel Savanne :

Monsieur Henri, vous qui avez étudié beaucoup, vous devez savoir cela, vous.

Voulez-vous me le dire ?

Il faudra vous adresser au commissaire de Saint-Onen, ma bonne madame Véronique, répliqua le jeune homme, et lui faire part de votre charitable résolution ; il vous indiquera la marche à suivre pour mettre à exécution ce projet qui, je n'en doute pas, aura son approbation, si vous prouvez que vous êtes en état de subvenir à tous les besoins de cette enfant.

Je gagne assez bien ma vie pour la nourrir, l'habiller et la faire instruire.

Oh ! quant à ça, oui, appuya la patronne du restaurant, vous êtes une bonne et digne femme, madame Véronique, et si pour élever la miochette vous avez besoin qu'on vous aide, eh ! bien ! la mère Aubin sera là !

— Et Magloire aussi, comptez-y ! ajouta le joueur d'orgue.

En ce moment l'évanouissement de Marthe cessa et l'enfant reprenait position d'elle-même.

Elle jeta autour d'elle un regard étonné, se demandant où elle était, puis le souvenir se réveilla tout à coup dans son esprit, elle pensa à sa mère.

Maman, Maman, fit-elle avec une sorte d'égarement.

En entendant cette voix douloureuse Véronique tressaillit et entoura Marthe de ses bras.

Ma pauvre, chérie, lui dit-elle, n'ap-

pelle plus ta mère, tu sais bien qu'elle ne peut pas te répondre.

Je le sais bien. Je le sais bien, balbutia l'enfant avec des sanglots. Je sais bien qu'elle ne m'entend plus ma petite mère, qu'elle ne me répondra plus, plus jamais. Je sais bien qu'elle est morte.

Brusquement, avec un élan de cœur indicible, avec une émotion profonde, Véronique demanda :

Veux-tu que je devienne ta maman moi ?

XV

En entendant cette question inattendue :

Veux-tu que je devienne ta maman, moi ?

Marthe leva ses grands yeux bleus humides sur la gardienne de l'usine.

C'était la première fois qu'elle voyait Véronique.

Elle sentit en elle une secousse étrange et mystérieuse.

Vous, ma maman, balbutia-t-elle.

Oui, moi, ma chère petite. Tu ne peux rester seule, et si tu veux je te prendrai avec moi. Je t'aimerai de tout mon cœur. Je t'élèverai, tu grandiras auprès de moi et je veillerai sur toi comme une bonne mère.

La voix de la vieille femme produisait sur l'enfant la même impression bizarre qu'avait produite un instant auparavant son regard.

Mais je ne vous connais pas, moi, madame, murmura-t-elle.

Je t'apprendrai à me connaître et à m'aimer, répondit Véronique.

Et vous ne m'empêcherez pas de penser à ma pauvre petite mère que je ne verrai plus ?

C'est moi qui te parlerai d'elle et qui t'empêcherai de l'oublier, ma chérie.

Oh ! je ne l'oublierai jamais ! jais !

Et de nouveau les larmes de l'enfant jaillirent.

Véronique reprit :

Nous prions toutes les deux pour elle, et nous porterons souvent une cou-

ronne ou un bouquet sur sa tombe. Voyons, veux-tu que je remplace ta petite mère ?

Si absorbée qu'elle fût dans sa douleur Marthe se sentait attirée irrésistiblement par la brave créature qui lui parlait.

Oui, fit-elle au milieu de ses sanglots oui, je veux bien, si vous m'aimez comme elle m'aimait.

Et subissant une nouvelle crise, elle retomba évanouie dans les bras de Véronique.

Cette scène profondément touchante avait ému tous les cœurs, et tout les yeux étaient humides.

Voyons, voyons, ce n'est pas tout ça fit la mère Aubin en essuyant ses paupières, il faudrait songer à aller à la mairie déclarer le décès, s'entendre avec l'entrepreneur des pompes funèbres. Voir M. le curé, et faire faire des lettres. C'est un homme qui devrait se charger de ça.

Magloire, dirent deux ou trois voix,

—Oui, mes enfants, je m'en charge, répondit le manchot. Je vais m'occuper de tout et rien ne sera oublié, je vous le garantis. Mais pour faire la déclaration de décès, Mme Aubin, il me faudrait des papiers constatant l'identité de la morte, au moins son acte de naissance.

—J'ai tout ce qu'il faut, répondit la patronne en fouillant la poche de sa robe pour y prendre des papiers que Germaine avait remis un instant avant sa mort. C'est l'acte de naissance de la mère et aussi celui de la petite. Voici ce qu'il te faut, mon brave garçon.

Dans l'usine où elle travaillait, à l'hôtel Aubin, au restaurant, on ne savait de la morte que le nom de Germaine.

Un sentiment de curiosité, bien naturel en somme, s'éveilla dans tous les esprits.

Magloire alla sans doute faire connaître le nom de famille de la petite Marthe et de sa mère.

Le manchot avait déplié l'un des papiers timbrés, une copie d'acte de l'état civil délivré par le maire du neuvième arrondissement de Paris.

Il le parcourut des yeux.

C'est bien cela, dit-il ensuite. Voici l'acte de naissance de la mère, Germaine-Cenise Sollier, née à Paris 1865.

Malgré toute l'attention qu'elle mettait à secourir la petite Marthe, aidée par la Marie, la mère Véronique avait écouté Magloire.

En entendant ces noms, prononcés par le joueur d'orgue : Germaine-Denise Sollier, elle se dressa, comme mue par une puissante décharge électrique, abandonnant l'orpheline aux bras de la servante.

Son visage était devenu livide, tout son corps tremblait. Ses yeux, demeurément agrandis, effrayants d'expression se fixèrent sur le manchot, et ses lèvres frémissantes murmuraient :

Germaine, Denise, Sollier.

Magloire pour...

Fille légitime de Pierre Sollier et de Véronique Dupont.

Véronique égarée titubant comme si elle était ivre, s'élança vers le manchot.

Vous avez dit, fit-elle d'une voix brisée par l'émotion, vous avez bien dit : Germaine, Denise, Sollier, fille de Pierre Sollier et de Véronique Dupont ?

Mais oui, parfaitement, répondit Magloire, c'est l'acte de naissance de la mère de la petite.

Et il désignait le papier dont il venait de lire le contenu.

La gardienne de l'usine le lui arracha des mains, et se soutenant à peine, les regards affolés, elle parcourut l'acte de l'état civil, et lut à son tour, à haute voix :

Germaine, Denise, Sollier, fille légitime de Pierre Sollier et de Véronique Dupont, née à Paris, le 19 décembre 1865.

Une exclamation terrible s'échappa de son gosier.

Germaine Sollier ! s'écria-t-elle née en 1865, mais c'est Germaine. C'est ma fille. Ma fille disparue ! C'est mon enfant que j'ai tant cherchée, que j'ai tant pleurée, et cette chère mignonne créature poursuivit-elle en étendant la main vers Marthe, cet ange du bon Dieu est ma petite-fille. Je vous dis que Ger-

maine était ma fille, ma fille, entendez-vous, et je la retrouve aujourd'hui, je la retrouve morte ! Oh ! ma fille ! ma fille !

Elle s'approcha de Mme Aubir.

Vous m'avez comprise, n'est-ce pas ? poursuivit-elle en lui saisissant les mains. Celle que vous avez soignée, secourue, celle à qui l'on vient de faire la charité d'une tombe, était mon enfant. Conduisez-moi près d'elle, que je la voie, que je l'embrasse, avant qu'on la cloue dans son cercueil. Oh ! ma fille, ma pauvre fille ! Tu vivais près de moi et je ne savais pas et je ne t'ai pas revue vivante.

La pauvre mère semblait folle.

Elle s'élança vers Marthe toujours élanimée, la prit dans les bras de la servante et la couvrit de baisers.

Soigne-la bien dit-elle à la Marie. Veille bien sur elle ! je reviens. C'est l'enfant de ma fille ! Voilà donc pourquoi mon cœur me poussait vers elle, pourquoi je l'ai aimée rien qu'en la voyant.

Véronique s'interrompit tout à coup. Une pensée douloureuse venait de traverser son cerveau fiévreux.

Mais son père ! son père à elle ? Pourquoi n'est-il pas là ? se demanda-t-elle.

Pourquoi n'est-il pas près de la fille vivante et près de la mère morte ?

Et courant à Magloire :

— L'acte de naissance de ma petite-fille ! lui demanda-t-elle. Donnez-le moi je veux savoir le nom de l'homme qui abandonne ainsi sa femme et son enfant.

Le manchot avait lu l'extrait des actes de l'état civil concernant la petite Marthe.

Il hésitait à le remettre à la grand-mère.

— Ah ! donne-moi ! donne-le-moi s'écria Véronique frémissante.

Magloire ne pouvait refuser.

Il le lui tendit.

D'une main tremblante, elle déplia le papier timbré, et elle lut :

" Marthe Sollier, fille de Germaine-Sollier et de père inconnu. "

Un cri de colère et d'indignation s'échappa de son gosier.

Oh ! les lâches ! les lâches ! fit-elle ensuite, les dents serrées, la voix sifflante, ils déshonorent, renient leurs enfants, les laissent mourir de faim et de désespoir, et ne sont même pas là pour leur fermer les yeux et les conduire au cimetière. Ah les lâches, les misérables. Et prenant Mme Aubin par le bras :

Conduisez-moi, lui dit-elle. Sa mère au moins sera près d'elle et lui rendra les derniers devoirs.

La patronne sortit avec elle de la salle du restaurant, laissant les clients sous le coup de l'émotion profonde causée par cette scène poignante.

C'est à peine si Véronique pouvait se soutenir en franchissant le seuil de la chambre mortuaire où reposait sa fille.

Ses jambes ployaient sous elle et son cœur lui semblait trop à l'étroit dans sa poitrine.

En la voyant entrer avec Mme Aubin, Catherine, qui priait auprès du lit, se retira un peu à l'écart.

La gardienne de l'usine fit quelques pas en chancelant, et ses regards noyés de larmes se fixèrent sur le visage amaigri et d'une pâleur d'ivoire de celle qui était sa fille.

A lors éclatèrent les sanglots qui l'étrouffaient.

Elle vint s'écrouler auprès de la couche funèbre tendant les bras vers son enfant.

Germaine, Germaine, ma Germaine ma fille répétait-elle avec de sourds gémissements, oh ! ma pauvre fille.

Et soulevant dans ses mains la tête de la morte elle appuya ses lèvres sur le front glacé.

Longtemps elle prolongea ce baiser maternel.

Fallait-il donc la retrouver ainsi ? bégayait-elle, éperdue. La retrouver morte, tuée par la fatigue, par les privations, par le chagrin ? Dieu est donc sans pitié pour ces malheureuses enfants, trompées, abandonnées ? Dieu ne punit donc pas ceux qui les trompent et qui les abandonnent ? Oh ! comme je le hais, l'infâme qui m'a volé et qui m'a tué ma fille !

Le temps passait.

La porte de la chambre de Germaine s'ouvrit lentement et Magloire parut.

— Madame Sollier.....—fit-il à voix basse.

La mère Aubin et Véronique se retournèrent pour voir qui venait de parler.

En reconnaissant le joueur d'orgue les sanglots de la mère de Germaine redoublèrent.

—Voilà ma fille... Ma pauvre enfant... fit-elle en étendant la main sur le cadavre.

Magloire s'avançait vers elle.

—Courage, madame Véronique, lui dit-il, le coup est rude, je le comprends, votre chagrin est immense, c'est naturel ; mais vous êtes de celles qui ne doivent point se laisser abattre par le désespoir. Vous avez su résister aux chagrins de votre vie. Vous êtes assez forte pour ne point succomber sous le choc de ceux qui vous arrivent, si terribles et si imprévus qu'ils soient ! Vous ne devez pas oublier que vous avez des devoirs à remplir madame Sollier.

—Quel autre devoir ai-je à remplir que celui qui me retient auprès de ma fille morte ? murmura la gardienne de l'usine.

On vous attend.

On m'attend ?

L'heure de la rentrée des ouvriers de M. Richard Vernière est sonnée depuis longtemps. Vous avez fermé la porte de l'usine en venant chez Mme Aubin, et pour que les ouvriers puissent rentrer.

—Oui, vous avez raison, le devoir, dit-elle. Mais on me pardonnera bien de l'avoir oublié pendant quelques instants, quand on saura pourquoi.

Elle se pencha encore sur le cadavre et embrassa de nouveau, le front de Germaine en murmurant :

Je reviendrai.

Ensuite faisant un héroïque effort pour imposer momentanément silence à sa douleur, elle dit tout haut :

Il ne faut penser maintenant qu'au devoir de mère.

Puis elle suivit Magloire et Mme Aubin.

Françoise, l'une des servantes du res-

traurant monta veiller le corps à la place de Catherine.

Dois-je toujours m'occuper des démarches à faire ? demanda disorètement le joueur d'orgue à Véronique.

Oui, mon ami, oui, mon bon Magloire, répondit celle-ci en serrant l'unique main du manchot, il ne m'est pas permis de refuser l'aumône qu'on a faite à mon enfant morte, acceptons les choses comme elles sont ! Mais n'épargnes rien je veux que Germaine soit conduite honorablement au cimetière, vous me rendrez compte ensuite de ce que vous aurez fait, n'est-ce pas mon bon Magloire ?

Et le plus promptement possible, madame Sollier, comptez-y !

En bas la petite Marthe avait pour la seconde fois repris possession d'elle-même.

Mais avec sa nature de sensitive et nerveuse à l'excès, l'enfant, après avoir subi des émotions au-dessus de sa force et de son âge, était littéralement érasée.

Les pulsations de son poulx indiquaient une fièvre violente et l'épuisement amenait à sa suite une somnolence irrésistible.

Mme Aubin, connaissant de longue date la délicatesse de l'enfant, se rendit compte aussitôt de son état.

— Il faut absolument qu'elle puisse dormir, dit-elle à Véronique. Allez à l'usine, madame Sollier. Je vous porterai l'enfant tout à l'heure.

La gardienne n'avait aucune objection à le faire.

L'heure pressait.

Depuis plus de vingt minutes les ouvriers attendaient à la porte de l'usine.

Parmi eux se trouvaient les dessinateurs, le caissier, et Claude Grivot, auxquels on avait expliqué les motifs de l'absence de Véronique.

Lorsqu'elle arriva personne n'eut seulement la pensée d'élever la voix pour se plaindre.

On compatissait à son malheur.

Elle s'exousa auprès du caissier qui représentait le patron, ouvrit la porte, et la rentrée dans les ateliers s'accomplissait.

Chacun reprit son poste de travail.

Depuis trois ans que Véronique était au service de M. Vernière, jamais le moindre relâchement ne s'était produit dans ses habitudes et dans l'accomplissement de ses devoirs.

Douce et bonne, polie avec tout le monde, elle avait su conquérir l'affection et le respect.

— Le patron ne lui en voudra pas, j'en suis bien sûr, avait dit le caissier. La raison de l'oubli de la pauvre femme est trop légitime pour qu'il montre les dents. Il en sera quitte d'ailleurs pour les quelques pièces de cent sous que ce retard lui coûtera, et il n'est point pincé, le patron.

C'était aussi l'opinion de Claude Grivot qui savait combien Richard Vernière estimait la gardienne.

XVI

Après la rentrée des ouvriers, Véronique avait refermé la porte de l'usine.

Elle s'occupa immédiatement de dresser dans sa chambre, à côté du sien un lit pour sa petite fille, et elle revêtit un costume de deuil qu'elle conservait dans sa garde-robe ; les modestes vêtements noirs avec lesquels elle avait porté jadis le deuil de son mari.

Alors, débarrassée des soins matériels, pouvant s'abandonner librement à ses pensées douloureuses, elle vint en pleurant s'asseoir dans la loge afin d'être à même de veiller aux exigences du service.

Deux heures étaient sonnées depuis quelques minutes à l'horloge de l'usine.

Un léger coup de sonnette arracha la pauvre femme à ses sombres réflexions.

Elle tira le cordon et, se levant, s'avança jusqu'au seuil de la loge.

La porte donnant sur la rue Hardoin s'ouvrit.

Un homme jeune homme encore et très confortablement vêtu entra.

Après avoir refermé la porte derrière lui il salua légèrement la gardienne.

— Vous désirez, monsieur ? demanda celle-ci en regardant avec attention le visiteur qu'elle ne connaissait pas.

Voir M. Richard Vernière, répondit-il.

S'agit-il de commandes, de travaux pour l'usine ? Dans ce cas, vous pourriez.

C'est à M. Vernière lui-même que je désire parler, interrompit le nouveau venu.

M. Vernière est absent.

Absent ! à deux heures de l'après-midi ! fit le visiteur avec un accent très marqué d'incrédulité.

La pauvre Véronique se trouvait dans un état d'énervement facile à comprendre. La réplique qui venait de lui être faite lui déplut à tel point que, se départissant de sa politesse habituelle, elle répondit d'un ton presque brutal :

Si je vous le dis c'est que cela est ! je n'ai pas l'habitude de mentir !

Soit ! je veux bien vous croire M. Vernière est absent, mais sans doute son absence ne durera pas toute la journée ?

Non, monsieur.

Savez-vous à quelle heure il doit rentrer ?

M. Vernière, en sortant, m'a dit qu'il rentrerait dans l'après-midi, mais il n'a précisé aucune heure.

Puis-je l'attendre en visitant l'usine ?

Non, monsieur.

Pourquoi donc ?

Parce que c'est défendu.

Singulière défense ! Quelle en est la raison ?

J'exécute ma consigne, monsieur, et n'ai pas à chercher le motif ! Si vous êtes pressé, il y a là M. Prieur, le caissier, qui pourra vous répondre.

Je vous répète que c'est à M. Vernière seul que je veux parler.

Alors, monsieur, vous serez obligé de revenir.

C'est ce que je ferai.

La gardienne rouvrit la porte.

Je reviendrai dans une heure, ajouta l'étranger après avoir jeté un regard du côté des ateliers.

Si rapide qu'eût été ce regard, il lui avait suffi pour apercevoir un homme qui semblait guetter par l'entrebailllement d'une porte.

Cet homme était Claude Grivot.

Fâcheux contre-temps ! murmura une

fois dans la rue, le visiteur évincé en qui nos lecteurs ont certainement reconnu, ou plutôt deviné le frère de Richard Vernière que le contremaître était venu attendre à la gare de l'Est au moment où il arrivait de Berlin.

La porte de la rue Hardouin se referma, et Véronique rentra dans sa loge. Quelques minutes s'écoulèrent, puis on sonna de nouveau.

Cette fois, c'étaient madame Aubin amenant Marthe à sa grand-mère, et Magloire venant rendre compte des démarches faites par lui.

Véronique s'empressa de coucher sa petite-fille, prise d'une fièvre assez violente, et revint auprès du manchot.

L'acte de décès de la pauvre Germaine avait été enregistré.

Le médecin de la mairie, qu'on appelle vulgairement le médecin des morts, passerait dans la journée à l'hôtel Aubin, d'où il enverrait son permis d'inhumer à l'administration des pompes funèbres.

Les obsèques pourraient avoir lieu le lendemain à quatre heures, heure indiquée par le curé de Saint-Ouen.

Un commis de pompes funèbres apporterait dans une heure les lettres de faire part.

Véronique remercia le brave Magloire qui resta à sa disposition pour le cas où elle aurait encore besoin de ses services.

Mme Aubin se retira.

Le manchot, comme tous les gens qui ne sont pas gauchers de naissance, écrivait mal de la main gauche, mais enfin il écrivait lisiblement.

Il demanda à Mme Sollier s'il ne lui conviendrait pas d'établir une liste des personnes qu'elle voulait convier aux obsèques.

Elle répondit affirmativement et sous sa dictée il dressa la liste.

Au moment où il achevait cette besogne, une des servantes de Mme Aubin accourut prévenir que le médecin des morts venait d'arriver.

Magloire qui devait porter à la mairie le permis d'inhumer, se rendit immédiatement à l'hôtel.

Véronique resta seule, et de nouveau s'absorba dans sa douleur.

Tout à coup la porte de la rue Har- doin s'ouvrit sans qu'on eût sonné et li- vra passage à Richard Vernière qui, pos- sédant une clé de cette porte, s'en était servi comme de coutume.

En l'apercevant, Véronique se pré- senta à lui, vêtue de deuil, et les yeux rouges de larmes mal essuyées.

Absorbé par ses affaires, l'industriel ne s'aperçut pas tout d'abord des chan- gements survenus dans le costume et la physionomie de la gardienne.

Croyant qu'elle désirait lui rendre compte de quelque chose qui s'était pas- sé à l'usine pendant son absence :

Vous avez à me parler, madame Vé- ronique.

Oui, monsieur, balbutia la brave fem- me. J'ai à vous demander pardon d'avoir manqué à mon devoir ici.

Richard Vernière fit un geste d'éton- nement.

Manqué à votre devoir ici, ! répéta-t- il.

Oui monsieur.

En quoi ?

J'étais absente de ma loge au moment de la rentrée des ouvriers. La porte é- tant fermée ils ont attendu vingt minutes au moins; c'est du temps que je leur fais perdre.

La faute est grave, en effet, madame Véronique, répliqua sévèrement Ri- chard Vernière. Ce ne sont pas les ou- vriers qui souffriront de cette faute, c'est moi c'est ma caisse, car le temps perdu représente de l'argent ! Je ne comprends pas cette absence de votre part à l'heure où vous deviez être là pour surveiller la rentrée ! Quel motif grave pouvait em- pêcher de faire votre service ?

Mme Sollier éclata en sanglots et ca- cha son visage dans ses mains.

Alors seulement Richard Vernière a- perçut les vêtements de deuil qu'elle portait.

Il s'approcha d'elle.

Voyons, fit-il d'un ton plus doux, que s'est-il passé ? Quelque nouveau mal- heur vient-il de vous atteindre ?... Vous êtes entièrement vêtue de noir... Vous n'étiez pas ainsi ce matin et vous pleu-

rez. Vous avez donc perdu une person- ne de votre famille.

Ma fille... ma fille bégaya la pauvre mère à travers ses sanglots.

Votre fille qui vous avait quitté, m'a- vez-vous dit, pour suivre un inconnu qui l'aura sans doute trompée lâche- ment et abandonnée.

Oui, ma Germaine.

Et vous avez retrouvé sa trace ?

Je l'ai retrouvée elle-même... ici... à Saint-Ouen. Mais je l'ai retrouvée morte à l'hôtel garni de Mme Aubin, qu'elle habitait avec sa fille.

Sa fille !

Ma petite-fille à moi, une enfant de sept ans et demi. Elle est là-haut, dans ma chambre, monsieur Vernière, un peu malade. Elle a tant de chagrin d'avoir perdu sa mère, la pauvre orpheline.

Brutal souvent, mais plein de cœur, nous l'avons dit, l'industriel fut profon- dément touché par l'immense douleur de Véronique qu'il tenait en haute esti- me.

En l'acceptant comme gardienne de l'usine à la recommandation pressante d'un de ses amis, il l'avait questionnée sur son passé et Véronique s'était dit qu'elle ne devait rien lui cacher.

Voilà comment il connaissait le dé- part de Germaine avec un amant.

Depuis cette époque, Mme Sollier s'é- tait toujours montrée digne de la con- fiance qu'il lui témoignait.

Si aujourd'hui—pour la première fois —elle venait de manquer à son devoir, ce dont elle s'accusait humblement,—il comprenait le motif trop légitime de cette faute.

Sa colère tomba brusquement.

—Du courage, ma pauvre Véronique, fit-il avec bonté, et apprenez-moi dans quelles circonstances vous avez retrou- vé l'enfant que vous pensiez ne jamais revoir.....

Mme Sollier mit Richard Vernière au courant de la situation en lui racontant ce que nos lecteurs savent déjà.

L'industriel approuva, comme elle méritait de l'être, la conduite des ou- vriers, et prodigua des paroles de con- solation à la pauvre mère si cruelle- ment éprouvée.

Je voudrais pouvoir vous autoriser à retourner auprès de votre fille,—ajouta-t-il,—mais il est impossible d'abandonner la loge, et je n'ai personne en ce moment pour vous remplacer.

—Oh ! monsieur—s'écria Véronique ne vous inquiétez point de cela.—Je ne consentirais pas à ce qu'on me remplace.

—Je vous demanderai seulement la permission de quitter ma loge après la fermeture des ateliers lorsque personne n'aura plus ni à sortir ni à rentrer.

—Je vous le permets Véronique—répondit Richard Vernière.—Thérèse, ma servante, viendra au besoin veiller sur votre petite-fille pendant votre absence.

—Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur.

L'industriel allait se retirer.

Il se ravisa.

C'est demain qu'on conduit au cimetière votre pauvre fille Germaine ? demanda-t-il.

Oui, monsieur.

L'heure des obsèques ?

Quatre heures.

C'est bien.

Il quitta la loge et se rendit dans son cabinet de travail où le caissier vint le trouver aussitôt pour lui rendre compte de ce qui s'était passé.

Dès les premiers mots de l'employé, l'industriel lui coupa la parole.

Je sais, je sais, fit-il. Attendez un instant, je vais vous dire ce que j'ai résolu à ce propos.

Il frappa sur un timbre.

Le garçon de bureau qui se trouvait dans la pièce voisine se présenta aussitôt.

Passer dans les ateliers, lui commanda Richard Vernière, et prier les contremaîtres de venir tout de suite dans mon cabinet, je les attends.

Le garçon de bureau se hâta d'obéir aux ordres du patron, et cinq minutes plus tard les chefs de service étaient réunis devant lui.

Mes amis, leur dit-il, un fait regrettable s'est produit en mon absence. Vous avez dû attendre plus de vingt minutes à la porte de l'usine pour reprendre vos

travaux. Vous prévienâtes les ouvriers sous vos ordres que ces vingt minutes leur seraient comptées comme s'ils avaient été présents à l'atelier à l'heure réglementaire.

“ Je connaissais la cause déterminante de cet incident, et je connais aussi la façon dont vous vous êtes tous conduits au restaurant de la mère Aubin.

“ Je n'ai point à vous complimenter, je dirai seulement que vous avez agi comme des gens de cœur que vous êtes.

“ C'est demain à quatre heures que l'on conduira au cimetière la fille de la brave femme dont j'ai pu apprécier les qualités rares depuis qu'elle est à mon service.

“ Vous suivrez le convoi, et les heures que vous et vos ouvriers passerez hors de l'usine en cette occasion seront payées comme heures de présence.

“ Vous vous souviendrez de cela, Prieur, ajouta l'industriel en s'adressant au caissier. Je tiens à ce que tout le personnel assiste aux funérailles qui se feront demain.

Au nom des ouvriers et employés de l'usine une couronne sera déposée sur la tombe de la fille de Mme Sollier.

“ Et maintenant, mes amis, allez vous remettre au travail.”

XVII

Les contremaîtres et les chefs de service se retirèrent, plus émus qu'ils ne voulaient le paraître, à l'exception toutefois de Claude Grivot sur lequel aucune émotion de ce genre ne pouvait avoir prise.

Richard Vernière, d'un geste, retint le caissier.

Prieur, lui demanda-t-il, où en êtes-vous de votre inventaire et de vos comptes de fin d'année ?

J'ai terminé, monsieur, répondit l'employé.

Tout est arrêté !

Tout, provisoirement.

Matériel et marchandises ?

Absolument tout.

Le chiffre ?

Deux cent cinquante mille francs.

Bien. C'est ce que je suppose.
Richard Vernière avait pris une plume et s'appêtait à écrire sous la dictée de son caissier.

Il continua à l'interroger.

— Quelle somme avons-nous à recevoir en effets échéant fin décembre et en créances diverses, d'ici au premier janvier ?

Le caissier Prieur était doué d'une mémoire de calculateur hors ligne.

Sans l'ombre d'une hésitation, il répondit :

— Neuf cent cinquante-sept mille deux cent trois francs quatre-vingt-dix centimes, dont deux cent cinquante mille francs inscrites au compte de la marine.

La marine payera le trente, j'ai passé ce matin au ministère, vous irez encaisser vous-même. Les comtes d'effet à payer et les factures s'élèvent ?

A la somme de trois cent soixante-dix huit mille francs.

La paye approximativement, des employés et des ouvriers pour la fin du mois ?

Vingt-six mille six cents francs.

Total ?

Quatre cent quatre mille six cents.

Richard Vernière avait écrit successivement les chiffres énoncés par son employé.

Il fit l'addition.

Elle se trouvait absolument d'accord avec les calculs de tête du caissier.

A cette addition il ajouta une somme de trois mille francs en disant :

Plus trois mille francs pour les gratifications au personnel, dont nous opérons ensemble la répartition. Total général : quatre cent sept mille six cents francs à prélever sur l'encaisse de fin d'année. Notre balance donne donc à notre actif un excédent de cinq cent quarante-six mille six cent trois francs quatre-vingt-dix centimes. Allons, l'année aura été bonne, malgré le ralentissement des affaires. Je pourrai, en 1894 faire passer de la théorie à l'exécution mes inventions nouvelles.

Nous allons être obligés de garder ici une bien forte somme, fit observer le caissier.

Oui, le 30 est un samedi. Les entrées se seront terminées trop tard pour qu'il soit possible de déposer nos fonds au Crédit Lyonnais avant le mardi, 2 janvier.

C'est fâcheux.

Nous n'avons rien à craindre, mardi j'irai porter ces fonds à Paris.

Après un silence l'industriel reprit.

Avez-vous passé, comme je vous avais prié de la faire, à la Compagnie d'assurances générales.

Les polices ?

On les prépare. On viendra vous les faire signer mardi matin.

Mardi seulement ?

Oui, monsieur.

C'est un peu tard. L'assurance que je ne veux pas renouveler avec la Compagnie américaine expire le 31 décembre 1892. Le mardi suivant sera le 2 janvier 1894. Admettons qu'entre le 31 et 2 nous soyons sinistrés, je n'aurais rien à réclamer puisqu'aucune Compagnie ne serait engagée vis-à-vis de moi.

C'est vrai, monsieur, mais un incendie n'est guère à craindre, ou plutôt il est impossible avec la surveillance incessante organisée la nuit dans les ateliers.

Nous avons à côté de nous une fabrique de couleurs et vernis pleine de matières inflammables. Là est le danger.

En effet, et c'est une enquête que la Compagnie générale fait faire à ce sujet pour établir les risques, qui retarde la signature de vos polices.

Cette enquête aurait dû être menée plus promptement.

Sans contredit, mais, je le répète, selon moi le danger n'existe pas. Dimanche et lundi, jours fériés, les ateliers de la fabrique de vernis et couleurs seront fermés, de même que ceux de la verrerie qui nous touche à droite. Donc, rien à craindre.

Peu importe. Excès de prudence ne nuit jamais. Ecrivez à l'administration de la Compagnie d'assurances, prévenez-la que je la prie de tenir les polices prêtes samedi, et que j'irai à Paris exprès pour les signer.

Bon, monsieur, ce sera fait.

Merci, Prieur. C'est tout ce que j'ai.

vais à vous demander. Faites en sorte que vos comptes soient arrêtés samedi soir. Vous m'apporterez, avec les fonds en caisse, le bilan détaillé des affaires.

L'employé s'inclina et retourna prendre possession de son siège, en passant par le couloir qui mettait en communication la caisse et le cabinet de travail de Richard Vernière.

Celui-ci écrivit rapidement une lettre et sonna son garçon de bureau, après avoir mis la lettre sous enveloppe et tracé la souscription.

Jacques, lui dit-il, prenez immédiatement le tramway et portez ceci à l'administration du Chemin de fer du Nord au chef du bureau du matériel ; c'est un renseignement précis qu'il m'a demandé et que je lui donne.

Le garçon de bureau sortit pour exécuter les ordres du patron, et celui-ci resta seul se remit seul au travail.

Robert Vernière n'avait pas quitté Saint-Ouen après son court dialogue avec Véronique.

A tout prix il voulait voir son frère, et afin de ne pas se présenter une seconde fois inutilement à l'usine, il l'avait attendu près d'une heure en se promenant sur le quai de Seine, du côté de Clichy, le visage disparaissant d'une façon presque complète sous un ample cache-nez.

L'heure écoulée, supposant que Richard était de retour, il se dirigea de nouveau vers la rue Harduoin, et revint sonner à la grille, non sans une assez vive émotion qu'il dissimulait de son mieux.

Véronique ouvrit.

Du premier coup d'œil, elle reconnut le visiteur.

Quoique beau garçon et vêtu avec élégance, il ne lui semblait nullement sympathique.

M. Richard Vernière est-il rentré ? demanda Robert.

Oui, monsieur.

Je puis le voir, alors ?

Je vais monsieur, lui annoncer votre visite. Veillez me dire votre nom.

Robert tenait à ne pas se nommer.

Qui sait, s'il se faisait connaître si Ri-

chard ne refuserait point de le recevoir ?

Il voulait surprendre son frère et décider, d'après la manière dont il serait accueilli, qu'elle serait le meilleur moyen à employer pour essayer de rentrer en grâce auprès de lui.

Quoique parfaitement résolu à tenter une épreuve décisive pour en arriver là, quoique comptant sur les liens du sang, sur la nature excessivement délicate de son frère, au fond, il éprouvait un grand trouble et n'avait qu'une médiocre confiance en la réussite de sa tentative.

— M. Vernière ne me connaît pas — répondit-il.

— Raison de plus pour que je vous annonce à lui, monsieur, — répliqua sèchement Véronique.

— Dites-lui alors que je suis un représentant de la maison de l'ingénieur-mécanicien Darier, à Genève.

— Votre nom ! — insista Mme Sollier.

— Adrien Diétrich,

— Bien... — Attendez un instant, je vous prie.....

Et, après avoir refermé la porte de sa loge, Véronique se dirigea vers le corps de logis où se trouvait le cabinet de Jacques Vernière.

— Que j'arrive à mettre le pied dans la maison murmura Robert en la regardant s'éloigner et tu n'y moisiras pas longtemps, toi, vieux dogue, espèce de gendarme en jupons ! !

Après avoir frappé à la porte du cabinet du patron Véronique entra.

L'industriel l'interrogea du regard.

C'est un monsieur qui désire vous voir fit-elle. Il s'est présenté déjà pendant votre absence et il insistait beaucoup, même d'une manière désagréable.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

Il prétend se nommer Adrien Diétrich et représenter la maison Darier, de Genève.

Je n'ai point de relations avec cette maison, mais cela importe peu. Envoyez-moi son représentant, je le recevrai.

Véronique regagna sa loge et dit au visiteur :

Monsieur Richard Vernière veut bien

vous recevoir, et il vous attend. Son cabinet est au res-de-chaussée, dans le bâtiment à votre gauche.

Robert, sans répondre, se dirigea vers l'endroit indiqué.

En traversant la cour, il aperçut Clau-de Grivot, encore aux aguets.

Celui-ci attendait avec impatience et anxiété la réapparition du frère de son patron.

Il disparut.

Le nouveau venu pénétra dans le couloir conduisant au cabinet de l'industriel.

Allons, se dit-il avant de frapper à la porte, la partie que je vais jouer est sérieuse. Soyons calme, et surtout soyons adroit.

Et, bien décidé à soutenir imperturbablement le rôle, qu'il s'était tracé, il frappa deux petits coups directs contre le panneau.

La voix brève de Richard cria :

Entrez !

Robert franchit le seuil et referma la porte derrière lui.

Il se trouvait un peu dans l'ombre et, en refermant la porte, il tournait le dos à son frère.

Celui-ci ne l'avait point encore reconnu.

En se retournant pour faire face au bureau il se découvrit.

Sa figure, alors se trouva en pleine lumière.

Soudain, d'un mouvement brusque, Richard Vernière se dressa.

Une pâleur livide envahit son visage, tandis que ses yeux étincelaient et qu'un tremblement nerveux secouait tout son corps.

Il voulut parler.

Ses lèvres remuèrent mais aucun son ne s'en échappa.

L'indicible stupeur qu'il éprouvait le paralysait, lui enlevait l'usage de la parole.

Robert ne pouvait s'illusionner sur l'effet produit par sa présence.

Le feu sombre de la colère brûlait dans les prunelles de Richard.

L'accueil allait être brutal.

Il fallait chercher à l'adoucir.

Prenant avec un vrai talent de comé-

dien une attitude humble, suppliante, il tendit ses mains vers son frère, et d'une voix larmoyante il murmura :

Richard, oh ! Richard. Mon frère.

Ces mots produisirent sur l'industriel l'effet d'un coup de cravache l'atteignant à la joue.

Il se redressa brusquement.

Je ne suis plus votre frère ! dit-il, le bras levé pour désigner la porte. Sortez, malheureux ! Sortez de chez moi où vous n'avez pu vous introduire que par un mensonge en donnant un faux nom ! Sortez !

Robert ne bougea point.

Richard fit un pas vers lui.

Sortez ! répéta-t-il pour la quatrième me fois.

Le nouveau venu n'obéit nullement à cet ordre.

Sa physionomie mobile prit une expression de désespoir, tandis que d'une voix, qu'une émotion simulée rendait presque indistincte, il bégayait :

Richard, la haine que je t'inspire ne te désarmera donc jamais ? Éternellement tu me poursuivras de ta colère !

Que parles-tu de haine et de colère ? répliqua violemment l'industriel elles seraient certes légitimes. Mais aucun de ces sentiments ne dicte ma conduite ! Vous ne m'inspirez que du mépris ! le plus profond mépris ! Allez-vous-en ! Ne souillez pas plus longtemps ma maison de votre présence ! Je ne vous connais pas ! je ne vous connais plus !

Richard, je suis ton frère.

Pour ma honte et pour celle de notre famille.

Richard, Dieu pardonne au repentir ! Notre mère et notre père s'ils vivaient, m'auraient pardonné ! Seras-tu plus implacable qu'ils l'eussent été ?

Notre père vous aurait maudit, notre mère serait morte de douleur s'il avaient pu savoir à quel misérable ils avaient donné jour !

Richard, ne sois pas sans miséricorde je t'implore.

Pour vous humilier ainsi, quelle infamie nouvelle complotes-vous donc ?

Robert ne sourcilla pas sous l'insulte. Il voulait jouer jusqu'au bout le rôle qu'il s'était tracé.

Mon frère, reprit-il du ton le plus pathétique, ne me repousse pas ! ne me refuse pas ton indulgence ! J'ai besoin d'un soutien, j'ai besoin de conseils.

Pour ne pas les suivre.

Je te jure.

Les conseils que vous venez me demander aujourd'hui, je vous les ai donnés jadis ! interrompit Richard.

J'étais si jeune.

Et je vous les ai renouvelés il y a dix ans, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés.

Cependant que signifie ta visite venue de l'argent ?

Non.

Quoi donc, alors ?

Du travail.

Richard Vernière haussa les épaules.

Cessez cette comédie ridicule et qui ne trompera personne ! dit-il avec amertume. Je vous connais trop bien pour être votre dupe et je lis au fond de votre pensée ! Une fois de plus vous êtes à bout de ressources, et vous venez chez moi espérant y trouver une planche de salut.

— Et quand cela serait ?

— Votre calcul est faux ! Il n'y a rien ici pour vous ! Rien ! rien ! Je sais tout ce que vous avez fait, je sais aussi que votre conduite présente ne rachète point votre conduite passée ! Vous ne méritez aucune pitié et je ne viendrai pas au secours de votre misère, car elle est le résultat de vos débauches !

— Mon frère écoute-moi, balbutia Robert.

— Ecoutez-moi d'abord, interrompit de nouveau Richard, et quand j'aurai mis sous vos yeux le honteux tableau de vos folies, de vos fautes et de vos crimes, oui, de vos crimes ! je vous défie de soutenir qu'il m'est possible d'oublier, qu'il m'est possible de pardonner !

XVIII

Robert tremblait, sinon de confusion (il était incapable d'en éprouver,) du moins de colère.

Certes, il s'attendait bien à une récep-

tion orageuse, mais non à tant de brutalité.

Sous ce déluge d'outrages, sa nature indomptable se révoltait.

Il se contenait cependant, les yeux toujours fixés vers son but et ne désespérant pas encore de parvenir à trouver un mot assez habile pour toucher le cœur de son frère.

Richard Vernière, emporté par son indignation, poursuivit :

— Qu'avez-vous fait de l'existence que notre famille vous avait préparée si douce, si facile ?

— Au cours de votre enfance et de votre jeunesse tout vous a été prodigué ! Vous a-t-on marchandé la tendresse, les soins, l'instruction ? A vingt-quatre ans vous sortiez, comme moi, dans les premiers rangs de l'Ecole des arts et métier. Nous étions tous les deux riches de savoir, comme moi, vous pouviez aspirer à devenir un ingénieur distingué, un mécanicien hors ligne, un homme honorable et honoré !

Votre avenir était dans vos mains !

— Notre père et notre mère moururent nous laissant à chacun cent quatre-vingt mille francs. C'était le commencement d'une fortune que le travail pouvait doubler ! Je vous proposai alors une association, je vous dis : Ne nous quittons pas ! Ne nous quittons jamais ! Restons unis si nous nous sommes toujours comme par le passé, et la maison Richard et Robert Vernière frères sera bien vite sur le premier rang !

— Cette association que je vous offrais vous savez bien que vous l'avez refusée !

— Vous vouliez la jouissance et vous ne vouliez pas le travail !

— Qu'avez-vous fait de votre part de l'héritage paternel, amassé sou à sou à force de labeur et d'économie ?

— Vous l'avez éparpillée chez les filles, dans les cabarets, dans les tripots dans tous les endroits où les êtres inutiles et nuisibles de votre sorte vont chercher la ruine et la honte !

— Tandis que je m'établissais et que je faisais prospérer et grandir ma maison, vous arriviez, vous, à la gêne, puis à la misère noire !

L'argent qui vous manquait, vous l'avez demandé au crime, et l'un des fils de l'homme dont la vie avait été toute de loyauté et d'honneur devenait un faussaire, un gibier du bague !

—Épargne-moi... mon frère... épargne-moi ! bégaya Robert.

Richard fit un geste de colère.

Puis il poursuivit, s'exaltant au souvenir des infamies commises par le misérable qui était là, devant lui, dans une attitude de supplication hypocrite.

—Vous épargner, vous ! Allons donc ! et pourquoi ? Avez-vous épargné la honte à notre nom ? M'avez-vous épargné, à moi, les plus poignantes douleurs.

“ Je vous ai sauvé, moi, en souvenir de notre père que votre déshonneur eût atteint dans sa tombe ! J'ai fait ouvrir les portes de la prison déjà fermées sur vous, j'ai désintéressé l'homme dont vous aviez imité la signature, et aujourd'hui vous osez me demander que je vous épargne ! En vérité, c'est trop d'impudence, et je trouve que j'ai payé assez cher le droit de vous parler comme je fais.

Robert se laissa tomber sur un siège et essuya son front mouillé de sueur.

Richard, debout devant lui, le dominant de toute sa hauteur, continua :

—À ce moment, où vous aviez vu le bague de si près, vous paraissiez comprendre l'énormité de votre crime. Vous avez joué la comédie de l'humilité et du repentir et vous avez imploré mon pardon et mes conseils.

“ Je ne vous refusai ni l'un ni les autres. Peut-être, après tout, me disais-je, n'étiez-vous pas gangrené jusqu'au fond de l'âme. Peut-être deviendriez-vous un autre homme, un homme capable de relèvement.

“ Je vous engageai à vous éloigner d'un milieu dangereux pour vous, à rompre des relations funestes, à quitter Paris et la France pour un temps et, une fois à l'étranger, à vous réhabiliter par le travail, ce que votre réel talent d'ingénieur mécanicien devait rendre facile.

“ Je vous donnai vingt-cinq mille francs et je vous conduisis au chemin où je pris à votre intention un billet pour Saint Pétersbourg.

“ Vous suiviez mes conseils. Vous vous éloigniez de la France, mais pour aller où ?

En Russie comme je le croyais ?

Non pas, mais en Allemagne, afin de vendre le plus cher possible à nos ennemis ce que vous aviez pu surprendre du secret des armements de notre patrie en train de se relever ! Et cela, de tous les crimes, c'est le plus lâche, le plus abject. L'assassin est moins vil à mes yeux que le honteux gredin capable de trahir et de livrer la France, sa mère !

—Je n'ai pas fait cela ! cria Robert se levant d'un bond.

—Vous l'avez fait ! inutile de nier ! N'ignorais votre infamie quand, il y a dix ans, vous vintes me trouver sous prétexte de me demander encore un conseil..... Vous vouliez, me disiez-vous, épouser une femme dont la dot vous mettrait à même de refaire vite votre fortune..... Cette femme, veuve d'un Français annexé, Française elle-même, appartenait à une famille de braves gens possédant de grands biens dans une partie de Lorraine, devenue Prusse pour un temps..... Elle avait un fils. Vous croyant revenu de vos égarements, ne pouvant soupçonner l'immonde métier que vous faisiez là-bas, je vous conseillai d'épouser Mme veuve Nayle..... Le mariage se fit et vous permit de mettre la main sur la dot.

De cette dot, que reste-t-il aujourd'hui ?

—De mauvaises spéculations que je croyais bonnes..... hasarda Robert.

—Encore une fois, à quoi bon mentir, puisque je sais tout ? Je vous avais presque pardonné..... je me repréna à croire en vous..... je me leurrerais de l'espoir que l'expérience d'un triste passé ferait de vous un autre homme, mais cependant je voulais connaître la manière dont vous alliez mener votre barque remise à flot..... Je payai largement pour être tenu presque jour par jour au courant de vos actes, et ce que j'appris m'épouvanta... En moins de quatre ans la fortune personnelle apportée par Mme de Nayle avait été dévorée, non par des spéculations hasar-

dées, mais par ces crapuleuses débauches dont l'Allemagne a le monopole.

J'appris en même temps qu'il n'y avait plus seulement un faussaire dans notre famille, mais encore un *sans-patrie*, un espion à la solde de la Prusse !

Robert crut devoir protester énergiquement.

— Mensonge ! mensonge ! cria-t-il. On m'a calomnié ! je n'accepterai pas une aussi mortelle injure.

— Taisez-vous !

— Non, je ne me tairai pas ! poursuivait Robert en tombant à genoux devant son frère et en tendant vers lui ses mains. J'ai été un misérable, j'ai été un infâme, j'en rougis, j'en meurs de honte mais il ne faut pas m'accuser d'être un *sans-patrie*, un espion..... Cela, c'est trop !..... Excepté ce crime, que je nie avec horreur, j'avoue mes fautes, toutes mes fautes et je me repens !

— Vous vous repentiez il y a quinze ans ! Vous vous repentiez il y a dix ans Votre repentir d'aujourd'hui n'est pas plus sincère que ceux-là !

— Sur la tombe de notre mère, je jure que je dis la vérité.

Richard tressaillit.

Robert crut qu'il venait de faire vibrer la corde sensible dans le cœur de son frère.

La physionomie de l'industriel avait pris soudainement une expression moins dure.

Il ne désarmait point, cependant, mais le souvenir de sa mère évoqué par Robert l'avait remué jusqu'au fond du cœur.

— Relevez-vous, dit-il d'une voix plus calme, asseyez-vous et expliquez-moi, sans chercher à me tromper, (la tentative serait inutile) le but de votre voyage à Paris.

En même temps, Richard Vernière reprenait place au fauteuil, derrière son bureau, et Robert, au lieu de s'asseoir, se tenait debout en face de lui.

— Je vais parler sincèrement... dit-il. Je vous y engage.

Je suis absolument ruiné, sans emploi, sans ressources.

— Votre femme possède encore de la fortune, cependant.

— Ce qui lui reste appartient à Philippe de Nayle, son fils.

— Et elle refuse de vous laisser mettre la main sur le capital constituant l'avenir de son enfant.

— J'ai eu de grands torts envers elle. Elle se défie de moi.

— Je suis loin de l'en blâmer. Elle agit en bonne mère.

— Richard, je ne suis plus jeune... la vieillesse approche, et je te jure que l'âge de la raison est enfin venu pour moi.

— C'est il y a vingt ans qu'il aurait dû venir.

— C'est vrai.... j'en conviens humblement... Mais pourquoi récriminer ? Rien n'est irréparable..... Tu ne peux nier ni mon talent de mécanicien, ni mes aptitudes d'inventeur.

— Je ne les ai jamais niées, mais quel déplorable usage en avez-vous fait ! Sans cesse vous avez préféré la débâche au travail !

Aujourd'hui le travail s'impose, il faut que je travaille ou que je me fasse sauter la cervelle, car je ne veux pas subir plus longtemps l'humiliation de vivre ou plutôt de végéter aux crochets de ma femme.

Et vous venez me demander !

Du travail.

Sous quelle forme ?

Un emploi dans ta maison.

Richard Vernière regarda son frère bien en face, les yeux dans les yeux essayant d'y lire sa pensée et de pénétrer au fond des ténèbres de cette âme tortueuse.

Un emploi dans ma maison ? répétait-il en fronçant les sourcils avec une défiance manifeste.

Oui, reprit vivement Robert. Tu occupes beaucoup d'ouvriers, les commandes affluent chez toi. Sans relâche tu ordes ! Sans relâche tu fais mettre en chantiers des inventions nouvelles. Tu te surmènes, tu t'épuises, parce que tu n'as auprès de toi personne capable de t'éviter une tension d'esprit continue, de te suppléer quand la fatigue t'écorse de t'aider dans les travaux, de t'apporter même des idées neuves dont tu pourrais tirer grand parti pour augmen-

ter encore le renom de ta maison. Pour-
quoi ne serais-je pas, moi, ton frère, ce
collaborateur nécessaire ?

— Cela est impossible, répliqua sèche-
ment Richard Vernière.

— Impossible ?

— Oui.

— Cependant.

— Vous insisterez en vain ! interrom-
pit l'industriel, la fatigue et le surmé-
nage dont vous parliez tout à l'heure
n'existent pas. . . . Je n'ai besoin de per-
sonne. . . . Je ne veux aucun collabora-
teur auprès de moi, et vous moins que
tout autre autre.

Le motif de cette exclusion blessan-
te ?

Il y a dans cette usine des secrets de
construction qui intéressent la défense
du pays. Me comprenez-vous ?

Je comprends que tu continues à te
défier de moi. . .

Fardieu !

Tu me soupçonnes toujours de jou-
er le rôle infâme d'agent de nos enne-
mis ?

Oui.

Robert eut un geste de colère.

Il ne pouvait entamer cet homme à
qui son patriotisme et ses soupçons fai-
saient une cuirasse invulnérable.

La rage de l'espoir déçu lui montait
à la tête.

Claude Grivot avait donc raison en lui
affirmant que leur premier projet était
le seul pratique, toute tentative de rap-
prochement avec son frère devant res-
ter sans résultat.

Maintenant l'évidence s'imposait. Ri-
chard ne céderait pas.

Néanmoins il voulut faire une derniè-
re tentative, et dans son trouble il s'y
prit mal.

Ainsi donc, murmura-t-il, tu me refu-
ses le pain quotidien !

Richard répliqua brutalement :

Ne m'avez-vous donc pas compris ?
Je refuse de laisser entrer dans ma
maison l'homme dont la présence serait
pour moi un sujet d'inquiétudes conti-
nuelles ! L'homme dont la vue me rap-
pèlera sans cesse un passé de honte !
Mais, malgré toute ma répugnance, je ne
refuserai point de vous venir en aide.

En me donnant de l'argent ? deman-
da Robert avec vivacité.

Qui vous parle d'argent ? . . . Si je vous
donnais aujourd'hui, les droïsses et les
tripots vous le prendraient demain !
D'ailleurs l'argent que j'ai gagné à force
de travail appartient à ma fille.

Explique-toi mieux, alors car, c'est
vrai, je ne comprends pas. . .

Une grande maison de New-York me
demande de lui envoyer un ingénieur
mécanicien très capable et dont je puis-
se affirmer le mérite. Voulez-vous pour
New-York ?

Me proposes-tu cela sérieusement ?

Certes ! La rémunération annuelle se-
ra de cinq mille dollars, soit vingt-cinq
mille francs, plus, au bout de deux ans,
un intérêt de quinze pour cent sur les
bénéfices. . .

Existeront-ils, les bénéfices ? . . . fit Ro-
bert avec un ricanement.

La maison est une des plus importan-
tes et des plus recommandables d'Amé-
rique. Ce qu'elle promet, elle le tien-
dra.

Tant mieux pour ceux qui en profite-
ront ! dit sèchement Robert. Je n'irai
pas à New-York ? demanda-t-il.

Parce qu'il me déplaît de m'expatri-
er.

Ainsi, c'est vous qui repoussez une of-
fre magnifique ?

Ma femme refuserait de me suivre et
je ne veux pas la quitter.

Alors, je ne peux rien pour vous.

Rien ! fit Robert avec amertume si-
non de m'expédier au-delà des mers,
pour vous débarrasser de moi, que vous
haissez !

Ces mots imprudents remirent le feu
aux poudres.

Richard Vernière, aveuglé par la co-
lère et s'oubliant s'élança sur son frère
et le prit au collet.

Robert pâlit.

En ce moment il vit rouge et glissa
la main dans sa poche pour y prendre
un couteau, mais il réfléchit et n'ache-
va point le mouvement commencé.

— Misérable ! s'écria Richard d'une
voix sifflante. Tu oses parler de haine à
moi qui poussais la faiblesse jusqu'à
vouloir encore te venir en aide, avec la

certitude que j'en serais mal récompensé, car tu es incapable même de tenter un effort pour racheter un odieux passé et pour revenir au bien ! ! Cette haine n'existe pas ! Je te l'ai dit et je te le répète ! Je n'éprouve pour toi qu'un profond mépris !

— Pendant un instant tu m'as ému en me parlant de notre mère dont le souvenir est vivant en moi comme au lendemain de sa mort.

— J'ai pensé qu'elle m'approuverait si je me rappelais, malgré ton indignité, que nous sommes tous deux issus du même sang, et je t'ai fait une proposition qui devrait te combler de joie et de reconnaissance !

— Cette proposition, tu la repousses dédaigneusement. Tu refuses la vie de travail que je t'offrais et qui pouvait te conduire à la réhabilitation et à la fortune.

— En face de ce refus, mes soupçons deviennent des certitudes.

— Ce que tu voulais en venant me trouver, ce n'était point un emploi, c'était l'entrée dans ma maison te permettant de surprendre mes secrets pour les vendre ! C'était l'espionnage au profit de la Prusse installé chez moi, ton frère ! et qui sait si je n'aurais point un jour passé pour ton complice !

— Allons, hors d'ici, gredin, hors d'ici faussaire ! hors d'ici, Judas ! Va-t'en va-t'en, ou je te tue !

En même temps Richard Vernière, prenant de nouveau Robert au collet, le poussa violemment vers la porte.

Robert chancela et faillit tomber.

— Ne pouvant m'envoyer en Amérique, vas-tu m'assassiner ? demanda-t-il avec un indicible accent de rage, c'est un moyen de te débarrasser de moi !... Cain !

Ces paroles poussèrent à son paroxysme l'exaspération de Richard.

— Misérable ! crie-t-il, les poings crispés, en marchant sur Robert, te tuer serait faire acte de justice ! Ne me pousse pas à bout ! Va-t'en Judas, mais va-t'en donc !

Et, d'une main furieuse ouvrant la porte, il saisit son frère par les épaules et le jeta littéralement dehors.

Robert eut l'audace de crier.

— Tu me reverras, Richard !

— Jamais !

— Je te dis que tu me reverras.

Puis, le visage décomposé, la rage au cœur, il s'élança vers la sortie de l'usine.

— La porte, commanda-t-il d'une voix sourde.

La porte s'ouvrit et Véronique Sollier parut sur le seuil de sa loge, à temps pour voir sortir le personnage qu'elle avait annoncé à son patron comme le représentant d'une maison de Genève.

Presque aussitôt arriva Richard Vernière.

— Véronique, dit-il, vous avez bien vu cet homme ?

— Oui, monsieur.

— Vous le reconnaîtrez s'il venait à se représenter ici ?

— Oh ! oui ! son visage est gravé dans ma mémoire. Son regard m'a fait presque peur quand je l'ai vu pour la première fois... Je me souviens aussi de son nom, Adrien Dietrich.

— Qu'il ne rentre jamais ici ! reprit Richard, jamais, vous m'entendez ? S'il revenait, quoi qu'il puisse tenter pour arriver jusqu'à moi, chassez-le, et s'il insistait, appelez à l'aide... De cet homme tout est à craindre !

— J'obéirai, monsieur, j'obéirai religieusement.

Richard Vernière, la tête en feu, regagna son cabinet de travail, et Véronique rentra dans sa loge.

XIX

La nuit tombait..... Le ciel, brumeux pendant une partie de la journée, s'éclaircit sous une saute de vent vers le Nord ; et le thermomètre avait encore descendu de deux degrés.

Robert, la haine au cœur, remonta vers Paris.

Dans son esprit en désarroi roulaient de vagues projets de vengeance.

Mais quelle vengeance pouvait-il exercer contre son frère ?

Ses idées se heurtaient, confuses, et lorsqu'il arriva à l'*Hôtel-Moderne*, place

de la République, où nous savons qu'il s'était fait inscrire sous le nom de Frits Leymann, il n'avait pris aucune décision et continuait à se demander de quel côté Richard Vernière était vulnérable.

Il comptait sur Claude Grivot, calme et réfléchi, pour l'aider de ses conseils, car il se sentait incapable de mettre seul de l'ordre dans ses pensées.

En attendant l'arrivée du contremaître il s'enferma dans sa chambre.

Claude avait hâte de savoir ce qui s'était passé entre son patron et Robert ; aussi dès la fermeture des ateliers, après avoir strictement rempli les devoirs résultant de ses fonctions, s'était-il empressé de remplacer ses vêtements de travail par un costume de ville pour aller au rendez-vous donné par son complice deux jours auparavant.

A sept heures et demie précises, il entra au bureau de l'Hotel Moderne et se faisait indiquer la chambre de Frits Leymann.

Cette chambre, située au troisième étage, portait le numéro 44.

Grivot franchit rapidement les marches de l'escalier et vint frapper à la porte de Robert.

Celui-ci, qui l'attendait avec impatience en continuant à se perdre dans un dédale de combinaisons inexécutables, ouvrit sur-le-champ.

Il tendit la main au contremaître.

Referme la porte, lui dit-il, nous allons causer d'abord. Nous dînerons ensuite.

Claude obéit, prit une chaise et vint s'asseoir en face de Robert.

Et bien ! lui demanda-t-il.

Eh bien, ce que tu m'avais prédit est arrivé !

Ce qui signifie que tu as *scoyé* dans les grande prix ! C'était inévitable, mais tu n'as pas voulu me croire, et c'est d'autant plus fâcheux que maintenant le bonhomme va se tenir sur ses gardes.

Qu'entends-tu par là ?

J'entends que ton obstination, et le blackboulage à grand orchestre qui en a été la suite, vont nous créer des difficultés...

Lesquelles ?

Tu t'es maladroïtement montré. On te connaît maintenant à l'usine... La mère Véronique t'a vu deux fois, et quand nous allons en revenir à la première idée conçue, (qui était la bonne,) il résultera de ta double visite des indices à coup sûr compromettants pour toi...

Peu importe !... Je veux me venger !

Je te comprends et je t'approuve. Mais il y a vengeance et vengeance. Laquelle rêves-tu ?

Le plus terrible ! J'ai soif du sang de mon frère !

Turlututu !... Il vaut infiniment mieux avoir soif de ses lous d'or et de ses billets bleus !

Il m'a menacé de me tuer ! S'il avait fait un pas de plus, c'est moi qui l'aurais étranglé !

— Et après !..... la belle avance ! Un crime inutile pouvant te conduire à la place de la Roquette et ne mettant pas cinq sous dans ton porte-monnaie !

— Ah ! si je pouvais le ruiner !

— Le ruiner, à la bonne heure ! Ça serait logique et ça rentre dans notre combinaison primitive, mais la chose intelligente et pratique serait de le ruiner à notre profit ! Voilà ce que je comprends et le but qu'il s'agit d'atteindre.

Et comme Robert faisait un mouvement de rage, Claude Grivot poursuivit.

— Voyons, mon vieux camarade, ne te laisse pas emporter par tes nerfs..... Sois calme comme je le suis moi-même et comme il faut toujours l'être !..... Se venger en tuant son ennemi, c'est bête et ça ne rapporte que la cour d'assises et le couperet de la guillotine !... Brrou !..... Pas un mot de plus là-dessus !..... Rien que d'y penser ça me donne froid dans le cou !... Laisse dormir ta haine et parlons raison !... Il faut reprendre aujourd'hui et mettre à exécution le plan que nous avions combiné avant les velléités de réconciliation fraternelle.

— Par une belle nuit bien choisie nous pénétrons dans l'usine Saint-Ouen d'nord, et ensuite dans le cabinet de ce méchant frère qui fait du chagrin à son

cadet, et où se trouvera une caisse amplement garnie, à laquelle nous dirons deux mots en employant des moyens à moi connus.

— La caisse vidée par nous la veille d'une grosse échéance, c'est la suspension de paiements de Richard Vernière c'est la déconfiture, c'est la faillite et la ruine.

— La voilà, la vengeance, la vraie vengeance, et je la crois un peu plus réussie que la tienne... Qu'en dis-tu ?

— Mais si par hasard..... hasarda Robert..... nous ne trouvions que rien ou peu de chose dans la caisse.

— Depuis plus de deux ans que je suis à l'usine, cheville ouvrière de la maison, ayant su gagner la confiance de tout le monde, j'ai, je te l'ai déjà dit et je te le répète, observé et étudié ce qui se passait autour de moi... Les fins de mois sont très brillantes et les encaissements magnifiques... Les masses de billets de mille affluent chez Richard Vernière, et quand le caissier a opéré tous ses paiements, qu'il a établi sa balance, c'est toujours de deux cent cinquante à trois cent mille francs de minimum, qui restent à l'avoir.

— Et que Richard doit envoyer à une maison de banque, car il n'a pas besoin de si grosses sommes chez lui.

— Parfaitement... il dépose ses fonds au Crédit Lyonnais.

— Eh bien ?

— Eh bien ! quoi ?

— Si nous ouvrons la cage quand les oiseaux seront envolés ?

— Ça ne serait pas à faire et ce n'est pas à craindre..... Je suis sûr de mon fait.

— Explique-toi.

— Tu es arrivé comme mariée en carême !... La grenouille va se trouver encore plus arrondie que d'habitude !... les encaissements, je le sais, seront au moins redoublés, et c'est quatre ou cinq cent mille francs qui tomberont sous notre griffe à la fin du mois.

Le feu d'une ardente convoitise s'alluma dans les prunelles de Robert.

— Une pareille somme !..... s'écria-t-il.

— Oui, une pareille somme !... et elle

dormira deux jours et deux nuits dans la caisse de ton frère.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai établi mes calculs en les basant sur des faits analogues à ceux qui se présentent.

— Quels faits ?

— Samedi prochain est le 30... le 31 se trouve un dimanche..... Payements et encaissements se feront dans la journée du 30..... Le dimanche, le Crédit Lyonnais, comme toutes les maisons de banque, étant fermé, on ne peut y opérer aucun dépôt..... Il faut attendre au lundi, mais le lundi se trouvant le 1er janvier, jour férié, le Crédit Lyonnais continuera à avoir ses portes closes.... La belle galette fera donc forcément la sieste dans la caisse de Richard Vernière jusqu'au mardi, jour où le patron, à part peut-être une centaine de mille francs qu'il gardera pour parer aux dépenses courantes, ira verser ses picaillons et ses billets bleus.

— Tu es bien certain de cela.

— C'est toujours ainsi que les choses se passent à l'usine quand les fins de mois se trouvent un samedi ou la veille d'un jour férié..... Vois-tu d'ici un joli sac de quatre cent mille francs au moins Tu emportes les bons jetons et tu files à Berlin où je vais te rejoindre au bout de quelques semaines seulement, afin de ne point éveiller les soupçons que mon brusque départ ne manquerait pas de faire naître..... je trouverai bien un moyen adroit de me faire flanquer à la porte par le patron qui, naturellement, sera grincheux..... Comprends donc que ça marchera sur des roulettes !... Voyons, es-tu décidé ?

— Oui..... répliqua Robert avec emportement..... décidé à tout..... Il me faut une vengeance et je manque d'argent, il y aura là l'un et l'autre !

— Bravo !... je te retrouve enfin !..... quant au partage...

— Nous partagerons en frères..... Moitié pour chacun... Mais le moyen d'entrer la nuit dans l'usine ?

— Dans l'usine, je m'en charge...

— Mais dans le cabinet où est la caisse ?

— Tu l'as vue, la caisse ?

—Oui.

—Un pur chef-d'œuvre de mécanique inventé par moi, exécuté par moi !... Je t'en donnerai le secret au bon moment en même temps que deux doubles clefs celle du coffre-fort et celle du cabinet de mon excellent patron. Je ne te trompais pas avant-hier en t'affirmant que j'avais tout prévu !

—Je le répète que je suis décidé !... Si la grosse sc...me dont tu parles ne peut nous échapper, allons-y carrément !.....

—Elle ne nous échappera pas, avec un peu d'adresse !

—Quel jour, ou plutôt quelle nuit devrons-nous agir ?

—La soirée du 1er janvier... pas de gêne dans l'usine, et nous pourrions aller souhaiter la bonne année aux rouleaux et aux billets du coffre-fort.

—Mon frère serait-il absent ?

—On ne manque jamais de se réunir ce jour-là chez son ami Daniel Savanne le juge d'instruction... Ton frère y passera la journée et la soirée auprès de sa fille et ne reviendra que très tard...

—Connais-tu l'heure habituelle de son retour à Saint-Ouen ?

—Minuit passée.

—Mais la gardienne de l'usine ?... Cette espèce de bouledogue qui semble toujours prête à mordre ?

—Elle dormira auprès de sa miochette... sa petite-fille qu'elle a retrouvée ce matin... toute une histoire...

—Et le palefrenier qui, m'as-tu dit, couche au-dessus des écuries ?

—Oh ! celui-là inutile de nous en préoccuper..... Il aura *derrière* tel grain qu'il ne se réveillera que le lendemain à midi.

—Reste la servante de Richard.

—Les dimanches et jours de fête on lui donne campo..... Elle va voir son fils, menuisier à Vincennes, et ne rentre que le lendemain à la première heure.....

—Tout a l'air de nous servir alors.....

—Tout nous sert en effet... Nous aurons le champ libre entièrement libre. Pourquoi ne parais-tu pas convaincu ?

—Parce qu'une chose me paraît in-

vraisemblable, au point d'être presque inadmissible.

—Laquelle ?

—Que Richard Vernière, prudent et défiant comme il l'est abandonne dans l'usine déserte, sans la faire garder en son absence par un homme sûr, sa caisse bourrée de billets de banque...

—Cela est ainsi cependant, et la raison en est très simple.... Il a dans son coffre-fort, confiance sans limites..... Beaucoup trop lourde pour être déplacé, ce coffre-fort construit par moi, est absolument inviolable pour tout autre que moi... Quiconque voudrait le forcer, même avec du temps devant soi et tous les instruments nécessaires, y perdrait sa peine..... Le patron le sait et il agit en conséquence.— Crois-moi d'unc et ne t'inquiète de rien..... Nous agirons avec la certitude du succès.....

—L'heure de notre visite ?

—Entre dix et onze. A neuf heures et demie quelque temps qu'il fasse, je t'attendrai sur le quai de la Seine, en amont à cinq cents pas environ de l'entrée des Docks... Tu n'auras, pour arriver directement au quai, qu'à descendre l'avenue de Clichy, et à pied, n'est-ce pas ? Toute précaution est bonne à prendre..... Il ne faut point risquer qu'un cocher de fiacre puisse te remarquer et te reconnaître... Cela deviendrait peut-être un indice..... C'est déjà trop de t'être montré ce matin à l'usine, et si tu avais suivi mon conseil tu te serais bien gardé d'y mettre les pieds...

—Enfin, ce qui est fait est fait.....

—Tu es toujours vélocipédiste, je suppose ?

—Toujours.

—Eh bien, une fois le coup fait, tu partiras de l'usine à bicyclette, car il faut songer à ton départ..... As-tu ici un indicateur des chemins de fer ?

—Oui.

—Donne-le moi.....

—Le voici.....

Et Robert mit dans les mains du contremaître un indicateur qu'il prit sur une table.

Claude l'ouvrit et dans la liste des localités desservies par le chemin de fer

du Nord il chercha le nom de la capitale de la Belgique.

—Bruxelles... fit-il mettant le doigt sur le mot.

—Bruxelles ! répéta Robert avec un accent d'interrogation.

—Oui. C'est par Bruxelles que tu retourneras à Berlin..... C'est la route la moins longue pour passer la frontière et pour être à l'abei des premières visites au cas où on te chercherait. Il faut te constituer un alibi, mon ami..... Laisse-moi continuer mes fouilles...

Le mot : *Bruxelles* le renvoya à la page 117 de l'indicateur, au tableau à..... *Paris Liège, Cologne, Bruxelles, Lucerne Gand et Ostende.*

Il chercha les heures des départs de nuit.

Le dernier départ à minuit vingt minutes.

—Minuit vingt !.....fit-il rayonnant... Le train est omnibus, qu'importe ?.. Tu seras en Belgique quand on s'apercevra à Saint-Ouen que la caisse est vide. De onze heures, moment où notre petite opération sera terminée, tu auras tout le temps de gagner, non pas la gare du Nord pour le départ du train, mais la gare de Surveilliers.

—Ah ! fit Robert.

—Oui...Le train parti de Paris y stoppera à une heure dix-huit minutes..... De Saint-Ouen à Surveilliers la distance est de trente-deux kilomètres que tu franchiras en moins d'une heure et demie, ce qui te fera arriver avant le train.....—Approuves-tu mon idée.

—Complètement.

—Tu montes assez bien pour ne pas flancher en route ?

—Je fais facilement vingt-deux à vingt-trois kilomètres à l'heure.

—C'est plus qu'il n'en faut et c'est très joli pour un amateur.

—Mais une bicyclette ?

—Tu en auras une, la mienne, d'une grande marque, munie d'un pneu antidérapant...La machine a été retouchée et perfectionnée par moi, et j'en réponds il n'y a pas mieux !

—Très bien, mais une fois arrivé à Surveilliers, que ferai-je de ta bicyclette.

—Tu l'abandonneras en plein champ,

c'est une perte que je ferai, mais elle est nécessaire pour ta sécurité... quand nous établirons nos comptes, nous passerons cela à l'article profit et perte.

—J'ai une valise à Paris.

—J'y ai songé..... Un train pour Berlin part de Paris à six heures du soir.....Tu iras prendre à la gare du Nord un billet comme si tu partais par ce train, et une fois ton billet pris, tu feras enregistrer ton bagage. Ta valise ira droit à Berlin, et en arrivant tu n'auras qu'à la réclamer à la consigne. Voilà l'alibi, mon vieux frère, en cas de malheur.....Parti de Paris pour l'Allemagne à six heures trente, tu ne pouvais te rendre à neuf heures et demie quai de Seine à Saint-Ouen, et à dix heures dans l'usine de Richard Vernière, qu'en dis-tu ?

—Parfaitement ingénieux !... Je t'en fais mon compliment !

—Je l'accepte.....Suis toujours mes conseils et tu t'en trouveras toujours bien.

Maintenant une autre recommandation.

—Dis.

—Paye ton hôtel et annonce ton départ pour six heures vingt.

—C'est entendu.

—Munis-toi d'un sac à main ou plutôt d'une sacoche de voyage solide,..... Tu comprends que le contenu de la caisse du patron tiendrait difficilement dans tes poches.

—En effet, quatre ou cinq cent mille francs.

—En billets de banque le volume ne serait pas gros, mais il y aura certainement un certain nombre de milliers de francs en or.

—Je serai muni du sac à main ou de la sacoche.

—Te reste-t-il assez d'argent pour faire face aux frais qui vont se présenter, prévus et imprévus ?

—Non.

—Cinq cents francs te suffiront-ils ?

—Assurément.

—Alors tout va bien...

Le contremaître prit dans son poches

felle un billet de banque qu'il tendit à Robert en lui disant :

—Tu vois que je ne me fais pas tirer l'oreille ! Il t'aurait fallu mille francs, je te les aurais donnés, puisque je te les avait offerts, et cela te prouve de façon surabondante que j'ai en toi une confiance illimitée. J'espère bien que je n'aurai pas lieu de m'en repentir un jour. Je ne te demande aucun engagement écrit, ce serait trop bête ! Mais je veux avant de terminer le coup préparé, que nous nous entendions bien, enfin qu'au règlement de comptes il ne s'élève entre nous aucune discussion. La somme qui se trouvera dans le coffre-fort, quelle qu'elle soit, sera scrupuleusement partagée entre nous...

—Par moitié. C'était déjà convenu dit Robert.

—Et ce serait fait ?

—Je le jure.

—Suffit ! j'ai ta parole. Entre deux gredins comme nous, car nous devons nous l'avouer, n'est-ce pas, nous sommes des gredins de la plus belle eau ? (Nous deviendrons peut-être honnêtes quand nous aurons des rentes !) Donc entre deux gredins comme nous, parole vaut mieux que signature ! Il te serait difficile, du reste, de ne pas t'exécuter fidèlement ! Si tu tentais de me jouer un tour je me perdrais au besoin pour te perdre je serais sans pitié !...

—Je ne doute pas de toi, et je ne te pardonnerais pas de douter de moi, répliqua Robert en tendant la main à son complice qui la serrait avec effusion.

—A présent, allons dîner, fit-il... Tu n'oublieras rien de ce qui est convenu !

—Absolument rien.

XX

Les deux complices prirent leurs chapeaux et sortirent de l'Hôtel-Moderne pour aller dîner dans un restaurant des environs de la place de la République.

Il était déjà tard.

Cela ne les empêcha pas de dîner longuement, causant les coudes sur la ta-

ble, sans qu'un seul mot faisant allusion à leur complot fût prononcé.

Tous les deux étaient gais et voyaient l'avenir à travers un prisme couleur de rose.

Ce fut Claude qui le premier s'aperçut qu'ils restaient seuls dans le restaurant.

—Quelle heure as-tu ? demanda-t-il à Robert.

Celui-ci tira de la poche de son gilet un chronomètre de toute beauté que rattachait à la boutonnrière une chaîne de prix, garnie de nombreuses breloques.

—Onze heures... fit-il, après avoir jeté un regard sur le cadran émailé.

A la vue de ce bijou d'une très grande valeur, Claude Grivot ne put réprimer un mouvement de surprise.

—Comment, s'écria-t-il en riant..... malgré ta panne carabinée tu as conservé ça !..... Il n'y a donc ni prêteur sur gages, ni mont-de-piété à Berlin ?

Robert, tenant toujours son chronomètre à la main, répliqua :

—Je n'aurais pas une bouchée de pain à me mettre sous la dent que je ne m'en séparerais point..... Cette montre, cette chaîne, et les breloques qui y sont attachées sont un cadeau de ma femme à l'époque où elle était folle de moi..... Un jour, peut-être, elle me pardonnera toutes mes fautes..... Elle ne me pardonnerait jamais de m'être séparé de ce bibelot auquel se rattachent ses souvenirs de tendresse... Elle m'a fait jurer, en me le donnant, que je le garderais pour son fils, si nous n'avions pas d'enfants !

—Tout un petit roman sentimental dit Claude avec un ricanement.

—D'accord, mais j'aurai peut-être besoin de ma femme à un moment donné, et je tiens essentiellement à ne pas la blesser mortellement pour si peu de chose..... Elle me coupe les vivres, c'est vrai, mais, en somme, c'est ma faute. J'ai pas mal abusé de sa confiance en croquant les trois quarts de sa dot. Mais quand je serai recaté, je finirai bien par la rendre plus traitable, et je mettrai la main sur le reste. Tu comprends ?

—Je comprends que tu as raison, répondit Claude qui avait pris le bijou et examinait les breloques en amateur.

—Il y a là de véritables petits objets d'art.....ajouta-t-il.....c'est de la haute curiosité..... Ça vaut de l'argent...

—Oui, pas mal...

Robert désigna une des breloques.

—Regarde ce cachet, dit-il. C'est une pure merveille...

—Un lion tenant dans ses griffes une émeraude..... C'est ciselé de main de maître.

—L'émeraude est moderne, mais on attribue la monture à Benvenuto Cellini..

—C'est, ma foi, bien possible !.....que signifient ces deux lettres H. N. gravées sur le chaton ?... Ce ne sont pas tes initiales.

—Ce sont celles du premier mari "Henriot de Nayles"... Ce cachet vient de lui.

Le plus grand marchand de curiosités de Berlin en a offert une forte somme.

—L'anneau qui le retient à la chaîne est bien usé.....fit observer Claude. Il suffirait d'une faible secousse pour le briser. Prends-garde...

Robert examina l'anneau.

—Tu as raison... fit-il..... j'aviserai...

On apportait l'addition.

Ce fut Claude qui la solda, tandis que son complice remettait le bijou dans sa poche.

Une fois dehors le contremaître dit : —Bonsoir mon vieux... je file vive-ment.

—Rien ne te presse...

—Pardon ! je ne veux pas manquer le dernier train.....Tout est bien convenu n'est-ce pas ?

—Tout.

—A lundi prochain, neuf heures et demie précises... quai de Seine... au-dessus des docks...avec un sac ou une sacoche solide.

—Je serai ponctuel et je n'oublierai rien.

Les deux amis se serrèrent la main et se séparèrent.

Le frère de Richard Vernière se promena pendant une demi-heure sur le boulevard, fumant un cigare et réfléchissant, puis il se rendit à l'Hôtel-Moderne.

—Nous n'insisterons pas sur la nature exceptionnellement et foncièrement gangrenée de notre personnage.

L'entrevue qu'il avait eue avec son frère Richard, et à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, doit les avoir édifiés à ce sujet, car aucun des reproches de l'industriel ne paraît à faux et nous savons déjà qu'il ne se trompait point en le soupçonnant d'être un espion de l'Allemagne.

Robert Vernière n'avait dans le cœur ni croyance, ni dignité, ni patriotisme. C'était un *sans-patrie* dans toute l'acception du mot.

Il ne professait qu'un seul culte, celui du dieu argent.

Le misérable s'était créé de honteuses ressources en vendant à la Prusse tous les secrets d'armement que ses études spéciales lui avaient permis de surprendre chez nous.

Le grand état-major allemand, profitant de son intelligence et de ses talents, s'était fait de lui pendant quelques années un instrument utile, autant que bien payé.

Il avait été chargé de missions secrètes touchant nos travaux de défense de terre et de mer, et de relevés de nos nouveaux plans de frontière.

Naturellement, il s'était acquitté en de ces diverses tâches avec une habileté et une adresse hors ligne.

On le considérait au grand état-major comme un espion tout à fait de premier ordre.

Mais il arriva qu'après avoir consciencieusement rempli l'infâme emploi dont il s'était chargé, son zèle parut se ralentir et il fut soupçonné... (faussement d'ailleurs)..... de manger à deux râteliers, c'est-à-dire de vendre à la France des renseignements recueillis en Allemagne.

On l'entoura d'une surveillance active. Rien ne vint justifier les soupçons conçus, il n'y eut pas lieu de l'arrêter et de le jeter dans quelque forteresse, seu-

lement la défiance persista et on effaça son nom de la liste des sujets étrangers habitant la Prusse et émargeant aux fonds secrets de l'espionnage.

Robert, brusquement cassé aux gages et se voyant coupé les vivres du jour au lendemain, réclama et demanda des explications.

On ne lui répondit pas franchement.

Le grand état-major voulait le ménager, dans la pensée que peut-être, on aurait de nouveau besoin de lui.

Bref, on trouva des prétextes plus ou moins plausibles, dont il dut se payer du moins en apparence, car il devina le mensonge sous les prétextes, mais il n'en laissa rien paraître.

— Je serai toujours à vos ordres répliqua-t-il simplement et je suis convaincu qu'à un moment donné mes services redeviendront nécessaires.

En raison de la défiance qu'il continuait à transpirer, on aurait pu lui interdire le séjour de l'Allemagne, mais on eût été une maladresse. On parut ne plus s'occuper de lui, seulement la surveillance dont il était l'objet ne se ralentit pas.

A partir de ce moment, il lui fallut se débattre contre toute une meute de créanciers, et c'est alors que sa femme prit la détermination de mettre à l'abri la part de la fortune dont elle avait l'usufruit et de ne céder à aucune demande d'argent, en se retranchant derrière le devoir maternel, comme dans une forteresse inexpugnable.

Les créanciers, ne recevant même plus d'acomptes, se montrèrent aussi féroces qu'ils avaient été conciliants autrefois, et l'existence de Robert Vernière devint intolérable.

Ainsi acculé, il songea à se rapprocher de son frère.... à le tenter du moins..... et, et si ce rapprochement était impossible, à mettre à exécution le projet conçu avec Claude Grivot et que nos lecteurs connaissent.

A Berlin, où la police politique ne le perdait pas de vue, on apprit son départ pour Paris, et ce voyage donna un nouveau corps aux soupçons dont il était l'objet.

On le savait à bout de ressources, et on n'ignorait point que sa femme lui fermait impitoyablement sa bourse.

Qu'allait-il faire en France ?

Essayer peut-être de vendre des secrets surpris en Allemagne ; il fallait savoir à quoi s'en tenir à cet égard.

Le lendemain de son départ une dépêche chiffrée fut adressée à l'attaché spécial de l'ambassade d'Allemagne à Paris.

En voici la traduction :

" Robert Vernière, frère de Richard Vernière, ingénieur-constructeur pour la marine à Saint-Ouen a quitté hier Berlin pour se rendre à Paris. Il voyage sous le nom de Fritz Leymann, avec un passeport qui lui a été délivré quand il était attaché à notre bureau de renseignements. Trouver cet homme, le surveiller, et découvrir la raison de son voyage en France."

Les indices sur lesquels on devait marcher étaient bien vagues, on le voit.

Mais en France l'espionnage allemand est pratiqué avec tant d'adresse et les espions sont si nombreux que l'attaché spécial, en recevant la dépêche, fut persuadé qu'avant vingt-quatre heures les agents de l'ambassade auraient trouvé Fritz Leymann.

Il fallait se hâter cependant.

L'attaché fit appeler immédiatement le directeur du bureau des informations et lui communiqua la dépêche en lui enjoignant de ne pas perdre une minute.

Ce directeur, le baron Guillaume Schwartz, était un homme de trente-cinq ans, très froid et très habile.

Il passa dans son cabinet, et sur une feuille de papier sans en-tête, il écrivit ces trois mots :

" *Voir de suite* "

Pour toute signature il traça deux

Et, après avoir mis sous enveloppe, il traça cette adresse :

" Monsieur le docteur O'Brien,
" 23 bis, rue de la Victoire "

Ceci fait, il glissa la lettre dans son porte-feuille et sortit.

L'ambassade d'Allemagne on. le sait, se trouvait au numéro 78 de la rue de Lille.

Le baron Schwartz gagna la rue du Bac, et voyant un commissionnaire sur la porte d'un marchand de vins, à la devanture duquel se trouvait pendu son crochet, il lui remit l'enveloppe et une pièce de quarante sous en lui disant :

— Vite à l'adresse indiquée... C'est pressé.

Le commissionnaire partit au pas de course, tandis que le directeur du bureau des informations s'engageait dans la rue de Verneil qu'il suivit jusqu'au numéro 4.

C'est là que se trouvait son domicile particulier, une sorte de petit hôtel qu'il habitait seul, étant garçon.

Son personnel se composait de deux domestiques allemands, un homme et une femme.

L'hôtel, fort ancien et de dimensions très exigües, était construit au fond d'une cour étroite fermée sur la rue par une muraille percée d'une seule porte.

Pas de concierge.

C'est là, dans cette demeure triste et silencieuse, que le baron Guillaume Schwartz allait attendre la visite du docteur O'Brien.

Schwartz était un bellâtre très correct et malgré sa froideur, très prétentieux.

Toujours vêtu avec une irréprochable élégance, il caressait volontiers d'une main complaisante sa barbe blonde en éventail.

Il occupait à l'ambassade un poste de confiance amplement rétribué... On le considérait comme d'autant plus précieux qu'il était parfaitement au courant de la vie parisienne et connaissait toutes les subtilités de la langue française et même de la langue verte.

Le baron Schwartz avait reçu mission d'établir un vaste système de renseignements à Paris et autour de Paris dans un rayon comprenant toute la grande banlieue.

Il s'acquittait d'autant mieux de sa tâche que, disposant d'un crédit très large, presque illimité, il répandait l'ar-

gent avec une libéralité qui ne lui coûtait rien.

Schwartz n'entrait en communication directe qu'avec trois personnes, les chefs reconnus de la bande d'*infermaux* allemands, si nombreux à Paris, et dont le plus écouté se nommait le docteur O'Brien, magnétiseur, hypnotiseur, suggestionneur dont nous avons entendu Claude Grivot parler à Robert Vernière, le soir de l'arrivée de ce dernier.

Tous deux l'avaient connu à Berlin.

O'Brien, d'une famille irlandaise fixée à New-York, était en effet docteur, ayant fait des études médicales et chirurgicales poussées très loin.

Agé de quarante-huit ans au moment où nous allons le présenter à nos lecteurs, c'était un homme du plus grand mérite.

Membre de nombreuses sociétés savantes à l'étranger et en France, où il avait su se créer d'importantes relations correspondant de plusieurs Académies, il jouissait d'une très grande notoriété.

Ses études, plus particulièrement dirigées du côté des maladies nerveuses, de l'hystérie, devaient logiquement et fatalement le conduire vers ces champs mystérieux de la science, confinant au surnaturel et au merveilleux, que les Américains ont défrichés les premiers, et où le docteur Charcot a fait de si brillantes moissons.

Nous voulons parler de l'hypnotisme de la suggestion.

Embelli dans cette voie, O'Brien dut s'occuper sérieusement du magnétisme animal, voie première de l'hypnotisme, point de départ de cette science quasi-occulte qu'on nomme la *destinacion originelle de l'homme en la matière*, dont Mesmer fut en quelque sorte l'initiateur, Mesmer qui eut le mérite de signaler, de faire connaître, de populariser l'*agent électrique*, à avoir mettre en communication deux âmes sous la puissance d'une seule, dont la volonté impose à l'autre une obéissance absolue, car Mesmer était un être double, et à côté du charlatan il y avait l'homme de science.

De nos jours le docteur Charcot, par

ses observations subtiles, par ses expériences innombrables et souvent publiques, à imposé silence à ceux qui nient le magnétisme animal, traitant purement et simplement de banquistes et de dupes ses adeptes, ses professeurs et ses croyants.

Même avant Charcot, O'Brien avait compris quel puissant concours l'électricité magnétique pouvait apporter à la médecine.

Il devint un sélateur ardent de cette science qu'on croyait nouvelle et dont les Hindous, avaient entrevu des mystères et prouvé l'existence par des faits irréfutables.

Mais pour mettre cette science au service de ses idées, O'Brien comprenait bien qu'il ne lui suffisait pas de vouloir il fallait pouvoir.

Sa volonté était-elle assez puissante pour forcer la matière à lui obéir ?

Possédait-il le fluide suggestif qui pouvait devenir l'agent du magnétisme ou de l'hypnotisme ?.....

XXI

La première chose à faire pour sortir du doute qui obsédait O'Brien à cet égard était de chercher des sujets afin de se rendre compte de la puissance magnétique qu'il possédait.

Ses recherches ne tardèrent point à être couronnées de succès.

Il trouva un sujet tel qu'il le pouvait souhaiter.

C'était une jeune fille de l'Illinois, névrosée, hystérique, lucide au suprême degré.

Bien vite il eut la preuve qu'il pouvait disposer d'une force incalculable.

Sa domination sur la jeune fille douée si merveilleusement au point de vue magnétique devint bientôt absolue.

Avec elle, il obtint des résultats qui tenaient du prodige.

On cria au miracle.

Comme Mesmer, O'Brien était un savant doublé d'un spéculateur.

Son but était d'arriver par la science à la fortune.

Désormais le filon d'or si longtemps

convoité se trouvait à portée de sa main.

Les clients, et par conséquent l'argent, affluèrent dans son cabinet de consultations.

Mais O'Brien offrait en sa personne un assortiment très complet de tous les vices.

Il était joueur effréné, libertin avec passion, épris du luxe le plus coûteux et des jouissances les plus raffinées.

L'or et les billets de banque ne faisaient que passer dans ses mains prodigieuses.

Si énormes que fussent ses gains, ses dépenses insensées les absorbaient, et au-delà.

Peu lui importait d'ailleurs puisque le filon d'or lui semblait inépuisable.

Il se trompait.

Surmenée, épuisée, la jeune fille de l'Illinois mourut.

Avec ce sujet merveilleux le magnétisme appliqué au somnambulisme, amenant la révélation des faits les plus cachés en formulant des prédictions à courte échéance qui se réalisaient toujours, frappait les esprits et remplissait la caisse.

Le sujet disparaissait, la vogue disparut en même temps que lui.

Vainement O'Brien tenta de remplacer la jeune fille, il ne trouva rien qui pût lui être comparé.

Il se réfugia dans le charlatanisme.

Il fit du magnétisme de commerce... qu'on nous passe cette expression, du somnambulisme de contrebande, de la suggestion de fantaisie.

Une fille intelligente et bien stylée devint sa collaboratrice et joua de façon très adroite son rôle de fausse voyante.

Le public soupçonna le truc et s'abstint.

La foi n'y était plus.

O'Brien perdit pied. Ce fut la débâcle, la ruine.

Cependant il voulait continuer, malgré tout, à mener cette vie large dont il avait l'habitude et le besoin.

Homme sans conscience et sans scrupules, il ne recula devant aucun moy-

ens, même les plus dangereux et les plus criminels, pour se procurer de l'argent.

Gravement compromis dans une affaire où on l'accusait d'avoir fourni du poison à un neveu pressé d'hériter de son oncle, il allait être certainement condamné et vraisemblablement pendu.

Il parvint à s'évader de sa prison la veille du jour du jugement, quitta l'Amérique où il laissait de fort grosses dettes et la réputation d'un coquin dangereux, se réfugia en Allemagne et se fixa à Berlin.

Là, grâce à quelques ressources qu'il sut se procurer en se mêlant à des affaires louches, il créa un *cabinet de consultations pour les maladies nerveuses traitées et guéries par le magnétisme animal*.

Les gigantesques affiches dont il couvrit les murailles de Berlin à la mode américaine, mode inconnue jusque-là en Allemagne, firent sensation.

On cria tout d'abord au charlatanisme, mais néanmoins la curiosité lui amena un certain nombre de clients.

Sa science était réelle et profonde, nous le savons. Il guérit plusieurs malades avec lesquels les vieilles méthodes médicales avaient échoué.

Le bruit qu'il faisait des cures surprenantes se répandit et la clientèle augmenta mais pour une nature avide de jouissances comme la sienne les gains étaient insuffisants.

Pour amener la vogue, la vraie vogue, il faudrait adjoindre le somnambulisme au magnétisme.

O'Brien le comprit, et, comme à New-York autrefois, il se mit en quête d'un "sujet", et il eut la chance de trouver une adolescente presque aussi bien douée que la jeune fille de l'Illinois morte à la peine.

Ce sujet, admirablement lucide, obéissait non moins que l'autre à la puissance de son fluide et lisait, comme en un livre ouvert, dans les mystères du passé du présent et de l'avenir.

Avec cette voyante la fortune revint. O'Brien en profita pour se plonger,

plus encore peut-être qu'à New-York, dans les joies effrénées de la plus coûteuse débauche.

Il fit scandale.

La police de Berlin a toujours l'œil sur les étrangers et les enveloppe d'une surveillance occulte.

Aussitôt qu'il devint suspect, on fouilla son passé et on apprit sans la moindre peine qu'il avait été condamné à mort par contumace en Amérique et qu'il ne devait la vie qu'à une évasion.

En même temps on découvrit qu'il se servait des secrets révélés par le somnambulisme pour faire du chantage et que certaines gens visés par lui touchait de très près à la cour.

De cela on s'émut infiniment plus que de sa condamnation à New-York.

Sans doute allait-on l'appréhender au corps et le mettre sous les verrous, quand un inspecteur de police le sauva en faisant comprendre à son chef qu'un homme de la trempe d'O'Brien, prêt à tout, et dont la foule assiégeait le cabinet de consultations magnétiques par le somnambulisme, pourrait devenir, s'il le voulait—(et il le voudrait certainement),—un *indicateur* de premier ordre.

Cela sautait aux yeux et le chef le comprit.

Il jugea qu'en effet la police pouvait tirer grand profit de la science, et surtout de la situation particulière du docteur étranger, s'il les mettait à la disposition du service de la *sûreté* organisé à Berlin comme à Paris.

Son cabinet deviendrait une véritable *souricière* où se feraient prendre les gens dont on avait intérêt à connaître les secrets desseins, et, à un moment donné, la lucidité de la somnabule porterait la lumière au milieu des ténèbres épaissies à dessein des complots les mieux combinés.

Le chef de la *sûreté* n'eut pas un instant d'hésitation et résolut d'adjoindre sans retard le docteur O'Brien à ses subordonnés nombreux.

Une lettre l'invita à se rendre à son cabinet.

Quoique très surpris, et même un peu

inquiet de cette invitation qui ressemblait singulièrement à un ordre, le docteur n'admit point la possibilité de s'y soustraire.

Il obéit à l'appel du directeur de la police de Berlin.

L'entretien fut court.

Le haut personnage lui dit nettement que l'ordre allait être donné de l'arrêter et de le traduire en justice. — Deux condamnations certaines, emprisonnement, puis expulsion.

Un seul moyen s'offrait à lui d'éviter des extrémités si fâcheuses,

On passerait l'éponge sur les faits accomplis s'il voulait émarger au budget de la sûreté générale et rendre des services à l'Empire.

Et on lui expliqua de quelle nature seraient ces services.

O'Brien était trop intelligent pour avoir l'ombre d'une hésitation.

Il accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il entrevit d'un coup d'œil tous les avantages de sa situation nouvelle.

Sans compter que le chiffre des émoluments serait gros, il deviendrait en quelque sorte un personnage inviolable, dûment protégé par la police dont il ferait partie.

Le marché fut conclu séance tenante et reçut un commencement d'exécution immédiat.

On tint tout ce qu'on avait promis au docteur qui, de son côté, s'acquitta de sa tâche en conscience.

Les socialistes s'agitaient en Allemagne.

O'Brien dévoila des complots et tourna des preuves écrasantes contre certains meneurs.

Bref, il fut promptement démontré qu'on avait fait en lui une recrue d'une valeur incalculable.

Les bureaux du grand état-major le réclamèrent.

On avait besoin de lui, et de la police de sûreté générale, il passa à la police des renseignements militaires. Il devenait espion après avoir été mouchard.

Ce fut alors qu'il connut Robert Vernière et Claude Grivot.

Rapprochés d'abord par la débauche,

ces trois hommes ne tardèrent pas à avoir des intérêts communs.

A Paris, le baron Guillaume Schwartz dont nous connaissons les fonctions à l'ambassade d'Allemagne, demandait qu'on lui envoyât un agent de beaucoup supérieur à ceux qu'il avait sous ses ordres.

O'Brien était tout indiqué pour devenir cet agent.

Son cabinet de consultations magnétiques, auquel la subvention permettrait de donner une extension considérable, ferait merveille dans la capitale qui s'engoue volontiers de toutes les nouveautés.

Le docteur reçut l'ordre d'aller s'installer volontier à Paris.

Il s'y rendit d'autant plus volontier que la grande ville, la ville du plaisir outrance et de toutes les jouissances exerçait sur lui une attraction irrésistible.

— Paris ! le paradis rêvé !

A peine arrivé, il procéda, comme à Berlin, par voie de réclame, mais d'une manière plus discrète et moins américaine, — et le succès ne se fit pas attendre.

Dès le début, son cabinet de consultations obtint la vogue et avant la fin de la première année, il avait, grâce à sa somnambule extra-lucide, rendu de notables services à l'Allemagne.

Nous avons dit que le docteur, gradné faiseur de miracle ! habitait le n° 28 bis de la rue de la Victoire.

Il occupait l'immeuble tout entier, composé de trois étages.

Au rez-de-chaussée se trouvaient le salon, la salle à manger et la salle d'attente pour les clients.

Cette pièce était séparée des autres par un large vestibule au fond duquel se trouvait l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Au premier, la salle de consultation, la pièce où le magnétiseur opérait, et un cabinet de travail communiquant avec ces deux pièces par deux portes différentes.

Une quatrième pièce était réservée à Mlle Mariaui, la somnambule extra-lucide qui faisait courir tout Paris.

Au second étage se trouvaient les appartements du docteur.

Les domestiques de la maison habitaient le troisième étage.

Ils étaient cinq y compris la cuisinière, tous Allemands, mais munis de papiers bien en règle prouvant qu'ayant vu le jour, les uns en Alsace, les autres en Lorraine, ils avaient opté pour la nationalité française, et tous pratiquant l'espionnage avec un entrain tudesque.

Ils affirmaient s'être réfugiés en France afin de se soustraire au joug de l'annexion.

Combien nombreux ils sont, ces faux Alsaciens, ces faux Lorrains, qui, sous la couleur de patriotisme, viennent chez nous nous duper et nous exploiter, en se moquant de nous par-dessus le marché.

De neuf heures à onze heures du matin avaient lieu les premières consultations du docteur O'Brien.

Celles-là étaient gratuites.

De quatre heures à six heures du soir, autres consultations.

Pour celles-ci on payait vingt francs.

Les séances de somnambulisme, d'hypnotisme, de suggestion, occupaient le milieu de la journée, de une heure à trois heures.

Le prix en était variable, mais jamais inférieur à cinq louis par client, et dépassait souvent vingt-cinq.

Comment aurait-il été possible de supposer, de deviner, que dans cette maison, chez ce savant dont les Parisiens s'étaient engoués, se rendaient chaque jour, par petits groupes et à des heures variées, les nombreux espions placés sous les ordres du docteur à qui ils remettaient leurs rapports qu'il transmettait lui-même au baron Guillaume Schwartz, son chef immédiat ?

Le grand salon de magnétisme était décoré et meublé de façon étrange.

Des tentures d'étoffe rouge couvraient les murailles et masquaient le plafond.

La même étoffe garnissait les sièges d'ébène mat et sans reflet.

Au centre de la pièce se dressait une estrade surélevée de trois marches tendues de rouge et supportant le fauteuil

noir et rouge où la voyante venait prendre place.

Une lampe astrale, descendant du plafond et allumée au moment des consultations magnétiques, éclairait faiblement la vaste pièce et mettait en pleine lumière le visage de la somnambule.

De tout cela résultait une impression bizarre et saisissante, agissant vivement sur l'imagination surexcitée des clients.

O'Brien venait de terminer la consultation du matin.

Il recevait dans son cabinet de travail les rapports des espions en sous-ordre, quand on lui remit la courte missive envoyée par le baron Schwartz.

Après en avoir pris connaissance il congédia les *indicateurs*, passa chez Mariani et lui dit :

— Déjeune seule... je sors...

Habitée de longue date à l'obéissance passive, l'Italienne ne fit ni une observation ni une question.

— Bien, répondit-elle.

Le docteur endossa une pelisse fourrée, prit son chapeau et descendit.

Dans la rue il arrêta une voiture qui passait à vide, il donna l'ordre au cocher de l'arrêter, quai Malaquais, à l'entrée de la rue du Bac.

Il avait pour consigne de ne jamais se rendre autrement qu'à pied au petit hôtel de la rue Verneuil.

XXII

De la rue du Bac, O'Brien gagna en quelques minutes la demeure du baron Guillaume Schwartz.

Ce fut le valet de chambre qui lui ouvrit la porte donnant de la rue dans la cour.

Avant d'en franchir le seuil le magnétiseur dit à demi-voix :

— Potsdam !

C'était le mot de passe, changé tous les quinze jours, et qui devait être prononcé, même par les familiers de la maison quand ils venaient, non en visiteurs, mais en porteurs de renseignements.

Le docteur fut immédiatement conduit auprès de Schwartz qui l'attendait avec impatience dans son cabinet de

travail et qui lui désigna de la main un siège placé en face du sien.

O'Brien salua respectueusement, s'assit et attendit.

— Connaissiez-vous un certain Robert Vernière, d'origine française ? lui demanda le chef du bureau des informations de l'ambassade.

— Robert Vernière ?.....répéta le magnétiseur.....Je le connais certainement s'il s'agit, comme je le pense de l'ingénieur-mécanicien qui se mit à Berlin au service des constructions maritimes d'abord ; plus tard au service de l'armement général et qui, comme moi, émargeait au budget des fonds secrets du grand état-major.

— C'est de lui que je parle, mais je dois vous apprendre avant tout qu'il a été relevé des fonctions délicates à lui confiées.

— Ah ! fit O'Brien.

— Oui... Il était devenu suspect.

— Eh bien ?

Cet homme est depuis deux jours à Paris... On a besoin de connaître le but de son voyage en France.

— Où est-il descendu ?

— Nous l'ignorons et il faut le savoir.

— Existe-t-il un indice quelconque pouvant servir de point de départ à une piste ?

— Un seul détail.

Lequel.

— Robert Vernière voyage sous le nom et avec les papiers de Fritz Leymann, Alsacien annexé.

O'Brien avait tiré de sa poche un agenda.

Il écrivit le nom et se prépara à prendre des notes.

— Voilà tout ? demanda-t-il.

— Oui.

— C'est bien peu de chose !

— J'en conviens.

— Vous m'enjoindriez de trouver une aiguille dans une botte de foin que la tâche ne serait guère plus difficile.

— Vous êtes un homme à faire des prodiges.....

— Merci du compliment..... Je voudrais le mériter..... J'agis, mais je ne puis répondre du succès de mon enquête.

te..... N'avez-vous personnellement aucun soupçon au sujet du motif qui amène Robert Vernière à Paris ?

— Si... j'en ai un, bien ou mal fondé...

— Veuillez me le confier.

— L'homme en question est devenu suspect parce qu'on le soupçonnait, à tort ou à raison, de manger à deux râteliers, en d'autres termes de travailler pour la France aussi bien que pour l'Allemagne, trahissant à la fois les deux pays..... Dépouillé d'un emploi qui le faisait vivre largement, il doit être furieux..... Je ne serais point surpris qu'il voulût à la fois se venger et se procurer des ressources en vendant au gouvernement français quelques-uns des secrets qu'il a pu surprendre chez nous.

— Dans ce cas, c'est au ministère de la guerre qu'il s'adresserait.

— A coup sûr.

O'Brien traça sur son agenda ces mots qu'il lut à haute voix en les écrivant :

“ Faire surveiller de très près les allées et venues au ministère de la guerre. ”

— Par qui ?..... demanda Guillaume Schwarzsztz.

— Par Blucker, un de mes meilleurs sous ordres qui connaît aussi bien que moi Robert Vernière.

— Il serait bon aussi, quoique les deux frères soient brouillés, de surveiller l'usine de Richard Vernière.

— Le grand constructeur de Saint-Ouen, je sais... répondit O'Brien. J'ai déjà mis des hommes en chasse de ce côté il y a un an. Nous désirions connaître le secret des lance-torpilles créés par Richard Vernière.

— Peut-être Robert, qui est ruiné, irait-il, faire une visite à son frère, qui est riche, pour tenter de se réconcilier avec lui...

— C'est possible..... Schultz, un autre de mes agents, qui connaît aussi Robert Vernière, surveillera dès aujourd'hui l'usine de Saint-Ouen...

— Ne perdes pas un instant pour prendre vos mesures..... Le personnage en question pourrait rester peu de temps en France.....

— Dès ma rentrée rue la Victoire je donnerai des ordres.

— Où en sommes-nous relativement aux plans de mobilisation de l'armée française en cas de guerre ?

— Nous cherchons l'homme qui nous livrera ces documents..... Il faudrait que cet homme fût attaché au ministère de la guerre et en bonne situation, ayant accès partout..... Ce n'est pas facile à trouver....

On trouve toujours une conscience à vendre quand on y met le prix, et nous ne marchandrons pas !..... Faite une offre irrésistible..... Promettez une grosse somme fût-ce un million. On tiendrait ce que vous aurez promis. Songez aussi à notre dernier entretien.....

— Au sujet du dénonciateur ?

— Oui.... — Il nous en faut coûte que coûte un modèle...

— Impossible de l'acheter. Mais on peut le voler, et j'ai deux hommes à Fontainebleau, guettant l'occasion autour de l'école d'artillerie.... — Prenez patience....

— Je ne vous retiens plus.... — fit le baron Schwartz en se levant. — Allez et agissez..

O'Brien protesta de son zèle salua et se retira.

A l'angle de la rue Bae, sur le quai, il retrouva son fiacre, se fit conduire rue de la Victoire et déjeuna rapidement, car le moment approchait où les bons gobe-moche parisiens allaient venir consulter Mlle Mariani.

Néanmoins, avant la séance, il eut soin de donner des instructions à ses sous-ordres.

Deux heures plus tard, l'entrée du ministère de la guerre et celle de l'usine de Saint-Ouen étaient l'objet d'une surveillance rigoureuse.

Ah ! si O'Brien avait eu à sa disposition, comme jadis, la jeune fille de l'Illinois morte à la tâche, il aurait eu vite fait de retrouver Robert Vernière.

Mais, hélas ! quoique ne manquant point de mérite en sa spécialité, Mlle Mariana n'était pas de force, et le docteur ne devait compter que sur sa bande d'indicateurs et de fureteurs.

Le lendemain de ce jour, la pauvre Germaine Sollier était conduite au cimetière de Saint-Ouen.

A quatre heures précises, la levée du corps avait eu lieu à l'hôtel meublé de Mme Aubin.

Selon les désirs de Richard Vernière, les ouvriers et les employés de l'usine assistaient aux obsèques.

Lui-même faisait partie du convoi.

Henri Savanne l'accompagnait.

La mère Aubin avait confié à la Marie la garde de son établissement et conduisait le deuil avec Magloire le joueur d'orgue.

Après d'eux derrière le corbillard couvert de fleurs et de couronnes marchaient Véronique Sollier et la petite Marthe.

A la suite venait une foule de plus de deux cents personnes, car le patron de l'usine où travaillait la pauvre Germaine avait comme M. Vernière autorisé ses ouvriers à suivre le corps, et il s'était joint à eux.

Ainsi que Richard Vernière il payerait à son personnel les heures passées hors des ateliers pour la cérémonie funèbre.

Ce fut un navrant spectacle lorsque les fossoyeurs descendirent le cercueil dans la terre creusée pour le recevoir.

Véronique et sa petite-fille qui jusqu'à ce moment avaient fait preuve d'un grand courage, ne purent se contenir plus longtemps, et leur désespoir, muet jusqu'alors, éclata en plaintes inarticulées, en gémissements douloureux.

Il fallut les entraîner, l'une et l'autre, loin de la tombe où, affolées, inconscientes, elles se seraient jetées pour suivre la chère morte.

La grand'mère et l'enfant reconduites par Mme Aubin et par l'ancien soldat de marine, rentrèrent à l'usine de la rue Haridou le visage décomposé et l'âme désolée.

Une consolation cependant aidait Véronique à supporter son immense douleur.

Sa fille, Germaine, avait eu de belles funérailles.

Grâce au bon cœur de tous, elle n'était point partie isolée pour le dernier voyage.

Magloire s'était occupé de tout sans rien oublier.

Germaine aurait sa tombe pour cinq ans, et sur cette tombe se dresserait une haute croix au pied de laquelle la grand'mère pourrait aller prier avec sa petite-fille, son unique amour et son unique bonheur désormais.

Mme Aubin et Magloire, à l'aide de paroles réconfortantes, parvinrent à ramener un peu de calme dans l'esprit de Véronique.

— Il ne faut pas risquer de vous rendre malade à force de chagrin..... lui disaient-ils..... il faut songer à la petite, à ce cher ange qui n'a que vous.

Véronique répondit :

— Oui, il faut que je sois forte..... il faut que je vive pour élever l'enfant de ma Germaine.

Et la pauvre femme serra sur son cœur la petite fille qui lui rendait ses baisers.

Magloire s'était acquitté dignement de la tâche acceptée par lui.

Il quitta Mme Sollier, mais en s'éloignant il pensait :

— Je viendrai les voir souvent..... Elles auront besoin d'un ami..... d'un ami sûr et dévoué..... je serai le leur.

Au programme tracé par Claude Gri-vot pour l'emploi de son temps jusqu'au premier janvier, Robert Vernière avait joint un détail oublié par son complice, et cependant d'une haute importance.

C'était, en attendant le moment où il devait feindre de partir pour Berlin par le train de six heures vingt minutes du soir, de ne se point montrer en plein jour dans Paris où il pourrait être rencontré et reconnu.

Aussi Robert déjeunait-il et dînait-il dans sa chambre, à l'hôtel, et ne sortait que tard dans la soirée et le visage en-

foui dans les plis de son cache-nes montant jusqu'aux yeux.

Il fit l'emplette d'une ample sacoche de voyage au lieu du solide sac à main dont Grivot lui avait recommandé de se munir.

À l'usine de Saint-Ouen la journée du 31 décembre avait été fort animée dans les bureaux et à la caisse.

Dès le matin Prieur, le caissier, muni d'un reçu, était allé au ministère de la marine encaisser pour son patron la somme de deux cent cinquante mille francs, reliquat d'un compte relatif à des fournitures de natures diverses faites à la marine dans le courant de l'année.

En quittant l'usine, Prieur avait laissé à la caisse un commis chargé de payer les garçons de banque et les différents encaisseurs qui se présenteraient avec des billets ou des factures.

D'autres commis dressaient les tableaux d'inventaire qui devaient être prêts avant la fermeture des bureaux.

Jacques, le garçon de bureau spécialement affecté au service de Richard Vernière, sacoche au dos et portefeuille sous le bras, faisait sa tournée d'encaissement.

Les contremaîtres préparaient leurs feuilles de paie.

Partout c'était l'activité fiévreuse que commande une fin d'année.

À midi, Prieur reprit possession de sa caisse dans laquelle il versa la somme de deux cent cinquante mille francs, touchés en billets de banque au ministère de la marine.

À trois heures Jacques rentra, le portefeuille gonflé, la sacoche lourde, et rendit ses comptes au caissier.

La journée était terminée quant aux paiements et aux encaissements, et il ne restait à Prieur qu'à solder les feuilles de paie.

Cela pouvait avoir lieu avant la fermeture des ateliers.

Les contremaîtres, sachant les heures qui restaient à faire à leurs hommes dans la soirée, les marquaient comme faites.

Le caissier les fit prévenir de se présenter les uns après les autres afin d'être

viter l'encombrement et surtout les erreurs.

Pour mener ce travail à bonne fin, il fallait une heure au moins.

Tandis que Jacques allait aux ateliers prévenir les contremaîtres, Prieur additionnait sur une feuille volante les encaissements et les paiements de la journée.

En quelques minutes il eut établi sa balance.

Elle se trouvait en parfaite concordance avec ses prévisions.

C'était bien le chiffre indiqué par lui, quelques jours auparavant, à Richard Vernière.

Le premier des contremaîtres arriva au moment où le caissier se félicitait de la justesse admissible de son coup d'œil.

Sa feuille fut vérifiée et payée.

A celui-ci succédèrent les autres, un à un.

Il avait dans son atelier d'ajustage des hommes aux pièces, ce qui rendait les comptes plus longs à établir.

Grivot, nous l'avons dit, possédait toute la confiance du patron.

Il primait tous les autres contremaîtres, et comme il était d'une indiscutable habileté dans son métier, et qu'il savait se donner l'apparence d'un bon enfant, on ne le jalousait pas.

De la confiance témoignée par Richard Vernière à Claude résultait pour celui-ci une certaine intimité avec les employés de l'usine, intimité lui permettant de causer, de plaisanter, de questionner surtout.

Questionner ! il le faisait sans cesse, de l'air du monde le plus indifférent, et c'est ainsi qu'il avait appris beaucoup de choses l'intéressant au plus haut point.

Tout en présentant sa feuille de paye au caissier, il lui serrait la main.

Prieur était d'une nature froide et réfléchi.

Son attitude glaciale inquiétait souvent, au premier abord, ceux qui avaient affaire à lui.

Avec Claude Grivot il se départait volontiers de cette attitude.

— Eh bien ! cher monsieur Prieur, êtes

vous content aujourd'hui ? lui demanda en souriant le contremaître des mécaniciens ajusteurs. Vous êtes-vous bien frotté les mains en entassant pile sur pile et liasse sur liasse les louis d'or et les billets bleus ? Ou je me trompe fort ou la fin d'année apporte de chics bénéfices à notre patron :

— Vous ne me trompez pas ! répondit le caissier avec une satisfaction profonde qu'il ne cherchait point à cacher. Ça marche ! Ça a bien marché ! Des rentrées superbes, mon brave Grivot ! Après avoir fait face à toutes les échéances, quand j'aurai achevé de payer les ouvriers il nous restera encore une jolie somme en caisse.

— Deux cents mille francs, peut-être fit le contre-maître.

— Mieux que ça !

— Fichtre ! Trois cent mille ?

— Encore mieux que ça !

— Pas possible ! ...

— C'est comme je vous le dis.

— Quatre cent mille ?

— Vous n'y êtes pas !

— Je donne ma langue aux chats.

— Plus de cinq cent mille francs, mon brave Grivot ! plus de cinq cent mille francs !

Et Prieur se frottait frénétiquement mens.

XXIII

— Je ne m'étais point trompé dans mes petits calculs..... pensa le contre-maître.

Le caissier, emballé par sa satisfaction débordante, poursuivit :

— Nous aurons fait cette année pour près de cinq millions d'affaires, et nous avons pour l'année prochaine des contrats qui nous assureront un chiffre encore plus considérable... C'est assez coquet, hein ?

— C'est-à-dire que c'est magnifique, étourdissant ! s'écria Claude.

Je parie que nous dépasserons six millions d'affaires en 1894..... Tenez-vous le pari ?

— Jamais de la vie ! je serais trop sûr de perdre ! Il est certain que plus la

maison marchera, plus elle prendra d'extension !

Ce ne sera que justice d'ailleurs ! car le patron travaille assez pour cela !

Le caissier ne répondit pas.

Il venait de commencer à vérifier la feuille et cette opération l'absorbait.

La vérification terminée, il paya Claude en billets de banque, en or, et l'apoint en argent et billon.

La feuille présentée par Grivot présentait un total de trois mille deux cent vingt-neuf francs quinze centimes.

Parmi l'or étalé sur la tablette du guichet se trouvait pour environ cinq cents francs de petites pièces de cinq francs.

Grivot faisait la moue.

—Qu'est-ce que vous avez ?...lui demanda le caissier surpris, le compte n'est-il pas exact ?

—Si ! si ! parfaitement exact, répliqua Grivot.....mais ce sont vos satanées petites pièces de cent sous qui me chiffonnent..... c'est si facile à perdre !... Donnez-moi donc au moins un morceau de papier pour que je les enveloppe.

Prieur prit à côté de lui le papier sur lequel il avait crayonné un instant auparavant et le lui tendit.

Claude jeta un coup d'œil sur les colonnes des chiffres alignés et demanda :

—Ça ne vous est bon à rien, ces comptes-là ?

—Non..... c'est le brouillon des paiements et des recettes du jour..... une ébauche de balance de fin d'année. Je n'en ai que faire.

Le contremaître avait légèrement tressailli.

Il plaça les minuscules pièces de cinq francs dans le papier et les enveloppa soigneusement.

Au moment où il allait se retirer Prieur s'écria :

—Ah ça ! mais je perds la tête ou la mémoire ! J'oubliais.

—Quoi donc ?

—Que le patron vous charge de distribuer aux ouvriers de tous les ateliers la gratification de fin d'année qu'il leur accorde..... Voici la liste et le chiffre de la répartition pour..... Vous avez

trois mille francs à partager..... Voilà trois rouleaux de mille.

En même temps Prieur déposait sur la tablette la liste préparée et trois rouleaux d'or.

Le mécanicien les prit et sortit.

A cette minute précise Richard Vernière entra dans le bureau du caissier, venant de son cabinet par le couloir dont nous avons parlé, et tenant à la main une lettre.

En le voyant, les employés se levèrent et le saluèrent.

—N'interrompez pas votre travail, messieurs, leur dit-il.

Puis, s'adressant à Prieur, il demanda :

—Où en sommes-nous ?

—J'ai terminé, monsieur.....Il ne me reste qu'à mettre mon journal à jour, et à passer mes articles au grand livre. Tous mes états sont préparés... A sept heures vous aurez sous les yeux le résultat de la fin du mois et la balance de l'année.

—Vous êtes un caissier modèle, monsieur Prieur.

—Oh ! monsieur Vernière...interrompit Prieur avec modestie.

—Non ! non ! Je dis ce que je pense ! A tout autre qu'à vous il aurait fallu trois jours pour régler une comptabilité !

—C'est la grande habitude, monsieur, balbutia le caissier en rougissant de joie des compliments que lui adressait son patron.

Ce dernier reprit :

—Avez-vous passé au Louis-le-Grand ainsi que je vous avais recommandé de le faire ?

—A la Compagnie d'assurances ? Oui, monsieur.

—On vous a dit ?

—Qu'on venait de vous écrire.

—En effet, je viens de recevoir cette lettre..... Mais je trouve ses explications insuffisantes.....On a dû vous en donner là-bas.....Quelles sont-elles ?

—Qu'en raison des dangers d'incendie résultant de la fabrique de couleurs et vernis qui touche à la nôtre, il y aura lieu d'augmenter le chiffre de la prime à payer sur le recours contre les ris-

ques des voisins, mais qu'avant de fixer cette augmentation un inspecteur viendra et se rendra compte.

— On m'annonce en effet la visite d'un inspecteur pour mardi prochain... Mais tous ces retards empêchent de signer la police..... J'ai eu tort de ne pas m'en prendre plus tôt..... J'aurais dû aller à Paris tantôt et passer moi-même rue Louis-le-Grand.....

Richard Vernière quitta son caissier et regagna son cabinet de travail pour se mettre au travail et achever de son côté ses comptes de fin d'année.

Jacques venait de lui apporter de la lumière.

On ne se servait du gaz dans l'usine que pour l'extérieur.

Les ateliers et les bureaux étaient éclairés par des lampes à pétrole.

A six heures la sortie des ateliers s'effectuait gaiement.

Les bureaux et la caisse seuls restèrent éclairés. On y travaillait encore.

Prieur entassait chiffres sur chiffres.

Il avait achevé de passer ses écritures et de balancer chaque compte du Grand Livre.

Il ne lui restait qu'à remplir les états préparés par ses sous-ordres.

A six heures et demie il congédiait ces derniers ; la besogne était achevée et ce qui restait en caisse porté sur un bordereau détaillé.

Prenant alors ses papiers, son portefeuille de caisse bourré de billets de banque, un sac plein de rouleaux d'or, un autre de pièces de cinq francs et de rouleaux de petit monnaie d'argent, il alla trouver Richard Vernière dans son cabinet et lui rendit ses comptes en lui faisant prendre connaissance des états récapitulatifs donnant le chiffre des affaires faites dans l'année, l'estimation du matériel, des matières de toute nature en magasin, etc., etc.....

C'était un inventaire général résumé en deux pages.

— En vérité, c'est magnifique ! — s'écria le patron radieux. — Jamais, jusqu'à présent, nous n'étions arrivés à un pareil chiffre d'affaires !

— Et une encaisse de cinq cent cinquante-deux mille deux cent vingt-sept

francs quinze centimes que je vous prie de vouloir bien compter avec moi, monsieur.

En même temps Prieur était sur le bureau de Richard Vernière les liasses de billets, les rouleaux d'or, les piles de pièces de cinq francs, la monnaie blanche, et jusqu'aux quinze centimes formant l'appoint du compte.

Le patron vérifia, mais uniquement pour la bonne règle, car il était certain d'avance de trouver exactement la somme annoncée par le caissier.

— Mardi je porterai tout cela au Crédit Lyonnais, dit-il.

Puis il ouvrit le coffre-fort placé derrière lui et scellé au mur d'une façon tellement solide qu'il aurait fallu de la dynamite pour l'en détacher si l'on n'avait pas eu beaucoup de temps devant soi et tous les outils nécessaires, et avec l'aide de Prieur, il plaça le portefeuille aux billets sur une tablette, les rouleaux d'or dans une boîte à compartiments et la monnaie d'argent dans un tiroir spécial.

Ceci fait, il referma le coffre-fort avec une clef qui ne la quittait jamais, et poussa le ressort secret inventé par Claude Grivot, et qu'il fallait mettre en mouvement pour que l'énorme serrure pût jouer de nouveau.

Cette caisse, solide comme le blindage d'un vaisseau cuirassier, était en fer forgé et en acier.

L'épaisseur de ses parois dépassait dix centimètres.

La porte tournait sans bruit sur des pivots invisibles.

Le secret, destiné à remplacer avantageusement les combinaisons résultant d'un arrangement varié de lettres ou de chiffres, consistait en un déclanchement faisant jouer deux verrous intérieurs dont il était impossible de soupçonner l'existence.

Pour actionner ces verrous... quand on connaissait le secret..... il suffisait de faire jouer de droite à gauche, puis de gauche à droite, une petite rosace en cuivre, perdue au milieu de vingt autres semblables, qui servaient à l'ornementation de la porte du coffre-fort et dont rien ne la distinguait.

Ce secret, vrai chef-d'œuvre de mécanique rendant le coffre-fort inviolable avait été inventé et exécuté à l'usine même par le contremaître (nos lecteurs le savent déjà).

L'industriel tendit la main à son caissier.

— Demain.....dit-il...vous dînez avec moi et Claude Grivot, mon cher Prieur, j'ai à vous remettre à tous les deux vos étrennes.

Le caissier serra avec effusion la main de son patron et se retira avec cette satisfaction intime que donne la conscience du devoir accompli.

Pendant que Richard Vernière enfermait dans sa caisse la somme fort ronde dont nous connaissons le chiffre, Claude Grivot, seul dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel de la mère Aubin, examinait avec une attention profonde la feuille de papier chargée de chiffres donnée par Prieur pour envelopper les pièces de cinq francs en or.

— C'est une ébauche de ma balance de fin d'année.....lui avait dit le caissier.

Et, quoique celui-ci eût au début de l'entretien énoncé la somme qui se trouvait à l'actif de cette balance, le contremaître cherchait dans les chiffres qu'il avait sous les yeux la preuve de l'exactitude des affirmations de Prieur. Il la trouva sans peine.

Tout était indiqué brièvement mais clairement.

Le total crayonné donnait le chiffre de cinq cent cinquante-deux mille deux cent vingt-sept francs et quinze centimes.

Une lueur fauve s'alluma dans les prunelles de Claude.

— Riche affaire positivement !..... murmura-t-il avec joie... Un chopin de plus d'un demi million dont la moitié m'appartient !..... C'est l'avenir assuré, cela !..... Et dire que j'aurais pu si je l'avais voulu, mettre moi-même la main sur le magot et tout garder pour moi !... Ah ! fêta ! c'est le tempérament qui m'a manqué, et d'ailleurs j'avais mes raisons... Enfin ce qui est fait est fait..... Partage égal..... Robert agira et me donnera ce qui me re-

vient..... Je lui materai facilement car j'aurai la barre sur lui, connaissant son passé depuis A jusqu'à Z, et étant maître de tous ses secrets.

— Il a du talent, le gueusard ! Ça c'est incontestable !..... Et nous associerons avec les capitaux dont nous disposerons nous créerons une usine modèle dans n'importe quelle partie du monde, et nous courrons, comme en plein emballement de bicyclette, sur le chemin de la fortune..... de la vraie..... une grosse fortune qui nous permettra de nous passer nos fantaisies de tous les genres, et je ne m'en priverai pas !

— Allons, tout est bien qui finit bien ! il ne s'agit plus maintenant que d'attendre avec patience la soirée du 1^{er} janvier 1894.

— Et l'attente ne sera point longue !

Après avoir brûlé le brouillon du caissier Prieur, Claude Grivot descendit prendre son repas du soir dans le restaurant annexé à l'hôtel, où Vide-Gousset et le vieux Simon chantaient les louanges de Richard Vernière, célébraient l'humanité de Magloire le joueur d'orgue, et le piccolo inénarrable de la mère Aubin qu'ils consommaient jusqu'à plus soif..... (nous parlons leur langage)..... grâce aux plus amples gratifications du singe, auxquelles la reconnaissance exigeait qu'ils fissent honneur.

..

Au jour et à l'heure indiqués par lui, Gabriel Saranus était allé toucher chez son notaire, en billets de banque, la somme importante dont nous connaissons la destination.

Il quitta l'étude en emportant cette somme soigneusement enveloppée et formant un paquet gros comme un volume ordinaire de librairie.

Maintenant il n'avait plus qu'à se rendre à Saint-Ouen, chez son ami Richard Vernière.

La nuit était venue.

Le capitaine de vaisseau prit une voiture sur le boulevard et donna l'adresse du numéro 6 de la rue Harodin au cocher qui maugréa ferme et ne consentit

à se mettre en route que sur la promesse d'un très ample pourboire.

Rasséréné par cette promesse, il partit bon train.

Richard Vernière ayant à travailler sérieusement avait dit à Madelaine sa servante, de ne préparer le dîner que pour huit heures ne voulant point être obligé de se remettre au travail après son repas.

À l'intérieur de l'usine, aussi bien qu'au dehors dans les environs, tout était absolument calme.

On aurait pu se croire au milieu de la nuit tant le silence était profond.

Véronique Sollier préparait les aliments du souper dans la loge, ayant auprès d'elle sa chère petite Marthe qui aimait déjà tendrement sa grand'mère.

Toutes deux allaient se mettre à table lorsque le bruit d'une voiture roulant avec un cliquetis de ferrailles sur la terre durcie par la gelée se fit entendre.

La voiture s'arrêta brusquement, et au bout de quelques secondes un coup de sonnette retentit.

— C'est une visite pour M. Vernière, grand'mère..... dit la petite Marthe.

— Probablement ma mignonne.... répondit Véronique qui tira le cordon, ouvrit la porte de sa loge et se plaça sur le seuil pour recevoir le visiteur.

Sous la lumière répandue par le bec de gaz scellé dans un pan de la muraille du pavillon qu'elle occupait, elle distinguait un uniforme de marin.

Le nouveau venu était le capitaine Gabriel Savanne, le séducteur de Germaine... le père de Marthe !...

XXIV

Gabriel Savanne referma derrière lui la porte de la rue et s'avança en saluant la gardienne.

Rue de Miromesnil elle occupait le même emploi qu'à l'usine de Saint-Ouen.

L'officier de marine avait eu souvent l'occasion de la voir, quand il venait assidûment dans la maison.

Mais depuis plus de huit ans Véronique était bien changée, bien vieille. Il ne la reconnut pas.

— M. Richard Vernière ?..... lui demanda-t-il.

— M. Vernière doit travailler encore dans son cabinet, monsieur, et je ne sais s'il pourra recevoir..... répondit-elle.

— Il me recevra, soyez-en convaincue..... Veuillez lui dire mon nom et cela suffira.

— Qui dois-je lui annoncer ?

— Le capitaine de vaisseau Savanne.

— Prenez la peine d'entrer dans ma loge, monsieur... fit Véronique en s'effaçant pour dégager la porte... Je vous prie de m'excuser si je ne vous introduis pas immédiatement près de M. Vernière, mais je dois obéir à ma consigne....

— Et je vous approuve.... J'attendrai sans impatience.

Tout en parlant Gabriel franchit le seuil de la loge, tandis que Véronique se rendait au cabinet de l'industriel.

Marthe regardait timidement l'officier de marine dont la physionomie un peu hautaine lui en imposait, mais si grande que fut sa timidité elle ne l'empêcha pas de dire, en avançant une chaise :

— Asseyez-vous monsieur... Grand'mère ne sera pas longtemps..

Le visage intelligent, les regards expressifs de la politesse de la jeune fille frappèrent Gabriel Savanne.

Et puis, dans les traits de la mignonne, il lui semblait retrouver vaguement d'autres traits, connus et chéris autrefois.

Il tendit la main à l'enfant qui la prit aussitôt.

Il l'attira vers lui, et il alla la questionner lorsque Véronique reparut.

— Venez, monsieur, dit-elle, M. Vernière a hâte de vous voir...

Gabriel sortit de la loge, précédé par la gardienne qui le conduisit vers le bâtiment habité par le maître de l'usine.

Celui-ci était déjà sur le seuil.

—Toi ! C'est bien toi ! s'écria-t-il en ouvrant ses bras au marin.

Gabriel s'y précipita et les deux hommes s'embrassèrent avec effusion.

Véronique s'était aussitôt retirée, par discrétion, et avait regagné son pavillon où elle se mit à table avec sa petite fille.

Richard Vernière entraîna l'officier de marine dans son cabinet, et de nouveau ils s'embrassèrent dans un irrésistible élan d'amour fraternel.

Ah ! c'est qu'il s'aimaient bien ces deux hommes qui s'étaient connus et qui avaient commencé à s'aimer sur les bancs du collège, et dont l'affection, doublée d'estime, n'avait fait que grandir, à mesure que les années s'écoulaient.

—Gabriel... mon cher Gabriel... C'est bien toi !... ne cessait de répéter Richard Vernière dont la joie débordait... Après une absence si longue... interminable... près de huit ans !... te voilà enfin de retour !... Ah ! que je suis heureux de te revoir !

—Et moi donc, mon ami, mon meilleur ami, mon cher Richard !... répondait le capitaine non moins ému que l'industriel.

—Tu vas dîner avec moi, n'est-ce pas ?

—Oui, certes !

—Bravo ! Combien je te sais gré d'être venu ainsi me surprendre... Et comme nous allons causer, car nous devons avoir beaucoup de choses à nous dire.

—Oui beaucoup. Moi du moins.

—Nous causerons longuement. Mon seul souci c'est que tu dineras assez mal... la fortune du pot... N'étant pas prévenu, tu comprends... j'allais dîner seul... Enfin Madeleine saura bien s'arranger pour que nous ne mourrions pas de faim... Permits-moi de la prévenir.

—Fais-le si tu veux, mais c'est bien inutile.

Je suis certain que ton repas, tel quel aurait été plus que suffisant.

—Mieux vaut ne pas s'y fier !

Richard Vernière appuya le doigt sur le bouton d'une sonnerie électrique communiquant avec son appartement.

Puis, poussant un fauteuil près de la

cheminée dans laquelle pétillait un feu clair, il dit à son ami :

—Assieds-toi.

Il s'installa en face de lui sur son fauteuil de bureau, et entama l'entretien par cette question :

—Depuis quand es-tu à Paris ?

Gabriel avait des raisons pour ne pas répondre la vérité, ce qui aurait nécessité des explications.

—Depuis trois jours, fit-il.

—Henri, ton fils, que j'ai vu avant-hier ne m'a point prévenu de ton arrivée.

—Il ne la connaît pas.

Richard Vernière regarda son ami avec une surprise manifeste, et il allait questionner de nouveau quand la porte du cabinet de travail s'ouvrit ; la servante Madeleine parut obéissant à l'appel de la sonnerie électrique, et se posa en point d'interrogation.

—J'ai un convive inattendu, ma fille, lui dit l'industriel... Arrangez-vous pour que le menu ne soit pas trop mesquin.

—Je vais faire sauter un poulet chasseur, monsieur, et mettre cuire les écrevisses que j'ai dans le bassin... Ça suffirait-il ?

—Je le pense...

—Le dîner toujours pour huit heures ?

—Mettons huit heures et demie... Ça vous donnera plus de temps,

—Bien, monsieur. Je remercie, monsieur.

Et Madeleine se retira.

Richard Vernière renoua aussitôt l'entretien en demandant :

—Comment se fait-il que ton fils ne soit point prévenu et que tu ne l'aies pas vu depuis ton arrivée ? Un enfant qui avait seize ans lorsque tu partis, et qui, pensant à toi sans cesse, ne parlant que de toi, est devenu un homme que tu devrais avoir hâte de connaître, d'embrasser, de féliciter de sa conduite dont ton frère et moi nous t'avons parlé dans nos lettres, en louant, comme il convenait, les rares qualités de son âme et de son cœur.

Ces paroles, et surtout le ton avec le-

quel elles étaient prononcées, impliquaient un blâme.

Gabriel le sentit et répondit :

— J'ai souffert de ne point aller à mon fils dès mon arrivée, mais je ne le pouvais pas et je ne le voulais pas.

— Tu ne le voulais pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Tout à l'heure tu le comprendras.

Au moment où je te parle, personne ne connaît ma présence à Paris.

La surprise de Richard Vernière grandit.

Il demanda :

— Tu n'as donc pas vu ton frère ?

— Mon frère non plus.

— Après une si longue absence ! Je ne comprends pas.

— Tu comprendras, je te le répète.

— Au moins es-tu allé au cimetière t'agenouiller sur la tombe où ta femme repose ?..... La pauvre Jeanne, morte en t'appelant, dix-huit mois après ton départ !.....

Un sanglot mal contenu souleva la poitrine de l'officier de marine et sur ses joues bronzées par le soleil et les vents de la mer, roulèrent deux grosses larmes.

Il gardait le silence, mais les larmes répondaient pour lui.

Non, il n'était point allé au cimetière !

Ce fut avec stupeur cette fois que l'industriel regarda son ami.

Il eut le pressentiment d'un malheur.

— Enfin, que se passe-t-il donc ? murmura-t-il très ému, en prenant les mains de Gabriel. Quel mystère douloureux vas-tu me révéler ?

Le capitaine de vaisseau fit un effort pour se ressaisir avant de répondre.

Nos lecteurs savent déjà combien lui était pénible la démarche qu'il faisait auprès de Richard Vernière.

— Tu vas tout apprendre... dit-il enfin d'une voix sombre.

— Parle ! parle vite, car tes paroles et ton attitude m'épouvantent.

L'officier serra convulsivement les mains de Richard qui sentit les siennes brûlantes, fiévreuses.

— Je viens auprès de toi chercher des consolations,..... balbutia-t-il,..... et en même temps me confesser d'une faute....

— Te confesser d'une faute..... à moi ?

— D'un crime.....

— C'est impossible !..... s'écria l'ingénieur.

Un crime ? toi ! allons donc !..... Tu n'en a pas commis !.....

— Hélas !.....

Et Gabriel courba la tête, comme écrasé par un fardeau trop lourd.

Richard Vernière reprit :

— Non ! non ! non !..... je ne te crois pas !..... Commettre un crime, toi, l'homme impeccable que j'ai toujours aimé et toujours estimé !... Toi, l'homme d'honneur par excellence, dont la loyauté était proverbiale !..... dont l'esprit juste et droit commandait à tous le respect et l'admiration. Allons donc Gabriel !... Ce que tu me dis là est insensé !..... encore une fois, c'est impossible !.....

— Cela est, cependant..... répliqua le capitaine de vaisseau, et le crime que j'ai commis était odieux, lâche, le souvenir évoque en moi des remords qui dureront autant que ma vie !..... On vantait ma loyauté, dis-tu, mon esprit juste et droit. Eh bien ! je me suis conduit comme un homme sans honneur et sans âme ! Je me suis conduit comme un misérable !.....

Richard Vernière en écoutant cet aveu si étrange, si imprévu, se demandait avec inquiétude si son ami ne venait pas d'être frappé de folie soudaine.

— Voyons, voyons, dit-il au bout d'une ou deux secondes de réflexion, expliquons-nous.... Tu dois être dupe en ce moment d'un point d'honneur c'est exagéré, et prendre une peccadille pour un crime....

Gabriel Savanne secoua la tête.

— Non ! répliqua-t-il, c'est en vain que ton affection s'efforce de me justifier... le crime existe.....

Le visage de Richard s'assombrit.

Une ride profonde barra son front.

Ses mains quittèrent les mains de son ami.

— Un crime comporte deux acteurs, le criminel et la victime ! Quelle est la tienne ? demanda-t-il.

— Une femme... murmura l'officier de marine.

— Une femme !... répéta l'industriel, la tienne, peut-être... la sainte et chère créature ?

— Non... une autre.....

— Une autre femme que la tienne !.....

— Oui..... une jeune fille... une innocente enfant...

— Accable-moi, méprise-moi... je le mérite... mais accorde-moi ta pitié, et aide-moi à réparer le mal que j'ai fait...

— Si c'est possible, je suis prêt, tu le sais bien..... Que faut-il pour cela ?

— Ecoute-moi..... Tu vas tout savoir...

Gabriel Savanne se recueillit pendant quelques secondes, puis d'une voix brève, saccadée, il commença :

— En 1883, tu dois te le rappeler, j'habitais Paris, détaché à l'état-major du ministère de la marine...

— Oui,

— Jeanne, ma pauvre femme, était malade depuis deux ans déjà d'une maladie de langueur qui nous séparait et qui devait l'emporter quelques mois avant mon départ.....

— Une jeune fille se trouva sur mon chemin.

— Elle était de la condition sociale la plus modeste, mais absolument pure et chaste, travaillant pour vivre à côté de sa mère.

— Pour moi, misérable, cette enfant aurait dû être sacrée ! Du moment que je me sentais attiré par elle, il fallait fuir...

— Je ne le pouvais déjà plus.... j'avais cessé d'être maître de moi-même..... je voulais que cette enfant m'appartint.

— Je ne te raconterai point la vulgaire histoire d'une faute que l'innocence absolue de la jeune fille et ma grande expérience rendaient relativement facile.

— J'entassai lâchetés sur lâchetés, men-

songes sur mensonges, je cachai jusqu'à mon nom à celle qui devait être ma victime, et ce nom elle ne le connut jamais.

Gabriel Savanne s'interrompit un instant pour essuyer son front mouillé de sueur.

Richard, silencieux, péniblement oppressé, attendait sans prononcer une parole.

Le capitaine reprit :

— Je dus partir pour Toulon et j'emmenai cette femme avec moi, l'arrachant sans pitié à sa mère qui ne devait peut-être jamais la revoir.

— A Toulon, après huit mois de séjour je reçus l'ordre d'aller rallier l'escadre de l'Extrême-Orient.

Je devais abandonner celle dont je voulais faire ma seconde épouse.

— Alors, pour la première fois, je compris l'énormité de ma faute et j'eus honte de moi-même... Mais je ne pouvais rien...

— L'ordre de départ brusquement survenu ne me laissait pas le temps d'assurer le pain quotidien à cette enfant et à la mère, mais je comptais bien, à la première escale, écrire en France et prendre les mesures nécessaires à cet effet.

— Malheureusement je tombai malade au cours de la traversée et, à l'escale, je ne pus descendre à terre.

Gabriel Savanne continua :

— Ma convalescence fut longue, mais enfin je pus reprendre le commandement du navire confié à mon second pendant ma maladie.

— La fatalité voulut qu'en arrivant à Hanol je fusse blessé grièvement à la tête, et pendant plus de dix-huit mois, les fièvres paludéennes se joignant aux conséquences de cette blessure, il me fut impossible de ressaisir mes pensées. Un instant, (je l'ai su depuis) on craignait pour ma raison.

— Lorsque je revins complètement à la santé, j'écrivis à Daniel et à toi, et je reçus de vous des lettres m'annonçant les événements.

— Combien j'avais été coupable envers la malheureuse qui avait oru en moi, qui m'avait aimé, qui m'avait suivi



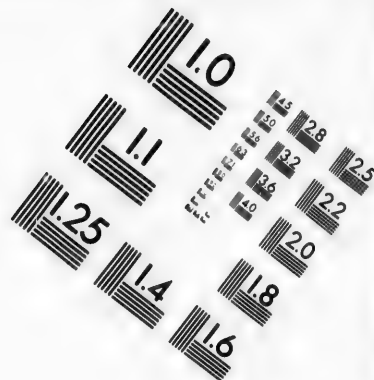
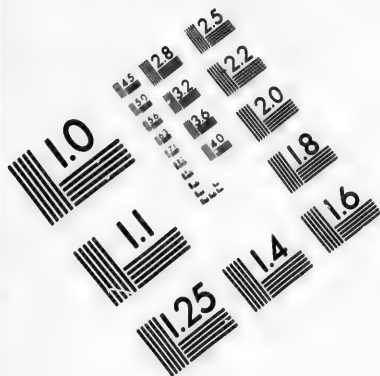
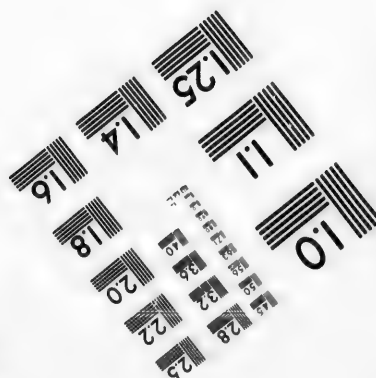
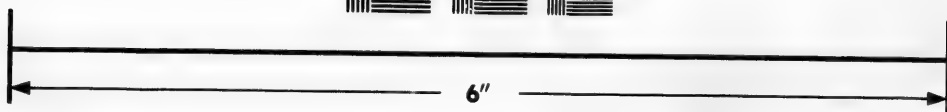
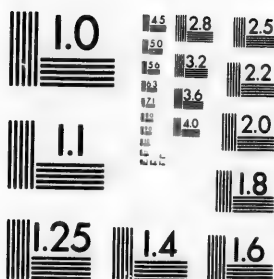
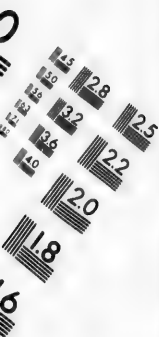


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



et qui se trouvait abandonnée, sans ressources, avec un enfant de deux ans, le mien !

" Le remords s'empara de moi et l'énormité du crime commis m'apparut dans toute son horreur.

" Qu'était devenue la pauvre femme !

" Qu'était devenue l'enfant !

" J'écrivais lettre sur lettre. Toutes restèrent sans réponse.

" A Toulon, je ne connaissais que des officiers de marine ou des attachés à l'administration de la préfecture maritime..... Je n'osai charger aucun d'eux de faire des recherches, Je n'osais avouer ma lâcheté, ma fourberie.

" Je sollicitai un congé.

" Les circonstances ne permirent pas de me l'accorder.

" J'aurais voulu mourir, me faire tuer !

" Ce fut en vain que je cherchai la mort !

" Dieu me punissait en me forçant à vivre.

" Je ne pouvais qu'attendre.

" Sept ans et demi s'étaient passés quand je reçus l'ordre de rallier mon port d'attache.

" Je n'avais plus qu'un objectif, retrouver celle que j'avais perdue et qui devait traîner une existence de misère et de douleur avec mon enfant.

" Aussitôt après mon débarquement à Toulon, je commençai mon enquête dont je n'avais osé confier le soin à personne, et j'appris des choses navrantes.

" La pauvre abandonnée avait eu une fille peu de semaines après mon départ, et tandis qu'on la soignait, bien malade, à l'hôpital où il avait fallu la transporter, l'argent laissé par moi et qui devait au moins assurer son existence pendant quelques mois, avait disparu, perdu ou volé, de telle sorte qu'en sortant de l'hôpital avec sa petite fille, elle s'était trouvée sans aile et sans un seul sou !

" Ma tante devenait une prime dont les conséquences me faisaient pâlir d'épouvante !

" J'appris que la Providence avait permis que la malheureuse rencontrât

un digne prêtre qui lui fit la charité et la conduisit dans une maison religieuse où on lui rendit un peu de courage en lui procurant du travail.

" Quel travail ! !

" A peine lui fournissait-il le moyen de satisfaire aux plus absolues nécessités de l'existence, tout en usant le peu de forces qui lui restait ! !

" Alors, et dans l'intérêt de sa petite fille autant que pour obéir à sa conscience, elle résolut d'obtenir le pardon de sa mère qu'elle avait quittée pour me suivre.

" Elle partit pour Paris où les aumônes de quelques âmes compatissantes lui permirent de se rendre.

" Il y a sept ans de cela.

" C'est à Paris que je devais donc continuer les recherches commencées à Toulon.

" J'y vins, pensant que chez sa mère, qui sans doute n'aurait pas eu la cruauté de la repousser, je pourrais la rejoindre, où tout au moins savoir ce qu'elle était devenue, expliquer mon long silence, obtenir mon pardon.

" Une nouvelle et effroyable déception m'attendait.

" Dans la maison qu'elles avaient habitée on ne savait même pas si elles existaient encore.

" Foudroyée par la disparition de sa fille, la mère, portée presque morte à l'hôpital, avait disparu en sortant, après un séjour de plusieurs mois.

" Aucune trace n'existait, et à cette heure, je ne sais où chercher mes malheureuses victimes.

" Comprends-tu mon supplice, Richard... les angoisses de mon cœur ! les tortures de mon âme ! Comprends-tu l'étendue du crime dont je m'accuse à toi et dont le remords empoisonne ma vie !

" A côté de l'enfant, riche, instruit, entouré d'affection, ayant droit à l'estime de tous pour le nom respecté qu'il porte, il existe une pauvre enfant, — ma fille, — qui n'a pas de nom, qui n'a pas de position sociale, qui n'a peut-être pas de ! ! — Il existe une malheureuse femme trompée, abandonnée, ayant souffert, pleuré, travaillé, pour nourrir un jour cette enfant, —.....

la mienne,—dont mon premier devoir d'honnête homme était d'assurer l'existence !..

—Comprends-tu, Richard ? Par ma faute deux créatures innocentes végètent peut-être dans la plus noire misère sur quelque misérable grabat !—Cette pensée me rend fou, et je me demande si certains criminels que les jurés envoient au bagne ne le méritent pas moins que moi ?

Un sanglot brisa la voix de Gabriel Savanne et un flot de larmes coula sur ses joues.

En face de ce désespoir si poignant Richard Vernière se sentit remué jusqu'aux moelles et il se sentit pris de compassion pour le coupable qui expiait si durement sa faute.

—Donne-moi ta main, Gabriel....—dit-il.

—Tu me pardonnes ?—balbutia le marin en pressant avec reconnaissance la main que son vieil ami lui tendait.

—Je te condamne et je t'absous en même temps....—Ton crime, car c'en est un, est de ceux pour lesquels le monde est indulgent....—Tu es plus sévère que le monde, et tu as raison, mais enfin Dieu lui-même pardonne au repentir et tu te repens !...—Maintenant dis-moi comment je puis alléger ta peine, en quoi je puis te venir en aide pour apaiser ta conscience, pour essayer de réparer le mal que tu as fait ?

—Je vais te le dire....—A peine débarrassé je dois partir...

Richard Vernière eut un geste de surprise.

Gabriel continua :

—Je vais rejoindre l'escadre en observation dans la mer des Indes.....

—Mais, pourquoi ?.....

—Je l'ignore....—interrompit l'officier de marine.—Je n'ai pas à discuter, mais à obéir....—Le 2 janvier mon navire appareillera, il faut donc que le 2 janvier je sois à Toulon.....—Ce voyage sera le dernier pour moi.—J'ai le pressentiment que là-bas je trouverai la mort si souvent cherchée et appelée en vain...

—Les pressentiments ne signifient rien ! —s'écria Richard.

—Ce n'est point mon avis.....

—Je n'y crois pas !

—Moi j'y crois... Peu importe d'ailleurs....—Ce qui est écrit arrivera, comme disent les Orientaux....—Je vais quitter Paris et la France pour aller où le devoir m'appelle, et nous ne nous reverrons plus, mais avant de m'éloigner je veux assurer l'avenir de ma victime et de sa fille.....

—Conservez-tu donc l'espoir de les retrouver ?.....

—J'ai confié mon secret au directeur de l'une de ces agences qui moyennant une forte somme sont toujours prêtes à vous servir pour des enquêtes difficiles. J'ai promis dix mille francs et j'en ai versé cinq mille..... Je crois que les recherches seront faites en conscience, j'espère que le succès les couronnera, et c'est toi que j'ai désigné pour en connaître le résultat, quel qu'il soit.

—Moi ! s'écria Richard. Tu m'as désigné ! !

—Oui. J'étais certain d'avance que tu ne me repousserais pas ! Je comptais sur ton cœur généreux ! C'est donc ici que l'on viendra pour toucher les dix mille francs qui seront dus lorsqu'on t'apportera la preuve indiscutable que celles dont il s'agit sont mortes, ou qu'elles sont vivantes et pourront jouir de la fortune que je leur destine et que je vais déposer entre tes mains.

Richard Vernière, âme tendre sous son enveloppe souvent brutale, éprouvait une profonde pitié pour ce marin qu'il avait toujours connu plein d'honneur et qui venait de se confesser à lui, de s'humilier devant lui.

—Une fortune que tu vas déposer entre mes mains ! répéta-t-il attendant une explication plus ample.

Gabriel reprit.

—Je suis riche. Après ma mort Henri possédera plus d'un million... J'ai cru ne lui faire aucun tort et agir dans la plénitude de mon droit en prenant sur la sommes des intérêts accumulés depuis plusieurs années une part que je veux donner à ma fille et à sa mère... C'est mon fils ne le saura jamais, il doit l'ignorer, et pour la mémoire de sa mère et pour le respect de mon nom.

— Je vais te remettre une somme de trois cent mille francs.

— Trois cent mille francs ? répéta Richard Vernière surpris de l'importance de ce chiffre.

— Tu trouves la somme considérable ?

— Je l'avoue,

— Je te répète qu'elle provient des revenus accumulés que j'aurais dépensés sans scrupules si j'avais vécu à terre... Donc, je n'appauvris pas mon fils... Ces trois cent mille francs dans tes mains ne sont pas un placement, mais un dépôt pour lequel tu ne payeras pas d'intérêts et que je te supplie d'accepter... Le jour où on viendra te dire : " J'ai retrouvé celles que M. Gabriel Savanne m'avait enjoint de chercher " et où on te donnera la preuve de cette affirmation, tu remettras simplement ce dépôt à la mère de ma fille, où à ma fille si la mère était morte, et tu payerais à celui dont le succès aurait couronné les recherches les dix mille francs restant dus et que je vais joindre aux trois cent mille francs qui sont là.

En disant ces derniers mots, le capitaine de vaisseau tira de sa poche la liasse de billets de banque touchés deux heures auparavant chez son notaire et qui, serrés dans une solide enveloppe représentaient, nous le répétons, l'épave d'un volume de librairie.

— Je ne puis accepter ce dépôt, dit vivement l'industriel.

— Pourquoi donc ?

— Je ne puis l'accepter, surtout dans les conditions que tu m'imposes... Trois cent mille francs, placés à trois pour cent, représentant une rente de neuf mille francs ; je trouve inadmissible de ne pas faire fructifier un pareil capital, et encore moins de ne pas tenir compte des intérêts à ceux à qui le capital devrait appartenir.

— Agis à ta guise... répliqua Gabriel Savanne... Ce que tu feras sera bien fait...

— Mais si on ne retrouvait point les deux personnes que tu cherches, ou si elles étaient mortes ?

— Dans ce cas tu remettrais cette somme à mon fils...

— Sans lui en indiquer la source ?

— Oh ! cela, je te le recommande par dessus tout ! Qu'après ma mort il ne puisse rougir de la conduite de son père !..... qu'il ne sache jamais qu'il avait une sœur et que cette sœur est peut-être morte de faim par ma faute... Richard, je t'en supplie, qu'il ignore cela toujours, ainsi que mon frère Daniel ! que ce secret reste entre nous !... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je n'ai pas voulu voir ni mon fils ni mon frère dès mon arrivée à Paris.

J'aurais craint de me trahir devant eux !

Je ne voulais pas les embrasser avant d'avoir soulagé ma conscience en agissant comme je viens de le faire, et avant que tu m'aies promis de ne jamais leur révéler le passé !...

— Il faut cependant que je figure sur mes livres la somme que tu vas me remettre..... dit l'industriel.

— Rien ne t'en empêche..... Personne autre que toi n'a droit de contrôler sur ta comptabilité...

— Mais, si je mourais...

— Mourir ! à ton âge et avec ta santé robuste ! Allons donc !... Avant ta mort tu sauras depuis longtemps si ma fille et sa mère existent, et tu te seras débarrassé du dépôt...

— Soit ! fit Richard après un instant de réflexion. Je n'ai pas le courage de te refuser ce que tu me demandes avec tant d'insistance !..... Tu as compté sur moi, je ne tromperai point ton espoir..... Je consens à me charger des fonds que tu verses entre mes mains. Je les ferai valoir et les intérêts viendront grossir le capital..... je te donnerai un reçu...

— A quoi bon ? demanda le capitaine de vaisseau.

— Comment, à quoi bon ? s'écria l'industriel.

— Avec un homme comme toi un reçu est bien inutile.....

— Et si je venais à mourir, ainsi que je disais tout à l'heure, comment réclamerais-tu, n'ayant aucun titre ?..... Non ! non ! la régularité avant tout !....

— Maintenant, ajouta l'industriel en repoussant son fauteuil en face de son bu-

reau... donne-moi des explications détaillées...

Et, prenant une plume et une feuille de papier il se prépara à écrire, attendant que Gabriel parlât.

— Quelles explications ?..... fit le marin.

— D'abord le nom du directeur de l'agence qui doit se présenter à moi pour toucher sa prime en m'apprenant le résultat des recherches...

— Hector Fauvette, rue du Faubourg-Saint-Honoré, numéro 223.

Richard écrivit le nom et l'adresse, et poursuivit :

— Arrivons au principal ; tu n'as pas prononcé une seule fois le nom de la jeune femme que le sieur Fauvette a mission de chercher, pas plus que celui de ta fille.....

— Ma fille se nomme Marthe.....

L'industriel tressaillit en entendant prononcer ce nom.

C'était celui de la jeune fille de Véronique.

Mais, à coup sûr, il ne devait y avoir là qu'une simple coïncidence.

Néanmoins il demanda vivement :

— Et la mère ?

— Germaine..

— Germaine quoi ?.....

— Germaine Sollier...

Richard Vernière bondit, se dressa et jeta sa plume.

Gabriel le regardait avec étonnement.

— Tu as dit Germaine Sollier ! reprit l'industriel dont la voix tremblait.

— Oui.

— Et sa mère se nommait Véronique Sollier ?

— J'ignorais ce prénom.....

— Germaine, lorsque tu la connue habitait avec elle la rue de Miromesnil ?.....

— Oui... répondit le marin au comble de la stupeur. Mais comment sais-tu cela ?... Tu la connaissais donc ?.....

— Ah ! malheureux ! malheureux ! s'écria Richard Vernière tu viens trop tard ! Germaine est morte !.....

Gabriel Savanne pâlit.

— Morte ! répéta-t-il atterré.

— Avant-hier on l'a conduite au cime-

tière, répondit l'industriel, et je suivais son cercueil... le cercueil des indigents, par la charité publique.....

Chancelant, l'œil éteint, la phisionomie hagarde d'un homme dont la raison chancelle, le marin bégayait, d'une voix si changée qu'elle était méconnaissable :

— Germaine... morte... morte sans que j'aie pu la revoir... lui demander pardon C'est ici que je pouvais la retrouver..... et je ne savais pas..... et je ne suis pas venu...

Soudain une flamme se ralluma dans ses prunelles voilées.

Il venait de penser à Marthe et s'écria :

— Mais sa fille ?... sa fille ?... ma fille à moi ?

— Elle est vivante.

— Vivante !..... Ah ! que Dieu soit béni qui m'épargne ce nouveau malheur !

Où est-elle ?

— Ici !

— A Saint-Onen ?

— Dans ma maison. Près de sa grand'mère, Véronique Sollier, la gardienne de l'usine.... celle qui t'a ouvert et t'a introduit.

— Ainsi, cette enfant que j'ai vue auprès d'elle, c'est la mienne... c'est Marthe... c'est ma fille. Voilà donc pour quoi dans ses traits il me semblait retrouver ceux de la pauvre Germaine ! Richard, il faut que je voie ma fille, que je l'embrasse, qu'elle apprenne que je suis son père... Il faut que je voie Véronique Sollier..... que je m'accuse devant elle et qu'elle me pardonne.... Fais-la venir ! fais-la venir, je t'en prie... Jevous me jeter à ses genoux..... je veux l'implorer.

Richard Vernière appuya sur un des boutons de la sonnerie électrique placée près de son bureau et aboutissant à la loge de la gardienne.

Puis, se rapprochant de l'officier de marine :

— Rassemble tout ton courage, lui dit-il, songe que tu vas te trouver en face d'une honnête femme à qui tu as volé un enfant.... En face d'une mère irréprochable dont tu as brisé le cœur

empoisonné la vie ! Véronique Sollier a souffert par toi, pleuré par toi ! Pendant de longues années elle t'a maudit, toi qu'elle ne connaissait pas ? Maintenant qu'elle va te connaître, maintenant qu'elle va se trouver en face de l'homme par qui sa fille est morte, abandonnée et misérable, je ne sais pas si elle aura la sublime vertu de te pardonner.

Gabriel tremblait de tout son corps. Les paroles de Richard venaient de faire tomber un bandeau de ses yeux. La situation lui parut ce qu'elle était réellement, effrayante.

Qu'allait-il dire à cette mère outragée et désespérée.

Quelles excuses allait-il trouver pour atténuer l'horreur de son crime ?

Un ouragan de pensées confuses s'entrechoquaient dans son cerveau, il lui semblait qu'il était au moment de devenir fou.

Richard comprit ce qui se passait en lui.

— Sois courageux, répéta-t-il et surtout sois calme.

On venait de heurter à la porte du cabinet.

— Entrez, dit l'industriel.

Gabriel n'avait plus qu'une goutte de sang dans les veines.

La porte s'ouvrit.

Véronique Sollier, entièrement vêtue de deuil, s'avança vers Richard venant prendre ses ordres.

L'officier de marine, sanglotant, les yeux baissés, les mains étendues, fit deux pas au-devant d'elle et se laissait tomber à genoux, sans prononcer un mot.

La gardienne interdite, regarda cet homme qui s'agenouillait et pleurait à ses pieds, puis ses yeux se fixèrent sur Richard Vernière comme pour lui demander une explication.

L'industriel parut ne point comprendre cette interrogation muette.

Cen'était pas à lui de parler.

Gabriel fit un effort, et de ses lèvres pâles et tremblantes tombèrent ces mots à peines distincts.

— Pardon, Pardon.

Véronique ne pouvait comprendre encore.

Comment aurait-elle deviné que cet officier prosterné et suppliant était celui qui lui avait enlevé sa chère Germaine ?

— Que dites-vous, monsieur ! balbutia-t-elle, en étendant vers lui la main comme pour l'aider à se relever.

Gabriel saisit cette main, puis éperdu pris d'une sorte de délire, il bégaya :

— Je suis le père de Marthe.

Mme Sollier poussa un cri rauque, sauvage, un cri de mère qui voit son enfant menacé.

Elle dégagea violemment la main que Gabriel s'efforçait de garder dans les siennes et se rejeta en arrière.

— Pardon..... pardon... — répétait le marin.

La mère de Germaine, publiant qu'elle se trouvait en présence de Richard Vernière, et ne songeant même pas à se contenir, eut une formidable, une effrayante explosion de colère.

Elle le connaissait donc enfin, elle le tenait, là, devant elle, l'homme qui lui avait fait tant de mal, l'infâme qui avait abandonné sa fille, avec son enfant, les vouant toutes les deux à la misère, à la honte, à la mort !.....

Cet homme, c'était l'ami de Richard Vernière, c'était le père de Henri de Savanne, dont Marthe était la sœur inconnue.....

Cédant à une première impulsion, elle avait reculé.

Elle revient en avant, et les dents serrées, les poings crispés, les yeux pleins de haine, elle se pencha vers Gabriel, et d'une voix sifflante lui jeta au visage ces mots :

— Ainsi c'est vous ?... Vous qui avez fait cela.... — Vous, un officier..... Vous qui portez le signe de l'honneur sur la poitrine. On le donne donc maintenant aux lâches, ce ruban — Et vous osez vous agenouiller devant moi qui vous dois toutes mes larmes ! Et vous osez implorer le pardon de la mère dont vous avez tué l'enfant !

— C'est plus que de la lâcheté cela, savez-vous ? C'est de l'impudence..... C'est de la folie !

— Accablez-moi, insultez-moi, je le mérite ! — répondit Gabriel haletant —

mais ne m'empêchez pas de réparer le mal que j'ai fait...

— Le mal que vous avez fait est irréparable ! — répliqua Me Sollier, avec un redoublement de rage. — Est-ce que vous pouvez ouvrir la fosse à peine fermée et ressusciter la morte ?..... — Assassin, c'est votre abandon qui a tué Germaine !..... Elle est morte à la peine, de privations, de misère, presque de faim !..... — Ce sont de braves gens, des ouvriers aussi pauvres qu'elle qui lui ont fait l'aumône d'un cercueil ! Germaine est morte sans avoir embrassé sa mère car je ne l'ai point revue vivante ! Elle est morte laissant une fille qui n'a pas de nom ! — En face de Germaine morte, j'ai appelé sur l'inconnu, cause de tant de malheurs, la malédiction de Dieu !

— Et vous venez me demander pardon à moi ! — Non, je ne pardonne pas, monsieur, et la haine que vous m'inspirez n'a d'égal que mon mépris ! — Si au lieu d'être une femme j'étais le père de votre victime, je vous tuerais !

— Je me repens !

— Mensonge ! L'homme capable d'agir comme vous avez agi n'a pas un cœur accessible au repentir !

— Madame Sollier, ayez pitié de moi.....

— Avez-vous eu pitié de moi, vous ?..... Avez-vous eu pitié de mon enfant ?

— Mais Marthe est ma fille, et j'ai le droit.....

Véronique, violemment, lui coupa la parole.

— Votre fille ! le droit !..... s'écria-t-elle.

— Ah ! taisez-vous ! Quels droits pourriez-vous avoir sur une enfant à qui vous n'avez même pas donné votre nom... Marthe !..... Votre fille ! Est-ce qu'elle vous connaît seulement ?..... Est-ce qu'elle a vu votre visage penché sur son berceau quand elle était petite ? Est-ce qu'elle a entendu votre voix lui dire ces douces paroles qu'un père sait dire à sa fille ?.... Non ! non !..... non !..... Vous êtes indigne d'être ! Marthe est mon enfant, à moi... rien qu'à moi ! .. Je l'ai et je la garde ! Elle ne vous

connaîtra pas !..... Elle ne vous connaît jamais !...

— Vous me permettez au moins d'assurer son avenir...

— Son avenir ! Vous y pensez maintenant ! Ah ! oui, c'est vrai, vous êtes riche !..... De l'argent ! vous allez offrir de l'argent !..... Est-ce qu'il y a des crimes que l'argent rachète !

— Si rien ne les rachète ; le repentir les amoindrit.....

Monsieur, fit Mme Sollier, parvenant enfin à se contenir, je n'en entendrai pas davantage... Tant mieux pour vous si le remords est entré dans votre âme... Je n'en augmenterais pas l'amertume en vous mettant en présence d'une enfant qui, malgré son extrême jeunesse, a presque la raison d'une femme et pourrait presque demander à quel titre vous lui offrez protection et argent... Vous lui diriez que vous êtes son père, n'est-ce pas ?...

Elle à vu pleurer sa mère à cause de vous.....

Elle a souffert, elle aussi, à cause de vous.....

Elle sait que sa mère est morte épuisée à cause de vous !..... Elle vous répondrait : " Vous, mon père ! Vous avez tué ma mère !.... Je ne vous connais pas !.....

A la colère de Véronique un grand calme avait succédé.

En prononçant ces dernières paroles l'émotion la gagne.

Gabriel Savanne, écorasé, anéanti, comprenant tout l'odieux de sa situation, restait muet, immobile.

Richard Vernière, jusqu'à ce moment témoin impassible de la terrible scène qui venait de se passer sous ses yeux, pensa que s'il n'intervenait point, son ami ne pourrait d'aucune façon apaiser cette pauvre femme qui lui devait le malheur de sa vie.

— Ma pauvre Véronique, dit-il d'une voix grave et douce à la fois... depuis plus de trois ans que vous êtes dans ma maison, vous savez combien je vous ai témoigné d'estime et de bienveillance. Confident de vos chagrins je vous plaindrais, et par tous les moyens en mon pouvoir je cherchais à les alléger.

— Ah ! monsieur...répliqua Mme Sollier.....vous avez été pour moi la providence.....le salut.....Vous avez été bon comme Dieu lui-même. Croyez bien que je ne l'oublierai jamais.

— Vous connaissez mes principes.

— Je sais qu'ils sont rigides... inflexibles... Aussi tout le monde vous respecte.

— Vous me croyez un honnête homme ?

— Qui donc se permettrait d'en douter ?

— Vous ne douteriez pas de ma parole si je vous faisais un serment ?

— Douter de votre parole, mais ce serait vous insulter, monsieur.

— Eh bien ! je viens plaider auprès de vous la cause de M. Gabriel Savanne.

— Vous, monsieur Richard !... vous plaider une pareille cause ! !

— Oui, moi.....Je n'excuse point sa faute.....son crime.... et je comprends qu'il est des blessures si profondes que la cicatrisation en est, sinon impossible, du moins bien difficile, mais, comme vous l'a dit Gabriel.... et je suis de son avis, le repentir sincère amoindrit la faute.

— Rend-il la blessure moins douloureuse ? murmura Véronique d'une voix sourde.

— Non, mais il commande l'indulgence pour celui qui l'a faite.

Mme Sollier hochait tristement la tête.

Richard Vernière poursuivait avec émotion, presque avec solennité.

— Et je vous jure..... vous entendez bien, je vous jure.... que le repentir de M. Savanne est profond et sincère, que sa souffrance aujourd'hui égale la vôtre, qu'il a honte de sa conduite, que le remords le tue, et qu'il est devenu digne de pitié, digne de pardon.

Une sorte de frisson nerveux secoua le corps de Véronique.

Elle ne pouvait croire ce qu'elle entendait.

M. Vernière..... l'homme qu'elle estimait le plus au monde..... demandant grâce pour le bourreau de Germaine.

L'industriel continuait, s'efforçant d'être persuasif.

— Gabriel Savanne, ignorant la mort de votre fille que vainement il faisait chercher partout, venait ici me confier son secret, ses douleurs, ses remords.

— Au moment de son départ, il y a près de huit ans, mis par des circonstances qu'on ne pouvait prévoir, et qui me sont connues, dans l'impossibilité absolue d'assurer l'avenir de Germaine et de son enfant, il revenait animé du désir ardent de la retrouver, de lui faire oublier à force de tendresse les douleurs du passé, et enfin de réparer sa faute, maintenant que le veuvage l'avait rendu libre.

— Hélas ! il était trop tard !

— Germaine avait quitté Toulon pour venir à Paris, et à Paris sa trace se perdait.

— A peine débarqué et prêt à reprendre la mer, Gabriel Savanne venait aujourd'hui me raconter toutes les démarches faites pour rejoindre les pauvres abandonnées... En même temps il déposait dans mes mains une fortune pour Germaine et sa fille... Il ne les avait donc pas oubliées, les chères créatures, et il rêvait pour elles un bonheur aussi grand qu'avait été grand leur malheur.

— C'est avec des larmes si amères, c'est avec un repentir si poignant que Gabriel fait l'aveu de son crime, que malgré la rigidité de mes principes j'ai eu pitié de lui.

— Vous ferez comme moi, Véronique. Vous aurez pitié. Vous pardonnerez.

— Pardon ! oh ! pardon ! balbutia Gabriel, tendant les mains.

Mme Sollier répliqua durement :

— Jamais !

Richard reprit :

— Au nom de Marthe, votre petite-fille, pardonnez !

— Au nom de Marthe l'enfant sans nom, je refuse !

— Je fais appel à votre tendresse pour elle. Songez à son avenir.

— Son avenir ? répéta Véronique, il est près de moi ! Nous ne nous quitterons plus ! !

— Sans doute, mais n'oubliez pas que

Marthe a sept ans et demi, et que deviendrait-elle si vous lui manquiez.

Mme Sollier pâlit.

La pensée de sa mort, surgissant ainsi brusquement, l'épouvantait.

— Si je lui manquais, balbutia-t-elle tremblante.

Richard Vernière comprit qu'il venait de toucher une corde sensible, et résolut aussitôt de la faire complètement vibrer.

Il reprit, plus pressant encore :

— Rien au monde ne peut faire que Gabriel Savanne ne soit point le père de Marthe... Qu'il l'ait reconnu ou non, elle n'en est pas moins sa fille... Nos lois interdisent à l'enfant né hors du mariage la recherche de la paternité, mais aucune loi n'empêche le père de chercher son enfant... C'est le droit et vous ne pouvez l'empêcher de prendre pour l'avenir de cette enfant telles dispositions qu'il jugera convenables. Contre cela vous ne pouvez rien, et c'est en agissant ainsi qu'il lui sera possible, quoique bien tardivement, de réparer en partie le mal qu'il a fait autrefois...

— Vous avez évoqué tout à l'heure l'intelligence précoce de votre petite-fille admirablement douée... Vous avez parlé de sa raison devant l'âge, et vous avez dit que le souvenir des souffrances et des privations subies par sa mère mettrait entre elle et son père une barrière infranchissable !

— Et cela c'est vrai, s'écria Véronique, je l'ai dit et je le répète.

Richard Vernière eut un grand soin de ne point relever les paroles que Mme Sollier venait de prononcer.

Il continua, comme s'il ne l'avait point entendue :

— Vous sembleriez prête à provoquer l'intervention de cette enfant !... C'est une épreuve que nous tenterons et qui pourrait s'appeler le jugement de Dieu. Véronique, vous allez mettre Marthe en face de son père que vous lui ferez connaître, et Gabriel attendra de cette petite âme si blanche, qui sait tout comprendre déjà, sa condamnation ou son pardon.

— Si l'enfant condamne, Gabriel vivra avec ses remords, s'il peut vivre !

“ Si l'enfant pardonne, comment vous serait-il possible de contester au père repentant le droit de protéger sa fille par tous les moyens qui seront en son pouvoir ?

M Vernière se tut.

Véronique chancelait, bouleversée jusqu'au fond de l'âme par la proposition inattendue qui venait d'être faite.

— Quoi, monsieur, bégaya-t-elle, vous voulez ?

— Je veux que vous ne chargiez pas vous-même votre conscience d'un remords.

“ La vérité sort toujours de la bouche de l'enfant, lorsque l'enfant est une créature d'élite.

“ Marthe, pure comme les anges, ignore même ce que c'est que la dissimulation et le mensonge... Germaine, à son lit de mort, a dû adresser des recommandations suprêmes et lui parler de son père.

“ Dans sa franchise candide, Marthe nous dévoilera le secret de cet entretien.....

“ Si sa mère a maudit, elle maudira comme sa mère.....

“ Si Germaine, dans un élan de charité sublime, pardonne comme jadis le Dieu fait homme pardonnait à ses bourreaux, Marthe pardonnera.

“ Vous n'avez pas le droit de refuser à M. Gabriel Savanne d'être jugé par sa fille !

Véronique sanglotait.

— Ah ! c'est trop cruel, cela ! fit-elle d'une voix à peine dîtote, vous voulez que j'oublie aussi, moi !..... que j'oublie le crime..... que j'impose silence à ma haine !.....

— Je veux que votre petite fille soit heureuse un jour... qu'elle soit à l'abri pour toute sa vie, des luttes contre la misère.....

Gabriel Savanne, dans un geste de supplication muette, étendait ses mains jointes vers Mme Sollier.

Celle-ci resta pensive pendant quelques instants.

On voyait qu'un violent combat se livrait en elle.

Soudain, elle prit une résolution.

— Eh bien, soit ! dit-elle, il sera fait

selon votre volonté !..... L'enfant juge-ra !

—Je vais la chercher.....

Et, d'un pas saccadé, elle sortit.

—Ah ! murmura l'officier de marine au désespoir, en la suivant de ses yeux pleins de larmes, cette mère est implacable !

—Tu as été implacable pour elle ! Ah le poids de la faute est lourd à porter, n'est-ce pas, quand la faute a produit de telles conséquences ! Enfin, je te dis Espère. Tu dois attendre le jugement de Marthe. C'est une enfant, mais dans ce corps de fillette il y a l'âme et l'intelligence d'une femme !.....

Gabriel, torturé par d'indolibles angoisses, tomba anéanti sur un siège et, le visage enfoui dans ses mains, il fondit en larmes.

Les larmes appellent les larmes ; la vue de la douleur provoque la douleur.

Richard Vernière souffrait des souffrances de son ami et il aurait voulu pouvoir les calmer, mais il comprenait son impuissance, il le laissa pleurer silencieusement.

Tout à coup l'officier de marine releva la tête.

Des pas venaient de se faire entendre dans le couloir conduisant au cabinet de l'industriel.

La porte de ce cabinet s'ouvrit et Véronique entra, tenant par la main Marthe étonnée.

Son autre main était appuyée sur la tête de sa petite-fille.

Elles formaient ainsi un groupe d'un aspect saisissant.

Toutes deux se dirigèrent vers l'extrémité de la pièce où se trouvait Gabriel Savanne.

Celui-ci en les voyant paraître avait brusquement quitté le siège sur lequel il s'était écroulé dans l'attitude d'un homme au désespoir, et debout, le visage livide, les yeux voilés par les larmes, il regardait Marthe,..... sa fille,..... avec un trouble, avec une émotion plus faciles à comprendre qu'à décrire.

Son cœur battait à grands coups irréguliers, comme s'il allait briser sa poi-

trine ; —ses veines lui semblaient charrier tantôt un feu, tantôt de la glace, et ses jambes tremblaient sous lui comme celles d'un févreux de la campagne de Rome.

Il dut, pour se soutenir, s'appuyer d'une main au dossier d'un fauteuil, et il resta comme en extase devant celle dont les traits lui rappelaient d'une façon frappante ceux de la pauvre morte à qui son amour avait été si funeste.

Elle était mieux que jolie, la petite Marthe, elle était douée d'un charme irrésistible sous ses vêtements de deuil dont la teinte noire faisait bien ressortir la pâleur mate de son visage.—L'intelligence se lisait sur sa physionomie attristée et dans ses grands yeux bleus—les yeux de sa mère—dont en ce moment une sorte de brouillard voilait l'éclat.

Entre ces quatre personnages réunis dans des circonstances si insolites, il y eut un moment de gêne.

Pendant quelques secondes régna un silence glacial.

Ce fut Marthe qui le rompit.

L'enfant ne savait rien de ce qui se passait et ne pouvait soupçonner le rôle qu'elle allait jouer dans le plus intime de tous les drames.

—Bonne maman m'a dit que vous désiriez me voir, monsieur l'officier,—fit-elle en s'adressant à Gabriel Savanne.

De même que le marin avait subi le charme du visage de Marthe, de même il subit le charme de sa voix douce et bien timbrée.

ému jusqu'au fond des entrailles, il oublia pendant un instant la raison d'une solennité terrible qui le mettait en présence de sa fille.

Hypnotisé par son regard aussi bien que par son organe, il fit un pas en avant les bras étendus comme pour saisir l'enfant et la serrer contre sa poitrine.

Poussée par une instinctive et inconsciente sympathie, Marthe, naïvement, allait aller à lui.

Véronique la retint.

—Mignonne,—lui dit-elle,—écoute-moi, et regarde bien la personne à laquelle tu viens de parler...—Ce monsieur, cet officier, veut que tu saches

qui il est et pourquoi il a demandé à te voir...—Il veut qu'on t'apprenne quels liens inconnus de toi t'attachent à lui... Il veut, lui, homme, ayant pleine conscience de ses actes, que toi, enfant, tu connaisses ses actes, et que tu les juges !—Me comprends-tu, ma chérie ?... Avec une adorable candeur Marthe répondit :

—Je comprends, bonne grand'mère, en t'entendant parler ainsi, qu'il s'agit de quelque chose de bien grave, car ta voix est triste— Elle me rend triste moi-même— Pourquoi ? Dis.....

Véronique fit un effort pour parler.

On devine combien il était douloureux pour elle d'expliquer à sa petite-fille les motifs de l'entrevue sollicitée, ou plutôt exigée par Richard Vernière.

—Marthe, mon enfant,—fit-elle d'une voix mal affermie,—ta petite mère t'a parlé sans doute, ne fût-ce qu'une fois, de l'homme qui l'avait abandonnée.....

—Elle m'en a parlé, oui, grand'mère, au moment où elle allait partir pour aller vers le bon Dieu.....

D'un geste fébrile Véronique désigne Gabriel Savanne.

—Eh bien ! mon enfant—reprit-elle—l'homme que ta mère a aimé et qui a payé son amour par le plus cruel, par le plus injuste abandon.....le voilà... C'est ton père.

L'effet produit par cette soudaine révélation ne fut point celui qu'attendait Mme Sollier.

Y a-t-il autre chose qu'une fiction dans ces mots inventés par les romanciers et les auteurs dramatiques : la voix du sang ?

Toujours est-il qu'à peine Véronique avait-elle dit : C'est ton père ! que Marthe, se dégageant de l'étreinte de sa grand'mère, poussa un cri et courut au marin en balbutiant :

—Papa ! Papa !

A ce cri, qui l'enivrait de joie, le capitaine de vaisseau répondit :

—Ma fille...Ma fille.

Et il ouvrit les bras, croyant que Marthe allait s'y jeter.

Mais, brusquement, l'enfant s'était arrêtée, et dans ses yeux si doux s'allumaient des lueurs hostiles.

—Vous vous nommes Gabriel, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix devenue presque dure.

—Oui, Gabriel, ma fille bien-aimée... ton père...Appelle-moi ton père !

Et à son tour, il s'avancait vers l'enfant.

Elle recula et, éolant en sanglots elle bégaya :

—Vous avez été bien cruel... vous avez bien fait souffrir... vous avez bien fait pleurer ma petite mère.

Ces paroles de Marthe ravivèrent instantanément la colère et la haine de Véronique.

—Ah ! fit-elle sourdement tu les as connues les souffrances de ta petite mère ! Tu as vu ses larmes et tu as pleuré avec elle..... Tu as partagé ses misères ! T'u étais là, près de son chevet, quand elle est morte, épuisée, tuée par le travail, les privations et le chagrin.

L'enfant suffoquait.

C'est à peine si elle put articuler ces mots.

—Oui.....oh ! oui.....elle a bien pleuré...elle a bien souffert ma pauvre maman...

Implacable, Véronique continua :

Auprès du lit de mort, ma chérie, tu étais seule.....Où était-il, lui ?..... l'auteur de tant de mal ? Où était-il ? Son lâche abandon lui laisse-t-il aujourd'hui le droit de revendiquer une paternité dont, pendant plus de sept ans, il n'a pas daigné se souvenir ! A-t-il le droit de t'offrir aujourd'hui son argent, sa protection, quand hier il laissait conduire au cimetière, sans lui avoir fermé les yeux, ma fille, ta mère, la pauvre Germaine, dont la charité publique a payé la tombe ? A-t-il le droit sous prétexte qu'il est ton père, de te demander maintenant tu tendresse et tes baisers, lui qui n'a donné à ta mère, à toi, que larmes et souffrances ? Il a voulu être jugé par toi ! Eh bien ! mon enfant, souviens-toi de ta mère et, maintenant que tu sais tout, sois le juge de cet homme !

Un grand silence se fit.
Toutes les poitrines étaient oppres-
sées.

Marthe levait ses yeux humides sur
Véronique et lui prit les mains.

— Grand'mère, commençait-elle d'une
voix très basse et comme brisée, mais
qui s'affermait peu à peu, le matin du
jour où ma petite mère est morte, elle
m'a parlé pour la première fois de mon
père... Elle a relu une lettre, la seule
qu'elle eût gardée de lui... Puis, après
avoir pleuré beaucoup, elle m'a donné
cette lettre en me disant :

— "Brûle-là... il faut oublier le mal
qu'on nous a fait... Maman, alors, m'a
serré sur son cœur et m'a embrassée
bien fort, prête à rendre le dernier sou-
pir, puis de sa voix qui s'éteignait, elle
a ajouté : " Sois bonne, ma petite Mar-
the, sois courageuse, sois sage, reste tou-
jours une honnête fille pense à ta peti-
te-mère qui ne sera plus là, prie pour
elle, et si Dieu permettait que tu te
trouvasses un jour en présence de ton
père... pardonne-lui comme je lui par-
donne..."

Et Marthe, le visage inondé de larmes
se jeta dans les bras de Gabriel Savan-
ne qui venait de tomber à genoux de-
vant elle.

— Papa... papa... balbutiait-elle en
l'embrassant, c'est ma petite mère qui
vous pardonne..."

Gabriel serrait Marthe à l'étouffer et
la couvrait de baisers.

Richard Vernière essayait à la déro-
bée de grosses larmes qui coulaient une
à une sur ses joues.

Seule, Véronique, pâle et raidie dans
une immobilité de statue, semblait ne
point avoir encore désarmé.

Le marin tourna vers elle un re-
gard implorant.

Marthe comprit la supplication muet-
te contenue dans ce regard.

Elle marcha jusqu'à sa grand'mère, la
prit par la main, et l'attirant avec une
douceur irrésistible, la conduisit en fa-
ce de Gabriel Savanne.

— Bonne grand'maman... lui dit-elle
d'une voix en même temps émue et
calme, il faut que tu fasses comme ma

petite mère qui est au ciel... il faut que
tu pardonnes.

Cette fois la résistance de Mme Solli-
er se fondit.

— Le jugement de l'enfant c'est le ju-
gement de Dieu, fit-elle. Puisque la mè-
re et la fille ont pardonné, je ne puis me
montrer implacable... Je pardon-
ne...

— Oh ! merci ! merci ! s'écria Gabri-
el en prenant la main de Véronique
et en essayant de la porter à ses lè-
vres.

Elle résista, avec douceur mais avec
fermeté.

— Non, monsieur, dit-elle, pas cela...
Je ne pourrais pas... j'ai pardonné...
Mais il y aura toujours une tombe en-
tre nous.

Gabriel baissa la tête.

Il comprenait combien la mère de
Germaine avait raison.

Si le pardon était possible, l'oubli ne
l'était pas.

— Madame Sollier, dit Richard Verni-
ère, pour couper court à cette scène
trop émue... que Marthe regar-
de votre demeure... Gabriel Savan-
ne et moi, nous avons à causer d'affaires
avec vous.

Ce fut la petite fille qui répon-
dit :

— Oui, monsieur, fit-elle. Je vais m'en
aller...

Puis, se tournant vers l'officier de ma-
rine elle ajouta :

— Papa, je vous reverrai, n'est-ce
pas ?

— Oui, ma chérie...

— Demain !...

— Demain oui, mais pour bien peu de
temps, je serai obligé de quitter Paris
dans la soirée...

— Quitter Paris ? répéta Marthe, pour-
quoi ?

— Parce que je suis marin, ma chère
petite Marthe, et je dois reprendre la
mer pour un long voyage...

— Mais alors, passé demain, je serai
longtemps sans vous voir ?

Gabriel tressaillit.
Ses pressentiments de mort prochaine
lui revenaient à l'esprit.

— Oui, longtemps, ma chérie.... ré-

pondit-il. Mais il ne faut pas penser à cela puisque nous nous reverrons demain matin.

—Et, reprit l'enfant, nous irons, avec bonne maman nous agenouiller sur la tombe de ma petite mère, n'est-ce pas ? Il faut aussi lui demander pardon à elle.....

—Nous irons, je te le promets...répondit l'officier en embrassant fiévreusement sa fille.

—Va, maintenant... fit Richard Vernière.

L'enfant obéissante, quitta le cabinet.

XXVIII

L'industriel, resté seul avec l'officier de marine et Véronique, prit aussitôt la parole.

—Madame Sollier, dit-il, ne parlons plus du passé..... La fille de Gabriel, inspirée à coup sûr par l'âme de sa mère vient d'effacer jusqu'au souvenir, des fautes de son père..... Vous l'avez compris, je vous en sais gré pour mon ami, et je vous en remercie pour moi-même...

—En ce moment nous sommes réunis tous les trois dans une pensée unique, assurer le bonheur de Marthe, votre chère petite-fille

—M. Savanne vous l'a dit, il faut que le 2 janvier, dans trois jours, il reprenne la mer..... il devra donc quitter Paris demain dans la soirée, pour arriver à temps à son poste...

—La vie d'un marin partant pour un lointain voyage est entre les mains de Dieu... L'Océan est fertile en naufrages il faut tout prévoir..... Gabriel Savanne ne reverra peut-être jamais sa fille.....

—Pourquoi dites-vous cela ? monsieur Richard ! s'écria Véronique.

—Mon ami a raison de dire, madame Sollier.....répliqua le capitaine de vaisseau..... jamais peut-être..... et ce sera le châtiment que j'ai mérité, car j'aime déjà cette enfant et toute mon âme.....

Richard Vernière poursuivit :

—Vous savez déjà dans quel but il é-

tail venu me trouver..... il a prélevé sur sa fortune une somme de trois cent mille francs.

—Trois cent mille francs ! répéta Véronique, stupéfaite par l'énoncé de ce chiffre, énorme pour elle.

—Il en a le droit incontestable, n'ayant de son vivant, aucun comote à rendre à son fils, son unique héritier, et d'ailleurs cette somme provenant de revenus qu'il aurait pu dépenser sans appauvrir ce fils...M. Savanne a déposé entre mes mains cette somme pour la fille de Germaine, elle était destinée à la mère, si elle eût vécu.

—Mais c'est trop, cela... murmura timidement Mme Sollier.

—Non, mais c'est assez..... répliqua l'industriel, puis il continua :..... Le désir de Gabriel est que je conserve ces trois cent mille francs, et que je les fasse valoir dans les travaux de mon usine je ne peux lui refuser cela..... J'accepte, et j'utiliserai ce capital dont je payerai les intérêts à raison de quatre pour cent l'an, ce qui constituera à Marthe un revenu de douze mille francs administré par vous, et plus que suffisant pour l'entretien de Marthe, que vous ferez élever dans un pensionnat... Je suis certain que vous ferez des économies qui, s'ajoutant au capital, augmentent notablement les revenus.

—Ah ! certes, oui, monsieur, dit Mme Sollier..... avec une pareille somme Marthe pourra recevoir une bien belle éducation, et, quoique n'épargnant rien, on ne dépensera pas tout.

Richard reprit :

—Je désirerais, afin de n'attirer l'attention de personne sur les événements qui viennent de se produire, que vous ne quittassiez point ma maison. Le voulez-vous ?

—Ah ! je ne vous quitterai jamais, monsieur, si vous me le permettez..... s'écria la brave femme. Je désire conserver mon emploi de gardienne de l'usine jusqu'au jour où le bon Dieu m'appellera à lui... Vous avez été trop bon pour moi, trop charitable, trop bienfaisant, pour que je ne souhaite pas vous donner sans cesse des preuves de mon dévouement et de ma reconnaissance.

—Vous êtes une digne créature, Véronique !

En agissant ainsi, monsieur Richard, je ne ferai que mon devoir..... C'est vous, monsieur, qui voudrez bien régler l'existence de ma petite-fille, puisque M. Savanne est obligé de repartir.

—J'accepte cette tâche, et mon ami m'en saura gré.

—Jusqu'à la mort ! s'écria Gabriel en serrant la main de Richard Vernière... Et je te remercie de toute mon âme ! Personne au monde ne saurait diriger mieux que toi la vie de ma chère petite fille !

—J'espère me montrer digne de cette confiance !... Marthe aura donc un jour une dot fort belle, et quand viendra le moment de la marier, elle sera trop bien élevée, et trop charmante pour qu'une personnes intelligent songe à lui reprocher l'irrégularité de sa naissance.

—Maintenant il ne faut rien abandonner au hasard... on ne sait ni qui vit, ni qui meurt..... j'accepte le dépôt, mais je veux le reconnaître par un reçu motivé.

—Est-ce bien utile ?..... murmura Gabriel Savanne, répétant ce qu'il avait déjà dit au début de son entretien avec l'industriel.

—C'est plus qu'utile, c'est indispensable..... répliqua ce dernier. La somme sera encaissée par la maison Vernière, engagée dans mes travaux, j'en payerai les intérêts, et il faut bien que les trois cent mille francs inscrites sur mes livres représentent le compte de quelqu'un.

—C'est vrai... dit l'officier de marine....

—Mais ici l'embarras commence... reprit Richard..... Comprenez-moi bien Véronique : Il faut, pour la famille de M. Savanne, pour la mémoire de sa femme morte, pour que reste intact le respect du fils ignorant la faute paternelle, il faut que personne au monde ne puisse soupçonner l'existence d'une enfant qu'Henri Savanne pourrait appeler sa sœur.

—Oh ! oui, que le secret soit gardé, bien gardé, non pour moi, mais pour mon fils, pour mon frère qui ne pourraient me conserver leur estime ! s'écria

Gabriel... Madame Sollier, je fais appel à votre générosité !

—Le secret sera bien gardé, monsieur je vous le promets.... répondit Véronique.

—En quelque circonstance que ce soit !

—En quelque circonstance que ce soit, oui, monsieur ! Je vous le jure sur la tombe de ma pauvre Germaine et sur la tête de Marthe !

—Oh ! merci ! merci !

—Ceci ne tranche pas le moins du monde la difficulté..... dit Richard Vernière.

La mention : Dépôt d'un inconnu, ne suffirait-elle pas sur les livres ? demanda Gabriel.

—Ce serait irrégulier... Les livres d'une maison comme la mienne doivent être clairs, les écritures précises, n'ouvrant la porte à aucun commentaire, à aucune suspicion.

—Pourquoi n'aurais-tu pas reçu en dépôt, des mains de Mme Sollier la somme en question ?

Richard haussa les épaules.

—Parce que—répliqua-t-il—personne en pleine possession de son bon sens, n'admettrait que la gardienne de cette usine, notoirement sans fortune et touchant des appointements modestes, ait pu verser dans ma caisse trois cent mille francs.....

—Monsieur Vernière a cent fois raison.....—appuya Véronique.

—Pourquoi il doit y avoir un moyen de concilier les choses sans tomber dans l'in vraisemblance.....

—Serait-il inadmissible qu'un philanthrope très riche, une âme charitable, un protecteur de l'enfance, connu de toi mais ne voulant pas être nommé, ait versé dans tes mains un capital au profit de Marthe Sollier, orpheline ?

Sans répondre à cette question, Richard vint s'asseoir à son bureau, prit une feuille de papier à lettre portant l'en-tête de l'usine, et traça ces lignes :

« Reçu d'une personne désirant rester inconnue la somme de trois cent mille francs, déposée dans ma maison au nom de Mlle Marthe Sollier, fille de Germaine Sollier, décédée, et à qui je

payerai, à partir de ce jour, les intérêts à raison de quatre pour cent l'an.

— Je m'engage à rembourser la dite somme à Mademoiselle Marthe Sollier ou à ses ayants droit, sur la simple présentation de ce reçu.

— Saint-Ouen, le 30 décembre 1893.

— RICHARD VERNIERE,

« 6, rue Hardoin. — Saint-Ouen, « Seine. »

Ceci écrit, l'industriel apposa sur le papier un timbre à reçu qu'il oblitéra avec le timbre de sa maison.

— L'idée que tu m'as donnée tout à l'heure était excellente — dit-il à Gabriel Savanne — et voici le reçu que j'ai rédigé en me basant sur elle.

Il lut à haute voix ce qu'il venait d'écrire.

— C'est absolument bien ! — déclara l'officier de marine. — Rien n'est plus simple et plus logique que cette façon de procéder.

— Chacun est libre de disposer d'une somme quelconque en faveur de quelqu'un, de confier cette somme à qui bon lui semblera pour la faire valoir, et de garder l'anonymat.....

— C'est indiscutable, — appuya Richard Vernière. Puis il ajouta : — C'est donc à Mme Sollier que je vais remettre ce reçu explicatif et bien en règle...

— A moi ! — s'écria Véronique avec un geste de refus.

— Eh ! oui, certes, à vous et à nul autre dit vivement l'officier de marine. Vous êtes la tutrice naturelle de votre petite-fille..... c'est vous qui devez la représenter en toute occasion... Prenez donc ce reçu, madame Sollier..... C'est l'avenir de notre chère Marthe que vous aurez dans les mains !

Richard tendit le reçu à la gardienne de l'usine en lui disant :

— N'oubliez pas, Mme Sollier, que si je venais à mourir avant la majorité ou le mariage de Marthe, votre devoir serait de réclamer immédiatement cette fortune à ma succession..... Votre devoir absolu, vous attendez bien.....

— Je le ferai, monsieur, puisque c'est

mon devoir répondit Véronique.

Elle prit le papier et ajouta en s'adressant à Gabriel Savanne :

— De là-haut, ma pauvre Germaine vous voit ; elle est heureuse de ce que vous faites pour sa fille et vous en remercie par ma bouche.

En ce moment la servante Madeleine entra dans le cabinet de son maître et venait lui annoncer que le dîner était servi.

— Nous montons, ma fille, répliqua Richard.

— Que Marthe soit prête demain de bonne heure, je vous en prie... dit Gabriel à Véronique..... Je viendrai la prendre et nous irons nous agenouiller ensemble sur le tombeau de sa mère.

— Soyez tranquille, monsieur, l'enfant sera prête.

Et Mme Sollier se retira, marchant comme dans un rêve, pouvant à peine ajouter foi aux événements imprévus qui venaient de se succéder en si peu de temps.

Gabriel Savanne ne semblait plus le même homme.

Une expression presque joyeuse avait remplacé le sombre découragement de son regard.

— Ah ! Richard ! Richard, s'écria-t-il avec abandon... comment te témoigner jamais assez ma reconnaissance ! Maintenant ma conscience est apaisée et le calme rentre dans mon âme !... Je puis aller embrasser mon fils et serrer la main de mon frère sans crainte qu'ils lisent sur mon visage le remords qui me torturerait !

— Quand iras-tu chez Daniel ? demanda l'industriel.

— Demain, aussitôt après ma visite au cimetière de Saint-Ouen.... Je serai sensé être arrivé le matin même à Paris.

— Je dînerai demain, comme tous les autres dimanches, chez Daniel où je verrai ma fille.

Je m'y rencontrerai avec toi.

— Ne me trahis pas..... Accueille-moi comme si tu ne m'avais point encore vu.

— Sois sans crainte..... Pour t'obliger

je trouverai la force de mentir, ce qui ne m'était jamais arrivé.

— Dieu te pardonnera ce mensonge ! fit Gabriel en souriant.

— Quand repars-tu, exactement, pour Toulon ?

— Je dois appareiller le 2 janvier à midi, pour sortir du port à quatre heures du soir..... Je prendrai donc le train de Nice-express, le 1er janvier à sept heures du soir..... Je serai le lendemain à Toulon à dix heures, et avant de gagner mon bord j'aurai à voir le préfet maritime qui me remettra des plis cachetés et des instructions.

— Bien.... le 1er janvier je passerai la journée entière chez Daniel, en famille...

— Nous te reconduirons tous à la gare de Lyon.

Tout en parlant Richard, Vernière avait pris le paquet soigneusement enveloppé placé par le marin sur son bureau, et contenant les trois cent mille francs destinés à Marthe et les dix mille devant payer Nestor Fauvette.

Sur l'enveloppe il traça, pour mémoire, ces mots au crayon rouge :

“ DÉPÔT GABRIEL SAVANNE ”

— Ne vérifies-tu pas ? lui demanda l'officier.

— Tu es sûr du compte des billets ?

— Je l'ai vérifié chez le notaire.

— Alors, il est parfaitement inutile que je recompte après toi.

L'industriel ouvrit sa caisse, plaça le paquet de billets de banque sur le portefeuille renfermant une partie de ses valeurs à lui, referma le coffre-fort et dit joyeusement :

— Maintenant, allons dîner.

Et il conduisit Gabriel dans son appartement.

Étant donnée l'heure tardive à laquelle on l'avait prévenue de constituer un repas aussi confortable que possible, Madeleine avait réalisé un véritable tour de force.

Son dîner improvisé fut déclaré exquis, et il l'était réellement.

Une gaieté relative régna entre les deux convives.

Madeleine ne connaissait pas Gabriel Savanne, absent de France depuis sept années, et dans les circonstances particulières et mystérieuses qui motivaient sa présence à Pusine, Richard Vernière eut grand soin de ne point prononcer devant elle le nom de son ami.

XXIX

Véronique, en rentrant dans son logement, avait retrouvé Marthe qui l'attendait.

Elle prit l'enfant dans ses bras, la pressa contre son cœur et lui dit avec un attendrissement profond :

— Ton avenir est assuré, ma chérie... tu ne connaîtras ni les humiliations, ni les privations de la misère..... Tu seras riche un jour... riche et instruite, et tu pourras prétendre au bonheur que n'a jamais eu ta pauvre petite mère.

— Tu dis, grand'maman, que je serai riche... fit l'enfant dont ces mots avaient éveillé la curiosité naïve.

— Oui, ma mignonne.

Tu iras en pension et tu deviendras demoiselle, une belle demoiselle.

— Mais je ne te quitterai pas, cependant, grand'mère ?

— Jamais ! jamais ! ma chérie !

— Et comment ça se fera-t-il que je serai riche ?

— Ton père t'a donné une fortune.

— Ah !

Véronique, montrant à Marthe le reçu que M. Vernière lui avait remis, ajouta :

— Tiens, la voilà, cette fortune.

Cette feuille de papier, grand'mère fit la petite fille étonnée.

— Oui, ma chérie.

— Alors, elle vaut de l'argent, cette feuille !

— Oui, beaucoup, beaucoup d'argent..... et nous allons la mettre dans un lieu sûr.

— Dans ton armoire, grand'mère.

Mme Sollier réfléchissait et des appréhensions de toute nature envahissaient son esprit.

— Non... non... murmura-t-elle, se parlant à elle-même, s'il m'arrivait un accident..... si je mourais de mort

subite... on entrerait ici... on fouillerait l'armoire... on trouverait ce reçu parmi mes papiers, et qui sait dans quelles mains il pourrait tomber... Je sais bien que M. Vernière est un honnête homme et que même si ce papier n'existait plus il n'hésiterait pas à rendre à Marthe le dépôt qui lui est confié... Mais s'il mourrait, lui, et si ce titre avait disparu ! La mort frappe sans nous prévenir... toutes précautions sont bonnes à prendre... il s'agit de la fortune de ma petite-fille.

Marthe, les yeux fixés sur sa grand'mère, suivait d'un regard attentif tous les mouvements de sa physionomie.

— A quoi penses-tu donc, grand'maman ? lui demanda-t-elle.

— A toi, mon enfant, toujours. A mettre à l'abri ce papier précieux.

— Et as-tu trouvé ?

Véronique hésita avant de répondre, puis, tout à coup, frappée d'une inspiration soudaine, elle s'écria :

— Oui, j'ai trouvé !

Et, s'asseyant en face d'une petite table placée près de la fenêtre, elle prit sur cette table un gros écheveau de laine.

— Nous allons dévider cet écheveau, ma mignonne... dit-elle à l'enfant, assieds-toi vis-à-vis de moi.

Marthe s'empresse d'obéir.

Mme Sollier lui passa l'écheveau de laine sur ses bras étendus qui devaient servir de dévidoir, puis après avoir coupé le fil d'arrêt, elle pla en huit le reçu de Richard Vernière et s'en servit comme d'une carte pour y enrouler la laine qui se dévidait rapidement.

— Mais, grand'mère,..... fit observer Marthe,..... tu te sers de la feuille de papier que tu m'as dit être ma fortune....

— Oui, ma chérie, et il aurait été impossible d'imaginer un endroit plus sûr pour la cacher..... Ce n'est pas sous la laine de ce peloton qu'on irait la chercher...

Marthe sourit.

— Bien sûr que c'est une fameuse cachette !. répliqua-t-elle avec conviction. L'écheveau, complètement dévidé, forma un peloton assez gros.

— Tu vois Marthe, dit alors Mme Sol-

lier, je le place dans le tiroir de cette boîte à ouvrage..... S'il m'arrivait malheur tu saurais où le prendre pour réclamer ce qui t'es dû...

— Réclamer ?..... À qui donc, grand'mère ?

— A M. Richard Vernière à qui tu le remettrais sans crainte... ou bien...

— O ! bien, à qui, bonne maman ?

— A un ami qui réclamerait pour toi...

...A Magloire le Manchot qui a été si bon, si généreux pour ta petite maman... Tu te souviendra de cela !

— Oh ! oui, grand'mère.

— Mais seulement dans le cas de la mort de M. Vernière..... Autrement tu garderais ce peloton, ou si tu te confiais à Magloire, tu ne lui dirais pas ce qu'il contient.....

— Non, grand'mère.

— Et tu ne dirais jamais que c'est ton père qui t'a donné cette fortune...

Jamais, grand'mère.

— Tu me le jures ?

— Oui, grand'mère.....

— Bien... Je suis tranquille....

Mme Sollier referma le tiroir dans lequel se trouvait maintenant le peloton de laine.

— Il est déjà tard, va te reposer, ma chérie, dit-elle à Marthe. Demain matin nous irons au cimetière.....

— Avec papa ?

— Oui, mignonne.

Marthe embrassa tendrement sa grand-mère et monta dans la chambre où un petit lit était préparé pour elle.

..

Gabriel Savanne avait quitté Richard Vernière à onze heures du soir.

A minuit il rentrait au Grand-Hôtel où il goûtait quelques heures de bon sommeil, ce qui ne lui était point arrivé depuis bien longtemps.

Dès sept heures du matin il se leva, et prenant une voiture de grande remise, il se fit conduire à Saint-Ouen, à l'usine de la rue Hardoin.

Il était huit heures lorsque le landau fermé qui l'amenait s'arrêtait devant la porte confiée à la garde de Véronique.

Celle-ci et Marthe, en grand deuil, étaient prêtes et l'attendaient.

L'officier de marine alla serrer la main de son ami et rejoignit sa fille et la mère de Germaine que Madelaine, la servante de Richard Vernière, devait remplacer pendant son absence.

Le lendaui franchit rapidement la distance séparant l'usine du cimetière de Saint-Ouen dont les portes venaient seulement de s'ouvrir.

Ce fut Marthe qui conduisit Gabriel Savanne à la tombe de sa mère devant laquelle tous les trois s'agenouillèrent en pleurant.

Ils prièrent longuement avec ferveur.

Étouffé par les sanglots qui lui secouaient la poitrine, le marin se leva et après avoir murmuré une dernière fois ces mots : " Pardon ! Pardon ! " sur la froide pierre couvrant le corps de Germaine il entraîna sa fille.

Mme Sollier les suivit.

En quittant la cité des morts, Gabriel le Savanne entra chez un marbrier.

Là il commanda un tombeau de marbre noir, fermé par une porte de bronze et calcula avec le marbrier à combien s'élevaient les frais d'une concession de cinq ans faite grâce à l'intervention du brave Magloire, la construction d'un caveau et l'installation du mausolée.

Ces comptes établis il paya le marbrier et reconduisit Marthe et Véronique rue Hardoin.

Il fallut se dire adieu.

Marthe se mit à sangloter.

Gabriel serra sa fille contre sa poitrine l'embrassa févreusement et, s'arrachant à cette effusion paternelle qui lui meurtrissait le cœur, il reprit le chemin de Paris en se demandant :

— La reverrai-je jamais ?

Et il lui semblait entendre une voix intérieure répondre négativement.

L'officier de marine avait mené à bonne fin la tâche qu'il s'était imposée, et, la conscience soulagée d'un grand coup, rien ne l'empêcherait plus d'aller boulevard Malesherbes chez son frère Daniel.

Alors eut lieu une scène touchante.

Les deux hommes, dans les bras l'un de l'autre, mêlaient leurs exclamations

entre-coupées et leurs embrassements dans une étreinte fraternelle.

Enfin, à cette explosion de tendresse, une accalmie succéda, et Daniel put questionner son frère, après avoir rejoint au valet de chambre de prévenir Henri Savanne de venir le rejoindre dans son cabinet dès qu'il serait rentré de la clinique, et de faire la même recommandation à sa fille et à Mlle Vernière, quand elles reviendraient de la messe qu'elles allaient entendre chaque dimanche à l'église de la Trinité.

Le valet de chambre se retira.

Nous ne ferons point assister nos lecteurs à l'entretien des deux frères.

Ils s'avent que l'officier de marine était forcé de mentir à son frère en lui affirmant que débarqué l'avant-veille à Toulon, il venait seulement d'arriver à Paris, et que s'il ne lui avait point adressé de dépêche pour le prévenir, c'est qu'il tenait à jouir pleinement de sa surprise.

La surprise était grande, en effet, pour Daniel qui adorait son frère aîné.

Mais à sa joie du premier moment succéda une profonde déception quand il apprit que Gabriel n'avait qu'un seul jour à passer auprès de lui, et que le lendemain il le quitterait de nouveau pour un temps indéterminé.

Seulement, homme de devoir lui-même, il comprenait trop le devoir pour se révolter contre cette douloureuse mais immuable nécessité.

Longuement il parla d'Henri Savanne et mit son frère au courant des études du jeune homme que lui-même avait dirigées, et qui, à vingt-quatre ans, très estimé pour sa science, pour son caractère, très aimé pour les qualités de son cœur et de son esprit, était sans le moindre doute appelé au plus brillant avenir, ce qui rendit l'officier de marine très heureux, — il nous paraît superflu de l'affirmer.

Ils s'entretenaient aussi des affaires de famille gérées par Daniel pendant l'absence du marin.

On évoqua le souvenir de la pauvre Jeanne, morte si jeune en bénissant son fils et en appelant son mari.

Les deux frères avaient tant de cho-

ses à se dire, après une séparation de près de huit années, que le temps passa comme un éclair.

Midi allait sonner lorsque Henri Savanne, sa cousine Mathilde et Aline Vernière, la fille de Richard, firent irruption dans le cabinet de travail de son oncle.

Le jeune homme se jeta dans les bras de son père en pleurant de joie, et tous deux mêlèrent leurs embrassements et leurs larmes.

Mathilde réclamait aussi les baisers de son oncle le marin, et Aline en voulait sa part, affirmant y avoir droit en sa qualité de fille du meilleur ami du capitaine de vaisseau.

Quoique n'ayant l'une et l'autre que dix ans lorsque Daniel Savanne leur avait fait ses adieux, elles se le rappelaient trop bien, elles avaient entendu trop souvent parler de lui, pour ne pas éprouver une vive joie de son retour.

En se trouvant ainsi entouré, en se sentant aimé, en voyant ces deux belles jeunes filles si tendres pour lui, en retrouvant son fils devenu un homme, et un homme remarquable, Gabriel sentit son cœur se fondre et ne put contenir son émotion débordante.

Au milieu de cette émotion heureuse il y avait un point douloureux.

Gabriel pensait à Marthe, à Marthe son enfant aussi, dont il avait bien pu assurer l'avenir, mais qui, née dans des conditions qui ne lui avaient pas même permis de la reconnaître, vivait isolée près d'une grand-mère, excellente femme, mais de condition inférieure, et devrait ignorer toujours les joies de la famille, de la vraie famille.

Daniel Savanne coupa court aux attendrissements.

—Midi sonné ! dit-il. La joie est le meilleur des apéritifs, et je suis sûr que nous mangerons tous deux avec un appétit d'enfer ! Allons nous mettre à table !

Et, passant son bras autour du cou de son frère, il l'entraîna dans la salle à manger, suivi de Mathilde et d'Aline dont chacune avait pris, en riant, un des bras d'Henri Savanne.

La table était toute servie.

Le juge d'instruction conduisit son frère en face d'un couvert placé entre ceux d'Aline et de Mathilde.

—Tu vas...fit-il...prendre la place de notre ami Richard.....Ordinairement il déjeune avec nous le dimanche.. C'est pour lui un jour de repos et pour nous un jour de bonheur...Il m'a télégraphié ce matin, que, donnant à déjeuner chez lui à son caissier et au premier de ses contremaîtres, il ne viendrait pas dîner. —...En te voyant quelle sera sa surprise !

—Ce bon et brave Richard sera bien surpris en effet ! répliqua Gabriel, non sans une nuance d'embarras... Et moi, combien heureux de le voir !

—Demain, nous le posséderons toute la journée...reprit Daniel... Il ne nous quittera pas.

—Tant mieux ! s'écria Gabriel.

—Un joyeux jour de l'An pour nous, mon frère ! Nous serons véritablement en famille, car je considère Richard et Aline comme faisant partie de la nôtre, et je les aime en conséquence !

Le repas fut naturellement très gai. Pendant sa durée, Gabriel remarqua que son fils Henri prodiguait à sa jolie voisine Aline Vernière des attentions d'une nature toute spéciale, et que ses yeux, lorsqu'ils se fixaient sur elle, prenaient une expression particulièrement tendre.

—A coup sûr il l'aime ou il va l'aimer se dit-il.....Aucun autre choix ne saurait être meilleur !... Le mariage d'Henri et d'Aline resserrerait encore les liens d'affection qui nous unissent à Richard Vernière.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il se fasse !

XXX

A l'heure même où Gabriel prenait place à la table de son frère, Richard Vernière, auquel on pensait tant au boulevard Maloche, s'installait dans sa salle à manger de Saint-Ouen avec son caissier Prieur et son premier contremaître Claude Grivot.

Là aussi la gaieté ne fit point défaut.

et l'on parla beaucoup du brillant avenir réservé à l'usine, grâce aux inventions remarquables de Richard Vernière sur lesquelles le monde de la marine et le monde industriel avaient les yeux fixés.

Après le déjeuner qui se prolongea jusqu'à deux heures de l'après-midi, le patron tira de son portefeuille quatre billets de banque de mille francs, dont il fit deux parts égales.

— Mon cher Prieur, mon cher Grivot, dit-il... je tiens à récompenser votre zèle, votre dévouement, votre précieuse collaboration si utile à mes intérêts..... Acceptez, je vous prie, la très minime gratification de celui qui ne se regarde pas comme votre patron, mais comme votre ami.....

Et il tendit à chacun de ses convives deux billets de mille francs.

Claude Grivot, le misérable, qui de complicité avec Robert Vernière complotait la ruine de l'industriel, de cet honnête homme qui le traitait en égal et lui accordait une confiance illimitée, se répandit en hypocrites protestations de gratitude et de dévouement.

Il osa serrer la main de Richard Vernière, comme l'avait fait le brave Prieur après avoir remercié, lui, cordialement et dignement.

Richard congédia ses convives et frappa sur un timbre pour appeler Madeleine.

— Ma bonne fille..... lui dit-il en lui mettant un billet de cent francs dans la main..... voici vos étrennes, avec un grand merci pour les soins que vous me prodiguez et l'excellente cuisine que vous me faites manger.

— Quand vous aurez terminé votre travail, je vous laisse liberté entière. Vous pourrez aller passer la soirée et la journée de demain chez votre fils, à Vincennes, et embrasser vos petites-enfants.

— Je dîne à Paris, ce soir chez M. Daniel Savanne. J'y déjeunerai et j'y dînerai demain. Pendant votre absence, Véronique mettra comme de coutume l'appartement en ordre. Je ne vous recommande qu'une seule chose, c'est d'é-

tre de retour à l'usine mardi matin à la première heure.

Madeleine se confondit en remerciements et se hâta de faire son travail afin de profiter le plus vite possible de la permission que lui donnait son maître.

Il était un peu plus de quatre heures lorsque Richard Vernière sonna, boulevard Maiesherbes, à la porte de l'appartement de son ami Daniel Savanne.

Nous savons qu'il avait promis à Gabriel de mentir lui-même pour ne point trahir son mensonge. Aussi joua-t-il de son mieux la surprise et la joie en trouvant l'officier de marine auprès de son frère.

L'idée ne pouvait venir à personne que les deux hommes s'étaient quittés quelques heures auparavant et qu'il existait un secret entre eux.

On était au salon.

Après un entretien ayant trait à l'absence prolongée du capitaine et aux accidents multiples dont il avait été victime pendant ses lointains voyages entretien que Mathilde et Aline écoutaient avec une curiosité avide, éprouvant des émotions diverses, épouvante ou surprise Henri Savanne posa tout à coup cette question à l'industriel :

— Mme Sollier, la brave gardienne de votre usine, s'est-elle remise des douloureuses émotions qu'elle a subies, chez M. Vernière ?

En entendant ces mots, Gabriel tréssa malgré son empire sur lui-même, et Richard à qui son trouble ne pouvait échapper, se hâta de répondre :

— Oui, mon ami... La pauvre femme a été rudement éprouvée, c'est vrai, mais aujourd'hui, ayant auprès d'elle sa petite fille, elle est plus calme et supporte avec résignation son chagrin...

— Henri nous a parlé de cette triste aventure, fit Daniel. Une fille retrouvée morte de misère, presque de faim, après huit années de séparation... Une fillette de sept ans et demi, recueillie et adoptée par elle, et qui se trouve être l'enfant de son enfant..... C'est tout à la fois vulgaire et terrible !..... Ces sortes de drames intimes deviennent de plus en plus fréquents, hélas !.....

Ils sont le résultat de la démoralisation complète de notre fin de siècle.

—Je crois bien, mon oncle, qu'ils se sont produits de tout temps... hasarda Henri Savanne.

—Oui, répondit le juge d'instruction, mais moins nombreux, je le répète.... L'homme qui commet une faute semblable est un lâche et un misérable !...

Gabriel se sentit frissonner jusqu'aux moelles.

Le jugement porté par son frère en termes flétrissants l'atteignait en plein cœur.

Richard Vernière resta muet profondément impressionné.

Il comprenait ce que son ami devait souffrir.

Daniel Savanne, poursuivit d'une voix brève et incisive, une voix de réquisitoire :

—Ainsi, voilà un gentleman, un homme du monde, qui a détourné de ses devoirs une jeune fille innocente, qui l'a enlevée à sa mère, puis qui l'a abandonnée, la laissant mourir aux prises avec la misère, et le désespoir, et qui pour comble d'infamie, a jeté dans le monde une enfant destinée, quelque puissent être son intelligence et sa sagesse à porter toujours la tache ineffaçable de sa naissance ! Nul honnête homme en voudrait la prendre pour femme.

J'envoie tous les jours en cours d'assises des gredins plus excusables que l'être capable d'un tel crime !

Gabriel Savanne courbait la tête.

Ce que la voix de sa conscience lui avait dit si souvent, la voix de son frère répétait.

Richard avait la sueur au front.

—Il me semble, papa, que le monde est injuste fit observer timidement Mathilde qui, bien qu'elle n'eût que dix-huit ans, réfléchissait beaucoup.

—Et je suis de l'avis de ma cousine, mon oncle, appuya Henri. Certes le père est un grand coupable, mais à l'enfant le monde n'a rien à reprocher....

—L'enfant a-t-elle demandé à naître ?

—Non, n'est-ce pas ?..... Pourquoi donc la rend-on responsable de la tare originelle !... Si elle est honnête et bonne, je ne vois pas du tout pourquoi un

honnête homme hésiterait à lui donner son nom !...

Daniel Savanne hochait la tête en signe de dénégation.

Le jeune homme poursuivit :

Permettes-moi, mon cher oncle, de n'être tout à fait de votre avis, si hardi que ce soit de ma part.... Selon moi, plus les douleurs sont grandes, plus il faut aider à les soulager ; plus les abandons sont injustes et plus on doit secourir les abandonnés.

—Parmi ces pauvres enfants qui, légalement, n'auraient pas dû naître, il se trouve à coup sûr des âmes saines, des cœurs d'or, des natures d'élite.

—Pourquoi faire peser sur elles un ostracisme immérité, que rien ne justifie ?

Henri parla longtemps ainsi avec une verve entraînant.

Sans partager de tout point son opinion, Daniel l'entendait non sans plaisir.

—Ce sera quelqu'un ! se disait-il intérieurement.

Richard Vernière l'avait écouté avec une attention religieuse.

Le jeune homme disait ce qu'il pensait lui-même.

Gabriel admirait son fils.

—S'il connaissait ma faute, pensait-il, il me la pardonnerait, il aimerait sa sœur.

Mathilde et Aline...Aline surtout, éprouvaient un enthousiasme sincère.

Le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi.

On alla prendre place autour de la table que surchargeaient des bouquets de fleurs pour fêter le retour du marin attendu si longtemps.

Il allait repartir, c'est vrai, mais au moins on l'avait vu, on l'avait embrassé, et l'on exprimait tout haut l'espoir que son retour définitif ne tarderait plus guère désormais.

Le capitaine devant prendre place, le lendemain, dans le Vice-express, à sept heures du soir, il fut convenu qu'on déjeunerait sommairement à dix heures du matin et qu'on ferait un repas solide à quatre heures.

On serait libre ainsi à cinq heures et

demie du soir et on pourrait accompagner Gabriel au chemin de fer, car personne n'admettait la pensée de le laisser partir seul.

Richard Vernière quitta l'appartement de Daniel Savanne à onze heures et regagna Saint-Ouen.

Mme Sollier était couchée, mais l'industriel possédait une double clef de la rue Har道in, et il put rentrer sans réveiller la sardiniennne.

Profitant de la permission donnée par son maître, Madeleine avait pris le chemin de Vincennes, laissant Véronique chargée de veiller en son absence aux soins du ménage.

Le lendemain matin de très bonne heure Mme Sollier, accompagnée de Marthe, monta prendre les ordres de M. Vernière, lui porter son courrier, et en même temps lui présenter ses vœux pour le Jour de l'An.

Richard embrassa la petite fille et serra la main de la grand'mère.

— Je suis très heureux de vous voir calme maintenant, madame Sollier — lui dit-il. — Mettez votre espoir pour l'avenir qui se présente souriant pour votre chère Marthe.

Dès demain nous nous occuperons d'elle

Puis il ajouta :

— Tout à l'heure je partirai pour Paris... — Je serai absent toute la journée et je ne rentrerai probablement que fort tard dans la soirée... — Quand vous aurez mis en ordre l'appartement, s'il vous plaît de sortir un peu pour distraire Marthe, vous le pourrez...

— Puisque vous me le permettez, monsieur, j'irai jusqu'au cimetière avec la mignonne prier quelques instants... — Notre absence sera courte.

Richard fit un signe d'assentiment, parcourut le courrier que Véronique lui avait remis, mit de côté quelques lettres auxquelles il faudrait répondre le lendemain s'habilla chaudement et partit. Pendant la nuit le froid déjà très vif avait encore augmenté.

De l'Est le vent sautant au Nord soufflait en tempête faisant s'entrechoquer les branches des arbres dénudés couvrant le visage et gercant les lèvres des malheureux qui l'affrontaient.

Sur la route des Batignolles que Richard Vernière avait gagnée espérant y trouver un véhicule quelconque les piétons emmitouffés dans leur cache-nez les bras chargés et les poches gonflées de paquets d'étréennes de polichinelles et d'oranges courbaient le dos sous la raïale et n'avançaient qu'à grand-peine en maugréant.

L'industriel eut l'heureuse chance de hâler au passage un fiacre vide par lequel il se fit conduire au boulevard Malesherbes.

Malgré la rigueur du froid sibérien qui devait retenir bien des familles au coin d'un bon feu, une animation fiévreuse et joyeuse régnait de tous les côtés.

A Saint-Ouen, comme partout, les débits de vins, les assommoirs, regorgeaient de monde quoiqu'il fût à peine neuf heures.

Au restaurant de la mère Aubin, comptoir, table et cabinets étaient encombrés de buveurs, appartenant pour la plus grande partie à la population des usines environnantes.

A une table Claude Grivot, ayant réuni un certain nombre des ouvriers de son atelier d'ajustage venus pour lui serrer la main à l'occasion du premier jour de l'année 1894, payait force tour-nées de vin blanc.

Il semblait d'une gaieté folle, plaisantant d'une façon peut-être un peu lourde, mais qui provoquait le gros rire de son auditoire.

Parmi les buveurs qu'il régalaït se trouvait le pale frotier de l'usine Vernière, Baptiste Fouquet, qu'on appelait généralement l'Ecrevisse.

Il devait ce surnom à une prodigieuse abondance de cheveu d'un rouge vif, taillés en brosse au-dessus du front bas et du visage osseux presque aussi rouge que la chevelure et troué par une large bouche et par deux petits yeux gris où ne brillait pas la moindre lueur d'intelligence.

Ce gaillard était un ivrogne fiéfé et il s'échaït avec écolectisme sans égal petits verres de tord-boyaux, vin blanc, absinthe, cassis, bitter et vermouth, mélange infernal qui devait à un moment

donné éteindre la pâle lueur de raison qui vacillait au fond de son épaisse ombre.

Grivot le poussait à boire.

Il avait pour cela de sérieux motifs dont nos lecteurs ne peuvent avoir oublié la nature.

A part Véronique Sollier et sa petite-fille, l'Ecrevisse couchait seul à l'usine, dans une soupenette placée au-dessus de l'écurie dont il avait la garde.

Au moment où nous venons de faire connaissance avec lui, il bafouillait déjà en parlant.

Ses idées, jamais très nettes, s'embrouillaient de plus en plus.

Les ténèbres se faisaient dans son cerveau.

Un dernier petit verre l'acheva, et pour ne pas rouler sous la table il fut obligé de rentrer à l'usine et d'aller se coucher dans sa soupenette où un ouvrier de bonne volonté le reconduisit en le soutenant.

Toujours le même, cet homme-là..... fit Véronique en le voyant arriver et en haussant les épaules avec un profond dégoût, il ne se corrigera donc jamais ! Quelle brute.

— Il en a pour jusqu'à demain matin répondit l'ouvrier en riant..... c'est un soulard, mais il n'est pas méchant.

Une fois affalé sur le matelas de sa soupenette, l'Ecrevisse ferma les yeux ne fit plus un mouvement et ronfla comme un tuyau d'orgue.

Claude Grivot avait résolu de passer toute la journée chez la mère Aubin, de déjeuner et de dîner chez elle.

Le misérable, en vue du coup qu'il allait tenter le soir avec Robert Vernière, prenait des précautions minutieuses pour qu'aucun soupçon ne pût l'atteindre.

Il buvait peu, voulant garder intactes toutes ses facultés.

Une fièvre violente brûlait cependant son sang dans ses veines, et les aiguilles de la pendule lui semblaient marcher avec une lenteur désespérante.

Peu à peu le restaurant se vida et il ne resta plus autour des tables que

quelques habitués, prenant leur repas du matin.

Claude se fit servir à déjeuner dans la salle commune au lieu d'entrer dans un des cabinets, comme il avait l'habitude de le faire.

Il voulait qu'on le remarquât.

De son côté la mère Aubin, débarrassée du grand coup de feu qui l'avait retenue toute la matinée, déjeunait avec ses servantes lorsque Magloire entra, portant deux gros paquets, et les poches pleines d'oranges.

En franchissant le seuil de l'établissement il cria de sa voix sonore.

— La bonne année à tout le monde en général et à maman Aubin en particulier.

Puis, s'avançant vers la brave femme, il ajouta :

— Aujourd'hui, vous savez, maman, on s'embrasse..... C'est la grande solennité du jour de l'an qui veut ça..... Je suis rasé de près et frais comme une rose ! Passez-moi vos joues !

La mère Aubin se leva pour recevoir le baiser du brave garçon et le lui rendit de bon cœur.

Après lui avoir remis quatre belles oranges pour étrennes, il se tourna vers la Marie qui faisait la moue de n'avoir pas été embrassée la première.

— Ma petite Marie.....lui dit-il, devenant à merveille la cause de cette moue je devais commencer par la patronne, la civilité puérile et honnêteté l'ordonnaient impérieusement, mais je ne t'oublie pas. En conséquence, je te la souhaite bonne et heureuse, accompagnée d'un grand nombre d'autres, et beaucoup de prospérité avec un mari qui me ressemble, qui soit manchot comme moi et qui t'aimera comme je t'aime !

En entendant ce compliment fort bien tourné, ma foi, pour le milieu où il était débité, on battit des mains.

La Marie se leva, toute rouge, et tendit ses joues au joueur d'orgue.

Celui-ci ne fut pas chiche de baisers. Et il compta :

— Un... deux... trois... quatre... cinq... six... La demi-douzaine !..... J'aurais voulu mettre les quatre au cent.

On riait.

Magloire prit alors un des paquets qu'en rentrant il avait déposés sur le coin d'une table et le mit dans les bras de la Marie qui ne songeait plus guère à boudier.

—Ce n'est point encore la robe de noce, lui dit-il, mais petit à petit l'oiseau fait son nid.

Ensuite, il distribua des oranges et des bonbons aux autres servantes du restaurant.

XXXI

—Tu accepterais bien quelque chose, mon garçon... lui demanda Mme Aubin.

—Non, maman, rien du tout, répondit Magloire.

—Pourquoi ça donc ?

—Parce que j'ai déjà siroté un peu ce matin, contre mon habitude, et il faut conserver sa tête.....Je viendrai déjeuner tout à l'heure...j'ai encore une visite à rendre..... Dites donc, maman Aubin, vous me ferez à dîner, n'est-ce pas, pour trois personnes, ce soir ?

—Tout à ton service, mon garçon, bien certainement, et je te promets un menu bien soigné... Alors, tu as des invités ?

—C'est-à-dire que je vais faire mon invitation, mais j'espère bien qu'on ne la refusera pas.

—La refuser ! par exemple ! C'est-il donc des gens de la haute ?

—C'est tout simplement maman Véronique et la petite Marthe... Je veux tâcher de les distraire un peu de leur chagrin, en les amenant chez vous dîner avec moi.

—C'est une fameuse idée, Magloire ! ...Une idée que je regrette de ne pas avoir eue, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire !.....Nous dînerons en famille, et c'est moi qui régèlerai.

Magloire se récria :

—Ah ! par exemple, non ! fit-il... je veux payer.

—Et moi, je ne veux pas que tu payes.

—Cependant...

—Pas un mot de plus, ou point de dîner !

—Alors, je cède.

—C'est heureux ! quel entêté que ce Magloire !

"Dites donc, monsieur, ajouta Mme Aubin en s'adressant au contremaître qui prenait son café, voulez-vous me faire le plaisir d'être des nôtres ?

—Mais, comment donc ! tout le plaisir sera pour moi !.....répondit Claude.....j'accepte de grand cœur !..... Véronique est une brave femme, Magloire un bon garçon.....vous, la perle des hôtessees...Ça me rendra joyeux de me trouver à table avec vous.

—Eh bien ! alors, c'est entendu..... Magloire va aller trouver Mme Sollier et l'inviter de sa part... de la mienne... On dînera à six heures et demie précises...Les clients n'abonderont pas ici ce soir.....on sera tranquille, et on tâchera de l'égayer un peu, la digne grand'mère, ainsi que la petite fille de cette pauvre Germaine.

—Ça va bien ! dit le joueur d'orgue, je viens faire nos invitations.

Il reprit le dernier paquet qui lui restait et partit.

Magloire, nous le savons, n'aimait pas le contremaître Grivot.

Sa tête lui déplaisait, ses allures ne lui semblaient pas franches, mais il n'avait contre lui aucun grief sérieux qui eût l'empêcher de dîner en sa compagnie.

Quant à Claude, il était heureux de son invitation.

Véronique Sollier s'attarderait certainement au restaurant de Mme Aubin ce qui permettrait à lui et à son complice de pénétrer sans la moindre crainte et sans le moindre risque dans l'usine.

Dinant auprès d'elle, à la même table, il se procurerait un alibi de premier ordre, si des soupçons invraisemblables venaient à planer sur lui.

Dans les circonstances présentes, toutes les précautions lui paraissaient bonnes à prendre.

Après son déjeuner, il sortit un instant de la salle et gagna la cour attenante, dont une des issues était indépendante du restaurant.

On pouvait y arriver en suivant l'

couloir sur lequel se branchait l'escalier de l'hôtel garni.

Dans un coin de cette cour, sous un petit hangar, Grivot remisait sa bicyclette, lorsqu'il ne la laissait point à l'usine.

Il l'examina, s'assura que toutes les pièces étaient en bon état, fonctionnant à merveille, et rentra dans la salle pour lire ses journaux.

C'est une manière comme une autre de tuer le temps.

Lorsque Magloire sonna à la porte de l'usine Vernière, Mme Sollier finissait de déjeuner avec sa petite-fille.

En le voyant, Marthe quitta précipitamment la table et lui sauta au cou.

— Mon bon ami Magloire... s'écria-t-elle en l'embrassant, je te souhaite une bonne année !

Et moi, fillette... répondit le manchot je te souhaite tout ce qu'il y a de mieux en fait de parfaite année !..... ainsi qu'à vous, madame Sollier... ajouta-t-il en tendant à Véronique son unique main.

La gardienne de l'usine prit cette main et la serra cordialement en répliquant :

— Merci, mon brave Magloire..... C'est bien gentil à vous d'être venu nous voir ce matin ! Vous ne nous oubliez pas !

— Vous oublier ! !..... c'est une chose qui ne serait point à faire, madame Sollier !... On se souvient toujours du chagrin qu'on a partagé... Mais ne parlons pas de ça... Toi, mignonne, viens ici... poursuivit-il en s'adressant à Marthe.

L'enfant s'approcha.

Magloire développait de la main gauche, avec une adresse singulière, le paquet qu'il portait sous le moignon de son bras droit.

Il mit à jour un superbe bébé de grande taille, au visage de porcelaine couronné d'une abondante chevelure blonde, aux jambes et aux bras articulés, valant au moins quarante francs.

L'enfant poussait un cri d'admiration.

— Ah ! la belle poupée ! la belle poupée ! fit-elle ensuite.

— Eh bien ! c'est pour toi, ma chérie ! dit le joueur d'orgue en la lui tendant.

— Pour moi ! répéta Marthe, pouvant à peine croire ce qu'elle entendait.

— Oui, pour toi... C'est mon cadeau d'étrennes... il faudra apprendre à l'habiller..... Ça te rendra une fille couturière.

Marthe radieuse prit la poupée.

— Oh ! merci..... merci !..... mon bon Magloire ! !..... s'écria-t-elle en embrassant de nouveau le manchot avec effusion... Je l'habillerai bien, va !..... Je lui ferai une belle chemise, de beaux jupons, une belle robe..... Ma petite maman m'a appris à coudre... Je lui ferai aussi un beau chapeau. Grand'mère me donnera des chiffons.

— Oui, ma chérie, répondit Véronique heureuse de la joie de sa petite-fille.

Magloire..... l'inséparable Magloire avait tiré de sa poche un sac de bons, un sac de papier satiné blanc, ficelé de rose, et il le présentait à Mme Sollier, en reprenant :

— Et ça, ce sont des pralines, mais je les confie à ta grand'mère, et tu n'en mangeras que quand tu auras été bien sage.

— Oh ! je le suis, mon bon ami, et je le serai toujours... Je l'ai promis à ma petite mère.

En disant cela, l'enfant était devenue sérieuse tout à coup.

Une larme se suspendit au bord de ses cils.

Magloire l'embrassa avec émotion.

— Mais ce n'est pas tout ça... dit-il et je n'ai point fini..... Je suis ici, non seulement pour vous souhaiter la bonne année, mais encore pour vous adresser une invitation.

— Une invitation ?... répéta Véronique, à nous !

— Oui, madame Sollier.

— De quelle part ?

— De la part de maman Aubin et de la mienne... Il faut que vous et la fillette veniez dîner chez elle ce soir.

— Ah ! je ne suis plus assez gaie pour cela, mon bon Magloire..... Moi et l'enfant, nous ferions triste figure au milieu

de vous.... Nous ne pouvons pas accepter...

— Il faut absolument que vous acceptiez, au contraire... Ça vous distraira... On ne vit pas avec les morts, madame Sollier ! Leur cher souvenir peut ne jamais nous quitter, mais il n'est point de de douleur, si grande soit-elle, qui n'ait comme l'orage un moment d'accalmie ! Voyons, est-ce que vous pouvez nous refuser ça ?..... à moi surtout ! En dinant à côté de vous, il me semblera que je suis à côté de ma bonne chère mère qui est là-bas dans son pays, au Pont-d'Ain. Vous la remplacerez, Madame Sollier, et ça me rendra très heureux, car j'ai vraiment l'affection d'un fils pour vous qui avez tant souffert...

— Non brave ami !.... fit Véronique émue.

Magloire l'embrassa comme il eût embrassé sa mère.

— Voyons, c'est dit n'est-ce pas ? reprit-il. On dinera à six heures et demie précises, et vous pourrez rentrer de bonne heure... C'est à deux pas, et puis, aujourd'hui, à cette heure-là surtout on ne viendra guère sonner à votre porte... Vous acceptez, hein ?

— Eh bien ! oui..... puisque vous y tenez tant.....

— A la bonne heure ! C'est maman Aubin qui va être contente... et la Marie donc !... et tout le monde, généralement, car tout le monde vous aime !... Sur ce, je vous quitte.

— Vous partez déjà...

— Oui, je vais dire à maman Aubin qu'elle peut compter sur vous, et je me mettrai sous la dent une croûte, de n'importe quoi, car je n'ai encore fait que boire ce matin.....

— Et moi qui n'ai rien à vous offrir.....

— Je n'aurais rien pu accepter..... Maman Aubin m'attend...

— Je vous reverrai à six heures et demie.

— C'est l'heure militaire !....

— Non, c'est l'heure de nous habiller.... Nous irons à six heures, et à six heures et demie nous irons nous retrouver...

— Au revoir ! par un frôlement pareil ? s'écria Magloire.

Ah ! pour l'enfant, je ne vous le conseille pas ! Elle pourrait attraper du mal ! Il fait un vrai temps de loup, un vent qui vous couple la marmoulette. La Seine charrie et elle pourrait bien être prise par place demain matin. Vous irez au cimetière un autre jour..... quand il fera plus doux. Restez tranquillement au coin de votre feu... Si vous vous ennuyez je viendrai faire un bout de causerie avec vous avant le dîner, et nous partirons ensemble.

Le parti que Magloire conseillait de prendre était le plus sage.

Il ne fallait pas compromettre la santé de Marthe.

— Véronique le comprit.

— Eh bien ! c'est cela, dit-elle. Allez déjeuner... Revenez dans la journée et nous causerons.

Marthe jouait avec sa poupée, mais en voyant le joueur d'orgue près à partir elle alla vivement à lui.

— Merçi encore, mon bon ami Magloire !..... fit-elle en lui tendant les joues.

Le manchot l'embrassa et reprit au pas gymnastique le chemin du restaurant de Mme Aubin.

— C'a y est, s'écria-t-il joyeusement en faisant irruption dans la salle. Acceptée, l'invitation ! Madame Sollier et la moucheronne dîneront avec nous ce soir...

— Sois paisible, mon fils, on soignera le menu ! répliqua la patronne. Met-toi là, on va te servir...

La Marie avait préparé un couvert pour Magloire.

Il prit place à table et se mit à jouer des mâchoires de grand enfant.

Claude Grivot, assis près de sa fenêtre, lisait toujours ses journaux, ou au moins semblait les lire, car il prêtait une oreille attentive aux choses, même insignifiantes, qui se disaient autour de lui.

XXXII

Blucker et Schultz, les deux espions allemands, avaient été chargés par leur chef direct, O'Brien, de trouver la trace de Robert Vernière, venu à Paris sous le nom de Fritz Leymann, alsacien ay-

ant opté pour la nationalité française au moment de l'annexion brutale, imposée par la force, primant le droit.

Les soupçons flottant dans l'air autour de Robert Vernière avaient imposé l'obligation au directeur de la police de l'ambassade d'Allemagne à Paris de faire surveiller le ministère de la marine, le ministère de la guerre et les abords de l'usine de Saint-Ouen, les trois endroits où il paraissait vraisemblable que l'ancien agent secret du grand état-major se présenterait en arrivant à Paris.

Blucker et Schultz, ayant comme renforts un certain nombre de subalternes avaient obéi avec empressement, enchantés d'être chargés d'une besogne qui leur vaudrait, en cas de réussite, une ample gratification.

Blucker s'était chargé de la surveillance du ministère de la marine et celui de la guerre, surveillance des plus faciles.

Celle échue à Schultz présentait, au contraire, un certain nombre de difficultés.

L'usine de Saint-Ouen était située de telle façon que la présence d'un individu inconnu dans le pays, faisant les cent pas aux environs, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des ouvriers et des habitants, ce qui forcerait le guetteur à promptre retraite.

La température glaciale paralysait en outre l'espionnage.

Impossible, par un froid de quinze degrés, de se donner l'allure d'un flâneur venant se distraire à la campagne.

Au coin de la rue Hardoin se trouve la boutique d'un épicier, qui pour ajouter quelque chose aux bénéfices de son commerce, bénéfices très maigres en cet endroit désert, louait des chambres meublées, soit, au mois, soit à la quinzaine, soit même à la nuit.

Schultz vit l'écriteau et se dit qu'une de ces chambres pouvait faciliter singulièrement sa besogne.

Leurs fenêtres en effet s'ouvraient sur la rue et permettaient au regard d'enfiler cette rue jusqu'à l'usine de M. Vernière située à une distance de cinquante mètres tout au plus.

Il en loua une pour huit jours, se donnant comme ouvrier alsacien momentanément sans travail, attendant une place dans l'une des usines enviro-
nantes.

Ses papiers étaient en règle.

Il mangeait chez l'épicier et payait sa dépense avec une facilité qui réjouissait le cœur de son hôte.

Le soir seulement, une fois la nuit venue, il sortait pour s'occuper, disait-il, de la place qu'il convoitait.

Toute la journée, assis près de la fenêtre dont il écartait un peu les rideaux il avait les yeux fixés sur la porte de l'usine qu'il surveillait.

Dans la soirée il allait à Paris, rue de la Victoire et rendait compte de sa journée au docteur O'Brien.

Le dimanche se passa.

L'usine était fermée.

Vint le jour de l'an.

Schultz, quoique les ateliers fussent déserts et le patron absent, resta en faction jusqu'à quatre heures.

Il lui paraissait évident que personne ne se présenterait à cette heure chez Richard Vernière.

Jugeant inutile de poser sans résultats possibles, il se dit qu'il pouvait abandonner son observatoire jusqu'au lendemain et aller se réjouir pendant quelques heures dans une de ces brasseries où se réunissaient ses compatriotes, s'échant des bocks de bière de Bavière en célébrant l'unité allemande sous l'œil bienveillant du patron, qui est généralement un chef de section d'espionnage tudesque.

Les trains du chemin de fer du nord, "Paris Saint-Ouen les Docks et Docks Paris" partaient à des heures fixes.

C'était le moyen de locomotion dont il se servait chaque soir pour aller au rapport depuis trois jours qu'il était venu loger rue Hardoin.

Toutes les heures trente-quatre minutes un train se mettait en marche et arrivait à Paris en dix-sept minutes.

Schultz prit le train partant à cinq heures trente-quatre.

Les voyageurs étaient légion.

A chaque station, nombreuses sur un si petit parcours, on était obligé de fai-

re des arrêts de trois ou quatre minutes.

On s'empila dans les wagons.

Le train arriva à son point terminus avec dix-huit minutes de retard, c'est-à-dire à six heures et quart.

En sortant de la gare, Schultz entra dans un petit restaurant d'un marchand de vins pour y prendre un apéritif avant de se rendre rue de la Victoire.

Il se fit verser sur le comptoir un vermouth-curaçao qu'il additionna d'un tiers d'eau, et il alluma une bonne vieille pipe en racine de bruyère, noire comme l'âme du diable ou comme le fond d'une boîte à cigare.

De petites tables de simil-marbre placées en face du comptoir et entourées de chaises, s'appuyaient au mur.

Schultz prit son verre plein, et du comptoir d'étain le transporta sur un guéridon devant lequel il s'assit pour savourer lentement et voluptueusement son apéritif, en aspirant les bouffées de fumée mal adorantes de sa pipe.

Là il se trouvait juste en face d'une double porte fermée et garnie de rideau qui s'ouvrait sur la salle bien éclairée du restaurant.

Tout à coup cette porte s'ouvrit et un homme porteur d'une valise et ayant une sacoche de voyage en bandouillière apparut.

En le voyant Schultz tressaillit.

Il venait de reconnaître le personnage guetté par lui depuis trois jours, Robert Vernière.

C'était bien en effet, le frère de Richard.

Robert traversa le débit de vins sans se presser et gagna la rue.

Schultz se hâta de jeter une pièce de vingt sous sur le comptoir en disant :

— Je reviens... payez-vous...

Et il suivit Robert.

Celui-ci avait traversé la place et se dirigeait vers le grand hall du chemin de fer.

L'espion, après avoir rabattu sur ses yeux les bords crasseux du chapeau de feutre mou qu'il portait, fut bientôt sur ses talons, lui emboitant pour ainsi dire le pas.

Le frère de Richard s'approcha du guichet au-dessus duquel se lisait cet index :

PARIS-BERLIN.

Le guichet était ouvert.

On avait commencé la distribution des billets.

Il s'engagea dans le passage étroit formé par la barrière et où se trouvaient déjà plusieurs voyageurs prenant la file attendant leur tour.

Le sien arriva.

Il posa sur la tablette de cuivre, devant le guichet, deux billets de banque l'un de cent francs, l'autre de cinquante en disant :

— Premier—Berlin.

On lui passa un ticket et on lui rendit vingt-deux francs soixante centimes.

Schultz, appuyé à la barrière, avait entendu.

Du guichet où il avait pris son billet Robert, se conformant au programme tracé par Claude Grivot, s'était dirigé vers le bureau d'enregistrement des bagages.

L'espion allemand le suivait toujours.

Il le vit déposer sa valise, recevoir son bulletin, et prendre le chemin de la salle d'attente dans laquelle il pénétra.

L'honorable Schultz pensa, très logiquement en apparence, qu'il devenait inutile de continuer son "filage" et de pousser plus loin ses investigations.

Pour lui il était avéré que Robert Vernière prenait le train de six heures et demie pour quitter Paris et regagner Berlin.

Il ne lui restait donc qu'une chose à faire : aller au plus tôt rue de la Victoire, chez O'Brien, et lui rendre compte de l'heureux emploi de son temps.

Sans même songer à achever son vermouth-curaçao et à réclamer sa monnaie, il quitta la gare, prit une voiture sur la place et se fit conduire chez le magnétiseur.

Celui-ci avait donné des séances toute la journée.

Le somnambulisme, comme les chevaux de bois et les montagnes russes... rapporte beaucoup les jours de fête.

On va en partie de plaisir chez le somnambule, comme les noces de la petite bourgeoisie vont chez le photographe.

Il allait se mettre à table lorsque son valet de chambre vint lui annoncer que Schultz était là et demanda à le voir pour affaire pressante et importante.

Avec une hâte facile à comprendre il alla trouver l'agent qu'on avait introduit dans son cabinet.

Schultz le mit au courant de ce qui venait de se passer... O'Brien parut enchanté et, comme il avait à payer largement les services rendus, il donna à l'espion une gratification de trois louis, en dehors de ses appointements et de ses frais de déplacement, puis il alla rejoindre ses invités en se promettant d'aller le lendemain matin rendre visite à son chef direct.

Retournons à la gare du Nord.

L'espion Schultz n'était pas encore monté dans le fiacre qui allait le conduire rue de la Victoire que Robert Vernière quittait la salle d'attente des premières, où nous l'avons vu entrer, et se dissimulant de son mieux, longeant les murailles, grelottant sur les morsures du vent du Nord qui soufflait avec un redoublement de rage, prenait la route que Claude Grivot lui avait indiquée et par laquelle il devait arriver au rendez-vous à l'heure convenue.

XXXIII

Magloire, selon sa promesse, était allé retrouver à l'usine Mme Sollier.

Marthe, dans la chambre du haut, jouait avec sa poupée et commençait à lui confectionner un habillement complet en se servant pour cela des chiffons que sa grand'mère lui avait donnés.

Le joueur d'orgue et Véronique se trouvaient donc seuls.

— Magloire, lui dit Mme Sollier, vous êtes un bon et brave garçon..... Vous m'avez prouvé que votre cœur était un de ceux, bien rares, hélas ! sur l'amitié desquels on peut compter sans crainte de déception.

— Je n'oublierai jamais la généreuse

initiative prise par vous afin que ma fille ait une tombe..... Je n'oublierai jamais tous les services que vous m'avez rendus dans ce triste et douloureux moment, et je vais vous en donner la preuve.

— Ma confiance en vous est absolue et je suis certaine que si, pour ma petite fille ou pour moi, j'avais encore besoin de votre dévouement, vous ne me le marchanderez pas !

— Vous pouvez en jurer hardiment, Mme Sollier... répondit le manchot..... Demandez-moi quoi que ce soit, exigez de moi n'importe quoi de très difficile, pourvu que ce ne soit pas tout à fait impossible, je serai toujours prêt à me mettre en quatre pour vous servir !

Il y a des sympathies et des amitiés qui naissent brusquement et que rien au monde ne pourrait détruire..... L'amitié et la sympathie que je ressens pour vous et pour Marthe sont de celles-là..... Comptez sur elles et n'ayez pas peur d'en abuser..... Elles sont solides !

— Merci, mon brave ami ! Vous êtes un cœur d'or !

— Je suis un bon chien fidèle, voilà tout.

— Maintenant, écoutez-moi.. Je vais vous apprendre un secret. Un grand secret.

— J'ouvre mes oreilles tout au large !

— J'ai retrouvé le père de ma petite-fille.

Magloire sursauta.

— Vous avez retrouvé le père de Marthe, s'écria-t-il... Le gredin qui a abandonné Germaine et l'a laissée pendant des années sans ressources, obligée de faire pour élever son enfant un travail qui l'a tuée ?

— Oui, Magloire.

— Vous l'avez vu... Vous lui avez parlé ?

— Oui, Magloire.

— Et vous ne l'avez pas étranglé, le misérable !

— Je lui ai pardonné.

Pendant quelques secondes le manchot resta muet.

Ses yeux arrondis et effarés exprimaient la stupeur la plus complète.

— Vous lui avez pardonné !..... murmura-t-il au bout d'un instant..... Ah ! par exemple, madame Sollier, si ce n'était pas vous qui me le disiez, je ne le croirais pas.

— Assurément, l'homme de qui je parle était bien coupable.... reprit Véronique, mais moins cependant qu'il ne le paraît...

— Vraiment !

— L'abandon dans lequel il a laissé ma pauvre Germaine était absolument indépendant de sa volonté.

— Tant mieux pour lui. — Enfin, puisque vous lui avez pardonné..... c'est que vous avez cru devoir le faire..... Bref, vous l'avez retrouvé... Où et comment ?

— Dans des circonstances singulières qu'il m'est impossible de vous expliquer.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai promis de garder le silence à ce sujet.

Et, cet homme est riche, sans doute ?

— Très riche.

— C'est un personnage de la haute ?

— Il porte un nom honorable et honore, que je suis obligée de taire..... Ah ! Dieu sait que ce n'est pas manque de confiance, mais je vous le répète, j'ai fait le serment de ne le révéler à personne, dans quelque circonstance que ce soit...

— Un serment est sacré ! il faut tenir le vôtre !..... Et, cet homme qui porte un nom honorable et honnoré, est-il disposé à faire quelque chose pour Marthe, sa fille ?

Il a fait déjà.

— Quoi ?

— Il assure à Marthe une fortune.

— De l'argent !... Ne pouvant ou ne voulant pas lui donner un nom, il lui a donné de l'argent !... Se montre-t-il paternellement généreux, au moins ?

— Il donne à Marthe trois cent mille francs.

La stupeur arrondit de nouveau les yeux du joueur d'orgue.

L'importance de la somme produisait sur lui son effet.

— Trois cent mille francs !... répéta-t-il... Et où sont-ils, ces trois cent mille francs ?

— Placés dans une maison sûre qui en payera les intérêts à quatre pour cent.

— Fichtre !... Trois cent mille francs ce n'est pas deux sous !... à quatre pour cent d'intérêts, cela fait juste douze mille francs de rentes.

— Dont Marthe jouit à compter de ce jour.

— Eh, bien, voilà qui me raccommode un peu avec ce monsieur, quoique après tout il ne fasse que son devoir.... mais enfin, la grosseur du chiffre plaide en sa faveur et fait croire à son repentir... Voilà la fillette à l'abri du besoin..... Vous allez pouvoir la mettre en pension, la faire instruire.

— C'est ce que je ferai le plus promptement possible.

— Et que vous aures joliment raison ! Mais, alors, adieu, adieu : l'usine ! vous allez lâcher Saint-Ouen.

— Pas du tout ! je garderai ma place.

— Ah bah !

— Pourquoi ça a-t-il l'air de vous étonner ?... L'argent de Marthe n'est pas à moi.

— Avec douze mille francs vous auriez plus qu'il ne vous faudra pour vivre toutes les deux.

— Bien sûr, mais ce qu'on ne dépensera point, on le joindra au reste, et ça augmentera la dot dont elle aura besoin un jour pour se bien marier.

— Quel cœur vous avez, madame Sollier ! fit le manchot avec émotion. Rien pour vous.

— Je vous ressemble un peu Magloire, répliqua Véronique en souriant.

— Oh ! moi, c'est différent,.... je n'ai personne derrière moi.

— Et votre mère ?

— Je lui donne ce qu'il lui faut ; elle est vieille, la chère créature, et je n'ai pas besoin de faire des économies pour elle...

— Elle doit être à peu près de mon âge, votre mère ?

— Oui, à peu près.

— Alors, elle comprendrait bien qu'au milieu de ma joie de voir l'avenir de

Marthe assuré, il y ait un gros chagrin, on plutôt une inquiétude terrible.

—Un chagrin ? une inquiétude ? répéta le manchot.

—Songez donc, si je mourrais avant que Marthe ait l'âge de raison et puisse se guider elle-même !... Si je parlais avant d'avoir pu l'élever entièrement, qu'arriverait-il ?

—Mais, son père ?

—On ne doit plus compter sur lui... Du reste la mort peut le frapper aussi bien que moi... Magloire, j'ai de mauvais pressentiments....

Le manchot haussa les épaules.

—Oh ! ça, par exemple, dit-il, madame Sollier, ce sont des bêtises ! Les pressentiments, oh ! là ! là !... Il n'en faut pas ! Ce sont des blagues ! de pures blagues ! Aussi bien que les rêves. Quand j'ai eu le bras emporté par un éclat d'obus, j'avais rêvé que serait la jambe ! Depuis ce temps-là j'en ai soupé des pressentiments et des rêves ! De la pure blague, je vous dis !

—Enfin, tout est possible.

—Bien portant à cette heure, je puis être morte ce soir.....

—Parbleu !... si la maison vous tombe sur la tête ! Ah ! ça, mais madame Sollier, vous avez le premier janvier lugubre ! ajouta le joueur d'orgue en riant.

—Je pense à ce qui pourrait atteindre Marthe et je dois tout prévoir.

—Alors, expliquez-vous carrément.

—Je veux être sûre que, si je venais à mourir, ma chère petite-fille aurait auprès d'elle au ami, un protecteur, qui prendrait ses intérêts.....

—Je suis de votre avis.... Il faut ça pour que vous soyez tranquille...

—La fortune de Marthe, je vous le répète, consiste en une somme de trois cent mille francs déposée dans une maison qui doit la faire valoir et lui en payer les intérêts.

Vous m'avez dit que cette maison était solide....

—Solide et honnête, et en pleine voie de prospérité.....

—Alors tout va bien de ce côté-là... Rien à craindre ! Vous avez entre les

maines une pièce reconnaissant à la petite la propriété de cette somme ?

—Oui, c'est un reçu bien en règle et rédigé de telle sorte que sur simple présentation la maison s'engage à opérer un remboursement immédiat.

—Ça me paraît parfaitement compris.

—Oui, seulement si je venais à mourir pendant que Marthe est une enfant encore, elle ne saurait comment s'y prendre.

—En effet.... Mais puisque la personne à qui cette fortune est confiée est honnête, elle vous remplacerait jusqu'à ce que l'enfant puisse agir par elle-même....

—Oui... Mais si cette personne disparaissait elle-même.....

Le manchot se mit à rire.

—En voilà des idées couleur d'encre, Mme Sollier ! Aujourd'hui vous êtes en train d'enterrer tout le monde !

—Puisque je dois tout prévoir...

—Eh bien ! allez ! marchez ! Dites donc votre idée de derrière la tête !

Marthe sait où j'ai placé le reçu qui représente sa fortune... Je l'ai prévenue et je lui ai expliqué ce qu'elle aurait à faire s'il m'arrivait malheur.... S'adresser au dépositaire de son argent et lui demander aide et protection... A son défaut s'adresser à vous et vous remettre le papier avec lequel vous pourriez faire valoir ses droits.....

—C'est à moi que vous avez pensé pour cela, madame Sollier, s'écria le joueur d'orgue, profondément touché par la confiance que lui témoignait la mère de Germaine.

—Me refuserez-vous ?.....

—Vous refuser ! quand vous me donnez une si grande preuve d'affection et d'estime ! c'est donc que je ne m'en croirais pas digne ? Non ! non ! j'accepte, et de grand cœur ! et si vos vains pressentiments, (ce qu'à Dieu ne plaise) devenaient une réalité avant que Marthe ait atteint l'âge de faire ses affaires elle-même, je vous fiche mon billet qu'elle n'aurait pas de meilleur conseiller que moi, et que ses intérêts seraient bien défendus ! Cela, vous pouvez y

compter ! Je vous le jure sur mon bonheur de marouin mutilé au feu.

Et le brave manchot étendait son bras gauche, comme pour donner plus de poids à son serment.

— Merci, mon bon Magloire ! j'étais bien sûre que je pouvais compter sur vous ! dit la grand'mère de Marthe très émue. Ma petite-fille est intelligente, vous le savez ! elle n'oubliera aucune des recommandations que je lui ai faites...

— Mais ne craignez-vous pas une catastrophe venant à se produire, que l'enfant ne perde la tête ?

— Non, je ne crains pas cela, et d'ailleurs vous n'auriez qu'à lui dire : Pense au peloton de laine de ta bonne maman, pour qu'elle se souvienne aussitôt.

— Le peloton de laine... répéta Magloire étonné.

— Oui, c'est sous la laine de ce peloton, lorsque vous l'aurez dévidé, que vous trouveriez le reçu de trois cent mille francs déposés chez le signataire de ce reçu, dont vous connaîtrez le nom qui doit rester caché jusque-là.

... Ah ! les femmes ! s'écria le manchot en riant — il n'y a qu'elles pour inventer de pareilles cachettes !

— Vous m'avez bien compris, Magloire ?

— Tout ce qu'il y a au monde de mieux compris.

— Eh bien, alors, je suis contente, je n'ai rien à craindre pour ma chère petite-fille si je n'étais plus là, car je suis sûre de vous !

— Vous aurez bien raison d'être tranquille, mais tout cela ce sont des paroles en l'air..... Vous vous portez comme le Pont-Neuf, et vous assisterez dans une douzaine d'années au mariage de Marthe devenue une grande demoiselle..... En attendant appelez l'enfant et allons dîner..... l'heure approche.

La pendule de la loge indiquait en effet six heures et quart.

Véronique appela Marthe qui descendit aussitôt.

— Et surtout couvrez-vous bien !..... reprit le manchot..... le froid est de plus en plus fort, et la brise redouble !

.... Il ne s'agit pas d'attraper l'influenza !

Véronique enveloppa Marthe dans un grand châle de laine tricoté, et se vêtit elle-même chaudement.

La porte de la loge fut fermée à double tour, ainsi que la porte de la rue.

Depuis deux heures déjà le bec de gaz qui éclairait la cour et l'entrée de la demeure de Richard Vernière était allumé.

Ainsi qu'on l'avait prévu, les consommateurs étaient peu nombreux.

Une table était dressée au milieu de la salle, et pour ce petit festin qui allait se passer presque en famille, la brave Mme Aubin avait tiré de son armoire son argenterie, de belles assiettes de porcelaine, et des cristaux dont les bords minces contrastaient avec l'épaisseur des gros verres rangés sur le comptoir.

Du linge bien blanc couvrait la table où s'étalait un luxe de service qu'on n'était pas habitué à voir dans l'établissement, à part les dimanches d'été, dans les cabinets particuliers, quand quelques gigolettes y venaient en partie fine avec leurs gigolos.

Le grand poêle bourré de houille dont la fonte était rouge, répandait une agréable chaleur dans la vaste pièce où sans lui aurait régné un froid sibérien.

Lorsque Véronique parut, accompagnée de Magloire et de la petite Marthe Mme Aubin courait au-devant d'elle et l'embrassa.

Les filles de salle et les quelques consommateurs appartenant au personnel de l'usine Vernière vinrent lui serrer la main.

Claude Grivot, qui de la journée n'avait pas quitté le restaurant, s'approcha le dernier.

— Nous allons dîner ensemble, madame Sollier..... lui dit-il..... Cela me fait plaisir, car je suis comme le patron, moi j'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour vous. Permettez-moi de vous embrasser et de vous souhaiter une bonne et heureuse année.

Véronique se prêta au désir qu'exprimait le misérable et lui tendit sa joue.

Marthe n'était point oubliée. De toutes les mains elle recevait de petites ca-deaux, oranges et bonbons.

On se mit à table.

Véronique, au milieu de ces gens qui la fêtaient et qui tous (sauf Claude Grivot) éprouvaient pour elle une réelle sympathie, sentit une accalmie se faire dans sa tristesse.

Son visage était moins sombre et parfois même, à une plaisanterie de Magloire placée à sa droite, un sourire effleurait ses lèvres.

Grivot, quoique ayant, disait-il... un commencement de mal de tête, se montrait très ouvert, très communicatif.

Mme Aubin avait (selon la formule usitée en pareil cas) mis les petits plats dans les grands.

Après un excellent potage, on servit une matelote monstre, ce qui fit dire à Magloire, en montrant dans son assiette un énorme tronçon d'anguille :

— C'est le bras que j'ai perdu à Formose que vous me donnez là maman Aubin.

Quelle veine !.....joignez-y la main, si elle est restée dans la plat, et je serai redevenu complet !

On riait de bon cœur et l'on s'échait ferme les vieilles bouteilles de derrière.

— Un petit vin qui n'est point catholique ! s'écriait le manchot, il n'a pas reçu le baptême.

À la matelote succéda une dinde dorée à point et dont une avalanche de gros marons, noyés dans un hachis succulent, gonflait le ventre.

— Ça vaut les truffes ! fit Grivot avec conviction.

Une salade de légumes et une crème au chocolat escortant un gâteau de riz complétaient le menu, plus robuste que délicat, mais excellent en somme.

An dessert toutes les têtes, excepté celle de Véronique qui n'avait bu que de l'eau rouge, étaient légèrement échauffées.

— Mes enfants... dit le joueur d'orgue.....je propose de casser le cou à une bouteille de vin de Champagne, et, bien entendu que c'est moi qui l'offre.

— Et qu'en en monte deux... ajouta Claude Grivot..... on me permettra

bien d'offrir la seconde.....Ce n'est pas tous les jours le premier jour de l'an.

XXXIV

La Marie descendit à la cave et en rapporta deux bouteilles casquées d'argent.

Était-ce du Cliquot, du Rœderer ou du Mumm, nous ne prendrions pas sur nous de l'affirmer, mais ça moussait en pétillant, c'était piquant et suoré tout à la fois, et d'un commun accord les convives de Mme Aubin déclarèrent incomparable le liquide contenu dans les deux bouteilles.

Au vin de Champagne succédèrent le café et les liqueurs.

— Ah ! si seulement j'avais mon orgue-orchestre, s'écria Magloire, je compléterais la fête en vous donnant un petit concert.

— Eh ! bien, puisque tu n'as pas ton orgue, chante-nous quelque chose... dit la mère Aubin. C'est très distingué..... Dans les meilleures sociétés on chante au dessert.

— Oui, oui ! Magloire, chantez quelque chose ! Vous avez un si bel organe ! firent les servantes en chœur.

Et les dîneurs qui se trouvaient aux tables voisines, mis en gaieté par l'entrain du manchot, réclamèrent aussi une chanson.

Magloire se leva.

— Laquelle ? demanda-t-il.

— Les Roses et les Cerises, répondit la Marie, j'aime bien celle-là. C'est sur un air de valse.

— Eh bien ! allons-y de l'air de valse.

Le manchot, nous l'avons dit, avait une voix fort agréable, étendue, souple, bien timbrée, qui se prêtait à tous les genres de sujets qu'il abordait, gais ou tristes, brillants ou excentriques.

Il aurait obtenu des succès certains comme chanteur de cafés-concerts, ou peut-être même d'opérette, s'il eut fait des études musicales.

Cette voix lui faisait dans ses tournées récolter plus d'argent que les pointages des rouleaux de son orgue de Barbarie.

Il but quelques gouttes de champagne à la santé de Mme Aubin, de Véronique et de Marthe, et il commença par une cascade pour égayer son auditoire, feignant d'interroger le diapason dans le choc d'une fourchette et d'un couteau.

Puis il entama la Valse des Roses et des Cerises, qu'il chantait souvent en plein air, en vendant ses cahiers de chansons et ses bonnes aventures.

Egayez-vous, esprits moroses,
Chantez, filles, chantez, garçons !
Voici venir le temps des roses,
Des cerises et des pinçons !

Les fleurs, par le hasard semées
Dans les prés et dans les sillons,
Ouvrent leurs lèvres parfumées
Aux baisers fous des papillons.

Enivrez-vous, joyeuses brises,
Chantez, filles, chantez, garçons !...
Voici le gai temps des cerises,
Des fauvettes et des pinçons !...

Sous la nappe d'azur ouverte
Aux rayons brulants du soleil,
Juin suspend à la branche verte,
Le fruit savoureux et vermeil...

Amours, montes avec les sèves,
Aimez-vous, filles et garçon.....
C'est le temps où nichent... les rê-
[ves,
Les fauvettes et les pinçons !...

Frôlant vos cheveux et vos han-
[ches
Sous le sombre couvert des bois,
Par les sentiers pleins de perven-
[ches,
Frissonnez en mêlant vos doigts...

Unissez vos lèvres mi-closes,
Aimez-vous, filles et garçon,
C'est le temps parfumé des roses,
Des cerises et des pinçons !...

Une triple salve d'applaudissements accueillit la fin de cette idylle un peu vieux jeu, mais incontestablement de moins mauvais goût que les chansons

"rosses" si fort à la mode aujourd'hui en cette glorieuse fin de siècle à qui était réservé l'honneur de donner au joli mot "rosse" ses grandes entrées dans la littérature !.....

Vingt fois on avait entendu Magloire la chanter, et tout le monde ou à peu près reprit en chœur le dernier quatrain.

La petite Marthe, dont la sensibilité nous est connue, charmée, hypnotisée en quelque sorte, par la voix de Magloire, avait écouté, les yeux mi-clos et comme bercée dans un rêve.

Ses lèvres remuaient en même temps que celles du chanteur.

Lorsque le manchot eut terminé elle battit des mains avec un enthousiasme naïf.

— Mon bon Magloire, lui dit-elle ensuite de sa voix la plus caressante, tu me la chanteras encore, n'est-ce pas, cette belle chanson ? Je veux l'apprendre Oh ! j'en ai retenu des parties déjà j'ai bonne mémoire Tu vas voir.....

Et elle fredonna d'une voix frêle, mais d'une limpidité de cristal, le premier couplet de la chanson :

Egayez-vous, esprits moroses,
Chantez, filles, chantez, garçons !...
Voici venir le temps des roses,
Des cerises et des pinçons !....

Les applaudissements qui avaient accueilli le chant de Magloire redoublèrent quand on eut entendu la petite-fille de Véronique.

— A une autre !... à une autre ! cria-t-on ensuite de toutes parts

— A la Marie..... répondit le joueur d'orgue. Elle roucoule comme ai c'é-tait son état..... et même mieux...

La Marie ne se fit point prier, et d'une voix aigrelette absolument féconde en fausses notes, débita un refrain en vogue.

On l'applaudit consciencieusement.

Magloire lui succéda avec un refrain de blague militaire qui lui valut autant de succès que la "Valse des Roses et des Cerises".

Il venait de blaser le dernier couplet

lorsque la porte qui, du restaurant de Mme Aubin donnait sur le quai de la Seine, s'ouvrit brusquement et l'un des ouvriers de l'usine de M. Vernière, Vide-Gousset, que nous connaissons déjà, entra un peu plus qu'aux trois quarts ivre, et se soutenant à peine sur ses jambes flageolantes.

— Erouses ! dit-il au joueur d'orgue d'une voix rauque, en faisant un faux pas accompagné d'un hoquet... J'ai bien la note gaie, toi, le manchot ! En voilà un coco qui blague les troubades... T'en as été toi, des troubades, le doigt sur la couture de la culotte, l'œil fixé à quinze pas... J'ai fait mes vingt-huit jours !... Faut pas chiner les militaires dans les chansons.

C'est crème de la porte..... la vraie crème, que je te dis..... Tout de même il fait bigrement soif ! Je sifflerais bien un canon de la bouteille.....

Et, titubant plus que jamais, il se dirigea vers la table où se trouvaient la mère Aubin et ses invités.

Toi, povro, lui dit la patronne tu vas me faire le plaisir d'affaler ton galoubet et d'aller te coucher le plus vite possible !

Me coucher !..... et pourquoi donc ça, maman !..... demanda l'ivrogne entêté.

— Parce que tu ne te tiens pas sur tes jambes et que tu as besoin de cuver ton vin.....

— Faut pas me le reprocher, maman, mon vin..... C'est pas chez vous que je l'ai bu..... Même qu'il valait mieux que le vôtre...

— Malappris ! grossier personnage... répliqua Mme Aubin, blessée dans son amour-propre..... avant d'aller te griser ailleurs avec du vin meilleur que le mien, tu serais bien fait de venir ici régler ton compte !..... Je parle que de ta paie touchée avant, hier il ne te reste pas un sou !

— Je parle cent mille francs qu'il me reste ça !..... bégaya l'ivrogne goguenard en fouillant ses poches..... Tenez.... il me reste dix centimes.... Vous avez perdu !..... Servez-moi un demi-setier...

— Non ! tu as assez bu !..... Va, te

fourrer dans ton lit, c'est ce que tu as de mieux à faire...

Vide-Gousset, mis en rage par ce refus, culbuta une table en jurant.

Claude Grivot qui, jusqu'à ce moment avait assisté comme tout le monde à cette petite scène sans y intervenir, se leva et, allant à l'ivrogne, le prit au collet.

— Tu va tâcher de te tenir tranquille, n'est-ce pas, espèce d'abruti, lui dit-il. Si tu continues je te prévins que l'atelier où tu travailles...

Vide-Gousset resta hébété sous le coup de cette menace et le regard de Claude Grivot arrêta net ses velléités tapageuses.

— Contremaître de mon cœur, balbutia-t-il, redevenu doux comme miel..... paye-moi un verre... rien qu'un verre... un tout petit verre et je serai plus sage qu'une image...

— Je ne te paye rien...

— J'ai si soif...

— Tu n'as déjà que trop bu !...

— J'ai bien mal à la tête.

Et l'ivrogne passait fiévreusement ses doigts dans ses cheveux.

— C'était l'heure de se coucher, poursuivit Grivot, en regardant l'œil de bœuf accroché au mur au-dessus du comptoir..... il est neuf heures..... Allons, en route ! Je t'accompagne, car sans moi tu ne serais pas fichu d'arriver à ta chambre, tant tu as les jambes molles. D'ailleurs, moi aussi j'ai besoin de me reposer.

Claude avait ouvert la porte du restaurant donnant accès dans le couloir réservé à l'hôtel garni.

— Faut faire tout ce qu'il veut, mon petit contremaître..... articula péniblement l'ouvrier en dozelinant la tête et en se dirigeant, non sans peine, vers la porte que Grivot venait d'ouvrir devant lui.

Le contremaître alors s'adressant à madame Aubin et à ses convives leur dit :

— Pardonnez-moi, mes amis, de vous quitter si tôt mais je ne me sens pas très à mon aise..... Les deux ou trois verres de vin de Champagne que j'ai bus, et dont je n'ai pas l'habitude, ont

augmenté mon commencement de migraine..... Quelques heures de sommeil dissiperont cela, et je serai dispos demain matin.

—Tu as raison...répondit la mère Aubin qui tutoyait tout le monde, va te reposer, mon brave garçon.

Claude serra toutes les mains, embrassa la petite Marthe et rejoignit l'ivrogne qui ronchonnait, la tête perdue, assis sur une des marches de l'escalier accédant aux chambres garnies.

—Faut-il qu'il y ait des polichinelles comme ce sac à vin-là !.....fit la patronne en haussant les épaules. c'est un bon garçon, honnête au fond, et sa malheureuse passion pour le petit blanc et le petit bleu en fait une ignoble crapule !

—Ne pensons plus à lui, maman, répondit Magloire en prenant une bouteille de chartreuse,.... et nous qui sommes sages, buvons encore un petit verre avant de nous souhaiter le bonsoir.

—Non....Non.....C'est assez.... fit vivement Véronique..... Je suis gardienne de l'usine de M. Vernière, ne l'oubliez pas, et je dois être à mon poste..... Si quelque chose de fâcheux arrivait, j'en serais moralement responsable.

—J. vous approuve, madame Sollier, répondit le joueur d'orgue,.... et je vais vous reconduire.

—C'est inutile.....mon bon Magloire...

Restez encore avec Mme Aubin et nos braves amis..... Il y a tout au plus cinquante pas d'ici à la rue Har-doin..... Nous les ferons bien toutes seules.

On se souhaita une bonne nuit, on se serra les mains et on se sépara.

Magloire verna de la chartreuse dans les verres et, tout en dégustant la liqueur du Père Garnier, on parla de Véronique et de la gentille Marthe que tout le monde aimait.

En quelques minutes la grand'mère et la petite-fille avaient regagné leur demeure.

Véronique coucha l'enfant qui, très fatiguée de sa soirée, dormait debout.

Puis elle redescendit fermer toutes

ses portes et remonta pour se mettre elle-même au lit.

Il était alors exactement neuf heures quarante minutes.

Elle en était sûre, ayant regardé l'heure à la pendule de sa chambre.

**

Claude Grivot, en coquin très habile qu'il était, savait mettre à profit toutes les occasions, et au besoin les faire naître.

Sa migraine annoncée d'avance et l'état d'ébriété de Vide-Gousset lui avaient fourni d'excellents prétextes pour battre en retraite au moment où son départ devenait utile à ses projets.

C'est parfaitement avec intention qu'il avait.....sans paraître y attacher la moindre importance.... fait remarquer quelle heure indiquait l'œil de boeuf de la salle du restaurant.

Tous ces menus détails, insignifiants en apparence, pouvaient lui servir un jour.

Après avoir rejoint Vide-Gousset écroulé sur les marches, il le prit par les épaules, le hissa jusque dans sa chambre avec une vigueur exceptionnelle et le jeta sur son lit.

Immédiatement, l'ivrogne se mit à ronfler.

—Celui-là aussi en a pour jusqu'à demain, murmura le contremaître.

Gagnant alors la partie de la maison où il logeait, il ouvrit sa chambre, y pénétra sans allumer de bougie, fouilla à tâtons le tiroir d'une commode, y prit un revolver de fort calibre, dont il avait le matin de ce même jour, garni le barillet de six cartouches, dites cartouches Lebel.

Il glissa l'arme dans la poche de son pantalon après s'être assuré que la baguette se trouvait au cran de sûreté, regagna la porte en évitant de faire le moindre bruit, descendit lentement l'escalier en marchant sur la pointe des pieds et se dirigea vers la petite cour où nous savons que sa bicyclette était remisée sous un appentis.

La portant à bras tendu, il longea le couloir conduisant au quai de Seine.

Une fois dehors il enfourche son vélo et pédalant avec une rapidité vertigineuse, il gagna le chemin des bateliers, longeant les murailles du port Saint-Ouen, en pleine campagne, et le suivit, jusqu'à une route qui.....ainsi que nous l'avons expliqué antérieurement..... se greffait sur le chemin des bateliers, à travers les champs cultivés, et venait aboutir à la rue Hardoin sur laquelle donnait une porte charretière, pratiquée au milieu des palissades et servant aux camions et aux grosses voitures venant opérer leur chargement sur les quais du bassin, soit aux docks, soit aux usines.

Les palissades dans lesquelles s'ouvrait cette porte, nous l'avons également expliqué, enclavaient et fermaient sur une grande étendue le bassin de Saint-Ouen, les usines de la rive gauche des docks de la rive droite, et de vastes terrains où on déposait en plein air des matériaux et des objets divers ne craignant ni pluie, ni soleil, ni gelée.

Le temps était horrible.

Le thermomètre indiquait quatorze degrés au-dessous de zéro.

Le vent ne soufflait plus en tempête, mais en toudre, avec des mugissements prolongés, des sifflements lugubres.

Dans la plaine, dans les chemins, personne.

An loin, piquant les profondes ténèbres, quelques lueurs indiquaient des boutiques de marchands de vins.

Le vent, passant sur ces boutiques, apportait de vagues lambeaux de refrain des chapsons avinées.

—Un temps fait exprès ! murmura Claude en mettant pied à terre auprès des palissades.

Et, conduisant à la main sa bicyclette il gagna l'encoignure de l'enclos qui se trouvait rue Hardoin, et autour duquel régnait un large fossé.

Il y coucha le pneu, qui se trouva caché entièrement, non seulement par les ténèbres, mais encore par le revers du fossé.

XXXV

La bicyclette à l'abri de tout fâcheux

hasard, Claude Grivot longea les palissades en se dirigeant vers la route qui côtoyait les docks et venait aboutir comme la rue Hardoin, sur le quai de Seine.

Neuf heures et demie sonnaient au moment où il atteignit le chemin de halage.

Il le remonta précipitamment, marchant contre la bise qui lui coupait le visage.

A peine avait-il fait cinquante pas qu'il aperçut une ombre noire tranchant sur la teinte grise du chemin.

Bientôt l'ombre se dessina de plus en plus distincte.

Claude reconnut, s'avançant vers lui, Robert Vernière.

—Enfin ! fit celui-ci, J'ai cru un instant que tu ne viendrais pas !

—Et pourquoi donc ne serais-je pas venu ? répliqua le contremaître, il me semble que notre rendez-vous est sérieux !

—Quel froid, hein ?... reprit Robert.

—Quel affreux temps !

—Fait exprès pour nous...

—C'est ce que je pensais tout à l'heure...

—N'empêche que j'ai les doigts gelés...

—On peut bien attraper l'onglée pour cinq cent cinquante deux mille francs ! Je néglige les centimes...

—Cinq cent cinquante-deux mille francs ! répéta Robert. Dans la caisse de Richard !

Et qui de la sienne passeront dans la nôtre..... Je suis sûr du chiffre..... Maintenant marchons vite... Plus nous avancerons l'affaire, plus tu auras de temps pour gagner Survilliers... Le vent te soufflera au nez. Le voyage sera pénible !

—Tu as une sacoche ?

—Oui.

—Des allumettes ?

—Oui.

—Bon. Tu connais la route de Saint-Ouen à Survilliers ?

—Parfaitement..... Je gagne Aubervilliers et le Bourget..... là une montée difficile..... Ensuite tout ira bien.....

En marchant les deux hommes frôlant les palissades des docks, les contournaient à leur extrémité et arrivaient à l'encoignure où, sur le revers d'un fossé, Claude avait caché son vélo.

— Voici la bicyclette demandée..... dit-il à Robert. Un instrument de premier ordre ! Avec ce dada-là mon cher tu aura bien vite laissé derrière toi l'usine de ton cher frère, en emportant ses pipailleurs.....

— Avant de les emporter, il faut les pincer..... répondit le misérable "sans patrie."

— Ça ne tardera guère..... Allons, et marchons plus doucement, quoique nous n'ayons absolument rien à craindre... Le palefrenier qui couche dans l'écurie ouvre son vin, et le "chien de garde" est en train de dîner dans un restaurant des environs.....

Il marchèrent plus lentement, mais malgré toutes leurs précautions, le bruit de leur pas résonnait sur la terre gelée.

Heureusement pour eux le vent, soufflant toujours en foudre, emportait ce bruit qui aurait pu attirer l'attention.

Soudain, Claude s'arrêta.

On se trouvait en face de la porte à claire-voies s'ouvrant sur l'enclos du bassin, des docks et des usines.

Les mains de Grivot cherchèrent à tâtons le cadenas qui retenait les deux parties d'une chaîne condamnant la porte.

L'ayant saisi, il tira de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure du cadenas, qui s'ouvrit, laissant les chaînes libres pendre sur les traverses.

La porte tourna sur ses gonds.

Les deux gredins passèrent.

Longeant alors les murs des fabriques dont le derrière donnait sur le quai du bassin, ils gagnèrent la porte de l'usine de Richard Vernière... haute porte pleine dans laquelle s'ouvrait une petite porte bâtarde.

— Ce que c'est que d'avoir appris la serrurerie !... fit le contremaître à voix basse.

— J'ai exécuté toutes ces clefs-là en

un tour de main, et c'est l'ouvrage un peu soigné !

Grâce à la seconde fausse clef, œuvre de Grivot, la porte de l'usine s'ouvrit du premier coup.

Claude et Robert s'engagèrent alors dans le chemin pavé conduisant de cette porte à la sortie de la rue Hardoin et à la droite et à la gauche duquel s'élevaient les ateliers.

— Je laisse la porte entrouverte... dit Claude. En cas d'alarme et de retraite précipitée, ce serait plus facile de la tirer que de l'ouvrir.

Les tourmentons passaient, mugissant et faisait trembler les toitures des ateliers.

— Nous y seron bientôt, reprit le contremaître, avançons.....

Il continuèrent avec précaution et arrivèrent auprès de la palissade qui séparait les ateliers de la demeure de Richard Vernière, et formaient cour jus qu'à la porte de la rue.

Le bec de gaz brûlait toujours au-dessus de la loge de Véronique, mais à chaque seconde les coup de vent secouaient la flamme et menaçaient de l'éteindre, de telle sorte que moment la cour se trouvait à peine éclairée.

— Halte ! murmura Grivot. Te recon nais-tu ?

— Oui, répondit Robert..... voici l'entrée de la demeure particulière de Richard.

Et il désignait le bâtiment placé à sa droite, auquel s'appuyaient les ateliers des dessinateur et plus bas ceux des menuisiers.

À gauche, au fond, de la cour, s'élevait le pavillon habité par la gardienne de l'usine.

Grivot l'examina avec attention.

Les volets des fenêtres étaient clos, aucune lumière ne filtrait pas leur interstices.

Le contremaître tira de sa poche un trousseau de clef, et le présentant à son complice lui dit :

— Voilà trois clefs, réunies..... La plus grosse ouvre la porte du bâtiment, la moyenne celle du cabinet, la plus petite celle de la caisse. Prends-les...

l'ouvrage un

se clef, œuvre
lines'ouvrit du

agèrent alors
uisant de cet.
e Hardoin et
duquel s'éle-

rouverte... dit
t de retraite
acile de la ti-

nt, mugissante
ures des ate-

reprit le con-

précaution et
palissade qui
demeure de
aient cour jus

toujours au-
nique, mais à
de vent secon-
naient de l'é-
e moment la
clairée.

ivot Te recon-

rt..... voici
articulière de

ont placés à sa
t les ateliers
s ceux d'une me

a cour, s'éle-
la gardienne

ttention.
étaient clos,
leur inter-

sa poche un
ésentant à son

es..... La plus
bâtiment, la
la plus peti-
is-les...

N'entres-tu donc pas avec moi ? de-
manda Robert un peu troublé.

— Et qui ferait le guet au dehors ?
Sait-on jamais ce qui arrivera ? il faut
bien que tu puisses être prévenu s'il
survenait quelques anicroche inat-
due...

Claude continuait à tendre les clefs.
Robert hésitait toujours à les pen-
dre.

— Vas-tu renâcler au bon moment ?
fit avec colère le contremaitre en consta-
tant l'hésitation de son complice. Tues
à la porte de la fortune et tu vas la laisser
fermée ! Trop de simagrée de femmelet-
te, trop de névrose, tu sais, mon vieux
Songe que demain matin les cinq cent
cinquante mille francs prendront le che-
min du Crédit Lyonnais, et qu'alors il se-
ra trop tard... Allons ! allons !... Va de
l'avant !

Ces paroles ravivèrent l'énergie défail-
lante de Robert.

Il saisit le trousseau de clefs et fit un
pas vers la porte de l'habitation.

— Encore un mot dit Grivot. La porte
du coffre-fort ne s'ouvre pas seulement
avec une clef.

— Il y a un secret, je le sais...

— Oui, et un très chic !

— Lequel ?

— A chaque angle de la caisse se trou-
ve au centre d'un ornement de cuivre
une petite rosace ciselée. L'une de ces
rosaces lorsqu'on la pousse à droite,
puis à gauche, se déplace et met en
mouvement deux verrous intérieurs.
Pour quiconque ne connaît pas ce truc
le coffre-fort est inviolable et cela rem-
place fort avantageusement les combi-
naisons compliquées de lettres et de
chiffres. Tu as compris ?

— Parfaitement. Quelle est celle des
rosaces qu'il faut faire mouvoir ?

— Celle qui se trouve placée à l'angle
supérieur de droite.

— Bien.

Le misérable se dirigea, sans hésita-
tion nouvelle, vers la porte de la de-
meure de Richare Vernière et introdui-
sit la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Robert la poussa et disparut dans le
couloir sombre conduisant au cabinet

de son frère et à l'escalier accédant aux
étages supérieurs.

Grivot s'appuyant contre le mur de l'ate-
lier des dessinateurs, prêtait l'oreille au
moindre bruit, caressant de la main,
dans sa poche, la crosse de son revol-
ver.

Une fois le seuil du couloir franchi,
l'obscurité enveloppa Robert.

Il s'était muni d'un de ces rouleaux
de mince bougie qu'on nomme rats-de-
cave et d'une boîte d'allumettes qui lui
servit pour allumer le rat-de-cave.

La porte du cabinet devint visible.

Avec la seconde clef il l'ouvrit sans
peine et entra.

Le coffre-fort était là, en face de lui
derrière le bureau de Richard.

D'un rapide coup d'œil il inspecta la
pièce.

Les fenêtres étaient fermées.

Ses volets épais les protégeaient con-
tre toute tentative du dehors, et le fait
est que sans les fausses clefs de Claude
Grivot, le domicile de l'industriel serait
resté inviolable.

Sur le bureau se trouvait une lampe
à pétrole.

Robert l'alluma, éclairant ainsi le ca-
binet.

Après avoir éteint et remis dans sa
poche le rat-de-cave désormais inutile,
il s'approcha de la caisse et glissa la pe-
tite clef dans l'ouverture minuscule de
la serrure.

La clef entra et fonctionnait à mer-
veille.

Il voulut ouvrir.

La porte résista.

Le trouble, inséparable de l'opération
à laquelle il se livrait, lui avait fait ou-
blier la recommandation de Claude Gri-
vot.

La mémoire lui revint aussitôt et met-
tant la main sur la rosace placée à la
partie supérieure de droite du coffre-
fort, il la poussa légèrement à droite,
puis à gauche.

Elle se déplaça, un coup sec se fit en-
tendre et la porte, actionnée par un res-
sort intérieur, s'ouvrit d'elle-même tout
au large.

Le gredin put apercevoir alors l'inté-
rieur de la caisse, le portefeuille gonflé

de billets de banque, les sacs d'or, les rouleaux.

Il ouvrit le portefeuille.

La vue des liasses de billets bleus qu'il contenait fit passer un frisson sur sa chair.

Sans même le refermer il l'enfonça dans sa vaste sacoche où il entassa tout l'or que contenait la caisse.

Sur la tablette restait encore un paquet, il le prit.

À le toucher, il lui sembla que l'enveloppe renfermait des billets de banque.

Les quelques mots écrits sur cette enveloppe, le samedi soir, par Richard Vernière attirèrent son attention et il eut un mouvement de surprise en lisant :

“ Dépôt Gabriel Savanne ”

Le paquet disparut à son tour dans la sacoche.

Tandis que le gredin faisait son abominable besogne avec un sang-froid grandissant de minute en minute, à mesure que le succès s'affirmait un grave accident venait de se produire à l'extérieur du pavillon.

Claude Grivot, toujours aux aguets, comme la plus vigilante sentinelle, avait brusquement tressailli.

Le vent venait de lui apporter le bruit d'une clef pénétrant dans une serrure du côté de la loge de la gardienne de l'usine.

Il regarda aussitôt dans cette direction.

— Pour sûr c'est le chien de garde qui rentre, se dit-il avec inquiétude. Elle aurait mieux fait, la vieille bête, de rester seulement un quart d'heure de plus chez la mère Aubin.

Soudain il fit un mouvement de recul comme s'il eût voulu s'engloutir dans l'épaisseur du mur contre lequel il s'appuyait sous le voile des ténèbres.

La porte de la rue Harloin, qu'éclairait le bec de gaz, venait de tourner sur ses gonds et Claude reconnaissait la haute taille de Richard Vernière.

Un tremblement nerveux secoua son corps de la nuque aux talons.

— Tout est flambé ! pensa-t-il.

Et, presque sans en avoir conscience tirant de sa poche son revolver, il fit jouer la baguette qui se trouvait au cran d'arrêt.

L'industriel avait refermé la porte derrière lui et traversait la cour, après avoir jeté un coup d'œil sur le pavillon de la gardienne.

Il marchait vers la porte de son habitation.

Claude Grivot tourna vers lui le canon de son revolver.

Mais la stupeur et l'effroi venaient d'anéantir sa résolution habituelle et de rendre impuissantes à la fois sa volonté et sa main.

Il ne tira pas.

Richard Vernière s'arrêta soudain devant la porte ouverte du couloir.

— Que signifie cela ? murmura-t-il avec étonnement. Mme Sollier est-elle donc là-haut ?

Il s'engagea dans le couloir.

Le contremaître, toujours immobile, semblait un homme foudroyé par une attaque de paralysie.

Par un cri, par un appel, il aurait voulu prévenir Robert.

Impossible !

Sa langue refusait de se mouvoir et de s'agiter.

De même il se sentait hors d'état de fuir.

S'il avait fallu faire un pas, un seul pour sauver sa vie, il n'aurait pu le faire.

Des phénomènes de ce genre sont moins rares qu'on ne pense.

Combien de fois n'a-t-on pas vu la terreur rendre une créature humaine incapable de se soustraire à un péril mortel, facile à éviter cependant ?

En longeant le couloir qui conduisait au cabinet dont Robert n'avait pas refermé tout à fait la porte, Richard Vernière vit de la lumière dans ce cabinet. Secoué par un pressentiment soudain, il s'élança.

Robert, debout devant la caisse, venait d'enfoncer dans sa sacoche le dépôt fait à son frère, deux jours auparavant, par le capitaine Gabriel Savanne.

Richard Vernière reconnut le voleur.

Un cri d'indignation s'échappa de ses lèvres.

Ce cri glaça Robert qui se retourna terrifié, et fut entendu de Claude Grivot.

L'industriel venait de bondir sur le scélérat qui le dévalisait et l'avait saisi à la gorge.

— Ainsi, c'est toi ! ... toi qui viens me voler ! Ah ! misérable ! dit-il d'une voix tellement farouche que Robert comprit qu'il fallait lutter et dans la lutte être le plus fort, sinon que sa dernière heure était arrivée.

XXXVI

Avec une force que décuplait l'imminence du péril, Robert parvint à se soustraire à l'étreinte des mains nerveuses qui serraient sa gorge, et il se précipita vers la porte.

D'un bond Richard le rejoignit, et de nouveau il allait le saisir pour ne plus le lâcher cette fois.

Le misérable vit rouge.

Nulle hésitation ne lui était permise et possible.

Il fallait tuer ou mourir.

Sur la cheminée derrière le bureau, brillait le canon nickelé d'un revolver.

Robert l'avait aperçu.

Ployé en deux il passa, sous les bras tendus de son frère aîné, recula en rampant jusqu'à la cheminée, saisit l'arme.

Déjà Richard, le brûlant de son haleine, s'accrochait à lui en criant :

— A moi ! à l'aide ! au vol...

Il n'eut pas le temps d'achever.

Robert fit feu à bout portant.

Richard, la poitrine trouée par une balle tomba à la renverse sur son bureau qui oscilla sous le choc.

La lampe à pétrole allumée quelques instants auparavant par le complice de Claude roula sur le parquet où elle se brisa brusquement, le cabinet fut envahi par les flammes.

Les mains crispées de l'ingénieur n'avaient pas lâché les vêtements de son frère qu'il entra dans sa chute.

Robert eut le vertige.

Le feu l'entourait.....

Une lutte suprême s'engagea entre l'agonisant et le voleur....

Le bruit de la détonation du revolver dont le fratricide venait de se servir était parvenu jusqu'aux oreilles de Claude Grivot.

Que devait-il faire ?

Qui avait tiré ?

Qui était blessé ?

Qui était mort ?

En proie à un affolement complet il sentait ces quatre questions s'entrechoquer dans son cerveau, et il ne pouvait répondre à aucune.

Mme Sollier, quoique couchée, ne dormait pas.

Elle avait parfaitement entendu la porte de la rue Hardoin s'ouvrir et se refermer et elle s'était dit :

— C'est M. Richard qui rentre...

Quelques minutes s'écoulèrent puis elle tressaillit violemment en percevant, bien qu'affaibli par la distance, le cri de Richard Vernière surprenant son frère en train de violer le coffre-fort.

Epouvantée, elle sauta en bas de son lit et ouvrit précipitamment la fenêtre de sa chambre donnant sur la cour de l'usine.

Alors, elle vit la porte de l'habitation entr'ouverte, et elle entendit un coup de feu succédant à des cris d'appel.

— On vole !..... on assassine !..... se dit-elle effarée.

Et, sans même songer au péril qu'elle allait courir, oubliant son âge, prenant à peine le temps de passer un jupon, elle descendit comme une trombe au rez-de-chaussée, sortit du pavillon, traversa la cour, et elle arrivait sur le seuil de l'habitation de Richard au moment où Robert, enfin dégagé, s'élançait dehors.

A la lueur vacillante du bec de gaz, elle reconnut l'homme que M. Vernière avait reçu deux jours auparavant et qu'après cette visite il avait consigné, donnant l'ordre de ne jamais le laisser à l'avenir pénétrer dans l'usine.

Cet homme portait en bandouillière une sacoche très gonflée.

— Au voleur !..... au secours !..... cria Véronique de toutes les forces de sa voix.

Et elle se précipita sur le bandit.
Celui-ci fit un bond en arrière.

— Silence !... commanda-t-il, taisez-vous, ou vous êtes morte !

Cette menace n'effrayait point la courageuse femme.

Elle se rua de nouveau sur l'homme qui était à coup sûr un voleur peut-être un assassin, et ses mains s'agrafèrent à lui.

L'une d'elle rencontra un objet métallique sur lequel ses doigts se crispèrent machinalement :

C'était une chaîne de montre.

De nouveau Véronique cria :

— Au secours !... au voleur !...

En ce moment, une vive lueur éclaira la cour.

Tout le corps de bâtiment où se trouvait le cabinet de l'industriel était embrasé.

Des flammes léchaient les parois du couloir, et au milieu de ces flammes apparut se traînant, râlant, Richard Vernière qui tomba sur le dernier soupir.

— A l'assassin !..... cria cette fois Véronique.

Claude Grivot n'avait pas perdu un seul détail du drame effrayant auquel nous venons de faire assister nos lecteurs.

Si ce drame se prolongeait, si l'on venait aux appels de cette femme, Robert était perdu et les beaux rêves de fortune s'en volaient.

L'incendie, qui sous la violence du vent prenait des proportions formidables augmentait encore le danger.

Il fallait jouer le tout pour le tout.

Claude éleva son revolver, visa un instant et pressa la détente.

Sans pousser un cri, Mme Sollier, frappée à la tête, immédiatement au-dessus de l'arcade sourcillière, s'abattit à côté du corps immobile de Richard.

Dans sa chute ses doigts raidis ne lâchèrent pas un objet qui s'était détaché de la chaîne de montre saisie par elle quand elle s'efforçait de maintenir l'assassin.

Robert, délivré de son étreinte, s'était élancé vers la porte pratiquée dans la

barrière séparant les ateliers de l'habitation.

Grivot l'attendait près de cette porte.

— Au pas de course ! lui dit-il, file ! il n'est que temps !..... As-tu le magot ?

— Oui.

Tous deux couraient, les coudes au corps retenant leur haleine, et la lueur grandissante de l'incendie, faisait danser leur ombre sur les pavés.

Ils gagnèrent le quai du bassin, puis la porte de l'enclos.

— A la bicyclette ! dit Grivot à son complice,..... et file comme un lapin !..... Voilà de fâcheuses complications !..... Quel dommage, cela allait si bien ! Moi, je retourne à l'hôtel de la mère Aubin...

Et, coupant au court à travers la campagne, il prit au pas gymnastique le chemin de son logis.

Robert reconnut sans peine l'endroit où était caché le vélo du contremaître, le tira du fossé, l'effourcha avec une dextérité de pédaleur émérite, suivit la rue Hardoin qui le conduisait à la route de Saint-Denis qu'il devait suivre un instant pour gagner celle d'Aubervilliers et du Bourget.

Les appels au secours de Mme Sollier les détonations des revolvers, s'étaient perdus au milieu des fracas de la tourmente faisant rage au dehors.

Les habitations, assez éloignées du bassin de Saint-Ouen où les fabriques s'alignaient restaient closes.

Les rares boutiques de marchands de vins, où quelques buveurs attardés buvaient encore, tenaient leurs portes fermées.

Là on riait, on chantait pour célébrer le nouvel an, et personne ne se doutait que l'usine de Richard Vernière était dévorée par l'incendie.

Ce fut de Saint-Ouen qu'on aperçut les premières lueurs.

De toutes les parts alors se firent entendre ses cris :

Au feu !

— Le feu est au docks.

Ce fut, dans le premier moment, la croyance générale.

On se porta vers le quai de Seine.

Claude Grivot, qui pour rentrer chez lui avait escaladé le mur de la clôture du restaurant de Mme Aubin, feignit de descendre de sa chambre, et s'élançant dans la salle où Magloire chantait encore, entouré de quelques ouvriers, il s'écria, le visage décomposé :

— Vous n'entendez donc rien ! Vous ne voyez donc rien ! vous autres !..... le feu est à l'usine et on appelle au secours.

— Le feu à l'usine ! répéta Magloire devenant livide. Allons, les enfants courons.

Et il sortit comme un fou, suivi du contremaître, des ouvriers et des servantes.

Une gigantesque colonne de flammes montait dans le ciel rouge éclairant la campagne.

Le feu gagnait les ateliers. Le vent poussait des gerbes d'étincelles de tous les côtés.

La fabrique de couleurs et vernis, adossée à l'usine Vernière commençait à brûler.

Au milieu du crépitements de l'incendie, on entendit une voix d'enfant criant au secours.

C'était celle de la petite Marthe qui venait de se réveiller et voyait le danger.

Elle n'osait sortir de la maison et appelait sa grand'mère.

— Mais c'est Marthe ! c'est Marthe ! dit Magloire affolé.

Et il courut plus vite encore.

Les cris et les appels se croisaient de toutes parts, mais les secours n'arrivaient pas.

Enfin, un groupe se trouva formé devant la porte de l'usine.

Marthe entendit les voix et reprit un peu de courage.

La porte donnant sur la rue Hardoin était fermée.

On y frappait vainement à coups redoublés.

— Mais où donc est Mme Sollier ?..... s'écria Magloire. Pourquoi ne répond-elle pas ? Pourquoi ne vient-elle pas ouvrir ?

En ce moment la voix de l'enfant s'éleva de nouveau, répétant.

— Grand'mère... grand'mère... où es-tu Viens donc ! j'ai peur.

— Vite, la courte échelle, fit le joueur d'orgue, je passerai par dessus le mur et j'ouvrirai la porte.

Magloire, quoique n'ayant qu'un bras était d'une adresse singulière.

Claude Grivot se colla le dos au mur croisant les mains devant lui comme pour former un étrier.

Le manchot s'élança, parvint au chaperon du mur, l'enjamba et sauta dans la cour.

Au loin, on commençait à entendre des clairs sons sonner au feu.

Des torches apparaissaient sur les routes dans toutes les directions.

Les pompes arrivaient de Gennevilliers, de Saint-Denis et de Saint-Ouen, mais il leur restait beaucoup de chemin à faire et l'ouragan activait toujours l'incendie.

Du côté des docks on donnait également signe de vie.

Le gardien, la tête perdue, remplissait l'air de clameur.

Il fallait préserver les constructions de bois dont la toiture de carton bitumé pouvait et devait flamber au contact de la moindre étincelle.

En sautant dans la cour de l'usine, Magloire avait crié à la petite Marthe.

— Prends courage, mon enfant, me voici.

Sans perdre un seul instant son sang-froid, il entra dans la loge et tira le cordon faisait mouvoir le déclenchement de la porte.

Elle s'ouvrit.

Alors se précipita un flot de sauveteurs à la tête desquels se trouvait Claude Grivot.

— Sauvons les papiers ! sauvons la caisse de M. Vernière ! commanda-t-il.

On se rua vers l'habitation.

Claude, et Magloire qui se trouvaient à côté de lui, s'arrêtèrent tout à coup.

A la lueur des flammes, ils venaient d'apercevoir deux corps étendus sur les parés de la cour.

— Le patron ! c'est le patron ! fit le

contremaître en jouant la surprise et l'effarement.

En même temps Magloire reconnaissait la grand'mère de Marthe, inanimée le front sanglant.

— Mais c'est Véronique ! balbutia-t-il blessée ! Morte peut-être !

Puis, de toute sa voix il ajouta :

— Vite ! vite ! du secours par ici ! on a commis un crime ! on a assassiné ! on a mis le feu !

Vingt bras soulevèrent les corps qu'on transporta dans la loge en attendant l'arrivée d'un médecin qu'un ouvrier courut chercher au village.

Marthe ayant entendu parler le joueur d'orgue en qui, nous le savons, elle avait toute confiance, ne tremblait plus et descendit au res-de-chaussée.

Mais là, en voyant sa grand'mère ensanglantée et sans connaissance, elle poussa un cri déchirant et parut au moment de défaillir.

Magloire, l'attirant à lui, la serra contre sa poitrine.

— N'aie pas peur, fillette, lui dit-il, je suis là pour te protéger, pour te sauver.

Les pompes arrivaient et mettaient en batterie.

Mais où prendre l'eau ?

Le bassin des docks était gelé.

Il fallait briser la glace pour faire une prise. C'était encore un retard.

Soudain une détonation formidable se fit entendre.

Des bonbonnes d'essence placées dans les ateliers de la fabrique de couleurs et vernis venaient de faire explosion.

Les pans de murs soulevés s'écroulaient et la demeure de Richard Vernière s'effondrait avec fracas, projetant dans les airs des débris de poutres enflammées qui, chassés par le vent, allaient s'abattre sur les docks.

Dans l'écroule de l'usine les chevaux se débattaient avec des hennissements d'épouvante et de souffrance. La fumée les étouffait, la flamme les dévorait tout vifs, et l'écrevisse, le palefrenier ivrogne, asphyxié sur son grabat dès le premier moment, ne pouvait leur venir en aide en leur donnant la liberté.

XXXVII

L'incendie avait pris des proportions formidables.

Tous les ateliers flambaient.

Seul le petit pavillon de la gardienne restait debout et intact.

Rien ne pouvait être sauvé de l'usine Vernière, les docks devinrent l'unique objectif des pompes.

Il fallait, en les inondant sans relâche les préserver du désastre imminent.

Les secours, nous le savons... avaient été lents à arriver sur le lieu du sinistre où les autorités ne se montraient point encore.

Le maire de Saint-Ouen et le commissaire de police, retenus à Paris par les réunions de famille où l'on fête le jour de l'an, n'avaient pu régler le service d'ordre.

Seuls les gendarmes et les agents de la police locale avaient de leur mieux fait leur devoir, mais s'étaient trouvés débordés par les auxiliaires trop nombreux qui se présentaient pleins de bonne volonté mais ivres encombrants et repaiaient les concours stériles.

Magloire effaré en présence de Richard Vernière mort et de Véronique inanimée morte aussi peut-être, commençait lui aussi à perdre la tête.

Les gémissements de la petite Marthe lui déchiraient le cœur.

Il se souvint des pressentiments sinistres dont Mme Sollier lui avait parlé dans l'après-midi de ce même jour, et il parvint à se ressaisir.

Les recommandations faites par Véronique lui revinrent en mémoire.

Il se rappela qu'il avait juré de sauvegarder la fortune de Marthe et il pensa qu'il devait tenir son serment.

— Ma mignonne, dit-il à l'enfant, le malheur te frappe... Peut-être sera-t-il encore plus grand, plus douloureux que je ne le suppose... Ta bonne grand'mère m'a fait des confidences. Il faut songer à ta fortune.....

Marthe semblait en proie à un égarement complet.

— Ma fortune... répéta-t-elle d'une façon toute machinale

— Oui... Souviens-toi...

— De quoi faut-il me souvenir !...
— Du peloton de laine de ta grand'maman Véronique.

— Oui..... oui..... Je me souviens.....

— Eh bien ?
— Grand'mère m'a dit : Ce peloton, si je mourais, tu le prendras, tu le porteras à M. Vernière, ou à notre bon ami le joueur d'orgue...

Mais grand'maman n'est pas morte, n'est-ce pas ?

— J'espère bien que non..... Mais elle est en danger, et M. Vernière est mort.

— Mort ! lui !... Est-ce que c'est possible ?

— Ce n'est malheureusement que trop vrai.....

— Et grand'mère en danger... Alors, si elle meurt aussi, je vais rester seule, moi ?..... toute seule ?...

— Non pas, seule ! Avec Magloire, ma mignonne..... avec Magloire qui t'aimera de tout son cœur, et qui trouvera moyen de te le prouver mieux que par des paroles... Il faut penser à ton avenir, ma petite Marthe. Donne-moi le peloton de laine qui contient le reçu de la grosse somme que ton père a versée pour toi....

— Oui... oui, mon bon Magloire..... dit l'enfant, je vais te le donner comme grand'maman ma recommandé de le faire...

Et s'approchant de la table à ouvrage où Mme Sollier avait mis le peloton de laine dépositaire du précieux reçu, elle l'ouvrit, saisit le peloton et le tendit au joueur d'orgue.

— Prends... prends..... lui dit-elle puis elle retourna s'agenouiller auprès de la blessée, qui continuait à ne donner aucun signe de vie.

Magloire glissa dans la poche de son vêtement le dépôt qu'il venait de recevoir, et murmura :

— A moi, maintenant, de veiller sur la pauvre mignonne si elle reste seule. A son tour il se rapprocha de Mme Sollier, se pencha vers elle et prit une de ses mains crispées.

Marthe pleurait, la tête appuyée sur la poitrine de sa grand' mère.

Le manchot voulait ouvrir la main qu'il tenait, afin de la détendre et de s'assurer ainsi que les membres n'étaient point rigides, que par conséquent la vie existait dans ce corps inerte.

Tout à coup il tressaillit.

Entre les doigts dont les articulations cédaient sans peine à sa pression, il voyait briller un objet de métal.

Il prit cet objet et l'examina.

C'était une breloque en or, un véritable objet d'art représentant un lion tenant dans ses griffes une pierre précieuse sur laquelle se trouvaient gravées deux initiales.

— Oh ! oh ! fit Magloire, voici quelque chose prouvant que la pauvre femme s'est trouvée en contact avec l'assassin qui était en même temps un voleur, qu'elle a lutté contre lui pour l'empêcher de fuir, et que ce bijou lui est resté dans la main quand on l'a frappée.... Cette breloque pendait à une chaîne... C'est certain que l'anneau qui l'y fixait s'est brisé. C'est un indice, cela... Ça pourra peut-être le moyen de trouver une piste, si par malheur la pauvre maman Véronique, qui a dû voir le criminel, ne pouvait parler. Dans ce cas la justice ferait ses choux gras de ce bibelot.

Soudain les idées du brave Magloire prirent une autre direction.

— La justice !..... répéta-t-il en se grattant la tête..... Elle se trompe dix-neuf fois sur vingt !..... La police, souvent, n'y voit goutte, malgré ses lunettes à verres grossissants.... Avant de remettre ce bibelot aux gens de justice et de police, attendons que les médecins aient donné leur avis sur le cas de maman Véronique. Nous verrons ensuite de quoi il retourne.

Et le manchot glissa le bijou dans sa poche.

En ce moment arrivait un médecin, suivi bientôt du commissaire de Saint-Ouen et de deux ou trois conseillers municipaux.

Revenant de Paris, ils avaient vu les lieux de l'incendie et étaient accourus sur le lieu du sinistre.

Un agent courut à la rencontre du commissaire.

— Monsieur le commissaire..... dit-

Il..... nous sommes en présence de crimes épouvantables..... Il y a eu double assassinat, vol et incendie.

— Où sont les blessés !

— Dans la loge de la gardienne.

Le magistrat, escorté par le maire, gagna le petit pavillon resté seul debout au milieu du désastre général.

Ils y trouvèrent le docteur Bordet penché sur le corps de Mme Sollier auprès de Marthe sanglotant.

Est-ce bien un assassinat ? demanda le commissaire.

— Il est impossible d'en douter, répondit le médecin.

— M. Vernière.

— A été frappé d'une balle en pleine poitrine.

— Dangereusement blessé !

— Il est mort.

— Mort ! répétèrent avec épouvante le maire et le commissaire.

Le docteur Bordet poursuivit, en désignant Véronique :

— Et cette pauvre femme, atteinte dans la région temporale par un projectile, n'a peut-être plus que quelques heures à vivre et peut mourir d'un moment à l'autre.

— C'était la gardienne de l'usine.

Oui, monsieur.

— Serait-il possible de l'interroger ?

— J'ignore si elle reprendra connaissances.

— Elle seule pourrait nous apprendre ce qui s'est passé. Elle a dû voir l'assassin.

— Elle l'a vu certainement, mais mourra-t-elle jamais le nommer ? Son état est des plus graves.... La nécessité s'impose de la faire transporter immédiatement à l'hôpital...

Un agent reçut l'ordre d'aller chercher un brancard à la mairie.

Deux hommes de bonne volonté s'offrirent pour l'accompagner.

— Vous voudrez bien dresser un procès-verbal, n'est-ce pas, docteur ? dit le commissaire au médecin. Quant au cadavre de M. Vernière, on ne peut le laisser étendu sur le plancher de cette loge... Où y a-t-il un lit ?

— Il y a, au premier étage, le lit de Mme Sollier... répondit Magloire qui

serait contre lui la petite Marthe éplovée.

— Eh bien ! reprit le commissaire... qu'on monte le corps au premier étage et qu'on l'étende sur ce lit.

L'ordre fut à l'instant même exécuté. On souleva le cadavre et on le transporta dans la chambre de Véronique.

— Je crois qu'il serait bon de faire prévenir le parquet et la préfecture de police..... dit le maire au magistrat.

— Je vais envoyer un agent.

Et, tirant un carnet de sa poche, le commissaire en détacha deux feuilles, sur lesquelles il traça au crayon les lignes suivantes :

" Double assassinat, vol et incendie, à Saint-Ouen, à l'usine de M. Richard Vernière, une des victimes. — Présence du procureur de la République et du chef de la Sûreté urgente.

" Le commissaire de police de Saint-Ouen. "

— Une de ces feuilles au Palais et l'autre à la préfecture... commanda le magistrat à un de ses sous-ordres. Prenez une voiture si vous avez la chance d'en trouver une, et, dans tous les cas, hâtez-vous !

L'agent partit au pas de course.

Le maire et le commissaire quittèrent la loge pour gagner la cour où les pompiers ne pouvaient, hélas ! que voir les décombres.

L'usine n'existait plus.

De la fabrique de couleurs et vernis il ne restait guère que des pans de mur.

Les docks n'avaient plus rien à craindre.

— C'est là que se trouvait l'habitation de M. Vernière... demanda le commissaire en étendant la main vers un amoncellement de ruines fumantes et de poutres à demi consumées.

Oui monsieur, répondit un ouvrier de l'usine dont les cheveux roussis témoignaient qu'ils avaient vu de très près le feu.

— Qui pourra nous renseigner ici reprit le magistrat puisque la gardienne est hors d'état de parler ?

Claude Grivot s'avança, les vêtements

trempés par l'eau des pompes, le visage noirci par la fumée.

—Je vous dirai ce que je sais, moi, monsieur, fit-il. J'étais un des premiers sur le lieu du sinistre.

—Qui êtes-vous ?

—Le contremaître de l'atelier des ajusteurs-mécaniciens de M. Vernière.

—Que savez-vous.

—Malheureusement bien peu de chose.

—Je venais de me coucher dans la chambre que j'occupe à l'hôtel meublé de Mme Aubin et j'avais éteint ma bougie, quand tout à coup je vis mes fenêtres s'éclairer d'une grande lueur.... Je sautai en bas de mon lit et j'aperçus une colonne de flammes qui montait dans le ciel au-dessus de l'usine.... Je m'habillai à la hâte, je sortis en appelant au secours, en criant au feu, et en compagnie de quelques ouvriers qui buvaient encore chez Mme Aubin, je me précipitai de ce côté.

—La porte de l'usine était ouverte ?

—Non, monsieur.

—Alors, comment êtes-vous entré ?

—J'ai fait la courte échelle à Magloire, le joueur d'orgue, qui franchit le mur et nous ouvrit..... Désirant sauver, si faire se pouvait, les livres de commerce et la caisse de M. Vernière, nous nous élançâmes vers la maison en feu.... Au moment de l'atteindre nous nous arrê tâmes épouvantés en voyant devant nous deux cadavres.

—Celui de M. Vernière et celui de la gardienne.

—Oui, monsieur.

—Avez-vous pu sauver les livres et la caisse ?

—Malheureusement non..... le vent de tempête qui soufflait activait l'incendie.

Le toit de l'habitation s'écroula, en se velissant tout sous ses débris...

—Outre la gardienne, M. Vernière n'avait-il pas une autre servante ?

—La servante Madeleine, oui, monsieur.

—Se trouvait-elle dans la maison ?

—Je l'ignore...

—Quelqu'un couchait-il à l'usine ?

—Oui, monsieur.

—Qui ?

—Un palefrenier surnommé l'Ecrevisse à cause de sa tignasse rouge..... il couchait à l'écurie, dans une soupenne, auprès de ses chevaux, et j'ai grand peur qu'il n'ait péri surpris par les flammes car, ce soir, le pauvre diable était ivre comme un Polonais !

—Les chevaux ont-ils pu être sauvés ?

—Non, monsieur, ce qui me paraît prouver que l'homme est mort. Vivant il leur aurait ouvert la porte de l'écurie. Ah ! monsieur, tout cela, c'est un épouvantable malheur !.....

M. Vernière assassiné et près de deux cents ouvriers sans travail, par conséquent, sans pain, en plein cœur d'hiver.

Claude Grivot jouait l'émotion avec un talent de premier ordre.

—Oh trouver un renseignement qui nous guide ? Un point de départ quelconque ? se demandait le commissaire de police très perplexe.

Et il questionnait les ouvriers, sans qu'un résultat appréciable lui permit de se former un commencement d'opinion.

Ce brave commissaire, nous devons l'avouer, n'était pas très fort en matière d'instruction criminelle, mais un plus malin que lui y eût comme lui, perdu son latin.

Le maire, de son côté, n'y voyait goutte.

Ils durent se contenter de faire prendre des mesures d'ordre pour que la foule des curieux n'encombrât pas le lieu du sinistre et qu'on pût, sans crainte d'accidents, continuer à noyer les décombres.

XXXVIII

Magloire était resté dans la loge.

Serrant toujours contre lui la petite Marthe dont les larmes ne tarissaient pas, il regardait d'un oeil attristé le docteur Bord et faire un premier pansement à l'horrible blessure que portait au front Mme Sollier.

La pauvre femme continuait à ne pas donner signe de vie.

Enfin, le joueur d'orgue se décida à questionner.

—Entretenez-vous quelque chance de la sauver, monsieur le docteur ? demanda-t-il.

—Je n'en vois guère, à moins d'un vrai miracle de la science chirurgicale, répondit le médecin. Personnellement, j'avoue mon impuissance, mais à Saint-Louis, où je vais la faire transporter, elle se trouvera entre les mains d'un spécialiste de premier ordre, qui fera peut-être ce miracle.....

—Enfin, il reste une lueur d'espoir ?.....

—Espoir bien faible...Dieu veuille qu'il ne soit point déçu.....

Le brancard qu'on était allé chercher à la mairie venait d'arriver porté par deux hommes.

Le commissaire, prévenu, donna l'ordre de transporter Mme Sollier à l'hôpital Saint-Louis ainsi que le demandait le docteur.

On étendit sur le brancard le pauvre corps inanimé.

Marthe, avec des plaintes déchirantes appelait sa grand'mère et voulait la suivre.

Magloire, dont cependant l'influence sur elle était grande, eut beaucoup de peine à la calmer.

Le sinistre cortège partit sous la conduite d'un agent qui avait choisi trois solides gaillards pour se relayer pendant le voyage.

Le manchot conduisit Marthe chez Mme Aubin, dont le restaurant était resté ouvert.

Personne ne songeait à se coucher.

On attendait des nouvelles que les allants et venants apportaient à chaque instant.

En voyant entrer Magloire qui tenait la petite fille par la main, Mme Aubin et ses servantes tressaillirent.

—Véronique ? demanda vivement la patronne.

—Blessée..... répondit le joueur d'orgue.

—Dangerusement ?

—C'est à craindre...

—Ah ! pauvre Mme Sollier ! Pauvre petite Marthe !

—On emporte maman Véronique à l'hôpital, reprit le joueur d'orgue il faut préparer un lit pour l'enfant, la coucher et veiller sur elle...

—Ça va être fait tout de suite.

Marthe semblait au moment de perdre connaissance, tant elle était épuisée et à bout de forces.

La Marie la prit dans ses bras et, avec l'aide de Catherine qui l'éclairait, elle la monta dans sa chambre et la coucha dans son lit.

Magloire était aussitôt reparti pour retourner à l'usine incendiée.

Il voulait savoir ce qui allait s'y passer à l'arrivée du procureur de la République et du chef de la sûreté que le commissaire de police de Saint-Ouen avait fait prévenir.

Il était une heure du matin.

La bourrasque qui soufflait en foudre depuis la veille au matin semblait vouloir se calmer.

Le vent tournait à l'Ouest.

Le ciel se chargeait de gros nuages noirs, indice d'un changement prochain de température.

Déjà l'air était moins glacé.

La foule des curieux que maintenait un cordon de gendarmes et d'agents commençait à s'éclaircir.

Nombre de gens rentraient chez eux.

Les ouvriers de l'usine, accourus à l'appel lugubre des clairons et aux cris Au feu ! restaient presque seuls, formant des groupes et se lamentant sur le désastre qui venait de les frapper en leur enlevant leur gagne-pain, et ils se demandaient avec horreur quels misérables avaient pu commettre cette accumulation de crimes.

Ah ! s'il leur avait été possible de deviner que l'un de ces misérables pérerait au milieu d'eux, leur prodiguant de belles paroles de consolation et d'encouragement, ils auraient écharpé l'infâme complice de Robert.

L'autre scélérat, le fratrioide, emportant la fortune de Richard Vernière, s'était éloigné avec une rapidité vertigineuse, maniant en maître la bicyclette mise à sa disposition par Claude Gri-vot.

Véronique à d'orgue il faut tant, la coucher

de suite.
moment de per-
le était épuisée

es bras et, a-
qui l'éclairait,
chambre et la

reparti pour
tiée.

allait s'y pas-
sur de la Répu-
arété que le
e Saint-Ouen

matin.
ait en foudre
semblait vou-

est.
gros nuages
ment prochain

acé.
ue maintenait
a et d'agents

r.
nt chez eux.
ne, accourus à
ns et aux cris

que seuls, for-
mentant sur le
es frapper en

pain, et ils se
r quels misé-
tre cette ac-

ssible de devi-
rables pérorait
prodiguant de

tion et d'en-
écharpé l'in-

ricide, empor-
nard Vernière,
rapidité verti-
re la bicyclette
Claude Gri-

Les flammes de l'incendie grandissant éclairaient sa route.

Sur son passage il aperçut des groupes qui se formaient, il entendit les cris : Au feu !

Il passait comme une flèche.

Bientôt il obliqua à droite pour gagner la route d'Aubervilliers.

Les appels des clairons se multipliaient, résonnant sur tous les points, à droite, à gauche, en avant, en arrière.

Il continuait sa course vertigineuse, avec une rapidité de trente kilomètres à l'heure.

La route gelée, unie comme une piste de vélodrome, rendait facile cette vitesse.

Soudain Robert aperçut des torches et entendit un roulement sourd.

C'était la pompe d'Aubervilliers traînée par une quinzaine d'hommes, qui se dirigeaient au pas gymnastique vers le lieu du sinistre.

Il les croisa et bientôt les laissa loin derrière lui.

Bientôt il atteignit la route du Bourget.

Là il fut obligé de ralentir sa course.

Le chemin offrait une montée très raide jusqu'au-dessus du Bourget, et de plus il était mal pavé.

Les violentes secousses du pneu contraignirent Robert à mettre pied à terre et il marcha jusqu'au sommet de la côte, en poussant sa bicyclette devant lui.

Enfin il traversa le village.

Il était onze heures à peine.

Le misérable avait tout le temps..... si aucun accident imprévu ne le retardait... d'arriver avant le passage du train qu'il devait prendre pour filer sur Bruxelles d'où il devait gagner l'Allemagne.

Enfourchant de nouveau son vélo, il fut vite à la Patte-d'Oie, en pleine campagne, sur une route bien entretenue, sans montées ni descentes.

Il reprit sa course.

A minuit et demi il traversait Louvres.

A une heure, il se trouvait dans un chemin conduisant directement à la gare

du chemin de fer dont on apercevait les lumières brillant dans la nuit.

A sa gauche se trouvait un petit bouquet de bois dénudé par l'hiver.

Le moment était venu de se débarrasser de l'instrument qui l'avait amené jusque-là.

Il mit pied à terre, détacha sa lourde sacoche accrochée à l'arrière du pneu, la posa sur le bord de la route déserte et conduisit sa bicyclette dans le taillis où il la coucha pour qu'elle n'attirât point les regards.

Remettant alors en bandoulière la sacoche qui contenait, outre l'argent volé à Richard, les trois cent mille francs destinés à Marthe, la fille de Gabriel Savanne, il gagna la station.

Le cadran placé à l'extérieur indiquait une heure dix minutes.

Le train de Bruxelles passerait huit minutes plus tard.

Le guichet était ouvert.

Robert s'en approcha et se fit délivrer un ticket de première classe pour Bruxelles.

Certes, pendant son nocturne voyage accompli avec tant de rapidité et de succès, le fraticide avait pensé plus d'une fois au triple crime qu'il venait d'accomplir : vol, incendie, assassinat.

Mais cette vision sanglante disparaissait vite pour ne lui laisser voir que le résultat de ses actes infâmes, c'est-à-dire la possession d'une fortune qui atteint le chiffre de cinq cent cinquante mille francs.

Il ignorait encore que cette grosse somme s'augmentait des trois cent mille francs déposés entre les mains de Richard par l'officier de marine.

Un partage, à la vérité, devait s'effectuer entre lui et Claude Grivot, mais à ce partage il n'y songeait plus.

Le gredin n'éprouvait ni regrets, ni remords, mais une sensation de joie intime et profonde.

Il se croyait absolument en sûreté, convaincu même qu'aucun soupçon ne pourrait l'atteindre.

Il se voyait riche et vengé des dures épithètes que Richard indigné lui avait si justement jetées à la face.

Une sourde trépidation se fit entendre.

Un coup de sifflet aigu retentit.

Le train qu'il allait prendre vint stopper en gare.

Robert monta dans un compartiment de première classe où il se trouva seul.

L'idée lui vint alors de profiter de cette solitude pour compter l'argent volé, et pour s'assurer que Claude Grivot n'avait commis aucune erreur en énonçant le chiffre total des sommes qui devaient se trouver dans la caisse de Richard Vernière.

Les bureaux et les postes de service de la Sûreté sont installés dans les immenses bâtiments du Palais de Justice, à l'angle du quai de l'Horloge et de la cour de Harlay, un nombre infini de petites pièces carrées, basses de plafond et dont les fenêtres, grillées comme celles du Masas, et garnies en outre de solides barreaux de fer, laissent à peine pénétrer l'air indispensable à la respiration de ceux qui travaillent sans relâche sous la lueur des becs de gaz allumés même en plein jour, car on ne voit pas assez clair pour écrire dans ces cellules administratives, étouffantes l'été glacées l'hiver, et donnant un avant-goût des cellules des prisons de Seine.

Le service de la Sûreté occupe le rez-de-chaussée, ou pour mieux dire le sous-sol et l'entre-sol.

A l'entresol se trouve le bureau du chef de la Sûreté, presque aussi sombre mais plus haut de plafond que les autres bureaux.

Les pièces du sous-sol sont réservées au service actif, aux agents qui, à tour de rôle, y séjournent pendant vingt-quatre heures.

C'est ce qu'on appelle : " Permanence, " prête à marcher de nuit comme de jour, pour surveiller, traquer et arrêter le glibier qui peuple les geôles et les bagnes.

Dans les bureaux de l'entre-sol sont minutieusement classés les dossiers, les fiches et les photographies des criminels rôtés ou à rechercher.

C'est l'entrepôt général des documents concernant les innombrables soldats de " l'armée du crime. "

L'agent envoyé par le commissaire de police de Saint-Ouen pour prévenir le procureur de la république et le commissaire de la sûreté de l'effroyable drame qui venait de se jouer dans l'usine de Richard Vernière s'était hâté d'obéir aux ordres de son chef.

Ayant eu la chance de trouver, auprès des fortifications une voiture marchant à vide pour gagner son remisage, il l'avait prise et s'était fait conduire directement à la Permanence, sachant, en homme vieilli dans le métier, que c'était là qu'il devait s'adresser pour que les notes du commissaire suburbain parvinssent promptement entre les mains de qui de droit.

Il avait autrefois fait partie des brigades centrales et il connaissait plusieurs inspecteurs.

Selon toute apparence, il se trouverait un de ceux-là au nombre des surveillants de nuit.

Ce fut en effet ce qui arriva.

Un inspecteur de sa connaissance le reçut, et lui demanda :

— Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau et de pas beau dans ton " patelin, " qu'on te voit si tard à Paris, un jour comme celui-ci ?

— Je te crois, qu'il y a du nouveau !

— Lis cela..... Ce n'est point fermé.

Et l'agent tendait l'une des feuilles à l'inspecteur.

— Oh ! oh ! s'écria celui-ci après avoir lu. Voilà qui en vaut la peine et nous allons avoir de la besogne ! Mazette !... ils vont bien à Sait-Ouen ! Plus que ça de complication ! Le chef qui était en soirée dans le monde " rupin " vient de rentrer tout à l'heure. Il est certainement dans son cabinet.... Je vais lui donner connaissance de ce mot... Attends ici.....

Et il monta au cabinet du chef de la Sûreté.

Celui-ci examinait des papiers relatifs aux différents incidents et arrestations de la soirée.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à son subordonné qui répondit simplement :

—Lisez, chef.

Le magistrat jeta les yeux sur la note émanée du commissaire de Saint-Ouen.

—Oh ! oh ! fit-il à son tour presque avec épouvante.

Actif, intelligent, infatigable, le chef de la Sûreté avait pour principe que plus vite les recherches ont lieu après le crime, plus on a de chance de trouver les coupables.

—Grave ! très grave ! murmura-t-il ; puis s'aïressant à l'inspecteur il ajouta :

Retenez l'agent qui a apporté ceci, et tenez-vous prêt à partir avec plusieurs hommes.

Faites prévenir trois voitures bien attelées.

Je vais voir le procureur de la République...

—Aujourd'hui et à cette heure il y a cent contre un à parier que vous ne le trouverez pas.....

Sans répondre à l'inspecteur, le chef de la Sûreté prit son chapeau, endossa un pardessus fourré, sortit de son cabinet et quitta la permanence.

Il venait de se souvenir qu'à l'occasion de la nouvelle année il y avait réception chez le procureur de la République. Donc il était certain de le trouver encore debout, et prêt à quitter ses invités, courir où l'appelait le devoir professionnel.

Le procureur de la République demeurait boulevard Saint-Germain.

Le chef de la Sûreté se rendit chez lui.

Les fenêtres du premier étage occupé tout entier par le magistrat étaient brillamment éclairées.

Quelques voitures de maître et de nombreux fiacres stationnaient le long du trottoir.

Sur le seuil de l'antichambre du premier, dont les portes étaient ouvertes à deux battants, se tenait un valet de chambre connaissant parfaitement le chef de la Sûreté.

—Prévenez monsieur le procureur de

la République qu'il faut que je le voie à l'instant..... lui dit ce dernier... il y a urgence.....

—J'y vais...répliqua le valet de chambre en s'inclinant.

XXXIX

A cette minute précise, le procureur de la République arrivait dans l'antichambre, reconduisant un de ses amis.

En voyant le chef de la Sûreté, le magistrat comprit qu'un motif d'une gravité exceptionnelle motivait sa présence à cette heure de la nuit.

—Menez monsieur dans mon cabinet...dit-il au valet de chambre.

Puis, s'adressant au visiteur :

—Je vous rejoindrai dans un instant....

Et il le rejoignit, en effet, avant que deux minutes se fussent écoulées, et, sans autre préambule, posa cette question.

—Que se passe-t-il ?

—Cette note qui vous est destinée vous l'apprendra.

Et le chef de Sûreté présentait la note rédigée en ces termes par le commissaire de police de Saint-Ouen :

"Double assassinat, vol et incendie, à Saint-Ouen, à l'usine de M. Richard Vernière, une des victimes...Présence du procureur de la République et du chef de la Sûreté urgentes."

—Richard Vernière ! s'écria le chef du parquet après avoir lu..... Richard Vernière ?.... répéta-t-il...Mais je le connais !.....Je me suis trouvé avec lui chez Daniel Savanne, un de nos juges d'instruction les plus distingués ! Ce sont, ou plutôt c'étaient deux amis intimes, j'en suis sûr.

—Qu'ordonnez-vous, monsieur le procureur de la République ?

—Ma présence sur le lieu du crime est en effet indispensable et urgente. Faites retenir des voitures.

—C'est fait.

—Prévenez vos agents.

—Ils sont prévenus.

—Alors le temps d'endosser une pelisse par-dessus mon costume de soirée, et je suis à vous.

Il sortit et reparut un instant après pour descendre avec le chef de la Sûreté et se rendre à la préfecture.

Les trois voitures étaient là. Les agents attendaient.

Parmi eux se trouvait le policier de Saint-Ouen.

On prit place dans les fiacres.

—A Saint-Ouen, commanda le chef de la Sûreté.

—Non, fit le procureur.

—Oh donc ?

—Au numéro 92 du boulevard Malesherbes d'abord.....C'est M. Daniel Savanne qui sera chargé d'instruire cette affaire, il est utile qu'il fasse avec nous sur le lieu du crime sa première enquête. Etant lié avec le malheureux Richard Vernière, il nous guidera mieux que tout autre.

Les voitures prirent le chemin du boulevard Malesherbes.

Arrivés au numéro 92, le chef de la Sûreté descendit pour aller prévenir le juge d'instruction que sa présence était réclamée par le procureur de la République.

Il dut réveiller le concierge de l'immeuble pour se faire indiquer l'appartement de Daniel Savanne, indication qu'il n'obtint d'ailleurs qu'en déclinant ses noms et qualités.

A la porte du juge les difficultés recommencèrent et l'attente fut longue.

Réveillé en sursaut par les appels répétés du timbre, le valet de chambre, qui couchait à l'intérieur de l'appartement, vint, à demi-vêtu et de fort méchante humeur, demander à travers la porte qui menait un si grand tapage. Il refusait d'ouvrir et d'aller prévenir son maître, lorsque celui-ci, réveillé lui-même par l'infatigable carillon de la sonnerie électrique, apparut enveloppé dans une robe de chambre.

La discussion durait encore entre le valet de chambre et le visiteur inopportun.

Du reste il écarta le domestique et demanda :

—Qui est là ?

—Le chef de la Sûreté, répondit le magistrat. Voilà la troisième fois que je le répète.

Daniel Savanne reconnut la voix et ouvrit lui-même.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il.

—Affaire urgente ! M. le procureur de la République vous attend en voiture à votre porte.

—Je vais m'habiller en toute hâte et le rejoindre. Priez-le de vouloir bien patienter un instant.

Au bout d'un temps prodigieusement court, Daniel Savanne descendit en effet.

—Pardonnez-moi, mon cher magistrat de venir ainsi troubler votre sommeil, lui dit le procureur de la République... mais il s'agit d'une affaire effroyablement grave et des circonstances particulières rendent nécessaire que vous soyez désigné pour l'instruire..... Veuillez donc prendre place à côté de moi.

Daniel Savanne monta dans le fiacre à quatre places où se trouvaient déjà le procureur de la République et le chef de la Sûreté.

—Les voitures, à la file, se dirigèrent vers Saint-Ouen.

—Maintenant, fit le juge d'instruction permettez-moi de vous demander de quoi il s'agit.

—D'un triple crime, vol, incendie et assassinat... J'ai été prévenu il y a une heure par une note du commissaire de police de Saint-Ouen.

En entendant ces derniers mots, Daniel Savanne ne put s'empêcher de tressaillir.

—C'est donc à Saint-Ouen que nous allons ! s'écria-t-il.

—Oui. Vous connaissez beaucoup, je le sais, M. Richard Vernière, le riche industriel dont l'usine se trouve dans le pays.

Une vive inquiétude s'empara de Daniel Savanne.

—Je le connais beaucoup en effet, répondit-il... je crois me souvenir qu'il a eu l'honneur de se rencontrer avec vous chez moi.....Nous sommes très liés... —Mais pourquoi me parlez-vous de lui ?

—Parce que c'est chez lui que nous nous rendons.

Le juge d'instruction sentit son cœur se serrer.

—Chez lui ! répéta-t-il... C'est donc chez Richard Vernière que les crimes dont vous me parlez se sont accomplis.

—Oui.

—Mais à lui, personnellement, il ne lui est rien arrivé, n'est-ce pas ?

—Faites appel à toute votre fermeté, à tout votre courage, cher monsieur Savanne.....dit alors le procureur de la République, le coup que je vais vous porter sera rude.

—Vous m'épouvantes ! Richard Vernière ?

—Est l'une des victimes.

—Il est blessé ?

—Il est mort.

Daniel Savanne devint pâle.

—Mais c'est impossible... balbutia-t-il.

—Ce n'est malheureusement que trop vrai... la note du commissaire de police de Saint-Ouen ne peut laisser aucun doute à cet égard.

Le juge d'instruction tremblait.

Malgré l'affirmation du chef du parquet, il ne pouvait croire à un si épouvantable malheur.

—Je vous dis, moi, que c'est impossible.....répéta-t-il d'une voix que l'émotion rendait presque indistincte..... Ce soir même... il y a quelques heures, Richard était chez moi..... Il a dîné à la maison et nous sommes ensuite allés, avec sa fille, la mienne et mon neveu, conduire mon frère Gabriel, le capitaine de vaisseau, à la gare du chemin de fer de Lyon d'où il allait partir à sept heures pour Toulon.... De sept heures à neuf heures, sur la demande de ma fille et celle de Richard, nous avons suivi à pied la ligne des boulevards, de la Bastille à la Madeleine, regardant les étalages des boutiques brillamment éclairés.... À neuf heures et quart, Richard Vernière a pris une voiture pour se rendre à Saint-Ouen... je suis sûr de l'heure Richard ayant regardé sa montre... Neuf heures et quart, a-t-il dit, je serai à l'usine vers dix heures.

—Eh bien ! c'est au moment de son arrivée qu'il aura été frappé.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! begaya Daniel avec désespoir... Que s'est-il donc

passé ? Richard assassiné ! lui qui n'avait pas d'ennemis ! Quel peut être l'infâme assassin ?

—Nous allons tâcher de le savoir.

—Et nous trouverons le misérable fit le juge d'instruction avec une colère blanche. Et si vraiment la mort de mon ami est due à un crime, nous le vengerons, je le jure !

—J'ai donc bien fait de vous choisir pour instruire cette affaire...

...Ah ! certes, oui, vous avez bien fait et je vous en remercie du plus profond de mon cœur ! Vous n'avez aucun détail sur le triple crime ?

—Aucun.

—Il me semble que vous avez parlé de deux victimes.

—La note du commissaire de Saint-Ouen signale un double assassinat.

—Quelle est l'autre victime ?

—Je l'ignore.

Daniel Savanne était dans un état de surexcitation violente.

—Vol ! Incendie ! Assassinat !...—répétait-il d'une voix frémissante—Ah ! pauvre Aline... Malheureuse enfant... Aurai-je le courage de lui apprendre la mort de son père !.....

Des larmes inondèrent ses joues.

Cette crise d'émotion nerveuse dura quelques secondes, puis Daniel Savanne se ressaisit et redevint le magistrat sévère et froid qu'il était.

Les fiacres marchaient bon train, mais pas assez vite cependant au gré de son impatience.

Il aurait voulu se trouver instantanément transporté sur le théâtre du crime.

Un profond silence régna pendant un instant dans la voiture où les trois magistrats étaient réunis.

L'agent de Saint-Ouen, assis sur le siège du premier fiacre guidait le cocher.

Enfin on arriva.

Les voitures vinrent se ranger devant la porte restée intacte de la cour où se trouvait le pavillon de la gardienne.

Un groupe de curieux stationnait devant cette porte et ne pouvaient rien voir car le mur d'enceinte cachait le lieu du sinistre.

Les mots : Voici la justice ! coururent dans le groupe qui s'écarta.

L'agent de Saint-Ouen avait mis pied à terre.

Tout le monde descendit.

Le chef de Sûreté dit tout bas à l'inspecteur :

—Eparpillez vos hommes. Qu'ils écoutent, et n'oublient rien de ce qu'ils entendront.

Le commissaire et le maire de Saint-Ouen, prévenus de l'arrivée des magistrats, s'étaient aussitôt portés à leur rencontre.

Le procureur de la République et Daniel Savanne s'arrêtèrent dans le cour où les pompes toujours en batterie continuaient à noyer les foyers d'incendie se rallumant par instants, et où de nombreux ouvriers, Claude Grivot en tête, ne cessaient leurs lamentations.

En voyant les magistrats il se retira un peu à l'écart, mais pas assez loin cependant pour perdre un seul mot de ce qui allait se dire.

Daniel Savanne jeta un coup d'œil désolé autour de lui.

—Quel désastre ! — murmura-t-il.

Puis il demanda :

—Où se trouve le corps de M. Richard Vernière ?

Le commissaire de St-Ouen étendit la main vers le bâtiment qu'habitait Mme Sollier et répondit :

—Au premier étage de ce pavillon...

Les magistrats s'y rendirent.

Daniel avait peine à se soutenir en gravissant l'escalier qui conduisait à la chambre mortuaire.

Un violent effort lui rendit tout au moins l'apparence de l'énergie.

Mais il chancela de nouveau en arrivant en face du lit sur lequel reposait Richard Vernière, la poitrine découverte et trouée par la balle de revolver qui l'avait tué.

Quelques gouttes de sang tachaient de rouge sombre la blancheur de la chair.

—Du courage, mon ami... — lui dit le procureur de la République à voix basse, en se découvrant.

Daniel se raidit contre la défaillance qui l'envahissait à la vue de cet hom-

me qu'il aimait tendrement, qu'il avait quitté plein de vie si peu d'heures auparavant et qu'il retrouvait mort.

Il s'approcha du cadavre et prit sa main glacée

—Pauvre Richard ! — balbutia-t-il — toi, si bon... si loyal..... toi qui ne vivais que pour travailler et faire le bien Pauvre Richard !.....

Malgré sa force de volonté, il lui fut impossible de contenir ses larmes.

Elles jaillirent à flots pressés, et un long sanglot s'échappa de sa poitrine.

Cette crise de douleur poignante fut de courte durée.

Le devoir était là !

Daniel Savanne redevint le magistrat chargé d'instruire l'affaire, de chercher et de découvrir le criminel.

Il se redressa, les yeux déjà secs et le visage sombre, mais calme.

—On a parlé d'une seconde victime... — dit le procureur de la République, — quelle est-elle ?

Ce fut le docteur Bordet que répondit :

—C'est la gardienne de l'usine.....

—Mme Véronique ? — s'écria Daniel Savanne avec stupeur.

—Oui, monsieur...

—Qu'a-t-on fait de son cadavre !.....

—La pauvre femme n'est pas morte encore, mais blessée...

—Dangereusement ?

—Oh ! très dangereusement... Il me paraît douteux qu'elle survive à ses blessures...

—L'a-t-on questionnée ?.....

—Elle était sans connaissance... J'ai cru devoir prier M. le commissaire de la faire transporter d'urgence à l'hôpital Saint-Lin où l'un de mes collègues, spécialiste de premier ordre, obtiendra peut-être une guérison quasi miraculeuse.....

—Dieu veuille que ce miracle se fasse ! dit le juge d'instruction, Véronique, vivante, ayant tout vu, pourrait à coup sûr nous guider.

Je me mettrai en rapport avec le directeur de l'hôpital Saint-Louis, afin que, si elle reprend connaissance, on me fasse appeler aussitôt.

Puis, s'adressant au procureur de la République, Daniel ajouta :

— Si vous le trouvez bon, je vais commencer mon enquête.

— J'allais vous en prier..... D'ailleurs, dans l'exercice de vos délicates fonctions, vous ne relevez que de vous-même.....

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me servir de secrétaire ? demanda M. Savanne au chef de la Sûreté qui répondit :

— Je suis absolument à vos ordres...

— Je vais poser des questions sommaires... Prenez note des réponses..... Ce travail préparatoire me sera très utile quand je procéderai à des interrogatoires plus complets.....

XXXX

Le chef de la Sûreté s'inclina, ouvrit son portefeuille garni de papier blanc, y prit une de ces plumes à l'usage des médecins de campagne et des huissiers portant leur porte-plume, et se prépara à écrire.

Gabriel Savanne s'adressa d'abord au médecin.

— C'est vous, monsieur, lui demanda-t-il, qui avez soigné la gardienne de l'usine ?

— Oui, monsieur.

— Veuillez me dire votre nom..

— Le docteur Bordet.

— Votre résidence ?

— Saint-Ouen.

— C'est une balle qui a frappé Mme Veronique ?

— Une balle de revolver du calibre de huit millimètres..... Le projectile est un projectile Lebel..... La blessure qu'il a produite ne pouvait me laisser aucun doute à cet égard..... L'arme doit être un revolver dit revolver de cavalerie du nouveau modèle..... Le projectile, conique, possède une grande puissance de pénétration..... Autant que j'ai pu m'en rendre compte il a traversé les parois des orbites, et est ressorti par la fosse temporale de gauche.

— Ce qui prouverait fit observer Daniel Savanne, que l'assassin était à sa droite.

— Evidemment.

— Avez-vous pu évaluer la distance à laquelle le coup de feu a été tiré ?

— Non, monsieur le juge d'instruction mais à l'hôpital Saint-Louis, où on examinera la blessure mieux qu'il m'a été possible de le faire ici, on pourra déterminer exactement cette distance..... Mon très distingué confrère, le docteur Sermet, est un des meilleurs élèves de Delorme, professeur à l'école d'application de médecine militaire, au Val-de-Grâce, et auquel on doit un traité de chirurgie des plus autorisés.

— J'irai à Saint-Louis et j'attendrai les explications du Docteur Sermet.

Le chef de la Sûreté écrivait rapidement les questions de Daniel Savanne et les réponses du médecin.

Au bout d'un instant, le juge d'instruction reprit.

— Est-ce la même arme qui a frappé Richard Vernière et Mme Veronique ?

— Non, monsieur.

— Vous en êtes certain ?

— Oh ! absolument.

En entendant cette affirmation si précise, les magistrats tressaillèrent.

Le docteur Bordet poursuivit.

— Non, ce n'est point la même arme qui a tué M. Vernière et sa gardienne j'en ai acquis la certitude en examinant la blessure du maître..... Cette blessure a été produite par un projectile rond, de six millimètres..... L'arme d'où il sortait devait être un de ces revolvers de fabrication déjà ancienne, qu'on trouve encore partout chez les armuriers, malgré les nouvelles armes perfectionnées.

— Encore une fois, vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Oui, monsieur, et l'autopsie le démontrera..... La balle entrant dans le côté gauche de la poitrine, un peu au-dessous du cœur, est restée dans la blessure..... En la trouvant on aura une preuve matérielle de ce que j'avance.

— Puisque ce n'est pas la même arme qui a frappé les deux victimes, c'est qu'il y avait deux assassins.

— Cette conclusion s'impose, et j'allais la signaler à qui de droit dans mon rapport

— Faites ce rapport, monsieur, très

précis, très détaillé, je vous en prie..... Il sera d'une importance capitale..... Déjà de vos réponses résulte la certitude que les scélérats étaient au moins deux... Le crime de cette nuit devait être prémédité et préparé de longue date.

Après un moment de silence et de réflexion, Gabriel Savanne reprit :

— On a parlé de vol. Le vol est-il bien en effet le vrai, l'unique mobile qui a fait agir les criminels ?

— Quel autre motif que le vol pourrait-on trouver au double assassinat et à l'incendie ? demanda le procureur de la République.

— Je ne sais pas..... Je cherche..... Nous sommes au milieu des ténèbres... A l'instruction il appartiendra de faire la lumière.

Descendons, messieurs, ajouta le magistrat. C'est dans la pièce du rez-de-chaussée que je recevrai les dépositions.

Gabriel Savanne jeta un dernier regard au cadavre de son ami et on quitta la chambre de Mme Sollier.

Dans la pièce servant de loge à la gardienne, les agents déposèrent une table derrière laquelle ils placèrent trois chaises destinées au procureur de la République, au juge d'instruction et au chef de la Sûreté qui lui servirait de secrétaire.

La première question formulée par M. Savanne, s'adressant au commissaire de police de Saint-Ouen, fut celle-ci :

— Peut-on me dire à quelle heure l'incendie de l'usine a commencé à rapeler l'intention ?

Le commissaire répondit :

— C'est vers onze heures et demie que M. le maire et moi, revenant de Paris, nous avons appris le sinistre... Lorsque nous sommes arrivés ici le feu avait déjà accompli la plus grande partie de son œuvre de dévastation.

— Ceci ne m'apprend point à quelle heure cette œuvre avait commencé..... Personne ne pourra donc m'indiquer cette heure !... Aux environs, cependant on a du voir jaillir les flammes et le ciel s'embraser..... Ne peut-on parmi les hommes de bonne volonté accourus au

le lieu du sinistre dans le but de porter secours, trouver quelqu'un qui me renseigne ?

— Le contremaître principal de M. Vernière est arrivé l'un des premiers... dit le commissaire. Je l'ai questionné déjà...

— Qu'on le cherche, qu'on le trouve et qu'on me l'amène...

Le commissaire sortit pendant que l'inspecteur que s'était adjoint le chef de la Sûreté accourait prévenir le juge d'instruction qu'un ouvrier de l'usine, prétendant avoir à lui donner d'importants renseignements, demandait à lui parler...

— Je l'entendrai dans un instant dit Daniel, qu'il se tienne à ma disposition... mais le contremaître d'abord.

En ce moment le commissaire rentrait, accompagné par le complice de Robert.

M. Savanne, venant souvent à l'usine le connaissait de vue et de nom.

— Vous êtes Claude Grivot lui dit-il, le contremaître de l'atelier des ajusteurs mécaniciens de Richard Vernière...

Claude, nous le savons, avait trop bien pris ses mesures pour ne pas être, ou du moins pour ne pas se croire certain de l'impunité.

Il ne pouvait cependant se défendre d'une certaine inquiétude en comparaisant devant le magistrat.

Mais le gredin était de trop robuste. Son attitude fut un chef-d'œuvre de composition savante.

Il aurait été impossible de voir sur son visage une autre expression que celle de la plus profonde douleur.

— Oui, monsieur le juge..... répondit-il.

Vous possédiez, je le sais reprit Daniel toute la confiance de votre patron dont j'étais l'ami.....

— Toute sa confiance, que je m'efforçais de mériter, oui, monsieur... fit Claude d'une voix un peu tremblante et je ne puis dompter mon trouble, mon émotion, mon chagrin, quand je pense qu'un homme tel que le patron, un homme si juste, si honnête, enfin, le meilleur des hommes, est tombé sous la balle d'un infâme assassin.....

Cet assassin, où plutôt ces deux assassins il faut que nous les trouvions ! reprit Daniel... il faut que justice soit faite ! il faut que l'honnête homme soit vengé !

Claude sentit un frisson passer sur sa chair.

— Pourquoi parle-t-il de deux assassins ? se demanda le misérable que saut-il donc ?

Bref, il eut peur instinctivement, mais il n'en laissa rien paraître.

Daniel continua :

— Vous aimez et vous regrettez votre patron, vous ferez donc tout ce qui dépendra de vous pour venir en aide aux investigations de la justice.....

— Ah ! certes, oui, monsieur le juge, et de tout mon cœur !

— Vous êtes, m'a-t-on dit, arrivé l'un des premiers sur le théâtre du crime ?

— Pas assez à temps, par malheur, pour sauver M. Vernière !

— A quelle heure, exactement, après avoir constaté l'incendie, avez-vous pénétré dans l'usine ?

— Je ne puis que vous répéter, monsieur le juge, ce que j'ai répondu à M. le commissaire de Saint-Ouen.

— Répétez.

— Je suis sans famille ; n'ayant personne à visiter nulle part, j'avais passé la journée chez ma logeuse, à son restaurant où j'ai déjeuné comme d'habitude..... Le soir, Mme Aubin, ma logeuse, eut la bonté de m'inviter à dîner à sa table en compagnie de Mme Véronique, la gardienne de l'usine.

— Vous avez passé la soirée avec Mme Véronique ! s'écria Daniel, coupant la parole à Claude.

— Oui, monsieur, ainsi que sa petite fille et Magloire.

— Quel est ce Magloire ?

— Un joueur d'orgue, ancien soldat d'infanterie de marine et mutilé du Tonkin... Un ami de Véronique. Un brave garçon, client de Mme Aubin qui l'estime beaucoup.

— J'étais un peu souffrant... Un commencement de migraine, ayant bu plus qu'à l'ordinaire à cause du jour de l'an. A neuf heures je quittai la réunion pour aller me reposer, après avoir conduit à

sa chambre un ouvrier de notre fabrique complètement gris et qui faisait du tapage, voulant boire encore... comme tous les ivrognes.

— Je rentrai dans ma chambre, et je me couchai, mais sans pouvoir dormir.

— Tout à coup ma fenêtre, placée en face de mon lit, s'éclaira d'une grande lueur rouge.

— Inquiet, je me levai et je regardai au dehors.

— J'aperçus l'usine en feu.

— Je m'habillai à la hâte, je descendis comme un fou au restaurant où Magloire se trouvait encore, ainsi que quelques autres clients, je leur dis ce qui se passait et je les entraînai vers la rue Har-doin.

— Quelle heure était-il alors ? demanda Daniel.

— Dix heures et quart environ.

— Bien, continuez.

— Véronique n'était plus chez votre logeuse en compagnie de Magloire, le joueur d'orgue.

— En arrivant devant la porte de l'enceinte, près du pavillon de la gardienne, nous entendions la petite-fille de Véronique appeler sa grand-mère et crier au secours...

— Le vent activait les flammes et déjà le foyer de l'incendie avait pris des proportions effrayantes..... Tout flam-bait.

— Nous ne pouvions entrer, la porte était close.

— Magloire, qui est très lesté et adroit comme un singe malgré le bras qui lui manque, demanda qu'on lui fit la courte échelle...

— Je m'adossai au mur, je tendis mes mains croisées, il s'en servit comme d'un échelon, grimpa sur mes épaules, atteignit le chaperon du mur, sauta dans la cour et nous ouvrit la porte.

— Je pensai aussitôt à la caisse et aux livres de commerce et je criai à Magloire qu'il fallait essayer de les sauver.....

— Nous nous élançâmes alors vers l'habitation en flammes pour mettre à n projet à exécution, mais au moment de l'atteindre nous nous arrêtâmes, frappés d'épouvante...

— "Devant nous, à nos pieds, gisaient deux cadavres celui du patron et de Véronique....."

— "A ce moment le toit de l'immeuble s'effondra avec un vacarme épouvantable et il nous devenait impossible de sauver l'argent et les livres des comptes."

— Vous n'avez pas entendu de coups de feu ?

— Non, monsieur le juge.

— Le cadavre de M. Vernière, étendu sur le pavé de la cour, était-il loin de la porte de l'habitation ?

— A trois ou quatre pas, tout au plus

— Et celui de Véronique ?

— A deux mètres de lui.

— Vous aviez déjeuné dimanche matin à la table de M. Vernière avec le caissier ?

— Oui, monsieur, et le patron, grand et généreux comme toujours, avait donné à chacun de nous deux mille francs comme gratification du jour de l'an.....

— M. Vernière s'est-il entretenu avec son caissier de l'argent qu'il pouvait y avoir en caisse ?

— Non, monsieur...

— Le caissier Prieur nous édifiera à ce sujet..... Pour moi, il est évident que le crime s'est commis entre dix et onze heures..... Richard Vernière, qui m'avait quitté à neuf heures et quart, devait rentrer chez lui vers dix heures et demie..... il aurait trouvé les voleurs dans son cabinet, en train sans doute de forcer la caisse..... Pris en flagrant délit, ceux-ci se seront défendus..... L'un d'eux a tiré à bout portant sur Richard..

Celui-ci, mortellement atteint a conservé cependant la force de poursuivre son meurtrier jusqu'à la porte de la cour où la pauvre Véronique attirée par le bruit, venait à son aide..... C'est alors que le complice du premier assassin a tiré sur la gardienne de l'usine.

— "Voilà, monsieur le procureur de la République, comment je reconstitue le double crime, et je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité..... Richard Vernière est, hélas ! muet à jamais mais

Véronique pourra peut-être parler..... Elle s'est trouvée certainement en contact avec l'un des meurtriers..... avec les deux peut-être..... Elle les a vus, donc elle pourra nous fournir leur signalement.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi, car la déposition de la pauvre femme nous donnerait le mot de la terrible énigme !.....

XLI

La prodigieuse netteté avec laquelle Daniel Savanne venait de reconstituer le drame du double assassinat glaçait le contremaître jusqu'aux moelles.

Quelle étrange lucidité, ou pour mieux dire quelle "double vue" avait donc cette homme !

Il n'aurait pu décrire plus fidèlement la scène s'il en avait été témoin.

Seulement Claude Grivot, nous le répétons, était incapable de se trahir en laissant deviner ses impressions.

D'ailleurs, la réflexion lui disait :

— Ce juge est à coup sûr, un malin de première force, mais nos précautions étaient trop bien prises pour que nous puissions être soupçonnés... Le juge à beau être malin, il hausserait les épaules si quelqu'un venait m'accuser... Quant à Robert, Véronique n'a pu le reconnaître dans la nuit pour l'homme venu à l'usine deux jours auparavant. Si même elle l'avait reconnu, elle ne pourrait donner de lui qu'un signalement très vague. Elle ne sait qui il est, elle ignore son nom.....

D'ailleurs il est loin..... "Dieu veuille qu'elle puisse parler ! a dit le juge d'instruction... C'est donc qu'elle est très dangereusement atteinte, et tout permet d'espérer qu'elle ne reviendra pas !

Grivot n'avait qu'un seul remords, celui de n'avoir pas tué raide la malheureuse femme !

— Vous pouvez vous retirer, dit Daniel au contremaître, mais ayez soin de vous tenir à ma disposition. J'aurai besoin que vous me donniez de nouveaux détails sur certains points.

— Je serai toujours à vos ordres, monsieur le juge d'instruction.

Et Grivot quitta la loge.

— M. Savanne, s'adressant à l'inspecteur de la Sûreté, reprit :

— Amenez-moi l'ouvrier qui se prétend en mesure de donner des renseignements utiles et qu'on s'inquiète de savoir si Magloire, le joueur d'orgue, est encore à l'usine..... S'il n'y était plus qu'on se mette à sa recherche et qu'on lui dise que j'ai besoin de lui.

L'inspecteur reparut au bout de quelques secondes accompagnant le vieux Simon.

— Vous êtes un ouvrier de l'usine ?... lui demanda Daniel.

— Oui, mon juge..... Simon, forgeron, vous servir, si j'en étais capable.

Voilà cinq ans que je suis employé par notre pauvre cher patron que des gredins ont assassiné !... Si le bon Dieu est juste nous les verrons monter à la guillotine, et on les portera au champ de Navet avec leur tête entre les deux jambes.....

— Dieu est juste, mon ami, et le crime ne restera pas impuni !..... Vous avez demandé à me voir, ayant des observations à me soumettre au sujet du meurtre dont votre regretté patron a été victime..

— Oui, mon juge...

— Eh bien ! parlez.

— Dans des circonstances comme celles-là, il faut, pour arriver à y voir clair, se préoccuper des moindres détails, et c'est ce que j'ai fait.....

— Expliquez-vous....

— Voici : — J'ai entendu dire que la porte donnant sur la rue Har道in était fermée lorsque le contremaitre, accompagné de Magloire et de quelques ouvriers, sont accourus pour porter secours.....

— Eh bien !

— Mais il n'y a pas qu'une porte dans l'usine, — reprit Simon, — il y en a deux... et même il y en a trois.

— Trois portes... — répéta Daniel dont l'attention s'éveillait.

— Oui, monsieur... — Celle qui se trou-

ve en face du pavillon de la gardienne, une autre donnant sur le quai du bassin, et enfin celle qui ferme l'enclos des usines et des to'ks et qui s'ouvre sur une seule concuisant au chemin des bateliers, tout au bout de la rue Har道in..... — La première porte était fermée, mais les deux autres étaient ouvertes...

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, mon juge.....

— Comment le savez-vous ?

— C'est simple comme bonjour. — Dans la matinée, je m'étais mis sur mon trente et un, vu qu'il n'y a qu'un jour de l'an dans l'année..... Une cote neuve, un bourgeron neuf, une casquette neuve et une paire de ripatons qu'on s'y serait miré, je ne vous dis que ça, mon juge.....

— Au fait ! allez au fait ! — interrompit Daniel avec un peu d'impatience.

— Mais j'y suis, au fait ! — répliqua le vieux Simon en désignant son costume mouillé, souillé de boue et de plâtres, brûlé par places. — Les voilà, mes beaux effets de ce matin..... — Ils sont propres ! — Preuve que j'ai solidement travaillé aux pompes !.....

Donc ce matin, j'allais tout battant neuf souhaiter la bonne année à ma fille mariée à un brave garçon et établie blanchisseuse à Paris, rue des Buttes-Chaumont. Les gosses (elle en a trois, et plus jolis les uns que les autres) — dévalaient mes poches où j'avais fourré des oranges et du sucre d'orge...

— On d'jeune et on sirote... on va se balader et on sirote encore... on rentre dîner et on sirote toujours... — Enfin j'étais un peu éméché mais pas beaucoup... histoire de charmer mes amis. — Sur les neuf heures et demie je pensais qu'il faudrait le lendemain se remettre au travail je dis au revoir à la ménagère à son homme et aux trois crapauds et me voilà en route pour Saint-Ouen...

— En arrivant avenue des Batignolles, je vis tout à coup le ciel qui devenait rouge devant moi..... Un moment j'ai cru que c'étaient les docks qui flambaient, je me dis qu'on devait avoir besoin de bras pour combattre le feu et je pris le pas de course..... — A

mesure que j'avais, l'incendie me paraissait se trouver de l'autre côté du bassin..... et tout à coup je distinguai, au milieu de la fumée et des flammes, la grande cheminée de notre usine....

— Mon sang ne fit qu'un tour ! — Tonnerre que je me dis *mais c'est chez nous que ça brûle !*..... — Alors, au lieu du pas gymnastique, je pris le galop et je déboulai à travers champs pour gagner plus vite la rue Hardoin.....

— J'arrivai aux palissades de l'enclos je les longeai, et à l'endroit où commencent les constructions des usines, j'allai passer toujours courant, lorsque j'aperçus la porte à claire-voie ouverte, le cadenas libre, sans clef, et les chaînes pendantes..... — Ça me parut drôle, mais je pensais que j'arriverais plus vite du côté du quai et je continuai à galoper.....

Le quai était désert, en arrivant à la seconde porte de M. Vernière, je la trouvai aussi ouverte et sans clé, et j'en conclus présentement que l'assassin ou les assassins ont suivi le chemin que j'ai pris moi-même pour entrer ici, et pour s'enfuir une fois leur coup fait.

— C'est possible, — répliqua M. Savanne.

— Dites que c'est certain, mon juge. — Ces portes-là, puisqu'on les ferme tous les soirs, ne devaient pas se trouver ouvertes..... Ça saute aux yeux !...

— Vous avez remarqué que les clés n'étaient point dans les serrures ?

— Parfaitement..... — Ni dans le cadenas, ni dans la serrure de l'autre porte donnant sur le bassin.....

— Qui fermait la porte à claire-voie de l'enclos ?

— Le gardien dont la baraque se trouve à côté.

— Et il gardait la clé ?

— Non. — Comme il était payé pour ce service par M. Vernière, il rapporta la clé à M^{me} Véronique.....

— Qui était chargé de fermer la porte donnant sur le quai ?

— M^{me} Véronique.

— Connaissez-vous ces clés, vous ? — Pouvez-vous me les décrire ?

— Non, mon juge, mais vous les trouverez pour sûr accrochées ici au tableau, avec les clefs des ateliers... — À chacun il doit y avoir, attachée par un bout de ficelle, une petite plaque de zinc où est inscrite l'indication de la porte qu'elle ouvre.....

Si elles ne sont pas accrochées au tableau, c'est que c'est de celles-là que les assassins se sont servis..... Si elles y pendent, c'est qu'ils en avaient d'autres.....

— Où est le tableau dont vous parlez ? — demanda M. Savanne en promenant ses yeux autour de lui.

— Là, mon juge. — répondit le vieil ouvrier en désignant le tableau noir hérissé de clous à crochets et chargé de clefs.

Daniel s'adressa à l'inspecteur de la sûreté qui se tenait très attentif derrière son chef.

— Berthaut — lui dit-il — voyez si les clés désignées par ce brave homme se trouvent accrochées aux pitons de ce tableau.

L'inspecteur obéit aussitôt.

Il ne lui fut pas difficile de reconnaître la clef du cadenas destiné à réunir les deux bouts de la chaîne fermant la porte à claire-voies ; sur l'étiquette de zinc se lisait cette indication :

Porte des palissades. Rue Hardoin

Il la décrocha, chercha l'autre et l'eut bien vite trouvée.

Elle était assez grosse et l'étiquette disait simplement :

Porte du bassin

L'inspecteur décrocha aussi cette dernière, et vint les placer l'une et l'autre sur la table devant le juge d'instruction.

Le vieux Simon rayonnait.

— Les clefs sont là murmura-t-il donc les gredins en avaient d'autres, faut pas avoir inventé la machine à coudre pour deviner ça.

Le procureur de la République intervint.

— Berthaut... commanda-t-il..... allez

tout de suite visiter les deux portes et vérifier si le cadenas et la serrure n'ouvrent avec ces clefs...c'est très essentiel...

L'inspecteur reprit les clefs et sortit aussitôt, accompagné d'un agent subalterne.

—Je vous remercie, monsieur Simon dit alors Daniel au doyen des forgerons de l'usine, j'espère que vos observations porteront leurs fruits...

—A ! si c'était moi..... fit l'ouvrier à demi-voix, mais assez haut cependant pour être entendu.

—Si vous étiez à ma place, voulez-vous dire ?.....demanda M. Savanne.

—Eh ! bien, oui, mon juge. Si j'étais à votre place, je sais bien ce que je penserais...

—Que penseriez-vous ?

—Que les gredins qui ont assassiné, volé et incendié n'étaient pas des scélérats de passage, agissant au hasard, mais des particuliers qui devaient connaître aussi bien que vous et moi, et même mieux les êtres et les habitudes de la maison...

Les magistrats partageaient de tous points cette opinion.

Ils échangeaient un regard.

Ce que vous pensez, nous le pensons comme vous reprit Daniel. Auriez-vous des soupçons sur quelqu'un ?

—Si j'avais des soupçons, j'aurais commencé par vous les faire connaître, comme de juste, mon juge, répliqua Simon.....non, je ne soupçonne quiconque en particulier, je conclus seulement dans ma jugeotte qu'il ne faut pas chercher bien loin des brigands qui sont certainement tout près.....

L'agent qui était allé se mettre en quête du joueur d'orgue rentra en ce moment.

—Magloire est là, monsieur le juge d'instruction... dit-il.

—Introduisez-le.....

Puis, s'adressant au forgeron, Daniel ajouta :

—Vous pouvez vous retirer...

Simon esquissa le salut militaire il avait fait un congé jadis dans les dragons et battit en retraite en marmottant entre ses dents :

—Ils ne sont pas forts, ces cocos-là !

Pas forts du tout. En voilà qui n'ont pas inventé le vélocipède à vapeur ! Ah si c'était moi !

Magloire avait été bien facile à trouver.

Nous savons déjà qu'il allait de groupe en groupe, regardant, écoutant, voulant se rendre compte exact de ce qui se passait et se disait au tour de lui.

Lorsque l'agent lui apprit que le juge d'instruction le faisait chercher, il n'en fut nullement surpris.

Étant entré le premier dans l'usine, il pensait bien qu'on lui demanderait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait remarqué, et même ce qu'il supposait.

Le manchot ne jugeait point d'une façon bienveillante la justice et la police.

Il doutait du flair des agents, de la sagacité des juges d'instruction, et, pensant au bijou délateur qu'il avait trouvé dans la main crispée de Véronique, il était décidé plus que jamais à ne point parler de sa découverte, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Une autre raison, une raison grave, l'affermissait encore dans sa résolution.

Quelques heures auparavant, Véronique lui avait dit :

—J'ai retrouvé le père de Marthe, mais je ne puis vous apprendre le nom. La fortune de ma petite-fille est déposée chez un riche industriel dont je dois également vous taire le nom... Le peloton de laine que Marthe vous remettrait s'il m'arrivait malheur vous ferait connaître l'homme qui a accepté le dépôt de la fortune et qui a signé le reçu.

Que d'obscurités !

Comme ils se justifiaient, les pressentiments qu'exprimait la pauvre Véronique si peu de temps avant d'être frappée par une main inconnue !

Le crime qui venait d'être commis et dont M. Vernière et Mme Sollier avaient été victimes ne se rattachait-il point par des liens mystérieux à la découverte de ce père ? au dépôt de cette fortune ?

Il avait juré à Véronique de garder

religieusement le secret sur ses confidences incomplètes, sur tout ce qui se rapportait à l'enfant.

En disant au juge d'instruction ce qu'il savait, n'allait-il pas donner le moyen de pénétrer un secret que Véronique tenait tant à garder, et n'aurait-elle pas le droit, si elle vivait, de lui reprocher d'avoir trahi son serment.

Il ignorait le nom du dépositaire de la fortune de Marthe puisqu'il n'avait point encore déroulé le peloton de laine mais une intuition bizarre et inexplicable amenait dans sa pensée le nom de Richard Vernière.

Bref, Magloire concluait de cette façon :

— Si Véronique meurt, je verrai ce que j'aurai à faire, mais ne sachant pas si elle doit vivre, je me tairai.

XLII

La responsabilité du silence qu'acceptait Magloire était assurément très grave, mais l'affection profonde qu'il éprouvait pour Mme Sollier et pour la fille de Germaine dominait tout et dictait sa conduite.

Au moment où le vieux Simon sortait de sa loge où siégeaient les magistrats, l'agent qui était allé chercher Magloire introduisait celui-ci.

Daniel Savanne attachait sur lui ce regard investigateur du juge d'instruction qui sonde, ou qui tout au moins a la prétention de sonder les cœurs et les consciences.

Le manchot portait sur le revers gauche de sa vareuse le ruban de la médaille militaire.

— Vous êtes un ancien soldat ?.. dit Daniel.

— Oui, monsieur.... Quatrième d'infanterie de marine, mutilé à Formose... Aujourd'hui musicien ambulant, joueur d'orgue, si vous l'aimez mieux... C'est le seul état qu'en sortant du régiment la perte de mon bras m'ait permis de prendre...

Le maire de Saint-Ouen s'approcha de M. Savanne, se pencha sur lui et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Le plus honnête homme et le plus

brave cœur que je connaisse... Avec son état de joueur d'orgue il trouve moyen, non seulement de gagner sa vie, mais de venir largement en aide aux plus pauvres que lui.

— La loyauté est peinte sur son visage répliqua le juge également à voix basse.

Puis plus haut, s'adressant au manchot :

— C'est vous, mon ami, qui êtes entré le premier dans l'usine, au moment où on venait de s'apercevoir de l'incendie ?

— Oui, monsieur.

— Dites-moi par suite de quelles circonstances vous vous trouviez à cette heure déjà avancée au restaurant de Mme Aubin ?

Magloire raconta brièvement l'invitation de la maîtresse du restaurant, la visite faite par lui à Véronique et à la petite Marthe, son retour au restaurant en leur compagnie, l'emploi de sa soirée, et enfin ce que Claude Grivot avait raconté déjà.

Naturellement les deux récits étaient identiques.

Daniel demanda :

— A quelle heure Mme Véronique et sa petite-fille sont-elles sorties de l'usine avec vous ?

— A six heures vingt minutes..... La pendule... celle que vous voyez là, sur la cheminée... indiquait exactement cette heure, et la mère Aubin avait dit : Nous dînerons à six heures et demie très précises.

— Connaissiez-vous depuis longtemps la gardienne de l'usine ?

— De vue seulement, monsieur, mais depuis le 28 décembre dernier je suis devenu un ami dévoué pour elle et pour la petite Marthe.

— Voilà une amitié bien prompte.

— La grand'mère et l'enfant souffraient monsieur ; or, pour moi, la souffrance commande invinciblement la sympathie...

Je suis bâti comme ça....

— Mon neveu Henri Savanne, m'a raconté l'histoire à laquelle vous faites allusion.

— Une histoire bien triste, bien lugu-

bre, monsieur... Mme Sollier retrouvant à l'improviste l'enfant de sa fille Germaine et la pauvre Germaine elle-même non plus vivante, mais morte depuis deux jours dans la chambre de l'hôtel garni de Mme Aubin.....

—Et, dit le maire de Saint-Onen, vous pourriez ajouter Magloire si votre modestie ne s'y opposait, que dans ces douloureuses circonstances, vous vous êtes montré comme toujours plein de générosité et de dévouement.

Le joueur d'orgue devint aussi oratoire qu'une jeune fille écoutant les premiers mots d'une déclaration d'amour.

—Vous êtes trop bon pour moi, monsieur le maire, répondit-il. J'ai fait ce que tout autre aurait à ma place...

—Je crois moi, que nombre d'honnêtes gens se seraient dispensés d'intervenir.....

—Je suis certain que M. le juge d'instruction sera de mon avis..

En peu de mots, le maire de Saint-Onen raconta ce qui s'était passé au restaurant de Mme Aubin au moment de la mort de Germaine et la souscription faite pour ses obsèques sur l'initiative de Magloire, enfin tout ce que nos lecteurs savent déjà.

On aimait le joueur d'orgue dans le pays, et l'officier de l'état civil ne tarissait pas sur son compte.

Le procureur de la République et Daniel Savanne félicitèrent chaleureusement le brave manchot, puis le juge reprit :

—C'est à vous en grande partie, que la pauvre petite fille doit d'avoir retrouvé sa grand'mère...

—Au bon Dieu plutôt qu'à moi... répliqua Magloire. "C'était écrit !" comme disent les Turcs !

—On ignore, je crois, quel est le père de cette enfant ?

Sans la moindre hésitation le joueur d'orgue répondit :

—Oui, monsieur.

—Si Mme Sollier ne survit point à ses blessures, qui prendra soin de l'orpheline ?

—Moi, monsieur.

—On a bien raison d'affirmer, que

vous êtes un homme d'un grand cœur, Magloire !..... Mais il faut espérer que Mme Sollier sera sauvée !..... Il faut l'espérer doublement, dans l'intérêt de sa petite-fille et dans celui de la justice pour qui son témoignage sera si précieux..... Vous m'avez dit qu'au moment où vous arriviez devant la porte fermée de l'usine, l'enfant appelait au secours...

—Oui, monsieur.

—Savez-vous si elle a vu ou entendu quelque chose ?

—Je n'en ai pas questionnée, monsieur le juge.

—Oh est-elle en ce moment ?

—Ches Mme Aubin, qui en prend soin.

—Je l'interrogerai demain, vous vous chargerez de me l'amener.

—Bien..... monsieur le juge d'instruction.

—Vous n'avez rien à ajouter à votre déposition ?

—Pas un mot. Je crois n'avoir rien oublié.

Restes là, cependant, je vous prie... je puis avoir à vous adresser quelque question..

Magloire sans quitter la loge, se tint un peu à l'écart.

L'inspecteur de la sûreté chargé de la vérification relative aux clefs du cadenas et de la serrure réparat.

Il tenait à la main un morceau de chaîne et un cadenas.

—Voici ce qui devait fermer l'enclos des barrières, dit-il à Daniel en mettant ces objets sous ses yeux. Chaîne et cadenas étaient encore accrochés au cadre de la porte à claire-voies. J'ai essayé la clef.

Elle fonctionne admirablement comme vous pouvez voir. Le cadenas n'a donc pas été forcé et pour l'ouvrir, on s'est servi d'une double clef.

Daniel s'assura de l'exactitude de cette assertion, puis il demanda :

—Et la clef de la porte de l'usine, dormant sur le quai du bassin, l'avez-vous essayée également ?

—Oui, monsieur, mais il m'est impossible de rien affirmer. Les flammes ont léché la porte, entamé le bois sans le

consommer entièrement, dialogué les ferments... les vis d'attache ne tiennent presque plus la serrure...

—Quand il fera jour, nous compléterons notre enquête sur les lieux...

L'inspecteur resta debout devant M. Savanne.

—Avez-vous encore quelque chose à dire ?..... lui demanda ce dernier.

—Oui, monsieur.

—Quoi ?

—Ce n'est pas deux victimes qu'il faut compter, répondit Berthaut, mais trois.

—Trois victimes !.....s'écrièrent à la fois le procureur de la République, le juge d'instruction et le chef de la Sûreté.

L'inspecteur continua :

—Le palefrenier de M. Vernière, rentré ivre dans l'écurie où il couchait d'habitude, a péri dans les flammes, ainsi que les chevaux dont il avait la garde.

—Comment savez-vous cela.

—Tous les ouvriers le disent.

—Quand le déblaiement sera opéré nous procéderons aux constatations... Les ouvriers peuvent se tromper, sinon en ce qui concerne les chevaux, du moins en ce qui concerne l'homme.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule, Daniel ajouta :

—Il est six heures du matin, messieurs. C'est dans une heure et demie seulement qu'il fera grand jour.....Je ne quitterai pas l'usine, mais que ceux qui sont appelés ailleurs par leurs affaires ne se croient pas obligés de me tenir compagnie.....Je remercie monsieur le maire de Saint-Ouen des renseignements utiles qu'il m'a donnés..... Je prie monsieur le commissaire de police de rédiger son procès-verbal, qu'il voudra bien me remettre à huit heures, en revenant ici.....Seulement avant de se retirer, qu'il donne l'ordre à ses agents de bien surveiller les abords de l'usine incendiée.... Berthaut, prévenez les ouvriers qui se trouvent encore ici, qu'ils aient à se présenter à l'heure habituelle de l'ouverture des ateliers..... Jusque-là je ne les retiens pas..... Dès

que l'homme préposé à la surveillance de l'entrée de l'enclos du bassin des docks arrivera, qu'on me l'amène. C'est entendu, messieurs.

Tout le monde s'inclina et profita, pour se retirer, du répit que donnait le juge d'instruction.

Dans la loge de la gardienne il ne resta plus que le procureur de la République, Daniel Savanne, le chef de la Sûreté et le docteur Bordet descendu un instant auparavant de la chambre où reposait le corps de Richard Vernière.

Il apportait au juge d'instruction le procès-verbal qu'il venait de rédiger.

—Mon cher docteur.....lui dit Daniel —je passerai certainement une partie de la journée ici...Lorsque vous aurez rendu visite aux clients qui réclament vos bons soins, je vous prierais de vouloir bien revenir vous mettre à ma disposition.

—Tout à vos ordres, monsieur, répliqua le médecin, et il se retira à son tour.

Daniel Savanne s'était levé.

—Jusqu'à présent, messieurs...fit-il en s'adressant aux deux magistrats restés avec lui...rien de bien précis ne ressort de l'enquête sommaire à laquelle je viens de procéder.....Rien ne nous indique une piste à suivre..... Véronique Sollier, si elle recouvre l'usage de la parole, pourra seule nous fournir le point de départ qui nous manque.

—Nous devons avoir affaire à des gens parfaitement au courant des dispositions intérieures et des habitudes de l'usine. Mais quels sont ces gens ?... Où les trouver ?

—Mme Sollier les a vus, cela n'est pas douteux...Le succès de nos recherches dépend donc presque absolument de sa guérison et, pour avoir des renseignements précis, nous devons attendre qu'elle soit en état de parler.

—Richard Vernière était très riche, n'est-ce pas ? demanda le procureur de la République.

—Plus qu'à son aise, répondit Daniel.

—Mais il aurait été difficile, je crois, de fixer le chiffre de sa fortune... Cette fortune entière était engagée dans son usine.....

—Avait-il un banquier ?

—Non. Richard déposait au Crédit lyonnais ses fonds disponibles afin de les avoir toujours sous la main...

Alors il gardait peu d'argent en caisse ?

—A cette question il m'est impossible de répondre... Le caissier seul pourra nous renseigner, aussi je l'attends avec impatience.....

—L'usine appartenait à M. Vernière ?

—Oui.

—Terrain et constructions ?

—Oui.

—Il était assuré ?

—Ce n'est point douteux, mais la Compagnie d'assurance, en payant à l'héritière de Richard Vernière, c'est-à-dire à sa fille, la valeur de cette propriété, ne rendra pas la vie à son père ! La catastrophe est épouvantable pour la pauvre enfant ! Je frissonne en pensant qu'il faudra lui annoncer l'irréparable malheur qui la frappe...

—Quel parti comptez-vous prendre relativement au corps de M. Vernière ?

—Quoiqu'il m'en coûte beaucoup de laisser porter le scalpel sur les restes de mon ami, l'autopsie s'impose impérieusement. Je veux savoir si le docteur Bordet ne s'est point trompé, et si ce sont les balles de deux armes différentes qui ont frappé Richard et Véronique...

—Il va y avoir de grands travaux de déblaiement à faire exécuter ici pour tâcher de retrouver des traces de la caisse.....

—Je m'occuperai de cela dès qu'il fera jour...

—M. Vernière a-t-il d'autres parents que sa fille ? demanda le chef de la Sécurité.

—Un frère seulement.

—Habitant Paris ?

—Non, l'Allemagne.

—L'Allemagne ! répétèrent les deux magistrats surpris.

—Il a épousé une Alsacienne, veuve et riche, dont les biens se trouvent dans une des province annexées ce qui l'a contraint à solliciter une autorisation de résidence pour surveiller l'adminis-

tration de ces biens appartenant au fils né du premier mariage de sa femme et encore mineur... Voilà ce que m'a appris Richard un jour où je lui parlais de son frère Robert.

—Entretenait-il une correspondance régulière ?

—Non... les deux frères étaient ensemble dans des termes très froids...il y avait entre eux incompatibilité de vues et de caractères.

—Ne pensez-vous pas qu'il sera néanmoins utile de lui faire connaître la mort de Richard Vernière ?

—C'est un devoir que j'accomplirai. Je sais qu'il habite Berlin...j'ignore son adresse exacte, mais à l'ambassade de France où j'adresserai, on le recherchera et on le trouvera facilement.....

Robert n'est point le premier venu.... ingénieur et inventeur comme son frère, il a, paraît-il, beaucoup de talent.

—J'espère pour lui qu'il n'a pas créé d'établissement à Berlin ? dit le procureur de la République.

—Non la fortune de sa femme lui permet l'inaction ; mais, s'il le voulait, il pourrait reprendre et relever la maison de Richard...il possède les connaissances et les aptitudes nécessaires.

Le chef du parquet regarda la pendule.

—Six heures,...fit-il, je vous quitte, il faut que je retourne à Paris. Avez-vous quelques recommandations à m'adresser ?

—Je vous prierai de vouloir bien me faire envoyer un fourgon des pompes funèbres et d'expédier la dépêche que je vais écrire.

—Les deux choses seront faites ce matin...

—Daniel prit une plume et écrivit ces lignes :

" Henri Savanne,
93, boulevard Malesherbes,
" Vient sans retard me rejoindre usine
Vernière, à Saint-Ouen.

" DANIEL SAVANNE "

Il tendit le télégramme au procureur de la République en lui disant :

— Pardonnez-moi d'abuser ainsi de votre obligeance.

— Je serai trop heureux de vous être agréable, répliqua le magistrat en serrant le papier dans son portefeuille... Dès votre retour à Paris, venez me trouver au Palais.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Daniel reconduisit le procureur de la République jusqu'à l'une des voitures qui attendaient dans la rue Hardoin, et dans laquelle il monta pour retourner chez lui.

Au mois de janvier les nuits sont interminables.

Daniel avait encore près de deux heures à attendre avant que le jour naissant lui permit de visiter et d'étudier utilement le théâtre du sinistre et du crime, mais il le contempla de loin.

C'était lugubre.

Les pompes fonctionnaient toujours, les hommes harassés, fourbus, chancelaient sur leurs jambes.

M. Savanne tira de son porte-monnaie un billet de banque et le présentant au chef de la Sûreté lui dit :

— Faites remettre ces cent francs, je vous prie, à l'officier qui dirige le service des pompiers... Il les partagera entre ses hommes... Veuillez aussi m'envoyer votre inspecteur Berthaut.

XLIII

Le chef de la Sûreté prit le cent francs que lui présentait Daniel Savanne et, traversant les décombres encore fumants, se dirigea vers un officier des pompiers.

Daniel était entré dans la loge.

Il se laissa tomber sur un siège, accablé de fatigue et surtout de douleur.

Il pensait à Richard Vernière, à sa fille, et aussi à Robert, le frère de l'industriel.

— Oui.... murmurait-il.... si celui-là voulait, il serait certainement capable de remplacer auprès d'Aline mon malheureux ami.... de faire reconstruire cette usine, de rendre de nouveau son exploitation prospère, enfin d'être le protecteur et le soutien de sa nièce

dont il est désormais l'unique parent. Daniel avait bien entendu parler de quelques folies de jeunesse de Robert, mais il ne les croyait pas bien graves et supposait d'ailleurs qu'avec les années et le mariage Robert était devenu sérieux.

Il ne soupçonnait même pas le degré d'abjection auquel était descendu le frère de Richard.

— Celui-ci... quoique étant son intime ami et lui accordant une confiance absolue, autant par pudeur que par un reste d'affection fraternelle, ne lui avait jamais révélé les crimes commis par Robert.

En lui parlant du mariage de son frère et des motifs qui nécessitaient sa résidence en Allemagne, il s'était bien gardé de mentionner les honteuses actions antérieures.

Il voulait que personne ne pût soupçonner ce passé déshonorant.

L'inspecteur Berthaut et le chef de la sûreté vinrent arracher Daniel à ses réflexions.

— Berthaut, dit M. Savanne à l'inspecteur, nous aurons ici beaucoup de besogne, et comme il ne peut me convenir d'interrompre mes interrogatoires lorsque le jour sera venu et que le chef de service et les ouvriers se présentent à l'usine à l'heure habituelle de la reprise du travail, nous devons prendre nos précautions.....

— Allez chez Madame Aubin et voyez à ce qu'elle pourrait nous servir immédiatement... Vous vous occuperez en même temps de faire manger vos hommes à tour de rôle.... Il faut qu'il s'en trouve toujours un ici dont la surveillance ne se ralentisse pas.

— En attendant le jour, nous irons déjeuner... Aussitôt le jour venu, mettez en campagne vos agents disponibles et ceux du commissariat de Saint-Ouen dans toutes les directions aux alentours de l'usine et qu'on relève les moindres indices.

— On fera pour le mieux, monsieur le juge d'instruction..... répliqua l'inspecteur, et je réponds du sale de mes hommes...

Il sortit, se fit indiquer le restaurant

de Mme Aubin et s'y rendit sans perdre un instant.

Daniel resta seul avec le chef de la Sûreté.

— Je connais votre flair merveilleux... dit-il à ce dernier... je vous ai vu résoudre en quelques heures des problèmes qui semblaient insolubles..... et plus d'une fois je me suis bien trouvé d'avoir eu recours à vos lumières..... Parlez-moi donc à cœur ouvert, je vous en prie. Après avoir entendu les quelques témoignages interrogés par moi, que voyez-vous dans cette affaire ?

— En toute franchise je dois vous répondre, monsieur le juge d'instruction, que jusqu'à ce moment je ne vois que ténèbres..... Je ne puis faire tomber des soupçons sur qui que ce soit, et mon imagination n'arrive même pas à créer un roman vraisemblable..... Tout nous manque..... Rien ne nous indique que les recherches doivent être dirigées d'un côté plutôt que d'un autre... Dieu veuille que Véronique Sollier recouvre la parole, car elle pourra nous donner le fil conducteur..... La déposition du caissier, quoique à coup sûr de moindre importance peut aussi nous être d'un grand secours... Il faut donc attendre pour se former une opinion quelconque—

— C'est aussi mon avis.

— Me permettez-vous de vous adresser une question ?

— Certes !

— Ayant été lié avec M. Vernière, vous pourriez savoir si parmi ses concurrents ou parmi les gens en rapports avec lui il avait des ennemis...

— Des ennemis ! Richard !..... s'écria M. Savanne..... Non ! non ! il n'avait pas d'ennemis, il ne pouvait pas en avoir !..... C'était l'homme juste et loyal par excellence !..... De formes un peu brutales parfois, mais un cœur excellent.

— Les meilleurs sont souvent exposés à la jalousie et à la vengeance.

— Qui donc aurait eu à se venger de Richard ?

— Des industriels furieux de voir la trop grande prospérité de son industrie, prospérité qui, grâce à son ardeur au

travail et à ses talents, grandissait, paraît-il, tous les jours.

— Je sais bien que l'espèce humaine est mauvaise et que le MOI égoïste est le roi du jour, mais il m'est impossible d'admettre qu'une jalousie, ou pour mieux dire une rivalité de ce genre, ait pu faire commettre l'entassement des crimes qui nous amène ici... Je le répète, Richard Vernière avait des rivaux, mais il n'avait pas d'ennemis ! Ce n'est point dans cette voie qu'il nous faut chercher.

La rentrée de l'inspecteur Berthaut coupa court à l'entretien.

Il avait trouvé ouvert l'établissement de Mme Aubin, et la brave hôtesse se multipliait pour faire préparer le déjeuner demandé par le juge d'instruction.

La loge fut fermée à clef et on plaça un agent en faction auprès de la porte.

De là, il voyait la cour tout entière et les décombres entassés à l'endroit où se trouvait debout, si peu d'heures auparavant, l'habitation de l'industriel.

Daniel et le chef de la Sûreté, conduits par Berthaut, se rendirent au restaurant de Mme Aubin.

Les ouvriers, attendant le jour pour se mettre à la disposition du magistrat instructeur, ainsi que cela avait été recommandé, s'y trouvaient déjà en assez grand nombre.

Parmi eux, Magloire et Claude Grivot. L'aube pâle et grise pointait dans un ciel brumeux, lorsque Daniel retourna à l'usine.

Il avait profité de sa présence au restaurant de Mme Aubin pour questionner la brave femme, tout en déjeunant, il tenait à s'assurer que les dépositions de Magloire et de Grivot ne présentaient aucune contradiction, et il acquiesça certitude qu'elles se trouvaient en parfaite concordance.

De tous les côtés arrivaient les ouvriers de Richard Vernière, sachant qu'ils devaient se présenter à l'usine à l'heure habituelle de la reprise des travaux.

Le jour était enfin venu et le juge d'instruction put s'aventurer au milieu des décombres noyées.

C'était un spectacle d'une horreur terrifiante, un pêle-mêle indescriptible, l'image des chaos.

Les machines, dont l'effroyable intensité de la chaleur avait rongé et fondu l'acier, gisaient tordues au milieu de poutres carbonisées dont l'eau avait empêché la complète combustion.

Daniel, guidé par l'inspecteur Berthaut, se rendit à la porte s'ouvrant sur le quai du bassin.

À demi consumée, elle tenait à peine sur ses gonds.

La serrure était prête à tomber, les vis qui la soutenaient, ne mordant plus de bois.

Du quai, il se rendit à la porte des palissades dont Berthaut lui avait apporté la chaîne et le cadenas.

Là, rien d'anormal ne lui apparut... le cadenas, n'ayant point été forcé, avait dû être ouvert avec une double clef.

On regagnait l'endroit où s'élevait, la veille, l'usine en pleine prospérité de Richard Vernière, plein de vie et de santé.

M. Savanne, s'adressant à l'officier des sapeurs-pompiers... un conseiller municipal de Saint-Ouen... qui avait pendant toute la nuit dirigé les manœuvres, lui demanda :

— Le feu ne couvrait plus nulle part ?

— Non, monsieur le juge d'instruction.

— Dans combien de temps pourrions-nous faire procéder au déblaiement ?

— Pas avant demain matin..... Tout est éteint, mais les amas de décombres ne seront refroidis que dans quelques heures.

— On vous a dit qu'un homme avait péri, victime du feu, dans l'écurie où se trouvaient trois chevaux ?...

— On nous l'a dit, monsieur le juge d'instruction, mais nous n'avons pu vérifier le fait — il faut attendre..... — impossible de fouiller immédiatement sous les ruines.

— Qui pourrait se charger des travaux de déblaiement ?

...Moi, si vous voulez..... — C'est ma partie..... Je suis entrepreneur de maçonnerie.

— Pourquoi non ? — Présentez-moi une

évaluation exacte de la dépense à faire, et je vous donnerai une réponse. Il faut d'ailleurs, avant de rien entreprendre, que la Compagnie à laquelle M. Vernière était assuré envoie des inspecteurs qui se rendront compte de l'étendue du sinistre.....

— Parfaitement, monsieur le juge d'instruction.

Daniel Savanne se dirigea vers la loge, à la porte de laquelle une femme en pleurs se lamentait.

C'était Madeleine, la servante de Richard qui, arrivant de Vincennes où elle avait passé près de deux jours chez son fils, venait pour reprendre son service.

Madeleine connaissait M. Savanne comme un des meilleurs amis de son maître, et, en le voyant, son désespoir redoubla.

Le juge d'instruction la fit entrer dans sa loge et lui dit :

— Il faut vous calmer et me répondre, ma brave Madeleine..... — On a tué Richard Vernière, ce qui est un malheur irréparable... on a voulu tuer M. Sollier on a incendié la demeure de votre maître, pour le voler, sans aucun doute... — Nous avons le devoir impérieux de chercher les criminels, de les trouver, et nous devons nous entourer de tous les renseignements qui pourront nous conduire à ce but...

— Mais je ne sais rien, moi, monsieur Savanne !..... — S'écia la fidèle servante dont les larmes ne tarissaient pas.

— Peut-être en savez-vous plus que vous ne pensez..... — Laissez-moi vous questionner.....

— Je ne demande pas mieux, monsieur Savanne...

— Depuis quand êtes-vous absente de l'usine ?...

— Depuis dimanche à quatre heures...

— Monsieur, qui avait eu à déjeuner son caissier et son contremaître principal, me permit de partir chez mon fils jusqu'à mardi matin..... — il devait dîner chez vous dimanche et y passer hier toute la journée.

— Et partant dimanche à quatre heures, avez-vous emporté vos clefs ?

— Non, monsieur, — je les avais laissées,

à Véronique pour faire le service, comme c'était l'habitude quand je m'absentais.

— Quelles étaient ces clefs ?

— Celles de la maison d'habitation du cabinet de monsieur et de l'appartement du premier étage.

Daniel Savanne désigna le tableau noir.

Les clefs que vous avez remises à Véronique sont-elles là ? — demanda-t-il.

Madeleine s'approcha du tableau.

— Oui, monsieur, — répliqua-t-elle en touchant du doigt trois clefs attachées au même clou, — les voilà.

Elle allait les décrocher.

— Laissez-les... — dit Daniel Savanne.

— Il est de plus en plus évident qu'on s'est servi de doubles clefs ou de *rossignols*. — fit observer le chef de la sûreté, le *rossignol* dans des mains expérimentées donne des résultats surprenants. Nous devons avoir affaire à des professionnels...

M. Savanne ne répondit pas.

En ce moment la porte de la loge s'ouvrit et un homme livide, les traits décomposés, les yeux hagards, entra.

C'était Prieur, le caissier de Richard Vernière.

Malgré la profonde altération de son visage, Daniel le reconnut du premier coup d'œil.

— Le patron assassiné !... l'usine incendiée !... Véronique blessée !... — bégaya Prieur que l'émotion étranglait — je viens d'apprendre à l'instant ces affreuses nouvelles !... — Oh ! dites-moi que M. Vernière n'est pas mort ! — Dites-moi qu'on le sauvera !

— Remettez-vous, je vous en prie, monsieur Prieur — dit le juge d'instruction — et faites preuve, comme moi, de force et de courage... — Ce n'est malheureusement que trop vrai... Mon pauvre ami Richard est mort, et Véronique ne survivra peut-être pas à ses blessures.....

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — fit le caissier en se tordant les mains — Mais c'est horrible, tout cela ! c'est monstrueux.

— Je vous attendais avec impatience — reprit Daniel — afin d'obtenir de

vous les renseignements précis dont j'ai le plus grand besoin pour me former une opinion sur les vrais mobiles des crimes accomplis. — Asseyez-vous donc et répondez-moi.....

Le caissier s'éroula sur une chaise en pleurant.

— Questionnez-moi, monsieur... — balbutia-t-il — je vous répondrai de mon mieux.....

— D'abord, à quelle Compagnie M. Vernière était-il assuré ? Nous devons la prévenir du sinistre...

Prieur leva ses deux mains vers le plafond et dit en gémissant ;

— Hélas ! hélas ! — assuré ? — il ne l'était plus.....

Daniel sursauta.

— Mais c'est impossible ! — s'écria-t-il.

— Hélas ! hélas ! — répéta le caissier.

— Quoi, l'immeuble, les ateliers, les machines n'étaient pas assurés ?

— C'est une fatalité, monsieur ! Une fatalité si invraisemblable, que c'est à n'y pas croire ! C'est la ruine complète pour Mlle Aline, la fille de mon cher patron.....

— Expliquez-vous, monsieur Prieur... Je ne vous comprends pas. De quelle fatalité parlez-vous ?.....

— M. Vernière était assuré pour deux cent cinquante mille francs à une Compagnie américaine. Sa police expirait le 31 décembre 1893, dimanche dernier, avant-hier. Ne voulant pas renouveler le contrat avec cette Compagnie, il l'avait prévenue dans les délais voulus et s'était adressé à la "Générale", afin que l'assurance à ce cette Compagnie courût à partir du 1er janvier 1894, afin de ne pas laisser un jour d'intervalle entre l'expiration de l'assurance à l'américaine et à la conclusion de la nouvelle assurance à la "Générale"...

— Eh bien ?

— Eh bien ! monsieur, au dernier moment un inspecteur de la "Générale" souleva des difficultés au sujet des risques des voisins, à cause de la mitoyenneté dangereuse de la fabrique de couleur et vernis... Bref, c'est aujourd'hui seulement qu'on devait porter au patron la police à signer.

—De telle sorte qu'aucune signature n'a été échangée ?

—Aucune...

XLIV

— Quelle fatalité, mais aussi quelle imprudence ! s'écria Daniel.

— Oui, bien grande imprudence, monsieur le juge d'instruction..... répliqua Prieur..... Mais qui pouvait admettre la possibilité d'un incendie au moment où pas un feu n'était allumé, où pas un ouvrier ne travaillait dans l'usine..... il a fallu l'intervention d'une main criminelle pour amener un pareil malheur !
— Je le répète, c'est la ruine !..... On n'a aucun recours contre la Compagnie dont la police expirait le 31 décembre et à qui on avait signifié qu'on ne la renouvellerait point..... On n'en a pas non plus avec la Compagnie nouvelle qui n'est nullement engagée !..... De cette usine si florissante, dont la prospérité allait toujours croissant, il ne reste que des décombres et un terrain dont les constructions qui le couvraient constituaient presque toute la valeur.

Prieur, fiévreux, ajouta :

— Mais la caisse, les livres de comptabilité, a-t-on pu les sauver au moins ?
— On n'a rien pu sauver.

Le caissier se dressa, comme mu par un ressort, et fit un geste de désespoir. Son visage exprimait une stupeur épouvantée.

— Rien !... répéta-t-il d'une voix tellement étranglée qu'elle était à peine distincte.

— Alors le sinistre est encore plus épouvantable et la ruine de la petite fille du patron encore plus complète ! Ainsi le coffre-fort ?

— Est enfoui sous les décombres, répondit Daniel Savanne.

— Quel malheur ! mon Dieu ! quel malheur !

— Contenait-il donc une forte somme.

— Toute la fortune liquide de M. Vernière.

— Toute sa fortune !

— Oui. A l'exception de quelques milliers de francs restés au Crédit Lyonnais

Vingt-cinq on vingt-six mille francs à peine.

— Et la somme renfermée dans la caisse s'élevait à quel chiffre ?

— Au chiffre cinq cent vingt-deux mille cinq cent vingt-sept francs quinze centimes.

— Est-ce bien possible ?

— C'est le chiffre exact, monsieur. Samedi soir, après avoir établi la balance de l'année, je remettais à mon patron les sommes encaissées dans la journée y compris deux cent cinquante mille francs touchés au ministère de la marine.

— Et vous êtes certain que Richard Vernière avait enfermé tout cet argent dans sa caisse ?

— Devant moi, monsieur.

— Quelle heure était-il ?

— Sept heures du soir.

— Mais c'était insensé de garder à l'usine une somme d'une aussi grande importance !

— M. Vernière ne pouvait agir autrement, le dimanche et le lundi étant des jours fériés où le Crédit Lyonnais n'ouvrait point ses guichets..... C'est ce matin que mon cher patron devait aller effectuer son dépôt.

— Il y a dans cet enchaînement de circonstances une fatalité véritable !... murmura le chef de la Sûreté.

Daniel réfléchissait.

Brusquement, après un silence, il demanda :

— Quelqu'un pouvait-il savoir que la caisse de M. Vernière contenait une pareille somme le dimanche 31 décembre et le lundi 1^{er} janvier ?

— Non, monsieur..... répondit Prieur, ...le patron seul, et moi, nous le savions.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Oh ! parfaitement sûr, monsieur... j'étais seul avec M. Vernière, quand je lui ai rendu mes comptes de fin de l'année.

L'honnête caissier oubliait qu'en causant avec Claude Grivot il lui avait parlé d'une encaisse de plus de cinq cent mille francs, et qu'il lui avait remis pour envelopper des pièces de dix francs, un brouillon sur lequel se trouvaient dé-

taillées les recettes et les paiements de la journée.

— Possédiez-vous une double clef de la caisse ? reprit Daniel Savanne.

— Non, monsieur... il n'existait qu'une seule clef, celle du patron... elle faisait partie du trousseau qu'il portait toujours sur lui.

— A-t-on fouillé les vêtements de M. Vernière ? demanda le juge d'instruction à l'inspecteur de la sûreté.

— Je ne puis vous dire, monsieur, répondit Berthaut... ni moi, ni aucun de mes agents nous n'avons été chargés de le faire.

— C'est un oubli très pardonnable en de pareilles circonstances..... Montez à la chambre où repose le corps de Richard Vernière et visitez les vêtements. Apportez-moi tout ce que vous trouverez dans les poches...

L'inspecteur disparut.

Prieur resta muet, écrasé.

M. Savanne et le chef de la Sûreté s'entretenaient à voix basse.

Berthaut revint.

Il apportait un portefeuille et un trousseau de clefs qu'il déposa sur la table devant le juge d'instruction.

Daniel Savanne prit le trousseau et le présentant au caissier le pria de désigner, parmi les clefs, celle du coffre-fort.

— La voilà, monsieur.

Et Prieur désignait du doigt une clef plus petite que toutes les autres.

— Bien... Maintenant, pouvez-vous me dire exactement de quelles monnaies se composait la somme en caisse ?

— Oui, monsieur... chaque soir je faisais en double un bordereau détaillé, et je remettais l'un des deux à M. Vernière.

Prieur tira de sa poche un carnet qu'il ouvrit et continua :

— Voici le bordereau inscrit samedi soir... Lisez, monsieur.

Daniel jeta les yeux sur le bordereau donnant le détail des sommes représentées par des billets de banque de différentes valeurs, par de l'or et des pièces de cent sous.

— Ceci est d'une régularité parfaite...

dit M. Savanne après examen, veuillez signer ce bordereau et me le laisser.

Le caissier détacha la feuille du carnet, la signa et la présenta à Daniel.

— Vous n'aviez pas mis en note les numéros de tous les billets de banque ? reprit ce dernier.

— Non, monsieur..... Ce travail, très long à faire pour de pareilles sommes semblait inutile à M. Vernière.

— Alors en supposant que la caisse n'ait point été forcée et que le chauffage à blanc ait réduit en cendres le billet, ce qui est certain, nous devons trouver soit en monnaie soit en lingots, l'équivalent d'une somme de dix-huit mille et quelque cent francs ?...

— Oui monsieur...

— N'y a-t-il pas des coffres-fort incombustibles ?

— Je crois qu'il n'en existe aucun capable de résister dans une pareille fournaise.....

— J'ai la conviction, si le coffre-fort est intact, et il doit l'être, que nous y trouverons uniquement des cendres et des lingots...

— Pourquoi supposez-vous que le coffre doit être intact ?

— Parce qu'il est muni d'un secret déterminant une fermeture intérieure qui le rend inviolable..

— Alors, ne connaissant pas le secret pour le forcer, j'aurais fallu l'éventrer ?.....

— On n'aurait pu en venir à bout qu'avec une cartouche de dynamite...

— Ou en le sciant..... fit observer le chef de la Sûreté..... Nous recherchons en ce moment à Paris une bande qui procède ainsi avec une habileté surprenante.

— Cette bande est peut-être venue travailler ici... dit M. Savanne ; puis il demanda : Savez-vous de chez quel constructeur en renom sortait ce coffre-fort ?

— Il a été construit ici même, monsieur, dans les ateliers de M. Vernière, répondit le caissier.

Les magistrats tressaillèrent.

Le même pensée venait, en même temps de leur traverser l'esprit.

Le coffre-fort sortant des ateliers de l'usine, un des ouvriers ayant collaboré à son exécution n'en avait-il pas surpris le secret, et ne se serait-il point servi de cette connaissance pour voler ?

— Richard Vernière était un inventeur distingué et un mécanicien de premier ordre..... dit M. Savanne. Est-ce sur ses plans que le coffre-fort a été exécuté ?

— Je le crois, monsieur, répliqua Prieur.

— Mais sans l'affirmer... Claude Grivot le contremaître serait mieux à même que moi de vous renseigner sur ce point...

— Claude Grivot ? répéta Daniel.

— C'est lui que M. Vernière avait chargé de l'exécution du travail

Daniel et le chef de la sûreté échangèrent un regard, puis le premier dit à Berthaut :

— Allez chercher Claude Grivot, en quelque endroit qu'il se trouve, et amenez-le-moi...

Berthaut sortit aussitôt pour aller exécuter l'ordre du juge d'instruction

Le docteur-magnétiseur O'Brien avait remis au mardi matin sa visite à son chef direct, afin de lui donner connaissance du rapport de l'agent Schultz qui pendant trois jours avait surveillé l'entrée de l'usine de Saint-Ouen, tandis que son compère Blucker exerçait une surveillance pareille, avec un collègue, aux abords du ministère de la guerre et de celui de la marine.

C'était le matin, avant dix heures, que le baron Guillaume Schwartz recevait les renseignements des espions à la solde de la Prusse.

Cet important et actif personnage se levait de bonne heure et son premier travail était de prendre connaissance des journaux du matin, soulignant au crayon bleu sur chaque feuille les faits pouvant intéresser son gouvernement toujours en éveil au sujet de ce qui se rapportait à notre armée et à notre flotte.

Il venait de déplier le "Petit Journal."

En tête de l'une des colonnes de la première page, un entrefilet attira son attention, sous cette rubrique :

**"Grand incendie et assassinat
à Saint-Ouen"**

Le nom de Saint-Ouen, où il savait que par son ordre une surveillance était exercée, lui fit lire les lignes suivantes :

"A la dernière heure, nous apprenons que l'importante usine de l'ingénieur "Richard Vernière est en feu. Le grand "industriel aurait été assassiné, nous dit-on. Le vol a été le mobile du crime. A "demain des détails."

Le baron fronça ses épais sourcils et lança un : "Gadferdum" ! guttural.

Laissant là le "Petit Journal" il en prit d'autres et s'empresse de les déplier et de les parcourir pour y chercher la confirmation de la nouvelle que nous venons de reproduire.

Aucun ne put satisfaire sa curiosité.

Tous restaient muets au sujet de l'incendie et de l'assassinat de Saint-Ouen.

Il était impossible, cependant, d'admettre la possibilité d'une fausse nouvelle, personne n'ignorant que les reporters du "Petit Journal" ne se livrent jamais à des informations fantaisistes, démenties le lendemain.

C'était imprimé, donc c'était vrai.

Guillaume Schwartz avait quitté son fauteuil, et tout en machonnant un énorme cigare allait et venait dans son cabinet de travail où il recevait ses subordonnés.

Un singulier soupçon venait de lui traverser l'esprit.

On frappa à la porte.

Entrez... fit-il.

Le valet de chambre se montra et dit en allemand :

— M. le docteur O'Brien est là..... Il demande si monsieur le baron peut le recevoir pour des communications importantes.

— Qu'il vienne..... Je l'attendais... Le valet introduisit immédiatement O'Brien, et la porte se referma.

Le magnétiseur semblait joyeux. Schwartz se réinstalla dans son fauteuil, fit signe au visiteur de s'asseoir et lui demanda :

— Y a-t-il du nouveau ?

— Il y en a.

— Quoi ?

— Schultz a trouvé la piste de Robert Vernière.

— Ah ! c'est de lui qu'il s'agit ?..... fit le baron avec un tressaillement visible.

— Oui. Mais nous savons peu de choses...

— Tantpis !..... Enfin, que savez-vous ?

— C'est hier au soir, vers six heures, que notre agent, dont toutes les recherches jusqu'à ce moment étaient restées sans résultat, a mis la main sur Robert Vernière qui sortait d'un restaurant voisin de la gare du Nord.....

— Schultz ne surveillait donc pas l'usine de Saint-Ouen, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre ?

— L'usine étant fermée et l'ingénieur Richard Vernière absent, Schultz avait cru pouvoir rentrer à Paris sans risque d'encourir un blâme, sa surveillance à Saint-Ouen dans de telles conditions, ne pouvait être d'aucune utilité.

— Ensuite ?

— En voyant passer devant lui Robert Vernière, notre homme le reconnut du premier coup d'œil, et comme c'était son devoir, se mit à le filer.....

— Où ce filage le conduisit-il ?

— A la gare du Nord.

— Où sans doute il prenait le train pour aller à Saint-Ouen où Schultz aurait dû rester.

O'Brien eut aux lèvres un léger sourire.

— Monsieur le baron me permettra de lui dire qu'il fait erreur, répliqua-t-il.

Robert Vernière, porteur d'une sacoche de voyage et d'une valise, n'allait nullement à Saint-Ouen.

— Et où allait-il donc ?..... le savez-vous ?

— Si je ne le savais pas, Schultz, qui ne le perdait point de vue, mériterait d'être casé aux gages comme incapable et par conséquent inutile..... Notre homme l'a suivi jusqu'au guichet où on délivrait les billets et l'entendu demander un ticket de première classe pour Berlin.

— Pour Berlin !... répéta Guillaume Schwartz. Robert Vernière a pris hier soir un billet pour Berlin !

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— L'agent Schultz ne vous a pas trompé ?

— Dans quel but l'aurait-il fait ?

— Et il est certain qu'après avoir pris son billet, Robert Vernière est monté dans le train partant pour l'Allemagne ?

— Certain, oui..... Robert muni de son ticket, est allé aux bagages où il a fait enregistrer ses valises..... et s'est rendu dans la salle d'attente dont les portes s'ouvraient pour le départ.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, Schultz est venu comme c'était son devoir, me rendre compte de ce qui venait de se passer.

XLV

Le grand chef du bureau des renseignements de l'ambassade de l'Allemagne prit sur la table le numéro du *Paris Journal* où se trouvaient les quelques lignes concernant les événements accomplis à Saint-Ouen, au cours de la soirée et de la nuit précédentes, et mettant sous les yeux d'O'Brien l'article qu'il lui désignait du doigt lui dit :

— Lisez cela.

Le docteur obéit.

— Quelle catastrophe !.... s'écria-t-il après avoir pris connaissance de l'article.

— Cela vous frappe, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, mais je ne vois pas quelle connexion peut exister entre cette

nouvelle et le départ de Robert Vernière.

Le baron eut un ricanement tout à la fois sinistre et comique, le ricanement de Méphisto dans le Petit Faust.

— Ah ! vous ne voyez pas cela..... fit-il ensuite..... mon cher docteur, vous qui passez pour un fin renard, pour un rusé compère, il y a des circonstances où vous vous laissez jouer dessous jambe en l'y voyant que du feu !

— Monsieur le baron..... s'écria O'Brien avec beaucoup de dignité.....

— Il me semble que vous allez un peu loin !

— Non ! cent fois non !..... je ne vais pas trop loin..... l'agent Schultz est tout simplement un idiot !..... S'il avait eu un peu d'intelligence il serait entré dans la salle d'attente avec Robert Vernière, au lieu de venir vous apporter son rapport ; l'aurait suivi jusqu'au wagon, l'y aurait vu monter et n'aurait quitté le quai d'embarquement qu'après le départ du train ?

O'Brien ne comprenait pas encore la pensée de son chef.

Celui-ci poursuivit en désignant de nouveau l'article.

— Vous avez bien lu n'est-ce pas ?

— Oui.

— Le grand industriel Richard Vernière a été..... paraît-il, assassiné et son usine incendiée..... Le vol aurait le mobile du double crime.

— Eh !

— Vous avez lu cela, et vous continuez à ne pas comprendre !

— Je l'avoue.

— Cela me paraît, à moi, clair comme le jour.... Robert Vernière a simulé un départ et n'est point parti..... Il est l'auteur de l'incendie, du vol et de l'assassinat de Saint-Ouen.

— Simples suppositions, ne reposant sur aucunes preuves.

— Les preuves !... Elles abondent !... Et d'abord son voyage à Paris sous un faux nom..... que venait-il faire !..... lui, complètement ruiné, ne recevant plus rien de nous, et ne pouvant plus rien tirer de sa femme..... il venait demander à son frère de l'argent qui lui

manquait à Berlin... lui vendre ce qu'il a surpris des secrets de notre artillerie de terre et de mer... Richard Vernière, homme d'honneur et de conscience inflexible, a refusé de traiter avec lui et l'a traité comme il méritait de l'être... La déception, la colère, la cupidité ont poussé Robert au fratricide..... Il a tué pour voler, il a incendié pour anéantir les traces de son passage.... Nous connaissons l'homme... il est capable de tout.

— Cela, je le crois comme vous... Mais néanmoins j'hésite à accepter vos conclusions jusqu'au bout... Robert, si gredin qu'il soit, n'a pas le tempérament nécessaire, n'est pas d'une trempe assez vigoureuse pour commettre de tels crimes !

— Chez lui la soif de l'or a remplacé le tempérament..... Un accès de fièvre nerveuse causée par la rage lui a donné la force d'agir. Dieu veuille que mes suppositions soient justes !

— Quel bénéfice pourriez-vous en tirer demanda le magnétiseur.

Le baron Schwartz lui lança un regard glacial et répondit :

— Je n'aime pas qu'on m'interroge.

O'Brien baissa la tête.

Schwartz reprit :

— Il faut que nous sachions les moindres détails de ce qui s'est passé à Saint-Ouen, comment l'assassinat a été commis, et le chiffre de la somme volée par l'assassin.

— Mettez en campagne dès aujourd'hui vos agents les plus actifs et les plus intelligents, et souvenez-vous, mon cher docteur, que je ne me contenterai pas des informations recueillies et publiées par les journaux.

O'Brien salua jusqu'à terre et quitta son chef en se disant :

— Les raisonnements du baron sont spécieux, j'en conviens, mais je persiste à croire qu'en ce moment il se fourvoie. Et pourquoi fait-il avec moi le mystérieux !... Robert Vernière pourrait-il être utile aux intérêts de l'Allemagne ?

— Et il rentre chez lui afin de transmettre à ses agents les ordres qu'il venait de recevoir.

—Non, monsieur. J'aurais mis le plus malin au défi de le découvrir... Pour ouvrir la caisse il fallait de toute nécessité la connaître.....

—Qui la connaissait

—M. Vernière et moi seulement.

—Mais, ce secret, les ouvriers qui avaient travaillé sous vos ordres à la construction du coffre-fort ne pouvaient-ils l'avoir surpris ?

—Non, monsieur... je ne voulais mettre personne dans la confiance de mon invention, et j'ai travaillé seul au système de fermeture qui rendait la caisse inviolable.

—Seul ?

—Oui, monsieur.

—Et quoi consistait le mécanisme de cette fermeture ?

—En un déclanchement de deux petites roues qui, lorsqu'on déplaçait à l'extérieur une rondelle mobile, faisaient mouvoir à l'intérieur deux verrous venant s'appuyer sur le cadre d'acier dans lequel la porte était encastrée.

—Et cette rondelle se trouvait ?

—Au-dessus de la porte, du côté droit... C'était un minuscule ornement perdu dans une des rosaces de cuivre ciselé placées à chaque angle du coffre-fort et constituant sa décoration.

—En poussant cette rondelle, la porte s'ouvrait ?

—Nullement, monsieur le juge d'instruction. Elle ne mettait en mouvement que les verrous intérieurs, mais il fallait, pour que la porte s'ouvrit, qu'on eût préalablement fait jouer la serrure.

—Combien aviez-vous fabriqué de clefs pour ce coffre-fort.

—Une seule.

—Alors, vous affirmez, qu'à moins de posséder cette clef et de connaître le secret, on aurait vainement tenté d'ouvrir la caisse ?

—Je l'affirme...

—On n'a donc pu voler M. Vernière...

—On l'a pu si on s'est servi d'un truc que des voleurs américains très habiles ont mis en œuvre avec succès à New-York quand je m'y trouvais.

—Quel est ce truc, pour me servir de l'expression employée par vous.

—Une soie d'acier pur, simple, bien trempée, introduite dans l'interstice qui, malgré le travail consciencieux de l'ajusteur, existe toujours entre la porte et son cadre, peut scier rapidement les verrous de sûreté et le pêne de la serrure.

—Pourriez-vous reconnaître si on s'est servi de ce moyen.

—Sans doute, à moins que la violence du feu n'ait rongé et corrodé le métal si complètement que les pièces dont je parle ne puissent plus porter aucunement, même pour un homme du métier.

—Si la caisse n'a point été forcée, de vrons-nous la trouver fermée lorsqu'on la retirera des décombres ?

—Je ne l'affirmerai pas... Sous la terrible action du feu, les ressorts auront pu jouer et faire mouvoir les verrous...

—Soit, mais la porte, la serrure ?

Le fer et l'acier ont deux propriétés distinctes : Sous l'action de la chaleur, ils se dilatent ; sous l'action du refroidissement après une grande chaleur ils éprouvent un resserrement qui aurait pu faire sortir le pêne de la gâche.

—Cela pourrait-il se reconnaître ?

—Oui, en admettant toujours que les ravages de l'incendie permettent l'examen.

—Le coffre-fort était-il incombustible.

—Il n'en existe point qui puissent résister à l'action d'une pareille fournaise.

—Si l'on n'a pas volé, nous y retrouverons toujours des lingots d'or et d'argent formés par des métaux fondus..... Connaissiez-vous le chiffre des valeurs que renfermait la caisse ?

—J'ignore, monsieur, si les valeurs du patron étaient renfermées dans la caisse, mais je connais à peu près le chiffre des rentrées de fin d'année qui constituaient, je crois, la plus forte partie de la fortune de M. Vernière.

Les magistrats tremblèrent.

Prieur intervint.

—Grivot... dit-il, y ne vous trompez, le patron seul connaissait le chiffre.

—Pardonnez-moi, monsieur Prieur

répliqua le contremaitre..... je le savais.

— Comment ?

— C'est vous-même qui me l'avez appris.

— Moi !

— Oh ! parfaitement vous !..... Samedi soir lorsque vous m'avez remis des fonds pour ma feuille de paie, vous sembleriez joyeux... Je vous en demandai la raison... Vous me répondîtes alors ce ceci ou l'équivalent : " Je le crois bien, que je suis joyeux ! Il y a de quoi ! Nous avons comme fin d'année, une encaisse de plus de cinq cent mille francs.

— C'est ma foi vrai ! murmura Pri-

eur.

— Maintenant, je me le rappelle.

Les réponses de Claude au juge d'instruction, si nettes, si catégoriques, et si loyales en apparence, venaient de le sauver.

Les vagues soupçons qui planaient sur lui dans l'esprit de Daniel Savanne et le chef de la Sûreté s'évanouissaient.

— Si cet homme était coupable ou complice pensaient les deux magistrats, il eût tergiversé dans ses réponses et cherché des faux-fuyants, il n'eût pas été aussi net, aussi clair, il n'eût pas déclaré surtout qu'il savait qu'une somme énorme se trouvait dans la caisse de son patron.

Désormais, ils ne doutaient plus.

— Claude, lui dit Daniel Savanne— lorsqu'on aura opéré le déblaiement, nous examinerons ensemble le coffre-fort dont vous êtes l'inventeur.....

Claude Grivot se retira.

Le manchot venait d'apparaître avec la petite Marthe dans l'encadrement de la porte.

— Venez, Magloire, fit le juge d'instruction, venez aussi, mon enfant, ajouta-t-il en s'adressant à la fille de la pauvre Germaine.

Le joueur d'orgue s'avance, en poussant doucement devant lui Marthe intimidée.

Daniel prit la main de l'enfant.

Marthe leva sur lui ses grands yeux pleins de détonnement et en le regardant prise d'une émotion soudaine.

Savanne sentit sa petite main trembler dans les siennes.

— Il ne faut pas avoir peur, ma mignonne... dit-il en l'attirant à lui.

— Je n'ai pas peur, monsieur... répliqua Marthe.

— Alors pourquoi tremblez-vous ainsi ?

— Je ne sais pas si je tremble, mais je sais bien que je n'ai pas peur...

— Vos yeux démentent vos paroles..

— Mais non, monsieur..... Je vous regarde.....

Et pourquoi me regardez-vous si fixement ?

— Parce que je trouve que vous ressemblez à quelqu'un... Oh ! beaucoup... beaucoup.....

— A qui donc ?

— A quelqu'un que j'ai vu samedi soir chez M. Vernière.

Marthe pensait à son père à qui Daniel Savanne ressemblait en effet d'une façon surprenante.

— Un monsieur ? demanda le juge d'instruction.....

— Oui.

— Et il me ressemblait ?

— Tout à fait.

Comment s'appelait-il ?

— Gabriel.

— Gabriel ? répéta M. Savanne avec stupeur.

— Oui, Monsieur....

— Mais, Gabriel quoi ?

— Je ne sais pas, Monsieur.....

XLVI

Gabriel, c'était le prénom du frère du juge d'instruction ; mais celui-ci ne pouvait penser qu'il s'agissait en effet du capitaine de vaisseau.

Pour lui, nous le savons, le capitaine de vaisseau n'était arrivé à Paris que le dimanche matin. Donc il ne pouvait s'être trouvé le samedi soir à l'usine de Saint-Ouen.

— Il n'y a là qu'une similitude de nom pensa Daniel après réflexion et, quant à la ressemblance, elle ne doit exister que dans l'imagination de l'enfant...

Alors il interrogea Marthe pour savoir

si dans la nuit terrible de la veille, elle avait vu ou entendu quelque chose qui pût guider la justice dans ses recherches.

La petite fille répondit d'une façon très précise

— A demi réveillée, elle avait entendu un coup de feu.

Descendant aussitôt de son lit, prise d'épouvante, et ne voyant pas sa grand-mère, elle s'était élançée vers la fenêtre.

Les flammes dévorant l'usine l'avaient fait reculer atterrée ; et elle avait, de toutes ses forces, appelé au secours.

Du reste, elle n'avait vu personne.

Dans ce récit rien ne pouvait fournir un indice.

Magloire emmena Marthe, et M. Savanne poursuivit son enquête en interrogeant le gardien chargé de surveiller la porte de l'enclos s'ouvrant sur l'extrémité de la rue Hardoin.

Le brave homme n'avait rien à déclarer, sinon qu'ayant fermé la porte le samedi soir, il s'était conformé à la règle établie en apportant la clef à la gardienne.

On marchait en pleines ténèbres.

— Mme Sollier pourra seule nous guider..... répéta Daniel qui se leva, et suivi du chef de la Sûreté, alla dans la cour où Claude se tenait sans cesse aux écoutes.

— Monsieur Grivot..... lui dit-il..... rassemblez ici tout le personnel de l'usine..... J'ai à parler à ces braves gens.

Quelques instants après, le juge d'instruction était entouré par tous les ouvriers et leur faisait ce petit discours :

Une grande catastrophe vient de vous atteindre, mes amis..... L'incendie a détruit l'usine et le patron que vous aimez tous est mort assassiné !..... La justice le vengera.... Il vous faut chercher du travail dans d'autres ateliers..... Mlle Vernière, complètement ruinée, ne peut rien pour vous, mais j'étais l'ami de son père et, en mémoire de lui, je vous ferai distribuer demain, par Frieur et par Grivot, une indemnité de huit jours.

Au nom de tous mes camarades, je

vous remercie, monsieur !..... s'écria le vieux Simon..... Vous êtes un vrai homme !

Et les ouvriers se dispersèrent.

Daniel reprit en s'adressant au caissier et au contremaître restés près de lui :

— Quant à vous, messieurs, je vous prierai de vous tenir à ma disposition pendant quelques jours encore. Vous toucherez un mois de vos appointements

— Oh ! quant à ça, non, pas un sou ! répliqua vivement Grivot. Le patron a été trop généreux avec moi pour que je ne vous donne pas en souvenir de lui tout le temps que vous voudrez...

— Je dirai comme Grivot, monsieur, fit le caissier à son tour, pas un sou, et tout à votre service.

Daniel Savanne leur serra la main à tous les deux, très ému, en murmurant :

— Au nom du mort, je vous remercie !.....

Ensuite, il jeta un regard autour de lui.

Il pensait à son neveu Henri, à qui il avait télégraphié de venir, et il se demandait :

— Pourquoi ne vient-il pas ?

Au moment précis où il se posait cette question avec un commencement d'inquiétude, le jeune homme arrivait le visage pâle, les traits décomposés, et devant l'amoncellement de ruines qui s'offrait à ses yeux, demeura comme frappé de stupeur.

Daniel fit quelques pas à sa rencontre.

— Mon Dieu, que s'est-il donc passé ? balbutia Henri Savanne d'une voix à peine distincte.

— L'incendie.....

— Oui, je vois, mais ce n'est pas pour cela, mon oncle, que vous êtes venu ici cette nuit ?...

Notre ami Richard... commença Daniel.

Il ne put achever.

Les sanglots l'étouffaient.

Eh bien ! eh bien ! notre ami Richard demanda le jeune homme—blessé peut-être.

Ah ! s'il n'était que blessé, on garderait l'espoir.

Mort !

Oui.

Mort dans les flammes ?

Non ! assassiné !

Assassiné ! répéta le fils de Gabriel Savanne en chancelant.... Oh ! mon Dieu !.....mon Dieu !..... Pauvre Aline.

Il semblait au moment de défaillir.

Le juge d'instruction le soutint, et l'entraînant vers le pavillon de Mme Sollier où ils entrèrent ensemble, lui fit gravir l'escalier conduisant à la chambre mortuaire et l'amena jusqu'au lit sur lequel Richard Vernière, le visage calme, dormait son dernier sommeil.

En face du cadavre de cet homme, la veille au soir plein de vie et de santé et auquel il avait serré pour la dernière fois la main, place de la Madeleine, en le quittant, Henri restait muet, atterré.

— Mort assassiné !..... bégaya-t-il. Et des torrents de larmes ruisselèrent sur ses joues.

Après cette crise de violente émotion, le jeune homme parvint à se ressaisir.

Il se laissa tomber à genoux près du chevet du lit et, prenant une des mains glacées du cadavre, il appuya ses lèvres sur cette main.

— Assassiné !..... balbutia-t-il ensuite.

— Vous si bon, vous que tous aimaient !

Vous dont il me semblait parfois être le fils, et que j'aurais été si heureux de nommer mon père !

Ces derniers mots firent tressaillir Daniel Savanne.

— Que viens-tu de dire, mon enfant ? demanda-t-il en aidant le jeune homme à se relever.

— La vérité, répondit Henri avec une douleur poignante. Mon rêve était de devenir le fils de l'honnête homme qui est mort, et il ne peut plus me donner sa fille !

— Tu aimes donc Aline ?

— De tout mon cœur, de toutes mes forces, et depuis longtemps !....

— Le deuil qui la frappe est immense, mais il ne vient point détruire tes rêves d'avenir.....

— Aline, qui aime son père à l'adoration, pourra-t-elle supporter un pareil coup ?

Ne mourra-t-elle pas en apprenant sa mort ?

N'aurons-nous pas deux deuils à porter au lieu d'un ?

— Allons, mon enfant, sois calme et n'envisage point l'avenir, déjà bien noir, sous des couleurs plus sombres encore. Aline aime son père de l'affection la plus tendre, la plus profonde, la mieux méritée, et la nouvelle de sa mort peut causer, il est vrai, de grands ravages dans son organisation délicate.... Mais nous sommes là pour panser les blessures de sa pauvre âme endolorie et de son cœur brisé... Nous sommes là pour veiller sur elle, pour l'entourer de nos soins, pour lui prodiguer nos consolations, pour lui donner le courage de supporter une perte irréparable ! Tu aimes Aline. Tant mieux, cher enfant... C'est une créature exquise, un ange de candeur et de bonté..... J'approuve ton choix, comme ton père l'approuvera lui-même..... Ton amour, qu'elle doit deviner et qu'elle partage sans doute, peut-être à son insu, nous sera d'un grand secours pour calmer son désespoir et la rattacher à la vie..... Je n'en frissonne pas moins quand je pense au coup qu'il va falloir lui porter.

— Qui te chargera de lui dire la vérité ? la vérité tout entière.

— Toi, mon enfant.

— Moi !..... s'écria Henri avec un mouvement d'effroi, vous voulez que je sois le messager de l'Éternel nouveau.

— Il le faut. Il le faut, justement parce que tu l'aimes ! Tu te concerteras avec Mathilde et tous les deux, avec les délicatesses, avec les ménagements que vous trouverez dans votre affection pour elle, vous lui ferez connaître son malheur. Moi, je ne me sens point le courage de me charger d'une si pénible tâche.

— Eh bien soit ! fit Henri avec effort, la tâche devant laquelle vous reculez,

je l'accepte. Mais le vengerez-vous au moins, celui qui fut le meilleur de nos amis et l'aisait pour ainsi dire partie de notre famille ? le vengerez-vous ? ajouta le jeune homme en désignant le cadavre de Richard Vernière.

— Pour le venger j'emploierai tout ce qu'il y a en moi d'énergie ! Pour le venger, je donnerais, s'il le fallait, ma fortune.

— Connaissez-vous l'assassin ?

— Non.

— Êtes-vous au moins sur une piste ?

— Je suis encore en pleines ténèbres, mais je compte sur Véronique Sollier pour m'apporter la lumière quand elle pourra parler.

— Pourquoi ne parle-t-elle pas tout de suite ?

— Frappée par les assassins, comme Richard Vernière !

— Dangereusement ?

— Il y a tout lieu de le craindre.

— Elle aussi ! Ah ! la pauvre femme ! Mais la petite fille, l'enfant de cette malheureuse Germaine, si cruellement trompée que va-t-elle devenir ?

— Un brave homme, un joueur d'orgue nommé Magloire, en prendra soin pendant le séjour de Véronique Sollier à l'hospice Saint-Louis.

— Toujours là pour faire une bonne action, ce brave Magloire ! Et c'est sur Véronique que vous comptez, m'avez-vous dit, mon oncle, pour que la lumière se fasse, pour que vous puissiez atteindre les criminels.

Oui, si elle vit.

— Elle vivra ! Dieu est juste ! Il ne permettra point que notre ami ne soit pas vengé. Quel a été vraisemblablement, le mobile du crime ?

— Le vol, c'est certain ! Que ce vol ait été accompli, ou que le feu ait anéanti les valeurs dans la caisse, l'incendie ayant détruit l'usine, Aline est ruinée.

Les assurances payeront.

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Parce que Richard, changeant de compagnie, devait aujourd'hui signer les polices. Or, les polices n'étant point signées, la Compagnie ne doit rien.

Pauvre Aline ! murmura le jeune

homme en cachant son visage dans ses mains.

Puis au bout d'un instant, relevant la tête :

Heureusement je serai là, moi, et je lui éviterai la misère ! ajouta-t-il avec une énergie qui témoignait de son amour. Son père ne me refusera pas une dot pour l'offrir à la fille de son meilleur ami !

Le bruit d'une voiture entrant dans la cour de l'usine incendiée se fit entendre.

L'oncle et le neveu s'approchèrent de la fenêtre.

Un fourgon de pompes funèbres, dit Henri Savanne. On vient enlever le corps de M. Vernière.

Où va-t-on le conduire ?

A la Morgue.

Comment à la Morgue ! s'écria le jeune homme avec un geste d'effroi.

Dans les circonstances particulières où nous nous trouvons, l'autopsie est indispensable.

Deux employés des pompes funèbres entrèrent, portant un cercueil qu'ils déposèrent sur le plancher de la chambre.

L'inspecteur Berthaut les accompagnait.

Il interrogea du regard le juge d'instruction.

Faites ! répondit celui-ci.

Les employés placèrent le cadavre dans le cercueil qu'ils refermèrent, et descendirent avec leur lugubre fardeau.

Le fourgon partit.

Monsieur le chef de la Sûreté, dit Daniel Savanne quand le roulement de la voiture funèbre eut cessé de se faire entendre. Télégraphiez, je vous prie, pour qu'on vous envoie de la Préfecture de nouveaux agents afin que ceux qui ont passé la nuit ici puissent aller prendre un repos dont ils ont grand besoin et dont vous devez avoir grand besoin vous-même. Que la surveillance ne se ralentisse pas autour des décombres qui couvrent le coffre-fort, et qu'aucun étranger ne franchisse le seuil du pavillon resté debout.

Après avoir donné ses ordres, M. Sa-

vanne monta en voiture avec son neveu pour se rendre au Palais où le procureur de la République devait l'attendre.

XLVII

Mathilde Savanne, la fille de Daniel, avait dix-huit ans révolus.

Elle était de quelques mois plus âgée qu'Aline Vernière, l'unique enfant du malheureux Richard.

Toutes deux avaient été élevées dans un convent situé à Saint-Maur-des-Fossés, et dirigé par les sœurs du Saint-Sacrement.

Elles en étaient sorties à seize ans, pourvues d'une instruction solide, qu'il ne s'agissait plus que de compléter dans leurs familles.

Richard Vernière, veuf et complètement absorbé par la direction de ses vastes entreprises, comprit l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de s'occuper d'Aline et de faire de la jeune fille une femme accomplie.

Il demanda donc à son meilleur ami Daniel de le suppléer en cette occurrence et de prendre Aline chez lui où elle vivrait auprès de Mathilde et partagerait avec elle les leçons des professeurs chargés de compléter son éducation par l'étude des arts d'agrément.

Daniel aimait la fille de Richard.

Il accepta la tutelle morale que lui offrait son ami.

Ce fut un jour de grande joie pour les jeunes filles que celui où elles apprirent qu'elles ne se quitteraient pas, que comme au pensionnat elles auraient les mêmes maîtres, les mêmes distractions, et qu'elles pourraient échanger leurs pensées comme elles l'avaient fait depuis leur enfance.

—Jamais amitié ne fut plus vive, jamais confiance ne fut plus absolue que celle de ces deux jeunes âmes, de ces deux jeunes cœurs, si semblables dans leur candeur et dans leurs aspirations vers le bien.

Daniel et Richard étaient heureux de voir le lien qui les unissait se resserrer encore par la mutuelle affection de ces deux filles qu'ils adoraient.

Mathilde était vive, enjouée, riieuse et pleine d'abandon.

Aline avait une nature plus calme.

Chez toutes les deux les qualités du cœur et de l'âme étaient identiques.

Henri Savanne vivait auprès d'elles.

Quoiqu'ayant une chambre au dehors rue de Charenton, tout près de l'hospice des Quinze-Vingts, où son service l'appelait chaque jour, il possédait un petit appartement dans la maison qu'habitait son oncle chez qui il prenait régulièrement ses repas.

C'est Daniel Savanne, nos lecteurs le savent, qui l'avait guidé avec un soin et une tendresse vraiment paternels depuis la mort de sa mère.

Il aimait profondément son oncle et sa cousine.

Pour Aline, il éprouvait plus que de l'amitié.

Nous avons entendu le secret de son amour s'échapper de son cœur devant la couche funèbre sur laquelle reposait le corps de Richard assassiné.

Comment n'eût-il pas aimé cette enfant si belle, si bonne, si parfaite, unissant au charme le plus irrésistible toutes les qualités morales ?

Dans le premier moment, la mort de M. Vernière lui avait semblé un obstacle à la réalisation de son rêve. Quelques mots de Daniel Savanne avaient suffi pour le rassurer complètement.

C'était vrai ! Plus Aline devenait pauvre et malheureuse, plus il devait l'aimer, calmer ses souffrances en les partageant, et faire d'elle la compagne de sa vie.

Mais la tâche que venait de lui imposer son oncle l'effrayait.

Il allait briser le cœur de celle qui était tout pour lui.

Cette pensée lui donnait le frisson.

Cependant, si pénible que fût cette tâche, il l'avait acceptée, et il fallait qu'il l'accomplît le plus promptement possible.

—Tu te concerteras avec ta cousine lui dit Daniel Savanne.

Mathilde, quoique d'une nature vive

et d'un caractère gai, savait être sérieuse au besoin, et la maturité de son esprit était grande pour son âge.

Elle comprenait mieux qu'Aline les exigences de la vie, ses vicissitudes et ses douleurs, et s'était formée au contact de son père et de son cousin qui traitaient souvent en sa présence les plus graves questions.

Aline n'avait point, comme elle, l' intuition des souffrances humaines.

Douée d'une extrême sensibilité, elle se sentait le cœur gros en voyant couler des larmes, elle pleurait elle-même devant un malheur apparent, mais elle ne cherchait point à pénétrer les chagrins, les amertumes qui se dérobaient aux regards, les misères qui volontairement s'enveloppent de mystère et d'ombre et ne sollicitent ni un secours, ni une consolation.

Ceci d'ailleurs ne l'empêchait point d'être capable de tous les sacrifices et de tous les dévouements.

A cette âme vierge et malléable, prête à recevoir toutes les empreintes, il ne fallait qu'un maître, un maître bien aimé, pour développer et mettre en valeur ses qualités natives.

Ce maître, elle l'avait entrevu dans ses rêveries d'enfant. Elle le revoyait plus distinct dans ses rêves de jeune fille.

C'était Henri.

Mais elle gardait son secret pour elle seule, et le cachait même à Mathilde qu'elle appelait sa sœur.

Nous n'affirmerions pas qu'elle se rendit un compte bien exact du sentiment qu'elle éprouvait ; mais il suffisait d'un mot, d'un rien, d'une circonstance imprévue pour l'éclairer et lui faire donner à ce sentiment son véritable nom : amour !

Henri comprenait cela à merveille, mais il se serait reproché de faire jaillir l'étincelle avant d'avoir la certitude que Richard Vernière approuverait la tendresse mutuelle des deux jeunes gens.....approbation qui, du reste, ne lui semblait nullement douteuse.

Mais, maintenant que Richard n'existait plus, c'était par l'amour qu'il comptait essayer de rendre moins écorçante

la nouvelle de la catastrophe faisant d'Aline une orpheline.

En quittant l'usine incendiée, le jeune homme avait accompagné son oncle jusqu'au Palais de Justice et l'avait attendu dans la voiture.

Daniel Savanne, après avoir rendu compte au procureur de la République de ce qui venait de se passer et du peu de progrès faits par l'enquête, était venu rejoindre son neveu et prendre avec lui le chemin du boulevard Malesherbes.

En y arrivant Daniel avait dit :

— Il faut que la pauvre enfant connaisse le plus tôt possible la terrible vérité.....Je rentre dans mon cabinet où j'ai à travailler... C'est là que tu me trouveras quand tu te seras acquitté de la douloureuse... de l'effrayante mission que je te confie.

Avant de se séparer de son oncle, le jeune homme demanda :

— N'allez-vous point faire connaître à mon père par une dépêche la catastrophe dont son ami vient d'être victime.

— Ton père est certainement embarqué à l'heure qu'il est.....répondit Daniel, et ma dépêche ne lui parviendrait pas...il est l'âme sombre, hanté de funestes pressentiments...à quoi bon augmenter sa tristesse en lui prouvant combien ses pressentiments étaient fondés ?

Va prévenir Mathilde, et tous deux, trouvez dans votre cœur le moyen d'émortir le coup que vous allez porter à cette pauvre Aline, et sauvez-la de son désespoir qui, si elle était abandonnée à elle-même, pourrait amener des suites funestes pour sa vie ou pour sa raison.

Sans répondre, la tête basse, Henri quitta son oncle et se dirigea vers l'appartement que Mathilde et Aline occupaient en commun, mais où chacune d'elles avait sa chambre.

Il fit un effort surhumain pour dominer l'émotion qui l'écorçait et frappa à la porte du vestibule qui communiquait avec les deux chambres et un petit salon servant de cabinet d'études.

Ce fut Mathilde qui vint lui ouvrir.

Elle était seule.

— Où est Aline ? lui demanda le jeune homme.

— Elle prend sa leçon d'anglais répondit Mathilde.

— Où ?

— Dans le petit salon.....

— D'ici elle ne peut nous entendre ?

Mathilde regarda son cousin avec étonnement et inquiétude.

— Assurément non, fit-elle. Mais pour quoi me demandes-tu cela ?

Elle lui prit les mains et continua :

— Ton visage porte l'empreinte d'une tristesse profonde... On croirait que tes yeux se détournent des miens... Viens-tu m'annoncer un malheur ?..... Est-il donc arrivé quelque chose à mon père ?

— Ce n'est point de lui qu'il s'agit....

— Ah ! que Dieu soit loué ! tu me rassures !..... Mais alors, qu'y a-t-il ?

— Chère Mathilde, écoute-moi... Je connais ton âme... elle a toutes les délicatesses. Je connais ton cœur... il est capable de tous les dévouements... Je fais appel à ces délicatesses, à ces instincts de dévouement, ils te donneront la force de m'entendre et le courage qu'il nous faut à tous deux pour apprendre à Aline...

Henri ne put continuer.

Sa voix s'éteignait dans son gosier et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Mathilde était devenue soudain très pâle.

— Mon Dieu..... mon Dieu... tu me fais peur ! balbutia-t-elle en se laissant tomber sur un divan où Henri vint s'asseoir à côté d'elle. Quelle terrifiante nouvelle avons-nous donc à apprendre à Aline ?

— Tu ne le sauras que trop tôt... Mais sois calme... sois forte..... Nous allons avoir besoin de tout ton calme et de toute ta force.....

Mathilde se raidit contre l'épouvante grandissante qui l'envahissait en attendant parler son cousin.

— Je serai calme dit-elle d'une voix

mal affirmée. Je t'écouterai sans faiblesse.... Tu sais que j'aime Aline comme si elle était ma sœur..... Quel que soit le coup qui va la frapper j'aurai la force et le courage nécessaires pour l'aider à le supporter... Parle donc, je t'en prie car l'incertitude est un supplice... D'ailleurs, je m'attends à tout... Je prévois les pires malheurs... Son père n'est-ce pas ?... Il a été victime de quelque chose ? Il est blessé ?... Dangereusement peut-être...

— Son père est mort ! répondit soudainement Henri.

Mathilde ne put retenir le cri de douleur et d'effroi qui s'échappa de ses lèvres.

— Mort !..... répéta-t-elle atterrée.

— Pas de gémissements ! pas de plaintes ! fit le jeune homme avec vivacité il ne faut pas qu'Aline puisse t'entendre... Tu m'as promis d'être forte ! Tiens ta parole !..

— Je la tiendrai... Mais pouvais-je être maîtresse d'un premier mouvement ? Pouvais-je ne pas ployer sous ce choc effroyable ? Mort, le père d'Aline ! Mort notre ami !... et comment ?

— Assassiné !..

Un frisson nerveux secoua le corps de Mathilde, la terreur agrandit ses yeux.

Henri continua :

— Et ce n'est pas tout !... l'usine est incendiée... la fortune volée !.... c'est pour Aline non seulement le deuil, mais la ruine !.....

— Le deuil et la ruine !..... répéta d'une voix à peine distincte la jeune fille, qui, malgré sa promesse de se montrer énergique, semblait au moment de perdre connaissance.

Henri lui saisit les mains et les pressa avec force dans les siennes comme pour lutter contre la faiblesse qu'il voyait envahir sa cousine.

— Écoute ton cœur ! lui commanda-t-il si tu te laisses abattre ainsi comment nous aquitterons-nous de la mission dont mon père nous a chargés ? Comment soutiendrons-nous Aline, si nous ne luttons point nous-mêmes ?... Si nous plions sous le choc, comment le suppor-

tera-t-elle ?

Il la tuera !...

—Mathilde se redressa soudain, galvanisée par ces derniers mots.

—C'est vrai !... dit-elle.....il la tuera !..... Elle mourra peut-être de sa mort...

Elle aime son père comme j'aime le mien !

—Il faut qu'elle vive !...C'est à nous de la forcer à vivre ! et d'abord c'est avec des ménagements infinis que nous lui révélerons l'horrible vérité.

La jeune fille secoua la tête.

—Aucune phrase, aucun ménagement ne pourront atténuer le fait, répliqua-t-elle...toutes les précautions oratoires aboutiront fatalement à cette conclusion terrifiante qu'elle est orpheline. La chère enfant, tu le sais bien, porte en elle le germe de la maladie de cœur dont est morte sa mère...À son âge, elle pourrait guérir, assurément, mais le coup qu'elle va recevoir, et la crise qui suivra ce coup, n'aggraveront-ils pas le mal au point de rendre la guérison impossible.

—Alors, je n'ai plus qu'à mourir ! fit Henri avec abattement.

—Mourir ! toi !.....bégaya Mathilde en jetant ses bras autour du cou de son cousin.

—Si Aline mourait, je mourrais, car tout serait fini pour moi dans la vie !

—Tu l'aimes ! s'écria la jeune fille qui venait de comprendre.

—Ah, de toute mon âme !

—Eh bien ! c'est dans ton amour pour elle que nous trouverons le salut, répliqua vivement la fille de Daniel Savanne. Aline ne m'a confié ni ses pensées ni ses rêves de jeune fille, mais je suis femme et, comme femme, j'avais deviné depuis longtemps qu'Aline t'aimait sans le savoir peut-être, car son amour pour toi devait lui paraître aussi naturel que sa tendresse pour son père, et maintenant voici ce que m'inspire mon instinct de femme : Avant d'annoncer à la pauvre enfant la fondroyante nouvelle, je lui apprendrai que tu l'aimes, non pas en ami, non pas en frère, mais en fiancé, et que tu veux qu'elle soit ta femme, Nous pourrons ensuite avouer la vérité,

lui dire que son père est mort, sans craindre de la voir succomber à la douleur. Elle comprendra que son devoir est de vivre avec toi.

A peine Mathilde venait-elle de prononcer ces derniers mots que la porte séparant sa chambre du petit salon qui servait de salle d'études s'ouvrit lentement, et Aline, pâle comme un fantôme, se soutenant à peine, parut sur le seuil.

—Je sais tout, bégaya-t-elle d'une voix brisée, j'étais là, derrière cette porte, j'ai écouté, j'ai entendu, je n'ai plus de père.

Ses jambes défaillantes fléchissaient. Elle allait tomber.

Henri et Mathilde s'élançèrent vers elle.

Ils n'arrivèrent point à temps pour la soutenir.

Elle battit l'air de ses deux bras et s'abattit comme une masse, à leurs pieds, sur le tapis.

XLVIII

En voyant Aline évanouie, Henri perdait complètement la tête.

Ce fut Mathilde qui, cette fois, lui rendit un peu de sang-froid.

—Sois calme et maître de toi, lui dit-elle. Porte-la sur son lit et cours chercher le médecin de la famille.

Henri obéit.

Vingt minutes plus tard, le docteur Arnaud, médecin attitré de la famille Savanne et habitant une maison toute proche, se trouvait au chevet de la jeune fille que Mathilde, aidée de sa femme, avait déshabillée et couchée.

Aline restait toujours évanouie.

Daniel Savanne, prévenu en peu de mots par son neveu, était au courant de ce qui se passait.

Le docteur Arnaud avait demandé les motifs de la crise subie par Aline.

On les lui expliqua.

—Si violente qu'ait été la secousse dit-il après un examen attentif, elle ne me paraît pas avoir causé dans l'organisme de cette chère enfant une révolution pouvant mettre sa vie en péril... L'action des calmants sera très rapide sur

cette nature nerveuse et d'une extrême sensibilité...

Je réponds de Mlle Vernière...

Mathilde et Henri sentirent s'alléger le poids écrasant qui les oppressait.

Daniel Savanne remerciait Dieu d'avoir épargné la fille au moment où le père venait d'être frappé.

Le docteur écrivait une ordonnance qu'il confia aux soins d'Henri et se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain matin de bonne heure.

En somme, il se produisait une accalmie dans une situation si effroyablement douloureuse.

— Elle sait que son père est mort sans que nous ayons eu besoin de lui apprendre... pensait le fils de Gabriel. Elle sait que je l'aime et le médecin répond de sa vie...

C'est à peine si j'aurais osé espérer cela, il y a une heure.

Après le dîner auquel, on doit bien le penser, une tristesse monotone présida, le juge d'instruction se retira dans son cabinet de travail.

Outre ses devoirs de magistrat, la mort de Richard Vernière lui imposait la tâche de prévenir son frère Robert et de lui faire comprendre que sa présence à Paris devenait nécessaire pour sauvegarder dans la mesure du possible les intérêts de sa nièce.

Il écrivit donc une lettre très laconique, ne disant pas un mot des projets que nous avons vu traverser son esprit relativement à la réédification de l'usine de Saint-Ouen, il serait temps de lui parler de ces projets lorsqu'il se trouverait en présence.

A cette lettre il en joignit une autre adressée à l'ambassadeur de France à Berlin.

Celle-ci était pressante.

Le magistrat demandait avec instance à notre représentant dans la capitale de l'Allemagne de faire parvenir, le plus promptement, la lettre destinée à Robert Vernière, dont il ne connaissait point l'adresse, mais qu'il savait habiter Berlin et s'être marié avec la veuve du comte Henriot de Nayles.

Ceci fait, Daniel Savanne se dit que les Français résidant à l'étranger aiment

à se tenir au courant de ce qui se passe dans leur pays et que, si par malchance sa lettre ne parvenait pas au destinataire, Robert Vernière lirait sans doute le récit du crime dans quelque journal venu de Paris et se déciderait à se rendre France.

Il désirait en outre apprendre au public que la justice ne perdait point de temps et que l'instruction de l'affaire de Saint-Ouen marchait à grands pas.

Séance tenante, il rédigea une note explicative détaillée, qu'il adressa à la préfecture de police, avec prière de la communiquer sans retard à toute la presse parisienne.

Ensuite, quoique brisé de fatigue, il se mit à relire les interrogatoires et les pièces de l'enquête qu'il avait emportées en quittant Saint-Ouen, ainsi que les procès-verbaux du commissaire et le docteur Bordet.

A une heure du matin seulement il se coucha.

Quelques heures de sommeil lui suffirent pour retrouver ses forces épuisées par la douloureuse et écrasante journée de la veille.

Debout dès le point du jour, il mit ses papiers dans une serviette de maroquin noir à son chiffre, et envoya chercher une voiture.

Avant de partir, il passa dans la chambre d'Aline auprès de laquelle Mathilde et Henri avaient passé la nuit tout entière.

L'état comateux persistant de la fille de Richard Vernière parut l'inquiéter.

Henri le rassura.

— Cet assoupissement, lui dit-il, est dû à la la potion opiacée prescrite par le docteur Arnaud. Il ne peut qu'être salutaire à le pauvre chère enfant dont il calme les nerfs, atténuant ainsi d'avance la gravité de la crise qui sans aucun doute aura lieu au moment du réveil, lorsque la mémoire affaiblie reprendra toute sa force...

M. Savanne demanda :

— Vas-tu à ton service ce matin ?

— Non, mon oncle... J'ai écrit au mot, hier soir, au médecin en chef, l'avertissant qu'un deuil imprévu m'empêche.

rait absolument de paraître aujourd'hui à la visite.

Je sais que je puis compter sur sa bienveillance.....

Il connaît d'ailleurs mon zèle et mon exactitude habituels, et m'exusera. Je tiens à être ici quand le docteur Arnaud va venir...

— Ne m'attendes point pour déjeuner... reprit le juge d'instruction.

— Vous partez déjà, mon oncle ?

— Il le faut. Je vais d'abord à l'hôpital Saint-Louis pour savoir dans quel état se trouve Véronique Sollier. J'irai en suite au parquet et, de là, après avoir déjeuné sommairement dans un restaurant quelconque, je me rendrai à Saint-Ouen où je dois me trouver à midi....

Daniel embrassa Mathilde, il effleura de ses lèvres le front d'Aline assoupie, serra la main de son neveu et partit.

Lorsqu'il arriva à l'hospice Saint-Louis l'heure de la visite des médecins allait sonner.

Il se présenta au cabinet du directeur se fit reconnaître de lui et demanda des nouvelles de la blessée.

Était-elle vivante ou morte ?

N'ayant pas encore reçu de rapport au sujet des décès survenus pendant la nuit, le directeur ne put lui répondre avant de s'être renseigné auprès du surveillant en chef.

Aucun décès ne s'était produit. Donc Véronique était vivante.

Ce fut une heureuse nouvelle pour le magistrat, puisque dans les ténèbres épaissies autour de l'affaire de Saint-Ouen, Véronique seule était capable de le guider.

— Pourrais-je voir cette pauvre femme ? demanda-t-il au directeur.

Celui-ci répliqua :

— C'est au docteur Sermet, chef du service dans lequel a été placée la blessée de Saint-Ouen qu'il appartient de vous répondre, monsieur le juge d'instruction..... Maître absolu de son service, il décidera s'il peut vous autoriser à communiquer avec la malade.....

— Veuillez donc me mettre en rapport avec le docteur Sermet.....

— L'heure de la visite n'est point encore sonnée... il doit être en ce moment dans la salle d'attente des médecins... Je vais l'envoyer prévenir.....

— Ne le déranges pas.... Faites-moi seulement conduire auprès de lui...

Le directeur se leva et voulut guider lui-même le juge d'instruction jusqu'à la salle où se trouvait en effet le médecin en chef entouré de quelques-uns de ses collègues et les internes de service.

Le docteur Sermet s'avança à la rencontre des nouveaux venus et serra la main du directeur qui lui dit :

— Jo vous présente M. le juge d'instruction Daniel Savanne... Il vient vous demander des renseignements sur la blessée amenée de Saint-Ouen au cours de l'avant-dernière nuit et dans votre service...

Les deux hommes se saluèrent.

— On vient m'apprendre, docteur, que Mme Sollier vivait..... fit le magistrat.

— Et j'espère bien, monsieur, qu'elle vivra longtemps encore... répliqua le médecin.

— La blessure est-elle donc moins grave que ne le supposait le docteur Bordet qui a donné à la pauvre femme les premiers soins ?.....

— La blessure quoique je ne la croie pas mortelle, est extrêmement grave et mon distingué confrère, le docteur Bordet qui est aussi un de mes amis, ne s'est point trompé en l'affirmant... Elle nécessitera une opération toujours dangereuse...

— Laquelle ?

— Celle du trépan... et je compte la pratiquer dès demain...

— M'autoriserez-vous, en ce moment, à interroger la malade ?

— Cela est la chose du monde la plus impossible...

— Je n'aurais à lui adresser qu'une ou deux questions...

— Elle ne vous entendrait pas et, si elle vous entendait, elle ne pourrait vous répondre... Mon devoir, dans l'inté-

rét de la justice autant que dans celui de la malade, est donc de m'opposer à une tentative inutile et dangereuse.

— Je m'incline devant votre décision, docteur, dont je reconnais le bien fondé j'insisterai cependant, non certes pour que vous reveniez sur cette décision, mais pour que vous me permettiez devoir en votre présence, Mme Sollier. Je connais cette excellente et dévouée créature.... Elle était au service de mon meilleur ami, Richard Vernière, frappé à mort par les assassins qui ont voulu la tuer, elle aussi ! Ce n'est pas le magistrat qui vous parle, mais un homme s'intéressant d'une façon toute particulière à Mme Sollier.

— J'accède de grand cœur à votre désir, monsieur Savanne. Vous m'accompagnerez à la visite. C'est par la blessée de Saint-Ouen que nous commencerons.

Et vous voudrez bien me donner quelques renseignements de vive voix en attendant le rapport que je vous prierai de faire remettre à mon cabinet sur l'état de la malade et sur les particularités de la blessure qui vont vous forcer à tenter la dangereuse opération du trépan.

Aussitôt l'opération faite, je vous adresserai ce rapport.

En ce moment le son d'une cloche se fit entendre.

La visite, messieurs, dit le médecin en chef en s'adressant aux internes, puis il ajouta : Monsieur le juge d'instruction, veuillez nous accompagner.

Et le docteur Sermet, revêtu d'un grand tablier de toile à bavette, d'une blancheur éclatante, tranchant sur sa redingote noire que tachait de rouge, à la boutonnière, la rosette de la Légion d'honneur, prit, avec Daniel Savanne, la tête du petit cortège.

En vue de l'opération à faire, reprit le chirurgien parlant au magistrat, j'ai fait placer la blessée dans une chambre où elle se trouve seule. C'était d'ailleurs indispensable..... Il importe qu'elle ne perçoive aucun bruit, et la vive lumière de nos salles lui serait funeste. Dans ces chambres d'isolement fort bien aménagées, les malades jouissent d'un

complet repos que rien ne vient troubler.

Avez-vous pu déterminer, en voyant la blessure, de quelle arme l'assassin a fait usage ? demanda M. Savanne.

Certes !.... Je vais passer la blessée, en expliquant à mes élèves le trajet du projectile et en leur démontrant les effets..... vous trouverez dans cette leçon orale le sommaire du rapport que j'aurai l'honneur de vous adresser au lendemain de l'opération... En chirurgie de guerre le cas se présente assez fréquemment..... Je l'ai étudié avec mes maîtres dont les travaux font autorité..... C'est sous leur direction que j'ai acquis la grande expérience et l'habileté professionnelle que l'on veut bien me reconnaître aujourd'hui... Ces maîtres indiscutables et indiscutés, se nommaient Larrey, Matthew, Otis, Delorme et Chavasse, qui ont enrichi le musée de Val-de-Grâce des pièces anatomiques sur lesquelles la science chirurgicale s'est appuyée pour faire un grand pas en ce qui concerne les blessures de guerre résultant des armes nouveau modèle à longue portée, et des projectiles dont l'effrayante pénétration amène des résultats terribles.

Le chirurgien en chef s'arrêta.

On venait de graver les degrés d'un large escalier, conduisant aux salles affectées à son service particulier.

— A la chambre d'isolement numéro 1 d'abord, dit-il à l'interne de service.

On franchit le seuil d'une pièce haute de plafond, mesurant six mètres sur sept, et que deux larges fenêtres pouvaient inonder de clarté, quand les volets intérieurs et les rideaux de nuance sombre qui les garnissaient étaient ouverts.

Ils se trouvaient en ce moment aux trois quarts fermés, et une obscurité presque complète régnait dans la chambre où reposait sur un lit de fer aux draps bien blancs, la gardienne de l'usine de Richard Vernière.

— De la lumière, commanda le médecin en chef.

Les rideaux furent tirés aussitôt, et les volets intérieurs entr'ouverts.

Daniel Savanne put apercevoir alors

Véronique dont le visage disparaissait sous les entrecroisements des bandages du pansement fait la veille au soir par le docteur Sermet.

Le corps étendu de la blessée semblait inerte comme si la vie ne l'animait plus.

Mme Sollier respirait cependant, mais sa respiration était si faible qu'on pouvait craindre à chaque instant de la voir s'arrêter... C'est à peine si un souffle s'échappait de ses lèvres gonflées par l'inflammation résultant de la blessure.

Les internes et les infirmiers entourèrent le lit, prêts à aider au nouveau pansement qui allait avoir lieu.

Le docteur Sermet, tout entier maintenant au devoir professionnel, ne s'occupait plus du juge d'instruction.

Contrairement aux habitudes reçues, qui laisse à l'interne de service le soin de mettre à nu la blessure, préparant ainsi le travail pour les observations du maître, ce fut le chirurgien en chef qui défit les bandes, enleva les compresses, et découvrit entièrement le visage de Véronique Sollier.

L'aspect de ce visage était effrayant. Le globe des yeux se noyait sous les paupières enflammées.

Les traits disparaissaient, envahis par des boursoffures bleues et violettes.

Des points noirs et sanguinolents se distinguaient sur les deux tempes.

Daniel Savanne ne put contenir un mouvement d'horreur et de pitié.

— Oh ! la malheureuse ! la malheureuse ! murmura-t-il.

Les internes, si blasés qu'ils fussent sur de tels spectacles, ne pouvaient regarder sans un frisson cette face humaine qui n'avait plus rien d'humain.

XLIX

Daniel Savanne eut froid au cœur. Il ne put s'empêcher d'exprimer sa pensée.

— Et vous dites que cette pauvre femme pourra vivre ! murmura-t-il tristement avec une expression de doute.

— Je vous ai dit que je l'espérais, monieur... répliqua le chirurgien en

chef, ... et cet espoir ne m'abandonne pas.

— Cependant cette blessure,

— Elle est affreuse, j'en conviens.

— En la regardant, je frissonne.

— Mais, si affreuse qu'elle soit, elle ne m'épouvante aucunement L'aspect de la plaie me donne la certitude que je ne me suis point trompé dans l'étude que j'en ai faite.

— Messieurs.....ajouta le chirurgien en s'adressant aux élèves et aux internes qui l'entouraient..... je puis vous fournir aujourd'hui des explications qui auraient été forcément, hier, prématurées, par conséquent incomplètes.

“ Le coup de feu qui a atteint notre malade a été tiré de côté...le projectile a pénétré dans la région temporale droite au bord de l'orbite qu'il a traversé de part en part et est ressorti un peu obliquement par la fosse temporale gauche en brisant les deux parois de l'orbite du côté opposé.

“ De l'absence de toute matière cérébrale dans la suppuration des plaies résulte la preuve indiscutable que le cerveau n'a pas été atteint, mais le coma qui persiste chez notre sujet me donne la presque certitude que des esquilles, provenant des parois brisées des orbites ont été projetées par la balle jusqu'à la base du cerveau et mises en contact avec lui, ce qui pourrait amener des complications dangereuses et peut-être mortelles..... Une opération est donc nécessaire pour enlever ces esquilles j'ai la plus grande confiance en cette opération...Maintenant deux cas peuvent se présenter.....Une balle du calibre de huit millimètres, comme celle qui a produit la perforation, a peut-être lésé les nerfs optiques en leur croisement.....Dans ce cas l'opération serait impuissante pour empêcher la cécité.

— Véronique serait aveugle ! s'écria malgré lui le juge d'instruction.

— Ce n'est point une certitude... répondit le docteur Sermet à l'interruption de Daniel.....Le projectile peut avoir épargné les nerfs optiques, et si ce la était, la vue serait moins menacée, mais il faut tout prévoir.

— Si la cécité suivait l'opération, demandait M. Savanne... serait-elle guérissable.

— Je n'oserais l'affirmer..... Dans tous les cas la tentative nécessiterait une seconde opération, beaucoup plus dangereuse que celle de demain..... Un spécialiste de premier ordre, un oculiste sûr de lui-même pourrait seul entreprendre, et sans beaucoup de chances de succès.

— Quand apparaîtrait la cécité ?

— Elle existe déjà si les nerfs optiques ont été intéressés, mais l'inflammation de la face, chez la blessée, ne me permet pas encore de m'en rendre compte.

— Vous avez parlé tout à l'heure du calibre de huit millimètres ? demanda Daniel.

— Oui, et je suis certain de ne pas me tromper... le projectile qui a frappé la malheureuse femme était du même calibre que ceux-ci.

Le chirurgien avait tiré de la poche de son gilet trois balles coniques et les réunissait dans le creux de sa main gauche.

— Pouvez-vous me remettre une de ces balles ?... reprit le juge d'instruction.

— Parfaitement.

Et M. Sermet tendit à Daniel le projectile que celui-ci réclamait.

— Puis il ajouta :

— Au pansement, messieurs.

Et le pansement commença.

M. Savanne n'avait plus rien à faire à l'hôpital Saint-Louis.

Il remercia le chirurgien de son excellent accueil, et rejoignit la voiture qui l'avait amené.

— Aveugle ! se disait-il dans le fiacre roulant vers le palais. Elle pourrait être aveugle ! Pauvre femme ! Pauvre victime !

Enfin, la cécité, ne l'empêchera ni de se souvenir, ni de parler... Il me faut maintenant attendre sa guérison pour savoir... à moins que d'ici là le hasard, ce grand collaborateur de la justice, ne me vienne en aide ?

Après avoir conféré avec le procureur de la République et donné des in-

structions à son greffier en chef, Savanne alla déjeuner au restaurant Dagueuseau d'une douzaine d'huîtres et d'une tranche de pâté de foie gras, et prit avec le chef de la sûreté le chemin de Saint-Ouen où il allait continuer son enquête à l'usine incendiée.

Tout était prêt pour le déblaiement.

L'officier des pompiers, qui était en même temps entrepreneur de terrassements et de maçonnerie n'attendait plus que ses ordres pour commencer.

Les décombres étaient parfaitement refroidis.

Les tombereaux attelés stationnaient dans la rue Hardein.

Daniel et le chef de la Sûreté entrèrent dans la cour de la fabrique.

Berthaut, qui s'était reposé pendant la nuit, avait repris son service dès le matin en compagnie de l'agent qu'il commandait la veille.

Ayant commencé à "marcher" dans l'affaire, une affaire tout particulièrement curieuse et intéressante, il tenait à ne point la "lâcher".

Les ouvriers étaient réunis.

Claude Grivot et Prieur vinrent saluer les magistrats.

Le caissier présenta à Daniel la feuille de paie pour huit jours dressée par lui suivant ses ordres.

M. Savanne entra dans la loge et, ainsi qu'il l'avait promis la veille, versa la somme nécessaire au paiement entre les mains de Prieur.

Celui-ci se retira.

— Je suis obligé de faire de la monnaie, mes enfants, pour donner à chacun son dû dit-il aux ouvriers en leur montrant les billets de banque qu'il tenait. A ce soir, cinq heures, rendez-vous chez la mère Aubin... Ça ne vous dérangera pas, puisque l'entrepreneur vous a engagés tous pour l'enlèvement des décombres...

— A ce soir, chez la mère Aubin... répondirent les ouvriers.

Pendant ce temps, le juge d'instruction expliquait à Berthaut, l'inspecteur de la Sûreté, ce qu'il allait avoir à faire tandis qu'on procéderait au déblaiement.

—Combien avez-vous d'hommes ici ? lui demanda-t-il.

—Six, monsieur....

—Je vais donner l'ordre de commencer le travail... Deux de vos sous-ordres et vous surveillerez de la façon la minutieuse l'enlèvement des décombres ; vous ferez mettre de côté et apporter dans cette loge tout objet qui vous semblera de nature à fixer notre attention. ... Deux autres de vos hommes stationneront auprès de l'endroit où on déchargera les déblais et où on étalera le contenu de chaque tombereau.... Si quelque objet intéressant avait passé inaperçu de vous, il n'échappera pas à un second examen.... C'est compris Berthaut, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur le juge d'instruction, et il me restera deux agents disponibles....

—Ils interdiront l'approche des ruines à tout autre qu'au travailleur..

—Bien, monsieur.....

—Priez l'officier des pompiers de venir me parler....

Le brave homme était tout près.

Berthaut lui fit un signe.

Il entra.

—Monsieur le juge d'instruction, demanda-t-il pouvons-nous commencer ?

—Oui. Mais voici la consigne que les agents feront rigoureusement exécuter.

Et Daniel lui répéta ce qu'il venait de prescrire à l'inspecteur

—Vous serez ponctuellement obéi, monsieur le juge d'instruction, répliqua-t-il.

—Je ne quitterai pas un seul instant mes hommes, et j'y tiendrai la main....

—C'est par le pavillon qu'habitait M. Verrière qu'il faudra commencer...C'est sur ce point principalement que doivent porter nos recherches.

—Bien, monsieur le juge d'instruction....

C'était mon intention d'ailleurs de commencer par là...

Le pompier-entrepreneur eut vite fait d'organiser ses équipes, et les travailleurs se mirent à la besogne sous

la surveillance de Berthaut et de deux agents.

Lorsque le premier tombereau chargé de gravois partit, deux autres agents suivirent le conducteur jusqu'à l'endroit où la la décharge devait être faite, et exigèrent que les ordres du juge d'instruction fussent ponctuellement exécutés.

Quand la nuit vint interrompre le travail, un grand nombre de tombereaux étaient enlevés, et cependant on n'avait pas encore atteint le sol, à l'endroit où se trouvait le cabinet de travail et le coffre-fort de M. Vernière.

On pensait pouvoir mettre à nu, dans la matinée du lendemain, cette partie du pavillon.

Daniel Savanne se promettait d'être présent à la reprise des travaux.

Le chef de la Sureté donna des ordres de surveillance pour la nuit à son inspecteur, et les deux magistrats regagnèrent Paris.

Vers dix heures du matin, le docteur Arnaud était venu visiter sa jeune malade.

Aline se trouvait encore dans l'état où M. Savanne l'avait laissée au moment de son départ.

Henri et Mathilde attendaient avec une impatience facile à comprendre la visite du médecin.

Celui-ci fut un peu surpris que le sommeil quasi léthargique provoqué par lui n'eût point cessé.

Il examina la jeune fille et posa ensuite quelques questions à Henri dont il savait que les études médicales avaient été sérieuses, avant qu'il abordât la branche scientifique spéciale dans laquelle il se distinguait déjà.

—Vous avez veillé toute la nuit !...lui demanda-t-il.

—Oui.

—Qu'avez vous remarqué ?

—Des spasmes nerveux, et à plusieurs reprises, des contractions de la face.

—Avez-vous consulté le pouls.

—A trois reprises différentes.

—Quelles indications ?

—Fièvre assez violente d'abord, mais s'étant vite atténuée.

—Aucun délire ?

—Aucun.

—Allons, ce que j'avais pressenti se réalisera.....Au réveil nous n'aurons certes pas un calme absolu, mais nulle crise, violente ne me paraît probable... Des larmes, beaucoup de larmes, au moment où la mémoire viendra, et ce sera tout..... Ne vous inquiétez donc point outre mesure au sujet de cette chère enfant...Endormez sa douleur en lui prodiguant des consolations, et faites en sorte qu'il lui soit impossible de s'absorber dans une pensée unique... Je compte mille fois plus sur votre affection pour elle que sur tous les médicaments du Codex... Je vais donner cependant la formule d'une potion dont vous lui ferez prendre une cuillerée environ aussitôt après le réveil, avant même que la mémoire, engourdie par le somnifère, ait recommencé à fonctionner.

Le docteur écrivit son ordonnance et se retira.

Henri envoya le valet de chambre chez le pharmacien.

Mathilde se trouvait seule au chevet de son amie.

Elle était épuisée de fatigue, pourtant elle ne voulait point quitter la fille de Richard Vernière...Sa profonde tendresse pour Aline la retenait à son chevet et aussi avouons-le, une curiosité bien féminine.

En entrant dans la chambre où son cousin venait de lui apprendre la sinistre nouvelle qui les mettait tous en deuil, Aline avait dit :

—Je sais tout..... j'ai tout entendu.....

Donc elle se savait aimée par Henri Savanne. Elle connaissait le secret de ce cœur qui ne battait que pour elle.

Qu'allait-elle lui dire lorsqu'elle aurait repris connaissance, lorsque elle aurait ressaisi ses pensées momentanément paralysées par son évanouissement ?

Mathilde éprouvait pour son cousin une amitié très vive, amitié de sœur, mêlée d'une véritable admiration. Elle appréciait ses qualités rares, la noblesse de son âme, l'étendue de son intelligence la délicatesse exquise de son cœur.

Il avait dit :

Si Aline mourait, je n'aurais plus qu'à mourir !

Prononcées par lui, ce n'étaient point là de vaines paroles.

Mathilde avait été frappée par l'intensité de ce désespoir.

A coup sûr, Henri Savanne éprouvait pour Aline plus que de l'amour..... c'était un culte, c'était de l'adoration.....

Quelles souffrances n'éprouverait-il pas si cette affection sans bornes n'était point partagée ?

Il serait mort à la mort d'Aline..... Ne mourrait-il pas de son indifférence ?.....

Henri était-il aimé comme il méritait de l'être

Mathilde brûlait de savoir, et voilà pourquoi elle attendait avec une impatience fiévreuse, le réveil d'Aline, et surtout le réveil de sa mémoire.

Henri reparut, apportant la potion ordonnée par le docteur Arnaud.

En ce moment une sorte de frisson léger agita la malade.

Ses bras, inertes depuis bien des heures, se soulevèrent lentement.

Ses paupières battirent.

Un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

—Elle revient à elle... murmura Mathilde à l'oreille de son cousin dont une soudaine pâleur envahissait le visage.

—Oui... répondit-il d'une voix étranglée car l'émotion violente qu'il éprouvait et qui lui serrait la gorge.

Aline venait d'ouvrir les yeux.

Ses regards, fixés au plafond d'abord s'abaissèrent et s'arrêtèrent sur ceux qui se trouvaient près d'elle, mais elle ne parut pas les voir.....

—La potion... vite ! fit Mathilde, n'oublions pas.....

Henri, d'une main un peu tremblante, versa dans une cuillère d'argent une partie du contenu de la fiole.

Mathilde la prit et souleva la tête de son amie, elle lui dit d'une voix douce comme une caresse :

—Bois cela, ma chérie... Bois...

L

Aline n'était plus évanouie, mais n'avait pas encore repris possession d'elle-même.

Le son de la voix de Mathilde arrivait confusément à son oreille.

Ses yeux étaient noyés de brumes.

Elle entr'ouvrit cependant ses lèvres d'une façon toute instinctive et but le breuvage tout à la fois calmant et réconfortant qu'on lui présentait.

Henri, la sueur au front, laissait agir Mathilde.

Il ne pouvait détacher ses regards de ce pauvre visage pâli, dont la fièvre avait, en quelques heures, décomposé les traits charmants.

La malade, après avoir bu, laissa retomber sa tête en arrière et ses paupières s'abaissèrent de nouveau sur ses prunelles.

En même temps un pli se creusait entre les deux sourcils.

Le travail, ou plutôt le réveil de la mémoire annoncé par le docteur Arnaud commençait à se faire.

Le fils de Gabriel Savanne et sa cousine suivaient avec anxiété sur la figure de l'enfant la marche de ce réveil.

Tout à coup Aline se dressa sur son séant.

Ses yeux se rouvrirent.

Un flot de sang montant à ses joues remplaça sa pâleur livide.

Elle regarda tour à tour Henri et Mathilde, et tendant les mains à celle-ci, elle s'écria :

— Mon père ! Mon père.

Mathilde, lui jetant ses bras autour du cou, l'enlaça et l'attira sur son cœur, mais sans trouver une parole, et sentant bien d'ailleurs que, si elle essayait de parler, ses sanglots éclateraient.

Aline continua, soudain remise en possession de toute la lucidité de son esprit :

— Mon père est mort !..... mon père mort !..... Henri te le disait et j'ai entendu... Il est mort assassiné..... Des misérables ont tué mon père ! J'étais derrière la porte de ta chambre... J'ai-

lais entrer, la voix d'Henri a frappé mon oreille.... J'avais écouté sans en avoir conscience. Mon père est mort ! Mon père est mort.

Un long sanglot souleva la poitrine de l'orpheline et, tandis qu'il montait à ses lèvres, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

C'était bien la crise prévue, la crise de larmes, mais elle offrait plus de violence que le docteur Arnaud ne l'avait supposé.

En présence du désespoir de son amie, Mathilde ne put dominer son propre chagrin, et pendant quelques instants les deux jeunes filles, mêlant leurs pleurs et leurs sanglots, offrirent un tableau navrant qui déchirait le cœur d'Henri Savanne.

En vain Mathilde cherchait des mots, des phrases, pour consoler l'enfant éplorée.

Elle ne trouvait rien.

L'intensité même de la crise l'empêcha de se prolonger.

Les larmes s'arrêtèrent, les sanglots s'affaiblirent puis cessèrent tout à fait mais un tremblement convulsif secouait le corps de la pauvre Aline.

On entendait ses dents se heurter.

La plus poignante de toutes les douleurs l'étreignait.

Brusquement, d'un mouvement nerveux, saccadé, elle saisit le poignet de Mathilde.

— Je veux savoir qui a tué mon père, lui dit-elle, je veux connaître le nom de l'assassin. On l'a cherché, on l'a trouvé, on l'a arrêté, n'est-ce pas ? Il est en prison ? Justice sera faite..... Il payera de sa vie la vie de mon père ? Mais parles donc ! Pourquoi vous taisez-vous ? Parles ! Répondez-moi.

Henri prit la parole.

Il balbutia :

— Chère Aline, c'est à mon oncle, c'est au meilleur ami de votre père que la justice a confié le soin de découvrir les coupables.

— Eh bien !

— Ai-je besoin de vous dire avec quel le ardeur mon oncle s'acquitte de cette tâche ? Il trouvera les misérables, il n'en doute pas, mais jusqu'à cette heure ils

Henri a frappé
coute sans en
re est mort !

la poitrine
qu'il mon-
e larmes jaillit

révèle, la crise
ait plus de vio-
ce n'avait

poir de son a-
miner son pro-
quelques ins-
mélant leurs
offrent un ta-
chirait le cœur

prochait des mots.
coler l'enfant é-

la crise l'empê-

ent, les sanglots
rent tout à fait
convulsif secouait
Aline,

nte se heurter.
e toutes les dou-

mouvement ner-
isit le poignet de

ai a tué mon père,
onnaître le nom de
erohé, on l'a trou-
t-ce pas ? Il est en
faite..... Il paye-
mon père ! Mais
oi vous taisez-vous ?

oi.
le.

est à mon oncle,
ai de votre père que
soin de découvrir

vous dire avec quel-
e s'acquitte de cette
des misérables, il n'en
qu'à cette heure il

ne sont pas encore sous la main de la justice.

— Et on les laissera s'échapper, s'écria l'enfant, le crime monstrueux ne sera pas puni ! Mon père ne sera point vengé !..... Oh ! mon Dieu !..... Mon Dieu !

— Aline, chère mignonne..... fit Mathilde qui reprenait tout son sang-froid, calme-toi, je t'en supplie !..... Le coup effroyable qui te frappe nous frappe en même temps que toi..... Tu sais combien nous l'aimions, ton père, et notre cœur se brise comme le tien, en pensant que nous ne le verrons plus, mais la raison doit commander au plus terrible, au plus légitime désespoir !.. Tu n'est pas isolée en ce monde..... nous sommes là près de toi, nous qui te chérissions, pour t'aider à supporter ta souffrance que nous partageons avec toi... L'affection de mon père, notre tendresse sans bornes, sont des ailes sûres où tu dois te réfugier..... Tu es entourée de dévouements qui ne te manqueront jamais.... Mon père t'aime comme si tu étais sa fille..... je t'aime comme si tu étais ma sœur.... et Henri t'aime autrement..... il t'aime bien plus encore.

Ces derniers mots firent tressaillir l'orpheline.

Ses grands yeux humides se tournèrent vers le jeune homme, et dans le regard qu'ils échangèrent une lueur sembla passer.

Aline lui tendit la main.

Henri la saisit, mais dans les circonstances douloureuses où on se trouvait, il n'osa point la porter à ses lèvres.

Il y eut un moment de silence, puis la jeune fille reprit, d'une voix lente et douce :

— Oui, je connais les affections qui m'entourent, les dévouements qui veillent sur moi, et cette autre tendresse différente et plus vive encore..... Car cela aussi, je l'avais entendu..... M'a-t-il dans l'avenir de ma vie il y a place pour un rayon de soleil, dans le présent il y a cette poignante douleur, cette pensée désespérante..... Mon père est mort !

— Aline ! chère Aline ! s'écria le fils

de Gabriel Savanne... mon âme, mon cœur, mon existence entière sont à toi, et mon amour sera le soleil de ton avenir, mais tu as raison, ne pensons en ce moment qu'à pleurer notre ami, le meilleur des hommes et le meilleur des pères, mais en même temps faisons appel à tout notre courage et disons-nous qu'il sera vengé.

— Il le sera, n'est-ce pas ?

— Oh ! je te le jure !... Commande-toi donc d'être forte, d'être calme ! On ne vit pas avec les morts... Garde-toi pour ceux qui t'entourent et qui t'aiment.

— Oui... répondit la jeune fille, je vivrai pour vous..... je vivrai pour toi. Ma vie désormais t'appartient..... Par l'aveu fait à Mathilde et que surpris, en même temps que je surprenais la nouvelle de la mort de mon pauvre père, tu m'as révélé l'existence du sentiment encore ignoré de moi, qui vivait au fond de ton cœur..... Tu as dit que je mourrais, tu mourrais... Je comprends bien, moi, que si tu mourais je ne te survivrais.... Je comprends, maintenant, pourquoi la mort ne m'a point frappée quand tu as dit à Mathilde que j'étais orpheline. C'est qu'à côté de la douleur qui pouvait, qui devait me tuer, tu atténuais la violence du coup par cette révélation inattendue que de ma vie dépendait ta vie !... Henri, j'aurai toute la force que tu me demandes, tout le courage que tu exiges de moi, si tu me jures de m'aimer toujours comme en ce moment.

— Toujours ! toujours !... mon Aline chérie !

— Quoi qu'il puisse arriver ?

— Quoi qu'il puisse arriver, oui, j'en fais le serment... et toi ?

— Moi, je suis ta fiancée, je serai ta femme..... je t'aimerai jusqu'à la mort !

Cette scène imprévue, où le deuil et l'espoir se mêlaient étrangement, avait épuisé la jeune malade que la fièvre ne soutenait plus.

Elle tendit son front à Henri et Mathilde.

L'une y déposa un baiser de sœur, l'autre un baiser de fiancé, aussi chaste qu'un baiser de frère.

—Maintenant, balbutia Aline d'une voix faible, ne me parles plus.

—Tu veux dormir ?

Non, j'ai besoin de prier pour mon père.

Et de nouvelles larmes inondèrent son pâle visage.

Mathilde et Henri quittèrent la chambre pour un instant.

—Elle est sauvée !... s'écria avec une joie profonde la fille du juge d'instruction.

Henri serrant avec effusion sa cousine dans ses bras, répliqua :

—Sauvée par mon amour !..... Elle m'aime ! Nous lui ferons oublier ses chagrins.....

Le chef de la Sûreté, obéissant aux ordres de Daniel Savanne s'était empressé de communiquer à la presse la note à lui remise par le magistrat le soir du jour où il avait commencé son enquête.

Aussi tous les journaux parisiens, à la date du 8 janvier 1894, publiaient-ils en bonne place la note que nous allons reproduire textuellement et sur laquelle ce titre à effet attirait l'attention des lecteurs :

LE TRIPLE CRIME DE SAINT-OUEN

ASSASSINAT—VOL—INCENDIE

Trois victimes

“ Dans la nuit du 1er au 2 janvier entre dix et onze heures du soir, l'importante usine de M. Richard Vernière ingénieur-mécanicien, constructeur pour la marine, située à Saint-Ouen, a été la proie des flammes.

“ L'impétuosité du vent qui soufflait en foudre et l'arrivée tardive des secours, retard causé par les fêtes du jour de l'an, n'ont pas permis de mettre obstacle à la dévorante impétuosité du feu.

“ Malgré le zèle et le courage des pompiers de Saint-Ouen, de Saint-De-

“ nis, de Clichy, de Gennevilliers, d'Aubervilliers, rien n'a été sauvé, sauf un petit pavillon servant de logement à la gardienne de l'usine, que sa situation mettait à l'abri du feu.

“ La maison d'habitation et les ateliers, occupant une surface de plus de trois mille mètres, ne présentent plus qu'un amas de décombres fumants.

“ Tout a été détruit en moins d'une heure. Ni la caisse, ni les livres de comptabilité n'ont pu être sauvés.

“ Une fabrique de couleurs et vernis, mitoyenne de l'usine Vernière a couru le plus grand danger. Le feu l'attaquait déjà. Heureusement on a pu la préserver. Les dégâts sont, relativement, sans importance.

“ Ce n'est qu'à une heure fort avancée de la nuit que M. le procureur de la République, tardivement prévenu s'est rendu sur le lieu du sinistre, accompagné d'un juge d'instruction, du chef de la Sûreté et de quelques agents, sous la direction de l'inspecteur principal Berthaut.

“ Là, ils ont ouvert une enquête relativement aux causes de l'incendie qui laisse plus de cent cinquante ouvriers sans travail.

“ Des premières constatations faites, les premiers témoignages accueillis, n'ont laissé subsister aucun doute sur ces causes.

“ Le cadavre de M. Richard Vernière et le corps de la gardienne de l'usine, victime de son dévouement, frappés chacun par une balle de revolver, avaient été relevés dans la cour par de braves gens du pays, accourus pour prêter secours au maître de la maison.

“ L'assassinat et l'incendie avaient eu le vol pour mobile.

“ Par suite de circonstances toutes particulières, le coffre-fort de l'industriel renfermait cette nuit-là une somme très considérable..... Plus de cinq cent mille francs...et c'était, à coup sûr, pour s'emparer de cette somme que les voleurs avaient pénétré dans l'usine, ouvrant à l'aide de fausses clés une porte située sur le bas-

« ain des docks, très loin, par consé-
« quent, du pavillon de la gardienne.

« Nous disons : les voleurs, car il est
« prouvé que les deux victimes n'ont
« point été frappées par des balles du
« même calibre.....Donc ces balles ne
« pouvaient sortir de la même arme.

« M. Vernière, quand il a été relevé,
« ne donnait plus signe de vie.

« La gardienne de l'usine n'a pas été
« tuée sur le coup.

« Transportée à l'hôpital Saint-Louis

« elle n'a point repris connaissance...

« Il est plus que douteux qu'elle survive
« à sa blessure.

« La troisième victime est un pale-
« fremier.

« Couché dans l'écurie, il a péri au
« milieu des flammes ainsi que les che-
« vaux dont il avait la garde.

« Etant données les places où se trou-
« vaient étendus les corps de l'indus-
« triel et de la gardienne, la justice sup-
« pose que les malfaiteurs, surpris en

« flagrant délit de vol par M. Vernière,
« revenant de Paris à l'improviste, se

« sont défendus.....Que l'un d'eux a
« tué Richard Vernière et que la gar-
« dienne, éveillée par le premier coup

« de feu et accourant à l'aide de son

« maître, a été frappée par le second as-
« sassin.

« La mort de M. Vernière avait dû
« être instantanée.

« Cette mort est un deuil public.

« Le grand industriel était estimé et
« aimé de tout le monde à Saint-Ouen,

« aussi les dévouements ne lui ont-ils
« point été marchandés.

« A citer, parmi les plus intrépides
« dans leur lutte contre le feu, le con-
« tremaitre principal de l'usine, Claude

« Grivot, dont la conduite a été digne
« des plus grands éloges, Simon, Lepic,

« et Terriel, ouvriers de la fabrique,
« Magloire, ancien soldat de l'infanterie

« de marine, mutilé, décoré de la mé-
« daille militaire, les pompiers Contet,

« Daval et Guillemain de Saint-Ouen.

« Le service d'ordre était parfaite-
« ment organisé par le maire, par le

« commissaire de police et par les gen-
« darmes de la commune.

« L'enquête se poursuit activement.

« Malgré le mystère qui entoure ce
« triple crime, la justice est sur la trace
« des coupables. »

Cette note rédigée en style adminis-
tratif..... si nous pouvons nous expri-
mer ainsi..... avait fait une sensa-
tion.

Au ministère de la marine et au mi-
nistère de la guerre, avec lesquels Ri-
chard Vernière avait signé des traités
pour des fournitures importantes, on se
demanda si le vol était bien le seul mo-
bile du crime et si les assassins, les in-
cendiaires, n'avaient pas été soudoyés
par des mains étrangères.

Dans le monde industriel l'émoi ne
fut pas moins grand.

L'impeccable loyauté de M. Vernière
était connue, il était de ces hommes
avec lesquels on aime à se trouver en
rapport d'affaires.

Le magnétiseur O'Brien, l'un des
chefs de l'espionnage allemand à Paris
lut la note comme tout le monde et
crut y voir la preuve que le baron
Schwartz se trompait absolument en
accusant d'avoir joué un rôle dans le
triple crime, Robert Vernière, parti pour
Berlin le 1er janvier à 6 heures 1/2 du
soir, par conséquent plusieurs heures a-
vant les assassinats et l'incendie.

Les renseignements que lui apportè-
rent, le soir du jour où parut la note,
les agents envoyés par lui à Saint-Ouen,
ne manquèrent point de l'affirmer dans
cette conviction.

LI

Le nom de Claude Grivot n'avait pas
frappé le magnétiseur O'Brien.

Le magnétiseur s'était pourtant trou-
vé en rapport avec lui à Berlin, en même
temps qu'avec Robert Vernière, mais il
ne se souvenait plus d'un si mince per-
sonnage, et d'ailleurs le nom du contre-
maître venant en première ligne sur la
liste des personnages s'étant distingués
dans leur lutte acharnée contre l'incen-
die de l'usine de Saint-Ouen, il ne pou-
vait supposer que le brave garçon dont
on citait le courage et le zèle, était l'un
des assassins de l'industriel et de la gar-
dienne, l'un des auteurs de l'incendie



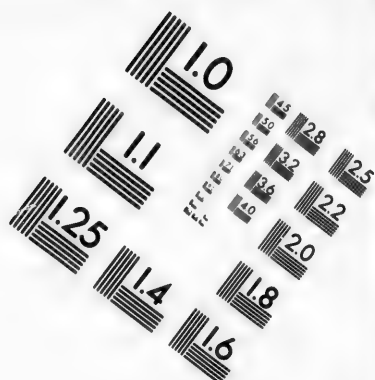
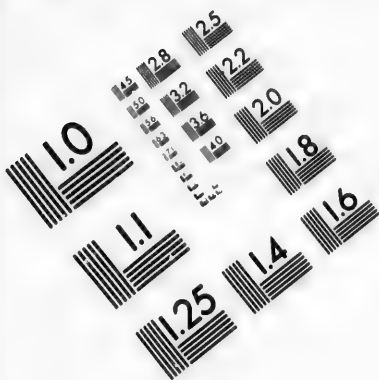
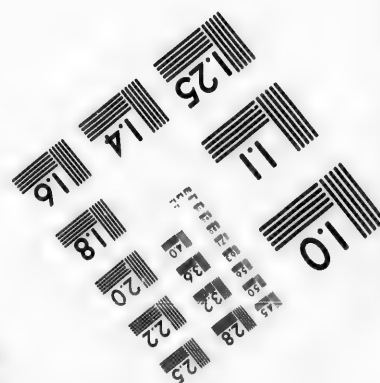
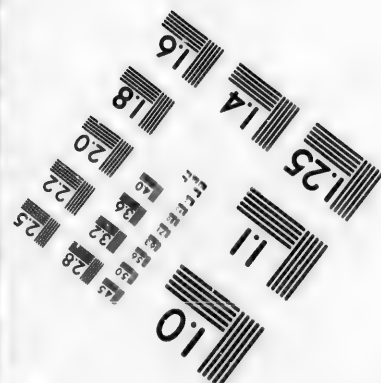
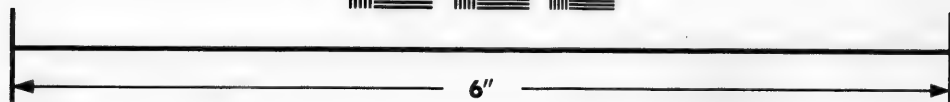
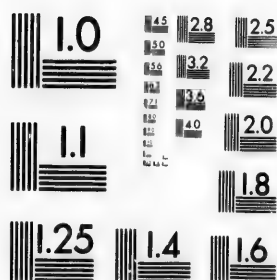


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.5
2.0
2.5
3.0
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
32.0
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

enfin le complice de Robert que lui, O'Brien, refusait absolument de soupçonner.

— Je connais bien Robert..... se disait-il..... C'est un gredin capable de toutes les infamies, mais aussi lâche que gredin..... Mettre le couteau ou le revolver à la main..... affronter l'échafaud..... lui !..... Jamais ! jamais !

Le chef de l'espionnage tudesque, le baron Schwartz, s'était trouvé fort déconcerté en lisant la note publiée dans les journaux du matin, et, après mûres réflexions, il se demandait s'il n'avait pas commis une lourde erreur en accusant le frère de Richard Vernière.

On parlait de plusieurs assassins, de deux au moins.

Or, Schwartz se posait cette question.

— Quels complices Robert eût-il pu trouver si vite à Paris qu'il avait quitté depuis si longtemps et où il ne conservait aucune relation ?

S'il eût agi, il eût agi seul en profitant d'une occasion offerte par le hasard.

Peut-être, si comme le docteur O'Brien il eût connu Claude Grivot, en voyant oter son nom comme celui du premier contremaître de l'usine de Saint-Ouen aurait-il admis la possibilité d'une entente entre lui et Robert, ce qui l'eût affermi dans ses suppositions antérieures.

Mais Grivot, quoique dénué de tout scrupule, ne s'était point senti disposé à devenir un espion de la Prusse, et son nom n'avait jamais été instruit parmi ceux des sans-patrie qui trahissent la France.

Le baron ne pouvait donc rattacher en rien à l'affaire de Saint-Ouen et supposer complice de Robert, ce Claude Grivot qui depuis deux ans préméditait, non l'assassinat de Richard et l'incendie de l'usine, mais le vol de la caisse.

L'assassinat et l'incendie..... nous le savons, étaient dus à des causes toutes fortuites.

Si déconcerté qu'il fut, l'attaché ne désarmait néanmoins pas complètement.

Il se disait :

— Parti de Paris le 1er janvier au soir.....s'il est vraiment parti..... Robert Vernière sera arrivé à Berlin le soir du deux janvier et, selon mes instructions, on constatera immédiatement sa présence.

— S'il est rentré chez lui dans la soirée du 2, c'est que je me suis trompé depuis A jusqu'à Z.

— Demain je recevrai une dépêche, et je saurai à quoi m'en tenir... Attendons à demain.

On pense bien que Claude Grivot n'avait pas été un des derniers à lire la note que nous avons intégralement reproduite.

— C'est à coup sûr le juge d'instruction ou le chef de la Sûreté qui a écrit ces lignes..... pensa-t-il..... Pas malins pour deux sous, ces gens de justice et de police, ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Robert n'a qu'à se tenir coi et moi à continuer de jouer tout bonifacement mon rôle, et nous sommes des bons !

— Ils sont épouvantés, ces cocos-là, ajouta-t-il mentalement en posant le doigt sur la dernière ligne du récit imprimé ; Malgré le mystère qui entoure ce triple crime, la justice est sur la trace des coupables..... Voilà un vieux cliché que ces robins ne mettront jamais au rancart !..... Allez-y gaiement ! cherchez les coupables, mes bons idiots du parquet et de la préfectance ! Je vous paye des cerises si vous les trouvez !..... J'ai eu la venette pendant un quart d'heure, cependant..... Ce diable de juge d'instruction, un peu moins bête que les autres, a eu un moment l'idée de me soupçonner à propos du secret de la caisse..... J'ai bien vu ça sur sa figure et je n'en menais guère large..... Si je n'avais pas eu la présence d'esprit et le toupet de répondre comme je l'ai fait, je risquais fort d'échouer.

— Il y aura peut-être encore un peu de tirage quand on retirera le coffre-fort de dessous les décombres, mais j'espère bien qu'il sera dans un si bel état que je me retournerai facilement.

— Une seule chose me tracasse, c'est cette vieille pintale de Véronique.

« Par bonheur, il paraît qu'elle est tout à fait bas..... Qu'elle prenne donc au plus vite son billet pour l'autre monde, car si on la guérissait elle pourrait devenir gênante.

En luttant avec Robert elle a dû reconnaître son visage..... la lumière du bec de gaz l'éclairait en plein.

« Voyons, voyons, il ne faut pas devenir taffeux.... reprit Claude après un instant de réflexion... Tout va trop bien jusqu'à présent pour se mettre martel en tête..... Je m'occuperai de Véronique plus tard.... J'ai du temps devant moi, le principal est que j'ai su capter en plein la confiance du juge d'instruction et du chef de la Sûreté..... On cite mon nom !..... Je suis un courageux citoyen !..... Ils sont capables de me faire décerner une médaille de première classe en vermeil !..... C'est à se tortdre.

Cette réflexion ultra-cynique amena un sourire sur les lèvres du misérable.

Il conclut :

— A l'heure qu'il est me voilà dans la peau d'un gaillard fort à son aise !.... Je possède la moitié de cinq cent cinquante mille francs.

« Ma fortune se trouve, il est vrai, entre les mains de Robert Vernière... il pourrait filer n'importe où sans me rendre ses comptes, mais je ne crains pas cela..... Il me connaît et il sait que ça tournerait mal pour lui..... je le rejoindrais n'importe où, si bien caché qu'il soit, et il passerait un mauvais quart d'heure ! Il en est sûr et il n'essaiera pas même de faire sauter la soupe.

J'etant alors sur une table le journal qu'il venait de lire et de commenter Grivot se rendit à l'usine où le déblaiement continuait avec une activité fiévreuse.

La veille au soir, Daniel Savanna, après avoir conféré avec le procureur de la République, s'était fait conduire à la Morgue où on avait transporté, aux fins

d'autopsie, le cadavre de son malheureux ami.

Un médecin légiste, [désigné par le parquet, s'y trouvait, venant d'accomplir sa lugubre tâche.

Il avait extrait du corps le projectile ayant causé la mort de l'industriel et il s'appropriait à rédiger son rapport à ce sujet.

Ce rapport devait confirmer de tout point l'exactitude des assertions du docteur Bordet.

La balle extraite de la plaie était de forme sphérique et ne pouvait par conséquent sortir de l'arme ayant lancé le projectile cylindro-conique dont le docteur Sermet avait remis un spécimen à Daniel.

Or, la blessure de Mme Sollier prouvait d'une balle de ce modèle.

Donc la présence de deux assassins opérant simultanément à l'usine pendant la nuit du 1er au 2 janvier était indiscutablement démontrée.

L'inhumation du corps pouvait désormais avoir lieu, et le magistrat donna des ordres pour que le lendemain, 4 janvier, la dépouille mortelle de Richard Vernière fût transportée à Saint-Ouen où l'acte de décès serait dressé.

Daniel Savanna, en agissant ainsi voulait éviter à la fille de son ami les nouveaux déchirements résultant pour elle des obsèques célébrées à Paris.

Il chargerait Henri d'accomplir toutes les formalités nécessaires en pareille circonstance.

En rentrant à sa demeure, impatient de connaître l'état d'Aline, il fut heureux d'apprendre que le pauvre enfant allait mieux, que sa vie n'était plus en danger, et qu'au moment du retour de sa mémoire elle avait fait preuve d'un grand courage en face du malheur irréparable qui la frappait.

Dans la journée elle avait rappelé auprès d'elle Mathilde et Henri.

Elle avait voulu se lever, quoique brisée encore par les suites de la terrible émotion subie, et elle demandait à connaître toutes les péripéties du drame qui venait de lui enlever son père.

Henri fut obligé de céder à ce désir.

Elle supporta héroïquement l'horreur de ce récit, et quand Daniel Savanne vint la voir, il la trouva calme et résignée.

— J'ai tout appris, mon bon ami..... lui dit-elle sans pouvoir cependant retenir ses larmes..... mais vous me trouverez forte contre la douleur, si poignante qu'elle soit..... On m'a tué mon père !..... La perte est irréparable et mon âme sera éternellement en deuil, mais je puise dans les affections qui m'entourent et me soutiennent le courage de supporter ce deuil..... Ne craignes donc plus pour moi.... Je vivrai je vous le promets..... Je serai maîtresse de moi-même..... Je n'aurai plus de crise de désespoir, mais je vous demande une grâce.

— Laquelle, chère enfant ?

— Vous ne refuserez pas de me laisser embrasser une dernière fois celui que je ne reverrai plus vivant.... Pourquoi semblez-vous hésiter ?

— C'est que j'hésite en effet... répondit Daniel de sa voix la plus tendre. Tu te crois forte parce que tu as la volonté de l'être, mais il est des tableaux douloureux en présence desquels la volonté devient impuissante.

— La mienne ne faiblira pas... Au nom de votre tendresse pour moi, au nom de l'affection que vous aviez pour mon pauvre père, laissez-moi le voir une dernière fois.

L'embarras du juge d'instruction était grand.

Que faire ?

Que répondre ?

Comment refuser à cette enfant cette suprême entrevue que son amour filial sollicitait comme une grâce ?

Henri et Mathilde comprenaient bien. Mathilde intervint.

Père... dit-elle avec une profonde émotion... je voudrais, moi aussi, voir une dernière fois le visage de notre si cher ami... J'accompagnerai Aline..... Nous nous soutiendrons mutuellement et nous serons fortes toutes deux.

Daniel Savanne ne pouvait pas ne point se sentir remué jusqu'au fond de l'âme par la sainte prière des deux jeunes filles.

Qu'il soit donc fait selon votre volonté.... murmura-t-il. Henri vous conduira à Saint-Ouen lorsque le corps de notre pauvre ami y aura été transporté.

Et il quitta la chambre d'Aline, en compagnie de son neveu à qui il avait fait signe de le suivre.

Aussitôt qu'il se trouva seul avec son oncle le jeune homme demanda :

— Le permis d'inhumation est-il donné ?

— Oui.

— Quand auront lieu les obsèques ?

— Le 5 seulement, dans l'après-midi.

— Pourquoi ce retard ?

— Je voudrais que le frère du mort, Robert Vernière, pût y assister, et il faut lui laisser le temps de recevoir ma lettre à Berlin et de venir à Paris.

— De Berlin à Paris, il y a vingt-quatre heures de trajet, en train rapide... Jamais l'oncle d'Aline ne pourra se trouver le 5 à Paris.

— J'aurai tout fait pour que ce soit possible. Cependant..... répliqua le juge d'instruction... Robert Vernière a dû recevoir ma lettre aujourd'hui... il pourrait donc, s'il le voulait, être chez moi dans la soirée de demain..... Mais là n'est pas le point essentiel..... Surchargé de travail comme je le suis, il m'est impossible de régler moi-même les obsèques de Richard.

— Ne puis-je vous suppléer, non oncle ?

— Tu le peux parfaitement et j'ai compté sur toi pour cela.

— Vous avez eu raison.

— Tu feras toutes les démarches, tu convoqueras par lettre tous les amis de notre ami, toutes les personnes avec lesquelles ses affaires le mettaient en relations, les autorités de Saint-Ouen, les ouvriers de l'usine... Pour le convoi entends-toi avec les pompes funèbres et que ce soit plus que convenable, mais sans ostentation... Fixe deux heures pour le moment de la réunion... Le convoi partira de l'usine incendiée. Préviens l'église de l'heure indiquée... C'est seulement quelques minutes avant la fermeture du cercueil que tu amèneras à Saint-Ouen ta coasine et la pauvre Aline... Il ne faut pas laisser se prolonger

ce dernier adieu déchirant, car malgré le courage qu'Aline s'efforce de nous montrer, je doute qu'elle ne s'évanouisse pas au moment de la suprême séparation.

Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

— Oni, mon oncle.

— Demain matin, je serai de bonne heure à Saint-Ouen... Tu m'y accompagneras, et tu dresseras avec M. Prier le caissier, la liste des personnes auxquelles tu devras adresser, au nom d'Aline Vernière et de Robert Vernière, des lettres de faire part.

— Vos recommandations seront religieusement suivies.

Daniel Savanne, en attendant l'heure du dîner, alla s'enfermer dans son cabinet de travail.

Henri rejoignit sa cousine Mathilde, lui rendit compte de l'entretien qu'il venait d'avoir avec son oncle, et lui rappela qu'elle devait se procurer des vêtements de deuil pour elle et pour son amie.

LII

Retournons à Saint-Ouen.

Notre sympathique ami, Magloire le manchot, depuis la nuit de l'incendie, avait tout observé, tout écouté, tout entendu, sinon sans ressentir, du moins sans témoigner la moindre surprise, ne se départant ni de son calme, ni de sa froideur apparente.

Il cherchait à se rendre compte des moindres choses afin d'en faire son profit, ou, pour mieux dire, afin d'en faire le profit de sa protégée, la petite Martha.

Lorsque l'enfant amenée par lui au juge d'instruction eut répondu aux questions posées par celui-ci, il la reconduisit chez Mme Aubin.

Certain que la fille de la pauvre Germaine était sous bonne garde et que la Marie l'entourerait de soins maternels, il mangea rapidement un morceau et retourna chez lui, au village de Saint-Ouen.

Là, il occupait, rue de Seine, un petit logement qu'il entretenait lui-même avec un soin minutieux et dont la pro-

preté eût fait pâlir d'envie la plus difficile à satisfaire des ménagères hollandaises.

Malgré la solidité à toute épreuve de ses nerfs et de ses muscles d'acier trempé, il sentait l'impérieux besoin de prendre un peu de repos.

Le sommeil s'emparait de lui et ses paupières s'abaissaient sur ses yeux fatigués.

Mais avant de se jeter sur son lit, il voulut mettre en lieu sûr les deux objets qu'il avait recueillis à l'usine et dont l'importance était capitale.

Nous voulons parler du peloton de laine remis par Martha et du joyau qu'il avait enlevé aux mains crispées de Veronique Solier évanouie.

Ce fut tout d'abord du peloton de laine qu'il s'occupa.

Il le palpa mais la laine très serrée offrait une certaine résistance et ne prêtait point sous la pression de ses doigts.

— C'est au cœur même du peloton, — se dit-il, — que doit se trouver la reconnaissance du particulier qui a reçu en dépôt la fortune dont le père de Martha a disposé en faveur de son enfant.

— J'ai juré de veiller sur la chère magnonne et de la protéger comme un tuteur vigilant pourrait le faire... Dans les circonstances actuelles, l'aman Veronique était blessée grièvement, mortellement peut-être, j'ai le droit et le devoir, après les confidences que j'ai reçues et le serment que j'ai prêté, de connaître le nom de l'homme à qui je devrai m'adresser comme représentant des intérêts de Martha.

Prenant alors un morceau de journal qu'il plia et replia plusieurs fois sur lui-même, puis saisissant l'extrémité de la laine formant peloton, il la déroula, en ayant soin de l'enrouler en même temps autour du papier préparé, édifant ainsi un second peloton, à mesure que diminuait le premier.

Ce travail si simple en apparence était en réalité extrêmement difficile pour le manchot qui n'avait que sa main gauche.

Avec beaucoup de patience il en vint à bout, et le reçu qu'il cherchait lui apparut.

Il le déplaça et l'étala sur la table où préalablement il avait placé une lampe allumée.

Avant de prendre connaissance de ce qui était écrit sur le papier, il courut à la signature.

Un petit tremblement nerveux agita ses lèvres.

— Richard Vernière ! s'écria-t-il... Je m'en doutais !

Quoiqu'il n'y eût pas de feu dans la chambre et qu'il fît froid, quelques gouttes de sueur mouillèrent son front et ses tempes.

— Mais alors... poursuivit-il avec une sorte d'effarement... mais alors Marthe est ruinée puisque M. Vernière est mort et que tout ce qu'il possédait n'existe plus... Marthe ne peut prétendre à rien, la pauvre chère mignonne !..... à rien !

— Enfin, voyons toujours.

Et il lut la reconnaissance que nous avons déjà mise sous les yeux de nos lecteurs :

« Reçu d'une personne desirant rester inconnue la somme de trois cent mille francs, déposés dans ma maison au nom de Mlle Marthe Sollier, fille de Germaine Sollier, décédée, et à qui je payerai à partir de ce jour les intérêts à raison de quatre pour cent l'an.

« Je m'engage à rembourser la dite somme à Mlle Marthe Sollier ou à ses ayants droit, sur la simple présentation de ce reçu.

« Saint-Ouen, le 30 décembre 1893.

« RICHARD VERNIÈRE,

« 8, rue Hardoin. — Saint-Ouen.

« Seine. »

— C'est parfaitement clair et explicite, cela... murmura Magloire... la chose était faite dans les règles, et ça n'empêche que tout est perdu !... L'immeuble, le machines, les matières premières, rien n'était assuré... les billets et l'argent contenus dans le coffre-fort sont brûlés ou volés et... le caissier le disait à qui voulait l'entendre... toute la

fortune de M. Vernière, à part peut-être une vingtaine de mille francs, s'y trouvait enfermée.

« Le terrain de l'usine ? bagatelle !... il ne valait que par les constructions... Bref, de ce côté-là, aucune chance de remboursement.

« La personne qui avait déposé cette grosse somme, c'est le père, certainement, pas l'ombre d'un doute à ce sujet... le père sur lequel on ne doit plus compter, m'a dit Mme Sollier, et dont le nom doit rester secret.

« Mais il doit être riche ce père-là... très riche même, pour disposer ainsi de trois cent mille francs sans s'appauvrir ! S'il a un peu de cœur...

Et il vient de prouver qu'il en avait ; en apprenant la catastrophe, il pensera à sa fille ; il pensera que la somme déposée par lui à son actif est perdue en même temps que le reste, que la pauvre petite va se trouver comme auparavant sans un rouge liard, et qu'elle n'aura même plus sa grand'mère pour la protéger.

« Oui, mais voilà... Ce père, même en admettant que ce soit un brave homme trouvera-t-il un moyen d'assurer de nouveau l'avenir de sa fille sans se compromettre.

Or, sa façon d'agir prouve clairement qu'il ne voulait pas se compromettre... C'est un homme marié sans doute et qui a peut-être d'autres enfants.

« Pauvre petite Marthe, que deviendrait-elle si sa bonne grand'mère mourait ?

Magloire réfléchit un instant, puis reprit :

— Ce qu'elle deviendrait ? une honnête petite fille, parbleu !... une bonne petite femme... Car je l'élèverais, moi, et plutôt que de la confier à l'Assistance publique, je mourrais à la peine s'il le fallait ! !

« Je trouve bien le moyen de gagner ma vie, de soutenir ma vieille mère, et par-dessus le marché de venir en aide assez souvent à deux miséreux.

« Eh bien ! je ferais la part moins large à ceux-là, je la supprimerais même au besoin s'il m'était impossible d'agir

part peut-ê-
e francs, s'y

bagatelle !...
structions...
e chance de

déposé cette
ute à ce su-
ne doit plus
liier, et dont

ce père-là...
oser ainsi de
s'appauvrir

il en avait ;
ère, il pense-
ne la somme
est perdue en
que la pauvre
ne auparavant
qu'elle n'aura
pour la pro-

ère, même en
brave homme
d'assurer de
le sans se com-

ve clairement
impromettre...
sans doute et
enfants.

e, que devien-

stant, puis re-

ait ? une hon-
l...une bonne
élèverais, moi,
er à l'Assistan-
à la peine s'il

oyen de gagner
vieille mère, et
venir en aide
séreux.

part moins lar-
primerais même
d'agir

autrement, mais Marthe ne me quittera pas !

— Ça sera ma fille à moi, cette mignonne, et j'en ferai une enfant digne de son père Magloire.

— Voyons.....poursuivit-il en repliant le reçu..... Inutile de remettre ça dans le peloton de laine...la laine servira à reprendre mes chaussettes et je placerais ce griffonnage qui valait trois cent mille balles et ne vaut plus un sou dans la petite caisse où je serre mes papiers de famille, mon brevet de médaillé et mon titre de pension..... J'y mettrai aussi ce bibelot.

En disant ces derniers mots, le joueur d'orgue avait pris la breloque provenant de la chaîne de montre de Robert Vernière et restée aux mains de Mme Sollier, tandis qu'elle luttait contre l'assassin pour tenter de s'opposer à sa fuite.

Il l'examina avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'à ce moment.

— Ça a positivement du prix, ce bibelot-là ! fit-il ensuite..... C'est un véritable objet d'art !..... Je m'y connais, moi, comme ancien graveur..... et cette émeraude-là vaut de l'argent..... Elle forme un cachet très chic, avec des initiales gravées..... ce n'est pas un voleur de profession, un simple cambrioleur qui pouvait porter ça, car il est bien certain que l'objet appartenait au misérable contre lequel maman Véronique s'est défendue..... Dans le crime de Saint-Onen il doit y avoir un mystère... un mystère terrible, j'en mettrais ma tête à couper, et dont Mme Sollier doit avoir la clef.

— Pas mal de gens soutiendront que j'aurais dû remettre ce bibelot au juge d'instruction..... C'est ma foi bien possible, mais en le faisant, j'aurais peut-être commis un gros impair au détriment de Marthe et de Véronique..... Véronique seule, si elle guérit, pourra me dire ce que je dois faire, et, si elle ne guérit pas, il sera toujours temps de changer mon fusil d'épaule... C'est entendu !..... Provisoirement, je mets l'objet avec le reçu de ma caisse.

— Il faut espérer que le feu ne la grillera pas celle-là !

Magloire fouillant alors un des tiroirs

de sa commode, en tira un petit coffret de bois de chêne qu'il ouvrit.

Avant d'y placer le reçu de Richard Vernière et la précieuse breloque, il y prit un papier tout frippé.

C'était un billet de la loterie de l'Orphelinat des Arts, le billet que Videl-Gousset, le mécanicien ivrogne, lui avait donné le jour de la quête contre un franc, le prix qu'il coûtait.

— Ah !..... fit-il en souriant.... si au moins je gagnais le gros lot avec ça ! la petite Marthe en aurait sa part !..... Mais je t'en souhaite, mon bonhomme ! Si tu comptais là-dessus, tu n'aurais qu'à décompter..... J'ai mis plus de vingt fois à la loterie comme un parfait Jocrisse, et je n'ai jamais eu pour mon argent que le papier du billet avec lequel j'allumais ma pipe après le tirage !

Il remplaça le billet dans le petit coffre en même temps que la breloque et que le reçu.

La boîte fut ensuite remise en place et la commode refermée.

— À ta niche, présentement, mon vieux ! — dit le manchot à voix haute en apprêtant sa couverture. — Tu as bien gagné quelques heures de traversin ! — Je crois que je vais faire un vrai somme !...

Trois minutes plus tard, Magloire dormait d'un sommeil de plomb.

Ordinairement il était très matinal, mais, contre son habitude, il ne se réveilla le lendemain qu'à huit heures et demie.

— Pristi !... J'ai fait le tour du cadran ! — grommela-t-il en regardant sa montre. — Fichu paresseux ! ! — À la besogne, et plus vite que ça ! — Il faudra ensuite aller voir comment ma petite Marthe a passé la nuit, et après je filerai à l'hospice Saint-Louis demander des nouvelles de maman Véronique.

Le joueur d'orgue s'habilla rapidement, mit de l'ordre dans son ménage et courut chez Mme Aubin.

— Demain — pensait-il — je reprendrai les tournées... — Me voilà avec une bouche de plus à nourrir ! — En avant l'orgue et les chansons — Si le temps est beau, je donnerai un coup de pied du

côté de Passy. — C'est un bon quartier pour moi...

Comme il arrivait au restaurant la Marie accourut au-devant de lui.

— La petiotte ? — lui demanda-t-il vivement.

— Elle dort encore, la pauvre mignonne...

— Elle a eu un peu de fièvre cette nuit mais c'est pas étonnant après tout ce qui s'est passé et nous espérons bien que ça ne sera rien.

— Si ça n'allait pas tout à fait bien, envoyez chercher de suite le brave docteur Bordet ! — Faut la soigner comme un ange qu'elle est cette chérie-là ! — Ma petite Marie, si la pauvre maman Véronique mourait, Marthe serait notre fille, quand nous aurons défilé devant l'écharpe de M. le maire et le surplus de M. le curé...

— C'est bon... on la soignera, soyez paisible ! — Avez-vous lu les journaux de ce matin ?

Pas encore... Je ne fais que me lever.

— Eh bien ! il faut les lire...

— Qu'est-ce qu'ils chantent ?

— Ils racontent le crime... l'incendie.

— Nous en savons plus long qu'eux à ce sujet-là.

— Ils disent que la justice est sur la trace des assassins.

— On dit toujours ça...

— On parle de vous...

— De moi !...

— Parfaitement ! Ancien soldat... mutilé... — médaillé... On fait l'éloge de votre conduite pendant le feu...

— Ça, je m'en bats la paupière. — Je ne suis pas vaniteux...

— On parle aussi de Claude Grivot... également pour sa belle conduite...

— Et de maman Véronique, en parlet-on ?

— Bien sûr !... — On affirme que la pauvre femme ne survivra pas à sa blessure...

— Ça, je vais le savoir.

— Comment ?

— En le demandant à ceux qui peuvent me renseigner.

— Vous allez à l'hospice Saint-Louis ?

— Toujours courant en sortant d'ici...

— J'allais vous le conseiller...

— Toi, t'es une bonne fille, la Marie.

Tu mérites d'être heureuse, et tu le seras puisque je t'épouserai et que tu pourras te vanter d'avoir un mari de tout premier choix ! — La bête au bon Dieu, quoi ! — Sers-moi un morceau de fromage, un croûton de pain, un demi-setier de vin blanc, et après avoir pris ce petit acompte sur le déjeuner de midi, je file à Saint-Louis.....

La Marie servit Magloire qui, tout en mettant les bouchées doubles, lui demanda si elle savait ce qu'on faisait à l'usine.

— Rien pour le moment..... répondit-elle..... M. Prieur, le caissier, et M. Grivot sont ici, dans un cabinet, en train de dresser une feuille de paie des ouvriers... Le juge d'instruction, qui doit revenir à midi, a promis de leur remettre pour tout le monde une indemnité de huit jours de travail...

— C'est un brave homme celui-là !... s'écria le manchot..... S'occupe-t-on de débayer les dédoubles ?

— M. Ledru, l'officier de pompiers entrepreneur, qui est venu boire ici la goutte ce matin, a dit qu'on allait commencer et que ça marcherait rondement.

— Tant mieux... Il faudrait savoir si on a vraiment volé la caisse...

— Volée ou brûlée, ça reviendra toujours au même ! Ah ! mon pauvre Magloire, tout cela est bien triste !

— Plus encore que tu ne le crois, la Marie !..... fit le manchot qui avait terminé son repas et qui se leva..... Je pars..... ajouta-t-il..... Si la petite me demandait, ou demandait des nouvelles de sa gran' mère, tu lui répondrais que je suis allé en chercher et que je lui en apporterai bientôt.

Et après avoir embrassé sur les deux joues la future Mme Magloire, le joueur d'orgue partit de son pied léger, pour gagner le tramway qui devait le conduire à Paris où il avait hâte d'arriver.

LIII

Ce jour-là n'était point un de ceux affectés aux visites dans les hôpitaux.

reiller...
 fille, la Marie.—
 use, et tu le sa-
 rai et que tu
 ir un mari de
 la bête au bon
 un morceau de
 pain, un demi-
 près avoir pris
 déjeuner de mi-

 ire qui, tout en
 doubles, lui de-
 qu'on faisait à

at..... répon-
 le caissier, et
 un cabinet, en
 de la paie des
 ruption, qui doit
 de leur remet-
 une indemnité
 me celui-là !...
 occupe-t-on de

le pompiers en-
 a boire ici la
 n'on allait com-
 cherait ronde-
 draît savoir si
 ase...
 reviendra tou-
 un pauvre Ma-
 triste !

ne le crois, la
 t qui avait ter-
 leva..... Je
 la petite me
 t des nouvelles
 répondrais que
 t que je lui en

é sur les deux
 gloire, le joueur
 d léger, pour
 vait le conlui-
 d'arriver.

un de ceux
 les hôpitaux.

Magloire le savait bien.
 Mais, s'il ne pouvait pas voir Véroni-
 que Sollier, il trouverait certainement
 moyen de se faire renseigner exacte-
 ment au sujet de son état.

Il y avait tout au plus vingt minutes
 que Daniel Savanne avait quitté l'hos-
 pice Saint-Louis quand le manchot se
 présenta chez le concierge, un vieux
 brave décoré de la médaille militaire
 comme lui.

Entre deux anciens soldats, portant
 l'un comme l'autre sur la poitrine l'in-
 signe..... si simple qu'il soit..... de la
 bravoure, il suffit d'un simple contact
 pour établir la sympathie, presque l'am-
 itié.

Le concierge et le nouveau venu se
 saluèrent militairement.

— Vous désirez camarade ?..... de-
 manda le gardien au manchot..... Si
 c'est pour voir quelqu'un que vous êtes
 ici, je dois vous prévenir que malgré
 toute ma bonne volonté et mon désir
 de vous être agréable, je ne pourrai
 vous autoriser à entrer..... Ce n'est
 pas aujourd'hui jour de visites.

— Je le savais, et je n'essayerai même
 point de vous faire oublier votre conai-
 gne..... Un soldat sait ce que c'est
 qu'une consigne et la respecte..... Je
 voudrais tout simplement vous prier de
 me renseigner au sujet de quelque cho-
 se, ou plutôt de quelqu'un..

— Tout à votre service, mon camara-
 de.

— On a apporté ici, dans la nuit du
 ler au 2 janvier, une femme blessée...

— Oui... On venait de Saint-Ouen... je
 me suis levé pour ouvrir aux porteurs
 du brancard.

— Pourriez-vous me dire si cette fem-
 me vit encore ?

— Pour sûr elle vivait hier soir.

— Sait-on si elle a des chances à gué-
 rir ?

— Quant à ça, pas moyen de vous ré-
 pondre..... Le chirurgien qui la soigne
 est seul à le savoir... en supposant mé-
 me qu'il le sache.

— Ce chirurgien dont vous parlez, est-
 ce que je pourrais le voir ?

— Hum ! hum !..... C'est assez diffi-
 cile.

— Difficile, mais pas impossible...

— Etes-vous parent de cette perso-
 ne ?

— Non, je suis seulement son ami, et
 j'ai provisoirement recueilli sa petite
 fille.

— Vous habitez Saint-Ouen ?

— Oui..... J'arrivais sur le lieu de l'in-
 cendie quand on a trouvé, gisant à ter-
 re, le corps de la pauvre femme.

Le concierge de l'hôpital Saint-Louis
 regarda attentivement le joueur d'or-
 gue.

— Je parie que c'est vous qui êtes
 Magloire... fit-il ensuite.

— En effet, répliqua le manchot très
 surpris... Mais comment diable pouvez-
 vous deviner cela ?

— Ça n'était pas bien malin !..... Le
 journal de ce matin parle de vous tout
 au long..... Il paraît que vous vous
 êtes bigrement bien conduit là-bas,
 quoique vous n'ayez qu'un bras. Du res-
 te, un ancien soldat médaillé, fallait s'y
 attendre.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Voyons, camarade, parlons peu,
 mais parlons bien.. Vous voulez avoir
 des renseignements sûrs de la blessée
 qui vous intéresse..... vous voulez voir
 le chirurgien pour lui demander s'il a
 l'espérance de la sauver.

— C'est parfaitement ça.

— Eh bien ! nous allons tâcher d'ar-
 ranger l'affaire... Le chirurgien en chef
 qui peut vous répondre passe sa visite
 en ce moment..... A onze heures, tout
 sera fini..... il déposera son tablier et
 viendra monter dans sa voiture qui l'at-
 tend devant la grille..... Je vous le
 montrerai dès qu'il arrivera et vous
 pourrez le happer au passage s'il veut
 se laisser faire, et il le vaudra car c'est
 un brave homme. Ça vous va-t-il com-
 me ça.

— Je crois bien, que ça me va !.....
 et je vous en remercie de tout mon
 cœur.

— Alors, entrez dans ma loge... Vous
 vous chaufferez, ce qui ne sera pas de
 trop, car il fait rudement froid, et nous
 ferons un bout de causette en attendant
 la sortie du docteur.

Magloire ne pouvait qu'accepter.

Il entra.

Son cœur se trouvait allégé d'un poids très lourd.

Mme Sollier, qu'il avait craint de trouver morte, vivait.

C'était beaucoup, cela ! Mais un doute terrible subsistait encore : une question redoutable se posait. Pourrait-on la sauver ?

Il fallait que le chirurgien lui dise la vérité, la vérité tout entière.

Alors, si la pauvre femme était condamnée par le prince de la science, il aviserait au parti à prendre vis-à-vis du juge d'instruction et au sujet de la petite Marthe.

Peut-être dans l'intérêt de celle-ci, au moins autant que l'intérêt de la justice, se déciderait-il à remettre à M. Savanne le reçu de Richard Vernière et le joyau enlevé aux doigts raidis de Véronique.

L'horloge de l'hospice sonna onze heures.

Le concierge coupa court à la causerie très amicale engagée entre lui et Magloire et dit :

— Onze heures !... la visite est terminée.

M. Sermet ne tardera guère à rejoindre son coupé.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'ancien soldat, dont les yeux étaient fixés sur la cour, aperçut, à travers le vitrage de sa loge, le docteur Sermet se dirigeant vers la sortie.

— Le voici... fit-il vivement.. Allez-y sans crainte... Je vous le répète, c'est un brave homme, pas pour deux sous.

Magloire sortit de la loge et fit quelques pas à la rencontre du chirurgien, devant lequel il se découvrit respectueusement.

— Qu'y a-t-il, mon brave ?... demandait-il, le docteur séduit par la physionomie sympathique de l'ex-marin.

— Mon major... répliqua le manchot... je veux vous prier de me tirer du pied une grosse épine, ou plutôt de m'ôter du cœur un grand souci.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous avez dans votre service une

brave femme blessée très dangereusement.

— J'en ai plusieurs..... Précisez mon ami... De laquelle parlez-vous.

— Je parle de la blessée de Saint-Ouen.

— Véronique Sollier ?

— Elle-même..... Mon major, un seul mot, je vous en supplie.... Dites-moi si vous pourriez la sauver !..... Si elle guérira.

La voix de Magloire tremblait. Deux larmes coulaient sur ses joues.

L'émotion du manchot toucha le chirurgien, si blasé qu'il fut sur les émotions de toute nature.

— Rassurez-vous, mon brave garçon, répondit-il, la pauvre femme de qui vous parlez n'est nullement en danger de mort. J'espère qu'avant un mois elle pourra sortir d'ici.

— Complètement guérie ?

— Oui, complètement.

— Ah ! major, major, s'écria le joueur d'orgue, ne pouvant maîtriser ni ses larmes ni sa joie. Que vous venez de me faire de bien et que je vous remercie ! Elle vivra cette brave Veronique !... Quand pourrai-je la voir ?.....

— Pour cela je ne puis fixer une époque...

— Revenez dans une quinzaine de jours et demandez-moi. Je verrai ce qu'il est possible de faire pour vous contenter... Au revoir, mon brave.

Le docteur rejoignit sa voiture.

Magloire serra la main du concierge de l'hospice, le remercia et repartit tout heureux, le chemin de Saint-Ouen, où il se proposait de déjeuner solidement ; au restaurant de Mme Aubin.

La joie qu'il venait d'éprouver doublait son appétit.

Marthe était debout dans la salle, en compagnie de la Marie.

Elle était un peu pâlotte, mais se portait bien.

En voyant entrer le joueur d'orgue son visage s'éclaira.

Elle courut à lui pour l'embrasser et sa première question fut celle-ci :

— Tu viens de Paris, mon bon ami Magloire..... Tu as vu grand'mère ?...

Le manchot répondit :

— Non, ma mignonne, je n'ai pas pu la voir.....

Un nuage s'étendit sur les traits expressifs de l'enfant.

— Tu n'as pas pu la voir ! répétait-elle, pourquoi ?

Elle n'est pas morte cependant ?

— Non, grâce au ciel !

— Je la reverrai ?

— C'est certain.

— Quand ?

— Quand le chirurgien qui la soigne, et qui un homme très savant, le jugera convenable.....

— Ça sera-t-il bientôt ?

— Je n'en sais rien, j'espère que oui.

Mais jusque-là il faut que tu sois bien gentille, bien raisonnable, et que tu ne tourmentes pas ta petite cervelle... Dis-toi que tu n'es pas seule, et que ton bon ami Magloire qui t'aime tant est là pour veiller sur toi.....

L'entretien du manchot avec le docteur Sermet avait changé le cours de ses idées.

La tournée à Passy, projetée pour le lendemain serait remise à un autre jour.

Pour le moment, il voulait suivre d'aussi près que possible l'enquête commencée par Daniel Savanne.

Il voulait savoir si quelque incident fortuit, quelque'un de ces hasards imprévus qui si souvent viennent en aide à la justice trébuchante, ne livrerait point au magistrat le secret du crime commis.

Véronique Sollier vivrait ; cela, maintenant, n'était plus douteux pour lui.

Lorsqu'il pourrait la voir, qu'elle serait en état de parler et qu'elle le questionnerait, il tenait à être en mesure de lui répondre.

Il déjeuna avec Marthe dans la grande salle remplie de clients, gravant au plus profond de sa mémoire tout ce qui se disait autour de lui.

On lui apprit que le déblaiement des décombres était commencé, et que le soir les ouvriers se réuniraient au restaurant où le caissier Prieur et Claude Grivot devaient leur distribuer l'indem-

nité de huit jours, allouée si généreusement par le juge d'instruction en souvenir de son ami Richard Vernière.

— Ça va bien !... se dit l'ancien soldat de marine... je passerai ici la soirée et entendant causer Prieur et Paul, je saurai de quoi il retourne là-bas...

Le misérable sans-patrie, l'infâme assassin Robert Vernière était..... on le sait..... arrivé à la gare de Surveilliers quelques minutes avant le passage du train qui devait le conduire à Bruxelles.

Le train avait stoppé en gare.

L'effroyable drame qui venait de se jouer à l'usine de Saint-Ouen, et dont il avait été le principal acteur, ne l'effrayait que relativement, nous l'avons dit.

Se croyant certain de l'impunité, il ne pouvait penser qu'à cette fortune, volée dans le sang, aux lueurs de l'incendie, et contenue dans la sacoche où il l'avait précipitamment enfouie.

La curiosité le travaillait, mais malgré son ardent désir de repaire ses yeux de la vue de cet amas de billets de banque, de les compter, de les caresser de ses mains fiévreuses, il eut assez d'empire sur lui-même pour attendre que le train eût franchi quelques stations et eût mis un plus large espace entre lui et le cadavre de son frère.

Ce fut seulement après avoir dépassé Compiègne, se trouvant toujours seul, qu'il se décida de procéder à l'examen de ses richesses.

Il ouvrit la sacoche.

Ses doigts tremblaient en tirant du portefeuille où les avait placés le caissier Prieur les billets de mille francs qui s'y trouvaient réunis par paquets de dix mille francs.

Ses regards étinçelèrent lorsque, sous les clartés de la veilleuse placée au plafond, il souleva les rouleaux d'or.

Le chiffre annoncé par Claude Grivot était parfaitement exact.

Cinq cent cinquante-deux mille francs et quelque cent francs.

— Il avait tout vérifié, tout calculé, tout additionné.

Le paquet portant sur l'enveloppe la mention : " Dépôt Gabriel Savanne " attira son attention.

Il n'y avait pas attaché grande importance jusqu'à ce moment.

Ce pouvaient être des papiers, précieux pour le déposant mais sans valeur pour lui.

Il l'ouvrit enfin.

Sa joie égala sa surprise.

Des billets de banque encore, toujours !

Il compta trente et une liasses, de dix chacune, épinglées.

Trois cent dix mille francs.

Avec l'argent de Richard cela formait un total de plus de huit cent mille francs soit près d'un million !

Le spéculateur, pendant quelques secondes, eut le vertige.

Tout cela lui appartenait.

Claude Grivot était en ce moment bien loin de sa pensée.

La mémoire, cependant, ne tarda guère à lui revenir.

Il avait un complice.

Un complice qui viendrait bientôt réclamer sa part de la fortune volée ! Un complice à la merci duquel il se trouvait, qui d'un mot pouvait le perdre, et qui n'hésiterait pas s'il se faisait de lui un ennemi.

Ainsi que l'avait supposé le contre-maitre, un instant l'idée lui vint de ne pas retourner à Berlin, de fuir, de gagner Londres, puis l'Amérique, en un mot, de disparaître.

Cette idée ne fit d'ailleurs que traverser son esprit.

Il connaissait bien la force de volonté, la ténacité inébranlable du contre-maitre.

Il savait que Claude Grivot le poursuivrait partout, sans se lasser, sans se décourager, et finirait par le rejoindre.

Son parti fut pris aussitôt.

— Eh bien !..... dit-il en remettant toutes les liasses et les rouleaux d'or dans la sacoche d'où il les avait tirés... puisqu'il le faut, je lui ferai sa part, mais la mienne sera la plus grosse.....

Claude ignore certainement le dépôt de trois cent dix mille francs fait par Gabriel Savanne, et je ne serai pas assez sot pour le lui faire connaître !

Pendant quelques minutes, il réfléchit au sujet de ce dépôt.

Il se demandait pourquoi le marin, le frère du juge d'instruction, avait versé cette somme importante dans la caisse de son frère.

Le problème lui parut bien vite insoluble.

Que lui importait après tout.

L'essentiel était de tenir les trois cent dix mille francs, et il les tenait.

Ses pensées prirent un autre cours.

Il songeait au passage de la frontière.

Pour pouvoir l'éviter, ce dangereux passage, il aurait donné beaucoup, mais descendre à l'avant-dernière station française pour gagner à pied une station belge l'aurait trop retardé..... Il voulait arriver à Berlin le plus promptement possible, mettre sa fortune en lieu sûr, la cacher, jusqu'au jour où il pourrait s'en servir sans craindre d'éveiller des soupçons.

LIV

— De Bruxelles gagner Strasbourg... se dit le misérable..... me fait perdre près de douze heures..... Je ne suivrai donc pas l'itinéraire tracé par Claude..... à Bruxelles, je prendrai le rapide qui me conduira à Cologne, et de là à Berlin..... C'est à peine si j'aurai vingt minutes de retard sur le train que j'aurais dû prendre à Paris hier au soir, et qui emporte mes valises dans ses bagages.

" Oui, cette route est plus directe... C'est celle-là que je suivrai... "

Ces réflexions apaisèrent pendant quelques instants la fièvre qui dévorait Robert.

Mais ses inquiétudes le reprirent lorsque le train s'arrêta à la gare frontière pour être soumis à l'inspection des agents de la douane belge.

Il fut bientôt rassuré.

Aucun collis ne le suivant, on se contenta de lui demander ce que contenait

la sacoche qu'il portait en bandoullière.

— Des papiers et des valeurs..... répondit-il sans descendre de son compartiment.

Désirez-vous contrôler mon passeport ?

— Inutile.

Et l'agent belge referma la portière.

Le train se remit en marche.

Il stoppait à Bruxelles à dix heures et quelques minutes.

Le rapide qui devait le conduire à Cologne, et de là à Berlin, passait à dix heures et quarante-deux à la gare de Bruxelles-Midi.

Dix minutes plus tard Robert roulait vers la capitale de l'Allemagne où il arrivait vers huit heures du soir, vingt minutes en effet après le train parti de Paris la veille au soir à six heures trente-cinq minutes.

A peine descendu du wagon, il se rendait à la consigne, et, muni de son bulletin de bagages, retirait sa valise enregistrée à la gare du Nord.

Les étiquettes collées sur le cuir portaient ces mots : Paris-Berlin.

Il se promit bien de les faire disparaître aussitôt qu'il serait rentré chez lui.

Robert arrivait à Berlin juste au moment où la dépêche chiffrée du baron Schwartz, le concernant, parvenait au négociant Schmitt, pour être transmise au bureau des renseignements du grand état-major.

Les combinaisons de voyage rapide imaginées et exécutées par le fratrioide, auraient pu faire supposer qu'il soupçonnait la surveillance dont il était l'objet, et qu'il voulait déjouer les plans de l'attaché à l'ambassade allemande.

Nous savons qu'il n'en était rien. Il ne doutait même pas que sa présence à Paris sous un faux nom avait été signalée.

Robert habitait dans Friedrichstrasse un fort joli hôtel appartenant à la veuve de M. de Naylor, devenue Mme Vernière par son second mariage.

C'était une des propriétés dans l'Alsace annexée, mises à l'abri des folies dissipatrices de Robert, et qui constitu-

aient le patrimoine de son fils Philippe.

Préoccupée de l'avenir de cet enfant, elle s'était mariée sous le régime dotal, mais fort éprise du misérable gredin qui, la sachant riche, avait tout fait pour s'emparer de son cœur, elle lui avait reconnu par contrat un apport de deux cent cinquante mille francs, bien vite dévorés par lui.

Il ne s'était point arrêté là et de grosses sommes que sa femme, toujours éprise, par conséquent toujours faible, prenait sur sa fortune personnelle pour les lui livrer, avaient également disparu.

Mais enfin, éclairée sur la conduite de Robert, elle s'était refusée à laisser ouvert plus longtemps le coffre-fort dans lequel il croyait pouvoir puiser toujours.

Blessée au vif dans son amour-propre de femme scandalusement affichée de son second mari, elle s'était reprise et le mépris, chez elle, avait remplacé l'amour.

Elle déclarera carrément à Robert qu'il ne devait plus compter sur elle et que seule, désormais, elle administrerait les biens dont son fils hériterait un jour. Elle ajouta qu'il recevrait une allocation mensuelle plus que suffisante, puisqu'il profiterait à l'hôtel du confortable de la vie commune.

Depuis cette époque, les rapports étaient fort tendus entre le mari et la femme qui ne se voyaient guère qu'aux heures des repas.

Les familles françaises que l'annexion avait rendues prussiennes malgré elles estimaient beaucoup et recevaient avec grand plaisir Mme Robert Vernière qu'elles avaient connue quand elle se nommait la comtesse de Naylor.

Ici nous devons ouvrir une courte parenthèse pour faire connaître à nos lecteurs ce nouveau personnage qui va jouer dans notre récit un rôle d'une grande importance.

Amélie-Denise Paradon, née à Saverne en 1850, avait, à l'heure où nous la metton en scène, atteint sa quarante-troisième année.

Elle était fille unique d'un grand in-

dustriel du chef-lieu du département du Bas-Rhin, dont les filatures jouissaient d'une prospérité toujours croissante.

Pierre-Louis Paradon avait près de cinquante ans lorsque sa fille vint au monde.

Des années auparavant il avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui qui mourait en donnant le jour à la petite fille restant seule auprès d'un père que les affaires industrielles absorbaient absolument.

L'enfant fut confiée à une nourrice qui la garda jusqu'à l'âge de sept ans.

Alors Louis Paradon songea à prendre sa fille avec lui et à lui donner une gouvernante bien élevée, instruite, qui lui servirait aussi d'institutrice.

Ce qu'il avait résolu fut fait.

L'enfant devint une gracieuse jeune fille, douée des qualités les plus rares, qui se développèrent en même temps que sa beauté et que son intelligence.

Son institutrice, française comme elle comme son père, avait développé dans son esprit et dans son cœur la bonté, la loyauté, en même temps que la haine de l'Allemagne que Paradon détestait.

L'industriel passait pour riche et l'étais en effet, mais sa filature, une des plus belles du pays, représentait presque toute sa fortune.

En deux années la prospérité disparut.

Des concurrences s'établirent.

Le prix des matières premières augmenta.

L'exportation cessa d'offrir les mêmes avantages qu'autrefois.

Des spéculations malheureuses et des faillites dont il fut victime vinrent grossir les pertes causées par la mévente des tissus.

La ruine s'annonçait, menaçante, complète, inévitable.

Amélie, âgée alors de dix-huit ans, était trop sensée et trop perspicace pour ne point s'apercevoir des embarras de son père, qui l'avait d'ailleurs initiée à toutes ses affaires.

La branche de salut pour le manufacturier se présenta sous la forme d'un

jeune homme de trente ans, habitant les environs de Saverne, le comte Henriot de Nayle.

Issu d'une famille protestante émigrée en Allemagne à la suite de la révolution de l'édit de Nantes, il était venu après la mort de son père qui habitait Berlin, se fixer en Lorraine où il possédait de vastes propriétés.

Ayant beaucoup vécu et beaucoup voyagé, ayant passé plusieurs années à Paris en plein tourbillon demi-mondain fatigué de voyages et de plaisirs, en un mot blasé sur toutes choses, il songeait sérieusement à finir sa vie en ermite, dans la solitude, dans le calme le plus profond, au milieu des grands bois où il n'aurait d'autres distractions que la chasse.

Si bien arrêtée, si parfaitement inébranlable en apparence que fut cette résolution, il suffit de la rencontre d'Amélie Paradon pour l'ébranler, ou plutôt pour l'anéantir.

Mis par le hasard en présence de la jeune fille, ce blasé qui ne croyait plus à l'amour, mais dont le cœur n'avait en réalité jamais battu, se sentit envahi, dominé, enchaîné soudain, par un sentiment qu'il ne connaissait point encore.

Il ne rêva plus que d'unir son existence à celle de cette enfant dont un regard l'avait conquis.

Il s'inquiéta de savoir qui elle était, ce qu'était son père, et l'enquête qu'il fit lui révéla, en même temps que l'indiscutable honorabilité de cette famille, sa ruine imminente.

Si personne ne lui venait en aide, l'homme qui, depuis trente ans, travaillait avec tant de courage et de succès, n'avait plus devant lui que l'horrible perspective de la faillite et de la misère.

Henriot de Nayle n'hésita pas une minute.

Il se rendit chez Louis Paradon, et sans tergiverser, allant droit au but, lui demanda la main de sa fille.

L'industriel connaissait de longue date, au moins de réputation, M. de Nayle, par conséquent il le savait très bien né, très galant homme et très riche.

habitant
mte Hen.

ante émi-
de la révo-
était venu
i habitait
il possé-

beaucoup
années à
mondain
rs, en un
songeait
n ermite,
e le plus
bois où il
que la

ment iné-
fait cette
ntre d'A-
ou plu-

ce de la
vait plus
'avait en
navahi, do-
un senti-
nt enco-

son exis-
dont un

lle était,
ête qu'il
que l'in-
e famille,

en aide,
y travail-
succès,
l'horrible
la misé-

pas une

adon, et
but, lui

ngue da-
de Nay-
rès bien
riche.

Ce mariage inespéré le mettrait à flot et assurerait l'avenir d'Amélie, avenir si sombre en ce moment.

—Ce n'est pas moi qui peux vous répondre, monsieur le comte.....dit-il cependant.....c'est ma fille.....Je ne me reconnais point le droit de disposer de son cœur et de peser sur sa volonté... Je suis, pour ma part, très flatté de l'honneur que vous voulez bien nous faire, mais, avant de passer outre, ma loyauté m'oblige à vous mettre au courant de ma position actuelle.

—Je la connais, monsieur, interrompit vivement Henriot.

—En êtes-vous certain ?

—Oui, monsieur.

—Que savez-vous donc ?

—Que vous avez subi de grandes pertes, et que, sans qu'il y ait de votre faute, sans que vous puissiez vous adresser à vous-même le moindre reproche, vous marchez fatalement à l'abîme.

—Et cela ne vous arrête pas ?

—Cela m'encourage, au contraire, puisque, si je suis agréé, j'aurai le bonheur de pouvoir vous être utile.

—Vous êtes un vrai gentleman, monsieur..... Veuillez revenir demain... J'aurai causé avec ma fille, et je vous répondrai.

—A demain, monsieur, et je vous en supplie, plaidez ma cause avec éloquence.

—Je ferai de mon mieux.

Henriot de Nayle se retira, le cœur plein d'espoir et comprenant bien que le père était son allié.

Aussitôt après l'entretien auquel nous venons d'assister, Louis Paradon faisait connaître à sa fille le but de la visite du gentil homme, leur voisin.

Amélie éprouvait pour son père une affection et une admiration sans bornes.

Pour le sauver d'un désastre immérité elle était prête à tout. D'ailleurs il ne s'agissait point ici de se sacrifier.

Elle connaissait Henriot de Nayle pour l'avoir rencontré à Saverne..... Elle le savait très riche.....Assurément elle ne l'aimait pas, mais il ne lui dé-

plaisait point et sa recherche la flattait.

La couronne à neuf perles fait toujours un agréable effet dans un rêve de jeune fille.

Amélie réfléchit pendant quelques minutes.

Elle ne pourrait manquer d'avoir une influence absolue sur un homme qui, la sachant sans fortune, l'épousait par amour.

Donc rien ne lui serait plus facile que de venir en aide à son père qui, grâce à cette union, se relèverait certainement.

—Quand M. le comte de Nayle doit-il venir chercher ma réponse ? demanda-t-elle.

—Demain, ma chérie.

—Eh bien ! demain, vous me présenterez M. de Nayle, et, c'est moi-même qui lui répondrai.

L'industriel ne fit aucune objection. Il ne doutait pas que la réponse attendue ne fut favorable.

Le lendemain Henriot revenait trouver Paradon qui le conduisait auprès de sa fille à qui il le présentait.

—Mon père...dit Amélie..... veuillez, je vous prie, me laisser seule un instant avec M. de Nayle.

Paradon quitta le salon.

Amélie, de la main, désigna un siège au jeune homme qui s'assit en face d'elle non sans une vague inquiétude, car la physionomie de la jeune fille était impénétrable.

LV

—Monsieur..... commença Amélie... mon père m'a dit que vous m'aviez fait l'honneur de demander ma main, quoi que les embarras de notre position actuelle fussent connus de vous.

—C'était agir en homme de cœur, c'est donc à l'homme de cœur que je vais parler.

—Vous m'aimez.....Je le crois..... Il m'est impossible d'en douter, puisque votre démarche le prouve.

—Moi, je vous connais à peine, et ma situation vis-à-vis de vous est délicate.

—Je ne puis éprouver pour vous, vous le comprenez, un sentiment plus vif que

celui de la sympathie et de la gratitude..... Mon cœur est absolument libre. Je serai, j'en suis certaine, une honnête femme, une compagne dévouée, une bonne mère de famille... De la sympathie et de la reconnaissance à l'amour il n'y a pas loin... Il vous sera donc facile de vous faire aimer de moi si je deviens votre femme, mais avant d'accepter la main que vous m'offrez, j'ai à vous imposer des conditions.

— Quelles qu'elles soient, mademoiselle, elle sont acceptées d'avance ! s'écria le gentilhomme, heureux de ce qu'il venait d'entendre, car les paroles de la jeune fille lui permettaient d'entrevoir la réalisation de ses plus chers désirs....

— Attendez avant de vous engager, reprit Amélie. Ces conditions vous ne les connaissez pas...

— Qu'importe ! Je les accepte.

— Je dois les préciser...

— Parlez donc, puisque vous le voulez.....

— Vous êtes protestant ?

— Oui.

— Je n'exigerai point de vous une abjuration immédiate, qui ne serait point sincère, n'étant pas raisonnée. Je me réserve de vous amener sans choc, secousse, et sans complaisance de votre part, à penser comme moi, mais je veux que nos enfants, si Dieu nous en envoie, soient élevés dans la religion catholique...

— Ils le seront... J'en prends l'engagement solennel.

— Nous nous marierons sous le régime de la séparation de biens....

Henriot fit un haut-le-corps.

— La séparation de biens ! répéta-t-il.

— Pourquoi ? Ma fortune ne sera-t-elle pas la vôtre ?

— Je vais vous expliquer la cause de mon désir... Je sais que vous êtes riche, très riche même, mais sans connaître le chiffre de votre fortune.

— Elle dépasse deux millions et demi.

— Sur ces deux millions et demi je vais vous demander de me constituer une dot dont j'aurai la libre disposition,

sans contrôle, puisque nous serons séparés de biens.

Henriot de Nayle, nous le répétons était homme d'intelligence et de cœur.

Il comprit la pensée toute délicate toute filiale, cachée sous la demande d'Amélie, et la jeune fille grandit encore à ses yeux.

— Vous êtes une noble enfant, mademoiselle..... répondit-il avec une admiration profonde. Vous pensez à votre père, et vous voulez pouvoir lui venir en aide sans même vous adresser à, moi.....

Amélie, jusqu'à ce moment si calme si froide en apparence, ne put en se voyant si bien comprise, dominer l'émotion qui depuis quelques secondes l'oppressait.

— Oui, monsieur..... balbutia-t-elle.

— C'est vrai....., vous avez deviné.

Et ses larmes jaillirent.

Henriot lui prit les mains qu'il appuyait contre ses lèvres avec autant de respect que d'amour.

— Ce que vous désirez sera fait, mademoiselle..... dit-il ensuite..... Vous sauverez votre père, et ce sera pour moi un grand bonheur et un grand honneur d'avoir pu vous aider dans cette noble tâche.

Fixez-moi le chiffre de la dot dont je suis prêt à vous reconnaître l'apport...

— Je n'ose.....

— Un million ?

— C'est trop.

— Combien, alors ?

— La moitié suffira.....

— Autorisez-moi donc à voir mon notaire en sortant d'ici et à lui dire de jeter les bases d'un contrat de mariage tel que vous le désirez...

— Vous êtes bon, monsieur, dit la jeune fille en serrant les mains de M. de Nayle avec effusion. Vous êtes bon et je vous aimerai.....

Henriot attira doucement Amélie, qui ne résista point, et il mit sur son front le baiser des fiançailles.

Un mois plus tard on signalait le con-

trat par lequel le comte de Nayle reconnaissait à Mlle Amélie-Denis Paradon un apport de cinq cent mille francs.

—Trois jours après, le mariage civil et religieux était célébré à Saverne, au milieu d'une foule d'amis des deux familles.

Louis Paradon était sauvé, le demi-million de sa fille lui permettait de reconstituer sa filature avec tous les perfectionnements qui devaient en assurer le succès.

Henriot de Nayle possédait à Saverne et dans l'arrondissement, outre l'hôtel qu'il habitait, des bois importants et plusieurs fermes. A Strasbourg, une maison de rapport. A Berlin, trois autres maisons, celles-là lui venant de sa mère une Allemande. Aux portes de Nancy un petit château où il alla passer de loin en loin quelques jours et qui le reste du temps avait pour gardien un ancien soldat, marié.

C'est là qu'Henriot était venu au monde.

Il était donc parfaitement Français, de naissance comme de cœur.

Amélie n'avait jamais quitté Saverne que pour aller à Strasbourg ou à Nancy en compagnie de son père que ses affaires appelaient quelquefois dans ces deux villes.

Henriot lui proposa de voyager, et naturellement elle accepta avec joie.

Leur absence dura près d'une année.

Quand ils revinrent à Saverne la manufacture de Louis Paradon avait repris toute son activité et toute sa prospérité d'autrefois.

Amélie, connaissant bien son mari, qu'il adorait, l'aimait tendrement, il était bon, juste, loyal, mais d'une nature un peu faible. Elle avait pris sur lui un empire absolu. Pour rien au monde il n'aurait voulu décider quelque chose sans la consulter.

Au bonheur de la jeune femme, il ne manquait qu'une chose.

Elle désirait être mère, et, au bout de deux années de mariage, rien n'annonçait que ses vœux dusent être exaucés.

Au printemps de 1870 ils entreprirent un nouveau voyage.

Ils étaient en Angleterre quand, au mois de juillet ils apprirent que la guerre éclatait entre la France et l'Allemagne.

Amélie pensa à son père. Elle aurait voulu rentrer immédiatement, l'idée des dangers à courir l'épouvantait, non pour lui, mais pour elle. D'ailleurs, à quoi leur présence à Saverne eût-elle servi ?

Les jeunes époux restèrent à Londres où les nouvelles les plus désastreuses leur parvenaient.

On se battait en Alsace et en Lorraine, tout allait être détruit, saccagé.

Les communications ayant été coupées les nouvelles locales cessèrent d'arriver, et trois mois plus tard, seulement, Amélie sut que ses prévisions les plus sinistres étaient dépassées de beaucoup.

Louis Paradon, qui malgré son âge avait pris héroïquement les armes pour défendre son pays contre l'envahisseur avait été fusillé comme franc-tireur sur les ruines de sa filature incendiée par les Prussiens.

Frappée au cœur, Amélie tomba malade et faillit mourir..... Sa jeunesse, la force de sa constitution et surtout les soins de son mari la sauvèrent.

Quand Henriot et sa femme, guérie mais bien faible encore, rentrèrent en France après la signature du traité de paix, une partie de la Lorraine et de l'Alsace était devenue terre allemande et Saverne se trouvait sur le territoire annexé.

Les propriétés du comte de Nayle restaient intactes..... Nulle part ses maisons n'avaient subi de dégâts.

Amélie demanda à son mari de se retirer avec elle dans son petit château de Nancy pour y passer au moins les premiers mois de son deuil.

—Là, nous serons en France, dans notre chère France..... dit-elle..... je ne retournerai jamais à Saverne où les Prussiens ont assassiné mon père !..... Tu es français, puisque tu es né à Nancy et que Nancy est resté ville française. Nomme un régisseur de tes biens en Alsace-Lorraine et à Berlin..... vends-

les au besoin..... Réalise toute ta fortune et restons en France.

Henriot eut quelque peine à lui faire comprendre qu'agir comme elle désirait serait très préjudiciable à leurs intérêts et équivaldrait presque à la ruine, la vente des propriétés dépréciées par la guerre ne pouvant donner que des résultats déplorables... Il avait d'ailleurs à Berlin des parents de sa mère, haut placés, des parents à héritage.... Il fallait les ménager en n'affirmant point la haine profonde que la Prusse leur inspirait.

— Nous pouvons avoir des enfants, chère femme bien-aimée... ajouta-t-il comme conclusion... gardons pour eux notre fortune.

Ce dernier argument ne pouvait manquer de toucher Amélie. Elle se résigna.

En 1875, au moment où, après sept années de mariage, Amélie n'osait plus espérer la maternité, la jeune femme accouchait à Nancy d'un fils qui reçut le nom de Philippe et à qui la qualité de Français ne pouvait être contestée.

A partir de la naissance de ce fils l'amour maternel l'emporta dans le cœur d'Amélie sur toute autre considération, et dans l'intérêt de son enfant elle ne refusa point d'aller s'installer dans l'hôtel de Berlin, afin d'y faire la conquête des parents à héritage à qui, disons-le tout de suite... elle plut infiniment.

Philippe avait deux ans quand un grand malheur frappa sa mère.

Henriot mourut, emporté en quelques heures par une congestion pulmonaire.

Si Mme de Nayle n'avait plus avec elle son mari d'amour, elle éprouvait pour lui, nous le répétons, une reconnaissance infinie, une affection profonde.

Sa douleur fut immense.

Une donation entre vifs, intervenue quelques jours après le mariage, lui assura la possession de tous les biens.

L'inventaire qui suivit le décès lui fit connaître le chiffre exact de cette fortune.

Les immeubles et les valeurs premier ordre qui le constituaient représen-

taient un peu plus de deux millions et demi.

Philippe serait donc riche un jour.

Elle résolut de se consacrer à lui entièrement et, comme jusqu'alors il était resté à Nancy, elle le fit venir avec sa nourrice à Berlin où l'administration de ses immeubles l'obligeait à résider et où la famille de feu son mari l'entourait de soins et d'égards.

Le temps s'écoula.

Peu à peu, quoiqu'elle gardât toujours au fond de son âme le souvenir attendri de celui qui avait été si bon et si tendre pour elle, ce souvenir ne fit plus couler ses larmes.

Quand Philippe eut sept ans, Amélie le conduisit à Nancy et le confia au directeur d'une institution très estimée.

Elle voulait qu'il reçût une éducation toute française et propre à développer chez lui l'amour de la mère-patrie et les généreux instincts du patriotisme. Elle revint ensuite à Berlin.

Treize ans s'étaient écoulés depuis l'année terrible.

Amélie, âgée de trente-trois ans, restait admirablement belle et semblait beaucoup plus jeune encore qu'elle ne l'était en réalité.

Elle aimait le monde.

Son salon était ouvert aux attachés de l'ambassade de France et aux membres de la colonie française dont le nombre avait beaucoup augmenté.

Parmi les Français reçus chez elle se trouvait Robert Vernière dont elle faisait grand cas.

Personne ne pouvait soupçonner le rôle infâme joué par cet homme qui ne se mêlait à ses compatriotes que dans l'espoir de les trahir et de vendre cher sa trahison.

Très séduisant, très brillant, il avait su conquérir toutes les sympathies.

Robert connaissait la position de la fortune de la jeune veuve.

Ruiné aussi complètement qu'on le put être et ne conservant l'apparence de la richesse que grâce aux subsides du gouverneur allemand, il se dit qu'épouser la comtesse de Nayle serait un moyen sûr de se remettre à flot et il commença à lui faire, avec un tact merveil-

leux, une cour discrète et respectueuse.

Le gredin était habile et il s'adressait à un cœur assoiffé d'affection.

LVI

Veuve depuis sept ans, Amélie, sans en avoir conscience, commença à sentir son veuvage lui peser.

Un beau jour la lumière se fit, et elle dut s'avouer elle-même qu'elle éprouvait pour Robert Vernière un sentiment ne ressemblant en rien à l'affection que lui avait inspiré Henriot.

A trente-trois ans, elle aimait d'amour pour la première fois.

Robert avait trop d'expérience pour conserver le moindre doute à cet égard.

Ses espérances allaient à coup sûr se réaliser.

Sa cour devint plus assidue et changea de nature..... Des éans de passions admirablement joués, se mêlèrent comme malgré lui, aux témoignages de respect.

Puis enfin, quand le moment lui sembla venu de frapper le coup décisif, il se déclara et sollicita l'honneur de devenir le mari d'Amélie.

Si éprise et si dominée qu'elle fût, la jeune veuve ne voulait cependant pas contracter une nouvelle alliance sans avoir la certitude que cette alliance n'était point indigne d'elle.

Elle ajourna sa réponse, se rendit à l'ambassade de France et pria l'ambassadeur de la renseigner, ce qu'il promit de faire dans le plus court délai.

Au bout de moins de huit jours, en effet, arrivaient les renseignements.

Ils furent excellents, la famille de Robert était d'une honorabilité parfaite et son frère un grand industriel, riche et justement estimé.

Quant à la fortune personnelle de Robert Vernière, on ne la connaissait pas. Il passait pour avoir perdu beaucoup d'argent dans des entreprises malheureuses, et pour vivre l'une rente assez forte qu'aurait laissé un parent.

Ceci importait peu à Amélie qui tenait à l'honorabilité par-dessus tout, et,

sous ce rapport, elle avait lieu d'être.....ou du moins de se croire satisfaite.

En sortant de l'ambassade elle écrivit à Robert cette simple ligne :

"Venez me voir demain à deux heures."

Le misérable tressaillit de joie en lisant cette ligne.

Si la comtesse de Nayle l'appelait, ce n'était assurément pas pour lui signifier son congé.

A l'heure dite, il arriva triomphant, mais se donnant la physionomie bouleversée d'un homme qu'une poignante incertitude oppresse.

Amélie voulait simplement obtenir de lui, en le questionnant, la confirmation des renseignements fournis par l'ambassadeur.

Il la lui donna et même, jugeant que cela serait du meilleur effet, il parla de son frère avec enthousiasme, le représentant comme un ingénieur de premier mérite, dont les inventions devaient grandement contribuer au relèvement de la France.

Amélie laissa tomber sa main dans la main de Robert en lui disant :

— Je serai votre femme...

Le mois suivant le mariage du misérable Judas et de la veuve du gentilhomme était célébré.

Les deux premières années furent paisibles.

Robert voulant prendre sur sa femme un solide et durable empire, jouait à merveille la comédie de l'amour.

Amélie n'éprouvait aucune déception et croyant au bonheur sans fin, vivait comme dans une rêverie.

La troisième année le réveil arriva.

Robert, incapable de se dominer plus longtemps, laissa tomber son masque et se montra à visage découvert. C'est tout dire.

Nos lecteurs savent déjà ce qu'étaient les rapports entre le mari et la femme au moment où le sans patrie après avoir écrit à Claude Grirot la lettre que nous connaissons, venait en France et commet-

taît la série de crimes hideux auxquels nous avons assisté.

Ici, fermons la parenthèse ouverte pour donner quelques détails rétrospectifs indispensables, et reprenons notre récit au moment où le fratricide arrivait à Berlin avec l'argent volé dans la caisse de Richard.

Il retira de la consigne la valise qu'il avait fait enregistrer la veille à Paris à la gare du Nord, monta dans une voiture de place et se fit conduire à l'hôtel qu'il habitait avec sa femme dans Friedrichstrasse.

Il sonna, ce fut son valet de chambre particulier qui vint lui ouvrir, et qui s'écria en le voyant :

— Ah ! voilà, monsieur !... et monsieur n'avait pas annoncé son retour, ce qui fait qu'on n'attendait pas monsieur.....

— Fortes ma valise dans mon appartement..... commanda le nouveau venu.

Le domestique obéit, et précédant son maître, se hâta d'allumer les bougies dans la cabinet de travail et dans la chambre à coucher de l'appartement particulier de Robert.

— Prévenez madame de mon arrivée... dit le fratricide.

— Madame n'est pas à l'hôtel...

— Savez-vous où elle est ?

— Madame dîne chez Mme la baronne Keller...

Et, jetant un regard sur la pendule, le valet de chambre ajouta :

— Madame est partie à sept heures avec M. Philippe...

— Ah ! M. Philippe est à Berlin...

— Oui monsieur... Il est venu de France juste deux jours après le départ de monsieur...

— Sans doute madame rentrera tard.

— Elle a commandé sa voiture pour onze heures...

— Je n'entendrai pas son retour. Je suis brisé de fatigue. Je vais me reposer...

Demain matin vous n'entrerez dans ma chambre que lorsque je vous sonnerai...

— Bien, monsieur. Ce soir, monsieur, n'a besoin de rien ?

— De rien absolument..... Hâtez-

vous de faire ma couverture et laissez-moi...

Tandis que le valet de chambre déposait le lit et plaça une allumette dans la cheminée sous l'édifice de menu bois et des bûches préparés d'avance et qui flambaient aussitôt, Robert se débarrassait de sa lourde sacoche qu'il déposait sur un fauteuil, était son pardessus et tirait des poches les menus objets qu'elles contenaient.

Le domestique prit ce vêtement pour le broser et se retira.

Le cabinet de travail et la chambre à coucher étaient garnis de meubles anciens d'une grande valeur artistique, rassemblés avec un soin pieux par les ancêtres d'Henriot de Nayle.

Une fois seul, Robert ouvrit avec une clef dont il ne se séparait jamais un bahut du seizième siècle, d'un merveilleux travail et garni de ferrures ouvragées délicatement, et dans un des tiroirs il déposa la sacoche contenant l'argent du crime.

— Cette fortune..... murmura-t-il... ne sortira de là que lorsque je pourrai m'en servir sans éveiller les soupçons.

Il referma le bahut puis, prenant une serviette dont il trempa dans l'eau l'un des angles, il humecta les bulletins de bagages collés sur sa valise, ce qui lui permit, au bout d'un instant, de les décoller sans qu'il en restât la moindre trace.

Ceci fait, il se déshabilla rapidement éteignit les bougies se coucha et s'endormit d'un sommeil de plomb qu'aucun mauvais rêve ne vint troubler.

Le misérable était même incapable de remords !.....

A onze heures et demie, Amélie rentra à l'hôtel avec son fils Philippe de Nayle.

Sa femme de chambre l'attendait, et la première chose qu'elle fit fut de la prévenir du retour de monsieur.

Amélie accueillit cette nouvelle sans la moindre manifestation d'étonnement ou de joie.

Elle n'éprouvait plus pour son mari qu'une glaciale indifférence, qui n'était pas encore de la haine mais qui pouvait facilement le devenir.

ouverture et laissez-

et de chambre d'in-
une allumette dans
difice de menu bois
rés d'avance et qui
Robert se débaras-
sage qu'il déposait
son pardessus et
mieux objets qu'el-

ce vêtement pour

il et la chambre à
de meubles an-
valeur artistique,
en pieux par les
Nayle.

et ouvrit avec une
rait jamais un ba-
d'un merveilleux
rures ouvrages
un des tiroirs il
tenant l'argent

...murmura-t-il...
que je pourrai
r les soupçons.
ois, prenant une
dans l'eau l'un
des bulletins de
ise, ce qui lui
stant, de les dé-
at la moindre

la rapidement
cha et s'endor-
omb qu'aucun
mblable.

me incapable

, Amélie ren-
Philippe de

l'attendait, et
fit fut de la
nsieur.

nouvelle sans
étonnement

ur son mari
qui n'était
qui pouvait

A demain... dit-elle à Philippe, et elle
gagna son appartement tandis que le
jeune homme se rendait à celui qu'il oc-
cupait lors de ses rares séjours à Ber-
lin.

La dépêche chiffrée du baron Schwartz
partie de Paris le 2 janvier, arrivait à
Berlin, au grand état-major, le soir du
même jour, après avoir passé par les
mains du négociant Schmithz.

Les bureaux allaient fermer lorsque
ce dernier se présenta.

On prit immédiatement connaissance
de la dépêche.

Il était sept heures et demie du
soir.

Le baron Schwartz demandait qu'on
surveillât, à Berlin, l'arrivée de Robert
Vernière.

Sans perdre une minute un agent con-
naissant bien l'ex-auxillièr du bureau
des renseignements se rendit à la gare
où devait descendre Robert Vernière,
revenant de Paris.

Sa consigne était de ne point quitter
la gare avant d'avoir reconnu celui qu'il
avait mission de signaler, et de pren-
dre note de l'heure à laquelle il arri-
verait.

A huit heures précises l'agent aperçut
Robert entrant dans la salle des baga-
ges pour réclamer sa valise qu'on
lui remit contre le bulletin délivré au
départ.

Aucun doute n'était possible. Les éti-
quettes collées sur le cuir et lues au pas-
sage par l'agent portaient bien les deux
noms : " Paris Berlin. "

Donc Robert Vernière venait de
descendre du train qui, quelques minu-
tes auparavant, arrivait directement de
Paris.

Naturellement, le sous-ordre ne son-
geait pas au " rapide " qui correspon-
dait avec Londres et passant par Bru-
xelles, Cologne, Berlin, allait à Saint-Pé-
tersbourg, son point terminus.

Sa faction avait été courte.

Il se rendit au grand état-major où
des attachés spéciaux se trouvaient en
permanence pour recevoir les rapports
après la fermeture des bureaux.

Ses assertions ne pouvaient être mises
en doute.

Elles fournissaient surabondamment
la preuve que le baron Schwartz s'était
trompé dans ses conjectures.

Dès le lendemain on lui expédiait
une lettre presque railleuse, lui faisant
connaître l'innocuité de ses soupçons.

Bref, l'impunité semblait assurée à Ro-
bert Vernière.

Et cependant, malgré toutes les pré-
cautions prises par lui et par Claude
Grivot, une maladresse faillit le trahir
et le rendit plus que suspect aux yeux
de sa femme.

En rentrant la veille au soir à l'hôtel
de Friedrichstrasse, Robert nous l'avons
dit, avait retiré des poches de
son pardessus les papiers et les diffé-
rents objets qu'elles contenaient.

Le valet de chambre avait accroché
ce pardessus dans le vestibule du pre-
mier étage qui séparait l'appartement
de Robert de celui de sa femme.

Ce domestique, le lendemain matin,
faisant son service habituel battit et
brossa les vêtements de son maître.

Tout en s'acquittant de ce soin il fit
tomber d'une petite poche de côté, dite
" poches à tickets, " un billet de chemin
de fer et un papier plié en huit.

Il déposa ces deux objets, sans même
les examiner, sur un guéridon faisant
partie du mobilier du vestibule.

Le pardessus battu et brossé, il le po-
sa sur le dossier d'un siège en oubliant
de remettre dans la petite poche les ob-
jets qui s'en étaient échappés.

Ceci fait, il alla continuer son travail
dans une autre partie de l'hôtel puisqu'il
avait reçu l'ordre de n'entrer chez son
maître que lorsque ce dernier sonne-
rait.

Mme Robert Vernière conservait l'ha-
bitude, prise dans sa prime jeunesse, de
se lever, hiver comme été, de très bon-
ne heure.

Elle surveillait activement et de très
près sa maison, donnant des ordres pour
toutes choses et s'inquiétant de savoir
comment ses ordres étaient exécutés.

Ce matin-là, quoique s'étant couchée
assez tard la veille, elle se leva à l'heu-
re accoutumée, sortit de sa chambre, et
pour descendre au res-de-chaussée, tra-

versa le vestibule où se trouvait le par-dessus de son mari.

Ses regards ne furent point attirés par le vêtement de Robert, mais par les deux menus objets placés sur le guéridon.

Malgré sa qualité de fille d'Eve, la première curieuse du monde puisqu'elle fut la première femme, l'ex-comtesse de Nayle ne pêchait point par la curiosité.

Cependant elle s'approcha du guéridon et examina de plus près les deux objets qui sollicitaient ses yeux.

— Un ticket de chemin de fer..... murmura-t-elle en prenant le billet qui portait imprimés les mots : Paris-Berlin. Comment Robert n'a-t-il pas remis ce ticket au receveur en quittant le train, et comment ne le lui a-t-on pas demandé? une inadvertance évidemment.

Elle mit ensuite la main sur le papier plié et le déplia aux trois quarts, mais elle n'acheva pas cette besogne qui lui parut futile, et elle jeta papier et ticket dans une coupe de vieux japon montée en bronze, occupant le point central du guéridon, et destinée à recevoir les cartes de visite.

Puis elle gagna le rez-de-chaussée.

À l'hôtel de Friedrichstrasse, on déjeunerait à midi, après avoir pris une tasse de café au lait ou de chocolat le matin.

Robert, fatigué, se leva tard et n'arriva qu'à midi et quelques minutes dans la salle à manger où se trouvait déjà Amélie et son fils, n'attendant que lui pour se mettre à table.

Le misérable avait la lèvre souriante et le regard caressant.

Le jeune homme vint à lui.

— Bonjour, mon cher Philippe..... dit-il en lui tendant la main..... je n'espérais pas vous trouver ici à mon retour, et je suis heureux de vous voir.

Il ajouta en s'adressant à sa femme d'une voix hypocritement mielleuse.

— Bonne et indulgente comme vous l'êtes, vous m'excuserez, n'est-ce pas, ma chère Amélie, de n'avoir point attendu que vous soyez rentrée, hier soir, pour vous annoncer moi-même mon ar-

rivée, mais j'avais souffert du froid en wagon, et j'étais brisé de fatigue.

— Vous avez bien fait et vous n'avez nul besoin d'indulgence... répondit simplement Amélie.

Philippe de Nayle avait dix-huit ans accomplis.

C'était un beau garçon, très grand pour son âge et taillé en force comme son père.

On aurait pu lui donner vingt-deux ans.

Comme Henriot de Nayle, il avait des traits pleins de noblesse et un ensemble d'une distinction parfaite.

Ses yeux, d'un bleu pur et profond, pareils à ceux de sa mère, exprimaient autant d'énergie que de douceur.

L'intelligence rayonnait sur son front large que couronnait une épaisse chevelure brune naturellement bouclée.

De son père il avait la nature loyale, mais sans cette faiblesse de caractère qu'Amélie avait souvent dû constater chez son premier mari.

— Il saura vouloir !..... se disait-elle en le regardant avec orgueil..... elle était fière de ce fils ; elle croyait voir revivre en lui le compagnon de ses années de jeunesse qui ne lui avait jamais causé un chagrin, une déception, jamais fait verser une larme, et dont elle avait perdu le souvenir dans un moment d'aveugle folie, pour s'unir à l'homme qui ne méritait point sa tendresse.

Combien à cette heure elle regretta d'avoir cédé à un entraînement qui lui semblait alors irrésistible, mais contre lequel elle aurait dû lutter.

Son second mariage ne lui avait apporté que des déceptions et des chagrins..... et qui sait ce qu'il lui réservait dans l'avenir.

Amélie ne voulait point que son fils fût un inutile.

Il serait riche, c'est vrai.

Cela ne suffisait point aux yeux de la prévoyante mère.

Elle savait qu'une fortune..... si solide soit-elle, peut s'écrouler de la façon la plus inattendue.

Elle tenait à ce que Philippe... si la ruine arrivait un jour, fût en état de suffire à lui-même.

rt du froid en
fatigue.
et vous n'aves
...répondit sim-

t dix-huit ans

on, très grand
force comme

er vingt-deux

le, il avait des
et un ensemble

r et profond,
exprimaient
oureur.

sur son front
épaisse cheve-
boulée.

nature loyale,
de caractère
dû constater

se disait-elle
oil..... elle

..... devait voir
n de ses an-

avait jamais
option, jamais

ent elle avait
moment d'a-

homme qui
ess.

le regrettait
nement qui

ter, mais con-
ter.

il avait ap-
et des cha-

il lui résér-
ue son fils

yeux de la

.....si so-
de la façon

pe... si la
n était de

A seize ans, elle lui avait fait quitter le pensionnat de Nancy où il recevait une solide éducation, pour l'envoyer à l'Ecole des arts et métiers de Châlons, où le jeune homme étudiait la mécanique appliquée à l'industrie.

Il complétait en outre son instruction et se préparait pour l'Ecole polytechnique.

Le labeur était rude, le travail incessant, mais Philippe se montrait infatigable.

Comprenant d'ailleurs et approuvant absolument la pensée de sa mère, il mettait un amour-propre bien légitime à se créer un avenir qu'il ne devrait qu'à lui-même, sans se préoccuper de la fortune qui lui appartiendrait un jour.....le plus tard possible, se disait-il, car il adorait sa mère.

Ses progrès à l'Ecole de Châlons, grâce à son ardeur au travail et à ses aptitudes naturelles, avaient été très rapides.

A la théorie savante il joignait la pratique, et de ses mains aristoocratiques il maniait la lime et le marteau comme le plus habile ouvrier.

Il se plaisait à exécuter en véritable artiste du fer et de l'acier des travaux de précision.

Son rêve était de devenir par la suite un créateur, attachant son nom à quelque belle invention.

Ses études préparatoires pour rentrer à l'Ecole polytechnique étaient presque achevées et son admission, lorsqu'il se présenterait aux examens, ne faisait aucun doute dans l'esprit de ses professeurs de Châlons.

A ces mérites de plus d'une sorte, Philippe joignait un réel talent de dessinateur et peignait à l'aquarelle mieux que la plupart des amateurs, et presque aussi bien qu'un professionnel émérite.

LVII

On avait pris place à table pour le déjeuner.

Un valet de chambre faisait le service.

Devant lui Amélie ne voulait point

questionner son mari au sujet des résultats de son voyage à Paris.

Elle attendait au moment où, après avoir servi le café, ce domestique se retirerait.

Pendant le repas on s'entretint donc exclusivement de Philippe, dont Robert ne s'occupait point la présence à Berlin.

— Vous ne m'aviez pas dit avant mon départ..... fit-il en s'adressant à sa femme..... que vous aviez l'intention d'appeler Philippe auprès de vous.

— C'était le moment des vacances du jour de l'an...répondit Amélie, j'ai voulu en profiter.

— Et vous avez bien fait.

Puis Robert questionna son beau-fils sur ses études.

Homme du métier lui-même, et d'une haute compétence.....nous le savons... il lui posa certaines questions auxquelles il n'était point facile de répondre si l'on ne possédait des connaissances techniques et pratiques très étendues.

Il voulait se rendre compte du degré d'instruction du jeune homme et croyait l'embarrasser beaucoup.

Sa surprise fut réelle quand il entendit Philippe répondre sans la moindre hésitation à toutes ses questions, non pas comme un écolier récitant une leçon apprise par cœur, mais comme un homme sachant à fond les choses dont il parle et capable de résoudre, haut la main, les problèmes les plus ardues de la mécanique.

Amélie, tout en écoutant son fils avec attention, étudiait la physionomie de son mari, espérant lire sur son visage l'impression admirative que devaient lui causer les réponses de Philippe.

Mais Robert restait impassible, ne témoignant ni satisfaction ni improbation.

— Ainsi dit-il quand il eut achevé cette sorte d'examen oral, tu voudras devenir un inventeur...

— C'est mon rêve, je l'avoue.

— La réalisation de ce rêve est bien difficile...

— Je ne l'ignore pas, mais avec du tra-

vail et une volonté forte, on peut triompher des difficultés...

—J'ai eu les mêmes ambitions que toi, j'ai travaillé beaucoup... J'ai eu de la volonté, et je suis arrivé à quoi ? A la ruine.....

—Parce que vous êtes venu apporter votre science et vos talents dans un pays où votre qualité de français devait être un obstacle insurmontable à votre réussite...

—Les Allemands ruineront de parti pris tout industriel de France venant s'établir chez eux... Ils ont au cœur la haine, ce qu'ils appellent "l'ennemi héréditaire" et ils ne perdent aucune occasion de le prouver...

Philippe n'aimait pas l'Allemagne, et, quoique n'étant point au monde lors de l'année terrible, il ne pardonnait pas à la Prusse sa façon de comprendre et de pratiquer la guerre.

L'axiome fameux : "La force prime le droit" lui semblait une monstruosité digne des âges de barbarie.

—Peut-être as-tu raison..... répondit Robert avec calme.....mais revenons à toi.....Je suis étonné de tes progrès, étonné et enchanté..... Tu es plus fort, beaucoup plus fort que je ne le croyais, et s'il m'était donné quelque jour de me trouver à la tête d'une grande usine comme contrôleur, je n'hésiterais pas à te prendre pour collaborateur de mes travaux... Ceci doit te prouver quelle confiance j'ai dans ton mérite.

Amélie rayonnait.

Son cœur maternel battait joyeusement en entendant l'éloge de son fils fait par un homme qui, malgré ses vices et ses désordres, n'en possédait pas moins une compétence indiscutable.

Le déjeuner touchait à la fin.

On venait de servir le café.

Le valet de chambre se retirera.

Philippe avait quelques visites à rendre à des amis de Mme Vernière.

Il but rapidement son café, embrassa sa mère, serra la main de son beau-père et quitta la salle à manger.

Robert et Amélie restèrent en tête-à-tête.

Le silence régna pendant quelques minutes.

Ce fut Amélie qui le rompit.

—Depuis longtemps déjà.....dit-elle, je ne m'occupe plus de vos affaires, ni de votre manière de vivre en dehors de cette maison ; mais, comme vous m'avez fait part du but de votre voyage à Paris, qui était de voir votre frère, de faire tous vos efforts pour vous réconcilier avec lui, et pour qu'il consente à vous donner dans son usine une situation qui vous permette de refaire votre fortune et de reconquérir l'estime du monde, voulez-vous me dire si, comme je vous le souhaitais, vous avez réussi ?

Robert fronça le sourcil.

La question de sa femme semblait le gêner.

—Je n'ai pas vu mon frère, répondit-il.

Amélie le regarda avec étonnement.

—N'êtes-vous donc point allé à Paris ? demanda-t-elle.

—J'y suis allé...

—Eh bien ?

—Mais je vous répète que je n'ai pas vu Richard.

—Était-il absent ?

—Je l'ignore.

—Comment ?

—En arrivant à Paris mon intention, dont je vous avais fait part avant de partir, était toujours la même..... Mais une fois débarqué, je ne me suis plus senti le courage de me présenter chez mon frère que je n'avais pas vu depuis si longtemps..... Il me répugnait de lui dire dans quel état d'infériorité, de dénuement relatif, je vis auprès de ma femme, riche, très riche même, et dont la fortune devrait m'empêcher d'aller quémander un emploi comme on demande une aumône..... Me présenter chez Richard et lui soumettre ma requête, c'était lui livrer les secrets de notre intérieur et par cela même augmenter encore le dédain que je lui inspire..... Mon frère ne me doit rien... Il m'aurait certainement répondu : Une association avec toi m'appauvrirait puisque dans cette association je serais le seul apportant quelque chose..... Or, j'ai une fille..... Je pense à cette fille comme ta femme pense à son fils, et je

rompt.
 déjà.....dit-elle,
 vos affaires, ni
 re en dehors de
 me vous m'a-
 votre voyage à
 votre frère, de
 r vous reconci-
 Il consente à
 ne une situa-
 le refaire votre
 ir l'estime du
 ire si, comme
 ous avez réus-

ne semblait le
 ère, répondit-

étonnement.
 ent allé à Paris!

ne je n'ai pas

un intention,
 art avant de
 me..... Mais
 me suis plus
 éssenter chez
 s vu depuis
 gnait de lui
 rme, de dés-
 près de ma
 me, et dont
 cher d'aller
 me on de-
 le présenter
 tre ma re-
 secrets de
 même aug-
 le lui in-
 doit rien...
 ondu : Une
 vivrait puis-
 je serais le
 e..... Or, j'ai
 cette fille
 on fils, et je

refuse de diminuer d'un sou sa fortune
 pour refaire la tienna.

Amélie répliqua :

— Il fallait songer à tout cela avant
 de partir.

— J'y avais songé, mais je me croyais
 plus fort que je ne le suis réellement et,
 je vous le répète, au dernier moment le
 courage m'a manqué.

— Votre frère vous aurait peut-être
 tenu un langage tout différent à celui
 que vous lui prêtez... Avec le temps les
 rancunes s'apaisent, même quand elles
 sont légitimes.

— On voit bien que vous ne connaissiez
 point Richard !

— C'est vrai..... Je vous avais de-
 mandé de me présenter à lui après no-
 tre mariage..... Vous ne l'avez pas
 fait.....

— Je craignais pour vous la froideur
 de son accueil.

— Votre frère n'ayant aucun grief con-
 tre moi, ne pouvait me mal accueillir...

— Il est brutal.

— Brutal, peut-être, mais homme de
 cœur.

— Je n'ai point voulu tenter l'épreu-
 ve.

— Vous avez eu tort, mais les récrimi-
 nations ne servent à rien..... Qu'ai-
 les-vous faire maintenant ?..... Vous
 êtes dans la force de l'âge..... Vous
 pouvez par le travail racheter vos fau-
 tes.

— Aidez-moi... répondit froidement
 Robert.

— De ma bourse, n'est-ce pas ?

— Oui, sans argent que puis-je entre-
 prendre ?

— Ce que vous me demandez aujour-
 d'hui, je l'ai fait jadis, vous le savez bien
 J'ai mis à votre disposition de
 grosses sommes, toute une fortune.....
 Vous alliez, disiez-vous, rentrer en Fran-
 ce, et construire une usine où vos talents
 auraient amené le succès, où vos inven-
 tions réalisées vous auraient apporté la
 richesse et la gloire..... Je rêvais de
 voir mon fils prendre un jour auprès de
 vous la position que vous lui auriez pré-
 parée..... Au lieu de cela, vous êtes res-
 té à Berlin où mes intérêts me rete-
 naient impérieusement, et je rougis en

me rappelant le scandaleux emploi fait
 par vous d'un argent venant de moi
 votre femme, et qui servait à payer vos
 orgies..... La fortune, qui me reste est
 pour mon fils, et je n'en détournerai pas
 un centime !

Robert salua ironiquement.

— Mes compliments !..... dit-il.....
 vous parlez comme aurait parlé mon
 frère.

— Est-ce qu'il vous connaît comme j'ai
 appris..... pour mon malheur..... à
 vous connaître !..... Ne comptez pas sur
 moi ! je fais pour vous plus que je ne de-
 vrais faire !

Robert était devenu pâle.

— En effet, vous êtes pénétreuse !.....
 dit-il d'une voix que la colère faisait
 trembler..... j'ai chez vous la table et
 le logement et je touche chaque mois
 chez votre banquier une somme suffi-
 sante pour payer mon tailleur et mes
 cigares !..... Savez-vous qu'il est très
 beau, madame, que vous soyez aussi ma-
 gnifique avec l'homme dont vous portez
 le nom !..... Du reste, ainsi que vous
 le disiez tout à l'heure, les récrimina-
 tions sont inutiles !..... Gardez votre ar-
 gent !..... je saurai bientôt me créer...
 sans votre aide, une situation indépen-
 dante.

— Est-ce vrai, cela ?

— Vous n'avez pas le droit de douter
 de ma parole puisque je ne vous deman-
 de rien.

— Vous êtes resté quatre jours pleins à
 Paris, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que je m'étonne que renon-
 çant à voir votre frère, vous ne soyez
 point rentré tout de suite à Berlin.

Robert dressa l'oreille.

Dans sa situation tout l'inquiétait.

— Je suis allé à Londres, dit-il.

— A Londres ? répéta Amélie.

— Oui.

— Qu'alliez-vous y faire ?

— On m'avait proposé de me mettre à
 la tête d'une importante usine, avec in-
 térêt dans la maison..... J'ai voulu
 traiter la question de vive voix et j'ai
 tout lieu de croire que les pourparlers
 aboutiront.

Ce mensonge devait couper court aux réflexions de Mme Vernière.

En effet elle ne questionnait plus, quitta la table et regagna son appartement.

Robert la regarda s'éloigner avec un mauvais sourire.

— Avant quelques mois..... murmura-t-il..... j'aurai cessé de vivre, ou plutôt de végéter à tes crochets, madame la ci-devant comtesse !..... Je n'ai point menti tout à fait !..... C'est à Londres que Grivot et moi nous irons nous établir.

Il remonta chez lui, fit une toilette élégante, et sortit pour aller se promener dans les rues de Berlin, en édifiant des plans d'avenir.

Dès le matin le 3 janvier Daniel Savanne, poursuivant sans relâche son enquête, venait assister à l'enlèvement des dernier débris du pavillon qu'avait habité Richard Vernière, tandis que de son côté Henri Savanne réglait le jour et l'heure des obsèques, et faisait dresser la mairie de Saint-Ouen l'acte mortuaire de l'industriel.

Berthaut et ses agents ayant fait bonne garde pendant toute la nuit, personne n'avait pu s'approcher des ruines.

S'étant reposé à tour de rôle ils étaient debout, parfaitement dispos surveillant les ouvriers du pompier-entrepreneur qui continuaient leur travail lorsque le juge d'instruction arriva en compagnie du chef de la sûreté.

Claude Grivot s'était présenté l'un des premiers lorsque Berthaut avait ouvert les portes de la rue Hardoin.

Il apportait à M. Savanne le plan complet et détaillé de l'usine, que le magistrat l'avait prié de dresser.

Ce plan était d'une exactitude irréprochable.

En l'ayant sous les yeux le juge d'instruction pourrait, quand il le voudrait, reconstituer absolument le crime.

Deux points tracés au crayon rouge, couleur de sang, indiquaient même les emplacements où gisaient le cadavre de M. Vernière et le corps de Veronique Sollier.

M. Savanne remercia et félicita son

voit.

Les premiers déblaiements n'avaient amené aucune trouvaille.

On allait attaquer la partie sous laquelle le coffre-fort et ses débris devaient être ensevelis.

Deux tombereaux pleins étaient partis déjà, et sur le terrain de décharge les agents faisaient étendre et inspecter minutieusement les déblais.

Un incident vint arrêter le travail.

On s'aperçut que le plancher du cabinet de M. Vernière s'était effondré.

Il fallait donc enlever au préalable les traverses de fer tordues et disloquées rendant impossible la besogne des terrassiers.

Ce fut vite fait d'ailleurs, grâce à l'activité et au bon vouloir de tous, et on se remit à l'ouvrage.

Le vieux Simon, le mécanicien beau parleur, faisait partie des ouvriers.

Tout paraissait calmer, rongé, réduit en cendres.

Cependant d'un coup de pelle, Simon mit à jour deux cercles de cuivre et un morceau de verre tordu sur lequel se collaient des griffes de métal.

— V'là queq'chose !..... cria-t-il.

Berthaut accourut et ramassa les objets qu'il porta au juge d'instruction.

Celui-ci les examina avec le chef de la sûreté.

On reconnut facilement que les deux cercles de verre fondu provenaient d'une lampe à pétrole placée dans le cabinet de Richard Vernière.

— Une lampe qui peut-être a servi à allumer l'incendie ! fit observer Berthaut qui tout en parlant au hasard ne se trompait point dans sa conjecture.

Cercles et verre fondu furent portés dans le pavillon de la gardienne où on les mit sous clef.

Les trouvailles se succédaient.

— Encore queq'chose... cria le vieux Simon. Venez voir..

On accourut à son appel.

Berthaut alla prendre "le que que" désigné par Simon.

Mais il s'arrêta.

—Un instant..... dit-il aux travailleurs.

—Ne touches plus à rien pour le quart d'heure.....

Et il envoya un de ses hommes prier le juge d'instruction et le chef de la Sûreté de se rendre auprès de lui.

Ils arrivèrent aussitôt.

Ce que Simon venait de découvrir était le débris d'un revolver.

La crosse brisée manquait à l'arme dont le canon d'acier s'était corrodé sous l'action du feu.

—Ne le changez pas de place commanda Daniel Savanne ; il importe que nous puissions relever, sur le plan dressé par M. Grivot, le point exact qu'il occupe ici.

On appela le contremaître qui s'empressa d'accourir.

Quelle est l'échelle de votre plan ? monsieur Grivot, lui demanda le chef de la Sûreté.

—Un centimètre par mètre.

—Très bien..... Avez-vous un mètre sur vous ?

—Oui, monsieur.

—Alors, prenez vos mesures et indiquez-nous juste l'endroit où, sur le plan, se trouve le revolver..

—C'est facile...

Le contremaître, enjambant les planches carbonisées, prit ses mesures en effet, et revenant au plan qu'il avait dressé, indiqua exactement sur ce plan la place du revolver.

Alors on prit l'arme.

Le chien était abaissé, appuyant sur le tonnerre, mais disloqué, rongé par le feu n'offrant plus de forme régulière.

Claude jouait avec un sang-froid impénétrable le plus dangereux de tous les jeux mais entra dans une voie, il ne voulait plus la quitter.

Lui, criminel, il prodiguait à la justice des renseignements qui, à un moment donné, pouvaient l'éclairer.

Il le savait, mais il savait également qu'en agissant ainsi il écartait de lui tout soupçon.

—Jamais monsieur, répondit-il. Mais j'ai longtemps étudié l'application de tous les mécanismes et celui des armes

à feu est un des moins compliqués...Que désirez-vous savoir ?

Daniel Savanne lui tendit le tronçon l'arme dont nous avons décrit le piteux état, et lui dit :

—Veuillez examiner ceci et tâcher de déterminer à quelle catégorie de revolvers celui-ci appartenait.

Grivot reçut des mains du juge d'instruction le morceau d'acier déformé, le tourna, le retourna, l'examina sous toutes ses faces.

—Eh bien ? reprit M. Savanne.

Claude répliqua :

—C'était un revolver de commerce d'ancien modèle, fort ordinaire, du calibre de six millimètres, à balles sphériques.

—S'en est-on servi dernièrement ?

—La baguette de sûreté sortie de l'une des bouches du tonnerre le prouve jusqu'à l'évidence.

Cela ne prouverait pas, selon moi, que l'arme était chargée, la baguette pouvant avoir été retirée d'avance.

—J'affirme qu'elle était chargée..... je constate que les alvéoles du tonnerre contenaient six balles.....

—Comment pouvez-vous le constater ?

—Par des parcelles du cuivre fondu provenant des graines des cartouches qui s'y trouvent attachées, et par de légères lamelles de plomb également adhérentes aux parois des alvéoles.

—Mais la chaleur intense développée par l'incendie aurait dû faire éclater le tonnerre de l'arme, en enflammant la fulminate des cartouches..... objecta Daniel Savanne.

—Non, monsieur, et rien de plus simple..... Les cartouches se sont enflammées, c'est certain, mais la bouche de chaque alvéole se trouvant libre, l'explosion s'est produite dans des conditions normales sans déterminer de brisement.

—Pourquoi ces bavures de plomb adhérentes aux alvéoles ?

—Je croirais pouvoir affirmer qu'elles proviennent de la soudure de l'enveloppe contenant la balle et la fulminate.

—De tout cela, vous concluez ? reprit le juge d'instruction.

—Que cette arme a servi pour tuer M. Vernière, et qu'elle n'appartenait pas à l'assassin.

—Sur quoi se base votre conviction à cet égard ?

—Voici :...sur la tablette de la cheminée du bureau du patron (et j'ai eu l'occasion de le remarquer souvent, lorsqu'il m'appelait auprès de lui pour me donner des ordres), se trouvait une arme de ce même modèle, de ce même calibre..... Il me paraît donc évident que le voleur, devant faire partie de la bande dont parlait hier M. le chef de la Sûreté, et qui met au pillage les environs de Paris, surpris en flagrant délit par le retour imprévu de M. Richard a voulu l'empêcher d'appeler au secours, et saisissant l'arme qui se trouvait à sa portée près de la caisse, s'en est servi pour commettre le crime..... Voilà, messieurs, sur quoi ma conviction se base...

L'audace du misérable était sans bornes..... nos lecteurs le voient... mais cette audace même constituait pour lui une sauvegarde toute-puissante.

—La logique de vos raisonnements est absolue..... dit Daniel Savanne... et vous devez être dans le vrai..... L'endroit où nous avons relevé le tronçon de cette arme prouve qu'elle se trouvait sur la tablette de la cheminée où vous avez à maintes reprises constaté sa présence.... La balle du calibre de six millimètres, extraite du cadavre de M. Vernière, confirme encore vos présomptions..... C'est bien de ce revolver qu'est sortie la balle meurtrière :

L'enlèvement des décombres se poursuivait rapidement.

La muraille sur laquelle se trouvait scellé le coffre-fort fut entièrement déblayée, et le coffre-fort lui-même apparut.

L'aspect en était lamentable.

Disloqué, gondolé, ouvert au grand large, ne tenant presque plus à ses scellements et penché en avant comme si d'une minute à l'autre il allait tomber, il rendait toute constatation difficile, sinon impossible....

En le voyant dans un tel état, Claude

Grivot éprouva un mouvement de joie vive.

Les magistrats s'en approchèrent avec découragement et stupeur.

Grivot les suivit, et un coup d'œil lui suffit pour s'assurer que le mécanisme du secret inventé par lui n'existait plus.

Les ressorts soudés et rivés s'étaient disjointes sous l'irrésistible action du feu et avaient entraîné les verrous intérieurs en tombant dans les décombres.

La serrure pendait, déformée complètement.

Les étages supérieurs, en s'écroulant sur la caisse au moment où le fer de ses parois, chauffé à blanc, devenait malléable, l'avaient à demi écrasée.

Grivot pouvait maintenant avancer tout ce que bon lui semblerait.

Aucun expert, fut-il choisi parmi les plus habiles, appelé pour les constatations, ne serait en état de le contredire.

On chercha les ressorts, les verrous, on examina la serrure.

—Les morceaux de fer d'acier, rongés tordus, ne conservaient rien de leur forme primitive.

On questionna Grivot.

—Je suis absolument hors d'état de vous renseigner, messieurs... répondit-il..... Vous me demandez si cette caisse a été forcée..... Si on a scié les fermatures !..... Je n'en sais rien... Je n'y vois goutte, et celui qui prétendrait y voir plus clair que moi vous contredirait des blagues.

—Il y a cependant un moyen de nous faire une conviction à ce sujet... dit le chef de la Sûreté.

—Lequel ?..... demanda M. Savanne.

—C'est de voir si nous trouvons les lingots qu'a dû produire la fusion des pièces d'or et d'argent que contenait le coffre-fort, et dont le caissier Prieur nous a remis l'état détaillé.

—C'est parfaitement juste...

Et le juge d'instruction donna des ordres.

On déblaya, on chercha, on fouilla.

Nos lecteurs savent déjà que... pour la meilleure de toutes les raisons... les recherches les plus minutieuses devaient rester infructueuses.

Les monnaies d'or et d'argent étaient à Berlin, dans la sacoche de voyage de Robert Vernière.

Depuis quelques instants notre ami Magloire, qui venait d'arriver à l'usine, assistait à cette scène.

La vérité, maintenant, lui apparaissait tout entière.

Le meurtre était le complément du vol, et l'assassin de Richard Vernière devait être l'homme à qui, dans une lutte effrayante, Véronique Sollier avait arraché la breloque trouvée par Magloire dans sa main crispée.

Seulement quel était cet homme ? On l'ignorait et rien, jusqu'à présent ne mettait sur sa trace.

Le problème resterait-il insoluble. Daniel Savanne avait aperçu le manchot.

Il vint à lui.

— Comment va la petite Marthe ? lui demanda-t-il.

— Bien, monsieur... répondit le manchot... Les enfants, ça a beau être sensible, ça oublie plus vite que nous... C'est l'âge qui veut cela, et c'est heureux... Cependant celle-là a une nature exceptionnelle..... Je suis venu pour vous demander, monsieur le juge d'instruction, si vous vouliez bien me permettre de prendre ici, dans le logement qu'occupait Mme Sollier, le peu de linge et d'effets appartenant à la petite fille.

— Je vous donne cette autorisation, mon ami..... répliqua le magistrat... Prenez tout ce qui vous semblera nécessaire pour l'enfant..... Puisque vous vous intéressez si vivement à ces braves gens, vous pourriez si vous avez de la place dans votre logement, faire enlever du pavillon les objets appartenant à notre pauvre blessée, qui ne l'habitera plus.

— J'ai de la place et je m'occuperai de cela, monsieur le juge d'instruction, fit Magloire.

Et il franchit le seuil du pavillon, pour aller prendre dans les tiroirs de la commode, au premier étage, le linge et les vêtements de la petite Marthe.

En ce moment Henri Savanne arriva.

Toutes les démarches dont il avait eu

à s'occuper relativement à l'acte de décès et aux obsèques de Richard Vernière étaient terminées.

Derrière lui venait une voiture des pompes funèbres, chargée d'objets divers et de tentures noires à franges d'argent.

Le jeune homme avait pensé que le corps du grand industriel devait être transporté de la Morgue à l'usine, il était nécessaire et même indispensable qu'il y fût reçu dignement.

Il fit part à son oncle des mesures prises à ce sujet.

M. Savanne approuva tout.

Henri donna des ordres aux employés des pompes funèbres et, une heure après, les murailles de la chambre du rez-de-chaussée disparaissaient sous des tentures noires portant les initiales du défunt.

Au centre de la pièce on avait dressé un catafalque sur lequel devait reposer le cercueil.

De grands flambeaux d'argent garnis de cierges, entouraient le catafalque.

Les employés des pompes funèbres, ayant terminé leur travail, se retirèrent.

En même temps qu'eux, Magloire sortait, emportant les effets de Marthe.

Il se proposait de revenir bientôt afin de mettre en ordre tout ce qui appartenait à Mme Sollier, afin de le transporter dans une petite chambre ou dans un cabinet qu'il trouverait certainement à l'hôtel de Mme Aubin. Onze heures sonnaient.

Les ouvriers déposèrent leurs instruments de travail et sortirent en masse de l'usine pour aller déjeuner.

LIX

Daniel Savanne, son neveu et le chef de la Sûreté se rendirent dans un petit restaurant des environs, où ils prirent aussi leur repas.

Claude Grivot avait suivi la foule des travailleurs.

L'usine, ou pour mieux dire le pavillon de la gardienne et les ruines, restèrent sous la surveillance des agents.

A midi tout le monde était de retour, et les travaux reprenaient avec activité.

Les décombres de l'habitation ayant été entièrement enlevés, la place restait nette et noire.

On s'occupait maintenant du déblaiement des écuries.

Les cadavres carbonisés des chevaux furent retrouvés, ainsi que quelques ossements humains prouvant que Baptiste dit "l'Eoreviase," avait péri dans l'incendie comme les animaux confiés à ses soins.

Des ordres furent donnés pour que les tristes débris du malheureux palefrenier, soigneusement recueillis et enveloppés pussent reposer en terre sainte.

Les constatations étant provisoirement finies, Daniel Savanne n'avait plus qu'à attendre l'arrivée du corps de Richard Vernière.

Magloire et Claude Grivot étaient revenus, celui-ci conservant comme toujours un visage impenétrable et une attitude très assurée, mais cachant au plus profond de lui-même les mortelles angoisses qui ne lui laissaient pas un moment de repos.

Un fourgon de la Morgue entra dans la cour de l'usine.

Il ramena à Saint-Ouen la dépouille de l'homme qui avait été l'heureux possesseur de l'usine florissante.

A la Morgue on avait pratiqué, par l'ordre de M. Savanne et à ses frais l'embaumement du cadavre, précaution nécessaire, l'inhumation ne devant avoir lieu que le surlendemain.

Le cercueil fut tiré du fourgon.

Le juge d'instruction le fit transporter dans la chapelle ardente préparée par les ouvriers des pompes funèbres.

Ce fut Grivoi, Magloire et deux ouvriers qui soulevèrent la bière et allèrent la déposer sur le catafalque.

Et l'infâme gredin, toujours maître de lui, ne trembla pas en sentant le poids du cercueil de celui dont il avait si lâchement complété la ruine; de celui qu'il avait assassiné, car complice de Robert Vernière, il était autant

que lui responsable du crime commis !.....

La partie supérieure du cercueil fut dévisée. On plaça un crucifix sur la poitrine de Richard, bénitier à ses pieds et on alluma les cierges.

Le visage du mort apparut noyé dans la lumière qui se concentra sur lui...

Aucun de ses traits n'était décomposé.

L'âme bonne et loyale qui avait animé ce pauvre corps semblait se refléter toujours sur cette figure calme et pâle.

En ce moment..... pour la première fois, Grivot ne put s'empêcher de frissonner.

L'idée folle lui traversait l'esprit que ce mort allait ouvrir les yeux, dégaîner son bras du suaire, et crier en le désignant :

—Voilà l'un de mes meurtriers !...

Il devint livide et chancela.

Magloire l'avait vu pâlir et vaciller sur ses jambes. Mais l'honnête manchot prit pour une douloureuse émotion ce qui n'était qu'une manifestation involontaire de l'épouvante.

Si le moindre soupçon eût pesé sur lui l'effet produit par cette confrontation inattendue aurait suffi pour le perdre.

Mais nous savons déjà que grâce aux précautions prises le soupçon ne pouvait l'atteindre.

—Mes amis, dit M. Savanne en s'adressant aux personnes qui l'entouraient, les obsèques n'auront lieu qu'après-demain... Nous ne pouvons laisser ce cercueil abandonné... Il faut veiller auprès de lui. Quelques-uns d'entre vous s'offrent-ils pour participer à cette bonne action ?.....

Magloire s'avança.

—Moi, monsieur, fit-il.

—Moi aussi, monsieur, dit d'une voix ferme Grivot redevenu complètement maître de lui-même.

Deux des ouvriers de la fabrique s'offrirent également et furent acceptés.

Le manchot reprit :

—A quatre nous pourrons nous relayer facilement, et la fatigue ne sera pas grande.

crime com-

ceruelli fut
sur la poi-
ses pieds et

t noyé dans
sur lui...
t décompo-

avait ani-
t se résister
malme et pâ-

la première
r de frisson-

ait l'esprit
yeux, déga-
er en le dé-

riers !...

et vaciller
se manchot
motion ce
on involon-

esé sur lui
confronta-
le per-

grâce aux
ne pouvait

en sadres-
toursaient,
l'après-de-
ser ce cer-
ler auprès
vous s'of-
cte bonne

une voix
lètement

que s'offri-
ptés.

ous relay-
e sera pas

— Qui commencera la veille ?...
— Moi, si on veut... répliqua le contre-
maître.

— Bien... Dans deux heures, je vien-
drai vous relever.

Puis Magloire ajouta, s'adressant aux
ouvriers de bonne volonté :

— Que l'un de vous se tienne prêt à
me remplacer..... Entendez-vous en-
semble pour cela...

Henri Savanne entraînait en ce mo-
ment.

Il venait d'établir avec le caissier Pri-
eur la liste des personnes auxquelles on
devait adresser des lettres de convoca-
tion aux obsèques.

— Je vas maintenant commander ces
lettres... dit-il à son oncle. Est-ce Alice
seule qui " fait part, " comme fille du
défunt ?

— Ce serait incorrect, répliqua le juge
d'instruction, le frère ne doit pas être
oublié... Donc, Aline et Robert Vernière...
notre pauvre ami Richard n'avait
pas d'autres parents....

En entendant prononcer le nom de
Robert, le contremaître tressaillit de
nouveau.

— L'assassin faisant part de la mort
de l'assassiné, et invitant au service,
convoi et enterrement, c'est raide tout
de même ! se dit-il. Pourvu qu'il n'ait
pas l'aplomb de venir !... Mais non, je
le connais, le cœur lui manquerait au
dernier moment..... Donc rien à crain-
dre...

Tous les assistants jetèrent l'un après
l'autre quelques gouttes d'eau bénite
sur le corps et se retirèrent à l'excepti-
on de Claude Grivot, qui resta seul en
face du cadavre.

.

Par les plus grandes vitesses obtenues
le trajet des trains-poste allant de Paris
à Berlin, dure dix-huit heures.

Lettres et journaux partis de Paris
avec le train de nuit n'arrivent donc
dans la capitale de l'Allemagne que le
lendemain soir vers sept heures.

La distribution en est faite dans le
plus bref délai.

La lettre écrite à Robert Vernière par

Daniel Savanne et adressée à l'ambassa-
de de France devait être distribuée le
3 janvier au soir.

Mme Vernière recevait quelques jour-
naux français, ceux que le gouverne-
ment ne frappait point d'interdit.

On dinait à sept heures à l'hôtel de
Friederichstrasse et la maîtresse de la
maison tenait à la plus rigoureuse exa-
ctitude pour les heures des repas.

Ce jour-là après le déjeuner, Philippe,
nous l'avons dit était sorti pour faire
quelques visites à des amies de sa mère
et Robert avait quitté l'hôtel dans un
but de flânerie à travers la ville, tan-
dis qu'Amélie regagnait son apparte-
ment.

Rentré à six heures, le fraticide
s'était enfermé dans son cabinet de tra-
vail.

Philippe de retour peu de temps a-
près lui, avait rejoint sa mère afin de lui
rendre compte de ses visites.

L'heure du dîner réunissait nos trois per-
sonnages dans la salle à manger.

Le repas fut court et presque silencieu-
eux.

Robert sembla préoccupé.

Il quitta la table le premier, prétextant
une grande fatigue, et remonta
chez lui.

On venait de sonner à la porte de
l'hôtel.

C'était le facteur.

Un instant après, le valet de cham-
bre apportait à Mme Vernière
quelques lettres et les journaux arrivant
de France.

Tandis qu'Amélie dépouillait sa cor-
respondance, Philippe prit un jour-
nal dont il fit sauter la bande et qu'il
déplia.

Son regard errant sur les rubriques
des articles de la première page fut ar-
rêté soudain par ces mots :

" Le triple crime de Saint-Ouen "

" Assassinat, vol, incendie. "

" Trois victimes. "

L'article était la reproduction de la
note communiquée aux journaux par la

préfecture de police dans l'après-midi du 2 janvier.

Le jeune comte de Nayle s'empresse de lire l'article signalé par cette rubrique sensationnelle.

A peine en avait-il parcouru les premières lignes qu'ils s'interrompit et s'adressant à Mme Vernière, lui dit très inquiet très agité.

— Mère, est-ce que je me trompe ? Le frère de mon beau-père habitait Saint-Ouen, près de Paris n'est-ce pas ?

— Tu ne te trompes pas, mon cher enfant... il habite en effet Saint-Ouen, où il est à la tête d'une importante usine qui porte son nom.....

— Le nom de Richard Vernière ?

— Oui... Mais pourquoi cette question ?

Pourquoi, surtout, le tremblement de la voix et cette expression d'épouvante de ton visage et de ton regard ?

Philippe tendit le journal à sa mère et lui indiqua du doigt l'article qu'il avait commencé

— Lis cela.... lui dit-il. Je ne sais ce que contiennent les dernières lignes de ce récit, mais les premières m'ont glacé d'effroi...

Prise de peur en voyant l'épouvante de son fils, Amélie saisit le journal qu'il lui tendait et à son tour elle lut les deux lignes placées en tête de l'article, puis févreusement elle commença l'article lui-même.

Une angoisse indéfinissable s'emparait de tout son être.

Des gouttes de sueur perlaient ses tempes, sous ses cheveux.

Philippe lisait par-dessus son épaule et en même temps qu'elle.

Bientôt ils arrivèrent à cette phrase :

" Le cadavre de l'industriel et celui de la gardienne de l'usine, victime de son dévouement, frappés chacun d'un ne de revolver, avaient été relevés dans la cour par de braves gens accourus en toute hâte pour prêter leur aide au maître de la maison. "

Un double cri s'échappa simultanément des lèvres de la mère et de celles du fils.

Amélie, livide et frémissante, poursuivait cependant :

" L'assassinat et l'incendie avaient le vol pour mobile.

" Le coffre-fort de l'industriel, par suite de circonstances fortuites, renfermait ce jour-là, une somme de plus de cinq cent mille francs. "

Il semblait à la pauvre femme qu'un nuage sombre s'étendait entre ses yeux et les lignes imprimées du journal.

C'est que plus elle avançait dans sa lecture, plus grandissait le soupçon terrible qui venait de s'emparer d'elle.

Quand elle eut terminé, un calme effrayant succéda sans transition à son agitation fébrile.

— Bentre chez toi, mon cher enfant, dit-elle à son fils d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir... je vais chez ton beau-père à qui je dois communiquer sans retard l'effroyable nouvelle... il s'agit de son frère.

Philippe obéit et se retira après avoir embrassé sa mère.

Celle-ci plia le journal, le mit dans la poche de sa robe, monta au vestibule du premier étage, et se dirigeant vers la grande coupe de vieux japon dans laquelle nous l'avons vue jeter avec indifférence les menus objets trouvés par elle sur le guéridon, elle y fouilla et en retira ces objets.

Tout d'abord elle déplia le papier plié en huit qu'elle avait déplié déjà le matin et juge insignifiant après un examen superficiel.

De vague qu'il avait été, cet examen devint singulièrement attentif.

Le papier était une note de l'Hôtel Moderne.

Elle donnait le détail des nuits passées et des repas pris à l'hôtel par le voyageur.

La pâleur d'Amélie augmenta en même temps que ses lèvres tremblaient.

Le second objet... un ticket de chemin de fer.....attira son attention, puis elle glissa note et ticket dans son corsage et résolument, faisant appel à toute son énergie, elle alla frapper à la porte de l'appartement de Robert.

Celui-ci, bien décidé à quitter prochainement Berlin, était en train d'opérer un triage minutieux des papiers compromettants qu'il ne voulait point

emporter et qu'il ne voulait pas non plus laisser derrière lui.

Il les jetait l'un après l'autre dans la cheminée où brûlait un grand feu de brouille et où ils se transformaient en cendres.

Pour accomplir ce travail, Robert avait eu soin de s'enfermer.

Les coups frappés à la porte de son appartement lui firent vivement relever la tête.

Qui pouvait venir le déranger à cette heure et quand il avait manifesté l'intention de se reposer ?

Il quitta son fauteuil et se dirigea vers la porte.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi, répondit Amélie.

— Vous, chère amie !..... Qu'y a-t-il donc ?

— Veuillez m'ouvrir.... J'ai besoin de causer avec vous.

— C'est que j'allais me mettre au lit.

— Vous vous occupez plus tard. Ouvrez-moi..

Une poignante inquiétude s'empara de Robert dont la conscience était loin d'être tranquille.

A coup sûr un fait imprévu, peut-être grave, se produisait.

Toute hésitation devenait impossible.

Il ouvrit.

Amélie rentra.

Elle paraissait très calme, et ce calme dérouta Robert.

— Refermez votre porte.... dit-elle aussitôt après avoir franchi le seuil... et poussez les verrous.

LX

Robert obéit machinalement et revint auprès de sa femme qui se tenait debout, le dos tourné à la cheminée.

— Votre visite inattendue m'étonne autant qu'elle me charme.... dit-il alors..... Elle a certainement un certain motif...

— Elle en a un.

— Je suis très désireux de le connaître.

— Le voici : J'ai quelques questions à vous adresser.

Robert dressa l'oreille.

— Des questions à m'adresser ? répéta-t-il.

— Oui.

— A quel sujet ?

— Au sujet de votre voyage en France...

.. Eh bien ! — questionnez, ma chère amie, je vous répondrai du mieux que je pourrai.

— Votre but, en vous rendant à Paris, était bien d'aller voir votre frère Richard Vernière, à Saint-Ouen.

Malgré son empire sur lui-même, le misérable ne put réprimer un tressaillement presque imperceptible.

Mais il était sur ses gardes et ce fut du ton le plus naturel qu'il répondit :

— C'était assurément mon but, vous le savez à merveille, et ce matin je vous ai expliqué les motifs qui m'avaient empêché de donner suite à mon projet...

Vous ne pouvez avoir oublié mes explications, et je ne comprends pas pourquoi vous revenez ce soir sur un sujet qui m'est particulièrement désagréable.

— Vous le comprendrez bientôt.

— J'en serai charmé, je vous assure.

Amélie plongea son regard dans les yeux de son mari....

Il ne broncha point.

— Expliquez-moi, dit-elle, comment ce billet de première classe est resté entre vos mains.

En même temps elle tirait de son corsage le ticket du chemin de fer du Nord et le présentait à Robert dont les paupières battirent, ce qui était chez lui l'indice d'un grand trouble.

Comment, en effet, expliquer logiquement qu'il eût conservé ce billet, délivré à Paris le 1er janvier, pour le train partant à six heures trente-cinq minutes du soir, destination de Berlin, et dont nous savons qu'il ne s'était pas servi ?

Mais il se ressaisit aussitôt.

Par inadvertance..... répliqua-t-il J'ai oublié de le remettre au préposé à la réception des billets qui, de son côté, a oublié de me le demander.

— Soit..... dit Amélie d'une voix sèche.

Ceci, d'ailleurs, est de peu d'importance.

— Ah ! il y a donc autre chose ?

—Oui.....De Paris, m'avez-vous dit, vous êtes allé à Londres ?

—Sans doute, et vous savez pourquoi.

—Vous êtes arrivé à Paris le 28 décembre au soir.... Quel jour êtes-vous parti pour Londres ?

La question, cette fois, était de nature à effrayer sérieusement Robert.

Dans quel but Amélie lui demandait-elle cela.

Soupçonnait-elle le mensonge ?

Dans tous les cas, si elle le soupçonnait, elle ne pouvait en avoir aucune preuve.

Cette conviction rassura le fratrioide. Il répondit :

—Le 29 décembre.

—Et vous êtes revenu à Paris.

—Le 1er janvier, pour prendre le train qui m'amenait ici hier soir.

—Vous mentez !... s'écria d'une voix frémissante Amélie.

Robert bondit.

—Moi ! je mens !.... répéta-t-il avec emportement..... Prenez garde.... madame !..... Prenez garde à ce que vous dites !

—Je dis que vous mentez !..... reprit Mme Vernière. Arrivé à Paris le 28 décembre au soir, vous êtes descendu à "l'Hôtel Moderne" où vous êtes resté jusqu'au 1er janvier inclusivement et où vous avez pris tous vos repas..... Donc vous n'êtes point allé à Londres !....

—C'est faux !.....

—C'est vrai !..... En voici la preuve !.....

Amélie avait déplié rapidement la note de l'hôtel.

Elle la mit sous les yeux de son mari en ajoutant :

—Pourquoi ce mensonge ?...

Pour la première fois depuis le commencement de l'interrogatoire que lui faisait subir sa femme et auquel, par politique, il semblait se prêter facilement, Robert comprit qu'il devait y avoir un lien direct entre les questions d'Amélie et la mort de son frère.

Que pouvait-elle savoir ?

Si elle savait quelque-chose, le soupçonnait-elle ? Allait-elle le mettre en cause ?

Cet appréhension traversa son cerveau comme un éclair.

Quoi qu'il en fut, il fallait tenir tête à la suspicion naissante qui, elle, ne pouvait s'appuyer sur aucune preuve matérielle.

—La raison du mensonge, car effet je vous vous ai menti répondit-il, elle est bien simple ! Vos questions m'énervaient J'ai voulu y couper court n'importe comment, et j'ai inventé ce voyage.

—Ce n'est pas une réponse cela ! fit Mme Vernière qu'envahissait une colère sourde, de plus en plus difficile à contenir.

—Il faudra cependant vous en contenter !...

—Je ne m'en contenterai pas, car le but du mensonge était non de déjouer ma curiosité, mais de me cacher le véritable emploi de votre temps à Paris....

—Croyez ce que bon vous semble.

Le sangfroid de Robert faisait bouillir le sang d'Amélie.

A tout prix elle voulait pousser son mari jusque dans ses derniers retranchements et éclaircir les soupçons qui l'obsédaient.

—Ainsi fit-elle, haletante d'une voix qui sifflait entre ses dents carrées : ainsi, vous persistez à soutenir que vous n'avez pas vu votre frère ?

—Je le soutiens parce que cela est.

—Alors vous soutiendrais aussi que vous ne savez pas quel est son assassin ?.....

Depuis quelques secondes, Robert s'attendait presque à cette attaque directe.

Il ne se demandait plus comment sa femme pouvait être renseignée, car il venait de jurer aux journaux de France qui avaient dû, dans la soirée, apporter la nouvelle à Berlin.

Le moment était venu pour le misérable de jouer la comédie de la stupeur et de l'épouvante.

Une sourde exclamation s'échappa de ses lèvres.

—As assassiné ! Richard..... Mon frè-

re ! s'écria-t-il ensuite d'une voix que la plus douloureuse émotion semblait briser.

Est-ce vrai !..... Est-ce possible ?...

— Je vous l'apprends, puisque vous l'ignorez !..... Lisez monsieur, lisez !.....

Et Mme Vernière, tirant le journal de la poche de sa robe, désigna du doigt à Robert l'article qui avait attiré l'attention de son fils.

— Lisez ! répéta-t-elle.

Un frisson secouait les membres de Robert.

Ce fut d'une main tremblante qu'il prit le journal que lui présentait Amélie.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la rubrique précédant l'article.

— Lisez tout haut ! commanda Mme Vernière.

Robert obéit et lentement, comme écrasé sous le poids de son chagrin, il commença.

Nous ne reproduirons pas intégralement le récit qui nous, est déjà connu.

A plusieurs reprises le misérable s'arrêta, paraissant manquer de force et succomber à l'émotion.

Mais chaque fois Amélie, les yeux fixés sur son visage, lui disait impétueusement.

— Continuez !...

Et il reprenait sa lecture.

Il en arriva à ce passage :

“ Le cadavre de l'industriel et celui de la gardienne de l'usine, victime de dévouement, frappés chacun d'une balle de revolver, avaient été relevés dans la cour par de braves gens accourus en toute hâte pour prêter leur aide au maître de la maison ”.

— Mon Dieu !..... Mon Dieu !..... s'écria Robert avec l'apparence d'une véritable explosion de désespoir. Assassiné !...

Mon frère !..... Mon pauvre frère !...

— Oui, assassiné !.... dit Amélie..... Assassiné lâchement !..... Continuez !

Robert continua, hâchant chaque phrase et pour ainsi dire chaque mot :

“ L'assassinat et l'incendie avaient le voir pour mobile.....

“ Le coffre-fort de l'industriel par suite de circonstances fortuites renfermait ce jour-là une somme de plus de cinq cent mille francs... ”

Ce fut Mme Vernière qui, cette fois, interrompit.

— Vous avez bien lu n'est-ce pas ?... fit-elle..... Il y a cinq cent mille francs ?

— Oui... cinq cent mille francs... répondit Robert en regardant sa femme d'un air égaré..

Puis sans attendre un ordre nouveau il reprit sa lecture et la poursuivit jusqu'à ces deux phrases terminant l'article :

“ L'enquête se poursuit activement. “ Malgré le mystère qui entoure ce triple crime, la justice est sur la trace des coupables. ”

Comme sous l'impulsion d'une violente secousse électrique, Robert, en lisant ces dernières lignes, se trouva debout, la sueur au front.

Il n'avait pu dominer l'effroi qui s'emparait de lui.

— “ La justice est sur la trace des coupables ! ” répéta d'une voix stridente Amélie, cela vous épouvante, n'est-ce pas ?

Vous avez peur que la justice ne vienne jusque dans cette maison chercher le fraticide.

Robert avait déjà repris possession de lui-même.

Donnant à son visage une expression indignée, il fit deux pas vers Amélie, croisa son regard avec le sien, et d'un ton farouche, menaçant, il dit :

— Ah ça ! mais il me semble que vous m'accusez, vous, ma femme !

— Oui, moi, votre femme, je vous accuse !... répliqua froidement Mme Vernière.

— Vous avez cette audace !

— J'ai cette audace.

— Vous êtes folle !

— Non, je ne suis pas folle..... seulement, je ne suis plus aveugle... je vous sais capable de tout et je vous connais trop bien pour conserver l'ombre d'une illusion et l'ombre d'un doute !... Vous

êtes allé à Paris pour commettre le crime et vous l'avez commis.

Robert voyait rouge en ce moment comme il avait vu rouge dans le cabinet de son frère en entendant celui-ci lui reprocher les infamies de son passé.

Pendant quelques secondes Mme Vernière fut en péril de mort.

Mais la réflexion arrêta le misérable.

Tuer sa femme, c'était se perdre sans se réserver même une chance de salut.

Il eut la force de se contenir, et croisant ses bras sur sa poitrine dans une attitude de dédain, il haussa les épaules.

Amélie poursuivit :

— J'ai l'intuition de tout ce qui s'est passé..... Vous êtes allé chez votre frère lui jouer une de ces comédies du repentir dont vous êtes coutumier !..... Vous connaissant trop bien pour être votre dupe il vous a repoussé comme vous méritiez de l'être..... Il vous a démasqué !..... La rage, alors, une rage furieuse s'est emparée de vous !..... Le coffre-fort était là sous vos yeux, et vous le saviez bien rempli !..... A bout de ressources, ne pouvant plus compter sur ma faiblesse, vous vous êtes dit qu'en tuant Richard, et en le volant, vous auriez à la fois la vengeance et la richesse. L'idée du meurtre est entrée en vous et n'en est plus sortie..... Vous ne pouviez agir seul.... Il vous fallait un complice..... Ce complice vous l'avez cherché et vous l'avez trouvé, dans la maison même de votre frère sans doute. Avec lui vous avez accompli l'œuvre infâme !..... Vous avez assassiné, vous avez volé, et dans l'espoir de faire disparaître les traces du crime, vous avez incendié l'usine !..... Inutile précaution puisque les traces n'ont point disparu, et que la justice est sur la piste des coupables.

Robert, blanc comme un linge, tant il lui fallait se faire violence, avait écouté cette longue tirade avec une apparence impassibilité.

— Qu'avez-vous à répondre ? demanda Amélie après un moment de silence.

— Ce que j'ai répondu déjà : Vous êtes folle ! !

— Ainsi, vous vous prétendez innocent !

— Pardieu !

— Alors, justifiez-vous.

— A quoi bon ?... Je ne ferai pas à une accusation insensée l'honneur de me défendre contre elle !

— Toutes les apparences sont contre vous !

— D'accord, c'est faux, et puis, quand cela serait, qu'en faudrait-il conclure ? Les apparences ne sont pas des preuves !

Combien de gens, condamnés sur des apparences, exécutés comme coupables, et déclarés martyrs lorsque un peu plus tard... trop tard !..... leur innocence apparaissait plus lumineuse que le soleil !..... Il n'y a ici qu'un coupable, un grand coupable, et c'est vous !

— Moi ! répéta Amélie stupéfaite.

— Oui, madame, et si je n'avais été aussi maître de moi, je vous aurais infligé le châtiment mérité par vous.... Je vous aurais brisée !..... J'ai des vices, je le reconnais, vous avez eu souvent à vous plaindre de moi..... J'ai été un joueur, un prodigue, un mari déplorable, et de cela je m'accuse avec humilité, mais des incorrections de ma conduite intime conclure au plus monstrueux des crimes, du mari fantaisiste faire un fratricide, cela dépasse les bornes, madame, c'est une action odieuse et qui n'a qu'une excuse, la folie ! Aussi, pour la troisième fois, je le répète vous êtes folle !

Amélie resta muette.

Malgré elle, le prodigieux sang-froid de son mari lui en imposait.

Elle sentait s'ébranler sa conviction et commençait à se demander si vraiment elle ne venait pas de calomnier un innocent.

Robert s'aperçut de ce qui se passait dans son esprit et se hâta de continuer :

— Si vous jouissiez de la plénitude de votre raison, vous auriez réfléchi qu'avant de formuler contre moi une accusation monstrueuse, il fallait au moins vous rassurer que cette accusation reposait sur une base quelconque et, vrais

ou fausse, pouvait se soutenir..... Or, vous aviez dans la main la preuve matérielle, indiscutable, de mon innocence !
— La preuve..... balbutia Mme Vernière... j'avais cette preuve dans les mains...

— Oui, madame.

— Je ne comprends pas.

— C'est que vous ne voulez pas comprendre, ou plutôt c'est que votre intelligence est momentanément affaiblie... Cette preuve, la voilà :

Le complice de Claude Grivot prit le billet de chemin de fer jeté sur son bureau par Amélie un instant auparavant, et poursuivit avec une merveilleuse habileté.

— Regardez, madame et inscrivez-vous en faux, si vous l'osez, contre l'évidence !

Ce ticket m'a été délivré à la gare du Nord, à Paris, le 1^{er} janvier, à six heures et quart du soir..... il m'a permis de prendre place dans le train partant à sept heures trente-cinq minutes et qui me déposait à Berlin le soir à sept heures... Peut-être consentirez-vous à convenir qu'il m'était difficile de me trouver à Saint-Ouen, à dix heures du soir pour commettre un crime, puisque à ce moment l'express m'emportait vers l'Allemagne depuis trois heures !..... Peut-être vous déciderez-vous à reconnaître que je ne me suis point enrichi en tuant mon frère !

— Et savez-vous, madame, qu'il est heureux pour moi qu'une distraction, un oubli, m'a fait garder ce ticket.

— Si je l'avais donné à la sortie, ainsi que réglementairement je devais le faire, il ne me restait aucun moyen de me justifier à des yeux prévenus, comme les vôtres, et demain, sans doute, vous auriez crié dans toute la ville de Berlin l'accusation infâme que vous me jetiez ce soir au visage !

— Est-vrai, cela, madame ?

Robert attachait sur sa femme le regard fixe du magnétiseur sur le sujet qu'il domine de toute la puissance de sa volonté.

L'aïbi que le misérable venait d'établir ne pouvait même pas être discuté.

Le fratricide se sentait invulnérable.

— Est-ce vrai ? répéta-t-il.

— C'est vrai..... balbutia Amélie en éclatant en sanglots..... j'ai été bien imprudente et bien coupable..... je vous ai calomnié..... j'avais la tête perdue... j'ai ajouté foi follement aux apparences qui vous accusaient... je m'humilie devant vous et je me repens..... Ne m'accablez pas.....

Pardonnez-moi.....

LX

Un silence assez long, coupé seulement par le bruit des sanglots d'Amélie suivit ces derniers mots.

Enfin Robert reprit la parole :

— Vous pardonner ! répéta-t-il Vous me demandez de vous pardonner ! Pour quoi le ferais-je, et à quoi cela vous servirait-il ? Un autre jour, demain peut-être, prise d'un nouvel accès de folie, vous m'accuserez de quelque autre crime !

Autrefois vous m'avez aimé..... Maintenant c'est la haine que je vous inspire et cette haine vous pousse à me croire capable de toutes les infamies et à m'accuser de tous les crimes !

Amélie tomba aux genoux de son mari.

— Encore une fois, ne m'accablez pas ! fit-elle d'une voix suppliante, en étendant vers lui ses mains jointes..... que votre générosité soit à la hauteur de l'offense.....

Je vous ai outragé..... Pardonnez-moi..... Pardonnez-moi, je vous en supplie !

Robert jugea que le moment était venu de se montrer grand et généreux, ainsi que le lui demandait Amélie.

Il la releva.

— Je vous pardonne..... dit-il..... et je tâcherai d'oublier..... Maintenant, laissez-moi..... J'ai besoin d'être seul.

— Pourquoi ?

— Pour pleurer mon frère..... Richard avait été avec moi bien dur, bien implacable..... peut-être trop, mais il n'était pas moins mon frère et sa mort

tragique me cause la plus profonde douleur.

Le misérable parlait ainsi d'une voix que rendait tremblante une émotion mentieuse, et ses paupières semblaient gonflées par des larmes prêtes à couler.

Il appuya pendant quelques instants son mouchoir sur ses yeux parfaitement secs.

Amélie fut la dupe de cette comédie jouée par une habileté supérieure.

— Je comprends ce besoin d'isolement, mon ami.....dit-elle.... et je vais vous quitter.. Mais permettez-moi de vous adresser une question.

— Laquelle ?

— Le crime effroyable dont votre malheureux frère vient d'être victime ne rend-il pas nécessaire votre présence à Saint-Ouen.

Robert frissonna malgré lui.

— Ma présence à Saint-Ouen ?..... répliqua-t-il.... A quoi pourrait-elle servir ?

— Mais, d'abord, à rendre les derniers devoirs à votre frère, en assistant au service funèbre.

— J'arriverais trop tard.. les obsèques ont eu lieu certainement.

— Vous pourriez du moins vous agenouiller et prier sur la tombe....

— Cela, je le ferai plus tard...

— Votre frère avait une fille.....

— Eh bien ?

— Le vol suivit l'assassinat, et la femme volée représentait une fortune. L'incendie a détruit l'usine... C'est la ruine pour la pauvre enfant..... Elle est votre nièce... Vous lui devez aide et protection.

— Je ne possède rien..... De quelle utilité mon aide et ma protection pourraient-elles être pour elle ?

— Elles l'empêcheraient tout au moins de vivre de l'aumône des étrangers.

— Puis-je lui offrir de partager une fortune que je n'ai pas ?

— Je suis votre femme et je mets à la disposition de l'orpheline une partie de ce qui m'appartient, pour la sauver des humiliations qu'elle pourrait subir, pour éloigner d'elle le besoin, et pour lui apprendre à vous aimer.

— Je ne la connais pas.

— Vous apprendrez à la connaître...

Votre devoir est de remplacer son père qu'un crime vient de lui enlever.....

Vous ne pouvez abandonner la fille de votre frère, vous, désormais son unique parent.....

Des dissensions ont existé entre Richard Vernière et vous, mais la mort efface tout, et devant une tombe les rancunes s'éteignent.....

Une fois dans votre vie laissez-vous diriger par moi.. Vous vous en trouverez bien.....

Vous irez à Paris où je vous accompagnerai... Nous verrons votre nièce et nous lui dirons :

“ Chère enfant, ne pleures plus, ou du moins que vos larmes perdent un peu de leur amertume..... Ayez confiance dans l'avenir..... Vous aurez en nous une famille sur laquelle vous pourrez compter. ”

Pourquoi ne me répondez-vous pas ? ajouta Mme Vernière voyant que Robert se taisait... Votre manière de voir n'est-elle point la mienne ? A quoi pensez-vous.

— A votre fille.....répliqua le fourbe, que la perspective d'aller à Paris, par conséquent à Saint-Ouen, sur le théâtre de son crime, remplissait d'une terreur folle.

— Mon fils, s'il était-là, serait le premier à dire qu'il m'approuve, et il ne comprendrait pas vos hésitations.

Prolonger en ce moment la discussion sembla chose dangereuse au fraticide.

Il éprouvait le besoin de reprendre possession de tout son sang-froid et de se recueillir pour prendre une détermination dans des circonstances aussi graves, aussi dangereuses pour lui.

— La nuit porte conseil... dit-il à sa femme... Dans tous les cas, et quel que soit le parti auquel nous nous arrêtons il me serait impossible de partir cette nuit... Les terribles émotions que je viens de subir m'ont brisé..... Laissez-moi le temps de me remettre.

Amélie lui tendit la main.

— J'espère que la nuit vous conseillera bien..... dit-elle..... J'ai eu ce soir de grands torts envers vous..... Je les ai reconnus et vous me les avez pardonnés..... Que tout soit oublié et que nos âmes s'unissent en une même pensée

charitable, au sujet de la fille de votre malheureux frère... A demain, mon ami.

— A demain.... répéta Robert en pressant légèrement la main que lui tendait sa femme.

Puis il la reconduisit jusqu'au seuil de l'appartement.

Une fois seul il tomba sur un fauteuil en proie à un anéantissement complet, aussi bien au physique qu'au moral, par suite de la terrible lutte qu'il venait de soutenir.

Cependant, au bout d'une demi-heure, il lui redevint possible de réfléchir.

Aller à Paris.

Mais si la gardienne de l'usine, Véronique Sollier, ne succombait pas à sa blessure... chose possible après tout..... il se trouverait facilement en présence de cette femme qui s'était cramponnée à lui au moment où il sortait du cabinet de Richard Vernière assassiné, et qui pourrait le reconnaître... qui le reconnaîtrait certainement.

Se rendre en France c'était donc courir au-devant du péril.

Mais d'autre part rester à Berlin, refuser d'aller s'agenouiller sur la tombe de son frère, ne point s'occuper de la fille de Richard, sa nièce, ne serait-ce pas raviver les soupçons de sa femme ?...

Il reprit le journal qui donnait la nouvelle du triple crime de Saint-Ouen, et il relut l'article d'un bout à l'autre, lentement, à tête reposée, pesant la valeur de chaque phrase, de chaque mot.

Deux points principaux le frappèrent et parurent lui rendre un peu d'énergie.

D'abord la quasi-affirmation que la gardienne de l'usine Véronique Sollier transportée dans la nuit à l'hôpital Saint-Louis pouvait être considérée comme perdue.

Ensuite la constatation du courage et du dévouement hors ligne dont avait fait preuve Claude Grivot, le premier des contremaîtres de l'usine.

Donc non seulement Claude son complice n'est point soupçonné, mais encore il avait trouvé le moyen de se faire remarquer parmi les plus intrépides sauveteurs, et de mériter en apparence les éloges qu'on lui prodiguait.

Par conséquent rien à craindre pour lui, et peut-être son crime lui vaudrait-il une médaille de sauvetage !

Ainsi mis complètement hors de cause, le mécanicien couvrait son complice.

Quant à Véronique Sollier, elle devait être morte à cette heure et d'ailleurs, fut-elle vivante, son séjour à l'hôpital serait long, rendant improbable pour ne pas dire impossible, une rencontre avec elle.

Robert pesait le pour et le contre de toute ces considérations, et allait prendre un parti quand on frappa de nouveau à la porte de son appartement.

Une angoisse nouvelle s'emparait de lui.

— Qu'y a-t-il encore ? se demandait-il en allant ouvrir.

Amélie, une lettre à la main, était debout sur le seuil.

— On vient d'apporter ceci pour vous de l'ambassadeur de France..... lui dit-elle.

Lisez vite Sans doute on vous écrit au sujet de la mort de votre frère.

D'une main tremblante, tant son émotion venait d'être vive, Robert prit l'enveloppe et retourna dans son cabinet où sa femme le suivit.

Il déchira l'enveloppe épaisse et large portant le cachet de l'ambassade.

Elle contenait deux lettres.

La première très courte disait ceci :

" Monsieur et cher compatriote.

" Je m'empresse de vous faire parvenir cette lettre qui, paraît-il, est pour vous d'une importance capitale.

" Venillez agréer, etc..."

Suivait la signature du secrétaire particulier de l'ambassadeur.

Robert ouvrit la seconde lettre.

Elle était ainsi conçue :

" Cher monsieur Vernière,

" Ignorant votre adresse à Berlin, c'est par les soins de notre ambassadeur que cette lettre vous parviendra.

" Elle comporte une terrible et désolante nouvelle..

— Dans la nuit du 1er au 2 janvier, votre frère Richard, mon meilleur ami a été assassiné, tandis que l'incendie dévorait son usine.
— Ne trouvez-vous pas comme moi que votre présence à Paris, dans de si tristes circonstances est indispensable ?
— Songez à votre nièce et à votre pauvre frère.
— Venes nous aider à sauver l'une et à venger l'autre.

— DANIEL SAVANNE,

— 92, boulevard Malesherbes. ”

— Je crois que maintenant l'audace ne sera pas dangereuse..... pensa Robert après avoir lu tout haut.

— Prenez une détermination immédiate, je vous en conjure..... dit Amélie.

— Elle est prise.

— Et c'est !

— De partir demain matin...

— Je vous accompagnerai.

— J'en serai heureux, si vous ne craignez pas la fatigue...

— Je suis forte, et d'ailleurs qu'importe la fatigue quand il s'agit de consoler la pauvre enfant qu'un crime vient de rendre orpheline ?

— Vous avez le cœur d'un ange.

— Non... J'ai le cœur d'une femme et d'une mère...

— Laisseriez-vous Philippe à Berlin ?

— Je préfère qu'il nous suive... M'approuvez-vous ?

— Certes !

— A quelle heure le départ ?

Robert consultait un indicateur.

— A onze heures cinquante-trois minutes du matin... répondit-il, c'est demain le 4, nous serons à Paris le 5 à huit heures trente-neuf minutes du matin.

— Vous allez sans doute annoncer votre arrivée à M. Savanne par dépêche ?.....

— Oui. Dès demain matin à la première heure.

— A quel hôtel descendrons-nous ?

Au Grand-Hôtel, qui est voisin du boulevard Malesherbes...

— Retenez un appartement avec trois chambres à coucher....

— Vous devez avoir besoin d'argent...

— De cela vous pouvez être certain....

— Je vous remettrai demain la somme dont vous m'indiquerez le chiffre...

Cette nuit je vais m'occuper de mes bagages..... Songez aux vôtres...

— Ils seront sommaires car à Paris seulement nous ferons faire des vêtements de deuil... Je vous conseille donc d'emporter peu de chose... Au lieu de vous fatiguer, reposez-vous...

Amélie se retira.

S'il avait pu rester dans son esprit le moindre soupçon, la décision prise par Robert l'aurait anéanti.

Au lieu de songer à dormir, le fractricide prépara sa valise, et remplaça au fond de la sacoche de voyage qui ne le quitterait pas, la fortune volée à Richard.

Il écrivit ensuite les dépêches qui devaient être expédiées à Paris le lendemain matin, l'une adressée à Daniel Savanne et l'autre au gérant du Grand Hôtel.

LXI

Dès qu'on eut appris que le corps de Richard Vernière venait d'être ramené à St-Ouen pour les obsèques, et qu'il était exposé dans la chambre du rez-de-chaussée du pavillon épargné par l'incendie ce fut une procession interminable. De tous les environs on venait apporter des couronnes et jeter de l'eau bénite sur le cercueil.

Claude Grivot, veillant auprès du cadavre dans la chapelle ardente improvisée, distrait par les allées et venues des visiteurs, n'éprouvait aucune émotion, pas même un léger ébranlement de son système nerveux.

Au bout de deux heures, ainsi que cela était convenu, Magloire vint le relever.

Il était alors quatre heures du soir.

Les ténèbres allaient bientôt succéder au crépuscule.

— Il s'agit de nous entendre pour la veille de nuit dit le manchot au contremaitre. Nous avons douze heures à partager. Afin que chacun de nous puisse prendre un peu de repos, au lieu de deux heures, nous en ferons quatre d'affilé.....

Je commence à quatre heures, on me relèvera à huit heures, et le remplaçant du veilleur qui m'aura succédé prendra la faction à minuit..... Ce n'est donc qu'à quatre heures du matin que reviendra votre tour—Ainsi, nous aurons l'un et l'autre un nombre d'heures de sommeil plus que suffisant pour nous permettre de continuer, sans trop de fatigue, les veilles de la journée et de la nuit prochaine.

« Demain matin j'arriverai à huit heures précises prendre votre place.

« Laissez la porte de la rue Hardoin ouverte..... Il n'y a plus rien à craindre maintenant, ni des voleurs, ni des assassins.

Grivot se retira en disant au joueur d'orgue.

— Cette nuit, à quatre heures, je serai là...

Le manchot remplaça quelques cierges qu'un ourant d'air avait fait brûler plus vite que les autres, puis il prit un siège, s'assit, et, la tête découverte, se mit à réciter à demi-voix toutes les prières qu'il savait.

A huit heures, un des deux ouvriers de l'usine qui avaient, comme Magloire et comme Grivot, offert de faire partie des veilleurs, vint remplacer le joueur d'orgue, et fut lui-même remplacé à minuit par son camarade.

A quatre heures le contremaitre reprenait la funèbre faction.

Son visage portait l'empreinte de la fatigue subie depuis trois jours.

Cette fatigue, jointe à l'instinctive inquiétude qu'il ressentait, malgré sa conviction qu'aucun soupçon ne pouvait l'atteindre, l'écrasait, l'anéantissait en quelque sorte.

Quand il se trouva seul, dans le grand silence de la nuit, auprès de ce cercueil où reposait l'une des victimes de ses

combinaisons diaboliques, un frisson passa sur sa chair.

Le visage de Richard Vernière, ce visage pâle, aux yeux fermés émergeant seul du linceul dont les plis amples enveloppaient le corps, lui causa une indicible épouvante.

Il se raidit contre la poignante émotion qui s'emparait de lui, et tournant le dos au catafalque que la flamme vacillante des cierges baignait d'une clarté blafarde, il s'éroula sur le siège où ses camarades s'étaient assis successivement, l'âme oppressée mais la conscience en paix.

Alors comme un vol d'oiseau nocturne, des pensées sombres se heurtèrent aux parois de son cerveau.

Etaient-ce les remords qui venaient le hanter ainsi ?

Non, c'étaient les terreurs folles avec leur cortège d'hallucinations délirantes.

Vis-à-vis des magistrats qui l'interrogeaient il avait joué, avec un aplomb imperturbable et le succès le plus complet, une comédie pleine de dangers.

Il s'était oru fort mais le nom de Robert Vernière prononcé par le juge d'instruction au sujet de la rédaction des lettres de faire part avait fait naître en lui d'indicibles angoisses.

Daniel Savanne avait-il télégraphié à Robert pour l'instruire des événements accomplis à Saint-Ouen ?

Avait-il réclamé sa présence à Paris ?

Que ferait Robert ?

Pourrait-il refuser de se rendre à un appel si fortement motivé ?..

Si le refus lui semblait impossible, s'il venait, ne se trahirait-il pas ?

Aurait-il la force, lui nature faible et sans ressort, de ne se point laisser aller à une défaillance qui perdrait tout au moment où le succès semblait définitivement assuré ?

Alors, au lieu de la fortune, ce serait l'effondrement, l'arrestation, la cour d'assises, l'échafaud !

Hypnotisé en quelque sorte par ces rêveries menaçantes, Claude Grivot finit

par n'avoir plus conscience de lui-même.

Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux fatigués, et il s'endormit d'un sommeil lourd qui ressemblait à un évanouissement.

Dans les grands chandeliers d'argent les cierges brûlaient toujours autour du cercueil.

Un silence profond, un silence de mort continuait à envelopper la demeure funèbre, coupé seulement par le faible bruit de la respiration oppressée du dormeur.

Claude, alors, fit un rêve.

Il lui sembla que réveillé tout à coup il quittait son siège et se penchait vers le cercueil de Richard Vernière, les yeux ardents fixés sur les yeux clos du mort.

Tout à coup les paupières du cadavre se soulevèrent.

La bouche s'entr'ouvrit.

Les mains, jointes sur sa poitrine, se dégagèrent des plis du suaire.

Le cadavre soudainement ranimé se dressa, portant son linceul comme un manteau, et de la main droite saisissant le contremaitre par les cheveux l'entraîna vers une place entourée de constructions d'un aspect fantastique, et noyée d'une ombre sinistre.

Au point central de cette place, sur une estrade peu élevée, se dressaient deux poteaux rouges, qu'un triangle d'acier, brillant vaguement dans les ténèbres, reliait à leur sommet.

Le mort entraînait toujours Grivot, qui, dominé par une force surnaturelle ne songeait même point à tenter une résistance inutile.

Il le fit gravir les marches de l'estrade et le poussa sur une planche qui basculait entre les deux poteaux couleur de sang.

Le triangle d'acier descendit aussitôt avec la rapidité de la foudre.

Claude éprouva au cou une sensation glaciale et douloureuse et s'éveilla en poussant un cri rauque.

Pendant quelques secondes affolé, éperdu, dans le trouble de ce réveil prenant l'illusion d'un rêve affreux pour la

réalité, il crut que sa tête venait de tomber sur l'échafaud.

Le misérable se débattait contre ce cauchemar persistant quand la porte s'ouvrit et Magloire entra.

Il venait prendre la veillée à la place de Claude et il avait entendu le cri poussé par celui-ci.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il Etes-vous malade ?

Grivot se tourna vers le cercueil.

— Le mort..... le mort..... balbutia-t-il.

— Eh bien ! quoi, le mort ? Est-ce que vous vous figures l'avoir vu remuer ? ...

Le pauvre M. Vernière dort d'un sommeil dont on ne se réveille pas ! Ah ça ! mais dites donc, vous, je vous croyais solide et vous me faites l'effet d'une femelle !

Est-ce que le tête-à-tête avec un mort doit mettre un honnête homme dans des états pareils !

Vous avez l'air d'un échappé de Charenton !

En entendant la voix du manchot, en voyant le cadavre toujours immobile, le contremaitre s'était un peu ressaisi.

Il comprit à quel point sa terreur était significative et pouvait devenir compromettante.

— J'étais brisé de fatigue... dit-il en tremblant encore... je me suis endormi malgré moi, et... et...

— Et vous avez eu des cauchemars ça se voit, acheva le joueur d'orgue. Et bien allez vous mettre au lit. Vos quatre heures de veille son finies..... Tâchez de dormir paisiblement cette fois..... Ça vous fera du bien..... A demain, mon brave.

— A demain...

Claude quitta le pavillon.

Magloire s'assit.

— Ce que c'est pourtant que les neuf murmura-t-il... Grivot est un honnête garçon, c'est certain !... Eh bien, à voir sa " tremblotte, " on aurait pu croire que c'est lui qui a commis le crime et que les remords le travaillent !

Robert Vernière, nous le savons, avait préparé ses bagages pour le départ fixé au lendemain matin, 4 janvier et écrit deux dépêches devant être envoyées l'une à Daniel Savanne, l'autre au gérant du Grand-Hôtel.

Amélie de son côté ne s'était point mise en retard.

Dès le point du jour elle fit appeler Philippe et lui annonça qu'elle partait pour Paris avec son beau-père et qu'il les accompagnerait, mais elle se garda bien de lui parler des soupçons, qu'elle avait un moment conçus.

La dépêche adressée au juge d'instruction était ainsi conçue :

"Savanne, 92, boulev. Malesherbes,
Paris.

"Ecrasé de douleur... Pars ce matin.
"Serai à Paris demain 5, à 8 heures 39,
"avec femme et beau-fils... Descendrai
"au Grand-Hôtel."

"ROBERT VERNIÈRE."

A onze heures cinquante minutes nos trois personnages quittaient Berlin par un train express.

Nous ne les suivrons pas dans leur voyage et nous prions nos lecteurs de nous accompagner chez Daniel Savanne.

Celui-ci était à table avec son neveu sa fille et la fille de Richard, au moment où la dépêche de Robert lui fut remise.

Il la lut à haute voix et il ajouta :

— Dans notre profonde tristesse, c'est une consolation pour moi de penser que Robert Vernière assistera, avec nous et auprès de sa nièce, aux obsèques de son frère.

Cette promptitude à lui répondre à se rendre aux désirs formulés dans sa lettre, lui faisait augmenter de la réussite de certains projets dont nous connaissons la nature.

Aline ne connaissait pas son oncle.

Lorsque son père avait parlé de lui

devant elle, il l'avait fait sans acrimonie ne voulant point initier la jeune fille aux causes réelles de la rupture survenue entre son frère et lui.

L'orpheline se sentait heureuse de cette arrivée.

Le frère de son père, n'était-ce pas quelque chose de son père ?

Mme Vernière et son fils l'accompagnaient.

Elle serait donc entourée de cœurs battant à l'unisson du sien, qui lui rendraient moins douloureuses les heures de la suprême séparation.

— Père... demanda Mathilde... ne serait-il pas convenable que mon cousin aille attendre au chemin de fer l'arrivée de M. Robert Vernière et de sa famille ?

— C'est inutile..... répondit Daniel Savanne..... Mais Henri, demain matin, ira au Grand-Hôtel et amènera Robert Vernière déjeuner ici avec sa femme et son beau-fils..... Nous nous rendrons ensuite tous ensemble à Saint-Ouen.

— Vous avez raison, mon oncle... répondit Henri. Demain matin j'irai au Grand-Hôtel.

Le déjeuner était terminé.

Daniel Savanne prit le chemin du Palais de Justice où les devoirs de sa charge réclamaient sa présence.

Mathilde et Aline regagnèrent leur appartement et Henri s'occupa de l'envoi des lettres de faire part pour les obsèques du lendemain.

* *

Nos lecteurs sont en droit de nous poser deux questions.

D'une part comment Gabriel Savanne le capitaine de vaisseau, en apprenant la mort de Richard Vernière n'avait-il immédiatement écrit ou télégraphié ?

D'autre part Nestor Fauvette était-il averti que Germaine Sollier, qu'il avait reçu mission de chercher, était retrouvée, et connaissait-il la mort de Richard Vernière, des mains de qui il devait toucher sa prime en lui apportant le résultat de ses recherches ?

Nos réponses à ces deux questions seront courtes.

Gabriel Savanne partant de Paris avant l'heure où le crime allait s'accomplir à Saint-Onen, et presque aussitôt après son arrivée à Toulon s'embarquant pour une destination qu'il ne connaissait qu'en pleine mer, en ouvrant un pli cacheté, ne pouvait naturellement rien savoir.

Son navire avait déjà levé l'ancre quand furent distribués à Toulon les journaux de Paris relatant le triple crime d'incendie, de vol, d'assassinat.

Un temps assez long devait donc nécessairement s'écouler avant que la nouvelle de la mort de son ami pût lui parvenir.

Arrivons à ce qui concerne Nestor Fauvette.

Le jour de son départ, Gabriel Savanne, heureux d'avoir retrouvé sa fille, s'était fait conduire à la maison du Faubourg Saint-Honoré où se trouvait installée l'Agence générale et centrale.

Là il avait appris que les bureaux de l'Agence étaient fermés en raison de la fête du 1er janvier, et en outre que Nestor Fauvette, saisi par le froid le matin même, en sortant de chez lui, avait été frappé d'une congestion cérébrale, et que son état inspirait quelque inquiétude aux médecins appelés en toute hâte.

Le fait était vrai.

Les médecins ne craignaient point pour la vie du directeur ; mais ils redoutaient une paralysie partielle, au sujet de laquelle ils ne pouvaient se prononcer avant quelque temps.

Le capitaine de vaisseau se retira en se promettant d'écrire plus tard à Nestor Fauvette.

Ajoutons que dès le lendemain, la direction de l'Agence générale et centrale fut confiée à un sous-chef qui, s'il était au courant des recherches ordonnées par Gabriel Savanne, ignorait que la prime dût être payée, à l'usine de Saint-Onen, par Richard Vernière, et par conséquent n'avait pas à se préoccuper de l'assassinat de ce dernier.

Ces points éclaircis, reprenons notre récit.

Depuis le matin du 4 janvier, une lettre de faire part indiquant l'heure des obsèques de Richard Vernière était affichée par les soins de Prieur, le caissier, sur la porte de la muraille d'enceinte de l'usine incendiée.

Une autre était déposée au restaurant de Mme Aubin où les ouvriers des fabriques environnantes pouvaient en prendre connaissance.

Les visites à la chapelle ardente, qui avaient commencé la veille au soir, se continuèrent plus nombreuses.

De toutes parts on apportait ou on envoyait des couronnes.

Les veilles s'étaient continuées autour du cercueil, mais Claude Grivot, instruit par l'expérience et faisant appel à toute son énergie, n'avait eu garde de s'endormir.

— Tout cela finira bientôt, se disait-il et je n'aurai plus à m'occuper que de mes affaires.

Le matin du 5 janvier arriva.

Dès huit heures, Henri Savanne se rendit au Grand-Hôtel et, s'adressant au bureau des renseignements, demanda si une famille française, arrivant de Berlin, n'était point annoncée.

La réponse fut affirmative.

La dépêche reçue la veille et qui retenait un appartement était signée : « Robert Vernière.

Henri n'avait donc plus qu'à attendre l'arrivée des voyageurs et son attente ne devait pas être longue.

Il se promena de long en large sur le boulevard, examinant les fiacres qui venaient s'arrêter devant l'entrée du Grand-Hôtel ou pénétraient dans la cour.

Après avoir sévi pendant quelques jours avec une rigueur persistante, le froid avait tout à coup cessé.

Le thermomètre, un moment descendu jusqu'à douze degrés au-dessous de zéro, était remonté à un..... C'est assez dire qu'il gelait à peine et que, grâce au soleil brillant dans un ciel sans nuages, il ne tarderait point à dégeler.

Henri Savanne ne connaissait point Robert Vernière, mais il pensait le de-

viner facilement, en le voyant accompagné d'une femme et d'un très jeune homme.

Tout à coup déboucha de la place de l'Opéra un fiacre à quatre places et à galerie chargé de bagages.

Ce fiacre entra dans la cour du Grand Hôtel où Henri Savanne le suivit.

Un homme de bonne mine, mais à la physionomie triste et fatiguée, portant un large crêpe à son chapeau et ayant une sacoche de voyage en sautoir, descendit le premier, suivi d'une dame, puis d'un adolescent de dix-huit à dix-neuf ans.

Henri n'eut pas un instant de doute, et quand le voyageur, après avoir payé son cocher, se dirigea vers le bureau, il l'aborda.

— C'est bien à monsieur Robert Vernière que j'ai le plaisir de parler ? fit-il en saluant.

Robert... que tout inquiétait, et pour cause..... jeta un regard presque effaré sur son interlocuteur et répondit :

— Oui, monsieur.

— Je vous attendais, monsieur..... réprit Henri... et cela ne vous étonnera point quand vous saurez que je suis le neveu de M. Daniel Savanne qui vous a écrit.

Le fraticide respira.

Il tendit la main au jeune homme qui la serra.

— Je vous remercie d'être venu à notre rencontre, monsieur..... dit-il..... et j'en témoignerai la gratitude à votre oncle..... Mais, je vous en prie, renseignez-moi tout de suite par un mot...
— Les obsèques de mon pauvre frère ?...

— Se feront aujourd'hui seulement, monsieur on a retardé la cérémonie autant que possible pour vous donner le temps d'arriver.

La levée du corps aura lieu à deux heures précises, dans une pièce du pavillon respecté par l'incendie et transformé en chapelle ardente...

Amélie et son fils s'étaient approchés.

— Dieu soit loué !..... dit Mme Vernière..... après avoir entendu Henri...

..... nous sommes arrivés juste à temps.

Le neveu de Daniel s'inclina devant Amélie et reprit :

— Mon oncle désire bien vivement vous voir avant l'heure de la cérémonie funèbre, et il m'a chargé de me faire son interprète auprès de vous et de vous prier de venir ce matin vous asseoir à sa table ainsi que Mme Vernière et M. votre beau-fils.... On dînera à onze heures..... D'ici là vous aurez le temps de prendre possession de votre appartement, d'ouvrir vos malles et de quitter vos costumes de voyage.

— J'accepte avec empressement l'offre si gracieuse de M. Savanne..... se hâta de répondre Robert.... J'ai hâte de lui exprimer ma reconnaissance pour la courtoisie de ses procédés, et d'embrasser la fille de mon pauvre Richard.

— Je vous quitte donc, monsieur, et je vais prévenir mon oncle qu'il peut compter sur vous... Vous avez son adresse ?

— Oui, monsieur...

Henri se retira.

Robert alla se faire reconnaître au bureau de l'hôtel, et on le conduisit aussitôt à l'appartement qui lui avait été réservé.

Il installa sa femme et son beau-fils prit possession de sa chambre, enferma dans un meuble la sacoche contenant les liasses de billets de banque volés à son frère et fit une toilette de grand deuil, tout en se disant :

— J'avais tort de m'épouvanter...

L'accueil si manifestement sympathique qui nous est fait prouve jusqu'à l'évidence que tout va bien. Certes, le voyage de cette après-midi à Saint-Ouen sera la plus désobligeante des corvées, mais pour huit cent cinquante mille francs on peut pendant une heure ou deux imposer silence à ses nerfs et jouer la comédie de la douleur...

" J'ai la certitude absolue de ne pas me trouver en face de la gardienne Vénérique morte ou agonisante à l'hôpital Saint-Louis.

— Four moi, c'est le point essentiel...

Personne, excepté elle ne m'a vu, personne ne peut donc me reconnaître, donc rien à craindre, absolument rien !...

Tandis que Robert monologuait ainsi, sa femme de son côté se préparait et revêtait une toilette de grand deuil apportée de Berlin.

Philippe quoique aucun lien de famille n'existât entre lui et le mort, s'était également mis en deuil par convenance.

A onze heures moins quelques minutes Robert, accompagné des siens, sonnait à la porte de l'appartement de Daniel Savanne.

Prévenu par son neveu, celui-ci les attendait.

Le valet de chambre avait reçu des ordres et introduisit sur-le-champ, mettant ainsi l'assassin en face du magistrat chargé d'instruire l'affaire de l'assassinat !

Daniel tendit les mains à Robert qui les prit et les serra sans qu'une contraction des muscles trahit chez lui la moindre inquiétude.

Il savait bien cependant que l'une de ces mains pouvait signer l'ordre de son arrestation immédiate !...

Son visage admirablement composé, exprimait un obéissant profond, mais contenu.

— Ses paupières rougies par une friction vigoureuse semblaient gonflées de larmes prêtes à couler.

— Nous nous rencontrons aujourd'hui pour la première fois, monsieur..... lui dit Daniel Savanne avec effusion..... et quoique heureux d'entrer en relations avec vous, je souffre cruellement de voir ces relations commencer dans une circonstance si douloureuse.

— Bien douloureuse en effet — répondit Robert d'une voix altérée. — Ma seule consolation est de voir à quel point mon malheureux frère était estimé et aimé de tous... Je vous remercie du dévouement que vous lui avez témoigné quand il vivait et que vous lui continuez comme magistrat maintenant qu'il n'est plus..... — Je sais quels liens de vive affection vous unissaient à Richard,

et je sais aussi de quels soins vous avez sans cesse entouré sa fille, élevée près de la vôtre..... Croyez bien que j'en suis et que j'en serai toujours profondément reconnaissant. Ensuite présentant sa femme, puis Philippe, il ajouta.

Madame Vernière, dont la douleur égale la mienne, et qui, dans la tendresse de son cœur de femme et de mère, veut prodiguer ses consolations à la pauvre enfant orpheline... Mon beau-fils, Philippe de Nayle, élève de l'Ecole des arts et métiers de Châlons.

Daniel s'inclina profondément devant Amélie et serra la main de Philippe.

— Notre chère Aline dit-il ensuite aura grand besoin en effet d'être consolée et reconfortée..... Ma fille ne suffirait pas à cette tâche. Soyez une mère pour elle madame..... Aimez-la.... Jamais enfant plus charmante et meilleure ne méritait mieux d'être aimée...

Robert allait adresser quelques questions à Daniel quand Henri Savanne entra.

— Voici Aline..... dit-il à son oncle.

Sachant que M. Vernière était là, elle a voulu le voir tout de suite.

A peine achevait-il ces mots que la fille de Richard parut, soutenue par Mathilde, et pâle autant qu'une morte dans ses longs vêtements noirs.

Elle s'avança vers Robert qui lui tendait les bras et, éclatant en sanglots, elle se laissa tomber sur sa poitrine.

— Mon père..... Mon pauvre père..... bégayait-elle au milieu de ses larmes.

Le misérable la serra contre son cœur, et, rival de Judas, trouva dans son infamie le courage d'appuyer ses lèvres sur le front de l'enfant dont il avait tué le père !.....

Ma nièce bien-aimée, dit-il d'une voix qui paraissait brisée par une émotion puissante, le malheur qui te frappe est de ceux qu'on n'oublie jamais et dont on ne se console pas, mais nous sommes là pour t'entourer de notre tendresse et pour nous efforcer de rendre tes dou-

leurs moins poignantes, en les partageant...

Mme Vernière à son tour prit Aline dans ses bras.

— Pour vous, ma pauvre enfant, dit-elle, je veux être une mère... une mère pleine de dévouement... Nous parlerons ensemble de celui qui n'est plus, et nous le pleurerons ensemble...

Une crise de larmes saisit Aline que secouaient des hoquets convulsifs.

Philippe, immobile et muet, regardait cette jeune fille que cinq minutes auparavant il ne connaissait pas, et se sentait envahir par un trouble étrange, inexplicable.

C'est que, malgré les pleurs qui rougissaient ses yeux, malgré le chagrin qui pâlisait ses traits fatigués, Aline, sous ses vêtements noirs restait toujours idéalement belle, et plus encore peut-être maintenant que la douleur poétisait sa beauté.

Philippe restait comme en extases devant ce visage de vierge martyre, devant ces grands yeux humides dont les regards noyés ne s'arrêtaient point sur lui.

Peu à peu, sous les caresses de Mme Vernière, la crise d'Aline diminua d'intensité, et une sorte d'accalmie se fit en elle.

Un courant sympathique s'était établi soudain entre son âme aimante et l'âme si tendre d'Amélie.

Le valet de chambre vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Nous ne pouvons causer en ce moment..... dit Daniel Savanne à Robert. Mais pendant notre douloureux voyage à Saint-Ouen, je vous donnerai, sur le crime qui nous met en deuil, les explications que vous devez attendre avec impatience.

— J'attendrai..... répondit Robert..... Mais permettez-moi de vous adresser immédiatement une question.

— Laquelle ?

— J'ai lu, à Berlin, dans un journal français, la relation de la catastrophe.

— Eh bien !

— On parlait d'une femme victime de son dévouement.

— La gardienne de l'usine, oui.

— Cette pauvre femme est-elle morte ?

— Non.

— A-t-on l'espoir de la sauver ?

— Mieux que l'espoir..... la certitude.

Robert sentit un petit frisson courir sur son épiderme.

Daniel Savanne continua :

— Mais, malheureusement, sa guérison restera toujours incomplète.

— Comment cela ?

— J'ai reçu hier au soir le rapport du chirurgien en chef de l'hospice Saint-Louis, qui a tenté une opération sur la blessée amenée dans son service..... L'opération a pleinement réussi, mais la balle qui a frappé la malheureuse, a occasionné de grands désordres dans les organes de la vue..... Véronique Sollier sortira de l'hospice aussi forte qu'elle l'était avant d'y entrer, mais atteinte de cécité pour le reste de sa vie.

— Aveugle !..... s'écria Robert d'un ton de commémoration profonde, mais avec un sentiment d'immense joie intérieure.

— Oui, et malheureusement, paraît-il inguérissable....

On arrivait dans la salle à manger et la conversation se trouva forcément interrompue.

Le fratricide était débarrassé de ses dernières craintes.

Peu lui importait désormais que Véronique Sollier vécut.

Elle était et resterait toujours aveugle.

Donc, elle ne pourrait le reconnaître dans le cas où un hasard invraisemblable le mettrait en présence.

Nous n'étonnerons personne en affirmant que le déjeuner fut profondément triste quoiqu'en présence d'Aline on évitât de prononcer un seul mot relatif au crime qui lui avait enlevé son père.

L'heure de partir pour Saint-Ouen était arrivée.

Deux voitures de deuil envoyées par l'administration des pompes funèbres venaient de s'arrêter devant la demeure du juge d'instruction.

On partit.

Plus approchait le moment terrible, plus Aline semblait perdre le peu de courage qu'elle avait puisé dans sa volonté.

Elle monta avec Mathilde, Philippe de Nayle et Henri Savanne dans l'une des voitures, tandis que Daniel, Robert et Mme Vernière prenaient place dans l'autre.

Aussitôt que les voitures eurent quitté le boulevard Malesherbes en se dirigeant vers Saint-Ouen, la conversation de Robert et du juge d'instruction, interrompue par l'arrivée dans la salle à manger, se renoua.

—Maintenant que nous pouvons parler en toute liberté, dit le fraticide au magistrat, vous plairait-il de me donner sur le crime de Saint-Ouen de plus amples détails que ceux publiés à la première heure par les journaux ?

Daniel s'exécuta.

Il raconta, par le menu, tout ce que nos lecteurs savent déjà.

Rien ne fut oublié.

Le récit, quoique très serré, fut long.

Amélie frémissait d'horreur.

Robert, par instants, semblait ne pouvoir retenir de sourdes exclamations.

—Et, demanda-t-il, lorsque le juge d'instruction eut achevé, que résulte-t-il pour vous des interrogatoires si habilement menés ? une conviction s'est-elle établie dans votre esprit ? Etes-vous, ou croyez-vous être sur la piste des criminels ?

—A vous, je dois l'avouer..... répliqua tristement le magistrat je ne suis sur aucune piste..... je ne puis accuser, ou même soupçonner personne...

LXIII

—Personne ! répéta Robert avec un nouveau tressaillement de joie.

Le juge d'instruction reprit :

—Avons-nous affaire à des gens qui ont longuement prémédité le crime et l'ont exécuté au moment où ils savaient trouver la caisse remplie, ou sommes-nous en face de professionnels appare-

nant à la bande des briseurs de coffres-forts qui exploitent Paris et ses environs ?

—Pour ma part je pencherais vers cette dernière supposition.

—Il suffira sans doute, d'ailleurs, d'arrêter un des membres de la bande pour être fixés à ce sujet, et cette arrestation ne saurait tarder beaucoup, car la police tout entière est sur pied.

Robert reprit :

—Tout à l'heure, en reconstituant le crime avec une lucidité merveilleuse, vous avez affirmé que la gardienne de l'usine venant au secours de son maître avait été en contact avec l'un des assassins au moins.

—Donc elle a vu cet homme..... N'a-t-elle pu vous donner de lui un signalement de nature à guider vos recherches ?

Daniel Savanne secoua la tête.

—L'état de Véronique Sollier ne m'a pas encore permis de l'interroger, répliqua-t-il, je ne pourrai le faire que lorsque le chirurgien dont elle reçoit les soins me déclarera qu'elle est en état de me comprendre et de répondre...

—Voilà un retard bien fâcheux ! murmura Mme Vernière.

Robert demanda.

—Qu'est-ce que c'est que ce Claude Grivot dont vous avez cité le nom avec éloges ?..

—C'est le contremaître principal de l'usine. Un honnête et loyal garçon en qui votre pauvre frère avait une confiance absolue.

—C'est lui qui, pénétrant un des premiers dans la cour de l'usine incendiée, et se dirigeant vers le pavillon où il espérait pouvoir sauver les livres de comptabilité releva le cadavre de son malheureux patron...

—Nous tenons de lui, ainsi que du caissier, des renseignements et des indications qui nous seront sans doute plus tard d'une grande utilité...

Les voitures de deuil venaient de faire halte.

Daniel regardait par la portière.

—Nous sommes arrivés.....dit-il.

La grande porte pratiquée dans la muraille d'enceinte de l'usine disparaissait.

sait sous de longues tentures noires à franges d'agent.

Le couronnement de ces tentures encadrerait les initiales du défunt :

R. V.

Une foule compacte, silencieuse et recueillie se pressait dans la rue Har- doin.

Tout le monde se découvrit respectueusement lorsque les membres de la famille descendirent des voitures de deuil.

Dans la chapelle ardente, se trouvaient seulement deux hommes, Claude Grivot et Magloire le manchot.

Ils avaient passé ensemble les dernières heures de veille auprès du corps de Richard Vernière.

En passant sous les draperies funèbres qui rendaient la porte de l'usine pareille à l'entrée d'un tombeau, Robert crut pendant une ou deux secondes que le cœur allait lui manquer et qu'une défaillance de tout son être ne lui permettrait pas d'aller plus avant.

Mais il comprit qu'une telle faiblesse serait inexplicable et par conséquent dangereuse ; et il trouva dans cette conviction la force de réagir.

Guidé par Daniel Savanne, il gravit les quelques marches conduisant à la pièce du rez-de chaussée du pavillon transformé en chapelle ardente.

Il en franchit le seuil.

En ce moment Claude Grivot leva la tête et regarda les arrivants.

Quand il aperçut Robert, marchant à côté du juge d'instruction, il se crut le jouet d'un canchemar pareil à celui de la nuit précédente. ... Ses jambes plo- yèrent sous lui, il devint livide et chan- cela.

Robert, feignant un calme absolu, fixa son regard sur les yeux vacillants de son complice.

Ce regard disait avec une nette élo- quence :

— Veille sur toi ! Rassure-toi ! Nous n'avons rien à craindre !

Claude, toujours effaré, fit un mouve- ment de recul, comme s'il allait tom- ber.

Magloire le soutint en murmurant à son oreille.

— Mais soyez donc plus fort que cela Sapristi ! quelle femmolette ! Vous avez donc des muscles d'é- toupe !

— Ce n'est pas ma faute, répondit Gri- vot à voix basse, j'ai le cœur serré, ça me fait mal.

Robert s'était avancé vers le catafal- que.

Pendant un instant, il osa contempler le visage de sa victime, puis, les épaules secouées par les sanglots qu'il avait l'art de tirer de sa poitrine, il s'abattit sur ses deux genoux en cachant sa figure dans ses mains.

Aline, soutenue par Mathilde et par Amélie, venait d'entrer.

Droite, raide, et du pas d'une som- nambule marchant dans le sommeil ma- gnétique, elle s'approchait du cercueil.

Elle s'arrêta tout à coup.

Ses lèvres tremblaient... tout son corps était agité par un frisson douloureux... Des contractions spasmodiques soule- vaient sa poitrine... ses mains se cri- paient sur les bras de Mathilde et de Mme Vernière, qui sentaient ses ongles leur meurtrir la chair.

Un intervalle d'un mètre à peine la séparait du catafalque.

Reprenant sa marche interrompue elle franchit cet intervalle et s'inclinant d'un mouvement brusque elle effleura de ses lèvres le front du mort.

Le contact de la chair glacée lui ar- racha un cri déchirant, elle se redressa, battit l'air de ses bras et tomba sans connaissance dans les bras qui la soule- naient.

Henri et Philippe l'emportèrent au dehors.

Tandis qu'Amélie et Mathilde lui pro- diguaient leurs soins, les employés des pompes funèbres vissaient le couvercle du cercueil, le sortaient du pavillon et le hissaient sur le corbillard où il disparut bientôt sous les fleurs et sous les cou- ronnes.

L'une de ces couronnes portait ces mots en perles noires :

A MON FRÈRE A JAMAIS REGRETTÉ

Elle avait été envoyée le matin à Saint-Ouen par Robert Vernière, le fratrioide.

Et personne... à l'exception de Claude Grivot, son complice..... ne pouvait soupçonner la monstrueuse hypocrisie du misérable.

Aline venait de reprendre connaissance, mais elle n'avait plus de forces et il lui fut impossible, comme elle le souhaitait, de suivre à pied jusqu'au cimetière de Saint-Ouen la dépouille de son pauvre père.

On la fit monter dans une voiture où Mme Vernière et Mathilde prirent place auprès d'elle, s'efforçant de calmer son désespoir par de douces et tendres paroles.

Le cortège se mit en marche sous l'escorte d'un piquet d'infanterie, Richard Vernière étant chevalier de la Légion d'honneur.

Les cordons étaient tenus par Daniel Savanne, Philippe de Nayle, Claude Grivot le contremaître et le caissier Prieur.

Robert Vernière conduisait le deuil.

En première ligne, derrière lui, marchait Magloire, tenant par la main la petite Marthe, puis venait la foule, tous les ouvriers des fabriques, toute la population de Saint-Ouen et des environs puis les voitures de deuil.

Un coupé de maître dont les glaces étaient relevées suivait ces voitures.

Un homme seul se trouvait dans ce coupé.

C'était le baron Guillaume Schwartz, l'attaché spécial de l'ambassade d'Allemagne.

Que venait faire à l'enterrement du grand Industriel le chef de l'espionnage à Paris ?

Une dépêche de Berlin lui avait fait connaître le départ précipité de Robert et de sa famille en lui commandant de savoir la raison de ce brusque et nouveau voyage en France.

Ne voulant cette fois s'en rapporter qu'à lui-même, il était venu à Saint Ouen et le résultat de ses observations per-

sonnelles le portait à croire qu'il avait fait fausse route dans ses premières conjectures.

Comment admettre que Robert, venant en toute hâte à Paris avec sa femme et son beau-fils, et marchant, le visage contracté par la douleur, derrière le corbillard de son frère, fût l'assassin de ce frère ?

Rien au monde ne semblait plus invraisemblable.

Néanmoins il restait encore, sinon un doute, du moins une ombre de doute, dans le cerveau de cet Allemand.

— Tout est possible... se disait-il..... même l'improbable..... même l'impossible.

Nous savons qu'il ne se trompait pas.

Mathilde et Amélie avaient résolu d'empêcher Aline de descendre au cimetière.

Elles redoutaient pour la pauvre enfant une nouvelle crise dont les suites risqueraient d'être dangereuses.

La fille de Richard, aveuglée par les larmes, se laissa convaincre et ce fut en dehors du champ de repos qu'elles attendirent la fin de la cérémonie.

L'eau bénite fut jetée sur le cercueil et la foule se dispersa très émue.

Ce fut chez Daniel que les voitures de deuil ramenèrent Robert, sa femme et son beau-fils.

Aline fut conduite dans sa chambre, brisée, anéantie, et prise d'une fièvre si violente qu'il fallut la mettre au lit.

Le médecin de M. Savanne fut appelé en toute hâte.

Pour la seconde fois il affirma que l'état de la jeune fille, quoique nécessitant beaucoup de soins, n'était en aucune façon dangereux, et ne le deviendrait pas à moins de complications impossibles à prévoir et qui ne semblaient nullement à craindre.

Le juge d'instruction retint à dîner la famille Vernière.

Le dîner était pour sept heures.

D'ici là il pourrait faire connaître au frère de Richard les projets d'avenir qui s'étaient présentés à son esprit et dont la réalisation, si elle était possible, offrirait de grands avantages.

Henri et Philippe restèrent au salon,

à ca-
me,
vaie-
De
méli-
rait
men-
—
notre
que
sur v-
vons
de lu-
pauv-
rée,
avis
Ro-
—
ques
n'aur-
mém-
ce qu-
—
reme-
line.
—
née.
Le
—
d'hui
dépos-
à qui
vertu-
A cet-
autre
valeu-
quels
Total
dédui-
tres fi-
cinq-
tre é-
me pl-
mises-
—
dit vi-
ne ma-
lui fai-
dispos-
Rob-
—
tard,
ment
sa fem-

à causer, tandis que Robert et sa femme, sur l'invitation du magistrat, le suivaient dans son cabinet.

Daniel Savanne n'était pas fâché qu'Amélie assistât à l'entretien qu'il désirait avoir avec son mari et qu'il commença ainsi :

— Maintenant que nous avons terminé notre douloureuse tâche, maintenant que la tombe est fermée pour toujours sur votre frère, sur mon ami, nous devons en souvenir de lui et pour l'amour de lui, nous occuper de sa fille, de la pauvre enfant qui reste orpheline, éplorée, ruinée..... N'est-ce point votre avis ?

Robert répondit :

— Si vous n'aviez pas soulevé cette question, cher monsieur Savanne, je n'aurais point tardé à la soulever moi-même, ce qui vous prouve l'importance que j'y attache.

— Alors je vais vous expliquer clairement et brièvement la situation d'Aline.

— Vous venez de dire qu'elle était ruinée... fit observer Amélie.

Le juge d'instruction reprit :

— Toute sa fortune consiste aujourd'hui en une trentaine de mille francs déposés par son père au Crédit lyonnais à qui j'ai demandé un compte-exacte en vertu des pouvoirs qui me sont confiés. A cette somme il faut en ajouter une autre à peu près égale représentant la valeur des terrains de Saint-Ouen sur lesquels s'élevait l'usine incendiée..... Total soixante mille francs dont il faut déduire les droits de succession et d'autres frais, il restera donc à Aline environ cinquante-cinq mille francs... Or, à notre époque, l'argent ne rapportant même plus trois pour cent, son revenu sera misérable.

— Nous prendrons Aline avec nous... dit vivement Mme Vernière..... elle ne manquera de rien et je saurai bien lui faire une part sur la fortune dont je dispose.

Robert intervint,

— C'est une question à traiter plus tard, et sur laquelle je serai certainement d'accord avec vous..... dit-il à sa femme ; puis, s'adressant à Daniel

Savanne, il ajouta : Mais vous ne parlez pas des indemnités que devront payer les Compagnies auxquelles mon pauvre frère était assuré ?

Richard n'était pas assuré, répliqua le magistrat.

Pas assuré !..... s'écria Robert..... c'est incroyable et impardonnable..... Une telle imprudence touche à la folie.

— Elle est excusable cependant, étant données les circonstances où elle s'est produite.

Et Daniel raconta comment Richard devait signer le 2 janvier, avec une nouvelle Compagnie d'Assurances.

La mort l'avait prévenu.

— C'est une fatalité !... murmura Robert.

— Raison de plus.....reprit Amélie, pour donner suite au projet que j'ai conçu.

— Je ne doutais pas... fit Daniel Savanne.....de la bonté de votre cœur à tous deux.....J'étais certain d'avance que vous offririez à la pauvre Aline un appui plein de sollicitude et de dévouement, mais ce n'est point cela que j'avais rêvé.

— Qu'était-ce donc ?.. demanda le fraticide.

— J'ai su par Richard que vous aviez étudié jadis ensemble la mécanique appliquée à l'industrie, aux armes de guerre, à la marine, que vos connaissances et vos aptitudes ne le cédaient en rien aux siennes, et qu'il avait autrefois songé à vous prendre pour associé, mais que des divergences d'opinion, survenues entre vous, vous avaient brusquement éloignés l'un de l'autre... Est-ce exact ?

— Parfaitement exact...

— Eh bien ! pourquoi aujourd'hui, ne prendriez-vous pas la suite de ses affaires, si fatalement interrompues, et qui grandissaient chaque jour ?

LXIV

Mme vernière, frappée par les dernières paroles de Daniel Savanne, écoutait avec une profonde attention.

— Y songez-vous ! dit Robert après un silence.

Reprendre les affaires de mon frère !
Les affaires d'une maison qui n'existe plus !

— Pourquoi non ? répliqua le magistrat, Aline, votre nièce, vous apporterait les terrains de vingt cinq mille francs pour commencer celles que l'incendie a détruites.....

— Qu'est-ce que vingt-cinq mille francs ! s'écria Robert. Les constructions coûteront plus de cent cinquante mille francs et l'outillage deux cent mille... Pour réédifier l'usine et la mettre en état de fonctionner comme elle fonctionnait, il ne faudrait pas moins de cinq cent mille francs, y compris le fonds de roulement. Or, je vous avouerai, cher monsieur Savanne, que si ma femme est riche, je suis pauvre et je ne puis par conséquent disposer d'aucun capital... Cela est d'autant plus fâcheux que j'aurais accepté avec bonheur une combinaison me permettant d'assurer l'avenir de ma nièce et de relever un nom que mon pauvre frère avait su mettre au premier rang parmi les plus grands de l'industrie...

Mais il y a la question d'argent, et vous devez comprendre aussi bien que moi qu'elle est insoluble...

Daniel Savanne regardait Amélie, et son regard semblait dire :

— Voyons, madame... Vous qui êtes riche... Vous qui tout à l'heure témoigniez un si grand dévouement à votre nièce par alliance... ne trancherez-vous pas la question ?

Amélie comprit à merveille la supplication qu'exprimait ce regard.

— Vous accorderes bien à mon mari vingt-quatre heures de réflexion... fit-elle en souriant.

— Certes, madame ! s'écria Daniel qui pensa que la partie était gagnée puisque Mme Vernière évidemment voulait intervenir.

— Elle y arrive, se dit Robert.

L'idée mise en avant par le juge d'insinuation le séduisait fort et, volontiers, il aurait accepté d'emblée.

Mais c'eût été une imprudence qu'il se garda bien de commettre.

Se servir, pour réédifier l'usine de l'argent volé à son frère, ne serait-ce

pas réveiller à coup sûr les soupçons de de sa femme et en faire naître dans d'autres esprits.

Il valait mille fois mieux affirmer son complet dénuement et laisser Amélie faire les avances de fonds.

C'était de plus une manière ingénieuse de mettre la main sur l'argent que sa femme, jusqu'à ce jour, savait si bien défendre contre lui.

Daniel Savanne reprit la parole.

— Aline n'a que dix-huit ans, dit-il. — Nous devons songer à lui faire nommer un conseil pour sauvegarder légalement ses intérêts.

— Je vous prierais de vous occuper de cela, répliqua Robert, car je suis, vous le savez, sans relations à Paris.

— Soyez tranquille, je me charge de tout.

L'heure du dîner approchait.

Daniel Savanne invita ses hôtes à retourner au salon, où devaient se trouver Philippe de Nayle et Henri.

Amélie, avant de quitter le cabinet où l'entretien venait d'avoir lieu, demanda :

— A quelle heure, demain, mon mari et moi pourrions-nous nous présenter chez vous, avec la certitude de n'être point importuns ?

— A quelque heure que ce soit, si je suis là, vous serez les bienvenus, répondit Daniel. Voici quel est l'emploi habituel de mon temps. Je me lève de très grand matin et je me mets au travail, — à midi, je vais au Palais d'où je reviens ordinairement vers six heures du soir. Le soir et le matin vous avez donc la quasi-certitude de me rencontrer. Ne craignez pas de me paraître importuns. Vous ne pouvez l'être, Aline va devenir en quelque sorte votre enfant et votre présence lui sera précieuse. Comptez-vous passer quelque temps à Paris ?

— Je vous demande la permission de ne répondre à cette question que demain, — dit Amélie. La nuit porte conseil.

Daniel s'inclina.

Au salon, où ils se rendirent, Philippe et Henri causaient.

Les deux jeunes gens avaient fait ra-

pidement connaissance et semblaient déjà de vieux camarades.

Henri, plus âgé que Philippe l'avait discrètement questionné, et de ses réponses résultait pour lui la conviction que le beau-fils de Robert Vernière possédait l'esprit le plus droit et l'intelligence la plus brillante, et tout de suite il s'était senti attiré vers lui par une très vive sympathie.

Philippe de son côté, éprouvait pour Henri un sentiment identique.

Bref, une bonne et solide amitié commençait entre eux.

Il suffit à Mme Vernière d'un coup d'œil pour s'en convaincre, et elle en éprouva une grande joie.

On vint annoncer que le dîner était servi.

Mathilde, quittant la chambre d'Aline qu'elle laissait endormie d'un sommeil réparateur, arriva dans la salle à manger en même temps que son père et que ses hôtes qu'elle s'empressa de rassurer sur l'état de son amie.

Le rapide voyage fait par Robert et les siens, et les émotions de la journée, rendaient un prompt repos nécessaire pour tout le monde.

A neuf heures Amélie donna le signal du départ et regagna le Grand-Hôtel avec son mari et son fils.

Malgré sa fatigue, elle dormit mal, d'un sommeil févreux et agité.

Les préoccupations de son esprit causaient cette insomnie.

Philippe, lui aussi, dormit mal, mais tenu éveillé par des préoccupations d'un tout autre genre.

Le doux et triste visage d'Aline remplissait sa mémoire et hantait sa pensée comme une vision charmante et troublante.

Il fut debout dès le point du jour.

Sa mère, l'entendant marcher dans la chambre voisine, se leva aussitôt, s'habilla rapidement et vint le trouver.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, je voudrais avoir avec toi une conversation sérieuse.

— Je suis tout à vos ordres, mère... répliqua le jeune homme un peu surpris.

Mais j'avoue que vous m'intriguez beaucoup...

— Tu me comprendras tout à l'heure...

Assieds-toi là près de moi, et prépare-toi à me répondre nettement, franchement, sans vanité puérile, sans exagération d'amour propre, en homme qui se connaît bien et qui se juge sainement.

Ce préambule ne pouvait qu'augmenter l'étonnement de Philippe.

— Il va donc être question de quelque chose de bien important, mère ? demanda-t-il.

— D'une chose bien importante, oui, car il s'agit de ton avenir.

— De mon avenir ! répéta le jeune homme.

— Oui. Tes réponses à mes questions me feront renoncer à un projet que j'ai conçu ou m'engageront à y donner suite.

— Quel est ce projet ?

— Tu le sauras, mais réponds-moi d'abord.

— Alors interroges-moi vite.

— Tu considères comme à peu près terminées, n'est-ce pas, tes études à l'École des arts et métiers de Châlons ?

— Oh ! absolument terminées. Je n'ai plus rien à apprendre. Joignant la pratique à la théorie, j'ai acquis une instruction solide. Comme dessinateur, comme mécanicien, comme ajusteur, je sais tout ce qu'on peut savoir.

— En es-tu certain ?

— Oui, et ma conviction est partagée par mes professeurs qui m'ont dit au moment de mon départ que si l'idée me venait de prendre un établissement au lieu de continuer mes études pour entrer à l'École polytechnique, je pourrais le faire sans crainte et qu'ils me prédisaient le succès. Ils ajoutaient même des choses trop flatteuses pour que je puisse les répéter.

— Et ces compliments n'étaient point exagérés ?

— Non, car j'ai conscience de ma force.

Je sais ce que je vaudrai. Je sens ce que je peux.

— Alors tu n'hésiterais pas si l'occasion

on se présentait, à te mettre à la tête d'un établissement ?

— Je n'hésiterais pas une minute.

— Tu es bien jeune.

— Qu'importe, puisque j'ai appris à penser, à réfléchir.

— Mais pour commander ?

— Quand on sait obéir, on sait commander et se faire obéir.

— Dans les ateliers il y a des ouvriers instruits et qu'une longue pratique a rendus merveilleusement habiles. Ne craindras-tu pas qu'ils ne constatent et ne raillent ton inexpérience ?

— Nullement, car j'aurais grand soin de ne point me poser en homme infailible, je saurais écouter les observations, les provoquer au besoin, et profiter des conseils utiles.

— Il y a de mauvaises têtes.

— Dont on vient toujours à bout par le raisonnement et la douceur. Mais pourquoi me demandez-vous tout cela, mère ?

Mme Vernière continua :

— Alors, si je te proposais une association avec un mécanicien, un inventeur, d'un très grand mérite, que répondrais-tu ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— S'il s'agissait d'une association à l'étranger, avec un étranger, un Allemand, par exemple, je refuserais.

— Et moi, je me garderais bien de te faire une telle proposition.

Il s'agit d'un établissement en France.

— En France ?

— Et tout près de Paris.

Philippe tressaillit, Il venait de comprendre tout à coup la pensée de sa mère.

— Ah ! fit-il. Vous songez à réédifier l'usine de M. Richard Vernière.

— Peut-être.

— Et l'associé que vous m'avez choisi, c'est mon beau-père.

— Si cela était ?

— Je vous dirais que j'accepte, mère, avec joie, avec reconnaissance. — J'ai foi dans le savoir et dans le talent de votre mari.

Nous avons, lui et moi, causé de mécanique. Il est de première force. Avec lui, je deviendrais un homme hors ligne.

Et puis.

Philippe s'arrêta, baissant la tête rougissant.

— Et puis ? fit Amélie. Pourquoi t'interrompre ? N'as-tu donc plus confiance en moi.

— Oh ! mère chérie, une confiance absolue.

— Achève donc, alors.

— Et puis, ainsi, je serais sûr de voir souvent ma cousine... murmura Philippe en rougissant de nouveau comme une jeune fille.

Amélie comprit aussitôt, ou plutôt devina l'amour naissant dans le cœur de son fils.

Elle voulut le forcer à s'expliquer complètement.

— Ainsi, demanda-t-elle, Aline Vernière, ta cousine par alliance, a produit sur toi une impression bien vive ?

Philippe, relevant les yeux un instant baissés, répondit :

— Mère, vous m'avez appris à ne jamais rien vous cacher. Je vais vous dire sincèrement ce qui se passe dans mon âme. En voyant Aline ce qui m'a frappé, ce n'est ni sa douleur, ni la terrible situation qui lui a été faite par un crime. C'est son doux visage, c'est son regard d'ange éploré, c'est toute sa personne d'où se dégage un charme pénétrant auquel je n'ai pas résisté. J'ai senti mon cœur tout entier s'en aller vers elle, et, à cette heure, si on me disait que je ne la verrai plus, il me semblerait que je vais cesser de vivre.

En prononçant ces derniers mots, Philippe avait pâli.

Mme Vernière l'attira vers elle et l'embrassa avec une maternelle effusion.

— Rien ne t'empêchera de voir Aline, lui dit-elle tendrement, rien ne t'empêchera de l'aimer, et je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour que la chère enfant partage ton amour.

— Oh ! mère ! mère ! que vous êtes bonne ! Que vous me rendez heureux ! s'écria le jeune homme avec une joie

délirante. Je ne vous aimerais jamais assez pour tout le bonheur que vous me donnez !

— Mon unique bonheur est de te voir heureux ! répondit Amélie en embrassant une dernière fois son fils. Maintenant je sais ce que je voulais savoir. Je te laisse.

Et, quittant Philippe, Mme Vernière alla frapper à la porte de son mari.

LXV

Robert, debout depuis un certain temps déjà, terminait sa toilette.

— Mon ami, lui demanda Amélie... pouvez-vous m'accorder quelques instants ?

Je vous en serai reconnaissante.

Il y avait longtemps que Mme Vernière n'avait parlé à Robert d'un ton aussi affectueux.

— Mes affaires sont en bon chemin, pensa-t-il.

Puis il répondit :

— Je suis entièrement à votre disposition, ma chère Amélie. — Mais, dites-moi d'abord, êtes-vous un peu reposée ?

Avez-vous bien dormi ?

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Pourquoi ? Étiez-vous donc souffrante ?

— Souffrante, non. Préoccupée seulement.

— A sujet de notre pauvre nièce ?

— A son sujet, et aussi à un autre dont je veux vous entretenir.

Robert avait bien trop de clairvoyance pour ne pas comprendre à l'instant qu'il allait être question entre eux de la proposition faite la veille par Daniel Savanne, et pour laquelle elle avait ajourné sa réponse au lendemain.

Mais il jugea d'une bonne politique de ne point s'avancer et d'attendre qu'Amélie s'expliquât.

Son attente fut courte.

— Avez-vous réfléchi, mon ami, commença Mme Vernière, au sujet dont M. Savanne nous a parlé hier ?

Le projet de réédifier l'usine et de prendre la suite des affaires de mon pauvre frère ?

— Oui.

— J'y ai pensé comme à un projet séduisant mais qui ne peut aboutir.

— Pourquoi donc ?

— Pour cette raison bien simple que la question d'argent est tout et que je suis hors d'état de la trancher.

— Et, si je la tranchais, moi, cette question d'argent ?

— La situation ne serait plus la même.....

— Êtes-vous donc réellement décidée à la trancher ?

— Cela dépend de vous.

— De moi !

— Oui, car avant de prendre un parti, je voulais savoir si le projet vous semble avoir de telles chances de succès qu'on puisse sans imprudence folle y mettre des capitaux importants. En un mot je voudrais connaître l'opinion nette et sincère d'un homme du métier comme vous.

— Mon opinion bien sincère, la voici :

« La maison Vernière continuant les affaires, sans autre interruption que le temps indispensable pour la reconstruction de l'usine, les traités conclus par mon frère avec les ministres de la guerre et de la marine suivraient naturellement leur cours. Ces traités, et les travaux pour l'industrie privée, donneront à coup sûr des bénéfices considérables et sans *alés* possible. Si, j'étais à la tête de la maison réédifiée, avant trois ans j'aurais doublé la valeur des capitaux engagés.

— Vous êtes certain de cela ?

— Oh ! absolument.

— Alors vous pensez que pour Philippe ce serait l'avenir assuré ? un brillant avenir ?

Robert regarda sa femme avec surprise.

— Est-ce donc à Philippe que vous songez pour diriger la maison ? s'écria-t-il.

A son âge ce serait bien dangereux, quoiqu'il soit d'un caractère sérieux, qu'il ait beaucoup d'acquis et que ses aptitudes soient remarquables.

— Je ne songe nullement à lui mettre dans les mains la direction d'une affaire de cette importance, mais à vous

l'adjoindre si vous preniez cette direction.

— Jeune, ardent au travail, instruit, dessinateur hors ligne et doué comme il l'est pour tout ce qui touche à la mécanique, son concours serait précieux pour moi.

— Alors vous n'hésiteriez point à le prendre pour associé ?

— Non, certes, car sa valeur est grande, et personne ne l'apprécie mieux que moi !

— Eh bien ! mon ami, je vais vous faire une proposition.

— Elle est acceptée d'avance.

— Attendez que vous la connaissiez.

Un acte d'association interviendra entre vous, mon fils et la fille de votre malheureux frère, sous la raison sociale : *Robert Vernière et Compagnie*. Vous aurez seul la direction. Les bénéfices seront partagés en trois parties égales. Cela vous paraît-il juste ?

— Oui.

— Alors vous acceptez ?

— Sans la moindre hésitation, je vous assure.

— Tout est donc pour le mieux. Je mets à votre disposition une somme de six cent mille francs.

— Six cent mille francs ! répéta Robert ébloui par le chiffre.

— Oui. Deux cent mille francs pour vous. Deux cent mille francs pour Philippe. Deux cent mille francs pour Amélie Vernière.

— Avec un pareil capital, reprit le frère aîné, et me trouvant dans toute la force de l'âge, je me sens de taille à réédifier une maison de premier ordre. Si haut que fût cotée la raison sociale Richard Vernière, la raison sociale Robert Vernière et Compagnie ne déchoira pas et grandira plutôt, je prends l'engagement.

— Je ne reviendrai pas sur le passé, mon ami, reprit Amélie après un silence.

A partir de ce jour et de cette heure il est effacé. Je me reprends à croire en vous et j'ai la conviction que désormais le but de votre vie sera la réhabilitation par le travail.

— Je vous remercie, dit Robert hypocritement, voilà de bonnes paroles qui doubleront mon courage et ma volonté. La confiance que vous me témoignez ne sera point déçue. L'usine de Saint-Ouen renaîtra de ses cendres, et bientôt, j'en prends l'engagement, elle vaudra des millions.

— Ce sera alors à moi de vous remercier, Robert, au nom de mon fils et de votre nièce, car vous aurez largement payé votre dette à la mémoire de votre malheureux frère !

— Philippe connaît-il vos projets ? demanda le meurtrier de Richard.

— Oui.

— Et il les approuve ?

— De tout son cœur.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Aller tout d'abord chez M. Savanne et lui apprendre ce qui vient d'être convenu.

— Je partirai ensuite pour Nancy d'où j'irai à Berlin. Philippe restera avec vous.

— Pourquoi ce voyage précipité.

— Il sera court, mais il est indispensable. L'entreprise à laquelle vous allez vous consacrer avec Philippe exige de l'argent liquide. Je vais emprunter sur mes propriétés d'Allemagne et d'Alsace-Lorraine et donner l'ordre de les vendre. Désormais, nous habiterons la France, et rien que la France, ce que je désire depuis si longtemps. De Nancy ou de Berlin, je vous enverrai des fonds. J'espère que mon absence ne durera pas plus d'une semaine. Il nous faut une maison peu éloignée de Saint-Ouen. Si vous trouvez quelque chose de convenable achetez tout de suite. J'approuverai ce que vous aurez fait. — Maintenant, habilez-vous. Je vais m'habiller moi-même, nous irons chez M. Savanne.

Et Amélie quitta son mari.

Celui-ci était de très bonne foi en affirmant que l'usine de Saint-Ouen, réédifiée, prospérerait sous sa direction, et que cette prospérité prendrait des proportions grandes.

Il acceptait très volontiers son beau-fils comme associé.

Le jeune homme, tel qu'il le connaissait.

Robert hypo-
paroles qui
ma volonté
témoignes
de Saint-
es, et bien-
nt, elle vau-

vous remer-
a fils et de
largement
re de votre

projets ! de-
ard.

re ?
M. Savan-
vient d'être

Nancy d'oà
estera avec

scipité.
indispens-
le vous al-
exige de
prunter sur
et d'Alsa-
ordre de les
habiterons la
la France,
si long-
de Berlin,
l'espère que
plus d'une
maison peu
vous trouvez
able achetez
rai ce que
nant, habi-
moi-même
anne.

ri.
ne foi en af-
t Ouen, rés-
direction, et
rait des pro-

re son beau-

il le connaît-

sait, serait pour lui, il n'en doutait p.
un collaborateur infiniment précieux.

Robert éprouvait une joie profonde
en pensant qu'il allait se trouver à la
tête d'un établissement de premier or-
dre, qu'il pourrait réaliser sur une gran-
de échelle les inventions rêvées, com-
mander à des armées d'ouvriers, deve-
nir un homme dont on s'occupe, un per-
sonnage important, et remuer des mil-
lions.

Dans l'enivrement de cette joie, il ou-
bliait son crime.

Mais, brusquement, la mémoire lui
revint.

Claude Grivot. Son complice !

Ce complice réclamerait sa part. Il
faudrait compter avec lui !

Eh bien ! il lui donnerait sa part, deux
cents vingt-cinq mille francs et tout se-
rait dit.

Il lui resterait encore plus de cinq
cent cinquante mille francs en comp-
tant les trois cent mille du dépôt de Ga-
briel Savanne que Claude ne connais-
sait pas.

Il emploierait le contremaître dans
l'usine, il lui ferait même une belle si-
tuation, de manière à l'avoir toujours
sous la main si quelque complication
imprévue venait à se produire.

Une complication ?

Allons donc ! il n'y croyait pas ! Il
n'en admettait pas la possibilité ! Tout
s'arrangerait de manière que l'ombre
d'un soupçon ne pût jamais arriver jus-
qu'à lui.

Une bouffée d'orgueil lui monta au
cerveau.

— Moi aussi, se dit-il, je serai estimé,
honoré comme l'était Richard, et plus
encore qu'il ne l'était, car je serai plus
riche ! Moi aussi j'attacherai le ruban
rouge à ma boutonnière !

Et le misérable ajouta avec un souri-
re cynique :

— La fortune aime les audacieux.

Le remords ?

Il n'en avait aucun. Et d'ailleurs n'al-
lait-il pas travailler à enrichir la fille de
son frère ? Donc tout était bien, puisque
tout finissait bien !

Amélie et son fils entraient dans sa
chambre.

— Bonjour, mon jeune associé, mon
bras droit, mon autre moi-même.....
fit-il gaiement en tendant la main à
Philippe.

Et le jeune homme serra joyeusement
la main sanglante du fraticide.

Il était près de dix heures.

— Partons vite, dit Mme Vernière.

Elle avait hâte d'avoir des nouvelles
d'Aline et de faire connaître à Daniel
Savanne la décision prise, ainsi que la
large part réservée dans l'association à
la pauvre enfant si cruellement frappée.

Le juge d'instruction reçut immédia-
tement ses visiteurs et leur apprit qu'a-
pres une nuit calme, Aline allait aussi
bien, et même mieux, qu'il ne semblait
possible de l'espérer.

— Pourrions-nous voir Mlle Aline ?
demanda Philippe anxieux.

— Vous la verrez ce soir, si vous vou-
lez bien tous les trois me faire le plaisir
de venir dîner en famille, répondit Da-
niel.

— Nous acceptons avec empressement
fit Amélie, et je serai heureuse d'em-
brasser cette chère enfant avant mon
départ.

— Vous partez ! s'écria M. Daniel Sa-
vanne.

— Pour quelques jours seulement, et
Robert va vous expliquer les motifs de
mon court voyage.

Robert prit la parole et nos lecteurs
savent déjà ce qu'il avait à dire.

Daniel l'écoutait avec une émotion
profonde, et ne put retenir des larmes
d'attendrissement quand il apprit quel-
le serait dans l'association la part de la
fille de Richard.

Il se leva et serra les mains de Mme
Vernière.

— C'est grand, ce que vous faites là,
madame ! dit-il d'une voix tremblante.
C'est digne d'un cœur comme le vô-
tre.

Puis s'adressant à Robert, il ajouta :

— Il ne faut pas perdre un instant.
C'est demain dimanche et je n'irai pas
au Palais. Voulez-vous que nous visi-
tions ensemble les terrains sur lesquels
s'élevait l'usine incendiée ? En même
temps je vous mettrai en rapport avec
le caissier et le principal contremaître

de votre pauvre frère, MM. Prieur et Claude Grivot, deux honnêtes gens, très dévoués, ils vous feront connaître les engagements pris par Richard avec les particuliers.

—J'allais nous demander de le faire.

—Connaissez-vous à Paris un architecte à qui vous pourriez confier la direction des travaux de reconstruction ?

—Non.

—Je vous en proposerai un, digne de toute votre confiance.

—Je vous en serai reconnaissant.

—Mme Vernière aliénant ses propriétés, vous allez sans doute habiter Paris ou ses environs.

—L'intention de ma femme est d'acheter une maison pas trop éloignée de Saint-Ouen.

—J'en connais une à vendre, jolie et confortable, située à Neuilly, au milieu de grands arbres et au bord de la Seine, sur les terrains qui faisaient partie du vaste parc appartenant à la famille d'Orléans.

—Cela pourrait nous convenir à merveille si le prix n'était pas trop élevé. Quel est-il ?

—Je ne le sais pas au juste, mais le propriétaire, qui est de mes amis, ayant le désir et aussi le besoin de vendre, ses prétentions seraient très modérées, j'en suis sûr. C'est une véritable occasion.

—Nous verrons cette propriété, dit Robert.

—Je vous y conduirai.

Henri et Mathilde étaient venus rejoindre les visiteurs au salon où Daniel leur fit part des résolutions prises qu'ils applaudirent chaleureusement.

—Voilà, fit Mathilde, une bonne nouvelle, qui ranimera le courage abattu de la pauvre Aline.

La visite d'affaires était terminée.

Robert, sa femme et son beau-fils prirent congé de la famille Savanne après avoir dit :

—A ce soir.

Daniel déjeuna rapidement et, avant de partir pour le Palais, il adressa deux dépêches, l'une à Prieur, l'ancien caissier de Richard Vernière, l'autre à Claude Grivot, pour les prier de vouloir bien

se trouver dans la matinée du lendemain à l'usine où ils se tiendraient à sa disposition et à celle de Robert.

LXVI

Ces dépêches expédiées, Daniel Savanne se rendit à son cabinet et fit demander le chef de la sûreté.

Il voulait conférer avec lui très sérieusement.

Il fallait que l'enquête commencée au sujet du triple crime de Saint-Ouen se poursuivît avec un redoublement d'activité, et que les plus fins limiers de la préfecture fissent des efforts incalculables pour arriver à trouver une piste, en attendant les révélations de Véronique Sollier.

Déjà certains journaux commençaient à blâmer la police et la justice, impuissantes toutes deux, laissant des bandits inconnus semer la terreur dans les environs de Paris, et rendus plus audacieux chaque jour par l'impunité.

— On classera prochainement l'affaire de Saint-Ouen comme tant d'autres, disaient ces feuilles hostiles, et cela fera des loisirs aux gros bonnets du Palais de Justice, ainsi qu'à messieurs les agents payés très cher pour n'arrêter jamais personne et jouer au benigne dans les caboulots voisins de la préfecture.

Ces attaques blessaient au vif Daniel Savanne qui avait l'amour et le respect de sa profession.

Il aurait donné tout au monde pour les faire cesser, mais l'unique moyen était de prouver leur inanité en arrivant à un résultat.

Or, ce résultat ne se laissait pas même entrevoir dans un avenir plus ou moins proche puisqu'aucune piste n'était reléguée.

Le chef de la sûreté se rendit à l'appel du juge d'instruction et lui déclara qu'il n'avait pas attendu ses ordres pour agir.

Berthaut, l'inspecteur principal, mettait son amour propre à débrouiller cette affaire compliquée. Il avait lui-même choisi ses collaborateurs parmi les plus expérimentés de ses collègues, et il s'était mis en quête avec eux, ja-

rant de réussir, quoique tout point de départ fût défaut.

Ceci posé, il fut question de Véronique Sollier.

La veille au soir M. Savanne avait reçu du docteur Sermet le procès-verbal détaillé de l'opération subie par la blessée placée dans son service.

Il annonçait tout à la fois la complète réussite de cette opération et la conséquence grave et inévitable de la blessure c'est-à-dire la cécité complète.

Véronique Sollier aveugle !...

Cela diminuait dans de grandes proportions l'importance du concours qu'elle pouvait donner à la justice.

Ce meurtrier qu'elle avait vu certainement, contre lequel elle avait donné elle ne pourrait le reconnaître si on arrivait à le mettre en sa présence !

Les renseignements donnés par elle quand on pourrait l'interroger, le signalement de l'assassin ou des assassins, seraient-ils suffisants pour permettre de découvrir et d'arrêter les coupables.

C'était là un problème dont l'avenir seul apporterait la solution.

La conclusion de l'entretien des deux magistrats fut qu'il fallait laisser parler la presse puisqu'on ne pouvait l'en empêcher et stimuler, par des promesses d'avancement et de gratifications, le zèle des agents.

Depuis la veille, nous l'avons dit, la température si basse pendant quelque temps, s'était brusquement relevée.

Le soleil brillait avec un éclat tout printanier dans un ciel sans nuages semblant presager une série de beaux jours.

Des circonstances connues de nos lecteurs avaient empêché Magloire le manchot de continuer ses tournées quotidiennes que l'exceptionnelle intensité du froid rendait d'ailleurs très pénibles.

Voyant le temps radieux, il pensa qu'il fallait en profiter pour remplir sa bourse que ses charités quotidiennes avaient singulièrement dégonflée.

Il avait à cette heure doublement

charge d'Ames, sa vieille mère et la petite Marthe.

Il fallait rattraper les bénéfices perdus depuis plus d'une semaine.

Le samedi matin, tout joyeux de penser qu'il fallait de nouveau mener la vie active dont il avait l'habitude, il prit son orgue-orchestre et le fit rouler jusqu'à l'établissement de la mère Aubin où il se proposait de déjeuner avant de commencer sa tournée.

Il comptait visiter ce jour-là Clichy, Neilly, Courbevoie et Asnières.

Le trajet était assez long, mais ses jambes vigoureuses devaient l'accomplir sans la moindre lassitude.

Il était huit heures et demie lorsqu'il arriva au restaurant.

Marthe, déjà debout, aidait, comme une vaillante petite femme, la Marie et les autres servantes aux travaux de propreté du matin.

En voyant entrer le Manchot, elle poussa une exclamation de joie, courut à lui, lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues.

— Magloire, mon bon ami Magloire, que je suis contente de te voir ! disait-elle en même temps.

— Et moi donc, ma mignonne ! répliqua le joueur d'orgue en lui rendant ses baisers.

— Vous avez votre mécanique à musique, est-ce que vous allez en tournée, fiston ! demanda Mme Aubin.

— Oni, la maman..... il faut songer à moudre un peu de son pour payer ma soupe du soir... Le soleil montre sa frimousse et les chemins sont secs ! Un temps de demoiselle, quoi ! En avant l'orgue-orchestre ! Je vais tourner la manivelle !

— Tu m'emmèneras avec toi, n'est-ce pas, mon bon ami Magloire ? dit vivement la fille de Germaine Sollier.

— Tu plaisantes, ma mignonne ! fit le manchot en riant.

— Je ne plaisante pas du tout, répliqua la fillette d'un ton sérieux et avec un air grave très plaisant. Tu joueras de ton orgue et c'est moi qui distribuerai les bonnes aventures que tu vendras aux personnes qui en demanderont. Nous

récolterons beaucoup de sous, beaucoup beaucoup, surtout si tu chantes ta belle chanson des Roses et des Cerises, et tu la chanteras, et en l'entendant je pourrai l'apprendre et la chanter à bonne maman quand elle sera guérie.

— Il m'est impossible de t'emmener, ma chérie, répondit Magloire.

— Pourquoi donc ?

— Le chemin que je vais parcourir est long.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Tu ne pourrais me suivre sans te fatiguer.

— Oh ! mais, j'ai de bonnes jambes, va, je marcherai aussi bien que toi, et je t'assure que je ne me fatiguerai point du tout.

Et, câline, jetant de nouveau ses bras frêles autour du cou du joueur d'orgue, elle ajouta d'une voix suppliante.

— Oh ! je t'en prie, emmène-moi, mon bon Magloire ! Je serai si contente.

Mme Aubin jugea que son intervention ne serait point inutile.

— Eh ! oui, fit-elle, emmènes-la, ça la distraira, la pauvre chère petite, elle a eu assez de chagrin, elle a assez pleuré depuis huit jours, cet amour d'enfant !

— Sans compter, appuya la Marie que si la petiotte est un peu lasse, vous l'assolerez sur votre boîte à musique. Pour ce qu'elle pèse, vous n'en mourrez pas de la traîner.

— Non non ! répliqua Marthe avec un accent de révolte. Magloire ne sera pas obligé de me traîner ! Je marcherai très bien ! Mieux que lui peut-être !

Une plus longue résistance était impossible.

D'ailleurs, au fond, Magloire ne demandait pas mieux que de céder.

— Allons, c'est bon, gamine ! s'écria-t-il en riant. Tu fais de moi tout ce que tu veux ! Je t'emmène.

— Quel bonheur ! et que tu es gentil, interrompit l'enfant en battant des mains.

Le manchot reprit :

— Déjeune prestement, en un temps et deux mouvements ! Un simple petit accordeur pour ne pas avoir l'estomac vide. Nous bouletterons plus solide-

ment à Courbevoie. Dépêchons. Dépêchons. Vite une écuelle de soupe à la petiotte, la Marie, et un petit verre de vin avec une tartine. A moi du pain, du fromage et un demi-setier.

Servi promptement, Magloire et Marthe expédièrent de même leur déjeuner frugal, et prirent le chemin de Cligny-la-Garenne, où le manchot devait commencer sa tournée.

Marthe l'aidait à traîner son instrument et, convaincue qu'elle se rendait utile, elle était heureuse.

— Ne te fatigues pas dès le commencement, lui disait le brave garçon, qui va doucement va loin.

Depuis longtemps déjà qu'il opérât ses tournées aux environs de Paris, Magloire connaissait à merveille les maisons bourgeoises, les propriétés qui restaient habitées l'hiver, et où il faisait toujours une abondante récolte de gros sous, et parfois même des petites pièces blanches.

Il s'arrêtait à la porte de ces maisons, à la grille des propriétés, tournait la manivelle de son orgue, et les airs piqués sur le cylindre avaient la don de ne point trop énerver les gens et de ne pas faire hurler la race canine, habituellement exaspérée par les grinçantes mélodies des orgues de Barbarie et des accordéons.

Les habitants des villas ne manquaient point de reconnaître les airs habituels du manchot, et d'ailleurs le répertoire des chansons qu'il chantait quelquefois en s'accompagnant avec une véritable maîtrise, attirait l'attention.

La première villa devant laquelle il fit halte était habitée par un officier supérieur en retraite et sa famille.

Le vieux soldat causait volontiers avec le manchot décoré de la médaille militaire.

Touché par son histoire il l'avait racontée à sa femme et à ses filles, et quand Magloire se faisait entendre, leur porte il ne s'en allait jamais les mains vides.

Le joueur d'orgue tourna sa manivelle et les notes stridentes de sa "Mar-

che indienne" de Sellenick retentirent.

Les fenêtres closes de la maison s'ouvrirent aussitôt.

A l'une d'elles apparut le visage martial et la longue moustache grise du commandant, à l'autre deux gracieuses têtes brunes aux yeux noirs.

L'ancien officier se tourna vers ses filles.

— C'est ce brave Magloire, leur dit-il nous ne l'avons pas vu depuis longtemps il va pouvoir nous raconter mieux que les journaux le terrible drame de Saint-Ouen.

Les fenêtres se refermèrent.

— Diable ! pensa le manchot qui, assourdi par la " Marche indienne " n'avait point entendu les paroles prononcées au premier étage, ça n'a pas l'air de leur aller aujourd'hui, j'aurais du attaquer les " Cloches de Corneville ".

A peine achevait-il de formuler cette pensée qu'il vit sortir de la maison le commandant, sa femme et ses deux filles.

Tous les quatre se dirigèrent vers la grille.

Magloire, rasséréné, continuait à tourner sa manivelle.

Le nom du joueur d'orgue avait été imprimé, nos lecteurs se le rappellent peut-être, dans la note communiquée à la presse par les soins de la préfecture, ceux qui connaissaient Magloire n'avaient éprouvé nulle surprise en le voyant cité par un acte de dévouement.

La grille s'ouvrit.

Le manchot s'acha sa manivelle et fit de la main gauche le salut militaire.

Le commandant lui tendit la main qu'il serra d'une façon tout à la fois cordiale et respectueuse.

— Ah ça ! mon brave garçon, dit l'ex-officier, il faudra donc toujours qu'on s'occupe de vous !

Le manchot le regarda d'un air étonné.

— Eh ! oui, parbleu !... poursuivit le commandant, quoique redevenu simple pékin, vous faites encore des notions d'état !... Dans l'incendie de Saint-Ouen, malgré le bras qui vous manquait, vous étiez l'un des premiers,

le premier peut-être, pour porter secours !

— Eh ! mon commandant, répliqua le manchot, n'est-ce pas tout naturel !... il faut bien s'entraider les uns les autres en ce bas monde.

— C'est vrai ; mais, cette belle maxime, combien de gens ne songent point à la mettre en pratique !... Ainsi l'incendie de l'usine était bien le résultat d'un crime et non d'un accident, et le patron, M. Richard Vernière, a bien été volé et assassiné !

— Oui, mon commandant, en même temps que la gardienne, dont voici la petite fille.

Il désignait Marthe à qui le souvenir qu'il venait d'évoquer mettait de grosses larmes dans les yeux.

Les deux jeunes filles l'embrassèrent pour la consoler.

Le commandant questionna Magloire qui lui raconta brièvement les péripéties émouvantes de la nuit du crime.

Quand il eut achevé, le vieil officier très ému par ce récit, s'écria :

A ça ! mais, savez-vous, mon brave, que vous êtes une riche nature, une nature exceptionnelle !

— En quoi donc, mon commandant ? demanda naïvement le manchot.

— Comment, en quoi ? Mais en prenant cette pauvre fillette avec vous ! Vous vous créez ainsi des charges que votre boîte à musique aura bien de la peine à couvrir !

C'est vraiment bien cela, mon vieux troupier ! Ça ressemble à une folie, mais ça vous portera bonheur !

Tout en disant ce qui précède, le commandant avait ouvert son porte-monnaie.

— Il en tira une pièce d'or et la glissa dans la main de Marthe dont le visage s'empourpra.

La mère et la fille suivirent l'exemple donné par chef de la famille, et à elles trois elle grossirent de quinze francs le trésor de l'enfant.

L'officier tendit le nouveau la main au joueur d'orgue.

— Venez plus souvent par ici, mon brave, lui dit-il, votre musique nous fera toujours plaisir.

— Merçi, mon commandant, merci de tout mon cœur, à vous aussi, mes dames répliqua Magloire, à qui Marthe venait de remettre l'argent qu'elle avait reçu.

Puis, tandis que la petite fille faisait une belle révérence, il salua en soulevant son bonnet de fausse loutre et poussa son orgue.

A la maison où il s'arrêta un peu plus loin, ce qui venait de se passer recommença sans variantes.

Maîtres et domestiques vinrent le questionner et de grosses pièces blanches tombèrent dans la main de Marthe.

Magloire se disait :

Si ça continue comme ça, nous serons millionnaires, avant d'arriver à Courbevoie pour déjeuner !

Cela continua.

Mais on comprend sans peine que les interrogations et les récoits se succédant sans relâche, ralentirent à tel point la tournée, qu'à midi le joueur d'orgue n'avait pas encore visité la moitié de ses clients de Clichy-la-Garenne.

Il pensa qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps pour faire déjeuner Marthe et pour déjeuner lui-même.

En conséquence ils s'arrêtèrent dans un petit restaurant, et à une heure et demie ils reprirent leur pérégrination.

LXVII

Comme au cours de la matinée temps d'arrêt furent fréquents et prolongés et les dons affluèrent.

La nuit allait venir et Magloire avait à peine terminée sa tournée de Clichy-la-Garenne.

Il fallait regagner Saint-Ouen.

Le manchot sonna la retraite en jouant la valse des Roses et des Cerises.

— Chante-la tout en la jouant, mon bon ami.....lui dit Marthe... ça sera si joli.

Ils se trouvaient en ce moment devant la grille d'un petit parc dans lequel se promenaient des groupes de jeunes gens et de jeunes femmes.

Magloire fit ce que lui commandait la

fillette et il entonna le premier couplet de sa chanson :

Egayez-vous, esprits moroses,
Chantez, filles, chantez, garçons,
Voici venir le temps des roses,
Des cerises et des pinsons.

Ce chant, accompagné par l'orgue, était d'un effet pittoresque et saisissant.

Les promeneurs s'arrêtèrent pour l'écouter, puis se rapprochèrent de la grille, et, quand il eut achevé, une pluie de pièces blanches tombait autour des musiciens ambulants.

Marthe courait à droite et à gauche pour les ramasser. Ses petites mains en étaient remplies.

— Ah ! que c'est amusant ! murmura-t-elle charmée.

Magloire remercia et reprit avec l'enfant le chemin de Saint-Ouen.

Tout en marchant, Marthe répétait la valse des Roses et des cerises.

Elle la savait déjà et la chanta au joueur d'orgue.

— Mais c'est bien, c'est même très bien; ma mignonne ! lui dit-il... Quand nous ressortirons, c'est toi qui chanteras toute seule et je t'accompagnerai ! c'est ça qui fera de l'effet.

— Je veux bien, mais auparavant tu me donneras une leçon.

— Oui, demain matin, quoique tu n'aies guère besoin.

Arrivé chez la mère Aubin, Magloire compta la recette de la journée.

Elle atteignait un chiffre tellement invraisemblable qu'à peine pouvait-il en croire ses yeux.

L'évidence était là, cependant.

— La moitié pour ma caisse... pensa-t-il... et l'autre moitié pour l'enfant... J'arriverai peut-être ainsi à lui amasser un gentil magot.

Il dina de grand appétit avec sa petite associée, et à neuf heures il regagna son domicile.

**

La dépêche envoyée par Daniel Savanne à Claude Grivot avait étrange.

ment surpris le contremaitre, déjà fort inquiet de la présence de Robert à Paris.

Son inquiétude redoubla.

Une foule d'appréhensions de la nature la plus fâcheuse assiégèrent son esprit qui se perdait en vaines conjectures.

Que se passait-il ?

Pourquoi le magistrat lui demandait-il de se tenir le lendemain à sa disposition et à celle de Robert ?

Il se posait ces questions, et naturellement il ne pouvait y répondre.

Que son complice ne lui eût point écrit de Berlin, cela lui semblait tout naturel, une lettre pouvant devenir compromettante.

Mais comment Robert, puisqu'il était à Paris, puisqu'il avait eu l'audace de venir assister à l'enterrement de son frère assassiné par lui, n'avait-il pas trouvé moyen de lui donner rendez-vous pour lui expliquer ce qui se passait ?

Cela, il ne le comprenait pas, et, nous le répétons, il vivait avec la fièvre au milieu de trames mortelles.

Ainsi que cela avait été convenu le matin, la famille Vernière se trouvait réunie à six heures chez le juge d'instruction.

Robert et Philippe n'avaient point perdu leur temps.

Ils s'étaient entendus pour jeter sur le papier les bases de l'acte d'association qui allait intervenir entre eux et la fille de Richard Vernière.

Quand ils arrivèrent boulevard Malesherbes avec Mme Vernière, Daniel Savanne n'était point revenu du Palais.

On les introduisit dans chambre d'Albine.

Quoique bien faible encore, la jeune fille eut cependant la force de quitter son siège et de faire quelques pas au-devant des nouveaux venus.

Elle avait été instruite par son amie Mathilde des projets de Robert.

Ce fut avec des larmes d'attendrissement qu'elle remercia son oncle et sa tante par alliance.

— Chère enfant, lui dit Amélie en la serrant dans ses bras, nous vous ferons la

vie si douce, nous vous aimerons tant, que nous finirons par cicatriser la blessure de votre cœur.

— Oh ! oui, ajouta vivement Philippe vous serez bien aimée, et il vous sera impossible de ne pas nous aimer aussi.

Le retour du magistrat vint interrompre l'entretien, et quelques instants après on se mit à table.

Le dîner ne pouvait se prolonger longtemps, Amélie partant à neuf heures trente cinq minutes.

A neuf heures elle embrassa tendrement Aline et prit le chemin de la gare accompagnée par son mari, par son fils, par Daniel et Henri.

Avant de se séparer de Robert, M. Savanne lui donna rendez-vous pour le lendemain matin à la gare du Nord.

L'architecte dont il avait parlé s'y trouverait à neuf heures et demie.

Ils iraient visiter l'emplacement de l'usine incendiée, s'entendraient pour les travaux de réédification et iraient ensuite à Neuilly visiter la propriété en suite dont le magistrat engageait Mme Vernière à faire l'acquisition.

Fort de l'autorisation donnée par le juge d'instruction, Magloire avait demandé à Mme Aubin si dans sa maison n'existait pas un petit local pouvant recevoir les meubles de Véronique Sollier, qui se trouvaient dans le pavillon resté debout.

La pauvre femme, si Dieu lui permettait de sortir vivante de l'hôpital Saint Louis, serait heureuse de retrouver ses meubles.

Sur réponse affirmative de la bonne Mme Aubin, qui s'était empressée de faire débarrasser un logement de deux pièces, Magloire avait résolu de mettre le dimanche à profit pour effectuer le déménagement projeté.

Il s'était assuré le concours désintéressé de deux braves garçons et munis d'une voiture à bras.

La distance de l'usine à la maison de Mme Aubin étant courte, le travail pouvait être facilement être effectué en quelques heures.

Dès le matin il alla prendre les clefs

ches le maître-maçon chargé du déblaiement et il se rendit rue Hardoin avec sa voiture et ses aides.

Le caissier Prieur avait reçu la veille, comme Claude Grivot, la dépêche du juge d'instruction.

À neuf heures il arrivait à Saint-Ouen et entra chez Mme Aubin.

Il y trouva Claude et lui expliqua la raison de sa présence.

Cette explication ne fit qu'augmenter les inquiétudes du contremaître.

Pourquoi cette réunion provoquée par le magistrat et à laquelle devait assister le frère de Richard, son assassin ?

Tous deux se rendirent à l'usine où Magloire achevait son déménagement.

C'est à peine s'ils étaient là depuis quelques minutes quand arrivèrent Daniel Savanne et Robert, accompagnés par l'architecte et par Philippe.

Les hommes se saluèrent.

Robert affectait, naturellement, de ne pas connaître Claude.

Daniel Savanne lui présenta les deux anciens employés de son frère.

— M. Prieur, le caissier, dit-il, et M. Grivot, le contremaître, dont je vous ai fait connaître les actes de dévouement.

Robert salua de nouveau et prenant la parole, expliqua que pour sauvegarder les intérêts de sa nièce et pour être utile à toute une population ouvrière il allait réédifier l'usine et prendre la suite des affaires de Richard Vernière.

Il aurait besoin de renseignements, d'explications sur les traités signés sur les travaux interrompus par la catastrophe ; il ne pouvait s'adresser mieux pour les obtenir qu'au caissier et au principal contremaître de son frère, et il espérait trouver en eux de précieux et dévoués collaborateurs pour la tâche que le devoir et l'humanité lui imposaient.

— Je serai heureux de me mettre à vos ordres, monsieur ; s'empressa de répondre Prieur.

Claude Grivot, lui, se taisait.

Les pieds comme rivés au sol, la bou-

che sèche, les yeux demi-clos pour cacher l'effarement de son regard, le misérable avait écouté parler son complice dont l'audace et le sang-froid le glaçaient jusqu'aux moelles.

Il lui aurait été impossible, en ce moment, de prononcer une parole.

Robert comprit ce qui se passait dans cet esprit que l'effroi paralysait.

S'adressant directement au contremaître, il reprit :

— C'est surtout à vous, monsieur Grivot, qu'il me faudra recourir, et cela sans retard.... Je ne connaissais pas les dispositions intérieures de l'usine de mon frère. Veuillez donc expliquer à monsieur, qui est l'architecte chargé de la reconstruction, l'emplacement qu'occupait chacun des ateliers.

Claude retrouvait son aplomb.

Le cauchemar sous l'influence duquel il s'était trouvé pendant un instant se dissipait.

— Je suis prêt à donner à monsieur toutes les explications nécessaires... répliqua-t-il.

En ce moment Magloire sortit du pavillon où ne restait plus aucun meuble.

Daniel Savanne l'aperçut.

— Ah ! c'est vous, mon brave garçon, lui dit-il.

Vous faites le déménagement de cette pauvre Mme Sollier..

— J'ai profité du dimanche pour utiliser la permission que vous avez bien voulu me donner, mon magistrat... répondit le joueur d'orgue.

— C'est bien..... Vous avez terminé ?

— Voici notre dernier voyage... Le pavillon est vide.

— Alors remettez-moi les clefs. Nous en aurons peut-être besoin...

Philippe prit les clefs que le manchot tenait à la main.

Robert désignant le joueur d'orgue, demanda :

— Monsieur n'est-il pas Magloire, l'ancien soldat qui est arrivé le premier sur le lieu du sinistre en compagnie de M. Grivot et qui, avec un aide, a relevé le cadavre de mon pauvre frère et le corps de Mme Sollier ?

—Oui, répondit Daniel Savanne, et, de plus le brave garçon a recueilli la petite-fille de la la blessée.

Le fratricide tendit la main au joueur d'orgue.

—Je vous félicite de tout mon cœur, monsieur Magloire...dit-il..... vous êtes un honnête homme !

Tout en serrant la main tendue, le manchot pensait :

—Sont-ils énervants, tous ces cocos-là avec leurs compliments Si j'avais de la vanité pour deux sous, ils me feraient croire que je suis quelque chose d'épatant et bon à montrer dans les foires comme bête curieuse !

Puis il cria à ses démenageurs, dont l'un était attelé au brancard de la petite voiture :

—Allons, hop ! les enfants ! Après le déchargement on se paiera un piquet de toute première catégorie !

Alors commença la visite des terrains presque entièrement débarrassés de leurs décombres.

On prit des mesures, on discute, et en moins de deux heures on fut d'accord sur tous les points et l'architecte promit de faire commencer les travaux sans le moindre retard, et de les mener rapidement.

Le moment de déjeuner arrivait.

Robert demanda quel était le meilleur restaurant des environs.

Prieur indiqua l'auberge de la Maison-Blanche, avenue de Saint-Denis, à deux pas du champ de courses. Robert l'invita ainsi que Grivot, et on prit le chemin de l'auberge.

Daniel Savanne, Prieur, l'architecte et Philippe marchaient en avant et causaient.

Ralentissant à dessein le pas, Robert se trouva isolé avec Claude Grivot.

—Pas d'impair ! lui dit-il à voix très basse..... Pas de maladresse..... Pas d'imprudence !.... Tout va le mieux du monde !..... Demain soir, à sept heures, je t'attendrai au restaurant des Quatre Sergents de la Rochelle, près de la place de la Bastille. Nous causerons en dînant.

—J'y serai.

On arrivait à l'auberge où l'on s'attabla dans un cabinet.

Pendant le déjeuner, Robert questionna Prieur au sujet des traités de toute nature conclus par son frère, et, grâce à sa mémoire prodigieuse, le caissier put lui répondre de la façon la plus satisfaisante.

Il serait facile..... l'usine continuant à fonctionner.... d'obtenir des administrations et des particuliers des duplicatas de ces traités.

LXVIII

A deux heures on se sépara du caissier et du contremaître.

Daniel Savanne, Robert, Philippe et l'architecte allaient visiter la villa de Neuilly où une voiture prise à la Maison-Blanche les conduisit.

La propriété offrait, malgré la saison rigoureuse, un aspect des plus séduisants.

La maison d'habitation, vaste, bien distribuée et également meublée, s'élevait au milieu d'un parc de dix mille mètres, planté de grands arbres et s'étendait jusqu'à la Seine dont il n'était séparé que par un mur d'enceinte et le chemin de halage.

Des pelouses, sur lesquelles se dessinaient de distance en distance des corbeilles de fleurs et que coupaient des allées dessinées avec art, entouraient la villa.

Les dépendances, remises, écuries, habitation du jardinier, pavillon du concierge, ne laissaient rien à désirer.

Restait la question de prix.

L'architecte déclara que, selon lui, la propriété valait deux cent cinquante mille francs.

Le propriétaire, pressé de vendre, n'en demandait que cinquante mille. C'était une occasion à saisir.

Certain de l'approbation de sa femme, Robert écrivit dans son carnet l'adresse du notaire auquel il fallait s'adresser pour traiter, et nos quatre personnages reprirent le chemin de Paris où on devait dîner chez Daniel Savanne.

Partie de Paris le soir et arrivée à Nancy le lendemain dans la matinée, Mme Vernière descendit à l'hôtel, rien n'étant prêt pour la recevoir dans la maison qu'elle possédait aux portes de la ville.

Vers une heure de l'après-midi, elle se rendit chez son banquier, qui la reçut aussitôt, quoiqu'en raison du dimanche la maison de banque fût fermée.

— Soyez la bienvenue, chère madame ! lui dit-il..... Je suis très heureux de vous voir !... Vous m'apportez votre réponse.

— Ma réponse !... répéta Amélie surprise.

— Sans doute.... Votre réponse à ma lettre.

— Quelle lettre ?

— Celle que je vous ai adressée à Berlin, il y a trois jours.

— Je ne l'ai point reçue..... j'arrive de Paris..... Que me disait cette lettre ?

— Elle vous rendait compte d'une démarche faite auprès de moi par un de mes anciens clients, fort riche, qui n'habite plus Nancy et que depuis longtemps j'avais perdu de vue..... Il m'était adressé par votre notaire de Saverne.

— Dans quel but ?

— Dans le but de me demander si vous consentiriez à vous défaire des domaines et l'habitation que vous possédez à Saverne.

— Cela se trouve d'autant mieux que je veux vendre mes maisons de Berlin et tout ce qui m'appartient en pays annexé..... Mon intention est d'habiter désormais Paris... Votre client a-t-il fait une offre positive ?

— Oui.

— Acceptable...

— Plus qu'acceptable, superbe..... il paraît très desirieux de conclure, soit qu'il ait hâte pour son compte, soit qu'il joue le rôle d'intermédiaire, ce qui me paraît assez vraisemblable, et je trouve son offre supérieure à la valeur réelle de la propriété...

— Le chiffre ?

— Un million, payé comptant.

— Je m'attendais à plus..... fit Mme Vernière, quoique sachant à merveille que la maison et les domaines en question ne valent pas un million.

Le notaire leva ses deux mains vers le plafond.

— Peste !... s'écria-t-il, que vous faut-il donc, chère madame ?

— Naturellement votre acheteur attend une réponse ?

— Il doit venir la chercher ici dans trois jours.

— Eh bien ! vous lui direz que je consens à vendre, mais pas à moins d'un million deux cent mille francs.

— Votre prétention est exorbitante ! Il recula.

— Nous verrons bien.

— Enfin ! c'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— J'en aviserai l'acheteur..... Où devrai-je vous faire connaître le résultat de mon entrevue avec lui.

— A Berlin, où je serai demain et où je passerai huit jours.

— Ce sera fait.

— Maintenant, autre chose..... Vous avez de l'argent à moi..... Combien ?

— Je vous le dirai dans cinq minutes. Le banquier alla dans son cabinet consulter ses livres et, rejoignant Mme Vernière, répondit :

— Trois cent mille francs.

— J'ai besoin de cette somme.

— S'il vous la faut en billets de banque je vous prierai d'attendre à demain.

— Non, je désire un chèque, à vue, sur une maison de Paris.

— Je vais vous en remettre un sur la maison Rothschild.

Le banquier signa le chèque.

Amélie lui donna décharge de la somme qu'elle recevait et le quitta en lui disant qu'elle attendrait des nouvelles par dépêche.

Le lendemain elle était à Berlin et se mettait immédiatement en rapport avec le marchand de biens qui justement avait des preneurs et lui affirma que l'affaire serait rapidement conclue dans de bonnes conditions pour elle.

Le surlendemain elle reçut une lettre

de Robert lui rendant compte de ce qui était convenu pour la prompte reconstruction de l'usine, et lui donnant tous les détails possibles sur la villa de Neuilly, en ajoutant qu'il n'attendait que son consentement pour acheter.

Par le retour du courrier, elle répondit :

"Terminez tout de suite," et en même temps elle envoyait un chèque de trois cent mille francs, passé à l'ordre de son mari.

Le troisième jour arriva la dépêche du banquier de Nancy.

L'acheteur acceptait le prix, un million deux cent mille francs. Il avait déposé cinq cent mille francs comme provision, et il donnait rendez-vous à Mme Vernière le 13 janvier, à Saverne chez le notaire, pour signer l'acte de vente et toucher le solde.

Immédiatement elle envoya deux télégrammes.

L'un au banquier pour le remercier ; l'autre à Saverne pour annoncer qu'elle arriverait le 12 au soir.

Tout marchait au gré de ses souhaits.

Avant la fin de la semaine l'hôtel et les maisons de Berlin étaient vendus à un prix très avantageux.

Même après avoir versé les six cent mille francs de la commandite de l'usine reconstruite et payé la maison de Neuilly, Mme Vernière se trouvait plus riche qu'elle ne l'avait jamais été.

Magloire, alléché par la recette du samedi, était reparti le lundi matin, emmenant la petite Marthe dont il espérait bien grossir dans de fortes proportions le magot commencé l'avant-veille.

Il ne se trompait pas dans ses prévisions.

Après avoir parcouru Neuilly et Courbevoie où il fallut recommencer cent fois le récit du crime de Saint Ouen, il rentrait le soir à son domicile, porteur d'une recette au moins égale à celle du samedi.

On se faisait un point d'honneur de

donner double au joueur d'orgue afin d'assurer l'avenir de sa chère petite fille d'adoption.

L'enfant était heureuse de ces pégrinations quotidiennes.

Elle inscrivait sur les pages toutes neuves du grand livre de sa mémoire toutes les maisons devant lesquelles ils s'arrêtaient et où on leur faisait bon accueil.

Grâce aux leçons de notre brave ami, elle chantait maintenant la Valse des Roses et des Cérises d'une voix argentine, avec un goût exquis. Cette nouvelle voix au programme habituel du manchot ne laissait pas d'exercer une heureuse influence sur les recettes.

Le lendemain ils devaient se diriger d'un autre côté, explorer Saint-Denis, la Courneuve, Aubervilliers : ... ils commenceraient par Saint Ouen Village et Saint-Ouen-Ville.

Après cette tournée ils iraient plus loin, visitant successivement toutes les communes de la banlieue.

Le lundi M. Savanne s'était entendu avec le juge de paix de son arrondissement afin de faire constituer le plus promptement possible un conseil de famille à Aline en désignant comme tuteur son oncle Robert.

Le juge d'instruction, infatigable dans son dévouement, se rendit ensuite chez le ministre de la marine et chez le ministre de la guerre.

Il leur annonça la réédification immédiate de l'usine de Saint-Ouen et la très prochaine reprise des travaux, et il obtint sans peine que les traités passés avec Richard Vernière seraient continués avec son frère et successeur.

Robert devait se présenter sous huit jours dans les ministères pour donner sa signature et recevoir les duplicatas de ces traités.

Grâce à Daniel Savanne qu'entourait l'estime universelle, le fraticide allait trouver partout la plus grande bienveillance.

Le lundi soir Robert, quittant son beau-fils qui devait dîner chez le juge d'instruction, il gagna les boulevards, et d'une allure de flâneur, les suivit en se dirigeant vers le boulevard Beaumarchais,

et par conséquent vers le restaurant bien connu des Quatre Sergents de la Rochelle, où il était allé souvent, du temps de sa jeunesse, manger des escargots et des huîtres arrosés de vin blanc d'Anjou du clos des rôtissants.

Claude Grivot, ayant à la bouche un cigare qu'il mâchait nerveusement plutôt qu'il ne le fumait, faisait les cent pas devant la porte du restaurant.

Il attendait avec une fiévreuse impatience l'heure du rendez-vous fixée la veille.

Il avait hâte de connaître les véritables motifs de la présence si audacieuse de son complice à Paris, et de savoir ce qu'il comptait faire vis-à-vis de lui.

De loin il vit venir Robert qui lui serra la main en lui disant :

— Entrons vite... Il ne faut pas courir le risque d'être vus ensemble.

Cinq minutes après ils étaient installés dans un cabinet du premier étage dont la fenêtre donnait sur le boulevard.

Robert, très gourmet, écrivit un menu savant, mais qui commençait, ainsi qu'autrefois, par les huîtres et les escargots arrosés de vin d'Anjou.

— Nous allons causer à cœur ouvert, dit-il dès que le garçon fut sorti..... Mais, tu sais, mettons une sourdine..... Les murs ont des oreilles !

LXIX

Dans ce cabinet bien clos et bien chauffé, sous la vive clarte du gaz, devant cette table sur laquelle la verrerie et les couverts étincelaient, Claude Grivot semblait ahuri, mal à son aise.

Robert reprit, en le regardant :

— Parole d'honneur, mon vieux, je ne te reconnais plus !... Autrefois, de nous deux c'était toi le plus hardi, toujours prêt aux résolutions extrêmes, aux actes que je trouvais dangereux... Tu me reprochais d'être indécis, hésitant, tu me traitais volontiers de trembleur, et aujourd'hui, c'est moi qui vais de l'avant, et c'est toi qui parais effrayé de me suivre !

— J'avoue que ton plomb m'écrase !... répliqua Grivot d'une voix mal assurée !

...Tu poussez l'audace jusqu'à la folie !

.... Lorsque je t'ai vu là-bas, devant le cerceau de l'autre, toi que je croyais à Berlin, j'en ai eu la chair de poule, il m'a semblé qu'un boulet me coupait les deux jambes, et encore à présent, quand j'y pense, il me passe un petit frisson sur la peau !

— Cette audace dont tu parles, tu m'en avais donné l'exemple !..... Ton nom cité dans les journaux comme celui du plus dévoué des sauveteurs m'a fait comprendre le jeu que tu jouais... J'ai résolu de t'imiter et tu vois que cela m'a réussi.

— Pourquoi revenir à Paris quand tu étais en sûreté là-bas ?

— Parce qu'il m'était impossible de faire autrement !... M. Savanne croyant m'apprendre la mort de mon frère, m'appela à Paris pour les obsèques... Refuser de me rendre à cet appel eût provoqué l'étonnement, faire maltraiter peut-être de la défiance !... Je n'ai pas hésité !..... Je sais avec quelle habileté merveilleuse tu as fait voir des étoiles en plein midi à ce brave juge d'instruction, qui ne jure que par toi, et qui est cependant un magistrat très malin !.... J'ai fait de mon mieux et j'ai réussi !.... Personne au monde ne peut nous soupçonner !.... Allons tout droit devant nous !... Nous sommes maîtres de la situation !

— En ce moment peut-être. Mais plus tard ?

— Plus tard ?

— Il existe quelqu'un qui en sera plus maître que nous.

— Qui donc ?

— Véronique Sollier, parbleu !

Robert un eut sourire.

— Et comment deviendrait-elle maîtresse de la situation ? demanda-t-il.

— Elle t'a vu, c'est certain, puisque vous avez lutté corps à corps et que tu étais en pleine lumière... Elle t'a reconnu, ce n'est pas douteux, pour l'homme venu à l'usine trois jours auparavant demander Richard Vernière... Par malheur je ne l'ai pas tuée sur le coup et, paraît-il, elle est en pleine voie de guérison... En sortant de l'hospice elle reviendra à Saint-Ouen. Elle y reviendra,

fatalement, puisque le manchot lui a loué une chambre dans l'hôtel où je demeure... Comment feras-tu pour ne pas te trouver un beau jour en face d'elle ?

— Ne t'inquiète par de cela.....

— Ne pas m'inquiéter d'une chose qui peut nous perdre ?

— Rien à craindre de pareil.....

— Crois-tu donc que Véronique ne sortira point de l'hôpital ?

— Je sais au contraire qu'elle en sortira....

— Et bien ! alors ?

— Mais elle ne me verra jamais..

— Comment ?

— Elle est aveugle.

Claude poussa une exclamation.

— Aveugle ! répéta-t-il.

— Complètement grâce à toi !.....

Les ravages causés par la balle de ton revolver ont amené la cécité.....

— Cécité passagère peut-être, et pouvant se guérir.....

— Inguérissable, au contraire.

— Qui le prouve ?

— La science a parlé, je suis renseigné à cet égard par mon excellent et candide ami le juge d'instruction qui n'a quoi que ce soit de caché pour moi. Tu vois, mon compère, que je n'ai rien à redouter d'une rencontre avec la ci-devant gardienne de l'usine..... Ne pouvant me voir, je la défilais bien de me reconnaître.

— Ça, c'est une veine ! Une vraie veine !.....

— Silence ! On vient.

Le garçon entrant apportant les huîtres et les escargots.

Il sortit pour aller chercher le potage à la bisque et les filets de sole Mornay, et Grivot, un peu rassuré, reprit :

— Voilà un point très noir éclairé, et j'en suis bien aise... Maintenant dis-moi carrément de quoi il retourne et ce qui va se passer.....

— Ne l'as-tu pas deviné ?

— N'étant point un idiot j'ai bien deviné quelque chose, mais ma perspicacité ne va pas réédifier l'usine de Saint-Ouen au lieu d'aller l'établir à l'étranger comme nous l'avions pensé, que tu te met-

tras à la tête d'une nouvelle maison, et que grâce à la confiance et à la sympathie si bien méritée ! tu obtiendras des résultats magnifiques !..... Cela, je l'ai compris, mais je voudrais savoir qu'elle part tu me réserves dans tout cela.....

— Et c'est précisément pour te l'expliquer que je t'ai prié de venir ce soir dîner avec moi.

— Ça, c'est gentil, mais ce n'est que juste..... J'ai bien droit à une explication puisque c'est avec l'argent emporté par ces lâches, et dont la moitié m'appartient que va être reconstruite l'usine qui fonctionnera dans un mois ou six semaines et dont, en raison de mon apport, je serai le copropriétaire.

Robert se mit à rire.

— Quant à ça, mon vieux camarade tu te fourres le doigt dans l'œil carrément répliqua-t-il.

Claude Grivot devint pâle et demanda d'une voix déjà tremblante de colère :

— C'est sérieux ce que tu dis là ?

— Parfaitement sérieux.

— Aurais-tu, par hasard, la prétention de te moquer de moi ?.....

— Décidément tu deviens bête ! fit...

Robert en haussant les épaules..... me moquer de toi !..... Tu sais bien que je ne peux pas même en avoir la pensée !....

— Alors, explique-moi le rébus...

— Ce sera simple et facile. Comment peux-tu me supposer assez imbécille pour me fourrer dans la gueule du loup, ou plutôt dans les griffes de la justice en me servant de capitaux dont il me serait impossible d'expliquer la provenance ?..... Personne n'ignore que je suis ruiné, sans le sou, réduit à vivre au crochet de ma femme....

Me vois-tu donc réédifier à mes frais l'usine de Saint-Ouen ?..... La première question qu'on m'adresserait serait celle-ci :

— "Où prendrez-vous l'argent ?" Non non... pas si naïf que ça..... les fonds provenant de la caisse de mon frère, et dont la moitié t'appartient resteront intactes.

Robert s'interrompit.
Le garçon apportait le premier service.

Anissitôt qu'il eût quitté le cabinet Robert reprit :

— Quand le juge d'instruction. Daniel Savanne (car l'idée vient de lui) a parlé, dans l'intérêt de ma nièce, de la reconstruction de l'usine à la tête de laquelle mes connaissances spéciales permettraient de me placer, j'ai répondu : Pour que la réalisation de votre idée qui me paraît d'ailleurs excellente, devienne possible, il faudrait de l'argent beaucoup d'argent et je n'en ai pas.

— Eh bien ! alors, demanda Grivot, l'argent, d'où vient-il ?

— Un bailleur de fonds s'est présenté.

— M. Savanne, peut-être ?

— Non.

— Qui donc ?

— Tu ne devinerais jamais, mieux vaut te le dire tout de suite. Ce bailleur de fond c'est ma femme.

Mme Vernière !.....

— Parfaitement..... Elle met à ma disposition une somme ronde de six cent mille francs.

— Après s'être montré si raide, si pingre, si méfiante envers toi !... Voilà qui me semble épatant. On a changé la bonne dame !...

— Voici la raison de ce changement.

Et Robert expliqua à son complice les soupçons que la vue d'une note de l'Hôtel Moderne maladroitement laissée sous les yeux de Mme Vernière avait fait naître dans son esprit ; il avait heureusement fourni un semblant de preuve pour la convaincre de son innocence et lui inspirer un véritable remords de son accusation calomnieuse ; le désir soudain né dans son esprit de protéger Aline sa nièce par alliance, à laquelle elle désirait lier l'avenir de son fils, désir se traduisant par la création d'une société dont lui Robert serait le chef ayant pour associés le fils de Richard et Philippe de Naylor.

En présence de ses explications dont il ne pouvait suspecter, la franchise Grivot se sentait désarmé, mais il n'en éprouvait pas moins une déception profonde.

— C'est bien.... dit-il, non sans amertume.... Je comprends que tu ne pouvais pas refuser et que tu vas devenir un gros personnage ; mais moi, ça ne me conviendrait ni peu ni beaucoup d'être mis dans le panier aux épluchures !.... Qu'est-ce qui va résulter de bon pour moi de tout ça ?... J'ai fait largement ma part de la grosse besogne de la soirée du 1er janvier..... Quelle sera ma part de profit ? Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

— Tu ne me quitteras pas.

— Ta parole !..... répliqua Grivot gouaillieur..... Tu me feras la faveur de me garder comme contremaître ?... Je travaillerai ! je donnerai mon temps et mon talent pour t'enrichir et les autres, grand merci

— Ne dis donc pas de bêtises, mon vieux !..... interrompit Robert avec impatience..... Tes raisonnements n'ont pas le sens commun.... Tout à l'heure tu parlais de ta part de profit.... Elle est de deux cent vingt-sept mille francs ta part, que je tiendrai à ta disposition quand bon te semblera, dès demain si tu veux..... Je crois cependant qu'il serait plus sage de les laisser entre mes mains.

— Entre tes mains... répéta Claude, pour les mettre dans ton affaire, pour augmenter ton fonds de roulement au profit d'une association dont je ne fais point partie !

— Que t'importe, si les intérêts te sont largement payés ?

— Avec deux cent vingt-sept mille francs, je peux m'établir, moi aussi.....

— Tu songes à te séparer de moi ?

— Il est grand temps que je pense à me créer une position sérieuse..... Je voudrais devenir quelqu'un.

Robert se pencha vers son complice et lui dit en assourdissant encore sa voix déjà très basse :

— Tu oublies que nous sommes indissolublement liés l'un à l'autre par le crime commis !... Un incident imprévu et menaçant peut se produire tout à coup et nous ne serons pas trop de deux pour tenir tête au péril s'il vient à naître..... L'union fait la force !..... Ne songons point à nous séparer..... Je

te le répète, demain si tu veux, je te compterais tes deux cent vingt-sept mille francs, mais qu'en feras-tu ?.... Si tu les places, outre le danger de cette question : "De qui avez-vous donc hérité ?" à trois pour cent, ce qui est aujourd'hui le maximum, sans compter l'impôt, ils te rapporteraient six mille huit cent dix francs, tout au plus de quoi vivre dans un petit coin... Si tu restes avec moi je te servirai cette rente en la comprenant dans tes appointements de premier contremaître avec la haute main sur tous les ateliers, appointements que je porterai à la somme de dix-huit mille francs par année !

—Et rien dans les bénéfices de la maison !

—Nous serons déjà trois à les partager.

Claude réfléchissait.

Robert avait hâte d'en finir.

Il reprit :

—Te donner une part dans les bénéfices ne pourrait se justifier que si tu apportais ostensiblement des fonds dans l'usine, et c'est impossible, tu le sais bien..... Ta situation auprès de moi sera celle d'un ami et non d'un subalterne..... Je trouverai à tes fonctions un titre flatteur pour ton amour-propre, quelque chose comme inspecteur général..... Si les affaires marchent, comme je l'espère, j'augmenterai tes appointements.... Au lieu de dix-huit mille francs, tu en toucheras vingt-quatre..... Il me semble que tu n'auras pas lieu de te plaindre !

Grivot réfléchissait toujours.

La logique des raisonnements de Robert le frappait.

Oui, il le sentait bien, ils étaient indissolublement liés l'un à l'autre par le crime commis ensemble.

Donc il devait céder.

Mais une chose le préoccupait.

Où serait sa garantie ?

Sur quoi se baserait-il pour réclamer un jour, si bon lui semblait, sa part de l'argent volé ?

Devrait-il s'en rapporter à la bonne foi de son complice ?

Cela lui semblait insuffisant.

Robert comprenait à merveille le motif des hésitations du mécanicien, mais il ne voulait point paraître l'avoir deviné.

—Dis franchement ce que tu penses, mon vieux !..... fit-il..... Qu'est-ce qui cloche ?..... Qu'est-ce qu'il te faudrait.

—Des garanties..... répliqua Claude.

—Je te donnerai celles que tu désireras.

—D'abord un traité de dix ans comme premier contremaître et inspecteur général, aux appointements de dix-huit mille francs par an pendant trois ans, et de vingt-quatre mille pendant les sept dernières années.

—Soit.

—Traité accepté par tes associés.

—J'aurai seul la direction et la signature, sans contrôle.

En outre, une reconnaissance de deux cent vingt-sept mille cinq cents francs que je serai censé t'avoir prêtés.

—Reconnaissance exigible à quelle époque ?

—Dans dix ans à l'expiration de mon traité avec ta maison.

—Si je mourais d'ici là ?

—Ta succession me payerait.

—Et si tu mourais, toi ?

—Je n'ai point de parents..... Je te ferai, par testament, mon légataire universel.

—C'est convenu !

Les complices se serrèrent la main, achevèrent gaiement de dîner et à onze heures se séparèrent, Grivot regagnant Saint-Ouen, et Robert retournant au Grand-Hôtel.

Tout marchait au gré de leurs désirs.

Rien, désormais, ne pouvait empêcher les deux misérables de prendre au grand soleil et la tête haute, dans leur triomphante impunité, la place de l'honnête homme assassiné par eux.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

LA PETITE MARTHE

I

On touchait à la fin du mois de janvier.

En un laps de temps très court, bien des choses se sont passées.

Robert Vernière ayant encaissé le montant du chèque envoyé de Nancy par sa femme avait pu verser d'avance une somme importante aux entrepreneurs choisis par l'architecte, et les travaux de reconstruction marchaient avec une prodigieuse vitesse.

Ils devaient, par traité, être terminés le 20 février, sous peine d'avoir à payer une grosse indemnité par chaque jour de retard.

Robert avait été nommé tuteur, et Daniel Savanne subrogé-tuteur d'Aline Vernière par le conseil de famille ayant

mission de régler les intérêts de l'orpheline et de ratifier l'acte d'association assurant à la jeune fille un tiers des bénéfices donnés par l'entreprise.

Dans toutes les maisons avec lesquelles Richard avait été en rapport d'affaires Robert se présente..... Partout il fut accueilli avec empressement et reçut l'assurance que les relations existant avec son frère continueraient avec lui dans les mêmes conditions.

Amélie en revenant d'Alsace-Lorraine et d'Allemagne s'était montrée très satisfaite de tout ce qu'avait fait son mari.

La maison de Neuilly lui plut beaucoup et le contrat d'acquisition fut signé séance tenante.

On prit possession sur-le-champ de la nouvelle demeure où Aline Vernière suivit sa tante par alliance pour laquelle elle éprouvait une grande affection et une reconnaissance infinie.

Elle ne quittait point cependant sans regrets la demeure de Daniel Savanne, où elle avait vécu si longtemps heureuse à côté d'Henri et de Mathilde.

Mais pour que la séparation lui parût moins pénible le magistrat avait permis à sa fille d'accompagner à Neuilly son amie, et d'y rester avec elle les deux premiers mois de son installation.

Henri devait, tous les dimanches, leur consacrer sa journée.

L'été, Amélie et Aline viendraient à leur tour passer deux mois au Parc-Saint-Ouen, dans la jolie villa, admirablement située, que le juge d'instruction y possédait.

Si les jeunes filles ne vivaient plus constamment ensemble, du moins se verraient-elles souvent et longtemps.

Philippe de Nayle se trouvait absolument heureux.

Henri Savanne l'était beaucoup moins.

Il ne pouvait s'habituer à l'idée qu'Aline n'habitait plus le boulevard Malesherbes.

Son intimité quotidienne avec l'enfant qu'il aimerait n'existerait plus. En outre l'affectueuse protection, dont la famille Vernière entourait Aline lui serrait le cœur et lui inspirait une involontaire et douloureuse jalousie.

Quoique sachant que l'avenir d'Aline au moins au point de vue de la fortune résulterait de cette protection, il ne pouvait s'empêcher de se dire, avec un peu d'amertume :

— J'aurais mille fois mieux aimé que cela ne se produisît pas !... Que m'importe cette fortune qu'on va reconstituer pour elle ?

Je serai bien assez riche pour nous deux !

Magloire le joueur d'orgue, continua ses pérégrinations de chaque jour en compagnie de la petite Marthe, et le bas de laine, autrement dit le trésor de l'orpheline, grossissait à vue d'œil.

L'enfant de la pauvre Germaine était

maintenant parfaitement au fait des tournées du manchot, et parfois elle lui disait :

— Je connais à cette heure sur le bout du doigt les maisons où tu t'arrêtes et où on est content de nous voir... J'irais à présent les yeux fermés, va !..... et si j'avais la force de traîner l'orgue, je ferais parfaitement la tournée toute seule.....

— Toute seule ça ne t'amuserait pas ! répondait Magloire en riant.

— Bien sûr que j'aime mieux être avec toi, mon bon ami, mais enfin, s'il te fallait absolument, si tu étais malade, par exemple, on prendrait n'importe qui pour rouler l'orgue et je gagnerais bien notre vie !.....

Magloire était heureux de voir que l'enfant ne se laissait plus absorber par la tristesse et que les longues courses de chaque jour lui donnaient la santé et la vigueur.

Elle n'oubliait pas sa grand'mère.

Sans cesse elle en parlait au joueur d'orgue.

Deux fois ils s'étaient présentés ensemble à l'hôpital Saint-Louis.

Le docteur Sermet, les ayant reçus, leur avait dit de bonnes et rassurantes paroles, mais sans leur permettre de voir la malade.

Il fallait lui éviter toute émotion, et pour cela attendre encore.

Le juge d'instruction..... représentait de la justice..... attendait bien, lui !...

Et c'était la vérité.

Le docteur, jusqu'à ce jour, avait interdit à Daniel Savanne d'interroger Véronique Sollier.

Justement glorieux de la cure qu'il venait de faire et des merveilleux résultats de la périlleuse opération exécutée par lui, il ne voulait pas que quoi que ce fût en vint compromettre et peut-être rendre impossible le succès final.

La moindre fatigue, la plus petite préoccupation pouvant amener des complications qu'à tout prix il fallait éviter.

Véronique avait recouvré l'usage de la parole.

Elle était en pleine voie de guérison et le moment approchait où commencerait la convalescence.

Dès que la pensée s'était réveillée dans sa pauvre tête endolorie, dès que ses lèvres avaient pu articuler des sons, elle avait voulu parler, questionner, elle avait balbutié d'une façon à peu près indistincte :

— M. Vernière ?..... ma petite Marthe ?.....

Ces questions s'adressaient au docteur Sermet.

Celui-ci comprit que pour écarter tout danger de complication, il fallait entretenir le calme le plus profond dans l'esprit de la blessée.

Aussi s'empressa-t-il de répondre :

— Vous voulez vivre, n'est-ce pas, pour ceux que vous aimez ? Eh bien ! je vous interdis absolument de penser, fatiguer votre cerveau...

Sachez seulement que M. Vernière est blessé, mais peut guérir et que votre chère petite Marthe est à l'abri de tout danger, sous la protection d'un brave et digne garçon que vous connaissez bien, Magloire le joueur d'orgue, et bientôt, si vous suivez docilement mes prescriptions, ils pourront vous voir tout les deux.

Je vous défends de réfléchir, je vous défends de parler... La guérison prompte est à ce prix.....

Véronique, naturellement avait hâte de guérir.

Elle obéit aux ordres du docteur.

Elle ne pensa pas, et garda le silence le plus absolu.

Marthe était sous la protection du manchot.

Il lui suffisait de savoir cela pour que le calme exigé par le chirurgien se fit dans son esprit.

Quelques jours se passèrent.

Le mieux s'accentuait rapidement.

La jugeant assez forte pour supporter un choc, le docteur lui apprit, avec les plus grands ménagements la mort de Richard Vernière et la destruction complète de l'usine.

Elle s'y attendait, et, si pénible que fût l'impression ressentie, elle n'amena point de conséquences fâcheuses.

Le docteur Sermet remettait encore pour lui faire connaître la terrible infirmité devant être le résultat de sa blessure :

La cécité !

Comment s'y résignerait-elle ?

L'appareil posé sur le haut du visage de Véronique et cachant les yeux ne lui permettait pas de se rendre compte de la situation.

Quel coup de foudre pour elle le jour où on enlèverait les bandes et où ses yeux découverts ne verraient que les ténébres !.....

Le chirurgien redoutait ce moment.

..

Après l'enquête sommaire faite sur le théâtre du crime, Daniel Savanne avait voulu recueillir des témoignages plus précis, plus détaillés, coordonner les dépositions antérieures pour cela il appelait à tour de rôle dans son cabinet les premiers témoins déjà entendus, auxquels se joignaient quelques autres.

De ce lent et pénible travail rien ne ressortait qui pût fournir un indice et guider les recherches que les agents de la sûreté continuaient secrètement à Saint-Ouen et dans les environs.

Magloire et la petite Marthe avaient comparu comme les autres dans le cabinet du juge.

Les réponses de l'enfant étaient restées identiques.

Le joueur d'orgue suivant la ligne de conduite que nous connaissons, avait purement et simplement confirmé sa première déposition.

Du joyau trouvé dans la main crispée de Véronique, toujours pas un mot.

A l'ambassade de la rue de Lille, la situation du baron Guillaume Schwartz était loin d'être enviable.

Depuis l'incendie de l'usine de Saint-Ouen, depuis le jour où du fond de son coupé il avait assisté aux obsèques de Richard Vernière, où il avait vu toute la famille Vernière suivre le convoi de l'industriel, il recevait du bureau des renseignements du grand état-major al.

mand des dépêches rien moins que flatteuses dans lesquelles on lui reprochait son impéritie, sa maladresse à diriger ses chefs de service et à mener à bien les affaires à lui confiées.

On ne parlait de rien moins que de le relever de ses fonctions s'il ne remédait promptement à cet état de choses.

Ces dépêches visaient particulièrement le cas de Robert Vernière au sujet duquel à Berlin on était mieux renseigné que lui, qui ne l'était pas du tout puisqu'il ne donnait aucun détail sur ses agissements.

On savait que Mme Vernière avait vendu toutes ses propriétés qu'elle possédait en Alsace-Lorraine et en Allemagne afin de fournir à son mari les fonds nécessaires à la réédification de l'usine de Saint-Ouen, à la tête de laquelle il allait se mettre.

On savait que le ministère de la guerre et celui de la marine continuaient avec Robert les traités consentis à Richard, son frère, et que Robert allaient soumettre aux deux départements des canons d'un nouveau modèle pour l'artillerie de campagne et pour l'armement des navires et des batteries des côtes.

Ceci offrait une gravité toute particulière.

Cet homme qui avait vécu au milieu des ateliers de l'Allemagne n'allait-il pas faire profiter la France des secrets que ses connaissances spéciales lui avaient permis de surprendre, et que ses aptitudes d'inventeur lui permettaient de perfectionner ?

Mme Vernière, l'ex-Mme de Naylor, enfant d'une province annexée, haïssait la Prusse.

N'aurait-elle pas sur son mari un empire assez grand pour lui faire partager sa haine ?

Le père d'Amélie avait été fusillé à Saverne au mépris du droit des gens et des droits de l'humanité ; si maintenant elle prodiguait sans compter l'argent à Robert, n'était-ce pas pour le pousser à devenir un dangereux ennemi de la nation qui après s'être servie de lui, l'avait cassé aux gages, le blessant dans

son orgueil, l'atteignant dans ses intérêts ?.....

Cela, il fallait à tout prix l'empêcher.

Il fallait remettre le grappin sur cet être avili, sans conscience et sans patriotisme, qui, s'étant déjà vendu, ne demanderait pas mieux que de se vendre encore.

Il fallait qu'en France, où il allait se fixer et jouer un rôle, il redevinât ce qu'il avait été à Berlin, l'homme lié de la Prusse.

Le fils d'Amélie (on savait tout au bureau du grand état-major !) s'élève distingué de l'école des Arts et Métiers de Châlons, donnait déjà des preuves de haute intelligence et de capacités hors ligne.

Sa mère avait dû l'élever dans la haine de l'Allemagne.

Mais, étant jeune, il avait à coup sûr les passions et les aspirations de la jeunesse et peut être des goûts de dépense et de luxe.

Avec de l'or on achète tout !

Il fallait acheter Philippe de Naylor comme on achèterait Robert Vernière.

On attendait depuis longtemps déjà à Berlin les documents demandés au sujet de la mobilisation de l'armée française sur les frontières de l'Est.

On attendait avec non moins d'impatience un modèle des nouveaux détonateurs de l'artillerie.

Rien ne venait.

Les agents secrets de l'Allemagne, largement payés cependant, s'enlisaient dans une inertie compromettante.

O'Brien, le magnétiseur, jouissait de la vie sans prendre à cœur les intérêts de ceux qui lui rendaient la jouissance ample et facile.

On reprochait tout cela avec amertume au baron Schwartz.

Enfin, dans une dernière dépêche chiffrée, on lui disait catégoriquement :

“ L'Allemagne joue un jeu de dupe en payant cher des gens qui ne la servent pas ou qui la servent mal. Passez

au crible votre personnel. Éliminez les inutiles.

« On n'accepte point ici vos défaillances continuelles.

« Redevenez l'homme d'initiative et d'action que vous avez été sinon vous serez à bref délai relevé de vos fonctions.

« Votre successeur éventuel est déjà désigné. »

Au reçu de cette dépêche, l'attaché spécial fut pris d'une épouvante et d'une angoisse faciles à comprendre.

La situation qu'il occupait à Paris était des plus agréables en même temps que des plus lucratives, et permettait de mener la grande vie qui lui aurait été interdite par la modicité de sa fortune personnelle.

S'il tombait du poste auquel de hautes protections l'avaient fait arriver l'avenir pour lui serait effrayant.

Rappelé en Allemagne, mal noté, en butte aux rancunes de ses anciens protecteurs, rancunes qui se traduiraient par des vexations de toutes sortes, il y mènerait une existence mesquine, humiliée, intolérable.

Pour éviter une si lamentable chute il fallait donc, pendant qu'il en était encore temps, satisfaire les exigences du grand état-major.

Le baron Schwartz résolut de suivre tout d'abord le conseil qu'on lui donnait, de passer au crible son personnel, d'éliminer les inutiles, en un mot de refondre entièrement le service d'espionnage dont il était le chef.

Avant de procéder à l'exécution de ce projet, il mit en quête tous ses agents sans leur laisser rien soupçonner de ce qui se passait et il donna l'ordre de lui apporter des rapports à bref délai.

Les rapports furent à peu près de la plus désolante nullité, décelant soit l'incapacité, soit le mauvais vouloir de ceux qui les avaient rédigés.

Schwartz comprit qu'il était grandement temps de couper le mal par la racine.

II

Le docteur O'Brien fut naturellement l'un de ceux que l'agent spécial résolut d'exécuter tout d'abord.

L'Américain, après une assez longue accalmie dans son existence aventureuse, s'était abandonné de nouveau à toute la fougue de son tempérament.

Il dépensait sans compter, jetant littéralement les billets de banque et l'or par les fenêtres pour payer ses débauches.

La subvention de l'Allemagne ne lui suffisait plus.

Le produit de ses séances magnétiques et de ses consultations, dont la vague ne diminuait point, s'y joignait en vain.

Chaque jour voyait se creuser plus profondément le gouffre du déficit, et l'heure approchait où O'Brien devrait forcément disparaître, englouti dans ce gouffre.

Il eût été nécessaire de frapper un grand coup, d'inventer quelque truc nouveau, centuplant les recettes, de découvrir un sujet vraiment capable de remplacer la jeune fille de l'Illinois à laquelle O'Brien avait dû le commencement de sa fortune et de sa célébrité.

Instruit par l'expérience, il trouverait moyen d'exploiter ce sujet de manière à remplir le monde du bruit des prodiges accomplis, et à lui faire rapporter des millions.

Mariani, la belle Italienne, quoique intelligente et docile, n'était pas suffisante.

Jeune d'ailleurs, comme elle l'était, jolie et séduisante, et connaissant à merveille le pouvoir de beauté, elle ne voulait passer toute sa vie à jouer un rôle de compère auprès du magnétiseur, qu'elle avait accepté dans un jour de détresse, mais qu'elle détestait cordialement.

De plus, elle sentait venir la ruine, la misère.

Elle résolut de quitter O'Brien et de le lui dire.

Le docteur, malgré l'existence de sa

bauches qu'il menait au dehors tenait à Mariani.

Pour le conserver, que fallait-il ?

De l'argent ! Beaucoup d'argent !

C'était simple, mais, cet argent, où le prendre ?

Les émoluments qu'il recevait d'Allemagne, si amples qu'ils fussent, lui semblaient mesquins n'étant point en proportion avec ses besoins, et il éprouvait une humiliation profonde, une rage sourde, de se trouver sous la dépendance absolue du baron Schwartz qui le traitait à la vérité comme un subalterne sans importance.

Il souhaitait avec ardeur se soustraire à ce joug, rompre avec l'agent spécial de l'ambassade, mais avant de pouvoir se donner cette joie, il fallait trouver ailleurs au moins l'équivalent des appointements auxquels il renoncerait.

Le crime commis autrefois, et par lequel on le tenait, se trouvait maintenant couvert par la prescription... Donc rien à craindre de ce côté.

En outre, les affaires tortueuses auxquelles il avait été mêlé, et les secrets qu'il avait surpris depuis qu'il était devenu l'espion salarié de la Prusse lui donnaient une force dont il comptait bien user et même abuser, lorsqu'il aurait rompu sa chaîne.

O'Brien entrevoyait un moyen, sinon de s'enrichir, du moins de se procurer les ressources nécessaires pour vivre largement et garder Mariani : c'était de parcourir l'étranger comme l'avait fait jadis le célèbre Donat, cet adroit charlatan dont les Parisiens s'étaient un moment engoués et de donner dans toutes les villes de grandes séances de magnétisme, de somnambulisme, d'hypnotisme, de suggestion, qui, grâce à la réputation européenne qu'il possédait, jointe à une réclame monstre, surexciterait la curiosité des populations et amènerait de grosses recettes.

Pour prendre ce parti, O'Brien avait besoin de toute sa liberté d'action qu'en ce moment sa dépendance à l'endroit de l'Allemagne paralysait.

Certes, il était facile de recouvrer sa liberté en faisant naître un conflit avec l'attaché spécial, mais le docteur, va-

guement inquiet des conséquences possibles d'une rupture, hésitait à en prendre l'initiative.

Ce fut le baron Guillaume Schwartz lui-même qui détermina ce conflit.

Il fit appeler O'Brien au petit hôtel de la rue de Verneuil, l'accueillit avec un visage courroucé, et lui dit brutalement.

Je suis très mécontent de vos services, monsieur le docteur.

— En vérité ! fit O'Brien avec le plus complet sang-froid, qu'avez-vous donc à me reprocher.

— Vous semblez n'attacher aucune importance aux ordres qu'on vous donne, et les enquêtes dont on vous charge n'amènent point de résultats satisfaisants.

— Ce qui veut dire, monsieur le baron, qu'à votre point de vue le succès est obligatoire.

— Cela veut dire, tout au moins, que l'insuccès persistant est inadmissible, puisqu'il prouve soit l'incurie, soit l'incapacité..... Entre les deux vous pouvez choisir..... Bref, vous ne gagnez plus l'argent que vous recevez de nous.

— Monsieur le baron..... répliqua l'Américain..... en France comme en Allemagne, quand les services d'un sous-ordre ont cessé de plaire, on le casse aux gages, on pour me servir d'une expression toute parisienne, "on lui donne ses huit jours" — Qui vous empêche de me donner les miens ?

— Il me semble, monsieur le docteur, que vous envisagez la chose avec beaucoup de philosophie ! s'écria Guillaume Schwartz très désappointé, car il s'attendait à des excuses et à des supplications.

— Ma philosophie est grande en effet. Puisque vous ne m'appréciez plus, je ne demande qu'à me retirer, et je le ferai sans regret.

— Vous paraissiez oublier que vous avez contracté vis-à-vis de l'Allemagne une dette de reconnaissance.

— Je nie cette dette... J'ai servi fidèlement l'Allemagne, elle m'a régulièrement payé..... Elle ne me doit rien, je ne lui dois rien, nous sommes quittes.

— Nous pouvions vous perdre, nous ne l'avons pas fait.

— Parce que vous aviez intérêt à ne pas le faire, voulant vous servir de moi qu'en ce temps-là vous trouviez utile... Vous avez changé d'avis, c'est votre droit... je me retire sans même vous demander une explication.

— Vous avez dans les mains des pièces qui doivent revenir dans les nôtres.

En effet, des pièces intéressantes, qui, si l'idée me venait d'en abuser, éclaireraient le gouvernement français sur les ramifications et les moyens d'action de l'espionnage allemand en France... Je vous les rapporterai demain.

— J'y compte, et en échange, à titre de gratification pour les services d'autrefois, je vous remettrai dix mille francs.

— Mes huit jours, fit O'Brien avec un ricanement.

— Vous avez l'esprit parisien, monsieur le docteur.

— On a l'esprit qu'on peut, monsieur le baron...

— A demain, onze heures précises, ici...

— A demain.

Et tout en traversant la cour du petit hôtel pour gagner la rue de Verneuil, le magnétiseur murmurait :

— Ces pièces que tu vas me payer dix mille francs, baron naïf, je les ai fait photographier, et si l'occasion se présente de m'en servir, je ne la manquerai pas !

Le lendemain, à l'heure dite, O'Brien remettait au baron Guillaume Schwartz toutes les pièces, toutes les notes se rapportant au service d'information dont il avait été chargé, et recevait la gratification de dix mille francs que l'attaché spécial accompagna de ces mots :

— Dans votre intérêt, monsieur le docteur, je vous conseille la prudence. Nous ne pardons jamais de vue les gens qui nous ont appartenu... On vous surveillera.

Ce à quoi l'Américain répondit, mais trop bas pour être compris de son interlocuteur.

— Moi aussi, monsieur le baron, je vous surveillerai.

Deux jours après cette rupture, les journaux à grand tirage contenaient une note sensationnelle, parlant avec un enthousiasme quasi-lyrique du cabinet de consultation et des séances d'hypnotisme du grand magnétiseur O'Brien, éclairant le passé, lisant dans l'avenir et appliquant sa science à la guérison certaine et presque miraculeuse des maladies nerveuses et mentales.

Les écoles de Paris, de Nancy, de Montpellier, de Genève, sous la direction d'hommes éminents tels que les docteurs Charcot, Aernheim, Liébault Voisin, avaient trop attiré l'attention des foules pour que le coup de tam-tam donné par l'Américain s'éteignît sans écho.

O'Brien préparait ainsi ses voyages à l'étranger.

Le cabinet de consultation de la rue de la Victoire, un instant délaissé, redevenait à la mode et retrouvait une clientèle aussi nombreuse que celle d'autrefois.

Dans sa joie d'être délivré de la dépendance humiliante que lui imposait le baron Schwartz, O'Brien n'avait pas pensé à tout.

Il commettait l'imprudence de garder auprès de lui, comme valet de chambre faisant fonctions d'huissier les jours de grandes séances, un Allemand, ramené de Berlin, à qui il accordait toute sa confiance et sur l'honnêteté duquel il comptait absolument.

Telle était dans le courant du mois de janvier, la situation respective de nos principaux personnages.

* * *

La période de convalescence de Véronique Sollier commençait.

Les plaies produites par la balle du revolver de Claude Grivot, aussi bien que celles résultant de l'opération du docteur Sermet, s'étaient cicatrisées.

Les compressees sèches, les bandes qui cachaient ces cicatrices, avaient été enlevées.

Rien ne s'interposait maintenant entre les yeux de Véronique et la lumière du jour, rien, sinon les taies

paisses qui couvraient ses prunelles et la rendaient aveugle.

Le chirurgien attendait avec une très réelle inquiétude le moment où la pauvre femme s'apercevrait de sa cécité.

Véronique, à peine délivrée de l'appareil qui pendant plus d'un mois avait emprisonné dans un lacs de bandelettes le haut de son visage, souleva ses paupières encore endolories, et par un mouvement machinal promena autour d'elle le regard impuissant de ses paupières éteintes.

Elle se vit entourée de noir, d'un noir impénétrable, plus intense que celui de la nuit la plus obscure.

Ne comprenant pas encore son malheur, elle crut qu'une dernière bande lui couvrait les yeux.

—Otez-moi cette bande, je vous en prie, dit-elle.....j'ai hâte de sortir des ténébres.

Personne ne répondit.

Elle porta ses mains à son visage et ses doigts brûlants de fièvre touchèrent ses yeux.

L'obscurité régnait toujours.

Fait-il donc nuit !... demanda-t-elle. Même silence.

—Mais je n'y vois pas ! je ne vois rien ! s'écria la malheureuse.

Le docteur lui prit les mains.

—Du courage, pauvre femme ! murmura-t-il d'une voix émue...du courage il vous en faut beaucoup.

Ces mots, et surtout la manière dont ils furent prononcés, firent brusquement la lumière dans l'esprit de Véronique.

Elle comprit.

Un gémissement sourd s'échappa de son gosier, puis elle balbutia avec désespoir.

—Aveugle ! Je suis aveugle ! Oh mon Dieu !

Pour la consoler un peu, le docteur Sermet fit appel à cette philosophie stoïque qui est celle de tous les chirurgiens bronzés par la pratique de leur métier bienfaisant et terrible.

—Si grand que soit votre malheur... dit-il, vous devez cependant vous estimer heureux.

Heureux !... répéta la convalescente.

—Oui, puisque vous avez la vie sauve contre toute espérance !..... Quand on vous a apportée ici je considérais votre état comme absolument désespéré.....Tout ce que mon expérience et la longue étude des maîtres de la science m'ont inspiré de faire, je l'ai fait... J'ai réussi, et j'en suis glorieux, car l'entreprise était difficile, presque impossible à mener à bien..... Vous ne verrez plus votre chère petite-fille, c'est vrai, et je comprends l'amertume de vos regrets, mais vous entendrez sa voix..... Vos doigts, en caressant son visage, raviveront et fixeront vos souvenirs, et son image vous apparaîtra..... Quand elle vous dira : " Grand-mère, je t'aime ! "..... quand elle vous couvrira de baisers, votre cœur battra, vous oublierez que vous ne la voyez pas et vous serez bien heureuse de vivre.

—Cela, oui, je le comprends, monseigneur le docteur, et vous avez raison, répondit Véronique d'une voix frémissante. Mais il est une chose qui rend mon malheur plus cruel, et qui fait que je ne me consolerais jamais !

Quelle est cette chose ?

—La pensée que j'ai vu, bien en face l'assassin de M. Vernière et le mien et que je passerais à côté de lui sans pouvoir orier : " Le voilà ! " puisque je ne le verrai pas !..... puisque je suis aveugle !

Véronique cacha son visage dans ses mains, et de grosses larmes coulèrent de ses yeux sans regard.

—Calmez-vous, madame Sollier ! Calmez-vous je vous en prie ! fit vivement le chirurgien inquiet de l'extrême agitation de la pauvre femme, agitation qui pouvait ramener la fièvre. Dieu est juste ! Il ne voudra pas que le misérable assassin reste impuni.... Il permettra peut-être que sans le voir, vous puissiez un jour le livrer à la justice ! Ayez confiance en Dieu ! A cette heure ma tâche auprès de vous est terminée. Dans trois jours je signalerai votre exeat...

—Dans trois jours ?

—Oui.

—Et, alors, je quitterai l'hospice !

—Oui.

—Mais, auparavant, vous me permettez-les n'est-ce pas, monsieur le docteur, de recevoir ma petite Marthe et Magloire, le brave garçon qui a pris soin d'elle, qui veille sur elle ?

—Magloire m'a laissé son adresse, quand il est venu avec votre petite-fille et je lui ai promis de l'avertir dès que je pourrais l'autoriser à pénétrer auprès de vous.....

—Oh ! monsieur le docteur, dit Véronique en joignant les mains et d'une voix pleine de larmes, je vous en prie, je vous en supplie, prévenez-le bien vite qu'il vienne avec ma chère Marthe et que je puisse au moins les embrasser tous deux, puisque hélas je ne pourrai pas les voir....

—Je vais le faire aujourd'hui même, dès ma sortie de l'hôpital, et je donnerai des ordres pour qu'on vous les amène quand ils viendront, sans attendre un jour réglementaire de visite...

Les mains tremblantes de l'aveugle s'agitaient dans le vide cherchant les mains du chirurgien.

Il les lui donna.

Véronique les porta à ses lèvres en pleurant.

—Merci, monsieur, bégaya-t-elle, vous êtes bon comme le bon Dieu, et je vous remercie de toute mon âme de m'avoir conservé la vie, puisque grâce à vous je pourrai serrer Marthe dans mes bras...

Attendant, le cœur serré par une émotion qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps, le docteur quitta la chambre d'isolement où se trouvait la convalescente et continua sa visite du matin.

A sa sortie de l'hospice, après avoir prévenu la direction qu'il permettait d'amener les visiteurs à Mme Sollier, quel que fût le jour où ils se présenteraient, M. Sermet expédia au joueur d'orgue la dépêche.

III

Certes, il tardait à Véronique d'embrasser l'enfant de Germaine et de questionner Magloire, mais il ne lui tar-

daît pas moins de savoir si Marthe, se souvenant de ses recommandations, avait remis au manchot le peloton de laine dans lequel se trouvait le reçu de Richard Vernière.

Richard Vernière était mort, c'est vrai, mais il laissait une fille, son unique héritière, à qui sa fortune se révenait et qui sur le vu de la signature de son père, restituerait fidèlement le dépôt qui lui avait été confié, sans qu'il fut besoin de lui faire connaître le nom du dépositaire.

La pauvre aveugle ne pouvait deviner de quel coup l'allait frapper la terrible nouvelle que la fortune de Marthe était anéantie.

Magloire était en tournée depuis la veille au matin avec Marthe, son infatigable compagne.

Partis de Saint-Ouen au point du jour, ils s'étaient rendus en chemin de fer à Nogent, avaient visité le Perreux, Bry, Villiers-sur-Marne, et passant par la Fourchette, étaient venus coucher à Joinville, d'où ils partiraient le lendemain, roulant l'orgue-orchestre et parcourant les localités dans la bouche de la Marne.

De ces côtés les clients se montraient particulièrement généreux.

Le soir venu ils reprendraient le chemin de fer, et par la Ceinture reviendraient à Saint-Ouen.

L'itinéraire tracé fut exactement suivi.

A six heures précises, Magloire et sa mignonne associée faisaient leur entrée dans le restaurant de la mère Aubin où ils dinaient de grand appétit.

En sortant de table, Marthe regagnait sa petite chambre, se couchait et s'endormait aussitôt pour jusqu'au lendemain matin, tandis que Magloire reprenait le chemin de la rue de Seine où il avait son logement.

Sa concierge lui remit la dépêche envoyée dans la journée par le chirurgien de l'hôpital Saint-Louis qu'il s'empressa d'ouvrir d'une main un peu tremblante, car s'il en devinait l'origine, il ne pouvait savoir si elle renfermait une bonne ou une mauvaise nouvelle.

En laisant le brave manchot sentit son cœur inondé de joie.

Il allait donc enfin la voir, la pauvre Véronique bien décidément guérie, il allait lui conduire sa petite-fille, il allait pouvoir la questionner au sujet du joyau trouvé dans sa main crispée le soir du crime...

Mais, hélas !..... il allait aussi avoir à lui apprendre que les trois cents mille francs déposés entre les mains de M. Vernière par le père de Marthe n'existaient plus.

Cette nuit-là c'est à peine si Magloire put fermer les yeux, préoccupé de la visite qu'il allait faire le lendemain à l'hospice.

À peine, vers le matin, eut-il une ou deux heures de mauvais sommeil.

Il donna plus de soin à sa toilette que lorsqu'il s'habillait pour partir en tournée.

Il tira du petit coffret où nous savons qu'il les avait soigneusement serrés le reçu de Richard Vernière et la breloque dont le chaton gravé portait les initiales : H. N., les glissa dans la poche de son gilet et courut au quai de la Seine afin de prévenir la fille de Germaine qu'il irait voir sa grand'mère.

L'enfant était debout, croyant qu'il fallait partir en tournée l'attendant de puis un gros quart d'heure et très étonnée de ce retard si minime qu'il fût.

—Sais-tu bien que je me figurais que tu n'arriverais jamais, mon grand ami ! lui dit-elle d'un ton de reproche amical.

Il ne faudra pas prendre l'habitude de te mettre en retard comme ça !...

Oh ! mais non !...

Nous n'arriverons point de bonne heure à Passy où nous devons aller aujourd'hui !.....

—Pas de musique aujourd'hui, fillette ! répliqua le joueur d'orgue en l'embrassant.

—Vrai !

—Oui, bien vrai.

Et pourquoi donc ça ?...

—Va prier la Marie de te mettre ta robe noire toute neuve...poursuivit Magloire.

Marthe comprit.

—Nous allons voir grand'mère n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec émotion.

—Oui, ma chérie.

—Oh ! quel bonheur ! quel bonheur ma bonne, ma chère grand'maman que je n'ai pas embrassée depuis si long temps !

Et l'enfant pleurait..... Mais c'étaient de douces larmes, des larmes de joie.

Mme Aubin entraînait en ce moment dans la grande salle avec la Marie.

—Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? fit la brave femme en pleurant là-dedans ? on a du chagrin ?

—Non..... non..... pas de chagrin, s'empressa de répondre la petite Marthe en courant à Mme Aubin pour l'embrasser.

Je suis contente au contraire, je suis bien contente !

Nous allons à l'hospice, voir ma bonne grand'mère.....

—C'est donc permis ? demanda la logeuse à Magloire.

—Oui, dit celui-ci, le chirurgien en chef le docteur Sermet, qui est un aussi digne homme qu'il est grand savant, m'a envoyé une dépêche avec autorisation de visiter notre pauvre amie...

Ma bonne Marie poursuivit-il, fais-moi le plaisir d'aller mettre à la mignonne sa robe neuve.

—Nous déjeunerons ensuite et nous partirons...

Je tiens à ne pas arriver à l'hospice plus tard que midi...

La Marie sortit avec Marthe qui entra bientôt vêtue d'un joli costume de grand deuil que le joueur d'orgue lui avait acheté.

Le déjeuner fut expédié rapidement et le manchot partit pour Paris en donnant la main à sa petite protégée.

Véronique, la veille, s'était persuadée qu'elle recevrait dans l'après-midi la visite de Magloire et de Marthe, convaincue qu'ils arriveraient aussitôt la dépêche reçue.

Nous savons qu'elle avait compté sans l'absence du joueur d'orgue, que cependant elle aurait dû prévoir.

La journée s'écoula sans visite, et cette déception lui fit passer une nuit très agitée.

Une foule d'idées insensées se succédaient dans le cerveau de l'aveugle.

Magloire était malade peut-être..... et, si ce n'était lui, ce pouvait être Marthe.

Elle avait peur, et la peur ne raisonnait pas...

Si personne ne venait la voir..... n'ion l'abandonnait, que deviendrait-elle ?

Comment ferait-elle pour regagner Saint-Ouen ?

Elle ne savait rien...

Elle ignorait que Marthe avait été recueillie par la mère Aubin, et qu'elle accompagnait chaque jour le manchot dans ses tournées.

Cette ignorance de toutes choses laissait, en le comprenant, la place libre pour l'épouvante...

Le lendemain, à l'heure habituelle, le docteur Sermet arriva.

— Eh bien ! demanda-t-il aussitôt à Véronique, est-on venu vous voir, ma bonne madame Sollier ?

— Hélas ! non, monsieur le docteur... répondit l'aveugle avec abattement, et cependant, vous aviez bien écrit, hier, comme vous me l'aviez promis ?

— J'ai fait mieux qu'écrire, j'ai envoyé une dépêche, mais il ne faut point vous tourmenter.

Ce petit retard n'a rien d'inquiétant... Le brave Magloire était certainement absent de chez lui quand ma dépêche est arrivée, il viendra sans doute aujourd'hui.... Du reste, vous allez tout à fait bien... Demain matin, je signerai votre exeat ; à demain.

Le chirurgien alla à ses autres malades, laissant Véronique un peu rassurée.

Elle se rassura même tout à fait en se rappelant les habitudes du manchot qui, chaque jour, partait en tournée avec son orgue dès le matin.

Dans le trouble de son esprit, elle n'avait pas pensé à cela.

A midi..... maintenant, elle n'avait aucun doute à cet égard, ceux qu'elle

attendait avec tant d'impatience arriveraient.

On sonna le déjeuner des malades.

Une heure après les douze coups de midi retentirent à l'horloge de l'hospice.

Assise dans son lit, le cou tendu, la tête penchée, l'oreille au guet, la pauvre Véronique écoutait avec des battements de cœur le bruit des pas frappant les dalles des couloirs que les visiteurs traversaient pour se rendre dans les grandes salles, car c'était un jeudi jour de visites.

A chaque instant elle s'attendait à entendre ouvrir la porte de la chambre particulière où elle se trouvait.

Elle cherchait, dans le bruit des pas, à reconnaître ceux plus légers d'un enfant, de Marthe.

La fièvre de l'attente la prenait.

Sa tête s'emplissait de bourdonnements confus.

Elle ne distinguait plus rien.

Brusquement, elle tressaillit de tout son corps.

La porte tournait sur ses gonds, et une voix, celle de son infirmière... disait :

— C'est ici, monsieur et mademoiselle. Entrez.

Véronique tendit les bras en avant.

Marthe !... Magloire !..... s'écria-t-elle.

— Grand'mère..... grand'mère..... fit la petite fille en se précipitant dans les bras de l'aveugle dont les mains frémissantes palpaient son corps et cherchaient son visage, qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

Debout auprès du lit Magloire, atterré, regardait le visage de Véronique, entouré de cicatrices, à peine reconnaissable.

Il la vit palper les traits de l'enfant, et il comprit tout.

— Aveugle ! Elle est aveugle ! murmura-t-il sourdement.

Marthe, à son tour, avait noué ses bras autour du cou de Véronique, l'embrassant, la serrant, pleurant tout à la fois de chagrin et de joie :

Oh ! regarde-moi..... regarde-moi... grand'mère !..... bégayait-elle.....

que je vois tes bons yeux me regarder.

Véronique eut un sanglot.

— Je ne peux plus te regarder, je ne peux plus te voir, mon enfant..... fit-elle d'une voix brisée par la douleur.

— Tu ne peux plus, grand'mère ? demanda l'enfant. Pourquoi ?... Dis-moi pourquoi.

— Je suis aveugle.

Marthe poussa un grand cri d'épouvante.

— Aveugle !..... répéta-t-elle avec affolement, puis, s'élançant vers le manchot, qui, très pâle, semblait terrifié... Magloire..... Magloire, entends-tu... Comprends-tu ? Grand'mère est aveugle...

— Magloire !..... Mon bon Magloire..... dit Mme Sollier en tendant les mains vers l'endroit où la voix de sa petite-fille se faisait entendre.

Le manchot s'avança et se penchant sur elle, l'embrassa avec effusion, mais sans prononcer une parole.

L'émotion l'étranglait, les sanglots montaient à sa gorge.

Véronique le serra contre sa poitrine.

— Il vaudrait mieux que je sois morte, n'est-ce pas ? murmura-t-elle à son oreille.

— Non..... Non..... Ne dites pas cela..... répondit le brave garçon, s'efforçant de retrouver un peu de voix, de ressaisir un peu de calme.

— Mais qu'est-ce que je ferai ? reprit Véronique..... Qu'est-ce que je deviendrai ?... Je ne pourrai même pas me conduire.

— Oh ! grand'mère, grand'mère... interrompit Marthe..... ne dis pas cela... Est-ce que je ne serai pas là, moi, tous les jours auprès de toi, toujours, toujours, pour te servir de guide..... pour te soigner.

— Chère mignonne, cher trésor, que pourras-tu, si jeunette, si faible, auprès d'une infirme..... auprès d'une aveugle ?

— Je pourrai tout, grand'mère, car on peut ce qu'on veut... Tes pauvres yeux ne voient plus, mais les miens verront à leur place.

Et les lèvres frémissantes de l'enfant baisaient les paupières de Véronique dont l'émotion faisait trembler tout le corps.

Magloire intervint.

— Vous pouvez compter sur l'enfant, madame Sollier..... dit-il... Depuis le jour du grand malheur qui vous a frappé, elle a appris à connaître avec moi bien des choses, les difficultés de la vie, ses exigences, ses déboires, elle est grande pour son âge, on lui donnerait douze ans.... elle est forte, bien portante, courageuse, et comme elle vous le disait tout à l'heure, elle a la volonté, ce qui est plus que tout !..... C'est elle qui vous fera vivre, qui empêchera la misère, et même la gêne, d'arriver jusqu'à vous..... C'est elle enfin, la C'est elle enfin, la chère mignonne qui vous donnera le courage de supporter vaillamment la dure épreuve !..... Elle travaillera pour vous en même temps que pour elle, et je vous garantis que le travail ne l'effrayera pas.

— Le travail ?.... répéta Véronique inquiète.

— Eh bien ! oui, le travail accepté de bon cœur.

— Mais aura-t-elle donc besoin de travailler ?..... Vous savez bien qu'elle sera riche..... Elle n'aura rien à redouter de l'avenir..... Vous parliez tout à l'heure de misère et de gêne, mon bon Magloire..... cela ne m'effraye point puisque cela ne peut nous atteindre, puisque l'enfant sera maîtresse d'une fortune..... Ce qui m'effraye, moi, c'est de penser que la pauvre chérie sera forcée de passer sa vie auprès d'une grand'mère infirme... et en pensant à cela je me dis que mieux aurait valu pour elle que je trouve la mort à l'asile de Saint-Ouen.

Un assez long silence suivit ces paroles, coupé seulement par le faible bruit des sanglots contenus de Marthe.

Magloire le rompit.

— Madame Sollier, dit-il, écoutez-moi... écoutez-moi avec courage et surtout avec calme.

Véronique l'interrompit.

— Un mot d'abord, fit-elle, je vous écouterai ensuite, et je vous promets

d'avoir beaucoup de courage et de calme...

Mais avant tout, répondre à une question.

— Laquelle ?

— Marthe vous a-t-elle remis, après la mort de M. Vernière, le peloton de laine dont elle connaissait le contenu ?

— Oui, elle me l'a remis !

— Vous savez alors ce qu'il cachait ?

— Oui... et c'est à ce sujet que je vais m'expliquer en vous instruisant de tout ce qui s'est passé... Et c'est pour cela que de nouveau je vous recommande le calme...

IV

— Parez, parlez sans crainte, mon bon Magloire dit Véronique... Tout ce que vous pourrez m'apprendre sera bien peu de chose à côté du malheur qui m'a frappée.

— Vous savez déjà que M. Vernière est mort, reprit le manchot. Par qui l'avez-vous su ?

— Par le docteur Sermet.

— Mais savez-vous aussi que les bâtiments de l'usine, à part le pavillon que vous habitez et que son isolement mettait à l'abri, ont été la proie des flammes !

— Tous les bâtiments ont été détruits, demanda Véronique haletante.

— Oui.

— Il n'en reste rien ?

— Des amas de décombres, voilà tout ce qu'il en restait... Les secours n'ont point manqué, mais ils sont arrivés trop tard.

— L'habitation particulière de M. Vernière ?

— Anéantie comme le reste !..... Les assassins, qui étaient en même temps des voleurs, ont allumé l'incendie dans l'espoir d'anéantir les traces de leur crime, mais, malgré les mesures prises, le mobile de ce crime apparaissait lumineux comme le soleil !..... On avait forcé le coffre-fort de votre patron contenant toute sa fortune et volé cette fortune... Mais une accumulation de circonstances tortueuses et déplorables, l'usine n'était

point assurée et l'incendie, succédant au vol, complétait la ruine de M. Vernière et celle de sa fille en même temps. Les terrains sur lesquels l'usine était construite et quelques milliers de francs déposés au Crédit Lyonnais, voilà tout ce qui reste à cette pauvre jeune fille habituée à vivre largement et à compter sur le plus riche avenir.

— C'est, à très peu de chose près, la misère complète.

— Que faire en présence d'une aussi effroyable catastrophe ?

— A qui pourriez-vous réclamer le dépot fait par le père de Marthe à M. Vernière ?

— Vous adresserez-vous à l'orpheline qui ne possède rien ?

— Ce serait à la fois cruel et inutile...

— Le crime qui a ruiné Mlle Aline Vernière ruinait Marthe en même temps.

— Vous m'avez dit que ce père après son acte de tardive réparation, ne pourrait désormais rien pour sa fille.

— Il ne faut donc plus compter, pour vous assurer une vieillesse tranquille, que sur votre chère petite Marthe, et aussi sur moi...

— Mais au moins ces deux-là ne vous manqueront pas, ne vous manqueront jamais !.....

Véronique, oppressée, respirant péniblement, avait écouté avec stupeur le joueur d'orgue.

Quand il eut achevé, elle murmura lentement, d'une voix à peine distincte :

— Ruinées ! Marthe comme la fille du patron !... ruinées !.....

Puis, au bout d'une seconde, elle reprit avec fièvre :

— Après !... Dites-moi tout ! Si la fortune de Marthe est à jamais perdue, il me sera peut-être donné, du moins, d'aider à découvrir les misérables qui ont frappé M. Richard et moi et réduit à la misère deux enfants !

— Comment pourriez-vous faire cela ? demanda vivement Magloire.

Véronique prit son front dans ses mains avec un geste désespéré.

— Hélas, s'écria-t-elle, je ne le pourrai

pas ! J'oubliais que je suis aveugle !.....

—Vous vous êtes trouvée en contact avec l'un des assassins ?

—Oui.

—Dans quelles circonstances ?...

—Je dormais je fus éveillée brusquement par un coup de feu, par des cris, par des lueurs d'incendie..... J'ai quitté précipitamment mon pavillon pour aller me rendre compte de ce qui se passait.

—Un homme effaré sortait du couloir conduisant au cabinet de M. Vernière.

—Je me jetais sur cet homme pour l'empêcher de fuir, et j'appelai au secours....

—Une lutte, alors s'engagea entre vous et l'assassin ?.....

—Oui..... il voulait se dégager..... ses vêtements que j'avais saisis et auxquels je me cramponnais craquaient sous ses efforts mais quoique sa vigueur fût double de la mienne, je ne lâchais pas prise....

—Un bec de gaz éclairait la cour ; par conséquent pendant cette lutte, vous avez vu l'assassin ?

—Je l'ai vu, et je l'ai reconnu....

—Reconnu !... répéta Magloire étonné.

—Certes !...

—Vous le connaissiez donc ?

Trois jours auparavant il s'était présenté deux fois de suite à l'usine... Je l'avais introduit auprès de M. Vernière et celui-ci, après son départ, me défendit de le laisser jamais, sous quelque prétexte que ce soit, arriver jusqu'à lui....

—Cet homme vous avait-il dit son nom ?

—Oui.

—Vous en souvenez-vous ?

—Et je m'en souviendrai toujours !...

—Il s'appelait, m'a-t-il dit, Frits Leyman.

—C'est un nom allemand, cela ?...

—Je ne sais pas.....

Magloire poursuivit :

—En luttant contre ce scélérat, en vous cramponnant à ses vêtements, n'avez-vous pas senti sous vos mains un

corps étranger, un objet métallique, sur lequel se sont crispés vos doigts ?...

—Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Vous le saurez. Rappelez bien vos souvenirs....

Véronique réfléchissait.

—Oui... oui..... fit-elle tout à coup, je me souviens..... L'homme se débattait..... à un moment il allait m'échapper....

—Mes mains s'accrochèrent alors à une chaîne de montre que je vis briller à son gilet... et puis....

Elle s'interrompit.

—Et puis ?..... demanda le manchot.

—Une détonation se fit entendre..... j'éprouvai à la tête un choc, suivi d'une douleur aiguë... je perdis connaissance et je ne revins à moi que sur ce lit d'hôpital....

—Alors, vous ignorez si au moment où vous tombiez frappée par une balle, il vous restait dans les mains quelque objet détaché de cette chaîne de montre à laquelle vos doigts s'étaient accrochés ?

—Je l'ignore... je ne me souviens de rien....

—Je vais donc vous apprendre qu'après vous avoir relevée mourante inanimée, sur le lieu du crime, pour vous porter dans votre pavillon, étant seul auprès de vous et vous donnant des soins en attendant l'arrivée du médecin, j'ai trouvé dans votre main raidie un bijou une breloque, détaché à coup sûr de la chaîne de montre que vous aviez saisie pour maintenir l'assassin....

—Un bijou ?... une breloque ? répéta Véronique après avoir écouté le joueur d'orgue avec attention.

—Oui... un cachet, un véritable objet d'art d'une grande valeur, représentant un lion accroupi, admirablement ciselé, tenant dans ses griffes une pierre précieuse, une émeraude je crois, sur laquelle sont gravées deux initiales....

—Lesquelles ?..... demanda Mme Solier.

—Une H, et un N.

—Une H, et un N !..... s'écria l'aveugle.

—Mais cela peut devenir un indice.

—Certes oui, et des plus précieux, car il peut grandement aider à découvrir les coupables...

—Ce cachet, l'avez-vous remis à la justice ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que je voulais, avant d'agir, connaître votre volonté....

—A quel propos ?

—A ce propos qu'il me semble deviner, dans le mystère entourant le crime, quelque chose qui doit se rattacher à la fortune de Marthe, à son père..... Je me suis dit que je ne devais prendre aucun parti avant de vous avoir consulté.

—Vous avez bien fait..... Magloire.....

Alors, vous avez ce joyau ?

—Oui.

—Ioi, sur vous ?

—Avec le reçu de M. Vernière, oui.

—C'est bien..... Vous me les remettres tout à l'heure..... Allons, ma vie n'est point tout à fait inutile, je le comprends.... il faut que je fasse provision de volonté, de force, de courage..... il faut que je cherche à venger Richard Vernière et Marthe, et à me venger moi-même de ce qu'on m'a fait souffrir..... et pour cela, il faut que je vive.

—Oui.... oui..... bonne grand'mère..... s'écria la petite Marthe... il faut vivre pour m'aimer et pour venger M. Richard !

Véronique attira l'enfant dans ses bras et l'embrassa avec passion.

—Oui..... oui..... je t'aime, ma chérie... balbutiait-elle, je t'aime de toute mon âme.

Puis, s'adressant à Magloire :

—N'avez-vous plus rien à m'apprendre ? demanda-t-elle.

Que se passe-t-il ?

—L'enquête se poursuit.

—Toujours sans aboutir à un résultat ?

—Malheureusement !...

—Et à l'usine ?

—Il y a du nouveau... Elle va être réédifiée.

Mme Sollier fit un geste de surprise.

—Par qui ? reprit-elle.

—Par le frère de M. Vernière...

—Le patron avait donc un frère ?

—Oui, ingénieur mécanicien comme lui... un homme très capable à ce qu'on affirme, qui va prendre la suite de ses affaires....

—Alors il est riche ce frère ?

—Je ne sais pas s'il est riche, mais je sais qu'on n'épargne rien pour que la nouvelle usine ait encore plus d'importance que l'ancienne... Aux ateliers on adjointra une tonderie.

—Cela coûtera beaucoup d'argent ?

—Oui, beaucoup..... M. Robert Vernière, à ce qu'on dit, a derrière lui de solides bailleurs de fonds, à commencer par sa femme qui, s'il faut en croire le bruit public, met des capitaux importants dans l'affaire..... Son fils du premier lit, riche de l'héritage de son père, sera associé, et aussi, paraît-il, Mlle Aline Vernière, qui apportera les terrains..... Cela, ce sont des bruits qui courent, mais, ce qui est certain c'est que Prieur, l'ancien caissier, conserve ses fonctions, et qu'installé dans le pavillon que vous occupiez, il paye à caisse ouverte tout ce qui lui est présenté portant la signature de feu Richard Vernière.

—Ah ! dit Véronique vivement.. on fait honneur à cette signature ?

—Pour les fournitures relatives à son industrie, oui.

Pendant quelques instants l'aveugle s'absorba en de profondes réflexions.

Puis tout à coup, elle reprit :

—Demain le docteur qui m'a soignée doit signer mon billet de sortie. Vous comprenez, Magloire, que je ne puis retourner à l'usine dont le nouveau maître ne me connaît pas, et où d'ailleurs, hélas, je serais incapable de rendre des services...

—Je le comprends, oui, mais je comprends aussi que ceux qui vont remplacer M. Vernière, pour qui vous vous êtes dévouée, pour qui vous êtes rendue aveugle, ont le devoir impérieux d'assurer votre avenir.

Véronique secoua la tête.

— Non, répliqua-t-elle..... le propriétaire actuel ne me doit rien, absolument rien...

— Cependant..... commença Magloire.

— Je vous répète qu'il ne me doit rien, interrompit Mme Sollier, et je n'accepterais rien de lui..... Mais les meubles qui m'appartenaient et se trouvaient dans le pavillon épargné par l'incendie existent encore, n'est-ce pas ?..

— Oui.

— Où sont-ils ?

— Ne vous inquiétez de rien..... J'ai tout fait transporter, après y avoir été autorisé par le juge d'instruction, dans un petit logement que la bonne Mme Aubin a mis à ma disposition pour une somme très minime... C'est là que couche Marthe...

C'est là que je vous conduirai demain lorsque nous serons venus vous chercher ici...

— Voilà donc un premier point éclairci.

— Quant à ce qui concerne le besoin matériel de la vie, ne vous inquiétez pas davantage.

— Depuis un mois Marthe et moi nous avons gagné pas mal d'argent..... Elle me porte bonheur...

On me donne le double quand elle est avec moi...

Donc, il est de toute justice qu'elle soit mon associée...

Il y a là-bas un petit magot déjà très gentil qui vous attend et que nous grossirons encore..... et puis, nous verrons plus tard...

Mais n'oubliez pas, n'oubliez jamais, madame Sollier, que vous avez un fils, prêt à faire deux parts égales de son dévouement, l'une pour sa vraie mère, et l'autre pour vous.

— Vous n'avez pas besoin de me l'affirmer, mon brave Magloire, fit l'aveugle en serrant dans ses mains la main unique du joueur d'orgue. Tout ce que vous avez fait jusqu'à présent le prouve mieux que des paroles !...

— N'en parlons plus !... Et, dites-moi, êtes-vous certaine que le docteur signera demain votre exeat ?..

— Certaine, oui. Je le tiens de lui-même.

— Alors, demain, nous serons ici à midi précis, prêts à vous prendre après la visite.

— Oui... Mais le docteur a dû écrire au magistrat chargé de l'instruction relative au crime de Saint-Ouen... On attendait ma guérison pour m'interroger.

Et bien ?...

— Eh bien ! si le juge me faisait appeler demain ?

— Nous vous accompagnerions au Palais de Justice.

— Mais si vous n'étiez pas là ?..

Si l'on m'y conduisait avant votre arrivée ?

— Nous attendrions ici votre retour..... ou nous irions vous rejoindre au Palais.....

— Je compte sur vous..... Magloire.

— Et comme vous avez raison ! Maintenant madame Sollier, nous allons vous quitter, en vous disant :

À demain.

V

— Oui, à demain..... répéta l'aveugle.

— Mais avant de partir, un mot encore.

Vous m'avez dit que vous aviez apporté le reçu de M. Vernière retiré par vous du peloton de laine où je l'avais caché...

— Oui, madame Sollier.

— Ainsi que le bijou arraché à la chaîne de montre de l'assassin de M. Vernière, pendant que je luttais avec lui.

— Je vous l'ai dit...

— Voulez-vous que je vous remette ces deux objets ?

— Donnez-les-moi, oui... J'en aurai besoin si, avant que je retourne à Saint-Ouen, le juge d'instruction me faisait appeler dans son cabinet.

— Êtes-vous bien sûre de ne pas les perdre ?

— Ah ! certes, oui, j'en suis sûre ! !...

..... Songez-y donc, Magloire, ils représentent pour moi la fortune de Marthe

et la vengeance !..... Soyez sans crainte... Pas une seconde je ne me séparerai d'eux.

Magloire tira de la poche de son gilet le reçu et la breloque et les plaça dans les mains de l'aveugle, qui palpa pendant un instant le cachet, pour bien se rendre compte de sa forme, puis le glissa avec le papier sous son traversin, après les avoir noués dans un coin de son mouchoir.

— Avec ce bijou... murmura-t-elle pensive.....un autre que moi pourrait voir l'assassin...le suivre jusqu'à son gîte et me dire : Il est là !

— Un autre que vous ! répéta Magloire qui l'écoutait avec surprise.

— Oui...répondit l'aveugle.

— Expliquez-vous, madame Sollier, car je ne vous comprends pas.

— Je ne vois plus, moi.....Je ne peux plus rien !.....Mais il y a des êtres, je le sais, qui, pour voir, n'ont pas besoin des yeux de leurs corps..... C'est leur esprit qui voit, malgré l'espace et les ténèbres. C'est leur esprit qui va droit à la vérité !

— Le manchot se demandait avec inquiétude si Véronique, reprise par la fièvre, ne parlait point sous l'influence d'un accès de délire.

Elle poursuivit.

— Avec ce bijou dans les mains, une "voyante" trouverait l'assassin, si bien caché qu'il soit, si introuvable qu'il se croie !

— Encore une fois, madame Sollier, je vous supplie de vous expliquer ! Que voulez-vous dire ? balbutia le joueur d'orgue.

— C'est une idée à moi, et ne vous figures pas que je perde la tête, mon brave Magloire ! Vous verrez plus tard, et vous comprendrez.

En ce moment l'infirmière de service entra.

— L'heure qui marque la fin des visites est passée depuis longtemps déjà, monsieur, dit-elle à l'ancien soldat de marine.

Magloire se leva.

— A demain, mes enfants, fit l'aveugle en tendant les bras à sa petite-fille et au manchot.

— A demain, bonne maman, répondit Marthe en l'embrassant.

Magloire répéta :

— A demain, madame Sollier.

Puis l'ancien soldat et l'enfant quittèrent l'aveugle.

Le docteur Sermet avait en effet donné connaissance au juge d'instruction de la guérison aussi complète que possible de Véronique.

Il ajoutait que la pauvre femme..... dont il devait signer l'exeat le lendemain...était assez forte pour supporter la fatigue d'un interrogatoire.

La lettre était adressée au magistrat, en cabinet, au Palais.

Aussitôt après en avoir pris connaissance, Daniel Savanne manda le chef de la sûreté et lui donna mission d'envoyer le lendemain, à onze heures du matin, un agent avec une voiture à l'hospice Saint-Louis, afin d'y prendre l'aveugle et de la lui amener.

Précisément le caissier Prieur et le contremaitre Claude Grivot étaient cités pour le même jour et pour la même heure.

M. Savanne se félicitait que la guérison de Véronique lui permit de réunir dans son cabinet les trois personnes dont les dépositions avaient le plus d'importance.

A six heures il retourna chez lui.

Il devait dîner le soir, avec son neveu, à la villa de Neuilly où ils se rendaient deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche.

Après le dîner on passait la soirée en causant devant un bon feu.

Parfois Mathilde se mettait au piano et faisait un peu de musique.

Le deuil des parents de Richard Vernière et de ses plus intimes amis était trop récent pour que ces réunions fussent bien animées.

Presque toujours l'entretien roulait sur l'instruction de l'affaire de Saint-Ouen dont le magistrat était chargé de mener à bonne fin la lourde tâche.

Robert, surtout, ne tarissait pas en questions auxquelles Daniel répondait,

sans se départir des obligations du secret professionnel, mais avec assez de franchise cependant pour donner au fraticide la quasi-certitude qu'il n'avait rien à craindre.

Ce soir-là, Robert demanda :

— Et votre blessée de l'hospice Saint-Louis ?..... Cette femme sur la déposition de laquelle vous comptez pour apporter un peu de lumière au milieu des ténèbres qui vous entourent..... est-elle enfin guérie ?..... Pourra-t-elle bientôt subir un interrogatoire ?

— Elle est entièrement guérie, et je l'interrogerai demain, répondit Daniel Savanne.

Ce ne fut pas sans peine que Robert contint un léger tressaillement.

— Demain ? répéta-t-il sans bien avoir conscience qu'il parlait.

— Oui. J'ai reçu ce matin une lettre du docteur Sermet m'annonçant que Véronique Sollier quittera demain l'hospice Saint-Louis, et j'ai immédiatement donné des ordres pour qu'avant son départ elle soit amenée dans mon cabinet.

— Vous avez dit entièrement guérie... reprit Robert en appuyant sur le mot entièrement... Le chirurgien qui l'a opérée craignait qu'une cécité complète ne résultât de l'opération.... S'était-il donc trompé dans son pronostic ?

— Malheureusement non.

— Ainsi elle est aveugle ?

— Oui, et la pauvre femme restera aveugle toute sa vie.

— Inguérissable ?

— Le docteur Sermet l'affirme.

Henri Savanne eut un sourire que Robert aperçut et dont il s'inquiéta.

— Doutez-vous donc du bien fondé de l'affirmation du docteur, mon cher Henri ? demanda-t-il.

— Pour vous répondre sans hésiter... répliqua le jeune homme dont nous connaissons les aptitudes spéciales, il me faudrait avoir étudié d'une façon minutieuse l'opération faite par l'éminent chirurgien de l'hôpital Saint-Louis et m'être absolument rendu compte des causes déterminantes de la cécité...

Je me garderai bien de faire pédantes-

quement devant vous un étalage de mots techniques auxquels il vous serait impossible de comprendre quoi que ce soit... mais si la perte de la vue provient seulement d'un épanchement sanguin ayant amené une cataracte cornée, je prétends que la guérison n'est peut-être point impossible.....

— Telle n'est pas cependant l'opinion du docteur Sermet qui passe pour un prince de la science... interrompit Robert.

— Et à bon droit reprit le jeune homme.

— Mais si le docteur Sermet est un grand chirurgien, il n'est pas un oculiste ayant fait de tout ce qui touche aux organes de la vision sa spécialité.....

J'ajouterai que si la chirurgie proprement dite, la chirurgie s'appliquant aux blessures, aux fractures, aux traumatismes violents résultant de coups de feu ou d'accidents généraux a fait de grands progrès, la chirurgie oculiste ophtalmologique ne le lui cède en rien dans sa marche en avant.

Je puis donc, sans mettre en doute le mérite éminent du docteur Sermet, comme chirurgien opérateur, admettre que sa science oculistique peut se trouver en défaut...

Je travaille sous la direction de maîtres qui font autorité, et dont les plus illustres chirurgiens viennent souvent prendre conseil en pareille circonstance.

Or, je ne sais pas que le chirurgien de l'hospice Saint-Louis soit venu les consulter.....

Concluez.

— Est-ce que les maîtres dont il parle pourraient rendre la vue à cette femme ?... demanda Robert, non sans effroi, puis se dominant et s'adressant à Daniel Savanne, il dit :

— Combien je souhaiterais que cette Véronique Sollier puisse vous mettre sur les traces de l'assassin ! je ne serai heureux que le jour où le misérable aura expié son crime sur l'échafaud ! le jour où mon frère sera vengé ! Combien je suis impatient de savoir ce que cette pauvre créature vous apprendra.

— Croyez bien que mon impatience égale la vôtre ! répondit Daniel.

Robert poursuivait, avec une animation bien jouée :

—Véronique Sollier, ainsi que vous l'ont fait conjecturer les indices déjà recueillis par vous, a vu certainement bien en face l'un des assassins... Elle a dû lutter avec lui... Si elle le connaissait elle l'aura reconnu... Si elle ne le connaissait pas, elle pourra le reconnaître. La déposition de Mme Sollier me paraît être la cheville ouvrière de votre instruction... Est-ce que je me trompe ?

—Non, certes !

—Ah ! si j'osais...

Robert s'interrompt.

—Si vous osez ? répéta Daniel.

—Vous présenter une requête.

—Qui vous en empêche ?

—La crainte de vous sembler indiscret.

—Parlez quand même... Si vous êtes indiscret je vous le dirai très carrément.

—Eh bien ! j'aurais le plus vif désir d'assister à l'interrogatoire de Véronique Sollier..... Est-ce impossible ?

—Ce serait impossible si Véronique comparait comme accusée devant moi, répliqua Daniel Savanne, et mon devoir serait de vous répondre : Non ! Mais tel n'est pas le cas, Véronique devant paraître devant moi en qualité de témoin.....

Vous vous trouverez d'ailleurs dans des conditions toutes particulières. Vous êtes un proche parent de la victime et vous êtes intéressé, non moins que la justice elle-même, à connaître la vérité... Certaines choses pourront d'ailleurs, dans les réponses du témoin, échapper au magistrat, qui n'échapperaient point à votre clairvoyance...

—Accédez-vous donc à ma demande ? s'écria Robert.

—Oui.

—Je n'osais l'espérer, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

—Vous ne m'en devez aucune. Trouvez-vous demain à mon cabinet à midi précis..... C'est à cette heure, après avoir entendu de nouveau le caissier Prieur et le contremaître Claude Grivot

que je ferai amener devant moi Véronique Sollier...

—Comptes sur mon exactitude.

—Vous me ferez passer votre carte et on vous introduira aussitôt.

Pendant ce court entretien où le fratricide venait de faire preuve d'autant d'adresse que d'audace et d'hypocrisie, Amélie et les deux jeunes filles avaient écouté avec beaucoup d'attention.

Mme Vernière prit à son tour la parole.

—Cette pauvre Véronique dit-elle, m'inspire un profond intérêt. Elle s'est dévouée pour porter secours à son maître elle a failli être tuée en accomplissant cet acte de dévouement et, si sa vie est sauve, elle n'en reste pas moins atteinte d'une façon bien cruelle, puisqu'elle est privée de la vue ! Aveugle, ne possédant rien sans autre protecteur que ce brave garçon aussi pauvre qu'elle, ce manchot dont nous a parlé M. Savanne et qui gagne péniblement de quoi vivre en jouant de l'orgue dans les rues, que va-t-elle devenir ?...

Robert fronça le sourcil.

Il présentait que sa femme, charitable comme toujours, allait vouloir intervenir, et que de cette intervention résulterait pour lui quelque chose de fâcheux.

Mais il se garda bien de prononcer un mot.

La mère de Philippe continua :

—Je sais à merveille qu'aucune responsabilité ne peut incomber à ceux qui prennent la suite des affaires de M. Richard Vernière, mais, à côté de la question de moralité et d'humanité.

" Il me semble qu'un devoir s'impose à nous !...

" Il me semble que nous ne saurions mieux honorer la mémoire du père regretté de notre chère Aline qu'en nous occupant de cette pauvre créature dévouée et si malheureuse !...

Puis se tournant vers son mari, Amélie ajouta :

—N'est-ce point votre avis ?

Chacun attendait la réponse de Robert, et à tout le monde il semblait im-

possible qu'il ne s'associât point à la pensée généreuse de sa femme.

Il releva la tête.

Pour lui, Véronique était le danger.

Au moment où il aurait voulu la voir morte, on venait de plaider éloquemment sa cause.

Son désir le plus ardent était que par l'abandon et la misère elle fût conduite rapidement à la tombe, et on parlait de lui donner les moyens de vivre...

Une rage sourde s'emparait de lui, la pensée qu'il ne pouvait se montrer impitoyable l'exaspérait.

Il lui fallait, sous peine de paraître un monstrueux égoïste, faire sa partie et se mettre à l'unisson dans ce concert de sensibleries.

— Vous devez bien penser, dit-il, que je serais le premier à vouloir rendre à cette pauvre créature la place de confiance qu'elle occupait à l'usine, mais il y a impossibilité matérielle...

Sa cécité est un obstacle insurmontable...

Mme Vernière reprit :

A côté de Véronique il y a un enfant, sa petite-fille... il faut songer à l'enfant aussi bien qu'à la grand-mère...

— Leur donner un secours et obtenir leur admission dans un asile, voyez-vous autre chose à faire ? demanda le fratri-cide.

— Ne pourrait-on d'abord essayer de la guérir ?..... objecta Mme Vernière.

— De sa cécité ? fit Robert en haussant les épaules.

— M. Henri nous disait tout à l'heure que peut-être ce n'était point impossible.

Si c'était vrai, si elle recouvrait la vue vous pourriez lui rendre l'emploi qu'elle occupait à l'usine de Saint-Onen. Cela vaudrait mille fois mieux pour elle qu'une aumône et que la triste existence des asiles d'incurables... Son dévouement à votre frère et les terribles conséquences de ce dévouement ont fait de nous ses débiteurs..... Aucun sacrifice ne me semblerait lourd pour acquitter cette dette en rendant la vue à Mme Sollier.

Amélie, tout en parlant, interrogeait du regard Henri Savanne.

Il comprit cette interrogation muette et répondit :

— Pour savoir si ce que vous désirez est possible, il faudra que j'étudie le cas particulier de Véronique..... répondit-il.

Daniel intervint.

— Attendons !... dit-il... vous pourrez voir Véronique Sollier, madame, et en causant avec elle vous déciderez facilement ce qu'il y aurait de mieux à faire pour lui venir en aide.

— M. Savanne a raison, appuya Robert. Attendons.

Et la conversation prit un autre cours, jusqu'au moment du départ du juge d'instruction et de son neveu.

VI

Le lendemain matin Daniel Savanne déjeuna plus tôt que de coutume, et à onze heures il se trouvait au Palais, dans son cabinet, prêt à recevoir les témoins cités pour ce jour-là et qu'il voulait interroger de nouveau, d'une façon moins sommaire qu'il ne l'avait fait au début de l'enquête.

Au nombre de ces témoins, nous le savons déjà, se trouvaient Claude Gri-vot et le caissier Prieur.

L'un et l'autre furent entendus séparément, puis tous deux ensemble.

Ni l'un ni l'autre ne varièrent d'un iota dans leur déposition.

Ce qu'ils avaient déjà dit, ils le répétèrent en le développant.

Au moment où leur interrogatoire finissait on fit passer au juge d'instruction la carte de Robert Vernière, et il donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ.

Prieur et Claude allaient se retirer, mais M. Savanne désirait qu'ils assistassent, ainsi que Robert, à la déposition de Véronique Sollier, et il les pria de rester.

Ignorant ce qui s'était dit la veille au soir à la villa de Neuilly entre le magistrat et le frère de Richard, Claude fut très étonné de voir Robert entrer chez le juge.

Il ignorait également que quelques minutes plus tard il allait se trouver en présence de Mme Sollier, guérie, mais aveugle.

Néanmoins il se tint prêt à faire bonne contenance, si quelque incident imprévu venait à se produire, et à ne se point départir de l'audace et du sang-froid conservés par lui jusqu'à ce jour.

Le soir du triple crime de Saint-Onen Véronique avait été transportée à l'hôpital Saint-Louis, à peine couverte de vêtements mal attachés.

Magloire qui pensait à tout n'avait point oublié cela.

Sachant que la grand'mère de Marthe allait sortir de l'hospice, il s'occupa, dès son retour à Saint-Onen, de faire un petit paquet des hardes qui seraient nécessaires à la pauvre femme pour se vêtir convenablement.

Dans la soirée il retourna à Paris, alla sonner à la porte de l'hospice, demanda l'infirmière de service auprès de l'aveugle, et lui remit le petit paquet en la priant de répéter à Mme Sollier qu'il se trouverait auprès d'elle le lendemain à l'heure où elle serait prête de partir.

— Quel brave garçon et quel cœur d'or ! Il sait tout prévoir !..... dit Véronique avec attendrissement à l'infirmière qui lui remettait les vêtements apportés par le manchot, et lui répétait ses paroles.

Le lendemain matin le chirurgien en chef, ainsi qu'il l'avait annoncé, signa l'exeat de Mme Sollier, en lui recommandant de se faire amener à sa visite une fois par semaine.

L'infirmière l'aidera à se vêtir, lui servit son déjeuner, et la pauvre femme attendit sans impatience l'heure de la sortie, c'est-à-dire le moment où Magloire et Marthe viendraient la chercher.

Mais au moment où onze heures sonnaient, Berthaut, l'inspecteur de la sûreté que nous avons déjà vu à Saint-Onen, se présente, fit connaître ses qualités et exhiba son mandat qui consistait à conduire l'aveugle au Palais de Justice, au cabinet du juge d'instruction.

Véronique le prévoyait un peu, on le sait.

Elle n'en éprouva pas moins une contrariété très vive.

— Mais on va venir me chercher..... dit-elle... le bon Magloire et ma petite-fille.

— Je vous ramènerai ici où ils attendront votre retour, répliqua Berthaut... ou ce qui vaudrait mieux et serait infiniment plus logique, c'est que, prévenus par le concierge de l'hospice quand ils se présenteront, ils viennent vous prendre à votre sortie de chez M. Savanne, dans le couloir des cabinets de MM. les juges d'instruction.

— Oui... oui..... fit vivement l'aveugle..... qu'on les prévienne. Cela vaudra mieux.

En descendant j'avertirai la concierge, reprit l'inspecteur.

Véronique fouilla sous son traversin, en retira le mouchoir noué qu'elle y avait placé la veille, et le glissa dans la poche de sa robe.

— Un peu d'argent sans doute... pensa Berthaut qui suivait de l'œil ses mouvements.

Mme Sollier était prête et debout. Il lui prit le bras qu'il appuya sur le sien pour la soutenir et pour la guider et lui fit quitter la chambre où elle vivait depuis un mois, si souffrir peut s'appeler vivre !

Le concierge se trouvait sur le seuil de sa loge.

En passant devant lui, Berthaut s'arrêta.

J'emène Mme Sollier... lui dit-il... Tout à l'heure un ancien soldat, manchot, décoré de la médaille militaire et accompagné d'une petite fille d'une huitaine d'années, viendra la chercher. Expliquez-lui, je vous prie, qu'au lieu de poser ici il se rende au Palais de Justice, dans la galerie des cabinets de MM. les juges d'instruction, et qu'il attende la sortie de Mme Sollier du cabinet numéro 3, où j'ai l'ordre de la conduire.

L'inspecteur n'avait point prononcé le nom de Daniel Savanne.

Véronique ignorait donc complètement devant qui elle allait comparaître.

Une voiture attendait à la porte de l'hospice.

Berthaut y fit monter l'aveugle et prit place à côté d'elle.

Le cocher savait où il fallait les conduire.

Le policier était un adroit compère.

Chargé des recherches qui devaient on l'espérait du moins apporter un peu de lumière au milieu des ténèbres du terrible drame de Saint-Ouen, il ne négligeait rien pour arriver à trouver une piste, et jusque-là ses efforts étaient demeurés sans résultat.

Le juge n'avait point encore interrogé Véronique Sollier.

Rien n'empêchait Berthaut de profiter de son tête-à-tête avec l'aveugle pour lui tirer comme on dit vulgairement "les vers du nez."

Il aurait donné beaucoup pour arriver bon premier dans cette course aux indices.

L'idée lui paraissant excellente, il résolut de la mettre à exécution sur le champ, et il commença, sous forme de conversation, son travail de questionneur.

Mais Véronique était d'une nature peu communicative, surtout avec les gens qu'elle ne connaissait pas.

En outre elle ne voulait rien livrer à personne, sauf au magistrat chargé de l'interroger.

Il fut impossible à l'inspecteur d'en tirer quoi que ce soit, ce qui, soit dit en passant, lui donna une piètre idée de l'intelligence de l'aveugle.

On arriva au Palais.

L'inspecteur aida Véronique à gravir les marches du grand escalier et la conduisit au large couloir d'attente dont les fenêtres donnent sur la rue de la Sainte-Chapelle.

Un garçon de bureau vint à leur rencontre.

— Pour le cabinet numéro 3, lui dit Berthaut.

— Très bien, je sais... On attend le témoin... Venez, madame.

Et prenant Véronique par le bras, il l'introduisit dans le cabinet de M. Savanne où l'inspecteur ne devait point à suivre.

M. Savanne connaissait bien de vue Véronique Sollier.

Allant assez souvent à l'usine de Saint Ouen visiter Richard Vernière, elle lui ouvrait la porte et il la saluait en passant.

Lorsque, conduite par le garçon de bureau, elle franchit le seuil du cabinet, à l'aspect du visage conturé de la pauvre femme dont le haut du front disparaissait encore sous des bandelettes de toile blanche, à l'aspect surtout de ses yeux sans regards, le juge d'instruction ne put réprimer un mouvement de pitié.

Le caissier Prieur eut le cœur serré.

Richard Vernière devint un peu pâle.

Claude Grivot sentit un frisson courir sur son épiderme et ses tempes devenir humides.

Qu'allait dire cette pauvre femme ?... Qu'avait-elle compris. De quoi se souvenait-elle ? Quelle serait l'importance de sa déposition ?

Le fraticide et son complice s'unissaient en ce moment dans cette pensée commune.

— Voici le vrai danger !... Si nous en sortons sains et saufs, l'impunité est sûre.

— Faites asseoir Mme Sollier..... dit le magistrat en indiquant du geste un fauteuil placé près de son bureau.

L'employé y conduisit l'aveugle, l'aida à s'asseoir et se retira.

Daniel Savanne fit un signe à son greffier qui, la plume à la main, se tenait prêt à écrire, et s'adressant à Véronique, commença ainsi :

— Vous avez beaucoup souffert, ma pauvre madame Sollier.

— Oui, monsieur..... répondit-elle..... j'ai beaucoup souffert, et je souffre encore, moralement surtout, et je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que la balle qui m'a blessée me tuât sur le coup !... Je suis aveugle ! Que ferai-je maintenant au monde, inutile à moi-même et à charge aux autres ?

— Si Dieu vous a préservée d'une mort presque certaine, c'est qu'il avait ses desseins sur vous..... répliqua le juge

... Vous éclairerez la justice, vous lui donnerez les moyens de venger celui qui n'est plus, et de vous venger vous-même.

— Ah ! monsieur..... s'écarter l'avengle..... ce sera de grand cœur que je le ferai si je peux..... et j'espère le pouvoir.

La pâleur de Robert devint livide.

Le frisson nerveux de Claude Grivot s'accentua.

Daniel Savanne reprit :

— Connaissiez-vous toute l'étendue de la catastrophe dont vous avez été l'une des victimes ?

— Oui, monsieur..... M. Vernière assassiné..... l'usine incendiée... un malheureux palefrenier périsant au milieu des flammes et Mlle Aline entièrement ruinée.

— Qui vous a appris ces détails ?

— M. le docteur Sermet, d'abord, et ensuite Magloire le manchot, un brave garçon qui est venu me voir hier avec ma petite Marthe, la fille de ma pauvre Germaine.

— Après un silence, Daniel Savanne reprit :

— Jusqu'ici, malgré les efforts réunis de la justice et de la police, nous restons en pleines ténèbres..... un mystère impenétrable continue malgré tout à entourer les crimes de Saint-Ouen... C'est de vous, et de vous seule que peut venir la lumière.

— Je vous dirai tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais.

Un nouveau signe du juge d'instruction indiqua au greffier que l'interrogatoire allait commencer.

Daniel procéda tout d'abord aux formalités légales relatives aux noms prénoms, domicile, etc...

Puis aussitôt après :

— Dans la journée du 1^{er} janvier M. Vernière avait quitté l'usine d'assez bonne heure, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, en me disant qu'il rentrerait tard et que je pouvais disposer de mon temps.....

— Vous étiez seule dans la maison ?

— Avec ma petite-fille... La bonne de M. Richard était partie la veille au soir pour Vincennes chez son fils, et m'avait

confié comme d'habitude, les clefs du pavillon du patron, afin que je puisse tout mettre en ordre pendant son absence...

— Elle ne devait rentrer que le lendemain matin ?

— À la première heure, oui, monsieur.

— Avez-vous profité de la permission que M. Vernière vous avait donnée ?...

— Dans la journée, non monsieur... Je voulais aller au cimetière avec Marthe prier sur la tombe de sa mère, mais le temps était trop froid, le vent trop violent.

J'ai craint que cette température rigoureuse ne fit du mal à l'enfant...

— Avez-vous reçu quelque visite au cours de la journée ?

— Oui monsieur ; celle du brave garçon dont je vous parlais tout à l'heure et dont le dévouement est incomparable... Il venait, pour nous distraire un peu de notre chagrin, nous engager à aller dîner avec lui chez Mme Aubin... une bonne et digne créature aussi, celle-là.

— À quelle heure avez-vous quitté l'usine ?

— À six heures un quart, avec Marthe et Magloire.

— Après avoir bien fermé vos portes ?.....

— Ah ! certes, oui monsieur, et allumé le bec de gaz éclairant la cour qui précédait les ateliers et le pavillon de M. Vernière...

— Vous êtes rentrée à quelle heure ?

— Il pouvait être neuf heures et demie dix heures moins vingt.

— Vous aviez remarqué l'heure ?

— Oui, monsieur, et il est impossible que je me trompe de plus de quelques minutes.....

M. Grivot le contremaître de l'usine qui avait dîné avec nous au restaurant et qui souffrait d'un grand mal de tête était remonté chez lui à neuf heures et je suis partie un instant après.

VII

Daniel Savanne continua :

—En rentrant à l'usine avez-vous trouvé vos portes bien fermées, comme elles l'étaient au moment de votre départ ?

—Bien fermées, oui, monsieur, répondit Véronique.

—Avez-vous fait une ronde dans les cours et dans les ateliers ?

—Non, monsieur... cela paraissait bien inutile, les ateliers étant fermés depuis deux jours..... Donc le danger du feu n'existait pas..... Nous sommes rentrées dans mon pavillon..... Nous avons fait notre prière du soir..... J'ai couché ma petite Marthe, et je me suis mise au lit moi-même..... Mais, monsieur... ajouta Véronique..... permettez-moi de vous demander en quoi tous ces détails qui sont sans importance peuvent vous éclairer ?..... ils n'ont aucun rapport, ni de près, ni de loin, avec les misérables qui ont tué M. Vernière et qui m'ont frappée moi-même.

Assurément cette sortie de Mme Sollier était absolument incorrecte et Daniel Savanne fronça légèrement le sourcil, mais la pauvre femme avait tant souffert, elle était si malheureuse, qu'il ne releva point cette incorrection et reprit :

—J'ai besoin de notes précises... de minutieux détails... Rien n'est inutile dans une instruction judiciaire... un fait qui vous semble insignifiant peut être pour moi d'une importance capitale... Nous en arriverons tout à l'heure à la partie vraiment intéressante de votre déposition.

Robert et Claude avaient repris un peu de calme.

Jusqu'à-là les réponses de l'aveugle n'apportaient à l'instruction aucun éclaircissement. En serait-il de même jusqu'au bout ?

Daniel Savanne continua :

—Vous possédiez chez vous demandait-il les clefs des portes qui donnent sur le canal Saint-Ouen et sur les terrains d'entrepôt avoisinant les docks et qui sont entourés par une haute palissade ?

—Oui, monsieur, tous les soirs après la fermeture des portes on me les apportait, et je les accrochais à leurs clous

respectifs sur un tableau destiné à cet usage...

—On les y a trouvées aussi les clefs des deux portes ouvertes...

—C'est que les assassins avaient de fausses clefs ou qu'ils auront forcé les portes.

—C'est impossible, s'écria Véronique.

—Non, s'il existait une complicité entre les gens chargés de la fermeture de ces portes.

—Je répète, monsieur, que c'est impossible..... fit vivement Mme Sollier. Sur quoi vous basez-vous pour l'affirmer ?

—Sur ce que, le jour de l'an, ces portes étaient bien régulièrement closes...

Une ronde faite par moi le matin m'avait permis de le constater. Le samedi soir les clefs m'avaient été remises par le vieux gardien, et se trouvaient accrochées à leur place, au tableau...

—En présence d'une affirmation aussi nette, il faut admettre l'existence de fausses clefs, ce qui prouve que le crime était prémédité depuis longtemps.

—Vous êtes probablement dans le vrai, monsieur... dit l'aveugle.

Les inquiétudes de Robert et de Gri-vot, un instant apaisées prirent une intensité nouvelle.

Que savait donc Mme Sollier ou, tout au moins que soupçonnait-elle ?

—Arrivons au point essentiel, reprit Daniel Savanne, c'est-à-dire à ce qui vous concerne personnellement... Vous avez été relevée blessée presque morte, sur le lieu du crime...

Quel était le motif de votre présence en cet endroit ?

—Enfin !... pensa Véronique..... nous y voici donc, après bien du temps perdu !

Elle prit un temps pour rassembler, pour préciser ses souvenirs.

Claude et Robert attachaient sur son visage expressif des regards dans lesquels on aurait pu lire l'angoisse.

Ils attendaient avec épouvante le récit qu'elle allait faire.

De ce récit ne sortirait-il rien de compromettant pour eux ?



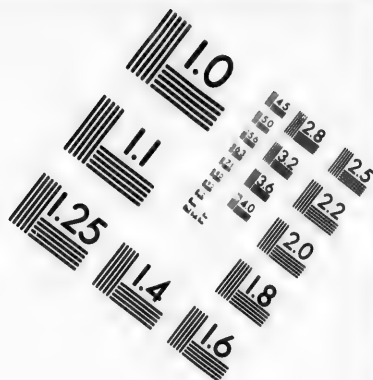
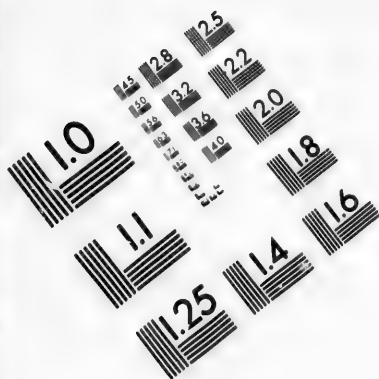


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Véronique commença :

Après avoir vu ma petite-fille s'endormir, je m'étais couchée, les poignantes douleurs morales que je venais d'éprouver ne me permettaient point de dormir, et je songeais à l'avenir de ma chère Marthe...

"Tout à coup, dans le profond silence de la nuit, j'entendis un cri, puis un coup de feu..."

"Epoi...antée, je sautai à bas de mon lit et je courus à la fenêtre de ma chambre, que j'ouvris..."

"Une lueur rouge m'apparut du côté de l'appartement du patron."

"Le pressentiment d'un malheur me traversa l'esprit."

"Je me vêtis à la hâte d'une camisole et d'un jupon, je descendis, je gagnai la cour, et je m'élançai vers l'entrée du pavillon de M. Vernière."

"Un homme en sortait, le visage à moitié caché par les bords rabattus d'un chapeau mou."

"Je lui sautai à la gorge, et de toutes mes forces j'appelai au secours."

"Au moment où une lutte s'engageait entre cet homme et moi, je vis le patron sortir à son tour du couloir d'où commençaient à s'échapper des jets de flammes."

"Il chancelait couvert de sang, et il s'abattit sur le sol presque à mes pieds."

"La lutte alors devint plus acharnée entre moi et l'assassin, car je ne pouvais plus douter que ce misérable fut un assassin, et tout en criant à l'aide je me cramponnai des deux mains à ses vêtements."

"Dans les mouvements désordonnés qu'il faisait, les bords de son chapeau se relevèrent, et à la lueur du bec de gaz qui éclairait la cour, je le vis... je le reconnus !....."

"Vous l'avez reconnu ! s'écria Daniel Savanne stupéfait, se soulevant à demi sur son fauteuil, tandis que Robert et Claude sentaient le sang se glacer dans leurs veines."

"Oui, monsieur."

"Alors, vous savez quel est cet homme ?

"Je le sais....."

"Vous connaissez son nom ?

"Oui, quatre jours auparavant, se présentant à l'usine et insistant pour voir M. Vernière, il m'avait dit se nommer Frits Leymann..."

"Frits Leymann, répéta le juge d'instruction."

"Il se donnait comme le représentant d'une fabrique de Genève."

"Fut-il reçu par M. Vernière ?

"Oui, la seconde fois qu'il se présenta..."

"Il passa près d'un heure avec le patron, dans son cabinet.... Quand il partit et comme je venais de refermer derrière lui la porte de l'usine, le patron vint à moi et me dit avec une colère qu'il ne cherchait point à cacher ;

"Véronique, vous reconnaissez bien cet homme qui vient de sortir ? Qu'il ne rentre jamais, ici ! Jamais vous m'entendez !

S'il revenait, qu'il vous dise, quoi qu'il fasse pour arriver jusqu'à moi, chassez-le sans ménagement, et si vous ne vous sentez pas assez forte pour lui résister, appelez à l'aide !...

"Et demanda le juge d'instruction ce visiteur vous a dit se nommer Frits Leymann ?

"Oui, monsieur."

"M. Richard, en vous le signalant, n'a point prononcé un autre nom ?

"Il n'en a prononcé aucun."

"Et vous êtes bien sûre que le visiteur si énergiquement désigné par M. Vernière est le même homme que l'assassin contre lequel vous avez lutté ?

"J'en suis absolument sûre."

"Alors, si vous vous trouviez en présence de cet homme vous pourriez le reconnaître ?

"Eh ! monsieur, s'écria Véronique avec désespoir...vous oubliez que je suis aveugle et que si le misérable était en ce moment, là, devant moi, il me serait impossible de vous dire !..... C'est lui !

Tandis que la pauvre femme prononçait ces derniers mots, sa main, étendue au hasard, semblait désigner Robert, frissonnant.

Daniel Savanne courba la tête avec découragement

Halluciné en quelque sorte par l'es-

poir du succès, il avait pendant une seconde oublié réellement la cécité de la pauvre femme.

Robert respirait maintenant..... Richard en le consignait à la porte de l'usine, n'avait rien dit qui pût le désigner à la clairvoyance du magistrat, et Véronique, impuissante puisqu'elle ne voyait plus, ne le connaissait que sous un faux nom pris au hasard.

Une chose, cependant, le préoccupait encore.

A deux reprises il avait parlé à la gardienne de l'usine.

Celle-ci n'avait-elle pas gardé le souvenir de sa voix, assez nettement pour le reconnaître si elle l'entendait ?

Là, encore il y avait peut-être un danger, sinon mortel, du moins sérieux.

Mieux valait avoir à cet égard une certitude que de conserver un doute agaçant.

Robert fit appel à cette audace qui, depuis le crime commis, lui réussissait si bien.

— Mais.....dit-il vivement...si cette pauvre aveugle est hors d'état de désigner l'assassin de Richard, elle peut au moins vous donner son signalement.

En entendant la voix de Robert, Véronique tressaillit vivement.

— Qui donc vient de parler ? demanda-t-elle avec émotion.

Ce fut le juge d'instruction qui répondit :

— C'est M. Robert Vernière, le frère de Richard Vernière, venu de l'étranger à Paris afin d'assister aux funérailles, de défendre sa nièce contre la misère, et pour aider à venger la malheureuse victime qui lui inspirait une profonde affection.

Véronique ignorait que le grand industriel eût un frère indigne et renié.

Richard..... (malgré les affirmations contraires de Claude Grivot à son complice, qu'il voulait pousser à prendre un parti décisif).....ne prononçait jamais le nom de Robert qui lui inspirait, et à bon droit le plus profond mépris.

Mme Sollier n'avait entendu parler de Robert que par Magloire qui lui avait fait connaître son arrivée à Paris et la

délicatesse de ses procédés à l'endroit des intérêts de sa nièce.

En conséquence, malgré la ressemblance de sa voix avec celle du prétendu Fritz Leymann, il ne lui était pas possible de soupçonner qu'elle se trouvait en face de l'assassin de Richard Vernière.

Aussi, à la question de Robert :

— Si cette pauvre femme aveugle est hors d'état de désigner l'assassin, elle peut du moins nous donner son signalement.

Elle répondit :

— Oui, monsieur, je le peux, et Dieu veuille que cela vous permette de venger votre frère.

Cette fois Robert resta muet.

Si convaincante que fut l'épreuve audacieuse tentée par lui, il lui sembla prudent de ne plus parler.

Daniel Savanne reprit :

— Donnez-moi donc le signalement de cet homme, si vous êtes sûre que votre mémoire est fidèle.

Oh ! oui, ma mémoire est fidèle ! Je n'ai que trop de raisons de me souvenir !!

Le misérable contre lequel j'ai lutté ne doit pas avoir, loin de cinquante ans. Il est d'une taille élevée... Son regard est faux... Ses cheveux sont ras et grisonnants, ainsi que sa barbe qu'il porte courte.

Cela constituait un signalement bien incomplet.

Bon nombre de gens pouvaient ressembler au portrait indéfini tracé par l'aveugle.

Depuis le jour du crime, Robert avait laissé pousser sa barbe et ses cheveux. Rien de ce que venait de dire Mme Sollier ne pouvait s'appliquer particulièrement à lui.

— N'avez-vous fait aucune remarque plus spéciale, plus caractéristique ? demanda M. Savanne. Cela serait fâcheux car ce vague signalement ne peut m'être utile.

— Le signalement est vague, c'est vrai mais tout à l'heure, quand le moment sera venu, je pourrai vous donner un détail précis et appuyer ce détail de c

VIII

qu'on appelle, je crois, une pièce à conviction.

Robert se mit à trembler de nouveau. Quel pouvait être ce détail précis ? De quelle pièce à conviction l'avougle voulait-elle parler ?

Il se raidit contre l'angoisse qui le prenait à la gorge et il attendit.

— Qu'entendez-vous par ces mots : Quand le moment sera venu ? reprit le magistrat.

— Ce moment viendra lorsque vous parlerez de ma lutte contre l'assassin...

— Soit ! Croyez-vous que l'assassin agissait seul ?...

— Non. Ils étaient deux.

— Sur quoi basez-vous cette affirmation ?

— Sur un fait absolument certain.

— Lequel ?

— Au plus fort de la lutte, comme je redoublais mes cris d'appel, un coup de feu retentit du côté des palissades qui séparaient des ateliers la cour de l'usine..... j'en vis l'éclair, et je tombai.....

— Donc il y avait deux hommes, et la balle qui vous a frappée ne sortait point de la même arme que celle qui a tué Richard Vernière... Nous en avons déjà la preuve...

— Mais, ce second assassin, le complice du gredin contre lequel vous luttiez, vous ne l'avez pas vu ?

— Non, monsieur.

— Pas même entrevu ?

— Non.

Pendant quelques instants Daniel Savanne s'absorba dans ses réflexions.

Véronique, bien résolue à ne point s'écarter de la ligne de conduite qu'elle s'était tracée, attendait que le magistrat l'interrogeât de nouveau.

Un profond silence régnait dans le cabinet.

Robert et Claude conservaient l'apparence d'un calme qui n'était pas au fond de leur âme.

Ils avaient échangé un regard furtif devinant qu'un danger inconnu et indéfinissable planait sur eux.

Daniel Savanne releva la tête et abordant un autre ordre d'idées, posa cette question à Véronique :

— Saviez-vous que le 31 décembre au soir, le coffre fort placé dans le cabinet de M. Vernière contenait une somme extrêmement importante dont le caissier M. Prieur, nous a fait connaître très exactement le chiffre ?

— Non, monsieur, je l'ignorais absolument..... répondit Véronique, je ne savais d'ailleurs jamais rien de ce qui avait rapport à la comptabilité de M. Richard.

Mme Sollier, tout en répondant ainsi, pensait au dépôt fait par le père de Marthe à son ami le grand industriel.

Mais le moment de parler de ce dépôt ne lui semblait pas venu, et en tout cas ce n'était point devant des étrangers qu'elle pouvait s'expliquer à cet égard et dire au juge d'instruction qu'elle comptait sur son appui pour reconquérir la fortune de Marthe, malgré les obstacles sans nombre qui semblaient rendre l'entreprise impossible.

Daniel Savanne reprit :

— Dans les trois jours qui ont suivi la visite du prétendu Frits Leyman au sénéchal de Saint-Ouen, n'avez-vous aperçu aucun individu auprès de M. Vernière personne qui ait pu surprendre le chiffre de la somme considérable qu'allait contenir la caisse ?

Cette fois le magistrat tendait à l'aveugle la perche sur laquelle elle comptait pour en arriver à parler de la fortune de la petite Marthe.

— Si, monsieur... répondit-elle... j'ai introduit quelqu'un auprès de M. Vernière, le samedi 30 décembre à sept heures du soir, après la fermeture des bureaux et des ateliers.

— Ah !..... Et vous connaissiez la personne introduite par vous ?

— Oui, monsieur..... et lorsque je serai seule avec vous..... (Véronique souligna en quelque sorte ces derniers mots par l'accentuation)..... je vous apprendrai la raison qui amène...

nait cette personne auprès de M. Vernière.

Les témoins de cette scène éprouvèrent une surprise qui fut partagée par Daniel Savanne lui-même et se peignit sur son visage.

— Pourquoi faut-il que nous soyons seuls ?

— Parce que j'ai à vous confier des choses que vous seul devez entendre, si toutefois vous voulez bien prendre vis-à-vis de moi l'engagement de garder le secret.

— Je ne pourrai prendre un pareil engagement si vos révélations se rattachent d'une façon quelconque à l'assassinat de Richard Vernière.

— Elles ne s'y rattachent pas..... Elles ne sont que la conséquence de sa mort.

— Alors, il s'agit d'un secret qui vous regarde ! un secret que vous désirez me confier ?

— Oui, monsieur, en vous demandant de vouloir bien me donner un conseil.

— Eh bien ! quand votre déposition sera terminée, je vous écouterai en m'engageant à ne rien dire de ce que vous m'aurez appris.

— Je vous remercie, monsieur. Vous ferez une bonne action en agissant ainsi et en m'aidant à accomplir une œuvre trop lourde pour ma faiblesse.

On devine combien les mystérieuses paroles de l'avengé devaient intriguer Robert.

— Et non seulement elles l'intriguaient, mais elles lui causaient une vague angoisse.

Quel pouvait être le secret de Véronique ?

L'existence de Mme Sollier étant concentrée dans l'usine dont elle était la gardienne, ce secret se rapportait à coup sûr, sinon au crime commis, du moins à quelque acte auquel Richard Vernière se trouvait mêlé.

Instantanément Robert pensa au paquet de billets de banque qu'il avait volé dans le coffre-fort de son frère et sur lequel étaient écrits ces mots.

Dépôt de Gabriel Savanne

Oui, ce devait être cela.

Restait à découvrir quels rapports pouvaient exister entre le capitaine de vaisseau et Véronique Sollier.

— Le juge d'instruction reprit :

— Laissons de côté, quant à présent, les confidences que vous désirez me faire.

Et apprenez-moi le nom de la personne que vous avez introduite auprès de M. Vernière le soir du samedi 30 décembre 1893, car vous m'avez dit que vous connaissiez ce nom.

— Oui, monsieur, le visiteur m'ayant prié de l'annoncer à M. Richard Vernière.

— Et ce visiteur s'appelait ?

— Gabriel Savanne.

— Mon frère ! s'écria le magistrat stupéfait.

En entendant ces deux mots, Véronique frissonna de la tête aux pieds.

— Votre frère ! répéta-t-elle tremblante, effarée..... — Mais où suis-je donc ?

— Vous êtes dans le cabinet du juge d'instruction Daniel Savanne, frère de Gabriel Savanne, le capitaine de vaisseau.

Véronique s'était soulevée à demi.

Elle retomba écrasée sur son siège.

Ainsi elle se trouvait en présence du frère de Gabriel, de l'homme auquel le marin lui avait fait jurer qu'elle ne révélerait jamais que Marthe était sa fille, et que la fortune constituée à cette enfant provenait de lui !

Maintenant elle ne pouvait plus parler.

Il lui fallait se taire, à moins de devenir parjure, et ce ne serait point chez Daniel Savanne qu'elle trouverait l'aide nécessaire pour reconquérir la fortune de sa chère petite fille !

La fatalité faisait s'écrouler son dernier espoir.

Daniel un instant interdit par l'affirmation de l'avengé, reprit possession de lui-même.

— Nous sommes en présence d'une erreur involontaire mais manifeste de votre part lui dit-il.

Ce ne peut être mon frère que vous

avez introduit dans le cabinet de Richar Vernière, le soir du 30 décembre et il y a pour cela une raison matérielle indiscutable.

Mon frère débarqué à Toulon le 30 au matin, arrivait chez moi, directement dans la matinée du dimanche 31...

Donc, le samedi soir..... il était en chemin de fer et non pas à Saint-Ouen....

Vous comprenez cela..... n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur... balbutia Véronique ne sachant que répondre.

—Vous aures annoncé sans doute à M. Vernière un nom qui ressemblait à celui de mon frère, et de là votre erreur.....

Elle n'a d'importance qu'en ce qu'elle nous fasse ignorer quel est le personnage introduit par vous le samedi soir..... Avant ce jour vous ne l'aviez jamais vu ?

—Jamais, monsieur.

—Était-ce un jeune homme ou un homme mûr.

—C'était un homme mûr.

—Et M. Vernière l'accueillit avec empressement ?

—Oui, monsieur....

—Nous reviendrons à cela plus tard..... Occupons-nous présentement de votre lutte avec l'assassin..... Vous l'avez reconnu pour être venu à l'usine quatre jours auparavant.....

—Vous avez donné de lui un signalement trop incomplet pour pouvoir me dans mes recherches et, la fatalité vous ayant rendue aveugle, vous seriez hors d'état de le reconnaître si le hasard vous mettait en sa présence.

—Hélas, oui, monsieur.....

—Mais... continua le magistrat..... vous m'avez parlé d'une pièce à conviction.....

—Oui, monsieur... et cette pièce pourrait suppléer peut-être les yeux que je n'ai plus.

—Expliquez-vous...

—D'abord, monsieur, permettez-moi de vous adresser une question.

—Je vous le permets.

Que voulez-vous me demander ?

Si vous croyez au somnambulisme ?

—Au somnambulisme ? répéta Daniel avec un sourire dans lequel perçait le scepticisme le plus complet.

—Oui, monsieur...

—Y croyez-vous ?

—Suggestion, hypnotisme, somnambulisme sont à l'ordre du jour, je le sais répliqua le magistrat.

D'éminents professeurs évidemment sincères, ont prétendu démontrer que dans certains cas des sujets, dont ils affirmaient la lucidité pourraient rendre des services signalés à la justice en permettant de saisir des criminels introuvables dont ils indiquaient les retraites grâce aux révélations du sommeil magnétique.

Cela a été dit, mais n'a jamais été prouvé... D'ailleurs, à côté de quelques savants convaincus et de bonne foi il y a des charlatans si nombreux que je croirais abaisser la justice que je représente en sollicitant pour elle le concours de l'un des adeptes de la science magnétique, que ce soit un halluciné ou un simple banquiste !

—Je vous comprends, monsieur. Vous redoutez une erreur ou une mystification..... Il vous répugnerait d'interroger une voyante, dans la crainte d'être dupe ou tout au moins de le paraître... Et si cependant une de ses voyantes, sous l'influence du sommeil magnétique pouvait vous décrire l'assassin mieux que je ne l'ai fait, vous le montrer et vous conduire à lui..... Je suis une croyante, moi, monsieur, et je n'ai pas le droit de ne pas croire, car j'ai eu la preuve que la seconde vue magnétique existe.

—Vous en avez eu la preuve ? demanda Daniel Savanne.

—Oui, monsieur..... une preuve terrible.

—Laquelle ?

—Une voyante m'a prédit que je retrouverais ma fille huit ans après sa disparition et que je la trouverais morte d'épuisement, de privations, presque de faim, laissant une petite fille de sept ans et demi.

—Eh bien ?

—Eh bien ! huit ans après, j'ai retrouvé ma fille Germaine, morte à la

peine, et à côté d'elle sa fille Marthe, ma petite-fille !..... Ce n'est pas une illusion, cela, monsieur, ce sont des faits..... La triste prédiction s'était réalisée de point en point, et pour obtenir cette prédiction il m'avait suffi de mettre dans les mains de la somnambule, qui ne me connaissait même pas, une petite bague d'argent portée par Germaine pendant son enfance... Après cela, m'est-il possible de douter ?..... La justice croirait s'abaisser en demandant au magnétisme de lui venir en aide, soit !..... Mais moi, je veux venger M. Richard Vernière qui fut mon protecteur, je veux me venger moi-même, et j'aurai recours à tous les moyens.

— C'est votre droit..... dit le juge d'instruction..... et je suis loin de vous en blâmer !..... Adressez-vous à ce qu'on appelle le somnambulisme lucide et revenez m'apporter la preuve indiscutable que l'homme qui vous sera désigné par une voyante est bien l'assassin..... Alors, et seulement alors, l'évidence pourra triompher de mon scepticisme..... Donc, j'attendrai.

— Mais, ajouta le juge d'instruction... de même qu'autrefois vous avez confié à la somnambule la petite bague d'argent de votre fille, de même il vous faudra confier au sujet magnétique un objet ayant appartenu au coupable..... Possédez-vous cet objet ?

— Oui, répondit Véronique... je le possède.

Robert éprouva la sensation que cause un coup violent reçu en pleine poitrine, Il devint livide.

— Est-ce possible ?... s'écria Daniel étonné.

— C'est possible et certain, monsieur.

Claude jeta à la dérobée un regard sur son complice et le vit chancelant comme un homme qui va tomber.

Le contremaitre était fort incrédule à l'endroit de la valeur des révélations arrachées au sommeil magnétique, non pas qu'il crût devoir les nier absolument mais il avait vu de trop près les façons d'agir du docteur O'Brien à Berlin pour

ne pas faire la part très large au charlatanisme.

Une seule chose l'effrayait.

L'objet dont parlait Véronique ne suffirait-il point à lui seul, et sans avoir recours au magnétisme, à mettre sur la trace de l'assassin ?

Daniel Savanne demanda :

— Cet objet, quel est-il ?

— Un cachet. Un de ces bijoux qu'on porte en breloque.

Par un mouvement rapide et inconscient Robert mit la main sur le paquet de bibelots attachés à la chaîne de sa montre.

Il savait depuis longtemps que le cachet dont venait de parler l'aveugle ne trouvait plus, mais il croyait l'avoir perdu dans sa lutte corps à corps contre son frère et le supposait anéanti par l'incendie.

Claude Grivot, en même temps que lui, frissonna.

Il se souvenait de ce joyau dont le merveilleux travail l'avait frappé et qu'un anneau presque usé rattachait à la chaîne, détail signalé par lui à Robert, le soir où celui-ci arrivait de Berlin.

Véronique poursuivit :

— Pendant ma lutte contre l'assassin, mes doigts s'étaient accrochés à sa chaîne de montre et c'est dans ma main crispée qu'on l'a retrouvé.

— Qui donc ? demanda vivement le juge.

— Magloire.

Tout en parlant l'aveugle avait fouillé dans la poche de sa robe et en avait tiré le bijou.

— Voyez, monsieur, fit-elle en le tendant au juge d'instruction qui le prit en fronçant le sourcil et dit d'un ton sévère :

— Pourquoi ne m'a-t-on pas remis cet objet dès le commencement de l'enquête ?

— Magloire l'ayant trouvé dans ma main ne voulait pas s'en dessaisir avant de m'avoir consultée.

Daniel Savanne examinait attentivement le bijou que Claude Grivot avait reconnu du premier coup d'œil.

Autant que son complice Robert sentit

son sang se glacer dans ses veines, mais l'un et l'autre ils avaient la force de conserver une attitude calme.

IX

—C'est un joyau de prix ; l'anneau qui le retenait à la chaîne s'est brisé... fit le magistrat après un minutieux examen.

Les ciselures en font un véritable objet d'art.

— Un lion accrouvi tenant entre ses griffes une émeraude.

— Sur laquelle sont gravées deux initiales, ajouta Véronique.

Lentement Robert avait boutonné sa redingote, cachant ainsi la lourde chaîne accrochée à une boutonnière de son gilet.

Daniel Savanne examinait de nouveau le cachet et les lettres gravées.

— Une H et un N..... dit-il..... Ce bijou appartenait à l'assassin, ce n'est pas douteux, et j'avoue que cela me déconcerte en réduisant à néant toutes les premières suppositions..... Nous croyions avoir affaire à une bande de malfaiteurs organisée dont ce Fritz Leymann pouvait être le chef..... Nous étions évidemment dans le faux..... Les cambrioleurs de la banlieue parisienne ne possèdent pas de bijoux de cette valeur.

— A moins qu'il ne provienne d'un vol précédemment commis..... fit observer Robert avec une stupéfiante audace.

— Peut-être avez-vous raison.... répliqua Daniel Savanne..... En tout cas, ce cachet appartenait ou avait appartenu à un homme du monde... C'est une pièce à conviction.... Il est possible qu'elle devienne un jour infiniment précieuse, mais en ce moment elle ne nous apporte rien d'utile.

— Monsieur..... fit Véronique avec animation..... elle deviendra un guide sûr, j'en ai le pressentiment, si elle est mise entre les mains d'une voyante.

— Je vous répète, madame Sollier, que la justice ne peut s'appuyer sur des révélations probablement trompeuses, et qu'elle se rendrait complice des jon-

gleries des charlatans du magnétisme en paraissant les prendre au sérieux.

— Moi, monsieur, j'ai la foi..... reprit l'aveugle..... la foi basée sur l'expérience.

Je suis sûr, vous entendez, monsieur je suis sûr que je pourrai bientôt vous faire connaître l'assassin de M. Vernière et son complice, grâce à ce joyau.

— Ce joyau ! répéta Daniel, il m'est impossible de m'en dessaisir.

— Oh ! monsieur, pour quelques jours seulement.... je vous en prie, je vous en supplie..... rendez-le-moi..... Songez que j'aurais pu ne pas vous le remettre et tenter l'épreuve à votre insu !... Je vous le rapporterai, je vous le jure, aussitôt que la voyante m'aura répondu ! et ce sera bientôt ! Au nom de M. Vernière dont vous êtes l'ami et au nom de sa fille dont on a tué le père et volé la fortune, laissez-moi le moyen de faire justice !..... Ne me refusez pas !

Le magistrat hésitait, très battu, ne sachant quel parti prendre.

Robert attendait sa réponse avec une anxiété profonde.

L'aveugle comprit le silence de Daniel, devina son indécision.

Elle se laissa tomber à genoux.

— Ne me refusez pas, monsieur !..... balbutia-elle de nouveau avec des larmes, en tendant ses mains suppliantes.

Le juge, très ému, oublia volontairement pour un instant l'absolue correction, la règle rigide dont il ne se départait jamais.

La pauvre femme qui l'implorait était si malheureuse !

Pourquoi lui enlever cruellement cet espoir, fondé en non, qui la soutenait !

— J'ai tort de céder, mais je cède !... dit-il tout à coup en relevant l'aveugle..... Faites ce qui vous tient tant au cœur.

— Alors, le cachet ?

— Le voici.

— Oh ! merci, monsieur, merci !

Et il lui mit le bijou dans la main.

Robert passait son mouchoir sur son front baigné de sueur.

M. Savanne reprit :

— Mais je vous donne trois jours seu-

magnétisme
a sérieux.
di..... re-
se sur l'ex-

es, monsieur
ientôt vous
M. Verniè-
ce joyau.
il, il m'est

quelques jours
e, je vous
..... Songez
e remettre
mau !.... Je
le jure, aus-
répondit l
de M. Ver-
et au nom
ère et volé
yen de fai-
rés refuses

re battu, al-
re,
se avec une
de Da-

OUX.

monsieur !.....
co des lar-
appliantes.
volontaire-
us correc-
se dépar-

lorait était

ement cet
soutenait ?
o cède !...
l'avengle.
tant au

roi !
la main.
r sur son

jours seu-

lement.... Vous entendez, pas un de plus.... Il faut que dans trois jours vous m'ayez rapporté ce bijou.

— Dans trois jours, je vous le rapporterai, monsieur, je le jure !..... répliqua Véronique en remettant le bibelot dans la poche de sa robe.

— Maintenant, messieurs..... fit Daniel en s'adressant aux personnes qui se trouvaient dans son cabinet... je vous prierai de me laisser seul avec Mme Sollier, afin que je puisse l'entendre comme elle le désire.

Véronique ouvrait la bouche pour dire qu'elle demandait à remettre l'entretien à plus tard.

Robert s'était levé et il allait se retirer avec Claude et Prieur, suivis du greffier et du juge d'instruction obéissant à un signe de son chef, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit brusquement, et Henri Savanne apparut, chancelant, les traits décomposés.

A sa vue un mouvement général de surprise se produisit.

Daniel alla vivement à son neveu.

— Henri, mon enfant... lui demanda-t-il avec inquiétude, qu'as-tu ?... que se passe-t-il ?

Hors d'état de prononcer un seul mot la gorge serrée, la respiration haletante, Henri tendit à son oncle une dépêche froissée qu'il tenait à la main, et s'écroula sur un siège.

Il y eut un moment d'émotion indécidable tant l'attitude accablée du jeune homme semblait poignante, même aux indifférents.

Daniel avait saisi la dépêche, certain d'avance qu'elle contenait l'annonce d'un malheur.

Mais quel était ce malheur ?

Après avoir déplié d'une main févreuse le papier bleu, il lut évidemment ce qu'il contenait et poussa une exclamation de douleur.

— Mon frère !... mon pauvre frère !... balbutia-t-il ensuite en éclatant en sanglots, et il cacha son visage dans ses mains.

Véronique devenue soudain livide s'était dressée, et une main appuyée au dossier de son siège, elle écoutait.

Robert s'était approché du juge d'instruction.

— M. Gabriel Savanne ?.... lui demanda-t-il.

— Mort ! répondit Daniel d'une voix sourde.

— Mon père..... Mon pauvre père est mort !..... bégaya douloureusement Henri.

— Mort ! répéta après eux Véronique frissonnant.

Le père de Marthe, la seule personne au monde sur laquelle elle pût compter pour assurer l'avenir de sa petite-fille après l'anéantissement de la fortune de Richard Vernière, venait de disparaître.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et mêlèrent leurs larmes, puis Daniel se dégageant, dit aux témoins de cette scène :

— Pardonnez-nous, messieurs... le coup était inattendu et il est terrible... Nous nous reverrons bientôt.

Robert, Grivot et Prieur se retirèrent silencieusement.

Le greffier allait les suivre lorsque le juge l'arrêta, et dit en désignant Véronique.

— Veuillez, je vous prie, conduire cette brave femme dans la galerie et confiez-là aux soins du garçon de bureau que vous chargerez de lui faire prendre un fiacre qu'on payera, et qu'il conduira à l'endroit qu'elle désignera.....

— Bien, monsieur.

S'adressant alors à l'avengle le magistrat reprit :

Vous avez entendu, madame Sollier.

Nous aussi le malheur nous frappe soudain impitoyablement !

Mon frère est mort !

Nous remettrons donc l'entretien que vous m'avez demandé et que j'allais avoir avec vous....

Dans quelques jours, lorsque vous aurez tenté l'épreuve de somnambulisme sur laquelle vous comptez pour faire la lumière au milieu des ténèbres, lorsque vous me rapporterez vos confidences et que je vous donnerai les conseils que vous semblez attendre de moi.....

— Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur, répondit l'avengle.

— Rien ! répéta Daniel, surpris.
— Absolument rien.....Monsieur Gabriel Savanne est mort.....Je dois tout oublier.... Je n'ai plus de secret à vous confier...Je n'ai plus de conseil à attendre de vous.

— Mais, cependant.

— Plus rien, monsieur.....interrompt l'aveugle.....Je suis brisée de fatigue..... Permettez-moi de me retirer sans me demander d'explications..... Dans trois jours, je vous rapporterai le bijou que vous m'avez confié.

— Je vous attendrai dans trois jours.

Obéissant à un signe du magistrat, le greffier prit le bras de Véronique pour la conduire dans la galerie sur laquelle s'ouvrent les cabinets des juges d'instruction.

Daniel Savanne, la regardant sortir se disait :

— Mon frère est mort, et à cause de cette mort Mme Sollier refuse maintenant de s'expliquer.....Elle n'a plus rien à me dire ! Comment expliquer ce revirement et ce silence inattendu !.....La mort de Gabriel la rend muette !... Pourquoi !..... Quel secret pouvait-il donc exister entre Mme Sollier, mon frère et Richard Vernière que, s'il fallait en croire cette femme, Daniel aurait vu avant de venir chez moi, me cachant son retour ?

— Et, tout cela deux jours avant l'assassinat de Richard !

— Quel étrange mystère vient ajouter une angoisse de plus à la douleur qui m'accable !

— Ce mystère, je veux le pénétrer ! il faut que Véronique parle !

— Elle parlera.

..

Dès le matin de ce jour, Magloire avait pris toutes les mesures nécessaires pour se trouver avec la petite Marthe à midi à l'hospice Saint-Louis, d'où il ramènerait Véronique à Saint-Ouen et l'installerait dans le petit appartement qu'il avait loué et préparé pour elle chez Mme Aubin.

Il nous paraît superflu d'affirmer qu'au moment de son arrivée à l'hôpital

sa déception fut grande quand il apprit qu'une heure auparavant un inspecteur de la sûreté était venu prendre Mme Sollier avec mission de la conduire au Palais où la mandait le juge d'instruction.

Après avoir donné ces détails l'ancien soldat, concierge de l'hospice, ajouta :

— Du reste, on la ramènera ici, à moins que vous ne préfériez aller au Palais et attendre, dans la galerie que tous les gardiens de la paix vous indiqueront, sa sortie du cabinet.

Magloire n'hésita pas.

Il lui sembla qu'au Palais de Justice l'attente lui semblerait moins longue.

Le brave joueur d'orgue était donc assis avec Marthe, juste en face de la porte du cabinet de Daniel Savanne, sur l'un des bancs de bois qui garnissent la galerie, quand Henri Savanne qu'il reconnut, passa en courant, l'air égaré et se précipita comme un fou dans le cabinet d'où sortirent quelques minutes plus tard Robert Vernière, Claude Grivot et Priour.

Ils s'éloignèrent en causant avec animation et sans apercevoir le manchot et sa petite compagne.

Un instant après Véronique parut à son tour, conduite par le greffier de M. Savanne.

Magloire et Marthe furent debout aussitôt.

— Nous sommes là, madame Sollier... dit Magloire, en disant que l'enfant sautait au cou de sa grand'mère.

L'aveugle se baissa et le greffier, prit l'unique bras du manchot et fut conduit par lui jusqu'à la voiture qui allait les ramener à Saint-Ouen.

Magloire avait hâte d'être instruit de ce qui venait de se passer entre le juge d'instruction et Véronique.

Pendant le trajet il la questionna.

Elle le mit au courant de tout ce que nos lecteurs savent déjà.

La fortune de la petite fille était bien définitivement perdue puisqu'on venait de recevoir la sinistre nouvelle de la mort du capitaine de vaisseau.

Il fallait donc ne se faire aucune illusion, ne conserver aucune espérance de

and il apprit
un inspec-
nu prendre
de la condu-
le juge d'ins-

détails l'an-
hospice, s'jou-

ici, à moins
au Palais et
que tous les
diqueront, sa

is de Justice
ins longue.
était donc as-
ce de la porte
one, sur l'un
essent la gale-
u'il reconnut,
et se prés-
le cabinet
minutes plus
ade Grivot et

ant avec ani-
le manchot
que parut à
effier de M.

ent debout
ne Sollier...
enfant sautait

ffier, prit l'a-
ut conduite
ui allait les

être instruit
er entre le
ique.

estonna.
tout ce que

le était bien
qu'on venait
veille de la
au.

aucune illu-
spérance de

recouvrer tout ou partie de cette fortune, à moins qu'il ne se produisît des incidents impossibles à prévoir.

Une seule chose restait à tenter : Retrouver les assassins, grâce au joyau dont M. Savanne avait bien voulu se dessaisir pour trois jours, et, dans le cas où la tentative serait couronnée de succès, voir s'il ne serait point possible de leur faire rendre l'argent volé.

Mais cela semblait bien aléatoire.

Le joueur d'orgue secoua la tête.

— Compter là-dessus serait de la folie pure, ma bonne madame Sollier ! répliqua-t-il, n'y pensez plus ; l'affaire est tordue.

Maintenant il s'agit de vous faire une petite existence aussi douce que possible, de vous éviter les privations, et de donner à vous et à Marthe tous le bien-être qu'on pourra vous procurer en travaillant ferme !

Ça me regarde et nous nous entendrons plus tard à ce sujet-là !

Je vous expliquerez ma combinaison quand le moment sera venu... et cette combinaison nous donnera des résultats autrement sérieux que les consultations de douze douzaines de somnambules, ça j'en réponds !.....

— Vous n'y croyez pas, vous Magloire, aux somnambules ? demanda l'aveugle.

Vous êtes comme le juge d'instruction !

Franchement... je suis de son avis..

— Cependant il y a des exemples.

— Oui... oui... je sais qu'il y a des somnambules très lucides du moins on l'a dit.

Mais il y en a peut-être une sur dix mille, et vous ne la trouverez, celle-là, ni à la foire de Saint-Cloud, ni à la fête de Neuilly !

Vous allez peut-être me parler du docteur Charcot qui a fait des choses épatantes, de vrais prodiges ; mais, ses expériences, il les tentait pour le plus grand bien de la science médicale.

Il n'a jamais forcé des personnes endormies à lire dans le passé et à prévoir l'avenir..... il ne l'a même pas tenté.....

— J'essayerai pourtant moi...

— Je ne veux pas me mettre en travers de vos idées, madame Sollier.... Je ne songe point à vous empêcher de consulter un de ces docteurs banquistes qui font de la science magnétique à grand orchestre, comme mon orgue, et qui mettent en coupe réglée la crédulité des badauds.....

Nous chercherons ensemble, si vous voulez, le meilleur, c'est-à-dire le plus fameux, le plus tapageur.....

Vous irez le trouver, vous ferez connaissances spéciales et vous lui demanderez de vous apprendre ce que vous voulez savoir.....

Moi je parierais la forte somme de cinq franc cinquante contre un sou belge que vous sortirez de chez lui pas plus renseignée que vous ne l'étiez en y entrant.

L'aveugle poussa un soupir.

— C'est bien possible, mon bon Magloire..... répliqua-t-elle ;... il y a beaucoup de chance pour que vous ayez raison.

Mais, vous aurez beau dire, je consulterai une somnambule ; car il me semble que si je ne le faisais pas, je serais coupable !

Et puis qu'est-ce que je risquerai, après tout ?

Une déception de plus..... Ce n'est rien...

— Vous avez raison... madame Sollier.

Dès demain, nous nous mettrons en quête du Mangin de vos rêves !

On arrivait à Saint Ouen.

X

Depuis longtemps déjà, Mme Aubin, la Marie et les autres servantes du restaurant, groupées sur le seuil attendaient la pauvre aveugle, impatientes de lui prouver leur affection et leur dévouement.

Ce fut une fête lorsqu'elles purent l'aider à descendre de voiture et l'embrasser.

Véronique, malgré toutes les douleurs qu'elle venait de subir et celles qu'elle prévoyait encore, éprouvait une joie pro-

fonde en se voyant entourée de ces braves cœurs !

Magloire, très touché de l'accueil fait à l'excellente femme qu'il considérait à bon droit comme sa protégée, passait sa manche sur ses yeux pour essuyer une larme furtive.

Un repas de bienvenue devait être préparé pour le soir.

Véronique viendrait s'asseoir à table au milieu de quelques anciens ouvriers de l'usine qui s'étaient plus particulièrement intéressés à elle pendant son séjour à l'hôpital Saint-Louis et qui tenaient à fêter sa sortie en lui offrant un petit gala à frais communs.

Mais tout d'abord on installa Mme Sollier et Marthe dans le petit appartement où Magloire avait fait transporter le mobilier du pavillon de la gardienne.

Pendant un instant le manchot se trouva seul avec Marthe et l'aveugle.

— Mon bon, mon cher Magloire... lui dit celle-ci en lui prenant les mains... je ne trouverai jamais des paroles pour vous exprimer la reconnaissance qui est dans mon cœur.

— De la reconnaissance ! interrompit l'ancien soldat de marine, et à quel propos, madame Sollier ?

— A quel propos !... s'écria Véronique. Vous me demandez à quel propos !.....

— Je dois donc compter pour rien les soins dont vous m'entourez, le dévouement dont vous avez fait preuve en veillant comme un père sur la fille de ma pauvre Germaine ? Sans vous, que serait-elle devenue, la chérie ? Que serais-je devenue moi-même !..... L'assistance publique pour elle, et aussi pour la pauvre aveugle, voilà ce qui nous attendait toutes deux..... Vous nous avez sauvées !..... Mais toute bonne volonté a des bornes, surtout quand on est obligé de gagner sa vie en travaillant, en travaillant du matin jusqu'au soir !..... Je ne veux pas être plus longtemps à votre charge, et pour cela je veux m'entendre avec vous et vous demander un conseil.

Magloire interrompit de nouveau.

— Vous, madame Sollier..... dit-il..... vous allez me faire un plaisir, c'est

de chasser bien vite toutes ces vilaines idées-là, et de ne demander aucun conseil..... Je vais vous en donner un, cependant, c'est de vous laisser tranquillement vivre, d'avoir confiance en moi et de vous reposer sur moi pour toutes choses..... Faites-moi l'amitié de ne pas vous occuper de l'avenir..... Votre logement chez Mme Aubin est payé d'avance pour un an, et quant au reste, nous allons nous entendre...

— C'est-à-dire qu'il faut faire tout ce que vous voulez.

— Absolument tout !

Marthe jugea que son intervention serait utile,

— Oui..... oui..... grand'mère.... dit-elle en embrassant l'aveugle..... il faut écouter notre bon ami..... il faut avoir confiance en lui..... il faut ne le contrarier en quoi que ce soit..... Dans un livre de contes pour les enfants que j'ai lu, qu'il y a une bonne fée qui protège les braves gens..... Magloire est notre bonne fée, vois-tu, grand'mère, et il faut le laisser nous protéger tout à son aise..... Nous lui rendrons ça en tendresse.

— Ah ! comme elle a raison la petite chérie !..... s'écria Magloire au comble de l'enthousiasme..... et comme c'est vrai que la vérité sort de la bouche des moncherons !

Véronique rendit à Marthe les baisers qu'elle lui donnait, et murmura :

— Chère mignonne, je vous obéirai à tous les deux.

— A la bonne heure !... fit le manchot gaiement..... vous voilà devenue raisonnable, et ce n'est pas trop tôt !.... Comme ça les choses iront, positivement, sur des roulettes ! sur des petites roulettes !..... Je reprends où j'en étais resté tout à l'heure..... Donc, votre l...er étant soldé pour un an, il ne s'agit plus que de s'occuper de votre nourriture et de votre entretien..... La nourriture..... Mme Aubin vous la fournira..... C'est bien entendu avec elle.

— Mais il faudra la payer.

— Pour sûr qu'il faudra la payer ! Eh bien, on la paiera,

— Avec quoi ?

ces vilaines
aucun con-
onner un, ce-
er tranqui-
nos en moi
pour toutes
mitié de ne
r..... Votre
in est payé
ant au reste,
aire tout ce
ervention se-

ère..... dit-
e..... il faut
.. il faut a-
ier sans ne le
bit..... Dans
enfants que
ées qui proté-
dre est notre
mère, et il
r tout à son
ça en ten-

on la petite
dire au com-
et comme
de la bouche
ne les baisers
aura :

us obéirai à
le manchot
devenue rai-
op tôt !....
ut, positive-
r des petites
ls où l'en é-
....Donc, vo-
un an, il ne
per de votre
retien.....
abin vous la
attendu avec

a payer ! Eh

—Avec ça !
Magloire tira de sa poche un porte-
monnaie bien gonflé, et le mettant dans
la main de l'aveugle, il ajouta :

—Et je vous assure qu'il y en a de
quoi !

—Qu'est-ce que c'est que ce porte-
monnaie, mon ami ? demanda Véronique
que contient-il ?

—Il contient l'argent que depuis un
mois Marthe a gagné.

—Gagné ?

—Oui, parbleu ! gagné ! et bien ga-
gné !

—Comment !

—En faisant avec moi les tournées
de banlieues où nous chantions en nous
accompagnant avec l'orgue..... C'est
grâce à elle, à sa gentillesse, à sa jolie
voix, à l'intérêt qu'elle inspire à tout le
monde, que les recettes ont été si fruc-
tueuses..... Savez-vous bien qu'elles
ont triplé, les recettes, oui, ma bonne
madame Sollier, triplé !..... C'est
comme j'ai l'honneur de vous le dire !
...Il est donc plus naturel, il n'est que
juste, que nous partagions les béné-
fices !..... Alors j'ai mis sa part de côté
..... Je voulais la lui conserver pour
plus tard, mais nous avons du temps
devant nous avant de songer à lui com-
tituer une dot !... J'ai réfléchi et la ré-
flexion a été qu'il fallait aller au plus
pressé.....

J'ai un plan que je crois bon. S'il ré-
ussit, le reste ira tout seul.....
Mais, en attendant, il faut que Mme
Sollier ne manque de rien ! Ah ! c'est
comme ça !

Donc, il y a dans ce porte-monnaie
pas mal de petits jaunets..... autant
qu'il en faut pour payer le pot-bouille
de cette brave mère Aubin pendant
pas mal de temps..... et quand il n'y
en aura plus, il y en aura d'autre !.....
—Mais... commença l'aveugle.

—Ah ! point de mais !..... dit vive-
ment Magloire et surtout ne me remer-
cies pas !

Cet argent-là ce n'est pas moi qui
vous l'offre c'est Marthe, c'est votre
chère petite-fille... C'est le prix de son
travail !.....

—Oui, bonne maman ! s'écria Marthe

joyeuse, et l'en gagnerai encore de l'ar-
gent, beaucoup, beaucoup !...

Et ça sera pour toi, grand'mère !
J'irai tous les jours avec Magloire. Je
chanterai en tournant la manivelle.....
C'est si amusant... Et nous serons ri-
ches, riches..... tellement riches, que
nous ne saurons que faire de notre ri-
chesse.....

—Ainsi chère mignonne, murmura
l'aveugle attendrie, tu veux travailler
pour moi..... Je ne sais pas si je dois
accepter cela.....

—Tu le dois !... tu le dois ! fit caline-
ment la petite fille, tu as dit que tu
nous obéiras !

—C'est juré ! appuya Magloire.

Véronique ne pouvait retenir ses lar-
mes.

—Ah ! mes enfants... mes chers en-
fants..... dit-elle en enveloppant d'un
ne même étreinte la tête du manchot et
celle de Marthe qui s'étaient agenouil-
lés devant elle..... Que vous êtes bons
tous les deux, et comment remercier
Dieu qui vous a envoyés à moi !

—En faisant toutes nos volontés, ma-
dame Sollier.

—Ah ! je les ferai... je les ferai... je
ne résiste plus ! on aurait le paradis sur
la terre, si tout le monde était comme
vous.

—Bien sûr que la société ici-bas est
un peu mêlée ! répliqua le manchot en
riant... il faut prendre le bon et laisser
le mauvais de côté ! Mais revenons à
vous qui avez eu assez de jours de tri-
tesse et de douleur..... ils sont pas-
sés..... le temps du calme et du repos
est venu..... Tout le monde ici vous
aime et vous estime..... avec cela et
la conscience tranquille et un amour
de petite-fille comme la vôtre, on peut
vivre heureux..... Allons, ma bonne
madame Sollier, maintenant que vous
voilà bien remise, venez serrer la main
aux braves gens qui vous attendent en
bas et veulent fêter votre retour.

Véronique confia le porte-monnaie
que lui avait remis Magloire à Marthe,
qui le serre dans un meuble dont elle
prit la clef puis elle descendit, conduite
par le manchot.

En sortant du cabinet du juge d'ins-

truction, Robert, Claude Grivot et le caissier Prieur avaient suivi la longue galerie jusqu'à son extrémité, et descendu l'escalier aboutissant sous la voûte qui conduit à la grande cour du Palais de Justice et à celle de la Sainte-Chapelle.

Tout en marchant ils causaient.

— C'est véritablement une fatalité ! .. dit Prieur..... Cette nouvelle catastrophe à ajouter à tant d'autres qui se succèdent ! j'en suis épouvanté !

— Oui... c'est la *serie à la noire*..... se contenta de répondre Robert, empruntant une expression au vocabulaire spécial des joueurs... Il ne désirait point engager la conversation, il ne voulait en ce moment qu'une chose :..... Se trouver seul avec son complice, afin de se soulager un peu en lui confiant les terreurs qui l'obsédaient.

Cependant il crut devoir ajouter, en s'adressant au caissier.

— Vous retournes à l'usine, monsieur Prieur !

— Oui, monsieur, j'ai à terminer quelques comptes, et comme c'est demain dimanche je tiens à les mettre à jour avant ce soir.

— C'est bien, allez..... Je garde M. Grivot..... Je veux le consulter au sujet d'un laminoir nouveau modèle dont on doit me soumettre le plan.

Prieur salua Robert, serra la main du contremaître et tira de son côté.

Aussitôt qu'il se trouva en tête-à-tête avec son complice qu'il continuait à tutoyer quand ils étaient seuls, Robert demanda :

— Connais-tu l'adresse d'O'Brien, le magnétiseur ?

— Je l'ignore complètement, — Comment m'y prendre pour la savoir ?

— Tu la trouverais probablement à la quatrième page d'un journal..... Ce diable d'homme, avec ses mœurs amérindiennes, doit battre sans cesse la grosse caisse.

— C'est probable en effet.

— Qu'as-tu besoin d'O'Brien ?

— Je te le dirai, mais sachons d'abord où il demeure.

Les deux hommes venaient de tra-

verser le pont au Change et arrivaient devant un café dans lequel ils entrèrent.

— Voilà le Bottin dit Grivot en apercevant le gros volume relié en toile grise, posé sur une table, l'adresse doit s'y trouver

Ils s'installèrent et le contremaître commanda deux grogs, tandis que Robert feuilletait dans l'almanach du commerce les pages réservées aux médecins.

Le nom d'O'Brien n'y brillait que par son absence.

— Voyons les journaux.

Un garçon en emporta une demi-douzaine en même temps que les grogs.

Rien aux annonces de la quatrième page !

Le directeur de l'Institut magnétique faisait cependant une formidable réclame, mais ce n'était point un des jours de son abonnement de publicité.

— Il faudra pourtant que je le trouve ! dit Robert en rejetant avec impatience les feuilles inutiles. Le personnage est assez connu pour que la recherche ne soit ni bien longue ni bien difficile !... Partons...

Il se leva, paya les consommations et sortit du café.

— Où allons-nous ?..... demanda Claude.

— Chez moi, à Neuilly. Tu m'accompagneras jusque-là. Nous avons à causer en route.

À la plus prochaine station ils prirent une voiture, et dès qu'elle fut en mouvement Robert, se tournant vers Claude lui dit :

— Eh bien ! que penses-tu de ce qui se passe ? Crois-tu que nous sommes menacés ?

— J'ai cru un moment que nous l'étions ?

— Et, à cette heure ?

— Je suis parfaitement calme et rassuré, je t'assure.

— D'où vient cette confiance ?

— Tu as joué une partie très audacieuse en te risquant à parler devant l'aveugle..... Je ne la perdrais pas de vue pendant que le juge l'interrogeait

.....Elle a tressailli en entendant ta voix qu'il lui semblait reconnaître, et en cela elle ne se trompait pas..... Un soupçon a traversé son esprit, mais il n'a eu que la durée d'un éclair..... La partie était gagnée pour toi... Nous n'avons plus rien à craindre des révélations de Véronique.

—Mais cette breloque qu'elle a présenté à Daniel Savanne, qu'il lui a rendue et qu'elle doit lui rapporter dans trois jours ?

—Ceci était grave en effet, et que le diable te patafiole avec tes breloques ! Quand on part pour la guerre, et surtout pour une guerre de ce genre-là, on soigne de ne point rester harnaché d'un tas de bibelots qui peuvent devenir compromettants.....

Je t'avais fait observer..... tu dois t'en souvenir.....que l'anneau soutenant le susdit cachet était notablement usé et que le moindre effort pourrait le rompre.

Il s'est rompu, laissant l'objet dans les griffes de la gardienne, mais il ne peut lui servir à rien, pas plus qu'il ne servira à quelque chose dans les mains du juge d'instruction.

—Tu oublies que Véronique Sollier va employer ce bijou pour faire appel à la science magnétique...

Claude Grivot, haussant les épaules et se tournant à demi afin de regarder son complice bien en face, répliqua :

—Ah ça ! voyons mon vieux, perds-tu la boule ?

Comment, toi, le sceptique enduroi, tu viens me parler de magnétisme...

—Je crois à la science... et le magnétisme est une science...

—Une science ! Tu veux dire une blague !

—Souvent, mais pas toujours... Bref, j'ai peur.....

—Peur de quoi ?

—Qu'un sujet lucide (ils sont rares, mais il y en a) mis en rapport avec cette breloque qui m'appartient, ne suive toutes les péripéties du drame de Saint-Ouen et ne me désigne comme le meurtrier de Richard.....

—Et c'est à cause de cela que tu veux voir O'Brien ?

—Oui.

—Pourquoi faire ?

—Pour lui demander, si, véritablement, on peut conduire où on veut qu'elle aille la pensée d'une personne endormie du sommeil magnétique.

—Sera-t-il sincère ?

—Oui..... car je payerai sa sincérité.

—Alors..... s'il ne te vole pas ton argent, il te répondra que c'est impossible.....

Tant mieux, car je me sentirai rassuré.

—Preuve que ta foi au magnétisme est bien chancelante !

—On ne commande pas à ses impressions, et je sens un péril sur nos têtes.

Claude haussa de nouveau les épaules sans répondre.

Robert continua :

—Ah si l'on pouvait reprendre le bijou de cette femme !

—Il ne faut pas compter là-dessus. A l'heure qu'il est, l'objet doit être en lieu sûr ..

—On peut du moins la surveiller..... guetter une occasion...

—Ça, c'est facile, et je m'en charge.

—Je sais qu'elle va loger chez la mère Aubin, où je loge moi-même...

Elle y prendra certainement ses repas comme moi... j'aurai l'œil sur elle et comme j'inspire à tout le monde une confiance bien méritée, je saurai ce qu'elle fera depuis A jusqu'à Z.

Peut-être même, en causant avec elle pourrai-je l'amener, sans en avoir l'air, à me parler de ses projets.....

—Oui, oui, fais cela, Claude, et ma reconnaissance...

—Inutile, la reconnaissance !..... interrompit le contremaître..... en travaillant pour toi, je travaillerai pour moi !

XI

Le fiacre avait marché rondement. Il descendait maintenant l'avenue de

la Grande-Armée pour gagner Neuilly.

Après un moment de silence, Robert reprit :

— Il y a près de l'aveugle un homme... une façon de protecteur...

— Magloire, le manchot ?

— Oui.

— Ce n'est pas un mauvais garçon, mais trop fermé..... pas assez causeur...

— Il sera bon de nous défier de lui.....

— Je m'en défie depuis longtemps déjà.....

— Oh ! fit Robert les dents serrées..... impossible de vivre avec toutes ces craintes !.....

Il faut que je voie O'Brien.... il faut qu'il me dise si le magnétisme est autre chose qu'une bombe inventée pour exploiter les gobe-mouches...

Si cette femme pouvait arriver à découvrir la vérité...

Eh bien !...

— Eh bien ! quoi ?... demanda Claude.

— Eh bien ! tant pis pour elle !

Et le misérable souleva sa pensée par un geste terrible.

— Demain, continua-t-il, je chercherai l'Américain, je le trouverai, je le payerai pour qu'il soit sincère et s'il me dit que je cours le moindre danger par le fait de l'aveugle, je le croirai et je prendrai mes mesures en conséquence.

— Si tu le payes, ce sera de l'argent perdu, voilà tout, petit malheur ! répliqua Grivot. Mais, au milieu de tout ce que j'ai entendu chez le juge d'instruction, il y a une chose qui m'a frappé et que je n'ai pas bien comprise...

— Laquelle ?

— Le secret que Véronique voulait confier au magistrat, et auquel se trouvait mêlé son frère, le capitaine de vaisseau Gabriel.

— Moi non plus, je n'ai pas compris... dit Robert.

— Elle affirmait avoir introduit le marin dans le cabinet de Richard le trente décembre au soir...

— Et Daniel soutenait, lui, que son frère se trouvait en route entre Marseil-

le et Paris à cette heure et à cette date et qu'il est arrivé chez lui le dimanche matin, trente et un...

— Il y a là quelque chose qui me semble étrange...

Robert, lui, pensait aux trois cent dix mille francs trouvés dans la caisse de son frère, et dont l'enveloppe portait ces mots :

"DÉPOT GABRIEL SAVANNE"

Mais il n'avait garde d'en parler, et pour cause.

— Quelque chose d'étrange en effet ! appuya-t-il... Une énigme dont nous ne saurons jamais le mot, puisque Gabriel Savanne est mort.

On arrivait à la villa de Neuilly.

— File à l'usine avec la voiture..., dit Robert à son complice ; examine les travaux qui ont été faits depuis ce matin, et surtout surveille l'aveugle.

— Sois sans crainte... Te verrai-je demain ?

— Oui à l'usine.

J'irai de bonne heure, et ensuite je m'occuperai d'O'Brien.

Robert rentra à la villa, et Claude continuait sa route vers Saint-Ouen où Philippe de Nayle surveillait assidûment les travaux.

En traversant le salon du rez-de-chaussée, le fraticide se trouva en présence d'Aline et de Mathilde.

Il se demanda s'il ne devait pas apprendre à celle-ci le coup imprévu qui la frappait, elle aussi, mais il réfléchit qu'il valait mieux laisser le soin de s'acquiescer de cette tâche pénible à Daniel Savanne ou à Henri qui viendraient certainement à Neuilly dans la soirée.

Après avoir échangé quelques paroles insignifiantes avec les jeunes filles, il se rendit dans son cabinet de travail.

Ses prévisions, d'ailleurs, ne le trompaient point.

Dans la soirée Daniel, et Henri vinrent annoncer à Mathilde la mort de son oncle.

Quelle était la cause de cette mort ? En quelles circonstances s'était-elle produite ?

On l'ignorait.
Le câblegramme venait d'Hanof et
contenait seulement ces mots :

*"Capitaine Gabriel Savanne
décédé en pleine mer
Lettre explicative
suit"*

On ne savait donc absolument rien,
et pour connaître les détails relatifs à
ce triste événement, il fallait attendre
la lettre annoncée.

La douleur de Daniel et celle d'Henri
étaient immenses.

L'un perdait un frère bien-aimé, l'autre
un père adoré.

Mathilde partageait leur chagrin, quoi-
qu'elle eût fort peu connu son oncle.

Si elle n'éprouva point un désespoir
violent.....ce qui était impossible...
du moins versa-t-elle des larmes sincères.

Par le fait seul qu'Henri souffrait
cruellement, la douce enfant devait
souffrir.

Le deuil étant dans sa maison, Daniel
Savanne pria Mme Vernière de garder
encore quelque temps sa fille auprès d'elle ;
ce à quoi Amélie consentit de bien
grand cœur.

Retournons à Saint-Ouen.

Le dîner préparé par les soins de Mme
Aubin pour fêter la sortie de l'hôpital de
Véronique Sollier était de tous points
réussi.

L'aveugle, placée entre Magloire et
sa petite-fille, présidait cette réunion
qu'on pouvait appeler de famille, com-
posée, nous le savons, d'anciens ouvriers
de Richard, au milieu desquels se trou-
vaient le vieux Simon et Claude Grivot
l'un des premiers souscripteurs.

Vide-Gousset, l'ivrogne qui.....nos
lecteurs se le rappellent peut-être.....
avait échangé contre une pièce de vingt
sous son billet de la loterie de l'Orphe-
linat des Arts, voulant contribuer pour
sa petite part à l'enterrement de la
pauvre Germaine..... Vide-Gousset,
disons-nous, s'était bien fait inscrire,
mais, en bordées depuis trois ou quatre
jours, il n'avait point paru à l'heure fi-
xée pour le repas.

Une franche gaité régnait parmi les
convives.

Véronique trouvait un moment d'ac-
calmie dans ses douleurs.

Les attentions, les marques de sym-
pathie dont l'entouraient ces braves
gens, rendaient moins cuisantes les pro-
fondes blessures de son âme.

La Marie était placée à côté du joueur
d'orgue que ce voisinage rendait radieux
et qui se montrait si galant avec la jolie
servante que Mme Aubin leur cria en
riant :

— Mariez-vous donc, les amoureux...
Vous vous embrasserez au moins tant
que vous voudrez !

— Ça viendra, madame Aubin, répli-
qua Magloire.

— Mariez-vous tout de suite et ache-
tez-moi mon établissement.

— On cria : Bravo ! à l'idée ainsi brus-
quement émise par l'excellente femme
qui continuait :

— Je ne suis plus jeune, voyez-vous,
j'ai envie de me reposer. La Marie est
une bonne fille, travailleuse comme pas
une et qui connaît à fond la maison.....
Je vous céderai ça à bon compte, les
enfants...J'aurai toujours assez de quoi
à vivre, moi !...et je vous donnerai du
temps pour payer, tout le temps que
vous voudrez.

— Ça sera une affaire faite dès que
j'aurai les fonds !...répondit le man-
chot.

— Pas besoin de fonds.....Les frais
d'acte et un petit acompte pour les
marchandises.....et encore on vous
les fera payer le moins cher qu'on pour-
ra.

La Marie regardait Magloire et son
regard signifiait clairement :

— Pour sûr que l'affaire sera bonne,
et qu'elle ne me déplairait pas.

Magloire comprit.

— Mais enfin, votre prix, madame
Aubin !.....dit-il.....Ça m'irait as-
sez, moi, de remplacer mon orgue-or-
chestre par un comptoir bien achalan-
dé.

— Vingt mille francs..... Deux mille
à la signature de l'acte de vente, et dix
ans pour payer le reste, avec intérêts à

trois p.o. seulement....Peut-on être plus rangeante ?

—Ma foi non !..... s'écria le manchot. De combien peux-tu disposer, toi, Marie ?

—De deux cents francs.

—Et moi de mille..... Les temps sont durs..... Quand nous aurons deux ou trois mille francs devant nous, nous en recauserons, madame Aubin.

La logeuse allait répondre lorsque la porte de la salle s'ouvrit avec fracas.

Chacun, surpris, tourna la tête.

Sur le seuil Vide-Gousset venait d'apparaître, titubant, s'accrochant aux montants de la porte.

—Je suis un peu en retard, hein ? fit-il d'une voix empâtée.

Un éclat de rire général lui répondit.

Il continua en s'approchant de la table.

—Je prie de m'excuser les personnes du sexe, les camarades et la compagnie j'ai un plumet dans les grands prix..... mais ça n'empêche pas les sentiments, au contraire.

Puis, s'adressant à Véronique :

—Mme Sollier, c'est avec un vrai plaisir que je vous vois revenue, et c'est avec un non moins grand plaisir que je verrai grimper à "l'abbaye de Monte-à-Regret" les gredins qui vous ont détérioré les mirettes ! Voilà mon sentiment Ça vient du cœur ! me fait-on une petite place ?

—Ta place, elle est là-bas, tout au bout de la table...dit le vieux Simon... va t'asseoir, et prends garde de casser les verres.

Les verres, je les remplis, je les vide, et je ne les casse pas..... bégaya l'ivrogne en s'appuyant sur les épaules des convives pour aller prendre la chaise qu'on lui désignait et sur laquelle il se laissa tomber lourdement.

—Tu les tires bonnes, toi, les bordées quand tu t'y mets ! dit un ouvrier de l'usine ; quatre jours pleins !

—Une noce à tout casser !... répliqua Vide-Gousset..... quatre jours de rigolade et de bombances épatantes !..... surtout hier..... Déjeuner à Bercy..... Dîner chez Jouanne avec des tripes à

la mode de Caen à s'en lécher les doigts jusqu'au coude, arrosées d'un Calvados je ne vous dis que ça.....et, le soir, pour que la fête soit complète, une visite à la somnambule.

En entendant prononcer le mot somnambule, Véronique et Claude prêtèrent subitement une grande attention aux paroles de l'ivrogne.

—Chez la somnambule ! répéta le vieux Simon.

—Parfaitement.

—Qu'est-ce que tu allais lui demander ?

—Qu'elle me prédise mon avenir donc et ça a coûté vingt balles au camarade qui payait la dépense des quatre jours sur un héritage qu'il vient de faire..... Car vous pensez bien, moi, pas un radis..... Ah ! je n'ai pas volé mon nom..... Du reste, pour les quatre roues de derrière ce qu'elle m'en a dit des vérités..... Oh ! mes enfants pour ne point croire à ça, faut être borné comme une moule !

—Elle ta prédit que tu deviendrais *myonnaire* !..... demanda Simon en ricanement.

—Fais par le malin, mon vieux ! Elle m'a prédit que je vivrais très vieux jusqu'à mon dernier jour dans la peau d'un pochard bon, et quand l'heure serait venue de casser ma pipe, ça serait d'un accès de délire au rhum très mince...

Une nouvel éclat de rire général accueillit cette étonnante traduction des mots : *delirium tremens*.

—Ah ! vous avez beau rigoler !... continua l'ivrogne ; ça prouve que vous êtes des moules ! J'y crois, moi, à la somnambule !

—N'importe, vingt balles, c'était raide !

—Ça serait raide à la foire, où ça ne coûte que vingt ronds, mais là c'est pour rien !

—Chic du premier numéro, tout à fait dans le grand genre !... Des larbins gâonnés..... La somnambule, une femme superbe !..... un magnétiseur épatant ! Ah ! en voilà un qui connaît son affaire !..... V'lan ! v'lan !..... Dorsmes et ça ne traîne pas, elle roupille ! V'lan ! v'lan !..... Parlez ! et elle

jabote... et toutes vérités ! j'étais renversé !.....

Si j'avais des rentes, j'y retournerais tous les jours....

Tout en parlant, ou plutôt en bafouillant avec volubilité, Vide-gousset gesticulait, imitant de son mieux les passes du magnétiseur endormant son sujet.

—Et où ça se joue-t-il ? demanda Simon.

—Ça se joue dans les beaux quartiers, mon vieux frère ! c'est rue de la Victoire numéro 42 bis, que la somnambule lucide travaille, et le fameux docteur américain O'Brien opère lui-même ! Voilà !...

Claude Grivot eut un sourire.

Le récit pâteux et entrecoupé de l'ivrogne venait de lui apprendre l'adresse que Robert se proposait de chercher le lendemain.

Véronique de son côté, grava cette adresse dans sa mémoire et se promettait de se faire conduire, dès le lendemain, au numéro 42 bis de la rue de la Victoire.

Vide-Gousset avait épuisé sa verve.

Il prononça encore, d'une voix vague quelques bredouilles inintelligibles, et puis, bientôt il se renversa sur le dossier de la chaise, ses yeux se fermèrent et il se mit à ronfler, cuvant son vin.

A dix heures on se sépara et Magloire voulut accompagner Mme Sollier et Marthe à leur petit logement, et les embrasser avant de retourner chez lui.

—Mon bon Magloire lui dit Véronique, demain je vous demanderai un service...

—Et je vous le rendrai de grand cœur !

—De quoi s'agit-il ?

—De me conduire demain chez la somnambule de la rue de la Victoire.

—Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal !.... répliqua le manchot.

—Nous déjeunerons et nous irons en suite à Paris..

Et le brave garçon prit congé de ses deux protégées.

XII

Une triste nouvelle devait le lendemain matin, empêcher l'exécution du projet formé la veille.

A la première distribution, le facteur remit une lettre à Magloire, qui d'habitude n'en recevait guère.

Elle était timbrée de Pont-d'Ain.

En voyant ce timbre le manchot tressaillit.

Une appréhension instinctive le mordit au cœur.

Sa mère ne savait point écrire.

Pour qu'elle eût chargé quelqu'un de le faire pour elle en un autre temps que le 1er janvier, il fallait qu'un cas pressant l'exigeât.

Ce fut en tremblant qu'il ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que ces quelques lignes :

" Le point-d'Ain, 10 février 1894.

" Votre mère est malade.

" Elle vous réclame.

" Venez la voir tout de suite "

Le nom du signataire était inconnu de Magloire, mais peu importait, il ne pouvait mettre en doute sa sincérité.

Un sueur froide mouilla ses tempes.

Allait-il donc être obligé lui aussi, le prendre le deuil ?..

Bouleversé par cette pensée, le brave manchot n'hésita pas un instant. Il fallait partir.

De Paris à Pont-d'Ain via Macon il y avait treize heures de route.

Treize heures de route !..

Un frisson le secoua à cette pensée.

Arriverait-il à temps pour embrasser sa mère qui l'appelait ?... Ne serait-elle pas morte quand il arriverait à sa demeure ?

Ils s'habilla à la hâte, prit de l'argent sortit de chez lui et entra dans un café pour consulter un indicateur des chemins de fer.

Le train qu'il pouvait prendre était un

train omnibus partant à deux heures quarante cinq minutes de l'après midi.

Cela lui donnait tout le temps de déjeuner et de se rendre à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, mais il ne pourrait accompagner Mme Sollier chez le magnétiseur O'Brien.

Il devait donc aller la prévenir de son brusque départ afin qu'elle ne l'attendit pas.

Sans perdre une minute, il courut chez elle et la mit au courant de ce qui se passait.

—Heureusement je ne suis point tourmenté à votre sujet, ajouta le manchot, qui malgré ses angoisses et le désarroi de son esprit ne se désintéressait point de ses chères protégées. Tout en arrivant à Pont-d'Ain, je vous écrirai. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne point vous désoler de mon absence et de ne pas trop vous ennuyer.

Quoi qu'il arrive, je reviendrai bientôt et Dieu veuille que je ne revienne pas avec un crêpe à mon chapeau et la mort dans le cœur...

La pauvre Véronique était toute en larmes.

—Sois tranquille, mon bon Magloire, fit Marthe en embrassant l'ancien soldat de marine, je te promets que grand mère ne s'ennuiera pas !..... Je serai là, moi..... Je l'empêcherai d'être triste, et si, elle veut, nous gagnerons de l'argent pendant que tu ne seras pas là..... Je connais tes tournées..... Grand'mère est bien assez forte pour pousser avec moi ton orgue.....

Nous irons ensemble voir tes meilleures pratiques, afin qu'elles ne t'oublient pas..... Je leur jouerai les beaux airs et je leur chanterai celles de tes belles chansons que je sais..... Qu'est-ce que tu dis de ça, mon bon Magloire ?

—Je dis que c'est une riche idée, et ne faisant pas les tournées trop longues une fameuse distraction pour Mme Sollier !

—Tu vois que Magloire m'approuve s'écrit Marthe. Tu voudras bien, grand'mère, n'est-ce pas ?

—Je ferai tout ce que tu voudras, mi-

gnonne..... je me laisserai guider par toi.

Alors, ça ira tout seul, et ça sera joliment amusant !..... Quand nous arrêtons devant une maison, tu tourneras la manivelle et je chanterai !..... On me connaît bien maintenant dans tous les endroits où je suis allée avec mon bon ami Magloire.

Nous ferons de belles recettes et nous les partagerons en deux comme il faisait pour moi... Moitié pour lui, moitié pour nous ! Hein ! comme c'est bien arrangé, tout ça !

Le manchot, très attendri, enveloppa l'enfant de son bras gauche et la pressa contre son cœur.

Maintenant, descendes déjeuner avec moi... dit-il ensuite..... je dois me presser pour partir, après mon départ vous irez chez votre magnétiseur, puisque vous y tenez.

—Oui, j'y tiens, je veux y aller, j'irai, répondit Véronique.

On descendit au restaurant, où Mme Aubin et Marie apprirent avec une véritable consternation le départ de Magloire.

À une heure il quittait Véronique et Marthe qui se disposaient à partir pour la rue de la Victoire.

**

Vers dix heures, Robert Vernière et son beau-fils arrivèrent à Saint-Ouen pour voir comment marchaient les travaux et donner leurs ordres.

Tout marchait merveilleusement vite. Dans une dizaine de jours, quinze au plus, on pourrait ouvrir les ateliers reconstruits et l'usine reprendrait sa vie.

Après avoir inspecté minutieusement les travaux, Robert s'arrangea pour se trouver seul un instant avec Claude Gri-vot.

Celui-ci qui, à l'usine où l'on pouvait être entendu, ne le tutoyait plus, lui demanda :

—Patron, tenez-vous toujours à voir le docteur O'Brien ?

—Oui, toujours et plus que jamais !... En sortant d'ici je vais à Paris me

mettre à sa recherche...Il faut que je trouve son adresse.

Inutile de chercher !

—Pourquoi.

—Parce que, cette adresse, la voici :
" Rue de la Victoire, numéro 42 bis. "

—Qui vous l'a donnée ?

—Peu importe... Vous vouliez l'avoir, vous l'avez, c'est le principal.

Robert écrivit sur son agenda : Rue de la Victoire, 42 bis.

Grivot reprit .

—Irez-vous aujourd'hui même ?

—Ce n'est pas douteux.

—Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous rencontriez le magnétiseur avec Mme Sollier.

Le fraticide tressaillit.

—Elle.....ches O'Brien !...s'écria-t-il.

—Oui.....Elle ne perd pas de temps, la vieille !..... Vous voilà averti, et puisque vous tenez à vous renseigner, n'en perdez pas non plus..... Ça brûle.

—Je pars à l'instant.

Robert quitta précipitamment la rue Harlain et, gagnant la place de la mairie de Saint-Ouen, monta dans le tramway Saint-Denis-Madeleine.

Il descendit à la place du Havre, prit un fiacre et se fit conduire rue de la Victoire.

Sur une plaque de marbre noir fixée à droite de la porte se lisaient ces mots en lettres dorées.

DOCTEUR O'BRIEN

" Membre des Académies de New-York, de Berlin, de Vienne, de Barcelone, de Moscou. Membre correspondant de Sociétés savantes de Paris, de Londres, de Nancy, de Genève, et de plusieurs autres grandes villes. "

Et plus bas :

" INSTITUT MAGNÉTIQUE "

" Consultations par le magnétisme...Hypnotisme appliqué à la thérapéutique et à la médecine légale Suggestion. "

" MADemoiselle EVA MARIANI "

" Sujet extra-lucide. "

Une autre plaque, au côté gauche de la porte, donnait cette indication :

" Consultations de deux à cinq heures et de huit à dix. "

Robert sonna.

Nous avons dit qu'après avoir rompu avec le baron Schwartz, O'Brien avait congédié le personnel allemand qu'il occupait et qui se composait d'espions subalternes.

Tout en remplaçant ces salariés par des Français authentiques, il avait gardé auprès de lui un Poméranien, auquel il croyait pouvoir accorder une confiance absolue.

Ce fut ce Poméranien, vêtu en huissier de ministère, qui vint ouvrir à Robert Vernière.

—Le docteur O'Brien ? lui demanda ce dernier.

—Absent, monsieur.

—Est-ce bien vrai ?

—Oui, monsieur...

—Quand rentrera-t-il ?

—A midi probablement, pour son déjeuner...

Malheureusement les consultations ne commencent qu'à deux heures, c'est indiqué sur la plaque.

—Mais entre l'heure de son déjeuner et celle des consultations, ne pourrais-je le voir ?

—Est-ce pour une affaire particulière ?

—Oui.

—Alors, M. le docteur reverra monsieur de une à deux heures.

—Je reviendrai à une heure.

—Monsieur veut-il me laisser son nom ?

—C'est inutile...

Les paroles précédentes s'étaient échangées dans le vestibule.

Robert sortit.

Le Poméranien en refermant la porte derrière lui, pensait :

Il me semble bien que j'ai vu cette tête-là à Berlin, dans les bureaux de

renseignements du grand état-major...

Le complice de Claude Grivot alla déjeuner à l'hôtel Terminus, et à une heure précise il sonnait de nouveau au numéro 42 bis.

Le magnétiseur finissait de déjeuner avec Mlle Mariani, son sujet extra-lucide.

Le Poméranien l'avait prévenu qu'un visiteur pour affaire particulière, ne l'ayant pas trouvé, reviendrait.

Voyez si c'est le visiteur annoncé dit O'Brien en entendant le coup de timbre. Si c'est lui, conduisez-le dans mon cabinet de travail et demandez-lui sa carte.

L'Allemand alla ouvrir et reconnut le nouveau venu.

—M. le docteur est chez lui, fit-il... Veuillez me suivre.

Le frère de Richard fut introduit dans la pièce désignée et le valet de confiance le pria de lui remettre sa carte, formalité indispensable pour être reçu.

—La voici.

En regagnant le vestibule, l'Allemand jeta les yeux sur cette carte et lut : Robert Vernière.

Il eut un rire silencieux.

—Du diable si je me trompais en croyant reconnaître cette tête-là ! murmura-t-il. C'est le particulier dont on s'est tant occupé dernièrement et dont on s'occupe encore rue de Verneil !... Bon à savoir.

Certes, si O'Brien attendait une visite ce n'était point celle de Robert dont quelques semaines auparavant il avait mission de surveiller les agissements.

Depuis que, quittant Berlin, il était venu à Paris prendre le commandement d'une section d'informateurs à la solde de l'Allemagne, il n'avait pas revu son ancien collègue, aux bureaux des informations du grand état-major.

Que venait faire chez lui l'homme que le baron Guillaume Schwartz soupçonnait d'avoir joué un rôle très important sinon même le premier, dans les crimes de Saint-Ouen ?

Que pouvait-il lui vouloir ?

Il mit la carte dans sa poche et dit à Mariani :

—Je ne sais combien de temps me tiendra ce visiteur. Sois prête pour la consultation.

—Il me semble que je ne suis jamais en retard ! répliqua d'un ton aigre la belle fille.

O'Brien haussa les épaules et monta rejoindre Robert.

—Cher monsieur Vernière, qu'elle bonne surprise ! dit-il en allant au fraticide et en lui tendant les deux mains. Voilà ce qui s'appelle une visite inattendue !

Elle n'en est pour moi que plus agréable !

Vous êtes donc à Paris ! Je l'ignorais...

—J'y suis depuis quelques semaines, cher docteur, répondit Robert, et j'y ai été appelé dans de bien tristes circonstances...

—Des ennuis ?

—Plus que des ennuis... Un profond chagrin..... La mort de mon frère...

—Ah ! oui... oui... fit l'Américain toujours défilant, toujours sur ses gardes.

—J'ai entendu parler de cela... Votre frère... un grand industriel...

Assassiné, n'est-ce pas ?

—Oui... assassiné... dépouillé... ruiné complètement... laissant une fille sans ressource que ma femme et moi nous avons recueillie par esprit de famille...

Nous habitons maintenant Paris, et nous ne le quitterons plus. Je fais réédifier l'usine de mon pauvre Richard, grâce aux capitaux que ma femme veut bien me fournir, et j'en prendrai la direction, ayant pour associé mon beau-fils le comte Philippe de Nayle...

—Mais alors, vous voilà à la tête d'une très belle affaire ! Superbe position !... Tant mieux, morbleu ! Je m'en réjouis sincèrement, car vous m'avez toujours été sympathique et vous avez eu assez de déveine.

Ici, nouvelle poignée de mains.

—Oui, répliqua Robert, je crois la déveine conjurée et je compte sur un bel avenir...

—Encore une fois tant mieux !...

Puisque la chance vous revient profitez-en, mais permettez-moi de vous donner un bon conseil mais n'en abusez pas.

—J'en profiterai sans en abuser ! Je suis devenu sage !

XIII

O'Brien, nous le savons, avait jusqu'à ce moment refusé de croire que Robert Vernière fut l'assassin de son frère, et la manière de voir à cet égard du baron Guillaume Schwartz lui semblait absurde.

Un brusque revirement s'opéra dans ses idées.

Louche l'attitude désolée, le ton laroyant de Robert, dont le visage avait l'hypocrisie.

Il s'étonna que l'ancien espion à la solde de la Prusse fût revenu si vite à Paris, et surtout qu'il fit réédifier l'usine pour en prendre la direction.

Robert, il est vrai, avait ajouté que, si cette réédification était possible, il le devait aux libéralités de sa femme.

Malgré tout, un vague soupçon s'éveillait dans l'esprit du magnétiseur.

—Est-ce que cet animal de Schwartz aurait deviné juste ?.....se demandait-il fort irrévérencieusement.

—Cher monsieur Vernière... reprit-il en faisant asseoir le nouveau venu et en s'asseyant lui-même..... à quel motif dois-je attribuer le plaisir de vous voir après en avoir été si longtemps privé.

—Je viens vous demander un renseignement.

—Si je puis vous le donner, je serai heureux de le faire.

—Promettez-moi d'abord de me répondre avec une entière franchise.

—Je vous le promets bien volontiers.

—Même s'il s'agissait d'un de vos secrets professionnels ?

O'Brien fit une légère grimace.

—Dans ce cas...répondit-il... vous devez comprendre qu'il m'est impossible de m'engager à la légère.

—N'équivoquons point...je n'entends parler, ni des secrets de votre pensée, ni de ceux de votre conscience, mais de

ceux de la science dont vous êtes un des maîtres.

L'Américain regarda Robert avec étonnement.

—Expliquez-vous mieux, répliqua-t-il je ne comprends pas.

—Je vais m'expliquer. Qu'y a-t-il de vrai dans le magnétisme, dans le somnambulisme, dans l'hypnotisme ?

—Etrange question ! Tout est vrai ou tout est faux...Vrai, si l'on a affaire à un adepte savant et consciencieux..... Faux, si l'on se trouve en présence d'un banquiste.

—Qu'est-ce que le magnétisme appliqué au somnambulisme ?

—Tout simplement l'influence du moral sur le physique..... Vous ne voulez pas, je suppose, que je vous fasse une conférence à ce sujet ?.. Ce serait trop long..... Sachez seulement que l'influence dont je parle peut s'exercer particulièrement sur les sujets nerveux, sur les névropathes, car le système nerveux est le facteur obligé de l'hypnose qui, quel que soit le procédé employé pour la déterminer agit directement sur ce système.

—L'hypnotisme et le somnambulisme, appliqués à la médecine ont fait des cures trop merveilleuses pour que même les incrédules les plus endurcis osent les nier aujourd'hui...

—Ce n'est pas du somnambulisme appliqué à la médecine que je veux vous parler interrompit Robert.

—C'est de la double vue du sujet endormi, alors ?

—Oui.

—Très bien..... Précisez votre pensée.

—Le sujet endormi par vous du sommeil magnétique, à qui vous diriez : " Je veux savoir ce qui s'est passé, tel jour, à telle heure, à tel endroit " peut-il vous répondre ?...

O'Brien regarda Robert en souriant.

—Ah ! fit-il, nous entrons ici dans le magnétisme à la Cagliostro...

—Répondez-moi.

—Eh bien ! je vous répondrai : "oui" à la condition soit d'endormir le sujet dans l'endroit même où les faits se sont

passés, soit de le mettre en rapport direct avec la personne dont on veut connaître les agissements...

—Comment établir ce rapport ?

—En plaçant dans la main du sujet un objet ayant appartenu à cette personne.

Tout en disant ce qui précède, O'Brien rivait ses yeux sur le visage de Robert dont la persistance à l'interroger faisait grandir ses soupçons.

—Ainsi repart avec fièvre le frère de Richard, un criminel aurait perdu un objet quelconque sur le théâtre de son crime votre sujet ayant cet objet dans les mains pourrait pendant le sommeil magnétique, désigner l'homme à qui appartenait l'objet ?..

—Et même reconstruire de point en point la scène du crime ; oui, cent fois oui !

—C'est votre conviction !

Plus que ma conviction, ma certitude basée sur mon expérience personnelle et sur des faits indiscutables. J'ajouterai que pour obtenir ces résultats il faut que l'opérateur dispose d'un sujet extra lucide et soit doué, comme je le suis, d'une puissance magnétique irrésistible, deux choses qui se rencontrent bien rarement ensemble..

Robert, terrassé par l'épouvante, était devenu livide.

Il spongea son front avec son mouchoir en balbutiant.

—Alors si aujourd'hui, dans une heure, on venait vous présenter un objet oublié sur le théâtre d'un crime par le criminel, cet homme serait à votre merci ?

—Sans nul doute, mais vous savez que si la science marche à pas de géants, la justice marche à pas de tortue. Pour elle, les révélations d'une somnambule ne sont point probantes...

—Dans certains cas elle pourrait les admettre...

—Peut-être... mais ajouta O'Brien en souriant, puisque vous m'avez demandé et puisque je vous ai promis une entière franchise, j'ajouterai, que le criminel n'aurait pas grand'chose à craindre, sinon de la police et de la justice, du moins de la science magnétique.

—Pourquoi cela ?

—Parce que toutes les somnambules, soi-disant lucides, qui se trouvent en ce moment chez mes confrères à Paris, ne répondraient pas si on les interrogeait ou répondraient des niaiseries, n'étant lucides que sur les affiches.

—Ce qui veut dire que vos confrères !

—Sont des charlatans qui vivent de la crédulité des badauds.

—Mais, si on venait ici, chez vous ?

—Ce serait juste la même chose.

—Vous n'êtes point un charlatan, cependant ?

—Certes, non !..... Seulement, je vous le répète, pour obtenir les résultats dont vous parlez, il faut un opérateur doué d'une puissance magnétique de premier ordre, et un sujet vraiment lucide. L'opérateur existe, c'est moi, le sujet manque.

—Ainsi, votre somnambule ?

—Eva Mariani..... une belle fille, très intelligente, qui joue son rôle avec une perfection rare, et me donne la réplique en grande comédienne, mais sur qui le fluide magnétique n'a que fort peu de prise. N'ayez donc aucune crainte pour votre sécurité.

O'Brien appuya avec attention sur ces derniers mots.

Robert fut secoué par un frisson.

—Ma sécurité ! répéta-t-il d'une voix tremblante, comprenant que dans sa terreur, il s'était livré à l'Américain.... Que supposez-vous donc.

—Je ne suppose pas, je suis sûr ! Me prenez-vous pour un niais ! L'objet égaré sur le lieu d'un crime que vous craignez de voir évoquer, c'est vous qui l'avez perdu, à l'usine de Saint-Ouen, dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier.

—Taisez-vous.....Taisez-vous..... bégaya le fratrioide tremblant de tout son corps.

—Ne craignez rien, on ne peut m'entendre.

—Vous vous méprenez, je le jure.

Le magnétiseur haussa les épaules.

—Ne vous donnez pas la peine de nier.....dit-il ensuite.....ce seraient paroles perdues.....En voulez-vous la preuve !..... Vous étiez à Paris depuis le 28 décembre dernier, complo-

tant votre petite affaire.....Le mardi 1^{er} janvier, à six heures et quart du soir, vous avez pris à la gare du Nord un ticket de première classe pour Berlin, feignant ainsi un départ pour vous créer un alibi.

De la gare vous alliez à l'usine d'où après avoir mené à bien votre jolie besogne, vous gagniez un autre train qui vous conduisait à Berlin, où vous arriviez le lendemain soir.

Robert était anéanti.

O'Brien, un sourire railleur aux lèvres poursuivait :

— Vous voyez que tout est connu, depuis alpha jusqu'à oméga.

— Mais, balbutia le fratrioide ne songeant même plus à nier, comment avez-vous su ?

— L'occasion serait belle, n'est-ce pas, pour vous répondre qu'une voyante m'a tout révélé.....et je vous déferais de ne pas le croire.....Mais à quoi me servirait de faire du charlatanisme avec vous comme avec les badauds parisiens ? J'aime mieux vous montrer le fond du sac. Vous étiez filé, mon cher !

— Filé !

— Et de très près.

— Par qui ?

— Par les informateurs de l'ambassade d'Allemagne.

Robert poussa une sourde exclamation.

Il tremblait de tout son corps.

— Je vous'ai défendu de mon mieux, continua l'Américain.

— Vous m'avez défendu vous ?

— Moi-même... Il y a un mois, j'avais encore des attaches avec le bureau de renseignement de l'ambassade, comme de votre temps à Berlin.....

— Mais puisqu'on sait tout, je suis perdu ! s'écria Robert, s'oubliant entièrement.

— Non, car j'ai si adroitement plaidé votre cause que j'ai amené le baron Guillaume Schwartz à douter contre l'évidence, mais vous vous perdrez infailliblement vous-même, si vous ne redevenez pas maître de vous, si vous montrez comme en ce moment un visage bouleversé !

Grâce à moi, les soupçons de l'attaché

spécial sont fortement ébranlés, presque détruits il est à peu près convaincu qu'ils ont fait fausse route mais défiez-vous toujours tenez-vous sur vos gardes, et souvenez-vous que le baron de Schwartz, animé d'un beau zèle, cherchera toutes les occasions de vous perdre.....

Or, quand on cherche bien on trouve...

— Mais qu'a-t-il donc contre moi, ce baron Schwartz ?

— Contre vous personnellement, rien. C'est son patriotisme qui le guide, il est convaincu qu'en vous perdant il serait utile à son pays.

— Utile en quoi ?

— Là-bas, au Grand Etat-Major, ils ont peur de vous.

— A quel propos ?

— Ils croient, à tort ou à raison, que vous avez surpris quelques-uns des secrets de leurs armements et ils craignent que vous ne livriez ces secrets à la France, si le ministre de la guerre ou celui de la marine vous en offraient un bon prix.

Robert fit un geste de dénégation.

O'Brien poursuivit :

— En vous parlant ainsi je vous montre clairement que je suis resté votre ami, n'est-ce pas ? et que je tiens à ce que rien de fâcheux ne vous arrive !.. Pourquoi ?..... Peut-être parce que j'exècre la Prusse.....pour d'autres motifs encore peut-être..... l'essentiel est que vous sachiez bien que je ne vous trahirai pas..... Vous êtes audacieux, comme moi..... comme moi sans scrupules.....comme moi ne reculant devant rien....cela crée un lien entre nous..... Avant qu'un temps bien long se soit écoulé, je quitterai Paris et la France pour aller tenter la fortune dans les grandes villes d'Europe, mais d'ici à mon départ comptez entièrement sur moi.

— Comme vous pouvez compter sur moi !... dit Robert en serrant la main du magnétiseur. Mais, malgré tout, j'ai peur encore.....

— Que craignez-vous plus particulièrement ?

— L'objet laissé par moi à mon insu,

entre les mains d'une femme contre laquelle j'ai lutté, m'accusera toujours et peut un jour devenir une pièce à conviction étonnante.....

— Quel est cet objet ?

— Une breloque détachée de ma chaîne de montre et formant cachet.

— Avec vos initiales, peut-être ?...

— Non, pas les miennes... celle du premier mari de ma femme.

— Ah ! diable !..... cette breloque a-t-elle été remise au juge d'instruction ?

— Oui, mais il déclare qu'elle ne le met sur aucune piste.....

— Que vous importe, alors ?.....

En ce moment on frappa deux coups à la porte du petit salon.

— Entrez dit O'Brien.

Le Poméranien ouvrit la porte et franchit le seuil.

— Deux heures sont sonnées, monsieur le docteur, fit-il, et il y a en bas dans la salle d'attente bon nombre de personnes qui s'impatientent... entre autres une vieille aveugle conduite par une petite fille d'une huitaine d'années... Elle est arrivée la première et je lui ai donné le numéro un.....

Robert tressaillit.

Ce tressaillement, si faible qu'il fût, n'échappa point au magnétiseur.

— Mlle Mariani est-elle dans le cabinet des consultations ?..... demanda-t-il.

— Oui, docteur....

— C'est bien... J'y vais.

Le Poméranien se retira.

— La femme contre qui vous avez lutté pendant la nuit du 1^{er} au 2 janvier, c'est cette vieille aveugle, n'est-ce pas ?..... reprit O'Brien, en s'adressant à Robert.

— C'est elle ! oui, c'est elle ! s'écria celui-ci.

Le juge d'instruction lui a laissé entre les mains le bijou qu'elle m'a arraché dans la lutte et avec lequel elle veut contraindre une somnambule....

— Vingt mille francs pour vous, docteur, dit-il, et si elle n'emporte pas ces bijoux....

— Vingt-cinq mille francs comptant !

— Oui, et cinquante mille si cette femme est mise à jamais hors de me nuire !...

— Ah ! ça, mais c'est tout bonnement un acte de complicité que vous me demandez !..... dit O'Brien avec le plus grand calme.

— C'est le salut que je réclame de vous !

— Je ferai ce qui dépendra de moi.....

— Attendez la fin de la consultation....

— Cette consultation, ne puis-je l'entendre ?

— Vous le pouvez en restant ici et en écoutant à cette porte, répliqua le magnétiseur en désignant l'huître qui laissait communiquer son cabinet avec la salle des consultations magnétiques, et que recouvrait une lourde portière de tapisserie, mais pas un mouvement, pas un souffle qui puisse trahir votre présence..... ajouta-t-il, en soulevant la portière.

Il ouvrit la porte, qu'il eut soin de ne point refermer hermétiquement, et il entra dans la salle où se trouvait déjà Mlle Eva Mariani prête à la petite comédie quotidienne dans laquelle nous savons qu'elle excellait.

XIV

Robert, souleva la lourde portière de tapisserie, et se glissa entre elle et la porte, frissonnant, l'oreille au guet, le cœur serré comme dans un étui, les ongles de ses doigts crispés s'incrustant dans les paumes de ses mains.

Au début de ce récit nous avons décrit la salle des consultations du docteur O'Brien.

Nous n'y reviendrons pas.

Son aspect, on doit s'en souvenir, était étrange et saisissant.

Outre le fauteuil placé sur l'estrade et où s'asseyait la prétendue voyante pour rendre ses oracles, des sièges assez nombreux étaient destinés aux clients. Sur une table disposée à cet effet auprès de l'estrade se trouvaient différents objets.

Une lampe au magnésium dont la tige

mille si cette
mais hors de me

tout bonnement
que vous me de-
rien avec le plus

je réclame de

dépendra de

la consultati-

ne puis-je l'en-

restant ici et en
répliqua le ma-
phuis qui laissait
net avec la salle
nétiques, et que
portière de tapis-
vement, pas un
ir votre présen-
pouvant la porti-

il eut soin de ne
séquemment, et
se trouvait déjà
à la petite co-
n laquelle nous

lourde portière
sa entre elle et
oreille au guet, le
s un étau, les on-
pés s'incrustant
mains.

notre avons dé-
du docteur

pas.
s'en souvenir,
ant.

é sur l'estrade et
due voyante pour
sièges assez nom-
aux clients Sur
cet effet auprès
ent différents ob-

ésum dont la tige

s'élevait et se baissait à volonté, plusieurs bouchons de carafe en cristal, de petits tubes de verre renfermant des produits pharmaceutiques pour traitements par suggestion hypnotique, quelques hypnoscoptes en acier nickelé.

Le docteur avait rejoint Mlle Mariani qui l'attendait en baillant.

— Vous me recommandiez d'être exacte, et c'est vous qui êtes en retard !
...lui dit-elle d'un ton de mauvaise humeur.

— Tais-toi et écoute-moi.....commanda-t-il.

Nous allons commencer... Il va venir quelqu'un que je dois envelopper dans un filet aux mailles étroites... Tu feras semblant de lutter plus longtemps qu'à l'ordinaire contre le sommeil... J'ai besoin de réfléchir...

— Bon, répondit Eva.

Et elle prit place sur le fauteuil de l'estrade.

De son poste d'observation Robert ne perdait pas un mot de ce qui se disait dans la pièce voisine.

O'Brien appuya le doigt sur le bouton d'une sonnerie électrique.

Le Poméranien parut aussitôt.

— Introduisez le numéro 1, commanda le docteur.

Un instant après Mme Sollier, que Marthe tenait par la main pour la conduire, franchissait le seuil.

En entrant dans la salle entièrement tendue de rouge et que la lumière du dehors, tamisée par des stores rouges, éclairait d'une manière presque fantastique, l'enfant prise d'un frisson, s'arrêta, et se pressa contre sa grand-mère.

O'Brien remarqua l'effet produit sur la petite fille par la bizarrerie voulue du décor et l'ameublement.

— Approchez, ma mignonne... dit-il d'une voix très douce... N'ayez aucune crainte, et faites approcher la personne que vous semblez conduire. Est-elle aveugle ?

— Oui, monsieur, répondit Véronique, je suis aveugle.

Le docteur alla prendre par la main Mme Sollier et la mena jusqu'à un fauteuil placé à deux pas de l'estrade que

dominait Mlle Mariani, drapée dans une sorte de peplum d'étoffe blanche.

Il la fit asseoir.

— Marthe, bien vite rassurée, s'assit sur la première marche de l'estrade, et de là son regard curieux fit le tour de la pièce, examinant chaque chose, pour revenir se fixer sur le visage de la somnambule.

— Êtes-vous aveugle de naissance ?... demanda-t-il à Véronique.

— Non, monsieur.

— Depuis quand avez-vous été frappée de cécité ?

— Depuis six semaines à peu près, monsieur.

— Cette cécité est-elle le résultat des blessures dont je vois les cicatrices ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce à propos de ces blessures et de leurs suites que vous venez me consulter ?

— Non, monsieur.

Pendant quelques secondes O'Brien examina avec attention les yeux de l'aveugle.

— Peut-être, cependant, n'êtes-vous point inguérissable... dit-il après cet examen.

Véronique tressaillit.

— Vous prétendez qu'on pourrait me rendre la vue ?..... s'écria-t-elle ensuite.

— Je prétends cela, oui.

— Vous chargeriez-vous de le faire vous, monsieur ?

— Moi, non.

— Qui donc alors ?

— Des spécialistes assez hardis pour tenter une opération difficile, et dangereuse si elle échouait.

— Dangereuse pour ma vie ?

— Oui.

— Alors on ne la tentera pas, même s'il y avait chance de succès..... Ma petite fille a besoin de moi... Je veux vivre.

— Est-ce pour l'enfant que vous venez me consulter ?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi êtes-vous venue ?

— Pour que votre science me guide, pour qu'elle me donne les moyens de

connaître et de livrer à la justice le misérable qui a assassiné mon protecteur qui a volé sa fortune et incendié sa maison, et dont le complice a voulu me tuer aussi et m'a rendue aveugle....
— Votre science pourra-t-elle faire cela, monsieur ?

— Ma science n'a point de limites !... répondit le docteur avec emphase.... La voyante, endormie par moi du sommeil magnétique, et interrogée par moi, répondra.

Interrogez-là donc vite, monsieur, et qu'elle réponde ! !

— Elle ne pourra le faire que quand je lui aurai imposé le sommeil et que j'aurai, par la puissance de ma volonté, isolé l'âme de la matière.

— Alors, endormez-là !

— Auparavant je dois vous dire que malgré mon ascendant irrésistible sur elle, il lui serait impossible de voir ce que vous voulez qu'elle voie, si nous n'établissons le rapport entre elle et la personne ayant commis le crime abominable dont vous avez parlé.

— Comment établir ce rapport ?

— En lui mettant dans les mains un objet ayant appartenu à cette personne. Si vous n'avez pas cet objet, rien n'est possible.

— J'ai ce que vous désirez, monsieur.

— Et c'est ?

— Un bijou provenant du criminel...

— Où est-il ?

— Le voici.

Et Véronique tendit à O'Brien la broche arrachée à la chaîne de montre de Robert.

— Mais,..... demanda le magnétiseur feignant l'étonnement, vous l'avez donc vu, ce misérable ?

— Je l'ai vu deux fois.

— Vous le connaissez alors ?

— Je connais son visage, mais j'ignore son nom.... Sans cela, serais-je ici ?... C'est le nom du misérable que je viens vous demander.

— Et je ne pourrai vous l'apprendre.

— Comment ! ! Vous m'avez dit tout à l'heure que votre science n'avait point de bornes !

— Ce cas est la seule exception.... La somnambule peut voir des actes, des

faits, des visages et les décrire, mais un nom, chose immatérielle, est hors de son domaine.

— Votre somnambule pourra me guider, cependant..... Elle pourra suivre le misérable en quelque lieu qu'il se trouve et me désigner ce lieu ?

— Cela, oui.

— Alors ordonnez-lui de le faire, monsieur !... J'ai hâte de venger Richard Vernière !

— C'est bien....

O'Brien gravit les marches de l'estrade et s'approcha de Mariani.

— Il faut dormir !... dit-il à son complice en faisant autour de son visage des passes magnétiques. Il faut dormir et voir.

Les paupières de la pseudo-voyante battirent, mais ne s'abaissèrent pas sur ses yeux.

Au bout de deux ou trois secondes elle balbutia d'une voix faible.

— Le sommeil ne vient pas, je me sens brisée.

Le magnétiseur lui appuya la main sur le front.

— Dormez ! commanda-t-il.

Pendant un instant il se fit un grand silence.

Véronique, attendait, oppressée, respirant à peine.

Marthe suivait avec une attention profonde tous les mouvements du magnétiseur et de sa somnambule.

— Dormez ! répéta O'Brien.

— Je ne peux pas, répondit Mariani si bas qu'à peine on l'entendit.

Quoiqu'il n'eût en ce moment pour public qu'une aveugle et qu'une enfant, l'américain ne changea rien à sa mise en scène habituelle, grâce à laquelle il prouvait aux plus incrédules sa puissance magnétique.

L'aveugle ne comptait point, mais l'enfant était là.

Les enfants sont volontiers bavards, la petite fille ne manquerait donc pas de raconter ce qui s'était passé sous ses yeux dans le cabinet des consultations.

Il fallait que son récit fût impressionnant et de nature à changer en clients ses auditeurs.

En conséquence il redoubla ses passes en donnant à son visage une expression souverainement impérieuse.

Tandis que ses mains effleuraient le visage et la poitrine d'Eva Mariani pour l'envelopper de fluide magnétique, la fausse voyante, jouant son rôle avec sa perfection habituelle, semblait ressentir d'instant en instant de fortes secousses, et une sorte de trépidation nerveuse agita son corps.

Pour la troisième fois elle murmura :
— Je ne peux pas.

O'Brien lui avait ordonné cette lenteur.

Pendant ce temps il réfléchissait au moyen à employer pour mettre Robert Vernière à l'abri de tout danger, et il pétrissait avec impatience dans l'une de ses mains, le joyau accusateur que lui avait remis l'aveugle.

Son imagination était en défaut.

Il ne trouvait rien.

Descendant de l'estrade et tournant un bouton de métal, il fit jaillir une lueur éblouissante de la lampe à magnésium.

Ensuite il exhaussa la tige de manière à placer la lampe juste à la hauteur du visage de Mlle Mariani, et il commanda :

— Regardez fixement ce foyer lumineux !

La pseudo-somnambule obéit et jeta un coup d'œil à O'Brien, qui du geste lui indiqua qu'il était temps de jouer la comédie du sommeil.

Véronique, impatiente, pleine d'angoisse attendait toujours.

La petite Marthe éprouvait une sensation bizarre.

Elle croyait sentir de légers souffles passer sur son visage.

Il lui semblait être enveloppée par un fluide qui la soulevait.

Comme Mariani elle fixa ses regards sur la flamme étincelante du fil de magnésium.

Ses paupières battaient, comme un peu auparavant avaient battu celles de la fausse voyante sous les passes du magnétiseur.

Trois ou quatre secondes s'écoulaient.

Enfin Mariani sembla vaincue.

Le haut de son corps s'immobilisa dans une pose extatique et lentement ses yeux se fermèrent.

— Dormez-vous ?... demanda O'Brien.

D'une voix changée presque méconnaissable, elle murmura :

— Je dors.

Mme Sollier avait entendu.

— Alors, elle va parler ?... fit-elle vivement.

— Je le crois, répliqua le magnétiseur... et dans un instant, j'en serai certain.

Puis, s'adressant à Eva,

— Etes-vous lucide ?

— Oui.

— A quel degré ?

— Au degré le plus haut.

— Ma volonté vous domine ?

— Je n'ai plus de volonté que la vôtre.

— Alors, vous verrez ?

— Je verrai, si vous m'ordonnez de voir.

— Et vous répondrez.

— Si vous m'ordonnez de répondre, je répondrai.

L'aveugle écoutait, haletante, les mains crispées sur les bras du fauteuil où elle était assise, cherchant à percevoir les ténèbres profondes qui l'enveloppaient.

O'Brien se tourna vers elle.

— Le hasard vous favorise, lui dit-il... jamais le sujet n'a été plus clairvoyant et plus docile.

— Puis-je maintenant lui demander de m'apprendre ce que j'ai tant d'intérêt à savoir ? fit Véronique.

— Vous le feriez en vain, répliqua le docteur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est à moi directement que vous devez parler, et je lui répéterai vos questions.

Mais d'abord, je dois rétablir le rapport magnétique entre elle et la personne que vous voulez connaître.

O'Brien tenait la breloque formant cachet.

Il appuya l'émeraude de ce cachet sur le front d'Eva Mariani et lui dit :

— Je vous ordonne de voir, et je vous

ordonne de répondre. A qui appartient ce bijou ?

Ce ne fut pas la pseudo-somnambule qui répondit.

Depuis un instant, Marthe, assise sur la première marche de l'estrade, avait les yeux étrangement fixes d'une personne qui regarde au dedans d'elle-même.

A peine le magnétiseur venait-il de prononcer ces mots :

— A qui appartient ce bijou ? que la fille de Germaine se dressa, et d'une voix qui n'était plus la sienne, murmurait :

— L'assassin de M. Richard Vernière.

— Taisez-vous, enfant ! commanda... l'Américain.

Ne troubles pas les mystères dont vous êtes témoin, mais que vous ne pouvez comprendre !

— Ne m'ordonnez pas de me taire...
.....répliqua la petite fille dont le ton devenait ferme et la voix rassurée.....

— ordonnez-moi de parler au contraire, car mon corps seul est resté auprès de vous... mon âme flotte dans l'espace, loin de ce corps endormi, et mes yeux voient ce que des yeux éveillés ne sauraient voir.

Frappé de stupeur par cette réponse faite en des termes qui semblaient ne pouvoir sortir de la bouche d'un enfant de cet âge, O'Brien se dirigea rapidement vers elle et l'examina avec attention.

L'évidence s'imposait et l'Américain ne s'y trompa point.

La petite Marthe dormait du sommeil hypno-magnétique.

Elle entendait, elle voyait, en un mot elle était lucide..... lucide comme l'avait été jadis aux Etats-Unis le premier sujet d'O'Brien, la jeune fille de l'Illinois.

Voici quelle étrange chose venait de se passer dans cette salle où, faite d'un sujet vraiment capable de recevoir la suggestion, se jouait chaque jour l'adroite comédie à laquelle le public se laissait prendre.

Tandis que le docteur, après s'être livré à la classique jonglerie des pas-

ses magnétiques qui semblaient rester sans résultat, avait recouru au grand moyen, la lampe à magnésium, pour endormir la fausse somnambule, et tandis que celle-ci feignait de céder, par degrés, au sommeil enfin venu, Marthe se sentait enveloppée de plus en plus par le fluide qui la soulevait, un souffle mystérieux passait dans ses cheveux, une torpeur irrésistible s'emparait d'elle, tandis qu'un courant électrique faisait vibrer toutes les fibres de son corps.

C'est qu'elle aussi avait fixé la lampe à magnésium, qu'elle en avait subi les effets et qu'elle dormait déjà au moment où le magnétiseur demandait : Eva Mariani :

— Dormez-vous ?

Pendant quelques secondes, nous le répétons, la stupeur de l'Américain fut indicible.

C'est à peine s'il pouvait en croire ses yeux.

Ne comprenant rien à ce qui se passait Mlle Mariani avait quitté sa pose de commande et regardait l'enfant qui venait de répondre à sa place.

Bien vite O'Brien reprit possession de lui-même et se demanda si le hasard ne venait pas de le mettre en présence d'un de ces sujets merveilleusement organisés pour la suggestion et qui sont presque introuvables, puisque, malgré toutes ses recherches, il n'en avait rencontré que deux en sa vie, l'un aux Etats-Unis et l'autre à Berlin.

Maintenant restait à savoir si l'enfant était vraiment lucide, et à quel degré ; si on pouvait obtenir d'elle le doublement de sa personnalité et la double vue.

Pour arriver à ce résultat, il fallait expérimenter.

Il allait le faire sur-le-champ.

Véronique, étonnée et inquiète du silence profond qui s'était produit tout à coup, demanda :

— Que se passe-t-il donc, monsieur ?

— Un véritable prodige, madame... répondit le docteur. — Ma puissance magnétique est telle qu'elle s'exerce même à mon insu ! — Enveloppée par le fluide dont l'atmosphère de cette pièce

semblaient res-
avait recours au
pe à magnésium,
ausse somnambu-
lle-ci feignait de
u sommeil enfin
it enveloppée de
ide qui la soule-
teux passait dans
rpreur irrésistible
s qu'un courant
r toutes les fibres

rait fixé la lampe
n avait subi les
t déjà au moment
andait. Eva Ma-

condes, nous le
l'Américain fut

rait en croire ses

ce qui se pas-
quitté sa pose
ait l'enfant qui
place.

it possession de
a si le hasard ne
re en présence
billeusement or-
ion et qui sont
uisque, malgré
n'en avait ren-
vie, l'un aux
erlin.

savoir si l'en-
e, et à quel de-
ir d'elle le dé-
onnalité et la

at, il fallait ex-

hamp.
inquiète du si-
roduit tout à

monsieur ?
e, madame—
puissance ma-
s'exerce mé-
oppée par le
e cette pièce

est saturée, votre petite-fille en a subi les effets.—Elle dort, elle est lucide, et c'est d'elle-même que vous allez apprendre ce que vous voulez savoir.

—Eh quoi !... s'écria l'aveugle avec effroi... Marthe est somnambule ? Elle peut voir ce que vous ignorez vous-même ?

—Oui.

—Mais... reprit Mme Sollier d'une voix que faisait trembler l'angoisse..... — mais monsieur, ce sommeil m'effraye..... Combien de temps durera-t-il ?

—Une seconde seulement, si vous le voulez. je puis réveiller votre petite-fille à l'instant, un geste suffirait... Mais pourquoi ne pas pousser l'expérience jusqu'au bout, puisque l'enfant ne court aucun danger ?

—Vous m'affirmez cela, monsieur ?

—Je vous l'affirme.

—S'il en est ainsi, murmura l'aveugle, interrogez-la, j'y consens.

Chez O'Brien, en ce moment, le savant véritable qu'il était avait remplacé le banquier, le charlatan. qu'il était devenu.

Il oubliait complètement Robert Vernière et le motif terrible qui avait amené Mme Sollier chez lui.

Il ne songeait plus qu'à s'assurer du degré de lucidité de l'enfant.

Robert, la sueur au front, tremblant la gorge serrée comme dans un étou, ne voyait rien, mais entendait tout.

Un instant il eut la pensée d'entrer dans la salle des consultations, d'arracher des mains du magnétiseur le bijou que venait de lui confier Mme Sollier et de fuir en l'emportant.

Mais l'épouvante le paralysait.

O'Brien, qui se trouvait à côté de Marthe, lui posa une main sur la tête.

L'expérience allait commencer.

—Vous dormez ?..... — demanda-t-il.

—Oui, je dors.... murmura l'enfant immobile comme une statue, les yeux largement ouverte, mais toujours sans regard.

—Voulez-vous m'obéir et me répondre.

—Je le veux.

—Alors, j'ordonne à votre pensée d'aller à Saint-Ouen.

—Ma pensée est à Saint-Ouen.

—En quel endroit ?

—Dans la chambre que grand'mère et moi nous habitons chez Mme Aubin.

—Y a-t-il une pendule dans cette chambre ?

—Il y a un coucou accroché au mur.

—Marche-t-il, ce coucou ?

—Oui, j'entends distinctement le tic-tac.

—Quelle heure indique-t-il ?

—Trois heures.

O'Brien regarda sa montre, Comme le coucou de Saint-Ouen elle marquait trois heures.

—Lucidité merveilleuse !... murmura-t-il.

Puis, tout haut, il reprit :

—Quittez cette chambre et transportez-vous à l'usine incendiée de M. Vernière.

Pendant une ou deux secondes les traits de Marthe se contractèrent.

On voyait que son cerveau faisait des efforts pour obéir à la suggestion. Bientôt la contraction disparut.

—Y êtes-vous ?..... demanda O'Brien.

—J'y suis.

—Que voyez-vous ?

—Des ouvriers..... Beaucoup d'ouvriers.

—Que font-ils ?

—Ils travaillent à la reconstruction de l'usine.

—Regardez dans le passé..... Remontez en arrière jusqu'à la nuit de l'incendie...

Les traits de Marthe se contractèrent de nouveau.

—Voyez-vous ? reprit le docteur.

—Non. Je ne peux pas.

—Je vous ordonne de voir.

Un instant. Un silence. Puis l'enfant s'écria :

—Oh ! je vois... Je vois.

—Quoi ?

—Des flammes, le feu partout, il m'en toure.

Marthe poussa un cri d'effroi et se mit à trembler de tout son corps.

—Vous n'avez rien à craindre..... je

vous défends d'avoir peur ! dit O'Brien.

Toute trace d'épouvante était disparue.

En entendant le cri poussé par sa petite-fille Véronique avait frissonné de la tête aux pieds.

— Réveillez-là.....réveillez-là, monsieur..... — fit-elle d'une voix suppliante.

— Elle souffre.

— Vous vous trompez, elle ne souffre pas, je vous le jure, vous allez en avoir la preuve.

Puis, s'adressant à l'enfant ;

— Souffrez-vous !..... lui demanda-t-il.

— Non, puisque vous m'avez défendu d'avoir peur.

— Alors, regardez l'incendie et dites-moi si, au milieu des flammes, vous voyez quelqu'un.

— Je ne vois personne.

Le magnétiseur appuya sur le front de Marthe le cachet de Robert Vernière.

— Regardez-mieux, commanda-t-il, et vous verrez celui auquel appartient ce bijou.

Un frisson nerveux secoua Marthe de la nuque aux talons.

— Oui, oui, je vois, fit-elle... je vois l'homme.

— Décrivez-le.

— Il est grand.....il est brun..... il a toute sa barbe.....il porte une sacoche de cuir dont la courroie passe sur son épaule.

— Que fait-il ?

— Il sort d'un pavillon qui brûle.

— Et maintenant ?

— Il lutte contre quelqu'un, contre une femme dont le visage m'est caché. Cette femme tombe, il part, je ne le vois plus.

— Suivez-le.

— Je ne peux pas.

— Je vous ordonne de le suivre et de ne pas le quitter, si loin qu'il aille.

— Je le revois..... il est loin déjà.....sur une route qui tourne.....il s'arrête.

— Où ?

— Anprès d'une maison éclairée dans la nuit..... Ah ! c'est une gare de chemin de fer.....il y entre... il disparaît.

— Suivez-le toujours.

Le voilà, tout seul, dans un compartiment d'un train qui roule vite..... vite.....

— Que fait-il ?

Il compte de l'argent tiré de la sacoche ouverte... beaucoup d'argent... des billets... de l'or...

O'Brien, jusqu'à ce moment tout à son expérience, se souvint brusquement de Robert que la stupéfiante lucidité de l'enfant pouvait mettre en péril et se dit qu'il avait poussé bien assez loin la suggestion.

Marthe dans son sommeil continuait à suivre le fractricide.

— Il revient...il revient, dit-elle tout à coup, je le vois...

— Où ? demanda l'Américain.

— Là... il est là, répondit l'enfant en étendant la main vers la porte derrière laquelle se trouvait Robert.

Une sueur froide mouilla les tempes de l'Américain.

Si Véronique Sollier n'eût point été aveugle, ces mots et ce geste auraient suffi pour perdre le frère de Richard.

O'Brien conserva toute sa présence d'esprit.

— Vous ne devez pas le voir !... répliqua-t-il impérieusement.

Pour Véronique cette phrase signifiait que Marthe commettait une erreur.

En réalité elle contenait une suggestion nouvelle, la défense de voir.

— Je ne vois plus... murmura l'enfant docile.

C'était assez.

Le magnétiseur posa sa main largement ouverte entre les deux omoplates de la petite fille, le pouce appuyant d'un côté du cou, les autres doigts de l'autre côté, de manière à comprimer légèrement la partie supérieure du trapèze, et il obtint aussitôt l'effet voulu.

Marthe poussa un cri, et, prise d'une violente crise nerveuse, se renversa en arrière en bégayant des paroles sans

suite, accompagnées de plaintes sourdes.

L'aveugle se dressa tout effarée.

—Ma fille... ma fille... dit-elle d'une voix brisée, en s'élançant du côté où les gémissements de Marthe se faisaient entendre.

Ses pieds heurtèrent le corps de la petite fille qui se débattait sur le tapis placé devant l'estrade.

Elle s'agenouilla près d'elle et l'entoura de ses bras.

—Ah ! malheur à vous si vous m'avez tué mon enfant !... cria-t-elle éperdue et menaçante.

—Elle n'est nullement en danger, madame, répondit O'Brien, une simple crise que j'aurais dû prévoir avec une nature nerveuse...

Dans quelques secondes elle sera calme.

Mais je ne vous conseille pas de la faire endormir de nouveau..... une seconde crise mettrait sa vie en grand danger.....

Véronique répétait :

—Ma fille... ma fille... l'endormir encore... ah ! jamais !...

Les gémissements devinrent de plus en plus faibles, puis cessèrent tout à fait.

Marthe s'éveillait du sommeil magnétique.

—Grand'mère, fit-elle en entourant l'aveugle de ses bras, est-ce que c'est fini ?

Est-ce qu'on t'a répondu ?...

—Mais c'est toi, ma chérie, qui m'as répondu.....

Tu ne m'as rien appris qui soit de nature à me guider et tu as couru risque de mourir...

—Moi, j'ai répondu ? demanda Marthe surprise.

—Oui, tu t'étais endormie... Souviens-toi.....

L'enfant ne doit se souvenir de rien, madame... interrompit O'Brien... il est donc pour le moins inutile de la fatiguer davantage en la questionnant... Si vous désirez comme c'est votre droit, interroger ma voyante, je conquies votre petite fille dans une autre pièce...

—Non... non, monsieur... répliqua vi-

vement l'aveugle pour aujourd'hui en voilà assez... je reviendrai une autre fois, ...je reviendrai sans elle. Allons-nous-en ma chérie....

Conduite par l'enfant, Véronique allait se diriger vers la porte quand elle s'arrêta :

—Veuillez me rendre le bijou que je vous ai confié, monsieur, dit-elle au magnétiseur.

Refuser était impossible.

—Voici, madame..... répondit O'Brien.

Et il lui mit dans la main le cachet de Robert.

Ensuite il frappa sur un timbre.

Le Poméranien parut.

—Reconduisez madame et sa petite-fille, lui commanda le magnétiseur— et n'introduisez pas le numéro suivant avant d'en avoir reçu l'ordre.

Le valet obéit.

Eva Mariani se retrouva seule avec l'Américain.

—Cette enfant lui dit-il... fera notre fortune..... Avant un an nous roulerons sur les billets de banques ! Comprends-tu ?

—Je comprends ton projet, mais le mener à bien ne sera pas facile !

—Je suis de l'avis du poète français qui a dit :

A vaincre sans péril, on triomphe
sans gloire

Nous triompherons glorieusement, je vais revenir, attends-moi !

CVI

O'Brien rentra dans son cabinet où il trouva Robert, anéanti, pâle comme un mort, écroulé sur un fauteuil.

En voyant le magnétiseur, il se dressa et marcha vivement à sa rencontre.

—Le cachet ? lui demanda-t-il d'une voix étranglée..... le cachet ?... l'avez-vous ?

—Eh ! il s'agit bien de votre maudit cachet !... répliqua l'Américain en haussant les épaules... M'était-il possible de le garder de force ?..... L'aveugle doit le rapporter au juge d'instruc-

tion qui le lui a confié.....Si j'avais refusé de le lui rendre, que serait-il arrivé !..... Elle aurait dit en quelles mains elle l'avait laissé, malgré elle.

Alors descente de police chez moi interrogatoire, accusation de complicité !.....C'eût été le meilleur et le plus court moyen de nous perdre tous les deux de compagnie !..... Non ! non !... pas si sot !..... Mme Sollier l'emporte, ce malencontreux bijou, elle le remettra à qui de droit, et tout sera dit !

—Vous ne songez donc pas qu'elle racontera certainement ce qui s'est passé ici.....s'écria Robert..... Un autre magnétiseur pourra endormir la petite fille, comme vous l'avez fait, et elle me perdra, comme elle était au moment de le faire chez vous.

—Il me semble que puisque vous avez tout entendu, vous auriez dû comprendre que j'avais tout prévu.

—Tout prévu ! Comment !

—La grand'mère tient infiniment trop à la vie de l'enfant pour permettre qu'on tente sur elle une seconde expérience, puisque je lui ai affirmé qu'en l'endormant de nouveau on pourrait la tuer ! Vous voyez que de ce côté vous n'avez rien à craindre.

—Je ne vois pas cela le moins du monde !

Tout est possible, même de l'endormir à l'insu de sa grand'mère.

—Personne ne l'endormira que moi, quand elle sera en mon pouvoir.

—En votre pouvoir ! répéta Robert étonné.

—Oui, certes !... Il me faut cette enfant dont la lucidité est prodigieuse, et qui deviendra l'instrument de ma fortune.

—Un rapt !

—Qui ne risque rien n'a rien ! C'est un vieux proverbe qu'on doit mettre en pratique dans la vie, si l'on ne veut pas mourir dans la peau d'un besogneux... En enlevant l'enfant, je supprime le danger que vous semblez toujours craindre, et qui pour moi n'existe pas.

—Tenez tête audacieusement à tous les orages... même, et surtout, à ceux

qui pourraient venir d'Allemagne, et je vous garantis le salut.

—Dites-vous bien que personne à Paris ne pourra répondre aux interrogations de l'aveugle, pas plus les prétendues voyantes des charlatans, mes confrères, que les professeurs de l'école de Charcot qui affichent pour le somnambulisme proprement dit, pour la double vue, le plus profond mépris, et qui d'ailleurs ne voudraient point condescendre à devenir les collaborateurs, ou pour mieux dire les instruments de la police et la justice elle-même, représentée par tous les magistrats, refuse de baser un acte d'accusation sur des faits révélés par une somnambule. Dormez donc sur vos deux oreilles et ne faites pas de mauvais rêves !

—Oh ! ce cachet... ce cachet ! murmura Robert qui ne semblait nullement rassuré.

—Il vous préoccupe encore ?

—Toujours.

—Raisonnons un peu..... — Qui donc pourrait prouver qu'il vient de vous ?

—Véronique Sollier.

—Elle est aveugle.

—Je vous ai entendu lui dire que sa guérison n'était point impossible.

—Oui, mais j'ai ajouté que l'opération très dangereuse, compromettrait sa vie, et à cela elle a répondu qu'elle voulait vivre et qu'elle refuserait de se laisser opérer.

Remontez donc votre moral affaibli !.. Relevez la tête, cordieu ! Seul je connais votre secret, et vous pouvez être certain que je ne m'en servirai pas contre vous !

—Une question.

—Laquelle ?

—La petite-fille de l'aveugle peut-elle maintenant se souvenir de ce qui s'est passé tout à l'heure.

—Elle ne peut se souvenir de rien.. En s'éveillant elle a tout oublié.

—Vous me l'affirmez ?

—Je vous le jure.

—Eh bien ! le jour où disparaîtra cette enfant qui a failli me perdre, je vous donnerai cent mille francs.

—Préparez les cent mille francs.

Allemagne, et je

personne à Pa-
aux interroga-
plus les préten-
atans, mes con-
sants de l'école de
sur le somnam-
pour la double
ris, et qui d'ail-
t condescendre
teurs, ou pour
nts de la police
représentée par
e de baser un
s faits révélés
rmez donc sur
faites pas de

sachet ! mur-
lait nullement

ore ?

..... — Qui
n'il vient de

dire que sa
ssible.

e l'opération
ttait sa vie,
elle voulait
e se laisser

l'affaibli !..
ul je connais
être oer-
pas contre

ugle peut-
de ce qui

de rien..
lié.

raîtra est-
re, je vous

ances.

— Ils sont prêts... mais la grand'mè-
re.

— Ah ! la grand'mère, elle crierait.....
Elle me soupçonnera, et elle fera part
de ses soupçons à la police..... — Ce
n'est pas douteux... seulement je serai
loin avant que les agents de la sûreté
puissent seulement soupçonner le che-
min pris par moi pour dépister leurs re-
cherches.

— Mais vous êtes connu, et partout où
vous exhiberez cette enfant on vous si-
gnalera et on pourra vous arrêter.

— L'enfant ne paraîtra jamais en pu-
blic..... C'est un truc que je n'ai pas
inventé puisqu'il appartient au doc-
teur Ladame, de Genève, mais dont je
me servirai..... L'hypnotisme à distan-
ce..... la suggestion par le téléphone.
Jamais on ne verra le sujet merveilleux
dont les oracles feront courir les fou-
les..... Quant à mon nom, il est aussi
facile pour moi d'en changer que de me
faire une tête absolument différente de
celle que vous voyez en ce moment sur
mes épaules. Je brave toutes les polices
du monde !

— Vous êtes sûr de vous ?

— Absolument.

— Alors agissez.

— J'ai besoin de votre aide.

— A quoi puis-je vous servir ?

— A me donner des renseignements
dont j'ai besoin.

— Lesquels ?

— Où demeure Véronique Sollier ?

— A Saint-Ouen, dans un hôtel garni
portant cette enseigne : A la mère Au-
bin.

Elle est sortie hier de l'hôpital.

— L'enfant habite avec elle ?

— Oui.

— Pour le moment, cela me suffit...

... Si j'ai besoin plus tard d'indications
supplémentaires, ... je vous le ferai sa-
voir.

— Comment ?

— Par une lettre.

— Ecrire est bien dangereux.

— Oh ! un simple mot vous priant de
passer à mon cabinet.

Je suis prudent, ne vous inquiétez de
rien.

Votre adresse à Neuilly ?

— Quai de Seine... villa des Plata-
nes.

— Bien... C'est gravé dans ma mémoi-
re.

Maintenant, mon cher monsieur Ver-
nière, ajouta l'Américain, c'est à vous
que je dois d'avoir été mis à même de
connaître l'enfant prodige, le petit phé-
nomène qui m'enrichira.

Echange de bons procédés.

Je vous ai dit que vous étiez menacé
par l'Allemagne qui a cru un instant
vous tenir par le crime de Saint-Ouen.

Quoique j'aie démontré au baron
Schwartz la profonde absurdité de l'ac-
cusation, et tout convaincu, qu'il soit,
..... — il ne vous en guette pas
moins.

Défiez-vous donc, car les Allemands
sont passés maîtres dans le bel art de
perdre les gens qui les inquiètent ou qui
les gênent.

Je vais vous fournir le moyen de fer-
mer la bouche aux corbeaux prussiens
si quelque menace vous était adres-
sée.

Vous me donnerez cent mille francs
quand j'aurai fait disparaître la petite
Marthe que vous considérez comme un
danger pour vous.

Je vais vous donner... moi... tout de
suite.... certain papier qui vaut son
prix.

En disant ces derniers mots, O'Brien
avait ouvert un meuble fermé par une
triple serrure et pris au fond d'un tiroir
une enveloppe cachée sous des li-
vres.

Cette enveloppe, très grande et en
papier vélin solide comme du parche-
min, avait été ouverte à l'aide d'un ins-
trument tranchant dans sa partie supé-
rieure.

Sur le large cachet de cire rouge s'é-
talait l'aigle prussien.

La suscription portait en allemand
ces mots que nous traduisons :

" A Son Excellence l'ambassadeur "

" d'Allemagne "

" à Paris "

O'Brien poursuivait :

— Vous avez dû certainement, comme moi, retenir quelques-unes des clés que nous avons adroitement surprises à Berlin dans le bureau des informations du Grand Etat-Major !...

— J'en ai retenu plusieurs.

— La lettre que renferme cette enveloppe est chiffrée... vous en aures le mot facilement.....

— Mais la clé ?

— Un dictionnaire français.

— Ah ! bien... fit Robert c'est ce qu'on nomme là-bas la clé du petit Larousse 1874.

— Parfaitement.

— Ils s'en servent donc encore ?

— Malgré le long travail de patience qu'elle impose, c'est toujours une des plus simples et des plus sûres.

Elle n'est point encore éventée depuis vingt ans....

Vous ferez donc les recherches nécessaires et vous aures mot à mot le texte de cette lettre émanant du Grand Etat-Major.

Elle est d'une importance si grande qu'elle vous donne barre sur S. E. l'ambassadeur d'Allemagne.

Je conserve une seconde lettre dont la puissance est égale à celle de la vôtre....

En remettant mes papiers secrets à l'attaché spécial, le baron Guillaume Schwartz, j'ai volontairement oublié d'y joindre ces deux épitres dont il ne pouvait soupçonner l'existence dans mes mains puisque je les ai bel et bien volées à l'ambassade....

A vous la première, à moi la seconde.....

Nous aurons besoin l'un de l'autre donc, entre nous alliance offensive et défensive !..

Est-ce ce promis !

— C'est juré !

Les deux hommes se serrèrent la main.

Robert prit l'enveloppe que lui tendait le magnétiseur et en tira la lettre annoncée que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, dont quelques-uns peut-être emploieront leur perspicacité à en découvrir le sens :

Plus bas, imprimés au timbre humide ces mots :

P. L. 515 + 7 — 670 + 33 — 24 — 932
 — 15 — 1 — 672 — 11 — 284 + 8 —
 614 + 9 — 87 + 20 — 39 + 16 — 158
 — 5 — 43 + 23 — 401 — 18 — 300 + 23
 — 197 — 16 — 541 + 3 — 79 — 4 — 403
 + 4 — 37 — 11 — 274 — 19 — 92 — 2
 — 300 + 23 — 450 + 11 — 126 — 18 —
 110 + 24 — 96 — 20 — 408 — 3 — 274
 — 16 — 62 + 11 — 195 + 21 — 608 —
 3 — 43 + 23 — 399 + 20 — 125 + 13 —
 592 — 6 — 754 — 6 279 — 5 — 430 17 —
 426 + 14 — 385 + 5 — 636 + 26 —.

"Service du Grand"

"Etat-Major."

Pour signature un paraphe compliqué.

— J'aurai vite traduit cela dit Robert en remettant la lettre chiffrée dans l'enveloppe qu'il glissa dans sa poche.

— Je pourrais vous l'expliquer tout de suite, en peu de mots, fit O'Brien en souriant.

Mais je veux vous en laisser la surprise.

L'américain était un adroit compère.

S'il obligeait ainsi Robert c'est qu'il comptait tirer plus tard un grand parti de lui.

S'il lui fournissait des armes contre la Prusse sans lui faire délier au préalable les cordons de sa bourse, c'est qu'il se sentait absolument maître de la situation.

Vernière ne pourrait ni lui faire faillite des cent mille francs promis, ni se soustraire plus tard à ses exigences, s'il en avait jusqu'il se trouvait dans sa dépendance.

Il le tenait par son secret, et le tenait bien !

Le fraticide quitta la rue de la Victoire et reprit le chemin de Neuilly.

**

Véronique, en sortant de chez le magnétiseur avec Marthe à peine remise

timbre humide

33 — 24 — 932
— 264 + 8 —
19 + 16 — 158
18 — 300 + 23
179 — 4 — 403
19 — 92 — 2
126 — 18 —
108 — 3 — 274
21 — 608 —
125 + 13 —
5 — 430 17 —
8 + 26 —

d "

he compli.

la dit
tre châtée
sa dans sa

uer tout de
ien en sou-

ur la surpri-

voit compé-

c'est qu'il
rand parti

contre la
préalable
st qu'il se
la situati-

faire fail-
mie, ni se
moes, s'il
ns sa dé-

le tenait

la Vic-
uilly.

le ma-
remise

de la crise qu'elle venait de subir, avait pu, grâce à l'enfant qui la guidait, gagner la plus prochaine station de voitures et monter dans un fiacre qui les reconduisait à Saint-Onen.

Pendant le trajet l'aveugle questionna Marthe de nouveau pour savoir si elle ne se rappelait vraiment rien de ce qui s'était passé dans la salle des consultations du docteur O'Brien.

Les réponses de la petite fille furent formellement négatives sur tous les points.

À l'état de veille elle ne conservait aucun souvenir de la courte période de sommeil magnétique.

Véronique finit par se persuader que le célèbre magnétiseur n'était qu'un charlatan néfaste qui, ayant lu dans les journaux le récit du triple crime de Saint-Onen, avait abusé de sa crédulité, et qu'en endormant sa petite-fille, il avait failli la tuer.

Elle commençait à douter de cette prétendue science sur laquelle, la veille encore, elle comptait si fermement pour arriver à la découverte de la vérité.

Cependant elle ne se tint point pour battue.

Sans rien dire à Mme Aubin de ce qui s'était passé dans la salle des consultations d'O'Brien, elle pria la Marie de la conduire chez une autre somnambule dont la jeune servante savait l'adresse, et qui jouissait d'une certaine notoriété à la fête de Saint-Cloud et à celle de Neuilly.

Mme Aubin permit à la promesse de Magloire d'accompagner l'aveugle qui, cette fois, laissa Marthe à la maison.

Chez Mlle Léonora...somnambule extra lucide ... on berna carrément la pauvre Véronique, et en échange de ses dix francs on lui conta des calembredaines.

Néanmoins, après cet échec, elle voulut en voir une dernière que vantaient à outrance les annonces de la quatrième page des journaux.

Toujours en échange de ses dix francs la somnambule lui déclara que le meurtrier était un jeune Italien de dix-huit ans qu'elle suivait jusqu'en Amérique.

À bout de patience, Mme Sollier renonça définitivement à se faire duper en appelant le somnambulisme à son aide.

— Il faut demander au bon Dieu et non à tous ces imposteurs de me venir en aide ! pensa-t-elle.

S'il est nécessaire d'avoir de la patience, j'en aurai.

Je ne désespère pas, je ne désespérerai jamais.

Un jour les assassins se livreront eux-mêmes !

Et, après avoir pris cette décision pleine de sagesse, l'aveugle pria la Marie de la conduire au cabinet de M. Daniel Savanne.

La pauvre femme lui avoua le résultat négatif de ses démarches et lui remit la breloque qu'il avait bien voulu lui confier.

— Ma pauvre madame Sollier, lui dit-il, vous voyez combien j'avais raison de douter. Nous n'avons qu'un parti à prendre, celui de l'attente..... Attendez.

XVII

Trois semaines environ s'étaient écoulées depuis le départ de Magloire pour le Pont-d'Ain.

Le brave manchot s'était fait un devoir d'écrire à Véronique ; et Marthe, le cœur plein de joie, avait lu à sa grand'mère cette bonne lettre annonçant que sa mère était hors de danger et que, grâce au ciel, il lui restait, selon toute apparence, de longues années à vivre.

Tout en annonçant son retour prochain, il engageait fort Marthe, sa nièce associée, à ne point laisser oublier à ses clients les airs connus de l'orgue-orchestre, et à faire chaque jour ces petites tournées qui seraient excellentes pour sa santé, et fructueuses pour la bourse commune.

L'enfant, nous le savons, mourait d'envie de suivre les conseils de Magloire, mais il fallait le consentement de sa grand'mère.

Elle le demanda.

— Nous ferons ce que tu voudras, fillette, répondit Mme Sollier.

Et, un beau matin, toutes les deux se mirent en route, roulant l'orgue que le manchot remisait à l'hôtel de la mère Aubin depuis le jour où Marthe l'avait accompagné dans ses pérégrinations quotidiennes.

Dès la première sortie la petite joueuse d'orgue n'eut qu'à se féliciter du parti qu'elle venait de prendre.

De même qu'ils avaient questionné Magloire, les clients questionnaient l'aveugle... avec un intérêt plus grand encore, on doit le comprendre..... et pour cette pauvre femme blessée, victime de son dévouement, les grandes et les petites bourges s'ouvraient tout au large.

On était au mois de mars.

Le soleil prenait de la force.

Un temps très doux presque chaud, favorisait les tournées de la grand-mère et de sa petite-fille.

Déjà les bourgeons des lilas éclataient mettant leur note vert tendre sur le ciel déjà bleu.

Marthe se souvenait à merveille de l'itinéraire suivi par Magloire et n'oubliait pas une seule des maisons familiales.

Elle était heureuse de son succès, supportant bien la fatigue, ou plutôt n'en ressentant aucune, et pourtant, depuis qu'elle avait été soumise au sujet du sommeil magnétique chez le docteur O'Brien, la nervosité, qui était la dominante de sa nature, s'était encore augmentée.

Depuis quinze jours l'usine Robert Vernière et Compagnie avait repris son activité d'autrefois.

Maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, avaient cédé la place aux ouvriers.... presque tous les mêmes..... qui reprenaient la suite des travaux interrompus par l'incendie.

Claude Grivot logeait maintenant à l'usine.

Il habitait un pavillon construit juste à l'endroit où Richard avait autrefois son appartement.

La caisse et les bureaux occupaient le rez-de-chaussée, et lui le premier étage.

Le contremaître, devenu presque un personnage, n'en continuait pas moins à prendre ses repas chez Mme Aubin, dans un cabinet particulier, habituellement avec le caissier Prieur.

Philippe de Nayle se joignait quelquefois à eux, le matin, quand il ne rentrait pas déjeuner à Neuilly.

Le jeune homme avait une entière confiance en Grivot, dont il appréciait le mérite de mécanicien et à qui il ne dédaignait point de demander conseil à l'occasion.

Les travaux marchaient bon train, et grâce à un embauchage de cinquante hommes supplémentaires, on était certain d'arriver à livrer aux époques convenues les commandes restées en suspens et pour lesquelles on avait sollicité et obtenu un sursis.

Grâce à la surveillance active et à la bonne volonté générale, on devancerait même ces époques.

Chaque jour de nouvelles commandes étaient faites à la maison Robert Vernière, dont la reconstitution se présentait sous les meilleurs auspices.

Nous croyons avoir dit que Robert avait adjoint une fonderie à l'usine de construction.

S'étant occupé tout spécialement d'engins de guerre, il poursuivait une conception longuement mûrie et préparait un grand travail relatif à des projectiles d'un nouveau genre qu'il espérait faire accepter par le ministère de la marine.

Son beau-fils, Philippe de Nayle, le suivait avec enthousiasme dans cette voie.

Tout allait donc à merveille et Mme Vernière, heureuse de voir son mari devenir travailleur sérieux, semblait avoir oublié ce passé où elle avait tant souffert.

On était arrivé au 20 mars.

La veille, un dimanche..... contrairement à l'habitude..... on avait travaillé à l'usine pendant une demi-journée, donnant un fort coup de collier afin de rattraper le temps qu'on devait perdre le lendemain lundi.

Lundi, ce serait fête pour tous.

Robert offrait un banquet à tout son

personnel, célébrant ainsi la réédification de l'usine de son frère et la reprise des travaux.

C'était chez Mme Aubin qu'aurait lieu le banquet.

La famille Vernière devait y assister.

Quoiqu'en grand deuil, Amélie et Aline ne pouvaient s'excuser..... Il n'y avait pas là un plaisir à prendre..... mais un devoir d'encouragement à remplir.

Robert avait même obtenu que malgré la perte récente et si douloureuse qu'ils venaient de faire, Daniel Savanne, Henri et Mathilde seraient au nombre des convives.

L'heure du midi était fixée pour le repas.

Chez la mère Aubin, depuis la veille, régnait une animation facile à comprendre.

— Tant de monde !... tant de monde à dîner !... Ce n'est pas de la petite bière, disait la Marie.

— Oh ! j'allons-nous fourrer tout ce monde-là.

On prenait des mesures et on échangeait des plans.

Enfin on arrêta que la moitié des convives s'installerait dans la grande salle du rez-de-chaussée à une table en fer à cheval, et l'autre moitié au premier étage, en supprimant les cabinets particuliers dont les cloisons étaient mobiliées.

Dans la matinée du lundi tout fut prêt.

Les tables étaient décorées de corbeilles et de fleurs.

Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres du restaurant de la mère Aubin.

Avant le banquet on devait conduire les invités visiter les nouvelles constructions.

A la porte s'ouvrant sur la rue Har-doin des bouquets seraient offerts aux dames.

Le doyen des ouvriers de l'usine, le vieux Simon, serait spécialement chargé de présenter des fleurs à Mlles Aline Vernière et Mathilde Savanne.

Deux personnes étaient désignées

pour se joindre à lui. C'étaient Véronique et Marthe.

L'aveugle avait d'abord refusé.

Remettre les pieds dans cette usine où s'était accompli le crime dont elle avait été l'une des victimes, cela lui paraissait au-dessus de ses forces.

On la pressa d'accepter, la mère Aubin lui fit comprendre qu'elle ne pouvait pas s'abstenir et elle se laissa convaincre.

C'était une cérémonie.

Le maire de Saint-Ouen, ses adjoints et plusieurs conseillers municipaux devaient assister à cette cérémonie qui faisait événement dans le pays.

A onze heures tout le personnel des ateliers était présent à l'usine, attendant le nouveau patron et tous ses invités.

A onze heures cinq minutes une explosion retentit, puis une autre.

Ces deux bombes annonçaient l'arrivée des quatre voitures venant au grand trot se ranger dans la rue Har-doin, auprès de la porte où les personnes qu'elles amenaient mirent pied à terre.

La foule cria :

— Vive le patron !

Robert s'avancait le premier, un peu pâle, mais la lueur du triomphe brillait au fond de ses prunelles.

Il marchait seul.

Derrière lui venaient Philippe de Nayle donnant le bras à Aline Vernière puis Daniel Savanne et Amélie, Henri et Mathilde.

Une délégation des ouvriers les attendait.

Le vieux Simon, Véronique et Marthe, qui conduisait sa grand-mère, se détachèrent du groupe, tenant chacun un bouquet à la main.

Depuis le jour où Robert avait rencontré chez O'Brien l'aveugle et sa petite-fille, il ne s'était point trouvé en face d'elles.

Il tressaillit malgré lui en les voyant au premier rang de ceux qui devaient les recevoir.

Simon, dont la réputation de beau parleur était bien établie, prononça un petit discours composé par lui-même et

dont le mérite principal était de ne pas être long.

En peu de mots il souhaitait la bienvenue à Mme Vernière et lui promettait l'affection et le dévouement de tous.

On battit des mains,

On cria :

—Vive Simon !

Amélie prit le bouquet des mains du doyen de l'usine et le remercia gracieusement.

On cria :

—Vive Mme Vernière !

Vive la femme du patron.

La petite Marthe alors s'avança tenant par la main sa grand'mère qu'elle amena en face de la fille de Richard.

—Grand'maman, lui dit-elle, voilà mademoiselle Vernière.

L'aveugle tremblait.

Elle eut le courage de refouler les sanglots qui montaient à sa gorge et balbutia :

—Personne plus que moi, mademoiselle, ne partage votre profonde, votre inguérissable douleur..... Je n'oublie, j'ai jamais que celui que nous pleurons était pour tous le meilleur des hommes, et pour moi le meilleur des maîtres..... Nous vous offrons ces fleurs, mademoiselle, en mémoire de lui.

Tout le monde pleurait.

La petite Marthe prit la parole et, s'adressant à Mathilde Savanne.

—Nous sommes toutes en deuil, mademoiselle.....dit-elle.....mais, à côté du chagrin, Dieu met un peu d'espérance dans les cœurs..... Vous êtes la fille de celui qui a pour tâche de découvrir les assassins et de les punir.... Nous vous offrons ce bouquet en demandant au bon Dieu de guider votre père afin que les victimes soient vengées !

Les paroles de l'enfant soulevèrent un véritable enthousiasme.

—Oui ! oui ! qu'on les venge ! s'écria le vieux Simon.

Et la foule répéta :

—Qu'on les venge ! oui, oui, qu'on les venge !

Robert et Claude avaient la sueur au front.

Les allocutions étaient finies. On alla visiter l'usine.

Pendant le trajet Henri Savanne rejoignit Mme Vernière qui lui avait fait un signe.

—Mon cher Henri.....lui dit-elle... nous causerons dans la journée avec cette pauvre Mme Sollier..... Jusqu'à présent je n'ai pu m'occuper d'elle..... il est temps de le faire..... Vous devriez l'examiner sérieusement et voir si votre science ne peut rien pour sa guérison.

—J'y pense souvent, chère madame, répondit le jeune homme..... Nous verrons si cette guérison me paraît possible...Ce serait fait déjà sans le coup terrible que m'a apporté la mort de mon bien-aimé père.

—Oh ! oui, mon cher Henri, dit Aline...fais l'impossible pour lui rendre ses yeux.

—Elle a vu l'assassin, puisqu'elle a lutté contre lui !..... ajouta Mme Vernière.....Si elle recouvre la vue, il lui sera peut-être donné de le reconnaître et de le livrer à la justice !

—Dieu permettra cela ! dit Philippe de Nayle qui se trouvait auprès de sa mère.

—Tout ce que je pourrai, je le ferai... répliqua Henri.

La visite de l'usine s'achevait et l'heure du banquet allait sonner.

On se dirigea vers l'établissement de Mme Aubin et on prit place aux tables préparées.

Au res-de-chaussée la famille Vernière, la famille Savanne, les autorités de Saint-Ouen et les chefs de service de l'usine.

Au premier étage Philippe de Nayle remplaçait son beau-père.

Aline avait tenu à ce que la petite Marthe et sa grand'mère fussent à la droite et à la gauche d'Henri Savanne.

Le banquet commença.

Les souvenirs profondément douloureux étaient trop récents pour qu'une animation fut possible.... Les ouvriers se montrèrent calmes et respectueux et à défaut de gaieté, la cordialité la plus franche régna pendant toute la durée du repas.

XVIII

Parmi la foule des curieux qui avaient assisté au défilé des convives du banquet, personne n'avait remarqué un vieillard aux longs cheveux blancs, au visage glabre, les yeux cachés par des lunettes légèrement teintées.

Sur le bras de ce vieillard s'appuyait une jeune femme de vingt-cinq ans dont un demi-voile de dentelle noire couvrait en partie la figure, mais qu'on devinait facilement très belle.

Ils étaient vêtus avec une extrême simplicité, de manière à ne point attirer l'attention.

Leur attitude était celle de deux promeneurs assistant à un spectacle inattendu qui piquait leur curiosité.

Le vieillard et la jeune femme avaient échangé quelques paroles à voix basse... ils couraient d'ailleurs fort peu le risque d'être compris, car ils s'exprimaient dans une langue étrangère.

Quand tout le monde fut entré chez la mère Aubin, ces deux personnages se dirigèrent aussi vers le restaurant devant lequel le beau soleil et la température printanière avait permis d'installer quelques tables.

Le promeneur aux cheveux blancs et aux lunettes teintées fit asseoir sa compagne à l'une de ces tables et s'approcha de Mme Aubin, qui venait d'apparaître sur le seuil de son établissement et jetait un coup d'œil de surveillance à l'extérieur, laissant la Marie diriger le service intérieur, ce dont elle s'acquittait d'ailleurs à merveille.

— Vous désirez quelque chose, monsieur ? demanda la brave femme à ce client inconnu, qui répondit d'une façon parfaitement intelligible, quoique avec un accent étranger très prononcé.

— Malgré la foule qui se trouve en ce moment chez vous, pouvez-vous, madame, nous faire servir à déjeuner ?

— Parfaitement, monsieur, si toutefois vous voulez déjeuner dehors, car à l'intérieur il me serait impossible de vous recevoir, toutes les salles de mon établissement étant retenues.

— Il fait très beau, nous déjeunerons dehors.

— Je vais moi-même mettre votre couvert et vous donner la carte.

Ce qui fut fait.

Une servante apporta le menu commandé.

— Ne vous pressez pas..... avait dit l'étranger à Mme Aubin..... nous avons le temps.

Et il déjeuna en effet très lentement, échangeant à peine de loin en loin quelques mots avec sa compagne.

La table à laquelle ils s'étaient placés se trouvait à côté de l'une des fenêtres de la grande salle du rez-de-chaussée.

Et se penchant un peu..... ce qu'il faisait assez fréquemment..... le vieillard voyait tout ce qui se passait à l'intérieur.

Au rez-de-chaussée comme au premier étage les bons vins commençaient à délier les langues..... On parlait moins bas, sans que cependant les voix s'élevassent plus haut que ne le permettaient les convenances.

On allait servir le dessert.

Il était quatre heures du soir.

L'agglomération des convives rendait dans la grande salle la chaleur étouffante.

On ouvrit les fenêtres afin de donner de l'air.

Robert n'avait pas répondu à la délégation des ouvriers qui, le matin, le recevait à l'entrée de l'usine et faisait offrir des bouquets à Mme Vernière, à Aline et à Mathilde.

Il prit la parole et en quelques phrases où il sut mettre une émotion factice il témoigna sa reconnaissance des preuves d'estime et de sympathie qu'on venait de lui prodiguer.

Et, portant à ses lèvres son verre rempli de vin de Champagne, le misérable osa terminer par ces mots :

— A la mémoire impérissable de mon frère bien-aimé et à jamais regretté Richard Vernière.

— A la mémoire de notre vénéré et regretté patron Richard Vernière, répondirent les ouvriers, remués jusqu'au fond de l'âme.

Le vieillard qui déjeunait au dehors avait entendu.

Un petit frisson passa sur sa chair.

Robert... peut-être épouvanté de lui-même sentit un afflux de sang lui monter au visage.

Il se dirigea vers l'une des fenêtres ouvertes.

Cette fenêtre était justement celle au-dessous de laquelle était assis le vieillard qui, le voyant paraître, pencha sa tête en arrière et dit en langue allemande comme s'il s'adressait à sa compagne :

— Vous êtes très fort... Ne vous inquiétez de rien..... je veille..... Dans quelques jours tout sera fait, la petite fille aura disparu.

Robert reconnut la voix.

— O'Brien ! murmura-t-il.

Le magnétiseur..... car c'était bien lui, absolument méconnaissable sous sa perruque blanche et ses lunettes teintées... posa un doigt sur ses lèvres et reprit son attitude première.

Le fratricide quitta la fenêtre et retourna s'asseoir à sa place.

**

Daniel Savanne, désirant rentrer de bonne heure chez lui, avait confié Mathilde aux soins de Mme Vernière et s'était retiré peu après la petite allocution de Robert aux ouvriers.

Depuis qu'il avait appris brusquement la mort de son frère, sans connaître les détails que devait lui apporter la lettre annoncée, et attendue de jour en jour, il était devenu profondément triste, sombre, et les affaires dont il se trouvait chargé se ressentaient un peu du coup terrible qui venait de le frapper.

Aussi l'instruction du triple crime de Saint-Ouen était-elle exactement au même point que le jour où Véronique avait comparu dans son cabinet et fait sa déposition en présence de Robert Vernière, de Claude Grivot et du caissier Prieur.

L'inspecteur Berthaut avait beau se multiplier et stimuler de son mieux ses agents, on n'obtenait que des résultats négatifs.

L'espoir de découvrir les coupables devenait de plus en plus incertain.

Si l'affaire n'était point encore classée c'est qu'on voulait donner à l'intervention du hasard, ce grand collaborateur anonyme de la police, le temps de se produire.

Robert et Claude commençaient à respirer un peu plus librement.

Lorsque la petite Marthe aurait disparu, tout danger leur semblerait conjuré, car ils avaient la conviction l'un et l'autre que Véronique Sollier était inguérissable, et par conséquent impuissante.

Revenons à Saint-Ouen, au banquet d'inauguration de la nouvelle raison sociale.

Dans la grande salle du restaurant de Mme Aubin on prenait le café debout.

Des groupes s'étaient formés autour de Robert qui expliquait avec une clarté très remarquable les progrès qu'il se proposait d'apporter dans l'usine réédifiée.

On prêtait à ses paroles une attention profonde, car ce qu'il disait intéressait au plus haut point tous ses auditeurs.

Mme Vernière avait profité de ce moment pour se rapprocher de Véronique, avec laquelle Henri Savanne s'était entretenu assez longuement pendant le repas, la questionnant au sujet de l'opération qu'elle avait subie, des douleurs qu'elle devait ressentir encore, gravant dans sa mémoire toutes les réponses de la pauvre femme qu'oppressait une émotion profonde en l'écoutant et qui pensait :

— C'est le frère de Marthe qui est là, à côté de moi, qui me parle, et j'ai juré de ne jamais révéler ce secret !

Combien ardemment elle aurait souhaité pouvoir lui dire :

— Marthe est votre sœur.

Aline comprit le but d'Amélie.

— Ma bonne Véronique... fit-elle en s'adressant à l'aveugle, ma tante, Mme Vernière, voudrait causer un instant avec vous.

— Je suis à la disposition de Mme

Vernière, répliqua la grand'mère de Marthe.

— Ici, au milieu de tout ce monde, il est difficile de s'isoler..... fit observer Henri qui venait de rejoindre Amélie, et qui, nous le savons, connaissait bien l'établissement où il était venu déjeuner plus d'une fois, il y a là un cabinet assez grand dans lequel nous serons à merveille.

Et il désignait une porte s'ouvrant sur le cabinet dont il parlait.

— Entrons donc là.... dit Mme Vernière.

Elle y entra en effet, suivie d'Aline, de Mathilde, de Véronique conduite par la petite Marthe, et enfin d'Henri Savanne et de Philippe de Nayle qui referma la porte derrière eux.

Robert, tout en pénétrant au milieu des groupes, avait suivi de l'œil les mouvements de sa femme.

En la voyant disparaître avec l'aveugle, il s'inquiéta.

Que pouvait vouloir Mme Vernière à Véronique ?

Qu'allait-il résulter de l'entretien évidemment provoqué par elle ?

Il devait être sur ses gardes.

Dans le cabinet, Aline avait fait asseoir l'aveugle, dont Marthe tenait une des mains.

— Ma bonne madame Sollier..... lui dit Amélie..... depuis longtemps déjà je désirais m'entretenir avec vous de votre situation..... La maladie, en vous retenant à l'hôpital Saint-Louis, a retardé ce moment.

— Je sais combien vous étiez attachée à M. Richard Vernière, combien vous lui étiez dévouée..... Vous l'avez bien prouvé en accourant à son secours et en vous jetant sur l'un des assassins avec un courage dont vous avez été victime. Vous êtes frappée bien cruellement.

— Je connais aussi toutes les épreuves, toutes les douleurs que vous avez subies jadis.

Vous êtes de celles qui commandent le respect en même temps que la pitié...

Ma chère nièce Aline et moi nous sommes résolus d'accomplir notre devoir en

vous rendant l'existence aussi douce que possible.

Dites-moi ce que nous pouvons faire pour que vous soyez heureuse ?

— Vous êtes bonne, madame,... murmura l'aveugle d'une voix tremblante, c'est du plus profond de mon cœur que je vous remercie de votre sollicitude...

Ma reconnaissance est sans bornes... mais je n'ai besoin de rien.

— De rien ? répéta Mme Vernière.

— Non, madame.

— Vous n'êtes pas riche, cependant, et maintenant vous ne pouvez plus travailler, vous êtes aveugle.

— Je suis aveugle, fit tristement la pauvre femme, mais cela ne m'empêche pas de gagner ma vie.

Le bon Dieu a mis sur ma route un brave garçon qui nous a secourues, moi et ma chère petite-fille, et nous a donné le moyen de gagner largement le pain de chaque jour.

C'est tout ce qu'il nous faut et nous ne désirons pas plus.

— Ma bonne Véronique..... fit Aline..... cette situation peut changer du jour au lendemain.

Soyez malade, même légèrement, et vous ne pourrez plus, comme nous savons que vous le faites, aller sur les routes de villa en villa, avec votre petite-fille, en jouant de l'orgue.

Nous ne devons pas, ma tante et moi accepter pour vous une existence aussi précaire.

Nous ne devons pas vous laisser mendier pour vivre.

Marthe bondit.

— Nous ne mendions pas, mademoiselle ! s'écria-t-elle avec une dignité surprenante.

— Je chante pendant que grand'mère tourne la manivelle de l'orgue, et on me paie mes chansons, et on me paie aussi les bonnes aventures que je donne à ceux qui m'en demandent.

Le mot mendier avait fait tressaillir l'aveugle.

Certes, la fille de Richard Vernière venait de le prononcer dans une intention bienveillante, mais les déshérités de la vie ont des susceptibilités, exces-

sives peut-être, à coup sûr respectables.

—Ma petite-fille a raison, et je pense comme elle..... appuya Véronique... Nous ne mentions pas et nous sommes heureuses de notre existence.

Mme Vernière se rendit compte du mauvais effet produit par l'innocente maladresse d'Aline, résultant d'un excellent cœur.

—Je vous comprends, ma bonne dame Sollier..... dit-elle..... mais cependant vous devez penser à l'avenir, sinon pour vous, du moins pour cette chère enfant.

J'admets que vous refusiez, vous, notre aide, mais votre petite Marthe, si vous lui manquiez, que deviendrait-elle ?

L'avengle se sentit frissonner à cette pensée, qui la hantait souvent.

Elle serra l'enfant contre sa poitrine, en murmurant :

—Oh ! ma mignonne,.... ma mignonne chérie.

Mme Vernière poursuivait :

—Vous ne voulez rien nous devoir, soit, mais votre admirable dévouement pour M. Richard Vernière a fait de nous vos débiteurs, et c'est au nom de notre cher mort que nous vous demandons de nous laisser payer notre dette.

Un honnête homme, un homme au grand cœur, s'est trouvé près de vous pour vos soutenir et vous protéger..... laissez-nous prendre notre part de son œuvre.

Songez à Marthe, permettez-nous de l'élever..... — de la mettre en pension.

—Me séparer de ma petite-fille, jamais, s'écria l'avengle.

—Jamais ! jamais, madame.... répéta Marthe en entourant de ses bras le cou de sa grand-mère.

Me séparer d'elle !

Elle en mourait !

Si j'en étais plus là, qui l'aimerait comme je l'aime, qui lui parlerait, veillerait sur elle, la conduirait, l'entourerait de soins.

N'y pensez plus madame, jamais, jamais, jamais je ne quitterai, bonne maman !

Mme Vernière, Aline et Mathilde échangèrent un regard.

Evidemment, disait ce regard, il n'y avait point à combattre des résolutions aussi respectables et aussi fortement arrêtées.

—Nous n'insisterons pas, puisque votre parti est pris..... fit Amélie.... mais pourtant nous voudrions vous être utiles et en même temps vous mettre à même de venger celui que vous aimiez et que nous pleurons.

—Ah ! cela, oui, oui, faites-le..... — dit impétueusement Véronique..... S'il le faut, pour arriver à cela, j'accepterai tout, je me soumettrai à tout.

XIX

Philippe de Nayle, qui était resté muet pendant toute la première partie de cette scène, intervint alors.

—Vous avez vu l'assassin ? demanda-t-il.

—Oui, je l'ai vu, bien vu, répondit Véronique.

—Et vous pourriez le reconnaître si vous vous trouviez en sa présence et s'il vous était donné de recouvrer la vue ?

—Oui, certes, je le reconnaitrais, mais où le trouver ce misérable ? Il faudrait que la main de Dieu le conduisit à moi et Dieu ne veut pas sa punition, puisqu'il m'a rendu aveugle !

J'avais un indice que je croyais précieux....

J'espérais,.... et cet indice a été inutile.

—Un indice ?... répéta Mme Vernière.

—Oui.

—Quel indice ?

—Un bijou arraché à l'assassin pendant que je luttais avec lui.

Ce bijou, remis par moi au juge d'instruction, ne lui a point paru suffisant pour l'amener à découvrir la piste du coupable.

—Aveugle ! Hélas !

Je suis aveugle et je ne puis rien.

Si, par miracle, mes yeux m'étaient rendus, je consacrerai ma vie, ma vie tout entière à la recherche de l'assassin !

Voilà le seul bienfait que j'accepte-rais de vous, la vue !

Mais vous ne pouvez pas me la rendre !

— Qui sait ? dit Henri.

En entendant, en reconnaissant la voix du jeune homme, l'aveugle se retourna vers lui.

— Comment cela ? demanda-t-elle.

Henri continua :

— Si je tentais de vous la rendre, moi, cette vue qui serait le bonheur pour vous, la lumière pour la justice, la vengeance enfin !

— Hélas ! s'est impossible, fit l'aveugle avec abattement.

— Qui vous a dit cela ?

— Le docteur Sermet l'a affirmé, l'opération tentée pour enlever le voile épais sur mes yeux amènerait presque certainement non la lumière, mais la mort.

— La mort ! répétèrent avec épouvante Aline, Mathilde et Mme Vernière.

— Et, depuis lors, un autre me l'a dit aussi... poursuivit Véronique en laissant retomber tristement sa tête sur sa poitrine.

— D'autres vous affirmeront, — répliqua vivement Henri Savanne, — que si difficile que puisse être l'opération qu'il s'agirait de tenter, elle ne mettrait nullement votre vie en péril...

— Ceux-là ne se tromperaient-ils pas ?

— Voulez-vous me permettre d'examiner vos yeux ?

— Faites, monsieur.

— Placez-vous là, je vous prie, — fit le jeune homme en conduisant Véronique à un siège, près de la fenêtre — et penchez votre tête en arrière.

— Est-ce bien ainsi ?

— Oui — Ne bougez pas.

Henri souleva lentement et successivement les paupières de l'aveugle, et pendant quelques secondes étudia ses prunelles ternes.

A mesure qu'il avançait dans cet examen, une ride profonde se creusait sur son front, et quand l'examen fut achevé il ne prononça pas une parole.

— Ah ! vous voyez bien — balbutia

Mme Sollier. — Vous vous taisez, vous n'oserez pas tenter ma guérison...

Henri garda le silence.

Ce mutisme obstiné sembla de mauvais augure à tout le monde.

Amélie, Anne et Mathilde, après avoir embrassé Marthe et serré la main de Véronique, quittèrent le cabinet suivies par les deux jeunes gens.

Mme Vernière prit le bras d'Henri.

— Que faut-il conclure de votre silence ? — lui demanda-t-elle. — Est-il donc impossible de rendre la vue à cette pauvre femme ?

— Impossible ? Je ne dis pas cela madame. — répondit-il. — Je ne puis formuler une opinion raisonnée avant de m'être entouré de beaucoup de renseignements. — Je verrai le docteur Sermet et je lui demanderai de vouloir bien me communiquer le procès-verbal qu'il a fait certainement de son opération. — Je l'étudierai. Je réfléchirai..... Mais j'ai bien peur...

Henri s'arrêta.

Il n'osait exprimer sa pensée tout entière.

— Peur de quoi ? — demanda Aline.

— Dites la vérité, mon ami... — ajouta Philippe.

— Eh bien ! la vérité la voici... — J'ai peur d'être obligé de conclure comme le docteur Sermet, que l'opération serait peut-être mortelle.

— Le mot *peut-être* n'implique pas une certitude.

— Vous ne l'abandonneres point, n'est-ce pas, monsieur Savanne ? — fit Mme Vernière. — Vous tenterez l'impossible.

— L'abandonner, non, et je tenterai, je vous le jure, tout ce qu'il sera possible de faire.

En ce moment, Robert s'approcha du petit groupe.

— Des conciliabules ! — fit-il en riant. — Est-ce qu'on parle politique ?

Amélie répondit :

— Nous parlions de cette pauvre femme, Véronique Sollier.

— Ah !

— Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour la décider à accepter notre offre.

— Une pension lui permettant de vivre en paix et d'élever sa petite-fille.

— Elle a refusé ?

— Oui.....dit Aline et elle ajouta : J'ai eu un mot malheureux qui a tout gâté et que je regrette profondément.

— Vous ne pouvez pas la contraindre à accepter vos charités malgré elle, reprit Robert.

— Assurément, mais notre devoir, quand même, est de chercher à lui faire une existence moins pénible, moins douloureuse.

— Comment, puisqu'elle refuse vos secours ?

— Il existe un autre moyen !

— Lequel ?

— Essayer de lui rendre la vue.

Robert eut quelque peine à cacher le malaise qui s'emparait de lui.

— Ah ! ah !.... fit-il,..... lui rendre la vue.

Philippe de Nayle intervint :

Et si la tentative réussissait... dit-il... je serais le premier à vous demander de le réintégrer dans l'emploi qu'elle occupait à l'usine avant la nuit du crime.

— Mais la guérison n'est pas possible, répliqua Robert.....M. Daniel Savanne nous a dit quelle était à cet égard l'opinion du docteur Sermet..... Qui donc oserait tenter cette épreuve..... une épreuve condamnée d'avance à l'insuccès ?

— Mon ami Henri... répondit Philippe.

— Vous, monsieur Savanne !..... fit Robert en s'adressant au jeune homme.

— Oui, monsieur, mais seulement quand j'aurai la conviction absolue que l'opération ne mettra point en danger la vie de cette pauvre femme.

— Et si votre conviction reposait sur une erreur toujours possible !..... répliqua vivement le fraticide..... quel regret et quel remords pour vous !..... Dans le doute ne vaudrait-il pas mieux laisser Véronique vivre aveugle !..... Elle a refusé l'aide que vous lui proposiez, mais rien n'est plus facile que de la secourir à son insu, sans blesser son

amour-propre trop ombrageux !.....

Nous en reparlerons.....il est déjà tard, cette journée m'a brisée de fatigue et je vais regagner Neuilly.

Peu après Robert, le nouveau directeur de l'usine Robert Vernière et C^o remontait en voiture avec sa famille et quittait Saint-Ouen aux cris répétés de : Vive le patron !

Véronique et Marthe étaient demeurées seules dans le cabinet où Amélie les avait conduites afin de causer avec l'aveugle et de chercher les moyens d'assurer son avenir.

Absorbée par le souvenir de la scène qui venait de se passer, Mme Sollier restait silencieuse, la tête penchée sur sa poitrine.

De grosses larmes tombaient une à une de ses yeux sans regards.

L'enfant vit ces larmes.

— Grand'mère, grand'mère..... demandait-elle à Véronique en l'embrassant.....pourquoi pleures-tu ?..... Regrettes-tu donc d'avoir refusé les secours qu'on t'offrait et dont nous n'avons pas besoin, puisque la protection de notre bon ami Magloire nous suffit ?

— Je pense à toi, ma mignonne..... répondit l'aveugle..... Tu es toute jeune, tu as de longues années devant toi, et moi j'arrive au déclin de la vie... Nous aurions mieux fait peut-être, d'accepter pour toi ce qu'ils nous proposaient.

Marthe répliqua vivement :

— Je ne veux rien pour moi, grand'mère.

Le bon Dieu ne refuse jamais le pain quotidien à ceux qui travaillent pour le gagner !

Accepter quelque chose ce serait faire injure à Magloire qui nous a, le premier, secourus !.....ce serait lui dire :

« Nous n'avons plus confiance en vous. »

Ce serait manquer de reconnaissance !

Grand'mère tu as bien fait de refuser !

Avec l'orgue de notre ami, une fois que tu auras la médaille, t'il a promis

de te faire avoir à son retour et qui te permettra de te présenter à sa place à la porte des maisons, rien ne nous manquera.

Je grandirai, je deviendrai forte, et tu auras moins de mal, et tu vivras heureuse.

—Non, non, nous n'avons pas besoin de ces gens-là.

Je crois qu'ils sont bons et qu'ils ne veulent que notre bien, et j'ai pour eux beaucoup de reconnaissance, mais il n'y en a qu'un seul que j'aime.

—Lequel, mignonne ? demanda Véronique.

—M. Henri Savanne.

L'aveugle tressaillit.

L'enfant continua :

—Celui-là, vois-tu grand'mère, je l'ai aimé tout de suite.

Son regard et sa voix sont si doux qu'ils me vont au cœur, et il te rendra la vue.

Je ne saurais t'expliquer cela, car je ne me l'explique pas à moi-même, mais j'ai confiance en lui.

Il me semble que c'est à lui, à lui seul, que tu devras de pouvoir me regarder un jour avec des yeux qui me verront !

—Elle aime son frère ! pensait Véronique.

Elle l'aime par instinct, sans se douter des liens étroits qui les attachent l'un à l'autre.

Dieu ne nous a pas complètement abandonnés.

Peut-être a-t-elle raison.

Peut-être est-ce à Henri Savanne que je devrai la vue.

Véronique et Marthe rentrèrent dans la salle du restaurant qui, après le départ de la famille Vernière, s'était de nouveau remplie de monde.

Les ouvriers allaient prolonger la fête en buvant.

La gaieté, comprimée jusqu'à ce moment par la présence des personnels officiels, devenait exubérante.

On riait.....on commençait à chanter.

La table en fer à cheval était desservie, enlevée déjà.

—C'est-il malheureux que le patron

n'ait pas pensé à commander un orchestre ! dit la jeune femme d'un mécanicien de l'usine.....On aurait dansé un peu.

—Il ne le pouvait pas....répliqua un ouvrier...la mort de son frère est trop récente.

—Mais on pourrait danser tout de même.... fit observer Vide-Gousset qui, par hasard... n'était pas encore gris.

L'idée de la danse fit battre plus vite le cœur des femmes.

—Oui, oui dirent plusieurs voix, dansons !

—Sans musique.....s'écria le vieux Simon.

—Il y en aura si on en veut, de la musique, reprit Vide-Gousset.

—Et comment ?

Mme Véronique et Marthe n'ont qu'à pincer l'orgue du manchot, et nous aurons des quadrilles, des valse, des polkas, tout le tremblement.

—Ah ! pour une fameuse idée, voilà une fameuse idée..... Mme Véronique, petite Marthe, un tour de manivelle et payez-nous quelques saute-ries !

Désir de femme est un feu qui

dévore !

a dit un petit poète classique.

Les femmes se pressaient autour de l'aveugle, la priant, la suppliant.

—Grand'mère est bien fatiguée, mes bons amis...répondit Marthe.

Elle a besoin de se reposer et de dormir, pour que nous puissions demain matin partir de bonne heure pour notre tournée.

Nous ne pouvons donc pas vous faire danser ce soir, quoique ce ne soit point la bonne volonté qui nous manque.

—Ah ! si seulement Magloire était là, s'écria la Marie.

A ce regret, naïvement et ohaleureusement exprimé, une voix sonore et joyeuse répondit :

—On demande Magloire ! Présent, Magloire !

Et le manchot, se frayant un passage

à travers les groupes, vint se camper au milieu de la grande salle.

Le hurrah le plus enthousiaste accueillit son arrivée.

Marthe, poussant un cri de joie, s'élançait vers lui, et Véronique tendait les mains de son côté.

Magloire courut tout d'abord vers elle.

— Me voici, me voici, grand'mère..... fit-il en l'appuyant contre son cœur avec effusion..... et bien heureux, je vous assure, et avec de bonnes nouvelles.

La maman Magloire va mieux, elle va même tout à fait bien, et je reviens pour ne plus vous quitter..... je l'espère !

Embrassez-moi, et toi, fillette, et toi aussi, la Marie.

De l'unique bras qu'il avait à son service il serrait tour à tour celles qu'il venait de nommer, et il les embrassait à bouche et à cœur que veux-tu ?

Partout des mains se tendaient pour fêter le retour de l'ancien soldat de marine que tout le monde aimait.

Il ne savait auquel répondre.

XX

— Ah ! ça, mais c'est donc fête ici ?.. demanda-t-il après avoir serré toutes les mains, y compris celle de Vide-Gousset.

En quelques mots Mme Aubin le mit au courant de ce qui se passait.

— Et vous n'étiez pas là pour nous faire danser, conclut la Marie.

— Nous danserons le jour de nos noces, ... répliqua Magloire le visage épanoui.

Le jour où nous serons propriétaires du restaurant de Mme Aubin et où je payerai à l'ami Vide-Gousset le gueuleton le fameux gueuleton.

— Quel gueuleton fit l'ivrogne.

— Parbleu, le balthasar monstre que je t'ai promis si je gagnais le gros lot avec le billet de loterie que tu m'as cédé.

— Ah ! aspristoche ! s'écria l'ouvrier à qui ces quelques mots rafraîchissaient la mémoire.

Est-ce qu'on l'a tirée la loterie ?

— Pas plus tard que ce matin.

— Et mon numéro..... je ne me rappelle plus le numéro de mon numéro... Mais ça ne fait rien à la chose, enfin, est-ce qu'il a gagné un lot ?

— Le gros lot, le lot de cinquante mille francs, oui, mon vieux !

— Saperlipopette ! Voilà bien ma veine, glapit Vide-Gousset en avalant d'un seul trait un grand verre de vin.

Est-ce que tu reviens sur nos conventions ?

— Jamais de la vie, par exemple !

Pour qui me prends-tu ?

Pochedard fini, mais brave garçon !

Ce qui est convenu est convenu !

Le billet est à toi et le lot aussi.

Seulement tu me dois un balthasar dans les grands prix !

Comme tu le disais tout à l'heure.

On le fera le jour de ta noce, et ensuite on tirera un feu d'artifice !

— Est-ce que c'est la vérité vraie que tu nous a racontée là, gamin ? demanda la mère Aubin, ou si c'était histoire de rire ?

— La vérité vraie ! tout ce qu'il y a au monde de plus vrai ! Parole d'honneur.

— Comment as-tu appris la chose si vite ?

— Voici l'anecdote..... Je descendais du train du P. L. M., revenant de Font-d'Ain, comme vous savez, et j'allais gagner fort tranquillement l'omnibus de Bastille-Saint-Ouen pour venir vous souhaiter le bon soir, quand j'entendis un camelot crier à tue-tête : " Demandez la liste exacte des numéros gagnants de la loterie de l'Orphelinat des Arts, il y a beaucoup de lots, le numéro cinq mille trente-neuf gagne le gros lot de cinquante mille francs, dix centimes deux sous !

" En entendant le camelot il me passa comme un éclair à travers le cerveau.

" — Tonnerre de Saint-Ouen, que je me dis... mais ça m'a l'air d'être mon numéro le numéro du billet que m'a cédé ce boit-sans-soif de Vide-Gousset.

" Je saute sur le marchand, je lui

donne une pièce de dix sous sans réclamer ma monnaie, je lui arrache sa liste et je regarde : Cinq mille trente-neuf !..... Ça me faisait de plus en plus l'effet d'être bien mon numéro, mais je pouvais avoir la berlue, me tromper d'un chiffre.

"Ça me mettait du vif argent sous les ongles, je ne pouvais pas rester plus longtemps dans cette inquiétude, fallait que je sache tout de suite à quoi m'en tenir.

"Je grimpe dans un fiacre en criant au cocher :..... À Saint-Ouen, rue de Seine, et du train..... le prix de l'heure hors Paris, l'indemnité de retour et cent sous de pourboire.

"Nous roulons..... j'arrive..... j'entre dans mon domicile, je prends dans un tiroir ma boîte à la monnaie... j'en extrais le billet et je regarde le numéro !..... Ce que le cœur me battait, ce n'est rien de le dire !..... je n'avais pas eu la berlue..... C'était bien mon numéro cinq mille trente-neuf !..... La roue avait mis pour moi dans le mille.

"Croyez-vous que je n'étais pas encore suffisamment rassuré !..... À l'administration de la loterie seulement je pourrais avoir une certitude.

"Le collignon qui m'avait amené attendait à la porte pour laisser souffler son canasson..... Je remonte dans le fiacre et en route pour l'administration..... Le bureau était prêt à fermer..... je bouscule le garçon qui voulait m'empêcher d'entrer et je demande :

"—Le numéro 5,039 gagne-t-il bien le gros lot ?

"—Parfaitement..... que me répond un rond-de-cuir, très poli. Vous l'avez ?

"—Un peu, mon neveu, et la preuve c'est que le voilà.

"Je le montre.

"On me salue.

"Le gagnant de cinquante mille balles, vous comprenez, c'est tout de suite un gros messieur.

"—Compliments !... fait le rond-de-cuir.

—Puis-je palper les monnaies ?

—Aujourd'hui, non, mais demain.

—Demain ! quelle veine !

"Je me fends d'un autre fiacre, car le canasson du mien ne se tenait plus sur ses quilles Je repique par Saint-Ouen et j'arrive pour vous dire :..... Maman Aubin, à moi votre établissement !..... J'épouse la Marie dans trois semaines, et la maman Véronique et la petite Marthe ne nous quitteront plus !

—Bravo ! Bravo, Magloire !

On l'entourait... On le félicitait de bon cœur

—Alors, puisque vous voilà, mon bon Magloire, faites-nous danser..... dit la jeune femme qui, la première, ayant parlé de danser, ne renonçait pas à son projet.

—Mais je n'ai pas encore dîné, moi, répliqua le manchot.

—Vous dînez en nous faisant danser.

—Ça me serait un peu difficile !

Depuis le retour de Magloire, Mme Sollier semblait ravivée.

Elle ne sentait plus sa fatigue.

—Ma mignonne Marthe..... fit-elle..... prie la Marie de l'aider à rouler jusqu'ici l'orgue de notre ami..... Nous nous coucherons un peu plus tard, ma chérie, et nous fêterons le retour de Magloire en faisant danser ces braves gens.

Une exclamation de joie générale accueillit ces paroles.

La Marie et Marthe allèrent prendre sous le hangar où il était remis l'orgue du manchot et l'amènèrent dans la grande salle.

Marthe manœuvra les déclanchements du rouleau piqué, ce à quoi elle s'entendait à merveille, puis Véronique tournant la manivelle, commença un quadrille bruyant.

Tandis que Magloire dînait d'un formidable appétit, on dansa et ce ne fut guère avant minuit que les danseurs fatigués se retirèrent.

Il ne resta dans la grande salle que Véronique et sa petite-fille, Mme Aubin le manchot et la Marie.

—Nous avons à causer pendant quelques secondes..... lui avait dit Magloire.

Et il commença ainsi :

— Donc je vous ai annoncé, ma bonne maman Aubin, et je vous répète que demain je toucherai cinquante mille francs.

Etes-vous toujours dans l'intention de me céder votre établissement au prix que vous aviez fixé ?

— Une parole donnée ne se reprend pas, garçon !..... répliqua la brave femme..... Ça sera quand tu voudras.

— Alors nous arrangerons l'affaire le plus promptement possible..... à moins que...

Magloire s'interrompit.

— A moins que quoi ? demanda Mme Aubin.

— A moins que la Marie ne refuse de devenir, dans trois semaines, la légitime épouse de Jacques Magloire ici présent.

— T'es bête !..... répondit la jeune fille, devenue rouge comme une pivoine et tendant la main à l'ancien soldat de marine,

« La patronne vient de le dire : Une parole donnée ne se reprend pas !

Le manchot embrassa sa promise.

— Merci !... s'écria-t-il.... et ma vieille mère assistera à notre messe de mariage !

Ce qu'elle sera contente, la digne femme !

— Est-ce qu'elle viendra demeurer avec nous ?

— Non.

« Elle ne pourrait pas se décider à renoncer aux habitudes de sa maisonnette de là-bas..... Nous ne la contrarierons donc point en cherchant à l'empêcher de retourner chez elle où elle ne manquera de rien.

« Ici nous aurons une autre mère à soigner..... ajouta Magloire en prenant la main de l'aveugle..... et une petite fille sur laquelle nous veillerons..... Quand Marthe sera grande, elle pourra t'aider et devenir ton bras droit dans la maison, comme tu étais celui de Mme Aubin.

— Non, Magloire... dit tout à coup Véronique... ni moi, ni Marthe, nous ne consentirons à vous être à charge... Je refuse !

— Voulez-vous bien ne pas dire des choses pareilles, fit le manchot d'un ton de reproche.

— Ces choses, Magloire, je dois les dire.... reprit Mme Sollier..... Pendant votre absence nous avons fait, ma petite-fille et moi, ce que vous aviez conseillé avant de partir.

Avec votre orgue nous avons continué vos tournées.

Elles nous ont rapportés beaucoup plus que ce qu'il faut pour vivre largement et pour mettre quelque chose de côté, J'ai besoin de mouvement, de grand air.

Si vous voulez nous laisser votre orgue, nous continuerons puisque cela nous réussit bien.

L'hiver, Marthe ira à l'école et rattrapera le temps perdu pour son instruction pendant l'été.

Je suis sans inquiétude parce que si je venais à mourir, vous ne l'abandonneriez pas.

Mais jusque-là laissez-nous la liberté que je désire, et nous vous bénirons !

— Puisque c'est comme ça, je n'insiste pas..... répliqua l'ancien soldat de marine..... car vous serez toujours près de nous, sous nos yeux, à notre table.

Dès demain, j'irai voir le maire de la commune..... il ne peut demander pour Marthe la médaille des musiciens ambulants dont vous avez besoin pour vos tournées, elle est trop jeune, mais il la demandera pour vous...

Au lieu du joueur d'orgue que j'étais il y aura la joueuse d'orgue, ce sera vous et la petite chanteuse des rues, ce sera Marthe, et je crois que vous ferez de bonnes affaires.

— Et moi, j'en suis sûr.

Marthe s'anta au coup du manchot.

Véronique le remercia avec effusion. Il était grandement temps d'aller se reposer.

On se sépara en se disant :

— A demain !

Au moment où tout semblait promet-

tre à Robert Vernière l'impunité, le misérable n'était rien moins que tranquille et se sentait encore menacé.

Henri Savanne... il n'en doutait pas... essaierait de rendre la vue à Véronique Sollier, et s'il réussissait... (en ce bas monde rien n'est impossible)..... Philippe de Nayle insisterait pour que la pauvre femme prit ses anciennes fonctions de gardienne de l'usine de Saint-Ouen.

Ce n'était plus le joyau laissé aux mains de l'aveugle qui le préoccupait maintenant.

Daniel Savanne avait déclaré que ce joyau ne pouvait le mettre sur aucune voie.

Ce n'était pas d'avantage la double vue de la petite Marthe qui l'épouvantait.

Le docteur O'Brien, aléché par la promesse de cent mille francs, la ferait disparaître.

La surveillance dont il était l'objet de la part de l'Allemagne le laissait très calme.

Grâce au magnétiseur, si on l'attaquait, il pourrait se défendre et combattre à armes égales.

Son ennemi, présentement, c'était Henri.

Celui-là pouvait le perdre en guérissant l'aveugle.

O'Brien, à la vérité, et avant lui le docteur Sermet, avait déclaré que tenter l'opération, c'était, presque à coup sûr, prononcer l'arrêt de mort de Véronique.

Mais la science n'est pas plus infallible que la justice, et leurs nombreuses erreurs rempliraient un gros livre.

Bref, Robert se disait que le défaut de sa cuirasse était là, et que sur ce point il était vulnérable.

Il passa une nuit sans sommeil, cherchant à trouver un moyen de briser l'arme et de paralyser la main qui pouvait le frapper.

Ce moyen existait..... il y avait déjà pensé plus d'une fois... Il était radical.

C'était de supprimer la grand'mère en même temps que disparaîtrait l'enfant.

Mais qui ferait cela ?

O'Brien, parbleu ! et de grand cœur, à la condition de doubler la somme promise.

Cette somme, il la doublerait sans hésitation pour assurer sa sécurité..... N'avait-il pas une caisse de réserve, inconnue de tous, amplement garnie de l'argent volé à son frère ?

La vie ensuite lui semblerait belle, se trouvant à la tête d'une magnifique industrie, entouré de l'estime universelle et n'ayant plus l'échafaud en perspective.

XXI

Robert Vernière résolut de voir sans retard O'Brien qui, le soir du jour précédent, lui avait dit : Je veille ! et de le faire consentir, en doublant le prix, à un double crime.

A neuf heures du matin il quitta la villa de Neuilly où tout le monde, fatigué de la journée de la veille, dormait encore.

Il regagna à pied l'avenue de la Grande Armée, prit une voiture à la station de Porte-Maillet et donna au cocher l'adresse du magnétiseur.

Quand le fiacre s'arrêta rue de la Victoire, en face de la demeure d'O'Brien, Robert se demanda s'il était bien éveillé.

Les larges plaques de marbre placées à la droite et à la gauche de la porte et servant d'index à l'Institut magnétique avait disparu.

Un large écriteau, fixé au-dessus de cette porte, tirait l'œil par ces quelques mots en grosses lettres noires, sur un fond blanc :

MAISON A LOUER

en totalité ou en partie

Que signifiait cela ?

Robert descendit précipitamment de voiture et sonna.

La porte s'ouvrit.... Un homme parut sur le seuil.

— Le docteur O'Brien ? lui demanda le nouveau venu.

— Il ne demeure plus ici... répondit l'homme.

— Depuis quand ?

— Depuis plusieurs jours.

Le propriétaire a fait mettre l'écrin que vous voyez, et je suis chargé de faire visiter l'immeuble aux personnes qui désireraient louer.

— Où se trouve le docteur maintenant ?

— A l'étranger.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Robert qui, la veille, avait vu l'Américain à Saint-Ouen.

— C'est cependant certain. M. O'Brien a vendu son mobilier à un marchand qui a tout démenagé le lendemain, il a congédié ses domestiques et il est parti avec sa somnambule et ses malles.

Je l'ai entendu dire au cocher qui l'emmenait :

" Au chemin de fer du nord. "

Mais le chemin de fer du Nord conduit dans bien des endroits.

Evidemment le gardien de l'immeuble n'en savait pas plus long ; donc il était inutile de le questionner plus longtemps.

Robert alla déjeuner dans un restaurant du boulevard.

Tout en déjeunant il se disait :

— Ceci est un faux départ, destiné à détourner l'attention au moment du vrai départ.

Hier, à Saint-Ouen, O'Brien était déguisé.

Il prépare l'enlèvement de la petite Marthe et il se cache en attendant l'heure d'exécuter son projet.

Mais au moins il aurait bien dû me prévenir et me dire hier où je pourrais le voir.

Que vais-je faire maintenant ?

Attendre qu'il vienne à moi pour toucher l'argent que je lui ai promis !

S'il tardait ?

Si avant ce jour, Henri Savanne tentait l'opération qui peut rendre la vue à Véronique, et s'il réussissait, rien que d'y penser cela me donne le frisson.

Il déjeuna rapidement et prit la route de Saint-Ouen, ayant hâte de se trouver à l'usine et de communiquer ses craintes à Claude Grivot, auquel il avait

confié déjà l'enlèvement prémédité de Marthe.

O'Brien se cachait, en effet, mais ce n'était point à Paris.

Dès que la pensée lui était venue de s'emparer de l'enfant qui devait entre ses mains devenir un filon d'or, il s'était dit qu'il devait s'entourer d'un tel mystère que l'ombre même d'un soupçon ne put arriver jusqu'à lui.

Il fallait feindre un départ immédiat et disparaître, mais sans s'éloigner, de manière à pouvoir surveiller les allées et les venues de Marthe et de sa grand-mère, et choisir le moment propice pour commettre le rapt sans courir de danger.

Rester à Paris, même sous un déguisement, il ne le voulait pas.

Il s'agissait de trouver un endroit isolé où, après l'enlèvement, il pourrait cacher la petite fille jusqu'à l'heure du départ.

L'Américain connaissait bien les environs de Paris, les coins solitaires et silencieux où sa présence et celle d'Eva Mariani passeraient inaperçues.

Au Parc-Saint-Maur, il avait la quasi-certitude de trouver ce qu'il désirait.

Il se rendit au Parc, après s'être donné l'apparence du plus débonnaire bourgeois de Paris qu'il fut possible d'imaginer, et s'adressant à un bureau de location de propriétés, se renseigna sur les maisons à louer toutes meublées, et il expliqua ce qu'il voulait, tenant surtout à l'isolement.

On lui en indiqua une qui paraissait devoir lui convenir et on la lui fit visiter sur-le-champ.

C'était un petit pavillon situé dans une avenue peu fréquentée, l'avenue de l'Alouette, traversant des taillis touffus.

De hautes murailles entouraient un jardin assez vaste.

Deux habitations seulement se trouvaient à une faible distance. Mais personne ne les habitait et elles devaient rester désertes jusqu'à la saison d'été.

Ce pavillon était meublé d'une façon plus que modeste et le jardin mal entretenu, cela importait peu à O'Brien

qui comptait bien n'en faire qu'une résidence momentanée.

On ne louait pas pour moins d'un an.

Le prix de la location était de douze cents francs dont moitié payé d'avance.

—Je louerai..... dit O'Brien..... si je puis prendre possession immédiatement.

Rien de plus facile..... répondit le directeur de l'agence.....vous n'avez pour cela qu'à vous entendre avec le propriétaire et je vous remettrai les clefs.

—Où demeure-t-il, ce propriétaire ?

—Ici même, à un quart d'heure, tout au plus.

—Conduisez-moi chez lui je vous prie.

Une heure plus tard, le magnétiseur regagnait Paris, ayant versé six cents francs, signé un acte de location sous le nom de Nelson, et emportant une quittance de six mois et les clefs de la maison qu'une plaque de zinc, clouée sur un des montants de la grille, désignait sous le nom de "Villa des Marronniers."

Quatre grands marronniers flanquaient en effet cette grille, munie intérieurement de solides volets de tôle, et l'ombrageaient quand le printemps avait ramené les feuilles.

La Villa des Marronniers réalisait le type de la demeure silencieuse et mystérieuse que cherchait le magnétiseur.

Le lendemain, dès le matin, il arriva au Parc avec Eva Mariani..... ils engagèrent une femme qui procéda sans retard au nettoyage intérieur complet, et un jardinier qui s'occupa d'enlever les herbes et les plantes parasites, et de rendre praticables les allées du jardin.

Il fallut deux jours pour mettre tout en ordre et préparer une installation essentiellement provisoire.

Une fois la petite Marthe dans leurs mains, ils dirent au Parc-Saint-Maur éternel adieu.

O'Brien et Eva Mariani regagnèrent Paris.

Trois jours après, le propriétaire de la

rue de la Victoire recevait une indemnité d'une année de loyer, le mobilier était rendu, les domestiques congédiés, le couple disant partir pour l'étranger, allait déposer son bagage à la consigne de la gare du nord et, ne conservant que deux valises, se faisait conduire à la Villa des Marronniers.

Ils ne prirent aucun domestique, pas un seul des habitants du pays ne devant mettre les pieds dans la maison.

Ils déjeunaient et dinaient au dehors, tantôt au Parc, tantôt à Champigny, le plus souvent à Saint-Ouen, où ils arrivaient déguisés, méconnaissables, et où ils passaient une partie de la journée pour surveiller les agissements de l'aveugle et de sa petite-fille.

Depuis plusieurs jours déjà O'Brien, à maintes reprises, avait suivi l'aveugle et Marthe dans leurs tournées, cherchant le moment propice à l'exécution de son plan.

Il lui fallait bien s'avouer que la chose n'était point facile.

Variant sans cesse ses déguisements il ne craignait point que la petite fille le reconnût. Du reste il avait soin de ne pas se montrer à elle.

Un matin, comme il allait prendre le chemin de fer à la gare du Parc, pour se rendre à Saint-Ouen afin d'y continuer ses observations, il fut stupéfait d'y rencontrer Mme Sollier et Marthe descendant du train qui venait de Paris et poussant devant elles l'orgue de Magloire.

—Comment,—se dit-il,—je les ai vues hier à Vincennes !—Pour être au Parc de si bonne heure, il faut qu'elles aient couché en route !—Voilà qui serait bon à savoir !—Si cela est, si elles ne rentrent pas tous les soirs à Saint-Ouen, les difficultés seront singulièrement amoindries !

Naturellement il rebroussa chemin et au lieu de prendre un billet, comme il en avait l'intention, il suivit la grande mère et l'enfant.

Arrivées sur la route de la Varenne, leur marche s'accéléra.

A la porte Blanche, elles poussèrent l'orgue dans la cour d'un petit restaurateur chez qui elles entrèrent.

O'Brien voulait savoir.

Il entra lui-même dans l'établissement par une autre porte au moment où Marthe faisait asséoir Véronique à une table.

Une jeune femme occupait le comptoir.

— Ah ! — fit-elle, en voyant les nouvelles venues, — c'est votre tournée de Manne, aujourd'hui.

— Oui — répondit Marthe — tous les samedis.

— Couches-vous ici ce soir ?

— Non. — Nous avons couché hier à Vincennes.... — Ce soir nous rentrerons à St Ouen... — Vous pouvez nous donner à déjeuner, n'est-ce pas, madame ?

— Mais bien sûr, ma fillette... voulez-vous du veau froid ?

— Veux-tu du veau froid, grand'mère, avec du fromage, du pain et du vin ?

— Certainement, ma mignonne, et nous déjeunerons comme des reines.

— Je vous sers tout de suite..... fit la jeune femme en quittant le comptoir.

O'Brien était allé prendre place à une table un peu éloignée de celle de l'aveugle et de Marthe.

Celle-ci le regarda, mais il ne ressemblait en aucune façon au magnétiseur qu'elle n'avait vu qu'une seule fois, et il était impossible de le reconnaître.

— Que désirez-vous, monsieur ? lui demanda la jeune femme.

Déguisant sa voix, comme il avait déguisé sa personne, O'Brien répondit avec un très fort accent anglais :

— Un verre de cognac, " if you please mistress. "

La patronne apporta le cognac demandé, tandis qu'une servante dressait le couvert de Mme Sollier et de l'enfant, qui s'occupa de sa grand'mère comme une véritable petite femme, lui coupant son pain et sa viande par bouchées qu'elle mit à portée de sa main, et versant dans son verre du vin qu'elle mélanges d'eau.

— Tu es servie, grand'mère, dit-elle alors.

L'aveugle commença à déjeuner lentement, piquant avec adroitness cha-

que bouchée avec sa fourchette.... Elle commençait à en avoir l'habitude.

L'Américain regardait Marthe avec admiration.

— Quelle nature ! se disait-il... quelle intelligence !

Il avala une gorgée de l'alcool placé devant lui et ne put s'empêcher de faire une horrible grimace.

La brutalité de cette eau-de-vie de grains, qui du cognac n'avait que le nom, blessait affreusement son palais de fin gourmet et lui incendiait le gosier.

Il toussa deux ou trois fois, puis s'adressant à Marthe, avec un redoublement de voir guttural et d'accent anglais, il dit :

Comment, ma petite fille, vous habitez Saint-Ouen ?

— Oui, monsieur.

— Et vous venez jusqu'ici pour gagner votre vie avec les airs de votre boîte à musique ?

Ce fut Véronique qui répondit :

— Il le faut bien, monsieur..... Par tout on est très généreux pour nous, et nous ne pouvons pas faire toujours appel au bon vouloir des mêmes..... Ça serait abuser..... Mais nous ne venons pas directement de Saint-Ouen..... Quand nous faisons des tournées dans un rayon éloigné comme celui-ci, nous couchons en route, tantôt ici, tantôt là. Ça dépend du travail de la journée.

— Mais vous ne faites pas souvent de si longs voyages.

— Une fois par semaine... Nous avons notre itinéraire tracé d'avance...

— Vous ne venez point à pied depuis Saint-Ouen, je suppose.

— Oh ! non, monsieur..... répondit Marthe.

Grand'mère serait trop fatiguée et moi aussi, peut-être.....

Nous prenons le chemin de fer..... Nous mettons notre orgue aux bagages, et nous descendons dans les endroits où nous voulons nous faire entendre.....

— C'est aujourd'hui samedi, reprit O'Brien, alors, dans huit jours vous reviendrez...

— C'est certain.... fit l'aveugle.....

à moins que quelque chose d'imprévu ne nous en empêche..... ajouta-t-elle.

—Et, quand vous passez la nuit au Parc Saint Maur, c'est dans cette maison que vous couchez ?

—Oui, monsieur..... on nous reçoit bien.

—Et on nous y prend pas trop cher, dit Marthe en riant.

L'Américain en savait assez.

Tous les huit jours Mme Sollier venait avec sa petite fille au Parc Saint Maur qu'elles parcouraient dans tous les sens allant de maison en maison.

Ceci, pensait-il devait faciliter singulièrement l'exécution de son plan.

XXII

L'Américain, sans être vu répandit sur le plancher les dernières gouttes de l'affreux breuvage que contenait son verre et qu'il ne se sentait pas le courage d'absorber, puis tirant un louis, de sa poche, et le tenant entre le pouce et l'index, il s'approcha de la petite Marthe à qui il le présenta en faisant en sorte qu'il se trouvât juste en face de ses yeux.

En voyant briller le métal, l'enfant eut un tressaillement bien accusé, et son regard se fixa sur le disque d'or dont il sembla ne plus pouvoir se détacher.

Le magnétiseur eut un sourire aux lèvres.

L'expérience tentée par lui venait de réussir.

Marthe était toujours et plus que jamais hypnotisable au premier degré.

—Ceci est pour ta grand'mère, ma petite fille... lui dit-il... et chaque fois que je vous rencontrerai, je vous en donnerai autant.

En même temps, il mettait le louis dans la main de l'enfant dont il voyait les paupières battre rapidement.

—Je vous remercie bien pour grand'mère, monsieur,... dit-elle d'une voix troublée.

O'Brien paya son petit verre de pseudo-cognac et disparut.

—Grand'mère, devine ce que ce monsieur nous a donné, fit Marthe.

—Je ne sais pas, mignonne.

—C'est un beau louis tout neuf, un beau louis de vingt francs.

—Qu'il soit béni..... murmura l'aveugle.....et que cela lui porte bonheur.

—Est-ce que ce bon monsieur généreux habite le Parc-Saint-Maur ?..... demanda la petite-fille à la maîtresse de la maison qui répondit :

—Peut-être, mais dans tous les cas pas depuis longtemps, car c'est la première fois que je le vois.

Mme Sollier et Marthe achevèrent leur modeste déjeuner.

Après ce qu'il venait d'apprendre, l'Américain jugea qu'il pouvait faire savoir à Robert qu'il veillait et que désormais la réalisation de ses projets ne se ferait pas attendre.

C'est ainsi que le lundi nous l'avons vu venir déjeuner à Saint-Ouen chez Mme Aubin et avertir M. Robert Verrière.

Robert savait donc que le magnétiseur ne s'endormait point, mais la nouvelle de son départ de la rue de la Victoire qu'il apprit le lendemain, lui mit l'esprit en désarroi.

En arrivant à l'usine de Saint-Ouen le fraticide, très inquiet, fit appeler Grivot dans son cabinet sous prétexte d'ordres à lui donner concernant les travaux en cour, d'exécution et lui confia ses craintes nées subitement d'incidents imprévus.

Grivot était moins trembleur que Robert et se démoralisait moins facilement.

Cependant l'idée qu'Henri Savanne convaincu qu'il était possible d'opérer Mme Sollier sans mettre sa vie en danger pourrait tenter l'opération, la réussit et par conséquent rendre la vue à l'aveugle, lui causa une profonde épouvante.

Véronique ne pourrait le reconnaître lui, puisque les ténèbres le protégeaient mais elle reconnaîtrait Robert, à coup sûr.

Or, Robert compromis, accusé, arrêté, comparissant devant un juge d'instruction.

tion, aurait-il la force et la volonté de ne pas nommer son complice ?

La situation pouvait, d'un moment à l'autre, devenir dangereuse au plus haut point.

Quel parti prendre pour atténuer le péril !

Robert avoua qu'il avait pensé à O'. Brien qui, puisqu'il se chargeait de faire disparaître l'enfant, pourrait se charger aussi de faire disparaître la grand'mère.

Ce ne serait, selon toute apparence, qu'une question d'argent.

—Eh bien ! voyons-le—dit Claude—et puisque je suis menacé comme toi partageons la dépense.—Dans le chemin où nous marchons il est aussi impossible de s'arrêter que de revenir sur ses pas. Nous ne pouvons vivre sous le coup de terreurs continuelles... —Achetons à quelque prix que ce soit la tranquillité...—Ce ne sera jamais trop cher puisque nos têtes sont en jeu.—Point de demi-mesures tout ou rien.

Au moment où Claude Grivot achevait ces derniers mots, on frappa à la porte du cabinet.

—Entrez !—dit Robert.

La porte s'ouvrit et un garçon de bureau parut, tenant à la main une carte de visite qu'il présentait à son patron.

—La personne qui m'a remis ceci—fit-il—prie monsieur Vernière de vouloir bien la recevoir.

Robert jeta les yeux sur le carré de bristol et lut :

NESTOR FAUVETTE

Agence générale et centrale de renseignements

—Je ne connais pas ce monsieur, même de nom... — Vous a-t-il informé du motif de sa visite ?—demanda-t-il.

—Il m'a seulement chargé de dire à monsieur qu'il venait pour affaire personnelle et pressante.

—Bien... — je le recevrai.

Puis, s'adressant à Claude :

—N'oubliez aucune de mes recommandations relatives à ce travail... — reprit-il — je vous reverrai tantôt.

Le contremaître sortit et le garçon de bureau introduisit Nestor Fauvette.

Ce n'était plus le directeur presque jeune et tout à fait ingambe de l'Agence générale et centrale de renseignements du faubourg Saint-Honoré chez lequel nous avons vu entrer Gabriel Savanne dans les derniers jours du mois de décembre.

Ses cheveux avaient prématurément blanchi.

Son bras gauche soutenu par une écharpe de soie noire, se collait immobile et inerte à sa poitrine.

Son corps était maigre à faire pitié et le visage même à l'état de calme était défiguré par des tics nerveux.

On doit se rappeler que l'ancien inspecteur de la sûreté avait été atteint, en sortant de chez lui le 1er janvier, d'une attaque d'apoplexie accompagnée de paralysie partielle.

Un petit tremblement perpétuel agitant ses jambes qui semblaient ne le porter qu'avec peine.

Il s'appuyait sur une grosse canne.

Robert, après l'avoir regardé, lui indiqua un siège sur lequel Nestor Fauvette se laissa tomber.

—C'est bien à monsieur Vernière que j'ai l'honneur de parler ? —demanda-t-il lentement, d'une voix pâteuse, car sa langue, effleurée par la paralysie, lui rendait la parole difficile.

—Oui, monsieur, répondit Robert.

—Il y a longtemps que j'aurais dû me présenter à vous..... continua Fauvette.....mais le pénible accident qui m'a mis dans l'état où vous me voyez et qui m'a obligé à garder le lit pendant plus de deux mois ne me permettait aucun déplacement.

Si vous remarquez dans ma conversation quelques absences de mémoire, quelques obscurités, ne vous étonnez pas et veuillez me les pardonner.

La congestion cérébrale dont j'ai été victime a apporté un peu d'anémie cérébrale.

Je crois cependant pouvoir m'expliquer assez clairement pour qu'il vous soit possible de me comprendre.

—J'attends vos explications, mon-

sieu
mon
moi
par
Sav
C
le à

va-t
To
phr

m'a
résu
gé d

vous

pre

vous

re d

vait

arré

du p

vez

Ro

redo

Q

A

parl

Co

était

De

Sav

Rich

résu

Il

céré

vett

M

avai

un p

sent

mill

ces

Il

Solli

firm

seau

déce

sieur, car je ne devine pas le moins du monde le but de votre visite.

—J'ai été chargé, il y a près de trois mois, d'une mission absolument secrète par M. le capitaine de vaisseau Gabriel Savanne.

Ce nom fit tout à coup dresser l'oreille à Robert.

—Où diable ce singulier personnage va-t-il en venir ? se demanda-t-il.

Tout en cherchant ses mots et ses phrases Nestor Fauvette poursuivait :

—Et c'est à vous que M. Savanne m'avait enjoint de faire connaître les résultats des recherches que j'étais chargé de faire pour lui.

—A moi ! s'écria Robert.

—Oui, monsieur, à vous. Cela paraît vous étonner.

—Beaucoup, je l'avoue.

—Avant de quitter Paris pour reprendre la mer, le capitaine de vaisseau votre ami, a dû cependant vous instruire de la mission si délicate, qu'il m'avait confiée, mission dont nous avions arrêté le prix. J'ai touché une partie du prix convenu, et c'est vous qui devez me remettre le solde.

Robert regarda son visiteur avec un redoublement de surprise.

Que signifiait cela ?

A coup sûr Nestor Fauvette croyait parler à Richard Vernière.

Comment ne savait-il pas que celui-ci était mort ?

De quelle mission secrète Gabriel Savanne l'avait-il chargé, mission dont Richard devait connaître et payer les résultats ?

Il crut un instant que la congestion cérébrale avait rendu fou Nestor Fauvette.

Mais tout à coup il se souvint qu'il avait trouvé dans la caisse de son frère un paquet de billets de banque représentant la somme de trois cent dix mille francs, et dont l'enveloppe portait ces mots :

«Dépôt Gabriel Savanne»

Il se souvint des paroles de Véronique Sollier devant le juge d'instruction affirmant la visite du capitaine de vaisseau à Saint Ouen dans la soirée du 30 décembre, visite que Daniel déclarait

impossible, son frère, selon lui, n'étant arrivé à Paris que le lendemain 31.

Evidemment il y avait là un mystère qu'il se sentait le besoin de pénétrer.

Pour cela il fallait bien se garder de désabuser trop vite le directeur de l'Agence générale et centrale ;—il suffirait sans doute de le laisser aller pour connaître le mot de l'énigme.

—Ce que vous me dites là, monsieur—fit-il—touche à des choses d'une nature extrêmement délicate.....—Et vous devez comprendre que je ne puis vous répondre sans vous avoir préalablement interrogé :

—Parfaitement, monsieur, parfaitement.....—Je comprends, et j'apprécie...

—Faites donc comme si je n'étais au courant de rien, et dites-moi de quelle mission Gabriel Savanne vous avait chargé.

Fauvette s'essuya le front où ruisselaient des gouttes de sueur.

Rassembler ses idées, les coordonner les exprimer, lui causait une extrême fatigue.

—Oh ! parfaitement..... parfaitement.....—répéta-t-il.—Oui, vous devez me questionner et je dois vous répondre afin de vous prouver que vous n'avez point affaire à un imposteur.—Eh bien ! monsieur, il s'agissait—comme vous le savez certainement—de retrouver les traces d'une jeune femme et d'une petite fille abandonnées plusieurs années auparavant par le capitaine, que les remords de cette action semblaient écorcher.....

Fauvette s'arrêta.

—Continuez... —dit Robert.

—Il les avait perdues de vue depuis sept années et il désirait (chose bien naturelle et qui l'honorait)—réparer le mal causé par son abandon.—Il n'avait voulu, pour des raisons puissantes et légitimes, se confier à personne de sa famille.—A vous seul, monsieur, son meilleur ami, il consentait à confier le secret de son cœur.—Voilà pourquoi c'est à vous que je viens rendre compte des résultats de mes recherches...

—Le nom de la femme cherchée !—demanda Robert.

- Germaine Sollier !
- Celui de la petite fille !
- Marthe.

Depuis quelques secondes une sorte d'intuition avertissait Robert que Nestor Fauvette allait prononcer ces deux noms.

En les entendant il n'éprouva donc, et par conséquent ne manifesta aucune surprise.

Il reprit :

— Et vous dites que Gabriel Savanne voulait réparer le mal causé par son abandon ?

— Oui, monsieur.

— De quelle manière ?

— Cela, je l'ignore, mais il est à supposer qu'il avait l'intention de placer une somme d'argent sur la tête de sa fille naturelle.

— Vous ne faites que le supposer.

— M. Savanne n'avait pas à entrer avec moi dans des détails qui ne me regardaient pas.

— Et vous vous présentes ici pour ?...

— Pour vous annoncer que j'ai retrouvé les traces de Germaine Sollier et de sa fille.

Cette fois Robert ne put s'empêcher de tressaillir.

XXIII

— Vous avez retrouvé les traces de Germaine Sollier et de sa fille ? s'écria le fraticide,

— Oui, monsieur... répondit Nestor Fauvette.

— Où cela ?

— Ici même, à Saint Ouen. — Par un singulier hasard, les deux personnes que votre ami m'avait donné mission de chercher vivaient tout près de vous... Des recherches opérées il résulte que Germaine Sollier est morte le 26 décembre 1893, et que sa petite fille Marthe a été recueillie par sa grand'mère, gardienne de votre usine.....

— Vous êtes certain de cela ?

— Le rapport de mon agent est précis — l'acte mortuaire de Germaine Sollier, relevé à la mairie de Saint Ouen, s'y trouve annexé...

— Et depuis quand êtes-vous en possession de ces renseignements ?

— Depuis le 31 décembre.

— Comment se fait-il, alors, qu'aujourd'hui seulement vous veniez m'en donner connaissance ?

— J'avais l'intention de me présenter chez vous le 2 janvier..... — je ne pouvais prévoir que le 1er janvier au matin, descendant de chez moi, je serais frappé, au moment où je mettais les pieds dans la rue, d'une congestion cérébrale dont vous voyez les tristes résultats.... — Ajoutez à cela que je suis ruiné. — Pendant près de trois mois qu'a duré ma maladie, mon agence a perdu toute sa clientèle. — Hors d'état de la relever dans l'état où je suis, j'ai dû la fermer et me voilà sans ressources, car elle constituait ma seule fortune..... — Retrouvant alors dans mes papiers le rapport concernant Germaine Sollier, je me suis souvenu des ordres donnés par Gabriel Savanne, et je suis venu vous prévenir.

— Un peu tard !

— C'est vrai, monsieur, mais vous viendrez que ce retard est bien involontaire.... — D'ailleurs je n'en suis pas moins arrivé au résultat souhaité si vivement par le capitaine de vaisseau, résultat qui va le rendre bien heureux....

— Heureux ! — répéta Robert — il le serait peut-être s'il était vivant encore... L'ancien inspecteur de la sûreté sur-sauta.

— Que dites-vous ? — balbutia-t-il.

— Je dis que le capitaine Savanne est mort depuis plusieurs semaines.....

— Mort ! ! — répéta Nestor Fauvette avec stupeur.

— Ainsi que M. Richard Vernière,

— M. Richard Vernière aussi !

— Depuis près de trois mois.

— Mais qui donc êtes-vous, alors, monsieur ?

— Je suis Robert Vernière, son frère. — Il faut en effet que vous ayez été longuement privé de connaissance pour ne pas connaître la catastrophe qui nous a plongés dans la douleur !..... — Richard Vernière est mort assassiné, le soir du 1er janvier dernier, emportant dans sa tombe le secret que vous venez de me

confier.....—Marthe Sollier se trouve en effet avec sa grand'mère, qui n'est plus gardienne de l'usine étant devenue aveugle à la suite d'une blessure reçue en portant secours à mon frère.—Vous voyez, monsieur, que vos renseignements arrivent bien tard.

Nestor Fauvette semblait anéanti.

—Alors la prime qui m'était due...—bégaya-t-il,—sur laquelle je comptais, que je venais toucher ?

—Je n'ai aucune raison pour vous la payer, ignorant les arrangements pris par M. Gabriel Savanne, à votre égard.

—Mais je suis pauvre, monsieur...très pauvre.....

Robert lui coupa la parole.

—Combien, — selon vous — deviez-vous toucher, quand vous apporteriez les pièces aux personnes intéressées à les récupérer ?.....

—Dix mille francs, monsieur.

—Et vous en avez encaissé déjà ?

—Cinq mille, à titre de provision.....

—Et vous ne trouvez pas que ce soit assez ?

—Mais, monsieur, ce qui était convenu.

—Ne me regarde pas !—intervint de nouveau le fraticide.—Je ne suis au courant de rien... je ne connaissais même point personnellement le capitaine Savanne...—Donc, je ne puis rien.—Cependant par pitié pour votre état de santé je vous indemniserai du voyage que vous avez fait pour venir ici.

Et, tirant de son portefeuille deux billets de cent francs, il les tendit à Nestor Fauvette.

Celui-ci comprit qu'il ne pouvait discuter.

Il prit les deux cents francs, marmotta un remerciement, salua, et se retira fort déconfit.

Disons en deux mots comment Nestor Fauvette avait été mis sur la piste de Germaine Sollier, chose qui paraissait à peu près impossible.

Rien de plus simple : l'habileté policière n'y était pour rien... le hasard seul avait tout fait.

L'un des agents chargés des recherches était originaire de Saint-Ouen que sa famille habitait encore..... Venu

visiter les siens le jour des obsèques de Germaine Sollier, ce nom, prononcé devant lui, l'avait frappé, il comprit que, sans le moindre effort de sa part, il touchait au but.

Le reste n'a pas besoin qu'on l'explique.

Autant Robert avait montré de sang-froid pendant son entretien avec Fauvette, autant, lorsqu'il se retrouva seul, il parut bouleversé.

—Le mot de l'énigme posée par Véronique chez le juge d'instruction, je le tiens !.....murmura-t-il..... Les trois cent dix mille francs trouvés dans la caisse de Richard et portant la mention : "Dépôt Gabriel Savanne" étaient destinés à Marthe Sollier, la fille naturelle du capitaine..... Richard les avait acceptés pour les donner plus tard à l'enfant qui était déjà chez sa grand'mère..... La visite de Gabriel Savanne à mon frère dans la soirée du 30 décembre a véritablement eu lieu... C'est de cette visite que Véronique a parlé à Daniel Savannes..... Les conseils qu'elle voulait lui demander c'étaient sans doute l'indication de la marche à suivre pour arriver à prendre possession de la fortune de sa petite-fille..... Elle doit avoir un reçu dans les mains..... un reçu signé de Richard..... C'est une menace de plus, cela.

"Il faut que cette femme disparaisse comme sa petite-fille, et elle disparaîtra.

Je le veux.

En ce moment Robert était littéralement affolé par l'épouvante.

Il voyait rouge !

Que Véronique possédât ou ne possédât point le reçu qu'il supposait entre ses mains, (et nous savons qu'il ne se trompait pas), cela ne pouvait accroître en aucune façon les dangers qui le menaçaient.

Mais il perdait pied... Il se noyait dans la terreur, il était momentanément incapable de raisonner.

Il ne voyait aucune chance de salut que dans la mort de Mme Sollier.

En quittant Saint-Ouen la veille au soir..... nous l'avons dit.... Daniel Savanne était rentré immédiatement chez lui, boulevard Malesherbes.

Une lettre l'y attendait, apportée par un planton du ministère de la marine.

En voyant l'enveloppe officielle, Daniel se dit que cette lettre devait avoir trait à la mort de Gabriel.

On venait de recevoir d'Hanoï un paquet de papiers appartenant au capitaine de vaisseau et qu'avant de mourir, il avait prié de faire parvenir à son frère.

Daniel était appelé au ministère pour prendre possession de ces papiers.

Depuis l'envoi de la dépêche annonçant d'une façon laconique le décès, on manquait de renseignements.

On allait donc enfin savoir dans quelles circonstances le capitaine Savanne avait succombé.

Dès le lendemain matin, Daniel communiqua à son neveu la lettre qu'il venait de recevoir.

Henri, obligé de se rendre à la clinique des Quinze-vingts où son service l'appelait auprès du chirurgien en chef, ne pouvait accompagner son oncle au ministère, mais, aussitôt son service terminé, il reviendrait en toute hâte boulevard Malesherbes.

Autant et plus encore peut-être que Daniel, il avait hâte de savoir ce que contenaient les papiers provenant de son père.

À dix heures et demie, le magistrat se présentait rue Royale et il se trouvait aussitôt mis en rapport avec l'officier chargé de lui remettre les papiers du capitaine.

Ce paquet, scellé de cinq cachets, était adressé à Daniel qui devait en donner reçu.

—Maintenant, monsieur..... demandait-il après avoir signé..... puis-je connaître les causes d'une catastrophe qui nous a si cruellement frappés ?

—Un rapport détaillé nous est arrivé répondit l'officier..... Voulez-vous que je vous le communique ou préférez-vous que je vous en rende compte de vive voix ?

—Il me suffira de vous entendre, monsieur.

—Le rapport n'est autre chose que le procès-verbal du médecin du navire commandé par M. votre frère, procès-verbal signé par le capitaine en second. Au procès-verbal était enjoint un acte de décès que je vous remettrai.

—En quittant Toulon au mois de janvier, le capitaine Savanne, chargé d'une mission secrète, avait reçu de la préfecture maritime un pli cacheté dont il ne devait prendre connaissance que huit jours après son départ.

—Quand il ouvrit ce pli, il souffrait déjà du mal qui devait l'emporter quelques semaines plus tard.

—Quel était donc ce mal si subitement venu, car, au moment où j'ai vu mon frère pour la dernière fois, rien en lui n'annonçait une fin prochaine ? demanda Daniel.

—Une fièvre muqueuse qui ne tarda point à dégénérer en fièvre typhoïde... Le capitaine Savanne fut obligé de remettre le commandement à son second..... Il s'était alité..... Un instant on crut pouvoir enrayer le mal..... (le procès-verbal du docteur l'affirme)... mais bientôt tout espoir fut perdu, et le capitaine mourut après avoir confié à son second les papiers particuliers portant votre nom.

—Mais le corps de mon frère ? murmura le magistrat très ému.

—Il a eu la sépulture des marins... la mer.

Daniel baissa la tête, et de ses yeux coulèrent des larmes qu'il ne chercha point à cacher.

L'officier avait pris sur son bureau une feuille de papier timbré couverte d'écriture. Il y apposa le sceau du ministère de la marine et la tendit au juge d'instruction.

—Voici, dit-il, une copie certifiée de l'acte de décès du capitaine Gabriel Savanne.

Daniel la prit et regagna le boulevard Malesherbes.

Henri, revenu en toute hâte des Quinze-Vingts, l'y attendait.

Avant de s'occuper du paquet cacheté qu'il rapportait, M. Savanne apprit à

son neveu de quelle façon était mort son père ; et le chagrin du jeune homme grandit quand il sut qu'il n'aurait pas même la consolation de pouvoir prier et pleurer sur sa tombe.

Les abîmes de l'Océan avaient reçu le corps du marin.

Daniel et Henri étaient impatients l'un et l'autre de connaître le contenu de l'enveloppe scellée par le capitaine Savanne au moment où il se sentait près de partir pour le suprême voyage dont on ne revient pas.

Tous deux fixaient leurs regards sur cette enveloppe, n'osant l'ouvrir.

Il leur semblait qu'une nouvelle douleur allait s'en échapper.

Enfin Henri murmura :

— Désirez-vous rester seul, mon oncle pour prendre connaissance des papiers qui vous sont adressés ?

Daniel répondit :

— Non, mon cher enfant, je ne désire point cela, car ces papiers venant de ton père, t'intéressent autant que moi.

Puis il rompit successivement les cinq cachets qui tenaient le paquet fermé.

Tout d'abord, ils virent deux lettres sous enveloppes et scellées à la cire, aux initiales du capitaine.

L'une portait cette suscription :

“ Pour mon frère Daniel

Savanne. ”

L'autre ces trois mots :

“ Pour mon fils. ”

Le juge d'instruction tendit celle-ci à son neveu en lui disant :

— Pour toi.

L'écriture de ces adresses était tremblée, irrégulière..... Evidemment la mort prochaine rendait faible et vacillante la main du capitaine à l'heure où elle les traçait.

— Lis.....ajouta le magistrat en voyant le jeune homme attacher ses yeux pleins de larmes sur le pli qu'il venait de recevoir..... Je vais lire en même temps.

Et il brisa le cachet de l'enveloppe qui portait son nom.

La lettre adressée par Gabriel à son frère était courte.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Mon bien cher Daniel,

“ Je suis atteint d'un mal qui ne pardonne pas.

“ Quoi qu'en dise le médecin cherchant à me rassurer, je sais que je suis condamné.....je sens la vie se retirer de moi.

“ Je ne reverrai plus ni toi, ni mon fils, ni la France.

“ Mes pressentiments ne me trompaient pas, je vais mourir avec le profond regret de ne point mourir en soldat, tué par une balle ennemie en commandant le feu !

“ Tu as élevé mon fils comme s'il eût été le tien, cher Daniel, et tu l'aimes comme je l'aimais..... Cette pensée me donne ma dernière joie et je partage entre vous deux ma dernière pensée.

“ Pardonne-moi, mon frère bien-aimé toi qui n'as jamais eu rien de caché pour moi, pardonne-moi d'emporter dans la tombe un secret que je n'ai pas osé, que je n'ose pas encore te...il est dur pour moi de démeriter à tes yeux, de perdre ton estime qui m'était si précieuse.

“ Si, plus tard, tu viens à le connaître, ce secret funeste, tu ne seras pas sans miséricorde, tu m'accorderas ton indulgence, tu m'absoudras, comme d'autres m'ont absous...C'est la prière suprême que t'adresse ton frère mourant.

“ Tu trouveras, parmi les papiers joints à cette lettre, ma croix de la Légion d'honneur.....Garde-la pour mon fils.....Tu la lui remettras le jour, où juste récompense de ses travaux, il aura reçu le droit de la porter.

“ Je laisse à Henri une belle fortune, plus d'un million, déposé chez mon notaire, qui est aussi mon ami, et que tu connais.

“ Je sais qu'Henri aime Aline Vernié.

"re, et j'espère qu'elle l'aime aussi.....
 "Je bénis leur amour..... Je serai
 "heureux si, de l'au-delà, je les vois
 "unis.
 "Dans les papiers que je t'adresse,
 "tu trouveras une lettre pour mon
 "meilleur ami, Richard Vernière, qui
 "j'en suis sûr, souhaite cette union.
 "Embrasse pour moi mon fils, em-
 "brasse Aline, embrasse Mathilde ; je
 "vous embrasse tous. C'est mon der-
 "nier baiser.
 "La mer engloutira mon corps. Gar-
 "des mon souvenir.
 "Adieu encore, mon frère... adieu !

"Gabriel Savanne."

XXIV

Daniel Savanne ne put contenir ses sanglots.

Ils éclatèrent et son visage fut inondé de larmes.

Pendant qu'il prenait connaissance de la lettre que nous venons de reproduire, Henri lisait celle que son père lui avait adressée.

Devant ces phrases, ces lignes, tracées d'une écriture presque méconnaissable, le jeune homme restait les yeux fixes, la poitrine oppressée, la gorge serrée.

Il y avait comme de l'épouvante sur ses traits.

Daniel tourna vers lui ses regards à demi voilés par les pleurs et vit sa figure livide.

—Qu'as-tu, mon enfant ? lui demanda-t-il. Est-ce la lettre de ton père qui te bouleverse ainsi ?

—Où..... balbutia le jeune homme.

—Contient-elle donc quelque chose d'imprévu ? de terrible ?

Henri tendit la lettre à son oncle.

Lises, dit-il.

Mordu au cœur par une singulière angoisse, Daniel lut :

" Mon enfant bien-aimé, je ne te verrai plus.

" Je t'envoie, comme à mon frère, ma dernière pensée et mon suprême adieu.

" Tu vas rester seul auprès de ton oncle, qui bien plus et bien mieux que moi t'a servi de père, et qui a fait de toi un honnête homme, un homme loyal, un homme utile.

" Vous savoir l'un près de l'autre, unis par une affection mutuelle inébranlable, est une grande consolation pour moi à cette heure sombre où un poids bien lourd pèse sur mon âme, celui d'emporter avec moi le secret d'une faute que je n'ai osé avouer ni à mon frère, ni à toi.

" J'aurais eu trop peur de trouver en toi un juge inexorable, et cependant j'aurais voulu que tu me juges !.....
 " Encore une fois, je n'ai pas osé.

" Un homme connaît mon secret... C'est Richard Vernière, mon meilleur ami..... Le père d'Aline que tu aimes.

" Je lui écris en même temps qu'à mon frère et à toi.

" Je le laisse libre de te dévoiler la faute impardonnable dont le remords me hante.

" Interroge-le si tu le désires.

" S'il te réponds, ne m'accable point, pardonne-moi.

" Je ne puis continuer... Je n'y vois plus..... Ma plume s'échappe de mes doigts.

" Adieu..... Je t'embrasse et je t'aime...

" Ton père."

—Mais quelle est donc cette faute que mon père n'osait nous avouer... s'écria le jeune homme.... Cette faute qui rend si oruels les derniers moments de sa vie, ce douloureux secret que M. Richard Vernière était seul à connaître. Et M. Vernière est mort, et nous ne saurons rien, jamais rien.

Daniel, le front dans ses mains, réfléchissait.

Henri reprit :

—Mon oncle, que vous écrit mon père à ce sujet ?

—Vois, mon enfant....., répondit Daniel.

Et il tendit la lettre de son frère à Henri qui la lut avidement.

—Aucun détail...fit-il ensuite avec ac-

cablement, aucun ! Mais la lettre dont il parle, la lettre destinée à M. Vernière où est-elle ?

— Là.... dans ces papiers certainement.

Le juge d'instruction trouva d'abord sous sa main une enveloppe non cachetée.

Elle renfermait la croix de la Légion d'honneur du mort.

— Ceci t'appartient, dit Daniel..., je garde cette croix selon le vœu de ton père, pour te la remettre le jour où tu auras le droit de la porter.

Henri prit la croix, respectueusement et la pressa contre ses lèvres.

M. Savanne cherchait dans les papiers.

— Voici la lettre... fit-il au bout d'un instant en désignant une enveloppe qui portait cette suscription :

“ Pour être remise après
ma mort et par les
soins de mon frère à
mon ami
Richard Vernière.
re. ”

L'enveloppe était close par un large cachet de cire.

— Voyez ce que contient cette lettre, mon oncle, dit le jeune homme dévoré par la fièvre de savoir.

Daniel lui montra le cachet qui la scellait.

— Elle est fermée, répliqua-t-il.

— Qu'importe ?

— Elle est adressée à M. Richard Vernière.

— Il est mort.

— Nous n'avons pas le droit d'ouvrir cette enveloppe.

— Vous en avez le droit puisque vous ne pouvez la rendre à son destinataire.

Mon père m'écrivit qu'il laisse à son ami la liberté de me répondre si je le questionne..... C'est, implicitement, l'autorisation d'interroger la lettre puisque Richard Vernière n'est plus, et c'est la lettre qui me répondra.

— Ma conscience me défend de faire

ce que tu me demandes ! s'écria le magistrat.

— Que vous ordonne-t-elle, alors ?

— De brûler cette enveloppe sans l'ouvrir.

Et nous ne saurions rien !... Et tous les deux, même sans le vouloir, nous reprocherions à mon père mort de n'avoir pas eu confiance en nous de son vivant.

Il y a là un mystère qui met le trouble dans nos âmes..... Mieux vaut mille fois connaître la faute de mon père pour la lui pardonner..... je ne comprends pas votre hésitation, mon oncle.

— Je fais plus qu'hésiter, je refuse...

...— Mon devoir est de brûler cette lettre.

Daniel s'approchait du foyer dans lequel brûlait un léger feu de bois, mais Henri, s'élançant, lui barra le passage.

— Non, mon oncle..... fit-il..... vous ne brûlerez pas cette lettre !..... Si vous n'avez pas le droit de la lire..... vous n'avez pas non plus celui de la brûler !..... — Je vais vous le prouver.

— Comment ?

— Aline est l'héritière de son père... C'est donc à elle que vous devez remettre la lettre adressée à son père, car cette lettre lui appartient.

— Ainsi donc..... répliqua le juge d'instruction... ainsi donc, tu voudrais que je confie à celle qui peut, qui doit un jour devenir ta femme, le secret de ton père ? Est-ce possible ?

— Pourquoi non !..... Mon père a commis une faute, il me faut bien l'admettre puisqu'il le reconnaît et qu'il le déplore, mais à coup sûr cette faute n'est point de celles qui font à l'honneur une tache ineffaçable..... Pourquoi donc Aline ne la connaîtrait-elle pas ?

M. Savanne allait répliquer quand on frappa doucement à la porte du cabinet de travail.

— Entrez, dit le magistrat en jetant la lettre sur son bureau.

La porte s'ouvrit.

Aline et Mathilde parurent.

Henri poussa une exclamation de surprise joyeuse.

Les deux jeunes filles coururent à Daniel et l'embrassèrent.

— Par quel hasard à Paris, mes enfants !..... leur demanda le magistrat.

Aline répondit :

— Nous avons quelques emplettes à faire..... Mme Vernière a bien voulu nous accompagner et elle nous attend au salon.

— Ah !... s'écria Henri, ce n'est pas le hasard qui vous amène, c'est la Providence.

Puis, s'adressant à la fille du juge d'instruction, il ajouta :

— Ma bonne Mathilde, je t'en prie, va retrouver Mme Vernière au salon : où nous vous rejoindrons dans un instant.....

— Nous avons, mon oncle et moi, quelques mots à dire à notre chère Aline.

Mathilde s'empressa de sortir.

Aline resta debout, très surprise, se demandant ce que cela signifiait et quelle confiance M. Savanne pouvait avoir à lui faire.

— Mon oncle.... dit alors Henri au magistrat visiblement contrarié..... je vous ai adressé tout à l'heure une prière je vous l'adresse de nouveau. Ne la repoussez pas.

— Tu le veux ?

— Je vous en supplie.

— Eh bien soit !

Mais si les conséquences de l'acte que tu m'imposes doivent être funestes, à toi seul en incombera la responsabilité tout entière !

— Je l'accepte.

Très intriguée d'abord, Aline devenait inquiète.

— Mais de quoi s'agit-il donc ? balbutia-t-elle.

— Mon enfant... répondit Daniel, nous avons reçu les détails que j'attendais au sujet de la mort de mon pauvre frère... On m'a remis ce matin au ministère de la marine des papiers qu'il m'adressait. A ces papiers se trouvaient jointes trois lettres, l'une pour Henri, l'autre pour moi, la troisième.

M. Savanne hésita.

— La troisième !..... répéta la jeune fille.

— La troisième portait le nom de ton père... poursuivit Daniel en prenant l'enveloppe jetée par lui sur son bureau la voici..... Avant de mourir Gabriel, a pensé à l'ami qu'il aimait si tendrement et qu'il croyait encore vivant..... Ne pouvant, hélas ! remettre à ton pauvre père cette lettre, selon le vœu de mon frère, je voulais la brûler... Mais elle renferme paraît-il, un secret qu'Henri a soif d'en connaître... Il a insisté pour que cette lettre te fut donnée... il veut que tu l'ouvres, que tu la lises, et que tu décides ensuite, comme l'aurait fait ton père, si tu dois, si tu peux nous en révéler le contenu..... Si tu juges que ton devoir est de nous taire ce que tu vas apprendre, tu te tairas... et tu oublieras !

— Cela... je vous le jure à tous deux !

— Lis, mon enfant.

Et Daniel lui tendit la lettre.

Aline, d'une main tremblante, en déchira l'enveloppe et tout bas elle lut avec un recueillement profond le dernier adieu que Gabriel Savanne envoyait à son ami Richard Vernière.

Henri et son oncle cherchaient avec anxiété, sur le visage de la jeune fille, la trace des impressions que lui faisait éprouver sa lecture.

A leur grande surprise ils ne virent s'y refléter que l'émotion.

La fille de Richard pleurait.

— Mais..... dit-elle à travers ses larmes quand elle eut achevé..... cette lettre touchante ne renferme absolument rien que vous ne puissiez savoir..... Elle parle d'un secret, d'une confiance faite à mon père par son ami, et elle le délie du secret juré par lui, dans le cas où Henri viendrait le questionner.

— Et du secret lui-même, pas un mot demanda le jeune homme.

— Pas un mot..... D'ailleurs, mon ami tu peux t'en assurer par tes propres yeux.

Et Aline lui présenta la lettre tout ouverte.

Henri la saisit.

— Oh ! tu peux lire tout haut, ajouta Mlle Vernière.

La gorge serrée, d'une voix à peine distincte, le fils de Gabriel lut les courtes phrases :

" Mon bon Richard, mon vieil ami,
" Quand nous nous sommes quittés,
" tu ne voulais pas croire à mes pres-
" sentiments..... Tu vois aujourd'hui
" qu'ils se réalisent.... Cette pensée
" qui m'assiégeait, cette pensée de la
" mort prochaine était un avertisse-
" ment de Dieu devant qui je vais pa-
" raître, et qui daignera, je l'espère
" m'accueillir en sa miséricorde.

" Mon vieil ami, nous ne nous verrons
" plus. Quand tu liras cette lettre j'au-
" rai cessé de vivre.

" Tu as été le seul confident de mes
" chagrins.....seul tu sais ce que j'ai
" souffert.

" Tu garderas, en me plaignant tou-
" jours, le souvenir de cette soirée du 30
" décembre que j'ai passée auprès de
" toi, soirée bien sombre, bien doulou-
" reuse, mais illuminée, cependant d'u-
" ne lueur presque joyeuse..sombre et
" douloureuse par le souvenir du mal
" que j'avais fait, illuminée par la pen-
" sée que ce mal, grâce à toi, je pouvais
" le réparer un peu.

" A cette époque, tu ne peux l'avoir
" oublié, je repoussais avec horreur avec
" effroi, l'idée de faire connaître à mon
" fils le secret de ma faiblesse, de ma fau-
" te, avant de mourir je lui avoue qu'il y
" a dans ma vie un point noir et que
" j'aurais souhaité son pardon.

" S'il veut connaître ce point noir, il
" t'interrogera. Je te délègue de ton ser-
" ment.....Dis-lui la vérité..... Peut-
" être, après tout, vaudrait-il mieux qu'-
" il sache..... Son cœur lui dicterait
" sa conduite.....et je suis sûr de son
" cœur.

" Adieu, mon vieil ami, pense à moi,
" et pour l'amour de moi veille bien
" sur qui tu sais.

" Adieu.

" Gabriel Savanne."

Pour Henri, aucune lumière ne jaillissait de cette lettre.

De quelle faiblesse, de quelle faute son père s'était-il rendu coupable ?

Richard Vernière seul aurait pu répondre, et Richard Vernière n'existait plus !

—Rien ! murmura-t-il avec découragement..... Je ne saurai rien ! jamais rien !

Daniel Savanne avait religieusement écouté tandis qu'Henri lisait tout haut. Deux points l'avaient frappé, lui. Aux mots murmurés par son neveu : " Je ne saurai rien ! "

Il répondit tout bas :

—Peut-être saurai-je, moi !

Et, prenant la lettre des mains du jeune homme, il l'enferma dans un tiroir de son bureau.

XXV

—Mme Vernière nous attend, mon ami...fit ensuite le magistrat, ne la laissons pas attendre.

Aline et Henri le suivirent au salon où la femme de Robert se trouvait avec Mathilde.

L'entretien fut court.

Daniel et son neveu n'avaient pas terminé l'examen des papiers du capitaine Savanne.

Ils retournèrent dans le cabinet et un examen attentif leur prouva bien vite que ce qui restait à inventorier était, relativement de peu d'importance.

—Ton père te laisse une belle fortune, dit le juge d'instruction au jeune homme quand ce travail fut achevé..... Tu feras bien, je crois, de ne point la retirer des mains de notre ami Robinet qui, depuis bien des années, est chargé des intérêts de ton père et des miens. C'est un honnête homme et un habile administrateur..Es-tu disposé à suivre ce conseil ?

—Sans hésitation, mon cher oncle.

—Nous allons donc déjeuner rapidement et nous nous rendrons chez lui.

Les deux hommes passeront dans la salle à manger où le déjeuner était servi depuis plus d'une heure.

M. Robinet, le notaire de la rue Richelieu, ignorait la mort de son client Gabriel Savanne.

La nouvelle de cette mort n'était pas parvenue à la famille d'une manière of-

fielle, aucune lettre de faire-part n'avait été envoyée.

Quand on lui annonça la visite du juge d'instruction et de son neveu, il donna l'ordre de les introduire sur-le-champ et il marcha à leur rencontre, les mains tendues.

En voyant le large crêpe de leurs chapeaux, il tressaillit.

—De qui êtes-vous en deuil, mes amis ? demanda-t-il vivement.

—Mon frère est mort... répondit Daniel dont les yeux se remplirent de larmes.

—Mort !.....le capitaine Savanne, mort !.....s'écria le notaire stupéfait.....lui que j'ai vu si plein de vie il n'y a pas trois mois !..... Quelle catastrophe imprévue et désolante !.... où et comment ce grand malheur est-il arrivé ?

—Mon pauvre frère a succombé à la fièvre typhoïde, à bord de son navire, en pleine mer, il y a un mois... Une dépêche nous avait prévenus, mais aujourd'hui, seulement, nous est arrivée la copie de l'acte de décès.

—Et vous venez sans doute me demander des renseignements sur la fortune déposée entre mes mains par mon ai regretté client ?

—Oui.

—Je suis à votre entière disposition. Asseyez-vous, je vous en prie.

Et le notaire désigna de la main des sièges placés à côté de son bureau.

—Mon frère vous a-t-il confié un testament ? reprit Daniel.

—Non, et je serais très étonné s'il en avait fait un. A quoi bon ? son fils est son seul héritier.

—Savez-vous si Gabriel avait des fonds dans une autre maison que la vôtre ?

—J'étais le seul dépositaire de tout ce qu'il possédait, et j'ai la conscience d'avoir administré cette fortune, pendant sa longue absence, au mieux de ses intérêts..... Il m'en a remercié gracieusement, du reste, quand j'ai reçu sa visite dans les derniers jours du mois de décembre, et quand je lui ai rendu mes comptes en lui soumettant la liste des valeurs lui appartenant que j'avais en portefeuille..... Il s'est trou-

vé beaucoup plus riche qu'il ne croyait l'être.

Daniel fronça le sourcil en entendant maître Robinet parler de la visite du capitaine Savanne dans les derniers jours du mois de décembre, mais il ne releva point ce détail immédiatement, se réservant de l'éclaircir plus tard.

—Quel chiffre représente aujourd'hui l'héritage de mon frère ? demanda-t-il.

—Je vous le dirai à un centime près quand j'aurai jeté un coup d'œil sur le livre de caisse.

Il frappa sur un timbre, se fit apporter le volume in-quarto, à coins de cuivre, renfermant le compte Gabriel Savanne, chercha le feuillet où se trouvait ce compte et le mit sous les yeux de Daniel et de son neveu.

—Vous voyez, dit-il.... un million cent mille francs, exactement ; auxquels il convient d'ajouter les intérêts de trois mois.

Le magistrat parcourait du regard les colonnes du registre.

Une date le frappa.

—Trente décembre, lut-il tout haut, Gabriel est venu vous voir le trente décembre dernier ?

—Oui.

—Et vous lui avez versé une somme de trois cent mille francs ?

—Dont le reçu se trouve dans ma caisse, oui.

—Mais... s'écria Henri..... mon père n'était pas à Paris, le trente décembre, puis c'est ce jour-là seulement qu'il est débarqué à Toulon..... Le dimanche matin, descendant au chemin de fer, il est venu droit chez mon oncle, boulevard Maleherbes, il doit y avoir une erreur de date.

—Il n'y a aucune erreur de date, cher monsieur Savanne..... répliqua le notaire..... et c'est votre mémoire qui est en défaut..... Le capitaine Savanne était si parfaitement à Paris le trente décembre que j'avais reçu de lui une première visite le vingt-huit du même mois.

—Le vingt-huit !

—Parfaitement, et c'est après avoir pris connaissance de son compte et

m'avoir félicité et remercié de ma gestion, ainsi que je viens de vous le dire, qu'il m'a demandé trois cent mille francs, la somme que vous voyez portée à cette colonne.

« Naturellement je n'avais pas dans ma caisse trois cent mille francs en billets de banque.....il fallait vendre des valeurs à la Bourse du lendemain... Le surlendemain, 30 décembre, dans la journée, je lui remis les fonds dont il avait besoin.

Daniel Savanne réfléchissait.

Le notaire quittant son fauteuil alla ouvrir sa caisse, y prit un papier plié en quatre, le déplaça et vint le placer sous les yeux du juge d'instruction et de son neveu.

—Voilà le reçu.....leur dit-il Vous voyez qu'il est daté du 30 décembre.

Les deux hommes restèrent muets... Ils se demandaient :

—Pourquoi nous a-t-il menti en prétendant être arrivé le matin du 31 quand il était à Paris depuis au moins trois jours ?

Au bout d'un instant de silence Daniel reprit :

—Permettez-moi de vous adresser une question.

—Je m'empresserai d'y répondre.

—Mon frère vous a-t-il dit à quel emploi il destinait les trois cent mille francs versés par vous ?

—Oui.....Après avoir constaté que cet argent représentait les intérêts accumulés qu'il aurait pu dépenser, qu'il aurait dépensés certainement s'il fut resté en France, et que par conséquent son fils ne pourrait lui savoir mauvais gré d'en avoir disposé à sa guise, il m'a expliqué qu'un de ses amis, un industriel dont les affaires périssaient, s'était adressé à lui en lui demandant de le sauver d'un désastre, et qu'il allait le faire en lui prêtant trois cent mille francs.

—Vous avez ajouté foi à cette explication ?

—Comment aurais-je pu mettre en doute la parole de votre frère ?

—Vous a-t-il nommé l'ami auquel il venait si généreusement en aide ?

—Non, et vous comprenez que ma discrétion ne me permettait pas de le questionner à cet égard.

—C'est juste.....Merci des renseignements que vous venez de nous donner.

Quant à la fortune de mon pauvre frère, qui maintenant appartient à mon neveu, je me fais l'interprète de celui-ci en vous priant de la conserver dans vos mains et de continuer à faire pour le fils ce que vous faisiez pour le père avec tant d'affection et de dévouement.

—Et je vous en serai reconnaissant comme l'était mon père, appuya Henri Savanne.

Le notaire tendit la main à son nouveau client et répondit :

—Je le ferai de bien grand cœur.

L'entretien était terminé.

L'oncle et le neveu quittèrent l'étude de la rue de Richelieu et reprirent ensemble le chemin du boulevard Malesherbes.

Le jeune homme restait sous le coup de la poignante angoisse que la lecture des lettres de son père avait fait naître dans son âme, et que les explications si complètement inattendues du notaire venaient d'augmenter encore.

—Certainement.....dit-il à son oncle ne pouvant garder pour lui seul ses pensées.....mon pauvre père emporte avec lui le secret d'une faute ; ce que nous venons d'apprendre nous le prouve..... Richard Vernière était son unique confident et j'ignorais toujours ce que j'aurais eu à oublier, après l'avoir pardonné !

—Peut-être.....répliqua le juge d'instruction.

—Je ne vous comprends pas mon oncle. Qu'attendez-vous ? Qu'espérez-vous donc ?

—J'espère porter la lumière dans l'obscurité qui nous entoure.

—Comment ?

—Je ne puis te l'expliquer en ce moment, mais.....je te le répète.....sois certain, que la faute dont ton père s'accuse n'est point de celles qui touchent à l'honneur et que, même sans la connaître, nous devons l'absoudre.

Arrivés au boulevard Malesherbes les deux hommes se séparèrent.

Henri s'enferma dans sa chambre pour y travailler et Daniel dans son cabinet pour y réfléchir.

Lui aussi..... comme son neveu... trouvait étrange la conduite de son frère affirmant qu'il n'était arrivé à Paris que le 31 décembre.

Il venait d'avoir chez le notaire la preuve indiscutable du mensonge, et à défaut de celle-là il en existait pour lui une autre que dans son trouble Henri n'avait point relevée et qui résultait de la lettre, lue quelques heures auparavant et écrite par Gabriel à Richard Vernière.

Daniel relut cette lettre dont deux phrases l'avaient frappé.

Il prit un crayon bleu et les souligna. La première était celle-ci :

"Tu as été le seul confident de mes chagrins... Seul tu sais ce que j'ai souffert."

"Tu garderas, en me plaignant tous les jours, le souvenir de cette soirée du 30 décembre que j'ai passée auprès de toi."

Donc, le soir du 30, Gabriel était à l'usine de Saint-Ouen, où il s'était rendu en sortant de chez le notaire qui venait de lui remettre trois cent mille francs.

Donc, le lendemain, Richard Vernière, au boulevard Malesherbes, se faisait le complice de Gabriel en feignant de le voir pour la première fois depuis son arrivée.

Un secret existait entre eux..... De quelle nature était ce secret ?

L'un du problème restait indéchiffrable pour le juge d'instruction.

Richard ne pouvait plus faire la lumière, mais le magistrat se rappelait que Véronique Sollier lui avait parlé de son frère, et qu'il l'avait démentie quand elle affirmait avoir introduit le capitaine près de Richard Vernière, dans la soirée du 30 décembre.

Il se souvenait qu'elle était dans son cabinet du Palais de Justice au moment où Henri venait, en proie à

un affolement complet, y apporter la mort de son père, et qu'alors l'aveugle questionnée par lui, avait répondu :

— Je n'ai plus rien à vous dire. Véronique devait connaître le secret confié par Gabriel à Richard Vernière. Ne pouvant s'adresser à Richard, c'est à elle qu'il s'adresserait.

La seconde phrase qu'il souligna fut celle-ci :

"Adieu, mon vieux ami, pense à moi, et pour l'amour de moi veille bien sur qu'il tu sais."

Ces derniers mots l'avaient tout particulièrement frappé.

Sur quoi Richard Vernière devait-il veiller ?

Là était le secret de Gabriel. Le magistrat replia la lettre adressée à Richard et reprit celle que son frère lui avait écrite.

Il souligna aussi cette phrase :

"Si plus tard tu viens à connaître ce secret funeste, tu ne seras pas sans miséricorde... Tu m'absoudras, comme d'autres m'ont absous."

D'autres l'avaient absous. Qui Daniel désignait-il par ce mot : AUTRES ?

L'un de ceux-là était certainement Richard.

Daniel resta longtemps pensif, cherchant par un travail opiniâtre de son cerveau à trouver la clef du mystère et, ne trouvant rien, se disait :

— Cette visite de mon frère à Saint-Ouen, l'avant-veille du jour où Richard Vernière était assassiné et volé, où on incendiait son usine, où Véronique Sollier tombait, frappée comme lui par la balle du meurtrier, si tout cela se rattachait ?

Le juge d'instruction se leva d'un mouvement brusque, et, pendant quelques secondes, arpenta fiévreusement son cabinet, puis, se dirigeant vers son bureau, il ouvrit le tiroir de la caisse, y plongea la main et y prit le cachet enlevé par Magloire aux doigts crispés de Véronique évanouie..... cachet qu'il avait rapporté du Palais de Justice.

Il le regarda longuement, le remit ensuite dans l'endroit où il venait de le prendre et referma le tiroir.
 — J'interrogerai de nouveau Véronique Sollier et le caissier Prieur..... murmura-t-il.... Je ne perds pas courage..... Il faut que je sache quel secret Gabriel a confié à Richard... et je le saurai.

XXVI

Il y a dans la vie des séries d'incidents tout à la noire, comme disent les joueurs.

Une série de ce genre se produisait en ce moment pour Robert Vernière.

Après avoir entendu affirmer qu'Henri Savanne pourrait rendre la vue à Véronique ; après avoir su par l'adrette que Marthe était la fille de Gabriel d'où il résultait que les trois cent mille francs du dépôt Savanne, volés par lui dans la caisse de son frère, appartenaient à cette enfant ; après avoir supposé, non sans raison, que l'aventure possédait le reçu de cette somme ; après avoir appris par O'Brien qu'à l'ambassade on le soupçonnait d'être l'auteur du crime de Saint-Ouen ; après s'être répété cent fois que Marthe, endormie de nouveau du sommeil magnétique, ne manquerait pas de le désigner comme l'assassin de Richard, voici qu'un nouveau coup allait le frapper.

Il venait de recevoir une lettre du baron Guillaume Schwartz, le chef du bureau des informations de l'ambassade.

Cette lettre ne contenait que quelques mots, mais dans son laconisme elle était menaçante.

La voici :

" Monsieur Robert Vernière,

" Dans votre intérêt, dans l'intérêt de l'avenir de votre usine et de la tranquillité de votre famille, vous êtes invité à vous présenter le plus tôt possible rue de Verneuil, n° 4 entre neuf et dix heures du matin.

" Ne tardez point à vous rendre à cette invitation dont vous devez com-

" prendre toute l'importance, et recevoir mes salutations.

" Baron Guillaume Schwartz.

" P. S. — Rapportez ce mot... C'est sur sa présentation qu'on vous introduira auprès de moi."

Le baron Schwartz était bien l'homme de qui O'Brien lui avait recommandé de se méfier, l'homme qui l'avait fait filer par les agents de l'Américain.

Que lui voulait-il ?

Quel coup allait-il lui porter ?

Robert se souvint de la lettre à lui donnée par O'Brien.

Cette lettre..... le magnétiseur l'affirmait..... deviendrait une égide si l'Allemagne s'attaquait à lui Muni de cette égide, il pourrait lutter à armes égales.

Jusqu'à ce moment, il s'était occupé fort peu, ou plutôt pas du tout, du présent d'O'Brien..... Vivant en des trances continues, il n'avait même point cherché à se rendre compte de sa valeur réelle.

Quel parti prendre !

Devait-il obéir à l'impérieuse invitation du baron Schwartz ?

A cette question qu'il se posa il répondit : oui ! sans hésiter.

Il fallait regarder le danger en face et savoir de quoi on le menaçait.

Mais avant tout il fallait s'assurer si la lettre qu'il possédait constituait véritablement une sauvegarde.

Pour cela, il ne s'agissait que de traduire les chiffres.

Le cabinet de Robert était garni de bibliothèques pleines d'ouvrages de toutes sortes, classés par espèces.

L'une contenait des livres relatifs à la chimie.

Une autre des volumes traitant de la mécanique.

Une troisième renfermait une collection très complète de tout ce qui s'appliquait aux armes et engins de guerre depuis près de trois siècles, ouvrages rares et précieux qu'il avait étudiés avec soin et dont il comptait tirer grand profit.

Ce fut vers celle-là qu'il se dirigea. Il en ouvrit la vitrée et sur un des rayons il prit un in-octavo, non relié, de publication récente, portant ce titre :

" Des modifications à apporter aux armements de la marine et aux canons à tir rapide. "

Entre les pages de cet in-octavo se trouvait la lettre chiffrée.

Il la déplia, vint s'asseoir devant son bureau et lut l'en-tête gravé : " Service de l'Etat-Major. " Puis, plus bas, tracés en langue allemande, ces mots :

" Son Excellence l'ambassadeur

de l'empire d'Allemagne à

Paris, P. L. "

Ensuite venaient les phrases chiffrées.

La signature de ce document mystérieux était volontairement illisible, mais Robert la connaissait bien.

En voyant les deux initiales P. L. tracées en haut de la page, il se souvint qu'O'Brien lui avait dit " la clé du Petit Larousse. "

Pour la traduire il ne lui faudrait qu'un peu de patience.

Il prit sur son bureau l'édition in-8 remontant en l'année 1874 du dictionnaire, puis il attacha les yeux sur la lettre placée tout ouverte devant lui.

Il nous paraît inutile de remettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre chiffrée tout entière..... Pour leur bien faire comprendre le mécanisme de la traduction, il suffira de la première ligne ainsi figurée :

=515+7=670+23=245-9=132-1.
672-11

Robert consulta les deux premiers chiffres séparés par deux petits traits. C'étaient 515 et 7.

L'ancien espion au service de la Prusse devait accomplir facilement un tra-

vail qu'il ne faisait certes pas pour la première fois.

Il ouvrit le dictionnaire, le feuilleta et s'arrêta à la page 515.

Le signe + qui suivait lui indiquait qu'il devait chercher le mot à la seconde colonne de cette page, où ce mot serait le septième.

Ce septième était le mot : qu... Il le traça au crayon sous les deux premiers nombres.

Passant alors au deuxième nombre : 670+23, il courut à la page 670 et compta jusqu'au 23^e mot de la seconde colonne, ce qui lui donna : voran, qu'il inscrivit sous le second nombre.

Arrivé au troisième nombre : 245-9, il chercha la page 245..... Le signe = placé entre les deux chiffres lui disait que le mot se trouverait le neuvième de la première colonne, et ce mot était EXCELLENCE, qu'il inscrivit sous le troisième nombre.

Comme on le voit, le système était des plus simples, et en même temps des plus sûrs.

A qui l'idée serait-elle venue de supposer que la cryptographie allemande traiterait le secret de sa correspondance dans un dictionnaire français ?

Robert poursuivit son travail.

Abrégeons.

Il passa trois quarts d'heure à déchiffrer la lettre qui lui donna textuellement ceci :

" Que—votre—excellence— conserve
—yeux—fixe— sur— capitaine—artillerie— D— attaché— ministère— guerre
—Doit—remettre— plan— mobilisation
— armée— française— cas— guerre
— payer— concurrence— cinq— cent
—mille—francs—besoin— divers.— Sti-
muler—attaché—militaire— concernant
—poudre— sans— fumée— obus— nou-
veau—marine—torpille.

La traduction libre de cette épître écrite en style télégraphique n'était point difficile à faire.

Robert lut couramment :

«Que votre Excellence ne perde pas de vue le capitaine d'artillerie D. attaché au ministère de la guerre. Cet officier doit nous remettre les plans de mobilisation de l'armée française en cas de guerre..... Payez lui jusqu'à concurrence de cinq cent mille francs pour besoins divers..... Stimulez l'attaché militaire..... Il nous faut la formule de la poudre sans fumée adoptée par la France, et le modèle des engins nouveaux pour les torpilleurs et les armes de la marine.»

—O'Brien ne m'a pas trompé ! se dit alors le frère de Richard. Voilà vraiment une arme puissante, dont je me servirai au besoin.

Il relut une seconde fois la lettre.

—Quel est ce capitaine d'artillerie dont on ne donne que l'initiale se demandait-il.

—Que m'importe après tout ! tant pis pour lui si je suis obligé de l'éclabousser.

Chacun pour soi dans la "bataille de la vie !..... Oui, pardieu ! je répondrai à l'appel du baron Schwartz !..... Il croit me tenir et c'est moi qui le tiens ! Demain sans plus tarder, j'irai rue de Verneuil.

Robert prit une feuille de papier blanc sur laquelle il copia la lettre chiffrée, ayant soin d'écrire, sous chaque nombre, le mot trouvé.

Il glissa cette copie dans son portefeuille et réintégra la lettre originale entre les pages du volume qui reprit sa place sur le rayon de la bibliothèque.

Quoi qu'il eût la certitude absolue d'être solidement armé pour la lutte, une ride profonde barrait le front de Robert.

Il pensait à O'Brien.

Où trouver l'Américain ?

Il ne le savait pas, et c'était cependant sur lui seul qu'il comptait pour débayer sa route des obstacles qui l'encombrent.

Et il essayait de se rassurer en se disant :

— Ses intérêts lui commandent de me venir en aide, donc il ne peut pas m'abandonner, il ne m'abandonnera pas !

Afin de chasser les sombres préoccupations

qui l'assiégeaient, il partit pour Saint-Ouen où les travaux de l'usine exigeaient qu'il fit chaque jour acte de présence.

Le mois de mars avait été superbe.

Le mois d'avril s'annonçait comme devant ne lui céder en rien.

Partout, sous l'action vivifiante des rayons d'un chaud soleil, l'émeraude chatoyante des bourgeons sortait des écorces rameuses.

Les lilas, ces premières fleurs du printemps, montraient déjà leurs touffes parfumées. Les chèvrefeuilles suivaient leur exemple.

La villa de Mme Vernière, à Neuilly, était un peu isolée, un peu triste pour Aline et Mathilde que des deuils si récents prédisposaient à la mélancolie.

Tous les étés, nous le savons, depuis leur sortie du pensionnat, les deux jeunes filles accompagnaient Daniel Savanne à sa propriété du Parc-Saint-Maur où chaque soir en quittant le Palais, il aimait à venir se reposer des travaux du jour.

Aline et Mathilde s'étaient habituées à chérir cette maison charmante où déjà toutes petites, elles venaient passer leurs vacances.

Elles adoraient ce grand jardin dont les allées en pente douce descendaient jusqu'aux bords de la Marne aux eaux vertes..... Là sous l'ombrage d'arbres séculaires se trouvait un banc rustique sur lequel elles aimaient à s'asseoir pendant de longues heures, regardant les roseaux frissonner sous le courant de la rivière, et les libellules aux ailes de gaze butiner parmi les larges corolles des nénuphars, et les fleurs aquatiques des rives où se tordent les troncs creux des saules.

Autant que sa fille, autant qu'Aline, M. Savanne appelait de tous ses vœux l'époque de cette villégiature où il se retrempait, où il reposait à la fois son esprit et son corps.

Il avait besoin de grand air et d'une solitude relative, et les trouvait au Parc Saint-Maur.

Le matin, après avoir déjeuné de bonne heure, il allait à Paris où ses devoirs de magistrat nécessitaient sa présence, et le soir, au retour, il se trouvait heureux entre ses trois enfants, comme il appelait Mathilde, Aline et Henri.

XXVII

Daniel aurait souhaité vivement avancer l'époque de son départ pour le Parc-Saint-Maur, mais il ne voulait pas se trouver complètement seul à sa villa, et il n'osait point dire à Mme Vernière :

— Je vous reprends mes enfants !

Mathilde et Aline avaient la même pensée que lui, mais elles hésitaient à se la confier mutuellement.

La fille de Daniel se décida la première à s'ouvrir à son amie et un matin, comme elle se promenait dans le petit parc de Neuilly, elle lui dit :

— Tu ne peux pas te figurer combien j'ai hâte de voir arriver le moment où mon père nous conduira au Parc-Saint-Maur.

Aline poussa un soupir de soulagement.

La phrase qu'elle n'osait prononcer elle-même venait de s'échapper des lèvres de son amie.

— Ah, ... fit-elle en serrant les mains de Mathilde comme je te comprends et comme je t'approuve !

— Alors, tu partages mon désir ?

— Oh oui ! Assurément ma tante, Mme Vernière, est aussi bonne, tendre pour nous qu'il soit possible de l'être, et cependant il me semble que je respire ici moins à l'aise que je ne respirerai là-bas... Et puis.....

Aline s'interrompit.

— Et puis, quoi, ma chérie ? demanda Mathilde.

— Henri, comme les autres années, viendrait habiter avec nous la villa du Parc, et je le verrais au moins tous les jours..... C'est à peine s'il met les pieds ici et, quand il vient, nous n'échangeons que quelques mots..... Là-bas, nous causons longuement, en nous promenant dans les allées ombreuses

et sur les bords de la Marne que je préfère mille fois à la Seine..... Ici le jardin est vaste et les arbres sont beaux mais il ne vaut pas celui où nous avons fait ensemble nos premiers pas, et où nous avons appris à nous aimer.

Mathilde était devenue pensive.

— Sont-ce bien là les seules raisons qui causent ton désir de quitter cette demeure ? dit-elle en regardant fixement son amie.

A cette question Aline rougit et ne répondit pas.

Mathilde l'entoura de ses bras et la conduisant sur un banc de gazon, placé au milieu d'un massif de fusain et de troënes, elle reprit :

— Parle-moi franchement..... Tu sais que je suis ton amie..... ton amie sincère et dévouée..... Tu sais que je connais le secret de ton cœur.... N'aie donc aucune hésitation à m'avouer ce que tu penses..... Tu serais heureuse de t'éloigner d'ici parce qu'à côté de l'affection de Mme Vernière qui t'est précieuse, se trouve une affection d'un autre genre, qui t'obsède.

— C'est vrai, murmura Aline.

— Donc, je ne me suis pas trompée.

— Non.

— Cette affection qui t'obsède, quoi que bien innocente en somme, est celle de Philippe de Nayle.....

Tu l'as compris ?

— Depuis longtemps déjà, et ce n'était pas difficile à deviner, car cela sautait aux yeux..... Il t'aime le pauvre garçon !

— Hélas !

— Te l'a-t-il dit ?

— Ah ! non, par exemple ! Je ne lui aurais pas permis de le dire, mais il me l'a laissé deviner..... ainsi que ma tante...

— Mme Vernière sait donc ?

— Elle sait que Philippe m'aime et, il y a quelques jours, à mots couverts, en phrases discrètes, elle m'a donné à entendre qu'elle serait heureuse de me voir la femme de son fils.

— Qu'as-tu répondu ?

— Rien, j'ai fait semblant de ne pas comprendre.

—Il fallait couper court à tout en lui disant la vérité.

—Quelle vérité ?

—Que tu aimais Henri, que tu étais sa fiancée.

—Ses ouvertures n'étaient pas assez directes pour m'autoriser à lui répondre cela..... Et puis j'ai craint de la blesser..... Je lui dois tant de reconnaissance !..... Songe donc à ce qu'elle a fait pour moi..... J'étais ruinée !..... En m'associant à son mari et à son fils, ne m'a-t-elle pas assuré une fortune dans l'avenir !..... Non.... non..... Je n'aurais jamais osé lui dire nettement que j'aime Henri..... Ce serait peut-être briser son cœur, à elle car elle adore son fils qui est d'ailleurs un bon et aimable garçon, à qui je rendrais toute justice s'il ne s'avisait pas, si mal à propos, d'être amoureux de moi.

—Tu es bien décidée à refuser sa main ?

—J'aimerais mieux mourir que de l'accepter.

—Alors, quand Mme Vernière t'adressera une demande catégorique, que répondras-tu ?

—Rien que la pensée de ce moment m'épouvante.

—Tu es bien sûre d'aimer Henri ?

—De toutes les forces de mon âme et de mon cœur.

—Eh bien ! que cet amour te donne du courage !..... Je comprends et j'approuve ta reconnaissance pour Mme Vernière..... Mais tu n'avais pas besoin de la fortune qui te viendra d'elle puisque Henri est riche et que sa fortune sera la tienne..... Oui, nous quitterons cette maison..... Nous fuirons le danger que tu prévois..... Tu t'éloigneras de Philippe et tu prévendras Henri de ce qui se passe.

—Et si je m'étais trompée ?..... Si le danger n'existait pas !..... Si j'avais pris pour des témoignages d'amour de simples prévenances ?

—Non, tu ne t'es point trompée, car ce que tu voyais, je l'ai vu comme toi et j'ai compris comme toi la signification des assiduités de Philippe..... S'il ne se déclare pas, son trouble quand il s'approche de toi, le tremblement de

sa voix quand il t'adresse la parole, la flamme qui s'allume dans ses yeux quand ils se fixent sur toi, ne parlent que trop clairement pour lui..... Une fois au Parc, il te verra moins fréquemment.

—Et il m'oubliera, dit vivement Aline.

—N'y compte pas, ma chérie !..... répliqua Mathilde en souriant, tu es trop charmante pour qu'on t'oublie si vite, mais, l'occasion manquant, le pauvre Philippe ne te fatiguera plus de ses prévenances quotidiennes et peut-être finira-t-il par comprendre qu'il n'a aucune chance de te plaire.

—Souviens-toi que ton père a fait promettre à Mme Vernière que lorsque nous serions installés au Parc, elle y viendrait passer quelque temps avec nous.

—Tant mieux, car il lui serait impossible, là-bas, de ne pas s'apercevoir de l'entente existant entre Henri et toi... Elle verra que vous vous aimez et elle renoncera à ses projets..... D'ailleurs, si elle ne voyait pas, je me chargerais, moi, de lui ouvrir les yeux.

—Comme tu arranges bien tout cela, toi !

Oui.....oui.....laisse-moi faire.... Le principal est de décider mon père à nous emmener au plus vite au Parc-Saint-Maur..... De cela aussi, je me charge..... Tu sais le proverbe..... Ce que femme veut, Dieu le veut..... je tâcherai de lui donner raison une fois de plus.

—Quand parleras-tu à ton père ? demande vivement Aline.

—Je n'en sais rien, puisque j'ignore quand il viendra ici, mais je lui écrirai en sortant de table, et justement voilà le déjeuner qui sonne.

En effet les sons de la cloche appelaient à la salle à manger les habitants de la villa de Neuilly.

Les deux amies rejoignirent Mme Vernière qui venait à leur rencontre.

Après le repas Mathilde monta dans sa chambre et, ainsi qu'elle l'avait décidé, écrivit à son père.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner rue de Verneuil dans le cabinet de travail du grand chef du service des informations et renseignements de l'ambassade d'Allemagne.

Assis et renversé en arrière sur le dossier de son large fauteuil, derrière un bureau miniatre chargé de papiers et de brochures, le baron Guillaume Schwartz fumait un énorme cigare, tout en caressant de la main gauche sa belle barbe blonde en éventail.

Debout en face de lui, un grand gailard en petite livrée du bon faiseur se tenait debout, humble et respectueux, dans l'attitude du soldat prussien devant le sous-officier instructeur.

C'était le valet Poméranien que nous avons vu rue de la Victoire au service du magnétiseur qui croyait pouvoir compter absolument sur son dévouement et sa discrétion.

— J'ai lu avec attention votre rapport, lui disait le baron Schwartz entre deux bouffées de fumée..... J'ai besoin que vous me donniez des détails précisant les faits dont vous avez été témoin.

— Que monsieur le baron veuille bien me questionner.... répondit le Poméranien..... car il me semble que je n'ai rien à ajouter aux termes de mon rapport.

— C'est bien Robert Vernière qui est venu chez le docteur O'Brien ?

— C'est bien lui... Je ne pouvais me tromper puisque je le connaissais de longue date.

Et cette femme, cette aveugle, qui venait consulter la somnambule ?

— L'ex-gardiennne de l'usine de Richard Vernière.

— Et c'est après avoir reçu cette femme qu'il a pris subitement la résolution de quitter Paris ?

Le soir-même il nous annonçait son départ, et le lendemain matin nous étions payés et congédiés.

— Sans avoir pu vous assurer si ce départ était vrai ou simulé et quel en était le motif ?

— Les portes du cabinet du docteur étant hermétiquement closes, j'ai vainement essayé d'entendre ce qui se di-

sait entre lui et Mlle Mariani..... Je n'ai pas pu saisir un seul mot, mais je crois que le départ était parfaitement réel.... La clientèle diminuait, l'argent devenait rare..... La Marianni s'ennuyait..... Mon ci-devant maître avait certainement envie d'aller tenter la fortune ailleurs.

— Mais cette enfant accompagnant l'aveugle..... Cette enfant endormie, cette enfant lucide, et qui semblait pouvoir dénoncer l'assassin de Richard Vernière, ne serait-elle pas pour quelque chose dans ce départ précipité ?

— Je ne sais pas, mais j'en doute.

— Pourquoi ?

— Parce que l'enfant et sa grand'mère aveugle sont toujours à Saint-Ouen.

— C'est bien... Vous êtes un bon serviteur, Hermann, et nous nous en souviendrons.... Vous avez reçu une jolie prime et Nathan Levy, le grand banquier qui nous est tout dévoué, vous a procuré une place excellente où vous pourrez nous être utile..... N'oubliez pas les recommandations qui vous ont été faites.

— On m'a recommandé d'exercer une surveillance continuelle chez l'officier d'artillerie où je suis entré comme valet de chambre grâce à ma fausse nationalité d'Alsacien ayant opté pour la France, d'ouvrir les tiroirs à l'aide de fausses clefs, de lire toute sa correspondance, et de copier autant que possible, ce qui me semblerait particulièrement intéressant.

— C'est bien cela..... ne perdez pas rien de vue, et surtout ne négligez pas d'examiner avec soin les papiers froissés jetés au panier.... On fait souvent, là de précieuses découvertes... Les Français sont si légers !

— J'ai apporté dans cette grande enveloppe, plusieurs de ces papiers.

— Je les étudierai... Continuez à en faire provision.

— Monsieur le baron peut compter sur moi.

— Je n'ai plus besoin de vous, Hermann.

Prenez ces deux louis, mon brave garçon..... et n'oubliez pas que si vous me voyez en visite chez votre nouveau

eriani..... Je
mot, mais je
parfaitement
uait, l'argent
anni s'ennu-
ltre avait cer-
nter la fortune

mpagnant l'a-
dormie, cette
blait pouvoir
hard Vernié-
quelque chose

n doute.

a grand'mère
nt-Ouen.
un bon ser-
ous en sou-
gu une jolie
grand ban-
oué, vous a
te où vous
N'oubliez
ni vous ont

exercer une
es l'officier
omme valet
se nationa-
our la Fran-
e de fausses
espondance,
ible, ce qui
ent intéres-

erdes pas
gliges pas
ers froissés
ouvent, là
Les Fran-

grande en-
iers.
ues à en
ompteur sur

ous, Her-

brave gar-
e si vous
nouveau

maître.....je dois être un inconnu pour vous.

—Je n'oublie jamais rien, monsieur le baron.

Le Poméranien empocha les deux louis, salua respectueusement et sortit du cabinet à reculons, pour ne point tourner le dos au baron Guillaume Schwartz.

Celui-ci jeta un coup d'œil sur la pendule de son cabinet.

Elle marquait neuf heures.

—Viendra-t-il ce matin ? murmura-t-il.

Puis il se mit à consulter des papiers et prendre des notes.

En se demandant : viendra-t-il ?... le chef du bureau des informations pensait à Robert Vernière qui depuis deux jours devait avoir reçu la lettre mise par nous sous les yeux de nos lecteurs.

En recevant cette lettre Robert s'é-
tait dit :

—J'irai demain.

Mais le lendemain, cédant à l'irrésolu-
tut n qui était la dominante de son ca-
ractère, il avait remis à plus tard.

Enfin, après avoir consulté son com-
plice, Claude Grivot, fort inquiet de cet
appel menaçant, il se décida.

Le surlendemain il quitta dès sept
heures et demie du matin la villa, et se
dirigea vers l'avenue de Neuilly où il
pensait trouver une voiture.

Son espoir ne fut point déçu.

Un fiacre passait à vide.

Il y monta et donna l'ordre de le con-
duire au quai Malaquais et de l'arrêter
au coin de la rue des Saints-Pères.

De là, par prudence, il irait à pied rue
de Verneuil.

La voiture était découverte et le che-
val filait bon train.

Renversé en arrière et recevant les
rayons du soleil déjà chaud, Robert ré-
fléchissait à la visite qu'il allait faire.

A peu près à la hauteur de l'Arc de
Triomphe il croisa un landeau de la
Compagnie générale attelé de deux che-
vaux.

Très préoccupé il ne vit point un
homme dont le buste émergeait du ca-
dre de la glace baissée, et qui lui faisait
signe de la main.

Sa voiture filait toujours.
Le landau s'arrêta brusquement et
tourna bride.

L'homme de l'intérieur avait dit
quelques mots au cocher qui le condui-
sait.

Le landau de la Compagnie générale
suivait le véhicule de Robert Vernière.

Celui-ci gagna les Champs-Élysées, la
place de la Concorde, suivit les quais
jusqu'au pont Royal, traversa la Seine
et s'arrêta au coin de la rue des Saints-
Pères.

La voiture de l'inconnu, un instant
retardée par un encombrement, était à
vingt pas en arrière.

Robert paya son cocher et s'engagea
dans la rue des Saints-Pères.

L'homme qui le filait avait de son
côté mis pied à terre et se hâtait com-
me pour le rejoindre.

Il le vit tourner dans la rue de Ver-
neuil et sonner à la porte du petit ho-
tel portant le numéro 4, puis disparaître
par cette porte qui se referma derrière
lui.

Le fleur s'arrêta et fronga le sourcil
d'un air contrarié, mais il se rasséréna
bien vite.

—Je l'aborderai quand il sortira de là
murmura-t-il, et il se mit aux aguets,
non dans la rue de Verneuil, mais au
coin de la rue des Saints-Pères dont le
numéro 4 est tout proche.

Ce guetteur paraissait avoir cinquante
ans.

Son épaisse chevelure était d'une
nuance tirant sur le roux, et mélangée
de fils blancs, ainsi que sa barbe qu'il
portait longue et en pointe.

Les bords larges de son chapeau de
feutre mou se rabattaient sur ses yeux
qu'on distinguait à peine.

Sa tenue, très correcte d'ailleurs, sa
tournure, tout l'ensemble de sa person-
ne offrait ce chic bien caractéristique
distinguant le Yankee.

La porte du numéro 4 avait été en-
verte à Robert par un domestique qui
lui demanda en allemand :

—Que voulez-vous ?

—Voir le baron Schwartz, répondit le
fratricide dans la même langue.

—Avez-vous une lettre d'introduction ?

—Oui.

—Donnez.

—Le voici.

Le valet jeta les yeux sur l'adresse et dit :

—Ah ! très bien j'ai reçu des ordres.....M. le baron attend monsieur.

—Il m'attend pensa Robert..... Il était donc bien sûr que je venais.

—Si monsieur veut me suivre, reprit le valet.

Quoiqu'il fut parfaitement maître de lui et qu'il eût fait provision d'audace, le mari d'Amélie ne pouvait s'empêcher de ressentir une émotion ressemblant à de l'angoisse.

Il fut introduit dans un vestibule tendu de vieilles tapisseries qui l'assombrissait.

—Veuillez vous asseoir.....dit le domestique en avançant une chaise, je vais prévenir M. le baron.

Robert resta debout.

Le valet sortit, parut au bout de quelques secondes, soulevant une portière, fit signe des deux mains qu'il pouvait entrer.

Robert franchit le seuil du cabinet.

Celui-ci était assis comme Schwartz, sur un fauteuil, fumant son étui derrière son oreille, et de la main gauche tenant un gros cigare. Sa robe blonde, son geste haussant sa tête.

Il ne se leva point. Robert et l'expression d'entrée n'étaient en aucune façon rassurantes.

—Je vous attendais.....dit le monsieur Vernière.....dit-il d'un ton sec.

—Pourquoi plus tôt ?... demanda le nouveau venu avec un air de commandement.

Le baron Schwartz eut un mauvais sourire.

—Parce que je vous suis assés d'intelligence pour avoir compris les termes de ma lettre, dit-il.

Robert répliqua :

—L'intelligence que vous supposez me fait peut-être défaut.

vous que je ne les comprends pas encore.

Le Prussien jeta sur Robert un regard singulier.

—Vous êtes venu cependant...reprit-il.

—Par curiosité... Pour oser le mot de l'énigme que vous me posiez, et enfin par égard pour vous, représentant d'une nation qui m'a jadis témoigné de la bienveillance.

Schwartz salua de la main.

—Je suis heureux de vous entendre tenir ce langage....dit-il d'un ton singulièrement radouci.....il me prouve que vous gardez le souvenir de cette bienveillance. Asseyez-vous. Nous avons à causer.

—Je suis à votre disposition, mais expliquez-moi d'abord, je vous prie votre lettre, dont les termes ambigus semblaient exprimer une menace.

—Si vous l'avez comprise ainsi, c'est que vous vous sentez réellement menacé.

—Moi !

—Vous-même.

—Illusion complète, monsieur le baron, je ne me sens pas menacé le moins du monde.

—En êtes-vous bien sûr ?

—Oui, pardieu, j'en suis sûr ! et je me demande quelle épée de Damoclès vous vous figurez pouvoir suspendre au-dessus de ma tête.

Guillaume Schwartz plissa ses lèvres minces et, pesant ses mots, répondit avec une lenteur calculée :

—Je ne vous ai pas connu, jadis, à Berlin, quand vous avez rendu au bureau des informations du Grand Etat-Major des services fort appréciés, et je le regrette car il m'aurait été agréable de constater, comme vos supérieurs, votre mérite, votre zèle, votre dévouement à nos intérêts et votre haine pour la France.

Robert, qui s'attendait à une attaque brutale, fut un peu surpris de cette entrée en matière doucereuse.

Il se tint sur ses gardes.

—Ma haine pour la France ! répéta-t-il.

—Sans doute.

— Vous vous trompez.... monsieur le baron..... — La France est mon pays.

— Puisque vous la trahissez au profit de l'Allemagne, c'est que vous avez des motifs de la haïr..... J'ai ici sous les yeux, des notes qui vous concernent... Elles sont intéressantes et m'ont mis au courant de tout ce que vous avez fait contre votre pays d'origine, renié par vous depuis longtemps.

Robert fit un signe de dénégation.

— Pardon ! continua le baron Schwartz on ne s'inscrit pas en faux contre l'évidence.

— A un moment donné vous êtes venu offrir vos services... On les a acceptés et on s'en est bien trouvé.

— S'il y a eu interruption des bons rapports entre vous et le Grand Etat-Major, c'est que, par votre faute, vous êtes devenu suspect... On vous a fermé une caisse dans laquelle vous aviez pris l'habitude de puiser largement, mais cela ne devait pas vous faire oublier que, lorsque tout vous manquait, vous aviez trouvé en Allemagne un appui et des ressources.

Ces phrases entortillées qui ne semblaient marcher vers aucun but précis, énervèrent Robert.

Il interrompit carrément le baron Schwartz.

— A quoi bon tous ces discours qui pourraient se résumer en quelques mots !.....fit-il..... Je sais ce que j'ai été, je sais ce que je suis..... Pour m'appeler auprès de vous, vous aviez un motif..... Quel est-il ?.... Répondez moi franchement et ne vous mettez pas inutilement avec moi en frais de diplomatie.

— Vous êtes très fort, je sais, dit l'attaché en souriant.

— Je suis au fait des habitudes de votre gouvernement, voilà tout !... Vous m'avez écrit ceci : " Dans l'intérêt de l'avenir de votre usine et de la tranquillité de votre famille, vous êtes invité à vous présenter le plus tôt possible rue de Verneuil.".....Je suis venu et j'attends de vous une explication..... Veuillez me la donner, sinon je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

Le baron Schwartz plissa les lèvres de nouveau.

— Cet homme ne se doute pas que je le tiens..... pensa-t-il..... S'il s'en doutait, il parlerait sur un tout autre ton.

Puis, tout haut :

— Vous voulez une explication catégorique, cher monsieur Robert Vernière. Je vais vous la donner.

— Vous me ferez plaisir.

— Soyez donc satisfait... Dans quelles conditions vous trouvez-vous à Paris ?... Nous le savons... Votre frère est mort d'une mort tragique dont nous nous occuperons tout à l'heure si cela devient nécessaire..... Votre femme a vendu toutes ses propriétés en territoire allemand pour venir se fixer en France et pour vous fournir les capitaux nécessaires à la réédification de l'usine de Saint-Ouen que vous dirigez avec votre beau-fils comme associé.

— En quittant l'Allemagne sans esprit de retour vous avez emporté bon nombre de secrets que notre confiance vous avait permis de pénétrer.... Ces secrets dont plusieurs touchent au progrès de nos armements ont une importance capitale.

— Nous voulons croire que vous ne tenterez point d'en faire usage à notre détriment, donc n'en parlons pas, mais parlons des objets conçus par vous lorsque vous étiez à Berlin... Vous avez présenté au Grand Etat-Major des modèles de nouveaux engins de guerre inventés par vous.

— Ils ont été refusés !.... s'écria Robert.

— Parce que vous n'aviez plus la confiance de qui de droit, mais en le refusant on n'en a point méconnu la valeur. A l'usine de Saint-Ouen vous avez adjoint une fonderie précisément pour engins de guerre, un atelier d'armurerie pour la fabrication d'une nouvelle mitrailleuse perfectionnée... Votre beau-fils, élève de l'Ecole des arts et métiers de Châlons, et très expert..... d'après nos renseignements... en tout ce qui concerne l'armement, va vous apporter le concours de son savoir et de son talent et doubler votre force... Vous avez

reçu du ministère de la guerre et de celui de la marine des encouragements et des commandes.

— Tout ceci ne peut nous convenir et voici ce que nous avons la volonté ferme de vous imposer.

— M'imposer ! ! interrompit Robert en se cabrant.

— Parfaitement bien !... Vous aurez l'air de travailler pour la France, mais en réalité vous travaillerez pour l'Allemagne après avoir passé avec elle un traité qui vous assurera de magnifiques avantages pécuniaires... Ce sera la fortune à bref délai.

— Vous voyez que je ne fais plus de diplomatie... ajoutez le baron Guillaume Schwartz en caressant sa belle barbe... et que je joue avec vous cartes sur table !

— Mais vous avez donc des espions partout ! murmura Robert.

— Partout, oui, cher monsieur Vernière... Nous savons tout ce qui se fait, tout ce quise dit, tout ce qui se passe en France ! Vous en avez la preuve... Maintenant, causons d'affaires... Quelle somme nous demanderez-vous pour être un homme à nous ? Formulez un chiffre et souvenez-vous que nous ne marchandons pas.

— Je ne demanderai rien, ne voulant rien accepter ! répliqua Robert.

— Rien ?

— Et si brillantes que soient vos offres, je les repousserai.

— Poste ! Quel désintéressement ! fit le baron d'un ton railleur. On voit que le besoin ne vous talonne plus comme autrefois.

— C'est vrai, et, quand le besoin cesse d'exister, les idées changent.

— On ne peut avoir barre sur un homme autrement que par le besoin, et de cela aussi vous aurez la preuve... Je suis bon prince et je veux bien répéter mes propositions que je vous conseille de favorablement accueillir... Combien faut-il vous offrir pour que Robert Vernière, le grand industriel de Saint-Ouen, redevienne pour la Prusse ce qu'était à Berlin le famélique Robert Vernière ?

— Il ne faut rien m'offrir ! Je vous répète que je refuserais tout !

— Prenez garde ! Vous serez brisé !

— Je vous défie.

— Nous allons voir !... Changeons de gamme !... J'aurais voulu vous ménager, mais on ne fait pas ce qu'on veut et vous me forcez la main !... Donc je dois vous rappeler, puisque vous paraissez l'oublier, que depuis trois mois vous marchez dans un chemin qui vous mène à l'échafaud !

Robert croyait s'attendre à tout.

Il ne s'attendait pas à cela.

Un frisson courut sur sa chair.

Le baron continua :

— L'échafaud !... Un mot de moi rien qu'un mot, et vous y monterez... La justice française ignore le nom de l'assassin de M. Richard Vernière... Mais nous pouvons le lui apprendre... La justice, alors, demandera au frère de l'homme assassiné ce qu'il faisait à Paris, sous le nom de Fritz Leymann, depuis le 28 décembre dernier !... Elle lui demandera surtout ce qu'il a fait d'un bijou attaché à la chaîne de montre qu'il portait la nuit du crime de Saint-Ouen et qu'on a retrouvé dans la main crispée de Véronique Sollier... Un objet d'art, monsieur Robert Vernière, un petit chef-d'œuvre de bijouterie... Un lion accroupi tenant entre ses griffes une émeraude sur laquelle sont gravées deux lettres, un H et un N les initiales de M. le comte Henriot de Nayle... le premier mari de votre femme... Robert terrifié, était devenu livide.

— O'Brien m'a vendu ! — pensait-il.

Le baron Schwartz avait vu le tressaillement et voyant la pâleur.

Il poursuivit :

— Nous défiez-vous encore, ou comptez-vous, cher monsieur Vernière, que vous êtes absolument à notre merci ? — L'impunité vous semblait acquise et cela vous grisait ! — Vous voyez qu'elle ne tient qu'à un fil, cette impunité ! — Acceptez nos propositions, faites votre prix, ou je vous dénonce !

Le fratrioide venait de réfléchir.

Non à coup sûr, O'Brien n'avait pu le trahir aussi lâchement juste à l'heure où il lui donnait une arme pour se dé-

tendre. Il reprit possession de lui-même et résolut de se servir de cette arme.

Au lieu de répondre, comme le baron s'y attendait, par un acte de soumission complet, il répliqua :

— Pour me dénoncer il vous faudrait des preuves...

— La breloque de votre chaîne de montre est seule une preuve indiscutable.

— Qui l'aurait laissée entre les mains de la gardienne de l'usine, si ce n'est pas vous ?

XXIX

Le baron Schwartz s'attendait à une dénégation.

Grande fut sa surprise quand il entendit Robert Vernière lui répondre :

— C'est moi en effet.

— Vous avouez ?

— J'avoue.

— Alors commençons à nous entendre. — Rien n'est moins sûr... — Que pouvez-vous contre moi ? — Me dénoncer...

— Dénoncez-moi ! — A votre aise ! — Je répondrai à votre dénonciation en vous dénonçant ! — Je serai emprisonné, je serai condamné, mais j'aurai infligé à votre gouvernement une flétrissure indélébile ! Je vous aurai signalé à l'indignation des puissances européennes qui vous désavoueront par pudeur ! — J'ai tué un homme ! — Eh bien ! après ! — Vous rêvez bien d'assassiner une nation !

Robert s'arrêta.

— Je crois, Dieu me pardonne que c'est vous qui menacez maintenant s'écria le baron Schwartz avec fureur.

— Vous m'attaquez, je me défends ! Allez dire au procureur de la République que j'ai assassiné Richard Vernière, mon frère et donnez-en la preuve... Je répondrai, moi, et je prouverai que j'étais à la solde de la Prusse et que j'ai agi par ses ordres... Elle voulait détruire la maison du grand industriel Vernière, le patriote, l'homme incorruptible qu'elle ne pouvait acheter, et dont les découvertes et les travaux lui paraissaient dangereux pour elle.

— Vous savez bien que c'est faux, interrompit Guillaume Schwartz livide de rage.

— Je sais que cela paraîtra vrai ! Attendez !... Il faudra qu'on m'écoute quand je dirai :..... Je suis le dernier des misérables, punissez-moi, mais punissez aussi ceux qui m'ont imposé le crime !

— On ne vous croira pas !

— Il faudra bien qu'on me croie quand je mettrai sous les yeux de la justice la preuve de votre infamie.

— Vous êtes fou ! cette preuve n'existe pas.

— La voici..... C'est une lettre chiffrée émanant des bureaux du Grand Etat-Major de Berlin et adressée à votre ambassadeur à Paris !..... Qu'en dites-vous ?

Robert tira de son portefeuille la lettre qu'il déplia et qu'il fit passer sous les yeux du baron Schwartz, mais sans la mettre à portée de sa main.

Celui-ci ne songeait plus guère à cresser sa barbe blonde.

Ses yeux vacillaient dans leurs orbites, un tremblement nerveux agitait ses lèvres et ses mains.

— Une lettre chiffrée..... balbutia-t-il.

— Qu'un exemplaire du Petit-Larousse 1874 m'a permis de déchiffrer... reprit Robert..... Elle est signée, elle porte le timbre du Grand Etat-Major, et enfin elle est explicite autant qu'on le puisse souhaiter. Ecoutez plutôt.

Et le fratriocide lut tout haut, d'une voix railleuse, la lettre que nous connaissons.

Au moment où il l'achevait Guillaume Schwartz, saisissant dans un tiroir de son bureau un revolver tout armé, s'élança sur lui.

— Cette lettre ! commanda-t-il. Donnez-moi cette lettre, ou je vous brûle la cervelle !

— Décidément, monsieur le baron, vous me prenez pour un imbécile, répliqua Robert avec la plus grande calme... vous devriez bien penser que ceci n'est qu'une copie et que l'original est en lieu sûr et en bonnes mains !..... Le cas est prévu..... Si je ne sortais pas vivant de chez vous, ce précieux original serait remis à qui de droit... Accourez moi, maintenant, si le cœur vous en

24...vous savez quelle sera ma réponse.

Le baron poussa un rugissement d'impuissance.

— C'est O'Brien qui vous a remis cette pièce, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Ce n'est pas lui, mais que vous importe ?

— Vous savez où se trouve cet Américain vaudit ?

— Je l'ignore absolument.

— Combien voulez-vous me vendre l'original de cette lettre ?

— Combien m'en offrez-vous ?

— Trois cent mille francs.

— C'est peu.

— Cinq cent mille.

— Ce chiffre me prouve quelle est, pour vous, l'importance de ce papier, et quelle sauvegarde il est pour moi... Comme je tiens infiniment plus à ma vie qu'à l'argent, je ne vous la donnerai à aucun prix, quand bien même vous m'en offririez des millions.

— Prenez garde, monsieur Vernière !

— A quoi donc ?

Il y a des secrets qui tuent !

— Celui-là ne me tuera point tant que vous n'aurez aucun espoir de mettre la main sur la lettre compromettante..... Du reste, vous n'aurez rien à craindre de moi si je n'ai rien à craindre de vous. Accordons un motif vivendi tout à fait confortable..... L'Allergne connaît mon crime...je connais le sien...Taisons nous tous les deux et soyons bons amis.

Le baron Schwartz s'était ressaisi.

— Positivement, vous êtes un homme très fort...dit-il avec un sourire un peu contraint...je regrette beaucoup que nous vous ayons laissé vous détacher de nous.

— Moi aussi je l'ai regretté, moi ! je ne le regrette plus.

— Causons à cœur ouvert.

— Je ne demande pas mieux.

— Voulez-vous une fortune ?

— Je compte que le travail me la donnera.

— Je parle d'une fortune immédiate d'une grande fortune dépassant vos espérances et vos rêves... Trois millions, je vous les offre.

— Vous voulez me tenter.

— Trois millions... répéta Guillaume Schwartz...et notre appui pour vous défendre si l'on vous accusait, et notre complicité si elle vous était utile pour supprimer vos ennemis...Redevenez notre ami, notre allié, et vos désirs les plus ambitieux seront satisfaits, quels qu'ils soient.

Vous vivez sous la tutelle de Mme Vernière, vous subissez les conséquences de l'acte d'association qui vous lie à son fils et à la fille de votre frère..... Vous n'êtes maître qu'en apparence... Nous vous affranchirons de cette tutelle et de ce lien...l'argent vous rendra votre indépendance !... Vous deviendrez l'un des premiers, sinon même premier des industriels de la France ! Servez-nous, nous vous ferons grand sans que les plus rusés diplomates puissent deviner que nous vous servons du tremplin..... Allons, monsieur Vernière, vous ne pouvez, vous ne devez pas hésiter ! Redevenez ce que vous étiez autrefois, notre zélé collaborateur ! Livrez-nous tous les secrets des armements de la France, que votre situation vous permettra de connaître mieux que personne, et vous pourrez compter sur nous comme nous comptons sur vous. Est-ce dit ?..... Sommes-nous d'accord ?

Robert saut à grosses gouttes.

L'homme que nous connaissons, l'homme que nous avons vu à l'œuvre, ne pouvait se révolter contre les offres qui lui étaient faites.

Pourri jusqu'aux moelles, avides d'argent, pris par l'épouvante de la cour d'assises, de l'échafaud, désireux de se vanter plus que jamais dans ses débâcles d'autrefois, l'idée de recommencer à trahir la France ne faisait naître aucune répulsion dans le cœur de ce sans patrie.

Il était tout prêt à se vendre, mais il ne voulait pas se livrer immédiatement.

Il se demandait si les millions, les protections, l'impunité qu'on lui promettaient, ne cachaient point quelque piège.

Comme il se taisait, le baron Schwartz répéta :

r. Guillaume
pour vous dé-
ait, et notre
it utile pour
devenez no-
vos désirs les
atisfait, quels

elle de Mme
conséquen-
qui vous lie
otre frère.....
apparence...
e cette tutel-
vous rendra
... Vous de-
s, sinon même
la France !
ferons grand
diplomates puis-
us servons du
monsieur Ver-
ous ne devez
ce que vous
collaborateur !
ets des arme-
otre situation
tre mieux que
compter sur
ions sur vous.
es-nous d'ac-

outtes,
maisons, l'hom-
à l'œuvre, ne
tres les offres

es, avides d'ar-
te de la cour
désireux de se
ans ses déban-
re recommencer
ait naître aucu-
ar de ce sans

endre, mais il
immédiatement,
millions, les
qu'on lui pro-
point quelque

baron Schwartz

—Sommes-nous d'accord ?
—Il me faut le temps de la réflexion
.....—répondit Robert d'une voix sour-
de.

—Est-ce un refus déguisé ?
—Non. Je ne refuse pas, mais je veux
réfléchir.

—Vous m'avez bien compris, cepen-
dant !

—Oui, certes, je vous ai compris !
— Alors, pourquoi semblez-vous hési-
ter ?

—Parce que, je vous le répète, la ré-
flexion s'impose..... On ne peut pren-
dre à la légère une détermination si gra-
ve.

—Soit ! La lettre chiffrée ?
—Je ne m'en servirai, vous devez le
comprendre, qu'en cas d'une attaque
de votre part..... Vous pouvez donc
être tranquille comme je le suis moi-
même.

—Vous êtes allé chez O'Brien la veil-
le du jour où il a disparu.

—Peut être, mais c'est par vous que
je viens d'apprendre sa disparition...

—Convenez que c'est lui qui vous a
remis la lettre dont vous faites une ar-
me contre nous.

—Je le nie absolument et d'ailleurs
je me fais de cette lettre non une arme,
mais une égide.

—Enfin, vous prétendez bien savoir
où est l'Américain ?

—Je le prétends, parce que c'est vrai.

—Dites plutôt que vous vous défiez
de moi.

—Si cela était, convenez que le début
de notre entretien m'en donnerait
droit.

—Robert était bien résolu à ne pas
prolonger l'entretien.

—Je vous demande un mois de rélé-
xion — continua-t-il — me l'accordez-
vous ?

—Il le faut bien, mais, d'ici là, je
vous conseille de ne rien tenter contre
nous !

—Ceci fut dit d'un ton de menace.

—Je n'ai nul intérêt à tenter quelque
chose, puisque vous me rendriez coup
pour coup ! —répliqua Robert. — Dans un
mois, monsieur le baron, j'aurai l'hon-
neur de vous revoir.....

—Dans un mois, je vous attendrai.
Le fr...
du cabi...
et quitta le petit hôtel, re-
conduit...
Guillaume Schwartz jus-
qu'à la...
de la rue.

Tout...
se dirigeant vers la rue des
Saints...
pour gagner le quai où il
compte...
prendre une voiture, Robert
se disait

—Si je...
ces gens à tout...
quelque moyen
ingénieux de me...
puisse les accuse...
assassinat... —
Ils prépar...
font... — J'aurai
beau fai...
ils se qua...
jours plus forts
que moi... — Ré...
que le seul hom-
me qui...
aller et me ser-
vir m'é...
allé O'Brien ? —
Qu'est...
deve...
Que fait il ?

Au...
cette q...
d'abord se posait
cette q...
ageant dans la
rue de...
tente...
sentit une main
touche...
deuse...
enne.

Très...
surpris...
L'hom...
que...
V...
ons vu en lan-
dau pu...
pié...
deux pas de
lui et...
v...
tr rapide lui dit :
— B...
les vite, sans
me res...
p...
peut, du numéro
4 de la...
de la...
il, vous faire fi-
ler.....

Robert ne...
ni le personnage

ni la vo...
Il p...
ne...
qu...
le mor-
ceau d...
l'ono...
lui glissait dans la
main.

L'h...
p...
continna :

—I...
général...
prenez pas.

Pu...
il...
direction oppo-
à...
remet Robert Vernière.
Cel...
on peut, du
num...
vous faire filer,
avait...
vous...
fiévreuse-
ment...
le...
rouge de pa-
pier...
é...
émis, impa-
tient...
jou...
annu et ober-
chant...
quel était
ce my...

Il av...
le quai se trouvait
en face d'une station de voitures.

Il...
prit une.

Tout en d...
la tête de son
cheval...
la m...
à...
le cocher
demanda :

— Où allons-nous, bourgeois ?
— Suivez les quais dans la direction
de Notre-Dame. — répondit Robert.

A l'heure alors ?

— Oui, à l'heure,

Et, montant dans le fiacre qui s'ébranla et partit à la plus modeste allure, le fraticide en baissa les yeux, puis cette précaution prise, jeta les yeux sur le papier qui brûlait ses doigts.

Il ne contenait que quelques mots écrits au crayon, ceux-ci :

“ Prenez le premier train qui partira sur la ligne de Vincennes. arrêtez-vous à Joinville-le-Pont. Dirigez-vous vers le pont. milieu de ce pont vous trouverez un escalier descendant à la berge de Vincennes. Descentes cet escalier. menez-moi en vous promenant sur les bords de la Marne. Je ne me suis pas attendu longtemps à cela. ”

Robert poussa une exclamation de joie.

O. B. Ces deux lettres équivalaient à une signature, à une adresse, à un magnétiseur de la rue de la Vieille.

O'Brien secrets et pouvait, le soutenir et le guider ne valait donc le voir au moment où aucun d'eux n'était le moins !

Il abaissa la vitre et donna un coup de poing sur le verre.

— Gare de Vincennes, gare de Vincennes !

Quarante sous de port, quarante sous de port.

— Hue ! cocotte !

Le cocher enveloppé de sa couverture et d'un magistral coup de fouet, roula rapidement.

Au moment où le train partait, Robert Vernière avait vu, à la Bastille et à Joinville-le-Pont, de la gare enclavée dans les deux ouvertures de la gare, et l'autre pour fut obligé de s'arrêter et de se servir une calèche, couverte, suivie de la gare de l'Est.

Dans la calèche se trouvait Mathilde Savanne, Aline.

L'omnibus était chargé de malles et de cartons.

Robert mit la tête à la portière pour se rendre compte du motif du brusque temps d'arrêt de son véhicule, et il se rejeta vivement en arrière en apercevant sa femme et sa nièce et la fille du juge d'instruction.

Au milieu des préoccupations qui l'assiégeaient, il avait complètement oublié le magistrat, cédant aux désirs de Mathilde, qui d'ailleurs s'accordaient à merveille avec les siens. avait pris la détermination d'avancer de trois semaines son installation à la campagne, où Mme Vernière devait les accompagner et passer un certain temps avec eux.

Ce jour-là avait été choisi pour le départ.

L'horloge de la gare marquait onze heures moins dix minutes.

Les trains partaient régulièrement aux heures et cinq et aux heures trente-cinq.

Robert, ne voulant point se trouver en face de sa femme à qui il aurait fallu expliquer sa présence en ces parages, donna l'ordre à son cocher d'aller stationner en face d'un petit café voisin de la gare.

De là il pouvait observer ce qui se passerait.

Il vit les trois femmes, après avoir dit quelques mots au valet de chambre de Daniel Savanne, qui était en même temps l'homme de confiance en quelque sorte l'intendant de la maison, sortir de la gare et se diriger vers un restaurant du boulevard Beaumarchais.

— Elles vont déjeuner... — pensa-t-il, — les domestiques amenés par l'omnibus se rendent directement au Parc-Saint-Maur pour que tout au moment de l'arrivée... — Je ne pourrais, sans me rencontrer avec eux, prendre le train qui va partir.

— J'attendrai le suivant...

Le valet de chambre faisait enrégistrer les bagages dont il avait la surveillance.

Une voiture arrivant à la plus rapide allure du cheval et s'arrêtant devant l'entrée des voyageurs attira l'attention de Robert.

Un homme en descendit.

Il reconnut le personnage qui lui avait glissé un papier dans la main, rue des Saint-Pères.

C'était le docteur O'Brien, si merveilleusement grisé qu'il avait su se rendre méconnaissable.

Aller à lui eût été maladroit et compromettant.

— Je devais l'attendre — pensa Robert, — c'est lui qui m'attendra...

Et il ne bougea pas.

Une demi heure plus tard, il prenait le train qu'il se proposait de quitter à Joinville-le Pont.

Il était onze heures trente-cinq minutes.

Depuis une demi heure déjà Daniel Savanne se trouvait au Palais, dans son cabinet, avec son greffier, relisant pour la dixième fois les dépositions des témoins entendus au sujet du crime de Saint-Ouen — revoyant minutieusement l'enquête commencée au sujet de cette mystérieuse affaire.

La veille il avait fait citer de nouveau à comparaître devant lui le caissier Prieur, Madeleine, Véronique Sollier et la petite Marthe.

Il attendait avec impatience l'arrivée de ses quatre témoins, ayant fort à cœur de pénétrer le secret relatif à la présence de son frère Gabriel chez Richard dans la soirée du 30 décembre 1893.

Il lui semblait que cette visite qu'il n'avait pas avouée devait se relier d'une façon quelconque à l'assassinat de l'industriel, et il pensait arriver à établir une corrélation logique entre les deux choses.

Le caissier Prieur arriva le premier.

On l'introduisit immédiatement.

— Je n'ai que fort peu de choses à vous demander monsieur Prieur — lui dit le juge d'instruction. — Mais il est possible que vos réponses me soient grandement utiles...

— Je serais bien heureux de vous éclairer, monsieur, — répondit le caissier.

— C'est bien le 30 décembre au soir que vous avez arrêté les comptes de l'usine de votre patron ?

— Oui monsieur.

— A quelle heure ?

— Entre six et sept heures.

— La somme qui, ce soir-là se trouvait dans la caisse de Richard Vernière, était, n'est-ce pas de cinq cent cinquante-deux mille francs environ ?

— Cinq cent cinquante-deux mille deux cent vingt-sept francs quinze centimes... — rectifia le caissier.

— Après avoir arrêté vos comptes vous avez quitté l'usine ? — reprit le magistrat.

— Oui, monsieur.

— Immédiatement ?

— Vers sept heures et quart.

— Vous n'avez pas eu connaissance qu'après votre départ quelqu'un soit venu déposer entre les mains de M. Vernière une somme importante ?

Prieur secoua la tête.

— Non, monsieur... — dit-il — et cela me paraît bien improbable...

— Pourquoi ?

— Le lendemain, dimanche 31 décembre, j'ai déjeuné avec M. Vernière en compagnie de Claude Grivot, le contre-maître. Il est certain que si un dépôt avait été fait au patron, il m'en eût parlé, en me chargeant d'inscrire ce dépôt à la comptabilité de la maison...

— Pouvait-il, à la rigueur, ne pas vous en parler ?

— Oui, si la somme à lui confiée devait rester en dehors de ses affaires...

— M. Vernière avait-il donc des comptes à part, pour sa maison particulière ?

— Non, monsieur, mais puisqu'il s'agit d'un dépôt, il aurait pu être fait avec la condition qu'il ne figurerait point dans la comptabilité.

— C'est bien, je vous remercie, monsieur Prieur, et je ne vous retiens pas...

— Vous pouvez retourner à vos affaires.

Le caissier se retira, et le garçon de bureau fit entrer Madeleine, l'ancienne servante de Richard.

Daniel Savanne n'avait à lui adresser qu'une seule question, celle-ci :

— Dans la soirée du 30 décembre, avait-elle vu auprès de son maître un officier de marine ?

Elle répondit affirmativement, et cet officier de marine avait dîné avec Richard Vernière.

Il devenait certain que la lettre écrite par Gabriel Savanne à son vieil ami

était l'expression de la vérité, que le capitaine de vaisseau avait passé la soirée à Saint-Ouen, et que lui et Richard s'étaient entendus pour cacher le but de leur réunion, en rendant secrète cette réunion elle-même.

Véronique Sollier allait pouvoir porter la lumière sur tous les points obscurs.

Aussitôt Madeleine congédiée, l'aveugle et la petite Marthe qui attendaient dans la galerie, furent introduites.

Le magistrat avait enjoint à son greffier de se retirer momentanément.

Mme Sollier, très étonnée d'avoir reçu une nouvelle citation, se promettait de se tenir sur ses gardes.

Sur quel point allait-on donc l'interroger encore ?

Elle pressentait qu'entre elle et le juge d'instruction il serait question du père de Marthe.

Ayant sans cesse présent à la mémoire le serment qu'elle avait fait à Richard Vernière et au capitaine de vaisseau, elle venait résolue d'avance à éluder toute question à laquelle, sans être parjure, elle ne pourrait répondre.

L'ordre d'amener avec elle sa petite-fille fournissait un nouvel aliment à ses soupçons, à sa défiance.

L'enfant n'avait rien vu du crime de Saint-Ouen, et le magistrat le savait bien.

Donc ce n'était point au sujet de ce crime qu'il se proposait de l'interroger.

— Quoi qu'on te demande, ma mignonne, avait-elle dit à Marthe, souviens-toi que tu ne dois rien savoir, que ta mémoire doit être morte. C'est moi qui répondrai pour toi.

— Sois tranquille, grand'mère, avait répliqué la fille de Germaine. Quoi qu'on me demande je ne dirai rien.

Daniel Savanne fit asseoir l'aveugle en face de lui.

Marthe prit place à côté d'elle sur une chaise plus basse.

— Ma bonne madame Sollier..... commença le magistrat.... mon neveu Henri Savanne s'occupe sérieusement de vous en ce moment... Je n'ai pas oublié que vous aviez vu le meurtrier

de Richard Vernière, et que, si vos yeux vous étaient rendus, et si le hasard vous mettait en sa présence, vous pourriez le reconnaître et le désigner à la justice..... Mon neveu doit voir aujourd'hui même le docteur Sermet, qui vous a soignée à l'hôpital Saint-Louis, et lui demander des conseils en même temps que des détails sur l'opération subie par vous..... A l'hospice des Quinze-Vingts, il étudie les cas qui lui semblent offrir une analogie quelconque avec votre cas particulier..... il veut acquérir la certitude qu'il est possible de vous opérer sans mettre votre vie en péril, et quand il aura cette certitude il n'hésitera plus, sauf à faire appel à l'expérience de ses maîtres, les spécialistes les plus célèbres.

— Dieu veuille que ce ne soit pas une illusion ! murmura Véronique.

— Soyez patiente..... reprit Daniel... espérez, comme nous, que Dieu voudra que la vue vous soit rendue pour la punition des coupables que nous pourrions dans les ténébres où ils se cachent. Nous croyons être, du reste, sur le point de trouver une piste.

— Auriez-vous des soupçons sur quelqu'un ? — s'écria Mme Sollier.

— Oui et non. — répondit le magistrat qui se proposait d'arriver à son but par des chemins couverts, et en dévoilant sa pensée qu'au dernier moment, — quand une affaire vous préoccupe sans cesse, on établit des rapprochements entre tels et tels faits...et parfois de ces rapprochements jaillit la lumière.

— Je crois que vous avez raison, — fit l'aveugle, — il doit suffire d'un mot...d'une petite circonstance insignifiante en apparence, pour offrir un point de départ...

— Oui... — continua Daniel après quelques secondes de silence.

— Ainsi, dans votre première déposition, une chose m'a frappé...

— Laquelle, monsieur ?

— Lorsque vous êtes venue ici, en sortant de l'hospice, vous saviez bien que vous étiez dans le cabinet du magistrat chargé d'instruire l'affaire du crime de Saint-Ouen, mais vous ignoriez le nom de magistrat.

—En effet monsieur, —répondit Mme Sollier, ne devinant point encore où tenaient les paroles de Daniel.

—La phrase suivante lui donna l'éveil:

—Vous veniez au juge avec l'intention bien arrêtée de lui confier un secret, de lui demander un conseil...

—Elle tressaillit et sa main serra l'épaule de la petite Marthe assise auprès d'elle.

—Il s'agissait d'une chose sans importance, monsieur... —dit-elle.

—Sans importance pour vous, mais non peut-être pour la justice, —répliqua Daniel.

—Vous m'aviez parlé d'une visite faite à M. Vernière par mon frère Gabriel Savanne, le 30 décembre au soir...

—Oui, je me rappelle cela, mais vous m'avez répondu que je devais me tromper, et c'était bien possible, puisque je ne connaissais pas le capitaine Savanne.

—Il s'est nommé à vous certainement pour que vous l'annonciez à M. Vernière.....

—Il y a des noms qui se ressemblent et ma mémoire peut me tromper...

—C'est bien invraisemblable... —Eh bien cet officier de marine et M. Richard ont dîné et passé la soirée ensemble...

—C'est possible... —je ne me souviens pas bien... —Deux jours auparavant j'avais enterré ma fille... ma tête n'était guère solide.

—Madame Sollier, —s'écria le juge, —vous ne me dites pas la vérité ?

—Moi, monsieur !

—Oui, vous ! — Vous savez à merveille que vous avez annoncé le capitaine Savanne, qu'il a passé plusieurs heures avec M. Vernière, et vous devez connaître les motifs de ce long entretien...

—Vous vous trompez, monsieur... —dit l'aveugle vivement.

—Je ne me trompe point et j'en trouve la preuve dans les paroles prononcées par vous, ici même, lorsque vous avez appris tout à coup que mon frère était mort et quand je vous priais de rendre à plus tard les confidences que vous aviez à me faire... —M. Savanne est mort —m'avez-vous répondu —je n'ai rien à vous dire. —Et cela parce que vous sa-

viez depuis quelques minutes que vous étiez devant son frère.....

—Entre Gabriel Savanne et Richard Vernière il y avait un secret, un secret connu de vous et que vous alliez me révéler si je ne me fusse appelé Daniel Savanne.

—Nous sommes certains..... certains vous m'entendez !... que Gabriel Savanne a remis à Richard Vernière une somme de trois cent mille francs.

—Dans une lettre écrite par mon frère à son fils avant de mourir, il s'accuse d'avoir commis dans sa vie une faute grave. Il lui dit d'interroger Richard Vernière à qui il écrit en même temps pour lui dire qu'il le relève de l'engagement pris et qu'il l'autorise à répondre à son fils, si son fils s'adresse à lui..... Richard Vernière est mort, et j'ai la conviction que vous seule pouvez nous révéler un secret qu'il importe que nous connaissions, dans l'intérêt de la vérité et de la justice !

Une sueur d'angoisse mouillait les tempes de l'aveugle.

Elle aurait voulu parler, mais les derniers mots prononcés par le magistrat lui remettaient encore en mémoire le serment fait par elle au père de Marthe lorsque Richard Vernière lui avait dit ceci :

—Comprenez-moi bien, Véronique, il faut pour la famille de M. Savanne, pour la mémoire de sa femme, pour que reste intact le respect du fils ignorant la faute paternelle, il faut que personne au monde ne puisse soupçonner l'existence d'un enfant qu'Henri Savanne pourrait appeler sa sœur... Et elle avait juré qu'elle garderait le secret en quelque circonstance que ce fut. Elle l'avait juré sur la tombe de Germaine et sur la tête de Marthe.

A la vérité le magistrat disait aussi que le capitaine de vaisseau avait écrit à son fils en s'accusant d'une faute, et en ajoutant qu'il dégageait Richard Vernière de la parole donnée.

Mais que lui importait cela à elle. On pouvait la tromper. On la trompait sans doute.

La preuve, c'est que si Gabriel Savanne s'accusait d'une faute, il ne disait pas quelle était cette faute.

M. Richard n'aurait jamais parlé, lui, elle en était sûre.

Elle devait se taire comme lui !

XXXI

— Je ne sais rien, monsieur..... dit l'aveugle d'une voix un peu basse, mais très ferme...absolument rien.

Daniel fit un geste, exprimant l'incrédulité la plus absolue.

— C'est-à-dire, que vous refusez de répondre ! répliqua-t-il.

— Je ne puis répondre, ne sachant rien.

— Ne m'avez-vous donc pas compris ? L'entrevue de mon frère avec Richard Vernière peut se rattacher, par des liens mystérieux au crime dont Richard et vous avez été victimes... — En nous faisant connaître le motif de cette entrevue, vous aiderez peut-être la justice à vous venger tous deux.

Je ne sais rien, monsieur.

— Vous me le jurez ?

Véronique hésita une seconde.

— Pourquoi me demander un serment balbutia-t-elle.

— Si vous ne mentez point, pourquoi ne pas le faire.

Elle tendit la main.

— Eh bien ! dit-elle, je le jure !

Il devenait évident pour Daniel Savanne qu'insister davantage serait inutile.

Peut-être, après tout, si invraisemblable que cela parut, Véronique ne savait-elle rien.

— Madame Sollier..... fit-il..... je regrette de vous avoir dérangée inutilement.

Et sonnant le garçon de bureau il lui donna l'ordre de reconduire l'aveugle et sa petite-fille jusqu'à dans la cour du Palais.

Une fois sur le boulevard, Marthe embrassa l'aveugle.

— Tu as bien répondu, bonne maman,

murmura-t-elle à son oreille, à ta place j'aurais fait comme toi.

— Arrête une voiture, ma mignonne, dit Mme Sollier après avoir rendu ses baisers à l'enfant.

Quelques minutes plus tard la grand-mère et la petite-fille roulaient dans la direction de Saint-Ouen.

**

Par suite de la rencontre qu'avait faite Robert à la gare du chemin de fer de Vincennes, O'Brien était arrivé le premier à Joinville-le-Pont, et s'était immédiatement rendu à l'endroit que désignait le billet laconique crayonné par lui à la hâte.

Naturellement, Robert ne s'y trouvait point.

Cette absence lui parut singulière.

— Pourquoi n'est-il pas venu ? se demanda-t-il en fronçant le sourcil.

Mais il réfléchit bien vite qu'un incident quelconque avait pu retarder le frère de Richard Vernière et il attendit en se promenant sur la berge, s'arrêtant et se retournant de minute en minute pour interroger du regard le parapet du pont, espérant voir arriver celui qu'il attendait avec impatience.

Son espoir ne fut pas longtemps déçu.

Robert apparut, marchant très vite et se dirigeant vers l'escalier qui conduisait au chemin de halage.

Le magnétiseur alla le recevoir au bas de cet escalier.

Ils se serrèrent la main.

— Enfin je vous trouve !..... s'écria Robert..... Savez-vous que je vous maudissais de bon cœur !..... Ignorant où vous étiez, ne recevant de vous aucune nouvelle, je croyais que vous aviez abandonné la partie, me laissant me débrouiller comme je pourrais !

— Abandonner la partie, oh ! que non pas !..... répliqua l'Américain..... Je tiens fort au contraire à la jouer jusqu'au bout, et surtout à la gagner, mais

vous devez comprendre que j'avais à m'entourer de beaucoup de précautions et mes travestissements vous prouvent quelle importance j'attache à ne pouvoir être reconnu.

— Nous avons à causer.

— Oui et beaucoup.

— Mais je meurs littéralement de faim.

— Où pourrait-on déjeuner par ici ?

Et Robert désignait la berge en aval conduisant vers Champigny.

— Pas de ce côté-là — répondit O'Brien — nous ne trouverions qu'un mauvais mastroquet, à l'enseigne du *Bt-du-Bout*. Nous y mangerions mal et la maîtresse du lieu est une bavarde dont il faut autant se défier que des affreux ragouts qu'elle vous sert. — Je me suis laissé prendre une fois, mais j'ai juré qu'on ne m'y prendrait plus. — Allons jusqu'à la péniche Rossigneul... Nous en avons pour cinq minutes de marche...

— La péniche Rossigneul ? — répéta Robert étonné.

— Oui, une péniche hissée sur des murs agrémentés de terrasses... Une machine excentrique... — L'intérieur est aménagé drôlement....

— Je l'ai visité depuis que je rode dans ces parages... Nous y déjeunerons à peu près bien, et nous pourrions causer tranquillement... — La péniche Rossigneul est, le dimanche, un but de promenade pour les Parisiens flâneurs qui viennent à la Marne. — En semaine, peu de monde... Souvent personne... Les environs de Paris sont bien abandonnés depuis que les bicyclettes et les tandems ont remplacé le canotage. — On trouve que c'est trop près... On va plus loin...

Les deux hommes se dirigèrent vers le lieu indiqué, remontant la berge, comme pour se rendre au viaduc de Nogent-sur-Marne.

Tout en marchant ils commencèrent à causer de leurs affaires.

Robert désirait savoir comment O'Brien s'était trouvé là juste au moment où il sortait de la rue de Verneuil et O'Brien voulait connaître le motif de

la visite de Robert au baron Guillaume Schwartz.

Quelques mots suffirent à l'Américain pour expliquer au fraticide qu'il se rendait à la villa Neuilly où il comptait le trouver quand il l'avait croisé en voiture et, revenant sur ses pas, l'avait filé sans pouvoir le rejoindre et que craignant les espions de l'Allemagne, il s'était décidé à lui donner un rendez-vous hors de Paris.

De son côté Robert narra succinctement la scène qui venait d'avoir lieu entre lui et le grand chef du bureau des informations.

En terminant, il conclut :

— Tout cela est si étrange qu'en perdant quelques minutes, j'ai cru que vous m'aviez trahi.

— Je ne vous en veux pas de ce soupçon... — répondit O'Brien. — Il était mal fondé, mais vraisemblable. — Le véritable, le seul traître, je le connais...

— Qui est-ce ?

— Un gueux de Pomeranien que j'avais à mon service, dont je ne me défiais pas et qui passait son temps à écouter aux portes et à regarder par le trou des serrures pour le compte du baron Schwartz ! Il aura entendu parler l'enfant dans le sommeil magnétique, il nous aura épiés lorsque nous discutons l'affaire du cachet laissé entre les mains de Véronique Sollier, et il sera allé raconter tout cela rue de Verneuil... Ceci vous explique surabondamment comment l'attaché spécial était si bien renseigné..... Qu'allez-vous faire avec lui.

— Il me tient par cette malheureuse breloque, dit Robert.

— Oui, mais vous le tenez par la lettre que je vous ai remise.

— Cette lettre est moins une sauvegarde qu'un danger pour moi ! Ces gens-là me supprimeront pour me faire taire ! L'Américain ne répondit pas.

Mentalement, il se disait :

— Ils en sont, ma foi capable !

Puis, se tournant vers Robert :

— Acceptez ce qu'on vous propose — fit-il.

J'ai un mois pour réfléchir..... — Je verrai dans un mois à prendre un parti. On était arrivé devant la péniche Rossigneul transformée en un restaurant champêtre.

C'était original.

Deux murs de quarante mètres de longueur environ, sur deux et demi de hauteur avaient été construits, sur ces péniches pontées, la proue tournée du côté de Nogent.

Une cloison formant couloir coupait en deux la péniche dans toute sa longueur.

Cette cloison était percée de portes accédant à des chambres occupant la partie de droite.

Deux de ces chambres constituaient l'appartement particulier de Rossigneul.

Les autres servaient de cabinets particuliers aux clients du restaurant.

Les unes et les autres recevaient le jour de petites fenêtres ou *hublots*, découpés dans les flancs de cette maison de bois qui avait longtemps navigué, tantôt en Sienne, tantôt en Marne, chargée à chaque voyage de matériaux différents.

Une porte pratiquée au milieu du flanc gauche de la péniche et à laquelle on accédait par un escalier de bois à double évolution et à rampes, permettait d'arriver au couloir intérieur.

Dans ce que nous pourrions appeler le sous-sol de la ci-devant embarcation, se trouvait la cuisine, une buvette, un petit salon, et à l'avant une pièce assez vaste, sorte de musée dont les objets d'art étaient d'une nature toute particulière et très bizarre.

Accrochés aux parois dans de petits cadres se voyaient des photographies de voleurs célèbres, d'incendiaires, d'assassins, d'anarchistes ; des tableaux ou des dessins reproduisant les principaux crimes accomplis dans le département de la Seine depuis une vingtaine d'années.

Au fond une panoplie composée d'armes d'assassins, stylets, couteaux, tire-points, etc.

Puis, dans d'autres cadres, des lettres de félicitations officielles du préfet de police, du chef de sûreté et d'une foule

de personnages en vue.

Une figure de cire qu'on aurait pu croire empruntée au musée Grévin représentait Rossigneul lui-même blessé au cours d'une arrestation d'assassins.

On voit que cette ornementation intérieure ne manquait pas de cachet, mais d'un cachet sinistre.

Au dehors, des annexes, des salles pour les dîneurs et pour les buveurs un manège de chevaux de bois, des balançoires, des agrès de gymnastique.

Des arbres nouvellement plantés attendaient dans le jardin que la sève leur envoyât des feuilles pour projeter un peu d'ombre.

Provisoirement, des tentes de coutil suppléaient au feuillage absent.

Le pont de la péniche était surmonté d'une terrasse couverte, surmontée elle-même d'un belvédère assez vaste.

Robert s'arrêta pour examiner cet ensemble original.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce Rossigneul ? — demanda-t-il à O'Brien.

— Un ancien inspecteur de la sûreté ? — répondit celui-ci.

— Vingt fois il a risqué sa vie en luttant contre les malfaiteurs les plus terribles, et écœuré des passe-droits dont il était ou dont il se croyait victime, il est venu chercher ici le repos, la tranquillité et le moyen de gagner un peu d'argent, car à la préfecture, paraît-il, on ne fait pas fortune.

— Et c'est chez un policier que vous me conduisez, murmura le fraticide avec une visible inquiétude.

— Rassurez-vous répliqua l'Américain en souriant, Rossigneul a dit adieu pour toujours au service de la sûreté. Il a rompu avec l'administration et ne s'occupe en ce moment que d'une chose... la publication de ses mémoires dans un journal très répandu..... C'est à peine si on le voit dans son établissement.

Ils gravirent les marches de l'escalier de bois et entrèrent.

Un garçon vint à leur rencontre.

— Ces messieurs désirent ? demanda-t-il.

— Déjeuner.

— Nous sommes en semaine, les clients sont rares et le garde-manger

aurait pu
Grévin re-
sime blessé
d'assassins.
tation inté-
chet, mais

des salles
s buveurs
bois, des
mnastique.
t plantés
ne la sève
r projeter

de couill
nt.
surmonté
ontée elle-
ste.

ner cet en-

ue ce Ros-
rien.

la sûreté ?
fois il a
e les mal-
cœurés des
ont il se
mercher ici
moyen de
à la pré-
s fortune.
que vous
tricide a-

Américain
dieu pour
été. Il a
t ne s'oc-
chose...
dans un
à peine si
nt.
l'escalier

ntre.
emanda-

ine, les
e-manger

pen garni. Œufs frais du jour, poulet
froid, jambon, rognons sautés aux mo-
rilles, salade et fromage, voilà tout ce
que nous pouvons offrir à ces messieurs.

—Ce sera plus que suffisant—répon-
dit O'Brien et il ajouta, en désignant
l'annexe :—Servez-nous là.....

Les deux hommes s'installèrent.

Ils étaient seuls, par conséquent pou-
vant causer à leur aise.

Ni l'un ni l'autre n'avaient entendu
une petite fenêtre s'ouvrir dans l'arrière
de la péniche.

Une tête masculine et joyeuse appa-
rut.

—Tiens ! Tiens ! Tiens !—murmura
au bout d'un instant le propriétaire de
cette tête—qu'est-ce qu'il vient donc
faire par ici, cet oiseau-là ?.....

—Qui donc ?—demanda un person-
nage assis à une petite table sur laquel-
le se trouvaient deux tasses de café.

—Robert Vernière, parbleu !—le frè-
re du grand industriel assassiné à Saint
Ouen...son successeur.....—Ah ! mon
vieux Rossigneul, si tu étais encore dans
la boîte, là-bas, à la préfecture, je
crois que tu aurais vivement troussé
cette affaire-là ! tandis qu'ils barbotent
et les coupables seraient connus !

Rossigneul, car c'était lui, le proprié-
taire de la péniche, l'ancien inspecteur
de la sûreté se leva et vint à son tour
regarder par le hublot.

—Il n'est pas étonnant que Robert
Vernière soit ici—dit-il au bout d'un
instant.—Il est avec un type que j'ai vu
plusieurs fois de nos côtés, depuis quel-
ques jours, et qui ne me revient guère

...—Mais tu sais, mon brave Magloire,
j'en ai assez, j'en ai trop de donner la
chasse aux filous, aux assassins, aux
anarchistes, aux gredins enfin de toutes
les catégories !—On ne vous tient pas
assez compte des efforts que vous faites
pour défendre la société contre toute
cette racaille ! sans compter que les
traitements sont par trop maigres !...Que
tous les gibiers de Massas et de la Nou-
velle se promènent la canne à la main
et le cigare au bec, ce n'est plus moi
qui les en empêcherai !

—C'est malheureux !—fit Magloire en
refermant la fenêtre.

—J'ai pris définitivement mes invali-
des,—ajouta Rossigneul—et j'espère
bien mettre de côté un morceau de pain
pour mes vieux jours en vendant des
cannettes de bière et du bon petit vin
d'Algérie.....

XXXII

Les deux hommes avaient repris pla-
ce à la table.

Rossigneul versa le café dans les tas-
ses, et l'eau-de-vie dans les petits ver-
res.

—Résumons-nous mon vieux cama-
rade...—dit-il ensuite.—Donc, tu te
maries ?

—Dans dix jours...un samedi...—Tu
n'as pas besoin d'être dans ton caboulot
ce jour-là ?

—Quand je ne suis pas là ma femme
me remplace, et la clientèle ne s'en
plaint pas.....

—A la bonne heure...—Alors, c'est
entendu... Tu me serviras de premier
témoin...

—Est-ce qu'on peut refuser ça et là
un ancien camarade du régiment ? Tu
t'es souvenu de moi...ça me fait plaisir,
mon vieux ;—je t'assisterai à la mairie
et à l'église...je déjeunerai et je dînerai
avec vous...—Nous boirons sec à la san-
té de la mariée à la prospérité de l'éta-
blissement que tu vas prendre...et da-
me si le temps passe sans qu'on s'en
aperçoive je coucherai à Saint-Ouen pour
rester plus longtemps avec un marouin
du 4^e d'infanterie de marine, un bon
copain, un solide camarade que j'ai tou-
jours aimé.

Magloire serra avec effusion la main
que Rossigneul lui tendait.

—Tu amènera ta femme ?—reprit le
manchot.

—Oh ! quant à ça, par exemple, il ne
faut pas y penser ?—Je viens de te dire
qu'elle me remplaçait à la boutique.—
D'ailleurs tu te maries le samedi,—le
lendemain dimanche par ce temps chaud
il viendra du monde ici...—il faudra que
la patronne veille aux approvisionne-
ments,—Mais tu lui amèneras ta femme
un jour de semaine et nous déjeunerons
en famille...avec mes chiens...—ajouta

l'ancien inspecteur de la sûreté en caressant deux beaux *toutous* qui avaient posé leurs têtes sur ses genoux et qui le regardaient avec leurs yeux tendres.

—Tu aimes toujours autant les bêtes ?

—Ah ! mon pauvre vieux, à présent plus que jamais ! Les chiens, vois-tu, c'est encore ce qu'il y a de meilleur sur la terre ! Ça vous aime pour vous-même, sans intérêt, ça ne vous trahit jamais, et si vous les battez, ça vous lèche la main au lieu de vous mordre ! Mais parlons d'autre chose, car si je me laissais aller sur ce sujet-là, je n'en finirais plus..... Alors, tu vas dire bonsoir à ton orgue de barbarie ?

—Je lâche la manivelle pour le broc sur le comptoir, oui.

—On va regretter par ici de ne plus entendre moudre tes airs.

—On l'entendra toujours.

—Comment ça ?

—J'ai une remplaçante, ou plutôt deux remplaçantes. La pauvre brave femme aveugle dont je t'ai parlé, et sa petite-fille. Tu feras leur connaissance à la noce. Je leur ai donné ma boîte à musique.

C'est une bonne action, ça !.. Tu es coutumier du fait, et ça te portera bonheur en ménage.

Les deux hommes s'interrompirent pour allumer leur pipes.

Tandis que ceci se passait à l'arrière de la péniche dans la petite salle à manger de Rossignol, Robert Vernière et O'Brien, tout en déjeunant, s'occupaient des affaires qui avaient motivé leur réunion, sans se douter qu'ils avaient été vus et remarqués par le plus fidèle, le plus solide ami de Véronique Sollier qui ne pouvait soupçonner le complot tramé contre elle et contre la petite Marthe par deux misérables.

Une fois attablés, et débarrassés du gargon qui venait de les servir, O'Brien posa cette question à Robert Vernière :

—Ainsi le baron Schwartz m'accuse de vous avoir remis la lettre qui vous donne barre sur lui ?

—Parfaitement.

—Et il a insisté pour savoir si vous connaissiez le lieu de ma retraite ?

—Il ne se lassait point de me le demander. Il me tournait et me retournait pour tirer de moi quelque chose, et je crois que s'il savait où vous êtes, vous auriez de fortes chances de passer un vilain quart d'heure.

L'Américain haussa les épaules.

—Je ne le crains pas ! dit-il.

—Soit, mais moi je le crains, et beaucoup ! J'ai la conviction que ces gens-là me supprimeront si je refuse de leur obéir. Je suis pris dans un engrenage où je périrai, à moins de trouver un moyen sûr d'annuler ce qui fait leur force, et c'est sur vous que je compte pour cela. O'Brien, je mets toute ma confiance en vous..... Il faut qu'avant de nous séparer nous ayons découvert le moyen de me soustraire aux périls de toute nature qui m'entourent..... Voilà près de quinze jours que vous m'avez promis de faire disparaître la petite-fille de l'aveugle, cette enfant si docile à l'influence magnétique, qu'un autre pourrait endormir, qui, interrogée parlerait et me perdrait..... Vous m'avez promis de l'emmener loin de la France, de la rendre introuvable, et elle est toujours là ! toujours !

—Mon cher monsieur Vernière, je vous ai recommandé d'avoir de la patience, et vous en manquez absolument ?

—Vous ne comprenez donc pas mes angoisses, sous le coup de tant de menaces !

—Je ne pouvais agir sans m'entourer de précautions sans nombre, et c'est ce que j'ai fait..... Mon brusque départ de la rue de la Victoire et la vente de mon mobilier devant faire croire tout d'abord que je partais pour l'étranger sans esprit de retour..... Il me fallait ensuite étudier les allées et venues de l'aveugle, et cela aussi est fait..... A cette heure me voici prêt à exécuter la besogne pour laquelle nous avons traité..... C'est pour vous parler de cela que j'allais vous voir à Neuilly, ne voulant point confier à une lettre les résolutions que j'ai prises..... résolutions que je dois vous faire connaître..... Mais encore une fois, calmes vos nerfs..... Vous êtes trop impressionnable..... La

point de me le de-
dit et me retour-
moi quelque chose,
rait où vous êtes,
chances de passer
re.

les épaules.
as ! dit-il.

le crains, et beau-
on que ces gens-là
je refuse de leur
us un engrenage
de trouver un
es qui fait leur
s que je compte
mets toute ma

Il faut qu'avant
ayons découvert
straine aux périls
m'entourent.....

Jours que vous
ire disparaître la
le, cette enfant si
magnétique, qu'un

inir, qui, interrogée
ait..... Vous m'a-
mener loin de la
ntrouvable, et elle

ars !
leur Vernière, je
l'avoir de la pa-
maques absolu-

es donc pas mes
p de tant de me-

r sans m'entourer
ombre, et c'est ce
a brusque départ
re et la vente de

faire croire tout
s pour l'étranger
..... Il me fallait

ées et venues de
est fait..... A
prêt à exécuter la

nous avons traité
arler de cela que
uilly, ne voulant

être les résolutions
résolutions que je
tre..... Mais en-

vos nerfs.....
missionnable..... La

moindre chose vous terrorise et vous
met la tête à l'envers !..... Je suis
prêt à vous conseiller, à vous aider, car
je vous sais homme à ne point marchan-
der l'appui que je vous apporterai.....
Résumons-nous..... Quels sont ces
dangers qui vous épouvantent si fort...
En premier lieu, l'enfant..... Dans
trois jours elle sera en mon pouvoir.....
En second lieu, l'Allemagne..... Fai-
tes ce qu'elle vous demande..... Elle
vous enrichira et, au lieu de vous mena-
cer, vous soutiendra !..... Je ne vois
pas que vous ayez autre chose à crain-
dre.

—Et Véronique Sollier, la comptes-
vous pour rien ? répliqua vivement Ro-
bert.

Et ce malheureux cachet entre les
mains du juge d'instruction ? N'y a-t-il
pas là de quoi me faire mettre dans
des angoisses continuelles ?

—Véronique Sollier est aveugle.

—Vous avez dit vous-même qu'elle
pourrait recouvrer la vue.

—En risquant de perdre la vie ! Qui
oserait tenter une telle opération ?

—Qui ?..... Henri Savanne, le ne-
veu du magistrat ! et chez moi chacun
l'engage à ne point tarder... Ma femme,
mon beau-fils, l'encouragent, le pres-
sent..... Son talent d'oculiste est in-
contestable et il se fera d'ailleurs assis-
ter par ses maîtres..... Il peut réussir,
et, s'il réussit, vous comprenez que je
suis perdu !..... Vous comprenez bien
qu'aucune protection ne pourrait me
sauver !..... Il me faudrait fuir, pour
éviter le châtement, me cacher dans
quelque pays lointain et qui sait si la
justice ne viendrait pas me traquer jus-
qu-là ?

—O'Brien, je vous ai offert cent mille
francs pour que la petite Marthe dispa-
raisse..... Je doublerai la somme si, en
même temps qu'elle, Véronique dispa-
raissait..... pour ne jamais reparai-
tre !

—Je ne joue pas ce jeu là ! répondit
le magnétiseur effaré, en promenant au-
tour de lui des yeux hagards afin de
s'assurer que personne n'avait pu en-
tendre parler Robert.

Ils étaient bien seuls.

—Mais alors vous m'abandonnez !
balbutia le fratrioide dont le visage pâ-
le et décomposé offrait une indiscible
expression de terreur.

—Commettre pour deux cent mille
francs un crime qui pourrait me condui-
re à la place de la Roquette, et par-des-
sur le marché l'enlèvement de la pe-
tite fille...non !...mon ami.....non !

—Trois cent mille francs.

—Vous joueriez un jeu de dupe....
Il y a votre cachet.....La mort de Vé-
ronique ne l'empêcherait point de res-
ter dans les mains du juge.....Il faud-
rait donc trouver le moyen, en suppri-
mant l'aveugle, de supprimer aussi cet-
te preuve qui peut vous perdre.

—Trouvez ce moyen, et je vous offre
le tiers de ce que l'Allemagne me pro-
met si j'accepte ses conditions.

—Elle vous promet trois millions.

—Eh bien !..... il y en aura un pour
vous !

L'Américain posa un doigt sur ses lè-
vres commandant le silence.

Le garçon apportait les rognons sautés
aux morilles.

O'Brien le front coupé par deux plis
profonds réfléchissait tandis que Robert
le servait.

—Un million... — se répétait-il.—Un
million...

Et alléché par la perspective affri-
lante de ce million il cherchait le mo-
yen de le gagner.

Tout à coup il releva la tête, et une
flamme s'alluma dans ses yeux.

—J'ai peut-être trouvé ! —dit-il.

Robert le regarda comme le condam-
né à mort doit regarder le messager ap-
portant sa grâce.

—Mais continua le magnétiseur—la
réussite dépend de beaucoup de cho-
ses.....

—Il y a de grandes difficultés.

—Sont-elles insurmontables ?

—Je ne sais pas encore.—Ecoutez-
moi et répondez-moi.....

—Qu'avez-vous à me demander ?

—Si vous êtes bien certain que Vé-
ronique Sollier a remis au juge d'instruc-
tion le cachet qui se trouvait dans ses
mains quand elle est venue, rue de la
Victoire, consulter la voyante !.....

—J'en suis certain.
—M. Savanne l'a-t-il chez lui, ou se trouve-t-il dans son cabinet, au Palais ?
—Il doit être chez lui avec le dossier de l'affaire de Saint-Ouen qu'il étudie sans cesse.

—Vous êtes sûr de cela ?
—Non, mais je le présume...
—Il faut vous en assurer le plus promptement possible.

—M'en assurer !—Comment ?
—Eh ! mon cher, ayez un peu d'imagination, un peu d'initiative !...Je ne puis vous mâcher toute la besogne...
Ce que je vous demande n'est point au-dessus de vos forces.—Vous êtes le frère de la victime et l'ami du juge d'instruction...—M. Savanne, si vous le questionnez adroitement, trouvera tout naturel que vous vous occupiez de l'affaire et que vous desiriez en connaître les moindres détails.

—C'est bien, je m'en occuperai.
—Où demeure M. Savanne ?
—Au boulevard Malesherbes.
—Habite-t-il un hôtel à lui ?
—Non, mais un grand appartement.
—Ah ! diable !...
—Mais—poursuivit Robert—à dater d'aujourd'hui, profitant des beaux jours il vient s'installer dans une propriété qu'il possède au Parc-Saint-Maur.

O'Brien tressaillit.
—Au Parc-Saint-Maur ! !—répéta-t-il.

—Oui,—avenue du Nord.—C'est une grande et belle villa dont les jardins en pente douce descendent jusqu'au bord de la Marne.

—Vous connaissez cette habitation ?
—Pas encore, mais je vais la connaître, car Mme Vernière vient y passer quelque temps avec les Savanne et la fille de mon frère.

—Puisque votre femme y demeure vous pourriez l'habiter vous même momentanément, si les circonstances l'exigeaient, c'est-à-dire si je voyais dans votre séjour un moyen de vous délivrer de vos craintes au sujet du cachet ?

—Je ferai en sorte que ce soit possible.

—Y a-t-il beaucoup de logements dans cette villa.

—Beaucoup, d'après ce que nous a dit Henri Savanne. On y logerait à l'aise quatre familles.

—Ce jeune Savanne ce futur spécialiste qui songe à opérer Véronique Sollier, habite-t-il toujours chez son oncle.

—Toujours. Au boulevard Malesherbes l'hiver, et au Parc-Saint-Maur l'été.

—Parfait ! Maintenant, prêtez-moi, je vous prie, toute votre attention.

—Recommandation superflue !

—Au lieu d'empêcher votre femme et votre beau-fils de pousser Henri Savanne à tenter la guérison de Mme Sollier, vous vous joindrez à eux pour lui demander de faire l'opération le plus tôt possible.

—C'est sérieux, ce que vous me dites là ?

—Tout ce qu'il y a au monde de plus sérieux.....Je continue.....Comme il faudra quinze jour au moins pour préparer cette opération et que pendant ces quinze jours le sujet doit être soumis sous un régime particulier, et sans cesse sous les yeux de l'oculiste, vous devrez obtenir que l'opération soit faite au Parc Saint-Maur, à la villa de M. Savanne.

Robert regarda son interlocuteur avec un étonnement manifeste.

—L'avengle chez le juge d'instruction s'écria-t-il ensuite...Perdez-vous la tête !

—Nullement.

—Alors, expliquez-moi ce que je ne comprends pas.

—Obtenez ce que je désire. Les résultats vous répondront pour moi.

Amener l'avengle dans cette maison où, si la vue lui était rendue, son premier regard tomberait peut-être sur moi c'est insensé !

—Je vous ai dit qu'il faudrait quinze jours de préparation.

—Eh bien ?

—Eh bien ! avant que les quinze jours soient écoulés.....si vous suivez mes conseils, si vous m'obéissez en toutes choses, si vous m'aidez intelligemment enfin.....Véronique Sollier n'existera plus, vous aurez reconquis le cachet qui vous préoccupe, et la petite Marthe sera dans mes mains.

— Ce que nous a dit
logerait à l'aise

ne ce futur spécialiste
Véronique Sollier,
mes son oncle.

Au boulevard Ma-
au Parc-Saint-Maur

nant, prêtez-moi, je
e attention.

on superflue !
cher votre femme

pousser Henri Sa-
Véronique de Mme Sol-
res à eux pour lui

l'opération le plus

que vous me dites

a au monde de plus

continue..... Comme
ur au moins pour

ation et que pendant
ujet doit être sou-

particulier, et sans
de l'oculiste, vous

l'opération soit fai-
ur, à la villa de M.

son interlocuteur
manifeste.

le juge d'instruction
Perdez-vous la tête ?

— moi ce que je ne

je désire. Les résul-
at pour moi.

dans cette maison
t rendue, son pre-
ait peut-être sur moi

qu'il faudrait quinze

L.

ant que les quinze

..... si vous suivez

me m'obésisses en tou-

me aides intelligem-

ronique Sollier n'é-
ures reconquis le ca-

coupe, et la petite
mes mains.

— Vous feriez cela ?
— Je le ferai, si vous m'obtenez ce que
je vous demande d'obtenir.

— Comptes sur moi je réaliserai l'im-
possible.

— Il est bien entendu que le petite
Marthe devra accompagner sa grande

mère chez Daniel Savanne.

On ne pourrait les séparer..... Mais
l'aveugle voudra-t-elle venir habiter la

villa ?
— Il faut qu'elle le veuille, sinon je ne
puis rien.

XXXIII

Après un moment de silence et de ré-
flexion Robert murmura :

— On s'arrangera de façon qu'elle le
veuille.

O'Brien reprit :

— Allez le plus tôt possible à la villa
du Parc Saint-Maur..... Rendez-vous

un compte très exact des dispositions
intérieures, des escaliers, des portes, et

voyez, s'il y a lieu, à vous procurer des
doubles clefs..... Du reste, nous ne

tarderons guère à nous revoir..... Il
faut, dans votre intérêt, que je sois au

courant de ce que vous aurez fait. — Je
tiendrai ma parole, je compte que vous

tiendrez la vôtre.....

— Sur les trois millions promis par le
baron Schwartz, vous en toucherez un,
c'est juré.

— A notre prochaine rencontre nous
règlerons cela..... Je retarderai mon dé-
part d'un mois s'il faut et j'aurai fait

pour vous ce que personne au monde
n'aurait été capable de faire !

— Donnez-moi votre adresse.

— Au Parc Saint-Maur.

— Au Parc..... répéta Robert stu-
péfait !

— Oui, avenue de l'Alouette, numéro
1..... Villa des Marronniers, non loin

de l'avenue du Nord où se trouve, m'a-
vez-vous dit, la villa de M. Daniel Sa-

vanne.

— Si j'avais quelque chose à vous fai-
re savoir, sous quel nom faudrait-il vous

écrire ?
— Sous le nom de Nelson.

Robert tira de sa poche un carnet sur

lequel il inscrivit le nom et l'adresse
que le magnétiseur venait de lui don-
ner.

Le garçon apportait le café.

— L'addition, tout de suite, comman-
da le fratrioide.

Les deux complices échangèrent quel-
ques dernières et brèves explications et

quittèrent la pànche de Rossigneul qui
était allé reconduire jusqu'à Nogent son

camarade de régiment Magloire.

Arrivés au bout du pont de Joinville,
O'Brien et Robert se séparèrent.

Robert remonta la rue qui conduit à
la gare.

L'Américain, par la route côtoyant la
rivière, regagnait le Parc Saint-Maur.

Il voulait se rendre compte, de visu,
de la situation et de l'apparence exté-
rieure de la villa du magistrat.

Le double crime qu'il était en train
de combiner le forçait à modifier ses

plans antérieurs relatifs à l'enlèvement
de la petite Marthe.

Mais cette fois, il s'agissait d'un mil-
lion.

On pouvait travailler sans regretter
ni son temps, ni sa peine, quand il s'a-

gissait de gagner une pareille somme.

Et il travaillait de tête, en attendant
que l'heure de l'action fût arrivée.

Daniel Savanne, en sortant du Palais
de Justice, devait aller rejoindre sa fa-
mille au Parc Saint-Maur où il comptait
passer deux ou trois jours en reprenant
possession du cabinet qu'il occupait tous
les étés.

Après avoir congédié son greffier en
lui donnant un congé temporaire il ran-
gea méthodiquement dans une ample
serviette qu'il emportait toutes les pié-
ces relatives au crime de Saint-Ouen,
prit dans un tiroir plusieurs clefs et sor-
tit.

Au lieu de se diriger immédiatement
vers la gare de Vincennes où il avait
donné rendez-vous à Henri, il gagna le
quai des Orfèvres.

Là, il entra dans une boutique à la
devanture de laquelle s'étaient des
pièces d'orfèvrerie de toutes sortes.

Le bijoutier, qui le connaissait de longue date, se hâta de quitter son comptoir pour venir à sa rencontre.

— Où en êtes-vous du travail que je vous ai confié ?.....lui demanda M. Savanne.

— L'objet est revenu de la fonte ce matin même, monsieur le juge d'instruction.....Répondit le marchand..... Je l'ai envoyé immédiatement à l'un de nos plus habiles ciseleurs, avec le modèle que vous avez mis entre mes mains. J'ai fait tailler une pierre sans valeur, mais dont la nuance est pareille à celle de l'émeraude du bijou à reproduire... J'y ai fait graver les deux initiales, et je puis vous affirmer, qu'à part la valeur, la copie sera exactement semblable au modèle.

— L'anneau sera brisé, comme l'est celui de l'original ?

— Exactement.

— A s'y méprendre ?

— Oui, monsieur.

— Et quand ce travail sera-t-il terminé ?

— Dans trois jours, au plus tard.

— Alors, dans trois jours je pourrai venir le chercher ?

— Avec la certitude de le trouver prêt, oui, monsieur, mais si vous le désiriez, je pourrais vous le porter au palais.

— Inutile.....Je préfère le prendre ici.

Autre chose : Vous êtes-vous occupé des informations dont vous avez bien voulu vous charger ?

— Je l'ai fait dès le lendemain de votre visite,

— Et le résultat ?

— N'est point concluant.

J'ai vu plusieurs de mes confrères, très connaisseurs, très experts en fait de bijouterie artistique. Ils ne sont nullement d'accord sur l'origine du cachet en question, quoique tous le déclarent très ancien L'un croit y voir un travail italien et en attribuerait volontiers la ciselure de Benvenuto Cellini, un autre penche pour un travail russe, un autre enfin déclare péremptoirement que c'est une œuvre flamande ou allemande.

— Et votre opinion, à vous ?

— Je n'ose en avoir une, ayant moins d'expérience que mes confrères à qui, d'ailleurs en cette circonstance, leur expérience ne sert à rien..... J'affirme cependant, sans crainte de me tromper, que si le cachet est ancien, la magnifique émeraude gravée est moderne et a remplacé une autre pierre, contemporaine du bijou.

— Et qui sans doute portait d'autres initiales, dit le magistrat.

— C'est probable.

— Ainsi, c'est entendu. Dans trois jours je viendrai vous demander le modèle et la copie.

— Ils seront à votre disposition, monsieur.

Daniel Savanne se retira et prit une voiture pour se rendre à la gare de Vincennes où son neveu l'attendait depuis quelques instants déjà.

Le juge d'instruction semblait singulièrement sombre.

Ce n'était pas seulement la mort de son frère qui mettait du noir dans son âme, ni l'entêtement de Véronique à ne point vouloir répondre à ses questions relatives au capitaine Savanne, mais aussi l'insuccès complet et désolant des recherches faites pour trouver la piste des assassins de Richard Verrière.

Quatre grands mois s'étaient écoulés depuis le terrible drame de la nuit du 1er au 2 janvier, et la justice impuissante n'avait pu faire un pas en avant, jeter une lueur dans les ténèbres épaissées autour du crime.

Les journaux semblaient avoir entermé l'affaire, quand tout à coup, quelques jours auparavant, ils s'étaient remis à en parler en termes violents, accusant le préfet de police de mollesse et le service de la sûreté d'impéritie, et prenant à partie le procureur de la République et le juge d'instruction : — Daniel Savanne.

Celui-ci surtout était malmené avec une rudesse qui touchait de bien près à l'impertinence.

Réputation surfaite, — disait-on, — Médiocrité prétentieuse.

Cela irritait Daniel et il cherchait tous

à vous ?
une, ayant moins
confères à qui,
circonstance, leur
rien..... J'affir-
mante de me trom-
per ancien, la ma-
nière est moderne
autre pierre, con-

portait d'autres
at,

adu. Dans trois
demander le mo-

disposition, mon-

stira et put une
à la gare de Vin-
attendait depuis

semblait singu-

ent la mort de
noir dans son
de Véronique à
tre à ses ques-
taine Savanne,
mplet et désolé
pour trouver
e Richard Ver-

étaient écoulés
de la nuit du
justice impuissan-
s en avant, je-
ténébres épais.

ent avoir enter-
coup, quelques
s'étaient re-
s violentes, ac-
s de mollesse et
d'impéritie, et
reur de la Ré-
struction :—Da-

malmené avec
de bien près à
lisait-on,—Mé-

cherchait tous

les moyens possibles d'imposer silence
aux railleurs, par le succès.

Les différentes pistes suivies ne don-
nant aucun résultat, il s'était remis en
désespoir de cause à songer au bijou
accusateur qu'il avait dans les mains.

Ce bijou...à moins qu'il ne fût un joy-
au de famille.....devait sortir de chez
un bijoutier de France ou de l'étranger,
qui, si on le lui présentait, le reconnai-
trait et désignerait l'acheteur.

Aussi ne voulant rien négliger, l'idée
lui était venue de faire exécuter une co-
pie exacte du cachet et d'envoyer un
agent sûr et adroit montrer cette copie
à tous les joalliers des grandes villes.

Cela avait déjà réussi dans d'autres
circonstances, cela réussissait tous les
jours avec des photographies de crimi-
nels, donc cela pouvait réussir encore.

Ce serait long et coûteux, mais qu'-
importait à Daniel Savanne.

Il ne s'occupait que du résultat possi-
ble.

Henri, nous l'avons dit, attendait son
oncle à la gare.

Après avoir achevé son service du ma-
tin à l'hospice des Quinze-Vingts, et dé-
jeuné succinctement, le jeune homme
s'était rendu au domicile particulier
du chirurgien en chef de l'hôpital Saint
Louis, le docteur Sermet.

Pressé par Mme Vernière, par Ma-
thilde et par Aline de tenter le plus tôt
possible de rendre la vue à Véronique
Sollier, Henri venait demander au chi-
rurgien des renseignements sur la natu-
re particulière de la blessure ayant ame-
né la cécité, et sur l'opération faite par
lui et à laquelle la blessée devait pro-
bablement la vie.

Le docteur connaissait bien Henri
Savanne.

Il l'accueillit avec la plus grande bien-
veillance, répondit à toutes ses ques-
tions et conclut en affirmant qu'il ne
croyait pas au succès de la tentative
dont il lui parlait, et il appuyait son o-
pinion sur des raisonnements scientifi-
ques de la plus haute valeur.

Henri, lui, ne concluait pas.

Il voulait étudier de nouveau, et de
très près, le cas de Véronique, avant
d'en parler à son chef de clinique.

A son oncle qui l'interrogeait, il répli-
qua :

—Tout ce qu'on me dit m'inquiète,
me trouble..... Je ne sais encore quel-
le détermination je prendrais..... mais
je dois vous l'avouer, j'ai peur.

**

L'entrée principale de la propriété de
Daniel Savanne s'ouvrait sur l'avenue
du Nord.

La villa, bâtie entre une grande cour
encadrée et plantée de vieux arbres, et
un jardin qui pouvait passer pour un
petit parc, était de style moyen âge a-
vec tourelle à créneaux...un caprice du
précédent propriétaire à qui Daniel l'a-
vait achetée.

Cette construction moyenâgeuse,
bien qu'on pût discuter la pureté de son
style, faisait bon effet dans le paysage.
Une grille courante en fer forgé fer-
mait la cour.

Derrière cette grille des arbustes à
feuillages persistants, artistement ton-
dus, formaient un rideau de verdure.

Un large escalier de pierre de huit
marches conduisait à la porte d'entrée
donnant accès dans un vestibule très
élevé, aux boiseries sombres.

Sur ce vestibule s'ouvraient les vas-
tes pièces du res-de-chaussée, salon,
salle, à manger, salle de billard, biblio-
thèque et fumoir.

Au premier étage, deux apparte-
ments complets, celui de Daniel Savan-
ne et celui de Mathilde...Aline, comme
à Paris, occupait une chambre commu-
niquant avec celle de Mathilde.

Le cabinet de travail du juge d'ins-
truction était séparé de sa chambre à
coucher par un petit salon.

Le second étage était la répétition du
premier, Henri y avait sa chambre.

Au troisième, desservi par un esca-
lier spécial logeait le personnel.

Les écuries et les remises.... innocu-
pées puisque Daniel Savanne n'avait ni
chevaux ni voitures....étaient instal-
lées à gauche de la cour, auprès d'un
petit pavillon servant de demeure au
jardinier-gardien de la villa.

L'avenue du Nord est percée parallè-



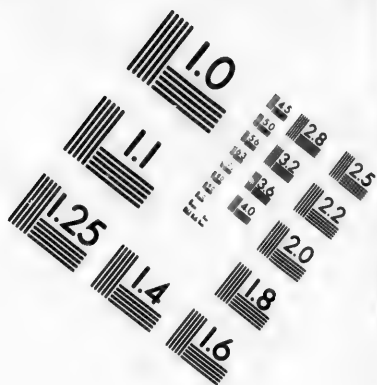
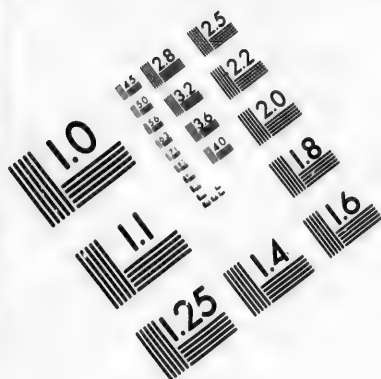
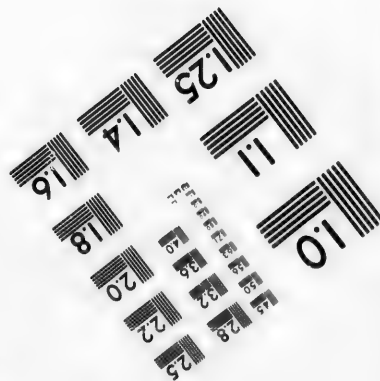
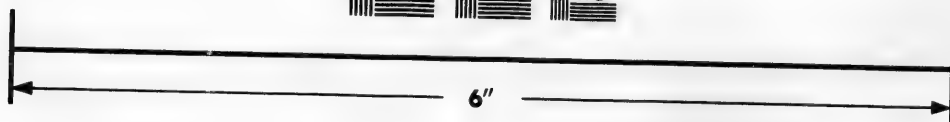
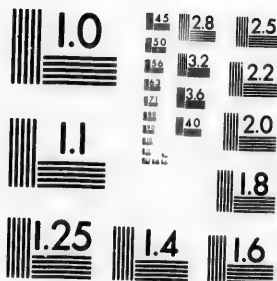


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
16
18
20
22
25
28
32
36
40
44
48
52
56
60
64
68
72
76
80
84
88
92
96
100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

lement à la Marne dont elle est distante de deux cent cinquante ou trois cents mètres et sur des terrains beaucoup plus élevés que le niveau de la rivière, au-delà de laquelle on aperçoit la plaine de Champigny, les coteaux de Chennevières et de Villiers.

Le jardin.....nous l'avons déjà dit... descendait jusqu'à la Marne, se terminant par une plate-forme, reposant sur un mur de soutènement et ombragé par un double rang de marronniers magnifiques.

Une grille sert de clôture à cette plate-forme à gauche de laquelle s'élève un kiosque rustique à toit de chaume et à droite un petit chalet surélevé de quelques marches et comportant deux pièces au rez-de-chaussée et autant au premier étage.

Les fenêtres de ce chalet s'ouvrent sur la Marne, au milieu de grands arbres... A lui muraille du fond s'adosse un hangar fermé ou, l'hiver, on remise le canot qui se balance en été sur les eaux vertes de la rivière et sert aux promenades presque quotidiennes que fait faire Henri à sa cousine et à Mlle Aline Vernière.

XXXIV

Les deux jeunes filles, en revenant à cette villa où, depuis leur enfance, elles avaient passé de si douces heures, se sentaient allégées, il leur semblait qu'elles avaient un poids de moins sur la poitrine.

Mme Vernière trouva la propriété charmante.

Mathilde la lui fit visiter en détail et la pria de désigner l'appartement qu'elle voulait habiter, offrant de lui céder celui qu'elle occupait avec Aline.

Amélie refusa de changer quoi que ce fût aux habitudes de deux amies et choisit un des coquets petits appartements du second étage.

Lorsque Daniel et son neveu arrivèrent à la villa, les installations étaient achevées et le dîner se trouvait prêt.

Après dîner on descendit faire un tour sur les bords de la Marne dont les eaux calmes reflétaient les étoiles, et chacun

regagna, vers dix heures, sa chambre respective.

Le lendemain, de bonne heure, Henri partit pour aller à sa clinique où son service le réclamait chaque jour.

Il devait revenir déjeuner à midi au Parc Saint-Maur.

Daniel Savanne passa une partie de la matinée dans la bibliothèque, à mettre en ordre les papiers apportés par lui.

S'étant mis en règle au Palais pour pouvoir passer trois jours francs à la campagne, il voulait profiter des trois jours d'isolement en étudiant de nouveau les pièces de l'instruction de l'affaire de Saint-Onen.

En s'excusant auprès de Mme Vernière de ne pas lui tenir compagnie, il ajouta que Mathilde et Aline, et Henri aussitôt qu'il serait de retour de Paris, le remplaceraient avantageusement.

Mathilde avait donné au jardinier l'ordre de mettre à l'eau le canot de promenade.

Elle comptait bien que son cousin, dans l'après-midi, leur ferait faire un tour en Marne, l'une de ses distractions favorites.

Du reste elle aurait pu avec l'aide d'Aline, suppléer au besoin le jeune homme, car toutes deux, dès longtemps habituées à manier les avirons, ramaient comme de vraies canotières.

Son espoir ne fut point déçu.

Henri revint déjeuner à la villa, et parla le premier de conduire Mme Vernière et les jeunes filles jusqu'au pont de Chennevières, à travers ces îlots charmants dont le soleil printanier activait la verdure naissante.

On dit au revoir à M. Savanne, qui ne demandait pas mieux que de rester seul pour s'absorber dans son travail, et on prit le chemin de la partie basse du jardin.

Henri se munit des avirons restés sous le hangar et suivi d'Aline, de Mme Vernière et de Mathilde, qui portait le gouvernail, ouvrit la grille donnant accès sur le quai.

Nos personnages allaient se diriger vers le petit embarcadere où le canot était amarré, quand Henri s'arrêta brusquement.

res, sa chambre
une heure, Hen-
clinique où son
que jour.
ner à midi au

une partie de
thèque, à met-
apportés par lui.
au Palais pour
urs francs à la
ofiter des trois
udiant de nou-
struction de l'af-

de Mme Ver-
compagnie, il
Aline, et Henri
tour de Paris,
ageusement.
au jardinier l'or-
canot de pro-

ne son cousin,
ferait faire un
es distractions

pu avec l'aide
soin le jeune
des longtemps
rons, ramaient
rons,
t déçu.

à la villa, et
nre Mme Ver-
jusqu'au pont
ers ces îlots
printanier ac-

avanne, qui ne
ue de rester
son travail, et
rtie basse du

avrons restés
d'Aline, de
ilde, qui por-
a grille don-

nt se diriger
où le canot
s'arrêta brus-

En face de l'escalier de bois condui-
sant de la berge au canot et verdi par
les grandes eaux de l'hiver, se trouvait
un bateau plat attaché à une longue et
forte perche plantée dans le lit de la ri-
vière.

À l'arrière de ce bateau, un homme
était assis devant un chevalet suppor-
tant une toile où se voyaient ébauchées
les premières lignes d'un paysage.

Cet homme, à cheveux blancs et à
barbe blanche, coiffé d'un chapeau de
paille à larges bords destinés à le pré-
server des rayons du soleil, paraissait
très absorbé dans l'occupation de pré-
parer sur sa palette les tons qui devaient
être ceux du ciel de son étude.

En entendant ouvrir la grille il inter-
rompit son travail et se retourna.

En voyant des dames, il salua.

On lui remit son salut et il se remit
à sa besogne.

Le canot dans lequel allaient monter
les habitants de la villa Savanne était
élégant, solide, et d'assez grandes di-
mensions pour pouvoir contenir huit
personnes.

Du reste, aucun danger d'aucune
sorte n'était à craindre, car à son habi-
leté de canotier Henri joignait beaucoup
de calme et de prudence.

Il accrocha le gouvernail, borda une
paire d'avirons et fit descendre les da-
mes.

Allez doucement, leur recommanda-t-
il..... méfiez-vous des faux pas...il est
inutile, malgré le soleil, de prendre un
bain qui serait complet, car l'eau est
profonde ici.

Le peintre murmura entre ses dents,
sans qu'on pût l'entendre :

—Quatre mètres, j'ai sondé.

Mathilde s'assit au gouvernail.

Mme Vernière et Aline s'installèrent
sur la banquette du milieu.

Henri détacha l'amarre, prit les avi-
rons, et les maniant avec une maîtrise
consommée, manœuvra pour gagner le
milieu de la rivière.

Le peintre les regarda s'éloigner, puis
il tourna ses regards vers l'endroit que
le canot venait de quitter.

—Bien gênante cette embarcation
emboîtée à cette plate-forme....grom-

mela-t-il entre ses dents..... mais on
pourra s'en débarrasser..... Que Ro-
bert réussisse ce que je lui ai comman-
dé de faire, peu importe le reste.....
C'est des obstacles de peu d'importan-
ce..... Pour le moment je sais ce
que je voulais savoir..... La grille
s'ouvre pour laisser passer les prome-
neur..... On doit laisser la clef à por-
tée de la main, dans le kiosque dont
j'aperçois le toit de chaume, ou sous le
hangar qui sert à remiser les agrès.....
J'ai vu ce que l'on fait quand on sort...
— Il faut voir maintenant ce qu'on fait
quand on rentre..... J'ai trouvé le
meilleur moyen de surveillance qu'on
puisse imaginer..... La peinture à du
bon quelquefois..... même quand elle
est mauvaise..... comme la mienne
..... Je ne demande plus qu'une chose,
c'est que le beau temps continue.....
sans cela mes séances de paysagiste de-
viendraient non seulement désagréables
mais inutiles.

Le canot conduit par Henri venait de
disparaître derrière la pile qui soutient
le pont du chemin de fer de Ointure.

Le peintre, dans lequel nos lecteurs
ont certainement reconnu le magnéti-
seur O'Brien sous une forme nouvelle,
détacha de la fiche plantée dans le lit
de la Marne la corde qui retenait son
bateau stationnaire et, à l'aide d'une
gaffe il le poussa vers l'embarcadère de
la villa Savanne.

Quand il l'eut atteint il examina mi-
nutieusement les plexus qui souste-
naient la plate-forme et les marches de
l'escalier.

Le bâti quoique assez fort pour ré-
sister aux crues hivernales, était élé-
mentaire.

Des rondins de sapin, des traverses
un peu rongées des clous rouillés, des
étais dont les vis jouaient dans le bois
fatigué, démontraient qu'il faudrait peu
de travail à un homme adroit pour que
tout s'écroulât sous le poids d'un corps
de pesantier ordinaire.

Cet examen terminé :

—Très fragile, tout cela !—murmura-
t-il.

Et il ramena son bateau à la place
qu'il occupait un instant auparavant,

puis il reprit ses pinceaux et continua à ébaucher son ciel et les masses principales de son paysage, en se disant :

— Quand ils reviendront, il faudra qu'ils voient que j'ai travaillé et que je ne suis point installé là pour observer ce qui se passe.

O'Brien n'avait aucun talent, mais ses pinceaux couraient prestement sur la toile et il pouvait passer pour un amateur.

Arrivés au pont de Chennevières les promeneurs avaient abordé et s'étaient rendus au village pour visiter la ferme où se trouvait pendant le siège vingt-quatre ans auparavant une batterie formidable établie par les Prussiens et menaçant toute la bouche de la Marne.

Cette visite accomplie, et après s'être rafraîchis dans un petit restaurant devant lequel ils avaient amarré leur embarcation on remonta dans le canot.

Cette fois Mathilde et Aline prirent chacune une paire d'avirons, et ce fut Henri qui se mit à la barre.

Les deux jeunes filles maniaient les rames avec un ensemble parfait et le canot avançait rapidement.

On eut vite atteint l'escalier du débarcadère.

— Le peintre est toujours là — dit à voix basse Mme Vernière.

On accosta.

Cette fois O'Brien ne bougea pas.

Il se contenta de prêter l'oreille, en ayant l'air absorbé dans sa besogne.

Henri enchaina le canot, le cadénassa et, montant sur la plate-forme, fit descendre d'abord Mme Vernière et Aline.

Mathilde lui passa les agrès.

— Tu as la clef de la grille lui demanda-t-elle.

— Oui, j'emporte tout cela. — Je laisserai la clef dans la serrure, — tu fermes derrière moi.

— Mais où faudra-t-il mettre la clef ?

— Avec celle du cadenas, sous le hangar comme d'habitude. — Prends la peau de mouton du siège d'arrière.

Henri avait chargé les agrès sur son épaule ; — il mit le gouvernail sous son bras gauche et il alla ouvrir la grille.

Mme Vernière et Aline, passant les

premières, remontèrent lentement vers la villa.

Le fils de Gabriel Savanne les rejoignit bientôt avec sa cousine qui venait de refermer la grille derrière elle et de les clore sous le hangar.

O'Brien n'avait pas perdu un mot de porter ce qui s'était dit.

Pour le moment il en savait assez.

Il pla son bagage de peintre, ferma sa boîte à couleurs, détacha son bateau, prit ses rames et remonta vers le Parc-Saint-Maur, où il aborda en face de l'établissement d'un marchand de vins-restaurateur qui lui avait loué pour quelques jours le bateau qui devait lui servir — disait-il — à faire, sur la Marne, des études de plein air.

Après avoir serré son outillage chez le restaurateur, il se dirigea vers le chemin de fer qu'il traversa, et prit le chemin de la villa qu'il avait louée.

Retourmons à l'usine de Saint-Ouen.

Claude Grivot, quoiqu'il se montrât ardent au travail, toujours souriant, n'en était pas moins fort préoccupé de l'avenir.

Les dangers qui s'accumulaient autour de son complice et qui, par contre-coup, le menaçaient lui-même, lui causaient une véritable épouvante, et les raisons qui faisaient trembler Robert le faisaient trembler lui-même.

L'intervention d'O'Brien ne inspirait qu'une confiance très limitée, et d'ailleurs l'Américain consentirait-il, — même alléché par la promesse d'une très grosse somme, — à supprimer Vêronique Sollier ?

Et il creusait son cerveau pour y trouver une combinaison qui put assurer leur salut au cas où le magnétiseur reculeraient devant l'énormité du crime.

Certes, il était capable... lui, Grivot de commettre personnellement ce crime. Mais à quoi bon se rougir les mains si on pouvait faire autrement ?

Seulement, comment faire ?

Et il cherchait toujours,

Brusquement, une idée lui traversa l'esprit,

Il venait de trouver le moyen qu'il cherchait, et Robert ne pourrait que l'approuver.

Mais Robert n'avait point paru ce jour-là à l'usine et il ne pouvait lui faire part immédiatement du projet qu'il venait de concevoir.

Donc il fallait attendre au lendemain. Assurément le fratricide ne passerait pas deux jours entiers sans venir donner le coup d'œil du maître aux travaux de l'usine.

En quittant O'Brien à Joinville-le-Pont, après la longue entrevue à laquelle nous avons assisté, Robert avait cru bon, étant donnée l'heure avancée déjà, de ne point aller à Saint-Ouen, et il s'était rendu directement à la villa de Neuilly où il savait ne plus trouver sa femme, sa nièce, et la fille de Daniel Savanne.

Philippe, en revenant de l'usine, lui rendit compte de ce qui s'était passé dans la journée.

De ce côté aucune préoccupation n'était à craindre pour lui. Tout marchait au gré de ses desirs.

Le lendemain, de grand matin, il partit pour l'usine avec son beau-fils.

Le jeune homme semblait triste, et cette tristesse n'échappa point au mari d'Amélie.

— Tu sembles sombre, chagrin, lui dit-il... pourquoi ? Est-ce qu'il y a dans nos affaires quelque chose qui n'aille pas comme tu le voudrais.

Philippe, ainsi questionné à l'improviste, devint très rouge.

Il hésita un instant avant de répondre.

— Non, certainement, mon ami, il n'y a rien, balbutia-t-il enfin.

Robert avait constaté son trouble et son hésitation.

— Est-ce bien vrai, cela ?..... reprit-il.

— Mais, je vous assure.

— Tu m'assures d'une façon qui me confirme dans l'idée que quelque chose te tracasse. Est-ce à l'usine ?

— Nullement.

— Tu n'as eu aucune difficulté avec des ouvriers et des contremaîtres ?

— Pas la moindre.

— Avec Claude Griyot ?

— Pas davantage. Je ne reçois de toutes les personnes qui nous entourent,

que des témoignages de respect et de dévouement.

— Alors je ne m'explique pas tes airs soucieux. Est-ce le départ de ta mère qui t'assombrit ainsi ?

— Un peu..... oui..... répondit le jeune homme en rougissant de nouveau.

Pour la seconde fois cette rougeur frappa Robert.

— Oh ! oh ! fit-il en souriant, j'avais tort de m'alarmer. Ta tristesse est de celles qui ne doivent inspirer aucune inquiétude, je la comprends.

— Que comprenez-vous donc ? balbutia Philippe en regardant timidement son beau-père.

— Je te le dirai si tu me promets de me répondre avec une entière franchise...

— Mais.

— Voyons, mon cher enfant, je suis ton ami, que diable, presque ton père, et tu peux bien faire de moi ton confident..... Ce n'est pas seulement le départ de ta mère qui te met du noir dans l'âme..... à côté d'elle il y avait ici deux jeunes filles charmantes..... Tu es jeune aussi, et l'amour naît facilement dans de jeunes cœurs. J'ai deviné hein ?

Le ton de bonhomie avec lequel parlait Robert Vernière enhardit Philippe.

— Eh bien ! oui, murmura-t-il, vous avez deviné.

— Parbleu ! l'évidence s'imposait, et j'aurais dû deviner plutôt ! Mathilde Savanne, n'est-ce pas ?

XXXV

Philippe secoua la tête en entendant son beau-père prononcer le nom de Mathilde Savanne.

— Non, répondit-il.

Robert frissonna.

Le fils de sa femme allait-il donc aimer sa cousine par alliance, la fille de son frère assassiné par lui ?

— Aline ? s'écria-t-il d'une voix un peu tremblante.

— Oui, Aline.

Une sueur, légère mouilla les tempes

du fratricide mais il se ressaisit vivement.

—Aline sait-elle que tu l'aimes ? demanda-t-il.

—Non.

—Ta mère connaît-elle les sentiments que t'inspire ma nièce ?

—Oui.

—Et elle les approuve ?

—Je le crois.

Un pli se creusa sur le front de Robert.

—Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé fit-il ?

—Elle attend sans doute que l'avenir de notre usine soit absolument assuré, que vous me jugiez capable de vous secourir utilement, et qu'enfin je vous paraisse apte à faire un bon mari.

Robert répliqua :

—Tu es encore bien jeune pour prendre femme, pour devenir père de famille, mon cher enfant.

—J'ai dix-neuf ans passés.

—Et à dix-neuf ans, tu te crois un homme fait ?

—Sans doute, si j'ai les qualités sérieuses et la raison d'un homme.

—C'est bien.... Nous irons dimanche passer la journée au Parc Saint-Maur, chez M. Savanne, et je causerai avec ta mère de ce que tu viens de m'apprendre.

Le visage de Philippe devenait radieux.

Il était certain que sa mère plaiderait sa cause avec une éloquence entraînante, et qu'elle la gagnerait.

L'entretien qui précède avait eu lieu pendant le trajet de la villa de Neuilly à Saint-Ouen.

La voiture qui amenait les deux hommes fit halte à la porte de l'usine.

Robert regagna immédiatement son cabinet pour y dépouiller sa correspondance, tandis que Philippe allait s'installer dans une pièce qui lui était réservée et qui communiquait avec la salle des dessinateurs. Là il examina avec attention des plans qu'il avait, la veille au matin, donné l'ordre de tenir prêts.

Rejoignant alors son beau-père ils visitèrent ensemble les ateliers où se pré-

paraient les livraisons qui, dans le courant du mois suivant, devaient être faites pour la marine en gare de Toulon.

Claude Grivot vint à leur rencontre, toujours respectueux comme il avait l'habitude de l'être vis-à-vis de Robert et de Philippe de Nayle.

Celui-ci ne pouvait soupçonner l'intimité secrète existant entre ces deux hommes unis par le crime.

—Où en est-on pour les obus nouveau modèle ? demanda Robert.

—Les modèles sont terminés, répondit Grivot.

—Et notre mitrailleuse de campagne ?

—Sera prête dans quelques jours.

—Prête pour les expériences ?

—Oui, monsieur.

—Occupe-toi de rédiger une notice explicative sur ces deux engins, dit Robert à son beau-fils, et que rien ne transpire de ce travail, ajouta-t-il.

—Il me manque quelques derniers renseignements, répliqua le jeune homme, mais ce que vous me demandez sera prêt avant le jour où nous devons nous présenter à la commission d'examen à l'Ecole de Fontainebleau.

—Hâte-toi, mon enfant..... il y a dans cette affaire de mitrailleuses..... outre la question de patriotisme..... Maxime est notre concurrent, ne l'oublions pas..... il faut que nous ayons de l'avance, beaucoup d'avance.

Grivot, venez dans mon cabinet, j'ai à vous parler.

Robert quitta les ateliers, suivi du contremaître.

Le cabinet du patron, adossé à la muraille d'enceinte, était muni d'une double porte rendant impossible d'entendre du dehors, même en ayant l'oreille au guet, un seul mot de ce qui se disait à l'intérieur.

On ne pouvait pénétrer que lorsque Robert, prévenu par une sonnerie électrique, avait fait jouer, depuis le bureau devant lequel il était assis, un ressort fermant la double porte.

Aussitôt qu'ils furent seuls, Claude prit la parole.

—Il me tardait de te voir arriver ce matin, dit-il.

—As-tu donc quelque chose de grave à m'apprendre ?

—Non, mais j'ai à te parler d'une idée qui m'a traversé l'esprit.

—Relativement à nos inventions ?

—Relativement à nos intérêts.

—Dans l'usine ?

Hors de l'usine.

—Laisse-moi d'abord t'apprendre que j'ai vu O'Brien.

—Eh bien ?

—Eh bien, il accepte.

—Il se charge de faire disparaître l'avégle ?

—Oui. Mais cela coûtera cher.

—On n'achète jamais trop cher la tranquillité !

Enfin, combien ?

—J'ai promis un million.

Grivot sursauta.

—Un million ! s'écria-t-il, ah ça ! es-tu fou ?

—Tu viens de dire à l'instant qu'on n'achète jamais trop cher la tranquillité !

—A toute chose il y a des bornes ! d'ailleurs, où prends-tu le million promis.

—Ce n'est pas moi qui le payerai.....

—Qui donc ?

—L'Allemagne ?

—Comment l'Allemagne ?

—Ecoute-moi.

—Eh parbleu ! je t'écoute, mais que le diable m'emporte si je te comprends !

—Tu as promis un million, me dis-tu, et c'est l'Allemagne qui payera.

—Oui, si je lui livre le secret de nos nouvelles mitrailleuses et de nos obus au fulminate de mercure.

Claude Grivot devint un peu pâle.

—Tu ferais cela ?

—Pourquoi non ?

—Oublies-tu donc qu'il y a quelques jours tu me disais : « Nous sommes pris dans l'engrenage, il ne faut point y laisser nos têtes. Qu'importe un crime de plus ? Coûte que coûte allons jusqu'au bout ! »

—Ce n'est pas nous qui faisons la destinée ! Lorsque, dans la soirée du 1er janvier, nous sommes entrés ici pour y prendre l'argent de mon frère, ni l'un ni l'autre nous n'avions pensé de tuer,

et la meilleure de toutes les preuves, c'est que je n'avais pas d'arme sur moi !

—Le hasard a voulu que Richard rentre trop tôt..... Son retour nous perdait..... un revolver se trouvait sous ma main, je l'ai pris et j'ai tiré, tant il me fallait que de ton côté tu faisais feu sur Véronique appelant à l'aide !

—Après le vol, l'assassinat et l'incendie !

—Aujourd'hui nous sommes des criminels qu'on cherche partout ! l'échafaud nous attend..... Pour que nous n'ayons plus rien à craindre dans l'avenir, il faut que le présent anéantisse le passé,

—Le passé, c'est Véronique Sollier... c'est le cachet laissé dans ses mains... c'est cette petite fille qu'un autre qu'O'Brien pourrait interroger et faire parler.

—Le présent, c'est l'Allemagne, l'Allemagne qui sait que Robert Vernière et Claude Grivot sont les auteurs du triple crime de Saint-Ouen. L'Allemagne qui peut nous dénoncer à la justice française et nous perdre. Elle se taira si j'accepte ses offres. Elle fera plus que se taire, elle nous soutiendra si nous avons besoin d'être soutenus..... Le présent tuera donc le passé et en échange de quelques-un des secrets de notre armement, je toucherai trois millions, dont l'un ira dans les mains d'O'Brien, qui pour ce prix, fera disparaître Martha, Véronique, et cachet maudit. Ce n'est pas payer cher un pareil résultat !

—Tu as été mandé chez le baron Schwartz ?

—Hier. C'est là que j'ai connu le plus terrible des dangers qui nous menacent, et que la proposition dont je viens de te parler m'a été faite.

—Tu as accepté ?

—J'ai demandé un mois pour réfléchir. Mais c'était inutile, mes réflexions sont faites.

—Tu es décidé à subir les exigences de l'Allemagne ?

—Je suis décidé à tout pour sauver nos têtes.... En échange de deux formules la Prusse payera trois millions

O'Brien agira, et, nantis des deux millions restants, nous laisserons mon beau fils à la tête de cette usine se débrouiller comme il pourra, et nous irons planter notre tente ailleurs.

—Ailleurs, le soupçon nous suivra...

—Le soupçon sans preuves n'est rien.

Eh bien ! tu as raison, l'Allemagne est notre unique planche de salut. Livrons-lui les secrets, mais contre argent comptant.

—Sois tranquille... j'agirai et je prendrai mes mesures de manière à ne pas être compromis vis-à-vis de la France. Si l'accusation doit se produire, elle tombera sur d'autres qui seront hors d'état de prouver qu'ils ne sont point coupables.

—Quand O'Brien doit-il agir ?

Le plus promptement possible... Son action est subordonnée à l'exécution de certaines mesures que je dois prendre ou faire prendre relativement à Mme Sollier.

Claude, la tête basse, le front plissé, réfléchissait.

—Qu'as-tu donc ?...lui demanda Robert.

—J'ai que je crois qu'en ce moment nous marchons encore dans le vide..... que rien de tes intentions et de celles de l'Américain n'est bien précis, bien arrêté, et qu'avant que vous soyez arrivés au point terminus de vos projets il peut survenir une catastrophe qui démolira tout et nous enverra faire un voyage que nous ne désirons ni l'un ni l'autre.

—Bref, tu as peur !

—Je suis comme toi, je tiens à ma peau et je ne me sens pas rassuré par vos combinaisons qui me paraissent d'une solidité douteuse.

—Trouve mieux ! dit Robert sèche-ment.

—J'ai peut-être trouvé.

—Explique-toi.

—Pour m'expliquer il faut que je fasse un détour, mais, rassure-toi, il ne sera pas long. M. Daniel Savanne éprouvait pour ton frère une grande affection n'est-ce pas ?

—Une affection de frère.

—A-t-il reporté cette tendresse sur ta nièce ?

—Il aime Aline comme si elle était sa fille, et serait prêt pour elle à tous les sacrifices.

—A tous les sacrifices ?

—J'en réponds ! et si nous n'étions pas venus en France si ma femme ne s'était pas occupée d'assurer l'avenir de cette enfant, je suis certain qu'il aurait fait pour elle ce qu'il ferait pour sa fille. Oui, il aime Aline autant que Mathilde, et celle-ci regarde Aline comme sa sœur.

—Crois-tu que M. Savanne soit un magistrat intègre ?

—Quelle étrange question.

—Fais-moi le plaisir de répondre.

—Certes, oui je le crois !

—Et moi, je l'admets, mais si cette Aline, cette enfant pour laquelle il serait prêt, dis-tu, à tous les sacrifices, était menacée dans son honneur ou dans celui de l'un des siens, et s'il lui suffisait de fermer les yeux pour empêcher ce déshonneur, crois-tu que son affection quasi paternelle l'emporterait sur son intégrité de magistrat.

—Tu me poses une énigme dont je demande le mot.

Claude Grivot continua :

—Enfin, crois-tu que la tendresse de Daniel Savanne pour Aline Vernière serait assez forte pour l'amener à sauvegarder ta nièce, s'il fallait pour cela renoncer à punir les auteurs du crime de Saint-Ouen.

Robert attachait sur Claude ses yeux brillants de fièvre.

Tu ne comprends pas ? reprit le contremaître.

—Moins que jamais !...répondit Robert.

Comment l'affection de Daniel Savanne pour la fille de mon frère pourrait-elle, de ce magistrat esclave de ses devoirs, inflexible, incorruptible, faire notre complice, car son silence, s'il connaissait les criminels, serait une complicité.

—Il suffirait pour cela que ton beau-frère devienne le mari d'Aline Vernière.

—Philippe ! ! !.....s'écria le fratri-icide.

En prononçant ce nom, le misérable songeait à la confiance que, quelques instants auparavant, il avait arraché au fils d'Amélie.

Il ajouta :

— Philippe épouser Aline !

— Mon Dieu, oui !..... Tu vois comme c'est simple !..... J'accepte toutes tes combinaisons et celles d'O'Brien..... J'adinets qu'elles réussissent, mais celle que je te propose couronnera l'œuvre en nous assurant l'impunité définitive... Que ton beau-fils devienne le mari de Mlle Vernière, une fois ce mariage conclu... mariage pour lequel M. Savanne, comme subrogé-tuteur de ta nièce..... aura donné son assentiment, je le défiera bien, s'il recevait une dénonciation appuyée de preuves, d'agir contre nous, sans reculer devant le scandale écrasant dont sa chère pupile serait la première victime !... Il fermerait volontairement les yeux et les oreilles, et l'affaire serait classée !..... Comprends-tu maintenant.

Oui, Robert comprenait.

Certes le raisonnement de Claude était infâme, mais il était en même temps d'une logique absolue.

A coup sûr le juge d'instruction n'aurait pas le courage de frapper Aline en plein cœur en lui apprenant le nom de l'assassin de son père, et en envoyant à l'échafaud le fratricide.

— Tu as raison, dit Robert après un silence.

— J'en étais sûr d'avance, reprit Claude Grivot, Pour m'approuver il suffisait de me comprendre. Alors tu acceptes mon plan ?

— Oui.

— Voilà donc le mariage décidé en principe ; mais n'y aura-t-il pas des obstacles à renverser ?

— Lesquels ? Si Daniel Savanne est le subrogé-tuteur d'Aline, moi je suis son tuteur... Le conseil de famille sait combien de preuves de dévouement et d'affection j'ai données à cette enfant... J'en donnerai une nouvelle en la mariant à mon beau-fils, qui est un charmant jeune homme et qui sera très riche..... Décidément ton idée est ad-

mirable !..... O'Brien agira de son côté, nous agirons du nôtre par le mariage de Philippe et d'Aline, et mon traité d'alliance avec le baron Schwartz paiera les violons de la noce ! L'avenir redevient radieux !

L'eutretien fut interrompu par le timbre électrique résonnant dans le cabinet.

Robert fit aussitôt jouer le ressort qui déterminait l'ouverture de la double porte.

Philippe entra.

Il venait soumettre à son beau-père les dessins d'importantes pièces de mécanique que la maison devait exécuter.

Les trois hommes s'occupèrent des affaires de l'usine.

XXXVI

Notre brave ami, Magloire le manchot, malgré toutes les démarches que nécessitait sa prise de possession de l'hôtel meublé et du restaurant de la mère Aubin, et son mariage qui devait coïncider avec son entrée en jouissance de l'établissement, Magloire, disons-nous, avait trouvé le temps d'aller visiter le commissaire de police de Saint-Ouen et le maire de la commune, afin d'être appuyé par eux dans la demande d'autorisation de laisser mettre, non à Marthe trop jeune..... mais à Véronique Sollier, sa médaille de musicien ambulancier, qui lui permettrait, sans risquer d'encourir des procès-verbaux de contravention, de parcourir avec l'orgue et la petite fille tous les villages du département de la Seine.

Grâce à ses recommandations puissantes l'autorisation demandée ne s'était pas fait attendre.

La médaille, sans changer de numéro d'inscription avait tout simplement changé de titulaire.

Véronique se sentait heureuse, pour elle et pour sa mignonne Marthe, de la situation indépendante qu'elle devait au dévouement de l'honnête garçon au cœur d'or qu'on nommait toujours à Saint-Ouen : " Magloire le joueur d'orgue. "

— Mais je ne suis plus joueur d'orgue ! s'écria-t-il quelquefois avec une colère simulée des plus comiques. J'ai cédé mon instrument et ma clientèle à maman Véronique et sa petite-fille ! Je deviens un homme établi, logeur, restaurateur, mastroquet, marchand de soupe et de petits verres, mais ne débattant plus de sons.

Ce facile calembour avait le don de faire rire ses auditeurs.

Un beau matin les clients habituels, en arrivant déjeuner, s'aperçurent que l'enseigne n'était plus la même que la veille.

Au lieu de ces mots : A LA MERE AUBIN, on lisait en grosses lettres.

A LA JOUEUSE D'ORGUE

Restaurateur. — Vins. — Liqueurs. —

*Cabinets de société. — Salons
pour noces et repas de
corps.*

ANCIENNE MAISON AUBIN
MAGLOIRE

SUCCESEUR

On applaudit à cette modification radicale et l'ex-établissement de Mme Aubin ne fut bientôt plus appelé que le restaurant de la joueuse d'orgue.

Le mariage de l'ancien marsouin allait avoir lieu dans quelques jours.

Les bans étaient publiés, les invitations faites.

Plusieurs des ouvriers de l'usine Vernière, habitués de la maison Vide-Gousset et le vieux Simon en tête, seraient au nombre des convives.

Le manchot devait bien à Vide-Gousset, on en conviendra.

Quant au bon ivrogne il ne regrettait pas un moment de s'être dépossédé, au profit de Magloire, de son billet de la loterie de l'Orphelinat des Arts.

— Mieux vaut que ce soit lui que moi !

Je me connais, j'aurais tant bu que je m'en serais fais mourir !

Nous écrivons : mourir, mais Vide-Gousset se servait d'un mot plus énergique.

Chaque matin Véronique partait en tournée avec l'orgue et la petite Marthe, mais elles avaient dû changer leur itinéraire.

Les premières journées du printemps tout neuf étaient splendides.

Les villas inhabitées pendant l'hiver faisaient une toilette plus hâtive que de coutume pour recevoir leurs propriétaires avides d'air pur et des bons rayons du soleil.

Véronique et sa petite-fille n'avaient plus de jours fixes pour passer dans tel ou tel village.

Là où elles comptaient ne rester qu'une heure, il leur fallait rouler l'orgue-orchestre de rue en rue et de maison en maison, pendant la journée entière.

Et les piécettes blanches tombaient sans cesse dans les mains de Marthe qui, après avoir vendu avec entrain ses bonnes aventures aux amateurs, chantait d'une voix frêle, mais très juste, les chansons que son bon ami Magloire lui avait apprises, et qu'accompagnait l'orgue dont Véronique tournait la manivelle.

Leur petit magot grossissait chaque jour, et la grand'mère le voyait s'arrondir avec une joie facile à comprendre.

— Je ne suis plus jeune... se disait-elle, et j'ai eu beaucoup de chagrins.....

Ça use..... Je ne durerai peut-être plus bien longtemps..... Avec quelque argent d'avance, Marthe, qui est intelligente, trouvera toujours moyen de se tirer d'affaire..... Certes, si je n'étais plus après d'elle, Magloire ne l'abandonnerait pas ; de ce côté-là, je suis bien tranquille, mais il vaudrait mieux qu'elle pût rester entièrement indépendante et n'ayant besoin de personne.

Tout en pensant sagement ces choses Mme Sollier ne pouvait oublier le passé et elle ajoutait avec un gros soupir :

— Mon enfant serait riche si M. Richard Vernière vivait encore, et je mourrai peut-être sans avoir pu venger sa mort.

Venger Richard !..... Faire payer au meurtrier l'assassinat d'un honnête homme et la ruine de Marthe. Ce rêve obsédait Véronique et troublait le som-

unique parlait en
et la petite Mar-
dû changer leur

ées du printemps
ridées.
pendant l'hiver
plus hâtive que de
leurs propriétaires
des bons rayons

ite-fille n'avaient
r passer dans tel

ont ne rester qu'
it rouler l'orgue-
et de maison
la journée entiè-

anches tombaient
nains de Marthe
avec entrain ses
amateurs, chan-
mais très juste,
mon ami Magloire
qu'accompagnait
e tournait la ma-

rossissait chaque
le voyait s'arron-
à comprendre.

une...se disait-el-
de chagrins.....
ai peut-être plus
Avec quelque ar-
qui est intelli-
moyen de se
rtes, ai je n'étais
gloire ne l'aban-
côté-là, je sais
vaudrait mieux
rement indépen-
n de personne.
ement ces choses
t oublier le passé
gros soupir :

riche si M. Ri-
t encore, et je
avoir pu venger

.. Faire payer au
t d'un honnête
Marthe. Ce rêve
troublait le som-

meil de ses nuits, malgré son existence
relativement heureuse.

Et souvent, en causant avec Magloire, elle était prise de rage à la pensée de son impuissance !..... L'idée surtout qu'aveugle elle ne pourrait reconnaître le meurtrier de son protecteur, si le hasard la mettait en face de lui, l'affolait.

Elle avait répété au manchot son entretien avec Daniel Savanne et l'interrogatoire qu'elle s'était vue dans la nécessité de subir relativement au père de Marthe.

Magloire... nous le savons depuis longtemps, était doué d'un esprit très droit et d'un bon sens solide.

Aussi lui avait-il répondu :

— Un aveu ne vous aurait conduit à rien d'utile pour la fortune de la petite, et vous avez bien fait de garder le secret comme vous l'aviez promis... Je comprends que de toute votre âme vous désiriez la vengeance, et je ne la désire pas moins que vous, mais souvenez-vous que je vous le disais autrefois, s'appuyer sur la police et la justice, c'est s'appuyer sur une branche fragile qui vous claque dans la main.

Ils font ce qu'ils peuvent, parbleu ! les policiers et les magistrats, mais ils ne peuvent pas tout. Si la vengeance doit venir, ce sera le hasard qui l'amènera !..... Il est si malin, le hasard !... Quand l'événement paraît embrouillé, à ne s'en débarrasser jamais, orac ! Il l'amène, et le débrouille. Ayez donc confiance en lui et prenez patience ! En attendant rien ne vous manquera, je vous l'ai dit et je vous le redis, et quand Magloire a donné sa parole, c'est solide et bon teint, je vous en fiche mon billet.

Sachant que le manchot avait toujours été de bon conseil, Véronique s'était un peu rassurée, et le soir en s'endormant, elle murmurait :

— Il a raison ! Si la vengeance doit venir, je ne peux, maintenant, l'attendre que du hasard !

Daniel Savanne, nous le savons déjà

s'était ménagé deux ou trois jours de repos pour s'installer à la villa du Parc Saint-Maur.

Le samedi, il s'était rendu au Palais afin de prendre l'air du parquet, et il avait fait une courte apparition à son cabinet de juge d'instruction et jeté un coup d'œil aux dossiers entassés sur son bureau.

En sortant du Palais, avant de reprendre le chemin de la campagne, il passa chez le joaillier du quai des Orfèvres chargé par lui d'extorquer une copie du cachet accusateur.

Cette copie était prête, et Daniel resta stupéfait de la perfection du travail et de la fidélité de l'imitation en voyant les deux bijoux à côté l'un de l'autre.

Il était à peu près impossible, à moins d'un examen minutieux, d'une étude à la loupe, de distinguer le modèle à la copie.

Le temps lui manquait pour faire cette étude, il fallut que le joaillier lui désignât l'original.

— Comme je pourrais me tromper encore... lui dit M. Savanne... mettez, je vous prie, un modèle un signe quelconque rendant toute erreur impossible.

L'orfèvre nous un fil de soie élanche autour du cou du lion d'argent. Voilà ce que vous demandez, fit-il.

Daniel paya le prix réclamé et emporta les deux objets.

En arrivant à la villa il monta droit à son appartement, se débarrassa de différents papiers apportés du Palais et développa les bijoux... le faux et le vrai... qu'on avait entouré, avec soin d'une quadruple feuille de papier de soie.

Il plaça l'original dans le tiroir de son bureau, et il laissa la copie, bien en vue sur le bureau même, en se disant :

— L'ayant sous les yeux, je ne l'oublierai pas lundi au moment de mon départ, et je tiendrai la main à ce que Berthaud, muni de ce bijou, se mette immédiatement en campagne.

On venait de sonner le dîner.

Daniel descendit au salon où on l'attendait.

On se mit à table.

La journée avait été très chaude pour

la saison. La soirée était fraîche et délicieuse.

Après le repas on descendit dans le petit parc et on alla respirer un peu sur les bords de la Marne, peu fréquentés, sauf le dimanche.

Aline donnait le bras à Daniel.

Mme Vernière marchait à côté d'eux, s'extasiant sur les beautés du paysage qui se déroulait sous les yeux charmés que le soleil couchant dorait de tous ses feux.

Mathilde et Henri venaient lentement en arrière.

La jeune fille semblait ralentir le pas à dessein, afin de laisser une distance plus grande entre eux et le groupe qui les devançait.

Elle avait un motif pour agir ainsi.

On se dirigeait à petits pas vers le pont de Champigny.

Ne se rendant point compte du désir de Mathilde de se trouver un moment seule avec lui, Henri voulait marcher plus vite.

Elle lui posa la main sur le bras.

— Va donc doucement, lui dit-elle à demi-voix. j'ai à te parler et je désire que Mme Vernière ne puisse pas m'entendre.

Henri la regarda avec surprise.

— Oui, reprit la jeune fille, lisant dans les yeux de son cousin l'étonnement qu'il éprouvait. j'ai à te parler, et cela dans ton intérêt. Fais-moi le plaisir de quitter cette physionomie stupéfaite, et de m'écouter.

— Je suis tout oreilles, ma chère petite cousine, répliqua Henri en souriant. Parle-moi de mes intérêts.

Sont-ils menacés.

— Ils le sont.

— Ah bah !

— Ils le sont sérieusement.

— Voyons, ne me pose pas d'énigmes. Qu'as-tu à m'apprendre ?

— Des choses graves. Il se trame un complot contre toi.

— Un complot contre moi ! Eh ! bon Dieu, à quel propos ?

— A propos de ton amour pour Aline.

Henri tressaillit et le sourire qu'il avait sur les lèvres disparut.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? fit-il cependant avec un accent bien marqué d'incrédulité.

— Je te chante la vérité, mon petit cousin, et puisque, malgré tout ton esprit, tu ne vois rien, tu ne devines rien, il faut bien que je t'ouvre les yeux et l'entendement !

— J'attends tes révélations.

— Tu n'as pas remarqué, à la villa de Neuilly, les assiduités de Philippe de Nayle auprès d'Aline.

— Non, je n'ai point remarqué cela... J'ai vu que, comme sa mère, Philippe entourait Aline de prévenances, de soins délicats, et j'avoue que j'ai trouvé cela tout naturel.

— Très naturel, certes, s'il n'y avait que des témoignages d'amitié, mais ce n'est pas seulement de l'amitié que le fils de Mme Vernière éprouve pour mon amie..... C'est bel et bien de l'amour qui pousse Philippe de Nayle à marcher sur tes brisées, et Mme Vernière approuvant cet amour, n'a qu'un rêve, c'est de marier son fils à celle qui est ta fiancée.

— Voyons, ma petite Mathilde, tu es un peu folle.

— Pas tant que cela.

— Mais si, je t'assure, et si raisonnais tant soit peu tu comprendrais que ce que tu me dis là est impossible.

— En quoi donc ?

— Philippe n'a pas encore ses vingt ans.

On peut marier une jeune fille à cet âge, et même beaucoup plus tôt, mais on ne marie point un jeune homme de dix-neuf ans.

— La loi le défend-elle ?

— Nullement, mais ce n'est pas dans nos mœurs.

— Qu'importe ! Je te dis que Philippe aime Aline et qu'elle s'en est aperçue comme moi.... Elle n'a point osé t'en parler, par un sentiment de retenue bien naturel, et aussi dans la crainte de te faire de la peine.... Quant à Mme Vernière, à chaque instant elle a des mots, des phrases qui, s'ils n'expriment point clairement sa pensée, laissent au moins deviner... Elle aime passionnément son fils, ce qui est bien nature

me chantes-là ? Sit-
un accent bien mar-

vérité, mon petit
malgré tout ton es-
tu ne devines rien,
ouvre les yeux et

relations.
à la villa de
de Philippe de

et remarqué cela...
sa mère, Philippe
évéances, de soins
ne j'ai trouvé cela

tes, s'il n'y avait
d'admitté, mais ce
le l'amitié que le
éprouve pour mon
bien de l'amour
de Nayle à mar-
t Mme Vernière
n'a qu'un rêve,
à celle qui est ta

Mathilde, tu es

et, si raisonnais
prendrais que ce
possible.

encore ses vingt

jeune fille à cet
plus tôt, mais
une homme de

le ?
n'est pas dans

dis que Philip-
s'en est aperçu
a point osé t'en
ent de retenue
ans la crainte de
Quant à Mme
tent elle a des
s'il n'expriment
sée, la laissent
aime passion-
est bien nature

mais cette tendresse maternelle ne vise
à rien moins qu'à battre en brèche ton
amour et celui d'Aline..... Je t'affirme
qu'elle n'a qu'une idée en tête, ce ma-
riage, et qu'elle fera tout au monde pour
y arriver.

XXXVII

Henri, les sœurs françaises, réfléchit
pendant quelques secondes, puis il ré-
pliqua :

— Songer à un mariage pareil, ce se-
rait insensé ! Deux enfants !

— Je ne discute en ce moment ni les
possibilités ni les impossibilités, reprit
Mathilde..... Je te préviens tout simple-
ment de ce qui se passe, de ce que nous
avons constaté, Aline et moi. Tu es a-
verti, à toi de veiller.

— Aline est ma fiancée... Aline a reçu
ma parole et m'a donné la sienne.....
Elle sait qu'elle peut avoir confiance en
moi, et ma confiance en elle est sans
bornes.

— Tu as raison, mais Aline est plus
faible que tu ne le crois.

Ces derniers mots jetèrent un peu
d'inquiétude dans l'esprit du fils de Ga-
briel Savanne.

— Même en admettant qu'Aline soit
faible..... murmura-t-il... elle n'oserait
se parjurer.... — D'ailleurs elle m'ai-
me...

— Oui, certes, et de toute son âme...
Mais elle, prévoit qu'un jour prochain
peut-être, Mme Vernière et Philippe
s'ouvriront franchement à elle et elle a
peur...

— Peur de quoi ?

Peur de blesser, de désespérer par un
refus ceux à qui elle a voué une profon-
de affection et une reconnaissance sans
bornes..... et qui sait si, trop faible
pour dire résoluement : Non ! elle ne se
sacrifierait point elle-même en accep-
tant par reconnaissance un mariage qui
ne serait point selon son cœur.

— Et elle me sacrifierait en même
temps !

— La faiblesse explique bien ces cho-
ses.

— C'est Aline qui t'a dit cela ?

— Non, — seulement je vois tout, j'en-

tends tout, je comprends tout..... Fais
ton profit de mon avertissement... à toi
de veiller, je te le répète, mais resto
calme, songe que je suis sans cesse au-
près d'Aline et que tu as en moi un au-
tre toi-même... C'est moi qui ai eu l'idée
de décider mon père à avancer de plus
d'un mois son départ pour la campagne
afin que nous puissions quitter Neuilly
sans le moindre retard... J'ai réussi.....
Philippe, ne voyant plus Aline chaque
jour, se consacra tout entier au tra-
vail, et peut-être oublierait-il l'effet que
mon amie a produit sur lui... tout au
moins que cet effet s'atténuerait... Je sais
bien qu'il a Mme Vernière ; mais, sois
tranquille, si quelque chose de nouveau
et d'inquiétant pour toi se produisait,
je t'avertirais comme je viens de t'avertir.

— Ah ! dit Henri dont la voix frémissante trahissait une colère contenue...
il faut que mon mariage avec Aline se
fasse le plus promptement possible !

— Ne précipite rien... Point de folie
surtout. Songe qu'il n'y a nullement péril
en la demeure.

— Je l'espère bien, mais je ne veux
pas, tu entends, je ne veux pas que Phi-
lippe parle d'amour à ma fiancée !

— Il ne l'a jamais fait.

— Il peut le faire, et c'est déjà trop.

— Philippe est amoureux, mais très
jeune et très timide comme il l'est, il
n'oserait pas... Je te dis qu'il faut, quant
à présent, te borner à deux choses, à la
surveillance et à l'expectative... Atten-
dons... Je m'arrangerai pour que Philip-
pe ne puisse avoir aucun entretien en
tête à tête avec Aline... S'il avouait son
amour à ta fiancée, ce serait en ma pré-
sence, et compte sur moi pour lui ré-
pondre à sa place !... Maintenant, chut !
plus un mot à ce sujet... Voici mon père
qui rebrousse chemin... Nous allons ren-
trer... Ne te mets point martel en tête
si tu ne veux pas me donner le regret
d'avoir parlé.

Daniel Savanne, en effet, revenait sur
ses pas.

Henri et Mathilde attendirent qu'il
les rejoignit avec Amélie et Aline, et les
deux grâces n'en formèrent plus qu'une
seul.

On rentra dans le petit parc. Mathilde fermait la grille qui s'ouvrait en face de l'embarcadere du canot, et reporta la clef à sa place habituelle, sous le hangar où elle l'avait prise. La jeune fille souhaitait vivement se trouver seule avec son amie.

Le moment désiré arriva enfin. — Henri est prévenu... dit-elle à la fille de Richard Vernière en l'embrassant tendrement, ne t'inquiète de rien ! Nous veillons !

..

Invités à venir passer la journée du dimanche à la villa Savanne, Robert et son beau-fils étaient partis de Neuilly dès sept heures du matin.

Une voiture de grande remise était commandée depuis la veille.

Le cocher qui connaissait parfaitement les environs de Paris avait déclaré qu'il faudrait environ une heure et demie pour aller de Neuilly au Parc Saint Maur.

Ils seraient donc arrivés vers neuf heures chez le juge d'instruction.

L'impatience de Philippe était grande.

— Il allait revoir sa mère, et, en même temps, celle qui, depuis qu'il l'avait vue pour la première fois, restait sans cesse présente à sa pensée.

Robert.... mais pour une autre cause..... n'était pas moins impatient que lui.

Il allait pouvoir commencer la mise à exécution du plan conçu par O'Brien, et il se sentait décidé, quoique ne connaissant point le menu, le fond de la pensée de l'Américain, à lui obéir en toutes choses.

En même temps il songeait à l'idée émise par Claude Crivot, de faire de Philippe de Nayle, son beau-fils, le mari d'Aline Vernière, et de forcer ainsi le magistrat, si la vérité se faisait jour, à laisser le crime impuni pour sauvegarder l'honneur du nom de Vernière.

Ce serait donc le salut assuré.

A neuf heures et demie précises la voiture s'arrêtait avenue du Nord, devant la grille qui s'ouvrait à deux bat-

tants pour la laisser passer, et conduisait les nouveaux venus jusqu'au perron de la villa.

Sur la plus haute marche se trouvaient Mme Vernière, Aline, Mathilde et Henri Savanne.

Daniel, ne croyant pas que ses hôtes arriveraient d'aussi bonne heure, travaillait dans son cabinet, et s'absorbait à ce point dans son travail qu'il n'entendit ni la grille s'ouvrir ni la voiture rouler sur le sable de l'allée circulaire.

Ce fut Mathilde qui reçut Robert et son beau-fils.

Henri restait un peu en arrière.

Préoccupé par les confidences que sa cousine lui avait faites la veille au soir, il observait Philippe.

Celui-ci, après avoir embrassé sa mère, s'approcha d'Aline, et en lui serrant la main, pâlit et rougit successivement.

La jeune fille ne semblait guère moins embarrassée que lui. Il y avait de la gêne, de la contrainte, dans son attitude.

— Mathilde a raison, se dit Henri. Il m'aime ! cela saute aux yeux !..... Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ?

Robert, avec un merveilleux empire sur lui-même, dissimulait ses préoccupations obsédantes.

— Monsieur Savanne est-il absent ?... demanda-t-il à Henri.

— Du tout, cher monsieur, répondit le jeune homme..... Si mon oncle n'est point là pour vous recevoir, c'est qu'il ne croyait pas que vous quitteriez Neuilly de si grand matin et ne vous attendait guère avant dix heures et demie... Il travaille certainement dans son cabinet comme il le fait chaque jour, même le dimanche, jusqu'au moment du déjeuner.

— Ne pourrions-nous lui serrer la main sans le déranger de ses travaux ?

Il les aurait quittés déjà s'ils se doutaient de votre arrivée..... Voulez-vous me permettre de vous conduire auprès de lui ?

— Je vous en prie.

Henri Savanne guida Robert et Philippe jusqu'au premier étage où se trouvait l'appartement de Daniel, frappa la

gèrement à l'huïs du cabinet de travail.

— Entrez ! fit le jeune homme.

— Mon cher oncle... dit le jeune homme en ouvrant la porte..... voici M. Vernière et M. de Nayle qui viennent te serrer la main.

Le juge d'instruction s'était levé précipitamment et allait, les mains tendues, au devant de ses hôtes.

— Oh ! mes amis... s'écria-t-il avec un accent de sincère amitié... pardonnez-moi, je vous en prie, de ne m'être point trouvé là pour vous recevoir... Je ne vous espérais pas si tôt..... Encore une fois pardonnez-moi !..... Inutile de vous affirmer, n'est-ce pas, combien je suis heureux de vous voir.

— Nous n'interrompons point un travail urgent ? demanda Robert.

— Pas le moins de du monde..... Rien ne me presse, je vous assure, et si je travaille ce matin, c'est par habitude... Asseyez-vous un moment, je vous en prie... Nous irons faire un tour, tout à l'heure avant le déjeuner... Vous verrez combien le pays est charmant.

Daniel et Henri avaient avancé des sièges auprès du bureau qui se trouvait placé presque au milieu de la pièce.

Robert, en s'asseyant, y jeta un coup d'œil furtif.

Tout à coup il tressaillit.

Il venait d'apercevoir le cachet laissé par lui entre les mains de la gardienne de l'usine de Saint-Ouen, pendant la nuit du premier au deux janvier.

La preuve de son crime était là, en pleine lumière !

Il n'aurait qu'à étendre le bras pour la saisir, pour la faire disparaître, et il serait sauvé — croyait-il — car il ignorait qu'il n'avait en ce moment sous les yeux qu'une copie, dont le juge d'instruction possédait l'original.

Mais Daniel et Henri étaient en face de lui.

Philippe occupait le fauteuil voisin du sien.

Le vol du bijou était impraticable en ce moment, mais le misérable savait du moins où ce bijou se trouvait.

Soudain une effroyable épouvante s'empara de lui.

Un péril immédiat le menaçait, et le plus terrible qu'il fût possible d'imaginer.

Philippe de Nayle connaissait ce joyau, qui venait de son père.

Si son regard tombait sur lui, il le reconnaîtrait, et ne manquerait pas de demander :

— Comment donc le cachet de mon beau-père se trouve-t-il là ?.....

Alors ce serait l'écrasement, la fin de tout ! — Il ne lui resterait plus qu'à se brûler la cervelle pour échapper au châtimement.

Pendant quelques secondes Robert fut agité d'un tremblement nerveux, une sueur froide mouilla ses cheveux.

Mais il se rassura vite.

Un gros volume à tranches multicolores se trouvait placé sur le bureau de manière à cacher le bijou aux yeux de Philippe, et d'ailleurs le jeune homme, s'absorbant dans la pensée de son amour pour Aline, n'accordait aucune attention aux objets qui l'entouraient.

Néanmoins Robert brûlait du désir de quitter la pièce où il se trouvait en entraînant son beau-fils.

La réalisation de ce désir ne se laissait point attendre.

Le son d'une cloche retentit.

Daniel Savanne se leva.

— Cette cloche nous invite à aller prendre une légère collation, dit-il, le déjeuner est pour midi seulement, et, comme vous avez fait ce matin un petit voyage, vous devez mourir de faim.

On sortit du cabinet et Robert remarqua que Daniel ne fermait point la porte à clef.

C'était bon à savoir, et à apprendre à O'Brien qui voulait être exactement renseigné.

La collation fut courte.

Aussitôt après, les dames se retirèrent pour changer leurs costumes du matin contre des toilettes du jour, Daniel invita ses hôtes à visiter en détail la propriété.

Robert examinait tout et gravait tout dans sa mémoire.

Le petit parc était admirablement planté et par conséquent ombragé.

On pouvait, depuis la terrasse bor-

dant la Marne, arriver jusqu'à l'habitation par des sentiers couverts, sans être vu.

Ceci frappa tout particulièrement le fratrioide.

En faisant de nombreux détours on atteignit la partie basse de la propriété.

Robert désigna de la main le pavillon de droite.

—Voilà un bien joli chalet, fit-il, une retraite adorable pour un travailleur sérieux, détestant le bruit.

—Henri l'habite quelquefois pendant les grandes chaleurs..... répondit M. Savanne.....il y fait plus frais que dans la villa, à cause des grands arbres du voisinage de la rivière.

—Donc, le chalet est meublé.

—Oui, et très confortablement. Vous allez voir.

Henri, sur un signe de son oncle se dirigea vers le chalet, ouvrit la porte, puis les fenêtres, et poussa les persiennes.

On entra.

La pièce principale du rez-de-chaussée était meublée d'un grand divan pouvant servir de lit au besoin, d'une table, d'un buffet, et de quelques sièges recouverts en cretonne à grandes fleurs.

—C'est presque une chambre à coucher, dit Robert.

La véritable est au premier étage et la fenêtre s'ouvre sur la Marne, répliqua Henri.

—C'est ravissant ! un isolement complet, par conséquent un calme profond !

—Oh ! le calme le plus absolu, sauf le dimanche où les promeneurs parisiens les pêcheurs patients envahissent les berges, à peu près désertes pendant la semaine.

On sortit du chalet.

Robert remarqua que le jeune homme se contentait de tirer la porte à lui en laissant la clef sur la serrure.

Il désigna la grille scellée dans la muraille de clôture et demanda :

—Sur quelle route s'ouvre cette grille ?

—Sur le quai de Marne, juste en face de notre canot.

—Ah ! vous faites du canotage.

—Oui, mais surtout pour promener ma cousine et Mlle Vernière, à qui cette distraction plaît beaucoup.

Ouvre donc, dit Daniel Savanne à son neveu.

Henri alla chercher sous le hanger la clef de la grille, nous le savons et ouvrit la grille.

XXXVIII

Les quatre promeneurs s'avancèrent sur le quai, que les feuillages déjà bien développés des marronniers couvraient d'une ombre légère.

Des Parisiens y flânaient

La Marne était sillonnée par de nombreuses embarcations.

Les avirons des canotiers, frappant la rivière en cadence, faisaient jaillir de larges gouttes d'eau que les rayons du soleil irrisaient de mille feux.

—Très vivant, ce coin, le dimanche ainsi que mon neveu vous l'affirmait tout à l'heure, fit Daniel, mais pendant six jours, la solitude.

On s'était avancé sur la berge jusqu'au petit embarcadère que nous avons décrit et où le canot de promenade était amarré.

A vingt pas de là le bateau plat dans lequel Mme Vernière, les deux jeunes filles et Henri avaient constaté la présence d'un paysagiste deux ou trois jours auparavant se trouvait à la même place, et le paysagiste était à son poste, travaillant.

Robert jeta sur lui un rapide coup d'œil.

Malgré la perruque et la barbe blanches, il reconnut O'Brien et pensa :

—Il voile, on peut avoir confiance en lui !

Au bruit des voix le pseudo-peintre s'était retourné.

Il échangea un regard avec Robert et se remit à la besogne.

Philippe de Nayle admirait le canot. —Ravissante embarcation de promenade ! s'écria-t-il. Tout à la fois légère, élégante et solide.

—Je regrette que nous ne puissions vous en faire profiter aujourd'hui.... dit Daniel Savanne..... C'est un mauvais jour..... La Marne est encombrée d'une population aquatique singulièrement tapageuse..... Mais j'espère que vous viendrez nous voir de temps en temps pendant la semaine, et Henri sera heureux de visiter avec vous tous les exquis du tour de la Marne.

—Voilà un plaisir qu'il me serait très agréable de partager..... affirma Robert.

—Qui pourrait vous en empêcher ? fit Daniel. La maison vous est ouverte et nous serons toujours heureux de vous y recevoir ; venez avec M. Philippe y passer tous les moments de liberté que vous laissera l'usine de Saint-Ouen.

Merci mille fois de cette si gracieuse invitation, répliqua Robert.

—Elle est faite de bon cœur.

—Nous l'acceptons de même et nous en profiterons aussitôt que les travaux de l'usine nous le permettront.

Ces paroles avaient été prononcées assez haut pour que l'Américain les entendit depuis son bachot.

On entra dans le petit parc et on se dirigea vers l'habitation où ces dames, assises à l'ombre sur la terrasse, attendaient le retour des promeneurs.

Henri et Philippe avaient pris les devants.

Robert se trouvait un peu en arrière par conséquent isolé avec Daniel, en profita pour lui demander :

—Avez-vous quelque chose de nouveau au sujet du crime de Saint-Ouen ?

—Hélas ! non ! —répondit le magistrat —et s'il ne s'agissait de venger votre frère, qui fut mon ami, je me laisserais aller au découragement le plus complet et je demanderais au procureur général de me relever de mes fonctions, car je doute moi-même ! — Le souvenir de Richard, du père de notre chère Aline, m'ordonne d'aller jusqu'au bout, et puis, ayant commencé l'affaire j'aurais l'air de désertir si je ne continuais pas. Mais vous devez comprendre combien sont cruelles pour moi toutes les déceptions qui viennent de succéder dans cette malheureuse ins-

truction que je souhaitais si ardemment voir aboutir !.... —Impossible de faire un pas en avant ! Tout m'échappe !

—Ainsi, vous n'espérez plus rien ?

—J'espère quand même..... contre toute espérance..... Ou plutôt, non, je mets mon suprême espoir dans le bijou abandonné par l'assassin aux mains d'une de ses victimes. Qui sait si ce bijou ne me guidera pas ? Le crime est trop hideux pour que la justice de Dieu ne livre point les coupables à la justice des hommes !

Robert, en écoutant parler le juge d'instruction, pensait :

Puisque le bijou dont il parle est son suprême espoir, bientôt il n'espérera plus !

On allait arriver à la terrasse.

Daniel et Robert hâtèrent le pas et rejoignirent les jeunes gens.

**

Des choses importantes au courant desquelles O'Brien désirait être mis avant d'agir, Robert en connaissait déjà deux.

Il savait où se trouvait la breloque accusatrice et il avait la certitude de pouvoir venir s'installer à la villa Savanne pendant plusieurs jours, quand les circonstances rendraient sa présence nécessaire.

Maintenant il ne lui restait plus qu'à décider Henri Savanne à opérer Véronique Sollier, afin d'attirer celle-ci dans la demeure du magistrat qu'elle viendrait certainement habiter avec sa petite-fille pendant les quelques jours précédant l'opération.

Ceci était le plus difficile.

Le misérable comptait bien cependant arriver à ses fins.

Aussitôt qu'Henri aurait cédé à ses instances, auxquelles sans l'ombre d'un doute, Amélie, Aline et Mathilde joindraient les leurs, il songerait à mener à bien le mariage de son beau-fils avec la fille de Richard.

Avant de quitter la villa il en parlait à sa femme afin de bien s'assurer que Philippe lui avait dit vrai, et que

du côté d'Amélie il ne trouverait aucune opposition, aucune résistance.

Quant à la volonté d'Aline, il ne s'en préoccupait même pas.

Il était le tuteur de la jeune fille, elle devait lui obéir.

D'ailleurs il semblait invraisemblable que Philippe ne lui parût point charmant, et qu'elle ne fût pas séduite par le titre de comtesse.

Robert regardait comme la chose du monde la plus facile d'amener la conversation sur Véronique Sollier et sur l'opération à tenter... Il lui suffirait de poser une question à Daniel ou à son neveu pour que l'entretien prit le tour qu'il désirait.

Robert ne voulant rien brusquer, il jugea bon de n'aborder ce sujet qu'après le déjeuner.

En sortant de la salle à manger, Mathilde donna l'ordre de servir le café sur la terrasse d'où on dominait le cours sinueux de la Marne étincelante et où ces messieurs pourraient fumer à leur aise.

On s'installa donc autour d'une table rustique et Daniel offrit des cigares à ses hôtes.

Robert jugea le moment favorable.

— Cher monsieur Henri... dit-il au fils de Gabriel... où en êtes-vous de vos études relatives à l'ancienne gardienne de l'usine de mon pauvre frère, de cette brave et digne femme qui, par un sentiment de dignité exagérée peut-être, mais à coup sûr fort honorable, a refusé nos offres... Combien il serait à souhaiter que vous puissiez lui rendre la vue.

— J'ai étudié beaucoup ce qui concerne son cas particulier... répondit le jeune homme... et j'étudie encore...

— Vous n'avez point abandonné la pensée de tenter sa guérison ?

— On ne renonce pas à l'idée d'une cure qui peut faire tant d'honneur à celui qui la réussirait, mais au moins faut-il entrevoir quelque chance de succès.

— Et vous ne les entrevoyez pas ?

— Je ne dis point cela... Je ne fais en ce moment que répéter les opinions émises dans la mémoire du docteur

Sermet... J'ai examiné Mme Sollier et ma conviction est loin d'être faite...

— La possibilité du succès soulève des doutes dans mon esprit, et je cherche s'il existe un moyen de tourner les difficultés presque insurmontables que j'entrevois.

— Le docteur Sermet n'est point un oculiste... fit observer Daniel Savanne.

— Et je me souviens... ajouta Robert... de vous avoir entendu nier sa compétence en cette matière si délicate.

— Je l'ai niée en effet, et je la nie encore... J'ai étudié son mémoire au point de vue de la belle opération qu'il a faite comme chirurgien, afin de me convaincre que cette opération, magistralement conduite et savamment expliquée, n'avait lésé aucun des organes auxiliaires de la vue. Il conclut par l'affirmative.

— Y croyez-vous ?

— Je n'ose.

— Pourquoi ?

— Parce que je crains que le très distingué chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis ne se soit trompé dans ses appréciations... Je crains que les nerfs optiques n'aient été intéressés, et que la cataracte qui cause la cécité ne soit point une de celles dont on vient à bout facilement... J'étudie tous les effets des traumatismes expliqués par nos maîtres, et je ne trouve chez eux aucun exemple de cette cataracte double qui existe chez Véronique Sollier. Bref, ce que je croyais possible il y a quelques jours, me semble aujourd'hui bien dangereux à tenter.

— Vous doutez de vous ?

— Franchement, oui.

— Alors que ferez-vous ?

— Ce qu'on doit faire dans le doute, s'abstenir.

Je m'abstiendrai.

Daniel Savanne intervint :

— Je comprends... dit-il qu'à ton âge, et n'ayant pas joint beaucoup encore la pratique à l'étude, tu sois hésitant. Mais pourquoi ne consultes-tu pas tes maîtres, tes professeurs ?... Pourquoi ne demandes-tu pas conseil au chef de cli-

Mme Sollier
l'être faite...
soulève des
et je cher-
tourner les
ontables que

est point un
Daniel Sa-

ajouta Ro-
ndu nier sa-
re si délica-

je la nie en-
mémoire au-
ration qu'il
afin de me-
tion, magis-
mment ex-
des organes
clut par l'af-

le très dis-
l'hôpital
é dans ses
ue les nerfs
és, et que la
té ne soit
n vient à
ie tous les
bliqués par
chez eux
racte dou-
me Sollier.
ole il v a
ujourn'hui

le doute,

u'à ton à-
oup enco-
hésitant
u pas tes
urquoi ne
chef de cli-

nique des Quinze-Vingts....Celui-là est une autorité de premier ordre.

— Certes ! Mais je ne voudrais le consulter que quand ma conviction sera faite.

— Vous êtes trop hésitant ! s'écria Robert..... Songes donc à la joie que nous éprouverions tous si, par vous, cette pauvre femme recouvrait la vue !...

— Songes que votre oncle n'a plus d'espoir qu'en elle pour retrouver les assassins de Richard ! ! !..... Elle seule pourra guider la justice en reconnaissant le misérable contre lequel elle a lutté !..... Si elle reste aveugle, il faudra renoncer à venger mon frère, à venger le père de notre chère Aline !.... Ce serait désespérant et je refuse de l'admettre ! Henri vous tentera l'impossible..... — C'est pour vous un devoir !

— Monsieur Vernière a raison appuya Daniel.

— Nous vous prions... Nous vous supplions, mon ami..... ajouta vivement Aline.

Amélie et son fils prirent la parole à leur tour, et eux aussi pressèrent le jeune homme avec une nouvelle insistance.

— Quelle reconnaissance nous vous devrions ! dit Philippe, et, pour vous, quel triomphe !

— Nous aurions ainsi payé à cette pauvre femme une dette d'honneur, fit Mme Vernière..... De tous les biens qu'on lui pourrait offrir, la vue serait pour elle la plus précieuse, et c'est à vous qu'elle le devra.

Certes, Henri ne demandait pas mieux, en somme, que de céder à ces instances.

Ce serait, en cas de succès, une glorieuse étape dans la carrière qu'il avait choisie et où il comptait bien arriver au premier rang.

Mais il fallait réussir, et il ne se sentait pas sûr de lui.

Je verrai mon professeur, ... dit-il, enfin..... Je le consulterai..... seulement, ne nous trouverons-nous pas en face de difficultés d'une autre nature que celles dont je vous ai signalé l'existence.

— Lesquelles ?..... lui demanda Robert.

— Véronique Sollier, après toutes les appréhensions que l'on a fait naître dans son esprit, ne refusera-t-elle pas de se laisser opérer ?

— Non, si vous lui affirmez que ses appréhensions sont sans fondement et que la réussite est certaine.

— Le traitement préparatoire devant précéder l'opération sera long.

— Qu'importe ?

— Il faudra qu'elle passe quinze jours au moins, trois semaines peut-être à l'hôpital, et je suis sûr que, même pour recouvrer la vue, elle ne consentirait pas à se séparer si longtemps de Marthe, sa petite-fille.

— Nous prendrons l'enfant avec nous répliqua Mme Vernière.

— Elle refusera.

— Que faire alors ? dit Aline.

— Il me semble qu'il existe un moyen bien simple de tourner la difficulté..... insinua Robert.

— Et ce moyen ? demanda Henri.

— Avec l'autorisation de votre oncle, qui, l'en suis convaincu, vous l'accorderait bien volontiers, vous pourriez soumettre ici même Mme Sollier au traitement préparatoire.

— Ici ?

— Oui. De cette façon, elle se trouverait sans cesse sous vos yeux et elle aurait auprès d'elle, outre sa petite-fille, trois gardes-malades qui lui prodigueraient les soins les plus assidus et les plus affectueux.

— Si cela peut déterminer l'acceptation de Véronique, je consens de grand cœur fit le magistrat.

— Opérer Mme Sollier dans cette villa murmura le jeune homme.

— Pourquoi non ? répliqua Mme Vernière. N'auriez-vous pas en nous des aides précieux ?

— Je ne repousse pas l'idée en principe..... dit Henri..... mais où pourrions-nous loger l'aveugle et sa petite-fille ?..... Il me faudrait de l'ombre beaucoup d'ombre... des fenêtres sur lesquelles le soleil donne le moins possible, et des volets pouvant créer l'obscurité complète.

! — Eh ! s'écria Robert, mais c'est tout trouvé, cela !

— Tout trouvé !..... répéta Henri, en interrogeant du regard le fratrioide.

— Sans doute !... reprit celui-ci..... et sans gêner aucun des habitants de la villa.

Votre chalet du bord de la Marne est de tous points conforme au programme que vous venez de mettre sous nos yeux.

XXXIX

— Le chalet ! s'écria Henri.... mais oui, cent fois oui, M. Vernière a raison !

— C'est ma foi, vrai !... appuya Daniel Savanne.

Robert poursuivit :

— Il semble fait tout exprès..... il est bien ombragé. Il a des chambres dans lesquelles on peut facilement produire l'obscurité la plus complète... les grands arbres serviront d'écran contre le soleil. Mme Sollier pourra suivre votre traitement dans les meilleures conditions possibles, sans se séparer de sa petite-fille et ayant auprès d'elle trois anges de charité ! L'avengle habitera étage et l'enfant sera installée au rez-de-chaussée où, tout en surveillant l'entrée du chalet, elle pourra répondre au premier appel de sa grand'mère... N'est-ce pas bien disposer ainsi ? Qu'en pensez-vous ?

— L'approbation fut unanime.

— Alors, il ne te reste qu'à agir mon ami,

— J'agirai, oui... répliqua Henri... mais pas avant d'avoir soumis à mon professeur le mémoire du docteur Sermet, et lui avoir demandé conseil... Demain, je le verrai, je lui remettrai le procès-verbal, et quand il en aura pris connaissance et qu'il aura exprimé son opinion, je déciderai ce que je dois faire.

— Ah ! fit Robert en riant, on ne vous accusera pas d'engager à la légère votre responsabilité.

— Mieux vaut avoir trop de prudence que de ne pas en avoir assez !

— Veux-tu que j'écrive à ton chef de clinique !... demanda Daniel au jeune homme.

— Si vous le jugez utile, oui, mon oncle.

— Il est mon ami, et je suis certain qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour atteindre le but auquel nous tendons.

— Il faudrait peut-être se mettre dès maintenant en rapports avec l'avengle, dit Mme Vernière..... lui faire pressentir ce que nous voulons faire pour elle.

— Non..... non, madame..... repliqua vivement Henri..... pas avant que mon chef de clinique n'ait donné son avis.

— Soit, attendons.

Il était impossible de soupçonner le rôle odieux joué par le frère de Richard Vernière dans la scène que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et c'est de tout cœur que chacun l'avait secondé en applaudissant à ses perfides conseils.

Robert venait de travailler utilement en vue des projets d'O'Brien, et il ne doutait point que, pressé par tout le monde, Henri ne se vit contraint de prendre sans retard le parti d'agir.

Il ne restait donc plus qu'à patienter jusqu'au moment prochain où le chef des services des Quinze-Vingts aurait formulé son opinion.

Cette opinion serait favorable à l'opération.

Robert ne pouvait en douter, puisque le docteur américain, aussi savant qu'il était scélérat, lui avait affirmé que la guérison de Mme Sollier n'était point impossible.

Restait à savoir si l'avengle consentirait à venir s'installer à la villa Savanne et si, par conséquent, elle ne refuserait point de se laisser opérer.

Ce dernier point, celui qui devait sembler-il, devoir préoccuper Robert par dessus tout, n'avait pour lui nulle importance.

O'Brien lui avait dit :

— Que Véronique Sollier entre dans la villa et, avant le jour fixé pour l'opération, elle ne sera plus à craindre, j'au-

ral la petite Marthe en mon pouvoir, et le juge d'instruction n'aura plus dans les mains le cachet, preuve matérielle de votre crime !

Robert comptait absolument sur la parole du magnétiseur, pour lequel il ne s'agissait de rien moins que de gagner un million.

On avait causé longuement,

Daniel se leva pour aller écrire un mot à son ami l'oculiste en chef de l'hospice des Quinze-Vingts.

Mathilde et Aline remontèrent dans l'appartement qu'elles occupaient, ayant grandement hâte d'échanger leurs observations de jeunes filles au sujet de l'attitude de Philippe.

Celui-ci se rendit avec Henri à la salle de billard pour y faire une partie.

Robert resta seul avec sa femme.

— Voulez-vous faire un tour avec moi dans le parc ? lui dit-il.

— Vous avez à me parler ?

— Oui.

— De quoi donc ?

— De Philippe.

— J'espère bien qu'il ne vous a donné aucun sujet de plainte, fit Amélie avec inquiétude.

— Oh ! grand Dieu, non ! le cher enfant ! répondit l'hypocrite gredin, il ne mérite que des éloges et vous pouvez, à bon droit être fière de lui ! C'est à son ardeur infatigable au travail que nous devons la grande activité qui règne dans l'usine ! Tout le monde l'aime, tout le monde lui obéit avec joie ! C'est pour moi un collaborateur plein de talent, d'une intelligence hors ligne, dont il me serait difficile et en même temps impossible de me passer aujourd'hui.

En entendant son mari parler ainsi, Amélie rayonnait, délicieusement flattée dans tous ses instincts maternels.

Robert continua :

— C'est de son avenir que je veux causer avec vous.

— De son avenir ? répéta Mme Vernière.

— Oui, et très sérieusement.

— Eh bien, causons.

Le couple avait quitté la terrasse et descendait lentement les sentiers rapides du petit parc.

Il entraînait sous bois.

— Parlons assez bas pour qu'on ne puisse nous entendre, dit Robert en offrant son bras à sa femme, qui s'y appuyait d'une façon presque tendre, heureuse encore des éloges prodigués à son fils un instant auparavant.

— C'est donc bien grave, ce que vous allez me confier ? demanda-t-elle.

— Grave non, mais important, et il est inutile de mettre des indiscrets au courant de notre entretien.

Ils arrivaient à un groupe de tilleuls presque entièrement feuillés, ombrageant un banc.

— Asseyons-nous là..... dit Amélie..

— Nous causerons mieux qu'en marchant.

— Comme vous voudrez.

Robert conduisait sa femme au siège qu'elle désignait, et tous deux y prirent place, l'un à côté de l'autre.

— Maintenant je vous écoute, fit Mme Vernière.

Robert se recueillit pendant quelques secondes.

Il cherchait son entrée en matière.

L'ayant trouvée, il commença ainsi :

— Ce matin, lorsque nous sommes arrivés à la villa, n'avez-vous point remarqué que les traits de Philippe étaient fatigués, et que malgré la joie de vous revoir après une séparation de quelques jours, son visage pâli portait l'empreinte d'une tristesse qu'il essayait vainement de cacher.

— Je l'ai remarqué en effet, répondit Amélie.

— Et qu'en avez-vous conclu ?

— Que la pâleur de son visage et l'altération de ses traits étaient le résultat d'un excès d'assiduité au travail.

— Eh bien ! vous vous êtes trompées... D'abord je ne laisserais pas Philippe se surmener par un excès de travail, au détriment de sa santé, et je saurais, au besoin, calmer son zèle, même malgré lui.

— Et je vous remercie, mon ami... Mais alors, puisque ce n'est point ce que j'avais supposé, qu'y a-t-il donc ?... Quelle est la cause de la tristesse de mon fils ?

— Je vais vous l'apprendre... Dès le

lendemain de votre départ de Neuilly, m'étant aperçu qu'il n'était plus le même, j'ai voulu en connaître la raison — Je n'avais pour arriver à cela qu'un seul moyen, le questionner.... Ce que j'ai fait j'ai obtenu ses confidences.

— Alors il souffre réellement ? demanda d'une voix émue Amélie, l'âme pleine d'angoisse.

— Oui, mais d'une souffrance dont nous ne devons nous inquiéter ni l'un ni l'autre : souffrance qui a sa douceur et dont il sera facile de guérir.

— Expliquez vous plus clairement, mon ami.

— Vous n'êtes point partie seule de Neuilly.

Il suffit de ces mots pour éclairer tout à coup Mme Vernière.

— Philippe vous a dit qu'il aimait votre nièce, n'est-ce pas ?.... demanda-t-elle.

— Oui. Et de plus il m'affirme que vous encouragez le sentiment qui l'entraîne vers la fille de mon frère.

— Il a dit vrai... J'ai été la première confidente de Philippe.

— Pourquoi, ma chère amie, ne m'en avez-vous point parlé ?

— A quoi bon ? Philippe est trop jeune pour que nous puissions penser à le marier maintenant.

— Ce n'est pas mon avis.

Amélie regarda son mari avec surprise.

— Ce n'est pas votre avis ! répliqua-t-elle,..... Parlez-vous sérieusement ?

— Oui, je vous l'affirme..... Si jeune qu'il soit, Philippe est un homme déjà par la raison... Sa vie active et régulière lui a donné la santé, la force.... Il est d'âge à prendre femme... A côté du travail, nécessaire à sa nature énergique, il aura les affections qui occuperont son esprit et rempliront son cœur. Il nous donnera une famille que nous verrons grandir et qui sera la joie de notre vieillesse... Et puis il y a encore un autre motif qui plaide en faveur de cette union.

— Lequel ?

— Un motif très puissant.

— Faites-le moi connaître, mon ami

— La situation que nous avons faite à

la fille de mon frère en l'associant à notre maison est des plus belle, je l'avoue. Elle lui constitue un avenir certain..... Aux yeux du monde, nous avons agi avec une correction et une loyauté parfaites, mais, si Aline nous doit beaucoup nous lui devons beaucoup aussi..... C'est grâce à la mémoire et au nom de son père que nous devons d'avoir trouvé de puissants protecteurs et de bonnes volontés empressées qui sans cela nous auraient fait défaut... Je considère que nous avons contracté envers elle une dette, dette d'autant plus lourde qu'elle l'ignore, et je considère que nous n'avons qu'une manière, digne de nous, de nous acquitter, c'est de donner Philippe pour mari à Aline. M'approuvez-vous ?

— Oui, certes, et du plus profond de mon cœur ; mais...

Amélie s'interrompit.

— Mais, quoi ? demanda Robert.

— Philippe sait bien qu'il aime, mais il ignore s'il est aimé. Aline consentira-t-elle à cette union ?

— Il est impossible qu'elle la refuse... D'abord Philippe réunit en lui tout ce qu'il faut pour plaire à une jeune fille, et ensuite si ma nièce pouvait avoir quelque hésitation, sa reconnaissance la ferait céder.... J'ajouterais qu'elle est trop intelligente pour ne pas comprendre les avantages d'un pareil mariage, étant donné la fortune que Philippe doit posséder un jour.

— Ne feriez-vous pas bien, avant toutes choses, de prendre l'avis des membres du conseil de famille et de M. Savanne.

— Quelles objections pourraient-ils formuler ?

— Une seule, la grande jeunesse de Philippe.

— Je la battrais en brèche avec eux aussi facilement qu'avec vous. Etes-vous prête à me secourir ?

— Oui, et d'autant plus volontiers... je peux bien maintenant vous l'avouer... que ma tâche sera probablement facile. En prévision de ce qui arrive, j'ai à plusieurs reprises, par quelques mots jetés dans la conversation, préparé Aline à

en l'associant à nous belle, je l'avoue, avenir certain..... nous avons agi avec une loyauté par nous doit beaucoup coup aussi..... ire et au nom de ons d'avoir trouteurs et de bonnes qui sans cela ut....Je considère acté envers elle tant plus scorde nsidère que nous e, digne de nous, é de donner Philippe. M'approuves.

plus profond de

la Robert.
n'il aime, mais
line consentira.

elle la refuse...
en lui tout ce
ne jeune fille,
pouvait avoir
connaissance la
rai qu'elle est
pas compren-
reil mariage,
que Philippe

n, avant tou-
is des mem-
et de M. Sa.

pourraient-ils
jeunesse de

e avec eux
vous. Etes-

volontiers...
s l'avouer...
ment facile.
e, j'ai à plu-
mots jetés
ré Aline à

l'idée qu'elle pourrait devenir un jour la femme de Philippe.

— Vous a-t-elle comprise ?

— Je le crois.

— A-t-elle répondu à vos insinuations ?

— Non, mais il m'a semblé qu'elle acceptait sans déplaisir les assiduités de Philippe auprès d'elle.

— Que Philippe se déclare franchement.

Dans quelques jours je parlerai à M. Savanne.

Robert venait de se lever et offrait son bras à sa femme.

Ils remontèrent du côté de la villa et rejoignaient Henri et Philippe à la salle de billard.

Daniel, Mathilde et Aline ne tardèrent point à venir les y retrouver.

Maurice Savanne venait d'écrire quelques lignes au chirurgien oculiste, chef de clinique de l'hospice des Quinze-Vingts.

Il tenait sa lettre à la main.

— Mon cher monsieur Vernière, dit-il à Robert, puisque vous avez l'intention bien arrêtée de retourner ce soir à Neuilly, je vais vous prier de me rendre un service.

— Je serai heureux de le faire. De quoi s'agit-il ?

— Henri nous a dit que demain il parlerait de Véronique Sollier à notre ami son chef de clinique, et lui soumettrait le procès-verbal de l'opération à l'hôpital Saint-Louis par le docteur Sermet... Je lui écris un mot en le priant de vouloir bien s'occuper promptement de cette affaire..... Je voudrais qu'il reçut demain ma lettre avant de se rendre à sa visite du matin à l'hospice de la rue de Charenton, et la poste ne la lui distribuerait pas en temps utile... Seriez-vous assez aimable pour la remettre à son domicile, ce soir, en retournant à Neuilly ?

— Parfaitement, dit Robert, vous pouvez compter que ce soir elle sera remise à son adresse.

Et prenant la lettre que le magistrat lui présentait, il la plaça dans son portefeuille.

XXXX

Une partie de billard monstre s'engagea et dura jusqu'au moment du dîner.

A sept heures on se mit à table.

A dix heures précises, Robert et son beau-fils montaient en voiture.

— Mme Vernière, en embrassant son fils, lui avait glissé dans l'oreille ces mots qui le firent tressaillir de joie :

— On s'occupe de ton bonheur.

Néanmoins il s'éloignait du paré Saint-Maur avec un regret.

Il avait espéré que le hasard lui permettrait de se trouver seul avec Aline pendant quelques instants, et le hasard sur lequel il comptait ne l'avait pas servi.

Mathilde en était un peu cause.

Entièrement dévouée à son cousin, elle avait pris ses précautions pour rendre impossible entre les deux jeunes gens le tête à tête même le plus court, et son petit manège était resté complètement inaperçu, aussi se félicitait-elle du succès de sa mystérieuse tactique.

Robert Vernière n'oublia point en traversant Paris, de remettre à son adresse la lettre écrite par Daniel Savanne au directeur des services de l'hospice des Quinze-Vingts.

Le lendemain matin le juge d'instruction et son neveu partirent de bonne heure, en annonçant que ni l'un ni l'autre ne reviendraient déjeuner à la villa.

Daniel, outre les pièces concernant l'affaire de Saint-Ouen qu'il avait étudiées la veille encore, emportait la copie du bijou dont il voulait charger l'inspecteur Berthaut de découvrir l'origine.

Henri, lui, s'était muni pour le soumettre à son chef de clinique, du rapport du chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis sur l'opération qu'il avait fait subir à Véronique Sollier et après laquelle la cécité s'était déclarée.

Le chef de clinique des Quinze-Vingts arrivé à l'hospice avant son jeune élève avait prié un de ses internes de lui envoyer Henri Savanne dès qu'il verrait ce dernier.

La commission fut faite et Henri, aussitôt après avoir franchi le seuil de l'hospice, se rendit au cabinet de son maître qui lui serra la main et lui dit :

— J'ai reçu une lettre de votre oncle, mon cher enfant..... il m'annonce que vous avez à me remettre un procès-verbal et un mémoire du docteur Sermet, concernant la brave femme blessée à Saint-Ouen et maintenant aveugle par suite de sa blessure..... il désire connaître mon opinion..... Il me demande de lui dire, après examen, si cette femme à laquelle vous vous intéressez vivement, paraît-il, pourra devenir, en recouvrant la vue, un témoin utile et un guide pour la justice.

— Oui, maître répondit Henri.

— Vous avez là le procès-verbal et le mémoire ?

— Les voici... J'y ai joint des notes des observations que vous trouverez épinglées aux pièces officielles.

En même temps le jeune homme tira de sa poche un petit dossier et le présent au chef de clinique qui le prit, le déposa sur son bureau et dit :

— Je ne vous demande pas si vous avez étudié ces pièces, puisque vous les avez annotées, mais avez-vous examiné l'aveugle ?

— Oui, maître.

— Et vous concluez ?

— Mes notes vous l'apprendront.

— Si vous ne vous expliquez pas verbalement, c'est que vous avez des doutes.

— J'en ai.

— C'est bien..... Nous verrons..... J'étudierai soigneusement les pièces et vos observations..... Maintenant autre chose..... Entre nous, mon cher enfant ne vous défilez pas tant de vous et de votre savoir... Je voudrais vous montrer plus d'initiative en toutes choses... Vous avez beaucoup travaillé ; vous savez beaucoup, théoriquement, mais vous ne voulez pas assez faire de pratique..... Combien de fois je vous ai donné l'occasion d'agir, et combien de fois vos hésitations ont été profitables à d'autres... Vous pouvez ; mais vous n'osez !..... La science doit donner la volonté... Il faut vouloir et oser ! C'est ainsi qu'on arrive

aux grandes choses..... Certes, j'admire la théorie, mais je veux la pratique qui est tout, car en chirurgie la théorie n'est rien, si elle n'a pour la servir une main hardie et savante..... Là-dessus, volla la cloche qui sonne. Allons à la visite.

Henri suivit son chef de clinique.

En même temps Daniel Savanno entra au Palais de Justice, dans son cabinet, et faisait appeler le chef de la sûreté, qui s'empressa de se rendre auprès de lui.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau relativement à l'affaire de Saint-Ouen ? lui demanda-t-il.

Le chef de la sûreté eut un geste de découragement.

— Absolument rien... répondit-t-il.

— Ainsi, vos agents ?

— Sont sur les dents et tout à fait déconcertés, par cet insuccès persistant. Un seul ne se désespère pas...

— Lequel ?

— Le brigadier Berthaut. Samedi cependant, il est rentré tout déconfit, après avoir cru, pendant un instant, tenir une piste.

— Une piste ?... répéta vivement Daniel.

— Oui, monsieur le juge d'instruction, mais après une courte joie, la déception ne s'est pas fait attendre.

— Cette piste, malheureusement fautive, où l'avait-il relevée ?

— A Saint-Ouen même. Mais voulez-vous le voir ?... Il est dans la salle des Pas-Perdus, où il m'attend pour savoir si, en vous quittant, j'aurai quelques ordres à lui donner.

— Oui, faites-le venir. Dans tous les cas il était nécessaire que je le voie. J'ai une mission à lui confier.

Le chef de la sûreté quitta M. Savanno et revint au bout de quelques minutes avec l'inspecteur principal.

— Berthaut, lui dit le magistrat, il paraît que vous avez cru, pendant un temps plus ou moins long, que vous veniez de faire une découverte se rattachant au crime de Saint-Ouen.

— Oui, monsieur le juge d'instruction, répliqua l'agent, mais je me suis aperçu bien vite que je m'emballais sur une

fausse piste.

— C'est très regrettable. Enfin de quelle nature était cette piste.

— Voici : quoique l'affaire paraisse indéchiffrable, je ne puis me décider à jeter le manche après la cognée, et je m'étais remis en quête à Saint-Ouen, furetant dans tous les coins, questionnant tout le monde au risque de m'attirer des rebuffades, ce qui ne m'a pas manqué d'ailleurs.

Un marinier, auquel je m'adressai en dernier, m'apprit que la nuit du sinistre, vers les onze heures, se trouvant près de la mairie et regardant de loin flamber l'usine, il avait vu filer, pédalant avec une rapidité vertigineuse, un cycliste portant à l'arrière de sa bécane une sacoche assez volumineuse et débouchant de l'avenue sur laquelle se greffe le haut de la rue Hardouin.

« Une autre personne, qui passait là par le hasard, entendant le marinier, se souvint d'avoir vu l'homme, et d'avoir remarqué la sacochée sur vélo derrière lui... »

« Cette sacoche m'avait frappé.... Je me dis qu'elle pouvait contenir la forte somme volée chez Richard Vernière— Cet homme détalait comme si le diable le poussait, et n'aya t pas même la curiosité de jeter un coup d'œil sur le terrible incendie qui éclairait la route, me fit l'effet d'un gredin fuyant le théâtre de son crime, et je résolus illicites de faire tout au monde pour découvrir le chemin qu'il avait pu prendre.

« C'était bigrement difficile.

« Deux routes se croisent en arrivant auprès de Saint-Denis : celle d'Aubervilliers et celle de la Courneuve.

« De là résultait la nécessité d'une enquête à faire sur ces trois routes, ces deux là et celle qui traverse Saint-Denis.

« Je me promis d'en explorer une par jour.

« Je commençai par Saint-Denis, et je poussai jusqu'à Pierrefitte, interrogeant sans relâche et n'obtenant aucun résultat.

« A toutes mes questions on répondait.

« — Sais pas. — Rien vu.

« Inutile de m'obstiner de ce côté-là.

« A la Courneuve même résultat négatif.

« Je pensai : Aux dernières les bons !..... et je pris la route d'Aubervilliers.

« Il y avait eu un feu de grange aux Vertus.

« Les pompiers venaient de l'éteindre et reconduisaient leurs pompes au remisage.

« Je me rappelai que les pompiers d'Aubervilliers étaient venus combattre l'incendie de Saint-Ouen, que, forcément, pour y arriver, ils avaient parcouru en sens inverse la route que je suivais moi-même, et que si le cycliste s'était croisé avec eux, ils avaient dû le voir et le remarquer.

« Je ne me trompais pas. Les braves gens avaient remarqué l'homme et signalé la sacoche.

« Je tenais une piste.

« Hélas ! elle ne devait pas me mener loin !

« A Aubervilliers, au Bourget, à la Patte-d'Oie, aucun indice...rien...rien.....

« J'eus beau m'entêter. Le cycliste, s'il s'était englouti dans les profondeurs de la terre, n'aurait point été plus introuvable..... et je revins à Paris, la tête basse, le nez long, la mine piteuse, bredouille comme un chasseur de la plaine St-Denis le jour de l'ouverture ! Voilà !

— C'est très regrettable, répète Daniel Savanne, pensif.

— Oui, monsieur le juge d'instruction, car mon flair me dit que le cycliste à la sacoche était certainement l'incendiaire le voleur et l'assassin.

— Peut-être avez-vous raison.

— J'ai raison certainement..... et ce n'est pas pour me poser en malin que je dis ça..... car je n'ai guère prouvé de malice en ne pouvant point retrouver les traces de l'homme à la sacoche.

— Il ne faut point vous décourager... Cette piste est perdue. Nous allons en chercher une autre.

— Le moyen ?

— Je crois l'avoir.

— Pourvu que ce soit le bon, murmura l'inspecteur entre ses dents.

Daniel Savanne avait tiré de la poche de son gilet un objet d'un très petit volume, soigneusement enveloppé de papier de soie.

Il déroula ce papier et mit à découvert la copie de la breloque de Richard Vernière.

— Vous reconnaissez ceci, Berthaut ? demanda-t-il en présentant le joyau à l'agent.

— Parfaitement, monsieur... C'est le bibelot trouvé par Magloire le manchot dans la main de la pauvre Véronique évanouie.

— C'est du moins sa copie exacte.

— Une copie ! cela !

— Tellement réussie, exacte à tel point, qu'il a fallu faire une remarque à l'original afin de rendre toute confusion impossible. C'est sur cet objet que je compte pour relever une piste. Celle du misérable à qui il appartenait, ou du moins par qui il était porté.

— Monsieur le juge d'instruction, il faudrait savoir de quelle fabrique sort ce bijou, chez quel joaillier il a été acheté.

— Cela peut se découvrir à force de recherches, et j'ai compté sur vous pour cela.

Berthaut, malgré tout le respect que lui inspiraient M. Savanne et le chef de sûreté, ne put s'empêcher de faire une grimace significative.

— Hum ! hum ! murmura-t-il ensuite voilà une tâche qu'il ne sera pas commode de mener à bien, monsieur le juge d'instruction.

— C'est pour cela que je vous la confie.

Vous avez de l'intelligence et du zèle vous réussirez.

L'inspecteur, flatté, fit un grand salut, mais répliqua :

— Très honoré de la confiance que vous me témoignez, monsieur le juge d'instruction. Seulement je ne la partage..... Je n'ai tout l'air d'un bijou ancien..... Ça a peut-être cent ans..... On ne peut donc pas s'adresser à la fabrique.

Si encore on savait de quel pays il est originaire.

— Je m'en suis informé, interrompit le magistrat.

— Et on vous a répondu ?

— Qu'il pouvait être d'origine genevoise, italienne ou allemande.

— Merçi du peu !..... La vie entière d'un inspecteur de la sûreté suffirait à peine à visiter, dans toutes les villes de l'Europe, les joailliers et les marchands de curiosités et objets d'art qui peuvent avoir vendu ce cachet... sans compter que le marchand est peut-être mort !

— Il faut souvent compter sur le hasard.

— Certes, c'est bien vrai, mais il faudrait un rude hasard pour que le vendeur me tombe justement sous la patte à point nommé, et je n'y compte guère, ou plutôt pas du tout !

Est-ce un antiquaire que vous avez consulté, monsieur le juge d'instruction ?

— On.

— Eh bien ! moi, j'en consulterai un que je connais..... un ancien..... un vrai savant dans cette partie-là, qui me dira l'époque juste de la création de ce bijou, l'endroit où il a été fabriqué, et peut-être même le nom de l'ouvrier, si l'ouvrier est un fameux..... Mon homme est vieux maintenant, il vit de ses rentes, mais aujourd'hui comme autrefois il dégoutterait, haut la main, tous les experts de la rue Drouet.

— A merveille..... quand le verrez-vous.

— Demain, monsieur, je serai obligé d'aller le trouver chez lui, à la campagne, à Surveilliers, dans le département de l'Oise.

— Agissez donc, mon brave Berthaut, et tenez-moi au courant de vos démarches.

Berthaut avait pris le bijou, il allait se retirer.

— Attendez, lui dit M. Savanne, voici pour payer vos frais de voyage à Surveilliers.

Et il lui mit dans la main un billet de cent francs.

Berthaut remercia et se retira.

A S
re Aul
LA Jo
nous l
se trou
saute
Dan
man
On s
riée, d
invitat
Mag
sa mèn
le, et l
cher lu
Elle
le, heu
son ch
l'entou
Véro
de tour
le.
— Je
bien di
ma bon
Magloi
séquen
guer.
Et V
Elle
la petit
deuil.
cesse à
le alla
Marthe
Le m
gieux
matin.
Lais
prépar
villiers,
chand
Le m
la gare
vingt-c
était de
la gare
lui fall
chant d
premiè
menrait
Dix h

XL1

A Saint-Ouen, au restaurant de la mère Aubin, ou plutôt au RESTAURANT DE LA JOUEUSE D'ORCIS, dont Magloire, nous le savons, avait pris possession, on se trouvait dans une période d'insuccès.

Dans deux jours, on allait célébrer le mariage du Manchot et de la Marie.

On s'occupait de la toilette de la mariée, du repas de noces, pour lequel les invitations étaient déjà faites.

Magloire tenait absolument à ce que sa mère assistât à la bénédiction nuptiale, et le brave garçon était allé la chercher lui-même au Pont d'Ain.

Elle était à Saint-Ouen depuis la veille, heureuse de connaître la fiancée de son cher fils, et tous les braves gens qui l'entouraient.

Véronique et Marthe n'avaient fait de tournées ni la veille, ni l'avant-veille.

—Je veux que vous soyez solide et bien disposée pour le jour de mes noces ma bonne madame Sollier, lui avait dit Magloire avant de partir..... en conséquence je vous défends de vous fatiguer.

Et Véronique s'était soumise.

Elle avait fait faire, pour elle et pour la petite Marthe, deux belles robes de deuil. La pauvre mère pensait sans cesse à sa fille Germaine, et souvent elle alla s'agenouiller sur sa tombe avec Marthe.

Le mariage civil et le mariage religieux devaient avoir lieu le mercredi matin.

Laissons les futurs époux à leurs préparatifs et suivons Berthaut à Survilliers, où il allait visiter l'ancien marchand d'antiquités.

Le mardi matin, l'agent avait pris à la gare du Nord le train de huit heures vingt-cinq partant pour Creil, d'où il était descendu à neuf heures et quart à la gare de Survilliers-Luzarches, d'où il lui fallut vingt-cinq minutes, en marchant d'un bon pas, pour atteindre les premières maisons du village où demeurait son homme.

Dix heures sonnaient au moment où

il heurta à la porte d'une maisonnette enfouie sous les arbres.

La vieille servante du vieil antiquaire vint lui ouvrir.

En le voyant elle poussa une exclamation de joie.

—Pas possible !—fit-elle en riant—monsieur Berthaut !—Ah ! par exemple !

—C'est monsieur qui va être content de vous voir !—Oh ! pour sûr, vous deviez venir..... On a assez parlé de vous hier, en déjeunant... Mais entrez donc... je vous laisse là, moi, dans la rue, pendant que je bavarde.....

Et la servante s'effaça pour le laisser passer.

Berthaut entra dans une pièce qui servait de salle à manger.

—Est-ce que M. Dutac est déjà sorti ?—demanda-t-il.

—Parbleu ! dès le patron Minette, comme à son habitude... Un tour dans les champs pour voir pousser les seigles, les blés et les avoines. C'est un bonheur pour lui que de voir grandir les herbes à pain, comme il appelle ça.—Mais il ne tardera guère à rentrer.—V'là qu'il est dix heures, et on déjeune à onze heures.—Vous venez déjeuner avec nous, n'est-ce pas, monsieur Berthaut ?

—C'est bien mon intention, ma brave Toinette.

—A la bonne heure !—Je vais renforcer le menu d'une bonne omelette au lard...—Ça vous va ?

—Je crois bien que ça me va !..

—Avec une poule en daube, aux petits oignons, qui est en train de mijoter sur le feu, une salade, un bon morceau de fromage et une jolie tasse de café, sans oublier le pousse-café ; ça vous donnera des jambes pour aller faire un petit tour dans le village après déjeuner, et une séance au café de la Mairie, car c'est une manie de monsieur, il faut qu'il aille tous les jours au café comme un jenne homme.....

—Eh bien ! Eh bien ! Qu'est-ce que c'est que ces potins-là, Toinette !... Avec ça que je ne suis pas jeune !—s'écria tout à coup un petit vieillard sec à figure réjouie, qui venait d'apparaître sur le seuil de la pièce.

— Ah monsieur !... — fit la brave servante devenue pourpre, — je vous laisse avec lui.

Et elle se sauva dans sa cuisine.

— Voilà une agréable surprise, mon ami, — reprit le ci-devant marchand de curiosité, — il y a près d'une année que tu n'es venu me voir.

— Mais je vous ai écrit, mon brave monsieur Dutac.

— Des lettres !... — On ne trinque pas avec des lettres..... On ne peut pas donner une bonne poignée de main aux lettres.....

— Tes épîtres me font plaisir certainement, mais beaucoup moins que ta présence....

Tu viens passer la journée avec moi ?

— Si ça ne vous dérange pas...

— Es-tu bête !

Puis d'une voix forte et sonore le bonhomme appela :

— Antoinette !

— Voilà, monsieur, dit la servante en apparaissant.

— Tu sais que l'ami Berthaut déjeune avec nous.

— Je le lui ai déjà demandé...

— Et qu'il dîne.

— Je l'espérais bien.

— Alors il faut soigner tes menus.

— J'ai mon déjeuner.... — Quant au dîner, j'y penserai plus tard.... — Je vais toujours mettre le couvert pour ce matin.

— Tu vois, Berthaut, toujours la même ! — Bientôt elle sera la maîtresse de la maison !

— Vous vous en plaignez peut-être...

— fit Toinette en riant,

— Je ne m'en plains point, non, ma fille... Mais tu ne penses pas à tout,

— Quoi donc que j'ai oublié, s'il vous plaît ?

— De demander à l'ami Berthaut, qui vient de la gare à pied, s'il voulait se rafraîchir.

— C'est, ma foi, vrai.

— Je n'ai besoin de rien, dit vivement le policier

— Pas même d'un petit appétitif ? Ah tu sais, je ne me refuse point l'appétitif, moi, malgré mes soixante-quatorse ans,

qui ne m'empêchent pas d'être aussi jeune que toi.

— Dans ce cas je l'accepterai, pour vous tenir compagnie.

— Qu'est-ce que tu prendras ? Une absinthe ? un bitter ? un vermouth ?

— Un vermouth.

— Toinette, ma fille, la bouteille de vermouth et deux verres. Tu nous serviras là, sur cette petite table, et ça ne t'empêchera pas de mettre ton couvert.

L'ex-marchand d'antiquités versa, trinquait avec son hôte, but une gorgée avec un plaisir manifeste, fit claquer sa langue et reprit.

— Est-ce que tu es en congé ?

— Ah ! bien, ouiche ! en congé ! répliqua Berthaut. Est-ce qu'on nous donne seulement quarante-huit heures de permission, à la sûreté ? Toujours sur patte, le jour et souvent la nuit. C'est à peine si on a le temps de dormir ! J'ai trouvé un joint pour venir vous voir... J'ai dit que j'avais à vous consulter.

— A me consulter ? répéta Dutac surpris.

— Oui... et ce n'est pas une blague que j'ai faite au juge. C'est une affaire sérieuse. Très sérieuse.

— Tu m'intrigues beaucoup ! De quoi s'agit-il ?

— D'une pièce à conviction de toute première importance ! Un bijou qu'un assassin a laissé, sans le vouloir, dans les mains de sa victime..... Cet assassin, nous ne le connaissons pas. Avec ce bijou il faut que nous arrivions à relever sa piste... C'est notre seule chance d'arrêter au moins un des scélérats, car ils sont deux. Une fois celui-là pincé, nous trouverons bien l'autre.

— Le bijou est ancien ?

— Nous le croyons.

— Tu l'as apporté ?

— Bien entendu. Mais nous parlerons de cette affaire-là après déjeuner à tête reposée.

— Ça sera d'autant plus à propos que je vais servir tout de suite..... dit la vieille servante qui ne se gênait point pour écouter en mettant le couvert..... Installez-vous à table, et pendant que je vais faire mon omelette, aiguisez-vous

les dents en mangeant des radis, du beurre et du saucisson.

Les deux hommes se mirent à table.

Au bout de quelques minutes, Toinette apporta triomphalement, sur un plat de vieille faïence de Rouen à la Corne, une omelette fumante et dorée à point, qui donnait de l'appétitrien qu'à la regarder.

Elle fut d'ailleurs déclarée exquise, et c'était justice.

Dutac aimait la bonne chère. Il mangeait bien, buvait sec et possédait une cave agréablement garnie.

Une bouteille de vin blanc, tête de Vouvray, arrosa l'omelette au lard.

Avec la poule en daube apparut une bouteille de vieux Pomard et au dessert Toinette servit une fiole poudreuse de Pontet-Carnet.

La présence de Berthaut était une fête pour l'ex-antiquaire.

Au dessert succéda le café accompagné d'une fine champagne authentique, puis Toinette disparut, après avoir demandé :

— Pour quelle heure le dîner, monsieur ?

— Pour six heures et demie..... Cela donnera à l'ami Berthaut tout le temps d'aller prendre le train de onze heures vingt-deux minutes à la gare de Surville. Maintenant, garçon..... continua Dutac aussitôt qu'il se retrouva seul avec son visiteur..... occupons nous de ton affaire... Montre-moi le bijou en question.

Berthaut tira le cachet de sa poche, le débarrassa du papier qui l'enveloppait et le présenta à l'antiquaire.

Celui-ci l'examina pendant le quart d'une seconde et s'écria :

— Ah ça ! te fiches-tu du monde ! Ça un bijou ancien ! En voilà une sévère ! C'est du toc, mon garçon, tout ce qu'il y a dans ce bijou est fait de toc... Le cachet est bien en argent, mais la similitude est en verroterie, et vaut trois francs cinquante !

— Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous expliquer que ce bibelot n'est qu'une copie exacte de l'original, exécuté par ordre du juge d'instruction.

— Ah ! c'est donc ça ! J'aurais mieux

aimé voir l'original, mais enfin, comme copie, ce c'est pas mal.... Le ciseleur sait son métier.... Il a même imité superbement l'usure de certaines parties.... Je ne pourrais pas m'y tromper, moi ; mais il y a des experts de l'Hôtel des Ventes..... J'en connais, qui n'y auraient vu que du feu.

— Vous pensez que l'original est ancien ?

Dutac ne répondit pas.

Il s'absorbait maintenant dans l'examen du bijou.

— Ah ça ! mais ! ah ça ! mais ! dit-il tout à coup... je ne me trompe pas... j'ai eu dans les mains l'original de cette copie !

Berthaut s'était dressé comme mû par un ressort.

— Vous avez eu l'original dans les mains ? répéta-t-il avec anxiété.

— Oui. J'en ai la certitude.

— Quand ?

— Il y a longtemps. Très longtemps...

— Mais enfin, à peu près ?

— Vingt-cinq ans, trente ans, et peut-être plus.

— Tant que ça !

— Je l'avais acheté dans une vente, en Italie, au cours de l'un de mes premiers voyages, quand la passion du bibelot venait de s'emparer de moi..... La ciselure était merveille et merveilleuse aussi l'émeraude que remplace ce verre coloré..... Benvenuto Cellini a laissé en Italie des élèves qui, de père en fils, ont suivi ses traces..... Le joyau, qui représente un des lions de Saint-Marc, a dû être ciselé par l'un de ceux-là, il y a une cinquantaine d'années. Je m'emballai sur l'objet, je le laissai trop voir, et je le payai très cher.

— Combien ?

— Je ne me souviens pas, mais très cher.

A cette époque, il n'y avait point d'initiales gravées sur l'émeraude..... En revenant à Paris, après avoir parcouru toute l'Europe, glanant partout, j'exposai ce cachet dans mes vitrines de la rue Laffitte.... On l'admira beaucoup, mais le prix élevé que j'en demandais... et que je devais demander sous peine de perdre..... effrayait les amateurs, et

je crus longtemps qu'il me resterait pour compte.

— Un acheteur est venu cependant ?

— A coup sûr, puisque je ne le possède plus et qu'il ne m'a point été volé.

— Mais, n'a-t-il pas été compris dans la liquidation de votre maison, lorsque vous avez abandonné les affaires ?

— Non. Je suis certain qu'il ne figurait point sur le catalogue rédigé par moi-même pour la vente qui avait attiré les grands collectionneurs du monde entier.

— Alors, tâches de vous rappeler à qui vous l'avez vendu.

— C'est impossible, après tant d'années.

J'avais une clientèle considérable. Je vendais des centaines d'objets par jour et si je me rappelle quelques-uns des collectionneurs qui venaient régulièrement chez moi, et que je connaissais... les autres, les clients de hasard, les passants que tentait un bibelot des vitrines, n'ont laissé aucune trace dans mes souvenirs.

— En faisant un grand effort de mémoire...

— Je le fais en ce moment, l'effort de mémoire, mon garçon, et je ne trouve rien, absolument rien... — J'ai même oublié le prix de vente du bibelot, de même que j'ai oublié son prix d'achat. Seulement je mettrais ma main au feu que je l'ai vendu ce qu'il valait, par conséquent très cher.

XLII

Après les dernières paroles de l'ancien marchand de curiosités, il y eut un moment de silence.

Berthaut, mélancolique, pensait :

— Voilà une seconde édition de mon mécompte au sujet de l'homme au vélo... — Pour la deuxième fois, je croyais tenir quelque chose, et va te faire fiche ! Au moment de toucher au but plus rien !

Brusquement il se reprit à espérer.

Sur vos livres — demanda-t-il — vous inscririez vos ventes ?

— Comme mes achats, bien entendu.

— Le nom des vendeurs ?

— Toujours.

— Celui des acheteurs ?

— Cela dépendait.

— De quoi ?

— Quand je livrais à domicile, j'inscrivais le nom et l'adresse... — Il le fallait bien. — Autrement, c'était rare. — Je n'avais aucune raison, tu dois le comprendre, pour demander le nom de l'acheteur qui me payait comptant et emportait l'objet acheté. — J'inscrivais la vente à la date du jour où elle avait été faite, et c'était tout.

— Mais... reprit Berthaut de plus en plus févreux, n'auriez-vous pas livré ce bijou à domicile ?

— Je n'en sais rien.

— Mais vous pourriez le savoir.

— Comment ?

— En quittant le commerce, avez-vous gardé vos livres de comptabilité ?

— Ma foi, oui... C'étaient les compagnons de toute ma vie. Cela me chiffonnait de les vendre au poids comme vieux papiers.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Ils sont ici, au grenier... et même les souris ont dû s'en régaler pas mal !

— Si vous les consultiez ?

— Y penses-tu ?

— Pourquoi non.

— Une comptabilité de cinquante ans. Quel travail !

— Cher monsieur Dutac, il faut le faire.

Je vous le demande au nom de l'amitié que vous voulez bien me témoigner, et aussi au nom de la justice à qui vous pourriez peut-être venir en aide.

— Le faire !... Le faire !... Je me connais... Je n'en aurai jamais la patience.

— Je vous aiderai... Si vous me le permettez je m'installerais ici, près de vous, et année par année, mois par mois feuille par feuille, je compulserais ces registres où dort sans doute la vérité.

— Ah ! si c'est comme ça, garçon... répliqua l'antiquaire... je ne demande pas mieux... je permets tout ce que tu voudras... Viens t'établir à la maison, je te conduirai au grenier où sont les volumes à consulter et tu en

feras ton affaire.....Mais, vois-tu, je ne suis plus assez jeune pour fourrer le nez dans ces vieilles écritures, pour remuer toute cette poussière du passé et du grenier.....J'en perdrais l'appétit et le sommeil. Quand viendras-tu ?

— Aussitôt que j'aurai demandé l'autorisation de mes chefs.

— Demande là et arrive... Ta chambre est prête.... Tu travailleras à ton aise, comme tu voudras.

— Mille fois merci, cher monsieur Dutac.

— Tout à ton service, garçon ! Tu es un piocheur, toi, et tu as ton métier dans le sang.....Je t'en félicite !.....On ne vous rend pas justice, messieurs les agents de la sûreté... Vous valez mieux qu'on ne pense, et d'ailleurs vous êtes indispensables.....Reprends ton bijou, serre-le dans ta poche et allons faire un tour au village. J'éprouve le besoin de boire un bock.

— Je vous l'offre.

— Je l'accepte à condition que je t'en offrirai un autre, et même plusieurs, en faisant une partie de billard... Tu joues toujours au billard ?

— Quand j'ai le temps, donc pas souvent.

— Nous verrons si tu es en progrès...

Et après avoir pris son chapeau et sa canne, M. Dutac appela.

— Toinette.

— Voilà, monsieur, dit la servante en apparaissant.

— Nous allons prendre un ou deux bocks,

— Allez, monsieur. Moi je penserai au dîner.

— Soigne le menu !

— Comme pour moi-même.

— Alors je suis tranquille !

Berthaut, policier, infatigable, et s'emballant déjà sur l'espoir du succès, aurait désiré se mettre immédiatement à la besogne et fouiller sans retard les registres de l'ancien marchand de curiosités et d'objets d'art.

Mais il ne pouvait se montrer indiscret en forçant son hôte à mettre tout de suite à sa disposition les volumes poudreux où il espérait trouver cette piste que, selon les désirs du juge d'in-

struction il serait allé chercher à l'étranger avec la presque certitude de n'obtenir aucun résultat satisfaisant.

— Au point où en est l'affaire, dont le public a cessé de s'occuper... pensa-t-il, quelques jours de plus ou de moins ne peuvent rien compromettre..... Je verrai M. Savanne, je lui expliquerai ce qui se passe et je prendrai mon temps.

Tout en causant les deux hommes s'étaient dirigés vers le seul café existant dans le pays, et où chaque jour M. Dutac, avec quelques vieux rentiers de sa connaissance, venait faire une bonne partie qui se prolongeait jusqu'à l'heure du dîner.

Les consommateurs étaient rares au café de la Marie, situé sur une place ombragée de tilleuls.

Néanmoins, au moment où Berthaut et Dutac en franchissaient le seuil, il s'y trouvait quelques buveurs et un quatuor de paysans faisant une partie de manille et vidant de pleins verres d'un petit vin clair.

Au nombre des quatre joueurs on comptait le garde champêtre de la commune, facilement reconnaissable à son képi galonné d'argent et au baudrier que laissait voir l'entre-bâillement de son bourgeron bleu.

— Bonjour, tout le monde ! fit l'ex-antiquaire en entrant.

On lui rendit son bonjour, et toutes les mains se tendirent pour serrer la sienne.

Le billard était libre et couvert d'une housse de couil rayé.

Dutac commanda :

— Une canette bien fraîche et les billes.

La patronne de l'établissement servit la bière, puis débarrassa le billard de sa housse et plaça les billes sur le tapis vert repris en maint endroit.

— Trinquons d'abord, dit Dutac en remplissant les verres.

On les vida et la partie projetée s'engagea.

L'ex-antiquaire était d'une jolie force moyenne, et fort en train, d'ailleurs, ce jour-là.

Il gagna la première partie haut la main.

—Ma revanche, fit Berthaut.

—Tout à l'heure, garçon, laisse-moi souffler un peu....., d'ailleurs, j'ai soif.....Rien n'altère comme le caram-bolage !

Et Dutac commanda une autre canette, en allant s'asseoir avec le policier à la table où on les avait servis.

Les paysans venaient de terminer leur partie de manille, il ne restait plus une seule goutte de vin clair et, Le garde champêtre bourrait sa pipe.

—Dites donc, Pierreleu, lui demanda l'ex-marchand de curiosités en riant, ça marche-t-il un peu vos études de vélocipédie.

—Ne m'en parlez pas, monsieur Dutac, répondit le garde, je peux pas y arriver.....Je ramasse des pelles, que c'est une bénédiction..... Jamais..... jamais je ne pourrai me teindre d'aplomb là-dessus !

—Vous, un ancien dragon !

—Le cheval, ça me connaît. Mais la bécane, comme ils disent, va te faire lanlaire.

—Alors elle n'a pas encore rencontré son propriétaire, la bécane ?

—Pas encore.

Depuis plus de quatre mois que vous l'avez trouvée, c'est drôle.

—Oh ! oui, plus de quatre mois..... Nous voilà au milieu de mai, quasiment et je l'ai ramassée dans le petit bois de M. Moulin le matin du 2 janvier..... On a tambouriné ma trouvaille dans toutes les communes des environs, et personne ne s'est présenté pour la réclamer.

—Alors qu'est-ce que vous allez en faire ?

—Au bout d'un an et un jour, si elle n'a pas retrouvé son maître légitime, M. le maire de Survilliers la fera vendre à la criée au profit des indigents de la commune..... Ça vaut au moins trois cents francs d'occasion, cette machine là... ça sort d'une bonne maison, à ce qu'il paraît.

Berthaut, en attendant parler de bicyclette, avait aussitôt dressé l'oreille et prêté une attention toute particulière aux paroles du garde champêtre.

Il pensait au cycliste dont il avait re-

levé la piste à Saint-Onen, piste perdue sur la route du Bourget, qui conduisait directement à Survilliers.

Un soupçon avait tout à coup pris naissance dans son cerveau toujours en travail.

Il s'était dit :

—Si cependant il s'agissait de mon homme !

Vague d'abord, ce soupçon prit de la consistance quand Berthaut entendit le garde préciser le jour de la trouvaille.

Or, cette trouvaille avait eu lieu le matin du 2 janvier.

C'était peut-être, la piste perdue retrouvée.

Il intervint en disant à Pierreleu :

—Ah ! vous avez trouvé un vélo. C'est cependant un objet qui ne se perd pas facilement.

—C'est mon avis j.....il fallait que celui qui le montait fut terriblement éméché pour ne point s'apercevoir qu'il n'avait plus sa bécane entre les jambes !

—A moins qu'il n'ait eu quelque raison de s'en débarrasser, fit observer Berthaut.

—Ça se pourrait bien tout de même.

—Vous l'avez trouvé sur la route ?

—Que non pas ! Dans un petit bouquet de bois à trois cents mètres de la gare de Survilliers..... Not' monsieur le maire m'avait envoyé porter une dépêche au chemin de fer.....En revenant, l'idée me vint d'entrer dans le bois où je savais que des braconniers... (il n'en manque point par ici !).....tendaient souvent des collets je n'ai pas fait un chon blanc, seulement au lieu de collet, j'ai mis la main sur une bécane.

—Et c'était le 2 janvier ?

—Oui, entre huit et neuf heures du matin.

—Et aucun indice ne pouvait vous faire deviner à qui cette bécane appartenait ?

—Si, il y avait un indice, mais qui n'a servi à rien.

—Lequel ?

—Une initiale, tout simplement, imprimée au fer chaud sur le cuir de la selle.

—Une initiale ?

—Oui, un G.

—Un G ? répéta Berthaut.

—Mais allez donc chercher avec ça ? Est-ce la première lettre d'un prénom ou d'un nom de famille ? on a tambouriné, je vous l'ai déjà dit, et personne n'est venu réclamer.

—Vous êtes-vous renseigné au chemin de fer ?..... Un ivrogne, ainsi que vous le supposiez tout à l'heure, aurait pu s'écarter du droit chemin et se laisser dégringoler en traversant le bois... que sais-je moi ? On aurait été peut-être à même de vous renseigner.

—J'ai demandé.

—Eh bien ?

—Eh bien ! un seul voyageur était parti dans la nuit de la gare de Surveilliers, et il paraît qu'il n'était pas plus éméché que vous et moi... Il a pris une place de première classe, et il est monté dans le train qui passait à une heure dix-huit minutes..... Ce n'est pas celui-là qui pouvait voyager en vélo, car il était embarrassé d'une sacoche assez volumineuse.

—Une sacoche ?... fit vivement Berthaut.

—Voilà du moins ce que m'a répondu l'employé du service de nuit à qui je me suis adressé.

—Et où allait le train qui emportait ce voyageur ?

—Oh ! Quant à ça, j'en ignore.

XLIII

Berthaut, lui, en savait assez, pour le moment.

Il avait la conviction absolue qu'il venait, par un hasard, providentiel, de retrouver la piste perdue de l'homme à la sacoche que plusieurs habitants de Saint-Ouen, et les pompiers courant au feu, se rappelaient avoir vu passer, pédalant à toute vitesse.

Sans l'avoir cherché, il faisait coup double.

La breloque et le vélo devenaient des pièces à conviction qui devaient, dans un temps donné, selon toute apparence, livrer le coupable à la justice.

L'agent aurait bien souhaité voir le

vélo abandonné, mais pour cela il aurait fallu se faire connaître, ce qu'il ne voulait pas, du moins quant à présent.

De plus il se trouvait sans mandat et sans qualité pour suivre une affaire dans un pays qui n'était pas du ressort du parquet de la Seine.

M. Savanne, en vertu d'une commission rogatoire, pourrait seul agir en cette circonstance.

Une nouvelle partie de billard recommença et le garde champêtre fut invité à prendre un verre de bière.

A six heures précises Dutac et Berthaut rentrèrent et firent grand honneur à l'excellent dîner que Toinette leur servit.

A onze heures moins un quart le policier prenait congé de l'ancien marchand de curiosités, en lui promettant de revenir bientôt s'installer chez lui afin de compiler à loisir les registres poudreux.

A la gare de Surveilliers, Berthaut aborda le sous-chef de service de nuit.

—Monsieur, lui dit-il, j'aurais un renseignement à vous demander.

—De quelle nature ?

—Un train passe ici, n'est-ce pas, à une heure dix-huit minutes du matin ?

—Oui, monsieur, le train qui part de Paris à minuit vingt minutes.

—Quel est le point terminus de son parcours ?

—Bruxelles.

—Est-ce vous, monsieur le sous-chef, qui étiez de service dans la nuit du 1er au 2 janvier de cette année ?

—Je n'étais pas encore ici, monsieur. J'ai remplacé, il y a un mois, le sous-chef qui s'y trouvait..... Le chef de gare seul, pourrait vous dire qui faisait le service de nuit à la date que vous indiquez.

—Ne puis-je le voir ?

—Demain matin, tant que vous voudrez, mais à ce moment il est couché et il dort.

—Merci, monsieur.

Le train montant vers Paris sifflait.

Berthaut passa sur le quai et prit place dans un compartiment de seconde classe.

Le lendemain de bonne heure, il se

présentait au cabinet du chef de la sûreté à qui il rendait compte des découvertes imprévues faites par lui la veille à Survilliers.

Aucune détermination ne pouvait être prise sans qu'on en eût préalablement référé au juge d'instruction.

Il fallait donc attendre l'arrivée au palais de Daniel Savanne.

Dès que sa présence fut signalée, le chef et l'agent se rendirent auprès de lui, et Berthaut recommença son récit.

Daniel félicita Berthaut qui venait de faire faire un pas en avant à l'instruction jusque-là stationnaire.

Maintenant on pouvait espérer, grâce aux livres de commerce de l'antiquaire remonter jusqu'à l'acquéreur de la broche accusatrice.

Quant à la bicyclette elle pouvait en effet avoir appartenu à l'homme à la sacoche qui paraissait fuir de Saint-Ouen, et que l'abandon même de son vélo semblait désigner comme l'un des assassins.

Mais, en somme, tout cela n'était encore qu'hypothèses et conjectures.

Daniel Savanne avait une très grande confiance dans l'esprit lucide et le rare bon sens de l'inspecteur de la sûreté.

Il lui posa cependant cette objection :

—Croyez-vous, Berthaut, qu'un cycliste chargé d'une sacoche assez lourde, ait pu faire le trajet de Saint-Ouen à la gare de Survilliers en si peu de temps.

—Je ne m'en suis pas rendu compte, monsieur, répondit Berthaut, ... mais je m'en assure-ai.

—Comment ?

—En partant de Saint-Ouen sur une bécane chargée, et en me rendant à Survilliers par le chemin qu'a suivi mon homme.

—Vous pédalez donc ?

—Un bon policier, monsieur le juge d'instruction, doit savoir un peu tout faire.

—Alors, agissez.

—C'est le vélo qui se trouve à la mairie que je voudrais bien voir en notre possession.

—Je vais télégraphier au sous-préfet de Senlis, qui donnera l'ordre au maire de Survilliers de vous le laisser examiner.

Une lettre suivra cette dépêche, et nous obtiendrons que le vélo en question nous soit remis, provisoirement du moins.

—Monsieur le chef de la sûreté voudra-t-il bien m'accorder une permission de huit jours pour suivre cette affaire ?

—Il vous faudra huit jours ?

—Et je vous assure, monsieur, que ce ne sera pas trop.

—Ils vous sont accordés.

—Quand partirez-vous ? demanda Daniel Savanne.

—Dès demain matin. Dans la journée je me procurerai un vélo.

—Nous en avons à la préfecture, dit le chef de la sûreté. Je les mets à votre disposition.

—J'en choisirai un.

Daniel Savanne reprit :

—Marchez, mon brave Berthaut. Je vous donne carte blanche, je vous le répète.....Monsieur le chef de la sûreté, vous voudrez bien remettre à Berthaut, avant son départ, la somme qu'il jugera nécessaire, et je vous la rembourserai.

L'agent et le chef de la sûreté se retirèrent ensemble.

Il était sept heures du matin.

Au restaurant de la Joueuse d'Orgue. — ancien établissement Aubin, Magloire, successeur. — on dressait déjà le couvert devant lequel, au sortir de l'église devaient venir s'attabler les mariés et leurs invités.

Ils étaient nombreux, les invités.

Le brave manchot, aimé et estimé de tout le monde, s'était fait un devoir de convier ceux qui depuis son arrivée dans le pays lui avaient témoigné le plus d'intérêt et de bienveillance.

Le docteur Bordet était de ce nombre et aussi le maire de Saint-Ouen, qui allait le marier, des industriels de la localité clients de l'établissement, enfin bon nombre des ouvriers de l'usine Vernière réédifiée.

Claude Grivot, invité l'un des premiers, avait promis d'assister à la bénédiction nuptiale, quoique ses travaux—

affir
prés
C'
qu'il
Ma
sa p
No
brav
cont
Sa
taur
La
tant
Le
doct
du re
Po
le vie
petit
renne
Be
vait e
d'Org
Saint
dre co
pens
Ne
l'esto
mang
verre
Il to
Mag
lui ter
Ros
matio
Ens
servic
nombr
Il ét
la rend
On l
de der
—Re
Bertha
re que
—Or
signeu
douce
—Im
mais sa
impos
—Al
riée, le
Saint-B

affirmait-il — rendissent nécessaire sa présence à l'usine.

C'était à son grand regret — tout ce qu'il pourrait faire.

Magloire ne tenait pas autrement à sa présence.

Nos lecteurs n'ignorent point que le brave manchot n'avait nullement le contremaître en odeur de sainteté.

Sa qualité de client habituel du restaurant rendait l'invitation nécessaire.

La politesse faite, Magloire aimait autant qu'il s'abstint.

Les témoins étaient, pour le marié, le docteur Bordet et Rossigneul, le patron du restaurant de la Péniche.

Pour la mariée, le doyen des ateliers, le vieux Simon, le beau parleur, et un petit cousin, venu tout exprès de la Varenne-Saint-Hilaire avec sa femme.

Berthaut, à huit heures précises, arrivait en face du *Restaurant de la Joueuse d'Orgue*, prêt à faire à vélo le voyage de Saint-Ouen à Surveilliers, afin de se rendre compte du minimum de temps indispensable pour accomplir ce trajet.

Ne voulant point se mettre en route l'estomac vide, il avait fait halte afin de manger un morceau accompagné d'un verre de vin blanc.

Il tombait en pleine fête.

Magloire, qui le reconnut, vint à lui et lui tendit amicalement la main.

Rossigneul poussa une joyeuse exclamation en le voyant.

Ensemble ils avaient fait partie du service de la sûreté, — ils avaient de nombreux souvenirs communs.

Il était impossible de ne pas arroser la rencontre.

On l'arrosa d'une bouteille de chablis de derrière les fagots.

— Restes donc avec nous, monsieur Berthaut, — dit Magloire, — je vous assure que ça me fera plaisir...

— On s'amusera un peu, appuya Rossigneul, — et tu n'es pas ennemi d'une douce gaité,.....

— Impossible... — répondit le policier, mais sans expliquer les motifs de cette impossibilité.

— Alors, — fit un des témoins de la mariée, le cousin qui habitait la Varenne-Saint-Hilaire, — promettons-nous de ve-

nir déjeuner à la maison avec Magloire et la cousine. — Ce sera l'ouverture de la pêche et nous aurons une riche friture, sans oublier la matelote, — le 16 juin, ça va-t-il ? — Monsieur Rossigneul nous fera l'avantage d'être de la partie.

— Nous serons tous rigolos, et j'ai dans ma cave un petit vin de Joigny qui n'est point piqué des hannetons...

— Accepté mon vieux ! répliqua Rossigneul — il n'y a pas de danger que j'y manque.

— Le 16 juin, n'oublies pas — reprit le cousin.

— Soyez paisible, on a bonne mémoire.

— A la Varenne-Saint-Hilaire, quai de Chennevières... à l'enseigne du *Goujon à deux têtes*, Caraton, restaurateur.

— Entendu.

Et après avoir avalé un dernier verre de chablis, Berthaut enfourcha son vélo, regarda l'heure à sa montre, et se mit à pédaler avec l'énergie d'un professionnel disputant un record.

— Je parierais cent francs contre cent sous, dit Rossigneul en le regardant s'éloigner, que le gaillard suit une piste ! C'est un malin, Berthaut, il aime le métier et il est intelligent, ... ils n'ont pas mieux que lui à la sûreté... brigade des recherches.

— Quelle piste pourrait-il suivre en partant d'ici ? demanda Magloire.

— Si tu lui avais posé cette question mon vieux marsouin... s'écria Rossigneul en riant..... il t'aurait répondu carrément ; Flûte ! Un bon inspecteur de sûreté ne doit jamais dire, ni d'où il vient, ni où il va, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il pense ! Le silence, c'est sa force.

Plusieurs invités arrivaient.

La conversation fut interrompue et on ne pensa plus à Berthaut.

Celui-ci poursuivit son chemin en songeant à la mission qu'il devait accomplir et qu'il s'était juré de mener à bien.

Il était parti du restaurant de la Joueuse d'Orgue à huit heures et demie précises.

En vingt minutes il avait parcouru la route conduisant à Aubervilliers.

Sa montre indiquait neuf heures moins dix minutes lorsqu'il mit pied à terre, comme l'avait fait Robert Vernière, en arrivant à la montée assez rapide du Bourget.

A neuf heures et quart il se trouvait à la Patte d'Oie où le chemin devenait facile.

En passant devant le village de Louvres il entendit sonner au clocher de l'église les trois quarts avant dix heures.

Il avait ralenti à dessein son allure afin de se rendre compte des aléas de route.

A dix heures trois minutes il arrivait en face de la gare de Survilliers.

L'épreuve était concluante.

En une heure et trois minutes il avait accompli le parcours total.

Or, partant à onze heures de Saint-Ouen, aussitôt après le crime commis, l'assassin de Richard Vernière, le voleur, l'incendiaire, avait pu arriver sans la moindre fatigue à la gare de Survilliers pour prendre le train qui y faisait halte à une heure dix-huit minutes et devait l'emporter vers la Belgique.

Berthaut, ne voulant point tomber encore à l'improviste, au moment du déjeuner, chez M. Dutac, rebroussa chemin et fila vers la Chapelle-en-Serval où il déjeuna avec un appétit bien gagné par le voyage rapide qu'il venait d'accomplir.

Les fervents de la pédale affirment d'ailleurs que le mouvement précipité des jarrets est le plus puissants des apéritifs.

A une heure de l'après midi, il reprénait la route de Survilliers et venait frapper à la porte de l'ex-antiquaire.

Il avait huit jours devant lui pour mener à bien les recherches qu'il allait entreprendre dans les registres poudreux.

Le chef de clinique des Quinze-Vingts s'était empressé de prendre connaissance des pièces apportées par Henri Savanne et relatives aux soins donnés à Véronique par le docteur Sermet à l'hôpital Saint-Louis.

Il avait étudié surtout les notes annexées à ces pièces par son élève et dans lesquelles il constatait avec joie un sens

d'observation profond et des développements dont la logique serrée lui inspirait quelques doutes sur la valeur scientifique du mémoire adressé au juge d'instruction après l'opération suble par la blessée de Saint-Ouen.

Il lui semblait se trouver soit en face d'une erreur du chirurgien, si habile et si expérimenté cependant, soit en face d'un cas tellement exceptionnel que, durant sa pratique déjà longue, rien de pareil ne s'était présenté à lui.

Cette dernière hypothèse, vers laquelle il penchait, le préoccupait beaucoup.

Lui aussi, comme l'avait fait Henri... recourut aux ouvrages des maîtres anciens, les étudiant, s'inspirant de leur science, et s'efforçant de surprendre leurs secrets.

Il lut et relut les observations faites par les chirurgiens des armées pendant les guerres d'Italie, de Crimée, du Mexique et aussi pendant la guerre franco-allemande, observations précieuses, signées des noms illustres de Chénu, Otis, Quesnoy, Williamson, et d'autres encore dont la nomenclature serait trop longue.

Et malgré toutes ces recherches opérées avec la conscience patiente d'un savant, il continuait à ne pas entrevoir la solution du problème.

La nécessité de se former une opinion s'imposait.

XLIV

Un matin, après la visite, le chef de clinique prit Henri Savanne à part et lui dit :

— Mon cher enfant, verrez-vous aujourd'hui votre oncle ?

— Je le verrai aussitôt que vous m'aurez rendu ma liberté—répondit le jeune homme.

— Eh bien, prévenez-le que j'aurai le plaisir d'aller déjeuner demain avec lui au Parc Saint-Maur.

Henri demanda vivement.

— Vous avez étudié le procès-verbal que je vous ai remis ?

— Ne m'interrogez pas, je ne répondrais rien..... Seulement priez votre oncle de faire tout ce qui dépendra de

lui pour le docteur me tem Savanne

—Cel ne pour adressé son ami

—Alc la visite pour all

En a rendit a bien de

Il l'y des dés

Henr mot de rurgien air d'all Maur se tion et chef de

Aussi cette ré bert Ve

" Pri Villa Sa lier y so solue...

On ét Henr que jou onze he profess où il rel dait, no résultat tés scie avoir li veugle prépar rendrai des pla Brien.

Le j Vernièr Quinse Saint-L pensât.

Le d train p

lui pour que mon très estimé confrère, le docteur Sermet, soit son hôte en même temps que moi, demain, à la villa Savanne.

— Cela sera facile... Le docteur Sermet ne pourra décliner une invitation à lui adressée par un magistrat qui est aussi son ami.

— Alors, que cela soit... Demain après la visite, je partirai d'ici avec vous pour aller au Parc.

En sortant de l'hospice, Henri se rendit au Palais de Justice où il avait bien des chances de trouver son oncle.

Il l'y trouva en effet, et lui fit part des desiderata de son chef de clinique.

Henri porta au docteur Sermet un mot de Daniel Savanne auquel le chirurgien répondit qu'il se ferait un plaisir d'aller le lendemain au Parc-Saint-Maur serrer la main du juge d'instruction et conférer avec son savant ami, le chef de clinique des Quinze-Vingts.

Aussitôt qu'il eut connaissance de cette réponse, Daniel téléphonia à Robert Vernière :

— Prière venir déjeuner demain midi à Villa Savanne. Question Véronique Sollier y sera discutée et probablement résolue... Amitiés.

“ Daniel. ”

On était au vendredi

Henri était allé à Paris, comme chaque jour, pour l'heure de la visite, et à onze heures et demie il prenait avec son professeur le train à la gare de Vincennes où il rencontrait Robert qui se demandait, non sans angoisse, quel serait le résultat de l'entretien des deux sommités scientifiques dont la rencontre allait avoir lieu, et s'ils décideraient que l'avengle devait venir suivre un traitement préparatoire à la villa du Parc, ce qui rendrait possible et facile l'exécution des plans ténébreux du magnétiseur O'Brien.

Le jeune homme présenta Robert Vernière à son chef de clinique des Quinze-Vingts et le trajet de Paris à Saint-Maur s'accomplit sans qu'on y pensât.

Le docteur Sermet était arrivé par le train précédent et ils le trouvèrent en

grande conférence avec le juge d'instruction.

L'échange obligatoire de cordiales politesses s'achevait à peine quand le valet de chambre vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Nous causerons en sortant de table, mon cher confrère, s'étaient dit les deux chirurgiens.

En effet, après le déjeuner, on alla prendre le café au fumoir, où les dames furent invitées à rester, la discussion qui allait avoir lieu offrant pour elles le plus vif intérêt.

Nous ne nous attarderons point dans les détails, curieux à coup sûr, mais nullement de notre compétence, de cette discussion qui s'éleva à une grande hauteur et qu'Henri, sans s'y mêler, même par un mot, suivait avec une attention profonde.

— Ainsi, mon cher confrère, demanda le chef de clinique des Quinze-Vingts au docteur Sermet quand la controverse fut épuisée..... vous maintenez sans hésiter toutes les appréciations que j'ai trouvées dans le procès-verbal remis par vous à notre cher hôte Daniel Savanne ?

— Toutes sans exception.

— La balle, dont j'ai eu le modèle entre les mains, a fait, comme vous l'affirmez, un trajet entièrement horizontal.

— Entièrement !

— Sans léser les deux grands nerfs optiques ou leur chiasma ?

— Le projectile a suivi la voûte crânienne, et le traumatisme n'a atteint aucune partie de ces nerfs.

— Pas même les bandelettes ou les parties antérieures des pédoncules ?

— J'en suis convaincu.

— Dans votre opération du trépanement vous avez dû extraire plusieurs esquilles ?

— Cinq, et toutes les cinq minuscules.

— Les plaies ont marché rapidement vers la guérison ?

— Plus rapidement même que je ne le supposais.

— Aucun dépôt après l'opération ?

— Aucun.

— La cécité est-elle venue tout à coup ?

— J'ai tout lieu de croire qu'elle existait déjà en grande partie du moins, avant l'opération.

— N'avez-vous pas supposé qu'une esquille ou une parcelle infinitésimale du projectile avait pu se loger dans les bandelettes optiques ou les cornues ?

— Non, car selon moi, dans ce cas, il se serait formé des dépôts.

— De quelle nature sont les membranes de la cataracte ?

— Ce fut Henri qui répondit :

— Rugueuses, cornées, ondulées.

— Leur couleur ?

— D'un blanc livide, tirant sur le jaune.

— La sensibilité de l'œil se manifestait-elle quand on appuie sur les membranes ?

— Je n'ai pas poussé aussi loin mes investigations, maître..... répondit Henri.

— Nous devons nous trouver en face d'un cas tout à fait exceptionnel, reprit le chef de clinique..... Je l'avais pressenti en lisant le très remarquable procès-verbal de mon confrère et ami le docteur Sermet... Mais, sans avoir moi-même examiné l'aveugle, je ne conclurai pas comme lui qu'une nouvelle opération pourrait entraîner des complications mortelles.

— Conclusions que je maintiens cependant !..... répliqua le chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Louis..... Ce que M. Savanne n'a pas fait, je l'ai fait, moi..... L'œil devient le siège d'une vive douleur quand on opère une pression sur la cataracte. Elle doit s'y trouver adhérente.

— Cas plus extraordinaire encore !... s'écria le chef de clinique des Quinze-Vingts.

— L'opération..... inutile d'ailleurs..... entrainerait presque fatalement une méningite qui, en moins de trois jours emporterait la malade.

— Peut-être avez-vous raison, mon cher confrère, mais je te répète, avant de me prononcer, je voudrais voir Mme Sollier.

Il y a dans la vie des hasards si singuliers qu'ils peuvent passer pour invraisemblables, ce qui ne les empêche pas de se reproduire chaque jour et pour ainsi dire à chaque heure.

Au moment précis où le chef de clinique des Quinze-Vingts achevait de prononcer les paroles que nous venons de reproduire, le son d'un orgue-orchestre retentit dans l'avenue, devant la grille de la villa.

L'orgue jouait une marche militaire très brillante et fort en vogue. Aussitôt la conversation fut interrompue.

Henri se leva et courut à la fenêtre, Aline l'avait suivi.

— C'est elle ! s'écria la jeune fille !... C'est Véronique Sollier qui est là, monsieur le docteur.

— L'aveugle, ici, avec un orgue ?

— C'est son gagne-pain.

— Il faut aller la chercher..... dit vivement Mme Vernière..... ces messieurs pourront ainsi l'examiner tout de suite.

— J'y cours.

Henri Savanne sortit du foin, traversa la pelouse, ouvrit la grille et s'avança vers Mme Sollier.

Marthe avait reconnu le jeune homme.

— Bonne maman, c'est M. Henri... fit-elle en cessant de tourner la manivelle de l'orgue.

— Henri qui ? demanda l'aveugle.

— M. Henri Savanne.

— Son frère ! murmura-t-elle.

— Oui, Henri Savanne, ma bonne madame Sollier..... dit le jeune homme d'une voix très douce..... C'est un hasard heureux qui aujourd'hui, vous amène ici..... Vous vous êtes arrêtée juste en face de la maison de mon oncle.

— M. Daniel Savanne, le juge d'instruction.

— Oui.

— Et nous avons avec nous des amis au nombre desquels se trouve le docteur Sermet qui vous a si bien soignée à l'hôpital Saint-Louis..... Tout à l'heure justement, nous parlions de vous et il manifestait le désir de vous voir...

il va
êtes
dame
vais
et du
Vé
tion.
Ma
—
bon c
rière
reme
aussi
ne gr
Vér
ex pri
pris s
— E
Je ser
cier le
pouv
— N
lier, d
Et
la vil
leque
od.
Il re
nique
Marth
entre
entrée
Mar
les pe
Elle
fantin
plus d
Hen
met,
— V
teur, l
pouv
bons s
ment p
La p
— M
suis co
voir...
chère p
jamais
toute n
mon co
pour vo
Le d

Il va constater avec joie combien vous êtes alerte et vigoureuse... Venes, madame Sollier, viens, chère fillette, je vais vous conduire auprès de mon oncle et du docteur.

Véronique eut un moment d'hésitation.

Marthe s'en aperçut.

— Tu ne peux refuser d'aller voir le bon docteur qui t'a sauvé la vie, grand-mère.....dit-elle calmement..... Tu le remercieras, et je pourrai le remercier aussi, moi, de m'avoir conservé ma bonne grand-mère.

Véronique ne discutait jamais les désirs exprimés par sa petite-fille qui avait pris sur elle une influence sans bornes.

— Eh bien ! oui.....fit-elle..... allons. Je serai bien aise, comme toi, de remercier le docteur Sermet, mais nous ne pouvons pas laisser notre orgue dehors.

— Nous allons le rentrer, madame Sollier, dit Henri.

Et lui-même noussa dans la cour de la villa le véhicule à quatre roues sur lequel l'orgue-orchestre se trouvait placé.

Il referma la grille et prenant Véronique par la main et suivi de la petite Marthe il parcourut l'espace compris entre l'avenue et l'habitation et fit son entrée dans le fumoir.

Marthe connaissait presque toutes les personnes qui s'y trouvaient.

Elle leur prodigua, avec sa grâce enfantine, ses plus belles révérences et ses plus doux sourires.

Henri conduisit l'aveugle à M. Sermet.

— Voici votre ex-malade, cher docteur, lui dit-il.. Sa joie est grande de pouvoir vous témoigner sa gratitude des bons soins que vous lui avez si libéralement prodigués.

La petite Marthe s'avança.

— Moi aussi, monsieur, fit-elle..... je suis contente, bien contente de vous voir..... Vous m'avez conservé ma chère grand-maman...Je ne l'oublierai jamais..... J'en serai reconnaissante toute ma vie, et je vous aime de tout mon cœur...et je prierai le bon Dieu pour vous, tous les jours, matin et soir.

Le docteur Sermet, très ému, car

quelque chirurgien, il avait l'âme tendre, embrassa l'enfant.

— Tu me payes de bien des ingratitudes, ma chère mignonne...lui dit-il... je sais lire dans les yeux, et je lis dans les tiens que tu es une bonne petite fille et que tu seras bonne toujours.

Puis prenant la main de Véronique :

— Je suis heureux de constater, madame Sollier, que votre santé est excellente et que vous êtes forte et courageuse. Le métier que vous faites est un peu fatigant pour votre âge.

— Non, monsieur... répliqua l'aveugle... J'ai la précaution de ne pas abuser de mes forces, et cela me distrait... Ah !... si on avait pu me conserver les yeux avec la vie.

— J'ai des yeux pour toi, moi, grand-mère !.....s'écria Marthe..... et tu sais bien que je ne te quitterai jamais.

— Mais je ne te vois pas, mon enfant, je ne peux pas te voir.

Et l'aveugle pleurait.

Le chef de clinique des Quinze-Vingts s'était avancé,

Marthe ne le connaissait pas et le regarda curieusement.

Il s'arrêta près de Véronique, et d'une voix lente et persuasive :

— Cette vue que vous regrettes amèrement, madame, pourquoi ne tenteriez-vous pas de la recouvrer ?

— Et comment le pourrais-je, monsieur ? demanda l'aveugle.

— En vous remettant entre les mains d'un spécialiste assez sûr de lui-même pour faire, sans hésiter, une opération nouvelle.

— Une opération qui pourrait me tuer s'écria l'aveugle... non ! non !... j'aime encore mieux ne pas voir ma petite-fille, mais vivre pour rester près d'elle !... Est-ce qu'elle pourrait se passer de moi la chérie !.....Mais qui êtes-vous, monsieur, vous qui venez de me parler ? Je ne reconnais pas votre voix.

— Je suis le chef de clinique à l'Hospice des Quinze-Vingts, et je pourrais peut-être vous guérir.

— Vous !

— Oui, moi, peut-être.

— M. le docteur Sermet m'a affirmé

que la guérison était impossible, et M. Henri Savanne, après m'avoir examinée n'a pas osé se prononcer.

— Mon confrère, le docteur Sermet ne s'obstinera point dans son affirmation s'il lui est démontré qu'il a pu se tromper..... Quant à Henri Savanne, mon élève, qui sera bientôt un maître, il n'a pas voulu, par modestie, émettre une opinion sans m'avoir consulté.

— On a trop hésité... murmura l'avengle..... et ces hésitations m'ont fait peur..... je le répète, je veux vivre pour Marthe..... Je refuse d'être opéré.

XLV

— Un moment de silence suivit ces derniers mots.

Le chef de clinique de l'ospice des Quinze-Vingts reprit :

— On ne tenterait l'opération, soyez-en sûre, madame, qu'après avoir reconnu qu'elle offre des chances de succès et que, dans tous les cas, elle ne peut présenter aucun danger..... Voulez-vous me permettre d'examiner vos yeux ?

— Si vous le voulez, monsieur.

L'oculiste célèbre prit Véronique par la main, la conduisit auprès de la fenêtre, la fit asseoir et procéda à son examen.

A l'aide d'une forte loupe, prise dans une petite trousse dont il ne se séparait jamais, il étudia les membranes de la cataracte.

Comme Henri l'avait signalé, elles étaient ondulées, cornées, d'un blanc livide tirant sur le jaune.

Il abaissa l'une des paupières et opéra sur son point central une légère pression.

Véronique tressaillit.

— Vous ai-je fait mal ?..... demanda-t-il.

— Oui, un peu.

— La sensation d'une piqûre ?

— Non, monsieur..... C'était plutôt comme si vous appuyiez le doigt sur une tumeur résultant d'un choc ou d'un coup.

— Et maintenant, c'est passé ?

— Oui, monsieur. Ça n'a pas duré plus longtemps que la pression.

— Je vais appuyer de nouveau, un peu plus fort. Attendez-vous donc à ressentir une nouvelle douleur.

Sous la pression nouvelle et très accentuée Véronique tressaillit comme un insecte auparavant.

— Je vous fais plus mal que la première fois !..... demanda le chef de clinique.

— Non, monsieur, c'est à peu près la même chose.

L'examen changea de nature.

L'oculiste auscultait le front, pressait les fosses temporales, fouilla les orbites.

L'avengle se prêtait avec une docilité admirable à cette série d'observations que chacun suivait du regard en silence la poitrine oppressée.

Robert, très pâle, mais conservant tout son sang-froid, attendait avec angoisse le résultat de cette consultation imprévue.

Enfin l'oculiste s'arrêta et posa cette question.

— Avez-vous, par intermittence, des moments de surdité ?

— Aucun.

Le chef de clinique s'approcha du docteur Sermet, fit signe à Henri de les rejoindre et leur dit quelques mots à l'oreille.

Tandis qu'il parlait les visages des deux hommes exprimaient la surprise la plus vive.

Il revint auprès de Véronique, et d'une voix grave, un peu émue, prononça cet arrêt.

— Mme Sollier, j'affirme que vous êtes guérissable.

Un cri de joie s'échappa de toutes les bouches, sauf de celle de Robert.

Le fratrioide avait attendu, févreux, le dénouement de cette scène dramatique qui devait servir ou contrecarrer les projets d'O'Brien, par conséquent les siens.

Maintenant il était fixé.

Véronique s'était brusquement dressée.

— Je suis guérissable ? — balbutia-t-elle en tremblant de tout son corps. — Vous ne vous trompez pas ? — Vous

êtes certain de ce que vous dites ? — Je pourrais recouvrer la vue !.....

Le grand ouïste répliqua :

— Je ne m'avancerais point ainsi que je viens de le faire si je n'avais une certitude. — Voulez-vous entrer dès demain à l'hôpital des Quinze-Vingts, où un lit sera mis, par mon ordre, à votre disposition ?

— A l'hôpital ! — répéta Véronique avec effroi.

— Non ! non ! monsieur ! — s'écria la petite Marthe en s'accrochant des deux mains aux vêtements de l'aveugle. — Grand'maman ne me quittera pas... Je ne pourrais ni la suivre à l'hôpital ni rester auprès d'elle... Elle ne pourra pas plus vivre loin de moi que moi vivre sans elle.

— Non ! non ! grand'mère, reste aveugle, mais reste avec moi !....

— Ma chère petite fille, — dit le chef de clinique, — je comprends tout votre amour pour votre bonne grand'mère, mais il ne faut pas que cet amour vous rende égoïste !

— Songez qu'il s'agit pour elle de la chose la plus précieuse que Dieu ait donnée à la créature humaine !..... Il s'agit de la vue ! — Il est nécessaire de lui donner les soins d'une nature toute spéciale, de lui faire subir un traitement préparatoire avant l'opération... — Quelques jours de séparation passeront bien vite, et ensuite, pour vous quelle joie !.....

Mais l'enfant n'écoutait qu'à peine.

Elle refusait de se laisser convaincre, et elle répétait :

— Non !... Non !... Je ne veux pas que grand'mère me quitte !... Je ne veux pas ! Je ne veux pas !...

Mme Vernière prit la parole.

— Nous avions prévu le refus de Mme Sollier de se séparer de sa petite-fille... dit-elle vivement.

— Vous aviez prévu ?... — répéta Véronique très surprise.

— Oui, et c'est bien naturel car nous pensons à vous sans cesse, et nous voudrions pouvoir vous payer par un peu de bonheur tout le dévouement que vous avez montré jadis pour M. Richard Vernière. — Le hasard vous a conduite aujour-

d'hui ici. — S'il ne s'était point manifesté d'une façon aussi heureuse qu'inattendue, nous serions allés à vous et nous aurions dit : — Vous refusez toute aide de notre part, ne voulant devoir qu'à vous seule votre indépendance... Laissez-nous du moins tenter de vous rendre la vue.....

Mme Vernière, s'adressant au chef de clinique des Quinze-Vingts, poursuivit :

— Docteur, M. Daniel Savanne se joint à nous pour offrir à Mme Sollier l'hospitalité de cette demeure où elle pourra, ayant auprès d'elle sa chère petite-fille, être soumise à vos observations et suivre le traitement préparatoire dont vous avez parlé..... — Nous serons vos aides et Henri Savanne, votre élève, que tout à l'heure vous avez dit être un maître déjà préparera l'opération que vous venez de déclarer possible.

— Acceptez, je vous en prie... — apuya le magistrat.

— Acceptez, chère madame Sollier, acceptez ! — fit Aline d'une voix presque suppliante. — Je vous le demande au nom de mon pauvre père que vous aimiez et à qui vous l'avez si bien prouvé.....

— Madame Sollier — ajouta Henri Savanne — mon maître vous offre la vue..... vous avez besoin de vos yeux pour nous aider à venger Richard Vernière ! — le refuserez-vous ?

Robert, tremblant, n'osait parler.

Le docteur Sermet intervint.

— Songez-y bien, madame Sollier — dit-il — vous reverrez les traits de votre petite-fille chérie, et vous aurez aidé la justice !

— Aider la justice — répliqua Véronique avec amertume — et comment le pourrais-je ? — Où est maintenant l'assassin contre lequel j'ai lutté ? — Où se cache-t-il avec la fortune volée par lui ? — A quoi servirait que les yeux me soient rendus si le hasard ne me met point en présence du misérable, et ce hasard est bien improbable !

Non ! non ! vous avez trop tardé à me dire, à m'affirmer que vous pouviez me guérir..... je n'ai plus confiance en vous j'ai peur que vous ne vous trompiez au-

jourd'hui au lieu de vous être trompé jadis.....alors ce serait la mort, et la mort m'épouvante à cause de Marthe... J'aime mieux les ténèbres de la cécité autour de moi que les ténèbres de la tombe.....Je ne veux pas qu'on m'opère.

Le chef de clinique lui prit les mains.

— Ne doutez pas de ma parole, madame dit-il avec autorité... je réponds du succès.

— Non ! non ! et toujours non ! répéta Véronique, je ne veux pas !

— Monsieur le docteur..... balbutia Marthe que les larmes aveuglaient..... ne tourmentes plus ma grand'mère..... Vous êtes bon de vous tant intéresser à elle. Nous vous remercions de tout notre cœur, mais n'insistez pas..... Elle a peur, vous le voyez bien..... Laissez-lui le temps de réfléchir, et peut-être qu'un peu plus tard, quand elle aura bien réfléchi, elle acceptera vos offres avec reconnaissance.

Viens, grand'mère... ajouta-t-elle en prenant la main de l'aveugle, allons retrouver notre orgue.

Et elle allait emmener Véronique, lorsque M. Sermet lui dit :

— Tu es un brave petit cœur, ma mignonne, mais souviens-toi que tu feras tondevoiren en gageant ta bonne grand'mère à ne point s'obstiner dans un refus que rien ne justifie.

Il embrassa l'enfant et lui glissa un louis dans la main.

Le chef de clinique fit de même.

Les deux jeunes filles, puis Mme Verrière les imitèrent.

Marthe, attirée par tous, recevant de toutes les mains, rougissait.

— C'est l'aumône qu'ils nous font, puis que c'est à peine si nous avons joué de l'orgue, pensait-elle avec son intelligence précoce.

Tout à coup une idée lui traversa l'esprit.

Elle tira de sa poche un petit paquet de papiers de toutes couleurs, bleus, jaunes, oranges, violets, roses, blancs.

C'étaient des feuilles de bonne aventure.

Souriant et ne rougissant plus, elle dit gentiment :

Il faut bien que je vous donne ce que vous nous payez si généreusement.

Puis, du ton particulier d'un forain faisant un boniment, elle continua avec un sérieux très comique dans sa bouche enfantine :

— "C'est l'oracle du bonheur. Le cours de la vie....C'est le miroir magique.....La réponse de l'oracle.... Les événements de la vie commune. "

Marthe avait appris par cœur les titres placés en tête de chaque feuille, recto et verso.

Elle en distribua une à chaque personne.

A Aline elle avait remis un petit feuillet blanc, portant cette mention, placée sous un buste de jeune homme :

ORACLE DU BONHEUR

A Henri Savanne, le dernier qu'elle servit, elle donna une feuille de couleur orange, offrant ce double titre :

HENRI

COURS DE LA VIE

— Lisez-là, monsieur Henri..... lui dit-elle..... Votre nom est en tête, voyez-vous..... C'est comme un fait exprès..... Donnée par moi..... je suis sûre qu'elle vous portera bonheur.

— Merci, mignonne... fit Henri en l'embrassant avec un véritable élan de tendresse sans se douter qu'il embrassait sa sœur.

Marthe, qui se sentait instinctivement attirée vers lui, lui rendit ses baisers de bon cœur.

— Je vous aime beaucoup, monsieur Henri..... fit-elle ensuite..... Oh ! mais beaucoup.... beaucoup.... beaucoup...

— Merci, messieurs, merci, mesdames, ajouta-t-elle en faisant une gracieuse révérence. Merci pour grand'mère et pour moi.

Puis
et acc
ouvrit
gue su

—G
bons e
leur ai
c'est t

vais m
Valse
ami M
l'orgue

L'er
devait
de la

—A
suite,
Le r
tendre

nelle,
taline,

Eg
Oh
Vo
De

Les
taient
l'atten

Man
une s
une b
sa gra
devan

Apr
aux d
lence
d'avoi

vons a
On
de la t

qu'on
péran
Robt

front
C'ét
l'endr

de V
Les
laient

Les
jurar
gants.

Puis, prenant Véronique par la main, et accompagnée d'Henri Savanne qui ouvrit la grille, elle sortit, fit rouler l'orgue sur l'avenue et dit :

— Grand'mère, ils ont tous été bien bons et bien généreux, sais-tu..... Je leur ai donné des bonnes aventures, c'est vrai, mais ce n'est pas assez..... Je vais maintenant leur faire entendre la Valse des Roses et des Cerises, de notre ami Magloire... Attends que je mette l'orgue au numéro de l'air.

L'enfant fit jouer le mécanisme qui devait amener la clavette au numéro de la chanson piquée sur le rouleau.

— A présent, grand'mère, dit-elle ensuite, tourne la manivelle.

Le rouleau mis en mouvement fit entendre les premières notes de la ritournelle, et Marthe, de sa voix pure et cristalline, commença :

Egayez-vous, esprits moroses
Chantez, filles !.. Chantez gargons !
Voilà venir le temps des roses,
Des cerises et des pinsons !

Les hôtes de la villa Savanne l'écoulaient avec une émotion bien voisine de l'attendrissement.

Marthe termina sa chanson, recueillit une salve d'applaudissements, esquissa une belle révérence et, avec l'aide de sa grand'mère roula l'orgue plus loin, devant la grille d'une autre propriété.

Après que les bravos eurent succédé aux dernières notes, un moment de silence régna dans le fumoir où venait d'avoir lieu la scène à laquelle nous avons assisté.

On était désolé de l'insuccès complet de la tentative sur laquelle il semblait qu'on eût le droit de fonder tant d'espérance.

Robert, très sombre, essayait son front mouillé de sueur.

C'était lui, surtout, que frappait à l'endroit sensible la résistance imprévue de Véronique.

Les beaux plans d'O'Brien s'écroulaient, sapés par la base.

Les périls, qu'il avait cru pouvoir conjurer, restaient plus que jamais menaçants.

XLVI

Henri Savanne rentra, après avoir refermé la grille.

— Mon cher enfant... lui dit le chef de clinique des Quinze-Vingte..... nous ne pouvons rien contre l'obstination de cette pauvre femme... Son épouvante à la seule pensée d'une opération la placera dans des conditions défavorables et entraverait à coup sûr une réussite en tout autre cas certains... Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous..... Laissons-la réfléchir... Si son état d'âme se modifie, si elle revient à nous, plus confiante, nous agirons.

— Vous lui auriez rendu la vue, maître, n'est-ce pas ?

— J'en suis sûr... Enfin, on ne guérit pas les gens malgré eux, n'en parlons plus, et attendons.

Les deux chirurgiens, à qui leur clientèle ne laissait que bien peu de loisirs quittèrent ensemble la villa Savanne.

Robert ne partit pas.

Il voulait, une fois la nuit venue, aller trouver le docteur O'Brien à l'adresse indiquée par lui et le mettre au courant de ce qui se passait.

Ce fut donc seulement à huit heures et demie du soir, après le dîner, qu'il prit congé de Daniel.

Au lieu de gagner la gare du Parc-St-Maur, il se dirigea vers le centre de la commune et se fit indiquer l'avenue qu'il cherchait.

Un quart d'heure plus tard, il sonnait à la porte de la demeure du pseudo-Nelson.

Celui-ci qui prenait ses repas au dehors venait seulement de rentrer.

En entendant le coup de sonnette il tressaillit.

Qui pouvait venir chez lui à cette heure ! se demanda-t-il.

Et aussitôt il se répondit que le visiteur devait être Robert Vernière, puisque Robert seul connaissait sa retraite.

Vraisemblablement le fraticide avait à lui apprendre quelque chose d'important et de pressé.

Sans lumière, il sortit de la maison et se dirigea vers la porte dont il entra ouvrit l'un des volets mobiles.

— Qui est là ? demanda-t-il à voix basse.

— Moi, Robert... — répondit le nouveau venu du même ton.

Une clef gringa dans la serrure et la porte tourna sur ses gonds.

— Je vous avais deviné, — fit l'Américain. — Entrez....

Robert passa.

O'Brien, après avoir refermé la porte derrière lui, reprit.

— Suivez-moi.... et de très près, car on n'y voit goutte...

Et il conduisit son visiteur vers le pavillon dont ils franchirent ensemble le seuil.

Une bougie dans un chandelier de cuivre éclairait mal une assez vaste pièce dont les volets pleins étaient hermétiquement clos.

— Vous êtes seul ? — demanda Robert.

— Absolument seul.

— Mais Mlle Mariani ?

— Partie depuis quatre jours pour l'Italie où elle va m'attendre.... Elle s'en-nuyait ici à périr, et elle devenait gênante.... — Maintenant, causons.... — Ou je me trompe fort ou votre présence chez moi, ce soir, est d'heureux augure.

— Vous vous trompez absolument.

— Ce que je vous avais recommandé de faire ?

— N'a réussi qu'à moitié....

O'Brien fronça le sourcil.

— Expliquez-vous.... — dit-il. — Vous deviez vous occuper de deux choses, le cachet et l'aveugle.....

— Le cachet est ici, au Parc Saint Maur, sur le bureau, ou dans un tiroir du bureau de Daniel Savanne, dans son cabinet de travail dont les portes ne sont jamais fermées à clef.

— Bien. — Mais l'aveugle et sa petite-fille ?

— Tout semblait marcher à merveille. — J'avais obtenu pour elle l'hospitalité de la villa Savanne où Henri pourrait lui donner ses soins pendant la durée du traitement précédant l'opération. Elle devait habiter avec la petite Marthe le chalet situé au bas du parc, au bord de l'eau.

— L'endroit était admirablement choisi !

— Oui, mais malheureusement Véronique Sollier n'y viendra pas.....

— Pourquoi ?

— Elle refuse de se laisser opérer.

— Elle repousse la chance de recouvrer la vue ?

— Oui, et avec une obstination dont il a été impossible de triompher.

Et Robert raconta par le menu au pseudo-Nelson ce qui s'était passé quelques heures auparavant dans le fumoir de la villa Savanne, en présence de deux célébrités chirurgicales.

O'Brien fit entendre un juron formidable.

— Rien de fait ! — s'écria-t-il ensuite.

— J'ai perdu mon temps ici !

— Est-ce ma faute ?

— Je ne dis pas cela, mais il n'en est pas moins certain que tout ce que j'avais combiné devient impossible ! — Emballé par l'appât de la somme que vous m'aviez promise, j'ai lâché la proie pour l'ombre, j'ai voulu sottement courir deux lièvres à la fois, et partout je fais buisson creux !... — A l'heure qu'il est je devrais, avec la petite Marthe dans les mains, être loin de Paris, loin de la France, loin des dangers qui me menacent aussi bien que vous ! — Au lieu de cela je suis ici et j'y suis pour rien !...

— Qu'allons-nous faire ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Trouvons un autre moyen.

— Le plan que j'avais combiné était le seul praticable. — Une fois Véronique Sollier et sa petite-fille installées à la villa Savanne, tout devenait possible, presque facile.... — Elles n'y sont pas, elles n'y viendront pas, tout est fini.... — J'ai perdu mon temps.... — Vous n'avez plus rien à craindre, et je suis volé.....

— Je n'ai plus rien à craindre, dites-vous !... — répéta Robert qui ne saisissait pas la pensée de l'Américain.

— Assurément non. — L'aveugle ne veut pas qu'on l'opère, et par conséquent elle cesse d'être dangereuse pour vous, puisqu'elle ne vous reconnaîtra jamais.

Quant à la broloque compromettante, remise par elle au juge d'instruction,

vous savez où elle est et les clefs sont sur toutes les portes, donc ça devient un jeu d'enfant ! Travaillez mon cher, allez la prendre... Vous n'avez pas besoin de moi pour ça !

— Alors vous m'abandonnez ?

— Puisque vous pouvez agir seul.

— Vous renoncez à gagner la somme promise ? Une fortune ?

— J'y renonce parce que c'est impossible.

— Et abandonnez-vous aussi l'idée de vous emparer de l'enfant ?

— Ah ! quant à cela, non, par exemple ! La fortune qui ne me viendra pas de vous me viendra d'elle !... J'enlèverai l'enfant et vous me compterez les deux cent mille francs que vous m'avez promis...

— Mais si la breloque qui se trouve entre les mains de Daniel Savanne revient dans les miennes, je n'aurai plus rien à craindre de l'enfant.

O'Brien se mit à rire.

— Parfaitement logique, cher ami !... dit-il..... Vous êtes plus roublard que vous n'en avez l'air, vous !... La breloque que reprise par vous, plus de risque qu'on la glisse entre les doigts de la petite fille en état de somnambulisme, elle ne pourrait donc guider ceux qui l'interrogeraient et, les mener vers vous... Vous êtes dans le vrai, mais pour vous j'ai vendu mes meubles, j'ai lâché mon cabinet de consultations magnétiques, je suis venu m'installer ici, ce qui n'est point d'une gaité folle ; bref, je me suis absolument sacrifié quand j'ai pu croire que cela serait utile à vos intérêts.....

Vous vous souviendrez de tout cela, j'en suis convaincu, et vous me payerez intégralement et sans marchander les deux cent mille francs en question..... dont j'ai d'ailleurs un absolu besoin pour commencer mes pérégrinations à travers l'Europe.

— Quand vous serez prêt à partir... répliqua Robert, venez me trouver à Neuilly et je vous remettrai la somme.

— A la bonne heure !... Je vois avec plaisir que vous avez de la mémoire..... et de la prudence..... Le jour où j'aurai mis la main sur la petite Marthe, j'irai chez vous procéder à l'encaissement.

A quelle date comptez-vous quitter la France ?

— Cela dépendra des circonstances... Je vais être obligé de prendre de nouvelles mesures, de chercher d'autres combinaisons pour enlever l'enfant à sa grand'mère. La chose n'est pas précisément facile ; cependant, si le hasard me favorise, je puis réussir promptement.

— Enfin, je vous attendrai, et je serai toujours à votre disposition.

— J'y compte. Du côté de l'Allemagne quoi de nouveau ?

— Absolument rien.

— Prenez garde !

— A quoi ?

— Rien de plus dangereux que l'eau qui dort !

— J'ai demandé un mois pour réfléchir.

— Il y a de cela quinze jours déjà.

— Donc il me reste quinze jours encore.

— Enfin suivez mon conseil, car il est bon, méditez-vous !..... Faites comme moi !

— Je suivrai le conseil.

— Et vous vous en trouvez bien.

Robert se leva et tendit la main au magnétiseur.

— A bientôt, j'espère, fit O'Brien en serrant la main tendue.

Il reconduisit son visiteur nocturne jusqu'à la grille du jardin, qu'il ouvrit pour le laisser sortir et qu'il referma derrière lui, tout en se disant :

— Je ne donnerais pas cher de la peau de cet homme-là ! Il ne fera jamais que des bêtises !

Robert en quittant O'Brien gagna à la hâte la station du chemin de fer.

Une fois installé dans le compartiment où, à cette heure tardive, il se trouvait seul, il pensa à la visite qu'il venait de faire et aux réflexions émises par l'Américain qui voyait le million convoité lui échapper.

Le fraticide trouvait ces réflexions fort justes. Elles lui donnaient l'aplomb de l'homme qui se croit à l'abri de tout péril.

— En effet... se disait-il... Véronique refusant de se laisser opérer, c'est pou...

moi, de son côté, la sécurité complète... L'enfant disparaissant, ce n'est assurément pas moi qu'on pourra soupçonner d'être l'auteur ou le complice de son enlèvement.

Reste la breloque..... Oui, certes, je pourrais essayer de la reprendre chez Daniel Savanne, mais ce serait dangereux.... Je n'oserais pas me risquer ! D'ailleurs, sans l'enfant à quoi pourrait-elle servir à la justice !...A rien, et pourtant...

Robert passa en revue dans son esprit une foule d'hypothèses trop longues à reproduire et il conclut :

— Claude a raison... Il faut tout prévoir. Il faut avoir des armes contre le hasard... Il faut qu'Aline devienne la femme de Philippe !..... Il le faut, et cela sera !

XLVII

Les travaux exceptionnels dont Philippe de Nayle et Claude Grivot s'occupaient à l'usine de Saint-Ouen marchaient rapidement.

Les plans de la nouvelle mitrailleuse de campagne, ceux de l'obus inventé par Robert pour les torpilleurs et pour les canons à tir rapide, ainsi que les formules des poudres devant servir à lancer ces nouveaux engins, avaient été revus, corrigés et soumis à la commission d'examen.

Celle-ci avait été frappée par l'ingéniosité des combinaisons neuves et hardies.

Assurément, si les résultats pratiques étaient tels qu'on était en droit de l'espérer, la France se trouverait avoir dans les mains en cas de guerre une force défiant toutes les forces ennemies.

On avait demandé les épreuves.

On voulait étudier l'outillage d'abord, et faire ensuite les essais de tir.

C'est à l'école d'artillerie de Fontainebleau que les épreuves devaient être faites, en présence des membres de la commission d'examen et du ministre de la guerre.

L'outillage fut livré, et le double de toutes les pièces fut conservé à l'usine.

Robert avait prié son beau-fils de faire une triple expédition des plans, des légendes et des formules.

— Pourquoi une triple expédition, puisque le double nous reste ? demanda Philippe.

— Elle peut nous devenir nécessaire, et je tiens à ce que ce soit toi qui l'exécute, comme les autres.

Quand son beau-père avait parlé, Philippe ne discutait jamais.

Il se mit au travail, dans le cabinet qui lui était réservé, ayant soin de pousser les verrous, afin que nul regard indiscret ne pût tomber sur les plans et les formules qui devaient rester un secret inviolable.

Quelques jours après le dépôt des engins de guerre et des projectiles, Robert reçut une lettre du ministère de la guerre et une autre du ministère de la marine le convoquant pour le surlendemain à Fontainebleau où les épreuves devaient avoir lieu dès l'aube.

Pour la mitrailleuse nouveau modèle, la présence de Philippe, qui en avait étudié le maniement, était nécessaire.

Il partit donc avec son beau-père la veille du jour indiqué.

Le succès des expériences dépassa toute attente.

Engins et projectiles furent acceptés, et séance tenante on demanda à Robert de s'engager à fournir, dans le délai d'une année, un nombre convenu de ces projectiles et de ces engins.

C'était un triomphe sans précédent.

Le lendemain, le traité était signé avec les ministères de la marine et de la guerre, et deux jours plus tard le Journal officiel publiait la nomination du directeur de l'usine de Saint-Ouen comme chevalier de la Légion d'honneur, avec cette mention :.....services exceptionnels.

À l'usine on fêta la nomination de Robert, et sur l'initiative de Claude Grivot, les ouvriers se cotisèrent pour offrir une croix enrichie de diamants à leur patron.

Chez Daniel Savanne ce fut aussi une grande joie.

Amélie, oubliant le passé, devenait fière de son mari.

Philippe, rayonnant, se disait :

— C'est justice !

Et, tout bas, il ajoutait :

— Un jour, bientôt peut-être, ce sera mon tour.

Robert lui se grisait de son succès, et ne songeait même pas que ce ruban rouge insigne de l'honneur, qu'il osait porter, était teint du sang de son frère ?

Ses travaux pressés, ses courses aux ministères son déplacement à Fontainebleau, ne l'avaient point empêché de penser sans cesse au projet caressé par lui du mariage de Philippe et d'Aline, mariage qui deviendrait une sauvegarde pour lui.

Le dimanche qui suivit la semaine si bien remplie, il se rendit à la villa Savanne avec l'intention parfaitement arrêtée de faire connaître ses desirs à sa nièce et à Daniel le subrogé-tuteur d'Aline.

Philippe l'accompagnait.

Il nous paraît inutile d'affirmer qu'ils furent reçus à cœur et à bras ouverts.

Un peu après son arrivée, Robert prit Daniel à part et lui adressa cette requête :

Vous plairait-il, mon cher ami, d'accorder à Mme Vernière et à moi quelques instants d'entretien particulier ?

— Je suis tout à vous vous n'en doutez pas, — répondit le magistrat un peu surpris, — je vais monter dans mon cabinet de travail où je me tiendrai à votre disposition.....

— Et où nous irons vous rejoindre dans cinq minutes....

Robert alla trouver sa femme qui causait avec Philippe.

— Ma chère Amélie, lui dit-il, — je viens de vous ménager une causerie avec M. Savanne..... — Nous avons à lui parler du projet de mariage qui intéresse si vivement l'avenir de Philippe... — Notre ami nous attend... — Venez.....

— Je vous suis, Robert, — répliqua Mme Vernière rayonnante, car elle croyait entrevoir le prochain bonheur de son fils.

Et, se penchant vers le jeune homme très ému, elle l'embrassa en murmurant à son oreille.

— Ta cause est en bonnes mains, cher enfant... Espère !

Puis le mari et la femme allèrent trouver Daniel.

Le magistrat les attendait avec curiosité, car il ne pouvait deviner le motif de l'entretien particulier que Robert avait sollicité de lui, et auquel Amélie devait assister.

Il était bien loin de supposer que cet entretien allait jeter le plus grand trouble dans son esprit.

Avez-vous donc à me parler d'une chose grave, mes amis, comme vos physionomies sérieuses semblent l'indiquer ? demanda-t-il après avoir fait asseoir Mme Vernière.

— Très grave, en effet, cher monsieur Savanne, — répondit Robert en s'asseyant à son tour, — mais qui je l'espère, recevra de vous une complète approbation...

— Vous ne doutez point de l'intérêt avec lequel je vais vous entendre... — fit Daniel.

Le fraticide reprit :

— Depuis quelques jours déjà je voulais vous parler, mais j'ai été tellement surmené, ces temps derniers, par des occupations que vous connaissez, qu'il m'a été impossible de venir ici...

— Il est question d'un projet, d'un grand projet, conçu par Mme Vernière et par moi, aujourd'hui, libre enfin, je ne veux pas tarder une heure de plus à vous le faire connaître...

— De quoi s'agit-il ?

— D'Aline ma nièce.

M. Savanne ne compréhendait pas encore.

Robert poursuivit :

— Vous savez quelle situation — suivant en cela les bons conseils que vous avez bien voulu nous donner — nous avons faite auprès de nous à la fille de mon pauvre frère.

— Situation brillante..... interrompit Daniel..... Cette association inespérée rend à la chère enfant sa fortune perdue. En vous elle a retrouvé une famille. Mme Vernière est devenue pour elle une véritable mère.

— C'est l'affection toute maternelle qu'elle éprouve pour Aline qui la pous-

se à se joindre à moi..... Certes la position de ma bien-aimée nièce ne laisse rien à désirer... Les bénéfices donnés dès à présent par notre association assurent largement son avenir, nous sommes heureux de le constater. Mais notre satisfaction n'est pas complète.

— Que lui manque-t-il ?

— Il m'est pénible de savoir qu'à propos d'elle je suis traité d'exploiteur.

Daniel fit un geste du stupéfait.

— Exploiteur !... vous !... s'écria-t-il.

— Quelle est cette folie !..... Vous rêvez !

— Malheureusement non ! Le monde est méchant !... Il jalouse le succès, et, il parle !

— Que peut-il dire ? Que dit-il ?

— Ceci :..... Que j'ai été bien heureux de trouver une maison dont la juste renommée avait été faite par mon frère, et que sans la fille de mon frère, sans Aline à laquelle chacun s'intéressait, je n'aurais eu l'appui de personne...

Daniel haussa les épaules.

— Mais c'est insensé !..... fit-il.... insensé et ridicule, puisque tous les capitaux nécessaires pour réédifier l'usine ont été apportés par Mme Vernière, dont l'admirable générosité a constitué la part de votre nièce avec un tiers de ces capitaux !

— Absurde et insensé, soit ! Mais cela se dit.....

— Que vous importe ?

— Cela m'irrite, ça m'offense.

— Il n'existe aucun moyen de fermer la bouche aux méchants et aux envieux.

— Il en existe un.

— Lequel ?

— C'est bien simple !... Pour contraindre au silence les bavards malfaisants, il suffira de marier Philippe de Nayle, mon beau-fils, à la fille de mon frère, Aline.

Daniel ne s'attendait pas à cette conclusion.

Il tressaillit et devint un peu pâle.

Robert continua :

— Vous avez presque servi de père à ma nièce, puisque Richard, resté veuf absorbé par ses grands travaux, ne pou-

vait s'occuper de la pauvre enfant..... Il était donc bien juste qu'avant la réunion du conseil de famille vous ayez connaissance de notre désir de voir Aline devenir comtesse de Nayle.

Après un moment de silence, Daniel reprit d'une voix émue :

— Je vous remercie de votre confiance.

Je suis touché de la démarche que vous faites auprès de moi..... Elle me prouve toute votre amitié..... Devenir comtesse de Nayle, en épousant un charmant jeune homme, qui sera possesseur, un jour, d'une grande fortune, c'est un rêve à contenter les plus ambitieuses, et je suis convaincu que ce rêve la pauvre Aline ne l'a pas fait..... Puisque vous voulez bien me consulter au sujet de vos projets, permettez-moi de vous faire observer, mes chers amis, comme le ferait sans aucun doute le conseil de famille, que Philippe de Nayle est bien jeune pour prendre femme. Songez donc qu'il n'a pas vingt ans et qu'Aline n'en a que dix-huit.

— Les exemples de mariages accomplis dans de semblables conditions sont innombrables... répliqua vivement Robert.

— A vingt ans, Philippe a toutes les qualités sérieuses d'un homme fait..... appuya Mme Vernière.

— Il en a le calme, il en a la raison, il en a l'amour du travail, c'est vrai, dit M. Savanne... Mais il ne connaît rien de la vie.

Amélie reprit :

— Ne serais-je pas là, moi, pour veiller sur eux et pour assurer le bonheur de ce jeune ménage ?

— Certes, madame, vous avez un cœur admirable, un vrai cœur de mère ; une sollicitude que rien ne saurait lasser, mais dans les mariages de ce genre, combien souvent ne voit-on pas la désillusion arriver trop vite, accompagnée de la lassitude..... Et puis il faudrait avant tout savoir si les jeunes gens se plaisent et s'ils seraient heureux de s'unir.

— Philippe aime Aline ! s'écria Mme Vernière. Son rêve d'avenir est en elle tout entier.

—Il vous l'a dit ?

—Cent fois, et avec quelle ardeur !

—Mais, Aline, l'avez-vous consultée ?

—Non... Et nous n'aurions pas eu pouvoir et devoir le faire avant de vous avoir mis au courant de nos désirs.

—Alors vous ne connaissez rien de l'état de son cœur.

—C'est vrai.....mais en supposant qu'elle ne l'ait point encore donné à Philippe, pourquoi repousserait-elle une union qui ferait la joie de tous ?

Excepté la sienne peut-être, dit Daniel.

Robert et Amélie tressaillirent.

—Pourquoi cette supposition ?..... demanda Mme Vernière avec un commencement d'inquiétude... Est-elle purement gratuite, ou se base-t-elle sur quelque chose ?

—Chère madame, je vous dois un aveu, un aveu que je ne saurais retarder plus longtemps.

Amélie et son mari échangèrent un regard rapide.

Leur inquiétude grandissait.

Daniel continua :

—En supposant que le cœur d'Aline soit libre, vous vous trompez.

—Ne l'est-il donc plus ?.. demanda Robert.

—Aline est la fiancée de mon neveu Henri Savanne.

—Sa fiancée, répéta Mme Vernière avec stupeur.

Robert était devenu très pâle.

—Elevés l'un auprès de l'autre..... poursuivit Daniel..... mon neveu et la fille de Richard se sont aimés dès leur enfance d'une affection qui plus tard est devenue de l'amour..... Aujourd'hui ils s'adorent..... Ils ont échangé leurs paroles..... Ils se sont faits le serment d'être l'un à l'autre..... Voudriez-vous, vous qui les aimez, tenter de désunir deux cœurs, de briser deux existences ?..... Non, n'est-ce pas ?... Votre confiance d'aujourd'hui m'a mis dans la nécessité de parler, mais j'allais dans quelques jours, cher monsieur Vernière, m'adresser à vous, tuteur d'Aline, et vous demander officiellement sa main pour mon neveu.

Amélie et Robert étaient attérés.

Le fratrioide pensait :

—Cet Henri Savanne se rencontrera donc partout, comme un obstacle sur mon chemin !

Amélie se disait :

—Comment Philippe supportera-t-il ce coup imprévu et terrible ?

Daniel ne pouvait s'illusionner sur l'effet douloureux que ses paroles venaient de produire.

—Je vous afflige, je le vois bien,—dit-il avec une émotion profonde,—croyez que je le regrette de toute mon âme, mais il vaut mieux que je vous aie, moi-même appris la vérité...—Il est plus qu'inutile de faire naître dans le cœur de nos enfants des jalousies... d'élever des colères peut-être des haines qui fatalement nous désuniraient... Je tiens à ce que nous restions amis, et permettez-moi d'espérer que vous n'y tenez pas moins que moi ..

En prononçant ces derniers mots, Daniel s'était levé.

Il tendait une de ses mains à Amélie et l'autre à Robert.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient mal accueillir une explication donnée avec tant de franchise, de loyauté, de cordialité.

Robert fit contre mauvaise fortune bon cœur.

—Vous avez raison, cher monsieur Savanne,—dit-il en serrant la main du magistrat.—Rien ne peut et rien ne doit altérer notre bonne amitié qui m'est, comme à vous, si précieuse.—Philippe va souffrir certainement, beaucoup souffrir, mais comme c'est un garçon plein de bon sens et de délicatesse, qui aime Henri Savanne comme un frère, il ne lui en vaudra pas d'être plus heureux que lui, et il oubliera son rêve.....

—Pauvre Philippe.....—murmurait Amélie les yeux pleins de larmes, il connaîtra bien jeune le chagrin.....

—Maintenant, écoutez-moi, mes chers amis,—reprit le magistrat,—car moi aussi j'ai une communication à vous faire.....—Vous ignorez, certainement, l'un de mes prénoms.—Je m'appelle Daniel-Landry Savanne, et dans ma famille on a choisi le jour de la Saint Landry

pour me souhaiter ma fête, parce que c'est aussi le jour de ma naissance. — Malthide, Aline et Henri ont pris l'habitude de se réjouir d'avance de cette solennité toute intime... — Or, cette année, nous avons résolu de choisir ce jour pour célébrer votre nomination dans la Légion d'honneur.....

C'est ici qu'on se réunira pour porter la santé du nouveau chevalier..... — Faites vos invitations comme je fais les miennes, et soyez très large, ma salle à manger est très grande..... — Je vous prie seulement de me faire savoir combien vous m'amèneres de convives..... C'est convenu, n'est-ce pas ? Vous acceptes ?

— Ah ! certes ! et de grand cœur ! — répondit Robert.

— Comment vous remercier ? murmura Mme Vernière très émue.

— En ne me remerciant pas. — On déjeunerera et on dinera je vous en préviens.....

— Le jour ? — demanda Amélie.

— Samedi prochain..... Nous aurons le dimanche pour nous reposer en famille.

La cloche annonçant le déjeuner retentit.

— A table ! dit M. Savanne en offrant son bras à Mme Vernière.

Robert sortit le dernier du cabinet de travail et avant de sortir, il jeta un coup d'œil au bureau.

Les clefs étaient sur les tiroirs.

XLVIII

Avant d'entrer dans la salle à manger au seuil de laquelle Daniel Savanne avait dû quitter le bras d'Amélie pour donner un ordre, Robert se trouva pendant une ou deux secondes seul avec sa femme.

— Je n'ai pas insisté, vous l'avez vu, je ne le pouvais pas... — lui dit-il tout bas, d'une voix sourde que la colère contenue faisait trembler, — mais mes idées sont toujours les mêmes... — Je veux que le mariage d'Aline et de Philippe se fasse !.....

Amélie regarda son mari avec inquiétude.

Le son de sa voix l'épouvantait.

Elle vit ses yeux étincelants.

— Mais, en revenant sur ce sujet, — murmura-t-elle, — nous aurons tout le monde contre nous.....

— Peu importe... — répliqua Robert, et il répéta : — Je veux que ce mariage se fasse ! vous entendes je le veux !... et il se fera !.....

Mme Vernière allait sans doute demander une explication.

Elle n'en eut pas le temps.

Daniel les rejoignait.

Les jeunes gens, qui se promenant dans le parc avaient entendu l'appel de la cloche, venaient d'apparaître...

Philippe aurait bien voulu questionner sa mère.

Il la regarda.

Elle eut aux lèvres un pâle sourire.

On croit volontiers ce qu'on espère.

Philippe ne comprit pas ce qu'il y avait de navrant dans l'expression de ce sourire.

Il se persuada que son bonheur était assuré.

Pendant la durée du repas, Robert se montra tel qu'il était habituellement, et même en le regardant avec attention, le plus habile observateur n'aurait pu deviner qu'une tempête grondait sous son crâne.

Il parlait, mais tandis qu'il semblait se donner tout entier à la conversation, sa pensée était ailleurs.

Elle allait dans le cabinet du magistrat, elle se concentrait sur ce bureau dont l'un des tiroirs renfermait la preuve matérielle de son crime.

Robert croyait entendre encore la voix d'O'Brien lui disant :

— Puisque vous savez où est votre breloque, soyez adroit, travaillez, représentez-la !

Et, mentalement, il répondait à cette voix :

— Oui, je serai adroit et je la reprendrai.

Après le déjeuner on passa sur la terrasse.

Assitôt après qu'on eut pris le café Robert se leva.

— Cher monsieur Savanne, fit-il, je viens de me rappeler qu'hier j'ai oublié

d'écrire une lettre un peu pressée...—
Vous avez une boîte dans les environs.

—À la gare de Champigny, à dix minutes d'ici.

—Où pourrais-je trouver de quoi écrire ?

—Dans ma chambre,... répéta Mme Vernière.

—Ne prenez pas la peine de monter deux étages, dit Daniel Savanne. Entrez dans mon cabinet, vous trouverez sur mon bureau encre, plumes et papier ; le jardinier ira porter votre lettre à la gare. Voulez-vous que je vous accompagne pour vous installer ?

—Gardez-vous bien de quitter ces dames..... fit Robert..... Je connais les autres..... Merci de votre permission. Dans quelques instants je vous rejoindrai.

Et il s'éloigna.

En gravissant les marches de l'escalier conduisant au premier étage et en entrant dans le cabinet du juge d'instruction il souriait d'un étrange sourire et ses yeux brillaient.

Le plan édifié par lui en quelques instants avait réussi.

Comme c'était simple.

Il ne lui avait fallu ni beaucoup d'audace, ni beaucoup d'adresse, et il touchait au succès.

A peine assis devant le bureau, il disposa une feuille de papier, trempa une plume dans l'encre, mais la remplaça sur l'écritoire sans en faire usage.

Il mit la main sur la clef de l'un des tiroirs qu'il ouvrit.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut la breloque détachée de sa chaîne de montre.

La saisir, la glisser dans la poche de son gilet et refermer le tiroir, tout cela fut fait avec une rapidité prestigieuse.

—Je la tiens donc enfin, cette preuve qui m'épouvantait, murmura-t-il avec une expression de triomphe. Véronique restera toujours aveugle ! je n'ai plus rien à craindre !

Reprenant alors la plume il traça sur une enveloppe cette inscription :

Monsieur Chesnaye,
rue d'Aboukir, n° 24. Paris.

Dans cette enveloppe il glissa une feuille de papier plié, humecta la gomme et cacheta.

L'adresse était de fantaisie et l'enveloppe ne contenait que du papier blanc. Le tout resterait au rebus de l'hôtel des Postes.

Il lui manquait un timbre.

—Le jardinier en prendra un dans un bureau de tabac en allant à la gare, se dit-il.

Et tranquille, il descendit l'escalier en répétant.

—Plus rien à craindre !... Je suis sauvé.

Sa lettre à la main il regagna la terrasse où se trouvaient encore tous les hôtes de la villa.

—Merci encore, cher monsieur Savanne..... fit-il... j'ai trouvé dans votre cabinet tout ce qu'il me fallait, sauf un timbre..... Je vais prier votre jardinier de s'en procurer un en allant mettre cette lettre à la poste.

—Inutile de déplacer le jardinier, interrompit Philippe qui se leva. Je vais aller en me promenant jusqu'à la gare, et je saurai bien trouver un timbre chemin faisant.

—Va, s'il te plaît de marcher..... répliqua Robert..... l'essentiel pour moi c'est que cette lettre parte.

Et il donna l'enveloppe à son beau-fils.

—Accompagnez donc M. de Nayle, mes enfants, cela vous fera prendre un peu d'exercice, dit Daniel Savanne à sa fille et à la nièce de Robert.

—Mais, nous ne demandons pas mieux, père, fit vivement Mathilde en se levant à son tour. Il nous sera très agréable de tenir compagnie à M. Philippe..... Vite, Aline, prenons des ombrelles, car aujourd'hui le soleil est chaud, et partons.

Les deux jeunes filles coururent chercher dans le vestibule, non seulement des ombrelles, mais de grands chapeaux de paille, et revinrent joindre Philippe qui les attendait près de la grille.

Aussitôt dans l'avenue il offrit son bras à Aline.

La jeune fille ne pouvait refuser, quoiqu'elle eût préféré de beaucoup mar-

chez à côté de Mathilde, libre d'aller à droite et à gauche et de se pencher à sa fantaisie pour cueillir une violette naissante.

Toujours, d'ailleurs, elle avait évité de se trouver en contact trop intime avec le fils d'Amélie..... Nous savons pourquoi.

Or, le bras de Philippe accepté, c'était le tête-à-tête..... tête-à-tête à trois, il est vrai. Mais le jeune homme pourrait parler bas, avec une expansion qui d'avance lui causait une sorte de frayer.

Elle leva sur son amie un regard chargé d'ennui.

Mathilde comprit.

— Alors, moi..... fit-elle en riant avec la gaieté habituelle de son caractère... alors, moi, je marcherai derrière à la distance réglementaire de trois pas, comme si j'étais la femme de chambre d'Aline.... Cela ne me va pas du tout, je vous en prévienne, cher monsieur Philippe, et il va vous falloir jouer le rôle plutôt comique du panier à deux anses, ... mais à la campagne !

Et elle alla saisir délibérément, en riant toujours, le bras droit de M. de Nayle, qui, tout en affectant d'avoir l'air enchanté, la maudissait de tout son cœur.

Un instant il avait espéré que cette promenade lui permettrait enfin de faire l'aveu de son amour.

Mais Mathilde semblait toujours prendre à tâche de se placer entre lui et son amie, comme si elle devinait ses pensées les plus secrètes et voulait l'empêcher de les exprimer.

C'est qu'elle les devinait, en effet, et fidèle à la promesse faite à Henri, elle veillait sur sa fiancée.

On marchait lentement.

Philippe ne disait mot.

Aline se sentait gênée, contrainte.

Mathilde seule faisait tous les frais de la conversation, ou, pour mieux dire, elle monologuait, parlant de n'importe quoi, afin de ne pas laisser le silence s'établir.

Et tout en bavardant, elle pensait :

— Si je pouvais inventer un moyen de

lui faire comprendre qu'Aline est la fiancée de mon cousin...

Ce moyen elle le trouva.

Pour aller à la gare de Champigny on était obligé de traverser le passage à niveau du chemin de fer de grande Ceinture et de remonter vers la route qui suit la ligne du chemin de fer dérivant une courbe en cet endroit.

Après avoir franchi l'un après l'autre les pertillons du passage à niveau, les trois promeneurs s'engagèrent sur le chemin dont nous venons de parler.

Mathilde avait repris le bras de Philippe.

Aline venait de tirer son mouchoir de la poche de sa robe.

Une minuscule feuille de papier s'en échappa en même temps.

Ce petit feuillet blanc était couvert de caractères imprimés.

C'était celui que Marthe lui avait remis dans le fumoir, le jour où le docteur Sermet et le chef de clinique des Quinze-Vingts s'étaient réunis à la villa Savanne afin de parler de Véronique Sollier.

En tête se voyaient ces trois mots :

ORACLE DU BONHEUR

Philippe se baissa pour ramasser le papier qu'il tendit à la jeune fille, mais il avait lu le titre.

— Oh ! ma bonne aventure ! — s'écria Aline en la reprenant.

— Est-ce que vous croyez à ces choses-là, mademoiselle ? — demanda le fils d'Amélie en souriant.

Mathilde eut un rayonnement dans les yeux.

— Le moyen que je cherchais, le voilà ! — pensa-t-elle.

Aline n'avait rien répondu à la question de Philippe.

— Comment n'y croirait-elle pas — fit vivement Mathilde — puisque tout justement le papier que vous venez de lui rendre lui a dit la vérité ! ...

— La vérité ? — répéta Philippe souriant toujours — quelle vérité ?

— Vous êtes bien curieux, savez-vous, monsieur Philippe, et votre question risquerait fort d'être indiscret, mais

elle ne l'est pas et on peut vous satisfaire puisque ce que vous désirez savoir ne sera bientôt plus un secret pour personne...—Aline, ma mignonne, donne ton oracle du bonheur à monsieur de Nayle—il le lira certainement avec plaisir.....

Et Mathilde accompagnait ces paroles d'un clignement d'yeux qu'Aline comprit.

Elle tendit le feuillet à Philippe.

—Lisez !—dit-elle.

Le jeune homme prit le papier d'une main mal assurée.

Une angoisse venait de le mordre au cœur.

—Lisez, répéta la fille de Richard.

Philippe lut à demi-voix :

"ORACLE DU BONHEUR"

"Vous voulez donc connaître votre sort ?—Je vais vous contenter.—Je vais commencer par vous dire une vérité, c'est que vous êtes belle et bonne."

"On vous aime et vous aimez."

"La personne que le sort vous destine est appelée à une haute position dans le monde...Comme vous, il est bon.....Il méprise les méchants, les impertinents, de même qu'il estime les gens d'esprit."

"Il a vingt-quatre ans."

"Travailleur infatigable, il deviendra un jour, un bienfaiteur de l'humanité"

"T. S. V. P."

Philippe, agité d'un mouvement nerveux, tourna la petite feuille et lut au verso.

RÉPONSE DE L'ORACLE

"Du courage !

"Avant de posséder celui que vous aimez et qui est déjà votre fiancé, il vous arrivera plusieurs ennuis.....Il y aura des résistances de la part de votre famille...On essaiera de vous détourner de votre amour."

"Ne cédez pas ! Résistez...C'est pour

cela que je vous ai dit : Du courage !

"Vous avez eu déjà beaucoup de chagrin ; vous en aurez encore, mais vous sortirez victorieuse de la lutte qu'il vous faudra subir."

"Défiez-vous d'un homme entre deux

"Âges qui vous parle paternellement..

"C'est une âme dissimulée de qui votre famille et vos amis ne peuvent attendre que deuil et que douleur."

"N'écoutez d'autres voix que celles de votre cœur et du devoir. Ne suivez d'autre chemin que celui de l'honneur et souvenez-vous de vos serments."

"Telle est la réponse véridique de l'oracle."

C'était tout.

XLIX

Une pâleur livide s'était étendue sur le visage de Philippe.

Il eut cependant la force de se contraindre à sourire.

—Faut-il croire, mademoiselle Aline, comme l'affirmait tout à l'heure Mlle Savanne, que toutes les choses imprévues sur ce papier sont pour vous des vérités ? demanda-t-il à la jeune fille qui, très embarrassée, devint pourpre et garda le silence.

Mathilde s'empressa de lui venir en aide.

—Mais certainement, monsieur de Nayle... dit-elle.....toutes vérités.... Oh ! l'oracle, cette fois, a été bien inspiré !

—Ah ! murmura Philippe.

La fille de Daniel poursuivait impitoyablement.

—Le jeune homme que le sort lui destine, qui est appelé à occuper une haute position dans le monde, qui méprise les méchants, les sots et les impertinents, le travailleur infatigable qui deviendra un jour un bienfaiteur de l'humanité, c'est mon cousin Henri Savanne."

Philippe le cœur serré se sentit défaillir.

—Henri Savanne, balbutia-t-il.

—Vous voyez comme tout s'accorde

merveilleusement...—on croirait que la prédiction a été faite sur commande... Henri aura une position superbe..... il deviendra un grand savant, par conséquent un bienfaiteur de l'humanité, et d'ailleurs, il est le fiancé d'Aline depuis longtemps.

Philippe eut un haut le corps.

—Fiancé, répéta-t-il d'une voix faible comme un souffle.

—Ne le saviez-vous pas ?

—Non, je l'ignorais, comment l'aurais-je deviné ?

Le jeune homme, chancelant, passa la main sur son front mouillé de sueur, et murmura :

—Henri est heureux.....Trop heureux...Son bonheur lui fera bien des jaloux.

La pâleur de Philippe était si grande, sa voix brisée, son attitude exprimaient une si profonde détresse qu'Aline prise de pitié, détourna les yeux, et que Mathilde elle-même se reprocha sa cruauté.

—Il le fallait, cependant !...se disait-elle, comme pour s'excuser d'avoir infligé une souffrance aiguë, poignante, à un bon et brave cœur qui, certes, ne le méritait pas !

Tandis que se passait ce que nous venons de raconter, nos trois personnages continuaient à marcher à pas lents.

On était arrivé près de la gare.

—Pardonnez-moi de vous quitter un instant, bégaya-t-il...Je vais mettre la lettre de mon beau-père à la boîte du chemin de fer.

—Nous vous attendrons ici, répondit Mathilde.

Le jeune homme jeta un regard autour de lui.

Il aperçut un débit de tabac à l'angle de la rue du Pont-de-Champigny, et il s'y rendit pour acheter un timbre.

Mathilde qui le suivait des yeux le vit essuyer une larme.

—Pauvre garçon... dit-elle à Aline... ça lui a fait beaucoup de peine..... Ça m'en fait, à moi, de le voir si triste..... il était impossible cependant de lui laisser croire qu'il pourrait être un jour ton mari.

Plus on aurait attendu, plus le coup aurait été rude.

De son côté Philippe pensait :

—Elle aime Henri !... ils sont fiancés. Adieu mon beau rêve !

Après avoir glissé la lettre de Robert Vernière dans la boîte du chemin de fer, il rejoignit les deux jeunes filles.

Il était redevenu maître de lui-même et s'efforçait de cacher sa douleur.

—Vous plaît-il de gagner le bord de l'eau ? lui demanda Mathilde.

—Il me plaira d'aller partout où vous me conduirez..... répliqua-t-il... mais je ne connais pas le pays..... Guides-moi.

Mathilde reprit son bras.

Elle eut comme un frisson en s'appuyant sur lui.

Philippe présenta son autre bras à Aline, en lui disant avec un sourire qui n'était pas sans un peu d'amertume :

—Vous pouvez l'accepter, Henri ne sera point jaloux.

Aline l'accepta, en effet, silencieusement.

Par des voies nouvellement tracées dans les taillis du Parc, on atteignit la berge de la Marne que l'on suivit jusqu'à la grille fermant de ce côté la propriété Savanne, en face du petit embarcadere.

Mais la grille était fermée et on n'en avait pas la clef.

Il fallut graver la côte par un étroit sentier en pente rapide, conduisant de la rivière à l'avenue du Nord.

En revoyant son fils, Mme Vernière fut douloureusement frappée de l'altération de ses traits.

Elle le prit par le bras, l'emmena sur la terrasse.

Elle lui demanda :

—Que t'est-il arrivé, cher enfant ? Tu es pâle comme un mort.

—Mère, j'ai bien cru que j'allais mourir tant ma souffrance a été poignante et tant ma blessure est profonde.

—Que s'est-il passé ?

—Je sais tout !

—Que sais-tu donc ?

—Que jamais je ne serai le mari d'Aline... Elle aime Henri...ils sont fiancés.

Mme Vernière fut prise d'angoisse à son tour.

— Qui t'a dit cela ?... demanda-t-elle d'une voix brisée.

— Mathilde Savanne.

— Devant Aline ?

— Oui.

— Et Aline ne l'a pas démentie ?

Philippe secoua négativement la tête.

Amélie reprit.

— Rien n'est désespéré, mon cher enfant.

— Vous dites cela pour tromper mon chagrin, mais quel espoir puis-je conserver ?

— Ton beau-père désire que tu deviennes le mari d'Aline, et ce mariage se fera.

— Il ne se fera pas, répondit dououreusement le jeune homme.

— Mais puisque je t'affirme, cher Philippe, que ton beau-père veut ce mariage.

— Il aura beau le vouloir, sa volonté ne peut rien sur le cœur d'Aline..... Ne cherche plus à m'abuser, n'essaye pas de me consoler, ce serait inutile... Mais sois sans crainte, ma bonne mère, je ne me laisserai point abattre par le désespoir..... Tu me restes, et quand on a une mère telle que toi, on n'a pas le droit de se trouver tout à fait malheureux.

Mme Vernière entoura son fils de ses bras et le pressa contre son cœur avec effusion.

Philippe poursuivit :

— Je travaillerai d'ailleurs, et avec le travail, on oublie... J'oublierai, je te le promets.

— Aline sait-elle que tu l'aimes ?

— Elle l'a peut-être deviné, mais je ne lui en ai jamais fait l'aveu... Je comptais parler aujourd'hui... Tu vois que j'ai bien fait de me taire... — Ce n'est ni la faute d'Aline, ni la faute d'Henri si je souffre... — Ils se connaissent avant de me connaître... Il est tout naturel qu'ils se soient aimés ! — Ce serait une grande injustice de ma part de leur en vouloir... — Aussi c'est fini... mère..... c'est fini... Je n'y pense

plus... Je n'y veux plus penser... Je ne veux pas être triste...

Et Philippe, appuyant sa tête sur l'épaule de sa mère, éclata en sanglots.

— Désires-tu que je quitte dès demain cette maison ? — Que je retourne à Neuilly avec Aline ? — demanda Mme Vernière.

— Non ! cent fois non ! Je ne le désire pas ! — Que rien ne soit changé... Que notre existence reste la même... Il n'y a qu'une espérance de moins dans mon cœur.....

En ce moment Henri Savanne, sortant de la villa, traversa la pelouse et se dirigea vers la mère et le fils.

— C'est vous que je cherchais, mon cher Philippe — dit-il au jeune homme en lui tendant la main — et je suis heureux de trouver Mme Vernière auprès de vous.....

Philippe prit et serra sans hésiter la main que lui tendait Henri.

Celui-ci continua :

— Je viens de rencontrer ma cousine Mathilde.

Amélie et son fils tressaillèrent.

— Elle vient de me dire quel trouble elle croyait avoir jeté dans votre âme en vous apprenant que depuis longtemps Aline et moi nous nous aimions et que nous étions fiancés. — En vous voyant pâlir tout à coup elle a compris ce qui se passait en vous, elle a deviné que, vous aussi, vous aimiez la fille de Richard Vernière, et qu'elle venait par sa révélation, de vous causer une vive douleur... — Aussitôt que j'ai su cela, mon cher Philippe, j'ai voulu vous parler, afin qu'aucun nuage ne s'élève entre nous, qu'il ne survienne aucun refroidissement dans notre affection mutuelle... — Si ce que Mathilde a supposé est vrai je viens vous demander pardon d'être pour vous la cause involontaire d'une souffrance... — Depuis que j'ai le bonheur de vous connaître je vous ai trop bien jugé pour ne pas être aujourd'hui certain que vous me conserverez votre amitié, qui m'est infiniment précieuse et dont je me crois digne...

— Vous m'avez bien jugé, mon cher Henri, — répondit Philippe. — Oui, cer-

tes, nous serons toujours amis, amis de tout cœur!... C'est vrai, j'ai souffert, et je souffre encore, mais ce n'est pas votre faute, et je félicite bien sincèrement Aline de son choix. — Elle ne pouvait en faire de meilleur, car vous êtes l'homme le plus loyal et le plus digne d'être aimé que je connaisse...

—Merci de ces paroles, Philippe, elles me prouvent que je vous voyais bien tel que vous êtes ! — Et, vous n'en voulez pas à ma cousine de son imprudente révélation ?

—Comment pourrais-je en vouloir à cette charmante jeune fille qui ne se doutait point du mal qu'elle me faisait ? — Elle m'a rendu d'ailleurs un grand service en m'ouvrant les yeux... Plus mes illusions se seraient prolongées et plus leur perte eût été douloureuse, et en outre elle m'a fourni le moyen de connaître la grandeur de votre âme et la sincérité de votre attachement pour moi !

Mathilde était aux aguets.

Étrayée de l'effet produit sur Philippe par ce qu'elle avait dans le premier moment considéré comme jeu, elle craignait que le jeune homme ne fut profondément irrité contre elle à la suite de ce jeu cruel, et cela lui causait une extrême inquiétude.

C'est qu'un sentiment inconnu d'elle jusqu'alors venait de s'éveiller tout à coup dans son cœur.

Mathilde s'était éprise de la victime en la voyant souffrir.

Elle avait tout dit à Henri, et c'est presque avec des larmes qu'elle lui avait demandé d'obtenir que Philippe ne lui gardât point rancune.

En entendant parler le jeune homme de la cachette qu'elle s'était ménagée derrière un massif d'arbustes une immense joie remplaça son angoisse.

Elle n'y tint plus, et s'élançant vers le groupe formé par Mme Vernière, Henri et Philippe, et saisissant les mains de celui-ci, s'écria :

—Oh ! merci, merci, de m'avoir pardonné !... Si vous vous étiez mis à me détester, cela m'aurait fait tant de peine..... Oh !..... de la peine à en mourir,

Mme Vernière très émue par cette petite scène inattendue, attira Mathilde sur sa poitrine et lui dit en l'embrassant :

—Oui, chère, chère enfant, on vous pardonne une faute que vous n'avez pas commise.... Vous avez un cœur d'ange, ma mignonne, et Dieu vous bénira, vous serez heureuse.

—Avez-vous vraiment cru à ma rancune, mademoiselle ? demanda Philippe presque souriant.

—Oh ! j'en avais si peur... si peur.....

—Eh bien ! soyez rassurée.

Et prenant une des mains de la jeune fille, il l'appuya contre ses lèvres.

Sous ce baiser, Mathilde frissonna délicieusement.

On retourna vers l'habitation.

La jeune fille prit le bras de Mme Vernière sur lequel elle s'appuya tremblante.

Henri marchait un peu en arrière, à côté de Philippe qui, du regard, suivait Mathilde.

—C'est elle que vous sauriez dû aimer lui dit-il à demi-voix.

—Peut-être avez-vous raison, murmura Philippe avec un soupir.

Si bas qu'eussent été prononcés ces mots Amélie et Mathilde les avaient entendus, ou plutôt devinés, et, sans en avoir conscience, la fille de Daniel serra fortement le bras sur lequel elle s'appuyait.

Dans la soirée Mme Vernière raconta à son mari ce qui s'était passé.

Mais Robert était si heureux d'avoir pu reprendre au juge d'instruction la preuve matérielle de son crime, il lui semblait se sentir désormais tellement à l'abri de tout danger, qu'il ne prêtait qu'une attention relative aux confidences de sa femme.

Le mariage de Philippe et d'Aline cessait de lui paraître indispensable à sa sûreté.

Puisque ma chère nièce en aime un autre, peut-être, en effet, Philippe ferait-il bien de se tourner vers Mathilde, répondit-il distraitemment.

L

Berthaut n'avait point perdu son temps à Surveilliers chez M. Dutac, l'ancien marchand d'antiquités.

Celui-ci avait été enchanté de le voir revenir aussi vite.

La présence du policier chez lui allait rompre pendant quelques jours la monotonie de son existence.

L'agent de la sûreté, installé dans une chambre où il pouvait travailler à ses recherches sans crainte d'être dérangé, avait descendu du grenier tous les registres de comptabilité dans lesquels... nous le savons... il espérait retrouver l'inscription détaillée de la vente du bijou dont M. Savanne lui avait remis la copie.

Il commença par classer les registres, année par année.

Le premier datait de 1840.

Mais il y avait une lacune.

De 1845 à 1852 les registres manquaient.

Interrogé sur cela Dutac répondit que ces volumes étaient invraisemblablement restés par oubli entre les mains de son successeur... il n'avait fait aucune vérification en déménageant, la chose étant sans importance, mais peut-être l'acquéreur de son fonds de commerce les avait-il conservés.

C'était un échec pour Berthaut.

Cependant l'antiquaire ne se souvenait nullement de l'année au cours de laquelle il avait vendu le cachet, le policier se décida à consulter d'abord ce qui se trouvait sous sa main, se réservant, en cas d'insuccès, de faire une démarche auprès du successeur de son hôte.

Entre temps il s'était préoccupé de la bicyclette trouvée dans le petit bois voisin de la gare de Surveilliers.

Selon sa promesse, M. Savanne avait télégraphié au sous-préfet de Senlis et celui-ci s'était empressé de donner des ordres pour que le vélo déposé à la mairie par le garde champêtre Pierreleu fût tenu à la disposition de l'inspecteur de la sûreté.

Ici une déception nouvelle.

La pièce sur laquelle devait se trou-

ver la marque de fabrique avait été remplacée par une pièce neuve.

Seule la lettre G, imprimée au fer chaud sur le cuir de la selle, fournissait un indice.

Mais à quoi cet indice pouvait-il mener.

Au milieu de la débordante production de bicyclettes, où trouver la maison qui avait vendu celle-là.

Que signifiait ce G ?

Evidemment c'était une initiale, mais c'est par centaines de mille que se comptent les noms commençant par un G.

Berthaut se faisait beaucoup de mauvais sang.

Par le chemin de fer il expédia le vélo à la préfecture de police en avisant le chef de la sûreté qu'il continuait ses recherches.

Au bout du délai d'une semaine qui lui avait été fixé, l'inspecteur ne se trouvait pas plus avancé que le premier jour.

Les registres du Dutac n'avaient rien révélé.

Muni d'une lettre de l'ancien marchand d'antiquités pour son successeur Berthaut revint à Paris et sa première démarche fut d'aller remettre cette lettre à son adresse.

Le destinataire fut très embarrassé pour répondre à son visiteur.

Il se rappelait bien cependant qu'en prenant possession de l'établissement, il avait trouvé de vieux registres dans un placard, mais qu'étaient-ils devenus ?

Ne les avait-on pas vendus au poids comme vieux papiers ?

Ne les avait-on pas déchirés pour allumer le feu avec leurs feuilles, ou pour envelopper des objets quelconques ?

Le commerçant promit néanmoins de faire des recherches.

Si ces recherches aboutissaient il en préviendrait aussitôt le juge d'instruction dont il inscrivit le nom sur son agenda.

Berthaut, parti un peu en triomphateur, rentrait donc bredouille et humilié.

Néanmoins il conservait par devers lui jusqu'à nouvel ordre la copie du cachet, pour le cas où le successeur de

Dutac désirait qu'il avait retrouvé les registres abandonnés chez lui.

— Cette affaire semble porter la guigne avec elle.....disait le policier à Daniel Savanne..... On s'engage dans des chemins qui paraissent tout ouverts et brusquement des murs se dressent devant vous pour vous empêcher de passer.

— Patience !.....lui répétait le magistrat, encore plus désappointé que lui peut-être.

Attendons !.....La mauvaise chance peut se lasser !.....Qui sait si l'on ne retrouvera pas les registres qui manquent ?.....Qui sait si l'un d'eux ne nous donnera pas le mot de l'énigme qui nous échappe aujourd'hui ?..... En attendant, occupez-vous du cycle..... Tâchez de découvrir d'où il sort. Le vendeur, une fois connu, pourrait nous conduire à l'acheteur.

Berthaut avait hoché la tête sans répondre.

Il n'espérait plus.

Son découragement était absolu, et ne semblait que trop justifié.

Le procureur de la République, instruit de tous ces déboires, dit au juge d'instruction :

— A l'impossible nul n'est tenu, cher monsieur Savanne ! — Classez l'affaire ! Depuis plus de cinq mois vous vous faites blanchir les cheveux à vous en occuper sans résultat ! — Malgré votre sèle, votre perspicacité, votre dévouement, malgré l'adresse de nos agents, nous ne devons plus compter aujourd'hui que sur le hasard !... Si le hasard nous sert un jour, nous reprendrons l'affaire ! — Après avoir clabaudé beaucoup les journaux se taisent... — Le public ne pense plus au crime de Saint-Ouen... — Classes, mon cher ami, classes !.....

Daniel Savanne avait demandé quelques jours de réflexion avant de suivre les conseils du procureur de la République.

Il voulait attendre la réponse du marchand de curiosités, successeur de Dutac.

Robert, en rentrant à la villa de Neuilly s'était immédiatement rendu dans le cabinet de travail attendant à sa cham-

bre à coucher, pour y prendre connaissance de quelques lettres arrivées pendant son absence.

Mais tout d'abord il enferma dans le tiroir d'un meuble dont la clé ne le quittait jamais la breloque volée par lui à Daniel Savanne.

Ensuite il décacheta ses lettres.

Il y en avait trois.

Les deux premières étaient insignifiantes.

La troisième le fit sourire.

Elle venait de la rue Verneuil.

— Je l'attendais... — murmura-t-il, — Après les expériences triomphales du champ de tir de Fontainebleau, après les journaux à ce sujet, après ma nomination de chevalier de la Légion d'honneur pour services exceptionnels, j'étais bien certain que ce brave baron Schwartz se rappellerait à mon souvenir.

La lettre ne contenait d'ailleurs que quelques mots, ceux-ci :

« Cher monsieur.

« Venez donc, lundi matin, rue de « Verneuil. — On tient à vous féliciter « personnellement de vos grands suc-
« ces. »

Point de signature.

Après avoir lu, Robert brûla ce court billet, quoiqu'il ne fût guère compromettant.

— Assurément j'irai, — se dit-il en voyant la dernière étincelle du papier disparaître dans sa cendre grise. — Je ne les crains plus ! Je ne crains plus personne ! — L'édifice de ma fortune est solidement bâti, et désormais il n'est au pouvoir de personne de le faire érouler !

Il se mit au lit, heureux de sa journée et endormit du calme sommeil de l'homme en paix avec sa conscience.

Jamais nature ne fut plus complexe que celle de ce misérable.

Tout à tour hésitant, craintif, n'ayant aucune force de volonté, il laissait sa vie aller à l'aventure aussi incapable de la conduire qu'un promeneur ne sachant pas manier les avirons le serait de diriger un bateau sur un fleuve rapide.

La moindre apparence de péril l'épouvantait, l'abbattait ; — si au contraire la sécurité lui semblait certaine, sa

rendre connais-
sances arrivées pen-

enferma dans le
la clé ne le quit-
volée par lui à

es lettres.

étaient insigni-

rire.

Verneuil.

murmura-t-il, —

triomphales du

nebleau, après

près ma nomi-

Légion d'hon-

tionnels, j'étais

re baron Sch-

on souvenir.

d'ailleurs que

matin, rue de

vous féliciter

grands suc-

trila ce court

ère compro-

se dit-il en

le du papier

grise. — Je ne

us plus per-

fortune est so-

il n'est au

faire grou-

le sa journée

ommeil de

naissance,

us complexe

atif, n'ayant

laissait sa

incapable de

ne sachant

ait de diri-

rapide.

le péril l'é-

au contrai-

ertaine, et

confiance n'avait plus de bornes et il
poussait l'audace jusqu'à l'imprudence.

De grand matin il fut debout, dési-
rant paraître à l'usine et causer avec
Claude Grivot avant de se rendre rue
de Verneuil.

Il éprouva quelque surprise de ne
point voir Philippe debout, prêt à par-
tir avec lui comme de coutume.

Le valet de chambre, questionné par
lui, répondit :

— Monsieur Philippe est levé depuis
longtemps, monsieur.

Robert se dirigea vers l'appartement
de son beau-fils.

Il se leva et tendit la main à M. Ver-
nière.

— Mon cher enfant, il est l'heure de
partir... — fit ce dernier.

— J'allais descendre vous prévenir
que je n'irais pas à l'usine ce matin.....

— Pourquoi ?

— J'ai là un travail pressé dont a be-
soin Claude Grivot..... Des calculs
compliqués à faire pour déterminer exac-
tement la force de résistance des pro-
jectiles que nous avons à construire
pour le tir à longue portée de canons
de campagne, et je ne pourrais faire
ces calculs à l'usine ayant à consulter
ici des ouvrages spéciaux.

— Reste donc, mon cher enfant, je
pars seul.

— Déjeunerez-vous à Saint-Ouen ?

— Je ne pense pas, je suis même cer-
tain du contraire, des affaires m'appel-
lant à Paris. J'y déjeunerai. A ce soir,
donc.

— A ce soir.

Robert partit.
A Saint-Ouen, il mit en quelques
mots Claude Grivot au courant de ce
qui s'était passé la veille à la villa Sa-
vanne et comment il était en posses-
sion du bijou laissé le soir du 1er jan-
vier aux mains de Véronique.

Claude jugea comme lui que les ter-
reurs qui le harcelaient depuis si long-
temps à ce sujet n'avaient plus de rai-
son d'être.

Tout danger avait disparu.

— Maintenant, mon vieux camarade,
lui dit Robert, il s'agit de ne pas s'arrê-
ter en route ! Il nous faut la fortune, la

vraie, la grande, des millions ! Je vais
rue de Verneuil.

— Ah ! oui, c'est vrai, murmura Clau-
de en fronçant les sourcils, j'oubliais
qu'ils te tiennent.

— Ils me tiennent, mais avec des chaî-
nes d'or, et celles-là ne semblent ja-
mais lourdes, répliqua le fraticide en
riant.

Et il quitta le contre-maitre.

Une heure après, il sonnait à la porte
donnant accès dans la cour du petit hô-
tel du baron Schwartz.

Le valet de chambre était prévenu.

Il introduisit immédiatement le vi-
siteur auprès de son maître.

Le Prussien lui tendit la main droite,
tandis que de la main gauche constellée
de bagues il caressait comme d'habitude
sa belle barbe blonde.

— Mon cher baron,..... lui dit Robert
d'un ton dégagé, je viens chercher les
félicitations que vous avez désiré m'a-
dresser personnellement.

— Je ne vous les marchanderai pas...
répliqua l'attaché spécial..... et je vous
affirme qu'elles sont très sincères.....

On vous apprécie en haut lieux, comme
vous mérites de l'être, et on regrette in-
finiment..... je suis chargé de vous le
dire, de n'avoir pas su rendre justice
plus tôt à un homme de votre valeur...

Vous avez été desservi auprès du Grand
Etat-Major..... On a eu le tort d'ajouter
foi à des rapports malveillants qui n'é-
taient dignes d'aucune créance, mais
on est convaincu que vous oublieriez
sans peine ces fâcheux malentendus,
et que vous êtes tout disposé à accep-
ter l'expression de nos regrets et à re-
devenir notre ami.

— J'y serai tout disposé si l'amitié
qu'on me témoignera se manifeste d'u-
ne façon correcte.

— Cela signifie, n'est-ce pas, que vous
avez réfléchi ?

— Je vous avais demandé un mois.

— Ils'en faut de deux jours seule-
ment que le mois soit écoulé, et le temps
presse..... Vous avez livré vos engins,
votre outillage, vos formules chimiques
et vous avez reçu l'ordre d'activer la fa-
briation..... Il faut qu'en Allemagne on
soit prêt aussitôt qu'en France... Il faut.

que si la fantaisie prenait à la France d'expérimenter contre son armement nouveau, elle se trouve en face d'un armement pareil. Vous comprenez cela ?

— Parfaitement.

LI

— Bref..... reprit le baron Schwartz en continuant à caresser sa belle barbe, êtes-vous prêt à nous vendre un double de tout ce que vous venez de livrer aux ministres de la guerre et de la marine ?

— Cela dépendra..... répliqua Robert.

— De quoi ?

— Du prix que vous y mettez.

L'Allemand fit un geste de surprise.

— Ce prix n'était-il donc pas convenu, s'écria-t-il.

— C'est-à-dire que vous m'aviez fait une proposition que je n'ai ni refusée, ni acceptée.

— Elle était cependant plus qu'acceptable !

— Vous avez, si j'ai bonne mémoire, parlé de trois millions.

— Oui ! Eh bien ?

— Eh bien ! cela vaut plus..... et je vais vous le prouver :..... Quand j'ai eu le plaisir de causer avec vous, il y a un mois moins deux jours, les expériences n'avaient pas été faites officiellement avec un succès foudroyant.... c'est le cas de le dire..... et je n'avais pas été décoré pour services exceptionnels..... Bref, je suis un tout autre homme. J'ai grandi, beaucoup grandi, et il faut me traiter en conséquence.

— Vous oubliez que nous avons des secrets... Si nous avions parlé, que seriez-vous aujourd'hui ?

— Voilà une parole maladroite et qui détonne de façon étrange dans notre entretien tout amical, monsieur le baron ! fit Robert d'un ton dédaigneux..... je ne crains rien de vous, et vous avez tout à craindre ou tout à attendre de moi !

— Enfin !... quelles sont vos exigences ?

— Oh ! bien modestes, étant donnée

notre situation réciproque, un million de plus.

Le baron Schwartz, abandonnant sa barbe, leva les deux mains vers le plafond, comme pour le prendre à témoin de la violence morale qui lui était faite.

Robert continua :

— C'est à prendre ou à laisser... Point de marchandage !... Vous n'avez même pas besoin de consulter votre gouvernement... Vous êtes certain d'avance de son approbation... On vous a donné carte blanche.

— Si nous acceptons, quand pourrez-vous nous satisfaire ?

— Dans huit jours.

— Eh bien ! c'est dit, vous toucherez quatre millions.

— De quelle façon sera fait le paiement ?

— En échange de vos plans et de vos formules, il vous sera remis un chèque de deux millions sur la banque de Berlin, et un autre de même valeur sur la banque de Francfort.

— Je refuse absolument !

— Pourquoi cela ?

— Je ne veux point avoir affaire à vos banques allemandes..... Cela serait effroyablement compromettant pour moi.

— Comment s'y prendre, alors ?

— Que le crédit de la somme convienne me soit régulièrement ouvert dans une maison de banque de Paris, chez Rothschild, par exemple, où j'ai déjà des fonds déposés..... Contre remise d'un reçu de dépôt à mon nom et d'un carnet de chèques, je vous livrerai ce que vous désirez.

— Dans huit jours, vous serez prêt ?

— Oui.

— Eh bien ! nous le serons aussi..... D'aujourd'hui en huit jours, je vous attendrai et nous terminerons,

— Mais... ajouta le baron Schwartz très gracieux et la figure illuminée par un large sourire... saurez-vous au moins reconnaître combien, dans une si grosse affaire, j'ai été un intermédiaire coulant facile, de bonne composition, et désireux de vous être agréable ?

— Ah !..... fit Robert souriant à son

que, un million de

abandonnant sa
ains vers le pla-
rendre à témoin
qui lui était fai-

à laisser... Point
ous n'aves même
votre gouverne-
ain d'avance de
ous a donné carte

quand pourres-

vous toucheres

a fait le paye-

plans et de vos
mis un chèque
banque de Ber-
e valeur sur la

at !

voir affaire à vos
.... Cela serait
mettant pour

re, alors ?
omme conve-
nt ouvert dans
e Paris, ches
ou j'ai déjà des
e remise d'un
n et d'un car-
vrerai ce que

s serez prêt ?

rons aussi.....
ars, je vous at-
ons,

aron Schwarz
illuminée par
vous au moins
s une si grosse
diaire coulant
tion, et dési-
e ?
souriant à son

tour...les pots de vin sont à la mode
en Allemagne comme en France !

—Que voulez-vous, je ne suis pas ri-
che, et, à Paris, quand on aime bien à
vivre, la vie est si chère.

—Je vous prierais donc cher mon-
sieur le baron,—de me faire le plaisir
d'accepter cent mille francs.

—Vous êtes un vrai gentleman !—
s'écria l'Allemand en serrant avec effu-
sion la main du misérable. — Dans huit
jours

—Dans huit jours.

Les deux hommes se saluèrent et le
fratricide quitta le petit hôtel de la
rue de Vernueil.

Philippe, aussitôt après le départ de
son beau-père de la villa de Neuilly,
s'était remis avec ardeur au travail.

Il consultait l'un après l'autre des vo-
lumes placés sur son bureau, il couvrait
de chiffres des feuilles de papier crayon-
nait des dessins de projectiles faisait et
refaisait des calculs et s'irritait de ne
point arriver à la solution du problème
qu'il s'était posé.

Tout à coup il s'arrêta se mit à réflé-
chir et au bout d'un instant dit à haute
voix :

—C'est en bas que je trouverai ce
qu'il me faut...

Quittant aussitôt son appartement il
descendit à celui de son beau-père et se
dirigea vers celle des bibliothèques ren-
fermant tous les ouvrages relatifs aux
armes et aux engins de guerre.

Au milieu de ces ouvrages il en choi-
sit un le prit et l'emporta ches lui en
murmurant :

—Voilà ce que je cherchais...

Se remettant alors au travail il se mit
à feuilleter l'épais volume, s'interrom-
pant pour prendre des notes au crayon
et tracer des chiffres.

En tournant une page son regard fut
attiré par une large enveloppe dont le
cachet de cire rouge semblait une ta-
che de sang.

Philippe examina le cachet et ne put
contenir un mouvement de surprise.

—Les armes d'Allemagne !...—dit-il,
—Qu'est-ce que c'est que cela ?

Il retourna l'enveloppe et lut la sus-
cription.

La lettre était adressée à l'ambassa-
deur d'Allemagne, à Paris.

—Comment une lettre à l'ambassa-
deur d'Allemagne peut-elle se trouver
dans ce volume.....Ici..... dans la bi-
bliothèque de M. Vernière ? —se de-
manda-t-il.

Son front s'était plissé tout à coup.

Il tira de l'enveloppe, dont la partie
supérieure était tranchée, la feuille de
papier qu'elle renfermait et la déplia.

—Mais c'est une lettre chiffrée, cela !
—un message diplomatique... Comment
ce message a-t-il pu sortir des mains
de son destinataire pour arriver dans
celles de mon beau-père !.....—C'est
étrange !

Ses yeux se fixèrent de nouveau sur
la feuille.

En tête, ces mots en langue allemande
de Monsieur l'ambassadeur.

Puis imprimée, la mention : Grand
Etat Major.

Immédiatement au-dessous ces deux
lettres :

“P. L.”

Puis, plus bas :

“—515 + 7 = 570 + 23—”

—Cela est incompréhensible pour
moi !—murmura Philippe en proie à un
trouble extrême. —Que signifient
donc ces deux initiales placées au-
dessus de ces chiffres ? — et ces signes
d'algèbre 515 plus 7 égale 570, plus 23...
etc.—Cela ne représente, à coup sur, au-
cun calcul.....Ce sont des points de
repère, voilà tout.... C'est un casse-
tête chinois dans lequel il est impossi-
ble de démêler quoi que ce soit si on
n'en a point la clef.

“Certainement il y a sous ces chiffres
un secret— poursuivit le jeune homme,
fiévreux, inquiet. — De quelle nature
est-il ? — Comment arriver à le connai-
tre ? — Il me semble que je suis en face
de quelque chose d'effrayant... Mais
rien ne prouve que je ne me trompe
pas..... — Pourquoi m'épouvanter de
chiffres réunis par des signes algébri-
ques.—Et cependant il doit y avoir là
quelque chose de grave... Encore une
fois, comment une dépêche chiffrée de

l'ambassade d'Allemagne se trouvait-elle entre les mains de M. Vernière ?... Comment ?

Et Philippe cherchait à comprendre, à deviner la clef qui rendrait intelligible pour lui le mystérieux document.

Il revenait toujours aux deux initiales P. L., tracées en gros caractères au-dessus des chiffres.

— C'est dans ces deux lettres que doit se trouver la clef..... pensait-il, et il faisait des efforts sur humains pour dégager l'inconnue de ce problème..... Mais c'était s'acharner à une tâche surhumaine.

Il se heurtait contre l'impossible.

Enfin, fatigué, le cerveau endolori, les tempes bourdonnantes, il s'arrêta, mais en se disant :

— Je ne renonce point... Il faut que je sache... Je veux savoir, et je saurai..... Cette lettre ne me quittera plus. Je la garde.

Après avoir replié la feuille, il la glissa sous l'enveloppe d'où il l'avait tirée, et il s'appretait à l'enfermer dans un meuble, lorsque la pensée lui vint de regarder la date indiquée par les timbres de la poste.

Ils portaient le millésime de l'année 1893.

L'envoi datait des premiers jours de décembre de cette année.

— Cette date est antérieure à celle de notre arrivée à Paris..... murmura Philippe..... C'est une complication de plus.

Et toujours ces mots revenaient sur ses lèvres :

— Comment cette lettre se trouve-t-elle en la possession de mon beau-père ?

Il enferma l'inquiétante missive et se remit au travail.

Au bout d'une heure, ayant enfin terminé ce travail d'une façon satisfaisante il réunit dans un carton les feuilles qu'il venait de couvrir de calculs et de dessins, regagna le cabinet de Robert, remplaça le volume sur le rayon de la bibliothèque où il l'avait pris, remonta chez lui, s'habilla et sortit en emportant le carton préparé par lui.

Au lieu de se diriger vers Saint-Ouen, ainsi que nous lui en avions entendu exprimer l'intention, il prit le chemin de Paris, trouva une voiture à l'extrémité de l'avenue de Neuilly, près du pont, et donna l'ordre de le conduire à l'une des principales maisons de librairie de Paris.

Arrivé à destination il entra dans le vaste hall où se font les achats les achats et les commandes, et demanda à l'un des employés de lui indiquer un traité de Cryptographie.

— Voici ce que vous désirez, monsieur répondit l'employé..... C'est un ouvrage très complet, de plus de mille pages, avec de nombreuses planches gravées, dont quelques-unes sont en couleur.

— Donnez-moi cet ouvrage.

On lui apporta le volume..... il le paya, le fit envelopper, et partit en l'emportant.

Après avoir déjeuné dans un restaurant des boulevards, il regagna Neuilly, enferma dans un meuble à double tour le traité de Cryptographie et se rendit enfin à Saint-Ouen en se répétant encore :

— Oni, je veux savoir ce que contient cette lettre chiffrée..... et je le saurai !

O'Brien ne désarmait pas.

Il n'abandonna nullement l'idée de s'emparer de la petite Marthe sur laquelle nous savons qu'il comptait pour réaliser une grande fortune à l'étranger.

En conséquence, il faisait des plans pour arriver de la façon la plus pratique au but convoité par lui.

Eva Mariani était allée l'attendre en Italie, où il devait la retrouver, nous l'avons dit.

D'ailleurs, il s'inquiétait fort peu d'elle en ce moment et se trouvait notablement soulagé par son départ qui lui donnait toute liberté d'agir sans avoir à répondre à ses questions.

vers Saint-Ouen,
vions entendu ex-
orit le chemin de
ure à l'extrémité
y, près du pont,
conduire à l'une
s de librairie de

il entra dans le
s achats les achats
demanda à l'un
diquer un traité

désirez, monsieur
.... C'est un ou-
plus de mille pa-
es planches gra-
es sont en cou-

vraige.
lume..... il le
et partit en l'em-

dans un resta-
regagna Neuilly,
le à double tour
hie et se rendit
se répétant enco-

ce que contient
...et je le sau-

pas.
ement l'idée de
Marthe sur la
il comptait pour
fortune à l'étran-

aisait des plans
la plus pratique

le l'attendre en
trouver, nous l'a-

ait fort peu d'el-
trouvait notable-
épart qui lui don-
sans avoir à ré-

L'Américain était homme d'imagina-
tion.

Il avait trouvé ceci : Endormir la pe-
tite fille et lui inspirer, par suggestion, la
volonté de le suivre.

C'était possible et même facile, car
Marthe nous en avons eu la preu-
ve...était hypnotisable au plus haut dé-
gré.

Mais comment l'endormir puisque
l'aveugle était toujours auprès d'elle ?

Convaincu néanmoins que l'occasion se
présenterait d'un moment à l'autre, il
ne perdait pas patience, suivant sans
cesse Véronique Sollier et la petite fille
dans leurs pérégrinations, tantôt sous
un travestissement, tantôt sous un au-
tre, changeant de visage comme de cos-
tume et, par conséquent, toujours mé-
connaissable.

Il l'arrêtait souvent auprès de la mi-
gnonne joueuse d'orgue et de sa grand-
mère causant avec elle la questionnant
et ne manquant jamais de mettre une
belle pièce blanche dans la main de
Marthe.

Pour le moment, il ne s'occupait plus
de Robert.

— Il sera temps de penser à lui quand
je serai en possession de l'enfant, ... se
disait-il, et je le défierai bien de ne pas
s'exécuter.

— Je le tiens !

On était arrivé au samedi 9 juin, jour
où, à la villa Savanne, on devait fêter la
Saint-Landry en même temps que la dé-
coration de Robert Vernière.

Depuis une semaine il régnait une
chaleur étouffante.

Cela n'empêchait point Véronique et
Marthe de faire leurs tournées habituel-
les.

La veille, elles avaient couché à Join-
ville, après avoir parcouru le Perreux,
Petit-Bry et Nogent-sur-Marne.

Le samedi, elles devaient rouler leur
orgue à Palissy, à Champigny, et finir
leur journée par le Parc-Saint-Maur.

LII

Un peu fatiguées par la journée du
vendredi, Véronique et Marthe avaient
dormi plus longtemps que de coutume,
et vers neuf heures et demi seulement,
elles se mirent en marche.

La veille, O'Brien les avait suivies jus-
qu'à Joinville.

Il avait remarqué leur lassitude.

Il avait vu la petite Marthe prier sa
grand'mère de s'arrêter pour se reposer
un instant à l'ombre, et de loin il avait
assisté à leurs haltes qui duraient envi-
ron dix minutes, et il s'était dit :

— Si seulement elles pouvaient s'endor-
mir toutes les deux.

Arrivées à Joinville, elles étaient en-
trées immédiatement dans la maison où
elles dinaient et couchaient d'habitua-
de.

Tout en regagnant le Parc-Saint-Maur,
le magnétiseur pensait :

La chaleur sera encore plus lourde
demain qu'aujourd'hui, par conséquent
la fatigue plus grande.

Il ne se trompait pas.

Le samedi matin le soleil se levant
dans un ciel sans nuages dardait ses
rayons ardents sur les chemins blancs
de poussière.

O'Brien se grima, sortit de chez lui et
s'en alla déjeuner dans une auberge
près du pont de Champigny.

À la villa Savanne, une activité fié-
vreuse régnait depuis le point du jour.

Le magistrat avait fait venir de Paris
des domestiques de supplément, un
chef de cuisine et ses aides et deux
maîtres d'hôtel qui devaient se joindre
au valet de chambre pour le service
de table.

Les principaux marchands de comestibles de Paris avaient été mis en réquisition pour des poissons hors ligne, des volailles dignes d'être primées aux concours régionaux, des fruits étonnants et des pièces montées.

Les caves de la villa étaient bien approvisionnées.

Au déjeuner comme au dîner, le nombre des convives serait considérable.

Robert avait fait savoir à M. Savanne, ainsi que nous avons entendu celui-ci le lui demander, quel serait le nombre de ses invités.

Robert et Philippe vinrent un peu tard.

Ils avaient dû passer à l'usine pour donner un coup d'œil aux travaux en cours d'exécution et prendre Claude Grivot et Prieur.

Enfin, à midi précis, la réunion était au grand complet et on passait à la salle à manger.

Vers deux heures, le déjeuner se terminait et on allait prendre le café et les liqueurs sur la terrasse où de petites tables avaient été disposées à l'ombre.

Il nous paraît superflu d'affirmer qu'au dessert de chaleureux toasts avaient été portés à Daniel Savanne et à Robert Vernière, "l'éminent industriel, l'inventeur de premier ordre qui venait de donner à la France des forces nouvelles, et de recevoir comme une récompense bien méritée la croix de la Légion d'honneur."

Mme Vernière était au comble de la joie.

Son mari devenait donc enfin l'homme qu'elle avait rêvé, l'homme en qui elle avait cru.

Le vieux Simon, le beau parleur, s'était permis un petit discours très court, terminé par ces mots, qui furent applaudis :

— Le patron est décoré, c'est comme si nous l'étions tous !... — aussi je bois à la santé du patron et à la nôtre !

Véronique Sollier et Marthe avaient

sous la pluie de feu du soleil, parcouru leur itinéraire habituel, et vers une heure s'étaient arrêtées dans un petit restaurant situé à la tête du pont Champigny, pour s'y rafraîchir avant de commencer leur tournée du Parc Saint-Maur l'une des plus fructueuses pour elles.

Parmi ceux-ci se trouvaient Claude Grivot, en sa qualité de contremaître principal de l'usine. Prieur le caissier, le dessinateur en chef de la maison, le vieux Simon, doyen des ouvriers, et plusieurs chefs d'ateliers dont les allures et la mise correctes ne pourraient faire tache au milieu des invités de Daniel.

Il nous faut citer encore le maire de Saint-Ouen et sa femme, des officiers de l'état-major du ministre de la guerre et quelques clients de marque.

Parmi les invités de M. Savanne, on comptait le docteur Sermet et le chef de clinique de l'hospice des Quinze-Vingts.

Le déjeuner était annoncé pour midi.

Dès onze heures, Daniel, Mathilde et Mme Savanne commençaient à recevoir des arrivants.

Les bouquets les compliments, les souhaits abondaient.

Le juge d'instruction était radieux.

O'Brien, attablé juste en face, les avait vu venir, traînant la jambe, brisées de fatigue, accablées par la chaleur.

Sachant qu'elles passeraient forcément par là, il les attendait et prévoyait bien qu'elles arriveraient ainsi.

Il se tint prêt à les fier dès qu'elles quitteraient le modeste établissement où elles venaient de faire halte.

Deux heures sonnaient à l'église de Champigny au moment où elles se remettaient en marche.

L'aveugle paraissait avoir recouvré quelque vigueur.

Marthe, au contraire, semblait exténuée. — Ses petits pieds gonflés ne la portaient qu'avec peine. — De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son visage empourpré.

Mais la lassitude ne lui enlevait point son courage.

D'un mouvement nerveux, elle démarra le chariot de l'orgue et aida Mme Sollier à le pousser devant elle.

Elles traversèrent le pont en se dirigeant vers la gare de Champigny, mais arrivées au chemin qui conduit au bord de l'eau, Véronique s'arrêta.

La force venait de lui manquer tout à coup :

— Il fait de plus en plus chaud, mignonne, — dit-elle. — Dans les propriétés du Parc-Saint-Maur, on doit rester en ce moment à l'intérieur, bien au frais... On n'aura pas le courage de se dérangé lorsque nous jouerons nos airs... — Nous pourrions nous reposer encore un peu en attendant que le soleil baisse..... — La chaleur m'accable aujourd'hui.

— Je suis comme toi, grand'mère... — répondit la fillette. — Je me sens bien fatiguée — Gagnons le quai de Marne, tu sais, où je t'ai dit qu'il y avait une avenue de maronniers et de grands arbres sur la berge. — Il y a aussi beaucoup de gazon. — Nous serons à l'ombre et nous attendrons là que la grosse chaleur soit un peu passée.....

— Alors, conduis-moi... — Ça sera bien bon de s'asseoir sur le gazon, sous les grands arbres... — il doit y avoir un peu de fraîcheur dans cet endroit-là...

Marthe tourna l'orgue vers le chemin conduisant à la rivière et guida l'aveugle.

O'Brien les avait suivies et du haut du pont il ne perdait pas de vue un seul de leurs mouvements.

Il les vit s'engager dans le chemin que nous venons de désigner et longer les bords de la Marne en montant vers le barrage de Joinville.

Au moment où le feuillage des grands arbres allait les cacher à ses yeux il gagna l'escalier qui de l'extrémité du pont conduisait au quai.

Véronique et sa petite-fille passaient sous le pont du chemin de fer de la Grande-Ceinture.

Il doubla le pas.

Lorsqu'il arriva lui-même sous la voûte,

il vit l'aveugle et l'enfant s'arrêter, ranger leur orgue le long d'un mur près d'une grille et s'asseoir, ou plutôt se laisser tomber toutes deux sur l'herbe.

— Oui, je m'en doutais bien... — murmura-t-il — la fatigue les écorse... il s'agit de savoir si elles vont s'endormir... Donnons-leur en le temps.

Rebroussant chemin, il gagna une rue conduisant au passage à niveau du chemin de fer de Grande-Ceinture.

Il traversa la voie en passant par les *perillons* et s'avança jusqu'à une descente située entre la muraille d'enceinte d'une propriété et le talus du chemin de fer que rendait inaccessible une haie vive doublée d'un treillage serré.

Cette descente, ou plutôt cet escalier, se compose de nombreuses marches taillées dans la terre et retenues par des planches de chêne goudronnées.

Arrivé à l'extrémité de ce chemin très peu fréquenté, l'Américain s'arrêta et jeta un regard vers l'endroit où Véronique et Marthe s'étaient installées.

L'enfant, maintenant, était étendue sur le gazon, mais sa grand'mère, toujours assise, semblait s'absorber dans de profondes réflexions.

O'Brien se glissa jusqu'aux arbres garnissant le bord de la rivière.

Il lui fallait attendre encore.

S'asseyant alors sur la berge, il tua le temps en regardant les évolutions de certains pêcheurs qui venaient choisir leurs places et planter leurs fiches pour l'ouverture de la pêche qui devait avoir lieu le 13 juin.

Il resta là pendant près d'une heure, jetant d'instant en instant un regard vers l'endroit où se trouvaient Véronique et Marthe.

Tout à coup il vit l'aveugle s'étendre sur l'herbe à côté de sa petite fille.

— Elles vont dormir toutes les deux... — pensa-t-il.

Après avoir laissé s'écouler dix minutes, il se leva et vint passer lentement auprès d'elles.

L'enfant dormait d'un profond sommeil, mais Mme Sollier veillait toujours car au bruit, bien léger cependant, du

pas du promeneur, elle se souleva sur son séant.

La grand'mère et sa petite fille se trouvaient juste en face de la grille de la propriété de Daniel Savanne.

O'Brien reconnut l'endroit où pendant plusieurs jours il était venu stationner comme peintre amateur.

Il ne pouvait tenter quoi que ce soit en ce moment.

Véronique, au bruit, au moindre mouvement suspect, n'aurait pas manqué d'appeler au secours.

L'Américain continua à marcher.

N'entendant plus rien, l'aveugle étendit le bras vers Marthe, reposant tout près d'elle toucha ses vêtements et, certaine qu'elle était là, s'étendit de nouveau, sollicitée par le sommeil.

Caché par les arbres de la rive, le magnétiseur avait fait halte et il épiait de nouveau.

L'immobilité de Véronique devenait complète.

— Elle aussi s'est endormie ! — se dit O'Brien au bout d'un instant. — Je vais pouvoir !.....

Et il s'élança sur le chemin.

Mais soudain il s'arrêta et fit un geste de colère.

L'aveugle venait de se dresser brusquement, et s'approchant plus encore de la grille que nous connaissons, elle prêtait l'oreille à un bruit de voix, de l'autre côté de l'enceinte dans la propriété.

— Qu'est-ce qu'elle a ! — Qu'est-ce qu'elle écoute ! — se demanda l'Américain.

Et il reprit possession de sa cachette.

Voici ce qui se passait.

Le déjeuner chez Daniel Savanne étant terminé et le café pris, quelques-uns des convives s'étaient dispersés par groupes dans le petit parc, afin de jouir de la fraîcheur relative qui régnait sous les grands arbres.

D'autres causaient au salon.

D'autres avaient engagé une grande partie de billard.

Des voitures avaient été mises à la disposition des personnes désireuses d'aller visiter le monument de Champi-

gny élevé à la mémoire de nos soldats, tombés en 1870 dans le village et sur le plateau ensanglanté par des combats héroïques où le nombre seul était victorieux.

Philippe et sa mère, Mathilde et Anne, étaient du nombre des excursionnistes.

Henri n'avait point voulu quitter son oncle.

Robert se promenait dans le parc avec Claude Grivot.

Tous deux étaient descendus jusqu'au bas de la propriété et, tout en fumant dans l'allée longeant le mur d'enceinte du côté de la Marne, au centre duquel se trouvait la grille, ils causaient à demi-voix, quoique se supposant bien isolés.

C'est Claude Grivot qui parlait :

— Que veux-tu, c'est plus fort que moi — disait-il, — j'ai peur d'O'Brien....

Une maladresse de ce magnétiseur pourrait nous perdre sans ressource !...

O'Brien !

C'est en entendant ce nom prononcé derrière la grille fermée du haut en bas par des volets de tôle, que Mme Sollier s'était levée vivement, et rapprochée de l'endroit d'où partaient les voix.

O'Brien !

C'était le magnétiseur chez lequel elle était allée pour consulter la somnambule.....

C'était le nom de l'homme qui avait endormi la petite Marthe.....

Véronique porta ses mains en avant et sentit sous ses doigts les pierres de taille d'un pilastre et le fer de la grille et des volets de tôle.

La conversation continuait entre les deux complices.

Robert répondait :

— Soit tranquille — O'Brien ne commettra aucune imprudence.....

Pour arriver à son but il prendra toutes les précautions possibles, et, une fois le sujet entre ses mains, il n'aura rien de plus pressé que de quitter promptement la France pour n'y jamais revenir.

Les voix — nous le répétons — étaient assourdies à dessein, et l'aveugle ne pouvait les reconnaître.

—De quoi donc est-il question ? — se demandait-elle. — Quel est ce sujet ? — Quelles sont ces précautions dont ils parlent ?... —

Robert et Claude, qui marchaient tout en causant, revenaient sur leurs pas.

LIII

Pendant un instant les deux hommes firent halte devant la grille qui seule les séparait de l'aveugle.

Elle les entendit s'arrêter.

—Et, malgré tout, tu es obligé de lui donner deux cent mille francs... — dit Claude.

—Refuser eût été imprudent.

—Je ne dis pas non, mais c'est cher !

—Je ne pouvais pas marchander, j'avais promis la somme...

—Quand tu croyais avoir besoin de lui pour remettre la main sur l'objet qui pourrait te perdre.

—Eh ! je le sais bien... Mais que veux-tu ?... — il fallait en passer par là sous peine de nous faire de lui un ennemi dangereux.....

—Enfin, puisque c'est promis, exécute-toi ! — il me tarde d'apprendre que tu l'as payé et qu'il est parti à l'étranger..... je n'aime pas le savoir en France près de nous...

—Ne deviens donc point trembleur à ton tour !... Nous n'avons à cette heure plus rien à craindre. — L'affaire a fait grand bruit, mais elle s'oublie... la justice renonce à trouver le mot de l'énigme et nous sommes les maîtres de la situation.

—Il ne faut qu'un hasard.

—Je défie le hasard ! — Qui pourrait soupçonner, je te prie, que les introuvables auteurs du crime de Saint-Ouen sont aujourd'hui, les hôtes du juge d'instruction chargé de les faire arrêter !

Les causeurs se remirent en marche et s'éloignèrent lentement.

Le bruit, déjà si faible, de leurs voix diminua, puis s'éteignit complètement. Véronique, pâle et chancelante, avait tout entendu.

Elle aurait voulu crier, appeler, mais

sa voix était comme paralysée dans son gosier.

Et, d'ailleurs, à son appel, qui serait venu ?

Les assassins peut-être.

Une sueur d'épouvante glaçait ses tempes.

Elle était certaine d'avoir bien compris.

Son oreille avait bien été frappée par ces mots : " Qui pourrait soupçonner que les introuvables auteurs du crime de Saint-Ouen sont aujourd'hui les hôtes du juge d'instruction chargé de les faire arrêter ?

Mais ces voix assourdies, elle ne les reconnaissait pas.

Quels étaient les hommes qui venaient de parler ainsi ?

—Et je suis aveugle !.....aveugle ! me dit la pauvre femme avec amertume.....J'aurais pu les voir par quelque fissure des volets de cette grille, je les aurais reconnus.....car j'en connais un, et le hasard, dont je suis désespérée, l'amène auprès de moi !..... Et je ne puis rien !.....rien !...ah ! il me faut la vue ! il faut qu'on me rende mes yeux ! Au risque d'y laisser ma vie, je veux voir.

Sans élever la voix Véronique appela :

Marthe ! Marthe !

L'enfant, aussitôt éveillé, se dressa vivement.

Elle demanda :

Quoi, grand'mère ?

Viens ici.

Me voilà.

Regarde par les fentes de cette grille qui est là, devant nous...Regarde... Regarde...de l'autre côté il y a deux hommes.

Marthe s'approcha.

Entre les pilastres et le cadre de la grille il y avait un petit intervalle.

L'enfant plongea ses regards dans le parc de la villa Savanne.

—Je ne vois rien que des arbres, grand'mère...dit-elle....il n'y a personne.

—Regarde mieux. Je te dis qu'il y a quelqu'un.

— Attends, grand'mère, je vais grimper. Soutiens-moi.

Marthe posa ses pieds sur les traverses de fer de la grille, et, soutenue par Véronique, elle éleva sa tête au-dessus des volets de tôle.

— Eh bien ? demanda l'aveugle.

— Grand'mère, je vois par-dessus la grille.

— Et tu ne vois rien ?

— Ah ! si... si...

— Deux hommes, n'est-ce pas.

Oui, au travers des arbres.

Tu aperçois leurs visages ?

Non... Ils sont trop loin... Ils disparaissent... Je ne les vois plus.

Alors, si tu les rencontrais, tu ne pourrais pas les reconnaître ?

Oh ! non, grand'mère, ce serait impossible.

Mais leurs vêtements !... leurs coiffures ?

Il m'a semblé qu'ils étaient tête nue et habillés de noir, ou, au moins, de couleurs sombres.

Ils ne reviennent pas ?

Non, grand'mère.

Marthe était redescendue.

Où sommes-nous ici ? demanda Véronique.

Sur le quai de la Marne, grand'mère.

Au Parc-Saint-Maur ?

Oui, grand'mère.

En face de quelle propriété nous trouvons-nous ?

Ah ! je ne sais pas... De ce côté, il n'y a qu'un petit chalet, très joli.

L'enfant chercha à distinguer, au-dessus des cimes des arbres montonnant comme une mer de verdure, la maison dont les toits d'ardoise se profilèrent sur le ciel au sommet de la côte.

Ah ! je sais... je sais... fit-elle tout à coup... Je reconnais les girouettes... C'est la propriété de M. Savanne.

La propriété de M. Savanne... répéta l'aveugle... Mais oui... J'aurais dû le deviner puisque l'un des deux misérables a dit : Nous sommes les hôtes du juge d'instruction... Viens, Marthe... Conduis-moi... Roulons l'orgue... Il faut que je voie M. Henri Savanne... Il

faut qu'il me rende la vue !... Viens !... Viens !

Marthe conduisit sa grand'mère auprès de l'orgue placé sous les arbres, et, guidant Véronique, elle se dirigea avec elle du côté de l'avenue du Nord.

O'Brien, caché dans un massif d'arbustes, sur les bords de la Marne, n'avait rien perdu de la pantomime expressive de Mme Sollier.

Mais... ne pouvant entendre... il cherchait vainement à se rendre compte du sens de cette pantomime.

Un instant il eut la pensée de s'approcher de l'aveugle et de sa petite-fille.

Mais au moment de le faire il hésita, et décidément s'abstint.

Lorsque toutes deux passèrent devant lui il fit en sorte de ne point se laisser voir, et ce fut seulement quand elles eurent tourné l'angle de l'avenue qu'il se décida à quitter sa cachette et à les suivre de loin.

Pour arriver à la villa Savanne la montée de la côte était rude, ce qui n'empêchait pas de pousser l'orgue avec vigueur.

Le magnétiseur les vit faire halte devant la grille d'honneur de la villa Savanne.

Marthe quitta sa grand'mère et s'approcha de la petite porte bâtarde placée à côté de la demeure du jardinier-concierger.

Celui-ci était sur le seuil, prêt à ouvrir les deux battants de la grille quand les voitures parties pour l'excursion au monument de Champigny rentreraient.

Il reconnut la petite fille qui était venue quelques jours auparavant chez le juge d'instruction avec sa grand'mère.

Faisant deux pas en avant, il dit :

Le moment est mal choisi, ma fillette ! Il y a une grande réception aujourd'hui. Ça n'est pas la peine de tourner la manivelle de votre instrument... Les dames sont sorties en promenade, les messieurs sont occupés à droite et à gauche... On ne ferait aucune attention à vous.

Véronique avait entendu.

Au risque de se heurter contre quelque obstacle en marchant sans guide

elle se dirigea vivement vers l'endroit où parlait le concierge.

Monsieur.....lui dit-elle..... il faut m'ouvrir.....Il faut que je vois M. Henri Savanne.....Il le faut absolument.

Mais, c'est impossible, ma bonne femme.

Pourquoi ?

— Comme je viens de l'expliquer à votre moucheronne, c'est l'été des nous, et même double fête.....— La maison est pleine d'invités et M. Henri Savanne n'est pas visible.....

Véronique ne se découragea point.

— Je vous répète qu'il faut que je le voie.....Qu'il faut que je lui parle..

répliqua-t-elle avec force—Marthe, ma mignonne, agite la cloche.....que les maîtres sachent que quelqu'un est là...

— Sonne, mon enfant, il faut que nous entrions avant que personne puisse sortir de cette maison.....

— Marthe, obéissante, allait sonner, au grand scandale du concierge jugeant son autorité méconnue, lorsque Henri, sortant de la villa, parut sur la plus haute marche de l'escalier du perron.

L'enfant l'aperçut.

— Monsieur Henri, monsieur Henri — cria-t-elle, — venez... venez vite..... grand mère veut vous parler.....

Le jeune homme fit signe de la main qu'il avait entendu et prit le chemin de la petite porte derrière laquelle se trouvaient l'aveugle et Marthe.

— Ouvrez ! — commanda-t-il au concierge.

Celui-ci se hâta d'obéir.

L'enfant prit sa grand'mère par la main et la fit franchir le seuil.

— Que se passe-t-il donc, madame Sollier ! — demanda Henri à Véronique.

— Je veux que vous me rendiez la vue, monsieur Savanne — répondit-elle en saisissant de ses deux mains un des bras du jeune homme. — Il faut que je voie...

Et, plus bas, l'attirant à lui pour parler près de son oreille, elle ajouta :

— Les assassins de M. Richard Verrière sont ici..... dans cette maison... chez votre oncle.....

Henri regarda Véronique avec inquiétude.

Il crut que la pauvre femme devenait folle.

— Madame Sollier — murmura-t-il — songez-vous bien à ce que vous dites ?...

Marthe, avec sa prodigieuse intelligence, comprit ce qui se passait dans l'esprit du fils de Gabriel Savanne.

— Non... non... monsieur Henri — fit-elle — grand'mère a toute sa raison... — Tout à l'heure..... sur le quai de Marne... derrière le mur de la propriété de votre oncle..... elle a entendu..... des choses... c'est la vérité qu'elle vous dit.....

L'affirmation de l'enfant, affirmation si nette qu'il était impossible de révoquer en doute, bouleversa et effraya Henri.

A coup sûr, quelque fait étrange, anormal, venait de se produire.

Il fallait savoir.

— Rentrez l'orgue de Mme Sollier, — ordonna-t-il au concierge ébahi, — enfermez-le dans la remise, à l'abri de tous les regards, et pas un mot de ce que vous venez d'entendre...

Puis, prenant la main de Véronique, il ajouta :

Venez !.....

Et il la conduisit, suivie de Marthe, à un petit escalier desservant tous les étages de la villa.

Personne ne se trouva sur leur passage.

Les invités de Daniel, égrenés dans les salons, dans le fumoir, à la salle de billard, combattant de leur mieux la chaleur en absorbant des boissons fraîches.

Robert et Claude rentrés depuis un quart d'heure, causaient en fumant.

Henri conduisit Véronique et Marthe au cabinet de son oncle.

Là, seulement elles pourraient s'expliquer sans contrainte et sans risquer d'être entendues par des oreilles indiscrettes.

Daniel Savanne ayant quitté pour un instant ses invités, se trouvait dans son cabinet.

Il venait de recevoir du chef de la sûreté une dépêche ainsi conçue :

« Anciens livres de la comptabilité

"Dutac retrouvés chez son successeur...
"—Attends vos instructions."

Une réponse immédiate était indispensable.

Daniel aussitôt monté à son appartement, rédigeait cette réponse aussi laconique que possible :

"Faites agir inspecteur Berthaut."

En voyant la porte s'ouvrir et Henri entrer, accompagné de Mme Sollier et de la petite Marthe, le magistrat poussa une exclamation de surprise et demanda :

—Mon cher Henri, qu'y a-t-il donc ?
Véronique avait reconnu la voix de Daniel Savanne.

Ce fut elle qui répondit :

—Il y a, monsieur, qu'en ce moment, ici, chez vous, se trouvent les assassins, les voleurs et les incendiaires de l'usine de Saint-Ouen.

Le magistrat fut frappé de stupeur, fit un pas en arrière et regarda son neveu.

Comme Henri l'avait pensé un instant, il crut que l'aveugle venait d'être soudainement frappé de folie, et cette conviction ne semblait que trop vraisemblable.

LIV

Henri comprit l'interrogation muette du regard de Daniel.

—Non, mon oncle, s'écria-t-il... non, Mme Sollier n'est pas folle ! Elle a entendu des paroles qui justifient son affirmation.

M. Savanne, secoué par un frisson d'épouvante, saisit les mains tremblantes de Véronique et demanda :

—Qu'avez-vous entendu ?

—Ces mots : répliqua l'aveugle.....
"Nous n'avons plus rien à craindre.....
L'affaire a fait grand bruit, mais elle s'oublie...la justice renonce à trouver le mot de l'énigme et nous sommes les maîtres de la situation."

—Rien ne prouve que ces phrases se rapportent à l'assassinat de Richard Vernière,..... interrompit le magistrat.

—Attendez ! attendez ! ...reprit Mme Sollier.....l'homme qui parle a con-

tinué ainsi :... Qui pourrait soupçonner que les auteurs introuvables du crime de Saint-Ouen sont aujourd'hui les hôtes du juge d'instruction chargé de les faire arrêter !..... Voilà ce que j'ai entendu, derrière la grille de votre propriété qui s'ouvre sur le quai de Marne. Non, je ne suis pas folle !.....il y avait deux hommes qui variaient..... deux hommes, deux misérables qui triomphaient de leur impunité.....Ces misérables sont ici, chez vous..... Il faut que je les voie, que je les démasque, que je vous les livre.....et pour cela il me faut la vue !.... Rendez-la-moi, monsieur Henri....l'opération que je redoutais, que je refusais, je l'accepte, maintenant, je l'implore.....que je voie pendant une minute seulement ! une minute me suffira pour reconnaître celui contre qui j'ai lutté, et qui a laissé dans mes mains la preuve de son passage !.....Au nom de Richard Vernière qui n'est point vengé, la vue, rendez-moi la vue !

Daniel Savanne, en proie à une émotion terrible, s'écria en s'adressant à son neveu.

—Oui oui.....Henri, rends-lui la vue.....rends-lui la vue à l'instant ! fais qu'elle puisse nous désigner les scélérats qui se sont introduits dans ma maison !

—Ce que vous me demandez, mon oncle, est impossible ! répondit le jeune homme avec accablement.

—Oh ! monsieur Henri.... monsieur Henri.....rendez la vue à grand'mère !.....fit à son tour Marthe suppliante.

—La vue...la vue... balbutiait l'aveugle.

—Hélas ! c'est impossible ! répéta le fils de Gabriel.

—Impossible ! fit Véronique désespérée en prenant son front dans ses mains...Mais je suis donc une créature maudite.....Comment, ceux qui ont volé, qui ont incendié, qui ont assassiné, sont là, près de nous, et je ne peux vous dire...Les voilà ! et ils sortiront d'ici pour n'y jamais revenir, sans doute, et le hasard qui les amenait en ma présence ne se renouvellera pas !

— Vous dites que c'est impossible, monsieur Henri..... poursuivit Mme Sollier s'exaltant de plus en plus..... Eh bien ! faites l'impossible !..... Rendez-moi la vue.... Il ne faut pas laisser échapper les infâmes qui ont assassiné M. Vernière, qui ont voulu me tuer, qui ont brûlé l'usine et ruiné Marthe votre sœur !

Daniel et Henri, en entendant ces derniers mots, se regardèrent avec stupeur.

—Grand'mère, qu'as-tu dit?... s'écria Marthe.

—J'ai dit la vérité, mon enfant !... Il faut bien qu'il la sache ! Cela lui donnera peut-être la volonté et le courage d'arracher de mes yeux le bandeau qui les couvre.

—Véronique.....fit M. Savanne tremblant d'émotion... vous comprenez bien qu'à cette heure il faut vous expliquer complètement, clairement.....Le secret que dans mon cabinet, au Palais de Justice, vous refusiez de me révéler, c'est celui qui vient de s'échapper de vos lèvres ! Marthe est la fille de mon frère, de Gabriel Savanne, n'est-ce pas.

—Oui, monsieur... murmura Véronique.

—Ma sœur ! ma sœur ! s'écria Henri en prenant dans ses bras la petite Marthe et en l'embrassant avec passion.

L'enfant fondit en larmes, et tout en rendant à Henri les baisers qu'elle recevait de lui, balbutia :

—Mon frère ! oh ! mon frère !

—Mme Sollier...reprit le magistrat,... je dois tout savoir, Marthe est la fille de mon frère et vous appelle sa grand'mère, donc sa mère ?

Daniel s'interrompit.

—Sa mère était Germaine Sollier, ma fille à moi....acheva l'aveugle... Votre frère avait vu Germaine, et, pour mon malheur autant que pour le malheur de la pauvre enfant, l'avait aimée !...Il l'enleva.....Je ne devais plus la revoir que morte... De leur liaison naquit une fille, Marthe...Fris de remords, après des années, de l'abandon dans lequel il, avait laissé la mère et l'enfant, il essaya de réparer en assurant au moins l'avenir de celle-ci....Le trente décembre 1893

il déposa, au nom de Marthe, une somme de trois cent mille francs dans les mains de M. Vernière qui m'en donna un reçu.....et on a assassiné Richard Vernière, et, en même temps qu'on volait sa fortune, on a volé celle de Marthe !...J'avais juré de ne jamais vous faire connaître la faute de votre frère, monsieur Daniel, la faute de votre père, monsieur Henri !...je comptais bien de tenir mon serment !.....Les circonstances m'ont rendue parjure ! Pardonnez-moi et rendez-moi la vue afin que je puisse vous venger tous !

Daniel Savanne était tombé écrasé sur un siège.

La petite Marthe courut à lui.

—Oh ! monsieur, pardonnez à mon père...lui dit-elle...Ma petite mère lui avait bien pardonné avant de mourir.

Daniel l'attira dans ses bras.

—Il est pardonné, mon enfant.....répliqua-t-il en penchant sur elle pour l'embrasser son visage baigné de larmes et nous t'aimerons chère petite... nous t'aimerons bien.

Puis, se redressant tout à coup, ressaisissant sa présence d'esprit et son sang-froid.

—Madame Sollier dit-il à l'aveugle... reprenez votre calme comme je viens de reprendre le mien, et répondez-moi.

Si les assassins de Richard Vernière les vôtres, sont réellement ici, ne craignez pas qu'ils nous échappent... Ils y passeront une partie de la soirée...Donc si l'opération que vous demandez est praticable, vous pourrez voir celui que vous connaissez et nous le désigner.

—Le professeur d'Henri, le chef de clinique de l'hospice des Quinze-Vingts est chez moi... Henri va le prier de venir nous trouver ici, et c'est lui qui décidera.

Henri sortit en toute hâte.

Daniel poursuivit :

—Pas un mot du vrai motif qui vous fait désirer une opération immédiate... Que tout ce que vous nous avez dit reste entre nous...Cela est indispensable si vous voulez que nous ayons des chances de réussite.

—Je me tairai, monsieur. Mais si les misérables vous échappaient.

— Il ne m'échapperont pas.
— Peut-être y aurait-il un moyen de les retrouver.....

Daniel dressa l'oreille.

— Un moyen ? — demanda-t-il vivement. — Lequel ?

— J'ai entendu encore autre chose que ce que je vous ai répété tout à l'heure...

— Qui donc ?

— Les deux scélérats ont un complice.....

— Ce complice, vous le connaissez ?...

— Oui.

— Et c'est ?

— L'homme que j'étais allé consulter, confiant en la lucidité de sa somnambule, quand vous m'aviez remis pour trois jours le bijou laissé dans mes mains par le meurtrier... — C'est le magnétiseur O'Brien...

— Vous en êtes certaine ?

— Ils ont prononcé son nom...

Des pas se faisaient entendre au dehors.

— Silence maintenant ! — commanda le magistrat à l'aveugle. — Laissez-moi parler... — Et toi, ma mignonne — ajouta-t-il en s'adressant à Marthe — pas un mot !

— Oh ! monsieur — répliqua avec une enfantine fierté la fille de Gabriel Savanne, — je sais me taire, allez ! — Je garderais un secret aussi bien que grand'mère !

La porte du cabinet s'ouvrit

Henri revenait ramenant le chef de clinique des Quinze-Vingts.

Celui-ci poussa une exclamation de surprise en voyant l'aveugle.

— Avez-vous donc réfléchi, madame, — lui demanda-t-il aussitôt, — et consentez-vous enfin à vous laisser guérir ?...

— Oui, monsieur... — répondit Véronique.

— Je vous prie de m'excuser, mon ami, — fit Daniel, — si je me suis permis de vous appeler sans façon auprès de moi... — J'ai une excuse le motif est grave et le cas est pressant... — Répondez-moi, je vous en prie, avec une franchise absolue, brutale. — Pouvez-vous, aujourd'hui même, avant de quitter cette maison, opérer Mme Sollier et lui rendre la vue, ne fut-ce que pour quelques instants ?

Le chef de clinique regarda le magistrat avec un étonnement manifeste.

— Est-ce sérieux, ce que vous me demandez-là ? — fit-il.

— Très sérieux, oui.

— Alors, je vais vous répondre franchement, brutalement, comme je me suis engagé à le faire, et je vous répéterai ce que je vous ai dit le jour où j'ai vu cette pauvre femme pour la première fois. — Oui, la guérison est possible, et j'affirme que je réussirai l'opération, mais la tenter en ce moment, sans les préparations indispensables, ce serait non seulement la manquer à coup sûr aujourd'hui, mais encore en rendre le succès impossible plus tard..

Véronique eut un geste de désespoir.

Le chirurgien poursuivit :

— Quel que soit le cas pressant, quel que soit le motif grave qui vous fassent désirer ainsi qu'à madame Sollier qu'elle recouvre la vue promptement, je refuse d'une façon absolue d'essayer de la lui rendre dans les conditions où elle se trouve, et je traiterais de criminel celui qui ne reculerais point devant cette dangereuse folie...

— Que Mme Sollier accepte ici l'hospitalité offerte par vous.....

— Henri la soumettra à un traitement préventif dont je lui expliquerai les détails.....

— Dans dix jours dans quinze au plus, les conditions seront devenues favorables. J'agirai alors et, avec l'aide de Dieu, je réussirai.

— Voilà ma réponse cher monsieur Savanne.....

— Voilà la marche à suivre, madame Sollier.....

— Acceptez ou n'acceptez pas. — J'aurai fait mon devoir en vous disant la vérité.

— Grand'mère, grand'mère, il faut accepter ! — s'écria Marthe en prenant les mains de l'aveugle — le bon Dieu est avec nous... Il ne nous abandonnera pas....

— Et, dans quinze jours, monsieur, je pourrai voir, vous me l'affirmez ? — demanda Véronique.

— Je l'affirme, oui.

— Eh bien, j'accepterai si M. Savanne

da le magi-
nificate.
vous me de-

ondre fran-
me je me
vous répe-
jour où j'ai
la premiè-
est possible,
l'opération,
t, sans les
ce serait
à coup sûr
rendre le
désespoir.

ssant, quel
ous fassent
liier qu'elle
t, je refuse
r de la lui
où elle se
nível celui
ant cette

ioi l'hos-
traitement
querai les

o au plus,
es favora-
e de Dieu,

monsieur

madame

— J'au-
disant la

il faut ac-
renant les
Dieu est
donnera

monsieur, je
es ?—de-

Savann

m'affirme, lui, que ce que je voulais faire aujourd'hui sera possible encore dans quinze jours.

—Je ferai en sorte que ce soit possible, je m'y engage, — expliqua Daniel.

—Alors, faites de moi ce que vous voudrez.

Le chef de clinique se tourna vers le fils de Gabriel.

—Henri...lui dit-il... soyez chez moi demain, de bonne heure... Nous nous entendrons au sujet des détails du traitement à suivre.

—A neuf heures du matin je serai chez vous, maître.

Et le jeune homme reconduisit le chirurgien au salon où il était allé le chercher.

—Madame Sollier.....fit le juge d'instruction.....vous allez rester ici avec Marthe...Nous vous installerons dans le chalet du bord de l'eau où tous les soins nécessaires vous seront prodigués.

—Mais, d'ici à quinze jours, si les misérables fuyaient.

—Ce n'est point à craindre, puisqu'ils ne peuvent soupçonner le danger qui les menace...Dans quinze jours je réunirai de nouveau, ici, mes invités d'aujourd'hui, et en les regardant l'un après l'autre vous pourrez nous dire quel est celui contre lequel vous avez lutté, le soir du crime.

En ce moment Henri rentrait.

Daniel Savanne continua en s'adressant à lui.

—Tu vas conduire Mme Sollier et Marthe dans ta chambre.... Préviens Germain qu'il doit aller préparer immédiatement les deux lits du chalet et qu'il aura à servir à huit heures le repas de deux personnes qui s'y trouveront... Quand tout le monde se sera mis à table à la villa, tu iras installer au chalet Marthe et sa grand-mère.....Que rien de tout cela ne transpire aujourd'hui... Demain il sera temps de faire connaître leur présence..... Nous dirons que Mme Sollier a réfléchi et que, consentant à subir l'opération, elle est venue comme je lui avais offert, suivre ici le traitement préparatoire.

—On le croira d'autant mieux que

c'est la vérité.....fit Henri Savanne.

—Une chose me préoccupe, murmura l'aveugle.

—Laquelle ?

—Je voudrais qu'on prévienne à son restaurant notre bon ami Magloire..... En ne nous voyant pas rentrer, il serait trop inquiet.

Oh ! oui, oui, Notre bon ami Magloire, appuya Marthe.

—Demain je dois me rendre à Paris, dit Henri...Avant de partir je prendrai vos instructions, et dans la journée, j'irai moi-même à Saint-Onen prévenir Magloire.

—Oe ! merci, monsieur Henri, que vous êtes bon !

—Que vous êtes bon, monsieur Henri.....Que vous êtes bon.....mon frère.....baibutis timidement la petite fille.

—Je vous interrogerai demain, madame Sollier....reprit Daniel.....et j'attendrai de vous des confidences bien complètes.

—Je ne vous cacherais rien, monsieur. Si je m'obstinais à me taire, vous savez maintenant pourquoi.

Le magistrat tendit ses bras à Marthe.

—Viens m'embrasser, ma chérie... lui dit-il d'une voix émue.

L'enfant se jeta dans ses bras et l'embrassa avec effusion.

—Fille de mon pauvre frère, murmura-t-il à son oreille, je t'aimerais tendrement pour l'amour de lui ! Va, ma mignonne, suis Henri, ton frère, et veille bien sur ta grand-mère.

Henri mena immédiatement l'aveugle et Marthe dans sa chambre et leur recommanda la patience.

Quelques heures après, au moment où tout le monde se mettait à table dans la vaste salle à manger de la villa, il les conduisit au chalet du bord de l'eau où Germain, le valet de chambre, avait fait les préparatifs nécessaires pour leur installation, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, et où il leur apportait à diner.

O'Brien n'avait point quitté l'avenue sur laquelle s'ouvrait la grande entrée de la villa Savanne.

Toujours aux aguets, il avait vu l'a-
veugle et sa petite-fille introduites par
Henri dans la maison de son oncle.

À la nuit tombante ne les ayant pas
vu repartir, il se dit que Mme Sollier
s'était certainement décidée à subir l'o-
pération, et cette conviction modifia,
encore une fois ses projets.

Il résolut de revenir à son plan pri-
mitif.

LV

La situation était grave, terrible, ef-
frayante pour Daniel Savanne.

Chose peut-être sans précédent ! Chez
lui, le juge chargé d'instruire l'affaire
du triple crime de Saint-Ouen, à la ta-
ble, parmi ses hôtes, se trouvaient les
misérables qui avaient assassiné Richard
Vernière, à moitié tué Véronique, in-
cendié l'usine et volé deux fortunes !

Ces misérables étaient là, près de lui,
inconnus de lui !

Il leur avait serré la main au moment
de leur arrivée.

Il la leur serrerait de nouveau au mo-
ment du départ.

Cette pensée faisait passer un frisson
d'horreur sur sa chair, car il ne pouvait
mettre en doute les affirmations de Vé-
ronique à ce sujet, pas plus que ses a-
veux relatifs à la paternité de Gabriel
et au dépôt de trois cent mille francs
fait par lui le 30 décembre dans les
mains de Richard.

Marthe était bien la sœur d'Henri.

Véronique avait bien entendu les pa-
roles sinistres échangées entre les meur-
triers.

Qui donc étaient-ils, ces monstres, qui
venaient braver la justice jusque dans
la demeure de l'un de ses représen-
tants ?

Comment soulever les masques d'hon-
nêtes gens qui cachaient leurs faces de
bandits.

Faisaient-ils partie de ses invités ou
de ceux de Robert Vernière.

Daniel se posait ces questions et, à
table, tout en s'efforçant de ne sembler
préoccupé, il étudiait d'un œil inquiet
et soupçonneux les visages de ses con-
vives.

Le caissier Prieur, Claude Grivot, le
vieux Simon, plusieurs chefs d'ateliers,
des officiers.

C'est parmi ceux-là, les uns anciens
et dévoués employés de Richard Ver-
nière, les autres portant un uniforme
aimé et respecté de tous, qu'il fallait
choisir.

Sans Véronique, arracher les masques
était impossible.

Quant à Robert, l'ombre d'un soup-
çon ne pouvait même pas l'effleurer.

C'est Daniel lui-même qui l'avait ap-
pelé à Paris où il ne se trouvait point
au moment du crime.

D'ailleurs il était pauvre, et sans l'ai-
de de sa femme il n'aurait pu réédifier
l'usine.

Une angoisse douloureuse étreignait
le cœur du magistrat.

Malgré lui, ses regards revenaient
sans cesse à Prieur le caissier et à Clau-
de Grivot.

Mentalement il se demandait :

— Si c'étaient ces deux-là ?

Mais aussitôt il se répondait :

— C'est insensé ! Personne n'ignore
qu'ils ont, l'un comme l'autre, derrière
eux, un passé de travail et d'honneur...
il faudrait être fou pour les accuser !

Ils étaient là, cependant, les deux
scélérats inconnus ! Ils étaient là le ver-
re en main et le rire aux lèvres.

Et cet O'Brien, ce magnétiseur, ce
troisième complice dont l'aveugle avait
prononcé le nom.

Oh ! celui-là, il aurait vite fait de le
trouver, et par lui il parviendrait bien
à connaître les autres, si l'on tardait
trop à rendre la vue à Mme Sollier.

Jusqu'à la fin du repas Daniel Savan-
ne resta plongé dans de noires et sinis-
tres réflexions.

Le dîner s'était prolongé longtemps,
au milieu de la gaieté générale.

Onze heures allaient sonner.

Les invités songeaient à partir.

Il ne fallait pas manquer le dernier
train pour Paris.

Quelques personnes, en petit nombre
ayant loué des voitures, avaient donné
aux cochers l'ordre de venir les prendre
à onze heures.

Rob
qui se
— C
avant
voules
dressé
— C
— M
alors
réunir
cellen
Le pr
Landr
tion d
et cro
" C
vous
terrai
réunir
tous,
messa
ly un
pareil
d'hui
Me
Tou
merv
Ouv
— A
— C
Dan
Ce c
compt
Ain
sents
veau
la vue
les vis
tre les
de l'u
crime
— Lef
dans a
Et
cher
traign
Puis
— Q
fête ?
— D
des-ve
à Neu
me qu
à m
conve

Robert Vernière fut un des premiers qui se levèrent de table.

— Cher monsieur Savanne..... dit-il avant que vos invités ne se séparent, voulez-vous me permettre de leur adresser quelques mots ?

— Certes ! répondit Daniel.

— Mesdames et messieurs..... fit alors le fraticide..... vous vous êtes réunis aujourd'hui, chez notre hôte excellent et respecté, dans un double but. Le premier était de célébrer la Saint-Landry, le second de fêter ma nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur et croyez à toute ma reconnaissance.

« Cette reconnaissance je voudrais vous la témoigner ailleurs que sur un terrain neutre et je vous demande à tous, — à tous sans exception. — la promesse de venir passer chez moi, à Neuilly une journée que je tâcherai de rendre pareille à l'heureuse journée d'aujourd'hui.....

Me le promettez-vous ?

Toutes les voix répondirent, avec un merveilleux entrain :

Oui.....Oui.....Nous acceptons.

— Alors, c'est promis ?

— C'est juré !

Daniel Savanne avait tressailli.

Ce que Robert venait de proposer, il comptait le demander lui-même.

Ainsi tous ceux qui étaient là présents se trouveraient réunis de nouveau quand Véronique aurait recouvré la vue et, ce jour là, pouvant regarder les visages elle désignerait l'homme contre lequel elle avait lutté dans la cour de l'usine de Saint-Ouen, le soir du crime, — et ce ne serait point chez lui. — L'effroyable scandale n'écarterait pas dans sa maison.

Et nous sommes heureux d'accepter cher monsieur Robert, — dit-il, en contrainignant ses lèvres à sourire.

Puis il ajouta :

— Quand comptez-vous donner votre fête ?

— Dans quinze jours, le 23 juin, rendez-vous général à la villa des Platanes, à Neuilly. — Le programme sera le même que celui d'aujourd'hui. — Déjeuner à midi et dîner à sept heures... C'est convenu, n'est-ce pas ?

— C'est convenu.

Le vieux Simon pensait :

— Décidément le patron est un chic type !... — Une politesse en vaut une autre et ça nous fera deux jours de réjouissance au lieu d'un !

Quelques instants après, tout le monde quittait la villa Savanne.

Philippe de Nayle, en partant, dit à sa mère :

— J'ai des travaux à terminer demain matin... — Je reviendrai demain soir.

— Je le ramènerai — fit Henri qui avait entendu. — Je suis obligé moi-même d'aller à Paris... J'irai déjeuner avec Philippe et nous reviendrons ensemble.

Le jeune homme monta en voiture après avoir serré les mains d'Aline et de Mathilde qu'il avait entourée toute la journée d'attentions presque tendres à la grande joie de la jeune fille qui sentait l'amour naissant faire battre délicieusement son cœur.

Robert couchait à la villa Savanne où on lui avait préparé une chambre.

Daniel et son neveu, après les incidents que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs avaient besoin de se consulter.

Le magistrat emmena le jeune homme dans son cabinet où ils s'enfermèrent.

— Ah ! — s'écria M. Savanne se laissant tomber sur un fauteuil, — ce que j'ai souffert depuis les révélations de Véronique ! — Pendant toute la durée de cet interminable repas, j'étudiais les visages, je m'efforçais de soulever les masques, et je n'ai rien vu, et il fallait faire bonne contenance, écouter, répondre semblant mettre à l'oubli la gaité de mes convives !

— Quel supplice !.....

— Je le comprends, — répondit Henri.

— Mais songes, mon cher oncle que le moment de la revanche est proche !.

— Tu as raison..... — Notre ami Robert vient, sans savoir, de fixer le jour où la vérité nous sera connue, si je ne l'obtiens pas d'ici là de cet O'Brien désigné par Véronique. — Le 23 ! — Dans quinze jours ! — Mme Sollier aura-t-elle recouvré la vue ?.....

— Demain seulement, après avoir conféré avec mon chef de clinique, je

pourrai vous répondre par une affirmation positive.

— Faites l'impossible ! Comme te le disait tantôt Mme Sollier : songe qu'il s'agit de venger Richard Vernière ! Demain j'interrogerai longuement l'aveugle et ensuite j'agirai contre cet O'Brien mais il peut m'échapper, il peut refuser de me répondre, et comment l'y contraindre, n'ayant aucune preuve de sa complicité avec des criminels inconnus. C'est donc en réalité sur la guérison de la pauvre mère de Marthe que se fonde tout mon espoir.

— Nous ferons l'impossible, mon oncle, je vous le promets.

— J'y compte.

Après un silence Henri reprit :

— Un mot encore..... Marthe est ma sœur..... Ne parlons point de la faute commise par mon père... Aucun reproche doit s'élever devant une tombe, et d'ailleurs le respect me fermerait la bouche.

Quelles mesures allons-nous prendre vis-à-vis de cette enfant charmante et sympathique vers laquelle je me sentais attiré par un secret instinct avant de rien savoir.

— Il faut attendre.....répliqua le magistrat...Mais elle est la fille de mon frère bien-aimé, elle est ta sœur. Elle ne nous quittera jamais.

Et il tendit la main à Henri qui la serra avec effusion.

M. Savanne ajouta :

— C'est un mot, n'est-ce pas, sur le véritable motif du brusque changement de résolution de Mme Sollier. Une phrase imprudente pourrait tout compromettre. Tu le comprends ?

— Oui, certes, et je serai discret.

L'oncle et le neveu se séparèrent.

Le lendemain matin, de très bonne heure, avant que personne fût debout dans la villa, ils se rendirent ensemble au chalet du bord de l'eau, où Véronique et Marthe étaient installées depuis la veille au soir.

L'enfant avait couché au rez-de-chaussée, Véronique au premier étage.

Marthe était déjà debout, au pied de sa grand-mère.

Elle avait bien dormi, mais Véroni-

que, sous le coup des terribles préoccupations qui l'obsédaient, n'avait à peu près pas fermé les yeux, et il en était résulté un peu de fièvre.

Cela n'offrait d'ailleurs aucune gravité.

Quelques heures de sommeil ramèneraient à coup sûr le calme qu'Henri désirait.

Il écrivit la formule d'une potion légèrement opiacée que Germain ferait exécuter chez le pharmacien du Parc et que Marthe, excellente petite garde-malade, administrerait à sa grand-mère.

Ensuite il s'informa de ce que l'aveugle voulait faire dire à Magloire et de ce qu'elle avait à lui demander.

Elle désirait un peu de linge pour elle et pour l'enfant, et quelques vêtements de rechange, mais elle souhaitait surtout avoir la visite du brave manchot et elle pria Henri de lui demander de venir le lendemain en lui emportant les hardes nécessaires et les papiers qu'elle lui avait confiés, parmi lesquels se trouvait le reçu du dépôt de trois cent mille francs fait par Gabriel Savanne au nom de Marthe, et signé par Richard Vernière.

Muni des instructions et des recommandations de l'aveugle, Henri partit, laissant son oncle auprès d'elle.

Daniel, alors, la questionna longuement.

Elle lui raconta par le menu, sans rien omettre, sans rien oublier, sa visite chez le magnétiseur O'Brien et les incidents de cette visite, puis elle répéta, mot pour mot, ce qu'elle avait entendu la veille derrière la grille qui séparait le parc de la villa Savanne du chemin du bord de l'eau.

Le magistrat, se servant à lui-même de greffier, écrivit cette déposition, et de nouveau il fut bien convaincu que le vrai motif du changement de résolution de Véronique devait rester un secret pour tout le monde.

Mme Sollier et sa petite-fille avaient l'habitude de rentrer à Saint-Ouen le

samedi soir et de dîner en compagnie de Magloire, de la Marie, devenue Mme Magloire, et de la mère Aubin qui devait rester pendant un ou deux mois encore avec ses successeurs.

Leur étonnement fut grand en ne voyant point Véronique et Marthe arriver à l'heure habituelle, et cet étonnement devint de l'inquiétude quand, vers minuit, au moment de fermer l'établissement, il devint évident qu'elles ne rentreraient pas.

Magloire, cependant, se rassura un peu en pensant que la chaleur torride de la journée avait fatigué beaucoup les deux femmes, et qu'elles s'étaient décidées à coucher dans un des villages placés sur leur itinéraire.

Ce qui n'empêcha pas d'ajouter :

— Si demain, à deux heures, elles ne sont pas rentrées, j'irai jusqu'à Saint-Maur et au besoin jusqu'à Joinville, et je retrouverai leurs traces.

La visite d'Henri Savanne le dimanche matin vint heureusement le tranquilliser.

— Vos protégées sont au Parc, chez mon oncle... lui dit-il. Véronique a cédé à nos instances. Elle consent à subir l'opération.

— Et vous êtes certain de réussir sans mettre la vie de la chère femme en péril ? demanda Magloire le visage bouleversé par l'angoisse, car il aimait Véronique comme une seconde mère.

— Je crois pouvoir affirmer le succès, répondit Henri, et dans tous les cas, j'affirme à coup sûr que le danger n'existera pas.

Magloire en entendant cette bonne parole, fut pris d'une folle envie d'embrasser le jeune homme, mais, n'osant point se le permettre, il se contenta de lui serrer la main droite de toutes les forces de sa main gauche.

Henri lui fit par, alors de ce que Véronique attendait de son amitié.

— Demain je serai là-bas, à l'heure que vous m'indiquerez, monsieur ! s'écria Magloire joyeux, et je porterai tout ce qu'elle demande !

Ayant pris dès le matin les instructions de son chef de clinique et s'étant acquitté du message de Mme Sollier, Henri n'avait plus qu'à tenir la promesse faite la veille à Philippe de Nayle d'aller déjeuner avec lui à Neuilly et de le ramener ensuite à la villa Savanne.

Le travail pressant pour lequel le fils d'Amélie avait quitté le Parc Saint-Maur, où l'hospitalité lui était offerte n'était point du même genre que ceux qu'il l'exécutait chaque jour en vue des besoins de l'usine de Saint Ouen.

Très désireux de savoir ce que contenait la lettre chiffrée trouvée dans l'un des volumes de la bibliothèque de son beau père, il voulait chercher à la déchiffrer avec l'aide du traité de cryptographie acheté par lui deux jours auparavant.

L'ouvrage était volumineux, — nous l'avons dit, — et pour le bien comprendre il fallait le lire entièrement et s'assimiler les différentes façons de traduire les messages secrets dont il donnait les formules.

Au début le jeune homme ne trouvait rien qui fût de nature à l'éclairer.

Il avait beau lire attentivement, chercher à pénétrer toutes les combinaisons il marchait de déception en déceptions.

Arrivé aux trois quarts du volume, il avait pensé que dans la matinée du dimanche il pourrait terminer sa lecture, et peut-être mettre enfin le doigt sur l'explication attendue.

Malgré la lucidité de son esprit, malgré sa facilité à résoudre les problèmes les plus ardue, il continuait à se briser contre une muraille intranchissable.

Le casse-tête chinois n'était rien à côté des difficultés devant lesquelles il s'arrêtait.

Le volume sous les yeux, la lettre chiffrée à côté de lui sur son bureau, il cherchait toujours, et le temps passait, et l'inutilité de ses recherches commençait à l'énerver considérablement.

Ses mains fébriles pressaient son front brûlant.

Il murmurait sous toutes les formes :

—Que la lumière se fasse !
Et la lumière ne se faisait pas.
Absorbé par cet inutile travail il n'entendit pas qu'on venait de frapper légèrement à la porte de son cabinet.
Il fallut qu'on heurta une seconde fois plus fort pour que son attention fût éveillée.

Précipitamment, il glissa la massive allemande sous le buvard qui se trouvait placé devant lui, et il ferma le gros volume.

Henri Savanne ouvrit la porte et entra.

—Onse heures sont sonnées mon cher Philippe—dit-il en serrant la main du jeune homme.—J'ai une faim de loup, et vous me faites l'effet de n'être pas prêt !

J'avais oublié l'heure en travaillant, mais je ne vous demande que cinq minutes pour être habillé et à votre disposition.

Pendant que Philippe prenait les vêtements disposés à l'avance sur un meuble, Henri s'approcha du bureau et ses regards tombèrent sur le gros volume dont le titre attira son attention.

—Tiens ! vous vous occupez de cryptographie !—fit-il en soulevant la couverture de l'ouvrage.

—Mon Dieu, oui...—répondit Philippe,

—Etes-vous déjà fort ?

Philippe ne voulait point mettre son ami au courant des recherches qu'il opérât.

—Je commence à comprendre un peu...—fit-il.

Est-ce intéressant ?

—Très intéressant, oui, mais très aride.

—Est-ce que cela pourra vous servir à quelque chose ?

—Absolument à rien...—C'est pour moi un passe-temps...une distraction..

—Me voici prêt, mon cher Henri...

—Eh bien ! partons.

—Vous avez une voiture ?

—Oui.

Philippe ferma à clef la porte de son cabinet, mit la clef dans sa poche, et les deux jeunes gens descendirent.

—Où déjeunerons-nous ?—demanda Philippe.

—À la place de la Bastille...—Nous serons à deux pas du chemin de fer de Vincennes, et j'ai à prendre chez un pharmacien du boulevard Beaumarchais un collyre dont je lui ai remis la formule en arrivant ce matin à Paris...

—Quelqu'un souffre-t-il de la vue à la villa Savanne ?

—Oui, Véronique Sollier.

—Véronique !—répéta Philippe avec un geste d'étonnement.—Elle est donc au Parc, chez votre oncle ?

—Elle s'est présentée hier au soir à la villa...—Elle veut bien à présent se soumettre à l'opération qui l'épouvantait si fort et nous l'avons installée avec sa petite-fille au chalet du bord de l'eau.

—Voilà une nouvelle qui me cause une joie vive !.....s'écria Philippe..... Si l'opération, réussit, comme je n'en doute pas, quel honneur pour vous, mon cher Henri.....sans compter que la brave femme, ayant recouvré la vue, pourra vous désigner l'assassin de Richard Vernière !

—Dieu nous permettra de réussir... fit Henri.

La voiture traversa tout Paris et les deux jeunes gens dînèrent au restaurant des Quatre Sergents de Rochelle, dans le même cabinet où nous avons vu Robert Vernière dîner avec Claude Grivot son complice.

Le fratrioide, nous le savons,.... avait passé la nuit à la villa Savanne.

Après avoir dormi du sommeil d'un homme qui n'a rien de regrettable sur la conscience, il s'était levé vers les neuf heures du matin, s'était habillé avec les soins minutieux qu'il mettait d'habitude à sa toilette et était allé frapper à la porte de sa femme.

La jeune fille attachée au service d'A-mélie pendant son séjour au Parc Saint-Maur lui apprit que madame venait de descendre.

Robert la rejoignit sur la terrasse, au

moment où elle se disposait à faire un tour dans le petit parc.

—Avez-vous bien dormi mon ami ?... lui demanda-t-elle.

—J'ai passé une excellente nuit, et vous, ma chère Amélie ?

—Une nuit très agitée. J'ai un peu de migraine, et j'allais prendre l'air pour la combattre.

—Me permettez-vous de vous accompagner ?

—Je vous en prie.

Le mari et la femme descendirent les larges degrés de la terrasse et s'engagèrent sous bois.

—Me pardonnez-vous, demanda tout à coup Robert.....d'avoir, sans votre autorisation, invité tous les hôtes d'hier de Daniel Savanne à venir passer la journée du 23 juin à notre villa de Neuilly ?

—Je vous pardonne d'autant plus volontiers que je vous approuve. Votre idée était excellente.

—Elle m'est venue si brusquement que je n'ai pu vous consulter..... Je suis heureux que vous l'approuviez, quoiqu'elle ait pour conséquence forcée d'abréger le temps de votre villégiature ici ?

—Je serai enchantée de rentrer à Neuilly où je verrai plus souvent Philippe.

—Quand pensez-vous quitter le Parc Saint-Maur ?

—A la fin de la semaine prochaine.

—Mais, Aline ?

—Elle m'accompagnera, et je prierai M. Savanne de nous confier encore Mathilde pour quelques semaines, ce qu'il fera volontiers, je n'en doute pas..... Avez-vous réfléchi à ce dont je vous ai parlé ?

—Concernant ?

—Philippe et Mathilde.

—J'avoue n'avoir point pris cela au sérieux.

—Pourquoi donc ?

—Ce grand amour de Philippe pour Aline ne serait-il donc anéanti si vite pour faire place à un autre ?

—Philippe en garde de bon sens, a compris que, n'ayant aucun espoir, il ne devait plus penser à Aline.....Il a

été profondément touché de la conduite de Mathilde, conduite pleine de tact et révélant un excellent cœur..... Assurément, il n'en est pas encore épris, mais je ne le crois point éloigné de penser qu'elle pourrait devenir un jour sa femme.

—Mais, elle ?

—Elle l'aime, j'en suis sûre.

—Eh bien ! parlez-en discrètement à M. Savanne. Nous verrons après.

Robert et Amélie arrivaient au tournant d'une allée.

Soudain, ils s'arrêtèrent.

Mme Vernière poussa une exclamation de surprise.

Le fratrioide sentit un frisson effleurer sa chair.

Il pâlit légèrement.

C'est qu'en face d'eux, à quelques pas se trouvait Daniel Savanne tenant par la main la petite Marthe.

—Ah ! je comprends que vous soyez étonnés ! fit le magistrat en riant, vous ne pouviez vous attendre à me rencontrer ce matin en compagnie de notre mignonne joueuse d'orgue.

—Assurément, non !...murmura Robert.

—Mais, par quel hasard ? demanda Amélie.

—Hasard bien simple..... répondit Daniel..... Veronique, sagement conseillée, a réfléchi. Elle est, venue hier au soir me rappeler l'offre que nous lui avions faite..... Elle est installée avec sa petite-fille dans le chalet, où elle suivra le traitement précédant l'opération qui doit lui rendre la vue.

—Ah ! tant mieux ! tant mieux ! s'écria Mme Vernière..... Dieu veuille que l'opération réussisse, et que la pauvre femme puisse désigner l'assassin du frère de mon mari !

Robert avait repris soudainement possession de lui-même.

—En effet..... fit-il d'une voix qui ne tremblait point, il est heureux qu'elle ait réfléchi.

Amélie embrassa Marthe.

—Chère fillette...lui dit-elle...ta bonne grand'mère pourra donc voir enfin combien tu es jolie, combien tes grands yeux sont purs, et comme ton visage

est rayonnant d'intelligence et de bonté !

Puis s'adressant à Daniel, elle ajouta :

— Peut-on voir Mme Sollier.

— Elle repose en ce moment, mais plus tard, lorsque Henri sera revenu de Paris, il nous donnera certainement la permission de faire à sa malade une courte visite.

Je conduis cette enfant à la villa pour la présenter à Aline et à Mathilde,

— Je remonte avec vous, cher monsieur Savanne..... Mathilde et Aline savent-elles que Mme Sollier est au chalet ?

— Elles l'ignorent encore..... Hier au soir je n'ai voulu déranger personne, et j'ai tenu secrète l'arrivée de l'aveugle.

— Leur surprise sera donc aussi grande que la nôtre !

Daniel, Amélie et Marthe se dirigèrent du côté de l'habitation.

Robert resta seul.

L'épouvante qu'il avait eu jusqu'à ce moment, la force de contenir, éclata tout à coup.

D'une voix sourde, sifflant entre ses dents serrées, il murmura :

— Ici ! Elle est ici !..... Elle s'est ravisée !..... Elle consent à subir l'opération !... Mais alors les dangers que je croyais anéantis renaissent plus menaçants que jamais ! Je suis sur le bord d'un abîme ! Véronique recouvrant la vue, c'est l'échafaud pour moi.

Il marchait dans les allées comme un fou, le visage inondé de sueur, les yeux égarés.

Arrivé devant le chalet il s'arrêta, jetant à l'innocente construction rustique des regards chargés de haine.

— Là ! Elle est là... bégayait-il... Elle est là !... Eh bien ! comme il ne faut pas qu'elle voie, il ne faut pas qu'elle vive ! O'Brien agira ! ! !

A la villa, Mathilde et Aline, prévenues par Mme Vernière et non moins surprises qu'elle l'avait été, s'empressèrent de descendre auprès de Marthe qu'elles comblèrent de caresses.

On fit visiter à l'enfant l'intérieur de la villa.... On lui montra les cuisines où elle viendrait demander tout ce qui est nécessaire au chalet, et les domestiques

ont l'ordre de se mettre à sa disposition quand elle réclamerait leur aide.

LIVII

Après avoir passé une demi-heure à la villa, Marthe alla jeter un coup d'œil amical à l'orgue-orchestre placé la veille au soir par le jardinier dans une remise, puis elle regagna le chalet.

On attendait le retour d'Henri avec impatience, car tout le monde avait hâte d'aller visiter Mme Sollier et son autorisation était nécessaire.

L'heure du déjeuner sonna.—On se mit à table.

En attendant la cloche, Marthe vint aux cuisines chercher le déjeuner de sa grand'mère et le sien.

Chose digne de remarque, un tel rayonnement sympathique s'échappait de sa petite personne qu'elle fit la conquête des domestiques comme elle avait fait celle des maîtres et que c'était à qui s'empresserait pour la servir.

Il était deux heures lorsque Philippe et Henri arrivèrent à la villa.

La première action d'Henri fut d'aller trouver l'aveugle afin de lui faire commencer le traitement convenu le matin.

— La malade avait un peu de fièvre au moment de mon départ—répondit-il.

— Je vais lui administrer une potion et faire sur les yeux une onction de collyre.—Votre présence serait gênante pour moi et fatiguerait Véronique.

Nous ne le suivrons point dans sa visite et nous ne ferons pas assister nos lecteurs au premier pansement dont il venait de parler et qui devait se renouveler trois fois par jour.

En cas d'empêchement absolu de sa part, Marthe, très intelligente et d'une adresse de fée, pourrait le suppléer quand elle l'aurait vu pratiquer deux ou trois fois.

On vint l'accompagner.

Il s'y fit avec énergie.

Il était en ce moment spécialement recommandé de maintenir dans la chambre sinon des ténèbres complètes du moins une demi-obscurité.

Henri avait donné très clairement ses instructions à sa petite sœur.

— Je ferai tout ce qu'il faudra faire pour que vous puissiez guérir grand'mère—s'était écriée l'enfant—vous pouvez compter sur moi autant que sur une grande personne...—je n'oublierai rien monsieur Henri.

Le jeune homme la prit dans ses bras.

— Ma chérie—lui dit-il en l'embrassant—lorsque nous ne serons que nous deux appelle moi ton frère...

— Mon frère, je t'aime...—fit Marthe et lui rendant ses baisers.—Oh ! je t'aime de tout mon cœur !...

Henri quitta le chalet pour retourner à la villa où une grande conversation était engagée.

Mme Vernière annonçait à Daniel que, forcée de surveiller les préparatifs de la réception qui devait avoir lieu à Neuilly le 23 juin, il faudrait, à son grand regret, quitter la villa Savanne à la fin de la semaine, et lui demandait en même temps de lui permettre d'emmener Mathilde, afin de ne point la séparer de la fille de Richard.

Aline qui, après ce qui s'était passé, ne désignait plus les assiduités de Philippe, Mathilde, convaincue qu'à Neuilly elle verrait Henri plus souvent qu'au Parc-Saint-Maur, appuyèrent de toutes leurs forces la demande d'Amélie.

M. Savanne consentit.

Il ne demandait pas mieux que de se trouver seul avec Henri à la villa Savanne.

Le magistrat avait besoin de calme pour se recueillir.

En conséquence, il fut convenu que Mme Vernière, Aline et Mathilde retourneraient à Neuilly, le vendredi suivant.

On était fatigué de la fête de la veille.

Le dîner fut court.

Robert et son beau-fils quittèrent le Parc vers neuf heures.

A onze heures, ils rentraient chez eux.

Il n'avait pas été possible au fratricide de quitter Philippe ce soir-là, n'ayant aucune explication plausible à lui donner.

Il désirait cependant—on le comprend sans peine—voir O'Brien le plus tôt possible.

Avant de se rendre dans son appartement, il dit à Philippe :

— Je sortirai demain matin de très bonne heure...—Tu iras seul à l'usine.— Je t'y rejoindrai dans la journée.

À l'heure où ils se mettaient au lit, Daniel Savanne, après avoir fermé sur lui la porte de son cabinet, relisait à tête reposée et étudiait longuement les réponses faites par Mme Sollier aux questions qu'il lui avait posées la main.

Robert Vernière était debout dès le point du jour.

Un train partait de la gare de Vincennes pour Saint-Maur à six heures trente-cinq minutes.

Il put y monter, et à sept heures et demie il sonnait à la porte du pseudo Nelson, c'est-à-dire d'O'Brien.

L'Américain était déjà debout.

En voyant entrer Robert, il eut un singulier sourire.

— Ma parole d'honneur, cher ami, je vous attendais !—dit-il.

— Vous m'attendiez !—répéta le fratricide au comble de l'étonnement.

— Depuis samedi soir...

— Comment ? Pourquoi ?

— Point de parole inutiles !—interrompit le magnétiseur.—Tout ce que vous venez m'apprendre ce matin, je le sais aussi bien que vous !—Véronique Sollier, revenant sur son premier refus, consent à ce qu'on lui fasse l'opération qu'il épouvantait...—Elle est allée frapper dans l'après-midi de samedi à la porte de M. Savanne, pour réclamer de lui l'hospitalité qui lui avait été offerte...

— Comment savez-vous cela ?

— Peu vous importe.— Je le sais, cela suffit...—Je sais aussi que les dangers que vous croyez disparus vous menacent de plus belle... Or, comme vous n'êtes pas homme à soutenir la lutte avec vos seules forces, je me suis dit :

— Mon ami Robert Vernière va venir me voir, ayant un pressant besoin de moi !...—Voilà pourquoi je vous attendais, et vous voyez que mes pressentiments ne me trompaient point !— Il

s'agit d'en revenir au premier plan, n'est-ce pas ?

— Oui et il faut réussir !

— Je réussirai si vous vous souvenez bien de mes conventions primitives....

Je ne les ai point oubliées, et je tiendrai ce qui a été promis.

— Un million aussitôt après le succès ?

— Alors, caissons ! J'ai, depuis samedi soir, combiné bien des choses !

Les deux hommes s'entretenaient pendant plus d'une heure, discutant dans leurs plus petits détails les combinaisons dont O'Brien venait de parler.

Quand ils se séparèrent, Véronique et Marthe étaient irrévocablement condamnées.

L'une devait mourir, et l'autre disparaître.

Daniel Savanne, absent du Palais depuis deux jours, éprouvait le besoin d'y faire une apparition, afin de savoir si l'inspecteur Berthaut avait été invité par le chef de la sûreté à poursuivre ses recherches chez le successeur du vieil antiquaire Dutac.

Il voulait aussi s'occuper sérieusement du magnétiseur O'Brien dont Véronique lui avait donné le nom et l'adresse.

Le lundi matin il arrivait de bonne heure à son cabinet de juge d'instruction, et faisait aussitôt prier le chef de la sûreté de se rendre auprès de lui et d'amener Berthaut.

Le chef vint seul.

L'inspecteur était depuis trois jours en province, occupé de recherches concernant un attentat anarchiste, et ne devait être de retour qu'au milieu de la semaine suivante.

Ce contre-temps imprévu contraria vivement Daniel.

Il fallait agir cependant.

Pour l'affaire de la breloque on attendrait le retour de Berthaut, mais quant au magnétiseur O'Brien, il n'y avait pas un instant à perdre.

Le chef de la sûreté, mis au courant

de ce qui se passait, demanda au magistrat de lui signer un mandat d'amener.

Une fois ce mandat entre ses mains, il s'occuperait lui-même de l'arrestation de l'Américain.

Daniel signa.

— Dès que vous tiendrez l'homme... dit-il.....qu'on me l'amène, et, si je suis au Parc-Saint-Maur, qu'on me prévienne par dépêche.

Le chef de la sûreté, en sortant du cabinet de M. Savanne, s'était immédiatement rendu avec deux agents et une voiture au numéro indiqué de la rue de la Victoire.

Sa déception fut grande en apprenant que depuis plus de deux mois l'Américain avait quitté la maison après avoir vendu son ameublement, et en disant qu'il partait pour l'étranger.

Cette nouvelle, que le chef de la sûreté lui annonça, porta à Daniel un coup très rude.

Le brusque départ ou plutôt la fuite d'O'Brien, lui paraissait démontrer jusqu'à l'évidence sa complicité dans le triple crime de Saint-Ouen.

Mais, dans cette malheureuse affaire, tout lui glissait entre les doigts.

Dès qu'un semblant de piste apparaissait, c'était pour disparaître aussitôt.

Il ne savait quel parti prendre.

Où chercher le magnétiseur ?

— De quel côté mettre des agents en quête ?

Quels ordres donner ?

De mémoire de magistrat jamais affaire plus embrouillée, plus inextricable plus mystérieuse, ne s'était présentée.

C'était à en perdre la tête.

Rien à faire d'immédiat. Il fallait attendre encore. Attendre toujours !

Notre ami Magloire avait été exact au rendez-vous donné la veille par Henri.

Muni de tous les objets que Mme Sollier lui faisait demander, il se présentait à deux heures et demie à la villa où le

neveu de Daniel le recevait pour le conduire auprès de Mme Sollier.

L'aveugle et Marthe.....il est superflu de l'affirmer, l'embrassèrent avec effusion.

L'ancien soldat de marine, tout en ignorant le motif véritable qui décidait Véronique à se laisser opérer, ne pouvait qu'approuver sa décision.

Outre le linge et les effets d'habillement qu'il apportait, il lui remit les papiers de famille qu'elle lui avait confiés, et auxquels se trouvait joint le reçu de trois cent mille francs signé par Richard Vernière.

— Vous avez donc bien besoin de toutes ces paperasses !..... lui demanda-t-il.

La confiance de Véronique en Magloire était illimitée, nous le savons..... Elle aurait bien voulu lui dire la vérité, mais une indiscretion pouvait tout compromettre pour l'avenir, tout perdre peut-être...lui avait affirmé M. Savanne et elle se renferma dans un mutisme relatif.

— J'en aurai peut-être besoin, mon bon Magloire, répondit-elle sans autre explication.

Le manchot n'insista pas.

Après une heure passée auprès de l'aveugle, après lui avoir affirmé à dix reprises que le jour où elle rentrerait guérie dans l'ancien établissement de la mère Aubin serait un jour de fête attendu par tout le monde avec impatience, enfin, après lui avoir promis qu'il viendrait la voir la semaine suivante, il l'embrassa, il embrassa Marthe, et partit.

Henri l'attendait et le fit passer par la grille s'ouvrant sur le quai de Marine.

— Elle est bigrement bien logée, la bonne Mme Sollier ! — s'écria-t-il en se retournant pour admirer le chalet dont les fenêtres s'ouvraient sur la Mer. — Pour un hôpital joli et coquet, on peut dire qu'il n'y a pas mieux !.... — Ah ! je connais la propriété depuis pas mal de temps déjà, monsieur Henri, — ajouta-t-il. — En faisant mes tournées, vous comprenez qu'il n'est coins ni recoins de ces côtés-ci que je n'aie explorés..

— J'ai donc vu bien des fois la maison de votre oncle.

— Dont la porte vous sera toujours ouverte, mon brave Magloire, et où vous serez toujours accueilli avec plaisir. —

Le manchot échangea avec le jeune homme une bonne poignée de main et reprit le chemin de la gare du Faro.

Dès le retour de Daniel, Henri lui apporta la visite de l'ancien marsouin et se rendit avec lui auprès de l'aveugle.

Celle-ci remit au magistrat le reçu de Richard Vernière.

Le doute était impossible.

L'industriel avait bien reçu trois cent mille francs destinés à Marthe, et le donateur voulant rester inconnu ne pouvait être que Gabriel Savanne.

Les trois cent mille francs confiés à Richard le soir du 30 décembre étaient bien ceux que le capitaine de vaisseau avait touchés quelques heures auparavant chez son notaire ainsi qu'en faisait foi la comptabilité de ce dernier. — Ces trois cent mille francs avaient donc été volés, en même temps que la fortune de Richard, par les incendiaires de l'usine de Saint-Ouen.

LVIII

Confiant dans les combinaisons d'O'Brien ne doutant point qu'il tint parole donnée, Robert n'avait pas cru devoir prévenir Claude Grivot du danger réapparu soudainement.

Grivot était devenu plus trembleur que lui-même.

Le fratrioide gardait donc soigneusement le secret de ce qui venait de se passer à la villa Savanne et de son entrevue avec le magnéteur.

Une fois les crimes projetés accomplis il serait temps de lui faire connaître la vérité et de régler les comptes.

Pour le moment Robert ne songeait plus qu'à toucher les millions de l'Allemagne en livrant les formules et les modèles des terribles engins que la France croyait être seule à posséder et dont on avait si magnifiquement récompensé l'inventeur.

Claude avait préparé et ajusté lui-même toutes les parties de la mitrailleuse

qui devaient être déposée mystérieusement rue de Verneuil chez le baron Guillaume Schwartz, ainsi que les modèles des obus et les formules des poudres destinées au lancement des projectiles.

Ces formules, indispensables pour compléter la livraison à l'Allemagne, se faisaient attendre.

Philippe, pressé par des travaux qui lui semblaient plus urgents, les laissait inachevées.

Sur une nouvelle injonction de son beau-père il mit enfin la dernière main au travail que celui-ci réclamait.

Deux jours plus tard, possesseur de tout ce qui devait rendre son effroyable trahison complète et irréparable, Robert, la nuit venue, les ateliers fermés et Philippe absent donna à Grivot l'ordre de trouver un fiacre.

Au bout d'une demi-heure le contre-maître revenait avec une voiture fermée, qu'il faisait entrer dans la cour de l'usine et dans laquelle il plaçait, soigneusement enveloppées, les diverses pièces qu'on allait payer si cher.

Un peu avant minuit le fiacre s'arrêtait rue de Verneuil. — La livraison infâme était faite à l'attache spécial, Robert touchait la somme convenue et laissait au baron cent mille francs comme épingle.

Le crime était accompli.

Celui-là devait-il rester impuni comme les autres ?

Le 15 juin était arrivé, jour de l'ouverture de la pêche, fermée depuis le 15 avril.

De nombreux bateaux sillonnaient la Marne.

Les pêcheurs se trouvaient en foule, les uns sur les berges, les autres dans des canots amarrés aux longues *fiches* qui marquaient les places choisies par les véritables amateurs, désireux de bien amorcer pour faire ce qu'on est convenu d'appeler en termes de pêche : *un bon coup* et de se donner toutes les chances de recueillir une jolie friture.

En face du petit embarcadere où se trouvait amarré le canot de la villa Sa-

vanne, deux fiches étaient placées juste à l'endroit où nous avons vu O'Brien, déguisé en paysagiste amateur, surveiller attentivement les allées et venues des habitants de la villa.

Vers six heures du matin, un bateau arrivant du côté de Champigny et monté par un pêcheur parfaitement outillé vint se ranger contre les fiches placées la veille.

Le pêcheur déplaça ses cannes, en choisit une, y attacha une ligne, sonda son fond et prépara son amorce avant de jeter sa ligne à l'eau.

Il manipula une poignée de terre grasse dans laquelle il mélangea du blé, du pain trempé et des asticots, en fit cinq boulettes et les laissa tomber dans la rivière à la place choisie par lui pour y tenter la fortune.

Ceci fait, il amorça son hameçon et lança sa ligne que le plomb dont elle était munie entraîna vers le fond dans toute la longueur qui séparait l'hameçon du liège servant de flotteur.

La pêche s'annonçait à merveille.

Du premier coup il ferra une jolie breme qui se débattait avec énergie d'une poche en filet pourvue d'un long manche.

Il continua.

Laissons-le tout à son plaisir et rendons-nous à la villa Savanne vers laquelle il tournait de temps en temps ses regards voilés par un pince-nez aux verres légèrement teintés.

La veille de ce jour, Mme Vernière, Aline et Mathilde étaient reparties pour Neuilly.

Daniel et Henri restaient seuls à l'habitation, avec le valet de chambre Germain, la cuisinière et le jardinier.

Dans le chalet, Véronique était veillée très attentivement par la petite Marthe qui ne la quittait que pour faire un tour de promenade dans le parc ou pour aller à la villa chercher des provisions.

Depuis le peu de temps qu'Henri Savanne donnait ses soins à l'aveugle, il avait déjà constaté un mieux sensible... La cataracte double s'amollissait rapidement et il pensait que le dimanche suivant il serait possible de s'assurer

que la cornée n'était point atteinte et que la pupille se trouvait intacte.

Le chef de clinique des Quinze-Vingts à qui Henri rendait compte des moindres détails, considérait de plus en plus comme assuré le succès complet de l'opération.

Chaque matin, avant de partir pour Paris avec son oncle, le jeune homme venait faire son pansement... A midi, après son déjeuner, il revenait visiter la malade, et le soir il faisait le pansement de nuit.

Tout allait comme il le désirait.

Le 15, il descendit au chalet comme d'habitude et promit à Marthe de revenir promptement de Paris et de lui donner le plaisir d'une promenade en Marne.

Il aimait tendrement la petite fille chez laquelle il était heureux de reconnaître d'admirables qualités d'intelligence et de cœur.

— Elle est un peu nerveuse, la chérie, pensait-il... Dans quelque temps, quand sa grand'mère sera guérie, il faudra que je la soigne.

Marthe enthousiasmée par l'idée d'une promenade sur l'eau, était comme folle de joie de la promesse que son frère lui avait faite.

Il la tint.

Revenu de Paris en toute hâte, il avait déjeuné rapidement, pansé l'aveugle et dit à l'enfant :

— Prends le gouvernail, ma mignonnette. Je vais prendre les avirons. Nous partons.

Marthe ne se l'était pas fait dire deux fois, et ensemble ils allèrent équiper l'embarcation qu'Henri manœuvrait, nous le savons en canotier émérite.

La petite fille s'était mise à la barre après avoir reçu d'Henri des explications qui lui permettraient, malgré son inexpérience, d'être une barreuse suffisante.

Ils partirent, remontant du côté de Joinville.

Le pêcheur dont nous avons signalé la présence se trouvait toujours là.

Après être allé déjeuner dans un restaurant des environs, il était venu re-

prendre sa place, à l'ombre des grands arbres qui formaient un dôme au-dessus de sa tête et de son bateau.

L'oreille attentive au moindre bruit, il avait entendu la grille du bord de l'eau ouvrir et refermer.

L'œil aux aguets, il avait vu Henri Savanne et la petite Marthe monter en canot, et le canot s'éloigner sous la vigoureuse impulsion des deux avirons maniés de main de maître.

Il n'avait pas bronché suivant du regard son flotteur, dont l'extrémité était peinte en rouge vif.

Lorsque le canot fut à vingt brasses de lui il leva le nez et ne le perdit pas de vue jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'une des sinuosités de la Marne.

Alors notre pêcheur changea brusquement d'attitude.

Il posa sa ligne dans le bateau qu'il détacha des fûts et d'un coup de gaffe il le poussa jusqu'au petit ponton de la villa Savanne auquel il l'accrocha.

Mettre le pied sur la basse marche de l'embarcadere, sauter sur la berge traverser la chaussée et courir à la grille par laquelle Henri et Marthe venait de sortir fut pour lui l'affaire d'une seconde.

— Décidément j'ai la veine—fit-il en tournant le bouton qui céda sous une pression légère.

La grille s'ouvrit.

Le pêcheur, avançant la tête, jeta un rapide regard vers l'intérieur du parc et vers le chalet.

Le parc était désert, le chalet clos.

Il entra et, avant tout, il visita la serrure dans laquelle la clef était restée.

Enlevant cette clef il en tira une de sa poche et l'essaya en faisant jouer le pêne.

Elle fonctionnait à merveille.

— Allons l'empreinte était bien prise ! — murmura-t-il en souriant— Tout marche comme sur des roulettes !

Il remit dans sa poche la clef apportée par lui, replaça l'autre à la serrure, sortit, referma doucement la grille et regagna son bateau.

Un instant après il avait repris sa ligne et son attitude de pêcheur émérite.

Au bout d'à peu près une heure rien-

ri Savanne revint avec la petite Marthe, heureuse de sa promenade.

Le canot fut amarré, cadenassé, les agrès rentrés, et la grille refermée à double tour. Marthe reporta la clef dans la resserre où on l'accrochait d'habitude.

Avec une patience d'ange, le pêcheur resta dans son bateau jusqu'à la tombée de la nuit, moment où il jugea bon de se retirer avec les éléments d'une copieuse matelote et d'une agréable friture.

Il détacha son embarcation, reprit les avirons et regagna l'établissement du loueur de bateaux-restaurant où il se fit accommoder une partie de son poisson pour dîner.

La journée avait été admirable, un peu chaude, mais d'une chaleur en somme très supportable.

La soirée s'annonçait brumeuse, permettant ainsi de prévoir un temps superbe pour le lendemain.

A neuf heures du soir, les rives de la Marne étaient redevenues calmes silencieuses et désertes.

A la villa Savanne, les lumières brillant derrière les fenêtres du premier étage s'éteignirent l'une après l'autre.

Avant dix heures tout le monde reposait.

Dans le chalet du bord de l'eau, Marthe venait de dire bonsoir à sa grand-mère qui s'endormait d'un calme sommeil.

L'enfant était redescendue au rez-de-chaussée où elle couchait, prête à répondre au premier appel de Véronique si celle-ci, pendant la nuit, avait besoin d'elle.

Un escalier de quelques marches séparait seul les deux chambres dont les portes restaient ouvertes.

L'enfant éteignit sa bougie et se mit au lit.

Une veilleuse brûlait sur la cheminée éclairant faiblement la pièce.

Marthe s'endormit presque aussitôt.

Un silence profond régnait dans le petit appartement où flottait une brume transparente.

Onze heures du soir sonnaient de tous les côtés, aux clochers de Champigny,

de la Varenne-Saint-Hilaire, de Joinville-le-Pont, du Parc-Saint-Maur.

Une légère brise du Nord-Est avait en partie dissipé la brume qui s'étendait sur la bouche de la Marne.

Les étoiles resplendissaient dans un ciel pur d'un bleu très sombre.

On était dans les dernières nuits de la pleine lune qui n'apparaissait, comme un large bouclier d'argent, que vers deux heures du matin.

Le dernier train de la Grande-Ceinture, franchissant le pont de fer jeté sur la Marne en amont du pont de Champigny, venait de passer.

Le calme, un instant troublé par les trépidations de ce train, se rétablit après son passage.

Un homme chaussé d'espadrilles, coiffé d'un chapeau mou dont les bords se rabattaient sur son visage, traversa la passerelle mettant en communication le petit parc et le grand parc à l'extrémité de l'avenue du Nord.

Arrivé après du passage à niveau du chemin de fer qu'une lanterne à pétrole éclairait tant bien que mal, l'homme obliqua à gauche et s'engagea dans la pente rapide aux marches taillées dans le sol, que nous avons indiquée précédemment.

Une fois sur les bords de la Marne, il tourna encore à gauche, longeant les murailles d'enceinte de plusieurs propriétés, et ne s'arrêta qu'en face de la grille donnant accès dans le parc de la villa Savanne.

Reculant un peu, il interrogea du regard les lames des persiennes fermant les fenêtres du chalet du côté de la berge.

Aucune lueur, si faible fut-elle, ne s'en échappait.

Il revint à la grille et se pencha vers la serrure dans laquelle il introduisit une clef.

Elle entra sans résistance et sans bruit.

Il fit jouer le pêne, entrebâilla la grille et passa.

Aussitôt dans le parc il referma le battant.

Pendant quelques secondes, la tête

penchée, retenant son haleine il écou-
ta.

Aucun bruit ne se fit entendre.

Alors, à pas lents, évitant de faire
craquer sous la semelle de ses espadril-
les le sable de l'allée, il se dirigea vers
le chalet où dormaient Véronique Sol-
lier et sa petite-fille.

Le cadre de la porte se détachait,
plus chair, sur la teinte sombre du bâ-
timent.

Sa main s'avança vers la serrure, ses
doigts touchèrent la clef qui s'y trou-
vait.

— La porte n'est point fermée... —
murmura le visiteur nocturne, — j'y
comptais bien !.....

Avec une dextérité de cambrioleur
professionnel il fit tourner la clef qui
fonctionna sans le moindre grincement,
il poussa la porte et se glissa dans la
pièce du res-de-chaussée.

IIIX

A la faible lueur de la veilleuse brû-
lant dans son enveloppe de porcelaine
sur la cheminée, l'homme qui venait de
franchir le seuil du chalet aperçut le
petite Marthe dormant d'un profond
sommeil et couverte seulement du drap
de son lit.

Elle avait rejeté ses couvertures car à
l'intérieur la chaleur était très lourde.

Il s'approcha de l'enfant, — après être,
resté pendant un instant aux écoutes,
afin de bien s'assurer que rien ne bou-
geait à l'étage supérieur, — et lui posa un
doigt sur le front.

Marthe fit un léger mouvement.

L'homme opéra une pression un peu
plus forte, et d'une voix très basse, très
lente, éteinte en quelque sorte, il pro-
nonça ces mots en se penchant vers la
petite fille :

— Ne vous éveillez pas !

L'enfant ne bougea plus.

— Vous dormez toujours ? — demanda
l'homme.

— Oui... — balbutia Marthe.

— Vous m'entendez distinctement
dans votre sommeil ?

— Oui...

— Et vous êtes disposée à m'obéir ?

Marthe ne répondit pas.

Un frisson nerveux secoua tout son
corps.

L'homme reprit d'une voix plus im-
périeuse :

— Il faut m'obéir ! — je le veux !

L'enfant se souleva sur son oreiller,
les paupières entr'ouvertes, laissant voir
le blanc des yeux.

Les regards du magnétiseur se ri-
vaient sur elle comme ceux du reptile
sur l'oiseau qu'ils fascinent.

— J'obéirai, — fit-elle d'une voix faible
comme un souffle.

— Habillez-vous !.....

Sous la toute-puissante volonté de
l'hypnotiseur, suggestionné par une
force invincible, inconscience de ses
actes, l'enfant se leva et s'habilla, aussi
rapidement, plus rapidement peut-être,
qu'elle ne l'aurait fait en plein jour et
bien éveillée.

— Maintenant, — reprit O'Brien, que
nos lecteurs ont reconnu depuis long-
temps, — que ma pensée devienne la
vôtre. — Est-ce fait ?

— Oui. — Ce que vous penserez, je le
penserai comme vous....

— Sortez du chalet.

Marthe sortit, suivie par l'Améri-
cain.

— Refermez la porte.

Marthe obéit.

— Prenez, où elle se trouve, le clef de
la grille donnant sur le quai de Marne,
et ouvrez cette grille.

Marthe entra dans la resserre, prit la
clef qu'elle y avait accrochée au retour
de sa promenade avec Henri, et ou-
vrit.

Puis elle attendit de nouveaux or-
dres.

— Venez, dit O'Brien... et attirez seu-
lement le battant de la grille à vous,
sans la fermer.

Même obéissance inconsciente et pas-
sive. Suivez-moi.

Il marcha..... Elle marcha derrière
lui.

— Souvenez-vous du chemin que je
vais vous faire parcourir, commanda-t-il
je le veux.

— Je m'en souviendrai.

Ils marchaient toujours.

A vingt pas du pont métallique du chemin de fer de la Grande-Ceinture, O'Brien s'engagea dans la montée aux marches de terres,

Marthe le suivait.

Ils gagnèrent la passage à niveau.

Le magnétiseur ordonna à la fillette de passer par le portillon et de s'engager sur la voie du chemin de fer en se dirigeant vers le Plant-de-Champigny.

L'enfant eut une seconde d'hésitation.

O'Brien lui posa la main à plat entre les deux épaules, en disant d'une voix rude.

—Obéis.

Marthe passa.

L'Américain marchait à côté d'elle, longeant l'un des bas-côtés de la voie.

Ils s'engagèrent sur le pont de fer.

Arrivés à dix mètres de la pile de soutien bâtie au milieu de la Marne, il s'arrêta.

—Regarde, dit-il, et vois !

—Je vois.

—Souviens-toi !

—Je me souviendrai.

Une horloge, au lointain, commençait à sonner dans le profond silence de la nuit.

—Compte les coups de l'heure qui sonne, reprit le magnétiseur.

Marthe compta.

—Douze.....fit-elle ensuite..... minuit.

—Demain, à pareille heure, il faut que tu viennes ici avec ta grand'mère.

La petite fille frissonna de la tête aux pieds.

—Avec ma grand'mère, répéta-t-elle d'une voix que l'effroi rendait tremblante. Non.

—Tu m'obéiras...je le veux !

—Mais pourquoi ?

—Pour la guérir...Seulement il faut qu'elle ignore où tu la conduis.

—Si elle refuse de venir ?

—Tu auras assez d'intelligence pour la convaincre.....il faut que tu la décides.

—Non.... dit Marthe pour la seconde fois.

O'Brien lui toucha le front.

—Tu ne dois avoir d'autre volonté

que la mienne !..... fit-il.... Obéiras-tu ?

—Eh bien ! oui... balbutia l'enfant vaincue par le pouvoir irrésistible de la suggestion.

—Vous vous rendrez ici par le même chemin...reprit le magnétiseur.... Vous vous arrêterez juste, à l'endroit où nous sommes. Tu fermeras les yeux et tu ne verras pas ce qui se passera.

—Je fermerai les yeux et je ne verrai pas.

—Tu n'écouteras point et tu n'entendras rien.

—Non.

—Maintenant retourne au chalet..... dors de ton sommeil naturel... réveille-toi à ton heure habituelle. Demain soir endors-toi comme de coutume et tu te réveille qu'au moment indiqué pour m'obéir.

Marthe tourna sur ses talons et reprit automatiquement le chemin qu'elle venait de parcourir.

Elle rentra dans le parc de la villa Savanne, ferma la grille, replaça la clef dans la resserre, franchit le seuil du chalet, se déshabilla, se coucha, et dormit d'un sommeil profond.

O'Brien l'avait suivie pas à pas, puis ne pouvant conserver aucun doute sur le formidable, sur l'effrayant pouvoir que lui donnait la suggestion, il regagna la villa des Maronniers et redevint l'Anglais Nelson.

Le lendemain matin, Marthe se réveilla comme de coutume, ne se rappelant aucun des incidents de son sommeil hypnotique.

Elle s'occupa des détails du ménage et, comme toujours, entoura sa grand-mère de soins et de caresses.

A neuf heures, Henri vint procéder à son pansement du matin.

Il examina avec un redoublement d'attention les yeux de l'aveugle.

—Ma bonne madame Sollier..... lui dit-il, tout va bien...Demain, sans aucun doute, nous entreprendrons dans la période préparatoire des opérations..... Je ne vous verrai pas ce soir, car je serai obligé de rester à Paris fort tard, mais Marthe me remplacera..... A midi à la tombée de la nuit elle fera les pan-

séments qu'elle m'a vu faire et qui sont faciles.

—Oui...oui, mon bon ami, je les ferai très bien, et sans rien oublier, répondit l'enfant.

Henri partit.

La journée se passa sans amener le moindre incident qui mérite d'être signalé.

Marthe était nerveuse, préoccupée sans savoir pourquoi, allant et venant sans raison, agitée, inquiète, tressaillant au moindre bruit, semblant attendre quelque chose, mais ignorant ce qu'elle attendait, ce qui ne l'empêcha pas de s'acquitter avec une grande adresse de la tâche qu'Henri Savanne lui avait confiée avant son départ.

Vers neuf heures, après avoir aidée sa grand'mère à se mettre au lit, l'enfant se coucha et s'endormit aussitôt, comme le magnétiseur le lui avait ordonné.

A onze heures, la suggestion fit son œuvre.

Marthe sortit de son sommeil naturel pour entrer dans un état de somnambulisme absolument lucide.

Elle se leva, s'habilla, alluma une bougie à la flamme vacillante de la veilleuse et monta chez Mme Sollier.

Véronique dormait.

L'enfant l'éveilla.

—Vite.....vite.....il faut que tu t'habilles, grand'mère... lui dit-elle..... M. Henri vient de m'ordonner de te conduire à lui.

C'est pour te guérir.

—Mais il me semble que c'est à peine si j'ai dormi, ma mignonne..... répliqua Véronique étonnée. Quelle heure est-il donc ?

—Plus de dix heures. Dépêchons-nous M. Henri nous attend.

Et, inconsciente, sous l'empire de la suggestion, elle aidait l'aveugle à se vêtir.

Au bout de peu d'instants elle fut prête.

Marthe la prit par la main, lui fit descendre l'escalier, et, après avoir éteint la bougie, la conduisit hors du chalet.

—Où me mènes-tu, mon enfant ? demanda Mme Sollier.

—Où M. Henri nous attend.

Privée de ses yeux, le voile étendu sur ses prunelles lui enlevait toute notion de la lumière extérieure, la pauvre femme ne s'apercevait pas que les ténèbres l'entouraient..... Pouvait-elle supposer d'ailleurs que l'enfant lui mentait ?...Non ! cent fois non ! Tout excepté cela !

La petite fille, ayant pris la clef dans la resserre, avait ouvert la grille et entraînait l'aveugle sous les arbres du côté du pont du chemin de fer.

Un train de marchandises y passait en ce moment avec un formidable tapage.

Véronique s'arrêta.

—Mais quel chemin prenons-nous donc ? fit-elle, vaguement inquiète.

—Le chemin qu'il faut suivre pour arriver où je te conduis. Viens, grand-mère.

Elles continuèrent d'avancer.

Devant elles, à quelque distance, une forme humaine, vague comme une ombre, marchait sans bruit sous les arbres, et par instants disparaissait pour reparaître un peu plus loin.

—Il faut monter l'escalier du parc, grand'mère, dit la petite fille quand on arriva aux marches rapides taillées dans le sol, qu'elle avait gravi la nuit précédente, donne-moi la main.

Véronique monta et fit halte un instant sur la dernière marche pour reprendre haleine.

—Nous sommes presque arrivées, reprit l'enfant.

Et elle l'attira.

Elles franchirent le passage à niveau et s'engagèrent sur le bas-côté de la voie.

On atteignait le pont métallique.

Marthe avait saisi d'une main la rampe de fer qui la longe des deux côtés et de l'autre elle guidait l'aveugle.

Elles firent ainsi environ cinquante pas puis Marthe s'arrêta brusquement.

Minuit sonnait, comme la veille.

Véronique compta les coups.

—C'est midi, — dit-elle.

L'enfant avait dégagé sa main de celle de l'aveugle et, obéissant à la suggestion, elle fermait ses yeux et ses oreilles.

les pour ne rien voir et ne rien entendre.

—Marthe...—murmura Mme Sollier.

A peine venait-elle de prononcer le nom de l'enfant que du milieu de la voie un homme aplati entre les rails et qui semblait une tache noire se dressa, bondit vers l'aventure, la saisit par derrière à bras-le-corps, la souleva avec une force herculéenne, et la faisant basculer, la lança pardessus le garde-fou du pont.

Féronique n'avait pas même eu le temps de se débattre.

Elle poussa un cri déchirant, et le bruit sourd de son corps tombant dans la Marne monta jusqu'aux oreilles d'O'Brien.

Marthe, plus que jamais sous l'empire de la suggestion n'avait rien vu, rien entendu.

—Celui qui viendra à bout d'expliquer cela sera un rude malin ! — murmura le magnétiseur.

Et, chargeant sur son épaule l'enfant toujours endormie du sommeil hypnotique, il prit, en l'emportant, le chemin de sa demeure.

IX

Au moment où la pauvre Marthe conduisait inconsciemment sa grand'mère à la mort, une des fenêtres de la villa Savanne s'éclairait.

Henri, revenant de Paris, rentrait dans sa chambre.

En moins de dix minutes, O'Brien, chargé de son léger fardeau, avait regagné son logis.

Il ouvrit la porte du jardin qu'il traversa, puis celle du pavillon, déposa l'enfant sur un lit préparé depuis la veille dans une chambre du sous-sol, alluma une bougie et la mit auprès de son lit.

En voyant la petite fille sans mouvement, plus semblable à une morte qu'à une vivante, il eut peur pendant un instant.

La suggestion avait-elle brisé cette frêle nature ?

Venait-il de tuer Marthe ?

Bien vite la réflexion le rassura.

L'œuvre de la suggestion continuait.

—Au sommeil hypnotique venait de succéder le sommeil naturel, selon l'ordre donné la veille par le magnétiseur.

—J'ai réussi ! — murmura celui-ci avec un geste de triomphe, — tout est fini ! — Cette enfant qui est un sujet extraordinaire, unique peut-être m'appartient et personne ne viendra me l'enlever !..... — Les eaux de la Marne roulent le cadavre de la grand'mère. — Demain matin, Robert me comptera mon argent, et demain soir, après avoir hypnotisé de nouveau la petite fille pendant son sommeil, en route pour l'Italie ! — Malgré le tapage que va faire cette double disparition, je défie bien tous les policiers du monde de me mettre la main au collet !....

Il jeta un dernier regard sur Marthe, puis sortant de la chambre, il ferma à double tour la porte du sous-sol et alla se reposer lui-même.

Le cri sinistre poussé par Mme Sollier tandis qu'elle traversait le vide avant de s'engloutir dans la Marne, ce cri vibrant lugubrement au milieu du silence de la nuit, avait été entendu par quatre personnes qui remontaient en canot le cours de la rivière pour se rendre au barrage de Joinville.

Une seule de ces quatre personnes maniait les avirons — Les autres causaient à voix basse.

Ce cri retentissant presque au-dessus de leurs têtes les fit frissonner.

Le rameur cessa de ramer.

—Quelqu'un vient de se jeter du haut du pont.....—dit un des promeneurs nocturnes.

—C'est là.....tout près de nous...—balbutia une jeune femme glacée d'effroi.

—Un crime peut-être.....fit le rameur.

Tous prêtèrent l'oreille.

Ils entendirent distinctement l'eau clapoter sous les efforts maladroits d'un corps se débattant, puis une voix presque éteinte, prononçant, ou plutôt râlant ces mots :

—A moi !.....à moi !.....Au secours !

venait de
selon l'or-
agnéteur.
celui-ci
—tout est
sujet ex-
m'appar-
me l'enle-
la Marne
d'mère.—
comptera
près avoir
le fille pen-
pour l'Ita-
va faire
léfie bien
me met-

Marthe,
ferma à
ol et alla

me Sol-
le vide
arne, ce
ilieu d'
entendu
contaient
pour se
personnes
es cau-
-dessus

eter du
es pro-
ous...—
de d'ef.
le ra-

t l'eau
de d'un
pres-
ôt ra-
ours t

—Rames !...Rames vite, Berthaut !...
—Sous le pont !...—Et du courage !
Vous qui appelez !.....Du courage ! On
vient à vous !

Véronique venait de s'accrocher désespérément à une corde qui s'était trouvée sous sa main et qui reliait ensemble deux *fiches* de pêcheurs.

Elle reconnut la voix qui venait de parler et cria :

—A moi, Magloire ! à moi !

Magloire—car c'était bien lui—se mit à trembler de la tête aux pieds, secoue par une émotion terrible.

Il venait de reconnaître la voix de Véronique, comme elle avait reconnu la sienne.

Le canot contenait Berthaut l'inspecteur de la sûreté, son ancien collègue Rossigneul, Magloire et la Marie, devenue Mme Magloire.

Ainsi que cela avait été convenu à Saint-Ouen, ils s'étaient réunis le 16 juin, chez Caraton, le cousin de la Marie, quai de Chennevières, au *Goujon à Deux Têtes*.

Berthaut, revenu la veille au soir de son expédition en province, n'avait point oublié l'invitation.

A la suite de divers repas amplement arrosés, on s'était attardé chez Caraton de manière à manquer le dernier train partant de la Varenne-Saint-Hilaire.

Rossigneul avait alors proposé d'aller coucher à Joinville, dans sa péniche, en remontant en bateau jusqu'au barrage, proposition originale, acceptée avec enthousiasme.

Nos quatre personnages arrivaient juste à temps pour porter secours à Mme Sollier.

Berthaut qui tenait les rames donna une poussée vigoureuse, et le canot arriva avec la rapidité de la foudre près des *fiches* auxquelles se cramponnait, à bout de forces, la malheureuse Véronique.

La Marie était plus morte que vive.

—Courage ! courage ! Nous voici.....
cria de nouveau le manchot, tandis que bien faiblement l'aveugle répétait :

—A moi Magloire !

Berthaut lâcha les avirons et s'accrocha à une des *fiches*.

Rossigneul, se penchant sur les bords du canot, avait saisi le bras de Mme Sollier.

—Peses sur l'autre bord pour maintenir l'équilibre ! commanda-t-il à Magloire et à sa femme. A moi, Berthaut. L'inspecteur lâcha la *fiche* et vint donner à Rossigneul le coup de main demandé.

Il était temps.

Véronique venait de perdre connaissance.

Les deux hommes la hissèrent à bord, non sans peine, et l'étendirent au fond du canot où elle resta inerte, évanouie.

Berthaut reprit les rames et remit daplomb l'embarcation.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-il.... Qu'est-ce qui vient de se passer ?

Magloire s'était mis à genoux auprès de l'aveugle et lui soulevait la tête.

—Pour sûr ce n'est pas Mme Sollier qui s'est jetée à l'eau volontairement... dit-il..... Elle n'a pu sortir toute seule de l'endroit où elle était pour venir jusque là.... Et la petite Marthe, la pauvre chérie, qu'est-elle devenue ! Pour sûr il y a un crime !

—Voyons, voyons, répliqua Rossigneul il ne faut pas s'emballer... Pensons d'abord à ce qu'on va faire de cette pauvre femme.

—Elle n'est pas morte au moins ! demanda la Marie.

—Non, non, évanouie seulement.... C'est à peine si elle a bu une petite goutte..... Rames de manière à gagner la berge en amont, monsieur Berthaut, s'il vous plaît. Nous allons la porter dans le chalet où elle devrait être encore, chez M. Savanne.

—Chez M. Savanne, le juge d'instruction ! s'écria l'inspecteur de la sûreté stupéfait.

—Oui.

—Mais comment ça se fait-il ?

—Voilà.

Rt, en quelques mots, Magloire expliqua les motifs de la présence de l'aveugle chez le magistrat avec sa petite-fille.

—Oh ! oh ! murmura le policier, dé-

cidément il y a du louche là-dedans..... beaucoup de louche.

Et il se mit à ramer avec énergie

La pleine lune, levée depuis quelques instants déjà, éclairait les coteaux et les berges.

Magloire, interrogeant du regard la côte du Parc Saint-Maur qu'il avait si souvent parcourue avec son orgue, reconnut, au sommet de la colline, les toits d'ardoise de la villa Savanne.

— A gauche, appuyez à gauche, monsieur Berthaut..... dit-il au brave inspecteur..... abordez au petit ponton près du débarcadère où vous voyez un canot amarré.

En quelques coups d'aviron Berthaut atteignit le point désigné.

Rossigneul, qui ne souffrait mot, mais qui réfléchissait sérieusement à ce qui se passait, sauta d'un bond sur l'embarcadère.

Berthaut amarra l'embarcation.

On fit descendre la Marie, puis on souleva et on sortit le corps inanimé de Véronique qu'on étendit sur le gazon touffu bordant la contre-allée.

Magloire, qui connaissait les lieux, s'approcha de la grille.

Elle était ouverte.

Le cœur serré par une argoïse indéchiffrable, le manchot courut au chalet dont la lune se levant à l'horizon éclairait la façade.

La clef se trouvait à la serrure de la porte.

Il ouvrit et il entra dans la chambre du rez-de-chaussée.

A deux reprises il appela Marthe.

Marthe ne pouvait lui répondre.

Sur la cheminée, la veilleuse brûlait toujours.

A la flamme de cette veilleuse, il alluma la bougie que la petite-fille avait éteinte avant de quitter le chalet avec sa grand-mère, puis, retournant auprès de la grille il cria à Berthaut et à Rossigneul :

— Apportez-la !... vite !

Les deux hommes prirent Véronique dans leurs bras et la transportèrent.

La Marie les suivait, en proie à une terreur folle.

Magloire les conduisit au premier étage en les éclairant.

Les vêtements de l'aveugle ruisselaient.

On la déshabilla et on la coucha.

Elle continuait à ne donner d'autre signe de vie qu'une respiration très faible soulevant sa poitrine.

— La petite fille n'est pas là ? — demanda Berthaut.

— Non, — répondit Magloire.

— Décidément toujours cela me paraît bigrement louche.

— C'est mon avis..... — appuya Rossigneul dont la physionomie intelligente était devenue sombre ; — il faut prévenir M. Savanne de ce qui se passe. — Qui est-ce qui s'en charge ?

— Moi, — fit Magloire. — Je connais les autres.

Et, s'élançant hors du chalet, il gravit avec une agilité peu commune les allées rapides du petit parc.

Henri Savanne, nous le savons, était rentré juste au moment où Véronique entraînée par Marthe sortait.

Il avait dîné et passé la soirée chez son chef de clinique, recevant de lui toutes les indications qu'il devait strictement suivre pendant la nouvelle période du traitement préparatoire de l'aveugle.

Une fois dans son appartement, au lieu de se coucher, il s'était assis devant sa table de travail pour consulter quelques ouvrages des maîtres.

Il faisait très chaud.

Voulant se donner un peu d'air respirable, le jeune homme avait ouvert une de ses fenêtres donnant sur le parc.

Soudain il fut interrompu dans sa lecture par un bruit lointain de voix.

Il se mit à la fenêtre.

Les voix, affaiblies par la distance, semblaient venir du côté du chalet.

Un peu après, il entendit des pas rapides martelant le sable des allées et se rapprochant de l'habitation.

Puis une forme humaine sortit de l'ombre des arbres et parut se disposer à gravir les degrés de la terrasse.

— Qui va là ? — demanda Henri très surpris, vaguement inquiet.

Le manchot l'entendit et leva la tête.

vers la fenêtre éclairée à laquelle se trouvait le neveu du juge d'instruction.

— C'est moi... moi, Magloire... — répondit-il. — Venez... venez vite, monsieur Henri... on a commis un crime au chalet.

— Avertissez votre oncle... Véronique est morante et Marthe a disparu...

Henri frissonna.

— Attendez-moi... — dit-il.

Et il s'éloigna de la fenêtre qui rentra dans l'obscurité.

Le jeune homme était descendu, et sans même frapper à la porte entra dans la chambre de Daniel.

Celui-ci dormait.

Il le réveilla.

— Que se passe-t-il donc ? — s'écria le juge d'instruction, voyant son visage effaré.

Henri lui répéta ce que Magloire venait de lui apprendre.

En quelques secondes Daniel Savanne se hissa et prit à suivre son neveu.

Magloire les attendait, et pendant le trajet de la villa au bas du parc il leur expliqua brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

L'oncle et le neveu éprouvaient un sentiment de stupeur et de souffrance indicible.

— Un crime !... un crime ici !... — répétait le juge d'instruction. — Est-ce croyable ? — Est-ce possible ?

Arrivés au chalet ils montèrent aussitôt à la chambre de l'aveugle.

Celle-ci était toujours évanouie.

Henri lui prodigua ses soins pour la ranimer tandis que Daniel regardait avec étonnement Berthaut et l'ancien inspecteur de la sûreté, qu'il connaissait, dont il appréciait les mérites, et dont il regrettait la retraite anticipée.

Berthaut et Rossignol expliquèrent leur présence en complétant le récit de Magloire.

— Et Marthe, la petite-fille de Véronique, qu'est-elle devenue ? — demanda le magistrat avec angoisse.

La grille donnant sur la berge était ouverte — répliqua le manchot — ouvert ainsi le chalet. — La maison était vide lorsque nous sommes entrés.

— Mon Dieu... Mon Dieu que s'est-il

doré passé ici ? — murmura Daniel dont l'angoisse grandissait.

— Véronique va vous répondre, mon oncle, — fit Henri. — Elle revient à elle...

En effet, grâce aux soins du jeune homme l'aveugle reprenait ses sens.

Elle entendit parler auprès d'elle.

— Marthe... Marthe es-tu là ? — balbutia-t-elle d'une voix faible.

— Marthe, n'est pas là, — répondit Henri. — Mais vos amis y sont... Magloire, sa femme, mon oncle, moi et d'autres encore. — Vous allez nous apprendre ce qui s'est passé ici... de quelle tentative attonnante vous avez été victime et quels en sont les auteurs... Cela nous fera peut-être deviner ce que Marthe est devenue...

Véronique s'était soulevée sur son lit, balbutiant.

— Marthe... fit-elle d'une voix pleine de sanglots... mais c'est elle qui m'a conduite... c'est elle qui m'a entraînée en me disant que vous m'attendiez, monsieur Henri... que vous alliez me guérir... J'ai marché longtemps toujours guidée par Marthe qui me tenait la main... Puis deux bras m'ont saisi soulevée, lancée dans le vide ; je suis tombée de très haut et j'ai senti l'eau glacée m'engloutir... J'ai crié au secours... J'ai entendu la voix de Magloire et j'ai perdu connaissance.

LXI

Une impression de profonde épouvante envahissait les âmes à mesure que parlait Mme Sollier.

Quand elle eut achevé Henri prit la parole.

— Des détails... des détails plus précis, — fit-il. — C'est Marthe, dites-vous, qui vous a conduite hors de cette demeure ?

— Oui, c'est elle...

Et Véronique raconta tout ce qui s'était passé depuis le moment où sa petite-fille avait interrompu son sommeil.

Daniel Savanne, hors de lui, s'écria :

— C'est épouvantable !... — Il me semble que je vois clair dans ce monstrueux complot ! — Les misérables qui ont

— Les misérables qui ont

lu vous tuer sont les assassins de Richard Vernière !...—ils connaissent qu'en vous rendant la rue ou vous donnant la possibilité de les livrer à la justice !—Tout cela s'enchaîne.....tout cela s'explique !...—Mais Marthe, complice de ces scélérats, c'est inadmissible, c'est impossible !—Jamais personne ne croira, que Marthe obéissait à ces hommes en vous conduisant à l'endroit où vous deviez mourir !.....

—Cela est cependant...—balbutia l'aveugle en éclatant en sanglots.—Pourquoi l'enfant m'a-t-elle menti ? Pourquoi n'est-elle pas ici ?

—Parce qu'on l'a fait disparaître, répliqua le juge d'instruction.

...Il y a là un mystère qu'il faut éclaircir.....dit Magloire.... et jour de Dieu ! nous l'éclaircirons !..... On n'enlève pas une enfant comme Marthe sans qu'il soit possible de retrouver ses traces.....On s'est servi d'elle.....à son insu, j'en jurerais..... pour commettre un crime, mais on ne l'aura pas tuée ensuite.

—Qui sait ?—murmura Berthaut, —ces gens-là sont capables de tout, même de tuer un enfant.....

—Non ! non !...—répliqua Magloire, —je ne veux pas l'admettre !... une voix intérieure me dit que Marthe n'est pas morte et qu'elle nous apprendra comment elle est devenue, sans le savoir, complice d'un crime.....

Rossigneul intervint.

—Monsieur le juge d'instruction veut-il me permettre de lui adresser une observation ?—demanda-t-il.

—Faites, —répondit Daniel, — je sais que vous êtes de bon conseil.

—Eh bien ! je suis de l'avis de Magloire, — on n'a pu tuer l'enfant, et j'ajouterai, étant donnée l'heure où s'est commis le crime, que le coupable n'a pu quitter ce pays, qu'il devait habiter depuis quelque temps pour préparer mieux l'assassinat, et qu' aussitôt la chose faite, il a emporté l'enfant dans sa demeure...

—Soit !—dit Berthaut, — mais, une fois chez lui, qui l'empêchera de la supprimer ?

—A cela je ne puis répondre, ne sa-

chant rien....—reprit Rossigneul.—A monsieur le juge d'instruction, maintenant, de prendre ses mesures, de donner l'ordre de surveiller les gares, de faire opérer des recherches dans toutes les propriétés dont les locataires peuvent être suspects.....

—Oui.....oui...—appuya Magloire, —il faut chercher partout !...—Si Marthe est enfermée dans une des maisons du Parc, si on le retient prisonnière malgré sa volonté, je saurai bien, moi lui faire comprendre qu'on la cherche...lui faire entendre un signal auquel elle pourra répondre ! Je saurai bien la délivrer, la chérie !

Brisée, anéantie, Véronique venait de s'évanouir de nouveau.

—Silence !...commanda Henri—laissez-moi seul veiller sur la pauvre femme....—Après ce nouvel évanouissement le sommeil viendra.

Tout le monde à l'exception d'Henri quitta la chambre de Mme Sollier et sortit du chalet.

—Marte.....dit alors Magloire à sa femme.....tu ne peux pas rester debout jusqu'au jour.....L'ami Rossigneul va te conduire chez lui et te donner une chambre.....Demain matin tu prendras le premier train et tu retourneras à Saint-Onen..... Moi, je demeure ici...

—Surtout, pas un mot de ce qui s'est passé cette nuit !.....fit Daniel Savanne.....je vous le recommande..... Rossigneul...je vous en prie, madame Magloire.

—Pas un mot, répondit l'ancien inspecteur de la sûreté.

—Pas un mot, répéta la Marie.

—Vous, Berthaut, je vous garde.

—A vos ordres, monsieur le juge d'instruction.

On accompagna Rossigneul et la Marie jusqu'au canot, et lorsqu'ils furent embarqués M. Sevanne, suivi de Magloire et de Berthaut, prit le chemin de la villa où ils entrèrent tous les trois.

Le magistrat était maintenant très calme.

Il donna des ordres écrits à Berthaut et au manchot.

Une demi-heure plus tard, ils quittaient l'un et l'autre la villa, et prenaient des directions différentes.

Daniel resta seul dans son cabinet, réfléchissant.

Ses soupçons pour le double crime qui venait de se commettre ne pouvaient s'arrêter que sur les assassins de Richard Vernière.

Qui donc, excepté eux, auraient eu intérêt à la mort de l'ex-gardiennne de l'usine de Saint-Ouen.

Mais quels étaient-ils, ces misérables connaissant tout ce qui se passait chez lui ?

Et le juge d'instruction se creusait vainement le cerveau pour trouver le mot de l'énigme.

Cinq heures sonnaient au moment où Magloire revint à la villa, suivi du commissaire de police de Joinville et des brigadiers de gendarmerie de Saint-Maur, de la Varenne, de Champigny et de Joinville.

Un certain nombre de gendarmes et de gardiennes de la paix les escortaient et prirent place sur la terrasse de l'habitation.

Quelques instants après, le chef de la sûreté, accompagné de Berthaut et de plusieurs agents, se présentait à la grille qui lui fut ouverte aussitôt.

Tous les chefs de service se réunirent dans le cabinet du magistrat.

Celui-ci leur expliqua pourquoi il les avait mandés.

Le chef de la sûreté prit alors la direction des surveillances qui devaient être établies dans le Parc-Saint-Maur et dans les gares de toutes les localités voisines.

Gendarmes, gardiens de la paix et agents de police eurent leurs postes désignés, auxquels chacun d'eux se hâta de se rendre.

Le chef de la sûreté et le commissaire de Joinville devaient rester en permanence à la villa Savanne où tous les rapports leur arriveraient.

Le premier train de la ligne de Briec-Comte-Robert passait à la Varenne-Saint-Hilaire à 4h. 49, à Champigny à 4h. 54, au Parc à 4h. 58, à Joinville à 5h. 6.

Il arrivait à Paris à cinq heures trente-cinq minutes.

O'Brien s'était levé dès l'aube, ayant à peine dormi.

Son intention était de prendre le premier train stoppant à la gare de Champigny.

Après s'être fait une tête nouvelle et avoir pris un costume sous lequel il était impossible de le reconnaître, il se disposait à partir.

Cependant, avant de quitter la villa des Marronniers, il descendit au sous-sol où il avait enfermé la petite Marthe.

L'enfant dormait toujours, mais d'un sommeil singulièrement agité.

Une respiration inégale et sifflante soulevait sa poitrine.

Son visage pâli, ses paupières entourées d'un cercle de bistre, offraient les indices d'une grande fatigue.

Le magnétiseur s'approcha d'elle à pas lents, et très légèrement, comme il avait fait la veille dans le chalet de la villa Savanne, il lui posa un boigt sur le front.

La respiration devint régulière.

Pendant quelques secondes O'Brien maintint son doigt en contact avec l'épiderme brûlant de fièvre.

— Dorsme / dit-il en même temps.

Aussitôt un calme profond remplaça l'agitation de la petite fille.

L'Américain sortit alors, referma à double tour la porte du sous-sol, quitta la villa et se dirigea vers la gare de Champigny.

Le train allait passer.

Il prit un billet simple pour Paris et quelques instants après il était en route.

Le gredin se disait avec une joie intense :

— Ce n'est guère avant neuf heures que l'on s'apercevra au chalet de la disparition de l'éveugle et de l'enfant.

— Aujourd'hui dimanche le juge d'instruction ne transmettra aucun ordre à la préfecture..... C'est seulement demain lundi que les agents seront envoyés dans toutes les directions pour chercher la piste de Veronique et de Marthe. — Or, lundi, je serai en Suisse d'où je gagnerai directement l'Italie...



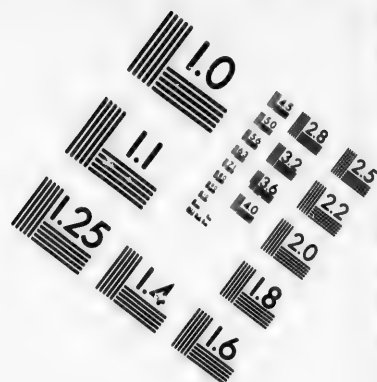
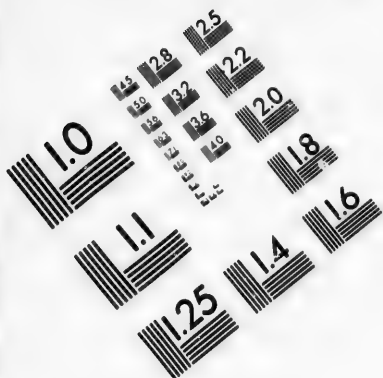
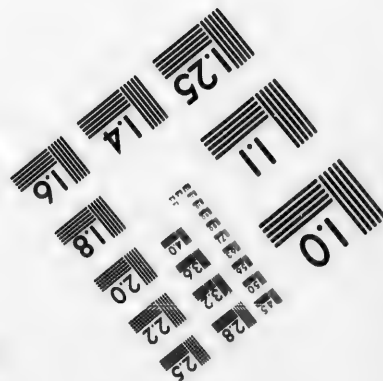
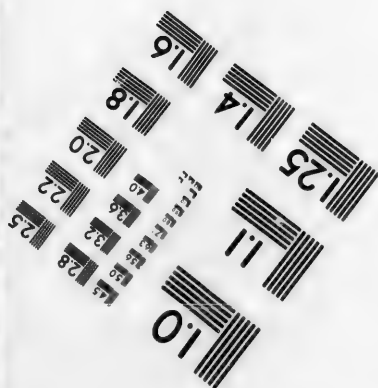
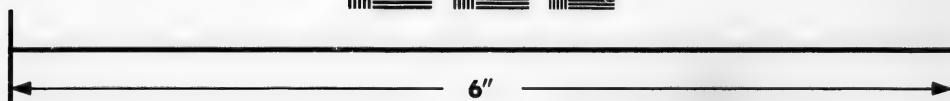
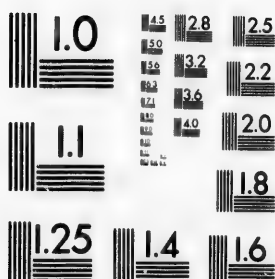


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

Il arriva à Paris de trop bonne heure, pour songer à aller trouver immédiatement Robert Vernière.

« D'ailleurs il n'avait point l'intention de se rendre à Neuilly, décidé à prendre toutes les précautions possible afin qu'aucune trace de son passage ne put être relevée, n'importe où par la police.

« Par dépêche il assignerait un rendez-vous à Robert, et il était bien sûr que le fraticide accourrait lui apporter son argent.

« Seulement il fallait attendre l'ouverture des bureaux de poste.

« O'Brien entra dans un café de la place de la Bastille et se fit servir une tasse de chocolat.

Ayant absorbé ce déjeuner sommaire, il se dirigea vers la gare du P.-M.-M. où il se remonta sur les heures de départ des trains rapides pour la Suisse avec correspondance pour l'Italie.

« Le train 135 partait à neuf heures du soir.

« O'Brien se leva à minuit ; mais il ne voulait pas revenir à Paris pour prendre ce train. Il demanda si celui de Grande-Ceinture passant à Champigny pourrait lui permettre d'arriver à Villeneuve-Saint-Georges de manière à profiter de l'express.

« On lui répondit négativement, mais en lui faisant observer qu'en avançant l'heure de son départ de Champigny, même l'inspecteur ne prendrait un train de banlieue allant jusqu'à Melun où il pourrait monter dans l'express qui s'y arrêterait.

« Cela faisait bien l'affaire d'O'Brien. De cette façon il se laisserait à toute place à la police.

« En sortant de la gare de Lyon il gagna les quais qu'il longea jusqu'à la rue du Pont-Neuf où, entré dans un grand magasin de vêtements confectionnés, où il acheta un costume de garçonnet pour un enfant de dix ans, il joignit à cet achat celui de quelques mouchoirs, de deux chemises d'une coupe et d'un petit chapeau de paille.

« Le tout emballé, il se rendit au prochain bureau de poste où il rédigea et expédia cette dépêche :

" Vernière, quai de Seine, Neuilly.

" Affaires terminées. — Attends pour déjeuner chez Peters, onze heures.

" Yankes."

— Le mot *Yankes* voulant dire Américain lui indiquera clairement la source de la dépêche, — pensa le magnétiseur en présentant son télégramme au guichet.

Il paya, sortit du bureau de poste, et alla lire les journaux dans un café pour tuer le temps jusqu'à l'heure du rendez-vous donné à Robert.

..

Le fraticide était dans son cabinet de travail lorsque son valet de chambre lui remit son courrier, composé d'une dizaine de lettres et d'une dépêche qu'on venait d'apporter et dont il prit immédiatement connaissance.

Il n'eut pas une minute de doute au sujet de l'expéditeur de cette dépêche. Ce ne pouvait être que l'Américain signant *Yankes*.

Son visage, soucieux, jusqu'à ce moment, s'éclaira.

— Enfin — murmura-t-il — c'est fini ! et de cette affaire-là aucune soucouffure ne peut jaillir sur moi ! — Cela me coûte cher, mais on ne saurait payer trop cher sa tranquillité, et O'Brien est seul responsable... Ils doivent être dans un joli désarroi à la villa Savanne. Soudain le front de Robert se rembrunit.

La défiance venait de s'emparer de son esprit.

— Mais qui me prouve qu'il ait vraiment agi ? qu'il ait vraiment réussi ? — se demanda-t-il. — Le magnétiseur est un malin sans ombre de scrupules... Qui sait s'il ne compte pas toucher l'argent convenu, et filer avant que j'aie pu contrôler ses actes ?

Il me donne rendez-vous à onze heures.....

— Il faut que je parte d'ici à dix heures pour arriver chez Peters à l'heure indiquée... — Daniel Savanne et son neveu doivent venir passer la journée ici... — S'ils viennent, c'est que rien n'est ar-

rié là-bas... Si au contraire, ils ne viennent pas...

Il n'acheva point sa phrase.

Le valet de chambre entra, lui apportant une autre dépêche qu'il ouvrit, et il lut :

"Affaire très grave survenue au Parc. — Ne

"nous attendez pas.

"Daniel Savanne."

— Voilà qui lève mes doutes — pensa le fraticide — l'affaire très grave c'est la disparition de Véronique Sollier et de sa petite-fille... — Tout va bien ! O'Brien est un honnête homme qui a fait ce qu'il devait faire.

Il jeta la dépêche de Daniel sur son bureau glissa celle du magnétiseur dans sa poche et déacha sa courrière.

L'une des lettres attira son attention. Elle portait des timbres anglais et venait de Portsmouth ou trois semaines auparavant il avait livré une semaine à laminer l'or et l'argent dont il était l'inventeur et pour laquelle il avait pris un brevet.

On lui écrivait que le fonctionnement de la machine mise en place était irrégulier et qu'on refuserait de l'accepter s'il ne venait point, lui-même, remédier au défaut signalé et mettre les choses au point.

— Quelle diable les emporte ! — murmura-t-il en haussant les épaules. — C'est un jeu d'enfant !... — Ils ont tous les plans d'installation et de mise en train !... Faut-il qu'ils soient maladroits pour n'avoir pas su faire fonctionner une machine qui marche toute seule !

Mais comme il y avait en jeu une double question : — question d'argent assez importante, et surtout question d'amour-propre d'inventeur sûr de lui, — faire Robert résolut de partir le lendemain pour l'Angleterre.

Ce serait un voyage de deux jours au plus.

Il acheva le dépaquetement du courrier qui ne contenait rien d'important.

A neuf heures et demie il s'habilla, ouvrit un meuble, y prit des liasses de billets de banque dont il fit un paquet soigneusement enveloppé détacha d'un carnet de chèques une feuille qu'il rem-

plit et qu'il mit dans son portefeuille et s'appêta à sortir.

On frappa légèrement à la porte.

— Entrez, — dit-il.

La porte s'ouvrit et Mme Vornière entra.

Elle tenait un télégramme à la main.

LX

Robert était debout, le chapeau sur la tête.

— Vous sortez, mon ami... — dit Amélie.

— Oui, ma chère amie. — J'ai reçu une dépêche me donnant un rendez-vous pressé.

— Rentrez-vous déjeuner ?

— Non, et j'aurais passé chez vous pour vous prévenir... — Vous n'aurez d'ailleurs pas besoin de m'excuser auprès de notre ami Daniel Savanne, — ajouta-t-il en prenant sur son bureau la dépêche du magistrat. — Voilà le télégramme qu'il vient de m'expédier...

— M. Savanne m'a prévenu en même temps que vous qu'une affaire très grave le retenait au Parc...

Elle montrait la dépêche qu'elle tenait.

— Sans doute, — ajouta-t-elle, — il craignait que vous ne soyez sorti au moment où son télégramme arriverait et il a pris ses précautions... — Mais quelle peut être cette affaire grave dont il parle ?

— Je ne m'en doute pas.

— Une chose relative, sans doute, à ses fonctions de magistrat instructeur...

— C'est probable...

— Reviendrez-vous dîner ?

— Certainement, et je serai ici de bonne heure. — Ah ! je vous avertis, ma chère Amélie, que je vais être obligé de m'absenter après-demain.

— Vous quitterez Paris ?

— Oui, pour aller en Angleterre, à Portsmouth, apprendre à des Anglais idiots à faire marcher une machine de mon invention que je leur ai expédiée...

— Voici la lettre... D'annes-la donc à Philippe... Il lit l'anglais mieux que moi, priez-le de me la traduire.

Amélie prit la lettre.

— Mais vous n'oubliez pas — dit-elle — que samedi prochain nous recevons ici ?

— D'ici à samedi, j'aurai le temps de faire trois fois le voyage ! — En partant mardi matin je serai de retour mercredi soir... jeudi au plus tard...

Mme Vernière se retira, et Robert sortit pour aller au rendez-vous donné par O'Brien.

L'Américain se trouvait au restaurant depuis vingt minutes déjà et commençait à s'impatienter quand il vit entrer celui qu'il attendait et à qui il fit un signe pour être reconnu de lui, car, nous le répétons, il était méconnaissable.

Les deux hommes se serrèrent la main silencieusement.

Convaincu que son complice viendrait à son appel le magnétiseur avait retenu un cabinet et commandé le déjeuner.

Ils montèrent au premier étage où on les servit.

Dès qu'ils furent seuls Robert demanda :

— Eh bien ?

— C'est fait.

— Je le savais.

— Par ma dépêche ?

— Et par une autre encore...

— Comment ?

— Daniel Savanne, qui devait venir passer la journée à Neuilly m'a télégraphié qu'une affaire grave le retenait au Pas... J'ai compris.

— Affaire grave en effet ! — dit le magnétiseur en riant. — Plus de Véronique ! Plus de Marthe !... — Ils doivent perdre la tête en ce moment ! — Ah ! ils peuvent chercher... — Toutes précautions sont prises et bien prises.

— La grand'mère ?

— Au fond de la Marne.

— L'enfant ?

Chez moi..... endormie..... Elle ne se réveillera que quand je lui en donnerai l'ordre.....

... Quand comptez-vous partir ?

— Ce soir.

— Déjà !

— Je veux quitter le Parc le plus promptement possible. — Ce soir même je serai en route pour la Suisse, d'où je gagnerai l'Italie.....

— Alors vous n'emporterez pas avec vous la somme convenue.....

— Pourquoi donc ? — demanda O'Brien en fronçant le sourcil.

— Parce que je n'ai pas chez moi une pareille somme en billets de banque. — Je n'en ai que deux cent mille... Je les ai apportés..... Ils sont dans cette enveloppe.

Et Robert désignait de la main une enveloppe placée sur la table à côté de lui.

— Pour le reste, — ajouta-t-il, — voici un chèque payable à vue, au porteur, sur la maison Rothschild.

La physionomie de l'Américain se rembrunissait de plus en plus.

— Mais il faut que je quitte Paris, — répliqua-t-il, — Je n'ose plus m'y montrer, — il serait dangereux pour moi de me présenter à la banque Rothschild...

— Vous auriez dû prévoir cela..... — Je ne puis garder l'enfant endormie du sommeil hypnotique pendant des jours entiers..... — Avec votre combinaison je ne pourrais m'éloigner de Paris que demain soir..... C'est trop tard.....

— Avez-vous confiance en moi ?.....

— Certes, oui, — répondit O'Brien après une seconde d'hésitation.

— Eh bien ! partez, et je vous enverrai vos fonds..... Il ne faut que vous m'indiquerez.

L'Américain répondait pas.

Robert comprit sa pensée.

— Si cela ne vous sourit point, — continua-t-il, — allez toucher demain matin et ne partez que demain soir.

O'Brien se décida brusquement.

— Donnez-moi les billets de banque et le chèque, — dit-il, — je retarderai mon départ, puisqu'il est impossible de faire autrement.

— Voilà...

Et le magnétiseur empocha le prix de son double crime.

Le déjeuner fini, les complices, se levèrent pour partir.

O'Brien mit sous son bras, le paquet venant du grand magasin du Conservatoire.

— Vous avez fait des achats ? — lui demanda Robert.

—Où.—Un costume de jeune garçon.

—Vous comprenez ?

—Parfaitement.— La petite Marthe voyagera sous ce costume...— Si par impossible le signalement était donné, on cherchera une fillette et on ne fera même pas attention à un gamin...— C'est très ingénieux.

Les deux hommes quittèrent le restaurant et se séparèrent, après s'être mutuellement souhaité bonne chance.

Robert, allégé cette fois de toute crainte, reprit le chemin de la maison de Neuilly.

O'Brien pensait à Marthe.

Il devait aller la retrouver le plus promptement possible, afin de modifier les mesures prises à son égard, ce que rendait indispensable le départ retardé de vingt-quatre heures.

Commencé à onze heures, le déjeuner s'était prolongé.

O'Brien prit un fiacre sur le boulevard et se fit conduire à la gare de Bastille.

Précédons-le au Parc Saint-Maur.

Soit que le sommeil naturel ne fût point revenu chez Marthe à son état normal, soit que l'ordre de continuer à dormir n'eût pas été donné avec une force de volonté assez intense, lorsqu'il avait quitté le matin l'avenue des Maronniers, soit enfin que l'enfant fut encore sous l'empire de la suggestion faite l'avant-veille, dans la nuit du vendredi, de se réveiller à son heure habituelle, vers huit heures du matin, elle cessa de dormir.

Sa surprise fut prodigieuse lorsqu'elle se vit, tout habillée, sur un lit qui n'était pas le sien.

Elle promena un regard inquiet autour de la chambre où elle se trouvait et qu'elle ne reconnaissait pas.

D'étroites fenêtres, à petites vitres crasseuses et garnies de barreaux à l'extérieur, ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux dans cette pièce, une lueur de caveau.

Ces fenêtres se trouvaient hors de sa portée.

Une sensation étrange, qu'elle éprou-

vait pour la première fois de sa vie, l'en-

vahit.

Elle eut peur.

Par un phénomène qui ne peut se nier, mais que nous ne chercherons pas à expliquer, car dans les mystères de l'hypnotisme et de la suggestion tout est inexplicable, l'enfant ne se souvenait de rien, le réveil, succédant au sommeil hypnotique, lui ôtant la mémoire des actes accomplis par elle pendant ce sommeil.

—Où suis-je donc ? se demanda-t-elle tremblante.

Et elle se jeta précipitamment en bas du lit.

De nouveau ses regards parcoururent la pièce.

Elle aperçut la porte, y courut et voulut l'ouvrir, mais cette porte était hermétiquement verrouillée depuis le dehors.

—Mon Dieu.....mon Dieu.... balbutia-t-elle effarée..... pourquoi m'a-t-on enfermée ici !..... A-t-on voulu me punir ?..... Mais non, je n'ai rien fait de mal..... Hier j'ai pensé grand-mère à la place de M. Henri parti pour Paris..... je me suis couchée comme d'habitude après avoir embrassé grand-mère et je me suis endormie tout de suite.

Une sueur froide mouilla les tempes de Marthe.

Elle se mit à trembler.

—Maman Véronique.... grand-mère, cria-t-elle en secouant de toutes ses forces la porte fermée...monsieur Henri...Ouvrez moi.....ouvrez-moi..... j'ai peur.

Après avoir jeté dans le silence de la maison vide ces appels désespérés, elle écouta.

Rien...Pas un bruit, pas même l'écho de sa voix suppliante.

Elle appela de nouveau.

Toujours rien.

Alors elle éclata en sanglots, se tortant les bras, appelant toujours.

Ni ses cris, ni ses appels ne pouvaient être entendus de l'extérieur.

Brusquement les larmes de Marthe se tarirent.

Une sorte d'accalmie se fit dans son

esprit et il lui devint possible de réfléchir.

Ses yeux se tournèrent vers les deux fenêtres étroites qui éclairaient si mal le sous-sol.

Elles étaient placées trop haut pour qu'il lui fut possible de les atteindre et de tenter de les ouvrir.

Un escabeau se trouvait dans un coin de la pièce.

Elle le prit, le porta contre le mur, sous l'une des fenêtres, et se servit de lui comme échelon.

Hélas ! les bras étendus, et se haussant sur la pointe des pieds, elle ne pouvait pas encore arriver jusqu'aux targettes !

De nouveau ses regards errèrent autour d'elle.

— Le lit ! le lit, murmura-t-elle fêvreusement.

C'était un petit lit de fer, à galets de fonte.

Elle n'eut aucune peine à le rouler sous la fenêtre, plaça l'escabeau sur l'unique matelas de varech et escada la le tout.

Cette fois elle se trouvait au niveau des vitres crasseuses et, tant bien que mal, pouvait voir au dehors.

Devant elle se trouvait un sous-bois touffu, de grands arbres, et des herbes folles envahissant une vallée dont elle n'apercevait pas l'extrémité.

Elle voulut ouvrir la fenêtre pour appeler de nouveau, avec plus de chance d'être entendue.

Les targettes qu'elle essaya de mettre en mouvement étaient comme soudées par la rouille et résistèrent à tous ses efforts.

Au risque de se blesser dangereusement elle frappa les vitres de ses poings fermés.

Le verre double était solide et ses poings étaient faibles. Elle ne réussit qu'à se meurtrir.

Rassemblant toutes ses forces elle cria :

— Au secours ! Au secours ! à moi !

Les murailles du sous-sol étouffaient le son de sa voix.

Prise d'une sorte de vertige, elle des-

cendit, retourna vers la porte, la heurtant de ses pieds, la secouant de ses frêles mains et répétant :

— Grand'mère, Grand'mère.

Au bout de quelques instants, ses lèvres n'avaient plus la force d'articuler des sons..... Elle devint comme folle, gesticulant, courant d'une muraille à l'autre et tournant sur elle-même, puis, prise d'une violente orise de nerfs elle tomba, se débattit sur le carrelage humide et froid du sous-sol, et finit par perdre connaissance.

XLIII

L'évanouissement de la pauvre petite Marthe fut de longue durée.

Pendant cinq heures, elle resta sans mouvement, presque sans souffle.

Enfin la orise cessa.

L'enfant ouvrit lentement les yeux, se souleva, et comme au moment de son premier réveil, promena autour d'elle un regard étonné.

La mémoire lui revint aussitôt.

Elle se dressa péniblement, la tête en feu, les membres endoloris par le contact glacé du carrelage.

Une prostration complète succédait au désespoir qui l'avait si violemment secouée.

— Je suis prisonnière..... — bégayait-elle. — On m'a enlevée à grand mère... On m'a enfermée..... On va peut-être me laisser mourir ici..... Et grand'mère..... pauvre grand'mère aveugle qui ne m'a plus près d'elle..... Ne lui veut-on pas du mal aussi.

Un flot de larmes jaillit de ses yeux. Elle s'agenouilla, et joignant les mains levant ses yeux humides, elle dit d'une voix suppliante :

— Mon Dieu, prenez pitié de ma bonne grand'mère et de moi, et, si dois mourir, veillez sur grand'mère... protégez-là...

Au moment où, après avoir achevé sa fervente prière, elle se relevait, elle tressaillit et, retenenant son souffle, elle tendit l'oreille, pour percevoir un bruit lointain.....

Était-il réel, ce bruit, ou n'existait-il que dans son imagination enfiévrée ?

Il
d
qu'
du
U
tajo
E
d'at
N
U
un a
che
—
Mag
pita
Le
U
de l'
Il
ne f
la fe
El
l'esc
et s'
frapp
éclat
La
l'esc
si gra
veau
Le
distin
—
Mag
d'esp
—
vis.
No
core
tendr
mée
— Il
près.
Elle
se ser
Ces
proch
Un
s'emp
L'es
néanti
po. r
revert
gloire,

Il lui semblait entendre vaguement des sons familiers, distinguer un air qu'elle connaissait. qu'elle avait entendu souvent.

Un frisson la secoua de la nuque aux talons.

Elle écouta avec un redoublement d'attention.

Non elle ne se trompait pas...

Un autre air commençait au lointain, un air qu'elle connaissait aussi une marche militaire,

— Mais ce sont les airs de l'orgue de Magloire... de notre orgue... fit-elle palpitante.

Les sons se rapprochaient.

Une inspiration traversa le cerveau de l'enfant.

Il fallait trouver moyen de briser d'une façon quelconque une des vitres de la fenêtre.

Elle remonta sur le lit de fer, prit l'escabeau par un des pieds, le souleva et s'en servit comme d'un marteau pour frapper la vitre qui cette fois, vola en éclats.

La petite fille, alors replaça sur le lit l'escabeau qui venait de lui rendre un si grand service, et l'escalada de nouveau.

Les sons de l'orgue arrivaient plus distinctement à son oreille.

— C'est Maman Véronique ou c'est Magloire... se dit-elle, le cœur plein d'espoir. — On me cherche c'est sûr....

— Elle allait appeler, mais elle se ravisa.

Non, non..... — fit-elle, — ils sont encore trop loin... Ils ne pourraient m'entendre, et ceux qui me tiennent enfermée m'entendraient peut-être, eux !... — Il faut attendre qu'ils soient plus près.

Elle écouta de nouveau et son cœur se serra.

Ces sons de l'orgue, au lieu de se rapprocher, s'éloignaient.

Un effroyable, une indicible angoisse s'empara de la pauvre fillette.

L'espoir, un instant entrevu, s'annulant-il ? — Alors, tout était fini pour elle..... — Jamais plus elle ne reverrait sa grand-mère et son ami Magloire, et M. Henri, son frère...

Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis vingt.

Plus rien...

— Partis..... — fit Marthe, la voix étranglée.

Soudain l'espoir revint.

L'orgue recommençait à se faire entendre en se rapprochant.

Cette fois, c'était un air de valse et, en même temps que le cylindre égrenait les notes, une voix chantait :

Egayez-vous, esprits moroses,
Chantes, filles ! chantes, garçons.
Voici venir le temps des roses,
Des cerises et des pinsons.

— Les Roses et les Cerises, ma chanson !
— murmura Marthe ivre de joie — et c'est Magloire qui chante !
Le chanteur continua :

Les fleurs, par le hasard semées,
Dans les bois et dans les sillons,
Ouvrent leurs lèvres parfumées
Aux baisers sous des papillons.

Marthe, de sa voix cristalline, entama le troisième couplet :

Enivrez-vous, joyeuses brises,
Chantez, filles, chantez, garçons,
Car voici le temps des cerises,
Des fauvettes et des pinsons !

Puis elle s'arrêta pour écouter.

Magloire, car c'était bien lui, accompagné de Berthaut et de quatre agents qui les suivaient à trente pas de distance, avait reconnu la voix de Marthe, mais faible, éloignée, à peine distincte.

— C'est la voix de l'enfant, j'en suis sûr ! — dit-il à Berthaut. — Ah ! mon idée était bonne.....

Cachée dans le Parc..... Enfermée. Mon instinct m'indiquait le seul moyen de la retrouver..... Mais où est-elle ?... S'il plaît à Dieu, nous le saurons bientôt.

Il fit quelques pas, puis il reprit, en s'accompagnant lentement :

Sous la nappe d'azur, ouverte
Aux brillants rayons du soleil,
Juin, suspend à la branche verte
Le fruit savoureux et vermeil.

Et il attendit.

Son attente fut courte.

La voix de Marthe, plus rapprochée
maintenant, par conséquent plus distincte, continua la chanson :

Amour, montes avec les sèves,
Aimes-vous, filles et garçons !
C'est le temps où nichent les rêves,
Les fauvettes et les pinsons !

Le manchot et Berthaut se trouvaient
en ce moment presque en face de la
grille de la villa des Marronniers.

— C'est là ! C'est là ! — dit l'inspecteur de la sûreté. — Grâce à votre trac, ami Magloire, nous avons trouvé le nid !

Magloire appela :

Marthe ! Marthe !

L'enfant répondit :

— Magloire !... A moi, mon bon Magloire !.....

— Courage !... Nous voici !

Et de la main gauche, il se mit à sonner la porte avec violence.

— Ah ! — dit Berthaut — c'est bien inutile de démonter la sonnette ! — S'il y avait eu quelqu'un là-dedans, autre que l'enfant, on aurait bien su l'empêcher d'appeler et de chanter !.....

— C'est juste, mais que faire alors ?

— De la gymnastique, tout simplement ! — En avant l'escalade !

Les agents qui suivaient les avaient rejoints.

Sur l'ordre de l'inspecteur, l'un d'eux escalada la grille qu'il ouvrit depuis l'intérieur.

Magloire se précipita dans le jardin et courut à la maison.

Marthe le voyant battit des mains, et l'appela.

— Me voilà... Me voilà, ma mignonne, — fit-il — plus qu'un tout petit moment de patience à avoir...

Mais la porte de la villa était fermée à double tour.

Berthaut et ses agents — après avoir

pris la précaution de refermer derrière eux la grille s'étaient avancés.

Voyant Magloire qui s'évertuait vainement contre la porte solide, il lui dit :

— Ne perdes pas votre temps mon brave ! — Un bon coup d'épaule de mes hommes et le pêne cédera, j'en réponds. En effet, sous une énergique poussée des quatre agents, les battants de la porte fléchirent et le pêne de la serrure sortit de la gâche.

L'entrée de la maison était libre.

— Vous Magloire, à la petite — fit l'inspecteur — pendant que, nous, nous perquisitionnerons dans l'immeuble...

Magloire descendit vivement au sous-sol et n'eut aucune peine à ouvrir la porte de la prison de Marthe.

La petite fille poussa un grand cri de joie et vint s'abattre dans ses bras où elle perdit connaissance.

O'Brien avait pris à Paris le train de une heure cinq minutes.

A une heure quarante-deux, il arrivait au Parc-Saint-Maur.

A la porte de la station donnant sur la place il aperçut des bicornes galonnés de gendarmes et des képis de gardiens de paix.

— Diable ! — se dit-il, — la police est déjà sur pied ! — Les stations sont gardées.

Il ne se trompait pas.

Il eut un moment de vive inquiétude mais il se rassura vite.

La surveillance s'exerçait, à coup sûr, non sur les gens qui arrivaient au Parc, mais sur ceux qui voulaient s'en éloigner.

Le raisonnement était juste.

Le magnétiseur présenta son ticket, sortit au milieu des voyageurs descendus du train en même temps que lui, et s'enfonçant dans le Parc se dirigea vers l'avenue où se trouvait la villa des Marronniers.

À moment de l'atteindre, il s'arrêta, frissonnant, pâle de terreur.

De cette avenue débouchait un grou-

pe d'

vant l'

A c

manch

main.

O'B

sembl

Une

— O

t-il en

avant

rière

vait t

Der

un a

une p

L'A

cette

fermai

— J

certain

villa d

ce de

diat.

Alor

talonn

sa à tr

d'Ada

traver

s'enfor

petit v

de Ma

Lais

aussi h

tablea

villa S

Le c

et le c

ches U

agents

revins

leurs r

Véro

qui ne

dant q

Au n

tait de

l'espac

eux fr

tion d'

Sa pr

pe d'hommes, dont l'un poussait devant lui un ergue de barbarie.

A côté de ce groupe marchait un manchot, tenant une petite fille par la main.....

O'Brien reconnut Marthe très pâle, semblant se traîner péniblement.

Une épouvante folle s'empara de lui. — On a tout découvert.... — murmura-t-il en se jetant dans une allée latérale avant d'être vu, et en se cachant derrière une touffe de verdure d'où il pouvait tout voir.

Derrière Magloire et Marthe venait un autre personnage, portant à la main une petite valise.

L'Américain ne pouvait s'y tromper, cette valise, c'était la sienne ; elle renfermait ses papiers et ses valeurs.

— Je suis perdu ! — se dit-il. — On a certainement établi une souricière à la villa des Marronniers. — Je n'ai de chance de salut que dans une fuite immédiate....

Alors, chancelant sur ses jambes, mais talonné par l'effroi, le misérable se glissa à travers les taillis, gagna la plaine d'Adamville, le boulevard de Créteil, traversa le pont jeté sur la Marne et s'enfonga dans les rues tortueuses du petit village qui s'étend jusqu'à la route de Maisons-Alfort.

Laissons-le fuir éperdu, aussi pâle aussi hagard que le criminel du fameux tableau de Prud'hon, et retournons à la villa Savanne.

LXIV

Le commissaire de Police de Joinville et le chef de la sûreté avaient déjeuné chez Daniel, et ils attendaient que les agents, lancés dans toutes les directions revinssent apporter des nouvelles de leurs recherches.

Véronique, confiée aux soins d'Henri qui ne la quittait pas, avait dormi pendant quelques heures.

Au moment de son réveil il ne lui restait de sa chute effrayante à travers l'espace, et de son immersion dans les eaux froides de la Marne qu'une sensation d'écrasante lassitude.

Sa première pensée alla droit à Mar-

the, et sa première parole fut pour la demander.

Le commissaire de police de Joinville et le chef de sûreté avaient déjeuné chez Daniel, et ils attendaient que les agents, lancés dans toutes les directions, revinssent apporter des nouvelles de leurs recherches.

Véronique, confiée aux soins d'Henri qui ne la quittait pas, avait dormi quelques heures.

Au moment de son réveil il ne lui restait de sa chute effrayante à travers l'espace, et de son immersion dans les eaux froides de la Marne qu'une sensation d'écrasante lassitude.

Sa première pensée alla droit à Marthe, et sa première parole fut pour la demander.

Henri lui répondit qu'on faisait des battues dans le Parc Saint-Maur et dans les environs pour la retrouver, et qu'il y avait tout lieu d'espérer que les recherches de Magloire et des agents seraient couronnées de succès.

Véronique voulut se lever.

Henri ne l'en détourna point.

Après ce qui s'était passé il comprenait que le chalet, trop éloigné de l'habitation n'était plus pour elle un lieu d'asile sûr.

Aussitôt qu'elle fut habillée, le jeune homme la conduisit à la villa où on la fit déjeuner et où les trois magistrats la questionnèrent de nouveau.

Elle ne put que répéter ce qu'elle avait dit tout d'abord.

À Marthe seule il serait possible d'apporter la clarté dans ce mystère nouveau.

Les heures passèrent.

Daniel Savanne, le commissaire de Joinville et le chef de sûreté, auxquels se joignit Henri, prirent une décision.

Que Marthe fût ou non retrouvée, on conduirait Véronique à l'hospice des Quinze-Vingt où elle serait placée dans une chambre d'isolement, et où l'opération aurait lieu.

L'aveugle, enflévrée par l'impatience, tendait l'oreille à tous les bruit du dehors.

On alla la rejoindre.

— Elle ne revient pas ! — s'écria-t-elle

désespérée. — Ils ne l'ont point retrouvée !

— On aura tué mon enfant !... Alors je n'aurai plus qu'à mourir.

Daniel et son neveu s'efforçaient, mais en vain, de la calmer. — A mesure que s'écoulait le temps, son agitation nerveuse augmentait.

Tout à coup retentit la sonnette de la grille.

Henri courut à la fenêtre s'ouvrant sur la cour et poussa une exclamation de joie.

— Marthe... La voici... — dit-il ensuite. — Ils l'ont trouvée... — Ils la ramènent.....

Et il s'élança au dehors.

Véronique n'était dressée, tremblant de tout son corps, le visage baigné de larmes.

— Ma fille... Ma chère petite-fille... — balbutiait-elle avec une sorte de délire.

— Marthe !..... Marthe !.....

La porte était restée ouverte.

— Grand'mère..... Grand'mère... — répondit l'enfant, en entrant dans la pièce conduite par Henri.

Et elle alla se précipiter dans les bras de l'aveugle qui la serra contre son cœur et le couvrit de baisers.

Tout à coup elle chancela, brisée par l'émotion trop forte.

Henri la fit asseoir.

Magloire, Berthaut et les agents venaient d'apparaître sur le seuil.

— J'étais bien sûr, moi — dit le manchot triomphant — que si on n'avait pas emmené la chérie hors du Parc, elle entendrait la " Valse des roses et des coquises et qu'elle y répondrait ! — Vous voyez que je ne me trompais point !...

Henri serra à la broyer l'unique main de l'ancien soldat de marine.

Mme Sollier enveloppait toujours Marthe de ses bras.

— Mais d'où viens-tu, malheureuse enfant ? — lui demanda-t-elle. — Qu'as-tu fait ? Oh m'as-tu menti ?... — Qui t'avait commandé une action pareille et comment as-tu pu avoir le courage d'obéir ? — Me conduire à la mort, toi ! — Tu ne m'aimes donc plus ! !

— Oh ! grand'mère, grand'mère — s'écria l'enfant avec des sanglots — que

dis-tu là... — Moi ne plus t'aimer !... Moi te conduire à la mort ! !... — Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... est-il possible que tu penses une chose pareille ?.....

— Tu me demandes qui m'a commandé, à qui j'ai obéi, où je t'ai conduite ? ... — Mais je ne sais pas, moi ! — Ce matin je me suis réveillée dans une cave. — Depuis quand étais-je là ? Qui m'y avait apportée ? — Je ne sais pas... Je ne sais pas.....

— Elle ne se souvient de rien, la chérie..... — fit Magloire. — Je ne suis pas superstitieux, mais, pour sûr, il y a là quelque chose de pas naturel, de diabolique...

— Laissez-moi la questionner, messieurs, — dit Daniel Savanne en attirant l'enfant à lui. — Tu veux bien me répondre, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur, je ne demande pas mieux.....

— Hier ma mignonne, tu es restée seule avec ta grand'mère ?

— Oui.

— Qu'as-tu fait ?

...J'ai fait le pensement de ses yeux, comme M. Henri me l'avait recommandé. — Nous avons déjeuné... — Je me suis promenade un peu dans les allées, autour du chalet. — Le soir j'ai encore pensé les yeux de bonne maman... Je suis allée chercher le dîner à la villa... après dîner j'ai tout mis en ordre, j'ai couché une bonne nuit à grand'mère, je l'ai embrassée, et je me suis couchée.

— Quelle heure était-il ?

— Dix heures moins un quart.

— Tu en es sûre ?

— Oui. — Avant de descendre j'avais remonté la pendule de la chambre.

— As-tu vu dans la journée quelqu'un d'étranges à la maison ?

— Personne.

— Une fois couchée, t'es-tu endormie tout de suite ?

— Oui j'étais très fatiguée...

— Alors comment se fait-il que tu te sois levée un peu avant minuit, que tu sois allée réveiller ta bonne'maman, que tu lui aies dit qu'Henri l'attendait pour la guérir et qu'il fallait te suivre... et qu' alors tu l'aies conduite sur le pont

du chemin

Marthe semblait

complètement

— Moi j'ai fait

éprouver

— Tu me est

a précipité

ne...

— Ah pas vra

geste d'

ai dit la

du chalet

— Tu chalet.

quand

porté t

vée.....

— Je

— Per

condui

pont de

— Per

ne.....

— Tu

— Oh

tant em

petite m

le jure

Le se

une im

teurs d

Evid

M. S

ému.

Il n'

tions.

— Ma

moins

ta étais

— No

— Tu

te seule

Je ne

lant qu

— M

possibl

time po

— Po

répliqu

en pres

du chemin de fer de Champigny ?....

Marthe, en écoutant Daniel Savanne, semblait en proie à l'effarement le plus complet.

— Moi.....moi..... j'ai dit cela ?... J'ai fait cela ?... — balbutia-t-elle avec épouvante.

— Tu l'as fait.....et alors un homme est venu, qui, du haut du pont, a précipité la grand'mère dans la Merne...

— Ah ! mais, ça n'est pas vrai ! ça n'est pas vrai ! — s'écria l'enfant avec un geste de violente dénégation. — Je vous ai dit la vérité..... Je ne suis point sortie du chalet... J'ai dormi...

— Tu prétends n'être point sortie du chalet... Tu n'y étais pas, cependant, quand Magloire et ses amis y ont rapporté ta grand'mère après l'avoir sauvée.....

— Je ne sais pas...

— Personne ne t'avait commandé de conduire ta grand'mère à minuit au pont de Champigny...

— Personne..... Je n'ai vu personne....

— Tu me le jures ?

— Oh ! oui...oui... — fit l'enfant éclamant en sanglots. — Sur la tombe de ma petite mère Germaine, je le jure... je le jure.....

Le serment fait par Marthe produisit une impression indicible sur les spectateurs de cette scène.

Evidemment Marthe était sincère.

M. Savanne se sentait profondément ému.

Il n'en continua pas moins ses questions.

— Mais — reprit-il — tu dois savoir au moins qu'il t'a conduite dans la maison où tu étais enfermée ?

— Non, je ne sais pas.

— Tu n'y es cependant point allée toute seule.

Je ne sais pas... C'est en me réveillant que j'ai vu où je me trouvais.....

— Mais comprends donc que c'est impossible, ma pauvre enfant, et ne t'obstine point dans ton mensonge.....

— Pourquoi mentirai-je, monsieur ? — répliqua Marthe en pleurant toujours et en prenant les mains du juge d'instruc-

tion. — Je ne sais rien... Je ne me souviens de rien..... Je vous répète que je dis la vérité..... Je vous le jure de nouveau.....

— Cessez d'interroger Marthe, mon oncle. — dit en ce moment Henri. — Elle ne vous répondra pas. — Elle ne peut pas vous répondre...

— Pourquoi donc ? — demanda Daniel étonné.

— Pourquoi ? — Je viens de le deviner... Parce qu'elle obéissait à son insu à une volonté mystérieuse et toute-puissante... — Parce qu'elle était "suggestionnée," et qu'à son réveil elle ne peut se souvenir ni des ordres qui lui ont été donnés, ni de les avoir exécutés...

Les magistrats se regardèrent avec une sorte de terreur.

— Je comprends ! je comprends ! — s'écria Véronique. — Le magnétiseur ! l'homme de la rue de la Victoire ! O'Brien !...

— O'Brien ! — répéta Daniel Savanne en se levant. — le complice des assassins de Richard Vernière !...

— C'est bien le nom de l'homme chez qui nous avons trouvé l'enfant, — dit l'inspecteur Berthaut en s'avancant et en posant sur une table la valise que portait l'un des agents... —

Cette valise, que j'ai saisie, contient des papiers d'affaires, des valeurs pour une forte somme et de nombreuses lettres adressées au docteur O'Brien, 42 bis, rue de la Victoire, à Paris... — J'ai établi une jolie soufrière à la villa des Maronniers qu'il habitait ici..... — Toutes les portes que nous avons ouvertes sont refermées..... Deux agents sont cachés à l'intérieur, et si O'Brien a l'heureuse idée d'y revenir, il sera pincé comme un rat dans une ratière.....

— Bien, — répondit Daniel. — je ferai l'examen du contenu de cette valise dans un moment plus opportun.

Puis, s'adressant à Henri :

— Alors — lui demanda-t-il — tu crois que cette enfant a été hypnotisée d'abord, suggestionnée ensuite ?

— J'en ai la certitude absolue... A cette heure où elle est en état de veille, elle a tout oublié...

—Tu connais les pratiques des magétiseurs... Si tu l'endormais, toi, elle pourrait répondre ?

—Non ! non ! —s'écria Véronique avec épouvante—Je ne le veux pas ! Vous la tueriez.

—Il m'est impossible de tenter cela, —répondit Henri.—Mme Sollier a raison... Je pourrais, en effet, sinon tuer l'enfant, du moins lui faire beaucoup de mal.....

Je t'approuve donc de t'abstenir..... —Nous attendrons...— O'Brien est le complice des assassins de Saint-Ouen... O'est maintenant indiscutable..... S'il nous échappe, Véronique, une fois guérie, nous désignera ceux qui lui ont ordonné ce dernier crime...—Aujourd'hui ne pensons qu'à une chose, mettre la grand'mère et l'enfant à l'abri de toutes nouvelles tentatives...—Lorsqu'elles seront bien à l'abri, nous continuerons notre enquête.....

Daniel, s'adressant à l'aveugle, poursuivait :

—Je vous ai fait connaître mes intentions, ma bonne madame Sollier. Vous êtes entourée d'ennemis, toujours les mêmes... Vous quitterez la villa..... Ce soir même Henri vous conduira à l'hospice des Quinze-Vingts où l'opération vous sera faite par son chef de clinique. Marthe restera ici, auprès de nous, incessamment surveillée par Germain quand nous ne serons pas là..... Il ne la perdra point de vue un seul instant..... Avec ce serviteur dévoué, vous n'aurez rien à craindre pour elle. Vous acceptez n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, répondit l'aveugle... J'accepte tout pour venger M. Richard et me venger moi-même !

—Les voitures ont été amené M. le chef de la sûreté et les agents sont ici... Henri va en prendre une et vous conduire à Paris.

Le magistrat signa l'ordre de recevoir Véronique à l'hospice des Quinze-Vingts et ajouta :

—Pars tout de suite, mon cher Henri, mais que ton départ soit secret..... Vous entendes, messieurs, absolument secret. Pas un mot aux journaux...rien...rien... Je voudrais que tout le monde puisse

croire que Véronique et Marthe sont mortes noyées l'une et l'autre... Ecoutes-moi, mon bon Magloire... Que quoi que ce soit ne transpire par vous de ce qui s'est passé ici et, quoi qu'il arrive, quoi que vous appreniez dans quelques jours, ne vous étonnez de rien... Si vous avez besoin d'explications, venez me trouver et je vous tracerai votre ligne de conduite.

—A vos ordres, monsieur le juge d'instruction, répondit le manchot..... muet comme un poisson, voilà la consigne, le poisson ne parlera pas.

—Hâtons-nous, mon cher Henri, ajouta Daniel Savanne... Madame Sollier embrasse Marthe, prends le bras de mon neveu et que tout soit fait comme je viens de l'indiquer.

Véronique serra contre son cœur en pleurant l'enfant qui pleurait aussi et qui lui donna ses baisers avec effusion, puis elle sortit, soutenue par Henri et par Magloire.

Daniel appela Germain.

—J'y vais à Paris..... lui dit-il..... et mon absence peut se prolonger plus ou moins longtemps, je vous conte Marthe. Qu'elle ne mette pas les pieds hors d'ici. Qu'on ne la voie pas. Qu'on la croie morte. Vous comprenez.

—Monsieur peut partir tranquille, répondit le brave valet de chambre..... Je veillerai sur l'enfant comme si elle était ma fille.

—Va avec Germain, ma chérie. Gardée par lui tu n'as rien à craindre.

Le valet de chambre emmena Marthe.

Le magistrat, s'adressant au chef de la sûreté et au commissaire de police Joinville.

—Faites continuer les recherches, messieurs..... Qu'on traque le magnétiseur O'Brien comme une bête fauve... Qu'on fouille jusque dans ses moindres recoins la maison où Marthe était prisonnière..... Peut-être y trouvera-t-on quelque chose encore qui pourra nous éclairer... C'est au parquet que vous communiquerez vos rapports. Je compte sur votre zèle, Berthaut... Prenez cette valise et portez-la immédiatement dans mon cabinet, au Palais de Justice.

J'en un
posée.
re le p
qui se
vois de
de tou
aux au
re disp
du pre

Dani
brûlant
ses gro
Il con
—Be

ble.....
ner.....

Fend
à Paris
comme
termes

—Je
car j'ai

“ Den
le succ
tre ami

“ Les
trouvés

“ Il fi
pourra

est entr
à conn

peut-êtr
—Vou

gare de
En ar

se sépar

Daniel
cuhère c

Celui-
la cam

ris que l

La nu

Brie

nuit pi

magistr

boulevar

dat.

A l'Ho

nique av

bre parti

Le len

J'en examinerai le contenu à tête reposée. J'ai besoin, avant tout, d'instruire le procureur de la République de ce qui se passe... J'ai la tête en feu !..... J'avois de moins en moins clair au milieu de tous ces crimes, se reliant les uns aux autres, tendant au même but : faire disparaître les preuves et les témoins du premier crime accompli.

Daniel Savanne, avait en effet, le front brûlant. Un ouragan de pensées confuses grondait dans son cerveau.

Il continua :

— Berthaut, nous allons partir ensemble..... J'aurai des ordres à vous donner.....

Pendant le trajet du Faro-Saint-Maur à Paris, le juge d'instruction fit ses recommandations à l'inspecteur en ces termes :

— Je suis heureux de votre retour, car j'ai besoin de vous ici.....

— Demain, sans faute, vous irez chez le successeur de l'antiquaire Dutao, votre ami.....

— Les livres en question ont été retrouvés, j'en ai reçu l'avis.

— Il faut avoir à sur ces livres vous pourrez relever la vente du bijou qui est entre vos mains..... Si nous arrivons à connaître l'acheteur, nous aurons peut-être fait un grand pas.

— Vous vous occuperez ensuite de la gare de Survilliers le 2 janvier dernier.

En arrivant à Paris les deux hommes se séparèrent.

Daniel alla droit à la demeure particulière du procureur de la République. Celui-ci, parti depuis la veille pour la campagne ne devait rentrer à Paris que le lendemain matin.

La nuit était venue.

Briée par toutes les émotions de la nuit précédente et de la journée, le magistrat gagna son appartement du boulevard Maillot où Henri l'attendait.

A l'Hospice des Quinze-Vingts, Véronique avait été placée dans une chambre particulière.

Le lendemain le chef de clinique l'examinerait et prendrait une détermination au sujet de l'opération qu'elle devait subir.

— Il faut qu'on lui rende la vue ! — dit à Savanne à Henri. — Il faut que samedi, elle puisse être conduite à la villa de Neuilly et nous désigner les assassins de Richard Vernière. Mais il faut aussi que, d'ici là, ces misérables croient que leur complice O'Brien a réussi... Sans cela ils prendraient peur et pourraient nous échapper !

LXV

La journée s'était passée tristement à la villa de Neuilly.

L'absence de Daniel Savanne et celle d'Henri, connues dès le matin avaient jeté un froid.

Mathilde perdait l'espérance de voir son père et Aline celui qu'elle aimait.

Les deux jeunes filles, incapables de cacher leur dépit de ce contretemps, se demandaient quelle affaire si grave pouvait empêcher le père et la fiancée de tenir leurs promesses.

Philippe les voyant boudieuses, et ne se sentant disposé en aucune façon à supporter leur mauvaaderie, s'était retiré dans son appartement, aussitôt, après le déjeuner, sous prétexte d'un travail pressé à finir.

Ceci n'était nullement, du reste, un prétexte menteur.

Le jeune homme allait profiter de son après-midi pour terminer la lecture du volumineux Traité de Cryptographie, qu'il avait étudié jusqu'à ce moment sans résultat.

Il s'enferma, afin de ne pouvoir être surpris dans ses recherches dont il lui aurait été désagréable de fournir l'explication.

Installé devant son bureau il ouvrit un tiroir fermé à double tour, et il en tira la lettre chiffrée qui avait été déjà à plus d'une reprise l'objet de son examen.

Après l'avoir dépliée, il la plaça toute ouverte devant lui.

Une fois de plus il parcourut du regard les chiffres alignés, cherchant la clef qui lui permettrait de comprendre ce langage mystérieux.

Il avait essayé déjà de cent façons, combinant, calculant, se mettant le cer-

veau à la torture, recourant aux différents exemples donnés dans le traité de cryptographie.

Aucun résultat, même approximatif, ne se produisait;—aucune lueur ne jaillissait,—ai faible fût-elle.

Il repoussa la lettre avec impatience et prit le volume qu'il ouvrit à l'endroit où il s'était arrêté dans sa précédente lecture et que désignait un sinet.

C'était la dernière partie de l'ouvrage.

Elle traitait : « Des méthodes et systèmes usités en diplomatie, méthode de Jules César, méthode Jaconaise, méthode de parallélogramme, méthode de Scott méthode du comte Gronsfeld, méthode de lord Bacon, méthode des diviseurs, etc. » les faisant suivre d'explications détaillées.

Il s'enfonça avec acharnement dans la lecture de tous ces systèmes, mais aucun ne venait l'éclairer.

Alors il passa aux observations générales.

Un paragraphe attira son attention.

Ce paragraphe était ainsi conçu :

« On peut aussi prendre des lettres ou des mots dans un ouvrage désigné d'avance, pourvu que l'édition soit bien déterminée. Dans ces trois chiffres numériques formant la clef.—Le premier désigne la page du livre, le second la ligne et le troisième le mot dont on veut faire usage. »

—Trois nombres,— répéta Philippe.

Il lui semblait entrevoir une lueur naissante.

Ses yeux se reportèrent sur la lettre chiffrée.

—Est-ce que je commencerai à voir lair ?..... — murmura-t-il. Essayons...

—Mais, non.... Ici il n'y a que deux nombres, séparés par les signes moins ou plus. Le signe égal est là pour indiquer deux autres nombres et le mot... Ce n'est donc pas cela encore.....—Et, quand ce serait cela ? quel signe viendrait m'indiquer de quel volume je dois me servir ? de quel ouvrage il a été convenu de part et d'autre qu'on ferait usage pour chercher les mots, former les lignes ?

« Comment, je ne parviendrai pas à

trouver cette clef, à déchiffrer cette lettre ?

Il revint au volume et termina la lecture de l'alinéa dont nous avons reproduit le commencement et dont voici la fin :

« Quelques cabinets se servent aussi, comme moyen de correspondance chiffrée, d'un dictionnaire désigné d'avance et dont l'édition, soit en langue française soit en langue étrangère, est bien déterminée. — Alors, en usant de la page marquée et du placement du mot, on obtient seulement deux nombres.

Philippe tressaillit.

—Deux nombres— fit-il— c'est bien cela...c'est ce qui se trouve ici.

Et son index se posait sur la lettre chiffrée,

—Ce doit être la méthode du dictionnaire...— continua-t-il.— Du dictionnaire...mais, lequel ?—anglais ? allemand ? italien ? français ? comment le savoir ? aucun signe ne l'indique.—C'est une autre forme du problème mais c'est toujours le problème.....

Ses yeux s'arrêtèrent sur les deux lettres majuscules ; P. L. qui se trouvaient placées en tête à la gauche du premier chiffre.

—P. L., que signifient ces deux lettres ! —Qu'indiquent-elles ! Est-ce le livre qu'on doit consulter ? le dictionnaire qu'il faut interroger ?

Quel dictionnaire ?

Un éclair traversa son esprit.

—Pierre Larousse !—fit-il tout à coup. Si c'était cela....

Le jeune homme avait dans sa bibliothèque, au complet, les nombreux volumes du grand dictionnaire Larousse.

Il se leva prit sur un des rayons le premier volume qu'il plaça devant lui.

Les deux premiers nombres marqués sur la lettre, réunis par le signe + et enclavés dans les deux signes—étaient =515+7=.

Il ouvrit le volume, chercha la page 515 et compta les sept premiers mots de la première colonne et continua ainsi, selon les indications du traité.

Une déception l'attendait.

Le résultat de son travail n'offrait aucun sens.

Il en fut de même du second volume, puis du troisième.

Cependant il lui semblait deviner qu'il *brûlait*, comme on dit en langage vulgaire.

Il remplaça les volumes et de nouveau il examina les deux initiales : P. L. et pendant quelques secondes resta silencieux.

Soudain sa main s'étendit vers un coin de son bureau où se trouvait un petit volume relié en toile rouge. — C'était l'abrégé du Grand Dictionnaire qu'il venait de consulter vainement. — P. L. — murmura-t-il. — "Petit Larousse" peut-être..... Voyons.....

Et il recommença le travail inutilement fait jusqu'alors.

Au bout d'un instant une exclamation de triomphe s'échappa de ses lèvres.

— C'est cela !..... C'est cela !..... — dit-il. — j'ai trouvé !.....

Et, sévèrement il continua.

Ce travail fut long et pénible, mais enfin il arriva à son terme, et Philippe lut, non sans épouvante ce mot à mot que nous connaissons déjà :

"Que votre Excellence conserve yeux fixés sur capitaine artillerie D..., attaché ministère guerre. — Doit remettre plan mobilisation armée française cas guerre. Payer concurrence cinq cent mille francs besoin divers. Stimuler attaché militaire, poudre sans fumée. Obus nouveau. Marine torpille.

En achevant cette lecture le jeune homme était livide.

Le sens de cette lettre lui apparaissait dans toute son horreur.

On demandait d'acheter, de voler le secret des armements de la France.

On paraissait avoir sous la main des gens en position de se prêter à ce marché infâme et d'en exécuter les clauses.

Et, plus que jamais, Philippe se posait cette question :

— Comment un document pareil peut-il se trouver dans les mains de mon beau-père.

Il ne comprenait pas, mais instinctivement il avait peur et pressentait quelque chose d'effroyable.

Que faire ?

Prendre sa mère pour confidente de ce qu'il venait de découvrir ?

Ne serait-ce pas jeter le trouble, l'affroi, le désespoir peut-être, dans l'âme de la pauvre femme ?..... Ne serait-ce pas risquer de lui porter un coup mortel. S'en expliquer avec Robert Vernière ?

Celui-ci ne pourrait-il pas lui répondre :

— J'ignorais la présence de cette lettre chiffrée dans mes papiers, je ne sais ni d'où elle vient ni ce qu'elle contient. Avertir le gouvernement ?

En le faisant, ne deviendrait-il point responsable d'une catastrophe possible.

Prendre une décision immédiate lui parut impraticable.

Parler et se taire lui semblaient également dangereux.

Il conclut :

— Je réfléchirai.

Et il serra soigneusement la lettre chiffrée en même temps que la traduction faite par lui.

Le lundi matin, Henri partit du boulevard Malesherbes pour la clinique de la rue de Charenton.

Deux heures plus tard, Daniel Savanne se rendit au Palais, au cabinet du procureur de la République, qu'il n'avait pu trouver la veille à son appartement particulier.

Il fut immédiatement introduit auprès du magistrat, avec lequel il resta enfermé pendant plus de deux heures.

Au moment où ils se séparaient, le procureur de la République lui dit :

— A gisses dans cette affaire comme bon vous semblera..... Votre pouvoir discrétionnaire est sans limites.. Tout ce que vous ferez sera bien fait et je l'approuve d'avance.

Le juge d'instruction alla retrouver dans son cabinet le chef de la sûreté et le commissaire de police de Joinville-le-Pont qui l'attendaient.

Ils lui rendirent compte, in extenso, des recherches vaines opérées au Parc Saint-Maur et dans les villages environnants et des résultats des perquisitions

faites à la villa des Marronniers où O'Brien n'avait pas reparu.

Le principal résultat de ces perquisitions avait été la découverte d'une garde-robe complète, prouvant jusqu'à l'évidence que le magnétiseur ne se montrait que sous les déguisements les plus variés.

On apprit en outre au magistrat que l'Américain n'avait pas loué cette maison sous son nom véritable, mais sous celui de Nelson.

— Le gredin aura su que la petite Marthe était retrouvée..... s'écria Daniel. Il est en fuite à cette heure, et, n'ayant de lui aucun signallement, nous ne pouvons même garder l'espoir de le faire arrêter aux frontières.

— D'ailleurs, sans doute, à cette heure il se trouve hors de France... Nous n'avons qu'un parti à prendre : celui de l'attente. Cependant, messieurs, veillez toujours !

M. Savanne, resté seul avec son greffier donna l'ordre de ne le déranger sous quelque prétexte que ce fût.

Il voulait faire, à tête reposée, l'inventaire du contenu de la valise d'O'Brien, saisie à la villa des Marronniers et apportée par Berthaut, et sans perdre un instant il commença son examen.

La valise ne contenait que des valeurs et des papiers.

Les valeurs représentaient, en billets de banque et en or, une certaine somme dont le juge d'instruction prit note ; mais là n'était pas pour lui le point important.

Son attention tout entière se porta sur les papiers.

C'étaient... mêlés à des papiers de famille... des diplômes, des brevets, émanant de plusieurs sociétés savantes françaises et étrangères.

Daniel, après les avoir feuilletés, passa à l'inspection d'une liasse de lettres réunies par un caoutchouc.

Il les dépla l'une après l'autre.

Plusieurs étaient écrites en anglais, en allemand, en italien. Il faudrait donc les faire traduire, ce qui demanderait pas mal de temps.

Les correspondances en langue française étaient insignifiantes : Des compli-

ments, des remerciements, des demandes de consultation.

La case principale de la valise ne contenait rien de plus.

Le magistrat fouilla une petite poche qu'il n'avait point encore visitée, et il en tira une lettre, une seule.

En la regardant, il tressaillit.

Cette lettre était adressée à Son Excellence monsieur l'ambassadeur d'Allemagne à Paris.

LXVI

L'enveloppe large et carrée portait l'empreinte d'un cachet aux armes de la Frusse.

Le cachet était brisé, l'enveloppe ouverte.

Daniel en tira la lettre qu'elle contenait et son regard exprima le plus profond étonnement.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-il.

C'était une lettre chiffrée, écrite avec le même chiffre que la lettre donnée par O'Brien à Robert Vernière.

Il nous paraît absolument inutile de reproduire son aspect hiéroglyphique, et il nous suffira d'en indiquer le sens quand le moment sera venu.

— Une lettre chiffrée adressée à l'ambassadeur d'Allemagne entre les mains de cet homme..... murmura-t-il..... Cela est peut-être d'une importance capitale..... Il faudrait savoir, et je saurai.

Le juge d'instruction replia la feuille la replaça dans son enveloppe et, la joignant aux autres pièces tirées de la valise, l'enferma dans un des tiroirs de son bureau ; puis prenant une feuille de papier, écrivit ces lignes :

« Chère madame Vernière.

« Ne vous inquiétez pas, je vous en prie

« et que personne ne s'inquiète à la vil-

« le de Neuilly... Henri et moi, nous ne

« vous verrons que samedi prochain...

« Nous sommes retenus à Paris pas des

« affaires qui ne nous laissent pas une

« heure de liberté pour aller vous voir.

« Affectueux respects pour vous, chère

"madame, et toutes nos amitiés autour de vous.

"Daniel Savanne.

"Embrassez Mathilde et Aline pour moi, je vous en prie."

Après avoir mis cette lettre sous enveloppe et tracé l'adresse, le magistrat regarda la pendule.

Elle indiquait midi moins un quart.

Il se leva pour aller déjeuner emportant le mot qu'il venait d'écrire, et en partant il dit à son greffier :

— Passez chez votre traducteur assermenté. J'ai besoin de le voir et je désire qu'il soit ici à deux heures.

* *

En arrivant le lundi matin à l'usine de Saint-Ouen avec Philippe, dont l'attitude calme ne trahissait point les sombres et douloureuses préoccupations Robert Vernière s'installa dans son cabinet et s'empressa de parcourir les journaux qui se trouvaient placés sur le bureau avec son courrier.

Il espérait y trouver quelques détails, intéressants pour lui, sur les événements accomplis la veille à la villa du Parc-Saint-Maur, c'est-à-dire la disparition de Mme Sollier et de la petite Marthe, disparition si largement payée par lui au magnétiseur O'Brien.

Les journaux restaient muets à ce sujet.

Pas un mot aux nouvelles de la banlieue.

Après réflexion, Robert ne s'inquiéta point de ce silence.

— Ou le temps a manqué pour avertir la presse — se dit-il — ou ce silence est volontaire, ce qui ne m'étonnerait guère ! — C'est de la maison du magistrat qu'on a enlevé Véronique et sa petite-fille, ce qui engage sa responsabilité et lui fait une situation singulièrement délicate... — Tant pis pour lui ! — Il n'avait qu'à ne pas s'occuper de ces deux femmes !..... — Quand je reviendrai d'Angleterre, le drame de la villa Savanne se sera divulgué malgré les précautions prises, et je serai au courant de tout..... — Attendons.

Impossible, cependant, de ne point prévenir Claude Grivot.

Il le fit appeler et le mit au fait des événements accomplis.

Claude se sentit enfin rassuré.

La suppression de l'aveugle et de l'enfant supprimait définitivement pour tout danger.

Robert, devant partir le lendemain, pensa qu'il devait prévenir de son départ le père de Mathilde.

Il écrivit :

"Cher monsieur Savanne.

"Je suis obligé de faire un petit voyage qui me tiendra éloigné de Paris pendant quarante-huit heures.

"A samedi prochain. — N'oubliez pas !"

Il adressa cette courte lettre au Parc Saint-Maur et la fit porter à la poste.

Ensuite il s'occupa des affaires de l'usine et prépara les instructions qu'il vous laissa à son beau-fils et à Claude Grivot.

* *

Après avoir quitté très tard l'hospice des Quinze-Vingts, Henri avait déjeuné aux environs de la place de la Bastille et s'était rendu au Palais de Justice pour mettre son oncle au courant de l'état de Véronique et de la détermination prise à son égard par le chef de clinique.

La traducteur assermenté près du parquet de la Seine venait de se rendre à l'invitation du magistrat instructeur et se trouvait dans son cabinet.

Malgré cela, Henri fut immédiatement introduit.

— Je serai à toi dans quelques minutes, — lui dit Daniel. — Assieds-toi..... Je termine avec monsieur.

Le jeune homme s'assit et attendit. M. Savanne venait de numérotter toutes les lettres trouvées dans la valise d'O'Brien.

Il fit un paquet de celles écrites en langues étrangères et remit ce paquet au traducteur, en lui disant :

— Voici onze lettres. — Traduisez vite, je vous en prie. — Il y a urgence.....

—Je vous demande deux jours.

—Soit mais pas plus.

—Monsieur le juge d'instruction je serai exact, et je vous présente mes respects.....

Le traducteur allait sortir.....

—Ah ! un mot encore,—fit Daniel,—vous êtes-vous jamais occupé de cryptographie ?.....

—Un peu, mais très peu, monsieur.—Cette étude, à notre époque, n'a guère sa raison d'être...—Excepté pour les diplomates ce système de correspondance, assez usité autrefois, est tout à fait tombé en désuétude.

—Connaissez-vous quelqu'un qui soit en état de découvrir le sens d'une lettre chiffrée ?

—Non, monsieur.—Peut-être au ministère des affaires étrangères, mais je n'oserais l'affirmer.....—Ou bien il faudrait avoir la chance de tomber sur un curieux de cryptographie, sur un amateur.—Il y en a mais ils sont rares.

N'ayant rien à tirer de lui M. Savanne congédia le traducteur, et s'adressant à son neveu :

—Eh bien ?—demanda-t-il.

—Véronique se trouve dans les meilleures conditions possibles pour supporter l'opération.....—répondit Henri.

—Alors, quand cette opération aura-t-elle lieu ?

—Demain.

—Et, ensuite ?

—Dans trois jours on enlèvera le bandeau, et on lui permettra de voir...

—La réussite est certaine ?

—Infaillible.—Oui.

—De ce côté, tout va bien.—Vendred soir nous étudierons la manière dont nous devons agir...—Que fais-tu aujourd'hui ?

—Je vais retourner au Parc, et j'y coucherai.—Il me tarde de savoir comment va ma chère petite Marthe, et toutes les nuits je veux veiller sur elle...

—Tu ne saurais mieux faire !—et, maintenant, mon enfant, quitte-moi, j'ai à travailler.

—Avant de vous quitter, laissez-moi vous adresser une question.

—Laquelle ?

—Je viens de vous entendre parler de cryptographie.

—Oui.

—Ce n'est pas sans raison que vous avez demandé à l'homme qui sort d'ici s'il connaissait quelqu'un en état de traduire une lettre chiffrée.

—Certes !

—Auriez-vous trouvé dans les papiers d'O'Brien quelque chose de ce genre, par conséquent indéchiffrable pour vous ?.....

—Une lettre chiffrée dont il serait très intéressant et sans doute très important, d'avoir la clef.

—Eh bien ! je connais quelqu'un qui s'occupe de cryptographie en amateur et qui, selon dire, est arrivé à une assez jolie force.....

—Qui cela ?

—Philippe de Nayle.

—Allons donc !—s'écria Daniel aurpris.

—Parfaitement, mon oncle.

—Tu en es sûr ?

—Autant qu'on le puisse être, puisque j'ai vu entre ses mains un traité de cryptographie qu'il étudie avec passion...—C'est un délassement chez lui, à ce qu'il paraît...—Ça ne me délasserait nullement, moi, et ça me casserait la tête ; mais tous les goûts sont dans la nature.—Il y a bien des gens—oh ! les malheureux ! ! !—qui piochent l'algèbre pour leur plaisir.....

—Alors, tu crois que Philippe pourrait me venir en aide ?

—C'est ma foi, bien possible...—Voulez-vous que je le prie de passer à votre cabinet ?

—Non... Je préfère lui écrire s'il y a lieu. Nous ne devons en ce moment nous montrer ni à Neuilly, ni à Saint-Ouen, afin d'éviter des questions auxquelles il nous serait difficile de répondre sans embarras..... — J'ai écrit à Mme Vernière pour nous excuser, — Donc on ne sera point inquiet de nous... C'est tout ce qu'il faut... — On ne nous attendra que samedi à la villa de Neuilly... — Si j'ai besoin de Philippe, je lui enverrai une dépêche.....

Henri quitta son oncle pour se rendre

au Parc-Saint-Maur où il voulait dîner et coucher.

Il y trouva Marthe se portant à merveille, mais s'ennuyant mortellement de sa réclusion forcée, et surtout très préoccupée au sujet de sa grand'mère.

Le jeune homme la rassura et parvint à la distraire un peu en causant avec elle.

Par le dernier courrier du soir arrivérent à la villa plusieurs lettres.

L'une d'elles attira l'attention d'Henri.

Il reconnaissait l'écriture de Robert Vernière.

Le lendemain matin il quitta sa sœur en emportant les lettres afin de les faire parvenir à son oncle, à qui elles étaient toutes adressées.

Le jeudi suivant on pouvait lire dans les journaux de Paris sous cette rubrique : "Epilogue du triple crime de Saint-Ouen" l'article suivant, évidemment communiqué, puisque sa forme était identique :

"Le sombre drame dont nous avons entretenu nos lecteurs il y a près de six mois vient d'avoir un épilogue non moins étrange et non moins mystérieux que le drame lui-même.

"Véronique Sollier, l'une des victimes et le seul témoin du crime qui pût venir en aide à la justice comme ayant vu l'un des assassins de Richard Vernière, avait été recueillie, ainsi que sa petite-fille, dans la villa du Parc-Saint-Maur, par M. Daniel Savanne, le magistrat chargé d'instruire l'affaire de Saint-Ouen. Là elle suivait un traitement préparatoire avant de subir l'opération de la cataracte qui devait lui rendre la vue, car elle était aveugle par suite d'une blessure reçue dans la nuit du 1er au 2 janvier, en se portant au secours de son maître. La réussite certaine de l'opération lui permettrait de reconnaître et de désigner le criminel.

"Dans la nuit du 16 au 17 de ce mois du samedi au dimanche, Mme Sollier, toujours aveugle, et sa petite-fille, ont été enlevées de la demeure du juge d'instruction.

"Après enquêtes, recherches, consta-

"tations de toute nature, on est arrivé à la certitude que Véronique Sollier a été précipitée dans la Marne et que sa petite-fille a subi le même sort. Des sondages sont opérés sur tous les points de la rivière dans le but de retrouver les deux corps.

"On se perd en conjectures dont aucune met sur la trace de la vérité.

"Encore un crime dont les auteurs resteront très probablement inconnus."

La lecture de cet article produisit dans Paris une impression profonde, car personne n'avait oublié complètement le crime de Saint Ouen, et la sinistre nouvelle de la mort de Véronique Sollier et de Marthe en ravivait le souvenir dans toutes les mémoires.

A la villa de Neuilly, on éprouvait une véritable stupeur.

Voilà donc pourquoi Daniel Savanne et son neveu ne venaient point !—Voilà quelle était l'affaire très grave qui les absorbait.

A Saint Ouen, au restaurant de la Joueuse d'orgue, Magloire, ayant de bonnes raisons pour savoir à quoi s'en tenir, devinait une ruse de la police, mais se gardait bien de dire, obéissant ainsi aux recommandations du magistrat,—et il se donnait une physionomie désolée.

Sur ces entrefaites, il reçut une dépêche de Daniel.

Le juge d'instruction le priait de venir le trouver ce jour-là même, chez lui boulevard Malesherbes, à huit heures du soir.

Presque en même temps, Philippe de Nayle recevait une dépêche semblable, mais indiquant sept heures au lieu de huit.

Le jeune homme très intrigué se promit d'être exact au rendez-vous donné.

Claude Grivot exultait.

Lui aussi avait lu les journaux ; mais la nouvelle de la mort de la grand'mère et de l'enfant au lieu de terrifier le misérable, le combait de joie.

Tout était décidément bien fini.

Robert et lui n'avaient plus rien à craindre.

LXVII

A sept heures précises, Philippe son-
nait à la porte de Daniel qui le rece-
vait aussitôt dans son cabinet.

Les premières paroles du jeune homme
furent pour demander ce qu'il y avait
de vrai dans la nouvelle publiée le ma-
tin par les journaux.

— Tout est vrai, mon cher enfant—
lui répondit le magistrat.—La fatalité
qui nous poursuit ne désarme pas !

— Avez-vous du moins cette fois l'es-
poir de découvrir les coupables ?

— Je n'ose répondre affirmativement
les déceptions, depuis six mois, ont été
pour moi si nombreuses !

— Me permettez-vous de vous deman-
der pourquoi vous m'avez convoqué ce
soir ?

— J'ai besoin de vous.

— Tant mieux !..... Je serai heu-
reux et fier de vous être bon à quelque
chose.

— Vous allez peut-être m'aider à trou-
ver une piste....

— Moi !

— J'ai dit : peut-être.

— J'avoue que vous piquez au vif ma
curiosité !..... De quoi s'agit-il donc ?

— J'ai appris par Henri que dans vos
loisirs vous vous occupiez de l'étude de
cryptographie.

Philippe tressaillit.

— M'a-t-il trompé, ou plutôt s'est-il
trompé ? ajouta M. Savanne.

— Nullement, monsieur. Ce qu'il vous
a dit est parfaitement exact.

— Henri affirme même que vous êtes
déjà d'une très jolie force.

— Je n'ai pas cette prétention, mais
enfin je suis arrivé à quelques résultats.
Est-ce d'une lettre chiffrée que vous
voulez me parler ?

— Oui..... Une lettre dont je désire
vivement connaître le sens..... Je me
suis adressé à plusieurs cryptographes...
Aucun n'a pu me donner la clef que je
cherche et me traduire cette lettre.....
C'est alors que mon neveu, voyant mon
embarras, m'a parlé de vous.

— Soyez certain que je ferai tout ce
qui dépendra de moi pour vous en tirer.

— Je dois avant tout vous demander
le secret.

— Je vous promets la discrétion la
plus absolue.

Daniel ouvrit un des tiroirs de son
bureau, y tira la lettre trouvée dans la
valise d'O'Brien et la présenta à Philip-
pe.

En voyant le cachet de cire rouge
aux armes impériales, le jeune homme
devint pâle.

L'enveloppe était exactement pareille
à celle de la lettre déchiffrée par lui
quelques jours auparavant.

— Ouvrez cette enveloppe, mon cher
enfant, lui dit le magistrat, et voyez ce
qu'elle contient.

La main de Philippe tremblait en ti-
rant de son enveloppe l'épaisse feuille
de papier et en la dépliant.

Du premier coup d'œil il reconnut
que le même système de cryptographie
avait servi pour les deux lettres.

Il fit un effort pour dissimuler le trou-
ble qui l'envahissait et il en vint à bout.

— Devinez-vous quelle peut être la
clef de ce chiffre ? demanda Daniel.

— Je le crois.

— Et vous pensez pouvoir déchiffrer
cette lettre ?

— Je l'essaierai du moins...

— Cela vous demandera-t-il beaucoup
de temps ?

— J'espère que non.

— Je vous saurai un gré infini de ce
que vous voulez bien entreprendre et,
si vous réussissez, vous m'aurez rendu
un signalé service !... Emportez donc
cette mystérieuse épître, mon cher en-
fant, et faites tous vos efforts pour en
pénétrer le secret..... Je vous verrai
samedi.... Tâchez d'avoir obtenu un
résultat avant ce jour-là..... Présentez
mes respectueux hommages à Mme vo-
tre mère et embrassez pour moi Aline
et Mathilde. A samedi.

— A samedi, monsieur.

Philippe, la tête en feu, quitta le ma-
gistrat.

Dix minutes plus tard, Henri entra
avec Magloire chez son oncle.

Les trois hommes s'enfermèrent et
causèrent longuement.

A la villa de Neuilly, le fils d'Amélie

arriva fort en retard pour le dîner, mais obtint vite son pardon quand il eut dit qu'il venait de chez Daniel Savanne, qui l'avait chargé de présenter ses respects à Mme Vernière et d'embrasser pour lui les deux jeunes filles ; agréable commission, dont il s'acquitta avec empressement.

Pendant le dîner il ne laissa rien paraître de son trouble intérieur et de la hâte qu'il avait de rentrer chez lui pour déchiffrer la lettre confiée par le juge d'instruction.

Ce fut seulement vers dix heures qu'il put remonter dans son appartement. Il se mit immédiatement au travail.

Ce travail, sans présenter de difficultés sérieuses, puisque Philippe possédait la clef du chiffre, était long, minutieux et demandait beaucoup d'attention et de patience.

Enfin, vers deux heures du matin, la sueur au front, l'angoisse au cœur, après avoir épilé chaque mot, et en le plaçant sous chaque nombre... et chacun de ces mots était pour lui une révélation, un coup de foudre !... Le jeune homme relut entièrement la lettre traduite, en la complétant par l'adjonction des sous-entendus qui s'imposaient.

« Surveilles l'usine de Richard V., ingénieur à Saint-Ouen... Achetez l'homme, s'il est à vendre, et ses engins pour la marine.... Payez un million s'il voulait l'exiger..... Son frère Robert V., un agent secret à nous, est certain que Richard pourrait nous servir Le contremaître Claude G. est facile à circonvenir..... Il faut avoir à l'état-major de la guerre les plans nouveaux des forts de la frontière de l'Est..... Voyez le lieutenant du génie X. au ministère. Payez cher..... Merci du renseignement donné sur le nouveau fusil. Il faut avoir un modèle..... Voyez le capitaine artillerie D. au ministère de la guerre... C'est un homme à nous..... Communiquez cette lettre à notre attaché militaire. »

Tout cela était clair, précis, ne pouvant laisser subsister l'ombre d'un doute dans l'esprit de Philippe.

L'usine de Richard V., qu'on devait surveiller, c'était l'usine de Richard

Vernière..... Son frère Robert V. c'était Robert Vernière, le contremaître Claude G. était Claude Grivot, et Robert était l'agent secret de l'Allemagne !

Qui sait si Richard Vernière n'avait pas payé de sa vie son refus de se vendre à l'Allemagne ?

Qui sait quel était l'assassin.

Le fils d'Amélie se posait cette question, mais n'osait y répondre.

Un frisson d'horreur passait sur sa chair...

Tout à coup, une autre pensée traversa son cerveau comme un éclair.

Les plans que Robert l'avait prié d'écouter..... les plans de la mitrailleuse nouveau modèle, des obus nouveaux pour la marine..... et d'autres encore.

Un effroyable soupçon naissait en lui.

Il regarda l'heure à sa pendule.

Elle indiquait deux heures du matin.

— Non..... murmura-t-il..... je ne puis aller à Saint-Ouen cette nuit, il faut que tout cela reste secret.

Philippe se coucha, mais il lui fut impossible de fermer l'œil.

Debout et habillé à cinq heures, il partait pour l'usine et il y arrivait au moment où la cloche appelait les ouvriers au travail.

Lorsque Robert s'absentait, Philippe seul avait le droit d'entrer dans son cabinet dont-il possédait une double

Il s'y rendit.

Sur son passage, il rencontra Claude Grivot.

A sa vue tout son sang reflua vers son cœur.

— Celui-là n'était-il pas un complice ? se demanda-t-il.

Il passa, en rendant au contremaître son salut.

Claude, — très observateur et très défiant, — avait été frappé du bouleversement des traits du jeune homme.

— Qu'est-ce qu'il a cet oiseau-là ? — grommela-t-il entre ses dents.

Philippe était entré dans le cabinet de son beau-père.

Il ferma au verrou la porte derrière lui.

Les plans précieux étaient classés, par ordre, dans des cartons numérotés.

L'abbé

— C'est Philippe qui se chargeait de ce classement.

Quelques jours auparavant il y avait placé, épinglés ensemble les plans et les formules se rattachant aux engins acceptés et payés par les ministères de la marine et de la guerre.

Plans et formules étaient en triple expédition.

L'une de ces expéditions ayant été fournie aux ministères en même temps que les engins il devait en trouver deux autres.

D'une main fiévreuse, il les chercha dans leur ordre de classement.

Il n'y en avait qu'une !...

Une seule !

Qu'était devenue l'autre ?

Philippe, luttant contre l'évidence, — chercha de nouveau, fouilla partout, mais en vain.

La dernière des trois expéditions faites par lui avait disparu.

Dans le cabinet devaient se trouver aussi en double les modèles d'obus pour la marine, modèles en acier, prêts à être chargés, et le modèle de la mitrailleuse.

Les modèles des obus n'étaient plus là.

Celui de la mitrailleuse s'y trouvait, mais Philippe se souvint tout à coup qu'il avait aperçu Claude Grivot travaillant à en construire un autre.

Convaincu qu'il agissait par l'ordre de son beau-père, il ne s'en était point préoccupé, et maintenant la vérité lui apparaissait terrible !...

Claude et Robert étaient complices.

Ils devaient avoir vendu tous les deux les secrets de l'usine de Saint-Ouen à l'Allemagne dont ils étaient les agents secrets.

L'évidence s'imposait de telle sorte qu'il ne fallait même plus essayer de lutter contre elle.

Philippe, anéanti, tomba sur un siège.

Qu'allait-il faire ?

Laisserait-il impuni le crime ?

— Non ! cent fois non ! — dit-il en se relevant tout à coup, le regard étincelant de colère. — Je ne laisserai pas la France à la merci de ces misérables ! —

Je ne laisserai pas, si je peux l'empêcher, l'Allemagne profiter du crime de ces deux sans-patrie ! — Mais, comment ? — Les moyens ? — Ils sont tout trouvés...

— C'est le chef de l'espionnage allemand à Paris qui a dû traiter avec l'espion Robert Vernière. — la lettre chiffrée que j'ai pu traduire l'indique assez. — Eh bien ! c'est chez cet homme que j'irai d'abord pour essayer de lui reprendre par la ruse — s'il en est temps encore — ce qu'on lui a vendu.

— Réussirai-je ? — Ne sera-t-il pas trop tard ? — Je le crois, je l'espère et Dieu le permettra ! — Il me faut du sang-froid, du calme, de l'énergie, et surtout ne rien laisser deviner de mes projets ! — Eh bien ! j'aurai la force de me contenir, et de cacher à toutes mes préoccupations, mon trouble et ma colère !

Philippe, en ce moment, ne pensait plus à sa mère, à Malthilde, à Aline, à Daniel Savanne qui lui avait confié, pour essayer de la traduire, la lettre chiffrée allemande. — Le brave enfant de la Lorraine, Français de naissance de cœur et d'âme, ne songeait qu'à défendre contre la Prusse la patrie de son père, de son grand-père, martyr de son patriotisme, la France, sa mère !

Il s'était commandé d'être calme. — il le fut ou du moins il parut l'être.

Dans le carton qu'il avait ouvert il prit l'expédition no 2 des plans et des formules.

Il les roula les enveloppa, et après les avoir glissés dans sa poche ainsi qu'un revolver chargé de six balles, il remit tout en ordre sur le bureau de son beau-père, repoussa les tiroirs des meubles qu'il avait fouillés, et sortit en ayant soin de refermer à double tour derrière lui la porte du cabinet.

Avant de quitter l'usine, il donna quelques ordres aux chefs de service des ateliers, évitant de se mettre en contact avec Claude Grivot, qui produisait sur lui l'effet du plus venimeux des reptiles.

Il se défait de la colère qui grondait sourdement en lui.

L'approche du gredin pouvait lui faire oublier son calme de commande.

Ensuite il partit et remonta dans la

voiture qui l'avait amené et qui le conduisait à la villa de Neuilly.

LXVIII

Philippe de Nayle était décidé, nous l'avons dit, à aller trouver le chef de l'espionnage allemand à Paris.

Mais quel était ce chef et où demeurerait-il, car il ne fallait pas songer à le demander à l'ambassade, mais bien à son domicile.

Le jeune homme eut une inspiration.

— Il est impossible, — se dit-il — que je ne découvre pas dans les papiers de mon beau-père quelque chose qui me mette sur la voie...

C'est pour cela qu'il retournerait à Neuilly.

Aussitôt arrivé il s'enferma dans le cabinet de Robert Vernière et, sans l'ombre d'un scrupule — (les scrupules n'étaient point de mise quand il s'agissait d'un tel misérable, et d'ailleurs la cause sainte pour laquelle il travaillait justifiait tout) — il essaya l'une après l'autre les clefs de son trousseau aux serrures des tiroirs du bureau.

Aucune n'allait.

Philippe fit alors appel à son talent de mécanicien, joignant la pratique à la théorie.

Il lima une des clefs, en modifia le système et l'ajusta avec une habileté si grande qu'après quelques tâtonnements elle entra dans la serrure et fit jouer le pêne.

Le premier tiroir qu'il ouvrit renfermait des liasses de lettres.

Le jeune homme prit une de ces liasses, la dénoua passa les lettres en revue se contentant d'un coup d'œil pour chacune, et après quelques minutes de recherches inutiles tomba sur un billet que nos lecteurs connaissent déjà, et ainsi conçu :

"Monsieur Robert Vernière,

" Dans votre intérêt, dans l'intérêt de
" l'avenir de votre usine et de la tran-
" quillité de votre famille, vous êtes in-
" vité à vous présenter le plus tôt pos-

sible rue de Verneuil, numéro 4, entre neuf et dix heures du matin.

" Ne tardez point à vous rendre à
" cette convocation dont vous devez
" comprendre toute l'importance, et re-
" cevez mes salutations.

" **BARON GUILLAUME SCHWARTZ.** "

Philippe n'eut pas un instant de doute.

Il savait qu'un certain baron Schwartz occupait à l'ambassade d'Allemagne des fonctions importantes, mais ignorait quelles étaient ces fonctions.

Maintenant il le savait, ou plutôt il le devinait et son intuition équivalait à une certitude.

C'était à coup sûr rue de Verneuil, chez le baron Guillaume Schwartz que le pacte d'infamie avait été signé.

Rien maintenant n'empêchait plus Philippe de mettre à exécution son héroïque projet.

Il partit pour la rue Verneuil.

Guillaume Schwartz, debout dès le point du jour, était dans son cabinet, lisant des correspondances qui lui avaient été envoyées, la veille au soir de l'ambassade.

L'une de ces lettres le complimentait du succès complet de ses négociations avec Robert et lui enjoignait de faire parvenir par les voies directes les objets qu'il détenait à l'adresse d'un correspondant voisin de la frontière, qui se chargeait de les introduire en Allemagne.

Les plans et les formules devaient être envoyés sous le couvert de l'ambassade.

Dans un coin du cabinet, à côté de caisses tout ouvertes, gisaient, prêts à être emballés et expédiés, les obus d'acier et la mitrailleuse démontés.

A part les informateurs allemands, et les sans-patrie vendus à la Prusse, personne ne franchissait jamais le seuil de ce cabinet.

Il était dix heures moins un quart.

Le timbre de la porte donnant sur la rue se fit entendre.

Le valet de chambre alla ouvrir et, se

trouvant en présence d'un visage inconnu, demanda en allemand :

—Que désirez-vous, monsieur ?

Dans le même idiome Philippe répondit :

—Voir M. le baron Schwartz.

Le domestique hésita pendant une seconde avant de répliquer :

—M. le baron est absent.

Philippe vit cette hésitation et reprit :

—Je sais que votre maître est ici... Il est indispensable que je le voie sans retard pour une affaire urgente.... Prévenez-le de ma présence.

L'aplomb du jeune homme en imposa au valet qui n'osa pas s'obstiner dans son mensonge.

—Monsieur vient-il de la part de quelqu'un ?

Carrément Philippe répondit, à demi-voix :

—De la part de M. Robert Vernière, constructeur à Saint-Onen.

A peine avait-il prononcé le nom de son beau-père que le domestique ouvrit la porte tout au large et laissa pénétrer le visiteur dans la cour de l'hôtel.

—Qui dois-je annoncer à M. le baron ?

—Voici ma carte.

Le jeune homme pensait :

—Il me connaît certainement de nom il n'hésitera pas à me recevoir.

—Je prie monsieur d'attendre une seconde.

Et, laissant le visiteur dans la cour, le valet de chambre alla frapper à la porte du cabinet de son maître.

—Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci.

—Quelqu'un pour monsieur le baron de la part de Robert Vernière, de Saint-Onen.

L'attaché spécial tressaillit.

—De la part de Robert Vernière, répéta-t-il avec surprise. Qui donc ?

—C'est un jeune homme.... Voici sa carte.

Guillaume Schwartz prit le petit carré de carton et lut :

"Comte Philippe de Nayle"

Il connaissait parfaitement ce nom

comme étant celui du beau-fils de Robert.

Le jeune homme était-il donc non seulement l'associé, mais le complice de son beau-père.

Sa visite le démontrait jusqu'à l'évidence.

—Vient-il se plaindre de n'avoir pas eu part suffisante du gâteau ? murmura Schwartz. Puis, tout haut :.....Faites entrer.

Un instant après, Philippe de Nayle franchit le seuil.

Il était aussi calme en apparence qu'à l'ordinaire, mais un peu pâle.

Du premier coup d'œil il aperçut, dans l'angle du cabinet, les caisses ouvertes, les modèles d'obus et la mitrailleuse démontée.

—Rien n'est perdu ! se dit-il, j'arrive à temps !

Guillaume, caressant sa belle barbe blonde de ses doigts chargés de bagues, fit deux pas à la rencontre du jeune homme.

—A quelle cause, monsieur le comte, dois-je l'honneur de votre visite ? fit-il en saluant.

—On vous a remis ma carte, monsieur le baron !

—Oui, monsieur, et je sais que vous êtes le beau-fils du grand industriel Robert Vernière. Mais ceci ne m'apprend pas...

—Pourquoi je viens ?.....Je vais vous le dire.....Je viens au nom de mon beau-père et, par son ordre, réparer une déplorable erreur qu'il a commise.

—Une déplorable erreur ? répéta Guillaume Schwartz.

—Oui, monsieur. Mais réparable, heureusement.

—Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

—Parce qu'il a été forcé de partir hier au soir à l'improviste pour l'Angleterre, où l'appelait une affaire de grande importance.....Il a compté sur moi pour le remplacer... Je n'ignore rien, monsieur, des conventions intervenues entre vous et mon beau-père et j'accepte la solidarité de tous ses actes. Vous

pouvez compter sur moi comme vous comptez sur lui.

Guillaume Schwartz s'inclina, le sourire aux lèvres.

— Mais enfin, monsieur le comte, fit-il ensuite, quelle est cette erreur dont vous parlez, et pour qui est-elle déplorable ?

— Pour mon beau-père dont elle pourrait faire suspecter la bonne foi, et pour vous, monsieur, qu'on accuserait à coup sûr en haut lieu de négligence et d'incapacité.

L'attaché spécial tressaillit.

— Négligence ! incapacité ! murmura-t-il. C'est dur ! mais enfin, de quoi s'agit-il ?

— Mon beau-père a traité avec vous de l'achat par votre gouvernement de plans d'engins de guerre et de formules pour le chargement de ces engins.

— En bien ?

— En bien ! en vous livrant les choses vendues, il s'est trompé de plans et de formules, et c'est hier au soir seulement qu'il s'en est aperçu.

— Est-ce possible, grand Dieu ! s'écria l'attaché spécial en levant ses deux mains vers le plafond.

— Il vous a donné les formules de nos premiers essais, au lieu de celles acceptées tout récemment à Fontainebleau par le ministre de la guerre et qui annulent les précédentes.

Philippe ajouta, en désignant un rouleau qu'il tenait à la main.

— Je vous apporte les véritables, en vous priant de me remettre celles qui ne peuvent vous servir, à moins que vous ne les ayez déjà expédiées à Berlin.

— Non, grâce au ciel, pas encore ! fit le baron Schwartz très troublé par ce qu'il venait d'apprendre. ... Mais j'allais les expédier aujourd'hui même si vous n'étiez point venu ce matin. Et alors quelle effroyable responsabilité pèserait sur moi ! Je frissonne quand j'y songe ! Ah ! il y a une providence et elle me protège visiblement... Je vais vous remettre vos formules et vos plans, en échange de ceux que vous m'apportez.

Le piège était bien tendu et l'attaché

spécial venait d'y donner, tête baissée, sans le moindre soupçon.

Il réunissait toutes les pièces, tandis que le jeune homme dénouait lentement le rouleau dont il s'était muni.

— Voici, monsieur le comte, fit Guillaume Schwartz, en plaçant devant le fils d'Amélie les plans et les formules livrés par Robert. Voyez si c'est bien complet.

Froidement Philippe prit les papiers, les collationna pour s'assurer qu'en effet il n'en manquait aucun, les replia et les mit dans sa poche.

L'Allemand étendait la main pour recevoir celles promises en échange.

— Pardon, monsieur le baron, dit le fils d'Amélie en reculant d'un pas... les pièces que vous venez de me rendre m'appartiennent, et vous n'aurez pas les autres.

Guillaume Schwartz devint livide.

— Que faites-vous, monsieur ! balbutia-t-il.

— Je reprends possession du bien volé dont vous étiez le receleur.

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria l'attaché qui comprenait enfin.

— Oui, c'est ainsi !

Le baron s'élança vers son bureau et saisit un revolver qu'il arma.

Philippe s'était dirigé vers la fenêtre donnant sur la rue de Verneuil.

Il l'ouvrit, et se retournant, toujours calme, mais tenant à la main, lui aussi un revolver tout armé dont le canon menaçait Guillaume Schwartz, il reprit d'une voix ferme :

— Au premier coup de revolver, qu'il soit tiré par vous ou par moi, les agents qui m'ont escorté feront irruption dans votre maison qu'ils surveillent.

Le corps secoué par un tremblement nerveux, l'Allemand bégaya :

— C'est un guet-apens, monsieur !

— J'appelle cela, moi, une revanche !

— Vous avez vendu ces plans et ces formules ! Vous en avez touché le prix !

— Robert Vernière, peut-être, mais non le comte Philippe de Nayle.

— Vous êtes l'associé de votre beau-père...

— Pour servir mon pays et non pour le trahir.

— Nous vous perdrons.

— Je vous défile !

— Votre beau-père a touché des millions.

— Faites-vous rembourser par lui.

— C'est un voleur et c'est un assassin.

C'est l'affaire de la justice et non la mienne.

— Nous le flétrirons et la honte jaillira sur votre mère et sur vous !

— Aucune souillure ne peut atteindre ma mère et moi !... Allons, monsieur le baron, plus de vaines menaces !... Dites-vous que c'est une affaire manquée, et arrangez la chose avec votre gouvernement comme bon vous semblera !

— L'Allemand, écorché, courba la tête.

Philippe poursuivit :

— Appelez votre valet de chambre.

Guillaume Schwartz ne répondit pas. Il serrait son revolver entre ses doigts crispés.

La pensée de tuer l'homme qui venait de le jouer et qui le réduisait à l'impuissance hantait son cerveau.

Le jeune homme comprit ce qui se passait en lui.

D'un bond il fondit sur le baron, saisit son bras armé avant qu'il eut le temps de se mettre en défense, lui tordit le poignet, lui arracha le revolver et lui en appuya le canon sur la tempe en disant :

— Si vous ne m'obéissez pas, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je vous brûle la cervelle... Appelez votre valet de chambre !

Il fallait se soumettre !...

Le baron frappa sur un timbre.

Le valet entra.

— Prenez ces trois obus—lui commanda Philippe—et portez-les dans la voiture qui attend à la porte, et où vous porterez aussi les pièces d'armurerie que voilà...

De la main il désignait les fragments de la mitrailleuse démontée.....

Le domestique ne bougea pas.

— Ordonnez-lui d'obéir !... — s'écria Philippe.

— Obéissez à monsieur... — articula Guillaume d'une voix mourante.

Le valet de chambre se mit en devoir d'exécuter l'ordre donné.

Il lui fallut deux voyages.

— C'est fait, — dit-il après le second.

— Maintenant, monsieur le baron, je vous rends votre liberté ! — reprit le fils d'Amélie. — Je ne vous dis pas au revoir car il est peu probable que nous nous reverrons !

Et, jetant le revolver de l'Allemand sur le bureau, il sortit du cabinet puis de l'hôtel, rejoignant la voiture et donna l'ordre de reprendre le chemin de Neuilly.

Au moment où le véhicule s'ébranlait, Philippe entendit un coup de revolver.

L'attaché spécial venait de se faire sauter le crâne, préférant la mort à l'humiliant aveu de sa ridicule mésaventure, et aux conséquences de cet aveu, car l'Allemagne ne lui pardonnerait ni la défaite, ni les millions perdus.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire ! — murmura Philippe, devinant ce qui venait de se passer.

LXIX

Tout en regagnant Neuilly, le jeune homme pensait :

— Le principal est fait ! Pour le reste, il faut attendre.....

Arrivé à la villa, il fit déposer dans le pavillon du jardin les objets qu'il apportait, puis, avec l'aide d'un domestique qu'il appela, il les transporta dans un cabinet attenant à sa chambre et qu'il eut soin de fermer à double tour.

Philippe descendit ensuite déjeuner avec sa mère et les deux jeunes filles, et à voir son visage aussi calme que de coutume, il aurait été impossible de soupçonner les préoccupations de son esprit.

On attendait l'arrivée de Robert dans la journée.

Vers deux heures, Amélie reçut une dépêche.

Retardé par des circonstances imprévues le fratricide n'avait pu partir, mais

Il arriverait certainement à la villa le samedi matin.

Ce retard était d'ailleurs sans importance puisque le maître de la maison serait là le lendemain, pour recevoir ses invités.

À Portsmouth, Robert avait lu les journaux de France, et la nouvelle de la disparition de Véronique et de la petite Marthe était venue confirmer le récit d'O'Brien, de la véracité duquel, d'ailleurs, il ne doutait pas.

L'Américain, lui aussi, avait lu l'article à Genève où il était arrivé sans encombre, mais il ne se trouvait pas le moins du monde satisfait.

On laissait croire à la mort de l'enfant qu'il avait vue bien vivante avec le manchot et les agents : — cela devait cacher, cela cachait, à coup sûr, un piège de la police,

Donc il commettrait la plus dangereuse des imprudences en rentrant en France pour aller encaisser à Paris à la maison de banque Rothschild le montant du chèque signé par Robert Vernière.

Il devrait se contenter des deux cent cinquante mille francs touchés au restaurant Peters.

Or, c'était d'autant plus maigre pour un coup si habilement combiné et exécuté avec une telle maestria qu'il perdait la somme assez ronde contenue dans sa valise dont les agents s'étaient emparés à la villa des Maronniers.

— Un bénéfice de quelques milliers de francs à peine, et la petite m'échappe ! — murmurait-il rageusement. — C'est à se donner au diable !... Espérons que j'aurai ma revanche !....

Et c'est en rêvant à cette revanche qu'il alla rejoindre en Italie Mlle Eva Mariani.

On était au samedi matin.

Depuis l'avant-veille on s'occupait activement à la villa de Neuilly des préparatifs de la réception qui devait avoir lieu ce jour-là.

La salle à manger n'était pas de dimensions suffisantes pour le nombre des

convives attendus, Mme Vernière avait fait dresser une large tente sur une vaste pelouse au milieu des grands arbres et des massifs de fleurs.

Une tente plus petite, annexée à celle-ci, devait recevoir un orchestre de musiciens tsiganes.

Pour le repas du soir, la nuit étant venue, des jets de lumière électrique éclaireraient la table chargée de cristaux, d'argenterie et de fleurs. — Partout des fleurs.

Le grand salon de la villa avait été converti en salle de jeu. — La salle de billard conserverait naturellement sa destination. — La salle à manger servirait de fumoir.

Les cuisiniers d'un célèbre marchand de comestibles parisien préparaient tout pour le déjeuner qui devaient avoir lieu à midi.

Dix heures sonnaient et Robert n'était point encore arrivé.

Mme Vernière commençait à s'étonner et presque à s'inquiéter de ce retard.

Elle fit part de son étonnement et de son inquiétude à son fils.

Philippe, doué d'une force de volonté peu commune, montrait un visage souriant malgré la nuit d'insomnie et d'angoisse qu'il venait de passer, et malgré la préoccupation terrible qui l'obsédait.

— Ne t'inquiète pas mère, — répondit-il. — sois certaine que le retard de M. Vernière est tout à fait indépendant de sa volonté ! Il sera là tout à l'heure... sans cela tu aurais reçu une dépêche ce matin.

A onze heures les premiers invités arrivèrent.

Amélie et son fils les reçurent, en expliquant l'absence involontaire et momentanée du maître de la maison.

Claude Grivot parut, accompagnant les chefs de service et les plus anciens ouvriers de l'usine.

Il vint saluer Mme Vernière et tendit la main à Philippe.

Un feu sombre s'alluma pendant une seconde dans les prunelles du jeune homme, mais il eut le courage de sou-

rire et de se laisser serrer les doigts par le complice de son beau-père.

Daniel Savanne et son neveu firent ensemble leur entrée, Ils furent, à l'instant même, entourés par tout le monde.

On avait hâte d'avoir des détails au sujet de la nouvelle ainiestre publiée dans les journaux de l'avant-veille.

Le magistrat répondit que l'enquête n'amenait aucun résultat, qu'on se perdait en conjectures, et qu'il était malheureusement fort à craindre qu'on ne réussit point à découvrir la vérité.

La demie après onze heures venait de sonner.

Les derniers invités se présentaient Robert n'arrivait toujours pas !...

Mme Vernière était littéralement sur des charbons ardents.

Enfin le roulement d'une voiture se fit entendre.

Cette voiture s'arrêta près de la grille qui s'ouvrit, et Robert, tout poudreux de la poussière du voyage, accourut, souriant, serrant les mains tendues vers lui, s'excusant, et demandant dix minutes pour aller changer le costume.

Il embrassa hâtivement sa femme, il serra la main de Philippe qui pâlit, et il disparut dans la villa.

Daniel Savanne et Henri se dirigèrent alors vers un groupe dont faisait partie le chef de clinique de l'hospice des Quinze-Vingts.

En les voyant s'approcher, il se détacha du groupe et alla à leur rencontre.

— Où en sommes-nous ? lui demanda le juge d'instruction à demi-voix.

— Dans les meilleures conditions..... L'opération a merveilleusement réussi, Henri a dû vous le dire.

— Alors tout ira bien ?

— Aucun danger ?

— Aucun.

Les dix minutes étaient écoulées.

Robert, sa toilette achevée, reparut. Il s'approcha de Daniel.

— Cher monsieur Savanne..... lui dit-il..... j'ai lu à Portsmouth, dans un journal français, l'effroyable nouvelle du crime commis chez vous, au Parc Saint-Maur. Cette pauvre Veronique et sa petite-dite effrayées de votre maison

...Qu'y a-t-il de vrai dans cette nouvelle ?

— Tout est vrai, malheureusement.

— Avez-vous au moins quelques indices vous mettant sur la piste des auteurs de ce nouveau crime ?

— Pas le moindre.

L'annonce que le déjeuner était servi interrompit l'entretien.

Les invités se dirigèrent vers la tente sous laquelle était dressée la table.

Les mets étant exquis et les vins de premier ordre, le repas fut très gai, sans pour cela devenir bruyant.

Robert causait avec la verve et l'entrain d'un homme dont l'esprit est dégagé de toutes préoccupations.

Daniel comptait les convives.

Tous ceux qui se trouvaient chez lui, quinze jours auparavant, étaient là.... Tous !

— Pas un ne manque ! se disait-il..... Ce soir ils seront encore ici au grand complet, et Dieu permettra que la lumière se fasse !

Vers trois heures, le café pris, les cigares allumés, on sortit de table et les hôtes de Robert se répandirent dans les allées sinuuses et sous les ombrages touffus du jardin.

Le fratrioide, s'approchant de Claude Grivot, échangea rapidement avec lui ces quelques mots :

— Tu es au courant de tout ?

— Oui.

— Veronique et Marthe ?

— Sont allées recevoir, dans un monde meilleur, la récompense de leurs vertus.

— Nous pouvons donc, maintenant, dormir sur nos deux oreilles.

Ils se séparèrent

Philippe, tout en évitant de se faire remarquer, ne perdait pas de vue un seul instant son beau-père.

De loin, à travers les arbres, il avait assisté à son court entretien avec le contre-maître.

— Je n'aurais qu'un mot à dire..... pensait-il..... pour que la justice mette la main au collet de ces deux misérables !... Patience ! Il faut éviter le second scandale, pour ma mère.

Quatre heures sonnaient.

Daniel Savanne, absorbé dans des réflexions profondes, s'était dirigé sans le vouloir vers la grille de la villa.

Une voix, s'adressant à lui, le tira brusquement de sa préoccupation.

C'était celle du jardinier de Mme Vernière, qui le connaissait comme ami et familier de la maison.

— Monsieur Savanne... lui dit-il..... j'allais aller vous trouver pour vous prévenir qu'il y a dans ma loge un monsieur, et que ce monsieur a, paraît-il, grand besoin de vous voir.

— A-t-il dit son nom ?

— Oui, monsieur, il s'appelle M. Berthaut.

Daniel tressaillit.

Berthaut à la villa Vernière !

Pourquoi y venait-il ? Que lui voulait-il ? et que se passait-il donc de si pressé qu'il dût en être informé à l'instant même ?

— Je vous suis, mon ami, répondit-il au jardinier.

Et il prit le chemin du pavillon.

En le voyant venir, le policier s'avança sur le seuil.

— Vous avez à me parler, Berthaut ? fit Daniel.

— Oui, monsieur.....—répliqua l'agent.

Et baissant la voix, il ajouta :

— C'est important, et c'est pour cela que je me suis permis de vous relancer jusqu'ici..... Mais sortons de la maison, s'il vous plaît..... Une fois dans l'avenue je vous ferai connaître le motif de ma présence à Neuilly.

Le juge d'instruction ouvrit la petite porte placée à côté de la grille et sortit avec le policier.

— Maintenant... lui dit-il.... parlez.

— Je viens de chez le successeur de Dutac, mon ami de Surveilliers, l'ancien marchand de curiosités.

— Eh bien ?

— J'ai trouvé sur l'un des vieux registres oubliés par Dutac le nom de la personne qui a acheté la breloque laissée entre les mains de Véronique par l'assassin de M. Richard Vernière.

— Et ce nom ?

— Le comte Henriot de Nayle.

Daniel poussa une exclamation d'épouvante.

— Vous vous trompez, Berthaut, fit-il d'une voix tremblante, vous vous trompez.

L'agent déboutonna sa redingote et tira de sa poche de côté un carnet qu'il ouvrit à une page cornée d'avance.

— Voici...dit-il.....la copie textuelle de la note inscrite sur le registre.....lequel, d'ailleurs, est à votre disposition.

Et il lut :

— " 23 janvier, 1849....—Vendu à M. le comte Henriot de Nayle une breloque ancienne, de travail italien, figurant un lion accroupi, d'argent ciselé, tenant dans ses griffes une émeraude formant cachet. Livré à l'hôtel de France et d'Angleterre rue de Richelieu. Prix : neuf mille francs. "

— Vous voyez, monsieur, ajouta-t-il en refermant le carnet, que toute erreur est impossible !

Daniel Savanne avait le front couvert d'une sueur d'angoisse.

— Savez-vous quel est ce comte Henriot de Nayle ? demanda-t-il.

— Non, monsieur...Mais il appartient peut-être à la famille de M. Philippe de Nayle, le beau-fils de M. Robert Vernière. Ça me paraît même assez probable.

— Le juge d'instruction était anéanti.

Il s'efforçait de ne point comprendre...Il ne voulait pas encore soupçonner.

Cependant il fallait faire la lumière.

— Avez-vous là, sur vous, la copie de la breloque ? fit-il.

— Oui, monsieur.

— Donnez-la moi.

Berthaut tira le cachet de son gousset et le tendit au magistrat.

— J'ai besoin de l'original,—reprit celui-ci.—Combien vous faudrait-il de temps pour aller chez moi, au Parc-Saint-Maur, et revenir ici ?

— Il faut compter au moins quatre heures.

Daniel regarda sa montre.

— Quatre heures et demie tout au plus....—dit-il,—Vous pourriez être faci-

lement de retour à neuf heures et demie....

—Facilement, oui, monsieur.

—Confiez-moi votre carnet.

Berthaut s'empressa de l'exhiber de nouveau, et sur l'une des pages le juge traça au crayon ces mots :

"Laissez le porteur de cet écrit entrer dans mon cabinet et fouiller les tiroirs de mon bureau dont je lui remets la clef.

"Daniel Savanne."

Il avait lu à haute voix, tout en écrivant.

—Vous donnerez ceci à mon valet de chambre Germain que vous connaissez —ajouta-t-il,—et il vous conduira lui-même.—Voici la clef....C'est dans le premier tiroir à main droite de mon bureau que vous trouverez la breloque.—Vous la prendrez et vous me l'apporterez ici.—Je vous attendrai à neuf heures et demie dans le pavillon du jardinier....—Allez, Berthaut, hâtez-vous !

—Monsieur Savanne, je ne perdrai pas une minute.

Le policier partit.

Daniel, en proie à une angoisse effroyable, qu'il lui fallait dissimuler, se dirigea vers la villa.

XXX

Henri Savanne s'était, lui aussi éloigné des groupes, et il se glissait au milieu des touffes d'arbustes formant d'épais massifs qui masquaient les derrière de l'habitation et l'entrée de l'escalier de service réservé aux domestiques et aux fournisseurs.

De ce côté, parallèle à la Seine, un mur fermait la propriété.

Une porte bâtarde s'ouvrait sur le chemin de halage.

Cette partie du jardin était singulièrement triste.

Henri s'approcha de la porte et l'examina.

Deux gros verrous et une forte serrure la garnissaient.

D'habitude la clef de cette serrure était accrochée à un clou dans une sorte de petite niche pratiquée à cet effet

dans la muraille sous un rideau de lierre.

Henri souleva le lierre, et de la main explora la petite niche.

La clef s'y trouvait.

Le jeune homme fit alors le tour de la maison et alla rejoindre Aline et Mathilde, qui causaient en faisant des rêves de bonheur.

M. Savanne était, en ce moment, à la recherche de Philippe de Nayle.

Il le rencontra, descendant le perron de la villa pour se rendre au jardin.

—Mon cher Philippe,—lui dit-il en l'arrêtant,—avez-vous terminé le petit travail dont sur ma demande, vous avez bien voulu vous charger ?

Le fils d'Amélie tressaillit.

—Ah ! oui cette lettre chiffrée.....—murmura-t-il avec embarras.

—Précisément. —Avez-vous réussi ? —Il reste quelques points obscurs, —je crois que, néanmoins, mon travail pourra vous guider.....

—Est-ce grave ?

—Je ne le pense pas.—Du reste, ce soir, avant votre départ, je vous remettrai original et traduction.....

—Je vous en saurai un gré infini, et vous m'aurez rendu grand service.....

Henri appelait Philippe.

Le jeune homme quitta Daniel.

**

Huit heures venaient de sonner.

On était à table depuis une heure déjà.

Le déjeuner ayant fini très tard, les convives manquaient un peu d'appétit, malgré la délicatesse du menu et la perfection des mets.

En revanche, la chaleur étant très forte, on buvait ferme, et les carafes de vin de Champagne glacé, servies dès le commencement du repas, se vidaient comme par enchantement.

L'orchestre des Tsiganes faisait entendre ses plus originales mélodies, parmi lesquelles se détachait parfois un motif de valse inspirant des idées de danses aux jeunes têtes.

Grâce au vin de Champagne et aux accords de l'orchestre, la gaieté et l'animation étaient générales sous la tente

Trois personnes seulement, — Daniel Savanne, Henri et Philippe — ne partageaient ni cette animation, ni cette gaieté.

Ils étaient, tous les trois, préoccupés, inquiets, mais, au milieu du bruit des conversations et des éclats de rire se mêlant et s'entre-choquant, personne ne remarquait leur attitude contraire.

Tout à coup on entendit, affaiblis par la distance, les sons d'un orgue de Barbarie.

Daniel et son neveu échangèrent un regard.

Robert Vernière, absorbé par la conversation, n'avait rien entendu. Claude Grivot, lui, tressaillit.

Le son de l'orgue lui déplaisait et lui rappelait Véronique Sollier, sa victime mais après un frisson nerveux, il n'y pensa plus.

Henri Savanne était assis au bout de la table à une place choisie par lui.

Quelques instants après avoir échangé un coup d'œil avec son oncle il se leva sans être remarqué, souleva l'un des rideaux de la tente et disparut en le laissant retomber derrière lui.

D'un pas rapide il se dirigea vers la porte bâtarde examinée par lui deux ou trois heures auparavant.

En ce moment l'orchestre des Taïganes attaquait un morceau très brillant dont l'entrain endiablé redoublait l'animation générale.

La gaieté devenait bruyante et Robert Vernière habituellement un peu sombre semblait le plus joyeux de tous les convives.

Personne ne s'aperçut que les rideaux de la tente juste à l'endroit par où Henri était sorti s'entrouvraient légèrement écartés depuis le dehors, et que dans l'entre-baillement une tête pâle apparaissait.

Tout à coup un cri aigu retentit, en même temps que les rideaux soulevés retombaient.

Les conversations s'arrêtèrent brusquement, et chacun se retourna vers l'endroit d'où le cri était parti.

Mme Vernière quittant sa place se dirigea vers les tentures en face desquelles se trouvait son mari.

Elle allait les atteindre quand elles s'écartèrent, et Henri Savanne apparut.

Il était pâle comme un mort et paraissait chanceler.

— Est-ce vous qui avez poussé ce cri mon cher enfant ? — lui demanda Amélie.

— Oui madame... — répondit-il.

— Et pourquoi ?

— J'ai posé le pied à faux et la douleur a été si vive qu'elle m'a arraché bien malgré moi l'exclamation que vous avez entendue et dont je vous fais toutes mes excuses...

— Souffrez-vous encore ?

— Un peu, mais du moment que ce n'est pas une entorse, cela ne sera rien.

Et tout en boitant d'une façon très prononcée il regagna sa place et se rassit.

Personne ne pouvait soupçonner qu'Henri venait de mentir.

Daniel Savanne seul avait compris, et il se disait :

— L'assassin est reconnu !

.....
.....

Le dîner était fini.

Mme Vernière donna le signal de quitter la table et se dirigea vers le salon où un concert allait avoir lieu. — Mathilde, Aline, les dames invitées, et quelques hommes, la suivirent...

Les autres restèrent sous la tente, fumant, causant, et écoutant Robert dont la verve était intarissable.

Philippe, debout, appuyé à l'un des supports de la tente, ne le perdait pas de vue, et par moments une lueur étrange brillait au fond des prunelles du jeune homme.

Daniel s'était levé pour rejoindre son neveu qui venait de sortir.

Ils s'abordèrent à deux pas de la tente, tout près de l'endroit où Philippe se trouvait adossé.

Le magistrat allait questionner Henri.

Celui-ci ne lui en laissa pas le temps.

— Ne me demandez rien ! — Rien ! — Plus tard... Quand il en sera temps

Bientôt..... Vous saurez tout...

Quoique Henri parlât très bas

Philippe derrière la toile qui le masquait avait reconnu sa voix.

Il ne bougea point et se contenta de tourner un peu la tête pour mieux prêter l'oreille.

— Mais, l'assassin de Richard Vernière !... — reprit M. Savanne dont Philippe reconnut également la voix.

— Il est ici... Oui... Je sais qui il y est, et vous ne tarderez guère à le savoir comme moi... — Mais nous ne devons point nous en rapporter à un premier regard, à une première épreuve... — Il nous en faut une autre qui soit décisive, et nous l'aurons, je vous le promets... Nous l'aurons cette nuit... — Evitons le scandale inutile... Attendez, comme j'attends...

— Et, si l'homme nous échappe !

— Il ne nous échappera pas, je vous le jure ! — Je veille sur lui !...

— Peut-être cette épreuve décisive que tu désires l'aurai-je faite avant toi ! — dit M. Savanne.

— Expliquez-vous.

— Plus tard... — Tu as raison, point de scandale ! — Ne t'éloigne pas de cet endroit afin que je puisse t'y trouver si j'avais besoin de toi...

— Je ne m'éloignerai pas...

Et le magistrat quitta son neveu qui resta sous la tente et s'assit en face de Robert.

Philippe avait tout entendu.

L'assassin de Richard Vernière était dans la villa de Neuilly parmi les invités de son beau père ! — On l'avait reconnu !...

Mais qui donc ?

On le surveillait et, avant de le désigner, l'oncle et le neveu voulaient une épreuve décisive.

Soudain le jeune homme frissonna de la tête aux pieds.

... Ah ! je le connais aussi, moi, — murmura-t-il, — ou du moins je le devine ! — Je ne sais quelle épreuve ils veulent tenter, mais je garantis que l'homme ne leur échappera pas, car je veille comme eux, moi !...

En quittant son neveu, le juge d'instruction s'était dirigé vers le pavillon habité par le jardinier concierge.

Berthaut, revenu du Parc-Saint-Maur

depuis un quart d'heure, l'y attendait.

— Venez avec moi... — lui dit Daniel.

Il l'entraîna sous les arbres et poursuivit :

— Donnez-moi vite le bijou que vous êtes allé chercher.

L'agent secoua la tête en répondant :

— Je ne rapporte rien, monsieur.

— Rien ! — répéta Daniel,

— Je n'ai rien trouvé.

— C'est que vous avez mal cherché ! — s'écria le magistrat avec un geste de colère.

Pardon, monsieur, Germain et moi nous avons bien cherché... Nous avons fouillé non seulement le tiroir désigné par vous, mais tous les autres, et examiné, un à un, les objets qu'ils renfermaient. La breloque ne s'y trouvait pas.

— On me l'a volée, alors, fit M. Savanne. Car elle n'a pu s'égarer. Mais comment ? Mais qui ?

— Parbleu ! ce n'est pas difficile à deviner ! Le voleur est celui qui avait intérêt à ce qu'elle disparût.

Une ride profonde creusa le front de Daniel.

— Vous allez rester ici, Berthaut, chez le jardinier, reprit-il, j'aurai peut-être besoin de vous.

— Bien, monsieur, j'attendrai.

Le policier rentra dans la loge et pria le concierge-jardinier de tâcher de lui trouver, chez un restaurateur ou un marchand de vins des environs, quelque chose à mettre sous la dent, car il était à jeun et mourrait littéralement de faim.

— Chez un restaurateur ! Chez un marchand de vins !... — s'écria le brave jardinier scandalisé... — Quand on est en gala, ici ! et je vous garantis que rien n'y manque, au gala !... — Attendez-moi une petite seconde ! Je vais aller faire un tour aux cuisines et je vous rapporterai un joli balthazar dans le soigné, comme celui que je viens de faire !

Et il sortit avec un panier.

Au bout de cinq minutes, il revenait avec une véritable cargaison de victuailles... toutes nourritures fines, com-

l'y attendait.
—lui dit Da-
bres et pour-
jou que vous
n répondant :
monsieur.

al cherché !
un geste de

main et moi
..... Nous a-
t le tiroir dé-
s les autres,
objets qu'ils
ne s'y trouvait

fit M. Savan-
r. Mais com-

as difficile à
lui qui avait
st.

la le front de
berthaut, cher-
rai peut-être

ndrai.
a loge et pria
cher de lui
ateur ou un
ons, quelque
t, car il était
ralement de

! Chez un
soria le bra-
..... Quand on
garantis que
..... Attén-
! Je vais al-
es et je vous
sar dans le
viens de fai-

r.
il revenait
de victual
fines, com-

me il disait.....et dressa le couvert
de l'inspecteur qui se mit à table et dé-
versa.

Daniel avait gagné la villa.

Il cherchait Mme Vernière.

Celle-ci se trouvait dans le salon où
le concert avait lieu, au milieu d'un
groupe de jeunes femmes.

Le magistrat s'avanga vers ce grou-
pe.

Amélie le vit et vint au devant de
lui.

Le père de Mathilde était un peu pâ-
le.....Sa physionomie était sombre.

Mme Vernière s'en aperçut.

—Etes-vous souffrant, cher monsieur
Savanne f..... demanda-t-elle vive-
ment.

—Pas le moins du monde, chère ma-
dame, mais j'ai besoin de causer un mo-
ment avec vous.

—Je suis tout à votre disposition.

LXXI

Amélie ajouta, en posant familière-
ment son bras sur celui de Daniel Sa-
vanne :

—Voulez-vous que nous allions au
jardin. Nous causerons en nous prome-
nant ?

—Chère madame Vernière..... ré-
pondit le magistrat..... la chose dont
j'ai à vous entretenir est très délicate
et je craindrais que dans ces allées rem-
plies de promeneurs quelques-unes de
mes paroles ne s'égarrassent en des o-
reilles indiscrettes.

La femme de Robert regarda M. Sa-
vanne avec inquiétude.

—C'est donc bien grave ! murmura-
t-elle, prise d'un petit tremblement.

—Je n'ai pas encore la certitude ab-
solue mais j'en ai grand peur.

L'accent de Daniel augmenta l'inquié-
tude d'Amélie.

—Vous m'épouvantez, dit-elle.

—Ne vous troublez pas et conduisez-
moi quelque part où nous soyons sûrs
de ne pouvoir être entendus.

—Venez dans le cabinet de mon mari
il offre, plus que tout's autre pièce de la
villa, les conditions que vous réclamez.

—Je vous suis.

Tous deux gravirent les marches du
grand escalier et franchirent le seuil du
cabinet qu'éclairait une lampe placée
sur le bureau.

—Asseyez-vous, fit alors Mme Ver-
nière, et parlez. Qu'avez-vous à m'ap-
prendre.

—J'ai, d'abord, à vous adresser quel-
ques questions.

—J'y répondrai de mon mieux.

—Votre premier mari s'appelait bien
le comte Henriot de Nayle, n'est-ce
pas ?

—Oui.....dit Amélie mordue au
cœur par l'angoisse et que le pressenti-
ment d'un malheur envahit soudain.

Daniel poursuivit :

—Le cachet dont il se servait habi-
tuellement pour cacheter sa correspon-
dance portait deux initiales.

—Il me semble que oui.

—Vous n'en êtes pas sûre ?

—Non...ma mémoire peut être infi-
dèle.

—Rappelez vos souvenirs.....M. de
Nayle avait-il un cachet portant les ini-
tiales de son nom et de son prénom : H.
N ?

L'angoisse de Mme Vernière augmen-
tait.

—Je ne me souviens pas.

—M. Savanne, tirant de la poche de
son gilet la copie de la breloque que
nous connaissons, la plaça brusquement
sous les yeux d'Amélie, et dit :

—Vous devez reconnaître ce bijou
qui lui appartenait ?

En effet, du premier regard, la mère
de Philippe avait reconnu l'objet que le
juge d'instruction lui présentait.

En même temps, et en un instant,
elle comprenait que le danger pressenti
par elle un instant auparavant, grandis-
sait.

Ne sachant que répondre, la sueur au
front, le cœur serré, elle regarda Daniel
avec effarement.

Il reprit :

—Car ce bijou lui appartenait. Vous
ne pouvez l'avoir oublié.

—Je ne sais, balbutia-t-elle.

—Examinez-le de plus près.....(et il
le lui mettait dans les mains)... Voyez
ces initiales...Cet objet d'art, très beau

d'un merveilleux travail, n'a pu passer inaperçu de vous.

Amélie tenait le joyau d'une main tremblante et le regardait avec des yeux qui ne voyaient pas.

Evitant de répondre à la question du magistrat, elle dit :

— Les initiales gravées là commencent des milliers de noms... Qui vous fait supposer que ce joyau ait été la propriété de mon premier mari ?

— Ce n'est point une supposition, c'est une certitude.

— Une certitude ! — répéta Mme Vernière.

Oui.

— Sur quoi se base-t-elle ?

— Sur une note du registre du marchand qui l'a vendu. — Le 23 janvier 1849, ce joyau a été livré à M. le comte Henriot de Nayle à l'hôtel de France et d'Angleterre, rue de Richelieu à Paris...

Amélie se sentait affolée par l'épouvante.

— Mais quelle raison aviez-vous donc — balbutia-t-elle — pour vous inquiéter ainsi de l'origine de ce bijou ? pour chercher avec tant de persévérance le nom de celui à qui il pouvait appartenir ?

— La raison, c'est qu'il m'a été remis par Véronique Sollier.....

— Par Véronique Sollier.....

— Qui, dans sa lutte avec l'assassin de Richard Vernière, le soir du 1er janvier dernier, l'avait arraché de la chaîne de montre qu'il portait.....

Amélie venait de comprendre.

La lumière effroyable, la lumière aveuglante, avait soudainement remplacé les ténèbres.

Ce bijou, elle l'avait donné à Robert. Ses premiers soupçons se trouvaient donc justifiés.

L'homme dont elle portait le nom maintenant était l'assassin de son frère.

Allait-elle le perdre ?

Allait-elle essayer de le sauver ?

C'était le juge d'instruction qui l'interrogeait.

Si elle avait connu ce bijou, l'échafaud se dressait pour son mari, et la honte du crime monstrueux rejaillissait sur son fils et sur elle.

A tout prix il fallait éviter cela !

Soutenue par l'amour maternel, Amélie dompta sa terreur. — Elle se com-manda d'être forte.

Avec un calme reconquis soudain, elle répliqua :

— Je n'ai jamais connu ce bijou au comte Henriot de Nayle..... Sans doute il lui a appartenu avant notre mariage, mais, ou bien il s'en est défait, ou bien on le lui a volé.... — Je ne connais point ce cachet, et, si je l'avais vu jadis je le reconnaitrais certainement...

Et elle ajouta en rendant la breloque au magistrat :

— Donc, cher monsieur Savanne il vous faut chercher une autre piste....

— Je m'adresserai à celui qui me l'a volé....

Amélie frissonna de nouveau.

— Volé ? — répéta-t-elle.

— Oui, volé l'original de ce bijou, car celui-ci n'est qu'une copie.... — Elle m'é-tait nécessaire.... — J'avais placé l'origi-nal dans un des tiroirs du bureau de mon cabinet, au Parc-Saint-Maur. — On l'y a pris....

— Et vous soupçonnez quelqu'un de ce vol ? — Vous accusez quelqu'un ?

— J'accuse celui que la logique accu-se. — répliqua Daniel en se levant. — Mais il me faut des preuves... et je les aurai bientôt.... — Pardonnez-moi, je vous en prie chère madame, d'avoir causé le trouble dans lequel je vous vois en ce moment....

Amélie, elle aussi, avait quitté son siège.

— Vous êtes tout pardonné, — dit elle en faisant un nouvel et héroïque effort pour se dominer et pour se contraindre à sourire. — Quant à mon trouble, il n'existe pas..... Je suis étonné, c'est vrai, mais non troublée....

— Me permettez-vous de vous rame-ner au salon ?

— Non. — J'ai des ordres à donner...

— Je descendrai dans quelques instants.

Daniel se retira en disant :

— Elle a menti.....

Restée seule Mme Vernière, n'ayant plus besoin de se contraindre, se laissa retomber sur son siège, en proie à un désordre d'esprit qui, s'il s'était prolongé...

si longtemps aurait pu la conduire à la folie.

Ce fut court.

Elle reprit son sang-froid, se dressa les yeux étincelants de colère, appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique.

Le valet de chambre de Robert arriva presque aussitôt.

— M. Vernière est dans le jardin, sous la tente ou dans les salons— lui dit-elle ; cherchez-le, trouvez-le et dites-lui que je le prie de venir me rejoindre à l'instant dans son cabinet.— Ajoutez qu'il s'agit de quelque chose de très urgent et d'excessivement pressé.....— Allez !— Allez vite !

Le domestique sortit en toute hâte et se mit à la recherche de son maître.

Amélie, attendit debout, immobile blanche comme un marbre, pareille à une statue de la terreur.

Claude Grivot se promenait dans le jardin avec le vieux Simon.

Tous deux causaient des ateliers, des travaux en cours, vantaient les mérites du patron et célébraient la prospérité croissante de l'usine de Saint-Ouen.

En causant ils étaient arrivés près de la grille, en face du pavillon du jardinier concierge.

Claude leva les yeux d'une façon toute machinale sur la porte vitrée et éclairée de ce pavillon et il s'arrêta brusquement, comme si ses pieds venaient de se river au sol de l'allée.

A travers le vitrage, il venait d'apercevoir la figure de Berthaut, l'inspecteur de la sûreté.

Il éprouva une impression de surprise et de crainte tout à la fois.

Que faisait là ce policier ?

Pourquoi se trouvait-il à cette heure à la villa de Neuilly ?

Il se posa ces deux questions sans pouvoir y répondre.

— Je parie qu'il y a du danger ce soir ici...— murmura-t-il, assailli par un soupçon ou plutôt par un pressentiment.

Rebroussant chemin, il quitta le vieux Simon et se dirigea vers le vestiaire pour y prendre son pardessus et s'éloigner le plus vite possible.

Robert, toujours entouré d'un groupe

d'invités n'avait pas quitté la tente où nous l'avons laissé périssant.

Philippe et Henri conservaient leurs postes d'observation.

L'un et l'autre attendaient que le moment fût arrivé d'arracher le masque du misérable qui s'endormait dans une joyeuse confiance.

Le valet de chambre envoyé à sa recherche par Amélie apparut dans un entre-bâillement des rideaux.

Il vit son maître et fit quelques pas de son côté.

— Est-ce moi que vous cherchez ?— lui demanda Robert.

— Oui monsieur,

— Que me voulez-vous ?

— Madame prie monsieur de vouloir bien aller la retrouver sans le moindre retard pour une affaire de la plus haute importance.

— Où madame m'attend-elle ?

— Dans le cabinet de monsieur.

— C'est bien... j'y vais...

Philippe et Henri avaient tressailli.

— Dans son cabinet—s'était dit Philippe—voici le moment....

En même temps Henri pensait :

— Dans son cabinet...— C'est là que l'épreuve décisive aura lieu...

Robert se leva.

— Excusez-moi, messieurs—fit-il en s'adressant à ses auditeurs—je vais revenir.....

Et il sortit de la tente.

Philippe le suivit à distance.

Henri se dirigea vers cette partie sombre du jardin où se trouvait la porte bâtarde donnant sur le chemin de halage.

Le fils d'Amélie, qui ne le perdait pas de vue tout en suivant son beau-frère, l'arrêta au passage.

— Mon cher Henri,— lui dit-il d'une voix fiévreuse— nous marchons tous les deux ce soir vers le même but.— J'attends, comme vous l'attendez vous même, le moment où nous pourrons démasquer l'assassin de Richard Vernière....— Etes-vous prêt ?

LXXII

En entendant les dernières paroles

de Philippe, le fils de Gabriel Savanne éprouva une véritable stupeur, mêlée d'épouvante.

— Mais... — balbutia-t-il.

— Je sais tout ! — reprit Philippe. — L'épreuve décisive, nous la ferons ensemble, dans le cabinet de mon beau-père, et je vous apprendrai bien des choses.....

Allez retrouver Aline et Mathilde et venez me rejoindre sans bruit dans la petite pièce communiquant avec le cabinet de M. Vernière. — Je vais, moi, à la recherche de M. Savanne.....

— Je vous dis que je sais tout ! — répéta Philippe. — J'en sais même plus que vous ! — Faites donc ce que je vous dis de faire.... — Préparez votre épreuve à votre guise..... Je vais préparer la mienne.....

Et le jeune homme se dirigea rapidement vers la ville !

Avant d'y arriver il rencontra le juge d'instruction.

— Je vous cherchais, cher monsieur Savanne, — fit-il en le prenant par le bras — Venez..... Je vais vous donner la lettre que vous m'avez prié de déchiffrer.....

Et il l'entraîna.

Au bruit léger que produisit en s'ouvrant la porte du cabinet de son mari, Amélie se leva du fauteuil sur lequel elle s'était écorchée, et avec un calme de commande elle attendit l'entrée de Robert.

Celui-ci vint à elle, souriant.

— Vous m'avez fait appeler pour une communication urgente, ma chère amie — dit-il du ton le plus dégagé — il faut que cela soit bien urgent, en effet, pour m'obliger à quitter ainsi brusquement nos invités.....

Amélie avait rassemblé tout ce qu'il y avait dans son âme de courage et de sang-froid.

— Soyez tranquille, — répliqua-t-elle, je ne vous retiendrai pas longtemps...

— Je n'ai qu'une question à vous adresser : — Qu'est devenue la breloque formant cachet, accompagnant la montre et la chaîne dont je vous ai fait cadeau un peu après notre mariage ?

Malgré son prodigieux aplomb, Ro-

bert plia sous ce choc auquel il était si loin de s'attendre.

Il se sentit glacé jusqu'aux moelles.

Que signifiait cela ?

A quel propos cette épée de Damoclès apparaissant soudain sur sa tête, juste à l'heure où il se croyait libéré définitivement de toute crainte ?

D'où partait ce dernier coup !

Mais son effroi, si profond qu'il fut, ne l'empêcha pas de payer d'audace.

— Pourquoi me demandez-vous cela, chère amie ! fit-il d'une voix qui ne tremblait point.

— Je vous le demande dans votre intérêt.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne la portez plus, cette breloque.

— Non..... L'anneau qui la retenait à la chaîne étant complètement usé, j'ai dû la mettre de côté pour ne pas risquer de la perdre, ce qui m'aurait peiné vivement, parce qu'elle venait de vous... Il me semble que c'est la chose du monde la plus naturelle..... Mais encore une fois, pourquoi m'adresser cette question en un moment si opportun ?

— Je vous répète que c'est dans votre intérêt.

— Et je vous répète, moi, que je ne comprends pas ! Cette breloque ne peut toucher en quoi que ce soit à mes intérêts.

— En êtes-vous sûr ?

— Pardieu !

— Pas même si elle a été trouvée, le soir du 1^{er} janvier, dans les mains de Véronique Sollier ?

Robert devint livide.]

— Dans les mains de l'aveugle, morte aujourd'hui ! s'écria-t-il en haussant les épaules. Quel est ce conte à dormir debout.

— Malheureusement ce n'est pas un conte. Il est trop vrai que Véronique, en luttant contre l'assassin de votre frère, lui a arraché ce bijou. Et savez-vous ce qu'on pourrait conclure ?

— Non.

— Que vous êtes l'assassin qu'on cherche depuis six mois !... Comprenez-vous enfin ?

— Je comprends que c'est de la folie

pure !.....répliqua Robert avec l'accent du triomphe.....et je puis le prouver.

—Comment ?

—Oh ! de la façon la plus simple.

—J'attends !

Robert tira de sa poche un trousseau de clefs, ouvrit un tiroir de son bureau, y prit le cachet et le tendit à sa femme en ajoutant :

—Vous voyez que si j'ai cessé de porter ce bijou, du moins je ne m'en suis point séparé.....

—Ah ! voleur !.....voleur et assassin ! —s'écria Mme de Vernière, cessant d'être maîtresse d'elle-même.

—Madame..... madame..... prenez garde ! —dit le misérable d'une voix basse et sifflante en s'avancant dans une attitude menaçante vers la malheureuse femme.

Mais malgré cette attitude, malgré la fureur brillant dans les yeux de cet homme qu'elle savait capable de tout, Amélie continua :

—Ce cachet constituait une preuve écrasante contre vous ! — Vous l'avez volé au Parc-Saint-Maur, le jour où vous vous êtes trouvé seul dans le cabinet de M. Savanne sous prétexte d'écrire une lettre ! —Véronique Sollier et sa petite-fille étaient une menace pour vous, vous les avez fait tuer ! —A force de mensonges et d'hypocrisie, vous avez su détourner mes soupçons à Berlin..... —Aujourd'hui je ne suis plus votre dupe et je n'ai qu'un mot à dire pour que la justice s'empare de vous et vous livre à l'échafaud qui vous réclame ! !

—Ce mot vous ne le direz pas, —fit Robert en se ruant sur Amélie et en lui saisissant les poignets qu'ils tordaient à les briser.

—Je le dirai !

—Non, si vous ne voulez pas que votre fils soit déshonoré comme moi !

—En quoi la honte de Robert Vernière pourrait-elle atteindre Philippe de Nayle ?

—Philippe est solidaire d'un autre crime !.....Il est mon complice.....

—Vous mentes ! Je ne vous crois pas !

—Je vous répète qu'il est mon com-

plice ! —Un mot de vous qui puisse me perdre et je le perds avec moi ! —Vous pouvez nous sauver tous deux en disant au juge d'instruction que vous n'avez jamais vu ce bijou.....

—Je refuse de mentir !.....

—bégaya Mme Vernière, se débattant sous l'étreinte brutale de Robert.

—Soit ! —Alors ce sera la cour d'assise pour Philippe de Nayle, accusé et convaincu d'avoir trahi la France !

—Philippe, mon fils, trahissant sa patrie ! ! Allons donc ! !

—Comme son associé, Robert Vernière ! —Tous les plans vendus à la Prusse ont été dressés par lui ! —Toutes les formules écrites par lui !..... —Vous voyez bien que vous vous taisez ! ! Amélie n'eut pas le temps de répondre.

En ce moment la porte du vestibule du premier étage donnant dans le cabinet de Robert s'ouvrit brusquement, et sur le seuil parut Véronique Sollier.

—M'imposez-vous silence, à moi ? —s'écria-t-elle.

A ces paroles répondirent deux exclamations d'épouvante poussées par le fraticide et par Amélie.

L'un comme l'autre ils reculèrent terrifiés devant l'apparition de cette femme qu'ils croyaient morte.

Robert, en délire, bégaya :

—Mme Sollier..... Vivante !..... D'où vient-elle ?...Que veut-elle ! Qui l'a conduite ici ?

—La volonté de faire justice, assassin de Richard Vernière ! répliqua Véronique en marchant vers lui.

—Cette femme est folle !

—Non, je ne suis pas folle, et je vous ai bien reconnu !

—Pour reconnaître il faut voir, et vous êtes aveugle !

—Aveugle ! répéta la grand'mère de Marthe en avançant toujours...C'est là-dessus que vous comptiez !...C'est parce que j'étais aveugle, et pour que je ne cesse de l'être, que vous avez voulu me faire assassiner ! Aveugle ! Je ne le suis plus.

Je vous vois comme je vous ai vu, la nuit de l'incendie, à l'usine de Saint-Ouen !

Je vous vois, pâle et tremblant, les lèvres blanches, les yeux hagards ! Et, là, sur le revers de votre habit, cette tache rouge que je vois, est-ce du sang ? le sang de votre frère ! Non, c'est le ruban symbole de l'honneur et que vous déshonorez, et que je vous arrache.

En parlant ainsi Mme Sollier, joignant l'action aux paroles, arrachait le ruban rouge de la boutonnière de Robert, et se croisant les bras, elle ajoutait :

— Dites-vous encore que je suis aveugle, assassin ?

Le fratrioide poussa un cri de rage et prenant sur son bureau un couteau à papier en acier damasquiné, s'avança le bras levé, vers l'accusatrice qui ne fit pas un mouvement pour éviter le choc.

Mais déjà Mme Vernière avait bondi entre elle et lui, la couvrant de son corps.

— Avant de la toucher, vous me tuez, dit-elle.

Par la porte du fond un personnage inattendu s'élança en criant :

— N'ayez pas peur, madame, il ne tue personne, je suis là !

C'était Magloire, suivi de la petite Marthe.

De son unique main, le brave manchot saisit le poignet de Robert et le désarma, tandis que Marthe courant à Véronique, l'enlaçait de ses bras et murmurait à son oreille.

— Ne crains rien, grand'mère, nous sommes là. Notre ami Magloire veille sur toi.

Les portes latérales du cabinet venaient de s'ouvrir.

Celle de gauche livrait passage à Henri accompagnant Aline et Mathilde.

Celle de droite à Daniel Savanne et à Philippe de Nayle.

Robert recula, chancelant.

Ses jambes fléchissantes ne pouvaient plus le soutenir. Il se sentait perdu.

Amélie restait atterrée, se demandant si elle était le jouet du plus épouvantable cauchemar.

Philippe s'avança :

— L'épreuve décisive est faite, messieurs dit-il en s'adressant au juge

d'instruction et à son neveu — elle est concluante..... — Vous avez entendu cet homme — (du geste il désignait Robert) — vous l'avez entendu tout à l'heure faire à ma mère l'aveu de son crime..... — l'assassin de Robert Vernière c'est lui !

Le scélérat, retrouvant un peu de force, eut l'audace de crier :

— Mensonge !

— Non, vérité ! répliqua Véronique — C'est contre vous que j'ai lutté dans la nuit de l'incendie au moment où votre frère, tué par vous, venait s'abattre à vos pieds..... C'est à vous que j'ai arraché le bijou qui comme moi, vous accuse !

Puis, s'adressant à Aline tremblante, elle continua :

— Cet homme, cet infâme, a tué votre père, mademoiselle ! — Il a incendié l'usine, il vous a ruiné !... — Je demande justice et vengeance..

— Lui... lui... fratrioide... — balbutia Aline éperdue.

— Fratrioide, voleur et incendiaire ! — cria Magloire — ah ! le gredin

— Et le fratrioide est doublé d'un espion, messieurs — dit Philippe de Nayle en s'avançant. — Ah ! vous ne connaissez pas encore tout, allez ! — Il avait préparé et vendu à la France des armements puissants ! — Après avoir reçu en argent et en honneur le prix de son semblant de patriotisme, savez-vous ce qu'il a fait ? — il a vendu et livré les mêmes plans, les mêmes armes, les mêmes formules à l'Allemagne, et il en a touché le prix.

Une exclamation d'horreur s'échappa de toutes les bouches.

Philippe continua, avec une colère grandissante.

— Cet homme est un traître, un renégat, et ce n'est pas d'hier ! — Depuis longtemps déjà, depuis des années, la Prusse le compte au nombre de ses espions.... — Cette lettre vous le prouvera, monsieur le juge d'instruction, cette lettre adressée à l'ambassade d'Allemagne et que vous m'avez prié de déchiffrer.

Le jeune homme remettait la lettre à Daniel et poursuivait :

—Heureusement j'avais découvert que cet infâme vendait notre pays à nos adversaires et je veillais ! — J'ai su reprendre par la ruse à l'agent de l'Allemagne ce qu'il lui avait livré pour de l'or ! — Plans, modèles et formules, tout est rentré dans mes mains !... Cet homme est un sans-patrie, le dernier des lâches, et c'est au nom de la France trahie par lui, que je soufflette sa face de Judas !

Et la main de Philippe s'abattit sur la joue de Robert Vernière.

Le fraticide poussa un hurlement de bête fauve et se rassemble, comme un jaguar qui va bondir, pour se jeter sur son beau-fils.

Mais Philippe, reculant d'un pas, tira de sa poche un revolver tout armé et le braqua sur lui en disant :

—Un pas de plus et je fais feu !

Amélie poussa un cri de terreur.

—Au nom du ciel, Philippe, épargne-le ! — fit-elle suppliante. — Pas de sang !

—Ne deviens pas parricide !

—Parricide ! — répéta le jeune homme avec une expression d'horreur mépris.

—Vous oubliez, ma mère, que je me nomme Philippe de Nayle ! — Cet homme, grâce à Dieu, n'est pas mon père...

—Philippe... Philippe.....

—Soyez sans crainte, ma mère, je n'écouterai point cet espion, cet assassin... mais j'espère que, malgré son infamie il aura le suprême courage de s'exécuter lui-même.

—Allons, monsieur — poursuivit le fils Amélie en présentant son arme à Robert — évitez la cour d'assises et la place de la Roquette ! Epargnez la honte à ma mère — Tuez-vous.

—Oh ! Philippe..... Philippe.....

—balbutia Mme Vernière en tendant les mains vers son fils.

—Voulez-vous donc porter le deuil d'un guillotiné, ma mère ? — répondit-il.

Puis à Robert :

—Tuez-vous ! Par respect pour la mémoire de votre frère assassiné par vous, ne traînez pas son nom sur l'échafaud !

—Non.....non..... — bégaya le fraticide dont l'épouvante faisait claquer les dents.

—Alors, monsieur le juge d'instruction, je vous livre cet homme... — Appellez vos agents.

—Et que justice soit faite ! — appuya Véronique.

—A la cour d'assises l'espion ! à la guillotine le fraticide ! — cria Magloire.

Mme Vernière folle de désespoir et de terreur, se laissa tomber à genoux, suppliante, en balbutiant :

—Grâce ! Grâce ! Pas de tribunaux... ne le livrez point aux juges... ne l'envoyez pas à l'échafaud... — Pitié pour moi, sinon pour lui... Véronique, pardonnez-lui..... Aline, faites-lui grâce...

Ceux à qui elle s'adressait détournèrent la tête.

Amélie se releva frémissante, et marchant à son mari :

—Puisqu'il n'y a point de grâce à espérer, tuez-vous donc ! — lui dit-elle.

Magloire ajouta menaçant :

—Si tu ne te tues pas, bandit, je n'ai qu'une main, mais elle en vaut deux, je t'étrangle ! !

Un nuage de sang voila les yeux de Robert.

Il étendit la main vers Philippe.

—Donnez ! — dit-il d'une voix rauque.

Et il prit le revolver, recula d'un pas, visa son beau-fils et pressa la détente puis, tournant l'arme contre lui-même, il se fit sauter le crâne et s'écroula comme une masse sur le tapis.

Les deux détonations furent si rapprochées qu'elles n'en formèrent presque qu'une seule.

Philippe était resté debout.

La balle qui devait le tuer passant à deux doigts de son front, était allée briser une glace derrière lui.

Les femmes poussèrent un cri d'horreur et tombèrent à genoux.

Mme Vernière perdit connaissance.

—Justice est faite ! — dit Véronique avec un accent de triomphe.

Martin, tremblante, avait pris la main de sa grande-mère.

—Il est mort, bonne maman, — balbutia-t-elle à son oreille. — Que Dieu lui pardonne..... Prions pour lui !...

En ce moment plusieurs invités se pressèrent aux portes du cabinet.

Rués et intrigués par le bruit des coups de feu, ils avaient gravi l'escalier pour en connaître la cause.

Philippe se ressaisit.

Le visage bouleversé, en proie à une émotion plus facile à comprendre qu'à décrire, il se dirigea vers les curieux :

— Messieurs — leur dit-il — cette fête, commencée si joyeusement vient de se terminer d'une façon bien lugubre...

Ces paroles et surtout l'accent du jeune homme firent passer un frisson sur la chair des invités.

Philippe continua :

— M. Vernière est mort.

— Mort !... — répétèrent toutes les voix avec stupeur.

— Il s'est tué volontairement... — Ma pauvre mère, vous le voyez, est sans connaissance... — Vous me pardonneriez de ne pas insister plus longtemps sur cette catastrophe et sur le besoin d'isolement qu'elle nous impose...

Un instant après, tout le monde connaissait la nouvelle sinistre et les hôtes de la villa se retiraient muets et consternés.

On avait porté dans sa chambre et étendu sur son lit Mme Vernière toujours inanimée.

Véronique et Marthe, Aline et Mathilde veillaient auprès d'elle.

Daniel, Philippe, Henri, Magloire et l'agent Berthaut, que Daniel venait de faire demander passèrent dans une pièce attenante au cabinet où le suicide venait d'avoir lieu.

Le magistrat lut attentivement la traduction faite par Philippe de la lettre chiffrée trouvée au Parc-Saint-Maur dans la valise du magnétiseur.

— Mon cher enfant, — dit-il au fils d'Amélie quand il eut achevé, — votre beau-père avait des complices, nous le savions déjà, mais nous ne les connaissons pas... — Nous les connaissons maintenant, grâce à cette lettre... Ces complices sont le magnétiseur O'Brien le contre-maître de votre usine, l'ancien homme de confiance de Richard Vernière... — O'Brien à cette heure, est certainement à l'étranger, par conséquent, hors de notre atteinte... Mais

nous pouvons et nous devons mettre la main sur Claude Grivot.

— C'est lui qui a tiré sur Mme Sollier j'en suis aussi certain que si je l'avais vu — s'écria Magloire. — Ah le gueux ! — Qu'on l'empoigne !...

Philippe prit la parole :

— Cher monsieur Savanne — fit-il — réfléchissez bien... — L'arrestation de Claude Grivot, sa comparution en cour d'assise, c'est la boue jaillissant sur le nom de ma mère, car Grivot ne peut être poursuivi que comme complice de Robert Vernière... C'est l'effroyable tache, le monstrueux scandale qui devaient s'éteindre dans le sang du malheureux qui s'est fait justice... — Ma pauvre mère n'y survivra pas... — Ce scandale, à quoi bon le soulever ? ... D'autant plus que vous n'avez que des certitudes morales, mais aucune preuve matérielles contre Grivot... —

Pardon, monsieur, nous en avons une... — interrompit Berthaut. — Il m'a été démontré, hier, que la bicyclette marquée d'un G et trouvée près de la gare de Survilliers appartenait à Claude Grivot... Donc c'est lui qui l'avait prêtée à son complice Robert Vernière pour rendre sa fuite plus rapide...

— Ce n'est encore là qu'une présomption... — répliqua le fils d'Amélie...

— Mon oncle — dit Henri Savanne — se joint à Philippe pour vous implorer... — Le principal coupable n'existe plus... Richard Vernière est vengé... — Ayez pitié de Mme Vernière... Ayez pitié d'Aline... Épargnez-leur le supplice d'un procès retentissant... Il ne faut pas qu'on sache que le nom qu'elles portent est le nom d'un misérable capion, d'un fraticide infâme !

— Le principal coupable n'existe plus — fit Daniel Savanne — mais je représente la justice et je n'ai pas le droit de laisser le complice impuni... — Je ne vous promets donc rien, sauf d'en référer au procureur de la République, et d'aller au besoin jusqu'au garde des sceaux...

Magloire, entre ses dents, murmura, sans que personne pût entendre :

— Réferez-en à qui vous voudrez, mon bon monsieur Savanne !... Moi je n'en

référerai qu'à moi-même, et je me charge du gredin !

Nous avons vu Claude Grivot, effrayé par la présence de l'agent Berthaut dans le pavillon du concierge, quitter précipitamment la villa de Neuilly, avant le terrible drame qui devait terminer la fête.

Ce drame, il l'apprit le lendemain matin, à Saint-Ouen, et il apprit en même temps que Véronique était vivante et n'était plus aveugle.

Pris alors d'une épouvante folle, l'idée lui vint de fuir au plus vite et de disparaître.

Mais la réflexion l'arrêta.

Si Robert Vernière s'était tué, c'est à coup sûr qu'il venait d'être reconnu par Véronique et qu'aucune voie de salut ne restait ouverte devant lui, mais il y avait mille chances contre une pour que, dans la minute d'affolement qui précède le suicide, il n'eût point nommé son complice.

Véronique, ne l'ayant pas vu, n'avait pu le dénoncer, et il n'existait, en somme, aucune preuve contre lui.

Fuir en de telles conditions, c'était se dénoncer, s'avouer coupable et, une fois la police à ses trousses, en quelque lieu qu'il se réfugiât elle saurait bien le retrouver.

Donc, il resta, et l'attitude de tout le monde à son égard lui prouva que personne ne songeait à le soupçonner. De ce côté, tout allait bien, seulement il perdait sa part des cinq cent cinquante mille francs volés.

Comme le docteur O'Brien, il avait travaillé pour rien !

Quatre jours s'écoulèrent.

Le commissaire de police de Neuilly était venu dresser procès-verbal du suicide, — suicide attribué dans ce procès-verbal à un accès de fièvre chaude. — L'enterrement de Robert avait eu lieu, suivi par une grande partie des ouvriers de l'usine dont la raison sociale allait devenir : Philippe de Nayle et Cie.

Le cinquième jour, à onze heures du matin, Magloire arrivait à Paris, au

Palais de Justice, montait à la galerie desservant les cabinets des juges d'instruction et demandait à parler à M. Savanne.

Le digne manchot avait le bras gauche — son unique bras — soutenu par une écharpe.

— Avez-vous une citation à témoin ? — lui demanda le garçon de bureau.

— Je n'ai rien du tout mais annoncez à M. Savanne que c'est Magloire, le manchot de Saint-Ouen qui vient pour une communication importante et vous verrez qu'il me recevra tout de suite...

L'ex-joueur d'orgue ne se trompait pas.

Une minute après il était introduit dans le cabinet de Daniel.

— Eh bien ! mon brave Magloire — lui dit ce dernier, — vous avez à m'apprendre quelque chose de nouveau et d'important :

— Oui, monsieur Savanne.

— A quel sujet ?

— Au sujet de Claude Grivot...

— Je me suis occupé de lui...

— Moi aussi... et je vous promets qu'il ne vous causera désormais, aucun embarras...

— Comment cela ?

— Je l'ai tué hier, entre six heures et demie et sept heures...

Daniel bondit.

— Vous l'avez tué, malheureux ! — s'écria-t-il — et vous venez me le dire !

— Un meurtre ! — répéta Magloire.

Moi ! un ancien soldat de marine ! — J'espère bien que vous ne m'en croyez pas capable ! Je l'ai tué, oui, mais en tout bien, tout honneur...

— Expliquez-moi...

— C'est exprès pour ça que je suis venu... — Voici l'anecdote... — J'avais mon idée, et depuis le grand tra-la-la de Neuilly je guettais le gendarme... — Hier soir, après la fermeture de l'usine, je le vois qui va faire un tour sur le bord de la Seine avant son dîner. — Histoire de gagner de l'appât... — Je glisse deux revolvers dans ma poche gauche et je le file sans me presser. — Je le rejoins dans un petit endroit désert, très joli et comme fait exprès... — Il se retourne... — "Bonjour, monsieur Magloire..."

re !— Bonjour, monsieur Grivot !...— Vous flânez, monsieur Magloire...— Non je vous cherche, monsieur Grivot.— Ah bah ! et qu'est-ce que vous me voulez ?— J'ai une question à vous adresser, monsieur Grivot.— Laquelle, monsieur Magloire ?— Celle-ci : "Qu'est-ce que vous avez fait du revolver qui a servi pour tuer à moitié Véronique ?... Vous n'avez pas pu le vendre à la Prusse, puisqu'il n'était point d'un nouveau modèle inventé par feu votre scélérat de complice, Robert Vernière !" — Le Grivot était devenu blanc comme un linge.— Savez-vous bien que vous m'insultez !— s'écria-t-il, — là-dessus je réplique : — Est-qu'on peut insulter une fripouille de votre espèce : Est-ce qu'on insulte un chien enragé ? Quand on le rencontre, on le tue.

"Le Grivot n'en menait pas large !

"Sa voix tremblait en me demandant :

"— Est-ce que vous allez m'assassiner !

"— Je ne vais point vous assassiner, n'étant ni un assassin, ni un voleur, ni un incendiaire comme vous... Je vais vous faire le très grand honneur de me battre avec vous..... comme si vous étiez un honnête homme..... Prenez ce revolver, j'en ai un second, comptons vingt pas et canardons nous.

"Il prit l'arme, je tirai l'autre et je reculai, mais sans tourner le dos au gredin.— Méfiance !— Il m'aurait parfaitement bien fusillé par derrière !...

"A vingt pas, je m'arrêtai.— Une ! deux ! trois !— Feu !...— Il tire en même temps que moi !— Point maladroite, cet oiseau-là ! Sa balle me traversa les chairs de l'aïlaron, pendant que la mienne lui entra par une tempe et sortait par l'autre...— Juste la blessure faite par lui à Véronique !— Il tomba raide mort.— Je ramassai le revolver, je poussai du pied le corps du bandit dans la Seine, où les poissons le mangent, et voilà !.....

— Magloire, — dit Daniel Savanne, — venez avec moi chez le procureur de la République et racontes-lui ce que vous venez de me raconter.....

Le chef du parquet écoute, et, quand

Magloire eut achevé, formula ainsi son opinion :

— Duel sans témoins, — il y a là un fait délictueux, c'est indéniable, mais il existe des circonstances énormément atténuantes....— On ne donnera pas suite à l'affaire.....

* *

Un an s'était écoulé.

Voici les principaux événements survenus pendant ces douze mois.

Le ministre de la guerre, instruit par Daniel Savanne de la conduite de Philippe de Nayle, arrachant à l'agent de l'Allemagne les plans, les modèles et les formules vendus par son infâme beau père, avait demandé au chef de l'Etat et obtenu pour le jeune homme la croix de la Légion de l'honneur.

Il le méritait bien.

Des recherches patientes et minutieuses opérées par son ordre à la villa de Neuilly afin de s'assurer qu'il ne contenait rien de suspect venant de Robert avait fait découvrir au fond d'une cachette, soigneusement dissimulée derrière un meuble, la sacoche de voyage du fratricide.

Cette sacoche contenait près de neuf cent mille francs : Les cinq cent cinquante mille francs volés dans le coffre-fort de Richard le soir du 1er janvier, et les trois cent mille francs du Dépôt Gabriel Savanne.

La fortune de Marthe était retrouvée !

Le secret du capitaine de vaisseau n'en était plus un pour personne.

Henri avait dit :

— C'est ma sœur !— Aimes-là comme vous m'aimes !

Marthe et Véronique vivaient chez Daniel Savanne, entre Henri et Mathilde.

La maison de banque Rothschild avait fait prévenir Mme Vernière qu'elle était dépositaire de plusieurs millions portés au crédit de feu Robert Vernière et, par conséquent, faisant partie de sa succession.

L'origine de cet argent n'était pas douteuse.— Il avait payé la trahison.

Amélie fit retirer les millions venus de l'Allemagne et les versa dans la caisse de l'Union des Femmes de France pour les secours aux blessés en temps de guerre.—Là ils seraient purifiés !

O'Brien—abandonné par Mlle Maria—promenait à travers l'Europe une existence aventureuse et difficile.—Tombé du haut de ses rêves d'or, la déveine le poursuivait, mais il se promettait d'avoir une éclatante revanche et de triompher du destin contraire.—Y parviendrait-il ?—C'est le secret de l'avenir.

Le 16 du mois de juin 1895, un double mariage était célébré dans la vieille église de St Ouen, celui de Philippe de Nayle avec Mathilde Savanne, et celui d'Henri avec Aline Vernière. Deux couples charmants, qui s'adoraient !...

Nous n'étonnerons personne en affirmant que le repas de noce allait avoir lieu dans l'établissement du quai de Seine dont l'affiche portait ces mots :

À LA JOUEUSE D'ORGUE

ANCIENNE MAISON AUBIN

MAGLOIRE

SUCCESSEUR

En revoyant cette vieille demeure, le cœur de Véronique battit bien fort et Marthe pleura d'attendrissement.

Chère petite Marthe, elle est aimée, elle est riche, elle est heureuse, elle est en train de devenir une jeune fille bien élevée, une jeune fille du "meilleur monde."

Et cependant—sans le vouloir peut-être—elle se souvient souvent parfois—souvent—avec un soupir de regret, des longues tournées dans la banlieue, en poussant l'orgue du brave Magloire et en vendant des "bonnes aventures".

Et ses lèvres fredonnent presque à son insu, la valse du manchot :

Egayez-vous, esprits moroses,
Chantez, filles ! Chantez, garçons !
Voici venir le temps des roses,
Des cerises et des pinsons !

FIN



LISTE DES LIVRES IMPRIMÉS PAR LES SOUS- SIGNÉS, EN VENTE À NOTRE LIBRAIRIE

Mgr Déziel, sa vie et ses œuvres, par J. E. Roy.....	\$ 40 cts
Trois-Pistoles par Chs. A. Gauvreau.....	50
St-Nicholas avec portraits.....	75
Iale-Verte.....	50
Mines d'or de la Beauce.....	20
L'Amiante, c'est le million, par A. N. Montpetit.....	10
Études Archéologiques et Variétés par A. Gagnon.....	65
Vies Brisées par Jules Mary.....	40
L'Usurpateur, (4 livraisons).....	50
L'Enfant du Forcat par L. Letang.....	50
L'Hypnotisme par l'abbé A. Touroude.....	75
Les Songes dévoilés par le Spiritisme par W. Rimball.....	15
Nos hommes forts. A. Montpetit.....	20
L'Année Terrible. l'Abbé X.....	15
Mathias Sandorf, (3 vol) par Jules Verne.....	2 10
Jeanne d'Arc, par le Père J. B. J. Ayroles.....	1 05
Discours du Comte Albert de Mun (2 vol). G. de Grandmaison.....	2 00
Le culte du Grand Architecte. Leo Taxil.....	1 00
Les Sœurs Maçonnes, (3 vol). ".....	
Les Frères Trois Points, Leo Taxil, pour les 3.....	2 70
Les Perce-Neige par Napoléon Legendre.....	25
Manuel du Système Hydropathique par l'abbé Kneipp.....	75
Manuel d'Horticulture Pratique par le Dr C. Laroque.....	50
Batavia par Henri Conscience.....	20
Biographie de Stanislas Drapeau par Chs. Thibault.....	10
Summa Philosophica par Thom. Maria Zigliara.....	1 75
Une de Perdue deux de Trouvées (2 vol) par George de Boucherville.....	1 80
La Foi, l'Espérance et la Charité, par J. B. St-Jure.....	50
La Franc-Maçonnerie dans la Province de Québec en 1883 J. D'Erbrée.....	50
Conférence sur la Charité, l'abbé Bruchési.....	25
Contes et Historiettes par Mde Z. Casand.....	15
Manuel de Gymnastique par C. Vergnes.....	70
L'Ontarien Supérieur par Arthur Buies.....	25
Manuel de Bonne Compagnie par Boitard.....	90
L'Enfant Mystérieux (2 vol) par Eugène Dick.....	30
Le Chien d'Or (2 vol) par L. P. Lemay.....	1 00
Originaux et Dérangés par Louis Fréchette.....	50
Angéline de Montbrun par Laure Conan.....	25
Encyclopédie du XIXe Siècle (70 vol).....	50 00
Les Guêpes Canadiennes par A. Laperrière.....	60
Le Marchand d'Anvers par Henri Conscience.....	25
Une Seconde Acadie par l'Abbé Casgrain.....	1 00
Flora Canadienne (2 vol) par l'Abbé Provencher.....	1 00
Québec à Jérusalem " ".....	1 00
Les Voleurs de Noms par Louis Letang.....	40
L'Anneau de Fer par Ely Montclerc.....	40
Le Martyr de l'honneur par Ely Montclerc.....	40
Le Serment d'une Mère.....	30
Blessé au Cœur par Jules Mary.....	35
Vies Brisées par Jules Mary.....	40